Comité scientifique international
pour la rédaction d'une Histoire générale de l'Afrique (UNESCO)

HISTOIRE GENERALE DE L'AFRIQUE

I. Méthodologie et préhistoire africaine

DIRECTEUR DE VOLUME : J. KI-ZERBO



Éditions UNESCO

HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'AFRIQUE

Comité scientifique international pour la rédaction d'une Histoire générale de l'Afrique (UNESCO)

HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'AFRIQUE

I

Méthodologie et préhistoire africaine

J. Ki-Zerbo
Directeur du volume

UNESCO

Les auteurs sont responsables du choix et de la
présentation des faits figurant dans cet
ouvrage ainsi que des opinions qui y sont
exprimées, lesquelles ne sont pas
nécessairement celles de l'Unesco et
n'engagent pas l'Organisation.

Les appellations employées dans cette publication
et la présentation des données qui y figurent
n'impliquent de la part de l'Unesco aucune prise
de position quant au statut juridique des pays,
territoires, villes ou zones, ou de leurs autorités, ni
quant au tracé de
leurs frontières ou limites.

Publié par l'organisation
des Nations Unies pour l'éducation,
la science et la culture
7, place de Fontenoy,
75732 Paris SP, France

1re édition, 1980
1re réimpression, 1984
2e réimpression, 1989
3e réimpression, 1995
4e réimpression, 19990

ISBN 92-3-201708-3

Table des matières

Préface, par A.-M. M'Bow 9
Présentation du projet
par B.A. OGOT 15
Chronologie 19
Introduction générale
J. KI-ZERBO 21
Chapitre 1
Evolution de l'historiographie de l'Afrique
J.D. FACE 45
Chapitre 2
Place de l'histoire dans la société africaine
BOUBOU HAMA et J. KI-ZERBO 65
Chapitre 3
Tendances récentes des recherches historiques africaines et contribution à l'histoire en général
P.D. CURTIN 77
Chapitre 4
Sources et techniques spécifiques de l'histoire africaine
Aperçu général
TH. OBENGA 97
Chapitre 5
Les sources écrites antérieures au XVe siècle
H. DJAIT 113

Chapitre 6
Les sources écrites à partir du XVe siècle
I. HRBEK ... 137
Chapitre 7
La tradition orale et sa méthodologie
J. VANSINA ... 167
Chapitre 8
La tradition vivante
A. HAMPATE BA ... 191
Chapitre 9
L'archéologie africaine et ses techniques
Procédés de datation
Z. ISKANDER ... 231
Chapitre 10
I. Histoire et linguistique
P. DIAGNE ... 259
II. Théories relatives aux « races » et histoire de l'Afrique
J. KI-ZERBO ... 291
Chapitre 11
Migrations et différenciations ethniques et linguistiques
D. OLDEROGGE ... 301
Chapitre 12
I. Classification des langues d'Afrique
J.H. GREENBERG ... 321
II. Carte linguistique de l'Afrique
D. DALBY ... 339
Chapitre 13
Géographie historique : aspects physiques
S. DIARRA ... 347
Chapitre 14
Géographie historique : aspects économiques
A. MABOGUNJE ... 365
Chapitre 15
Les méthodes interdisciplinaires
utilisées dans cet ouvrage
J. KI-ZERBO ... 383
Chapitre 16
Le cadre chronologique des phases pluviales
et glaciaires de l'Afrique
I. R. SAID ... 395
II. H. FAURE ... 409

Chapitre 17
L'hominisation : problèmes généraux
I. Y. COPPENS 435
II. L. BALOUT 457
Chapitre 18
Les hommes fossiles africains
R. LEAKEY 471
Chapitre 19
Préhistoire de l'Afrique orientale
J.E.G. SUTTON 489
Chapitre 20
Préhistoire de l'Afrique australe
J.D. CLARK 525
Chapitre 21
Préhistoire de l'Afrique centrale
I. R. DE BAYLE DES HERMENS 561
II. F. VAN NOTEN
avec le concours de : P. DE MARET, J. MOEYERSONS,
K. MYUYA et E. ROCHE 581
Chapitre 22
Préhistoire de l'Afrique du Nord
L. BALOUT 601
Chapitre 23
Préhistoire du Sahara
H.J. HUGOT 619
Chapitre 24
Préhistoire de l'Afrique occidentale
T. SHAW 643
Chapitre 25
Préhistoire de la vallée du Nil
F. DEBONO 669
Chapitre 26
L'art préhistorique africain
J. KI-ZERBO 693
Chapitre 27
Débuts, développement et expansion des techniques agricoles
R. PORTERES et J. BARRAU 725
Chapitre 28
Invention et diffusion des métaux et développement
des systèmes sociaux jusqu'au Ve siècle avant notre ère
J. VERCOUTTER 745

Conclusion
De la nature brute à une humanité libérée
J. Ki-Zerbo 771
Notice biographique des auteurs du volume I 787
Membres du comité scientifique international
pour la rédaction d'une Histoire générale de l'Afrique 791
Abréviations utilisées dans la bibliographie 793
Bibliographie générale 799
Index 853

Préface

par
M. Amadou Mahtar M' Bow
Directeur général
de l'Unesco

Longtemps, mythes et préjugés de toutes sortes ont caché au monde l'histoire réelle de l'Afrique. Les sociétés africaines passaient pour des sociétés qui ne pouvaient avoir d'histoire. Malgré d'importants travaux effectués, dès les premières décennies de ce siècle, par des pionniers comme Léo Frobenius, Maurice Delafosse, Arturo Labriola, bon nombre de spécialistes non africains, attachés à certains postulats soutenaient que ces sociétés ne pouvaient faire l'objet d'une étude scientifique, faute notamment de sources et de documents écrits.

Si l'*Iliade* et l'*Odyssée* pouvaient être considérées à juste titre comme des sources essentielles de l'histoire de la Grèce ancienne, on déniait, en revanche, toute valeur à la tradition orale africaine, cette mémoire des peuples qui fournit la trame de tant d'événements qui ont marqué leur vie. On se limitait en écrivant l'histoire d'une grande partie de l'Afrique à des sources extérieures à l'Afrique, pour donner une vision non de ce que pouvait être le cheminement des peuples africains, mais de ce que l'on pensait qu'il devait être. Le « Moyen Age » européen étant souvent pris comme point de référence, les modes de production, les rapports sociaux comme les institutions politiques n'étaient perçus que par référence au passé de l'Europe.

En fait, on refusait de voir en l'Africain le créateur de cultures originales qui se sont épanouies et perpétuées, à travers les siècles, dans des voies qui leur sont propres et que l'historien ne peut donc saisir sans renoncer à certains préjugés et sans renouveler sa méthode.

De même, le continent africain n'était presque jamais considéré comme une entité historique. L'accent était, au contraire, mis sur tout ce qui pouvait accréditer l'idée qu'une scission aurait existé, de toute éternité,

entre une « Afrique blanche » et une « Afrique noire » ignorantes l'une de l'autre. On présentait souvent le Sahara comme un espace impénétrable qui rendait impossible des brassages d'ethnies et de peuples, des échanges de biens, de croyances, de mœurs et d'idées, entre les sociétés constituées de part et d'autre du désert. On traçait des frontières étanches entre les civilisations de l'Egypte ancienne et de la Nubie, et celles des peuples sud-sahariens.

Certes, l'histoire de l'Afrique nord-saharienne a été davantage liée à celle du bassin méditerranéen que ne l'a été l'histoire de l'Afrique sud-saharienne, mais il est largement reconnu aujourd'hui que les civilisations du continent africain, à travers la variété des langues et des cultures, forment, à des degrés divers, les versants historiques d'un ensemble de peuples et de sociétés qu'unissent des liens séculaires.

Un autre phénomène a beaucoup nui à l'étude objective du passé africain : je veux parler de l'apparition, avec la traite négrière et la colonisation, de stéréotypes raciaux générateurs de mépris et d'incompréhension et si profondément ancrés qu'ils faussèrent jusqu'aux concepts mêmes de l'historiographie. A partir du moment où on eut recours aux notions de « blancs » et de « noirs » pour nommer génériquement les colonisateurs, considérés comme supérieurs, et les colonisés, les Africains eurent à lutter contre un double asservissement économique et psychologique. Repérable à la pigmentation de sa peau, devenu une marchandise parmi d'autres, voué au travail de force, l'Africain vint à symboliser, dans la conscience de ses dominateurs, une essence raciale imaginaire et illusoirement inférieure de *nègre*. Ce processus de fausse identification ravala l'histoire des peuples africains dans l'esprit de beaucoup au rang d'une ethno-histoire où l'appréciation des réalités historiques et culturelles ne pouvait qu'être faussée.

La situation a beaucoup évolué depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale et en particulier depuis que les pays d'Afrique, ayant accédé à l'indépendance, participent activement à la vie de la communauté internationale et aux échanges mutuels qui sont sa raison d'être. De plus en plus d'historiens se sont efforcés d'aborder l'étude de l'Afrique avec plus de rigueur, d'objectivité et d'ouverture d'esprit, en utilisant — certes avec les précautions d'usage — les sources africaines elles-mêmes. Dans l'exercice de leur droit à l'initiative historique, les Africains eux-mêmes ont ressenti profondément le besoin de rétablir sur des bases solides l'historicité de leurs sociétés.

C'est dire l'importance de *l'Histoire générale de l'Afrique*, en huit volumes, dont l'Unesco commence la publication.

Les spécialistes de nombreux pays qui ont travaillé à cette œuvre se sont d'abord attachés à en jeter les fondements théoriques et méthodologiques. Ils ont eu le souci de remettre en question les simplifications abusives auxquelles avait donné lieu une conception linéaire et limitative de l'histoire universelle, et de rétablir la vérité des faits chaque fois que cela était nécessaire et possible. Ils se sont efforcés de dégager les données historiques qui

permettent de mieux suivre l'évolution des différents peuples africains dans leur spécificité socio-culturelle.

Dans cette tâche immense, complexe et ardue, vu la diversité des sources et l'éparpillement des documents, l'Unesco a procédé par étapes. La première phase (1965–1969) a été celle des travaux de documentation et de planification de l'ouvrage. Des activités opérationnelles ont été conduites sur le terrain : campagnes de collecte de la tradition orale, création de centres régionaux de documentation pour la tradition orale, collecte de manuscrits inédits en arabe et en « ajami » (langues africaines écrites en caractère arabes), inventaire des archives et préparation d'un *Guide des sources de l'histoire de l'Afrique*, à partir des archives et bibliothèques des pays d'Europe, publié depuis en neuf volumes. D'autre part, des rencontres entre les spécialistes ont été organisées où les Africains et des personnes d'autres continents ont discuté des questions de méthodologie, et ont tracé les grandes lignes du projet, après un examen attentif des sources disponibles.

Une deuxième étape, consacrée à la mise au point et à l'articulation de l'ensemble de l'ouvrage, a duré de 1969 à 1971. Au cours de cette période, des réunions internationales d'experts tenues à Paris (1969) et à Addis Abeba (1970) eurent à examiner et à préciser les problèmes touchant la rédaction et la publication de l'ouvrage : présentation en huit volumes, édition principale en anglais, en français et en arabe, ainsi que des traductions en langues africaines telles que le kiswahili, le hawsa, le peul, le yoruba ou le lingala. Sont prévues également des traductions en allemand, russe, portugais, espagnol, suédois, de même que des éditions abrégées accessibles à un plus vaste public africain et international.

La troisième phase a été celle de la rédaction et de la publication. Elle a commencé par la nomination d'un Comité scientifique international de 39 membres, comprenant deux tiers d'Africains et un tiers de non-Africains, à qui incombe la responsabilité intellectuelle de l'ouvrage.

Interdisciplinaire, la méthode suivie s'est caractérisée par la pluralité des approches théoriques, comme des sources. Parmi celles-ci, il faut citer d'abord l'archéologie, qui détient une grande part des clefs de l'histoire des cultures et des civilisations africaines. Grâce à elle, on s'accorde aujourd'hui à reconnaître que l'Afrique fut selon toute probabilité le berceau de l'humanité, qu'on y assista à l'une des premières révolutions technologiques de l'histoire — celle du néolithique — et qu'avec l'Egypte s'y épanouit l'une des civilisations anciennes les plus brillantes du monde. Il faut ensuite citer la tradition orale, qui, naguère méconnue, apparaît aujourd'hui comme une source précieuse de l'histoire de l'Afrique, permettant de suivre le cheminement de ses différents peuples dans l'espace et dans le temps, de comprendre de l'intérieur la vision africaine du monde, de saisir les caractères originaux des valeurs qui fondent les cultures et les institutions du continent.

On saura gré au Comité scientifique international chargé de cette *Histoire générale de l'Afrique*, et à son rapporteur ainsi qu'aux directeurs et auteurs des différents volumes et chapitres, d'avoir jeté une lumière originale sur le passé

de l'Afrique, embrassée dans sa totalité, en évitant tout dogmatisme dans l'étude de questions essentielles, comme la traite négrière, cette « saignée sans fin » responsable de l'une des déportations les plus cruelles de l'histoire des peuples et qui a vidé le continent d'une partie de ses forces vives, alors qu'il jouait un rôle déterminant dans l'essor économique et commercial de l'Europe ; de la colonisation avec toutes ses conséquences sur les plans de la démographie, de l'économie, de la psychologie, de la culture ; des relations entre l'Afrique au sud du Sahara et le monde arabe ; du processus de décolonisation et de construction nationale qui mobilise la raison et la passion de personnes encore en vie et parfois en pleine activité. Toutes ces questions ont été abordées avec un souci d'honnêteté et de rigueur qui n'est pas le moindre mérite du présent ouvrage. Celui-ci offre aussi le grand avantage, en faisant le point de nos connaissances sur l'Afrique et en proposant divers regards sur les cultures africaines, ainsi qu'une nouvelle vision de l'histoire, de souligner les ombres et les lumières, sans dissimuler les divergences d'opinions entre savants.

En montrant l'insuffisance des approches méthodologiques longtemps utilisées dans la recherche sur l'Afrique, cette nouvelle publication invite au renouvellement et à l'approfondissement de la double problématique de l'historiographie et de l'identité culturelle qu'unissent des liens de réciprocité. Elle ouvre la voie, comme tout travail historique de valeur, à de multiples recherches nouvelles.

C'est ainsi d'ailleurs que le Comité scientifique international, en étroite collaboration avec l'Unesco, a tenu à entreprendre des études complémentaires afin d'approfondir quelques questions qui permettront d'avoir une vue plus claire de certains aspects du passé de l'Afrique. Ces travaux publiés dans la série « Unesco — Etudes et documents — Histoire générale de l'Afrique » viendront utilement compléter le présent ouvrage. Cet effort sera également poursuivi par l'élaboration d'ouvrages portant sur l'histoire nationale ou sous-régionale.

Cette Histoire générale met à la fois en lumière l'unité historique de l'Afrique et les relations de celle ci avec les autres continents, notamment avec les Amériques et les Caraïbes. Pendant longtemps, les expressions de la créativité des descendants d'Africains aux Amériques avaient été isolées par certains historiens en un agrégat hétéroclite *d'africanismes* ; cette vision, il va sans dire, n'est pas celle des auteurs du présent ouvrage. Ici, la résistance des esclaves déportés en Amérique, le fait du « marronnage » politique et culturel, la participation constante et massive des descendants d'Africains aux luttes de la première indépendance américaine, de même qu'aux mouvements nationaux de libération, sont justement perçus pour ce qu'ils furent : de vigoureuses affirmations d'identité qui ont contribué à forger le concept universel d'humanité. Il est évident aujourd'hui que l'héritage africain a marqué, plus ou moins selon les lieux, les modes de sentir, de penser, de rêver et d'agir de certaines nations de l'hémisphère occidental. Du sud des Etats-Unis jusqu'au nord du Brésil, en passant par la Caraïbe ainsi que sur la côte du Pacifique, les apports culturels hérités de l'Afrique sont partout visibles ; dans certains cas même ils constituent

les fondements essentiels de l'identité culturelle de quelques éléments les plus importants de la population.

De même, cet ouvrage fait clairement apparaître les relations de l'Afrique avec l'Asie du Sud à travers l'océan Indien, ainsi que les apports africains aux autres civilisations, dans le jeu des échanges mutuels.

Je suis convaincu que les efforts des peuples d'Afrique pour conquérir ou renforcer leur indépendance, assurer leur développement et affermir leurs spécificités culturelles, doivent s'enraciner dans une conscience historique rénovée, intensément vécue et assumée de génération en génération.

Et ma formation personnelle, l'expérience que j'ai acquise comme enseignant et comme Président, dès les débuts de l'indépendance, de la première commission créée en vue de la réforme des programmes d'enseignement de l'histoire et de la géographie dans certains pays d'Afrique de l'Ouest et du Centre, m'ont appris combien était nécessaire, pour l'éducation de la jeunesse et pour l'information du public un ouvrage d'histoire élaboré par des savants connaissant du dedans les problèmes et les espoirs de l'Afrique et capables de considérer le continent dans son ensemble.

Pour toutes ces raisons, l'Unesco veillera à ce que cette *Histoire générale de l'Afrique* soit largement diffusée, dans de nombreuses langues, et qu'elle serve de base à l'élaboration de livres d'enfants, de manuels scolaires, et d'émissions télévisées ou radiodiffusées. Ainsi, jeunes, écoliers, étudiants et adultes, d'Afrique et d'ailleurs, pourront avoir une meilleure vision du passé du continent africain, des facteurs qui l'expliquent et une plus juste compréhension de son patrimoine culturel et de sa contribution au progrès général de l'humanité. Cet ouvrage devrait donc contribuer à favoriser la coopération internationale et à renforcer la solidarité des peuples dans leurs aspirations à la justice, au progrès et à la paix. Du moins est-ce le vœu que je forme très sincèrement.

Il me reste à exprimer ma profonde gratitude aux membres du Comité scientifique international, au rapporteur, aux directeurs des différents volumes, aux auteurs et à tous ceux qui ont collaboré à la réalisation de cette prodigieuse entreprise. Le travail qu'ils ont effectué, la contribution qu'ils ont apportée montrent bien ce que des hommes, venus d'horizons divers mais animés d'une même bonne volonté, d'un même enthousiasme au service de la vérité de tous les hommes, peuvent faire, dans le cadre international qu'offre l'Unesco, pour mener à bien un projet d'une grande valeur scientifique et culturelle. Ma reconnaissance va également aux organisations et gouvernements qui, par leurs dons généreux, ont permis à l'Unesco de publier cette œuvre dans différentes langues et de lui assurer le rayonnement universel qu'elle mérite, au service de la communauté internationale tout entière.

Présentation du projet

par
le professeur Bethwell A.Ogot,
Président du Comité Scientifique international
pour la rédaction d'une Histoire générale de l'Afrique

La Conférence générale de l'Unesco, à sa seizième session, a demandé au Directeur général d'entreprendre la rédaction d'une *Histoire générale de l'Afrique*. Ce travail considérable a été confié à un Comité scientifique international créé par le Conseil exécutif en 1970.

Aux termes des statuts adoptés par le Conseil exécutif de l'Unesco en 1971, ce Comité se compose de 39 membres (dont deux tiers d'Africains et un tiers de non-Africains) siégeant à titre personnel et nommés par le Directeur général de l'Unesco pour la durée du mandat du Comité.

La première tâche du Comité était de définir les principales caractéristiques de l'ouvrage. Il les a définies comme suit à sa deuxième session :

• Tout en visant à la plus haute qualité scientifique possible, l'Histoire ne cherche pas à être exhaustive et est un ouvrage de synthèse qui évitera le dogmatisme. A maints égards, elle constitue un exposé des problèmes indiquant l'état actuel des connaissances et les grands courants de la recherche, et n'hésite pas à signaler, le cas échéant, les divergences d'opinion. Elle préparera en cela la voie à des ouvrages ultérieurs.

• L'Afrique est considérée comme un tout. Le but est de montrer les relations historiques entre les différentes parties du continent trop souvent subdivisé dans les ouvrages publiés jusqu'ici. Les liens historiques de l'Afrique avec les autres continents reçoivent l'attention qu'ils méritent, et sont analysés sous l'angle des échanges mutuels et des influences multilatérales, de manière à faire apparaître sous un jour approprié la contribution de l'Afrique au développement de l'humanité.

• L'*Histoire générale de l'Afrique* est, avant tout, une histoire des idées et des civilisations, des sociétés et des institutions. Elle se fonde sur une

grande diversité de sources, y compris la tradition orale et l'expression artistique.

• L'*Histoire* est envisagée essentiellement de 1'intérieur. Ouvrage savant, elle est aussi, dans une large mesure, le reflet fidèle de la façon dont les auteurs africains voient leur propre civilisation. Bien qu'élaborée dans un cadre international et faisant appel à toutes les données actuelles de la science, l'*Histoire* sera aussi un élément capital pour la reconnaissance du patrimoine culturel africain et mettra en évidence les facteurs qui contribuent à l'unité du continent. Cette volonté de voir les choses de l'intérieur constitue la nouveauté de l'ouvrage et pourra, en plus de ses qualités scientifiques, lui conférer une grande valeur d'actualité. En montrant le vrai visage de l'Afrique, l'*Histoire* pourrait, à une époque dominée par les rivalités économiques et techniques, proposer une conception particulière des valeurs humaines.

Le Comité a décidé de présenter l'ouvrage portant sur plus de trois millions d'années d'histoire de l'Afrique, en huit volumes comprenant chacun environ 800 pages de textes avec des illustrations, des photographies, des cartes et des dessins au trait.

Pour chaque volume, il est désigné un directeur principal qui est assisté, le cas échéant, par un ou deux codirecteurs.

Les directeurs de volume sont choisis à l'intérieur comme à l'extérieur du Comité par ce dernier qui les élit à la majorité des deux tiers. Ils sont chargés de l'élaboration des volumes, conformément aux décisions et aux plans arrêtés par le Comité. Ils sont responsables sur le plan scientifique devant le Comité ou, entre deux sessions du Comité, devant le Bureau, du contenu des volumes, de la mise au point définitive des textes, des illustrations et, d'une manière générale, de tous les aspects scientifiques et techniques de l'*Histoire*. C'est le Bureau qui, en dernier ressort, approuve le manuscrit final. Lorsqu'il l'estime prêt pour l'édition, il le transmet au Directeur général de l'Unesco. Le Comité, ou le Bureau, entre deux sessions du Comité, reste donc le maître de l'œuvre.

Chaque volume comprend une trentaine de chapitres. Chaque chapitre est rédigé par un auteur principal assisté le cas échéant d'un ou de deux collaborateurs.

Les auteurs sont choisis par le Comité au vu de leur curriculum vitae. La préférence est donnée aux auteurs africains, sous réserve qu'ils possédent les titres voulus. Le Comité veille particulièrement à ce que toutes les régions du continent ainsi que d'autres régions ayant eu des relations historiques ou culturelles avec l'Afrique soient, dans toute la mesure du possible, équitablement représentées parmi les auteurs.

Après leur approbation par le directeur de volume, les textes des différents chapitres sont envoyés à tous les membres du Comité pour qu'ils en fassent la critique.

Au surplus, le texte du directeur de volume est soumis à l'examen d'un comité de lecture, désigné au sein du Comité scientifique international, en fonction des compétences des membres ; ce comité est chargé d'une analyse approfondie du fond et de la forme des chapitres.

Le Bureau approuve en dernier ressort les manuscrits.

Cette procédure qui peut paraître longue et complexe s'est révélée nécessaire car elle permet d'apporter le maximum de garantie scientifique à l'*Histoire générale de l'Afrique*. En effet, il est arrivé que le Bureau rejette des manuscrits ou demande des réaménagements importants ou même confie la rédaction du chapitre à un autre auteur. Parfois, des spécialistes d'une période donnée de l'histoire ou d'une question donnée sont consultés pour la mise au point définitive d'un volume.

L'ouvrage sera publié en premier lieu, en une édition principale, en anglais, en français, et en arabe et en une édition brochée dans les mêmes langues.

Une version abrégée en anglais et en français servira de base pour la traduction en langues africaines. Le Comité scientifique international a retenu comme premières langues africaines dans lesquelles l'ouvrage sera traduit : le kiswahili et le hawsa.

Il est aussi envisagé d'assurer, dans toute la mesure du possible, la publication de l'*Histoire générale de l'Afrique*, en plusieurs langues de grande diffusion internationale (entre autres, allemand, chinois, espagnol, italien, japonais, portugais, russe, etc.).

Il s'agit donc, comme on peut le voir, d'une entreprise gigantesque qui constitue une immense gageure pour les historiens de l'Afrique et la communauté scientifique en général, ainsi que pour l'Unesco qui lui accorde son patronage. On peut en effet imaginer sans peine la complexité d'une tâche comme la rédaction d'une histoire de l'Afrique, qui couvre, dans l'espace, tout un continent et, dans le temps, les quatre derniers millions d'années, respecte les normes scientifiques les plus élevées et fait appel, comme il se doit, à des spécialistes appartenant à tout un éventail de pays, de cultures, d'idéologies, et de traditions historiques. C'est une entreprise continentale, internationale et interdisciplinaire de grande envergure.

En conclusion, je tiens à souligner l'importance de cet ouvrage pour l'Afrique et pour le monde entier. A l'heure où les peuples d'Afrique luttent pour s'unir et mieux forger ensemble leurs destins respectifs, une bonne connaissance du passé de l'Afrique, une prise de conscience des liens qui unissent les Africains entre eux et l'Afrique aux autres continents devraient faciliter, dans une grande mesure, la compréhension mutuelle entre les peuples de la terre, mais surtout faire connaître un patrimoine culturel qui est le bien de l'humanité tout entière.

Bethwell A. OGOT
8 août 1979
Président du Comité scientifique international
pour la rédaction d'une *Histoire générale de l'Afrique*

Chronologie

Il a été convenu d'adopter la présentation suivante pour l'écriture des dates :

Pour la Préhistoire, les dates peuvent être présentées de deux manières différentes :

— soit en référence à l'époque actuelle, ce sont les dates BP (before present), l'année de référence étant + 1950 ; toutes les dates sont donc négatives par rapport à + 1950 ;

— soit en référence au début de l'ère chrétienne ; les dates fixées par rapport à l'ère chrétienne sont marquées par un simple signe – ou + précédant les dates. En ce qui concerne les siècles, les mentions « avant Jésus-Christ », « après Jésus-Christ » sont remplacées par « avant notre ère », « de notre ère ».

Exemples: (i) 2300 BP = - 350
(ii) 2900 avant J.C. = - 2900
1800 après J.C. = + 1800
(iii) Ve siècle av. J.C. = Ve siècle avant notre ère
IIIe apr. J.C. = IIIe siècle de notre ère

Introduction générale

J. Ki-Zerbo

L'Afrique* a une histoire. Le temps n'est plus où, sur des pans entiers de mappemondes ou de portulans, représentant ce continent alors marginal et serf, la connaissance des savants se résumait dans cette formule lapidaire qui sent un peu son alibi: «Ibi sunt leones». Par là, on trouve des lions. Après les lions, on a découvert les mines, si profitables, et par la même occasion, les «tribus indigènes» qui en étaient propriétaires, mais qui furent incorporées elles-mêmes à leurs mines comme propriétés des nations colonisatrices. Puis,

* *Note du directeur de volume* : Le mot AFRIQUE a une origine jusqu'ici difficile à élucider. Il s'est imposé à partir des Romains sous la forme AFRICA qui succédait au terme d'origine grecque ou égyptienne Libya, pays des Lébou ou Loubin de la Genèse. Après avoir désigné le littoral nord-africain, le mot Africa s'applique, dès la fin du Ier siècle avant notre ère, à l'ensemble du continent.

Mais quelle est l'origine première du nom?

En commençant par les plus vraisemblables, on peut donner les versions suivantes:

— Le mot Afrique proviendrait du nom d'un peuple (berbère) situé au sud de Carthage: les *Afrig.* D'où *Afriga* ou *Africa* pour désigner le pays des Afrig.

— Une autre étymologie du mot Afrique est tirée de deux termes phéniciens dont l'un signifie épi, symbole de la fertilité de cette région, et l'autre, *Pharikia*, signifie pays des fruits.

— Le mot Africa serait dérivé du latin *aprica* (ensoleillé) ou du grec *apriké* (exempt de froid).

— Une autre origine pourrait être la racine phénicienne *faraqa* exprimant l'idée de séparation; c'est-à-dire de diaspora. Soulignons que cette même racine se retrouve dans certaines langues africaines (bambara).

— En sanskrit et indou, la racine *apara* ou *africa* désigne ce qui, au plan géographique, est situé «après», c'est-à-dire l'Occident. l'Afrique c'est le continent occidental.

— Une tradition historique reprise par Léon l'Africain dit qu'un chef yéménite nommé *Africus* aurait envahi l'Afrique du Nord au second millénaire avant notre ère, et aurait fondé une ville appelée *Afrikyah.* Mais il est plus probable que le terme arabe Afriqiyah est la translittération arabe du mot Africa.

— On a même été jusqu'à dire que *Afer* était un petit fils d'Abraham et un compagnon d'Hercule!

après les « tribus indigènes », ce furent des peuples impatients au joug et dont le pouls battait déjà au rythme fiévreux des luttes de libération.

L'Histoire de l'Afrique, comme celle de l'Humanité entière, c'est, en effet, l'histoire d'une prise de conscience. L'Histoire de l'Afrique doit être réécrite. Car jusqu'ici, elle a été souvent masquée, camouflée, défigurée, mutilée. Par « la force des choses », c'est-à-dire par l'ignorance et l'intérêt. Ce continent, prostré par quelques siècles d'oppression, a vu des générations de voyageurs, de négriers, d'explorateurs, de missionnaires, de proconsuls, de savants de toute engeance, figer son image dans le rictus de la misère, de la barbarie, de l'irresponsabilité et du chaos. Et cette image a été projetée, extrapolée à l'infini en amont du temps, justifiant par là-même le présent et l'avenir.

Il n'est pas question, ici, d'échafauder une Histoire-revanche, qui relancerait contre leurs auteurs l'Histoire colonialiste comme un boomerang, mais de changer la perspective et de ressusciter les images « oubliées » ou perdues. Il faut revenir à la science pour créer chez les uns et les autres une conscience authentique. Il faut reconstruire le vrai scénario. Il est temps de changer de discours.

Si tels sont les buts et le pourquoi de cette entreprise, le comment — c'est-à-dire la méthodologie — est, comme toujours, plus ardu. C'est justement l'un des objectifs de ce premier volume de l'*Histoire générale de l'Afrique* rédigée sous l'égide de l'Unesco.

Pourquoi ?

Il s'agit d'une entreprise scientifique. Les ombres, les obscurités qui entourent le passé de ce continent constituent un défi passionnant pour la curiosité humaine. L'Histoire de l'Afrique est peu connue. Que de généalogies boiteuses ! Que de structures apparaissant en pointillé impressionniste, ou estompées dans un épais brouillard ! Que de séquences qui semblent absurdes parce que la tranche précédente du film a été abolie ! Ce film désarticulé et parcellaire qui n'est que l'image de notre ignorance, nous en avons fait, par une déviation fâcheuse ou vicieuse, l'image réelle de l'Histoire de l'Afrique telle qu'elle s'est effectivement déroulée. Dès lors, est-ce étonnant qu'une place infinitésimale et subordonnée soit dévolue à l'Histoire africaine dans toutes les Histoires de l'humanité ou des civilisations.

Et pourtant, depuis quelques décennies, des milliers de chercheurs dont le mérite d'un bon nombre est grand, voire exceptionnel, ont exhumé des pans entiers du visage ancien de l'Afrique. Chaque année, des dizaines de publications nouvelles dont l'optique est de plus en plus positive, apparaissent. Des découvertes africaines, spectaculaires parfois, remettent en cause la signification de certaines phases de l'Histoire de l'humanité dans son ensemble.

Mais justement, cette prolifération même n'est pas sans comporter des dangers : risque de cacophonie par la profusion des recherches non coordon-

nées et désordonnées ; vaines querelles d'écoles qui privilégient les chercheurs par rapport à l'objet de la recherche, etc. C'est pourquoi, pour l'honneur de la science, il importait qu'une mise au point au-dessus de tout soupçon fût faite, sous les auspices de l'Unesco, par des équipes de savants africains et non africains, sous l'autorité d'un Conseil scientifique international et de directeurs africains. Par le nombre et la qualité des chercheurs mobilisés pour cette nouvelle grande découverte de l'Afrique, il y a là une expérience insigne de coopération internationale. Or, plus que toute autre discipline peut-être, l'Histoire est une science humaine, puisqu'elle sort toute chaude de la forge bourdonnante ou tumultueuse des peuples. Façonnée réellement par l'homme sur les chantiers de la vie, construite mentalement par l'homme dans les laboratoires, les bibliothèques et les chantiers de fouilles, l'Histoire est faite aussi pour l'homme, pour le peuple, pour éclairer et motiver sa conscience.

Pour les Africains, l'Histoire de l'Afrique n'est pas un miroir narcissique, ni un prétexte subtil pour s'abstraire des tâches d'aujourd'hui. Cette diversion aliénatrice risquerait d'ailleurs de compromettre les buts scientifiques de l'entreprise. En revanche l'ignorance de son propre passé, c'est-à-dire d'une grande part de soi-même, n'est-elle pas davantage encore aliénatrice ? Tous les maux qui frappent l'Afrique aujourd'hui, ainsi que toutes les chances qui s'y révèlent, résultent de forces innombrables propulsées par l'Histoire. Et de même que la reconstitution de l'évolution d'une maladie est la première étape d'une entreprise rationnelle de diagnostic et de thérapeutique, de même la première tâche d'analyse globale de ce continent est historique. A moins d'opter pour l'inconscience et l'aliénation, on ne saurait vivre sans mémoire, ni avec la mémoire d'autrui. Or l'Histoire est la mémoire des peuples. Ce retour à soi-même peut d'ailleurs revêtir la valeur d'une catharsis libératrice, comme la plongée en soi par la psychanalyse, qui, en révélant les bases des entraves de notre personnalité, dénoue du même coup les complexes qui ligotent notre conscience dans les racines obscures du subconscient. Mais pour ne pas troquer un mythe contre un autre, il faut que la vérité historique, matrice de la conscience désaliénée et authentique, soit fermement éprouvée et fondée sur des preuves.

Comment ?

D'où la redoutable question du comment, c'est-à-dire de la méthodologie. En ce domaine comme en d'autres, il faut se garder à la fois de trop singulariser l'Afrique, comme de trop l'aligner sur des normes étrangères. D'après certains, il faudrait attendre de trouver les mêmes genres de documents qu'en Europe, la même panoplie de pièces écrites ou épigraphiques, pour parler d'une véritable Histoire en Afrique. Pour eux, en somme, aux tropiques comme au pôle, les problèmes de l'historien sont partout les mêmes. Il faut réaffirmer clairement ici qu'il n'est pas question de bâillonner la raison sous prétexte qu'on manque de mouture à lui donner. La raison ne saurait être considérée comme tropicalisée sous prétexte qu'elle s'exerce sous les

tropiques. La raison, souveraine, ne connaît pas l'empire de la géographie. Ses normes et ses démarches fondamentales, en particulier l'application du principe de causalité, sont partout les mêmes. Mais justement, parce qu'elle n'est pas aveugle, la raison doit appréhender différemment des réalités différentes, pour que sa prise reste toujours aussi précise et ferme. Les principes de la critique interne et externe s'appliqueront donc selon une stratégie mentale différente pour le chant épique *Soundjata Fasa*[1] que pour le capitulaire *De Villis* ou les circulaires aux préfets napoléoniens. Les méthodes et techniques seront différentes. Cette stratégie ne sera d'ailleurs pas entièrement la même dans toutes les parties de l'Afrique, la vallée du Nil et la façade méditerranéenne étant à cet égard, pour la reconstitution historique, dans une situation moins originale par rapport à l'Europe que l'Afrique subsaharienne.

A vrai dire, les difficultés spécifiques de l'Histoire de l'Afrique se lisent déjà dans l'observation des réalités de la géographie physique de ce continent. Continent solitaire s'il en est, l'Afrique semble tourner le dos au reste du Vieux Monde, auquel elle se rattache seulement par le fragile cordon ombilical de l'isthme de Suez. Elle plonge au contraire démesurément vers les eaux australes sa masse compacte, corsetée de massifs côtiers, que les fleuves forcent par des défilés « héroïques », lesquels constituent eux-mêmes des obstacles à la pénétration. Le seul passage important entre le Sahara et les monts abyssins est obstrué par les immenses marais du Bahr el-Ghazal. Des vents et des courants marins assez violents montent la garde du Cap Blanc au Cap Vert. Cependant que, au sein du continent, trois déserts se chargent d'aggraver l'isolement extérieur par un cloisonnement interne. Au sud, le Kalahari. Au centre le « désert vert » de la forêt équatoriale, redoutable refuge dans lequel l'homme luttera pour s'imposer. Au nord, le Sahara, champion des déserts, immense filtre continental, océan fauve des ergs et des regs qui, avec la frange montagneuse des Atlas, dissocie le sort de la zone méditerranéenne, de celui du reste du continent. Sans être des murs étanches, surtout durant la Préhistoire, ces puissances écologiques ont pesé lourdement sur le destin africain dans tous les domaines. Ils ont donné aussi une valeur singulière à tous les créneaux naturels qui, d'emblée, joueront le rôle de passerelles dans l'exploration du domaine africain, entreprise par les peuples depuis des milliers de millénaires. Citons seulement la gigantesque rainure méridienne de la Rift Valley, qui s'étire du giron même de l'Afrique jusqu'en Irak, à travers le môle éthiopien. Dans le sens plutôt transversal, la courbe des vallées de la Sangha, de l'Oubangui et du Zaïre, a dû constituer aussi un couloir privilégié. Ce n'est pas un hasard non plus si les premiers royaumes de l'Afrique noire se sont développés dans ces régions des pays ouverts, ces sahels[2] bénéficiant à la fois d'une perméabilité interne, d'une certaine ouverture vers l'extérieur, et de contacts avec les zones africaines voisines, dotées de ressources différentes et, complémentaires. Ces régions

1. *Louange à Soundjata* en langue malinké. Fondateur de l'Empire du Mali au XIIIe siècle, Soundjata est l'un des héros les plus populaires de l'histoire africaine.
2. De l'arabe *sahil* : rivage. Ici, rivage du désert considéré comme un océan.

ouvertes et à rythme d'évolution plus rapide sont la preuve *a contrario* que l'isolement a été l'un des facteurs clés de la pesanteur africaine sur la piste de certains progrès[3]. « Les civilisations reposent sur terre » écrit F. Braudel. Et il ajoute : « La civilisation est fille du nombre. » Or, la vastitude même de ce continent avec une population diluée et donc facilement itinérante, dans une nature à la fois généreuse (fruits, minerais, etc.) et cruelle (endémies, épidémies)[4], empêchait d'atteindre le seuil de concentration démographique qui a presque toujours été l'une des préconditions des mutations qualitatives majeures dans le domaine économique, social et politique. De plus, la ponction démographique sévère de la Traite depuis des temps immémoriaux et surtout depuis le commerce négrier du XVe au XXe siècle, n'a pu que contribuer à priver l'Afrique du tonus humain et de la stabilité nécessaires à toute création éminente, même au plan technologique. La nature et les hommes, la géographie et l'histoire, n'ont pas été tendres pour l'Afrique. Et il est indispensable de revenir à ces conditions fondamentales du processus évolutif, pour poser les problèmes en termes objectifs et non sous forme de mythes aberrants comme l'infériorité raciale, le tribalisme congénital, et la prétendue passivité historique des Africains. Toutes ces approches subjectives et irrationnelles ne font au mieux que masquer une ignorance volontaire.

Les sources difficiles

Il faut reconnaître que concernant ce continent, le maniement des sources est particulièrement difficile. Trois sources principales y constituent les piliers de la connaissance historique : les documents écrits, l'archéologie et la tradition orale. Ces trois sources sont étayées par la linguistique et l'anthropologie qui permettent de nuancer et d'approfondir l'interprétation des données, parfois trop brutes et trop stériles sans cette approche plus intime. On aurait tort cependant d'établir a priori une hiérarchie péremptoire et définitive entre ces différentes sources.

Les sources écrites

Les sources écrites sont sinon très rares, du moins mal distribuées dans le temps et dans l'espace. Les siècles les plus « obscurs » de l'Histoire africaine sont ceux qui ne bénéficient pas de la lumière claire et précise émanant de témoignages écrits, par exemple les siècles qui précèdent et suivent la naissance du Christ, l'Afrique du Nord étant à cet égard privilégiée. Mais même lorsque ce témoignage existe, son interprétation implique souvent des ambiguïtés et difficultés. C'est ainsi qu'à partir d'une relecture des « voyages » de Ibn Baṭṭūṭa, et d'un nouvel examen des diverses graphies des toponymes employés par cet auteur et par al ᶜUmarī, certains historiens sont

3. Le facteur climatique n'est pas à négliger. Le professeur Thurstan Shaw a souligné le fait que certaines céréales adaptées au climat méditerranéen (pluies d'hiver) n'ont pu être adoptées dans la vallée du Niger, parce qu'au sud du 18e parallèle de latitude nord, et en raison du barrage du front intertropical, leur acclimatation était impossible. Cf. *J. A. H.* XII 1, 1971, pp. 143-153.
4. Voir à ce sujet John FORD, 1971.

amenés à contester Niani-sur-Sankarani, comme capitale de l'ancien Mali[5]. Au plan quantitatif, des masses considérables de matériaux scripturaires à caractère archivistique ou narratif demeurent encore inexploitées, comme le prouvent les récents inventaires partiels des manuscrits inédits relatifs à l'Histoire de l'Afrique noire, qu'on exhume des bibliothèques du Maroc[6], d'Algérie et d'Europe, mais aussi dans les bibliothèques des notables et érudits soudanais à travers les villes de la boucle du Niger[7] et dont les titres laissent escompter des filons nouveaux et prometteurs. L'Unesco a établi à Tombouctou le Centre Ahmed-Baba pour promouvoir la collecte de tels documents. Dans les fonds d'archives, en Iran, en Irak, en Arménie, en Inde et en Chine, sans parler des Amériques, bien des morceaux de l'Histoire de ce continent attendent la perspicacité inventive du chercheur. C'est ainsi que dans les Archives du Premier ministre à Istanbul, où sont classés les registres des décrets du Divan impérial Ottoman, une correspondance inédite datée de mai 1577, du sultan Murad III au Maï Idrīs Alaoma et au Bey de Tunis, projette une lumière très neuve sur la diplomatie du Kanem-Bornou à cette époque, et sur la situation du Fezzan[8].

Un travail actif de collecte est mené à bien par les instituts d'Etudes africaines et les centres de Recherches historiques dans les pays africains pénétrés par la culture islamique. Par ailleurs, des Guides nouveaux comme ceux qui sont édités par le Conseil international des archives sous les auspices de l'Unesco, se proposent d'orienter les chercheurs à travers la forêt des documents entreposés dans toutes les parties du monde occidental.

Seul un effort puissant d'éditions et de rééditions savantes, de traduction et de diffusion en Afrique permettra, par l'effet multiplicateur de ces nouveaux flux conjugués, de franchir un nouveau seuil critique qualitatif dans la vision du passé africain. Par ailleurs, presque autant que la masse nouvelle des documents, comptera le nouveau regard avec lequel ils seront interrogés. C'est ainsi que de nombreux textes exploités depuis le XIXe siècle ou la période coloniale appellent impérieusement une relecture expurgée de tout préjugé anachronique et marquée au coin d'une approche endogène. A ce propos, les sources écrites à partir d'écritures subsahariennes (vaï, bamoun, ajami) ne doivent pas être négligées.

L'archéologie

Les témoins muets révélés par l'Archéologie sont souvent plus éloquents encore que les témoins de service que constituent les auteurs de certaines chroniques. L'Archéologie a déjà bien mérité de l'Histoire africaine par ses prestigieuses découvertes, surtout (et c'est le cas pour plusieurs milliers de millénaires du passé africain) quand il n'y a pas de chronique orale ou écrite

5. Cf. J. O. HUNWICK, 1973, pp. 195-208. L'auteur prend le risque de l'argument a silentio: « Si Ibn Battuta avait traversé le Niger ou le Sénégal, il l'aurait signalé. »
6. Cf. Unesco *Recueil sélectif de textes en arabe provenant d'archives marocaines*, par le professeur Mohammed Ibrahim EL KETTANI, SCH/VS/894.
7. Cf. *Etudes maliennes*, I.S.H.M., n° 3, sept. 1972.
8. B.G. MARTIN, 1969, pp. 15-27.

disponible. Seuls des objets témoins, enfouis avec ceux pour qui ils témoignent, veillent alors par-delà le suaire pesant des morts-terrains, sur un passé sans visage et sans voix. Certains de ces témoins sont particulièrement significatifs comme repères et mesures de civilisation; les objets en fer et leur technologie, les céramiques avec leurs techniques de production et leurs styles, les articles en verre, les écritures et styles graphiques, les techniques de navigation, de pêche et de tissage, les produits alimentaires, et aussi les structures géomorphologiques, hydrauliques ou végétales liées à l'évolution du climat… Le langage des trouvailles archéologiques a par nature quelque chose d'objectif et d'irrécusable. C'est ainsi que l'étude de la typologie des céramiques, des objets en os et en métal dans le Sahara nigéro-tchadien démontre la liaison entre les peuples préislamiques (Sao) du Bassin tchadien et les aires culturelles qui s'étendent jusqu'au Nil et au désert libyque: statuettes d'argile cuite à baudriers croisés, décors corporels des figurines, formes des vases et des bracelets, des harpons et des os, des têtes ou pointes de flèches et des couteaux de jet ressuscitent ainsi grâce à leurs parentés, par-delà le paysage contemporain écrasé par la solitude et l'inertie, les solidarités vivantes d'antan[9]. Le repérage, le classement et la protection des sites archéologiques africains s'imposent comme une priorité de grande urgence, avant que des prédateurs ou des profanes irresponsables et des touristes sans intention scientifique ne les pillent et ne les désorganisent, les dépouillant ainsi de toute valeur historique sérieuse. Mais l'exploitation de ces sites par des projets prioritaires de fouilles à grande échelle ne pourra se développer que dans le cadre de programmes interafricains soutenus par une puissante coopération internationale.

La tradition orale

A côté des deux premières sources de l'Histoire africaine (les documents écrits et l'archéologie) la Tradition orale apparaît comme le conservatoire et le vecteur du capital de créations socio-culturelles accumulé par les peuples réputés sans écriture: un vrai musée vivant. La parole historique constitue un fil d'Ariane bien fragile pour remonter les couloirs obscurs du labyrinthe du temps. Les détenteurs en sont les vétérans à la tête chenue, à la voix cassée, à la mémoire parfois fuligineuse, à l'étiquette parfois pointilleuse (vieillesse oblige!): des ancêtres en puissance… Ils sont comme les derniers îlots d'un paysage autrefois imposant, lié dans tous ses éléments par un ordre précis, et aujourd'hui érodé, laminé, et culbuté par les vagues acérées du « modernisme ». Des fossiles en sursis!

Chaque fois que l'un d'eux disparaît, c'est une fibre du fil d'Ariane qui se rompt, c'est littéralement un fragment du paysage qui devient souterrain. Or la tradition orale est de loin la source historique la plus intime, la plus succulente, la mieux nourrie de la sève d'authenticité. « La bouche du vieillard sent mauvais, dit un proverbe africain, mais elle profère des choses bonnes et salutaires. » L'écrit, si utile soit-il, fige et dessèche. Il décante, dissèque, schématise et pétrifie: la lettre tue. La tradition habille de chair et

9. Cf. P. HUARD, 1969, pp. 179-24.

de couleurs, elle irrigue de sang le squelette du passé. Elle présente sous les trois dimensions ce qui est trop souvent écrasé sur la surface bidimensionnelle de la feuille de papier. La joie de la mère de Soundjata, bouleversée par la guérison subite de son fils, éclate encore dans le timbre épique et chaud des griots du Mali. Certes, bien des écueils sont à surmonter pour vanner savamment le matériau de la Tradition orale, et trier le bon grain des faits de la paille des mots pièges, fausses fenêtres ouvertes pour la symétrie, du lustre et du clinquant des formules qui ne sont que l'emballage circonstanciel d'un message venu de loin.

On a dit que la Tradition n'inspirait pas confiance parce qu'elle est fonctionnelle ; comme si tout message humain par définition n'était pas fonctionnel, y compris les documents d'archives qui, par leur inertie même, et sous leur apparente neutralité objective, cachent tant de mensonges par omission et habillent l'erreur de respectabilité. Certes la tradition épique en particulier est une re-création paramythique du passé. Une sorte de psychodrame révélant à la communauté ses racines et le corpus de valeurs qui sustentent sa personnalité : un viatique enchanté pour remonter le fleuve du temps vers le royaume des ancêtres. C'est pourquoi la parole épique ne coïncide pas exactement avec la parole historique. Elle la chevauche par projections anachroniques en amont et en aval du temps réel, par télescopages qui ressemblent aux subversions du relief en archéologie. Mais les écrits eux-mêmes échappent-ils à ces intrusions énigmatiques ? Ici comme ailleurs il faut chercher le mot fossile-directeur. Il faut s'armer si possible d'un détecteur de métal pur pour évacuer les gangues et les scories.

Certes, dans le discours épique, la fragilité de la chaîne chronologique constitue son véritable talon d'Achille ; les séquences temporelles bouleversées créent un puzzle où l'image du passé ne nous arrive pas claire et stable comme dans un bon miroir, mais comme un reflet fugace dansant sur l'agitation de l'eau. La durée moyenne des règnes ou des générations est un domaine vivement controversé où les extrapolations à partir des périodes récentes sont fortement sujettes à caution, ne serait-ce qu'en raison des mutations démographiques et politiques. Parfois un dynaste exceptionnel, personnage-aimant, polarise sur soi les hauts faits de ses prédécesseurs et successeurs littéralement éclipsés. Tels certains dynastes du Rwanda ; tel Da Monzon roi de Ségou (début du XIXe siècle) à qui les griots attribuent toute grande conquête de ce royaume.

Par ailleurs, le texte littéraire oral sorti de son contexte est comme un poisson hors de l'eau : il meurt et se décompose. Isolée, la tradition ressemble à ces masques africains arrachés à la communion des fidèles pour être exposés à la curiosité de non-initiés. Elle perd sa charge de sens et de vie. Or, par sa vie même, parce qu'elle est sans cesse reprise en charge par de nouveaux témoins commis à sa transmission, la Tradition s'adapte à l'attente de nouveaux auditoires, adaptation qui concerne au premier chef la présentation du message, mais qui ne laisse pas toujours indemne le contenu. Ne voit-on pas aussi des mercantis ou mercenaires de la Tradition qui servent à volonté des resucées de textes écrits réinjectés dans la Tradition !

Enfin, le contenu même du message est souvent hermétique, voire ésotérique. Pour l'Africain la parole est lourde. Elle est force ambiguë, qui peut faire et défaire, qui peut charrier des maléfices. C'est pourquoi on ne l'articule pas ouvertement et directement. On l'enveloppe d'apologues, d'allusions, de sous-entendus, de proverbes clairs-obscurs pour le commun, mais lumineux pour ceux qui sont munis des antennes de la sagesse. En Afrique, la parole lourde n'est pas gaspillée. Et plus on est en position d'autorité, moins on parle en public. Mais quand on lance à quelqu'un: « Tu as mangé le crapaud et rejeté sa tête », il comprend aussitôt qu'on l'accuse de se dérober à une partie de ses responsabilités[10]. Cet hermétisme du « mi-dire » signe à la fois la valeur inestimable et les limites de la Tradition orale, puisque sa richesse est presque impossible à transférer intégralement d'une langue à l'autre, surtout quand cette autre est structurellement et sociologiquement éloignée. La Tradition s'accommode très peu de la traduction. Déracinée, elle perd sa sève et son authenticité, car la langue est la « maison de l'être ». Beaucoup d'erreurs imputées à la Tradition proviennent d'ailleurs d'interprètes incompétents ou sans scrupule.

Quoi qu'il en soit, la validité de la Tradition orale est amplement prouvée aujourd'hui. Elle est largement confirmée par les recoupements avec des sources archéologiques ou scripturaires comme pour le site de Koumbi Saleh, les vestiges du lac Kisale, ou les événements du XVIe siècle transmis par les Shona et dont D.P. Abraham a constaté la concordance avec les écrits des voyageurs portugais de cette époque.

Bref, le discours de la Tradition, qu'elle soit épique, prosaïque, didactique ou éthique, peut être historique à un triple point de vue. D'abord, il est révélateur du faisceau d'usages et de valeurs qui animent un peuple et conditionnent ses actes à venir par la représentation des archétypes d'hier. Ce faisant, l'épopée reflète, mais aussi elle crée l'histoire. Quand on s'adresse à Da Monzon en disant: « Maître des eaux et maître des hommes », on signifie par là le caractère absolu de son pouvoir. Mais les mêmes récits nous le montrent consultant sans cesse ses guerriers, ses griots, ses femmes[11]. Le sens de l'honneur et de la réputation éclate dans la fameuse réplique du « chant de l'arc » à la gloire de Soundjata (*Soundjata fasa*): « Saya Kaoussa malo yé »[12]. Cette valeur s'exprime bellement aussi dans l'épisode de Bakary Dian contre les Peul du Kournari. Retiré par dépit dans son village de Dongorongo, le preux Bakary Dian qu'on vient supplier de reprendre la tête des troupes de Ségou, cède finalement quand on touche la corde sensible de l'orgueil et de la gloire: « Les vieilles paroles échangées, oublie-les. C'est ton nom à présent qu'il faut regarder; car on vient au monde pour se faire un nom. Si tu nais, grandis et meurs sans avoir un nom, tu es venu pour rien; tu es parti pour rien ». Et lui de s'écrier: « Griots de Ségou, puisque vous êtes venus, ce ne sera pas impossible. Je ferai ce que vous me demandez, pour ma renommée. Je ne le ferai pas pour Da

10. Cf. H. AGUESSY, 1972, pp. 269-297.
11. Cf. L. KESTELOOT : tomes 1-3-4.
12. « La mort vaut mieux que la honte. »

Monzon. Je ne le ferai pour personne à Ségou. Je le ferai seulement pour ma réputation. Même après ma mort, on l'ajoutera à mon nom. »

De même ce trait de civilisation et de droit: Silamaka dit: « Vous avez de la chance qu'il me soit interdit de tuer des messagers. »

Au demeurant, la recomposition du passé est loin d'être intégralement imaginaire. On y trouve des tranches de souvenirs, des filons d'histoire qui sont souvent plus prosaïques que les garnitures colorées de l'imagination épique: « C'est ainsi que débuta cette institution des bergers collectifs dans les villes bambara. Si on te choisit et qu'on te fait pasteur, tu deviens Peul public. Les Peul publics gardaient les troupeaux du Roi. C'étaient des hommes d'ethnies différentes, et leur chef pasteur s'appelait Bonke. » Ou encore « A cette époque on ne portait pas de babouches, mais des samaras de cuir de bœuf tanné, avec une corde au nez (autour du gros orteil), et une corde au talon. » Enfin, le récit épique est émaillé d'allusions à des techniques, à des objets qui ne sont pas essentiels au déploiement de l'action, mais signalent le milieu de vie. « Il (Da Monzon) manda ses soixante piroguiers Somono, trente hommes à la proue et trente hommes à la poupe. La pirogue était richement décorée. » « On prépare les échelles, on les applique contre la muraille. Les chasseurs de Ségou grimpent à l'assaut et s'infiltrent dans la ville [...] Les cavaliers de Ségou lancent des flèches enflammées. Les cases du village prennent feu. » Saran, la femme éprise de Da Monzon, va mouiller la poudre à fusil des guerriers de Koré... C'est par un diagnostic serré relevant parfois de l'analyse psychanalytique, que, à travers les psychoses même du public ou des traditionalistes, l'historien peut atteindre à la substantifique moelle de la réalité historique.

Dès lors, la multiplicité des versions transmises par des clans adverses, par exemple par les griots-clients de chaque noble protecteur (horon, dyatigui), bien loin de constituer un handicap, n'est qu'une garantie supplémentaire pour la critique historique. Et la concordance des récits, comme dans le cas des griots bambara et peul appartenant aux deux camps adverses, donne un relief particulier au bon aloi de ce témoignage. Comme le montre le cas des Gouro chez qui la tradition ésotérique libérale et intégrationniste, transmise par les lignages, coexiste avec la tradition ésotérique, oligarchique et procédurière de la société secrète, la parole historique — par sa polygenèse même — comporte des éléments d'autocensure. En effet, ce n'est pas une propriété privée, mais un bien indivis dont répondent divers groupes de la communauté.

L'essentiel, c'est de soigner la critique interne de ces documents par la connaissance intime du genre littéraire en cause, sa thématique et ses techniques, ses codes et stéréotypes, les formules de remplissage, les diversions conventionnelles, la langue dans son évolution, le public et ce qu'il attend des traditionalistes. Et surtout la caste de ces derniers, ses règles de vie, sa formation, ses idéaux, ses écoles. On sait qu'au Mali et en Guinée, par exemple, de vraies écoles d'initiation ont existé depuis des siècles à Keyla, Kita, Niagassola, Niani, etc.

Cette tradition rigide, institutionnalisée et formelle est en général mieux structurée, mieux soutenue par la *musique* de cour qui fait corps avec elle, qui la scande en tranches didactiques et artistiques. Certains des instruments utilisés, tel le Sosso Balla (Balafon de Soumaoro Kanté) sont en eux-mêmes, par leur antiquité, des monuments dignes d'une investigation de type archéologique. Mais les correspondances entre types d'instruments et types de musique, de chants et de danses, constituent un monde minutieusement réglé, où les anomalies et les ajouts postérieurs, sont aisément repérables. Chaque genre littéraire oral possède ainsi son instrument spécial dans chaque région culturelle ; le xylophone (balla) ou le bolon (harpe-luth) pour l'épopée mandingue, le bendré des Mossi (gros tambour rond à une seule face, taillé dans une calebasse et battu à mains nues) pour l'exaltation, muette souvent, des noms de guerre (zabyouya) des souverains, le mvet (harpe-cithare) pour les poètes musiciens des Fang dans leurs tropicales *Niebelungen*. Vecteurs de la parole historique, de tels instruments sont vénérés et sacrés. En effet, ils font corps avec l'artiste, et leur place est d'autant plus essentielle dans le message que, à la faveur des langues à tons, la musique est directement intelligible, l'instrument devenant la voix de l'artiste sans que celui-ci ait besoin d'articuler une parole. Le triple rythme tonal, d'intensité et de durée, se fait alors musique signifiante, dans cette sorte de « sémantico-mélodisme » dont parlait Marcel Jousse. A vrai dire, la musique fait tellement partie de la Tradition que certains récits ne peuvent être transmis que sous la forme chantée. La chanson populaire elle-même, qui donne le pouls de la « volonté générale » sous une forme satirique parfois épicée d'humour noir, et qui est restée vivace jusqu'à travers les luttes électorales du XXe siècle, est un genre précieux, qui contrebalance et complète les dires des « documents » officiels.

Ce qui est dit ici de la musique vaut aussi bien pour d'autres modes d'expression comme les arts plastiques dont les productions nous livrent parfois, comme dans les royaumes d'Abomey et du Berlin (bas-reliefs) ou en pays Kuba (statuaire), l'expression directe de personnages, d'événements ou de cultures historiques.

Bref, la Tradition orale n'est pas seulement une source de pis-aller à laquelle on ne se résignerait qu'en désespoir de cause. C'est une source à part entière, dont la méthodologie est désormais assez bien établie, et qui confère à l'histoire du continent africain une puissante originalité.

La linguistique

Avec la linguistique, l'Histoire africaine dispose non pas tant d'une science auxiliaire que d'une discipline autonome qui la mène tout droit pourtant au cœur de son propre sujet… On s'en rend bien compte dans le cas de la Nubie qui est ensevelie dans le double silence opaque des ruines de Méroé et de l'écriture méroïtique non déchiffrée parce que la langue demeure inconnue[13]. Certes bien des choses restent à faire dans ce domaine, à commencer par la fixation scientifique des langues. En effet,

13. L'Unesco a organisé en 1974 un colloque scientifique international sur le déchiffrement de cette langue africaine.

il ne faut pas sacrifier l'approche descriptive à l'approche comparatiste et synthétique à prétention typologique et génétique. C'est par une analyse ingrate et minutieuse du fait de langue « avec son signifiant de consonnes, de voyelles et de tons, avec ses latitudes de combinaisons dans des schémas syntagmatiques, avec son signifié vécu par les locuteurs d'une communauté donnée »[14] qu'on peut échafauder des extrapolations en amont, opération souvent rendue difficile par le manque de profondeur historique de la connaissance de ces langues. Si bien qu'elles ne peuvent être comparées qu'à partir de leur strate contemporaine par la méthode synchronique, base indispensable pour toute synthèse diachronique et génétique. La tâche est ardue, et l'on comprend que des duels d'érudition se poursuivent ici ou là, singulièrement en matière de bantuistique. Malcolm Guthrie y soutient la théorie de l'autogenèse, alors que Joseph Greenberg défend avec brio la thèse selon laquelle les langues bantu doivent être replacées dans un contexte continental plus large. Ce dernier est justifié, dit-il, par des ressemblances qui ne sont pas des analogies accidentelles issues d'influences extérieures, mais qui ressortissent à une parenté génétique intrinsèque, exprimée par les similitudes dans les pronoms, le vocabulaire de base, les caractéristiques grammaticales comme le système de classes nominales, à travers des centaines de langue ; depuis le wolof jusqu'au baka (République du Soudan). Pour l'historien, tous ces débats ne sont pas purs exercices d'école. Un auteur se fondant par exemple sur la distribution des groupes de mots analogues désignant le mouton en Afrique centrale à la lisière de la forêt, constate que ces groupes homogènes ne chevauchent pas la frange végétale, mais se répartissent parallèlement à elle, ce qui suggère une diffusion de ce bétail selon les parallèles dans les deux biotopes contigus de la savane et de la forêt ; alors que plus à l'est, le dessin linguistique s'ordonne franchement par bandes méridiennes de l'Afrique orientale à l'Afrique australe, ce qui suppose une voie d'introduction perpendiculaire à la première, et illustre *a contrario* le rôle inhibiteur de la forêt dans le transfert des techniques[15]. Mais ce rôle n'est pas identique pour toutes les techniques. Bref les études linguistiques démontrent que les routes et les pistes de migrations ainsi que les diffusions de cultures matérielles et spirituelles sont balisées par la distribution de mots apparentés. D'où l'importance de l'analyse linguistique diachronique et de la glotto-chronologie pour l'historien qui veut saisir la dynamique et le sens de l'évolution.

J. Greenberg a ainsi mis en lumière les apports du kanuri au hawsa en termes culturels ou de technique militaire, qui valorisent l'influence de l'empire bornouan dans le développement des royaumes hawsa. En particulier, la titulature des dynasties bornouanes avec des termes kanuri comme *kaygamma*, *magira*, etc., a connu une diffusion remarquable jusqu'au cœur du Cameroun et du Nigeria. L'étude systématique des toponymes et anthroponymes peut aussi donner des indications fort précises, à condition de revoir cette nomenclature selon une approche endogène. Car un grand nombre de

14. Cf. Maurice HOUIS, 1971, p. 45.
15. Cf. Christophe EHRET, 1963, pp. 213221.

noms ont été déformés par la prononciation ou la rédaction exotiques de non-Africains ou d'Africains servant d'interprètes et de scribes. La chasse au mot juste, même quand il a été statufié dans l'écrit depuis des siècles, est une des tâches les plus complexes de la critique historique africaine.

Un exemple. Le mot Gaoga qui, utilisé par Léon l'Africain pour désigner un royaume du Soudan a été souvent assimilé avec Gao. Mais, l'analyse de ce toponyme à partir du téda et du kanuri permet de localiser aussi un royaume de Gaoga entre le Wadaï (Tchad), le Darfour (Soudan) et le Fertit (RCA)[16]. Quant à la référence au Yemen, pour désigner le pays d'origine de nombreuses dynasties soudanaises, un réexamen sérieux de ce problème a été entrepris depuis H.R. Palmer. Ne doit-on pas interpréter le mot Yemen, non point selon la pieuse évocation des chroniqueurs musulmans orientée vers l'Arabie heureuse mais plutôt en référence à l'antique pays de Yam (d'où Yamen) ?[17]

L'examen du lexique swahili, truffé de termes d'origine arabe, et du lexique des pays de la côte orientale malgache (Antemoro, Antalaotra, Anosy), baignée d'influx arabes, se révèle tout aussi riche d'enseignements pour l'historien.

En tout état de cause, la linguistique qui a déjà bien mérité de l'histoire africaine, doit se débarrasser au départ du mépris ethnocentrise qui a marqué la linguistique africaine élaborée par A.W. Schlegel et Auguste Schleicher, selon laquelle « les langues de la famille indo-européenne sont au sommet de l'évolution, et les langues des Noirs au plus bas de l'échelle, celles-ci présentant toutefois l'intérêt, pensait-on, de livrer un état proche de l'état original du langage, où les langues seraient sans grammaire, le discours une suite de monosyllabes et le lexique restreint à un inventaire élémentaire »[18].

L'anthropologie et l'ethnologie

La même remarque vaut *a fortiori* pour l'Anthropologie et l'Ethnologie. En effet, le discours ethnologique[19] a été, par la force des circonstances, un discours à prémisses explicitement discriminatoires et à conclusions implicitement politiques, avec entre les deux un exercice « scientifique », forcément ambigu. Son principal présupposé était souvent l'évolution linéaire, avec en tête de la caravane humaine l'Europe pionnière de la civilisation, et à la queue, les « peuplades » primitives d'Océanie, d'Amazonie et d'Afrique. Comment peut-on être Indien, Noir, Papou, Arabe ? « L'autre », arriéré, barbare, sauvage, selon les degrés, est toujours différent, et c'est à ce titre qu'il est l'objet de l'intérêt du chercheur ou de la convoitise du traitant. L'ethnologie reçut ainsi délégation générale pour être le Ministère de la curiosité européenne, à l'égard de « nos indigènes ». Friand des états misérables, des nudités et des folklores, le regard ethnologique était souvent sadique, lubrique, et dans le meilleur des cas, quelque peu paternaliste. Sauf exceptions,

16. Cf. Pierre KALK, 1972, pp. 529-548.
17. Cf. Abbo et Eldridge MOHAMMADOU, pp. 130-55.
18. Cf. M. HOUIS, 1971, p. 27.
19. Le terme ethnie étant réservé aux peuples réputés sans écriture, il a été dès le départ marqué par le préjugé raciste. « Idolâtre ou ethnique », écrivait dès le XVI[e] siècle Clément MAROT. L'ethnographie est la collecte descriptive des documents. L'ethnologie est la synthèse comparative.

les mémoires et rapports qui en résultaient justifiaient le statu quo et contribuaient au « développement du sous-développement »[20]. L'évolutionnisme à la Darwin, malgré ses éminents mérites par ailleurs, et le diffusionisme à sens unique qui a trop souvent regardé l'Afrique comme le déversoir passif des inventions d'ailleurs, le fonctionnalisme de Malinowski et de Radcliffe Brown enfin, qui déniait toute dimension historique aux sociétés primitives, toutes ces écoles s'accommodaient naturellement de la situation coloniale sur laquelle elles proliféraient comme sur un riche terreau[21]. Leurs approches, assez pauvres finalement pour la compréhension des sociétés exotiques, se disqualifiaient encore du fait que les sociétés qui les intéressaient surtout étaient précisément les plus insolites, à savoir les prototypes d'une humanité installée dans l'élémentaire, alors que ces derniers ne constituaient que des micro-organismes au rôle historique non négligeable, parfois notable, mais le plus souvent marginal par rapport aux ensembles socio-politiques plus puissants et mieux engagés dans le courant de l'Histoire.

Toute l'Afrique fut symbolisée ainsi par des images que les Africains eux-mêmes pouvaient regarder comme étranges, exactement comme si l'Europe était personnifiée au début du XXe siècle par les usages de la table et de l'habitat, ou le niveau technique des communautés de la Bretagne intérieure, du Cantal ou de la Sardaigne. Par ailleurs, la méthode ethnologique, fondée sur l'enquête individuelle marquée au coin d'une expérience subjective totale parce qu'intensive, mais totale au niveau du microcosme seulement, débouche sur des conclusions « objectives » très fragiles dès qu'elle prétend à l'extrapolation.

Enfin, par une dialectique implacable, l'objet même de l'ethnologie, sous l'influence coloniale, s'évanouissait peu à peu. Les indigènes primitifs, vivant de cueillette et de chasse sinon de « cannibalisme », se muaient peu à peu en sous-prolétaires des centres périphériques d'un système mondial de production dont les pôles sont situés dans l'hémisphère nord. L'action coloniale consumait et annihilait son propre objet. C'est pourquoi ceux qu'on avait constitués dans le rôle d'objets, les Africains, décidaient d'entamer eux-mêmes un discours autonome en tant que sujets de l'histoire, prétendant même qu'à certains égards, les plus primitifs ne sont pas ceux qu'on pense… Or, dans le même temps, ceux qui, sans préjugés, avaient travaillé à la découverte d'un fil historique et de structures originales dans les sociétés africaines étatiques ou non, des pionniers comme Frobenius, Delafosse, Palmer, Evans Pritchard, poursuivaient leurs efforts, repris et affinés par d'autres chercheurs contemporains. Ceux-ci estiment qu'en appliquant les mêmes outils mentaux des sciences de l'homme, mais en les adaptant à la matière africaine, on peut atteindre des

20. Cf. J. COPANS, 1971, p. 45 : « L'idéologie coloniale et l'ethnologie relèvent d'une même configuration, et il existe entre ces deux ordres de phénomènes un jeu qui conditionne leur développement respectif. »
21. Cf. J. RUFFIE, 1977, p. 429. « Le pseudo darwinisme culturel qui inspire la pensée anthropologique du XIXe légitime le colonialisme qui ne serait pas le produit d'une certaine conjoncture politique, mais celui d'une structure biologique ; en somme un cas particulier de la compétition naturelle. L'anthropologie du XIXe donne bonne conscience à l'Europe impérialiste. »

résultats objectifs. Sont ainsi balayés en même temps les, approches vicieuses fondées, soit sur la différence congénitale et substantifique des « indigènes », soit sur leur primitivisme dans la voie de la civilisation. Il suffit de reconnaître que si l'être des Africains est le même — celui de l'Homo Sapiens — leur « être dans le monde » est différent. Dès lors des outils nouveaux peuvent être affûtés pour appréhender leur évolution singulière.

Dans le même temps, l'approche marxiste, à condition d'être non dogmatique, et l'approche structuraliste de Lévi-Strauss apportent, elles aussi, des regards valables mais contrastés sur l'évolution des peuples réputés sans écriture. La méthode marxiste, essentiellement historique et pour laquelle l'histoire est la conscience collective en action, insiste beaucoup plus sur les forces productives et les rapports de production, sur la praxis et les normes ; alors que la méthode structuraliste veut dénuder les mécanismes inconscients mais logiques, les ensembles cohérents qui sous-tendent et encadrent l'action des esprits et des sociétés. L'anthropologie s'abreuvant à ces sources nouvelles sera, espérons-le, autre chose qu'un Phénix surgi pour les besoins de la cause des cendres d'une certaine ethnologie[22].

L'anthropologie se doit de critiquer sa propre démarche, d'insister autant sur les normes que sur les pratiques, de ne pas confondre les relations sociales décelables à l'expérience et les structures qui les sous-tendent. Elle enrichira ainsi les unes par les autres, les normes, les structures et les opinions en utilisant largement les techniques quantitatives et collectives d'enquête, en rationalisant et objectivant le discours. Les interactions des facteurs globaux intéressent particulièrement l'anthropologie, mais aussi la synthèse historique. On voit par exemple des correspondances entre l'existence de voies commerciales avec monopole royal sur certaines denrées, d'une part, et d'autre part, les formes politiques centralisées : (dans le Ghana et le Mali anciens, dans l'Empire ashanti au XVIIIe siècle, dans le Royaume lunda du Zaïre, etc.). Alors que, contre-épreuve décisive, contrairement aux Ngonde et aux Zulu, des peuples aux langues et coutumes identiques (les Nyakusa et les Xhosa) mais vivant à l'écart de ces courants, n'ont pas atteint au stade monarchique[23]. On peut tenter d'en inférer une sorte de « loi » d'anthropologie ou de sociologie politique. Par ailleurs, les structures de la parenté peuvent entraîner une foule d'incidences sur l'évolution historique. Ainsi, quand deux groupes de langues différentes se rencontrent, la forme d'union conjugale entre ces groupes décide généralement de la langue qui sera dominante, car la langue maternelle ne peut l'emporter que si les femmes sont prises comme épouses et non comme esclaves ou concubines. Certains groupes Nguni conserveront ainsi leur langue d'origine, alors que d'autres, qui prirent des femmes Sotho, perdirent leur langue au profit des Sotho. C'est aussi le cas des bergers Peul venus du Macina et du Fouta Djalon, qui prirent femmes chez les Mandingue et créèrent la

22. La sociologie serait une science intrasociétale pour le monde moderne, tandis que l'anthropologie serait une approche comparatiste (intersociétale). Mais n'est-ce pas ressusciter les catégories contestables de la différence, avec son cortège d'ethno-histoire, d'ethno-archéologie, d'ethno-mathématique… ?
23. Cf. L. THOMPSON, 1969, pp. 72-73.

province du Ouassoulou: ils ne sont plus Peul que de nom, et par certains traits physiques. Ils ont perdu leur langue d'origine au profit du malinke ou du bambara.

Ainsi donc, les principales sources de l'histoire africaine évoquées plus haut ne peuvent être classées a priori en tant que telles selon une échelle de valeur privilégiant en permanence telle ou telle d'entre elles. Il convient de juger cas par cas… En effet, il ne s'agit pas de témoignages d'espèces radicalement différentes. Toutes répondent à la définition de signes qui nous viennent de l'amont et qui, en tant que vecteurs de messages, ne sont pas entièrement neutres, mais charrient des intentions ouvertes ou cachées. Toutes ressortissent donc à la critique méthodologique. Chacune peut conduire aux autres catégories de sources: par exemple, la tradition orale a souvent mené à des sites archéologiques. Elle peut même aider à mettre en balance certains documents écrits. Ainsi, quand le grand Ibn Khaldūn dans l'*Histoire des Berbères* écrit de Soundjata: « Son fils Mança Oueli lui succéda. Mança dans leur langue écrite signifie sultan et Oueli est l'équivalent d'Ali. » Alors que les traditionalistes aujourd'hui encore expliquent que Mansa Oulé signifie « le Roi au teint clair ».

Quatre grands principes

Quatre grands principes doivent gouverner la recherche si l'on veut assigner une nouvelle frontière au front pionnier de l'historiographie africaine.

D'abord c'est *l'interdisciplinarité*, dont l'importance est telle qu'elle constitue presque en soi une source spécifique. C'est ainsi que la sociologie politique appliquée à la tradition orale sur le Royaume de Ségou enrichit considérablement une vision qui sans cela se limiterait aux lignes squelettiques d'un arbre généalogique marqué par quelques exploits stéréotypés. La complexité, la compénétration de structures parfois modelées sur les hégémonies anciennes (le modèle malien) apparaissent ainsi dans leur réalité concrète et vivante. De même, pour les pays du delta nigérien, les traditions orales permettent de compléter les facteurs d'essor réduits par trop aux influences du commerce négrier et de l'huile de palme, alors que des relations endogènes préalables dans le sens nord-sud et est-ouest jusqu'à Lagos et au pays Ijebu, sont attestées par la tradition orale qui étaye et enrichit remarquablement les allusions de Pacheco Pereira dans l'Esmeraldo[24].

N'est-ce pas un élément d'anthropologie culturelle (le texte initiatique des pasteurs peul[25]) qui a permis à certains préhistoriens d'interpréter correctement les énigmes des fresques du Tassili: animaux sans pattes du tableau dit du Bœuf à l'hydre, U magique d'Ouan Derbaouen, etc.

Ainsi, par-delà 10 000 ans de parenthèse, les rites d'aujourd'hui permettent d'identifier les cinq sœurs mythiques des sept fils de l'ancêtre Kikala, dans les cinq merveilleuses danseuses des fresques de Jabbaren.

24. Cf. J. ALAGOA, 1973.
25. Cf. Hampaté BA et Germaine DIETERLEN, 1961.

L'expansion des Bantu, attestée par les sources concordantes de la linguistique, de la tradition orale, de l'archéologie, de l'anthropologie, et par les premières sources écrites arabes, portugaises, britanniques et afrikaaner, devient une réalité palpable susceptible d'être ordonnée dans une synthèse dont les arêtes s'avivent à la rencontre de ces différents plans. De même les arguments linguistiques concourent avec ceux de la technologie pour suggérer une diffusion des gongs royaux et cloches géminées d'apparat, à partir de l'Afrique occidentale vers le Bas-Zaïre, le Shaba et la Zambie. Mais des preuves archéologiques apporteraient évidemment une confirmation inestimable. Cette coalition des sources s'impose davantage encore lorsqu'il s'agit de cerner les difficultés relatives à la chronologie. Ce n'est pas toujours qu'on dispose de dates tirées du carbone 14. Encore que celles-ci doivent être interprétées et confrontées avec d'autres données comme la métallurgie ou la poterie (matériaux et styles). Ce n'est pas toujours qu'on dispose, comme au nord du Tchad,[26] de masses énormes de débris de céramiques qui permettent d'échafauder une typologie représentant une échelle chronologique de six niveaux. Une excellente démonstration de cette conjugaison de toutes les sources disponibles est celle qui permet d'établir une typologie diachronique des styles picturaux et céramiques, de les confronter afin de dégager une série chronologique s'étalant sur huit millénaires, le tout étayé par des sondages stratigraphiques, confirmé par des datations au C14, par l'étude de la flore, de la faune, de l'habitat et de la tradition orale[27].

Parfois la carte des éclipses datées, et visibles selon les régions, permet des concordances exceptionnelles quand de tels événements sont liés avec le règne de tel ou tel dynaste. Mais généralement, la chronologie n'est pas accessible sans la mobilisation de plusieurs sources, d'autant plus que la durée moyenne des règnes ou des générations est susceptible de variations, que la nature de la relation entre les souverains qui se succèdent n'est pas toujours précise, que le sens du mot fils n'est pas toujours biologique mais sociologique, que parfois trois ou quatre noms ou « noms forts » sont attribués au même roi et que, comme chez les Bemba, la liste des candidats à la chefferie est incorporée à celle des chefs.

Sans minimiser l'importance de la chronologie, épine dorsale de la matière historique, et sans renoncer aux efforts pour l'asseoir sur des bases rigoureuses, faut-il pour autant succomber à la psychose de la précision à tout prix, qui risque d'être alors une fausse précision ? Pourquoi s'acharner à écrire 1086 pour la chute de Koumbi Saleh au lieu de dire « à la fin du XIe siècle » ? Toutes les dates n'ont d'ailleurs pas la même importance. Le degré de précision requis pour chacune d'elles n'est pas le même, et chacune ne doit pas être érigée en statue.

Par ailleurs, il importe de réintégrer tout le flux du processus historique dans le contexte du temps africain. Celui-ci n'est pas allergique à l'articulation du donné événementiel dans une chaîne de faits qui se créent les uns les autres

26. Cf. Yves COPPENS, 1960, pp. 129 et ss.
27. A. BAILLOUD, 1961, pp. 51 et ss.

par antécédence et causalité. En effet, les Africains ont une idée du temps fondée sur le principe de causalité. Mais ce dernier est appliqué selon des normes originales où la contagion du mythe imbibe et gauchit la démarche logicienne; où le stade économique élémentaire ne crée pas le besoin du temps chiffré, matière première du gain; où le rythme des travaux et des jours est un métronome suffisant pour l'activité humaine; où des calendriers qui ne sont ni abstraits ni universalistes, sont subordonnés aux phénomènes naturels (lunaisons, soleil, sécheresse), aux mouvements des bêtes et des gens. Chaque heure est définie par des actes concrets. Ainsi au Burundi: Amakana (au moment de traire: 7 h), Maturuka (à la sortie des troupeaux: 8 h), Kuasase (quand le soleil s'étale: 9 h), Kumusase (quand le soleil s'étale sur les collines: 10 h), etc. Dans ce pays rural, le temps est marqué par la vie pastorale et agricole. Ailleurs, les noms des enfants sont fonction du jour de la naissance, de l'événement qui a précédé ou suivi celle-ci. Les Musulmans en Afrique du Nord appellent volontiers leurs enfants du nom du mois où ils sont nés: Ramdane, Chabane, Mouloud.

Cette conception du temps est historique à bien des égards. Dans les sociétés africaines gérontocratiques, la notion d'antériorité dans le temps est encore plus lourde de sens qu'ailleurs; puisqu'à elle seule elle fonde des droits sociaux comme la prise de parole en public, la participation à une danse réservée, à certains mets, le mariage, le respect d'autrui, etc. Par ailleurs, la primogéniture n'étant pas le plus souvent un droit exclusif à la succession royale, le nombre des prétendants, (oncles, frères, fils) est toujours élevé, et l'âge joue dans le cadre d'une compétition très ouverte. D'où le souci accru encore de la chronologic. Mais point n'était besoin de savoir qu'on était né en telle année; puisque l'essentiel était de prouver qu'on était né avant un tel. Les références de chronologie absolue ne s'imposent que dans le cadre de sociétés plus vastes et plus anonymes.

Cette conception du temps social n'est pas statique, car dans le contexte de la philosophic africaine pandynamiste de l'univers, il s'agit d'accroître sans cesse sa forme vitale, qui est éminemment sociale, ce qui inclut l'idée de progrès dans et par la communauté. Comme dit Bakary Dian: « Même après ma mort, on l'ajoutera à mon nom. » Dans certaines langues, le même mot (*bogna* en bambara par exemple) désigne le don matériel, l'honneur, la croissance.

Le comput saisonnier est souvent fondé sur l'observation astronomique portant par exemple sur une série de constellations dont la Grande Ourse; chez les Komo (Haut-Zaïre) les Pléiades, comparées à un panier de machettes, annoncent le temps d'aiguiser ces outils pour le défrichage des champs. En cas de besoin d'ailleurs, cette conception du temps s'est faite plus mathématique: encoches dans des bois spéciaux conservés comme des archives dans les grottes du pays dogon, dépôt chaque année d'une pépite d'or dans un pot d'étain, en la chapelle des trônes au royaume de Bono Mansou, ou d'un caillou dans une jarre, dans la case des Rois en pays mandingue, sans compter évidemment les réalisations éminentes de l'Egypte pharaonique et des royaumes musulmans (almohade par exemple) à cet égard. Si l'on

évoque la difficulté de convertir une séquence de longueurs de règnes en une séquence de dates, et la nécessité de trouver un point fixe de référence, on constatera que ce dernier est la plupart du temps fourni par un repère extérieur daté, par exemple, l'attaque Ashanti contre Bono Mansou.

En effet, seules l'utilisation de l'écriture, l'accession aux religions « universalistes » disposant d'un calendrier suspendu à un terminus a quo précis, ainsi que l'entrée dans l'univers du rendement et de l'accumulation monétaire, ont remodelé la conception « traditionnelle » du temps. Mais celle-ci répondait correctement en son temps aux besoins des sociétés concernées.

Une autre exigence impérative, c'est *que cette histoire soit enfin vue de l'intérieur* à partir du pôle africain, et non mesurée en permanence à l'aune des valeurs étrangères, la conscience de soi et le droit à la différence étant des préalables indispensables pour la constitution d'une personnalité collective autonome. Bien sûr, l'option et l'optique d'auto-examen ne consistent pas à abolir artificiellement les connexions historiques de l'Afrique avec les autres continents de l'Ancien et du Nouveau Monde. Mais ces connexions seront analysées en termes d'échanges réciproques et d'influences multilatérales dans lesquelles les apports positifs de l'Afrique au développement de l'Humanité ne manqueront pas d'apparaître. Le regard historique africain ne sera donc pas un regard vengeur ni d'autosatisfaction, mais un exercice vital de la mémoire collective qui balaie le champ du passé pour y reconnaître ses propres racines. Après tant de regards extérieurs qui, jusqu'aux films contemporains, ont modelé l'image de marque de l'Afrique à la mesure des intérêts extérieurs, il est temps de déployer le regard intérieur de l'identité, de l'authenticité, de la prise de conscience: « volte rapatriante », comme dit Jacques Berque pour désigner ce retour aux sources. Quand on songe à la valeur du verbe et du nom en Afrique et que nommer quelqu'un c'est presque en prendre possession, à tel point que les personnages vénérés (père, époux, souverain) sont désignés par des périphrases et des surnoms, on comprendra pourquoi toute la série de vocables ou concepts, toute la panoplie de stéréotypes et de schémas mentaux relatifs à l'histoire africaine, ressortissent à l'aliénation la plus subtile. Il faut ici une véritable révolution copernicienne qui sera d'abord sémantique et qui, sans nier les exigences de la science universelle, récupère toute la coulée historique de ce continent dans des moules nouveaux[28].

Comme J. Mackenzie le notait déjà en 1887 pour les Tswava (Botswana), que de noms de peuples qui n'ont jamais été utilisés par ces peuples mêmes ou par d'autres peuples africains ! Ces peuples ont passé par les fonts baptismaux de la colonisation et en sont ressortis sacrés pour l'aliénation. La seule voie royale pour en sortir, c'est d'écrire de plus en plus les livres d'histoire africaine en langue africaine, ce qui présuppose d'autres réformes de structure… Que

28. Voir à ce propos la démonstration intéressante de I.A. AKINJOGBIN, 1967. A partir de la comparaison entre le système de l'ébi (famille élargie) qui serait la source de l'autorité d'Oyo sur les familles, et le système dahoméen d'adaptation à la traite par la monarchie autoritaire s'exerçant sur les individus, il explique la disparité entre les deux régimes.
Voir aussi B. VERHAEGEN, 1974, p. 156: « Le fait brut est un mythe. Le langage qui le désigne est implicitement une théorie du fait. »

de livres d'histoire de l'Afrique qui accordent généreusement un dixième de leurs pages à l'histoire précoloniale, sous prétexte qu'on la connaît mal ! Si bien que l'on saute à pieds joints des « siècles obscurs », à tel prestigieux explorateur ou proconsul, démiurge providentiel, et *deus ex machina* à partir duquel commence la vraie histoire, le passé africain étant en somme consigné dans une sorte de honteuse préhistoire. Certes, il n'est pas question de nier les influx externes qui agissent comme levain accélérateur ou détonateur. Par exemple l'introduction au XVIe siècle des armes à feu dans le Soudan central a privilégié l'infanterie formée d'esclaves au détriment des cavaliers féodaux. Mutation qui s'est répercutée dans la structure du pouvoir à travers le Soudan central, le kacella ou kaïgamma d'origine servile supplantant auprès du souverain le ministre noble Cirema. Mais les explications mécaniques à partir d'influences externes (y compris pour les appuie-tête !) et les correspondances automatiques entre des influx extérieurs et les mouvements de l'histoire africaine, doivent être bannies, pour une analyse plus intime, en vue de déceler les contradictions et dynamismes endogènes[29].

Par ailleurs, cette histoire ne saurait être autre que *l'histoire des peuples africains dans son ensemble,* envisagée comme une totalité englobant la masse continentale proprement dite, et les îles voisines comme Madagascar, selon la définition de la charte de l'OUA. L'histoire de l'Afrique intègre évidemment le secteur méditerranéen dans une unité consacrée par tant de liens millénaires (parfois sanglants il.est vrai) mais le plus souvent mutuellement enrichissants, qui font de l'Afrique, de part et d'autre de la charnière du Sahara, les deux battants d'une même porte, les deux faces d'une même médaille.

Histoire des peuples, car en Afrique, même le despotisme de certaines dynasties a toujours été tempéré par la distance, par l'absence de moyens techniques qui aggravent la pesanteur de la centralisation, par la pérennité des démocraties villageoises, si bien qu'à tous les niveaux, de la base au sommet, le conseil réuni par et pour la palabre constitue le cerveau du corps politique. Histoire des peuples, parce que, sauf pour les quelques décennies contemporaines, cette histoire n'est pas moulée dans les frontières fixées par la colonisation, pour la bonne raison que l'assiette territoriale des peuples africains déborde de toutes parts les frontières héritées du partage colonial. Ainsi pour prendre un exemple entre mille, les Senoufo s'étendent sur une partie du Mali, de la Côte d'Ivoire et de la Haute-Volta. Dans le cadre continental général, l'accent sera donc mis sur les facteurs communs résultant d'origines communes et d'échanges interrégionaux millénaires d'hommes, de denrées, de techniques, d'idées, bref de biens matériels et spirituels. Malgré les obstacles naturels et le faible niveau des techniques, il y a eu depuis la préhistoire une certaine solidarité historique continentale entre la vallée du Nil et le Soudan jusqu'à la forêt guinéenne, entre cette même vallée et l'Afrique orientale, avec entre autres événements la dispersion des

29. Cf. R.C.C. LAW, 1971. L'auteur donne du déclin d'Oyo une explication fondée sur les tensions internes entre catégories sociales qui étaient parties prenantes dans le pouvoir : esclaves, intendants de l'alafing (roi) dans les provinces, représentants des provinces à la cour, triumvirat des eunuques royaux (du Milieu, de la Droite et de la Gauche).

Lwo, entre le Soudan, et l'Afrique centrale par la diaspora des Bantu, entre la façade atlantique et la côte orientale par le commerce transcontinental à travers le Shaba. Les phénomènes migratoires développés sur une grande échelle d'espace et de temps ne doivent d'ailleurs pas s'analyser comme des raz de marée de masses déferlantes appelées par le vide ou faisant le vide sur leur passage. Même la saga torrentielle de Chaka, le mfécane, ne saurait s'interpréter uniquement en ces termes. La remontée vers le nord de groupes Mossi (Haute-Volta), à partir du Dagomba et du Mamprusi (Ghana) s'est faite par des bandes de cavaliers qui, d'étape en étape, ont occupé des régions, mais ne pouvaient le faire qu'en s'amalgamant avec les autochtones, en prenant femmes localement. Les privilèges judiciaires qu'ils s'octroyaient à eux-mêmes provoquèrent rapidement la prolifération de leurs scarifications faciales (sortes de cartes d'identité) sur de nombreux visages, et la langue comme les institutions des nouveaux venus firent prime au point d'effacer celles des autres peuples ; cependant que d'autres usages liés par exemple aux cultes agraires ou réglant les droits d'établissement, demeuraient dans la compétence des chefs de terre locaux et que des rapports de « parenté à plaisanterie » s'instauraient avec certains peuples rencontrés en chemin. Le grand conquérant « mossi » Oubri était d'ailleurs déjà lui-même un « métis ». Ce schéma de processus par osmose doit remplacer presque toujours le scénario romantique et simpliste de l'invasion nihiliste et désertifiante, comme on a longtemps et faussement représenté l'irruption des Béni Hilal en Afrique du Nord.

Les excès de l'anthropologie physique à préjugés racistes sont aujourd'hui rejetés par tous les auteurs sérieux. Mais les « Hamites » et autres « races brunes » inventées pour les besoins de la cause n'ont pas fini de hanter les mirages et les phantasmes d'esprits par ailleurs scientifiques.

« De tels taxons, déclare J. Hiernaux[30] dans un texte important, ne peuvent convenir comme unités d'étude biologiques. Les Peul ne constituent pas un groupe biologique mais culturel. Les Peul du Sud-Cameroun par exemple ont leurs plus proches parents biologiques dans les Haya de Tanzanie. Quant à la proximité biologique entre les Maures et les Warsingali de Somalie, elle tient autant à leur hérédité qu'au biotope semblable qui les conditionne : la steppe aride. »

Les données proprement biologiques constamment bouleversées depuis des millénaires par la sélection ou la dérive génétique ne donnent aucune référence solide au classement, ni en ce qui concerne le groupe sanguin, ni pour la fréquence de gène Hbs, qui détermine une hémoglobine anormale et qui, associé à un gène normal, renforce la résistance à la malaria. Tel est le rôle capital de l'adaptation au milieu naturel. Par exemple, la stature plus élevée et le bassin plus large coïncident avec les zones de sécheresse plus grande et de chaleur plus intense. Dans ce cas, la morphologie du crâne plus étroit et plus haut (dolichocéphalie) est une adaptation permettant une moindre absorption de chaleur. Le vocable de tribu sera autant que possible,

30. J. HIERNAUX, 1970, pp. 53 et ss.

sauf l'exception de certaines régions d'Afrique du Nord[31] banni de cette histoire en raison de ses connotations péjoratives et des multiples idées fausses qui le sous-tendent. On a beau souligner que la « tribu » est essentiellement une unité culturelle et parfois politique, certains continuent à y voir un stock biologiquement distinct, et montent en épingle les affres de « guerres tribales » qui se soldaient souvent par quelques dizaines de morts ou moins, alors qu'ils oublient tous les échanges positifs qui ont lié les peuples africains au plan biologique, technologique, culturel, religieux, socio-politique, etc. et qui donnent aux œuvres africaines un indubitable air de famille.

Par ailleurs, cette histoire devra *éviter d'être trop événementielle*, car elle risquerait alors de mettre exagérément en valeur les influences et facteurs extérieurs. Certes l'établissement des faits pilotes est une tâche primordiale, indispensable même pour faire ressortir le profil original de l'évolution africaine. Mais l'essentiel portera sur les civilisations, les institutions, les structures : techniques agraires et métallurgiques, arts et artisanats, circuits commerciaux, conceptions et aménagements du pouvoir, cultes et pensée philosophique ou religieuse, problème des nations et prénations, techniques de modernisation, etc. Cette option méthodologique requiert avec encore plus d'exigence l'approche interdisciplinaire.

Finalement, pourquoi ce retour aux sources africaines ? Si la quête de ce passé peut être pour des étrangers un simple besoin de curiosité, un exercice intellectuel souverainement tonique pour un cerveau ardent à interviewer le sphinx, le sens de l'entreprise doit dépasser ces visées purement individuelles ; car l'histoire de l'Afrique est nécessaire à la compréhension de l'histoire universelle dont bien des séquences demeureront des énigmes opaques tant que l'horizon du continent africain n'aura pas été illuminé. Par ailleurs, au plan méthodologique, la confection de l'histoire africaine conformément aux normes dégagées dans ce volume peut confirmer la stratégie des adeptes de l'histoire totale, saisie dans toutes ses strates et toutes ses dimensions par toute la panoplie des outils d'investigation disponibles. L'histoire deviendra ainsi cette discipline symphonique où la parole est donnée simultanément à toutes sortes de disciplines, la conjonction singulière des voix se transformant selon les sujets ou les moments de la recherche, pour s'ajuster aux exigences du discours. Mais cette reconstruction posthume de l'édifice naguère bâti de pierres vives, importe surtout aux Africains qui y ont un intérêt charnel et qui pénètrent dans ce domaine après des siècles ou des décennies de frustration, comme un exilé qui découvre les lignes nouvelles et anciennes à la fois, parce que secrètement anticipées, du paysage convoité de la patrie. Vivre sans histoire, c'est être une épave, ou porter les racines d'autrui. C'est renoncer à être soi-même racine pour d'autres qui sont en aval. C'est, dans la marée de

31. Le terme arabe Khabbylia désigne un groupe de personnes se rattachant généalogiquement à un ancêtre commun et vivant sur un territoire délimité. La filiation généalogique ayant une grande importance chez les peuples sémitiques (Arabes, Berbères, etc.) la Khabbylia (ce qui correspondrait en français au terme tribu) a joué et joue parfois encore un rôle qu'on ne peut passer sous silence dans l'histoire de nombreux pays nord-africains. Afin de lui garder toute sa connotation historique et socio-culturelle, le vocable de Khabbylia sera maintenu dans sa graphie originelle (Khabbylia).

l'évolution humaine, accepter le rôle anonyme de plancton et de protozoaire. Il faut que l'homme d'Etat africain s'intéresse à l'Histoire comme à une partie essentielle du patrimoine national qu'il doit gérer, d'autant plus que c'est par l'Histoire qu'il pourra accéder à la connaissance des autres pays africains dans l'optique de l'unité africaine.

Mais cette Histoire est encore plus nécessaire aux peuples eux-mêmes pour lesquels elle constitue un droit fondamental. Des équipes doivent être constituées par les Etats africains pour sauver, avant qu'il ne soit trop tard, le maximum de vestiges historiques. Des musées doivent être bâtis et des législations édictées pour la protection des sites et des objets. Des bourses doivent être accordées, en particulier pour la formation des archéologues. Les programmes et diplômes doivent être entièrement refondus dans une perspective africaine. L'Histoire est une source qui doit nous servir non seulement pour nous y mirer et nous y reconnaître, mais pour nous y abreuver et y reprendre des forces pour aller de l'avant dans la caravane humaine du progrès. Si telle est la finalité de cette Histoire de l'Afrique, cette quête laborieuse et fastidieuse, hérissée d'exercices pénibles, se révélera à coup sûr fructueuse et riche d'inspiration multiforme.

Car, sous les cendres mortes du passé, gisent toujours quelque part des braises chargées de la lumière des résurrections.

CHAPITRE 1

L'évolution de l'historiographie de l'Afrique

J.D. Fage

Les premiers travaux sur l'histoire de l'Afrique sont aussi anciens que le début de l'histoire écrite. Les historiens de l'ancien monde méditerranéen et ceux de la civilisation islamique médiévale ont les uns et les autres pris comme cadre de référence l'ensemble du monde connu, qui comprenait une portion importante de l'Afrique. L'Afrique au nord du Sahara était une partie intégrante de ces deux civilisations, et son passé était un des centres d'intérêt de leurs historiens au même titre que celui de l'Europe méridionale ou du Proche-Orient. L'histoire de l'Afrique du Nord a même continué à être une partie essentielle des études historiques jusqu'à l'expansion de l'Empire ottoman au XVIe siècle.

A la suite de l'expédition de Napoléon Bonaparte en Egypte en 1798, l'Afrique du Nord devint de nouveau un champ d'études non négligeable pour les historiens. Avec l'expansion du pouvoir colonial européen en Afrique du Nord consécutive à la conquête d'Alger par les Français en 1830 et à l'occupation de l'Egypte par les Britanniques en 1882, c'est un point de vue européen colonialiste qui domina les travaux sur l'histoire de l'Afrique du Nord. Cependant, à partir de 1930, le mouvement moderniste dans l'Islam, le développement de l'instruction de style européen dans les colonies d'Afrique du Nord et la naissance des mouvements nationalistes nord-africains commencèrent à se combiner pour faire naître des écoles autochtones d'histoire, qui écrivaient non seulement en arabe mais en français et en anglais, et ainsi rétablissaient l'équilibre dans les études historiques de l'Afrique du Nord.

Le présent chapitre se préoccupera donc principalement de l'historiographie de l'Afrique occidentale, centrale, orientale et méridionale. Bien que ni les historiens classiques ni les historiens islamiques médiévaux n'aient considéré l'Afrique tropicale comme sans intérêt, leurs horizons étaient limités par la rareté des contacts qu'ils pouvaient avoir avec elle, que ce soit à travers le Sahara vers l'« Ethiopie » ou le *Bilād al-Sūdān*, ou le long des côtes de la mer Rouge et de l'océan Indien, jusqu'aux limites que permettait d'atteindre la navigation de mousson.

L'information des anciens auteurs, en ce qui concerne plus particulièrement l'Afrique occidentale, était rare et sporadique. Hérodote, Manéthon, Pline l'Ancien, Strabon et quelques autres ne nous racontent guère que de rares voyages ou raids à travers le Sahara, ou des voyages maritimes tentés le long de la côte atlantique, et l'authenticité de certains de ces récits fait souvent l'objet de discussions animées entre les spécialistes. Les informations classiques au sujet de la mer Rouge et de l'océan Indien ont une base plus sérieuse, car il est certain que des marchands méditerranéens, ou du moins alexandrins, pratiquaient le commerce sur ces côtes. Le *Périple de la mer Erythrée* (vers l'an +100) et les œuvres de Claude Ptolémée (vers +150, mais la version qui nous en est parvenue semble se rapporter plutôt aux environs de +400) et de Cosmas Indicopleustes (+647) sont encore les principales sources pour l'histoire ancienne de l'Afrique orientale.

Les auteurs arabes étaient bien mieux informés, car à leur époque, l'utilisation du chameau par les peuples du Sahara avait facilité l'établissement d'un commerce régulier avec l'Afrique occidentale et l'installation de négociants nord-africains dans les principales villes du Soudan occidental; d'autre part le commerce avec la partie occidentale de l'océan Indien s'était aussi développé, au point qu'un nombre considérable de marchands d'Arabie et du Proche-Orient s'étaient installés le long de la côte orientale d'Afrique. C'est ainsi que les œuvres d'hommes comme al-Mas'ūdī (mort vers +950), al-Bakrī (1029-1094), al-Idrīsī (1154), Yākūt (vers 1200), Abu'l-fidā' (1273-1331), al'Umarī (1301-49), Ibn Baṭṭūṭa (1304-1369) et Hassan Ibn Mohammad al-Wuzza'n (connu en Europe sous le nom de Léon l'Africain, vers 1494-1552) sont d'une grande importance pour la reconstruction de l'histoire de l'Afrique, en particulier celle du Soudan occidental et central, pendant la période comprise approximativement entre le IXe et le XVe siècle.

Cependant, si utiles que soient leurs œuvres pour les historiens modernes, il est douteux qu'on doive compter aucun de ces auteurs ou de leurs prédécesseurs classiques parmi les principaux historiens de l'Afrique. L'essentiel de ce que chacun d'entre eux donne est une description des régions de l'Afrique d'après les informations qu'il a pu recueillir à l'époque où il écrivait. Il n'y a aucune étude systématique des changements survenus au cours du temps, ce qui est le véritable objectif de l'historien. D'ailleurs cette description n'est même pas véritablement synchronique, car s'il est vrai qu'une partie de l'information peut être contemporaine, d'autres parties, bien qu'encore tenues pour vraies du vivant de l'auteur, pouvaient provenir de rapports plus anciens. Ces œuvres présentent

en outre l'inconvénient qu'en général il n'y a aucun moyen d'évaluer l'autorité de l'information, par exemple de savoir si l'auteur l'a recueillie par observation personnelle, ou d'après l'observation directe d'un contemporain, ou s'il rapporte simplement des rumeurs courantes à l'époque ou l'opinion d'auteurs antérieurs. Léon l'Africain fournit un exemple intéressant de ce problème. Il a lui-même, comme Ibn Baṭṭūṭa, voyagé en Afrique ; mais, à la différence d'Ibn Baṭṭūṭa, il n'est nullement certain que toute l'information qu'il donne provienne de ses observations personnelles.

Il est peut-être utile de rappeler ici que le terme « histoire » n'est pas sans ambiguïté. Actuellement son sens usuel peut être défini comme « un compte rendu méthodique des événements d'une période donnée », mais il peut aussi avoir le sens plus ancien de « description systématique de phénomènes naturels ». C'est essentiellement en ce sens qu'il est employé dans le titre donné en anglais à l'œuvre de Léon l'Africain (Leo Africanus, *A Geographical History of Africa* — en français : *Description de l'Afrique*), sens qui ne survit réellement aujourd'hui que dans l'expression désuète « histoire naturelle » (qui du reste était le titre de l'œuvre de Pline).

Cependant, parmi les premiers historiens de l'Afrique, il en est un très important, un grand historien au plein sens du terme : Ibn Khaldūn (1332-1406), qui, s'il était mieux connu des savants occidentaux, pourrait légitimement ravir à Hérodote son titre de « père de l'histoire ». Ibn Khaldūn était un Nord-Africain né à Tunis. Une partie de son œuvre est consacrée à l'Afrique[1] et à ses relations avec les autres peuples de la Méditerranée et du Proche-Orient. De la compréhension de ces relations, il induisit une conception qui fait de l'Histoire un phénomène cyclique dans lequel les nomades des steppes et des déserts conquièrent les terres arables des peuples sédentaires et y établissent de vastes royaumes qui, après environ trois générations, perdent leur vitalité et deviennent victimes de nouvelles invasions de nomades. C'est en fait un bon modèle pour une grande partie de l'histoire de l'Afrique du Nord, et un grand historien, Marc Bloch[2] a utilisé Ibn Khaldūn pour son explication lumineuse de l'histoire de l'Europe au début du Moyen Age. Or Ibn Khaldūn se distingue de ses contemporains non seulement parce qu'il a conçu une philosophie de l'histoire, mais aussi — et peut-être surtout — parce que contrairement à eux, il n'accordait pas le même poids et la même valeur à toutes les bribes d'information qu'il pouvait trouver sur le passé ; il considérait qu'il fallait approcher de la vérité pas à pas par la critique et la comparaison. Ibn Khaldūn est en fait un historien très moderne, et c'est à lui que nous devons ce qui est presque l'histoire, au sens moderne, de l'Afrique tropicale. En sa qualité de Nord-Africain, et aussi parce que, malgré la nouveauté de sa philosophie et de sa méthode, il travaillait dans le cadre des anciennes traditions méditerranéennes et islamiques, il n'était pas sans se préoccuper de ce qui se passait de l'autre côté du Sahara. C'est ainsi qu'un des chapitres

1. Les principaux développements sur l'Afrique se trouvent dans le plus important ouvrage de cet auteur, la Muqqadima (traduction française de Vincent MONTEIL) et dans le fragment de son histoire traduit par DE SLANE sous le titre *Histoire des Berbères*.
2. Voir notamment Marc BLOCH, 1939, p. 91.

de son œuvre[3] est en fait une histoire de l'Empire du Mali qui était de son vivant, à son apogée ou peu s'en faut. Ce chapitre est partiellement fondé sur la tradition orale qui avait cours à l'époque et, pour cette raison, reste de nos jours une des bases essentielles de l'histoire de ce grand Etat africain.

Aucun vaste Etat puissant comme le Mali, ni même des Etats de moindre importance comme les premiers royaumes hawsa ou les cités indépendantes de la côte orientale d'Afrique, ne pouvaient maintenir leur identité et leur intégrité sans une tradition reconnue, relative à leur fondation et à leur développement. Quand l'islam traversa le Sahara et se répandit le long de la côte orientale, en apportant avec lui l'écriture arabe, les Noirs africains ajoutèrent l'utilisation des textes écrits aux documents oraux dont ils disposaient déjà pour conserver leur histoire.

Parmi ces premiers exemples d'ouvrages d'histoire actuellement connus, les plus élaborés sont peut-être le *Ta'rīkh al-Sūdān* et le *Ta'rīkh el-Fattāsh*, l'un et l'autre écrits à Tombouctou et, pour l'essentiel, au XVIIe siècle[4]. Dans les deux cas, les auteurs nous donnent un exposé des événements de leur époque et de la période immédiatement antérieure, avec beaucoup de détails et sans omettre l'analyse et l'interprétation. Mais ils font aussi précéder ces exposés critiques d'un rappel des traditions orales concernant des temps plus anciens. De sorte que le résultat n'est pas seulement une histoire de l'Empire Songhaï, de sa conquête et de sa domination par les Marocains, mais aussi une tentative pour déterminer ce qui était important dans l'histoire antérieure de la région, notamment dans les anciens empires du Ghana et du Mali. C'est pourquoi il importe de distinguer les *Ta'rīkh* de Tombouctou d'autres ouvrages historiques anciens écrits en arabe par des Africains, tels que ceux qui sont connus sous les noms de *Chronique de Kano* et de *Chronique de Kilwa*[5]. Ces dernières nous livrent seulement les notations directes par écrit de traditions qui étaient sans doute jusqu'alors transmises oralement. S'il semble qu'une version de la *Chronique de Kilwa* ait été utilisée par l'historien portugais De Barros au XVIe siècle, il n'y a rien qui montre que la *Chronique de Kano* ait existé avant le début du XIXe siècle environ.

Il est intéressant de noter que les chroniques de cette nature en arabe ne se limitent pas nécessairement aux parties de l'Afrique qui avaient été complètement islamisées. C'est ainsi que le centre du Ghana actuel a produit sa Chronique de Gonja (*Kitāb al-Ghunja*) au XVIIIe siècle, et que les récentes recherches de savants tels qu'Ivor Wilks ont révélé des centaines d'exemples de manuscrits arabes provenant de cette région et des régions voisines[6]. En outre, il ne faut évidemment pas oublier qu'une partie de l'Afrique tropicale,

3. Dans la traduction de M.G. DE SLANE, intitulée *Histoire des Berbères* (1925-1956) ce chapitre figure dans le vol. 2, pp. 105-116.

4. Le *Ta'rīkh al-Sūdān* a été traduit en français et annoté par O. HOUDAS (1900);*le Ta'rīkh el-Fattāsh* par O. HOUDAS et M. DELAFOSSE (1913).

5. On trouve une traduction anglaise de la *Chronique de Kano* dans H. R. PALMER, 1928, vol. 3, pp. 92-132, et de la *Chronique de Kilwa* dans G.S.P. FREEMAN-GRENVILLE, 1962, pp. 34-49.

6. Sur la *Chronique de Gonja* et la collection des manuscrits arabes au Ghana actuel, voir Nehemin LEVTZION, 1968, surtout les pages 27 à 32; Ivor WILKS, 1963, pp. 409-417; et Thomas HODGKIN, 1966, pp. 442-460.

celle qui est devenue l'Ethiopie, avait sa propre langue sémitique, d'abord le guèze, puis l'amharique, dans lesquels une tradition littéraire a été préservée et développée pendant près de deux mille ans. Cette tradition a certainement produit des ouvrages historiques déjà au XIVe siècle, par exemple l'*Histoire des guerres* d'Amda Syôn[7]. Les œuvres historiques écrites dans d'autres langues africaines, telles que le hawsa et le swahili, distinctes des écrits en arabe classique importé, mais utilisant son écriture, ne sont apparues qu'au XIXe siècle.

Au XVe siècle, les Européens commencèrent à prendre contact avec les régions côtières de l'Afrique tropicale. Cela entraîna rapidement la production d'œuvres littéraires qui fournissent des matériaux extrêmement précieux pour les historiens modernes. Quatre régions de l'Afrique tropicale furent l'objet d'une attention particulière : les côtes guinéennes de l'Afrique occidentale, la région du Bas-Zaïre et de l'Angola, la vallée du Zambèze et les hautes terres voisines, et enfin l'Ethiopie. Dans ces régions il y eut une pénétration appréciable à l'intérieur des terres au cours des XVIe et XVIIe siècles. Mais, comme dans le cas des écrivains antérieurs, classiques ou arabes, le résultat ne fut pas toujours, et généralement pas immédiatement, la rédaction d'ouvrages d'histoire de l'Afrique.

La côte de Guinée fut la première partie de l'Afrique tropicale découverte par les Européens ; elle fut le sujet de toute une série d'ouvrages depuis environ 1460 (Cadamosto) jusqu'au début du XVIIIe siècle (Barbot et Bosman). Une bonne partie de ces matériaux sont d'une très grande valeur historique, car ils fournissent des témoignages de première main et datés, grâce auxquels on peut situer un grand nombre d'autres relations à caractère historique. Il y a aussi dans ces ouvrages beaucoup de matériaux historiques (c'est-à-dire non contemporains), peut-être surtout chez Dapper (1688) qui — contrairement à la plupart des autres auteurs — n'a pas observé directement, mais a seulement rassemblé les récits des autres. Mais le but essentiel de tous ces auteurs était de décrire la situation contemporaine plutôt que d'écrire l'histoire. Et c'est seulement maintenant, après qu'une bonne partie de l'histoire de l'Afrique occidentale a été reconstituée, qu'on peut apprécier à sa juste valeur une bonne partie de ce qu'ils disent[8].

Dans les autres régions auxquelles les Européens s'intéressèrent au XVIe siècle et au XVIIe siècle, la situation était quelque peu différente. Peut-être parce que c'étaient des champs d'activité pour les premiers efforts des missionnaires, alors que le principal moteur des activités européennes en Guinée a toujours été le commerce. Tant que les Africains fournissaient les marchandises que les Européens désiraient acheter, ce qui était généralement le cas en Guinée, les négociants ne se sentaient pas poussés à changer la société africaine ; ils se contentaient de l'observer. Les missionnaires, au contraire, se

7. Il existe plusieurs traductions de cet ouvrage, notamment une (en français) de J. PERRUCHON dans le *Journal asiatique*, 1889.
8. *The Voyages of Cadamosto*, commentés par G.R. CRONE, 1937 ; John BARBOT, 1732; William BOSMAN, édition annotée 1967.

sentaient obligés d'essayer de changer ce qu'ils trouvaient, et un certain degré de connaissance de l'histoire de l'Afrique pouvait leur être utile. En Ethiopie, les bases existaient déjà. On pouvait apprendre le guèze et perfectionner son étude et on pouvait utiliser les chroniques et autres écrits dans cette langue. Des ouvrages historiques sur l'Ethiopie furent entrepris par deux pionniers éminents parmi les missionnaires, Pedro Paez (mort en 1622) et Manoel de Almeida (1569-1646) ; et une histoire complète fut écrite par un des premiers orientalistes d'Europe, Hiob Ludolf (1624-1704)[9]. Dans la basse vallée du Congo et en Angola, ainsi que dans la vallée du Zambèze et ses environs, les intérêts commerciaux étaient probablement plus puissants que ceux de l'évangélisation. Or la société traditionnelle africaine n'était pas dans l'ensemble prête, sans subir des pressions considérables, à fournir aux Européens ce qu'ils désiraient. Le résultat c'est qu'elle fut contrainte de changer de façon dramatique, de sorte que même les essais descriptifs ne pouvaient guère éviter d'être en partie historiques. On trouve, en fait, des éléments importants d'histoire dans les livres d'auteurs tels que Pigafetta et Lopez (1591) et Cavazzi (1687). En 1681, Cadornega publie une *Histoire des guerres angolaises*[10].

A partir du XVIIIe siècle, il semble que l'Afrique tropicale ait reçu des historiens européens l'attention qu'elle méritait. Il était possible, par exemple, d'utiliser comme sources historiques les écrivains antérieurs, surtout descriptifs, comme Léon l'Africain et Dapper, de sorte que les histoires et géographies universelles de l'époque, comme *The universal history* publiée en Angleterre entre 1736 et 1765, pouvaient consacrer à l'Afrique un nombre de pages appréciable[11]. Il y eut aussi des essais monographiques, par exemple *l'Histoire de l'Angola* de Silva Correin (vers 1792), *Some historical account of Guinea* de Benezet (1772) ainsi que les deux histoires du Dahomey, *Mémoires du règne de Bossa Ahadée*, de Norris (1789) et *History of Dahomey*, de Dalzel (1793). Mais une mise en garde est nécessaire ici. Le livre de Silva Correin n'a été publié qu'au cours du siècle présent[12] ; et la raison pour laquelle les trois autres ouvrages mentionnés ci-dessus furent publiés à l'époque, c'est qu'à la fin du XVIIIe siècle, la controverse commençait à devenir sérieuse au sujet de la traite des esclaves, qui avait été le principal élément des relations entre l'Europe et l'Afrique tropicale depuis au moins cent cinquante ans. Dalzel et Norris, qui l'un et l'autre utilisaient leur expérience du commerce des esclaves au Dahomey, ainsi que Benezet, faisaient tous œuvre d'historiens, mais leurs ouvrages avaient tous pour objectif de fournir des arguments pour ou contre l'abolition du commerce des esclaves.

9. Dans C. BECCARI, *Rerum Aethiopicarum scriptores occidentales inediti* (Rome, 1905-1917), l'ouvrage de Paez se trouve dans les volumes 2 et 3 et celui d'Almeida dans les volumes 5 et 7 ; il existe une traduction partielle en anglais d'ALMEIDA dans C.F. BECKINGHAM et C. W. B. HUNTINGFORD, *Some records of Ethiopia*, 1593-1646 (1954). *Historia Aethiopica* de LUDOLF a été publiée à Francfort en 1681.
10. A. DE OLIVEIRA DE CADORNEGA, *Historia General das Guerras angolanas*, commenté par M. DELGADO et A. DA CUNHA (Lisbonne, 1940-1942).
11. L'édition in-folio de l'*Universal History* comprend 23 volumes, dont 16 sont consacrés à l'histoire moderne, et ces derniers comprennent 2 volumes sur l'Afrique.
12. Lisbonne, 1937.

S'il en avait été autrement, il n'est pas certain que ces livres auraient trouvé des acheteurs, car à cette époque, la tendance maîtresse de la culture européenne commençait à considérer de façon de plus en plus défavorable les sociétés non européennes et à déclarer qu'elles n'avaient pas d'histoire digne d'être étudiée. Cette mentalité résultait surtout de la convergence de courants de pensée issus de la Renaissance, du siècle des Lumières, et de la révolution scientifique et industrielle en plein essor. En conséquence, en se fondant sur ce qui était considéré comme un héritage gréco-romain unique, les intellectuels européens se persuadèrent que les desseins, les connaissances, la puissance, et la richesse de leur société étaient si prépondérants que la civilisation européenne devait prévaloir sur toutes les autres ; par conséquent son histoire était la clé de toute connaissance, et l'histoire des autres sociétés était sans importance. Cette attitude était peut-être surtout adoptée à l'encontre de l'Afrique. En effet, à l'époque, les Européens ne connaissaient plus guère l'Afrique et les Africains que sous l'angle du commerce des esclaves, alors que justement c'était ce trafic même qui causait un chaos social de plus en plus grave dans de nombreuses parties du continent.

Hegel (1770-1831) a défini cette position très explicitement dans sa *Philosophie de l'Histoire*, qui contient des affirmations commes celles-ci : « L'Afrique n'est pas un continent historique ; elle ne montre ni changement ni développement. » Les peuples noirs « sont incapables de se développer et de recevoir une éducation. Tels nous les voyons aujourd'hui, tels ils ont toujours été. « Il est intéressant de noter que, déjà en 1793, le responsable de la publication du livre de Dalzel jugea nécessaire de justifier la parution d'une histoire du Dahomey. Prenant nettement la même position qu'Hegel, il déclarait : « Pour arriver à une juste connaissance de la nature humaine, il est absolument nécessaire de se frayer un chemin à travers l'histoire des nations les plus grossières [...] [Il n'y a pas d'autre] moyen de juger de la valeur de la culture, dans l'estimation du bonheur humain, que par des comparaisons de cette sorte. »[13]

Bien que l'influence directe de Hegel sur l'élaboration de l'histoire de l'Afrique ait été faible, l'opinion qu'il représentait fut acceptée dans l'orthodoxie historique du XIXe siècle. Cette opinion anachronique et dénuée de fondement ne manque pas d'adeptes même aujourd'hui. Un professeur d'histoire moderne à l'Université d'Oxford n'a-t-il pas déclaré : « Peut-être qu'à l'avenir il y aura une histoire de l'Afrique à enseigner. Mais à présent, il n'y en a pas ; il y a seulement l'histoire des Européens en Afrique. Le reste est ténèbres... et les ténèbres ne sont pas un sujet d'histoire. Comprenez-moi bien. Je ne nie pas que des hommes aient existé même dans les pays obscurs et les siècles obscurs, ni qu'ils aient eu une vie politique et une culture, intéressantes pour les sociologues et les anthropologues ; mais je crois que l'histoire est essentiellement une forme de mouvement et même de mouvement intentionnel. Ce n'est pas simplement une fantasmagorie de formes et de coutumes changeantes, de batailles et de conquêtes, de dynasties et d'usurpations, de structures sociales et de désintégration sociale... »

13. Archibald DALZEL, *The History of Dahomey* (1793) p.v.

Il estimait que « l'histoire, ou plutôt l'étude de l'histoire, a un but. Nous l'étudions […] afin de découvrir comment nous sommes arrivés au point où nous sommes. » Le monde actuel, poursuit-il, est à tel point dominé par les idées, les techniques et les valeurs de l'Europe occidentale que, du moins pour les cinq derniers siècles, dans la mesure où l'histoire du monde a une importance, c'est seulement l'histoire de l'Europe qui compte. Nous ne pouvons donc pas nous permettre de « nous amuser avec les mouvements sans intérêt de tribus barbares dans des coins du monde pittoresques, mais qui n'ont exercé aucune influence ailleurs »[14].

Par une ironie du sort, c'est du vivant de Hegel que les Européens entreprirent l'exploration réelle, moderne et scientifique de l'Afrique et commencèrent ainsi à poser les fondations d'une évaluation rationnelle de l'histoire et des réalisations des sociétés africaines. Cette exploration était liée en partie à la réaction contre l'esclavage et la traite des esclaves, en partie à la compétition pour les marchés africains.

Certains des premiers Européens étaient poussés par un désir sincère d'apprendre ce qu'ils pouvaient au sujet du passé des peuples africains et recueillaient tous les matériaux qu'ils trouvaient : des documents écrits s'il y en avait, sinon des traditions orales et des témoignages sur les traces du passé qu'ils découvraient. La littérature produite par les explorateurs est immense. Certains de ses éléments contiennent de l'histoire au meilleur sens du terme, et dans sa totalité, elle constitue un matériau de grande valeur pour les historiens qui leur succéderont. Dans une brève liste des principaux titres on peut citer *Travels to discover the sources of the Nile*, de James Bruce (1790) ; les chapitres spécifiquement historiques dans les récits de leur visite à Kumasi, capitale de l'Ashanti, par T.E. Bowdich, *Mission from Cape Coast to Ashantee* (1819), et par Joseph Dupuis, *Journal of a residence in Ashantee* (1824) ; les *Reisen und Entdeckungen in Nord-und Zentral Afrika* (1857-1858) de Heinrich Barth ; les *Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de l'Afrique orientale* de M. Guillain (1856) ; et *Sahara und Sudan* de Gustav Nachtigal (1879-1889).

La carrière de Nachtigal se poursuivit dans une phase entièrement nouvelle de l'histoire de l'Afrique : celle où les Européens avaient entrepris de conquérir le continent et de dominer ses populations. Ces entreprises semblaient nécessiter une justification morale, et c'est alors que les vues hégéliennes furent renforcées par une application des principes de Darwin. Cette évolution eut un résultat symptomatique : l'apparition d'une nouvelle science, l'anthropologie, qui est une méthode non historique d'étudier et d'évaluer les cultures et les sociétés des peuples « primitifs », ceux qui n'avaient « pas d'histoire digne d'être étudiée », ceux qui étaient « inférieurs » aux Européens, et qu'on pouvait commodément distinguer de ces derniers par la pigmentation de leur peau.

14. Ces citations sont extraites des remarques de présentation du premier essai d'une série de cours du Professeur Hugh TREVOR-HOPER sur « The rise of Christian Europe » (l'essor de l'Europe chrétienne). Voir *The Listener*, 28.11.1963, p. 871.

Il est intéressant de citer ici le cas de Richard Burton (1821-1890). C'est l'un des plus grands voyageurs européens en Afrique au cours du XIXe siècle; c'était un esprit curieux, cultivé, et toujours en éveil, et un orientaliste éminent. Il fut en 1863 un des fondateurs de la London Anthropological Society (qui devint plus tard le Royal Anthropological Institute). Cependant, de manière beaucoup plus accusée que Nachtigal, sa carrière marque la fin de l'exploration scientifique et sans préjugé de l'Afrique, qui avait commencé avec James Bruce. On trouve, par exemple, dans sa *Mission to Gelele, King of Dahomey* (1864), une remarquable digression sur « La place du nègre dans la nature » (et non pas, on peut le noter « la place du nègre dans l'histoire »). On peut y lire des phrases telles que celles-ci : « Le nègre pur se place dans la famille humaine au-dessous des deux grandes races arabe et aryenne » (la plupart de ses contemporains auraient rangé ces deux dernières dans l'ordre inverse) et « le nègre, pris en masse, ne s'améliorera pas au-delà d'un certain point, qui ne méritera pas le respect; il reste mentalement un enfant… »[15]. C'est en vain que certains intellectuels africains ripostaient, tel James Africanus Horton, polémiquant avec les membres influents de la London Anthropological Society.

Les choses empirèrent pour l'étude de l'histoire de l'Afrique par suite de l'apparition vers la même époque, en particulier en Allemagne, d'une conception du métier de l'historien selon laquelle il devenait moins une branche de la littérature ou de la philosophie qu'une science fondée sur l'analyse rigoureuse des sources originales. Pour l'histoire de l'Europe, ces sources étaient, bien entendu, surtout des sources écrites et, dans ce domaine, l'Afrique semblait remarquablement déficiente. Cette conception fut exposée de façon très précise par le Professeur A.P. Newton, en 1923, dans une conférence devant la Royal African Society à Londres, sur « l'Afrique et la recherche historique ». Il déclara que l'Afrique n'avait « pas d'histoire avant l'arrrivée des Européens. L'histoire commence quand l'homme se met à écrire. » Donc le passé de l'Afrique avant le début de l'impérialisme européen ne pouvait être reconstitué que « d'après les témoignages des restes matériels, des langues et des coutumes primitives », toutes choses qui ne concernaient pas les historiens, mais les archéologues, les linguistes et les anthropologues[16]

En fait, même Newton se trouvait quelque peu en marge du métier d'historien tel qu'il était conçu à l'époque. Pendant une grande partie du XIXe siècle, quelques-uns des historiens britanniques les plus éminents, par exemple James Stephen (1789-1859), Herman Merivale (1806-1874), J.A. Froude (1818-1894) et J.R. Seeley (1834-1895)[17] avaient porté beaucoup

15. *Op. cit.*, édition de 1893, vol. 2, pp. 131 et 135.
16. « Africa and historical research », *J.A.S.*, *22* (1922-1923).
17. STEPHEN fut fonctionnaire au Colonial Office de 1825 à 1847 et fut professeur d'histoire moderne à Cambridge de 1849 à 1859 ; MERIVALE fut professeur d'économie politique à Oxford avant de succéder à STEPHEN en qualité de Permanent Under-Secretary du Colonial Office (1847-1859) ; FROUDE passa la plus grande partie de sa vie à Oxford et y fut professeur d'histoire moderne en 1892-1894, mais dans les années 1870, il fut envoyé du Colonial Secretary en Afrique du Sud ; SEELEY fut professeur d'histoire moderne à Cambridge de 1869 à 1895.

d'intérêt aux activités des Européens (ou du moins de leurs compatriotes) dans le reste du monde. Mais le successeur de Seeley comme *regius*, professeur d'histoire moderne à Cambridge, fut Lord Acton (1834-1902), qui avait été formé en Allemagne. Acton commença immédiatement à préparer *The Cambridge modern history* dont les quatorze volumes parurent entre 1902 et 1910. Cet ouvrage est centré sur l'Europe au point qu'il ignore presque totalement même les activités des Européens dans le monde. Par la suite, l'histoire coloniale fut généralement laissée à des hommes comme Sir Charles Lucas (ou, en France, Gabriel Hanotaux)[18] qui, comme Stephen, Marivale et Froude, s'étaient eux-mêmes auparavant activement occupés d'affaires coloniales.

Cependant, avec le temps, l'histoire coloniale ou impériale, même si elle était en marge de la profession, se fit accepter. *The New Cambridge Modern History*, qui commença à paraître en 1957 sous la direction de Sir George Clark, a des chapitres sur l'Afrique, l'Asie et l'Amérique dans tous ses douze volumes, et d'autre part la collection d'histoire de Cambridge s'était enrichie à cette époque de la série *The Cambridge History of the British Empire* (1929-1959), dont Newton fut l'un des directeurs fondateurs. Mais il suffit d'un examen très sommaire de cette œuvre pour s'apercevoir que l'histoire coloniale, même celle de l'Afrique, est très différente de l'histoire de l'Afrique

Sur les huit volumes de cet ouvrage (C.H.B.E.) quatre sont consacrés au Canada, à l'Australie, à la Nouvelle-Zélande et à l'Inde britannique. Cela laisse trois volumes généraux, fortement orientés vers la politique impériale (sur leurs 68 chapitres, quatre seulement ont trait directement aux relations de l'Angleterre avec l'Afrique) et un volume consacré à l'Afrique du Sud, le seul coin de l'Afrique au sud du Sahara dans lequel les colons européens se soient fortement implantés. La presque totalité de ce volume (qui est le plus gros des huit) est consacrée aux affaires embrouillées de ces colons européens depuis l'arrivée des premiers d'entre eux en 1652. Les peuples africains, constituant la majorité de la population, sont relégués dans un chapitre introductif (et essentiellement non historique) rédigé par un socio-anthropologue, et dans deux chapitres qui, bien qu'écrits par les deux historiens sud-africains les plus lucides de leur génération, C.W. de Kiewiet et W.M. MacMillan, les considèrent, par nécessité, dans la perspective de leur réaction à la présence européenne. Ailleurs, l'histoire de l'Afrique apparaissait très timidement dans des collections plus ou moins monumentales. C'était le cas de *Peuples et civilisations*, Histoire générale, 20 volumes, Paris 1927-52; G. Glotz, éd., *Histoire générale*, 10 volumes, Paris 1925-38; *Propyläen Weltgeschichte*, 10 volumes, Berlin 1929-33; *Historia Mundi*, ein Handbuch der Weltgeschichte in 10 Bänden, Bern 1952 ff; *Vsemirnaja istoriya* World History, 10 volumes,

18. LUCAS a été fonctionnaire au British Colonial Office de 1877 à 1911, s'élevant jusqu'au grade d'Assistant under-secretary; il a ensuite obtenu un poste à All Soul's College, Oxford. HANOTAUX (1853-1944) a eu une carrière double, en tant que politicien et homme d'Etat qui, dans les années 1890, a joué un rôle important dans les affaires coloniales et étrangères de la France et en tant qu'historien, élu à l'Académie française.

Moscow 1955 ff. L'italien C. Conti Rossini publia à Rome en 1928 une importante *Storia d'Etiopia*.

Les historiens coloniaux de métier étaient donc, tout comme les historiens de métier en général, liés de façon indéfectible à la conception que les peuples africains au sud du Sahara n'avaient pas d'histoire susceptible ou digne d'être étudiée. Comme nous l'avons vu, Newton considérait cette histoire comme le domaine spécialisé des archéologues, linguistes et anthropologues. Mais, s'il est vrai que les archéologues, comme les historiens, s'intéressent, de par leur métier, au passé de l'homme et de ses sociétés, ils ne se sont cependant guère plus efforcés que les historiens d'utiliser leur métier pour découvrir et élucider l'histoire de la société humaine dans l'Afrique au sud du Sahara. Il y avait à cela deux raisons principales.

En premier lieu, l'une des tendances principales de la science de l'archéologie, alors en gestation, professait que, comme l'Histoire, elle est dirigée essentiellement par les sources écrites. Elle se consacrait à des problèmes comme celui de trouver le site de l'ancienne ville de Troie, ou de détecter des faits qui n'étaient pas encore connus par des sources littéraires relatives aux anciennes sociétés de la Grèce, de Rome ou de l'Egypte, dont les monuments principaux avaient été sources de spéculations pendant des siècles. Elle était — et elle est parfois encore — étroitement liée à la branche de la profession historique connue sous le nom d'histoire ancienne. Elle se préoccupe souvent plus de chercher et de déchiffrer d'anciennes inscriptions que de trouver d'autres reliques. C'est seulement très rarement — par exemple à Axum et Zimbabwe et autour de ces sites — qu'on admettait que l'Afrique au sud du Sahara possédait des monuments assez importants pour attirer l'attention de cette école d'archéologie. En second lieu, une autre activité essentielle de la recherche archéologique se concentrait sur les origines de l'homme, avec par conséquent une perspective plus géologique qu'historique de son passé. Il est vrai qu'à la suite des travaux de savants tels que L.S.B. Leakey et Raymond Dart, une grande partie de cette recherche est venue finalement se concentrer en Afrique de l'Est et du Sud. Mais ces hommes étaient à la recherche d'un passé si ancien, qu'on ne peut pas affirmer que la société y existait; et il y avait habituellement un gouffre ouvert aux conjectures entre les fossiles qu'ils découvraient et les populations modernes dont les historiens auraient pu désirer étudier le passé.

Pendant que les archéologues et les historiens considéraient dans l'ensemble, jusque vers les années 1950, que l'Afrique au sud du Sahara n'était pas digne d'eux, son immense variété de types physiques, de sociétés et de langues attira inévitablement l'attention des anthropologues et des linguistes à mesure que leurs disciplines commençaient à se développer. Il fut longtemps possible aux uns et aux autres de rester des savants en chambre. Mais des hommes comme Burton et S. W. Koelle (*Polyglotte Africana*, 1854) avaient de bonne heure démontré la valeur du travail sur le terrain, et les anthropologues, en particulier, en furent les pionniers en Afrique. Mais, contrairement aux historiens et aux archéologues, ni les anthropologues ni les linguistes ne se sentaient obligés de découvrir ce qui était arrivé dans le passé. Or, en Afrique,

ils trouvèrent une abondance de faits qui attendaient d'être simplement décrits, classés et analysés, ce qui représentait autant de tâches immenses. Très souvent, ils ne s'intéressaient au passé que dans la mesure où ils essayaient de reconstruire une histoire qui, pensaient-ils, se trouverait à l'origine des faits recueillis et les expliquerait.

Mais ils ne se rendaient pas toujours compte à quel point ces reconstructions étaient spéculatives et hypothétiques. Un des exemples classiques est celui de l'anthropologue C.G. Seligman, qui, dans son ouvrage *Races of Africa*, publié en 1930, écrivait crûment: « Les civilisations d'Afrique sont les civilisations des Chamites, et son histoire les annales de ces peuples et de leur interaction avec les deux autres races africaines, les Nègres et les Bochimans… »[19]

On en infère que ces « deux autres races africaines » sont inférieures et que tous les progrès qu'elles ont pu faire sont dus à l'influence « chamitique » qu'elles ont subie de façon plus ou moins intense. Ailleurs dans ce même ouvrage, il parle d'arrivée, « vague après vague », de pasteurs « chamites » qui étaient « mieux armés en même temps que plus intelligents » que « les cultivateurs nègres arriérés » sur lesquels ils exercaient leur influence[20]. Mais en réalité il n'y a aucune preuve historique, quelle qu'elle soit, à l'appui des affirmations que « les civilisations de l'Afrique sont les civilisations des Chamites », ou que les progrès historiques réalisés dans l'Afrique au sud du Sahara aient été dus à eux exclusivement ou même principalement. Il est certain que le livre lui-même n'avance aucune preuve historique et que bien des hypothèses sur lesquelles il s'appuie sont, on l'a montré depuis, sans fondement. J.H. Greenberg, par exemple, a démontré une fois pour toutes que les termes « chamite » et « chamitique » n'ont aucun sens, si ce n'est, au mieux, comme catégories de la classification linguistique[21].

Il est certain qu'il n'y a pas nécessairement de corrélation entre la langue parlée par une population et son origine raciale ou sa culture. C'est ainsi que Greenberg peut citer, entre autres, ce merveilleux exemple: « les cultivateurs hawsa, qui parlent une langue "chamitique", sont sous la domination des pasteurs foulanis qui parlent […] une langue niger-congo » [c'est-à-dire une langue nègre][22]. Il réfute également la base chamitique pour une grande partie de la reconstruction faite par Seligman de l'histoire culturelle des Noirs dans d'autres parties de l'Afrique, notamment pour les populations de langues bantu.

Si nous avons ainsi choisi plus particulièrement Seligman, c'est parce qu'il était parmi les personnalités les plus en vue de sa profession en Grande-Bretagne (et un des premiers à se livrer à des travaux sérieux sur le terrain

19. *Op. cit.*, éd. de 1930 p. 96; éd. de 1966 p. 61.
20. *Op. cit.*, éd. de 1930 p. 158; éd. de 1966 p. 101.
21. J.H. GREENBERG, 1953 et 1963. En fait, Greenberg, comme la plupart des linguistes modernes, évite d'employer le terme « chamitique »; ils rangent les langues autrefois appelées chamitiques, avec les langues sémitiques et d'autres, dans un groupe plus vaste appelé afro-asiatique ou érythréen et ne reconnaissent pas de sous-groupe « chamitique » spécifique.
22. GREENBERG, 1963, p. 30.

en Afrique) et parce que son livre est devenu en quelque sorte un classique, réédité à plusieurs reprises. En 1966 encore, il était présenté par la publicité comme « un classique dans son genre ». Mais l'adoption par lui du mythe de la supériorité des peuples à peau claire sur les peuples à peau sombre était seulement une partie des préjugés généraux des Européens à la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle. Les Européens pensaient que leur prétention à la supériorité sur les Africains noirs avait été confirmée par leur conquête coloniale. Par conséquent, dans de nombreuses parties d'Afrique et en particulier dans la ceinture soudanaise et la région des Grands Lacs, ils étaient persuadés qu'ils ne faisaient que continuer une transmission de la civilisation que d'autres envahisseurs à peau claire, appelés globalement « chamites », avaient commencée avant eux[23] Le même thème se retrouve tout au long de nombreuses autres œuvres de la période qui va d'environ 1890 à environ 1940, œuvres qui contiennent beaucoup plus d'éléments sérieux d'histoire qu'on ne peut en trouver dans le petit manuel de Seligman. Pour la plupart, ces ouvrages ont été écrits par des hommes et des femmes qui avaient eux-mêmes participé à la conquête ou à la colonisation et qui n'étaient ni anthropologues, ni linguistes, ni historiens de métier. Mais, comme ils s'intéressaient sincèrement aux sociétés exotiques qu'ils avaient découvertes et qu'ils désiraient s'instruire davantage à leur sujet et faire part de leur connaissance aux autres, c'étaient des amateurs dans le meilleur sens du mot. Sir Harry Johnston et Maurice Delafosse, par exemple, ont réellement contribué de façon remarquable à la linguistique africaine (ainsi qu'à de nombreux autres domaines). Mais le premier a appelé sa grande étude d'ensemble *A History of the colonization of Africa by alien races* (1899, ouvrage revu et augmenté en 1913); et, dans les sections historiques de l'étude magistrale du second sur le Soudan occidental, *Haut-Sénégal-Niger* (1912), le thème général apparaît quand il invoque une migration judéo-syrienne pour fonder l'ancien Ghana. Flora Shaw (*A Tropical Dependency*, 1906) était fascinée par la contribution des musulmans à l'histoire de l'Afrique. Margery Perham, amie et biographe de Lord Lugard, parle en des termes appropriés de « ce mouvement majestueux de l'histoire depuis les premières conquêtes arabes de l'Afrique jusqu'à celles de Goldie et de Lugard »[24]. Un excellent historien amateur, Yves Urvoy (*Histoire des populations du Soudan central*, 1936 et *Histoire du Bornou*, 1949), se trompe complètement sur le sens des interactions entre les nomades du Sahara et les Noirs sédentaires qu'il décrit avec précision; cependant que Sir Richmond Palmer (*Sudanese Memoirs*, 1928, et *The Bornu Sahara and Sudan*, 1936) archéologue inspiré, va toujours chercher les ressorts de l'action des peuples nigériens aussi loin que Tripoli ou le Yémen.

Cependant, après Seligman, les socio-anthropologues britanniques ont à peu près réussi à échapper à l'emprise du mythe chamitique. Leur formation,

23. Il est intéressant de noter que l'édition révisée actuelle, la quatrième, de *Races of Africa* (1966) contient p. 61 une phrase importante qui ne se trouve pas dans l'édition originale de 1930. Les chamites y sont définis comme « Européens, c'est-à-dire qu'ils appartiennent à la même grande race de l'humanité que les blancs » !
24. Margery PERHAM, *Lugard, the years of authority* (1960), p. 234.

à partir de ce moment-là, fut dominée par l'influence de B. Malinowski et d'A. R. Radcliffe-Brown, qui étaient résolument opposés à toute espèce d'histoire fondée sur des conjectures. En fait la méthode strictement fonctionnaliste suivie pour l'étude des sociétés africaines par les anthropologues britanniques entre 1930 et 1950, tendait à décourager chez eux l'intérêt historique, même quand, grâce à leur travail sur le terrain, ils étaient dans une situation exceptionnellement favorable pour obtenir des données historiques. Mais, sur le continent européen (et aussi en Amérique du Nord, bien que peu d'anthropologues américains aient travaillé en Afrique avant les années 1950), une tradition plus ancienne d'ethnographie subsiste, qui, parmi d'autres caractéristiques, accordait autant d'attention à la culture matérielle qu'à la structure sociale.

Cela produisit une grande quantité de travaux d'importance historique, comme par exemple *The King of Ganda de Tor Irstam* (1944) ou *The Trade of Guinea* de Lars Sundstrom (1965). Cependant deux œuvres méritent spécialement d'être mentionnées, *Völkerkunde von Afrika* de Hermann Baumann (1940) et *Geschichte Afrikas* de Diedrich Westermann (1952). La première était une étude encyclopédique des peuples et civilisations d'Afrique, qui accordait une attention suffisante à ce qui est connu de leur histoire et n'a pas encore de rival en tant que manuel en un seul volume. Le livre plus récent : *Africa : its peoples and their culture history* (1959), par l'anthropologue américain G.P. Murdock, souffre de la comparaison parce que son auteur manque dans ce domaine, de l'expérience directe de l'Afrique, qui lui aurait permis d'évaluer ses matériaux, et aussi parce qu'il a parfois avancé des schémas hypothétiques aussi excentriques dans leur genre que celui de Seligman, même s'ils ne sont pas aussi pernicieux[25]. Westermann, quant à lui, était surtout linguiste. Son ouvrage sur la classification des langues d'Afrique est sur beaucoup de points le précurseur de celui de Greenberg, et il a fourni une section linguistique au livre de Baumann. Mais sa *Geschichte* malheureusement déformée par la théorie chamitique, est aussi un recueil très précieux de traditions orales africaines, telles qu'elles existaient de son temps.

A ces ouvrages on peut peut-être ajouter celui de H.A. Wieschoff, *The Zimbabwe-Monomotapa Culture* (1943), ne serait-ce que pour présenter son maître, Leo Frobenius. Frobenius était un ethnologue, un anthropologue spécialiste des cultures, mais aussi un archéologue doublé d'un historien. Pendant sa période d'activité, qui correspond à peu près aux quarante premières années du XXe siècle, il fut presque certainement le plus productif des historiens de l' Afrique. Il entreprit une énorme quantité de travaux sur le terrain dans presque toutes les parties du continent africain et présenta ses résultats dans une série régulière de publications. Mais on les lit peu de nos jours. Il écrivait en allemand, langue dont l'importance a diminué depuis pour l'Afrique et les africanistes. Une petite partie seulement de ses œuvres a été traduite, et leur sens est souvent difficile à rendre parce qu'elles sont

25. Voir le compte rendu que j'en ai fait dans l'article « Anthropology, botany and history » in *J.A.H.*, II, 2 (1961), 299-309.

encombrées de théories mythiques relatives à l'Atlantide, à une influence étrusque sur la culture africaine, etc.

Aux yeux des historiens, archéologues et anthropologues actuels, qui ont reçu une formation très rigoureuse, Frobenius semble un autodidacte original dont les travaux sont dévalorisés non seulement par ses interprétations quelque peu aventureuses, mais aussi par sa méthode de travail rapide, sommaire et parfois destructive. Mais il obtenait des résultats, dont certains ont clairement anticipé ceux de chercheurs plus scientifiques venus plus tard et dont d'autres seraient peut-être difficiles ou impossibles à obtenir dans les conditions actuelles. Il semble qu'il ait eu instinctivement le don de gagner la confiance des informateurs pour découvrir les données historiques. Les historiens modernes seraient bien inspirés de rechercher ces données dans ses œuvres, et de les réévaluer en fonction des connaissances actuelles, en les libérant des interprétations fantaisistes qu'il leur ajoutait[26].

Les singularités d'un génie autodidacte tel que Frobenius, tirant son inspiration de lui-même, ont eu pour résultat de contribuer à renforcer les historiens professionnels dans leur opinion que l'histoire de l'Afrique n'était pas un champ acceptable pour leur métier, et de détourner l'attention de beaucoup de travaux sérieux accomplis pendant la période coloniale. Un des facteurs qui ont joué un rôle fut que l'accroissement de l'intérêt des Européens pour l'Afrique avait donné aux Africains eux-mêmes une plus grande variété de cultures écrites leur permettant d'exprimer leur propre intérêt pour leur propre histoire. Ce fut le cas surtout en Afrique occidentale, où le contact avec les Européens avait été le plus long et le plus constant et où — peut-être surtout dans les régions qui devinrent colonies britanniques — une demande pour l'instruction européenne existait déjà au début du XIXe siècle. De même que les savants islamisés de Tombouctou s'étaient mis rapidement à écrire leurs *ta'rīkh* en arabe ou en langue ajami, de même, vers la fin du XIXe siècle, les Africains qui avaient appris à lire l'alphabet latin éprouvèrent le besoin de coucher par écrit ce qu'ils connaissaient de l'histoire de leurs peuples, pour éviter que ceux-ci soient complètement aliénés par les Européens et leur histoire.

Parmi les premiers classiques de ce genre, écrits par des Africains qui — comme les auteurs des *ta'rīkh* avant eux — avaient exercé une activité dans la religion de la culture importée et en avaient tiré leurs noms, on peut citer *A history of the Gold Coast and Asante* de Carl Christian Reindorf (1895) et *History of the Yorubas* de Samuel Johnson (terminée en 1897, mais publiée seulement en 1921). Tous deux sont des ouvrages d'histoire très

26. Il est impossible dans un article de la dimension de celui-ci de rendre justice à l'immensité de la production de FROBENTIUS. Son dernier ouvrage de synthèse fut *Kulturgeschichte Afrikas* (Vienne, 1933) et son ouvrage le plus remarquable probablement la collection en 12 volumes *Atlantis : Volksmärchen und Volksdichtungen Afrikas* (lena, 1921-1928). Mais il faut mentionner aussi les livres relatant chacune de ses expéditions, par exemple pour les Yorouba et Mosso : *Und Africa sprach* (Berlin-Charlottenburg, 1912-1913). Voir la bibliographie complète dans Freda KRETSCHMAR, *Leo Frobenius* (1968). Certains articles récents en anglais (par exemple Dr K.M. ITA « Frobenius in West African History » *J.A.H.* XIII, 4 (1972) et des ouvrages cités dans cet article) suggèrent une renaissance de l'intérêt pour l'œuvre de FROBENIUS

sérieux; même aujourd'hui, personne ne peut entreprendre un travail sur l'histoire des Yrorouba sans consulter Johnson. Mais il était probablement inévitable que des premiers proto-nationalistes, depuis J.A.B. Horton (1835-1883) et E.W. Blyden (1832-1912) jusqu'à J.M. Sarbah (1864-1910), J.E. Casely-Hayford (1866-1930) et J.B. Danquah (1895-1965), qui ont touché à de nombreuses questions historiques, mais le plus souvent à des fins de propagande. Peut-être que J.W. de Graft Johnson (*Towards nationhood in West Africa*, 1928; *Historical geography of the Gold Coast*, 1929) et E.J.P. Brown (*A Gold Coast and Asiante reader*, 1929) appartiennent aux deux catégories. Mais après eux, il semble qu'y ait parfois dans certains essais une tendance à glorifier le passé africain pour combattre le mythe de la supériorité culturelle européenne, par exemple chez J.O. Lucas, *The Religion of Yoruba* (1949) J. W. de Graft Johnson, *African glory* (1954). Certains auteurs européens ont montré une tendance analogue, par exemple Eva L.R. Meyerowitz, dans ses livres sur les Akan, essaye de leur donner de glorieux ancêtres méditerranéens comparables à ceux que cherchait Lucas pour les Yorouba[27].

Cependant, à une échelle plus réduite, de nombreux Africains continuèrent à noter des traditions historiques locales de façon sérieuse et digne de foi. L'importance et la profondeur des contacts avec les missionnaires chrétiens semble avoir joué un rôle important. C'est ainsi que l'Ouganda a fourni une école importante d'historiens locaux depuis l'époque de A. Kagwa (dont le premier ouvrage fut publié en 1906); cependant que, pour le pays Yorouba, R.C.C. Law a noté 22 historiens qui avaient publié avant 1940[28] souvent, comme d'ailleurs les auteurs ougandais, dans les langues locales. L'un des ouvrages de cette catégorie est devenu justement célèbre: c'est *A short history of Benin* de J.U. Egharevba, qui a été réédité un grand nombre de fois depuis sa première publication en 1934.

Par ailleurs, certains colonisateurs, esprits intelligents et curieux, essayaient de trouver et de noter l'histoire de ceux qu'ils étaient venus gouverner. Pour eux, l'histoire africaine présentait souvent aussi une valeur pratique. Les Européens pouvaient être de meilleurs administrateurs s'ils avaient quelque connaissance du passé des peuples qu'ils avaient colonisés. Et puis, il était utile d'enseigner un peu d'histoire africaine dans les écoles de plus en plus nombreuses fondées par eux et leurs compatriotes missionnaires, ne serait-ce que pour servir d'introduction à l'enseignement plus important de l'histoire anglaise ou française destiné à permettre aux Africains de passer des *school certificates* et des baccalauréats et d'être ensuite recrutés comme précieux auxiliaires pseudo-Européens.

Flora Shaw, Harry Johnson, Maurice Delafosse, Yves Urvoy et Richmond Palmer ont déjà été mentionnés plus haut. D'autres ont écrit sur l'Afrique des ouvrages historiques relativement exempts de préjugés culturels, même s'ils ont parfois choisi (eux ou leurs éditeurs) des titres bizarres;

27. *The sacred state of the Akan* (1951); *The Akan traditions of origin* (1952); *The Akan of Ghana; their ancient beliefs* (1958).
28. R.C.C. LAW, *Early historical writing among the Yoruba* (to c. 1940).

par exemple, Ruth Fisher, *Twilight tales of the black Bagando* (1912); C.H. Stigand, *The land of Zinj* (1913); Sir Francis Fuller, *A vanished dynasty: Ashanti* (1921), tout à fait dans la tradition de Bowdich et Dupuis; E.W. Bovill, *Caravans of the old Sahara* (1933); les nombreuses œuvres savantes de Charles Monteil (par exemple *les Empires du Mali*, 1929) ou Louis Tauxier (par exemple *Histoire des Bambara*, 1942). Peut-être les Français ont-ils réussi un peu mieux que les Anglais à écrire une histoire vraiment africaine; certaines des œuvres les plus solides de ces derniers avaient une tendance fortement eurocentrique: par exemple *History of the Gold Coast and Ashanti* (1915) de W.W. Claridge, ou *History of the Gambia* (1940) de Sir John Gray (mais non pas certains des articles plus récents du même auteur sur l'Afrique orientale). Il convient de noter aussi que, lors de leur retour en France, un certain nombre d'administrateurs français (par exemple Delafosse, Georges Hardy, Henri Labouret[29]) ont entrepris de brèves histoires générales soit de tout le continent soit de l'ensemble de l'Afrique au sud du Sahara.

L'explication tient en partie dans le fait que l'administration coloniale française tendait à avoir des structures beaucoup plus strictes pour la formation et la recherche que l'administration britannique. On peut citer l'institution (en 1917) du Comité d'études historiques et scientifiques de l'A.O.F. et de son Bulletin, qui conduisirent à l'Institut français d'Afrique noire, dont le centre était à Dakar (1938), à son *Bulletin* et à sa série de *Mémoires*; et de là à des œuvres comme le magistral *Tableau géographique de l'Ouest africain au Moyen Age* (1961) de Raymond Mauny. Malgré cela, les historiens de la période coloniale restèrent des amateurs en dehors du courant principal du métier d'historien. Cela fut tout aussi vrai de la France que de la Grande-Bretagne; car, bien que des hommes comme Delafosse et Labouret aient trouvé des postes universitaires à leur retour en France, ce fut comme professeurs de langues africaines ou d'administration coloniale, et non comme historiens classiques.

A partir de 1947, la Société africaine de culture et sa revue *Présence africaine* œuvrèrent pour la promotion d'une histoire africaine décolonisée. En même temps, une génération d'intellectuels africains ayant maîtrisé les techniques européennes d'investigation du passé, commença à définir sa propre approche vers le passé africain et à y rechercher les sources d'une identité culturelle niée par le colonialisme. Ces intellectuels ont du même coup affiné et élargi les techniques de la méthodologie historique tout en la débarrassant d'un bon nombre de mythes et de préjugés subjectifs. Il faut citer à ce sujet le colloque organisé par l'Unesco au Caire en 1974, et qui a permis à des chercheurs africains et non africains de confronter librement leurs vues sur le problème du peuplement de l'Egypte ancienne.

En 1948, paraissait *History of the Gold Coast* de W.E.F. Ward. La même année était créé à l'Université de Londres le poste de « lecturer » en histoire

29. Maurice DELAFOSSE, *Les Noirs de l'Afrique* (Paris, 1921); Georges HARDY, *Vue générale de l'histoire d'Afrique* (Paris, 1937); Henri LABOURET, *Histoire des Noirs d'Afrique* (Paris, 1946).

africaine, à la School of Oriental and African Studies, confié au Dr Roland Oliver. C'est à partir de cette même date que la Grande-Bretagne entreprit un programme de développement des universités dans les territoires qui dépendaient d'elle: fondation d'établissements universitaires en Côte de l'Or et au Nigeria; promotion au niveau universitaire du Gordon College de Khartoum et du Makerere College de Kampala. Dans les colonies françaises et belges, le même processus se déroulait. En 1950, était créée l'Ecole supérieure des lettres de Dakar qui deviendra sept ans plus tard une université française à part entière. Lovanium, la première université du Congo (plus tard le Zaïre), commença à fonctionner en 1954.

Du point de vue de l'historiographie africaine, la multiplication des nouvelles universités à partir de 1948 fut plus significative assurément que l'existence des rares établissements créés auparavant mais qui végétaient faute de moyens; tels étaient le Liberia College de Monrovia et le Fourah Bay College de Sierra Leone fondés respectivement en 1864 et 1876.

Par ailleurs, les neuf universités qui existaient en 1940 en Afrique du Sud étaient handicapées par la politique ségrégationniste du régime de Pretoria: la recherche historique et l'enseignement dans ce domaine y étaient eurocentriques et l'histoire de l'Afrique n'était autre chose que celle des immigrants blancs.

Toutes les nouvelles universités, au contraire, fondèrent rapidement des départements d'histoire, ce qui, pour la première fois, amena des historiens de métier à travailler en Afrique en nombre important. Il était inévitable qu'au début, la plupart de ces historiens proviennent d'universités non africaines. Mais l'africanisation intervint rapidement. Le premier directeur africain d'un département d'histoire, le Professeur K.O. Dike fut nommé en 1956 à Ibadan. De nombreux étudiants africains furent formés. Les enseignants africains devenus historiens professionnels éprouvèrent le besoin d'accroître la part d'histoire africaine dans leurs programmes et, quand cette histoire était trop peu connue, de l'explorer par leurs recherches.

Depuis 1948, l'historiographie de l'Afrique s'apparente progressivement à celle de n'importe quelle autre partie du monde. Certes, elle a ses problèmes propres, comme la rareté relative des sources écrites pour les périodes anciennes, et partant, la nécessité de développer d'autres sources telles que les traditions orales, la linguistique ou l'archéologie.

Mais, même si l'historiographie africaine a apporté d'importantes contributions en matière d'utilisation et d'interprétation de ces sources, elle ne se distingue pas fondamentalement de celle d'autres pays du monde (Amérique latine, Asie et Europe) qui sont confrontés à des problèmes analogues. D'ailleurs la provenance des matériaux n'est pas l'essentiel pour l'historien dont la tâche fondamentale consiste en l'usage critique et comparatif des témoignages, pour créer une description intelligente et significative du passé. L'important, c'est que, depuis vingt-cinq ans, des équipes d'universitaires africains se soient attelées au métier d'historien. L'étude de l'histoire africaine est maintenant une activité bien établie de spécialistes de haut niveau. Son développement ultérieur sera assuré grâce aux échanges interafricains et

aux relations entre les universités d'Afrique et celles du reste du monde. Mais il faut souligner que cette évolution positive aurait été impossible sans le processus de libération de l'Afrique du joug colonial : le soulèvement armé de Madagascar en 1947, l'indépendance du Maroc en 1955, la guerre héroïque du peuple algérien et les luttes de libération dans toutes les colonies d'Afrique, ont ainsi contribué puissamment à ce processus, puisqu'ils créaient, pour les peuples africains, la possibilité de reprendre le contact avec leur propre histoire et d'en organiser le contrôle. L'Unesco a compris très tôt ce besoin. Elle a suscité ou favorisé les rencontres de spécialistes. Elle a posé à juste titre comme préalable la collecte systématique des traditions orales. Répondant aux vœux des intellectuels et des Etats africains, elle lança dès 1966 l'idée de la rédaction d'une Histoire générale de l'Afrique. La réalisation concrète de ce projet considérable a été entreprise depuis 1969 sous son égide.

CHAPITRE 2

Place de l'histoire dans la société africaine

Boubou Hama et J. Ki-Zerbo

L'homme est un animal historique. L'homme africain n'échappe pas à cette définition. Comme partout ailleurs, il a fait son histoire et il s'est fait une idée de cette histoire. Au plan des faits, les œuvres et les preuves de capacité créatrice sont là sous nos yeux, sous forme de pratiques agraires, de recettes culinaires, de traitements de la pharmacopée, de droits coutumiers, d'organisations politiques, de productions artistiques, de célébrations religieuses et d'étiquettes raffinées. Depuis l'apparition des premiers hommes, les Africains ont créé au fil des millénaires une société autonome qui par sa seule vitalité témoigne du génie historique de leurs auteurs. Cette histoire engendrée dans la pratique a été en tant que projet humain conçue *a priori*. Elle est aussi réfléchie et intériorisée *a posteriori* par les individus et les collectivités. Elle devient de ce fait un cadre de pensée et de vie : un « modèle ».

Mais la conscience historique étant le reflet de chaque société, et même de chaque phase significative dans l'évolution de chaque société, on comprendra que la conception que se font les Africains de leur histoire et de l'histoire en général, porte la marque de leur développement singulier. Le seul fait de l'isolement des sociétés suffit pour conditionner étroitement la vision historique. C'est ainsi que le roi des Mossi (Haute-Volta) portait le titre de Mogho-Naba, c'est-à-dire le roi du monde, ce qui illustre bien l'influence des contraintes techniques et matérielles sur l'idée qu'on se fait des réalités socio-politiques. C'est ainsi qu'on peut constater que le temps africain est parfois un temps mythique et social. Mais aussi que les Africains sont conscients d'être les agents de leur propre Histoire. Enfin l'on verra que ce temps africain est un temps réellement historique.

Temps mythique et temps social

A première vue et à la lecture de nombreux ouvrages ethnologiques, on a le sentiment que les Africains étaient immergés et comme noyés dans le temps mythique, vaste océan sans rivage et sans repère, alors que les autres peuples parcouraient l'avenue de l'Histoire, immense axe jalonné par les étapes du progrès. En effet, le mythe, la représentation fantastique du passé, domine souvent la pensée des Africains dans leur conception du déroulement de la vie des peuples. A un point tel que parfois le choix et le sens des événements réels devaient obéir à un « modèle » mythique qui prédéterminait jusqu'aux gestes les plus prosaïques du souverain ou du peuple. Sous les espèces de « coutumes » issues d'un au-delà du temps, le mythe gouvernait ainsi l'Histoire, qu'il était chargé par ailleurs de justifier. Dans un tel contexte apparaissent deux caractéristiques frappantes de la pensée historienne : son intemporalité et sa dimension essentiellement sociale.

Dans cette situation, en effet, le temps n'est pas la durée qui rythme un destin individuel. C'est le rythme respiratoire de la collectivité. Ce n'est pas un fleuve qui se déroule à sens unique à partir d'une source connue jusqu'à une embouchure connue. Dans les pays techniquement développés, même les chrétiens établissent une nette démarcation entre « la fin des temps » et l'éternité. Cela peut-être parce que l'Evangile oppose nettement ce monde transitoire et le monde à venir, mais aussi parce que, par ce biais et pour bien d'autres raisons, le temps humain est pratiquement laïcisé. Or généralement, le temps africain traditionnel englobe et intègre l'éternité en amont et en aval. Les générations passées ne sont pas perdues pour le temps présent. Elles restent à leur manière toujours contemporaines et aussi influentes sinon davantage que de leur vivant. Dans ces conditions, la causalité s'exerce, bien sûr, d'amont en aval, du passé sur le présent et du présent sur l'avenir, non pas uniquement par le truchement des faits et la pesée des événements écoulés, mais par une irruption directe qui peut s'exercer dans tous les sens. Quand l'empereur du Mali, Kankou Moussa (1312-1332) envoya un ambassadeur au roi du Yatenga pour lui demander de se convertir à l'islam, le chef Mossi répondit qu'il lui fallait d'abord consulter ses ancêtres avant de prendre une telle décision. On voit ici comment le passé par le biais du culte est en prise directe sur le présent, les ancêtres étant constitués en gérants directs privilégiés des affaires qui adviennent des siècles après eux. De même, dans la cour de nombreux rois, des fonctionnaires interprètes des songes exerçaient sur l'action politique projetée, un poids considérable. Ces exégètes du rêve étaient en somme des ministres du futur. On cite le cas du roi rwandais Mazimpaka Yuhi III (fin du XVIIe siècle) qui vit en rêve des hommes au teint clair venant de l'Est. Il prit alors des arcs et des flèches ; mais avant de lancer les flèches contre eux, il les garnit de bananes mûres. L'interprétation de cette attitude à la fois agressive et accueillante, ambiguë en somme, injecta une image privilégiée dans la conscience collective des Rwandais et n'est peut-être pas étrangère à l'attitude peu combative de ce peuple pourtant

aguerri, face aux colonnes allemandes du XIX[e] siècle assimilées aux visages pâles aperçus dans le songe royal deux siècles auparavant. Dans un tel temps « suspendu », l'action est même possible du présent sur ce qui est considéré comme passé mais qui reste en fait contemporain. Le sang des sacrifices d'aujourd'hui réconforte les ancêtres d'hier. Et jusqu'à nos jours, des Africains exhortent leurs proches à ne pas négliger les offrandes au nom des parents décédés, car, ceux qui ne reçoivent rien constituent la classe pauvre de ce monde parallèle des défunts, et sont contraints de vivre sur les subsides des privilégiés qui sont l'objet de généreux « sacrifices » faits en leur nom.

Plus profondément encore, certaines cosmogonies enregistrent au compte d'un temps mythique des progrès réalisés dans un temps historique qui, n'étant pas perçu comme tel par chaque individu, est relayé par la mémoire ahistorique du groupe. Ainsi procède la légende Gikuyu qui rend compte de l'avènement de la technique du fer. Mogaï (Dieu) avait partagé les animaux entre les hommes et les femmes. Mais celles-ci ayant été trop dures, leurs bêtes s'échappèrent et devinrent sauvages. Les hommes intercédèrent alors auprès de Mogaï en faveur de leurs femmes en disant : « Nous voulons, pour t'honorer, te sacrifier un agneau : mais nous ne tenons pas à le faire avec un couteau de bois, pour ne pas encourir les mêmes risques que nos femmes. » Mogaï les félicita alors pour leur sagesse et pour les doter d'armes plus efficaces, leur enseigna la recette de la fonte du fer.

Cette conception mythique et collective était telle que le temps devenait un attribut de la souveraineté des leaders. Le roi Shilluk était le dépositaire mortel d'un pouvoir immortel, car il totalisait en lui-même le temps mythique (il incarne le héros fondateur) et le temps social considéré comme source de la vitalité du groupe. De même chez les Bafulero du Zaïre oriental, comme dans le Bunyoro (Ouganda) ou chez les Mossi (Haute-Volta) le chef est le pilier du temps collectif : « Le Mwami est présent : le peuple vit. Le Mwami est absent : le peuple meurt. » La mort du roi est une cassure du temps qui arrête les activités, l'ordre social, toute expression de la vie, depuis le rire jusqu'à l'agriculture, et l'union sexuelle des bêtes ou des gens. L'interrègne est une parenthèse dans le temps. Seul l'avènement d'un nouveau roi recrée le temps social qui se ranime et se meuble derechef. Tout est omniprésent dans ce temps intemporel de la pensée animiste où la partie représente et peut signifier le tout; comme les cheveux et les ongles qu'on se garde de laisser tomber entre les mains d'un ennemi de peur qu'il n'ait une prise sur la personne elle-même.

En effet, c'est jusqu'à la conception générale du monde qu'il faut s'élever pour comprendre la vision et la signification profonde du temps chez les Africains. On verra alors que dans la pensée traditionnelle, le temps qui tombe sous le sens n'est qu'un aspect d'un autre temps vécu par d'autres dimensions de la personne. Lorsque le soir venu, l'homme s'étend sur sa natte ou son lit pour dormir, c'est le moment que choisit son double pour partir, pour refaire le chemin que l'homme a suivi durant la journée, hanter



Statuette en bronze représentant le pouvoir dynastique des Songhay (Tera Niger), cl. A. Salifou.

les lieux qu'il a fréquentés et refaire les gestes et les travaux qu'il a accomplis consciemment pendant la vie diurne. C'est au cours de ces pérégrinations que le double se heurte aux forces du Bien et à celles du Mal, aux bons génies comme aux sorciers mangeurs de doubles ou « cerko » (en langue songhaï et zarma). C'est dans son double que réside la personnalité de quelqu'un. Le Songhaï dit d'un homme que son bya (double) est lourd ou léger, pour signifier que sa personnalité est forte ou fragile : les amulettes ont pour but de protéger et renforcer le double. Et l'idéal, c'est d'arriver à se confondre avec son double, à se fondre en lui jusqu'à ne former qu'une seule entité qui accède alors à un degré de sagesse et de force surhumaines. Seul le grand initié, le maître (kortékonynü, zimaa) parvient à cet état où le temps comme l'espace ne constituent plus des obstacles. Tel était le cas de SI, l'ancêtre éponyme de la dynastie : « Effrayant est le père des SI, le père des tonnerres. Quand il a une carie, c'est alors qu'il croque des gravillons ; quand il a de la conjonctivite c'est à ce moment qu'éblouissant, il allume le feu. De ses grands pas, il arpente la terre. Il est partout et nulle part. »

Le temps social, l'Histoire, ainsi vécue par le groupe, accumule un pouvoir qui est la plupart du temps symbolisé et concrétisé dans un objet transmis par le patriarche, le chef du clan ou le roi à son successeur. Ce peut être une boule d'or conservée dans un tobal (tambour de guerre) associé à des éléments arrachés au corps du lion, de l'éléphant ou de la panthère. Cet objet peut être enfermé dans une boîte ou un canari comme les regalia (tibo) du roi mossi… Chez les Songhaï-Zarma, c'est une tige de fer acérée à un bout. Chez les Sorko de l'ancien empire de Gao, c'était une idole ayant la forme d'un gros poisson pourvu d'un anneau dans la gueule. Chez les forgerons, c'est une forge mythique qui rougeoie parfois la nuit pour exprimer son courroux. C'est le transfert de ces objets qui constituait la dévolution juridique du pouvoir. Le cas le plus frappant est celui des Sonianké, descendants de Sonni Ali, qui disposent de chaînes en or, en argent ou en cuivre, où chaque chaînon représente un ancêtre, l'ensemble représentant la lignée dynastique jusqu'à Sonni le Grand. Au cours de cérémonies magiques, ces chaînes magnifiques sont dégurgitées devant un public ébahi. Au moment de mourir, le patriarche sonianké dégurgite une ultime fois la chaîne et la fait avaler à l'autre bout par celui qu'il a choisi pour lui succéder. Il meurt aussitôt après avoir rendu sa chaîne à celui qui doit le continuer. Ce testament en action illustre éloquemment la force de la conception africaine du temps mythique et du temps social. On a pu penser qu'une telle vision du processus historique était statique et stérile, dans la mesure où plaçant la perfection de l'archétype dans le passé à l'origine des temps, elle semble assigner comme idéal à la cohorte des générations la répétition stéréotypée des gestes et de la geste de l'Ancêtre. Le mythe ne serait-il pas le moteur d'une Histoire immobile ? Nous verrons qu'on ne peut s'en tenir uniquement à cette seule approche de la pensée historienne chez les Africains.

Par ailleurs, l'approche mythique, il faut bien le reconnaître, existe à l'origine de l'histoire de tous les peuples. Toute histoire à l'origine est une histoire sainte. Et même, cette approche accompagne le développement

historique, pour réapparaître de temps à autre sous des formes merveilleuses ou monstrueuses. Tel est le mythe nationaliste qui fait que tel chef d'Etat contemporain célèbre s'adressait à son pays comme à une personne vivante. Cependant que sous le régime nazi, le mythe de la race concrétisé par des rituels issus du fond des âges mobilisait des millions de personnes pour les holocaustes que l'on sait.

Les africains sont-ils conscients qu'ils sont les agents de leur histoire ?

Certes depuis quelques siècles, l'homme africain a de multiples raisons de n'être plus le foyer d'une conscience responsable. Trop de diktats extérieurs aliénants l'ont domestiqué pour que, même quand il se trouvait très loin de la côte des esclaves et du chef-lieu où trônait le commandant blanc, il n'ait pas reçu dans un coin quelconque de son âme la marque annihilante du serf.

De même, dans la période précoloniale, de nombreuses sociétés africaines élémentaires, presque closes, donnent l'impression que leurs membres n'avaient la conscience de faire l'histoire qu'à une échelle et dans une mesure très limitée, souvent à la dimension de la grande famille et dans le cadre d'une hiérarchie coutumière gérontocratique, rigoureuse et pesante. Néanmoins, même et peut-être surtout à ce niveau, le sentiment de l'autorégulation communautaire, de l'autonomie, était vif et puissant. Le paysan lobi et kabyé dans son village, quand il était « maître de case »[1] avait le sentiment de maîtriser très largement son propre destin. La meilleure preuve est que c'est dans ces régions d'« anarchie » politique, où le pouvoir était la chose du monde la mieux partagée, que les envahisseurs et en particulier les colonisateurs ont eu le plus de mal à s'imposer. L'attachement à la liberté était ici la preuve même du goût de l'initiative et du dégoût de l'aliénation.

Dans les sociétés fortement structurées, en revanche, la conception africaine du chef donne à ce dernier une place exorbitante dans l'histoire des peuples dont il incarne littéralement le projet collectif. On ne s'étonnera pas alors de constater que la tradition retrace toute l'histoire originelle des Malinké dans la *Louange à Soundjata*. Il en va de même pour Sonni Ali chez les Songhaï de la Boucle du Niger. Cela ne traduit nullement un conditionnement « idéologique » détruisant l'esprit critique, encore que, dans des sociétés où la voie orale est le seul canal de l'information, les autorités contrôlant un solide réseau de griots disposaient presque d'un monopole pour la diffusion de la « vérité » officielle. Mais les griots ne constituaient pas un corps monolithique et « nationalisé ».

Par ailleurs, l'histoire la plus récente de l'Afrique précoloniale démontre que la place qui est dévolue aux leaders africains dans les représentations mentales des gens, n'est sans doute pas surfaite. Tel est le cas de Chaka, qui

1. L'expression bambara « so-tigui » équivalant à une échelle inférieure, de dougou-tigui (chef de village), dyamani-tigui (chef de canton) et kélé-tigui (général en chef) rend bien la force de cette autorité.

a véritablement forgé la « nation » Zulu dans la tourmente des combats. Ce que les témoignages écrits et oraux permettent de saisir de l'action de Chaka, a dû se produire à maintes reprises au cours du développement historique africain. La constitution des clans mandé remonte, nous dit-on, à Soundjata ; et l'action de Osei Tutu comme de Anokye dans la formation de la « nation » Ashanti, semble être à la mesure de l'idée que les Ashanti s'en sont faite jusqu'à nos jours. D'autant plus que, presque jamais, l'idée du leader moteur de l'Histoire n'est réduite à un schéma simpliste créditant un seul homme de tout le développement humain. Presque toujours, il s'agit d'un groupe dynamique célébré comme tel. Les compagnons des chefs ne sont pas oubliés y compris ceux de condition inférieure (griots, porte-parole, serviteurs). Ils entrent souvent dans l'histoire comme des héros.

La même remarque vaut pour les femmes, qui, contrairement à ce qu'on a dit et répété à satiété, occupent dans la conscience historique africaine une place sans doute plus importante qu'ailleurs. Dans les sociétés à régime matrilinéaire, cela se comprend aisément. A Wanzarba, près de Tera (Niger), où la succession à la chefferie était matrilinéaire, les Français durant la période coloniale, pour aligner les habitants de ce village sur les autres villages songhaï, avaient nommé un homme pour commander cette agglomération. Mais les Sonianké [2] eux, n'en ont pas moins conservé leur kassey (prêtresse) qui continue jusqu'à nos jours à assumer la responsabilité du pouvoir spirituel. Ailleurs aussi, les femmes apparaissent aux gens comme ayant joué un rôle de tout premier plan dans l'évolution historique des peuples. Filles, sœurs, épouses et mères de rois, comme cette étonnante Luedji qui fut tout cela successivement et mérita le titre de Swana Mulunda (mère du peuple Lunda), elles étaient bien placées pour peser sur les événements. La célèbre Amina qui, dans les pays hawsa, conquit au XVe siècle pour le compte de Zaria tant de terres et de villes portant encore son nom, n'est qu'un autre modèle parmi des milliers de l'idée que les femmes ont su donner aux sociétés africaines de leur autorité historique. Et cette idée est vivante jusqu'à présent en Afrique, après le rôle joué par la femme dans la guerre d'Algérie, et dans les partis politiques au cours de la lutte nationaliste pour l'indépendance au sud du Sahara. Certes, la femme africaine est utilisée aussi pour le plaisir et la décoration, comme nous le suggèrent celles qu'on nous montre attifées de tissus d'importation autour du roi du Dahomey présidant une fête coutumière. Mais dans le même spectacle participaient les amazones, fer de lance des troupes royales contre Oyo et contre les envahisseurs colonialistes à la bataille de Cana (1892). Par leur participation au travail de la terre, à l'artisanat et au commerce, par leur ascendant sur leurs fils, qu'ils soient princes ou manants, par leur vitalité culturelle, les femmes africaines ont toujours été considérées comme actrices éminentes de l'histoire des peuples. Il y a eu et il y a toujours des batailles pour ou par les femmes. Car les femmes elles-mêmes ont souvent joué le rôle dévolu à la ruse ou à la trahison par la séduction. Comme dans le cas de la sœur de Soundjata ou des femmes envoyées par le roi de Ségou Da Monzon chez

2. Dans ce clan, le pouvoir se transmet « par le lait », bien qu'on admette que le lien du sang contribue à le renforcer. Mais chez les Cerko, c'est uniquement par la voie du lait que le pouvoir se transmet.

ses ennemis. Malgré une ségrégation apparente dans les réunions publiques, chacun sait en Afrique que la femme est omniprésente dans l'évolution. La femme, c'est la vie. Et aussi la promesse de l'expansion de la vie. C'est par elle d'ailleurs que des clans différents consacrent leurs alliances. Peu loquace en public, elle fait et défait les événements dans le secret des cases. Et l'opinion publique formule ce point de vue dans le proverbe « Les femmes peuvent tout gâter, elles peuvent tout arranger. »

Au total, tout se passe comme si en Afrique la permanence des structures élémentaires des communautés de base à travers le mouvement historique avait conféré à tout le processus un caractère populaire très remarquable. La faible envergure des sociétés a fait de l'histoire l'affaire de tout le monde. Malgré la médiocrité technique des moyens de communication (bien que le tam-tam assurât la télécommunication de village en village), la faible ampleur de l'espace historique était à la mesure de l'appréhension mentale d'un chacun. D'où l'inspiration « démocratique » incontestable qui anime la conception de l'Histoire par les Africains dans la plupart des cas ! Chacun avait le sentiment de compter et de pouvoir, en dernier ressort, se soustraire à la dictature, ne serait-ce qu'en faisant sécession le cas échéant, pour se réfugier dans l'espace disponible. Chaka lui-même l'a éprouvé à la fin de sa carrière. Ce sentiment de faire l'Histoire, même à l'échelle du microcosme villageois, comme le sentiment d'être seulement une molécule dans le courant historique créé au sommet par le roi assimilé à un démiurge, sont très importants pour l'historien. Car en eux-mêmes ils constituent des faits historiques et contribuent à leur tour à créer l'histoire.

Le temps africain est un temps historique

Mais peut-on considérer le temps africain comme un temps historique ? Certains l'ont nié et ont soutenu que l'Africain ne conçoit le monde que comme une réédition stéréotypée de ce qui fut. Il ne serait donc qu'un incorrigible disciple du passé répétant à tout venant : « C'est ainsi que nos ancêtres l'ont fait » pour justifier tous ses faits et gestes. S'il en était ainsi, Ibn Baṭṭūṭa n'aurait trouvé à la place de l'empire du Mali que des communautés préhistoriques vivant dans des abris creusés dans des roches et des hommes vêtus de peaux de bêtes. Le caractère social même de la conception africaine de l'Histoire lui donne une dimension historique incontestable, car l'Histoire c'est la vie croissante du groupe. Or à cet égard on peut dire que pour l'Africain le temps est dynamique. Ni dans la conception traditionnelle, ni dans la vision islamique qui influencera l'Afrique, l'homme n'est le prisonnier d'un piétinement statique ou d'un recommencement cyclique. Bien sûr, en l'absence de l'idée du temps mathématique et physique comptabilisé par addition d'unités homogènes, et mesuré par des instruments confectionnés à cet effet, le temps demeure un élément vécu et social. Mais dans ce contexte, il ne s'agit pas d'un élément neutre et indifférent. Dans la conception globale du monde, chez les Africains, le temps est le lieu où l'homme peut sans

cesse procéder à la lutte contre la décroissance et pour le développement de son énergie vitale. Telle est la dimension principale de l'« animisme »[3] africain où le temps est le champ clos et le marché dans lequel se heurtent ou se négocient les forces qui hantent le monde. Se défendre contre toute diminution de son être, accroître sa santé, sa forme physique, la taille de ses champs, la grandeur de ses troupeaux, le nombre de ses enfants, de ses femmes, de ses villages, tel est l'idéal des individus comme des collectivités. Et cette conception est incontestablement dynamique. Les clans Cerko et Sonianké (Niger) sont antagonistes. Le premier qui représente le passé et tente de régner sur la nuit, s'attaque à la société. Le second au contraire est maître du jour; il représente le présent et défend la société. Ce symbolisme à lui seul est éloquent. Mais voici une strophe significative de l'invocation magique chez les Songhaï.

« Ce n'est pas de ma bouche
c'est de la bouche de A
qui l'a donné à B
qui l'a donné à C
qui l'a donné à D
qui l'a donné à E
qui l'a donné à F
qui me l'a donné.
Que le mien soit meilleur dans ma bouche
que dans celle des anciens. »

Il y a ainsi chez l'Africain la volonté constante de se réclamer du passé qui constitue pour lui comme une justification. Mais cette invocation ne signifie pas l'immobilisme et ne contredit pas la loi générale de l'accumulation des forces et du progrès. D'où la formule « Que le mien soit meilleur dans ma bouche que dans celle des anciens ».

Le pouvoir en Afrique noire s'exprime souvent par un mot qui signifie « la force »[4]. Cette synonymie marque l'importance que les peuples africains assignent à la force, sinon à la violence dans le déroulement de l'Histoire. Mais il ne s'agit pas simplement de la force matérielle brute. Il est question de l'énergie vitale qui intègre une polyvalence de forces, lesquelles vont de l'intégrité physique à la chance, et à l'intégrité morale. La valeur éthique est considérée en effet comme une condition « sine qua non » de l'exercice bénéfique du pouvoir. De cette idée témoigne la sagesse populaire qui, dans de nombreux contes, met en scène des chefs despotiques finalement châtiés et en tire littéralement la morale de l'histoire. Le *Ta'rīkh-al-Sūdān* et le *Ta'rīkh-el-Fattāsh* ne tarissent pas d'éloges sur les mérites de al-Ḥajj Askiya Muḥammad. Il est vrai qu'ils y étaient matériellement intéressés : Mais ils mettent systématiquement en relation les vertus de ce prince avec sa « fortune ». Ainsi pense aussi Bello Muḥammad qui invite Yacouba Baoutchi à méditer sur l'histoire de l'empire Songhaï : c'est grâce à sa justice que Askiya Muḥammad a non

3. « L'animisme », ou mieux encore la religion traditionnelle africaine, se caractérise par le culte rendu à Dieu et aux forces des esprits intermédiaires.
4. Fanga (en bambara), panga (en moré), pan (en samo).

seulement maintenu, mais renforcé l'héritage de Sonni Ali. Et c'est quand les fils d'Askiya se sont écartés de la justice de l'islam que leur empire s'est disloqué en se morcelant en multiples principautés impuissantes.

Pour le fils d'Usman dan Fodio, le même principe vaut pour leur propre gouvernement: « Jette un regard sur le passé, sur tous ceux d'autrefois qui ont commandé avant nous… Il existait avant nous des dynasties millénaires dans le pays hawsa. Dans ceux-ci, de nombreux peuples avaient acquis de grands pouvoirs qui se sont écroulés parce qu'éloignés de leur base organisée dans la justice, de leurs coutumes et traditions, altérées par l'injustice. Pour durer quant à nous, notre force doit être la force de la vérité et celle de l'islam. Le fait pour nous d'avoir tué Yunfa[5] d'avoir détruit l'œuvre de Nafata, d'Abarchi et de Bawa Zangorzo peut impressionner les générations actuelles en dehors même de l'influence de l'islam. Mais celles qui viendront après nous, n'apercevront plus tout cela: elles nous jugeront par la valeur de l'organisation que nous leur aurons laissée, par la force permanente de l'islam que nous aurons établie, par la vérité et la justice que nous aurons su imposer dans l'Etat. »

Cette vision élevée du rôle de l'éthique dans l'Histoire ne provient pas seulement des convictions islamiques du leader de Sokoto. Dans les milieux « animistes » aussi, l'idée existe que l'ordre des forces cosmiques peut être dérangé par des agissements immoraux, et que ce déséquilibre ne peut être que préjudiciable à son auteur. Cette vision du monde où les valeurs et exigences éthiques font partie intégrante de l'ordonnance même du monde peut apparaître comme mythique. Mais elle exerçait une influence objective sur les comportements des hommes et singulièrement sur de nombreux leaders politiques africains. Dans ce sens, on peut dire que si l'Histoire est souvent justification du passé, elle est aussi exhortation pour l'avenir. Dans les systèmes préétatiques, l'autorité morale cautionnant ou corrigeant éventuellement la conduite des affaires publiques était assumée par des sociétés spécialisées, parfois secrètes, tel le lo du peuple Senoufo, ou le poro de la Haute-Guinée. Ces sociétés constituaient souvent des pouvoirs parallèles chargés de jouer le rôle de recours en dehors du système établi. Mais elles finissaient parfois par se substituer clandestinement au pouvoir constitué. Elles apparaissaient alors aux gens comme des centres occultes de décision, confisquant au peuple l'emprise sur sa propre Histoire. Dans le même type de sociétés, l'organisation en classes d'âges est une structure de première importance pour la conduite de l'histoire du peuple. Cette structure, dans la mesure où elle est établie d'après une périodicité connue, permet de remonter dans l'histoire des peuples jusqu'au XVIIe siècle. Mais elle remplissait aussi un rôle spécifique dans la vie des sociétés. En effet, même dans les collectivités rurales sans innovation technique majeure et par conséquent assez stables, les conflits de générations n'étaient pas absents. Il importait donc de les prendre en charge pour ainsi dire, en ordonnant le flux des générations et en structurant les relations entre elles pour éviter qu'elles ne dégénèrent en affrontements violents par mutation brusque. La génération engagée dans

5. Princes du Gobir.

l'action délègue un de ses membres à la génération des jeunes qui la suit immédiatement. Le rôle de cet adulte n'est pas d'éteindre l'impatience de ces jeunes, mais d'en canaliser la fougue irréfléchie qui pourrait être néfaste à l'ensemble de la collectivité, et en tout cas préparerait mal les intéressés à assumer leurs responsabilités publiques[6].

La conscience du temps passé était très vive chez les Africains. Ce temps qui pèse lourdement sur le présent n'annihile cependant pas le dynamisme de celui-ci, comme en témoignent de nombreux proverbes. La conception du temps telle qu'on la décèle dans les sociétés africaines n'est certainement pas inhérente ou consubstantielle à une sorte de « nature » africaine. C'est la marque d'un stade dans le développement économique et social. A preuve les différences flagrantes qu'on note même aujourd'hui entre le temps-argent des citadins africains et le temps tel qu'il est appréhendé par leurs contemporains et confrères des brousses. L'essentiel est que l'idée de développement à partir d'origines recherchées soit présente. Même sous l'écorce des contes et des légendes, ou les scories des mythes, il s'agit d'un effort pour rationaliser le développement social. Parfois même des efforts encore plus positifs ont été faits pour entamer le calcul du temps historique. Celui-ci peut être lié à l'espace, comme quand on parle du temps de faire un pas pour qualifier une durée minimale. Il peut être lié à la vie biologique, comme le temps d'une inspiration et d'une expiration. Mais il est souvent lié à des facteurs extérieurs à l'homme individuel, les phénomènes cosmiques, climatiques et sociaux par exemple, surtout quand ils sont récurrents. Dans la savane soudanaise, on compte généralement l'âge chez les adeptes des religions traditionnelles africaines par le nombre de saisons des pluies. Pour dire qu'un homme est âgé, on dit couramment soit le nombre de saisons des pluies qu'il a vécues, soit d'une façon plus elliptique qu'il « a bu beaucoup d'eau ».

Des systèmes de comput plus perfectionnés ont parfois été mis sur pied[7]. Mais le pas décisif ne sera fait dans ce domaine que par l'utilisation de l'écriture. Encore que l'existence d'une classe lettrée ne garantisse nullement la prise de conscience par tout le peuple d'une histoire collective. Du moins permet-elle de jalonner le flux historique de repères qui en organisent le cours.

Par ailleurs, l'accession aux religions monothéistes, ancrées dans une histoire donnée, a contribué à doubler la représentation du passé collectif, de « modèles » qui apparaissent souvent en filigrane dans les récits. Par exemple

6. Par exemple chez les Alladian de Moosou (près d'Abidjan), l'organisation par générations (au nombre de cinq, chacune « régnant » neuf ans) reste en vigueur y compris pour les tâches de type « moderne » : construction, réjouissances pour un diplôme ou une promotion…

7. Ivor WILKS montre ainsi, en critiquant le livre de D.P. HENIGE : *The chronology of oral tradition : quest for a chimera*, que les Akan (Fanti, Ashanti…) disposaient d'un système de calendrier complexe, avec la semaine de sept jours, le mois de six semaines, l'année de neuf mois, ajusté périodiquement au cycle solaire selon une méthode encore incomplètement élucidée. « Il était donc possible, dans le cadre du calendrier Akan, de se référer par exemple au dix-huitième jour du quatrième mois de la troisième année du règne de l'Ashantihene Osei Bonsu. » Méthode de datation encore courante dans les pays européens au XVIII[e] et même au XIX[e] siècle. Cf. I. Wilks, 1975, pp. 279 et ss.

sous forme de rattachements arbitraires des dynasties aux sources de l'islam *dont les valeurs et les idéaux serviront aux prophètes noirs pour bouleverser* le cours des choses dans leur pays d'origine.

Mais le bouleversement du temps s'opère surtout par l'entrée dans l'univers du rendement économique et de l'accumulation monétaire. Alors seulement le sens du temps individuel et collectif se transforme par l'acculturation aux schémas mentaux en vigueur dans les pays qui influencent économiquement et culturellement les Africains. Ceux-ci découvrent alors que souvent c'est l'argent qui fait l'Histoire. L'homme africain, si proche de son Histoire qu'il avait l'impression de la forger lui-même dans des microsociétés, affronte alors à la fois le risque d'une gigantesque aliénation et la chance d'être coauteur du progrès global.

CHAPITRE 3

Tendances récentes des recherches historiques africaines et contribution à l'histoire en général

P.D. Curtin

Le but de ce volume et des volumes ultérieurs est de faire connaître le passé de l'Afrique tel que le voient les Africains. C'est une juste perspective — peut-être l'unique façon d'accéder à un effort international ; c'est aussi la plus en faveur chez les historiens de l'Afrique, tant en Afrique qu'outre-mer. Pour les Africains, la connaissance du passé de leurs propres sociétés représente une prise de conscience de soi indispensable à l'établissement de leur identité dans un monde mouvant et divers. Aussi, loin d'être considérée comme une coûteuse fantaisie, bonne à mettre de côté jusqu'à ce que soient bien en main des éléments plus urgents du développement, la résurrection de l'histoire de l'Afrique s'est révélée, au cours des dernières décennies, comme un élément essentiel du développement africain. C'est pourquoi, en Afrique et ailleurs, le premier souci des historiens a été de dépasser les vestiges de l'histoire coloniale et de renouer avec l'expérience historique des peuples africains. D'autres chapitres, d'autres volumes traiteront de ces retrouvailles, de l'histoire en tant que tradition vivante et constant épanouissement, du rôle des connaissances historiques dans l'élaboration de nouveaux systèmes d'éducation à l'usage de l'Afrique indépendante. Ce chapitre-ci traitera de la signification, au dehors, de l'histoire de l'Afrique ; d'abord, aux yeux de la communauté internationale des historiens, puis pour l'ensemble du grand public cultivé.

Le fait que l'histoire de l'Afrique ait été fâcheusement négligée jusqu'aux années 1950 n'est, dans le domaine des études historiques, que l'un des symptômes d'un phénomène plus vaste. L'Afrique n'est pas seule à tenir

de l'époque coloniale un héritage intellectuel qu'il convient de transcender. Au XIXe siècle, les Européens ont conquis et subjugué la plus grande partie de l'Asie, tandis que, dans l'Amérique tropicale, le sous-développement et la domination exercée par les Européens d'outre-mer sur les populations afro-américaines et indiennes ont reproduit les conditions du colonialisme là-même où les conventions du droit international signalaient un groupe d'Etats indépendants. Au XIXe siècle et au début du XXe, la marque du régime colonial sur les connaissances historiques fausse les perspectives en faveur d'une conception européo-centrique de l'histoire du monde, élaborée à l'époque de l'hégémonie européenne. Dès lors, elle est diffusée partout grâce aux systèmes éducatifs institués par les Européens dans le monde colonial. Là même où jamais les Européens n'avaient dominé, leurs connaissances, y compris les aspects de l'historiographie européo-centrique, faisaient souvent autorité par suite de leur modernisme.

Aujourd'hui, cette vision européo-centrique du monde a presque disparu des meilleurs ouvrages historiques récents; mais elle est encore en honneur chez de nombreux historiens et dans le grand public, aussi bien non occidental qu'occidental[1]. Cette persistance provient de ce que, généralement, on «apprenait l'histoire» à l'école et que l'occasion ne se présentait plus de réviser les données acquises. Les historiens spécialisés dans la recherche éprouvent eux-mêmes des difficultés à se tenir au fait des découvertes étrangères au champ de leurs activités. Au regard des toutes dernières recherches, les manuels sont en retard de dix à vingt ans, tandis que les ouvrages d'histoire générale conservent souvent les préjugés désuets d'un savoir suranné. Aucune interprétation nouvelle, aucun élément nouveau n'acquiert droit de cité sans lutte.

En dépit des délais qui séparent la découverte de la vulgarisation, les études d'histoire traversent, dans leur ensemble, une double révolution. Commencée peu après la Seconde Guerre mondiale, celle-ci n'est pas encore achevée. Il s'agit, d'une part, de la transformation de l'histoire en partant de la chronique pour aboutir à une science sociale s'occupant de l'évolution des sociétés humaines, d'autre part, de la substitution aux préjugés nationaux d'une vision plus large.

Vers ces nouvelles tendances, les contributions sont venues de tous côtés: de l'Europe elle-même, d'historiens de l'école nouvelle en Afrique, en Asie, en Amérique latine, des Européens d'outre-mer, de l'Amérique du Nord et de l'Océanie. Leurs efforts pour élargir le cadre de l'histoire se sont portés simultanément sur des peuples et des régions jusque-là négligés, ainsi que sur certains aspects de l'expérience humaine précédemment ensevelis sous les conceptions traditionnelles et étroites de l'histoire politique et militaire. Dans ce contexte, le seul avènement de l'histoire africaine constituait en soi un précieux concours; mais cela pouvait simplement aboutir à ajouter à d'autres, une nouvelle histoire

1. Le terme « Occident» est employé dans ce chapitre pour désigner les régions du monde qui sont culturellement européennes ou dont la culture est surtout dérivée de celle de l'Europe; il englobe donc, outre celle-ci, les Amériques, l'URSS, l'Australie et la Nouvelle-Zélande.

particulariste, valable en soi, susceptible d'aider au développement de l'Afrique, mais non d'apporter à l'histoire du monde la plus éloquente des contributions.

Il n'est pas douteux que le chauvinisme n'ait été l'un des traits les plus profondément marqués de l'ancienne tradition historique. Dans la première moitié du XX[e] siècle, à peine l'historien de qualité commence-t-il à se défaire de l'antique tendance à considérer l'histoire comme propriété quasi privée. Dans cet esprit, l'histoire d'une société donnée n'a de valeur qu'en soi ; elle perd, à l'extérieur, toute signification. Au mieux, l'intérêt manifesté par des étrangers s'apparente à l'indiscrétion ; au pire, il est espionnage académique. Cette insistance à s'approprier l'histoire est particulièrement marquée dans la tradition européenne du début du XX[e] siècle. Les autorités responsables de l'éducation ont tendance à considérer l'histoire comme histoire nationale, non comme une histoire générale de l'Europe, encore moins comme une vision équilibrée de l'histoire du monde. Mythe avoué, l'histoire servait à forger l'orgueil national et l'idée de sacrifice à la Patrie. Lord Macaulay a écrit que l'histoire était à la fois un récit et un « instrument d'éducation politique et morale »[2]. On en attendait qu'elle inculquât le patriotisme, non qu'elle inspirât des vues justes sur le développement de l'humanité. Ce point de vue prévaut toujours dans la plupart des systèmes éducatifs.

Quelques historiens ont fait valoir des objections — les uns au nom de la science, d'autres au nom de l'internationalisme — mais la plupart d'entre eux ont considéré comme normaux les préjugés nationalistes, aussi indésirables qu'ils fussent. En France, il est toujours possible d'accéder à l'agrégation d'histoire tout en ne possédant sur l'Europe située au-delà des frontières françaises que des connaissances rudimentaires — sans parler de l'Asie, de l'Afrique ou de l'Amérique. Dans plusieurs universités anglaises, il est toujours possible d'obtenir une licence és lettres, avec mention, sur la base de la seule histoire anglaise. Cet emploi du mot « anglais » *(english)* au lieu de « britannique » *(british)* est intentionnel. Le collégien « anglais » a toutes les chances d'en savoir plus long sur l'histoire de Rome que sur celle du Pays de Galles, de l'Ecosse ou de l'Irlande avant le XVIII[e]. Compte tenu des variantes idéologiques, le problème est sensiblement le même en Europe orientale. Seuls les pays européens de moindre importance — le groupe du Benelux, la Scandinavie — semblent considérer plus facilement l'Europe comme un tout.

De même, la méthode nord-américaine fondée (comme ses homologues européennes) sur l'histoire de la civilisation est toujours ethnocentrique. Le problème qu'elle pose est « Comment sommes-nous devenus ce que nous sommes ? », et non pas « Comment l'humanité est-elle devenue ce que nous voyons aujourd'hui ? ».

Au fur et à mesure qu'ils rejetaient les tendances européo-centriques de leur propre histoire nationale, c'est aux historiens de chaque continent que revenait la tâche de progresser jusqu'à une histoire du monde véridique, dans laquelle l'Afrique, l'Asie et l'Amérique latine auraient un rôle acceptable sur

2. Thomas BABINGTON MACAULAY, 1835 et 1971.

le plan international. Elle revenait plus particulièrement aux historiens dont les travaux portaient sur les cultures différentes et aux historiens africains qui se mettaient à écrire sur l'Asie ou l'Amérique latine, aux Européens ou aux Américains du Nord qui commençaient à interpréter l'histoire de l'Afrique ou de l'Asie au profit de leurs compatriotes, en s'efforçant de s'affranchir des préjugés européo-centriques.

Dans le cadre de cet effort général, le rôle des historiens de l'Afrique — sur le continent et outre-mer — revêtait une importance particulière; ne serait-ce que parce que l'histoire africaine avait été plus négligée que celle des régions non européennes équivalentes, et que les mythes racistes 1'avaient plus encore défigurée que celles-ci. Le racisme on le sait est l'un des fléaux les plus difficiles à extirper en raison de son caractére protéiforme. Théorisé sous des formes diverses depuis le XVIe siècle, il s'est incarné dans l'histoire de façon aiguë et sous forme de génocide à certaines périodes: traite des Noirs, Seconde Guerre mondiale. II survit encore comme un défi monstrueux en Afrique du Sud et ailleurs. Et cela malgré les travaux de l'Unesco[3] et d'autres institutions pour en démontrer la nature irrationnelle. Mais la cure des préjugés est longue, car le racisme est répandu de façon diffuse et immanente dans les manuels scolaires, les présentations audio-visuelles partiales, et l'héritage de « données » psychiques plus ou moins conscientes charriées parfois par l'éducation religieuse et plus souvent encore par l'ignorance et l'obscurantisme. Dans cette bataille, un enseignement scientifique de l'histoire des peuples constitue l'arme stratégique décisive. Dès lors que le racisme pseudo-scientifique occidental du XIXe siècle graduait l'échelle des valeurs en tenant compte des différences physiques, et que la plus évidente de ces différences était la couleur de la peau, les Africains se retrouvaient automatiquement au bas de l'échelle parce qu'ils semblaient différer le plus des Européens, qui s'en octroyaient automatiquement le sommet. Les racistes ne cessaient de proclamer que l'histoire de l'Afrique n'avait ni importance ni valeur: les Africains ne pouvant être les auteurs d'une « civilisation » digne de ce nom, il n'était chez eux rien d'admirable qui n'eût été copié ailleurs. C'est ainsi que les Africains devinrent objet — et jamais sujet — de l'histoire. On les jugeait aptes à recueillir des influences étrangères sans apporter en échange la moindre contribution à 1'ensemble du monde.

II y avait déjà longtemps — au début du XXe siècle — que le racisme pseudo-scientifique exerçait son maximum d'influence. Après 1920, celle-ci déclinait chez les spécialistes des sciences sociales et naturelles. Après 1945, elle disparaissait virtuellement des milieux scientifiques respectables. Mais l'héritage de ce racisme se perpétuait. Au niveau des connaissances de l'homme de la rue, ce racisme était alimenté par une recrudescence des tensions raciales urbaines coïncidant avec l'apparition, dans les villes occidentales, d'immigrants de souche africaine ou asiatique de plus en plus nombreux. II était étayé par le souvenir, gardé par la population, des leçons

3. Cf. chapitre 11. note sur « Races et histoire en Afrique».

apprises à l'école et, pour les écoliers de 1910 — époque où le racisme pseudo-scientifique constituait la doctrine officielle de la biologie —, l'heure de la retraite ne devait sonner qu'après 1960. Bien plus insidieuse encore était la survie des conclusions fondées sur des allégations racistes après que celles-ci avaient cessé d'avoir un sens. Le postulat « l'histoire de l'Afrique n'offre pas d'intérêt parce que les Africains sont de race inférieure » était devenu insoutenable ; mais certains intellectuels occidentaux se souvenaient vaguement que « l'Afrique n'a pas de passé », bien qu'ils en eussent oublié la raison.

Sous cette forme ou sous une autre, l'héritage du racisme ne cessait de consolider un chauvinisme culturel porté à considérer la civilisation occidentale comme la seule « civilisation » véritable. Vers la fin des années 60, sous le simple titre « Civilisation », la BBC présentait une longue série d'émissions consacrée exclusivement à l'héritage culturel de l'Europe occidentale. Sans doute, de temps à autre, d'autres sociétés étaient-elles considérées comme « civilisées » ; mais vers le milieu du siècle, le degré d'alphabétisation détermine la ligne de partage entre la civilisation et… le reste. En grande partie illettrées à l'époque précoloniale, les sociétés africaines étaient rejetées dans la catégorie des « primitifs ». Pourtant, la plus grande partie de l'Afrique était, en fait, lettrée, en ce sens qu'une classe de scribes savait lire et écrire — mais non, certes, au sens d'une alphabétisation massive, qui partout avait été un phénomène postindustriel. L'Ethiopie possédait son ancienne écriture guèze. Toute l'Afrique islamique — l'Afrique du Nord, le Sahara, la frange septentrionale de la zone soudanaise, du Sénégal à la mer Rouge, et les villes côtières de la cote orientale jusqu'au détroit du Mozambique — avait utilisé l'écriture arabe. Avant même l'époque coloniale, l'arabe avait pénétré, çà et la, la forêt tropicale par le truchement des marchands Diula, tandis que le portugais, l'anglais et le français écrits servaient normalement de langues commerciales le long des côtes occidentales. Néanmoins, secondé par l'ignorance, le chauvinisme culturel conduisait les autorités occidentales à établir à la limite du désert la démarcation entre alphabétisation et non-alphabétisation ; la désastreuse tendance à séparer l'histoire de l'Afrique du Nord de celle de l'ensemble du continent s'en trouvait renforcée.

Toutefois, l'exclusion des « non-civilisés » du royaume de l'histoire n'était que l'une des facettes d'un élément beaucoup plus important de la tradition historique occidentale. Les masses occidentales étaient, elles aussi, frappées par cette exclusion ; non, sans doute, par suite de préventions de classe manifestes mais, simplement, en conséquence du caractère didactique de l'histoire, chaque fois que la louange des hommes célèbres était en mesure de proposer des modèles à l'émulation. Cependant, ce n'est pas au hasard que ees modèles devaient d'être généralement choisis parmi les riches et les puissants, tandis que l'histoire devenait le récit des faits et gestes d'une mince élite. Les types de comportement affectant l'ensemble de la société étaient minimisés ou ignorés. L'histoire des idées n'était pas l'histoire de ce que pensaient les gens ; ce fut l'histoire des « grands desseins ». L'histoire économique n'était pas celle de l'économie ou des comportements

économiques; c'était l'histoire de telles politiques économiques gouvernementales importantes, de telles firmes privées, de telles innovations dans la vie économique. Si les historiens européens se désintéressaient aussi complétement d'un large secteur de leur propre société, comment auraient-ils pu s'intéresser à d'autres sociétés, à d'autres cultures ?

Jusqu'ici, les deux tendances révolutionnaires qui se manifestent au sein des études historiques récentes ont suivi des cours étroitement paralléles — simplement parce que l'histoire européo-centrique et l'histoire des élites s'alimentaient aux mêmes sources. Mais c'est lentement que se nouera l'alliance potentielle entre ceux qui travaillaient à élargir le champ de l'étude de la société occidentale et ceux qui s'attachaient à donner une impulsion plus grande aux recherches historiques au-delà du monde occidental. Au départ, les deux groupes progressèrent tout en gardant leurs distances. Le principal souci des historiens de l'Afrique était de démentir l'assertion selon laquelle l'Afrique n'avait pas de passé, ou n'avait qu'un passé sans intérêt. Dans le premier cas, le plus simple était de prendre le taureau par les cornes. A ceux qui prétendaient que l'Afrique n'avait point de passé, les spécialistes de l'Afrique pouvaient opposer l'existence de royaumes et de vastes empires dont l'histoire politique s'apparentait à celle de l'Europe dans ses débuts. Les préventions « élitistes » du public occidental (comme aussi du public africain éduqué à l'occidentale) pouvaient servir de moyen d'action pour démontrer, en dernière analyse, l'importance de l'histoire africaine. Ce n'était là qu'un timide commencement. Il suffisait à dégager les aspects du passé de l'Afrique qui ressemblaient au passé de l'Occident, sans approuver les malentendus soulevés par les divergences de culture. Peu d'historiens s'étaient convaincus, jusque-là, que les empires sont souvent des institutions dures et cruelles, et non pas nécessairement un indice de progrès politique. Peu s'apprêtaient à reconnaître que, par exemple, l'une des grandes réalisations de l'Afrique était peut-étre la société sans Etat, fondée davantage sur la coopération que sur la contrainte, que l'Etat africain s'était organisé de manière à présenter de réelles autonomies locales.

Cette tendance à accepter certaines particularités de l'historiographie classique — en tant que premier pas vers une « décolonisation » de l'histoire africaine — se rencontre communément dans l'étude de la période coloniale, là où existe déjà une histoire « coloniale » officielle, tendant à mettre l'accent sur les activités européennes et à ignorer la part africaine. Au pire, elle montrait les Africains sous l'aspect de barbares pusillanimes ou désaxés. Il s'ensuivait que d'Europe étaient venus des êtres supérieurs, qui avaient fait ce que les Africains n'auraient pu faire eux-mêmes. Même à son plus haut degré d'objectivité, « l'histoire coloniale » n'octroyait aux Africains que des rôles secondaires sur la scène de l'histoire.

Sans rien changer aux rôles, le premier effort pour corriger cette interprétation se borne à modifier les jugements de valeur. De héros qu'ils étaient, au service de la civilisation en marche, explorateurs, gouverneurs des colonies, officiers de l'armée deviennent de cruels exploitants. L'Africain prend figure d'innocente victime, mais on ne lui accorde rien qui ne soit passif.

C'est toujours à une poignée d'Européens que l'Afrique et son histoire doivent d'être ce qu'elles sont. (Sans doute, les Européens ont-ils parfois joué les grands premiers rôles pendant la période coloniale, mais toutes les révisions fondées sur des recherches nouvelles au niveau local permettent de minimiser l'influence européenne telle qu'elle est apparue dans l'« histoire coloniale » publiée avant 1960.)

Un second pas vers la décolonisation de l'histoire de la période coloniale est accompli parallèlement à la vague de mouvements nationalistes réclamant l'indépendance. Voici que des Africains jouent un rôle dans l'histoire ; il est souhaitable de le mettre en pleine lumière. Les spécialistes de la science politique qui écrivirent à l'époque des mouvements d'indépendance ont ouvert les barrières[4]. Peu après, surtout au cours des années 60, les érudits commencent à remonter le temps en quête des racines de la résistance et des mouvements de protestation dans les debuts de l'époque coloniale et, plus loin encore, dans les premiers sursauts de résistance au joug européen[5]. Ces travaux sur les mouvements de résistance et de protestation sont un important correctif, mais on est encore loin d'envisager l'histoire de l'Afrique avec objectivité.

Au dernier stade, la décolonisation de l'histoire africaine pendant l'époque coloniale devra provenir d'une fusion de la révolte contre l'européocentrisme et du mouvement anti-élitiste. La révolution behavioriste a déjà commencé à influencer l'historiographie africaine. Influence encore récente, limitée ; il reste encore beaucoup à publier. Certains historiens ont néanmoins commencé à chercher une méthode commune interdisciplinaire leur permettant d'entamer l'étude de l'histoire de l'agriculture ou celle de l'urbanisation afin de mettre à contribution les autres sciences sociales. D'autres commencent à s'intéresser à de petites régions isolées, dans l'espoir que ces études de microcosmes révéleront la trame de l'évolution de structures économiques et sociales plus importantes et plus complexes[6]. La recherche taille hardiment son chemin dans le domaine des problèmes particuliers à l'histoire économique et religieuse, mais la véritable décolonisation de l'histoire africaine ne fait guère qu'y débuter.

Les progrès de l'histoire analytique — qui est aussi « l'histoire sur le terrain » à base d'investigations et de questions posées sur place, et non pas seulement la compulsion des archives — sont un pas important dans cette direction. L'indépendance à l'égard des archives se montre tout aussi essentielle pour la période coloniale que pour la précoloniale, où la documentation d'archives est relativement rare. De tout temps, le problème de l'« histoire coloniale » a été que, contrairement à ce qui s'est passé et se passe en Europe ou aux Etats-Unis, les archives ont été créées et alimentées par des étrangers. Ceux qui laissent des écrits y ont nécessairement incorporé leurs préjugés,

4. Consulter, par exemple, Thomas HODGKIN, 1956 ; David APTER, 1955 ; James S. COLEMAN, 1958 ; Charles-André JULIEN, 1952.
5. Voir, par exemple, George SHEPPERSON et Thomas PRICE, 1958 ; Y.O. RANGER, 1967 ; John ILIFFE, 1969 ; Robert ROTHBERG et Ali A. MAZRUI, 1970 ; Yves PERSON, 1968.
6. Voir Polly HILL, 1963.

leurs sentiments tant à l'égard d'eux-mêmes que de ceux qu'ils gouvernaient et de leurs rôles respectifs. C'est le cas de l'histoire de la politique intérieure de l'Europe ou des Etats-Unis, où le préjugé n'est que progouvernemental. Dans le monde colonial, il risquait d'entraîner des résultats désastreux pour peu que l'historien négligeât la possibilité de faire entendre un autre son de cloche grâce au témoignage verbal des contemporains de la colonisation.

Peut-être, dans certaines techniques récentes, les historiens de l'Afrique ont-ils quelque retard par rapport à d'autres collègues; mais, en ce qui concerne l'utilisation des traditions orales de l'époque précoloniale plus encore que de la coloniale, ils ont fait œuvre de pionniers. Cette œuvre se répartit sur deux périodes. Entre 1890 et 1914, une génération d'administrateurs lettrés alors au service des puissances coloniales commença à assurer la conservation des traditions orales d'importance historique. La seconde période remonte à une quinzaine d'années. La décennie 1950-1960 s'est terminée sur l'opinion formulée en 1959 par G.P. Murdock; d'après lui, « il était impossible de se fier aux traditions indigènes orales »[7]. La décennie suivante, 1960-1970, s'ouvrait sur la publication de Jan Vansina, *Oral tradition. A study in historical methodology*. Celle-ci indiquait quels contrôles, quelles critiques étaient nécessaires en vue de l'utilisation scientifique des traditions orales. Les travaux historiques récents fondés sur la tradition orale, souvent utilisée conjointement avec d'autres sources de documentation, peuvent être considérés comme un succès remarquable[8]. Le Séminaire de Dakar organisé en 1961 par l'International African Institute sur le thème « L'historien en Afrique tropicale » et celui de Dar-es-Salaam, tenu en 1965, sur le thème « Perspectives nouvelles sur l'histoire africaine » mirent vigoureusement l'accent sur les nouvelles approches nécessaires, soulignant notamment le rôle irremplaçable de la tradition orale comme source de l'histoire africaine ainsi que tout le parti que l'historien peut tirer de la linguistique et de l'archéologie informée par la tradition orale.

Grâce à leurs travaux sur l'époque précoloniale, les historiens de l'Afrique ont déjà influencé les autres sciences sociales. Cette influence se fait sentir sur plusieurs plans. Par-dessus tout, on lui doit d'avoir imposé la reconnaissance du fait que l'Afrique « traditionnelle », n'était pas demeurée statique. Economistes, spécialistes des sciences politiques, sociologues ont tous tendance à étudier la modernisation en se référant aux critères « avant » et « après »; « avant » s'appliquant à la « société traditionnelle » considérée comme virtuellement sans changement; « après », au processus de modernisation impliquant une transformation dynamique de l'image précédente. Observateurs de l'évolution, les historiens étaient à l'affût des changements qui ne cessent d'intervenir dans les sociétés humaines. Leurs recherches des dernières décennies ont apporté la preuve que, dans l'Afrique précoloniale,

7. G.P. MURDOCK, 1959, p. 43.
8. Voir, par exemple, Jan VANSINA, 1973; Raymond K. KENT, 1970; David William COHEN, 1972; l'étude de E.J. ALAGOA, en partie résumée dans son chapitre « The Niger Delta states and their neighbours, 1609-1800 » dans *History of West Africa*, de J.F.A. AJAYI et Michael CROWDER, 2 vol. (Londres, 1971), I: 269-303; A. ROBERTS, 1968, Nairobi; NIANE D.T., 1960, Présence africaine.

institutions, coutumes, cadres de vie, religions et économies ont changé tout aussi rapidement que dans d'autres sociétés, entre les révolutions agricole et industrielle. Le rythme n'est pas aussi rapide que le rythme postindustriel, qui ne laisse pas d'affecter l'Afrique d'aujourd'hui, mais « l'immobilisme » du passé « traditionnel » n'a plus cours nulle part.

C'est aux anthropologues que l'utilisation d'une base, d'un point de départ « traditionnels » a posé les problèmes les plus sérieux. Dès les années 20, la plupart des anthropologues anglophones ont travaillé à partir d'un modèle de société qui permit de mettre l'accent sur le rôle joué par chacun des éléments constitutifs pour maintenir l'ensemble des activités du tout. Ils ont reconnu que les sociétés africaines qu'ils avaient pu examiner avaient beaucoup changé depuis le début du régime colonial, fait qu'ils ont considéré comme nuisible à leur démonstration. A leurs yeux, il convenait de rétablir le décor en se concentrant sur une seule période prise au hasard dans le passé immédiatement antérieur à la conquête européenne. Ils soutenaient qu'on pouvait découvrir la nature de cette société traditionnelle en relevant les données des observations actuelles et en faisant abstraction de tout ce qui ressemblait à une influence extérieure. Le résultat fut le « présent anthropologique ».

Cette approche fonctionnaliste doit beaucoup à Bronislaw Malinowski, qui domina l'anthropologie britannique au cours de la seconde et de la troisième décennie de ce siècle. Elle a beaucoup contribué à la compréhension du « fonctionnement » des sociétés primitives, et les « fonctionnalistes » ont enregistré d'autres progrès importants grâce à l'exploration minutieuse et prolongée des sites, grâce à l'observation en commun, et non pas simplement en questionnant des informateurs. Mais toute médaille a son revers. Les anthropologues se mirent à la recherche de sociétés primitives, d'îlots culturels, bouleversant les idées occidentales de la civilisation africaine. Il en résulta de graves lacunes dans la documentation relative aux sociétés africaines plus importantes et complexes et, partant, un nouvel apport au mythe d'une Afrique « primitive ». Leur effort pour abstraire le présent anthropologique du présent réel contribua à renforcer la conviction qu'en Afrique le changement venait obligatoirement de l'extérieur, dès lors que leurs hypothèses paraissaient dénier toute évolution aux sociétés africaines jusqu'à l'arrivée des Européens. Leur effort pour immobiliser la société témoin afin d'en décrire le fonctionnement de base les a souvent conduits à oublier que cette société qu'ils traitaient, aux fins d'analyse, en société statique, ne l'était pas réellement. Par dessus tout, cet effort allait les empêcher de s'interroger sur les raisons et les moyens de cette évolution ; ce qui eût révélé un tout autre aspect de la société examinée.

Sans doute, le fonctionnalisme aurait-il malgré tout suivi son cours sans l'impact de la discipline historique. Il a subi l'influence des études d'acculturation des années 1940 et 1950, tandis que Claude Levi-Strauss et ses disciples s'engageaient dans une tout autre direction au cours des décennies d'après-guerre. Néanmoins, en ce qui concerne l'anthropologie politique et certains aspects de l'anthropologie sociale, les travaux des historiens de la

période précoloniale ont remis en lumière la dynamique de l'évolution et contribué à donner un nouvel essor à l'anthropologie.

L'étude des religions et des organisations religieuses africaines s'est modifiée sous l'influence des récentes recherches historiques. Les premiers prospecteurs de la religion africaine étaient, pour la plupart, soit des anthropologues en quête d'un ensemble statique de croyances et de pratiques, soit des missionnaires qui acceptaient le concept d'un présent anthropologique en étudiant les religions qu'ils espéraient supplanter. Ils reconnaissaient le dynamisme indéniable de l'islam, dont la diffusion pendant l'époque coloniale avait été plus rapide encore que celle du christianisme. Toutefois, les études les plus importantes sur l'islam ont été patronnées par le gouvernement français, en Afrique du Nord et en Afrique occidentale, en vue de faire échec à une éventuelle dissidence. Le sujet de ces études était moins l'évolution au sein de la religion que les organisations religieuses et leurs chefs. Au cours des dernières décennies, divers facteurs — et non pas seulement les historiens — ont contribué à donner un nouvel essor à l'étude de l'évolution religieuse. Les spécialistes des missions se sont intéressés aux progrès des religions africaines nouvelles, fondées sur des bases en partie chrétiennes, ainsi qu'aux églises indépendantes qui se détachaient des missions européennes. Les anthropologues férus d'acculturation se penchaient sur des travaux similaires et, avant tout curieux du rôle de la religion dans les rébellions coloniales et les mouvements de protestation, les historiens apportaient un concours positif. Concernant la période précoloniale, ils ont été conduits à reconnaître également l'importance évidente et capitale de la réforme religieuse dans l'ensemble du monde islamique. Il en est résulté une prise de conscience plus aiguë de l'évolution des religions non chrétiennes et non musulmanes, encore que les spécialistes des diverses sciences sociales aient à peine commencé à étudier les particularités de cette évolution aussi systématiquemement qu'elles le méritent. A cet égard, l'intérêt récent pour les religions « animistes » ainsi que pour leurs associations souvent secrètes au rôle historique maintes fois remarquable, mérite d'être relevé.

Tandis qu'il semble possible aux spécialistes des diverses sciences sociales d'étudier ensemble et avec profit la religion africaine, en procédant à un large échange d'idées et de méthodes, les travaux sur les économies africaines demeurent sévèrement cloisonnés. De même que les historiens de la religion, les spécialises de l'économie ont démontré, au cours des dernières années, que les différents types d'économie ne cessaient d'évoluer et que cette évolution répondait à des incitations d'ordre interne tout autant qu'à des influences d'outre-mer. Cependant, les économistes, et plus particulièrement les spécialistes de la croissance, poursuivent leurs travaux, sans égard pour la culture économique qu'ils tentent de maîtriser. Non seulement ils ont tendance à ignorer le mécanisme de l'évolution en cours, mais beaucoup d'entre eux n'accordent guère plus d'attention aux modèles statiques des anthropologues économistes.

Ainsi, par exemple, pour justifier la théorie de la croissance, convenait-il d'assurer que l'Afrique est, dans une largue mesure, faite d'économies de « subsistance », dans le cadre desquelles chaque unité familiale produit la

presque totalité des biens qu'elle consomme et assure son propre service. Ce point de vue a été plus particulièrement soutenu par Hla Myint, vers 1965, en même temps que la théorie du développement économique « vent-for-surplus », fondée sur la libération des ressources et des moyens de production insuffisamment employés[9]. En fait, aucune communauté de l'Afrique précoloniale ne subvenait si entièrement à ses propres besoins qu'elle ne se livrât à aucun commerce ; et nombreuses étaient les sociétés africaines qui possédaient des réseaux complexes de production et d'exportations particulières à l'intention de leurs voisins. Sur les confins du Sahara, de nombreuses tribus pastorales se procuraient la moitié, si ce n'est plus, de leur consommation annuelle de calories en troquant les produits de leur élevage contre les céréales. D'autres produisaient et vendaient régulièrement les surplus agricoles leur permettant d'acquérir certaines denrées exotiques — sel, bétail, beurre de Galam, noix de kola, dattes. L'erreur qui se dissimule sous le tableau d'une économie africaine statique est, bien entendu, le mythe sempiternel de l'Afrique « primitive », erreur renforcée par la tendance des anthropologues à choisir les communautés les plus simples, et leur ancienne tendance à faire abstraction du temps dans leurs conceptions.

Ces économistes et les anthropologues qui ont étudié, sur le terrain, l'économie africaine ont, évidemment, souligné l'importance du commerce dans l'Afrique précoloniale. Certains ont noté que les économies africaines évoluaient rapidement avant l'arrivée massive des Européens. Cependant, s'écartant de la ligne de pensée orthodoxe, un groupe a fait ressortir les différences plus que les similitudes des cultures économiques. Parfois appelés « substantivistes », par suite de leur insistance à étudier la nature *substantive* de la production et de la consommation, de leur effort, aussi, à relier la façon dont l'homme satisfait ses besoins matériels au cadre élargi d'une société particulière, et non pas à une théorie officielle, les membres de ce groupe ont tenté de prouver que la théorie économiste n'est pas applicable au domaine de leurs recherches[10]. Il en résulte un véritable abîme entre les économistes de l'expansion qui, travaillant sous l'inspiration de théories macro-économiques, accordent peu d'attention aux réalités économiques du moment et les substantivistes qui font fi des théories adverses. Jusqu'ici les spécialistes de l'histoire de l'économie n'ont pas comblé l'abîme, pas plus qu'ils n'ont exercé sur les idées économiques relatives à l'Afrique une influence comparable à celle des historiens sur l'anthropologie ou l'étude des religions. L'histoire africaine a fait des pas de géant, au cours des dernières années spécialement pour lancer des méthodes nouvelles et pour couvrir des zones à peine explorées. Mais elle n'a pas assez tiré profit des voies nouvelles ouvertes ailleurs. Elle n'a pas relevé aussi rapidement que d'autres disciplines le défi de la révolution behavioriste, ni profité des possibilités étonnantes de l'histoire quantitative tant en matière politique que dans le domaine de l'économétrie.

Au cours d'explorations de plus en plus poussées dans le passé de l'Afrique le rayonnement de la nouvelle histoire africaine a été l'œuvre d'un

9. Hla MYINT, 1964.
10. Pour un résumé pertinent de la position, voir George DALTON 1968.

groupe d'historiens de métier pour qui cette histoire est devenue l'objet principal de leur enseignement et de leurs écrits. Si, dans le monde occidental, la connaissance de l'histoire de l'Afrique a tant piétiné, même par rapport à l'historiographie de l'Asie, ou de l'Amérique latine, c'est qu'elle était l'œuvre d'historiens amateurs, d'hommes ayant d'autres activités professionnelles, mais non une position établie dans le monde universitaire, d'hommes à qui faisait donc défaut la possibilité d'influencer les milieux d'historiens dans quelque pays occidental que ce fût. Quelques travaux de recherche sur l'Afrique étaient menés dans les Instituts de Scandinavie ou d'Europe centrale et orientale, dès avant la Seconde Guerre mondiale. Mais ils demeuraient marginaux dans le programme général de l'enseignement supérieur. Ils ne menaient donc pas à la formation d'historiens. Seules exceptions : l'égyptologie et certains aspects du passé de l'Afrique du Nord à l'époque romaine. Pour le reste, on compte, avant 1950, peu d'hommes de métier parmi les historiens de l'Afrique. On trouve des administrateurs coloniaux et des missionnaires. On compte aussi des ecclésiastiques ou des religieux africains, utilisant l'une des langues internationales — tels Carl Christian Reindorf de la Côte-de-l'Or ; Samuel Johnson, pour les Yorouba ; ou le cheikh Moussa Kamara, du Sénégal, dont le *Zuhur ul-Basatin fi Ta'rīkh is-Sawadin* n'est pas encore publié en son entier et commence à peine à être consulté par d'autres historiens[11]. Certains anthropologues se sont aussi penchés sur des thèmes historiques ; mais, en Afrique, avant 1950, aucune université n'a encore proposé un programme satisfaisant de spécialisation en histoire africaine au niveau de la licence. En 1950, il n'est aucun historien de métier qui se consacre exclusivement à la rédaction de l'histoire africaine et à son enseignement. Vingt ans plus tard, près de cinq cents historiens ayant accédé au doctorat ou à une qualification équivalente ont élu l'histoire de l'Afrique comme activité principale.

La rapidité de cette évolution est surprenante. Rétrospectivement, elle s'explique assez bien. En Afrique, en Europe, en Amérique du Nord — et sur chaque continent pour des raisons différentes — la conjoncture politique, intellectuelle et universitaire s'est révélée particulièrement favorable à l'apparition d'une pléiade d'historiens de métier axés sur l'Afrique. En Afrique, depuis la fin des années 40, le besoin s'en faisait d'autant plus sentir qu'un mouvement de plus en plus pressant vers l'indépendance était prévisible, au moins pour la plus grande partie de l'Afrique du Nord et de l'Ouest. Après 1950, la fondation de nouvelles universités créait le besoin d'une histoire renouvelée de l'Afrique envisagée d'un point de vue africain — d'abord au niveau de l'université — de là, descendant jusqu'à l'école en passant par les établissements de formation pédagogique. Parmi les pionniers de cet énorme effort de rééducation, on doit citer K. Onwuka Dike ; il fut le premier d'une génération nouvelle d'historiens africains à franchir les étapes d'une formation pédagogique normale — ce qu'il fit à l'Université de Londres. Des historiens expatriés adhérèrent au mouvement : J.D. Fage, de l'Université

11. S. JOHNSON, 1921 ; Carl Christian REINDORF, 1899 ; Cheikh MOUSSA KAMARA, 1970.

du Ghana (Côte-de-l'Or, à l'époque); J.D. Hargreaves à Forah Bay, dans la Sierra Leone; Christopher Wrigley et Cyril Ehrlich, à Makerere College.

En Afrique francophone, un mouvement parallèle se dessina plus progressivement. Dans les anciens territoires français, les universités continuèrent, longtemps après l'indépendance, à dépendre du système français; en conséquence, elles conservèrent également les traditions historiques françaises. Néanmoins, des pionniers s'orientaient vers une histoire de l'Afrique. Dans ce cadre, de notables contributions ont été apportées: au Sénégal, par Amadou Mahtar M'Bow; en Haute-Volta, par Joseph Ki-Zerbo; au Cameroun, par le père Engelbert Mveng. Dès le début des années 50, les historiens venus de l'extérieur et établis en Afrique francophone, qui allaient jouer un rôle dominant dans les universités, s'adonnaient à la recherche. Déjà, Jan Vansina, qui allait contribuer à l'enseignement de l'Histoire africaine à l'université de Lovanium, était à l'œuvre dans les institutions de recherche du gouvernement belge au Congo et au Rwanda. A l'IFAN à Dakar, Raymond Mauny, futur professeur d'histoire africaine à la Sorbonne, se consacrait à la recherche en Afrique occidentale. Yves Person, encore administrateur colonial, commençait les investigations qui donneront naissance, en 1968, à sa thèse sur Samori et lui permettront de contribuer à l'introduction de l'histoire de l'Afrique dans les universités d'Abidjan et de Dakar. Présence africaine, par sa revue et par les deux grands congrès des Ecrivains et Artistes noirs à Paris et Rome en 1956 et 1959, impulsait vigoureusement ce processus.

Toutes ces activités allaient de pair avec le développement en Afrique même des études historiques africaines. Dans cette rencontre de l'histoire de l'Afrique avec l'histoire du monde, le moment capital est celui où progresse, sur les autres continents, l'étude de l'histoire africaine; progrès parallèles dans le temps à ceux de l'histoire de l'Afrique dans les universités africaines. Dès 1950, Roland Oliver commençait à enseigner l'histoire africaine à l'école des études orientales et africaines à l'Université de Londres. En URSS, D.A. Olderogge et ses collègues de l'Institut ethnographique de Léningrad inauguraient un programme systématique de recherches qui a abouti en temps voulu à la publication de toute la documentation connue sur l'Afrique sud-saharienne depuis le XIe siècle et au-delà, dans les langues de l'Europe orientale, avec traduction et annotations en russe[12]. Pendant cette même décennie, la première chaire d'histoire africaine était créée à la Sorbonne; il y en eut bientôt deux; celle de l'ancien gouverneur des colonies Hubert Deschamps, et celle de Raymond Mauny. De son côté, Henri Brunschwig prenait la direction des recherches sur l'histoire africaine à l'Ecole pratique des hautes études, tandis que Robert Cornevin publiait la première édition de son résumé de l'histoire de l'Afrique, maintes fois révisée et complétée depuis lors.

Au-delà de l'Europe et de l'Afrique, les progrès étaient moins rapides; en Europe même, l'histoire africaine n'a d'abord été admise dans le cycle universitaire que dans les pays colonisateurs. Dans les Amériques, où une grande partie de la population est d'origine africaine, on aurait pu s'attendre

12. KUBBEL L.E. et MATVEIEV V.V., 1960, et 1965.

à une manifestation d'intérêt. Mais, si importants qu'y fussent les vestiges culturels africains, ni le Brésil ni les Caraïbes ne témoignèrent beaucoup d'attention. En Haïti, quelques intellectuels montrèrent de la sollicitude à l'égard de la culture locale à base d'un africanisme datant des premiers travaux du D[r] Price-Mars (1920). A Cuba, l'influence de la culture afro-cubaine se faisait fortement sentir chez certaines personnalités du monde des lettres; entre autres, Nicolas Guillén. Toutefois, pas plus qu'au Brésil, la sympathie manifestée pour une culture afro-américaine ne suscita d'intérêt pour l'Afrique, encore moins pour son histoire. Dans les Antilles britanniques, la décolonisation, y compris la décolonisation de l'histoire locale, bénéficait d'une priorité plus élevée; aussi, même après 1960, le pan-africanisme politique n'eut-il pas de résonance historique chez les intellectuels des Antilles.

L'intérêt était encore plus mince aux Etats-Unis avant 1960; le peu qui existât était concentré sur l'Afrique du Nord. Un récent sondage sur les thèses de doctorat relatives à l'histoire africaine présentées jusqu'à 1960 inclus en fixe le nombre à 74. Total étonnant, à vrai dire. Mais total trompeur. La plupart de ces thèses ont trait à l'Afrique du Nord et sont l'œuvre d'historiens spécialisés soit dans l'histoire ou l'archéologie classiques, soit dans l'histoire de l'Afrique du Nord et du Moyen-Orient, soit — plus généralement — dans la colonisation européenne outre-mer. Seul, ou presque, le hasard avait permis que leur sujet de thèse se rapportât à l'Afrique. De ceux qui avaient choisi comme thème l'histoire coloniale, peu devinrent de vrais spécialistes de l'Afrique. Parmi les pionniers, on rencontre, à Yale, Harry R. Rudin. Dès les années 30, il avait publié des essais sur l'histoire de la colonisation allemande en Afrique; après 1950, son intérêt pour l'Afrique ne cessa de croître. Les Afro-américains formaient un groupe plus important encore. W.E.B. Dubois s'était intéressé à l'Afrique dès le début de sa carrière, bien qu'il n'ait eu la possibilité de s'en occuper qu'au moment de sa retraite et de son émigration au Ghana. Bien avant lui, en 1916, Carter G. Woodson avait fondé *The journal of negro history*. La publication était, en fait, plus afro-américaine qu'africaine, mais l'histoire africaine figurait officiellement dans son optique, et on y trouvait, de temps à autre, des articles sur le passé de l'Afrique. Toutefois, le véritable apôtre de l'histoire de l'Afrique fut William Léo Hansberry, de l'université de Howard, qui mena une campagne solitaire pour l'inscription de l'histoire de l'Afrique au programme d'enseignement des universités américaines et — la ségrégation étant encore appliquée — spécialement des collèges à forte majorité noire des Etats du Sud.

Ainsi, à des degrés divers, les conditions qui assureraient la diffusion de l'histoire africaine en dehors de l'Afrique existaient avant 1960. Aux alentours de cette date, la conquête de l'indépendance en Afrique du Nord et en Afrique tropicale a assuré outre-mer à l'Afrique un renouveau de publicité et suscité l'intérêt populaire, un intérêt qui se portait sur son passé — non sur son présent ni son avenir. Cependant, en divers endroits, les progrès de l'histoire africaine étaient décevants. En dépit de l'importance politique accordée à l'unité africaine, les universités et les étudiants de l'Afrique du Nord n'avançaient qu'imperceptiblement vers une conception plus continentale de l'étude de leur propre passé. Le Maghreb faisait corps avec le monde méditerranéen, le

monde musulman, le monde intellectuel francophone dont Paris était encore le centre. Ces trois mondes suffisaient à mobiliser toute l'attention du public lettré. Il est souvent arrivé aux porte-parole officiels égyptiens de souligner que l'Egypte était africaine tout autant qu'arabe et musulmane, mais les études d'histoire en Egypte relevaient surtout de l'esprit de clocher, alors même que le barrage d'Assouan et les travaux des équipes archéologiques internationales en Nubie appelaient l'attention sur le Nil supérieur.

«Esprit de clocher», c'était aussi — et plus encore — le propre des études historiques en Afrique du Sud. Le contrôle politique exercé par des Européens d'outre-mer dans la République d'Afrique du Sud ne se relâchait pas. Dans les universités, l'histoire africaine passait à peu près inaperçue; l'«histoire», c'était celle de l'Europe et celle de la minorité européenne d'Afrique du Sud. Avec *The Oxford history of South Africa* (1969-1971), l'optique s'élargissait au point d'inclure la majorité africaine, mais l'un des auteurs, l'historien Leonard Thompson, n'enseignait plus en Afrique du Sud; et bien que férue d'histoire, l'autre, Monica Wilson, était une anthropologue. Au Zimbabwe, vers 1960, la tendance était à l'inclusion d'un aperçu de l'histoire africaine dans les études d'histoire, mais la déclaration unilatérale d'indépendance de la minorité blanche à l'égard de la Grande-Bretagne allait renverser la vapeur. Chose curieuse, le Zimbabwe a produit en étudiants de l'histoire de l'Afrique, un pourcentage plus élevé que celui de l'Afrique du Sud, mais la plupart ont dû poursuivre en exil l'exercice de leur profession.

L'Afrique tropicale a été le premier foyer d'étude de l'histoire africaine sur le continent africain et c'est là que les progrès les plus marquants ont été réalisés lors de la première décennie d'indépendance. L'histoire africaine était déjà un élément du programme d'enseignement des universités de cette région, mais il s'agissait alors de trouver un équilibre approprié entre l'histoire locale, régionale, africaine et mondiale, c'est-à-dire, en bref, de décoloniser l'ensemble du programme d'histoire et non de se borner à y ajouter une composante africaine. C'est en Afrique anglophone qu'ont eu lieu les plus grands changements, les normes rigides instituées par les Européens s'y étant assouplies plus vite que dans les pays francophones. L'enseignement de l'histoire de la Grande-Bretagne et de son empire a cédé la place à d'autres matières. L'histoire de l'Empire britannique a tendu à disparaître complètement et celle de la Grande-Bretagne à se fondre avec celle de l'Europe. En ce qui concerne l'enseignement de l'histoire de l'Europe en Afrique, le nouveau courant qui s'est dessiné tend à subordonner les différentes histoires nationales à l'étude de grands thèmes qui transcendent les frontières, comme l'urbanisation ou la révolution industrielle. En même temps les historiens africains ont aussi commencé à s'intéresser à l'histoire d'autres régions — celle du monde islamique au nord, en insistant particulièrement sur son influence au sud du Sahara, celle de l'Amérique latine ou de l'Asie du Sud-Est, parce qu'elles pouvaient être considérées comme recoupant certains aspects de l'expérience africaine, celle de l'Asie de l'Est où la croissance économique du Japon constituait un exemple dont l'Afrique pourrait tirer des leçons. L'impact de l'histoire africaine a ainsi consisté à amener une réorientation générale en direction d'une conception du monde et de son passé qui sera

vraiment afrocentrique — sans s'intéresser exclusivement à l'Afrique et aux Africains comme la vieille tradition européenne s'intéressait exclusivement aux Européens, mais dans le cadre d'une *Weltanschauung* où l'Afrique et non l'Europe est le point de départ.

Ce but n'est pas encore complètement atteint, même dans les plus avancées des universités anglophones. Il faudra inévitablement du temps pour former une nouvelle génération d'historiens africains novateurs qui exploreront de nouvelles voies qu'ils auront choisies eux-mêmes. Les universités francophones ont pris un retard d'environ une décennie : Abidjan, Dakar et Lubumbashi (héritière de Lovanium dans le domaine de l'histoire) sont les plus vieilles universités francophones et leurs professeurs d'histoire ne sont en majorité des Africains que depuis le début des années 1970, alors que cette évolution s'était produite dès le début des années 1960 dans les plus vieilles universités anglophones. Maintenant que des historiens africains sont en poste dans les universités francophones, un réajustement similaire des conceptions de l'histoire mondiale est à prévoir. Mais dès 1963 la réforme des programmes d'histoire intervient dans les écoles secondaires des pays francophones. Elle sera suivie immédiatement de la réforme des programmes des études historiques universitaires dans le cadre du programme du C.A.M.E.S. (Conseil africain et malgache pour l'enseignement supérieur).

L'impact de l'histoire africaine sur la recherche historique et l'enseignement de l'histoire en Europe occidentale est lié à l'ancienne relation coloniale. C'est une des raisons pour lesquelles la France et l'Angleterre ont été les principaux centres européens d'étude de l'histoire africaine.

Certains progrès ont néanmoins été enregistrés ailleurs dans l'enseignement de l'histoire africaine, particulièrement en Tchécoslovaquie et en Pologne, ainsi qu'en URSS, où l'histoire de l'Afrique est systématiquement enseignée à l'Université Patrice-Lumumba de Moscou, dont la mission spécifique consiste à former des étudiants africains. Ailleurs, des spécialistes solitaires poursuivent des recherches dans différents centres universitaires, encore que cela se fasse de façon plus systématique dans les instituts de recherche qui suivent la tradition allemande d'organisation universitaire. Les chercheurs qui se consacrent à l'Afrique sont donc un peu isolés. Cela pourrait fort bien contribuer à expliquer pourquoi les études historiques continuent à ne faire aucune place à l'Afrique dans de nombreuses universités européennes, sauf en Angleterre et en France.

La tradition générale des études historiques s'inspire également d'un esprit de clocher dans ces pays, mais la formation d'administrateurs coloniaux y a pesé d'un poids particulier. A partir de 1955 environ, le processus de rapatriement de ces administrateurs a commencé, et plusieurs d'entre eux ont entamé une nouvelle carrière d'historiens des pays où ils avaient exercé leurs fonctions. Tel a été notamment le cas en France, comme le montre l'exemple des professeurs Deschamps et Person. Pour ce pays comme pour l'Angleterre, la création et la croissance des nouvelles universités africaines, qui datent des années 1950, ont ouvert des emplois en Afrique. De jeunes historiens ont choisi des thèmes africains pour leur apprentissage de la recherche ou ont commencé à s'intéresser à l'histoire africaine lorsqu'ils sont

partis enseigner en Afrique. Puis, dans les années 1960 et 1970, ces historiens expatriés ont été progressivement remplacés par des Africains et réabsorbés dans le corps enseignant de l'ex-métropole, souvent après avoir passé de huit à dix ans en Afrique. Tous ne sont pas revenus enseigner l'histoire africaine, mais le nombre total de ceux qui l'ont fait est significatif. Celui des historiens venant d'universités africaines qui sont entrés dans des universités britanniques entre 1965 et 1975 se situe peut-être entre 60 et 70, ce qui représente 8 à 10% environ du recrutement d'historiens dans les universités britanniques pour cette période. En 1974, trois chaires d'« histoire moderne » (expression qui désignait traditionnellement l'histoire de la Grande-Bretagne moderne) étaient occupées par des historiens dont les principaux travaux de recherche avaient été consacrés à l'Afrique. Il est encore trop tôt pour déterminer l'influence que ce retour d'Afrique aura sur les traditions historiques britanniques en général, mais il se pourrait bien qu'elle soit appréciable.

En France, bien que les chiffres correspondants soient un peu plus faibles et que les enseignants revenus d'Afrique constituent un plus petit pourcentage du recrutement universitaire, on observe un phénomène semblable. Une nouvelle génération d'historiens a commencé à s'intéresser à l'Afrique. A Paris, dans les différentes universités comme au Centre d'études africaines, qui est inter-universitaire, un certain nombre de spécialistes de l'histoire, de la sociologie et de l'archéologie on travaillé plus ou moins longtemps dans des universités africaines, avec lesquelles ils restent en rapport étroit. La situation est très comparable à Aix, Bordeaux et Lyon. Parallèlement, les universités britanniques et françaises ont assuré la formation d'historiens africains chargés de remplacer les expatriés[13]. Ainsi, des institutions comme la School of Oriental and African Studies (SOAS) à Londres et des sections plus éparses de la Sorbonne et des grandes écoles à Paris ont eu tendance à assumer un rôle particulier. A la SOAS, par exemple, 58% de ceux qui ont obtenu un doctorat entre 1963 et 1973 ont commencé par enseigner en Afrique; moins de 20% du total étaient des Britanniques et 13% seulement ont pris leur premier poste dans une université britannique[14]. Cela a quelque peu diminué l'impact direct de la SOAS sur l'éducation britannique, SOAS où se trouve le corps le plus important d'historiens de l'Afrique rassemblé où que ce soit dans le monde par une université. Mais son influence indirecte a été considérable. Outre la SOAS, les universités de Birmingham, du Sussex et d'Edimbourg ont assigné parmi les programmes qu'elles offrent une mission particulière à l'histoire africaine, et au moins huit autres disposent d'un spécialiste de l'histoire africaine qui enseigne régulièrement cette matière à des étudiants du premier cycle.

13. Je tiens à remercier le professeur J.F. Ade AJAYI, de l'Université de Lagos et les professeurs J.D. FAGAE et Roland OLIVER, pour les renseignements qu'ils m'ont donnés au sujet de l'impact de l'histoire africaine sur l'histoire en général en Europe et en Afrique, respectivement. Toute erreur de fait ou d'évaluation que le présent texte pourrait comporter, me serait néanmoins imputable.
14. Roland OLIVER, « African Studies in London, 1963-1973 », (communication non publiée diffusée au Troisième Congrès international des africanistes, Addis-Abeba, décembre 1973).

Ce niveau particulier de développement en Grande-Bretagne était peut-être prévisible, compte tenu des intérêts colonialistes et néo-colonialistes propres à ce pays à l'endroit des structures universitaires africaines. En revanche, l'énorme croissance au cours des années 1960 de la recherche sur l'histoire de l'Afrique, en Amérique du Nord, était d'autant plus imprévisible que les historiens des Etats-Unis n'avaient pas la réputation de traiter équitablement l'histoire des Afro-Américains de leur propre société. La forte minorité de descendants d'Africains présente aux Etats-Unis depuis les origines n'avait pas suscité un intérêt notable pour l'Afrique même chez la plupart des Afro-Américains. Du reste, l'essor soudain des études sur l'histoire africaine peut être observé au Canada comme aux Etats-Unis, bien que le Canada n'ait ni gouverné une partie de l'Afrique, comme la Grande-Bretagne, ni compté parmi ses ressortissants une importante minorité afro-américaine, comme les Etats-Unis.

Avant 1960, c'est à peine si l'histoire de l'Afrique était enseignée en Amérique du Nord. Vers 1959, peu après sa fondation, l'*African Studies Association* ne compte que vingt-et-un membres, résidant aux Etats-Unis ou au Canada, susceptibles de revendiquer la qualité d'historiens. Parmi ceux-ci, moins de la moitié occupent des postes universitaires exigeant d'eux qu'ils consacrent à l'histoire de l'Afrique le meilleur de leur temps. Par ailleurs, le Premier Congrès international des africanistes réunissait à Accra, en 1962, environ huit cents participants devant lesquels le Président Kwame Nkrumah, dans un discours inaugural, brossait les responsabilités de la discipline historique pour l'Afrique nouvelle. Puis c'est l'avalanche. En 1970, le nombre de Nord-Américains spécialisés dans l'archéologie afrcaines atteignait environ 350. Certains étaient historiens; ils avaient débuté dans quelque autre discipline avant de changer de cap, mais la plupart étaient de jeunes étudiants juste sortis du cycle secondaire. Entre 1960 et 1972, les écoles américaines fourniront plus de 300 docteurs d'Etat en histoire africaine. Il y a parmi eux des jeunes venus d'Afrique qui envisagent d'y retourner. Quelques-uns arrivent d'Europe, mais la grande majorité sont des Nord-Américains. Entre Afro et Euro-Américains, la proportion est la même que dans l'ensemble de la population: environ 10% aux Etats-Unis, sensiblement moins au Canada.

Ainsi, deux tendances contradictoires dans le cadre des études historiques ont-elles poussé à la diffusion en Amérique du Nord de l'histoire de l'Afrique. Des idées de la communauté afro-américaine est née la solide conviction que l'Afrique était la propriété des peuples africains et de leurs descendants établis sur d'autres continents exactement comme, en Europe, les histoires nationales étaient devenues la propriété de chaque nation européenne. En un sens, la différence implicite entre les buts de « l'histoire de l'Afrique pour les Africains » et de « l'histoire de l'Afrique dans le cadre de l'histoire mondiale »se manifestait en pleine lumière. Différence, toutefois, n'est pas conflit. Les deux « histoires » ne sont pas incompatibles, bien qu'elles aient choisi de mettre l'accent sur des aspects différents du passé.

De ce fait, la tendance à l'ethnocentrisme en histoire a été plus sérieusement ébranlée en Amérique du Nord qu'ailleurs. Dans de nombreuses écoles, la vieille « histoire du monde », qui n'était en réalité qu'une histoire

de la civilisation occidentale, a fait place au cours des années 1960 à des tendances nouvelles et plus authentiques pour situer l'histoire dans une perspective mondiale, où l'Afrique s'est trouvée mise à égalité avec d'autres grandes zones de culture comme l'Asie du Sud ou de l'Est. De nombreux départements d'histoire des universités nord-américaines ont commencé à passer de l'ancienne division entre histoire américaine et européenne à une division de l'histoire en trois branches, la troisième — celle du Tiers monde — devenant l'égale des deux autres.

Cette évolution est encore loin d'être achevée, mais, parallèlement à la diffusion de l'histoire africaine en Grande-Bretagne et en France et à la réorientation du programme d'enseignement de l'histoire dans les universités africaines, elle marque une étape sur la voie qui assurera à l'histoire africaine son plein impact sur l'histoire en général. À long terme, le succès dépendra des efforts conjugués des spécialistes africains écrivant l'histoire de leurs propres sociétés, de ceux des historiens non africains qui interprètent l'histoire africaine pour d'autres sociétés et d'un élargissement des sciences sociales internationales jusqu'au point où les spécialistes des autres disciplines devront prendre en considération les données africaines avant de se risquer à toute généralisation sur la vie des sociétés humaines.

CHAPITRE 4

Sources et techniques spécifiques de l'histoire africaine aperçu général

Th. Obenga

Les règles générales de la critique historique qui font de l'histoire une technique du document et l'esprit historique qui, lui, demande d'étudier la société humaine dans son cheminement à travers les âges, sont des acquis fondamentaux utilisables pour tous les historiens de tous les pays. L'oubli de ce postulat a longtemps tenu les peuples africains en dehors du champ des historiens occidentaux pour qui l'Europe était, à elle seule, toute l'histoire. En réalité, ce qui était sous-jacent et ne se manifestait pas clairement, c'était la croyance persistante à l'inexistence de l'histoire en Afrique, faute de textes et d'archéologie monumentale.

Il est par conséquent clair que le premier travail historique se confond avec l'*établissement des sources*. Ce travail est lui-même lié à un problème théorique essentiel, à savoir l'examen des procédures techniques du travail historique.

Soutenus par un neuf et profond besoin de connaître et de comprendre, lié à l'avènement de l'ère post-coloniale, des chercheurs ont définitivement fondé l'histoire africaine, bien que la construction d'une méthodologie propre se poursuive encore. D'immenses secteurs de documentation ont été révélés. Ils ont permis à la recherche de se poser de nouvelles questions. Plus les fonds de l'histoire africaine sont connus, plus cette histoire se diversifie et s'édifie différemment, de façon inattendue. Depuis quinze ans environ, un bouleversement des instruments de travail s'est produit et l'on admet volontiers aujourd'hui que des sources existent, plus particulièrement utilisées pour l'histoire africaine : géologie et paléontologie, préhistoire et archéologie, paléobotanique, palynologie,

mesures de radioactivité des isotopes susceptibles de fournir des données chronologiques absolues sur la durée des temps humains, géographie physique, observation et analyse ethno-sociologiques, tradition orale, linguistique historique ou comparée, documents écrits européens, arabes, hindous, chinois, documents économiques ou démographiques propices à un traitement électronique.

L'élasticité des sources de l'histoire africaine reste extraordinaire. Ainsi de nouvelles connivences intellectuelles mettant en rapport inattendu des secteurs naguère distincts doivent toujours être systématiquement recherchées. L'*utilisation croisée des sources* apparaît comme une innovation qualitative. Une certaine profondeur temporelle ne peut être assurée que par l'intervention simultanée de diverses catégories de sources, car un fait isolé reste pour ainsi dire en marge du mouvement d'ensemble. L'intégration globale des méthodes, le croisement des sources, constituent d'ores et déjà une contribution efficace de l'Afrique à la science, voire à la conscience historiographique contemporaine.

La curiosité de l'historien doit suivre plusieurs trajectoires à la fois. Son travail ne se limite pas à établir des sources. Il s'agit de s'approprier, par une solide culture pluridimensionnelle, le passé humain. Car l'histoire est un regard de l'homme actuel sur la totalité des temps.

La plupart de ces sources et techniques spécifiques de l'histoire africaine tirées des mathématiques, de la physique des atomes, de la géologie, des sciences naturelles, des sciences humaines et sociales, sont amplement décrites dans le présent volume. On insistera donc ici sur des aspects et des problèmes non développés ailleurs.

Sans doute, le fait méthodologique le plus décisif de ces dernières années a été l'intervention, dans l'étude du passé humain, des *sciences physiques modernes* avec les mesures de radioactivité des isotopes qui assurent la prise chronologique sur le passé jusqu'aux premiers temps de l'apparition de l'*Homo sapiens* (mesure du carbone 14), et sur des temps antérieurs à un million d'années (méthode du potassium-argon).

Ces méthodes de datation absolue raccourcissent aujourd'hui de façon considérable les discussions en *Paléontologie humaine et en Préhistoire*[1]. En Afrique, les hominiens les plus anciens sont datés de –5 300 000 ans par la méthode K/ar. Cet âge est celui d'un fragment de mâchoire inférieure avec une molaire intacte d'un hominien trouvé par le professeur Bryan Patterson, en 1971, à Lothagam au Kenya. D'autre part, les dents d'hominiens trouvées dans les couches villafranchiennes de la vallée de l'Omo, en Ethiopie méridionale, par les équipes françaises (Camille Arambourg, Yves Coppens) et américaine (F. Clark Howell), ont 2 à 4 millions d'âge. Le niveau de Zinjanthrope (Niveau I) du célèbre gisement d'Olduvai, en Tanzanie, est daté de 1 750 000 ans, toujours par cette méthode du potassium-argon.

1. J. B. BIRDSELL, 1972, p. 299.

Ainsi, grâce à lisotope potassium-argon, la genèse humaine de l'Est africain, la plus ancienne de toutes dans l'état actuel des connaissances, est bien la genèse humaine tout court, pour autant que le monophylétisme soit de plus en plus aujourd'hui une thèse communément admise en Paléontologie générale. Les restes fossiles africains aujourd'hui connus fournissent par conséquent des éléments de réponse décisifs à cette question primordiale des origines humaines, posée de mille manières tout au long de l'histoire de l'humanité : « Où l'homme est-il né ? depuis quand ? »

Les vieilles idées stéréotypées qui plaçaient l'Afrique aux marches et aux marges de l'Empire de Clio sont maintenant complètement modifiées. Les faits, mis en évidence par des sources et des méthodes variées — ici la Paléontologie humaine et la Physique nucléaire —, montrent au contraire clairement toute la profondeur de l'histoire africaine dont les origines se confondent précisément avec les origines mêmes de l'humanité fabriquante.

Des renseignements tirés d'autres sources, les *sciences de la Terre*, par exemple, éclairent également l'histoire de l'Afrique, indépendamment de tout document écrit. La vie et l'histoire des populations du bassin lacustre du Tchad, par exemple, seraient assez difficiles à comprendre sans l'intervention de la Géographie physique. Il convient de souligner la valeur méthodologique de cette approche.

En effet, la vie et les hommes ne sont pas répartis au hasard dans ce bassin du lac Tchad qui présente schématiquement le tableau hypsométrique suivant : une plaine centrale d'accumulation sise entre 185 et 300 m d'altitude ; autour, un anneau assez discontinu de vieux plateaux usés dont la pénéplanation a été parfois masquée par des activités volcaniques récentes ; reliant ces plateaux de 1000 m d'altitude en moyenne et les zones basses d'accumulation, des pentes généralement vives affectées par une érosion active sous climat humide. Précisément, la zone des sols détritiques très meubles qui reçoit la pluie, présente la plus forte densité démographique, soit 6 à 15 habitants au km^2. Sous climat sahélien, une bonne densité se présente encore sur les alluvions fécondées par les infiltrations ou inondations du Tchad. Sur les hauts plateaux de l'Est et du Sud, Darfour et Adamawa, d'où descendent les tributaires du lac, la population se ramène à 1 habitant au km^2. Dans le Nord, déjà saharien, la densité diminue encore. Le visage humain du bassin est par conséquent étroitement lié à un problème de géographie physique, de géomorphologie, qui conditionne le développement humain.

La civilisation a donc reculé devant le désert. Elle s'est repliée sur la limite de la culture du mil et du sorgho sans irrigation, à la latitude approximative du néo-Tchad (les cultures irriguées de légumes, de tabac, de blé dur sont faites, elles, sur les rives du Logone et du Chari). Cultivateurs, bergers et pêcheurs vivent dans la zone méridionale où les eaux fluvio-lacustres fécondent les terres, verdissent les pâturages, attirent périodiquement une foule de pêcheurs. Au contraire, l'érosion, dans les zones désertiques septentrionales, rend le sol instable et la végétation précaire, caractérisée par une brousse épineuse xérophile.

Mais ces structures géomorphologiques ont conditionné encore d'autres activités humaines. Par exemple les invasions des conquérants ont souvent chassé les autochtones cultivateurs des plateaux salubres et des plaines fertiles pour les refouler sur les zones (pentes ou sommets) impropres à l'élevage. De cette façon, les Fulbé ont rejeté les Boum et les Dqurou sur les terrains les moins fertiles de l'Adamawa et les Kiroi du Nord-Cameroun sur les éboulis granitiques du massif montagneux du Mandara. Or, le travail des sols exondés et en pente est certes rude et ingrat pour ces peuples; mais il répond mieux à leur outillage sommaire. Enfin l'existence périodique ou permanente d'aires palustres sur la zone alluvionnaire entraîne un pullulement de moustiques (*Anopheles gambiae*). Il existe d'autre part des gîtes de mouches tsé-tsé (*Glossina palpalis*) sur les bords du Logone et du Chari dans les formations hygrophiles basses à Salix et *Mimosa asperata* qui investissent les dépôts récents. Le paludisme et la maladie du sommeil qui en résultent, transforment ces secteurs en zones répulsives.

Au total, pour avoir une prise concrète sur la vie humaine dans le bassin du Tchad qui a connu autrefois plusieurs fluctuations quaternaires dues à des migrations de climat, l'historien doit nécessairement interroger tout un éventail de sources et techniques particulières, tirées des sciences de la Terre et des *sciences de la vie*: la répartition actuelle des populations, leurs mouvements migratoires passés, leurs activités agricoles, pastorales, etc., sont étroitement conditionnés par l'environnement.

Le cas du bassin lacustre du Tchad n'est qu'un exemple parmi tant d'autres. Là où la curiosité scientifique s'est dégagée de certains schémas restrictifs, les résultats n'ont pas été moins éclairants. Chez les Nyangatom ou Boumi de la vallée de l'Omo, proches des Turkana du nord-ouest du Kenya, une différence frappante existe entre les sangs des hommes testés (300 individus en 1971 et 359 en 1972). Cette différence sur le plan épidémiologique n'était pas observable entre les sexes mais entre les villages (qui regroupent 20 à 300 habitants). Or les villages de ces hommes qui vivent d'élevage, d'agriculture, de cueillette, de chasse et de pêche, obéissent à une organisation clanique précise, compliquée d'une distribution en sections territoriales. Mais il n'y a pas, dans cette société, de chef au-dessus de l'aîné. Ainsi donc, les différences issues de l'organisation sociale territoriale des Nyangatom se trouvent projetées dans la sérologie: la carte des réactions des sérums aux antigènes arboviraux dessine littéralement le cadastre des populations testées[2].

Cet exemple de collaboration dynamique entre le parasitologue et l'anthropologue est instructif pour l'historien qui peut en tirer grand profit. Il ne lui est pas indifférent de connaître l'existence d'un tel matériel documentaire qui peut révéler sa « pertinence » dans l'analyse des comportements sexuels et dans l'étude de la croissance démographique des Nyangatom.

Le problème heuristique et épistémologique fondamental reste toujours le même: l'historien, en Afrique, doit absolument s'éveiller à toutes sortes

2. Travaux de François RODHAIN, entomologiste et de Serge TORNAY, ethnologue, tous deux membres de la Mission française de l'Omo, dirigée par M. Yves COPPENS (1971, 1972).

de procédures d'analyse, pour articuler son propre discours en se fondant sur une vaste moisson de connaissances.

Cette « ouverture d'esprit » est particulièrement requise pour les périodes anciennes où n'interviennent ni documents écrits ni même traditions orales directes. Nous savons, par exemple, que le blé, l'orge et le millet en Asie, en Europe et en Afrique, le maïs en Amérique, constituèrent la base de l'agriculture pour les hommes du Néolithique. Mais comment identifier les systèmes agricoles initiaux qui sont apparus il y a si longtemps ? Qu'est-ce qui permettrait de distinguer une population de prédateurs sédentaires d'une population d'agriculteurs ? Comment et quand la domestication des plantes s'est-elle répandue sur les divers continents ? La tradition orale et la mythologie ne sont ici que d'un faible secours. Seules l'archéologie et les *méthodes paléobotaniques* peuvent donner quelque réponse valable à ces questions importantes relatives à l'inestimable héritage néolithique qu'est l'agriculture.

Le squelette du pollen est très résistant au temps dans un sol favorable, non acide. La paléopalynologie fournit une analyse microscopique de tels vestiges botaniques. Les pollens fossiles peuvent être recueillis en solubilisant progressivement un échantillon de terre au moyen d'acides à chaud (acides fluorhydrique ou chlorhydrique) qui éliminent la silice et le calcaire sans attaquer les pollens, puis les humus organiques (potasse). Le résidu, centrifugé et teinté, est alors monté dans de la gélatine. Il ne reste plus à l'opérateur qu'à reconnaître et compter chaque grain pour constituer une table de pourcentage.

Celle-ci donne le profil pollinique du sédiment étudié. La présence de l'agriculture sur un site est ainsi établie, l'évolution du paysage précisée, le climat diagnostiqué à travers les variations de la végétation, ainsi que l'action éventuelle de l'homme et des animaux sur le couvert végétal.

De telles analyses ont permis de déceler des activités de domestication agricole en Afrique, activités focalisées en plusieurs centres et distribuées sur de vastes régions. Le sorgho (initialement domestiqué sur la savane qui s'étend du lac Tchad à la frontière entre le Soudan et l'Ethiopie), le petit mil, le riz africain, le voandzou, le pois fourrage, le palmier à huile (domestiqué à la lisière des forêts), le « finger-millet », le gombo, l'igname africain, etc., étaient alors les principales plantes cultivées.

Les plantes américaines sont d'introduction relativement récente, comme l'attestent cette fois certaines sources écrites. Le manioc par exemple, aujourd'hui aliment de base pour plusieurs peuples de l'Afrique centrale n'a pénétré au royaume de Kongo par la côte atlantique qu'après le XVIe siècle. En effet, parmi les plantes cultivées sur le plateau de Mbanza Kongo, capitale du royaume, la *Relation* de Pigafetta-Lopez (1591), mentionne seulement le *luko*, c'est-à-dire l'éleusine *corocana* dont « la semence est originaire des bords du Nil, dans la région où ce fleuve emplit le second lac »[3] ; le *masa ma Kongo*,

3. PIGAFETTA-LOPEZ, 1591, p. 40 : « Venendo sementa dal fiume Nilo, in quella parte dove empie il secondo lago. »

une graminée qui est une espèce de sorgho; le maïs, *masangu* ou encore *masa ma Mputu* « qui est le moins estimé et dont on nourrit les porcs »[4]; le riz, *loso*, qui « n'a pas beaucoup de valeur non plus »[5]; enfin, le bananier, *dikondo*, et le palmier à huile, *ba*.

Fait moins connu, des plantes africaines seront diffusées elles aussi à partir du continent. Le passage des espèces africaines en Inde par exemple et dans les autres régions asiatiques est certain, mais tardif. En effet, les deux espèces de millet (« petit mil » et « finger-millet ») sont attestées archéologiquement en Inde autour de 1000 avant notre ère. Le sorgho y est connu ultérieurement, car le sanscrit n'a pas de mot pour le désigner.

Toutes ces informations fournies par l'archéologie et la paléobotanique peuvent renseigner l'historien, en l'absence de tout document écrit et de toute tradition orale, sur la série d'étapes qui ont fait passer nos ancêtres néolithiques d'une économie de cueillette à une économie de production. Et ces faits décrivent par eux-mêmes à l'évidence les courants de relation des civilisations néolithiques et non pas un diffusionnisme.

Des restes de chien, de porc, de mouton et de chèvre suggèrent que la domestication des animaux a commencé, pour les centres néolithiques du Proche-Orient, à peu près à la même époque que celle de la culture des plantes, entre 9000 et 8000 avant notre ère. A partir de là, une chronologie théorique de la domestication des différents groupes d'animaux a été proposée.

D'abord, les nécrophages, comme le chien; ensuite les animaux nomades, comme le renne, la chèvre et le mouton; enfin, les bêtes pour lesquelles une vie sédentaire s'impose: le gros bétail et les porcs. Les animaux pouvant servir aux transports, comprenant le cheval, l'âne et le lama, auraient été domestiqués tout à fait en dernier lieu. Mais cette chronologie générale ne concerne pas toujours l'Afrique.

Le cheval qui a joué, avec le bœuf et l'âne, un rôle de « moteur de l'histoire » à travers les âges, n'apparaît en Afrique, précisément en Egypte, comme l'attestent les sources scripturaires et iconographiques, que vers la fin de l'invasion des Hyksos, aux environs de 1600 avant notre ère. Dès le XIIIe siècle avant notre ère, il est transmis, en tant qu'animal de guerre, aux Libyens et, plus tard, aux Nubiens, au début du Ier millénaire. A l'exception des aires atteintes par la civilisation romaine, le reste de l'Afrique n'utilisera largement le cheval qu'à partir des conquêtes médiévales arabes. Deux chevaux sellés et bridés, flanqués de deux béliers, faisaient partie des emblèmes du roi du Mali, ainsi que le rapporte l'écrivain Ibn Baṭṭūṭa (1304-1377).

Quant au chameau à une bosse, le dromadaire, il n'est pas non plus un tard-venu dans la civilisation africaine. Cet animal apparaît en effet, de façon suffisamment discernable, sur une peinture rupestre, au Sahara tchadien, au IIIe siècle avant notre ère. Les hommes de Cambyse l'introduisirent, en 525 avant notre ère, en Egypte où il jouera désormais un rôle important pour

4. PIGAFETTA-LOPEZ, *ibid.*: « Ed il Maiz che è il più vile de tutti, che dassi à porci. »
5. PIGAFETTA-LOPEZ, *ibid.*: « il roso è in poco prezzo. »

les communications entre le Nil et la mer Rouge. Sa pénétration au Sahara occidental fut plus tardive. En effet, le chameau qui est essentiellement un animal du désert où il remplace souvent le bœuf et l'âne, fut répandu au Maghreb, selon toute vraisemblance, par les troupes romaines d'origine syrienne. Les Berbères, réfractaires à la paix romaine et à son cadastre, s'émancipèrent grâce au chameau. Il leur permit d'aller s'établir au-delà du *limes*, sur les steppes et les déserts. Les Noirs sédentaires des oasis furent du coup refoulés vers le Sud ou réduits en esclavage.

Au terme de tous les développements précédents, on aboutit à la conviction suivante qui est un gain méthodologique décisif : tout un matériel documentaire, riche et varié, peut être obtenu à partir des sources et techniques tirées des sciences exactes et des sciences naturelles. L'historien se voit obligé de déployer des efforts d'investigation qui vont jusqu'à l'audace. Toutes les voies qui s'ouvrent sont désormais embrassées. Le concept de « sciences auxiliaires » perd de plus en plus du terrain dans cette nouvelle méthodologie, à moins d'entendre désormais par « sciences auxiliaires de l'histoire » des techniques fondamentales de l'histoire, issues de n'importe quel horizon scientifique et qui ne sont d'ailleurs pas encore toutes découvertes. Les techniques d'investigation font désormais partie de la pratique historique, et elles font basculer de façon concrète l'histoire du côté de la science.

L'histoire bénéficie ainsi des acquis des sciences de la Terre et des sciences de la vie. Toutefois, son appareil de recherche et de critique s'enrichit surtout avec l'apport des autres sciences humaines et sociales : égyptologie, linguistique, tradition orale, sciences économiques et politiques.

Jusqu'ici, l'*égyptologie* reste une source insuffisamment utilisée pour l'histoire de l'Afrique. Il convient par conséquent d'y insister.

L'égyptologie implique l'archéologie historique et le déchiffrement des textes. Dans les deux cas, la connaissance de la langue égyptienne est un préalable indispensable. Cette langue qui a été vivante pendant environ 5000 ans (si l'on prend en considération le copte), se présente matériellement sous trois écritures distinctes :

— *L'écriture hiéroglyphique* dont les signes se répartissent dans deux grandes classes : les idéogrammes ou signes-mots (par exemple le dessin d'une corbeille en vannerie pour écrire le mot « corbeille » dont les principales composantes phonétiques sont *nb*), et les phonogrammes ou signes-sons (par exemple le dessin d'une corbeille dont on ne retient que la valeur phonétique *nb* et qui sert à écrire des mots autres que « corbeille », mais ayant la même valeur phonétique : *nb*, « seigneur » ; *nb*, « tout »). Les phonogrammes, eux, se classent en : — trilitères, signes combinant trois consonnes ; — bilitères, signes combinant deux consonnes ; — unilitères, signes ne renfermant qu'une voyelle ou une consonne : c'est l'alphabet phonétique égyptien.

— *L'écriture hiératique*, soit la cursive des hiéroglypes, apparaissant aux environs de la IIIe dynastie (–2778 à –2423), toujours orientée de droite à gauche, tracée par un calame sur feuilles de papyrus, fragments de poterie et de calcaire. Elle a connu une durée aussi longue que les hiéroglyphes (le plus récent texte hiéroglyphique date de +394).

— *L'écriture démotique*, elle-même une simplification de l'écriture hiératique, fait son apparition vers la XXVe dynastie (-751 à -656) pour disparaître de l'usage au Ve siècle. Sur le plan strict des graphèmes, il y a une communauté d'origine reconnue entre l'écriture démotique égyptienne et l'écriture méroïtique nubienne (qui véhicule une langue non encore déchiffrée).

Rien qu'à ce niveau du système graphique égyptien, d'intéressantes questions méthodologiques se posent. C'est qu'à travers une telle convention graphique, pourvue d'une physionomie propre, l'historien qui se fait un peu déchiffreur saisit pour ainsi dire la conscience et la volonté des hommes d'autrefois, pour autant que l'acte matériel d'écrire traduise toujours une valeur profondément humaine. En effet, déchiffrer c'est dialoguer, grâce à un effort constant de rigueur et d'objectivité. De plus, la diversité, les complications et les simplifications successives du système graphique égyptien font elles-mêmes partie de l'histoire : l'histoire des déchiffrements, l'une des sources essentielles de toute historicité. Avec le système graphique égyptien, l'Afrique trouve ainsi une place importante dans les études d'ensemble sur l'écriture, envisagée comme système de signes et d'intercommunication humaine[6].

Le problème de la diffusion de l'écriture égyptienne en Afrique noire élargit encore davantage l'appareil méthodologique de l'historien. Des perspectives tout à fait nouvelles s'ouvrent ainsi à la recherche historique africaine. Les quelques faits qui suivent sont précisément pertinents. Les gicandi sont un système idéographique jadis en usage chez les Kikuyu du Kenya. Les pictogrammes de ce système graphique offrent de frappantes analogies avec les pictogrammes égyptiens. La ressemblance structurale entre les pictogrammes nsibidi au pays des Efik (Nigeria Sud-Est) et les pictogrammes égyptiens a été reconnue et signalée dès 1912 par un savant britannique, P. Amaury Talbot. Beaucoup d'hiéroglyphes égyptiens présentent encore une parenté scripturale nette avec les signes de l'écriture mende du sud de la Sierre Leone. Il en va de même avec la plupart des signes de l'écriture loma du nord du Liberia. Il existe aussi une connexion causale indubitable entre les hiéroglyphes égyptiens et plusieurs signes de l'écriture vai des environs de Monrovia (Liberia). L'écriture des Bamoun du Cameroun qui connaît, elle aussi, plus de deux systèmes graphiques, n'offre pas moins de frappantes analogies, externes il est vrai, avec les hiéroglyphes de la vallée du Nil. Exactement comme en Egypte, les hiéroglyphes dogon, bambara, bozo, sont décomposables, donc analysables. Mais le fait le plus significatif est que ces signes de l'Ouest africain font que les choses et les êtres écrits avec leur aide prennent conscience d'eux-mêmes, conception typique du pouvoir transcendant de l'écriture qu'on retrouve littéralement en Egypte dans la graphie de certains textes relatifs au destin après la mort.

Ainsi, la possibilité reste grande de voir naître et se développer une épigraphie et une paléographie absolument inconnues jusqu'ici et dont l'objet serait l'étude rigoureuse des familles scripturales négro-africaines,

6. Ernst DOBLHOFER, 1959.

dans leurs rapports mutuels. L'historien y trouverait évidemment son compte, car à travers l'histoire de l'écriture et des déchiffrements, il y a l'histoire des hommes responsables des graphies concernées. L'examen des systèmes graphiques est en lui-même une source précieuse de l'histoire. Toutefois, l'historien ne perdant jamais le sens de la durée, il ne faut pas attendre de ces écritures souvent récentes des révélations anciennes. Leur importance révèle plutôt l'étrange profondeur temporelle de l'impact égyptien. Apparemment disparue depuis 394 de notre ère, cette écriture égyptienne nous présente sans discontinuer diverses résurgences du XVIIe au XIXe siècle. La rupture entre l'Antiquité et le récent passé de l'Afrique n'est donc qu'une illusion de notre ignorance; un cours souterrain unit *de facto* ces deux pôles.

Connaître l'écriture égyptienne, déchiffer les textes, c'est avoir directement accès à la langue pharaonique. Il est toujours recommandable, pour l'historien, de recourir, autant que possible, aux textes originaux, car les traductions, même les meilleures, sont rarement irréprochables. L'historien qui connaît la langue égyptienne peut donc lire directement, c'est-à-dire par lui-même, les nombreux et variés textes de l'Egypte antique: stèles funéraires, inscriptions monumentales, actes administratifs, hymnes religieux, œuvres philosophiques, traités de médecine, de mathématiques, compositions littéraires (romans, contes et fables).

Une série de textes montrent clairement que la barrière que l'on voudrait concevoir entre l'Egypte pharaonique et le reste des régions africaines voisines, à ces époques reculées, n'est pas conforme à la matérialité des faits.

On peut mentionner, à cet égard, la lettre que Neferkarê (Pépi II), pharaon de la VIe dynastie, vers 2370 avant notre ère, adresse à Herkhouf, chef d'une expédition économique menée dans les régions méridionales éloignées, au «Pays du Bord du Monde» dit le texte, c'est-à-dire, vraisemblablement, la région des Grands Lacs africains; un pygmée avait été ramené de cette expédition lointaine, qui fut la quatrième de la série. Un autre texte égyptien datant du XXe siècle avant notre ère (tout début de la XIIe dynastie) fournit des renseignements précis et fort intéressants sur la vie des marins de cette époque, la navigation en mer Rouge, les relations économiques entre la côte orientale africaine et la vallée du Nil. Il s'agit du *Conte du naufragé.* La reine Hatshepsout qui régna sur le trône égyptien pendant 21 ans (1504-1483), organisa plusieurs expéditions commerciales, notamment celle de l'an 9 du règne, au pays de Pount (côte somalienne), représentée par les splendides bas-reliefs de Deir el-Bahari, en Haute-Egypte.

Il y a là toute une direction de recherche nouvelle. Elle ne peut laisser indifférent l'historien de l'Afrique. On entrevoit de quelle importance est l'introduction de l'enseignement de l'égyptien ancien dans les Universités africaines dont on attend beaucoup pour l'étude vivante du patrimoine culturel africain dans toute sa profondeur spatio-temporelle.

Pour ce qui est de l'appartenance linguistique de l'ancien égyptien, les précisions suivantes sont contenues dans le Rapport final de l'important Colloque international sur *le Peuplement de l'Egypte ancienne et le déchiffrement de l'écriture méroïtique* (Le Caire, 28 janvier — 3 février 1974):

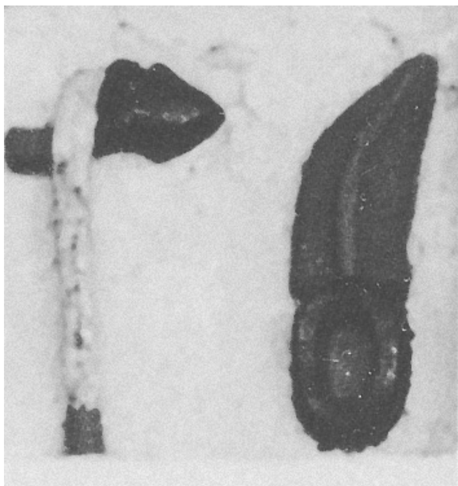
« L'égyptien ne peut être isolé de son contexte africain et le sémitique ne rend pas compte de sa naissance ; il est donc légitime de lui trouver des parents ou des cousins en Afrique. » (Rapport final, p. 29, 5)

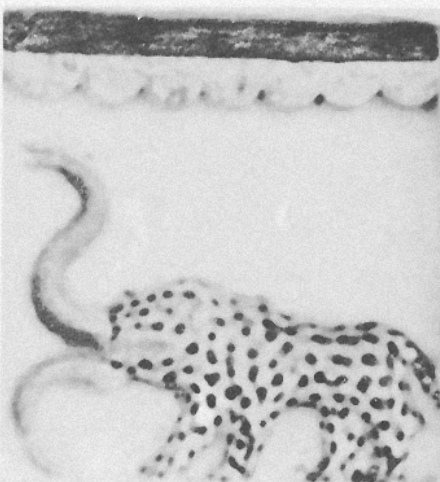
En termes clairs, la langue pharaonique n'est pas une langue sémitique. Il convient par conséquent de faire sortir l'ancien égyptien du « chamito-sémitique » ou de l'« afro-asiatique » de certains auteurs qui, souvent, ne sont ni sémitisants ni égyptologues.

Le problème fondamental qui est posé consiste à rapprocher, par des techniques linguistiques appropriées, l'ancien égyptien du négro-africain actuel, pour restituer, dans la mesure du possible, des formes antérieures communes à partir des correspondances et comparaisons morphologiques, lexicologiques et phonétiques. Une tâche gigantesque attend le linguiste. L'historien devra s'attendre lui aussi à un radical changement de perspective lorsque sera dégagée une macro-structure culturelle commune entre l'Egypte pharaonique et le reste de l'Afrique noire. Cette communauté est au sens mathématique des termes une évidence intuitive qui attend sa démonstration formalisée. Mais, ici plus qu'ailleurs, l'historien et le linguiste sont contraints de travailler la main dans la main. C'est que la *linguistique* est une source historique. Elle l'est particulièrement en Afrique, où les langues nombreuses s'imbriquent.

Il s'agit surtout de la linguistique comparative ou historique. La méthode employée est comparative et inductive. Car le but de la comparaison est de reconstruire, c'est-à-dire de chercher le point de convergence de toutes les langues comparées. Ce point de convergence sera appelé : « langue commune prédialectale ». Mais il faut être extrêmement prudent. Le « bantu commun » par exemple, reconstruit à partir de l'étude appropriée des diverses langues bantu aujourd'hui attestées, n'est ni une langue ancienne ni une langue réelle, restituée dans tous ses éléments. Le terme « bantu commun » ou « proto-bantu » désigne seulement le système de concordance entre les langues bantu connues, concordances que l'on fait remonter à une époque où ces langues étaient presque identiques. Il en va de même de l'« indo-européen » par exemple. Au niveau strict de la réalité, l'archéologie linguistique est, à la limite, une pure illusion, car de l'époque très ancienne, préhistorique, où se parlait la langue commune restituée, il ne subsiste aucune trace historique ou simplement linguistique.

L'intérêt de la linguistique historique ne réside pas tellement dans le fait de retrouver une « langue commune prédialectale », mais plutôt dans le fait de saisir pour ainsi dire la surface linguistique totale de diverses langues apparemment étrangères les unes aux autres. Une langue est rarement enfermée dans une aire bien délimitée. Elle déborde le plus souvent sa propre surface en entretenant avec les autres langues plus ou moins éloignées des relations, parfois imperceptibles au premier abord. Le problème important sous-jacent est évidemment celui du déplacement des populations. Une communauté linguistique ne se confond pas forcément avec une unité de race. Elle renseigne cependant, et de façon pertinente, sur une unité essentielle, la seule à vrai dire, à savoir l'unité culturelle radicale des peuples linguistiquement unis, mais



Bas-relief (photo Nubia).

ayant parfois des origines très diverses et des systèmes politiques différents. La famille « Niger-Congo » par exemple, si jamais elle a été bien établie, permet de conclure à des liens socio-culturels très anciens entre les peuples de l'Ouest atlantique, les peuples Mande, Gur, Kwa, les peuples compris entre la Bénoué et le Congo (Zaïre), les peuples de l'Adamawa oriental et les peuples Bantu de l'Afrique centrale, orientale et méridionale.

La linguistique historique est donc une source précieuse de l'histoire africaine, comme la *tradition orale*, qui fut longtemps dédaignée. Or, il arrive parfois que la tradition orale soit la seule source immédiatement disponible. C'est le cas par exemple chez les Mbochi du Congo. L'histoire de leurs différentes chefferies n'a pu être restituée, dans l'espace et le temps (un temps relativement court il est vrai), qu'à l'aide de la tradition orale. Celle-ci peut aussi trancher une question là où le document écrit reste impuissant. Les chroniqueurs (Delaporte, 1753 ; Droyat, 1776) rapportent unanimement que les rois, au royaume de Loango (Afrique centrale occidentale), étaient inhumés dans deux cimetières distincts : à Lubu et à Lwandjili. Quand et pourquoi une telle distinction a-t-elle eu lieu ? Là-dessus, les documents écrits jusqu'ici connus restent muets. Seule la tradition orale des Vili actuels permet d'expliquer cette dualité. C'est une querelle extrêmement violente entre la cour de Maloango et les habitants de Lwandjili qui détermina le roi et les princes de l'époque à changer de lieu d'inhumation. Le cimetière de Lwandjili fut donc déserté en faveur de celui de Lubu, à la suite d'un conflit entre la couronne et les habitants d'une opulente province du royaume. La tradition orale vient ici valablement au secours du document écrit. D'innombrables cas existent, en Afrique, où la tradition orale guide pour ainsi dire la fouille archéologique, tout en éclairant parallèlement la chronique écrite. Les fouilles de Tegdaoust, ville du royaume de Ghana (Soudan occidental), conduites à la fin de 1960 par les professeurs J. Devisse, D. et S. Robert, alors à l'Université de Dakar, exploitèrent simultanément, de façon croisée, les traditions locales, les chroniques arabes médiévales et les techniques proprement archéologiques. Ainsi, une période d'histoire africaine mal connue (VIIe et XIIIe siècles) fut restituée à la mémoire des hommes grâce, bien évidemment, à l'archéologie elle-même, mais aussi, en partie, grâce à la tradition locale et aux documents écrits.

Ces exemples qu'on pourrait multiplier montrent qu'en Afrique plus que partout ailleurs, la tradition orale fait partie intégrante de la base documentaire de l'historien. Cette base s'élargit de la sorte. L'histoire africaine ne peut plus se pratiquer comme par le passé, en écartant de l'investigation historique la tradition orale qui est une articulation du temps.

Précisément, ce point capital, à savoir d'une part la manière dont la tradition orale présente le temps, et d'autre part la manière dont la tradition orale présente les événements à travers le temps, n'a pas encore été suffisamment souligné. Quelle est donc la manière du griot de présenter l'histoire ? Telle est la question décisive. Le griot africain ne travaille presque jamais sur une trame chronologique. Il ne présente pas le cours des événements humains avec leurs accélérations ou leurs points de rupture. Ce qu'il dit et

restitue mérite d'être écouté en perspective, et ne peut l'être autrement. C'est que le griot ne s'intéresse à l'homme que pris dans l'existence, comme vecteur de valeurs, et comme agissant dans la nature, intemporellement. Voilà pourquoi le griot africain n'est pas enclin à faire la synthèse des divers moments de l'histoire qu'il relate. Il traite chaque moment en lui-même, comme ayant son sens propre, sans relations précises avec les autres moments. Les moments des événements rapportés sont discontinus. C'est à proprement parler de l'histoire absolue. Cette histoire absolue présentant sans dates, globablement, des stades d'évolution, est tout simplement l'histoire structurale. Les affleurements et les émergences temporels qu'on appelle ailleurs : « cycle » (idée de cercle), « période » (idée d'espace de temps), « époque » (idée d'arrêt ou de moment marqué par quelque événement important), « âge » (idée de durée, d'écoulement du temps), « série » (idée de suite, de succession), « moment » (idée d'instant, de circonstance, de temps présent), etc., sont pratiquement ignorés par le griot africain, en tant qu'expressions possibles de son discours. Certes, le griot africain n'ignore ni le temps cosmique (saisons, années, etc.) ni le passé humain, puisque ce qu'il rapporte est précisément révolu. Mais il lui est assez difficile de dessiner un modèle du temps. Il donne d'un coup les plénitudes d'un temps.

Toujours dans le domaine des sciences humaines et sociales, l'apport des sociologues et des politicologues permet de redéfinir des savoirs historiques et culturels. En effet, les concepts de « royaume », « nation », « Etat », « empire », « démocratie », « féodalité », « parti politique », etc., utilisés ailleurs de façon certainement adéquate, ne sont pas toujours automatiquement applicables à la réalité africaine.

Que faut-il entendre au juste par « royaume de Kongo » par exemple ? Les gens eux-mêmes appellent les choses de la façon suivante : *nsi a Kongo*, littéralement : « le pays (*nsi*) des Kongo ». Nous avons donc un groupe ethnique (les Kongo), une contrée (*nsi*), et la conscience qu'a ce groupe ethnique d'habiter cette contrée, qui devient ainsi le pays (*nsi*) du groupe ethnique en question. Les limites ou frontières sont des plus mouvantes. Elles sont fonction de l'éparpillement des clans et sous-groupes de l'ethnie considérée. Le mot « royaume » répond ici à un territoire exclusivement habité par des hommes et des femmes appartenant tous à une même ethnie. L'homogénéité ethnique, linguistique et culturelle est de rigueur. Le « roi » (*mfumu*) est en fait l'aîné (*mfumu*), l'oncle maternel (*mfumu*) de toutes les familles (*nzo*) et de tous les clans matrilinéaires (*makanda*) qui se reconnaissent des ancêtres-fondateurs communs (*bankulu mpangu*). A examiner la réalité de plus près, le « royaume de Kongo » se ramène en définitive à une vaste Chefferie, c'est-à-dire un système de gouvernement qui englobe les petites chefferies locales. Le « roi » est l'aîné des aînés, l'oncle maternel le plus ancien parmi les vivants : c'est en cela qu'il est un *ntinu*, « chef suprême ». Le « royaume de Kongo » ne désigne donc pas un Etat gouverné par un roi, au sens occidental. Au demeurant, ce sens occidental (royaume de Louis XIV par exemple) est un sens bâtard, tardif, inadéquat, en somme un cas particulier de passage de l'Etat à l'Etat national par la monarchie « absolue ».

Au contraire, le « royaume de Danxome » (Benin actuel) se rapproche davantage du type de la monarchie absolue, avatar malencontreux d'Henri IV à Louis XVI dans le cadre de la France. Il existe en effet un territoire principal et permanent. Celui-ci, comme le souligne le professeur M. Glélé, possède une juridiction centrale : le roi et ses ministres, et les délégués des ministres. Le roi est l'essence même du pouvoir. Il détient tous les attributs de l'autorité et du commandement. Il a droit de vie et de mort sur ses sujets, les *anato*, « gens du peuple », parmi lesquels le roi, maître et possesseur de toutes les richesses (*dokunno*), choisissait et recrutait des *glesi* c'est-à-dire des cultivateurs qu'il destinait à ses domaines ou dont il faisait cadeau aux princes et aux chefs. Le pouvoir central était exercé dans les villages et les régions par des chefs, au nom du roi. Le « royaume de Danxome » se présente par conséquent comme une organisation étatique fortement centralisée et dans laquelle s'insère le système de décentralisation administrative qu'est la chefferie. Nous avons ainsi un pouvoir central contrôlant un peuple (les Danxomenu) à travers les chefferies. Au cours de l'histoire et au hasard des conquêtes, des pays annexés s'ajouteront au noyau ethnique ancien, au territoire permanent.

Il y a donc eu à un moment donné conquête et processus d'acculturation-assimilation entre peuples parents et voisins (Fon, Mahi, Alada, Savi, Juda, etc.) Le « royaume » devint de ce fait un Etat pluri-ethnique, structuré et centralisé grâce à une forte organisation administrative et militaire, grâce aussi à une économie dirigée et dynamique. A la veille de la pénétration coloniale, le royaume de Danxome était un véritable Etat-Nation où le dialogue et la palabre, l'adhésion des populations (à travers les chefferies) étaient un principe de gouvernement.

Le mot « royaume » n'a donc pas la même acception partout en Afrique. Les deux exemples du Kongo et du Danxome sont très instructifs à cet égard. Une grande vigilance de l'historien est par conséquent requise pour l'emploi de ce mot. On aura remarqué par ailleurs que la chefferie correspond à un système de gouvernement au Kongo, mais à un mode de décentralisation administrative dans l'ancien royaume de Danxome (Abomey).

Pour ce qui est du terme « féodalité », et dans le champ d'observation qu'est l'Europe occidentale (qui n'est pas toujours une particularité topique), on peut l'entendre au sens des médiévistes à tendance juridique : la féodalité est ce qui concerne le *fief* (apparu vers le X-XIe siècle) et l'ensemble des rapports (foi, hommage et redevance) liant le vassal au seigneur, propriétaire du domaine. Les paysans qui ne font pas partie de la couche supérieure de la société sont écartés dans cette acception du mot.

Les marxistes donnent au contraire un sens très large au vocable « féodalité » : *c'est un mode de production* caractérisé par l'exploitation économique des classes inférieures (les serfs) par les classes dirigeantes (les féodaux). Les serfs sont attachés à la glèbe et dépendent du seigneur. Celui-ci ne peut plus tuer le serf, mais peut le vendre (propriété limitée sur le travailleur). Le servage remplace l'esclavage, mais bien des aspects de la condition servile sont encore présents. Les serfs ou les paysans ne sont pas associés à la gestion des affaires publiques. Ils n'assument pas non

plus de fonction administrative. Le régime féodal, d'un point de vue de l'évolution des sociétés européennes, est une étape intermédiaire dans le processus de formation de l'économie capitaliste. Mais bien des marxistes mélangent encore la notion, politique, de féodalité et celle, socio-économique, de seigneurie que grâce à Marx les historiens depuis 1847 ont appris à distinguer.

Quel que soit le sens retenu, les régimes médiévaux européens se rencontrent-ils tels quels dans l'Afrique noire précoloniale ? Seules des études sociales comparatives (encore très rares) pourront fournir des réponses adéquates à cette question, sans doute avec les nuances nécessaires. Le caractère « féodal » de l'organisation des Bariba (Dahomey) a déjà été signalé, surtout comme une hypothèse de travail. L'état peu avancé des recherches sur cette question de la « féodalité » en Afrique noire, doit amener l'historien à plus de prudence. Et il semble que les tendances « féodales » présentées par les sociétés négro-africaines ne sont pas à définir par rapport à des droits réels révélés par l'attribution d'un « fief », mais plutôt par rapport à une forme d'organisation politique reposant sur un système de relations sociales et économiques particulières.

Les analyses des sociologues et des politicologues peuvent être ainsi des sources exploitables par l'historien. Les « archives » de l'historien, en Afrique, varient énormément, en fonction des matériaux et périodes historiques, en fonction aussi de la curiosité de l'historien lui-même.

En Afrique, les séries documentaires sont constituées par toutes sortes de sciences, exactes, naturelles, humaines et sociales. Le « récit » historique se trouve complètement renouvelé dans la mesure où la méthodologie consiste à employer plusieurs sources et techniques particulières à la fois, de façon croisée. Des informations fournies par la tradition orale, les rares manuscrits arabes, les fouilles archéologiques et la méthode du carbone résiduel ou carbone 14 ont définitivement réintroduit le « légendaire » peuple Sao (Tchad, Cameroun, Nigeria) dans l'histoire authentique de l'Afrique. La butte de Mdaga, en République du Tchad, a été occupée de façon très prolongée, pendant près de 2500 ans, du Ve siècle avant notre ère au milieu du XIXe siècle de notre ère. Sans l'exploitation globale et croisée de sources aussi diverses, il aurait été radicalement impossible d'aboutir à des conclusions aussi pertinentes, aussi inattendues.

Les notions classiques de la critique historique, telles que « sciences auxiliaires », « choix des sources », « matériaux historiques nobles », etc., sont désormais bannies de la recherche historique africaine qui marque ainsi une étape importante dans l'historiographie contemporaine.

La pratique de l'histoire en Afrique devient un permanent dialogue interdisciplinaire. De nouveaux horizons se dessinent grâce à un effort théorique inédit. La notion de « sources croisées » exhume pour ainsi dire dans les sous-sols de la méthodologie générale une nouvelle manière d'écrire l'histoire. L'élaboration et l'articulation de l'histoire de l'Afrique peuvent par conséquent jouer un rôle exemplaire et pionnier dans l'association d'autres disciplines à l'investigation historique.

CHAPITRE 5

Les sources écrites antérieures au XVe siècle

H. Djait

La notion de source écrite est tellement large qu'elle en devient ambiguë. Si on entend par écrit tout ce qui transmet la voix et le son, on englobera alors dans le témoignage écrit les inscriptions gravées sur la pierre, le disque, la pièce de monnaie…, bref tout message qui conserve le langage et la pensée, indépendamment de son support[1]. Une telle extension nous amènerait à inclure dans notre domaine la numismatique, l'épigraphie et autres sciences « auxiliaires » devenues, à proprement parler, indépendantes de la sphère du texte écrit. Aussi bien allons-nous restreindre notre investigation à ce qui est *tracé* ou imprimé dans des signes convenus sur un support quelconque — papyrus, parchemin, os, papier. C'est déjà un champ immense de recherches et de réflexions : d'abord parce qu'il englobe une tranche de temps qui commence avec l'invention de l'écriture et s'achève au seuil des Temps modernes (XVe siècle), ensuite parce qu'il coïncide avec un continent entier où se sont juxtaposé et succédé des civilisations diverses, enfin parce que ces sources s'expriment en différentes langues, évoluent dans des traditions diversifiées, et sont de types variés.

Nous examinerons les problèmes généraux posés par ces sources (périodisation, découpage en zones, typologie), avant d'en dresser un inventaire critique.

1. A. Dain, 1961, p. 449.

Problèmes généraux

Il n'existe aucune étude d'ensemble, jusqu'à présent, des sources écrites de l'histoire africaine. Pour des raisons de spécialisation chronologique ou zonale, les rares études faites sont restées accrochées à des domaines cloisonnés de la recherche scientifique. Ainsi l'Egypte pharaonique est-elle le domaine de l'égyptologue, l'Egypte ptolémaïque et romaine du classicisant, l'Egypte musulmane de l'*islamisant*: trois périodes, trois spécialités gravitant dans des orbites plus vastes (monde classique, Islam). Il en va de même pour le Maghreb, encore que le punicologue soit à la fois un orientaliste et un classicisant et que le berbérisant soit marginal et inclassable. Le domaine de l'*Afrique noire*, lui-même varié, chevauche des langues et des spécialités différentes: il y a des sources classiques, des sources arabes et des sources proprement africaines. Mais si on retrouve la même trilogie qu'au nord du Sahara, celle-ci n'a ni la même ampleur ni une signification analogue. Il y a une immense zone où, avant le XVe siècle, la source écrite est inexistante; pour le reste, telle source arabe, de second ordre, pour le Maghreb par exemple, acquiert une importance cardinale pour le bassin du Niger. L'historien de l'Afrique noire, se penchant sur un document écrit en arabe, ne le fait pas de la même manière que l'historien du Maghreb, encore moins que l'historien de l'Islam en général.

Ces cloisonnements et ces interférences traduisent la structure objective de l'histoire africaine, mais aussi l'orientation de la science historique moderne depuis le XIXe siècle. C'est un fait que l'Egypte a été intégrée au monde hellénistique, à l'Empire romain, à Byzance et que, convertie à l'islam, elle en est devenue un foyer rayonnant. C'est un fait que les Classiques ont vu l'histoire de l'*Africa* comme l'illustration de celle de Rome et qu'une certaine Africa s'était profondément ancrée au destin de la romanité. Mais il est tout aussi vrai que l'historien moderne de l'Africa romaine est lui-même romaniste avant d'être africaniste et que la tranche islamique est expulsée de son champ épistémologique.

Appréhender donc l'histoire africaine comme un tout et jeter, dans cette perspective, un regard sur ses sources écrites demeure une entreprise délicate et singulièrement difficile.

Le problème de la périodisation

Comment se justifierait, dans l'étude des sources écrites, une césure placée au début du XVe siècle? Serait-ce par la structure interne de la masse documentaire dont nous disposons qui, par-delà les disparités culturelles et temporelles, garderait une certaine unité, ou bien par le mouvement de l'histoire générale elle-même qui, amalgamant Antiquité et Moyen Age dans une seule longue durée, les couperait d'un âge moderne rehaussé dans sa singularité? Au vrai, les deux arguments se tiennent et se complètent: sources antiques et médiévales se caractérisent par leur écriture littéraire; ce sont des témoignages conscients dans leur majorité, qu'ils s'appellent annales, chroniques,

voyages ou géographies, alors qu'à partir du XVe siècle, les sources archivistiques, témoignages inconscients, se font abondantes. D'un autre côté, si la prédominance appartient, durant cette période, aux textes « classiques » et arabes, à partir du XVe siècle, les sources arabes se tarissent, cependant que fait son irruption, dans le champ du témoignage, le document européen (italien, portugais, etc.), et, pour ce qui est de l'Afrique noire, le document autochtone. Mais ce changement de nature et de provenance dans les sources traduit aussi une mutation dans le destin historique réel de l'Afrique. Le XVe siècle est le siècle de l'expansion européenne[2] : les Portugais font leur apparition en 1434 sur les côtes d'Afrique noire et, vingt ans auparavant, ils se sont installés à Sebta (Ceuta) (1415)[3]. Pour la frange méditerranéenne et islamique de l'Afrique (Maghreb, Egypte), cependant, la rupture entre deux âges historiques apparaît dès le XIVe siècle alors que, déjà, ce monde sentait les effets de l'expansion lente de l'Occident autant sans doute que l'action de forces internes de décomposition. Mais le XVe siècle a été décisif parce qu'il a tari les sources extrême-orientales du commerce musulman dont s'achève ainsi le rôle intercontinental. Désormais, l'islam méditerranéo-africain glisse sur la pente d'une décadence qui ira s'aggravant. A condition d'être flexible, le *terminus ad quem* du XVe siècle se trouve donc amplement justifié. Mais peut-être se justifierait-il encore davantage si on le décalait d'un siècle (début du XVIe).

Cela dit, nous décomposerons l'époque sous étude en trois tranches principales, compte tenu de la double nécessité de diversité et d'unité :

— l'Antiquité jusqu'à l'Islam : Ancien Empire jusqu'à +622 ;
— le premier âge islamique : de +622 au milieu du XIe (1050) ;
— le second âge islamique : du XIe au XVe siècle.

Certes, ici, la notion d'Antiquité n'est pas comparable à celle en honneur dans l'histoire de l'Occident, dans la mesure où elle ne s'identifie que partiellement à l'Antiquité « classique » ; elle ne s'achève pas avec les invasions barbares, mais avec l'irruption du fait islamique. Mais, précisément, par la profondeur et l'ampleur de son impact, l'islam représente une rupture avec un passé qu'on pourrait appeler antique, préhistorique ou protohistorique selon les régions. C'est un fait aussi que, depuis l'époque hellénistique, la majeure partie de nos sources antiques sont écrites en grec et en latin.

Si, par la structure de notre documentation autant que par le mouvement historique global, le VIIe siècle, siècle de l'apparition de l'islam et des sources arabes, doit être considéré comme le début d'un âge nouveau, la durée islamique demanderait elle-même à être scindée en deux sous-âges, le premier allant de la conquête au milieu du XIe siècle, le second du XIe au XVe siècle. Dans l'histoire de l'Afrique au nord du Sahara, la première phase correspond à l'organisation de cette zone selon le modèle islamique, et à son rattachement à un

2. R. MAUNY propose la date de 1434 qui est celle de l'expansion maritime portugaise vers l'Afrique noire : Le *problème des sources de l'histoire de l'Afrique noire jusqu'à la colonisation européenne*, in XIIe Congrès international des Sciences historiques, Vienne, 29 août - 5 septembre 1965, II, Rapports, Histoire des continents, p. 178. Voir aussi : R. MAUNY, 1961, p. 18.
3. A. LAROUI, 1970, p. 218.

Empire pluricontinental (Califat umayyade, abbasside, fatimide). La deuxième phase voit en revanche la remontée de principes d'organisation autochtone, en même temps que, du point de vue de la civilisation, s'opère une profonde transformation. Pour le Maghreb, le milieu du XIe siècle est celui de la formation de l'Empire almoravide, de l'autonomie reconquise des Zirides, avec son corollaire: l'invasion hilalienne. En Egypte, la césure politique se situe un siècle plus tard avec les Ayyubides; mais c'est à cette époque que les foyers vivants du grand commerce se transportent du golfe Persique à la mer Rouge et que, progressivement, s'installe une configuration d'échanges, à l'échelle mondiale, dont la portée est considérable.

Au sud du Sahara, c'est également au cours du XIe siècle que se développent les relations permanentes avec l'islam en particulier sur le plan commercial et religieux.

Notre matériel documentaire lui-même change d'allure. Quantitativement, il se fait abondant et varié; qualitativement, plus on descend dans le temps, plus on rencontre en Afrique méditerranéenne de sources inconscientes (documents d'archives, consultations juridiques) et, pour l'Afrique noire, d'informations précises.

Aires ethno-culturelles et types de sources

La classification des sources par périodes historiques ne suffit pas à elle seule. Il convient de prendre en considération l'articulation de l'Afrique en zones ethno-culturelles, où tant de forces jouent pour individualiser les aires, ainsi que la typologie même des sources dont nous disposons, par-delà les périodes historiques et les différenciations spatiales.

Aires ethno-culturelles

A examiner le premier point, on serait tenté dès l'abord d'opérer un clivage élémentaire entre Afrique au nord du Sahara — Afrique blanche, arabisée et islamisée, touchée au plus profond d'elle-même par les civilisations méditerranéennes et par là même désafricanisée — et Afrique au sud du Sahara, noire, africaine au maximum, dotée d'une irréductible spécificité ethno-historique. En réalité, et sans rien nier de la pesanteur de telles spécificités, un examen historique plus approfondi révèle des lignes de clivage plus complexes et plus nuancées. Le Soudan sénégalais et nigérien, par exemple, a vécu en symbiose avec le Maghreb arabo-berbère et, du point de vue des sources, il en est bien plus proche que du monde bantu. Il en va de même du Soudan nilotique par rapport à l'Egypte et de la corne orientale de l'Afrique vis-à-vis de l'Arabie du Sud. On est tenté alors d'opposer une Afrique méditerranéenne, désertique et de la savane, englobant le Maghreb, l'Egypte, les deux Soudans, l'Ethiopie, la Corne de l'Afrique, la côte orientale jusqu'à Zanzibar, à une autre Afrique «animiste», tropicale et équatoriale — bassin du Congo, côte guinéenne, aire du Zambèze-Limpopo, région interlacustre, Afrique du Sud enfin. Et il est vrai que cette deuxième différenciation se justifie, dans une large mesure, par le critère d'ouverture au monde extérieur et, en l'occurrence, par l'importance de la pénétration islamique. L'état

des sources écrites corrobore ce fait de civilisation en opposant une Afrique abondamment pourvue — avec des gradations Nord-Sud —, et une Afrique absolument démunie, du moins dans la période sous étude. Mais la double considération de l'ouverture à l'extérieur et de l'état des sources écrites risque d'entraîner des jugements de valeur et de jeter un voile obscur sur la quasi-moitié de l'Afrique (celle du Centre et du Sud). Nombre d'historiens ont déjà attiré l'attention sur le danger du « recours aux sources arabes » qui pourrait faire croire, par l'accent mis sur la zone soudanaise, que celle-ci fut l'unique foyer d'une civilisation et d'un Etat organisés[4]. Nous reviendrons sur ce point. Mais d'ores et déjà, reconnaissons que s'il y a un lien entre l'état d'une civilisation et l'état des sources, ce lien ne saurait préjuger entièrement du mouvement de l'histoire réelle. L'historien objectif ne s'autorise pas de jugement de valeur à partir de son matériel documentaire, mais il n'a pas non plus à en négliger l'apport sous le prétexte d'un abus possible.

Si une histoire générale qui recouvre la totalité de la durée historique et s'appuie sur toute la masse documentaire disponible peut accorder autant d'importance au bassin du Zaïre qu'à celui du Niger ou à l'Egypte, une étude circonscrite aux sources écrites jusqu'au XVe siècle ne saurait le faire. Compte tenu de toutes les observations que nous avons avancées, nous pouvons opérer la structuration régionale suivante :

a) Egypte, Cyrénaïque, Soudan nilotique ;

b) Maghreb, y compris la frange nord du Sahara, les zones d'extrême-occident, la Tripolitaine et le Fezzan ;

c) Soudan occidental, au sens large, c'est-à-dire jusqu'au lac Tchad vers l'Est et englobant le sud du Sahara ;

d) Ethiopie, Erythrée, Corne orientale et côte orientale ;

e) Le reste de l'Afrique, soit : le golfe de Guinée, l'Afrique centrale, le Sud-Africain.

Une telle classification a l'avantage de ne pas opposer l'une à l'autre deux Afriques, structure le continent selon des affinités géo-historiques orientées dans une perspective africaine, mais tient compte aussi du caractère particulier des sources écrites dont nous disposons. L'Afrique centrale et méridionale, si riche de civilisation qu'elle puisse être, fait tout entière pauvre figure dans l'ordre des sources écrites, par rapport à la fraction la plus mince des autres unités (Fezzan ou Erythrée par exemple). D'un autre côté, il est hors de doute qu'en plus de la solidarité générale qui lie les sources de l'Afrique connue, il y a une solidarité spécifique et plus nette de notre information pour chacune des zones délimitées. Un inventaire détaillé devrait donc passer en revue les textes à la fois par périodes et par zones, mais en reconnaissant au préalable que, par-dessus les aires et, à un moindre degré, par-dessus les périodes historiques, ces sources se ramènent à quelques langues seulement, à certains types limités, qu'elles ne proviennent pas toujours de l'aire dont elles traitent, ni qu'elles sont contemporaines de ce qu'elles décrivent.

4. I. HRBEK, 1965, t. V. p. 311.

Typologie des sources écrites

a) Les langues dans lesquelles nous sont parvenus nos documents sont nombreuses, mais elles n'ont pas toutes la même importance. Les plus utilisées, celles qui ont véhiculé la plus grande masse d'information sont: l'égyptien ancien, le berbère, les langues éthiopiennes, le copte, le swahili, le hawsa, le fulfulde. Les langues les plus prolifiques sont des langues d'origine non-africaine: grec, latin, arabe, même si l'arabe a été accueilli comme langue nationale par nombre de peuples africains. Si l'on classe les documents dans un ordre hiérarchique qui tiendrait compte à la fois de la quantité et de la qualité de l'information, on obtiendra la liste approximative suivante: arabe, grec, latin, égyptien ancien (hiératique et démotique), copte, hébreu, araméen, éthiopien, italien, swahili, persan, chinois, etc.

Chronologiquement, nos premières sources écrites sont des papyri hiératiques égyptiens datant du Nouvel Empire mais dont la première rédaction remonterait au début du Moyen Empire (début du second millénaire: en particulier le papyrus connu sous le titre de *Enseignement pour le roi Mérikarê*[5]. Nous avons ensuite les *papyri* les *ostraka* Nouvel Empire, toujours en égyptien hiératique, les sources grecques qui remontent au VIIe siècle avant notre ère et se poursuivent, sans discontinuer, à une époque tardive coïncidant approximativement avec l'expansion de l'islam (VIIe siècle de notre ère), les sources en hébreu (Bible) et en araméen (Juifs d'Elephantine) qui datent de la XXVIe dynastie, les textes démotiques datant de l'époque ptolémaïque, la littérature latine, la littérature copte (en langue égyptienne mais employant l'alphabet grec enrichi de quelques lettres) inaugurés à partir du IIIe siècle de l'ère chrétienne, l'arabe, le chinois[6], peut-être le persan, l'italien et ensuite l'éthiopien dont l'écrit le plus ancien remonte au XIIIe siècle[7].

b) Classées par *genres*, les sources dont nous disposons se répartissent en sources narratives et en sources archivistiques, les unes consciemment consignées en vue de laisser un témoignage, les autres participant au mouvement ordinaire de l'existence humaine. Dans le cas de l'Afrique, sauf pour l'Egypte, mais y compris le Maghreb, les sources narratives représentent presque exclusivement le matériel documentaire écrit jusqu'au XIIe siècle; elles couvrent donc et l'Antiquité et le premier âge islamique. A partir du XIIe siècle, le document archivistique, encore que rare, fait son apparition au Maghreb (pièces almohades, *fatwas* consultations juridiques d'époque hafside). Il devient plus abondant en Egypte sous les Ayyubides

5. GOLENISCHEFF, *Les papyrus hiératiques N° 1115, 1116A et 1116B de l'Ermitage impérial à Saint-Pétersbourg*, 1913; le N° 1116A a été traduit par GARDINER in *Journal of Egyptian archaelogy*, Londres, 1914, p. 22 et suiv. Cf. à ce sujet E. DRIOTON et J. VANDIER, 1962, p. 226.
6. Il existe un texte chinois datant de la deuxième moitié du XIe siècle, mais l'essentiel des sources chinoises, encore à explorer, intéressent le XVe siècle et la côte de l'Est africain. On peut noter aussi les travaux suivants: J.J.L. DUYVENDAK, 1949; F. HIRTH, 1909-10; T. FILESI, 1962; LIBRA, 1963; P. WHEATLEY, 1964.
7. Sergew Hable SELASSIE, 1967, p. 13.

et les Mameluks (XIIe-XVe) cependant que les manuscrits des monastères éthiopiens enferment en appendice des documents officiels. Mais ce type de texte demeure pratiquement absent pour le reste de l'Afrique durant toute l'époque considérée[8]. Prépondérance des sources narratives en tout état de cause, apparition ou accroissement relatif des sources archivistiques à partir du XIIe siècle en Afrique méditerranéenne, leur quasi-absence en Afrique noire, mais d'une manière générale augmentation substantielle de notre matériel documentaire après le XIe siècle jusqu'à ce qu'il atteigne son point culminant aux XIIe-XIVe siècles, voici les traits qui caractérisent notre période.

Les types de sources peuvent être énumérés comme suit:

Sources narratives:

— chroniques et annales;

— ouvrages de géographie, relations de voyages, ouvrages de naturalistes;

— ouvrages juridiques et religieux, qu'ils soient traités de droit canon, livres saints ou hagiographies;

— œuvres proprement littéraires.

Sources archivistiques :

— documents privés: lettres de familles, correspondances commerciales, etc.;

— documents officiels émanant de l'Etat ou de ses représentants: correspondance officielle, décrets, lettres patentes, textes législatifs et fiscaux;

— documents juridico-religieux.

Remarquons que les sources narratives commencent au VIIIe siècle avant notre ère avec Homère et comprennent un nombre considérable de chefs-d'œuvre de l'esprit et du savoir humains. De grands noms s'y retrouvent, même si la majorité des témoignages ne traitent pas spécialement de l'Afrique, mais lui accordent une place plus ou moins importante dans une visée à plus larges horizons. Parmi ces noms figurent: Hérodote, Polybe, Pline l'Ancien, Ptolémée, Procope, Khwārizmī, Mas'ūdī, Jāhiz, Ibn Khaldūn. La documentation archivistique est la plus ancienne du monde: alors que les papyri de Ravenne conservés en Europe, qui sont les actes d'archives les plus anciens datent du début du VIe siècle de notre ère, les papyri du Nouvel Empire égyptien sont antérieurs de vingt siècles. Il est vrai que dans le premier âge islamique, ce type de témoignage n'a pas dépassé les limites de l'Egypte et que jusqu'à la fin de notre période, il n'a pas pris une grande extension, ce qui est sans doute imputable au fait que la civilisation islamique médiévale a pratiquement ignoré le principe de la conservation des documents d'Etat. Aux XIVe et XVe siècles, période la plus riche en pièces d'archives, ce sont surtout des ouvrages encyclopédiques qui nous les transmettent. Il faut attendre l'époque moderne, ottomane et européenne, pour voir se constituer des dépôts d'archives proprement dites.

8. Nous disposons de *mahrams*, lettres patentes délivrées par les rois du Bornou qui dateraient de la fin du XIe siècle: celui d'Umm Jilmi et celui de la famille Masbarma. Cf. à ce sujet, R. MAUNY, 1961 et H. PALMER, 1928, t. III, p. 3.

Tableau chronologique des principales sources écrites

	Sources narratives			
Dates	Chroniques et Annales	Géographie Voyages	Œuvres juridiques, religieuses	Textes littéraires
– 2065 – 1580				
– 800				Homère (VIII[e])
– 500			Livre des Rois (avant 586)	
	Hétodote (485-425) Chr. démotique (III[e])			
– 200	Polybe (200-120)			
– 100	Diodore	Strabon ; pseudo-périple d'Hannon		
0	Salluste (87-35)			
0		Pline l'Ancien		
+ 100	Tacite, Plutarque			
+ 200		Ptolémée	Saint Cyprien (200-258)	
+ 300		Périple de la Mer Erythrée (230)		
+ 400			Saint Augustin (354-436)	
+ 500	Procope (492-562)	Cosmas Indico-pleustès (535)		
622				
+ 800	Ibn ʻAbd al-Hakam (803-871)	Fazari al-Khwariz mı (av. 833) Yaʻḳub	Muwatta Mudjawwaza Akkam-as-Suq	Jahiz
+ 900	Kirdi al-Raqīq (1082)	al-Masʻūdī (947) Ibn Ḥawḳal (877)	Gaothı Nu'man (shi'ite) Abu-l-'Arab (sunnite) Ibn al-Saghır (khâridjite)	
+ 1050				
		al-Bakrī (1068)	Malik	
+ 1100	Anonyme : al-Istibsar	al-Idrīsī	Abû Zukarujâ Makhzūm	al-Kādī al-Faḍil
+ 1200	Ibn al-Athīr (1234) ibn ʻIdharī	Yāḳūt (1229) Ibn Sa'īd (av. 1286)	Manaqibs hafsides	
+ 1300	al-Nuwairī Ibn Abı Zar' al-Dhahabī Ibn Khaldūn	ʻAbdarī (1289) alʿUmarī (1336) Ibn Baṭṭūṭa al'Tījanī Atlas majorquin de Cresques (1376)	Manuscrits éthiopiens des monastères	 Safadī
+ 1400	Ibn Taghrībardī	al-Makrīzī		
+ 1450	Zurara			

Sources archivistiques			
Pièces officielles	Documents privés	Dates	Faits historiques
		– 2065	Moyen Empire
Papyri hiératiques Ostraka		– 1580	Nouvel Empire
		– 800	Fondation de Carthage Basse époque égyptienne
	Papyri des juifs d'Eléphantine	– 500	
		– 200	Les Ptolémées
		– 100	Conquête romaine (–146) en Africa
		0	
		0	
		+ 100	Romanisation de l'Afrique
		+ 200	Apogée de l'école alexandrine
		+ 300	Axoum et christianisation de l'Ethiopie (333)
Novellae		+ 400	
		+ 500	Reconquête byzantine de l'Africa (533)
		622	Hégire
Papyri grecs et coptes Papyri en langue arabe d'Aphrodite		+ 800	Expansion arabe Califat Umayyade (661–749) Ifrīḳya aghlabide (800–910) Révolte des Zendj (868)
Correspondance fatimide en Ifrıkya. Papyri arabes de Fayoum et		+ 900	Etablissement des Fatimides en Egypte (969)
Ushmunayn Actes fatimides en Egypte		+ 1050	
Lettres almoravides Moham de Umm Jilmi	Geniza		Les Hilaliens en Ifrīḳya. Prise de Ghana par les Almoravides (1076)
Lettres almohades		+ 1100	
	Geniza	+ 1150	Almohades au Magreb Ayyubides en Egypte
Documents italiens	Doc. italiens	+ 1200	Hafsides en Ifrıkya Merinides au Maroc Mameluks en Egypte
Actes de Waqf	Fatwas	+ 1300	Empire du Mali Kankou Moussa (1312–1335)
al-Ḳalḳashandı		+ 1400	Effondrement du Mali et émergence du Songhaï Prise de Ceuta par les Portugais (1415) Découverte portugaise du cap Bojador (1434)
al-Maḳrīzī		+ 1450	

Inventaire par périodes

L'antiquité préislamique (des origines à 622)

Ce qui caractérise cette période par rapport à celle qui la suit, c'est la primauté des sources archéologiques et, plus généralement, non littéraires. Néanmoins, pour être secondaires, les documents écrits nous fournissent quelquefois des précisions de taille; ils se font, en outre, abondants et précis à mesure que l'on descend dans le temps. Du point de vue de la répartition zonale, il y a lieu de noter que l'Afrique occidentale et centrale en est totalement absente.

Egypte, Nubie, Afrique orientale

a) Les sources écrites pour l'Egypte jusqu'au Ier millénaire sont exclusivement égyptiennes; il s'agit des *papyri* hiératiques et des ostraka dont l'origine ne remonte pas au-delà du Nouvel Empire mais qui ont pu, avons-nous dit, rapporter une information plus ancienne.[9] Papyrus et ostrakon désignent des supports: le premier est une plante, le second un éclat de calcaire. Les signes hiératiques se distinguent des signes hiéroglyphiques par leur allure cursive les destinant spécialement à être tracés plutôt que gravés. Papyri et ostraka, nombreux pour les XIXe et XXe dynasties du Nouvel Empire ou période ramessite (1314-1085), portent sur la vie administrative autant que sur la vie privée; on y retrouve des rapports administratifs et judiciaires, des pièces de comptabilité, des lettres privées et aussi des contes et des romans. Les papyri juridiques[10] et les papyri littéraires[11] ont fait l'objet d'études attentives et, dès le XIXe siècle, de publications.

A moins que de nouvelles découvertes n'interviennent, notre connaissance de la Nubie et du pays de Pount n'est en rien redevable aux sources écrites, mais se fonde sur le matériel archéologique et épigraphique (graffiti en particulier).

b) Le premier millénaire, notamment à partir du VIe siècle, diversifie et remanie l'apport de nos sources. Les documents narratifs se joignent aux documents archivistiques et, à certains moments, se substituent à eux. C'est ainsi que le *Livre des Rois*, fragment de l'Ancien Testament, nous donne des renseignements précieux sur l'avénement de la XXIIe dynastie (autour de – 950) et demeure d'une grande utilité pour toute la période qui suit, soit jusqu'à la domination perse (– 525). Le *Livre des Rois* a été l'objet d'une première

9. E. DRIOTON et J. VANDIER, 1962, pp. 7-9, Jean YOYOTTE, l'*Egypte ancienne*, in Histoire universelle, collect. Pléiade.
10. Parmi les documents juridiques, nous avons le papyrus Abbott, les papyri Amherst et Mayer, également celui de Turin… qui fondent notre connaissance des règnes de Ramsès IX, X et XI. Ils ont été publiés: cf. *Select Papyri in the hieratic character from the collections of the British Museum*, Londres, 1860; NEWBERRY, *The Amherst Papyri*, Londres 1899; PEET, *the Mayer Papyri*, Londres, 1920; PEET, *The great tombs-robberies of the Twentieth Egyptian Dynasty*, 2 vol., Oxford, 1930.
11. La collection du *British Museum est* riche en papyri littéraires. On y trouve, par exemple, le conte de la Vérité et du Mensonge, celui d'Horus et de Seth. G. POSENER le grand spécialiste de la question, a dressé une liste quasi exhaustive des œuvres littéraires égyptiennes et est arrivé à 58 titres: *Revue d'Egyptologie*, VI, 1951, pp. 27-48. G. POSENER a également publié des ostraka: *Catalogue des ostraka hiératiques littéraires de Deir el-Medineh*, Le Caire, 1934-36.

rédaction avant la ruine de Jérusalem, soit avant – 586[12], et il a été retouché durant l'exil, mais il reproduit des traditions qui remontent aux débuts du Ier millénaire. D'autres sources étrangères, grecques surtout, éclairent la Basse Epoque à partir de la première dynastie Saïte (– VIIIe siècle): *Ménandre*, Aristodémus, Philocorus, *Hérodote*. Du point de vue archivistique, les papyri sont maintenant écrits soit en grec soit en démotique — qui est une transcription encore plus cursive que le hiératique. Au – Ve siècle, notre source principale provient des papyri des Juifs d'Eléphantine, cependant qu'aux – IVe et – IIIe, était rédigée la *chronique démotique*.

c) La période qui s'étend de l'établissement des Ptolémées en Egypte (fin du IVe siècle avant notre ère) à la conquête arabe (639) couvre un millénaire qui se caractérise par l'importance, en quantité, des sources grecques et par l'émergence, dans le champ de notre connaissance, de la zone éthiopo-érythréenne. Polybe, Strabon, Diodore, Pline l'Ancien nous en parlent avec une précision relative dont n'est pas exclue l'ignorance ou la naïveté. Le naturaliste romain nous donne dans son *Histoire naturelle* une foule de renseignements sur le monde éthiopien, touchant en particulier aux produits du commerce et aux circuits d'échanges. Œuvre de compilation, certes, de valeur inégale, mais riche en détails divers.

Notre information se fait plus précise dans le demi-millénaire qui suit l'apparition du christianisme. L'Egypte, on le sait, devient au second siècle le siège principal de la culture hellénistique et il est tout naturel qu'elle ait produit des historiens, des géographes, des philosophes et des pères de l'Eglise. Intégrée politiquement à l'Empire romain puis byzantin, elle se trouve concernée par nombre d'écrits latins ou grecs extérieurs, qu'ils soient d'ordre narratif ou d'ordre archivistique (Code de Théodose par exemple ou *Novellae* Justinien). Notons aussi que le courant papyrologique ne tarit pas. De cette masse documentaire intérieure et extérieure, émergent quelques œuvres d'une importance particulière: la *Géographie* de Ptolémée (vers + 140)[13] le *Périple de la Mer Erythrée*[14] œuvre anonyme qu'on suppute avoir été composée vers 230 après l'avoir datée du Ie siècle, la *Topographie chrétienne*[15] de Cosmas Indicopleustès (vers 535). Ces écrits représentent la base de notre information concernant l'Ethiopie et la corne orientale de l'Afrique. Mais, dans l'ensemble, ce bref exposé met en évidence deux déséquilibres: celui des sources écrites

12. A. LODS, *Les Prophètes d'Israël et Les débuts du judaïsme*, Paris 1950, p. 7; DRIOTON et VANDIER, *op. cit.*, *passim*; DORESSE, 1971, t. I, pp. 47-61.

13. Sur les géographes classiques et post-classiques ayant traité de l'Afrique, voir l'ouvrage fondamental de Yusuf KAMEL: *Monumenta cartographica Africae et Aegypti*, Le Caire et Leyde, 1926 à 1951, 16 vol. Il est souhaitable que ce travail soit réédité avec un appareil critique nouveau et important.

14. Edité par MOLLER, *Geographi Graeci minores*, Paris 1853, t. I. Réédité par Hjalmar FRISK à Göteborg en 1927. Cette œuvre importante ayant connu des éditions dès le XVIe, en 1533 puis en 1577.

15. COSMAS est un voyageur qui a visité l'Ethiopie et l'île de Socotra. Son œuvre figure dans la *Patrologie grecque* de MIGNE, t. LXXXVIII, collection à consulter absolument pour l'Antiquité, à côté de *Patrologie latine* du même MIGNE. L'œuvre de COSMAS a été éditée de manière excellente en trois tomes aux éditions du Cerf, Paris 1968-70. Signalons l'importance pour notre connaissance de la christianisation de l'Ethiopie, de l'*Historia Ecclesiastica* de RUFINUS: in *Patrologie grecque* de MIGNE qui donne toujours une traduction latine.

par rapport aux autres types de documents, celui de notre connaissance de l'Egypte par rapport à notre connaissance de la Nubie et du monde érythréen.

Le Maghreb antique

L'histoire écrite du Maghreb antique est née de la rencontre de Carthage et de Rome. Ce qui veut dire que nous ne disposons de rien d'important antérieurement au second siècle avant notre ère: des indications éparses chez Hérodote, bien sûr, et dans les œuvres d'autres historiens grecs. La période authentiquement punique est tributaire de l'archéologie et de l'épigraphie. D'un autre côté, l'histoire de Carthage d'avant Hannibal autant d'ailleurs que celle de son affrontement avec Rome puis de sa survie provisoire, ne doivent presque rien à des sources puniques écrites. Il est établi maintenant que le *périple d'Hannon*, dont la description s'étend aux côtes nord-occidentales de l'Afrique, est un faux dont la rédaction, grecque, ne doit pas remonter au-delà du Ier siècle. Restent les travaux agronomiques attribués à Magon, dont seulement des extraits ont été conservés par des auteurs latins. Mais, parmi les sources autochtones, il faudrait mentionner les notices de Juba II que Pline l'Ancien a compilées dans son *Histoire naturelle*.

L'essentiel, sinon donc la totalité, de nos sources écrites pour l'histoire du Maghreb antique — phases carthaginoise, romaine, vandale et byzantine — est constitué par les ouvrages des historiens et géographes classiques, c'est-à-dire écrivant en grec ou en latin. En général, ces auteurs sont étrangers à l'Afrique, mais à mesure que l'Africa se romanisait, surgissaient des écrivains autochtones, en particulier parmi les Pères de l'Eglise.

a) Dans la tranche de temps de – 200 à + 100 et qui correspond à l'apogée puis à la chute de Carthage, à l'organisation de la province romaine d'Afrique sous la République et le principat, nous avons comme sources la multitude d'écrits grecs et latins connus: Polybe (– 200 à – 120), notre source capitale, Strabon, Diodore de Sicile, Salluste (– 87 à – 35), Tite-Live, Appien, Pline, Tacite, Plutarque (+ Ier siècle) et Ptolémée (+ IIe siècle), sans compter les écrivains mineurs qui sont nombreux[16].

Il eût été fort utile que les écrits dispersés concernant l'Afrique du Nord fussent réunis; cela n'a été fait que pour le Maroc[17]. Si bien que le chercheur se trouve dans l'obligation de compulser systématiquement les grandes collections classiques, ces collections où l'érudition européenne du XIXe siècle a déployé toutes ses ressources de critique et de formidable labeur: *Bibliotheca Teubneriana*, *The Loeb classical library* (texte et traduction anglaise), *Collection G. Budé* (texte et traduction française), *Collection des Universités de France*, *Scriptorum classicorum Bibliotheca Oxoniensis*. A ces sources narratives, il conviendrait d'ajouter des sources plus directes constituées par les textes du droit romain, quoique ces textes soient d'origine épigraphique[18].

16. Citons: ARISTOTE (*Politique*), CESAR (*Bellum Civile et Bellum Africum*), EUTROPE, JUSTIN, OROSE. On dénombre plus de 30 sources textuelles rien que pour l'histoire d'Hannibal.
17. M. ROGET, *le Maroc chez les auteurs anciens*, 1924.
18. P.P. GIRARD, *Textes de droit romain*, 6e édit., 1937.

Les écrits des annalistes, chroniqueurs, géographes gréco-latins n'ont pas une valeur uniforme pour toute la sous-période considérée. Si quelques-uns ont tendance à compiler les informations de leurs prédécesseurs, d'autres nous apportent des informations originales, précieuses, par moments même un témoignage direct. C'est ainsi que Polybe a vécu dans l'intimité des Scipion et aurait assisté au siège de Carthage en – 146, que le *Bellum Jugurthinum* de Salluste est un document de premier ordre sur les royaumes berbères, que le *Bellum Civile* de César est l'œuvre d'un acteur de l'Histoire.

La figure et l'œuvre de Polybe dominent cette période. Polybe est, a-t-on dit[19], le fils de l'âge et de la culture hellénistiques. Il est né vers – 200, c'est-à-dire au moment où se fait la rencontre de Rome dans l'explosion de son impérialisme, avec le monde méditerranéen et plus spécialement hellénistique. Prisonnier et exilé à Rome, il apprit les dures leçons de l'exil, ce « maître violent » de l'historien et du philosophe. La protection des Scipion adoucit son séjour, mais elle lui valut surtout d'apprendre beaucoup sur l'histoire de Rome et de Carthage. Après seize ans de captivité, il revint dans sa patrie, la Grèce, mais il ne tarda pas à la quitter pour parcourir le monde. On nous rapporte que Scipion Emilien, durant son séjour en Afrique, lui offrit une flotte pour lui permettre d'explorer la côte Atlantique de l'Afrique. C'est dire que nous avons affaire à un homme d'audace, d'expérience et d'une inlassable curiosité. Polybe n'est pas seulement notre principale source pour tout ce qui touche au duel punico-romain ; il est, plus généralement, un observateur de premier ordre de l'Afrique et de l'Egypte de son temps. Si les quarante livres qui composent les *Pragmateia* nous étaient restés, sans doute saurions-nous beaucoup plus que nous ne savons maintenant ; peut-être serions-nous aussi renseignés avec une précision qui fait défaut partout ailleurs sur l'Afrique noire elle-même. Mais déjà, les six livres qui sont conservés tranchent sur toutes nos autres sources par la qualité de l'information et l'intelligence du regard.

b) Après le Ier siècle et pendant les quatre siècles où l'organisation impériale s'enracine au maximum en Afrique puis entre dans une crise prolongée, les sources littéraires se font rares. Il y a un vide quasi total au IIe siècle, et les IIIe et IVe siècles sont marqués par la prépondérance des écrits chrétiens, notamment ceux de Cyprien et d'Augustin. Ecrits généraux qui débordent le cadre africain pour poser les grands problèmes religieux et ne participent pas du discours historique direct, mais aussi écrits polémiques et de circonstance qui, eux, ont une prise plus immédiate sur l'événement. C'est ainsi que notre connaissance du mouvement donatiste se fonde sur les attaques du plus grand de ses adversaires, saint Augustin (354-430) et, pour cela même, les précautions les plus sérieuses s'avèrent nécessaires.

Aussi bien en matière de sources écrites, la *patrologie* se pose-t-elle, pour la période impériale, comme le principal mais combien partiel instrument de notre connaissance. Le chercheur aura, là aussi, recours à de grandes collections :
— le *Corpus de Berlin* en grec (texte seul) ;
— le *Corpus de Vienne* en latin (texte seul).

19. *Cambridge Ancient History*, vol. VIII : *Rome and the Mediterranean*.

Ces monuments de l'érudition allemande ont leur pendant dans l'érudition française : les deux corpus de Migne :
— *la Patrologie grecque* (texte et traduction latine) ;
— *la Patrologie latine* (texte latin seul).

L'intermède vandale, la reconquête byzantine et la présence byzantine pendant plus d'un siècle ont suscité davantage de vocations. Les écrits dits « mineurs » abondent, les sources archivistiques (correspondance, textes législatifs) font leur apparition. Surtout, nous avons la chance d'avoir un observateur fécond et talentueux : *Procope* (VIe siècle) qui est, de loin, notre source fondamentale avec son *De Bello Vandalico*. On aura recours à la *collection byzantine de Bonn*, et, subsidiairement, aux *Fragmenta historicorum graecorum*, pour les textes grecs. Les textes latins, nombreux, se retrouvent soit dans la Patrologie latine (les œuvres de saint Fulgence sont d'un certain intérêt pour la connaissance de l'époque vandale), soit dans les *Monumento Germanica historica*, *autores antiquissimi*[20], autre monument de l'érudition allemande regroupant les « chroniques mineures » d'époque byzantine : Cassiodore, Prosper Tire, surtout Victor de Vita et Corippus. Ces deux auteurs méritent la plus grande attention, le premier pour la période vandale, le second pour la période byzantine, parce qu'ils pénètrent l'Afrique de l'intérieur et jettent une lumière sur cette Afrique « profonde » si longtemps oubliée[21]. Dans son classique ouvrage sur l'Afrique byzantine, Charles Diehl a montré comment on pouvait faire concourir matériel archéologique et matériel textuel à une représentation aussi complète que possible de la réalité historique. Parmi les sources écrites, il a utilisé un éventail aussi large que possible : Procope d'abord, Corippus aussi, mais également Agathias, Cassiodore, Georges de Chypre[22], les lettres du pape Grégoire le Grand, et des documents juridiques tels que les Novellae et le Code Justinien, si utiles pour l'exploration de la vie économique et sociale.

Il semble peu probable qu'on puisse enrichir, par de nouvelles découvertes, la liste établie de nos documents écrits. Par contre, on peut mieux les exploiter, en les approfondissant, en y appliquant une critique rigoureuse, en les confrontant avec un matériel archéologique et épigraphique non encore épuisé, surtout en les utilisant avec plus d'honnêteté et d'objectivité[23].

L'Afrique saharienne et occidentale

A proprement parler, nous n'avons aucun document digne de foi pour nous renseigner sur l'Afrique noire occidentale. Si l'on admet avec Mauny[24] que

20. Dans les *Monumento* de MOMMSEN, tome 9/1-2 (1892), 11 (1894) et 13 (1898), se trouvent le texte de Victor DE VITA au tome 3-1 (1879), édité par C. HOLM, et le texte de CORIPPUS dans le tome 3-2 (1879) édité par J. PARTSCH.
21. Sur l'Afrique vandale et byzantine, nous disposons de deux ouvrages modernes fondamentaux qui donnent le détail des sources utilisables : Christian COURTOIS, 1955, et C. DIEHL, 1959. Pour la haute époque, l'*Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, de S. GSELL., vieillie, est toujours à consulter.
22. *Descriptio orbis romani*, éd. GELZER.
23. Sur les déformations nées d'une lecture partiale des textes, la critique de l'historiographie occidentale présentée par Abdallah LAROUI est aussi pertinente que remarquablement informée (1970).
24 R. MAUNY, 1970, pp. 87-111.

les Anciens — Carthaginois, Grecs, Romains — n'avaient pas dépassé le cap Juby et la latitude des îles Canaries, ce qui est plus que probable, les renseignements que leurs écrits nous apportent ont donc trait à l'extrême-sud marocain. Ils sont certes à la lisière du monde noir, mais ne le pénètrent pas.

Le *Périple* d'Hannon est un faux, sinon entièrement, du moins en grande partie[25]. C'est un écrit composite où s'entremêlent des emprunts à Hérodote, à Polybe, à Posidonius, au pseudo-Scylax et qui doit dater du Ier siècle. Plus sérieux sont les écrits de ces auteurs précisément. Hérodote se fait l'écho du commerce muet que pratiquaient les Carthaginois dans le Sud marocain. Le continuateur du *pseudo-Scylax* (IVe) nous donne, à son tour, des informations précieuses sur les relations entre Carthaginois et Libyco-Berbères. Mais c'est surtout et encore une fois Polybe qui s'avère la source la plus véridique. Les bribes de son texte, interpolées dans Pline l'Ancien, nous offrent les premiers toponymes identifiables de l'Antiquité; mais là aussi, son information s'arrête au cap Juby. Il faudrait le compléter, pour l'archipel des Canaries, par les notices de Juba II recueillies par Pline, Strabon, Diodore de Sicile. Les autres historiens-géographes du Ier siècle avant et après notre ère, n'ont fait que compiler les auteurs antérieurs, sauf pour quelques détails. Enfin, au IIe siècle, Ptolémée, reprenant tous ses prédécesseurs, se fondant plus spécialement sur Posidonius et Marin de Tyr, consigne dans sa *Géographie* la connaissance la plus poussée qu'ait eue l'Antiquité des contours de l'Afrique[26]. La carte de la «Libye intérieure» que nous a par ailleurs laissée le géographe alexandrin, a pu mettre à contribution les renseignements recueillis par l'armée romaine, lors de ses expéditions punitives au-delà du *limes* jusqu'au Fezzan: celle de Balbus en –19, celle de Flaccus en +70, celle de Maternus en +86, qui s'est le plus enfoncée dans le désert libyque[27]. Des noms de peuples et de régions ont survécu à l'Antiquité: Mauritanie, Libye, Garamantes, Gétules, Numides, Hespérides et jusqu'à Niger, avancé par Ptolémée, repris par Léon l'Africain puis par les Européens modernes. C'est là un des apports de nos textes qui, à part cela, nous fournissent davantage la représentation que s'est faite l'Antiquité de l'Afrique que des données réelles. Les quelques indications qui en surnagent affectent le désert libyque et les côtes du Sahara occidental; l'Afrique noire occidentale reste marginale dans tous ces textes.

Le premier âge islamique (environ 622-1050)

La conquête arabe et l'établissement du Califat ont eu pour conséquence l'unification de domaines politico-culturels naguère dissociés (Empire sassanide, empire byzantin), l'élargissement de l'horizon géographique de l'homme, le remaniement des courants d'échange, la pénétration de peuples jusque-là inconnus. Rien d'étonnant donc à ce que, pour la première fois, nous ayons des informations de plus en plus précises sur le monde noir, celui de l'Est comme celui de l'Ouest. Mais alors que l'Egypte et le Maghreb étaient intégrés dans le

25. Ibid., p. 98; TAUXIER, 1882, pp. 15-37; G. GERMAIN, 1957, pp. 205-248.
26. Yusuf KAMEL, Monumenta, *op. cit.*, t. II, Fasc. I, pp. 116 et suiv.; R. MAUNY, «L'Ouest africain chez Ptolémée», dans *Actes de la IIe Conférence Internationale des Africanistes de l'Ouest*, Bissau 1947.
27. Marin de TYR, une des sources de PTOLEMÉE, s'en est fait l'écho; cf. Yusuf KAMEL, t. I, 1926, p. 73.

corps de l'Empire puis de la communauté islamique, le monde noir faisait simplement partie de la sphère d'influence islamique, d'où une information parcellaire, décousue, quelquefois mythique, mais qui reste néanmoins précieuse.

Si l'on excepte les sources archivistiques dont la tradition se continue en Egypte (papyri coptes et grecs d'Aphrodite, papyri arabes du Fayoum et d'Ashmunayn[28], enfin au Xe siècle quelques pièces d'archives fatimides) et qui sont donc spécifiques à ce pays, la majeure partie de nos sources, narrative au sens large ou indirect, est *commune* à toute l'Afrique. C'est un trait patent en ce qui concerne les écrits géographiques et qui est visible dans maint texte juridique. Aussi semble-t-il plus commode de procéder ici à un inventaire par genre, en marquant toutefois la succession chronologique et sans perdre de vue la structure régionale.

Les chroniques

a) Nous ne disposons d'aucune chronique avant le IXe siècle. Mais c'est au VIIIe siècle que s'est élaborée l'information orale avec comme centre incontestable, l'Egypte, sauf pour la côte orientale de l'Afrique, en liaison commerciale directe avec l'Irak méridional. D'un autre côté, le caractère excentrique de l'Egypte, du Maghreb et *a fortiori* du Soudan a fait que, même au IXe siècle, siècle d'explosion de l'historiographie arabe, une faible place leur soit dévolue dan les grands ta'rīkh[29] (al-Ṭabarī, al-Dīnawarī, al-Balādhorī des *Ansāb al-Ashraf*) centrés sur l'Orient. Une exception doit être faite pour une chronique presque inconnue jusqu'à une époque récente : le ta'rīkh de Khalīfa b. Khayyāt[30]. Ce livre n'est pas seulement le plus vieil ouvrage annalistique arabe (Khalīfa est mort en 240 H.) mais il a conservé des matériaux anciens négligés par al-Ṭabarī ; en particulier ses indications sur la conquête du Maghreb sont de première importance. Alors que la tradition des *Maghāzī* médinoise a laissé dans l'ombre la conquête de l'Egypte et du Maghreb, dont seuls les traits saillants émergent laconiquement dans les *Futūh al-Buldān* de Balādhorī, un juriste égyptien s'y consacre exclusivement dans un ouvrage qui est le document le plus important du IXe siècle. Les *Futūh Miṣr wa-l-Maghrib*[31] d'Ibn ʿAbd al-Ḥakam, assimilables à une

28. Les travaux de GROHMANN font autorité : *Arabic papyri in the Egyptian Library*, 5 volumes, 1934-1959 ; *Einführung und Chrestomathie der Arabischen Papyrus-kinde*, Prague 1955. Les papyri grecs et coptes ont été étudiés par H. BELL. Pour les actes fatimides : SHAYYAL, *Majmûʿat al-Wathâʾiq al-Fâtimiyya*, Le Caire. 1958.
29. Toutefois, il est important de signaler qu'un des tout premiers historiographes arabes, 'Umar b. SHABBA, nous a légué le plus vieux témoignage arabe se rapportant aux Noirs, texte rapporté par al-Ṭabarī, Ta'rikh, t. VII, pp. 609-614. Il s'agit de la révolte des « Sūdān » à Médine en 145 H./+ 762, attestant une forte présence africaine à la haute époque. Ce texte n'a pas été relevé et remarqué jusqu'à présent.
30. Edité à Najaf en 1965 par UMARĪ avec une préface de A.S. AL-ALI, 344 p.
31. Edité par TORREY en 1922, traduit partiellement par GATEAU, réédité au Caire par 'AMIR en 1961. Sur les précautions à prendre pour son utilisation : R. BRUNSCHWIG, « Ibn Abd al HAKAM et la conquête de l'Afrique du Nord par les Arabes », *Annales de l'Institut d'Etudes orientales d'Alger*, VI, 1942-47, étude hypercritique qui ne nous semble pas devoir entamer l'apport de ce texte, capital pour l'Egypte, utile pour l'Ifrīkya, important pour le monde noir (éventuels contacts de Uqba avec le Fezzan niés par BRUNSCHVIG dans un autre article, fameux accord appelé (Baqt) avec les Nubiens).

chronique ou à un ouvrage de maghāzī, sont en réalité un recueil de traditions juridiques qui mordent sur l'histoire[32].

b) Après un siècle de silence[33] (850-950), paraît une œuvre fondamentale qui ne semble pas avoir été exploitée dans toutes ses dimensions : le *Kitāb Wūlat Miṣr wa Qudhatuha*, de Kindī (m.961). Cet ouvrage biographique, qui n'est pas une chronique mais qu'on peut assimiler à une chronique, non seulement enferme des données précises et de première main sur l'Egypte, mais — du fait des liens premiers de cette province avec le Maghreb — s'avère être une des sources les plus sûres pour la connaissance du Maghreb au VIIIe siècle[34]. Le Xe siècle est le siècle ismāʿīlien de l'islam et de l'islam africain au premier chef : on consultera donc les écrits shi'ites comme la *Sīrat al-Hajib Jaʿfar* mais surtout l'*Iftitāh ad-Daʿwa* du Cadi al-NuʿMān, ouvrage fondamental, qui ne livre pas beaucoup de dates, mais est très riche en informations sur les débuts du mouvement fatimide[35].

c) La première moitié du XIe siècle a vu la rédaction du fameux *Ta'rīkh* d'al-Raqīq (m. 1028), source fondamentale. L'ouvrage est considéré comme perdu, mais l'essential en a été repris par les compilateurs postérieurs, tel Ibn-al-Idhārī. Récemment, un fragment consacré à la haute époque ifriqiyenne, découvert par le Marocain Mannūnī, a été édité à Tunis (1968) par « M. Kaabī », sans que nous ayons la certitude quant à son attribution à Raqīq[36].

Dans toutes ces chroniques, la place faite à l'Afrique noire est minime. Par ailleurs, elles exigent de l'historien une critique rigoureuse, une confrontation perpétuelle de leurs données, entre elles, mais aussi avec des données d'origines diverses. Surtout, l'historien du Maghreb et de l'Egypte ne saurait s'y arrêter : une profonde connaissance de l'Orient est une nécessité absolue. La fréquentation de ces sources doit donc se compléter d'une fréquentation approfondie des chroniques orientales classiques.

Sources géographiques

Elles sont importantes et nombreuses à partir du IXe siècle. Qu'ils appartiennent au genre cartographique de la Sūrat al-Ardh illustré par al-Khwārizmī, à la géographie administrative, à la catégorie des itinéraires et pays (*Masālik*) ou simplement à celle du voyage plus ou moins romancé les écrits géographiques arabes illustrent une volonté d'appréhension de la totalité de l'*oekuméné*. Rien d'étonnant donc à ce que l'Afrique noire y soit représentée et que ces sources soient l'élément fondamental dans notre connaissance de cette Afrique. Le

32. II n'y a pas grand-chose à tirer d'un compilateur tardif, Ubayd Allāh b. SALIH découvert et magnifié par E. LEVI-PROVENÇAL, cf. *Arabica*, 1954, pp. 35-42, comme une source nouvelle de la conquête du Maghreb. E.-LEVI-PROVENÇAL est suivi dans son jugement par MAUNY in *Tableau, op. cit.*, p. 34 dont l'analyse des sources arabes, appliquée et exhaustive, ne se soucie pas beaucoup de critique rigoureuse.

33. A l'exception de quelques chroniques anonymes intéressantes comme *al-Imân wa-s-Siyāsa*, Le Caire, 1904, du Pseudo-Ibn QUTAYBA et l'anonyme Akhbār MADJMU'A, Madrid 1867.

34. Edité par R. GUEST en 1912 et réédité à Beyrouth en 1959.

35. Publié à Tunis par M. DACHRAOUI et également à Beyrouth.

36. M. TALBI en a nié carrément la paternité à Raqīq, *in Cahiers de Tunisie*, XIX, 1917, p. 19 et suiv., sans toutefois arriver à vraiment convaincre. L'incertitude subsiste donc.

recueil exhaustif dressé par Kubbel et Matveïev[37], qui s'arrête au XIIe siècle, montre que sur les 40 auteurs en ayant parlé, 21 sont des géographes et leurs textes sont les plus riches de matière. Mais on ne saurait tirer de ces sources un réel profit sans un travail critique préalable. L'historien de l'Afrique noire doit replacer les œuvres géographiques arabes dans leur contexte culturel propre. Dans quelle mesure, par exemple, telle description correspond-elle à la réalité et dans quelle autre n'est-elle qu'un reflet des thèmes rebattus de l'*Adab* avec ses diverses composantes[38] ? Quelle est la part de l'héritage grec, de l'héritage iranien, de la tradition arabe propre, celle de la compilation, celle de l'observation concrète ? Mais d'un autre côté, la critique doit s'exercer sur ces textes de l'intérieur, c'est-à-dire à partir d'une connaissance approfondie de l'histoire africaine, tout en se gardant de lire cette histoire uniquement à partir de sources géographiques pour l'essentiel. Mais le point de vue strictement idéologique de ceux qui, par islamophobie[39], souci mal placé d'une africanité conçue comme repliée sur elle-même, refusent l'examen approfondi de ces sources, est irrecevable[40].

De la pléiade des géographes qui, du milieu du IXe siècle au milieu du XIe siècle, ont accordé une place à l'Afrique — presque tous sont dans ce cas — seuls quelques-uns apportent une information originale et sérieuse : Ibn Khordādhbeh, Yaᶜḳūb (m. 897), al-Masᶜūdī (965), Ibn Ḥawḳal (977), al-Bīrunī[41]. Yaᶜḳūb a voyagé en Egypte et au Maghreb dont il nous a laissé un tableau substantiel. Aussi bien dans son *Taʾrīkh* que dans ses *Būldān*[42], il nous apporte des renseignements nombreux sur le monde noir : sur l'Ethiopie, le Soudan, la Nubie, les Bejja, les Zendj. Au Soudan, il mentionne les Zghâwa du Kanem et décrit leur habitat ; il décrit l'important royaume de Ghana et à son propos traite du problème de l'or, de même qu'il traite du problème des esclaves quand il parle du Fezzan. Les *Masālik*[43] d'Ibn Ḥawḳal sont encore plus détaillés. Il visita la Nubie et peut-être le Soudan occidental ; sa description vaut surtout pour l'idée qu'elle donne des relations commerciales entre Maghreb et Soudan. Presque tous les autres géographes du Xe siècle fournissent des notations sur l'Afrique noire : Ibn al-Faḳīh sur le Ghana et Kuki, le voyageur Buzurg Ibn Shariyar sur la côte orientale et les

37. L. KUBBEL et V. MATVEIEV, 1960 et 1965. Voir aussi J. CUOQ.
38. A. MIQUEL, 1967 et 1975.
39. Voir à ce propos la position très critique de J. FROBENIUS et celle de J. ROUCH : *Contribution à l'histoire des Songhay*, Dakar 1953, qui dénonce surtout la déformation idéologique des chroniques soudanaises.
40. Il est vrai que ces textes s'appliquent surtout à la ceinture soudanaise et que de ce fait une lecture unilatérale des sources arabes, sans le secours de l'archéologie, peut fausser la perspective. Mais il est faux de dire que les auteurs arabes manquaient d'objectivité. Quant à leur reprocher le caractère fragmentaire et désordonné de leurs écrits, c'est abandonner le point de vue de l'historien tout court pour prendre celui de l'historien de la littérature. On trouvera des jugements nuancés chez N. LEVTZION. De même, il sera bon de se reporter à la communication de I. Hrbek au XIIe Congrès international des sciences historiques à Vienne (*Actes*, pages 311 et suivantes). Voir aussi T. LEWICKI : *Perspectives nouvelles sur l'histoire africaine*, compte rendu du Congrès de Dar-es-Salaam, 1971, et *Arabic external sources for the History of Africa to the South of the Sahara*, Wroclaw-Warszawa-Krakow, 1969.
41. Voir *Courrier de l'Unesco*, juin 1974.
42. Edité dans la *Bibliotheca Geographorum arabicorum*, t. VII, de GOEJE, comme la plupart des géographes arabes. La traduction de G. WIST sous le titre de *Livre des Pays* est utile mais pas toujours précise.
43. *Kitâb al-Masâlik wa-l-Mamâlik*, B. G. A. II ; L. KUBBEL et V. MATVEIEV, II, pp. 33 et suiv.

Zendj, Muhallabī qui a conservé dans son traité des fragments de Uswārīī. Enfin, les *Prairies d'or* de Mas'ūdi (965) est riche de renseignements sur les Zendj et la côte orientale. Ces textes ont, très tôt, attiré l'attention des spécialistes africanistes et orientalistes, tels Delafosse, Cerulli[44], Kramers[45], Mauny[46].

Sources juridiques et religieuses

Les traités de droit et les voyages hagiographiques de Tabaqāt, depuis la *Mudawwana* de Sahnūn jusqu'aux traités khāridjites sont une mine de renseignements pour le Maghreb; certains sont utilisables pour la zone saharienne de contact avec l'Afrique noire. La chronique sur les imāms rustémides de Tāhert d'*Ibn al-Saghīr* (début du Xe siècle)[47] nous permet d'affirmer l'existence, dès la fin du VIIIe siècle, de liens commerciaux entre la principauté ibadite et Gao comme elle permet, complétée par des compilations postérieures telles les *Siyar* de al-Wisyānī, d'étendre ce fait à toute la bordure saharienne de l'Afrique du Nord. Mais ces sources hagiographiques ne livrent leur information que de manière allusive. Elles doivent être lues dans le canevas d'une problématique fixée à l'avance, et constamment recoupées par d'autres types de sources. Elles n'autorisent pas, à notre sens, des constructions et des déductions aussi hardies que celle que propose Lewicki.

Le second âge islamique (1050-1450)

Ce qui caractérise cette longue période, c'est la richesse, la qualité et la variété de notre information. Les sources archivistiques, toujours secondaires par rapport aux écrits «littéraires», sont néanmoins importantes: documents de la Geniza, lettres almoravides et almohades, actes de Waqf, fetwas, documents italiens, pièces officielles interposées dans les grandes compilations. Les chroniqueurs produisent des œuvres de premier ordre qui valent autant par l'observation des faits contemporains que parce qu'ils reproduisent les anciennes sources perdues. Enfin, pour l'Afrique noire, notre connaissance atteint son apogée cependant qu'apparaissent avec les manuscrits éthiopiens des documents africains nouveaux.

Sources archivistiques

Elles valent uniquement pour l'Egypte et le Maghreb.

a) Nous disposons actuellement des documents de la *Geniza* du Caire qui couvrent toute l'époque considérée; la plupart cependant sont d'époque fatimide et seuls quelques-uns appartiennent aux siècles mameluks. Ces documents constituent un bric-à-brac de papiers de famille, de correspondance commerciale, reflétant les préoccupations de la communauté juive d'Egypte et d'ailleurs. Ecrits en langue arabe et en caractères hébraïques non datés, leur

44. *Documenti arabi per la storia dell Ethiopia*, 1931.
45. Djughrāfiyā, Encyclopédie de l'Islam; *L'Erythrée décrite dans une source arabe du Xe siècle*, *Atti del XIXe Congresso degli Orientalisti*, Rome 1938.
46. Le premier chapitre de son *Tableau* est un inventaire systématique des sources géographiques.
47. Publiée dans les *Actes du XIVe Congrès international des orientalistes* (3e partie), 1908, et étudiée par T. LEWICKI, 1971, vol. XIII, p. 119 et suiv.

utilisation commande un certain nombre de précautions techniques. Mais tels quels, ils représentent une mine inépuisable de renseignements [48].

On peut ranger dans la même catégorie — celle des archives privées — les actes de *Waqf*, nombreux pour l'époque mamelūk, conservés par le Tribunal du Statut personnel du Caire[49], ainsi sans doute que les *fetwas* d'époque hafside.

b) A cheval entre le domaine privé et le domaine public sont, en revanche, les documents *européens* concernant l'Egypte et le Maghreb, datés des XIIe, XIIIe et XIVe siècles, et qui se trouvent à Venise, à Gênes, à Pise, à Barcelone. Ils sont conservés dans les archives publiques et privées et sont composés de traités, de contrats, de lettres, afférents ordinairement aux relations commerciales. Quelques-uns seulement ont été publiés par Amari et Mas-Latrie[50]. Ils offrent dans leur ensemble une masse documentaire susceptible d'élargir le champ de l'investigation dans le domaine de l'histoire économique et sociale.

c) Nous n'avons pas à proprement parler d'archives d'Etat relatives à cette époque. Mais des pièces officielles almoravides et almohades ont été conservées et publiées qui jettent une lumière nouvelle sur l'idéologie et les institutions sécrétées par les deux mouvements impériaux[51]. « On commence, dit à ce sujet Laroui, à voir l'almohadisme de l'intérieur : une histoire religieuse et politique de la dynastie n'est plus impossible à écrire »[52]. A une époque plus basse, nous rencontrons en Egypte des encyclopédies historico-juridiques qui ont compilé nombre de documents officiels : la description détaillée qu'elles nous offrent des structures fiscales et institutionnelles de l'Egypte, provient en général d'une consultation préalable de documents publics. Dans ce genre mi-archivistique, mi-chronique, on peut ranger les *Qawānīn al-dawawīn* de Mammāti (époque ayyubide), « *le Minhādj* de Makhzūm », Ṣubḥ-al-a-sha al-Ḳalḳashandī (XIVe siècle) les nombreux ouvrages de al-Maḳrīzī, dont les inappréciables Khitat (XVe siècle)[53]. Al-Maḳrīzī est une source précieuse non seulement pour toute l'histoire de l'Egypte islamique, mais également pour celle de la Nubie, du Soudan et de l'Ethiopie[54].

48. Les travaux de S.D. GOITEIN font autorité : article « Geniza » *in E.I.* 2e éd. ; *The Cairo Geniza as source for mediterranean social history. Journal of the American Oriental Society*, 1960. S.D. GOITEIN a commencé à publier une très importante étude sur les sources de la Geniza : « A mediterranean Society : the jewish communities of the Arab world as portrayed in the Documents of the Cairo Geniza », Vol. I, *Economics Foundations*, Berkeley-Los Angeles, 1967. S. SHAKED, *A tentative bibliography of Geniza documents*, Paris-La Haye, 1964 ; H. RABIE, 1972, pp. 1-3. Un grand nombre de ces documents se trouve au *British Museum* et à Cambridge.
49. Rabie, 1972, pp. 6-8 et 200.
50. AMARI, *I diplomi arabi del R. Archivio Florentino*, Florence 1863 ; MAS-LATRIE, *Traités de paix et de commerce et documents divers concernant les relations des Chrétiens avec les Arabes d'Afrique septentrionale au Moyen Age*, Paris 1866, supplément 1872.
51. *Lettres officielles almoravides*, éditées par H. MU'NIS et A.M. MAKKI ; *Trente-sept lettres officielles almohades*, éditées et traduites par E. LEVI-POVENÇAL, Rabat 1941 ; AL-BAYDAQ, *Documents inédits d'histoire almohade*, éd. et trad. française par E. LEVI-PROVENÇAL, Paris 1928.
52. A. LAROUI, 1970, p. 162.
53. RABIE, 1972, pp. 10-20.
54. Son *Kitāb al-Ilmām* nous donne la liste des royaumes musulmans d'Ethiopie, empruntée, il est vrai, à Umarī. Un extrait en a été publié à Leyde en 1790 sous le titre de *Historia regum islamicorum in Abyssinia*.

Sources narratives

a) Chroniques : Après un siècle de silence — le XIIe au cours duquel nous ne rencontrons guère que l'anonyme *al-Istibsar* et des œuvres mineures —, les XIIIe et XIVe siècles nous offrent une moisson de chroniques riches à tous points de vue, depuis le Kāmil d'Ibn al-Athīr jusqu'au *Kitāb al-Ibar* d'Ibn Khaldūn en passant par Ibn Idhārī, al-Nuwairī, Ibn Abī Zarc, al-Dhahabī. Témoins de leur temps, ces hommes avaient en outre accompli un effort de synthèse pour ce qui est des siècles passés. Nuwairī est aussi important pour les Mamelūks que pour la conquête au Maghreb[55] ; Ibn Idhārī pour l'histoire almohade autant que pour tout le passé de l'Ifrīkya ; Ibn Khaldūn, enfin, suprême autorité en matière d'histoire de l'Afrique.

b) Géographie : Les traités de géographie foisonnent durant ces quatre siècles. Leur valeur est inégale en soi et inégale selon la région concernée. Deux géographes se détachent de la masse par l'ampleur et la qualité de leur observation : *al-Bakrī* (1068) au XIe siècle, *al-Umarī* (m. 1342) au XIVe siècle. Mais si une œuvre aussi notoire que celle d'Idrīsī est discutable et discutée, nous pouvons glaner des informations originales dans des œuvres géographiques moins connues : celle d'Ibn Sa'īd, par exemple, si intéressante pour le Soudan[56]. *Les Masalik et Namalik*[57] de Bakrī représentent « l'apogée » de notre connaissance géographique du Maghreb et du Soudan, Bakrī lui-même n'a pas voyagé dans ces contrées, mais il a intelligemment utilisé les notes d'al-Warrāq, aujourd'hui perdues, autant que les informations des marchands et voyageurs.

Le *Livre de Roger* d'al-Idrīsī (1154), en cours d'édition en Italie, emprunte beaucoup à ses prédécesseurs. Confuse quand elle traite de l'Ethiopie, sa description se précise pour l'Afrique occidentale. Çà et là, cependant, s'y glisse une notation originale et quelquefois précieuse.

Le *Géographie* d'Ibn Sa'īd al-Gharnata (avant 1288) emprunte à Idrīsī dans sa description de l'Ethiopie, encore qu'on y trouve des renseignements neufs. Mais son principal intérêt provient de sa description du Soudan, largement tributaire des écrits d'un voyageur du XIIe : Ibn Fātima. L'œuvre capitale du XIVe siècle pour l'historien de l'Afrique noire est celle d'al-Umarī : *Masālik al-Absār*[58]. Témoignage d'un observateur de premier ordre, elle est notre principale source pour l'étude du royaume du Mali dans son organisation interne comme dans ses rapports avec l'Egypte et l'Islam. Mais c'est aussi l'exposé arabe le plus riche que nous ayons sur les Etats musulmans

55. Mais ce fragment est encore manuscrit à la Bibliothèque nationale du Caire. Signalons qu'IBN SHADDAD qui a écrit une histoire maintenant perdue de Kairouan, est considéré comme étant une des sources principales d'IBN AL-ATHIR et de NUWAIRI. Récemment, un anonyme, le *Kitāb al-ʿUyun*, édité à Damas par M. SAIDI, apporte des informations intéressantes sur le Maghreb.

56. Pour une liste exhaustive des géographes, voir L. KUBBEL et V. MATVEIEV, à compléter par le premier chapitre de R. MAUNY, 1961, par la notice de T. LEWICKI, 1971, l'introduction de la thèse de A. MIQUEL, 1967.

57. Publié et traduit par de SLANE sous le titre de *Description de l'Afrique septentrionale*, Paris, 1911.

58. Traduite partiellement par M. GAUDEFROY-DEMOMBYNES sous le titre : l'*Afrique moins l'Egypte*, Paris 1927.

إدرنا غرانا غلونر وبرنا   كونمشي نكي ناج بادركسانا
دشر يعردرنا غني يا غنا   ديدو براتاد هسكي نتا
أوانا غ كياو ندانى نسس
كدو ب وتارند بيزومس   دهسكنسر دك دو ليبدرقس
كدو بشردر يا غني يا إس   ديغ وتادك د كياو نسس
أوانا غ كياونا هسكا نتس
تنا غنجوم دتارنسردك   بياود بنسم سرغنشردك
كدو بشردر همرتبا نتسردك   ديغ نجوم دتارنسردك
أوانا غ تارن صحبي نسس
تنا غنجي وند كسرنشبك   دلمشي بياتي سكو باب إسك
نكر مرتباتي زمينا كملك   أكرنا غنو غرغنجي باب شك
إنا ننا إنغرد بيو مس
إدرنا غ هسكي د نغرسردك   دغمراك لؤلؤ مرجان دك
كونمشي مكي أحمد يا يبسردك   بلى ولقيا كودنغ تندك
أوا ممشي نر مسالي نسس   كوه

Manuscrit arabe (verso) n° 2291, folio 103 — ibn Baṭṭūṭa (2e partie) référence au Mali (Photo, Bibl., nat, Paris.)

d'Abyssinie au XIVe siècle. L'ouvrage d'al-Umarī pose, par-delà l'intérêt de sa description, le problème de l'émergence de l'Etat dans le Soudan et celui de l'islamisation, comme trois siècles plus tôt al-Bakrī a posé celui du grand commerce de l'or. Ce dernier évoque la profondeur des liens entre Maghreb et Soudan; le premier suggère le déplacement de ces liens vers l'Egypte.

L'œuvre de Umarī est à compléter par celle d'un observateur direct de la réalité soudanaise et maghrébine: Ibn Baṭṭūṭa.

Mais les géographes mineurs et les auteurs de relations de voyage sont nombreux et doivent, en tout état de cause, être consultés. Citons: al-Zuhrī (XIIe), Yāḳūt, al-Dimashḳī (XIVe s.), la géographie dite Mozhafférienne, Ibn Jubayr, al-Baghdādī, Abdarī, Tijāni, al-Balawī, al-Himyarī.

c) Sources d'inspiration religieuse et littéraire. Les sources religieuses viennent d'horizons variés. Notons les ouvrages de Tabaḳāt et d'hagiographes sunites, khāridjites, maraboutiques et même chrétiens (provenant de la communauté copte). Citons aussi les manuscrits des églises éthiopiennes qui reproduisent dans leurs marges des documents officiels. Tous ces écrits s'avèrent utiles non seulement pour la connaissance de l'évolution de la sensibilité religieuse et du monde religieux, mais également pour celle du monde social. Un ouvrage comme le *Riyāḥ* de Malik ou un autre comme les *Madārik* de Iyādh sont riches de notations sociologiques disséminées dans le cours de l'exposé. Les sources khāridjites, on le sait, sont primordiales pour toute la zone saharienne du Maghreb, zone de contact avec les Noirs. Al-Wisyānī, Darjīnī, Abu' Zakārīyā et même un auteur tardif comme al-Shammākhī en sont les principaux représentants. Enfin, toute la masse de matériel en langue arabe ou en copte produite en Egypte médiévale par l'Eglise locale, éclaire les relations entre églises, les relations entre la hiérarchie écclésiastique et l'Etat[59]. Les sources proprement littéraires sont nombreuses pour cette période; elles concernent presque exclusivement le Maghreb et l'Egypte. Une place à part dans cette catégorie revient aux *Rās alʿAin* d'al-Qāhī al Fādhil et surtout au grand dictionnaire de Ṣafadī: *al-Wāfībi-l Wafayāt.*

Ainsi, dans ce deuxième âge islamique, notre documentation paraît abondante, variée et généralement de bonne qualité, ce qui contraste avec la période précédente. En Afrique proprement islamique, ces écrits jettent une lumière vive sur le fonctionnement des institutions et le mouvement de l'histoire profonde. Ils ne se contentent plus de nous tracer le simple cadre politique. En Afrique noire, le XIVe siècle est celui de l'apogée de notre connaissance, en attendant que documents européens et autochtones nous permettent d'approfondir cette connaissance et d'en élargir le champ à des zones restées jusqu'ici dans l'ombre.

59. *Patrologie orientale*, collection essentielle. Parmi les ouvrages qui nous concernent, citons ceux de SEVERE d'Alexandrie (Ier siècle) et d'IBN MUFRAH (XIe siècle), intéressants pour l'Ethiopie; *Kitâb Siyar al-Abâ al-Batâriqa*. Cf. aussi Michel le SYRIEN, éd. trad. Chabot, 3 vol., 1899-1910.

Conclusion

Il serait inexact de penser que l'état des sources écrites du continent africain avant le XVe siècle est celui d'une pénurie désespérante, mais il est vrai que, dans l'ensemble, l'Afrique est moins pourvue que l'Europe ou l'Asie. Si une grande partie du continent est totalement démunie de sources écrites, pour le reste la connaissance historique est possible et se fonde — dans le cas de l'Egypte — sur une documentation exceptionnellement riche. C'est dire qu'une exploitation rigoureuse et judicieuse de ces textes à défaut de découvertes improbables peut apporter encore beaucoup. Il est done urgent de se livrer à tout un travail de critique textuelle, de réédition, de confrontation et de traduction, travail déjà entamé par quelques pionniers et qui doit se poursuivre.

D'un autre côté, si nos sources ont été rédigées dans le cadre de cultures « universelles » dont le point focal se situe hors d'Afrique — cultures « classiques », culture islamique –, elles ont l'avantage d'être en majorité *communes* et peuvent donc être lues dans une perspective africaine, avec toutefois la vigilance nécessaire à l'encontre de tout présupposé idéologique. Cela est particulièrement vrai des sources arabes qui demeurent la base essentielle de notre connaissance. Leur extériorité relative ou absolue par rapport à leur objet n'enlève rien à leur valeur si ce n'est par le fait de la distance. Si donc les différences socio-culturelles doivent être reconnues, il reste que ces sources mettent en valeur une certaine solidarité de communication africaine à laquelle, jusque-là, islamisants et africanistes n'ont pas toujours été sensibles.

CHAPITRE 6

Sources écrites à partir du XVe siècle

I. Hrbek

Parallèlement aux profonds changements survenus dans le monde et en particulier en Afrique à la fin du XVe et au début du XVIe siècle, on observe aussi des changements dans le caractère, la provenance et le volume des matériaux écrits servant de sources pour l'histoire de l'Afrique. Par comparaison avec la période précédente, on peut discerner un certain nombre de nouvelles tendances dans la production de ces matériaux, certaines appartenant à l'ensemble du continent et d'autres seulement à certaines parties, en général de l'Afrique au sud du Sahara.

D'abord, en liaison avec la croissance continuelle des sources narratives de toutes sortes (récits de voyageurs, descriptions, chroniques, etc.), on voit apparaître maintenant en grand nombre des matériaux primaires nouveaux tels que correspondances et rapports officiels, ainsi que ceux des commerçants et des missionnaires, contrats et autres documents d'archives, qu'on ne trouvait auparavant que de façon sporadique. L'abondance croissante de ces matériaux est une aide bien plus efficace pour l'historien ; mais en même temps il devient de plus en plus difficile d'en avoir une vue d'ensemble.

Par ailleurs, nous pouvons observer une diminution très nette du volume des sources narratives arabes pour l'Afrique au sud du Sahara. En revanche, c'est cette période qui a vu l'éclosion de la littérature historique écrite en arabe par des autochtones, et c'est seulement depuis cette époque que nous pouvons entendre des voix d'Africains authentiques parler de leur propre histoire. Les premiers exemples, qui sont aussi les mieux connus, de cette historiographie locale proviennent de la ceinture soudanaise et de la côte orientale de



Fac-similé de manuscrit Bamoun (photo IFAN).

l'Afrique; dans les autres parties de l'Afrique tropicale, cette évolution ne se fera que plus tard.

Au cours des deux cents dernières années, les Africains ont aussi commencé à écrire dans leurs propres langues, en utilisant d'abord l'alphabet arabe (par exemple en kiswahili, hawsa, fulfulde, kanembu, diula, malgache), puis l'alphabet latin; il existe aussi des matériaux historiques (et autres) dans des écritures d'origine purement africaine, telles que les alphabets bamoum et vaï.

La troisième tendance, corollaire de la précédente, consiste en l'apparition d'une littérature écrite en anglais (et dans une moindre mesure dans d'autres langues européennes) par des Africains, esclaves libérés ou leurs descendants en Amérique, conscients de leur passé africain.

Enfin, les sources arabes cèdent progressivement la place à des récits dans diverses langues européennes; le nombre des œuvres de cette nature augmente progressivement et, aux XIXe et XXe siècles, devient tel que les livres indiquant les références bibliographiques pourraient, à eux seuls, se compter par dizaines.

Il y a eu bien entendu, malgré ces changements, une continuité dans l'historiographie de certaines parties de l'Afrique, en particulier dans celle de l'Egypte, du Maghreb et de l'Ethiopie. Dans ces pays, les chroniqueurs et biographes ont continué une tradition héritée de la période précédente; si, en Egypte et dans une moindre mesure en Ethiopie, on observe un certain déclin dans la qualité et même la quantité de ces ouvrages, le Maghreb et surtout le Maroc ont continué à produire des lettrés compétents dont les contributions à l'histoire de leur pays sont considérables.

L'évolution de la situation apparaît aussi dans les zones géographiques couvertes par des sources écrites. Alors qu'avant le XVIe siècle les bords du Sahel soudanais et une bande étroite sur la côte est-africaine formaient la limite de la connaissance géographique, et par conséquent historique, les temps nouveaux vont ajouter progressivement de nouvelles régions que les sources de cette nature avaient ignorées jusqu'alors. Le nombre et la qualité de ces sources varient, bien entendu, de façon considérable d'une région à l'autre et d'un siècle à l'autre; et le classement par langue, caractère, objectif et origine de ces documents est encore plus complexe.

En général, l'expansion va se développer de la côte vers l'intérieur. Mais le mouvement était assez lent, et ce n'est qu'à la fin du XVIIIe siècle qu'il s'accéléra de façon sensible. La côte africaine et son arrière-pays immédiat avaient été décrits de façon sommaire par les Portugais dès le XVe siècle. Au cours des siècles suivants, les sources écrites, désormais dans de nombreuses langues, commencèrent à donner des informations plus abondantes et détaillées sur les populations côtières. Les Européens pénétrèrent dans l'intérieur seulement dans un petit nombre de régions (au Sénégal et en Gambie, dans le delta du Niger et le Bénin, dans le royaume du Congo et le long du Zambèze jusqu'à l'Empire du Monomotapa), ajoutant ainsi ces régions au domaine des sources écrites. A la même époque, certaines parties

de l'Afrique, jusqu'alors presque inexplorées, commencèrent à être connues, par exemple la côte du sud-ouest et Madagascar.

Les sources écrites en arabe couvraient un territoire beaucoup plus vaste ; l'école historique soudanaise, à mesure qu'elle obtenait des informations sur des régions précédemment inconnues, s'étendit à d'autres pays, surtout vers le sud, de sorte qu'au XIXe siècle on peut considérer que toute la zone située entre le Sahara et la forêt — et en certains points jusqu'à la côte — était couverte par des sources écrites locales. Mais de vastes portions de l'intérieur durent attendre jusqu'au XIXe siècle la production des premières chroniques dignes de foi.

Dans les régions côtières, nous constatons d'importantes différences en ce qui concerne l'information historique : dans l'ensemble, la côte atlantique est mieux fournie en documents écrits que la côte orientale, et la quantité des matériaux qui existent pour l'Ancien Congo, la Sénégambie et la côte entre le cap Palmas et le delta du Niger est beaucoup plus grande que celle qui existe pour le Libéria, le Cameroun, le Gabon ou la Namibie, par exemple. La situation varie aussi suivant les époques : la côte orientale, le Bénin ou l'Ethiopie fournissent beaucoup plus d'information écrite aux XVIe et XVIIe siècles qu'au XVIIIe et le Sahara plus pendant la première moitié du XIXe siècle que pendant la deuxième.

Etant donné la distribution irrégulière des matériaux suivant l'espace, le temps et leur caractère, aussi bien que suivant leur origine et leur langue, il est préférable de l'examiner suivant des critères variés, au lieu de s'en tenir à une seule procédure ; nous les présenterons donc dans certains cas par régions géographiques, dans d'autres suivant leur origine et leur caractère.

Afrique du nord et Éthiopie

Afrique du Nord

La situation en ce qui concerne les matériaux pour l'Afrique du Nord arabophone a subi, comme dans d'autres parties du continent, des changements profonds par rapport à la période précédente. Ces changements n'affectent pas tellement les chroniques historiques locales qui continuèrent, comme auparavant, à noter les événements principaux de la manière traditionnelle. Il n'y eut pas, parmi les chroniqueurs et compilateurs de cette époque, de personnalité remarquable comme celle des grands historiens du Moyen Age, et la méthode critique de l'historien, préconisée par Ibn Khaldūn, ne fut pas poursuivie par ses successeurs. C'est seulement au XXe siècle que l'historiographie arabe moderne apparaît.

Les changements concernent surtout deux sortes de sources : les documents d'archives d'origines diverses et les écrits des Européens. C'est seulement à partir du début du XVIe siècle que les matériaux primaires, en arabe et en turc, commencent à apparaître en plus grand nombre. Les archives ottomanes sont comparables aux plus riches archives d'Europe par leur volume et leur importance, mais à cette époque,

elles étaient encore rarement employées et exploitées par les historiens de cette partie de l'Afrique. C'est aussi à cette période que remontent les archives secondaires des pays qui avaient appartenu à l'Empire ottoman (Egypte, Tripolitaine, Tunisie et Algérie)[1] ; le Maroc est un cas à part, car il a toujours conservé son indépendance et ses archives contiendront de riches matériaux historiques[2]. Les documents sont surtout des archives gouvernementales, administratives et juridiques ; les matériaux traitant du commerce, de l'industrie, de la vie sociale et culturelle sont moins nombreux, du moins avant le XIXe siècle. Cela provient en partie de l'absence d'archives privées, qui fournissent tant d'informations précieuses pour l'histoire économique et sociale de l'Europe. Pour certains pays et certaines époques, on peut combler ces lacunes : les matériaux traitant du Maroc qu'on peut trouver dans un grand nombre de pays européens ont été rassemblés et publiés dans l'ouvrage monumental d'Henri de Castries[3]. Des collections analogues, ou du moins des *regesta* des documents relatifs aux autres pays d'Afrique du Nord, font partie des tâches les plus urgentes dans l'avenir immédiat.

Si nous examinons maintenant les sources narratives en arabe, nous constatons une diminution constante de la quantité et de la qualité des écrits historiques en Afrique du Nord, avec la seule exception du Maroc, où les écoles traditionnelles de chroniqueurs continuèrent à fournir des histoires détaillées des deux dynasties chérifiennes jusqu'à nos jours[4]. On peut citer par exemple *Ma'sul* de Mokhtar Soussi, en 20 volumes et une *Histoire de Tetouan* de Daoud, en cours de publication. De la chaîne ininterrompue des historiens, nous ne pouvons indiquer que quelques noms parmi les plus distingués. La dynastie Saedi a trouvé un excellent historien en al-Ufrānī (mort vers 1738)[5] qui a couvert les années 1511-1670 ; la période suivante (1631-1812) eut la chance d'être décrite en détail par le plus grand historien marocain depuis le Moyen Age, al-Zāy (mort en 1833)[6] cependant qu'al-Nāṣirī al-Slāwī (mort en 1897) a écrit une histoire générale de son pays qui traite plus en détail du XIXe siècle, et combine les méthodes traditionnelle et moderne, tout en utilisant en outre des documents d'archives. Il a aussi écrit une œuvre géographique qui fournit beaucoup de matériaux sur la vie sociale et économique[7]. A ces œuvres proprement historiques, il faut ajouter les récits des voyageurs, pour la plupart des pèlerins, qui ont décrit non seulement le Maroc mais aussi les autres pays arabes jusqu'en Arabie. Les deux meilleurs récits de cette nature sont peut-être ceux qui ont été écrits par al-ᶜAyyāshi de Sijilmasa (mort en 1679) et Ahmad

1. DENY J., 1930 ; MANTRAN R., 1965 ; LE TOURNEAU R., 1954.
2. MEKNASI A., 1953 ; AYACHE G., 1961.
3. *Les Sources inédites de l'histoire du Maroc*, 24 vol., Paris, 1905-1951.
4. LEVI-PROVENCAL E., 1922 ; MOKHTAR SOUSSI, *Ma'sul*, 20 volumes publiés ; DAOUD, *Histoire de Tetouan*.
5. Publié et traduit par O. HOUDAS, Paris, 1889.
6. Publié et traduit par O. HOUDAS. Paris, 1886.
7. Publié au Caire en 1894 en 4 vol. Nombreuses traductions partielles en français et en espagnol.

al-Darci de Tamghrut au bord du Sahara (mort en 1738)[8]; parmi les textes intéressants on peut aussi citer le rapport d'el-Tamghruti, ambassadeur du Maroc auprès de la cour ottomane en 1589-1591[9] et la *Rihla* de Ibn Othman, ambassadeur du Maroc auprès de la Cour de Madrid.

Dans les pays entre le Maroc et l'Egypte, les chroniques locales n'étaient ni aussi abondantes ni de qualité semblable. Pour l'Algérie, il y a des histoires anonymes en arabe et en turc d'Aru et Khayruddin Barbarossa[10] ainsi qu'une histoire militaire allant jusqu'en 1775 par Mohammed el-Tilimsani[11]. On peut retracer l'histoire tunisienne grâce à une série d'annales, depuis el-Zarkachi (jusqu'en 1525)[12] jusqu'à Maddish el-Safakusi (mort en 1818)[13]. Une histoire de Tripoli a été écrite par Mohammed Ghalboun (1739)[14]. Les chroniques et biographies ibādites, comme celle de al-Shammākhī (mort en 1524), méritent une mention particulière car elles contiennent beaucoup d'informations précieuses sur le Sahara et le Soudan[15].

Les biographies, ou dictionnaires biographiques, généraux ou spéciaux, le plus souvent consacrés à des personnalités en vue (lettrés, juristes, princes, mystiques, écrivains, etc.) combinent souvent les matériaux biographiques avec des récits historiques et éclairent de nombreux aspects de l'histoire culturelle et sociale. Les œuvres de ce genre ont été abondantes dans tous les pays arabes, mais surtout au Maroc. Même certaines poésies, parfois dans des dialectes locaux, peuvent servir de sources historiques, par exemple les poèmes satiriques de l'Egyptien el-Sijazi (mort en 1719) dans lesquels il décrit les principaux événements de son époque[16].

Pour l'histoire de l'Egypte ottomane, il faut avoir recours aux chroniques qui sont encore en grande partie inédites et inexplorées. Le pays n'a produit pendant cette période que deux grands historiens, l'un au commencement de la domination turque, l'autre juste à sa fin: Ibn Iyas (mort en 1524) a noté jour par jour l'histoire de son époque, fournissant ainsi un luxe de détails qu'on trouve rarement dans les œuvres d'autres auteurs[17]. El-Jabarti (mort en 1822) est le chroniqueur des derniers jours de la domination turque, de l'occupation napoléonienne et de l'ascension de Mohammed Ali; il couvre donc une période cruciale de l'histoire égyptienne[18]. Bien qu'on ait déjà publié beaucoup de chroniques et d'autres œuvres historiques de tous les pays arabes, il en existe un nombre plus grand encore à l'état de manuscrits, éparpillés dans un grand nombre de bibliothèques dans leur pays d'origine et en dehors, qui attendent d'être publiés et exploités.

8. L'un et l'autre traduits par S. BERBRUGGER, Paris, 1846.
9. Traduit par H. DE CASTRIES, Paris, 1929.
10. Publié par NURUDDIN, Alger, 1934.
11. Traduite par A. ROUSSEAU, Alger, 1841.
12. Traduites par E. PAGNA, Constantine, s.d.
13. Publiées à Tunis en 1903.
14. Publiée par Ettore Rossi. Bologne, 1936. Il existe aussi des chroniques turques de Tripolitaine.
15. LEWICKI T., 1961.
16. Exploité par EL JABARTI.
17. WIET G., *Journal d'un bourgeois du Caire.*
18. Nombreuses éditions; une traduction sujette à caution de Chefik MANSOUR, Le Caire, 1886-1896.

Au cours de cette période, les récits des voyageurs européens prennent une importance croissante; bien que le parti pris anti-islamique de leurs auteurs leur permette rarement des rapports vraiment objectifs, ils contiennent une grande quantité de réflexions et d'observations qu'on ne trouve pas ailleurs, étant donné que les écrivains locaux considéraient beaucoup d'aspects de la vie comme banaux et dénués d'intérêt. La foule des Européens — voyageurs, ambassadeurs, consuls, négociants et même prisonniers (parmi lesquels Miguel Cervantes) — qui ont laissé leurs souvenirs et des descriptions plus ou moins détaillées des pays du Maghreb qu'ils ont visités, est sans fin; c'est peut-être encore plus vrai pour l'Egypte qui, à cause de son importance commerciale et de la proximité de la Terre sainte, attirait les visiteurs en grand nombre[19]. La monumentale *Description de l'Egypte* en 24 volumes (Paris 1821-1824), établie par le personnel scientifique de l'expédition de Napoléon Bonaparte, présente un intérêt particulier; c'est une source inépuisable d'informations de toutes sortes sur l'Egypte à la veille d'une nouvelleépoque.

Au XIXe siècle, les sources pour l'histoire de l'Afrique du Nord sont aussi abondantes que pour n'importe quel pays d'Europe: les chroniques locales et les récits de voyageurs sont relégués au second plan par des sources plus objectives: archives, statistiques, journaux et autres témoins directs ou indirects, permettant aux historiens d'employer les méthodes classiques mises au point pour l'histoire de l'Europe.

Deux régions de langue arabe, la Mauritanie et le Soudan oriental, méritent un traitement séparé à cause de leur situation particulière, aux confins du monde arabe. La nature des sources, dans ces deux pays, est caractérisée par la prédominance des biographies, des généalogies et de la poésie sur les annales historiques proprement dites, du moins jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Pour la Mauritanie, diverses généalogies et biographies furent publiées par Ismaël Hamet[20]; il s'y est ajouté des poèmes et d'autres matériaux folkloriques recueillis par René Basset et plus récemment par H.T. Norris[21]. L'érudit mauritanien Mukhtâr Wuld Hamidun a entrepris activement avec succès l'étude de nouveaux matériaux. La première œuvre proprement historique remonte au début du siècle présent: *el-Wāsiṭ*, par Ahmad el-Shin-qiti, qui est une encyclopédie de l'histoire et de la culture maures, passées et présentes[22]. Il existe un grand nombre de chroniques locales manuscrites, de valeur variable, dans le style des brèves chroniques de Nema, Oualata et Shinqit[23]. Les sources arabes provenant de la Mauritanie sont d'un intérêt et d'une importance particulières, parce que dans de nombreux cas, elles couvrent non seulement la Mauritanie proprement dite, mais aussi tous les pays limitrophes du Soudan occidental. Etant donné

19. CARRE, Le Caire, 1932.
20. *Chroniques de la Mauritanie sénégalaise*, Paris, 1911.
21. BASSET, 1909-1940; NORRIS, 1968.
22. Ahmad SHINQITI, *Al-Wasit fi tarajim udaba' Shinqit*, Le Caire, 1910, et nombreuses nouvelles éditions. Traduction française partielle, St-Louis, 1953.
23. MARTY, Paris, 1927; NORRIS, *BIFAN*, 1962; MONTEIL V., *BIFAN* 1965, n° 3-4.

les relations étroites qui ont existé dans le passé entre la Mauritanie et le Maroc, les bibliothèques et archives de ce dernier pays fourniront certainement des matériaux historiques précieux pour le premier. En plus des sources arabes, on dispose aussi des recits des Européens, qui commencent au XVe siècle pour les régions côtières et pour les régions fluviales à la fin du XVIIe siècle; à partir du siècle suivant, nous trouvons même des correspondances diplomatiques et commerciales en arabe et dans les langues europénnes.

L'historiographie locale du Soudan oriental semble avoir commence seulement dans les dernières annees du sultanat de Funj, c'est-à-dire au commencement du XIXe siècle, moment où la tradition orale fut notée par écrit dans le texte appelé *Chronique de Funj*, dont il existe plusieurs recensions[24]. Les généalogies de divers groupes arabes[25] constituent une source précieuse, ainsi que le grand dictionnaire biographique des savants soudanais, le Tebaqat, écrit par Wad Dayfallah, qui constitue une mine d'informations sur la vie sociale, culturelle et religieuse dans le royaume de Funj[26]. Le plus ancien visiteur étranger connu est le voyageur juif David Reubeni (en 1523): jusqu'au XIXe siècle, il n'y a qu'un très petit nombre d'œuvres valables, mais nous trouvons parmi elles les récits d'observateurs particulièrement lucides comme James Bruce (en 1773), W.G. Browne (1792-1798) et El-Tounsy (1803), ces deux derniers ayant été les premiers à visiter le Darfour[27]. Au cours de la première moitié du XIXe siècle, le Soudan reçut les visites de voyageurs plus nombreux qu'aucune autre partie de l'Afrique tropicale; leurs récits sont ainsi innombrables et, en tant que sources historiques, de qualité diverse. Jusqu'aux années 1830, il n'existe aucune source écrite pour les régions de la haute vallée du Nil (au sud du 12e degré de latitude); mais la partie nord est bien couverte par des documents d'archives égyptiens (archives du Caire) et, en moins grand nombre, européens. Les archives des *Mahdiyya*, qui comprennent quelque 80 000 documents en arabe, conservés actuellement pour la plupart à Khartoum, constituent une source d'un intérêt exceptionnel pour les vingt dernières années du XIXe siècle.

Ethiopie

La situation en Ethiopie, en ce qui concerne les sources écrites, n'est pas sans analogie Comme dans les pays d'Afrique du Nord, l'historien dispose d'une grande variété de documents, internes et externes. Pour certaines périodes cruciales, il peut même utiliser des matériaux provenant de sources opposées: c'est ainsi que l'invasion musulmane d'Ahmed Gran dans la première moitié du XVIe siècle est couverte du point de vue éthiopien par la Chronique royale (en guèze) de l'empereur Lebna

24. Etudiée par Mekki SHIBEIKA in *Ta'īrkh Mulk-al-Sūdān*, Khartoum, 1947.
25. Recueillies par H.A. MACMICHAEL in *A History of the Arabs in the Sudan*, II. Cambridge, 1922, en même temps que d'autres documents historiques.
26. L'édition commentée la plus à jour est celle de Yusuf FADL HASAN, Khartoum, 1971.
27. James BRUCE, 1790. BROWNE W.G., 1806. Omar EL-TOUNSY, 1845.

Dengel et du côté musulman par la chronique détaillée écrite en 1543 par le scribe de Gran, Arab Faqih, sans compter les récits portugais des témoins oculaires[28].

La rédaction des *Chroniques royales* a commencé dès le XIIIe siècle et il existe pour presque chaque règne, même pendant la période du déclin, une ou plusieurs chroniques détaillées qui relatent les principaux événements de l'epoque[29]. Cette tradition s'est perpétuée pendant tout le XIXe siècle et une bonne partie du XXe comme l'illustre la Chronique amharique de l'Empereur Menelik II[30]. Beaucoup d'oeuvres de la littérature éthiopienne appartenant à d'autres catégories peuvent fournir des matériaux historiques utiles, par exemple les hagiographies, les polémiques religieuses, la poésie, les légendes, les histoires de monastères; l'histoire des Galla par le moine Bahrey (1593), témoin oculaire de l'invasion de l'Ethiopie par les Galla, constitue un document unique[31]. Un siècle plus tard, Hiob Ludolf, le fondateur des études éthiopiennes en Europe, compila d'après les informations données par un Ethiopien instruit, l'une des premières histoires générales du pays[32].

Comme l'Ethiopie était le seul pays qui était resté Chretien en Afrique, elle éveilla naturellement beaucoup plus d'intérêt en Europe que d'autres parties de l'Afrique, et cela dès le XVe siècle. Il n'est pas étonnant que le nombre des étrangers — voyageurs, missionnaires, diplomates, soldats, marchands ou aventuriers — qui visitèrent le pays et en laissèrent une description, soit très élevé. On trouve parmi eux non seulement des Portugais, des Français, des Italiens, des Britanniques, mais aussi des ressortissants de beaucoup d'autres pays: Russes, Tchèques, Suédois, Arméniens, Géorgiens[33].

De temps en temps, des documents turcs ou arabes complètent de diverses façons les autres sources[34].

A partir de la deuxième moitié du XIXe siècle, ce sont les documents des archives de toutes les grandes puissances européennes ainsi que d'Addis-Abeba et même de Khartoum qui fournissent les principaux matériaux historiques. L'importance d'une étude attentive des documents amhariques originaux pour trouver leur interprétation historique correcte a été démontrée

28. ARAB FAQIH, 1897-1901; CASTANHOSO M., 1548, trad, anglaise 1902.
29. Cf. PANKHURST, 1966; BLUNDEL, 1923.
30. Ecrite par Gabré SELASSIE et traduite en français, Paris, 1930-1931.
31. Cf. BECKINGHAM; HUNTINGFORD, 1954. A part l'histoire de BAHREY, ce livre contient certaines parties de *History of High Ethiopia* d'ALMEIDA (1660).
32. Hiob LUDOLF, 1682-1684.
33. Cf. La collection monumentale de BACCARI, *Rerum Aethiopicarum Scriptores occidentales inediti a seculo XVI ad XX curante*, 15 vol., Rome, 1903-1911. Mais beaucoup d'autres matériaux ont été découverts depuis Baccari et attendent d'être publiés et exploités.
34. Par exemple le célèbre voyageur turc Evliya Chelebi (mort en 1679), dont l'œuvre *Siyasat-name* (Livre de voyages) contient dans son dixième volume une description de l'Egypte, de l'Ethiopie et du Soudan. L'ambassadeur yéménite al-Khaymi al-Kawkabani a laissé (en 1647) un compte rendu vivant de sa mission auprès de l'empereur Fasiladas, pour le règne duquel il n'existe aucune chronique-éthiopienne; publié par F.E. PEISER en deux volumes, Berlin, 1894 et 1898.

récemment par la brillante analyse du traité de Wichale (1889) faite par Seven Rebenson[35].

Afrique du Sud

Comparée aux autres parties du continent (à part les pays de langue arabe et l'Ethiopie que nous venons d'examiner), l'Afrique du Sud offre, pour la période examinée ici, une quantité beaucoup plus grande de matériaux écrits intéressants sous forme aussi bien d'archives que de récits. L'absence de sources d'origine purement africaine avant le XIXe siècle constitue un désavantage certain, même si beaucoup de récits européens ont préservé des fragments de traditions orales de populations locales. Les informations historiques les plus anciennes proviennent des marins hollandais ou portugais naufragés sur la côte sud-est au cours des XVIe et XVIIe siècles[36]. Avec l'installation de la colonie hollandaise au Cap (1652), la production de matériaux devint plus riche et plus variée : ils comprennent d'une part des documents officiels, conservés maintenant surtout dans les archives de l'Afrique du Sud elle-même, mais aussi à Londres et à La Haye, en partie publiés ou diffusés par d'autres moyens, mais, pour la plus grande part non publiées[37] ; d'autre part, les documents narratifs qui sont représentés par des livres écrits par des Blancs — voyageurs, commerçants, fonctionnaires, missionnaires et colons — qui avaient observé directement les sociétés africaines. Mais, pendant longtemps, l'horizon géographique des Blancs resta assez limité et ce ne fut qu'au cours de la deuxième moitié du XVIIIe siècle qu'ils commencèrent à pénétrer réellement dans l'intérieur des terres. Il est donc naturel que les premiers récits traitent des Khoï du Cap (maintenant disparus). La première description détaillée de ce peuple, après quelques essais du XVIIe siècle[38] est celle de Peter Kolb (1705-1712)[39]. Pendant la période hollandaise, beaucoup d'Européens visitèrent la colonie du Cap, mais il est rare qu'ils aient montré plus qu'un intérêt passager pour les Africains ou se soient aventurés à l'intérieur. Un grand nombre de leurs rapports ont été rassemblés par Godée-Molsbergen et L'Honoré Naber. Beaucoup de matériaux moins connus sont publiés régulièrement depuis les années 1920 par la Van Riebeeck Society au Cap[40]. On peut trouver une image plus détaillée des sociétés africaines dans les archives des missionnaires[41]

35. RUVENSON Sven, The Protectorate Paragraph of the Wichale Treaty, *JAH 5*, 1964, n° 2 ; et discussion avec C. GIGLIO, *JAH 6*, 1965, n° 2 et 7, 1966, n° 3.
36. Cf. THEAL, 1898-1903 et BOXER, 1959.
37. On trouve des extraits de revues officielles et d'autres documents se rapportant aux populations de langues san, khoï et bantu dans MOODIE, 1960 ; voir aussi THEAL, 1897-1905.
38. SHAPERS, 1668 ; Wilhem TEN RHYNE (1686) and J.G. de GREVEBROEK (1695), Le Cap, 1933.
39. Peter KOLB, 1719.
40. GODEE-MOLSBERGEN E.C., 1916-1932 ; L'HONORE NABER S.L., 1931.
41. Cf. par exemple MULLER D.K., 1923.

ou d'après les notes de quelques observateurs expérimentés à partir de la fin du XVIIIe siècle et du commencement du XIXe siècle, tels que Sparrman, Levaillant, Alberti, John Barrow et Lichtenstein[42]. Il convient de donner une place d'honneur à John Philips, dont l'œuvre (et la vie) a été dédiée à la défense des droits des Africains et révèle ainsi des aspects qu'on ne trouve pas habituellement dans les rapports plus conformistes[43].

Avec l'expansion commerciale, missionnaire et coloniale au XIXe siècle, des matériaux plus nombreux et plus riches devinrent accessibles sur des groupes ethniques plus éloignés. Bien que la Namibie ait reçu des visites sporadiques vers la fin du XVIIIe siècle[44] c'est seulement à partir de 1830 que commencent les descriptions plus détaillées de la vie des San, Nama et Herero, car c'est à ce moment que les missionnaires[45] et les explorateurs comme J. Alexander, F. Galton, et J. Tindall s'intéressèrent activement au pays[46].

La situation est analogue pour les régions situées au nord du fleuve Orange: les rapports des premiers commerçants et chasseurs firent place à une quantité de plus en plus grande d'ouvrages écrits par des explorateurs et des missionnaires mieux équipés pour l'observation grâce à leur expérience plus grande et à la connaissance de langues africaines; par exemple Robert Moffat, E. Casalis, T. Arbousse, le plus connu étant, bien entendu, David Livingstone.[47]. Les documents divers (archives, correspondance, contrats et actes officiels, etc.) pour le début de l'histoire du Lesotho ont été recueillis par G.H. Thea[48]. On constate à cette époque un trait positif; l'apparition de documents exprimant des opinions d'Africains, par exemple des lettres écrites par Moshesh et d'autres leaders africains.

Contrairement à la côte, l'intérieur du Natal et du Zululand ne commença à être connu des étrangers que dans les premières décennies du XIXe siècle. Les premiers observateurs comme N. Isaac ou N.F. Fynn[49] étant généralement des non-spécialistes, étaient rarement précis et manquaient d'objectivité quand ils avaient affaire à d'autres que des Blancs. En revanche, les Zulu eurent la chance que la notation de leurs traditions orales commença assez tôt, dans les années 1890. Elles ne furent publiées que plus tard par A.T. Bryant, dont le livre doit d'ailleurs être utilisé avec précaution[50].

42. SPARRMAN A., 1785; LEVAILLANT G., 1790; ALBERTI L., 1811; John BARROW, 1801-1806; LICHTENSTEIN H., 1811.
43. PHILIPS J., 1828.
44. WATTS A.D., 1926.
45. L'ouvrage classique de H. VEDDER, *South West Africa in early Times*, Oxford, 1938, est rédigé principalement d'après des rapports de missionnaires allemands.
46. Sir James ALEXANDER, 1836; GALTON, 1853; Journal of Joseph Tindall, 1839-1855, Le Cap, 1959.
47. ROBERT MOFFAT, 1942 et 1945; CASALIS, *Les Bassutos*, Paris, 1859; édition anglaise, Londres, 1861; ARBOUSSE, *Relation d'un voyage d'exploration*, Paris, 1842; édition anglaise, Le Cap, 1846; LIVINGSTONE, 1957.
48. THEAL G.M., *Basutoland Records*, 3 vol., Le Cap, 1883 (vol. 4 et 5 non publiés; leurs manuscrits se trouvent dans les archives du Cap).
49. N. ISAAC, 1836; FYNN N.F., 1950.
50. BRYANT A.T., 1929. Voir aussi son ouvrage *A History of Zulu*, publié d'abord sous forme d'une série d'articles en 1911-1913, puis sous forme de livre au Cap, 1964. Cf. aussi John BIRD, *The Annals of Natal*, 1495-1845, 2 vol., Pietermaritsburg, 1888.

Comme dans d'autres parties de l'Afrique, la quantité des matériaux écrits par des Européens augmenta de façon énorme au cours du XIX[e] siècle et il n'est pas nécessaire d'examiner de façon approfondie toutes ses variétés et leurs auteurs. Ce qui est plus intéressant, ce sont les notes sur les réactions des premiers Africains scolarisés ou de certains chefs traditionnels, telles qu'elles ont été prises et conservées dans des correspondances, des journaux, des plaintes, des journaux personnels, des contrats ou, plus tard, dans leurs premières tentatives pour écrire une histoire de leur peuple.

En plus de la correspondance volumineuse entre des chefs africains (Moshesh, Dingaan, Cetwayo, Mzilikazi, Lobenguela, Witbooi, les chefs des Griqua, etc.) et les autorités coloniales, on trouve des documents tels que les Lois ancestrales (Vaderlike Wete) de la communauté Rehoboth à partir de 1874 ou le *Journal* de Henrik Witbooi[51] l'un et l'autre écrits en afrikaans. Il y a de nombreuses pétitions et plaintes d'Africains, conservées dans les archives de l'Afrique du Sud ou à Londres et des études, relevés cadastraux et statistiques établis d'après des informations orales africaines.

Grâce à l'apparition de journaux dans les langues locales, nous pouvons suivre les idées des anciens représentants de la société en évolution. C'est dans l'hebdomadaire *Isidigimi* (publié entre 1870 et 1880) que parut la première critique des politiques européennes et de leurs effets négatifs sur la vie africaine, écrit par les premiers protonationalistes comme Tiyo Soga (mort en 1871) ou G. Chamzashe (mort en 1896) ainsi que le recueil des traditions historiques des Xhosa, par W.W. Gqoba (mort en 1888). A partir de 1884 il y eut un autre porte-parole de l'opinion africaine: *Ibn Zabantsundu* (La voix des peuples noirs) dont le rédacteur en chef fut longtemps T. Jabawu (mort en 1921). Peu avant la Première Guerre mondiale, il paraissait onze périodiques dans des langues africaines, mais ils ne défendaient pas tous la cause des Africains. Ngnoki (mort en 1924) fut une des grandes figures de l'époque. Après avoir participé activement à la guerre zulu de 1879, il publia (aux Etats-Unis) ses souvenirs et de nombreux articles sur la vie en Afrique du Sud[52]. C'est seulement au XX[e] siècle que parurent les premières histoires écrites par des Africains[53] inaugurant une nouvelle époque dans l'historiographie sud-africaine. En effet, l'histoire de cette partie du continent a été trop longtemps envisagée du point de vue de la communauté blanche, qui avait tendance à traiter l'histoire des peuples africains comme chose négligeable et sans importance. La lutte qui est en cours maintenant dans tous les domaines de l'activité humaine exige aussi une nouvelle attitude à l'égard des sources; il convient de porter une attention particulière à tous les matériaux écrits qui témoignent de la lutte douloureuse et victorieuse des Africains pour leurs

51. Les lois sont conservées à Rehoboth et Windhoek; le *Journal* de WITBOOI a été publié au Cap en 1929.
52. Cf. TURNER L.D., 1955.
53. Cf. PLAATJE S.T., 1916, 1930; MOLEMA S.M., 1920; SOGA J.H., *The South-Eastern Bantu*, Johannesburg, 1930; idem, *Ama-Xoza*: *Life and Customs*, Johannesburg, 1930; SOGA T.B., Lovedale, 1929.

droits[54]. Seule une recherche fondée sur ces témoignages et ces matériaux permettra d'écrire une histoire véridique de l'Afrique du Sud

Sources narratives extérieures

Si la période comprise entre le IXe et le XVe siècle est parfois appelée « l'ère des sources arabes » à cause de la prédominance des matériaux écrits dans cette langue, la période examinée ici est marquée par une brusque diminution dans ce domaine. Comme les raisons de ce changement sont liées à l'évolution d'ensemble, politique et culturelle, du monde islamique, elles seront examinées à leur place dans un volume ultérieur. Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait pas de sources arabes du tout, mais que leur nombre et leur qualité, sauf rares exceptions, ne peut se comparer ni avec la période précédente, ni avec les sources d'autres origines.

En arabe et autres langues orientales

Bien que l'œuvre de Léon (ou Jean Léon) l'Africain (originellement Hasan al-Wazzan el-Zayyati) ait été écrite en italien, elle procède de la tradition géographique arabe; en outre, c'est en tant qu'arabe et musulman qu'il entreprit ses voyages au Soudan occidental et central au début du XVIe siècle. Cette œuvre n'est pas exempte d'erreurs, tant géographiques qu'historiques; néanmoins, c'est elle qui fournit pendant près de trois siècles à l'Europe les seules connaissances véritables qu'elle ait possédées sur l'intérieur de l'Afrique[55].

Les œuvres sur la navigation d'Ahmad Ibn Majid (au début du XVIe siècle), le pilote qui conduisit Vasco de Gama de Malindi en Inde, présentent un intérêttrès particulier. Parmi ses nombreux livres sur la théorie et la pratique de la navigation, le plus important est celui qui traite de la côte orientale de l'Afrique, car il contient, en plus d'un riche matériel topographique et du tracé des routes maritimes, des opinions catégoriques sur les Portugais dans l'océan Indien[56]. On trouve quelques détails originaux sur l'Afrique orientale et le Zanj dans la Chronique de la Forteresse d'Aden, écrite par Abu Makhrama (mort en 1540)[57]. Une chronique plus récente traite de la même région: celle de Salil Ibn Raziq (mort en 1873), intitulée *Histoire des Imams et Sayyid d'Oman*, dans laquelle il a incorporé une œuvre antérieure écrite en 1720 par Sirhan Ibn Sirhan d'Oman[58].

54. Voir par exemple Jabvu D.T., 1920; MAHABAVA J., 1922.
55. Première édition à Rome en 1550; la meilleure traduction moderne est *Jean-Léon l'Africain, Description de l'Afrique* par A. EPAULARD, annoté par A. EPAULARD, Th. MONOD, H. LHOTE et R. MAUNY, 2 vol., Paris, 1956.
56. SHUMOVSKIY T.A., *Tri neizvestnye lotsli Akhmada ibn Majida* (Trois livres de pilotage inconnus, de A. Ibn M.) Moscou, 1937.
57. Publié par O. LOFGREN: *Arabische Texte zur Kenntnis des Stadt Aden im Mittelalter*, 3 vol., Leipzig-Uppsala, 1936-1950.
58. Traduit par G.P. BADGER, Londres, 1871.

Le XVIIIe siècle ne fournit pour l'histoire de l'Afrique au sud du Sahara aucune source arabe antérieure de plus grande valeur; c'est seulement au début du siècle suivant qu'on observe une certaine renaissance dans ce domaine. El-Tunisi (mort en 1857), déjà cité, visita le Wadaï et relata son séjour, en une chronique qui est la première sur ce royaume, en plus de son précieux rapport sur le Darfour[59]. Quelques dizaines d'années plus tôt, le Marocain Abd es-Salam Shabayani rapporta quelques informations sur Tombouctou et la région de Macina avant l'ascension au pouvoir des Dina[60].

L'histoire de l'empire songhaï, sa chute et le développement ultérieur de la vallée du Niger ont été notés non seulement par des chroniqueurs soudanais, mais encore par quelques-uns des historiens marocains cités plus haut. On a découvert récemment dans des bibliothèques marocaines de nombreuses sources encore inconnues sur les relations entre le Maghreb et le Soudan; elles attendent maintenant d'être publiées et exploitées par des historiens de l'Afrique. Il doit exister aussi de nombreux autres matériaux précieux, en arabe ou en turc, éparpillés dans d'autres pays d'Afrique du Nord et en Turquie, sur l'existence desquels nous n'avons encore que des informations extrêmement sommaires. Cette situation offre des perspectives intéressantes pour l'historien, et la localisation, l'annotation et la traduction de ces matériaux font partie des tâches les plus urgentes dans l'avenir immédiat.

Les matériaux en d'autres langues orientales sont encore plus rares qu'en arabe; cela ne signifie pas bien entendu, qu'on ne puisse pas découvrir des matériaux inconnus plus ou moins importants, par exemple en persan ou dans certaines des langues de l'Inde. Jusqu'à présent, la principale source reste le voyageur turc Evliya Chelebi, qui avait visité l'Egypte et certaines parties du Soudan et de l'Ethiopie, mais dont la connaissance d'autres parties de l'Afrique était indirecte[61]. Il en est de même de son compatriote, l'amiral Sidi Ali, qui copia et traduisit de l'arabe certaines parties de l'ouvrage d'Ibn Majid sur l'océan Indien dans son livre El-Muhit, en ajoutant seulement quelques détails[62]. Au début du XIXe siècle, un lettré azerbaïdjanais, Zain el-Abidin Shirwani, visita la Somalie, l'Ethiopie, le Soudan oriental et le Maghreb et décrivit ses voyages dans un livre *Bustanu s-Seyahe* (le jardin des voyages)[63]. Il semble qu'il ait existé un vif intérêt pour l'Afrique, en particulier pour l'Ethiopie, en Transcaucasie et surtout parmi les Arméniens. A la fin du XVIIe siècle, deux prêtres arméniens, Astvacatur Timbuk et Avatik Bagdasarian entreprirent un voyage à travers l'Afrique, partant de l'Ethiopie et passant par la Nubie, le Darfour, le lac Tchad et le pays takrour jusqu'au Maroc. Le

59. *Voyage au Ouaday*, traduit par Dr PERRON, Paris, 1851.
60. Publié par J.G. Jackson, *An Account of Timbuctoo and Housa*, *territories in the Interior of Africa*, Londres, 1820 (réédité en 1967).
61. Evliya CHELEBI, *Seychatname*, Istanbul, 1938.
62. BITTNER M., 1897.
63. Cf. KHANYHOV M., *in Mélange asiatique*, St-Pétersbourg, 1859. Les parties concernant l'Afrique orientale sont en cours de préparation en vue de traduction par V.P. SMIRNOVA à Leningrad.

deuxième a laissé une description de leur voyage[64]. En 1821, un Arménien d'Astrakhan, Warga, traversa le Sahara en partant du nord, visita Tombouctou et arriva en Côte-de-l'Or, où il écrivit en anglais un récit succinct mais plein d'informations utiles, sur son voyage[65]. D'autres matériaux en arménien ou en géorgien au sujet de l'Afrique existent dans les bibliothèques et archives de ces républiques soviétiques[66].

Dans des langues européennes

L'énorme volume de la littérature européenne sur l'Afrique tropicale depuis le début du XVIe siècle fait qu'il est impossible d'énumérer même les œuvres ou auteurs les plus importants. Une évaluation de cette littérature en tant que source pour l'histoire de l'Afrique et une étude de son caractère général répondront donc mieux à l'objectif du présent chapitre, qu'une liste interminable de noms et de titres.

Les changements dans les limites géographiques sont bien connus: au début du XVIe siècle toute la côte depuis le Sénégal jusqu'au cap Gadarfui était connue des Portugais, mais, à la fin du même siècle, c'est seulement dans l'ancien Congo, en Angola et le long du Zambèze qu'ils avaient réellement pénétré dans l'intérieur. Les deux siècles suivants n'ajoutèrent que peu de chose aux connaissances européennes: il y eut quelques tentatives sporadiques pour traverser le Sahara; des contacts durables furent établis le long du Sénégal et de la Gambie, et un voyageur alla du Zambèze à Kilwa en faisant escale sur le lac Malawi. En revanche, les informations sur les populations des côtes, surtout celles de l'Afrique occidentale, devinrent plus détaillées et diversifiées. L'exploration systématique de l'intérieur de l'Afrique ne commença qu'à la fin du XVIIIe siècle pour se terminer avec le partage du continent entre les puissances coloniales.

Du point de vue de la représentation nationale, on peut dire que le XVIe siècle est principalement portugais, le XVIIe hollandais, français et anglais. Le XVIIIe surtout anglais et français, et le XIXe anglais, allemand et français. Les autres pays européens étaient, bien entendu, représentés au cours de ces divers siècles, par exemple les Italiens au Congo, au XVIIe siècle, et au Soudan oriental au XIXe ou les Danois sur la Côte des Esclaves et la Côte-de-l'Or aux XVIIIe et XIXe siècles. Et, parmi les auteurs de livres de voyage et de descriptions (mais surtout au siècle dernier), nous trouvons des ressortissants d'Espagne, de Russie, de Belgique, de Hongrie, de Suède, de Norvège, de Tchécoslovaquie,

64. KHALATYANC G., *Armyanskiv pamyatnik XVII v.o. geograffi Abissinii i Severnoy Afrike voobchtche* (Mémoire arménien du XVIIe siècle sur la géographie de l'Ethiopie et l'Afrique du Nord en général), *in Zemlevedenye*, vol. 1-2, Moscou, 1899.
65. Cf. Philip D. CURTIN (directeur de publication) *Africa Remembered*, Madison, 1967 (pp. 170-189: I. WILKS, «Wargee of Astrakhan»). Voir aussi OLDEROGGE D.A., «Astrakhanec v Tombuktu v 1821 g.» (un homme d'Astrakhan à Tombouctou en 1821), *Africana/Afrikanskiy etnografitcheskiy sbornik*, VIII, Leningrad, 1971.
66. Une collection de documents concernant l'histoire des relations éthiopo-arméniennes de l'Antiquité au XIXe siècle est en cours de publication par l'Institut des études orientales de la RSS d'Arménie, Erevan.

de Pologne, de Suisse, des Etats-Unis et du Brésil; et même parfois un Grec, un Roumain ou un Maltais. Heureusement, la plupart des livres écrits dans des langues peu connues ont été traduits dans une ou plusieurs des langues les plus répandues.

Pour évaluer les matériaux européens, nous devons tenir compte non seulement de la nationalité de l'auteur de chacun, mais surtout du changement d'attitude des Européens envers les Africains et leurs sociétés en général. On pourrait ainsi schématiser en disant que les écrivains portugais étaient plus enclins à voir sous l'angle des préjugés chrétiens les peuples qu'ils décrivaient que ne l'étaient, par exemple, les Anglais; ou que les Hollandais étaient plus capables d'observations objectives que les écrivains d'autres pays. Bien entendu, il y a une différence entre un chroniqueur portugais du XVIe siècle dont la méthode procédait de valeurs médiévales et un érudit ou physicien hollandais de la fin du XVIIe siècle, qui était le produit d'une culture déjà plus rationnelle.La qualité et la variété des matériaux que nous avons à notre disposition ne nous permettent pas de généralisation hâtive; on ne peut arriver à un jugement formel qu'en analysant chaque œuvre individuellement selon ses mérites, en prenant en considération, bien entendu, sa date et son objet. Il faut aussi se garder de croire qu'on a observé une amélioration continue de l'objectivité des récits avec le temps et que, plus on approche de l'époque actuelle, plus les observations de la réalité africaine deviennent scientifiques; ce qui équivaudrait à admettre à l'avance que le récit d'un voyageur du XIXe siècle a naturellement plus de valeur que celui qui a été écrit il y a trois cents ans. Burton et Stanley, en tant qu'observateurs, étaient prisonniers de l'idée, présentée comme scientifiquement prouvée, de la supériorité de la race blanche, tout comme les auteurs portugais l'étaient de la prétendue supériorité de leur foi chrétienne. L'époque de la traite des Noirs n'était pas, de façon générale, favorable à des récits objectifs sur les Africains; mais les nécessités pratiques de la traite exigeaient une étude attentive de leurs activités économiques et de leurs systèmes de gouvernement, de sorte que nous avons, même depuis cette époque, une série de sources très précieuses.

Les livres sur l'Afrique et les Africains ont été écrits par des missionnaires, des commerçants, des fonctionnaires, des officiers de l'armée de terre ou de mer, des consuls, des explorateurs, des voyageurs, des colons, et parfois par des aventuriers et des prisonniers de guerre. Chacun d'eux avait des intérêts différents, de sorte que leurs objectifs et leurs méthodes varient considérablement. Les « récits de voyageurs » qui sont typiques d'un certain genre littéraire, s'intéressaient à un monde inconnu, exotique et étrange et devaient répondre à la demande générale de leurs lecteurs. Ce goût pour l'exotique et l'aventure, agrémenté d'opinions plus ou moins fantastiques sur les peuples africains ou décrivant avec complaisance les innombrables dangers rencontrés par l'héroïque voyageur, ont persisté jusque bien avant dans le XIXe siècle[67]. Les premiers missionnaires, ainsi que les plus récents, ont essayé de comprendre les religions africaines; mais pour la plupart, il leur

67. Voir maintenant R.J. ROTHBERO, 1971.

manquait la formation et la bonne volonté nécessaires pour les comprendre vraiment, et ils s'attachaient surtout à exposer leurs « erreurs » et leur « barbarie » ; en revanche, ils avaient besoin de connaître les langues locales et se trouvaient ainsi en meilleure position que d'autres pour appréhender le cadre social. Ils ont quelquefois montré un intérêt pour l'histoire et entrepris de recueillir les traditions orales locales.

Au XIXe siècle, la plus grande partie de la littérature narrative provient des explorateurs. Selon la mode de l'époque, ils s'intéressaient surtout à la solution des grands problèmes géographiques, de sorte que leur contribution a profité plus à la géographie physique qu'à la connaissance de la société africaine. La plupart d'entre eux s'intéressaient plus aux voies navigables qu'aux voies de la culture[68]. Et beaucoup d'entre eux, étant plutôt des naturalistes, manquaient du sens de l'histoire ou croyaient au mythe de l'absence d'histoire africaine. Il y a, bien entendu, des exceptions à cette règle, dont la plus célèbre est celle de Heinrich Barth.

En revanche, on vit paraître, déjà au cours du XVIIIe siècle, certaines histoires de peuples ou d'Etats africains, comme *The History of Dahomey* d'Archibald Dalzel (Londres, 1793) qui à l'examen, se révèle être un pamphlet anti-abolitionniste.

Après avoir montré certains des défauts des sources narratives européennes, nous pouvons examiner leurs aspects plus positifs. Avant tout, elles nous fournissent le cadre chronologique dont on a tant besoin pour l'histoire de l'Afrique, où la datation est un des points les plus faibles de la tradition orale. Même une date unique donnée par un voyageur ou autre auteur, par exemple la date de sa rencontre avec une personnalité africaine, peut former un point de départ pour toute la chronologie d'un peuple et parfois même pour plusieurs peuples. Non pas que toutes les dates soient nécessairement correctes parce qu'elles ont été notées par écrit ; il y a des cas où les auteurs européens ont fait des erreurs plus ou moins graves en rapportant des on-dit ou en essayant de calculer un intervalle de temps d'après des sources non contrôlables. Mais les Européens avaient en général à leur disposition une mesure du temps techniquement plus avancée.

La littérature narrative est d'importance primordiale comme source de l'histoire économique : routes commerciales, principaux marchés, marchandises et prix, agriculture et artisanat, ressources naturelles, tout cela pouvait être observé et décrit sans parti pris et le fut. En effet, les Européens avaient besoin sur ces questions, dans leur propre intérêt, de notes aussi objectives que possible. Il est vrai que les ressources naturelles ou les possibilités économiques de certaines régions furent peintes en couleurs exagérément brillantes pour rehausser le mérite de l'explorateur ; mais l'historien est habitué à cette sorte d'exagération et en tient compte.

Ce que les Européens ont réussi le mieux, c'est l'observation des aspects extérieurs des sociétés africaines, de ce qu'on a appelé les « us et coutumes » ; les documents contiennent d'excellentes descriptions très précises, de

68. MAZRUI A.A., 1969.

diverses cérémonies, de vêtements, de comportements, de stratégies et de tactiques guerrières, de techniques de production, etc., même si parfois la description est accompagnée d'épithètes telles que « barbare », « primitif », « absurde », « ridicule » ou autres termes péjoratifs, qui ne signifient pas grand-chose, montrant seulement un jugement en fonction des habitudes culturelles de l'observateur. Ce qui est beaucoup plus grave, c'est le manque total de compréhension de la structure interne des sociétés africaines, du réseau compliqué des relations sociales, de la ramification des obligations mutuelles, des raisons profondes de certains comportements. Bref, ces auteurs furent incapables de découvrir les motivations profondes des activités africaines.

Cependant, la rédaction de l'histoire africaine serait presque impossible sans les matériaux fournis par les sources narratives européennes. Elles peuvent avoir leurs défauts, ignorer de nombreux détails, les traiter avec mépris, avec partialité ou les interpréter de façon incorrecte ; mais il s'agit là de risques normaux, inhérents à tout travail historiographique. Il n'y a donc pas de raison de rejeter ce corpus d'information énorme et extrêmement important. Il est urgent, au contraire, de réimprimer le plus grand nombre possible de récits de ce genre, de les publier avec des commentaires et notes appropriés, pour permettre de les évaluer et de les réinterpréter à la lumière de la nouvelle historiographie africaine.

Sources narratives internes

Au cours de la période examinée ici on a assisté à un nouveau phénomène aux conséquences capitales : l'apparition et le développement d'une littérature historique écrite par des Africains du sud du Sahara. Le moyen d'expression n'était pas encore l'une des langues africaines locales, mais d'abord l'arabe, dont le rôle dans le monde islamique peut se comparer à celui du latin dans l'Europe du Moyen Age — c'est-à-dire celui d'un moyen de communication entre peuples cultivés —, puis plus tard certaines langues européennes.

Il semble que la tradition historiographique ait commencé simultanément dans la ceinture soudanaise et sur la côte est-africaine, précisément dans les deux grandes régions couvertes jusqu'à ce moment par les sources arabes externes et dans lesquelles l'islam a exercé une influence prolongée. Les plus anciennes chroniques existantes datent du début du XVI[e] siècle ; mais elles relatent, au passé, les événements de périodes plus anciennes. La première, le *Ta'rīkh al-Fattāsh*, œuvre de trois générations de la famille Kati de Djenne, couvre l'histoire du Songhaï et des pays limitrophes jusqu'à la conquête marocaine de 1591. Le *Ta'rīkh al-Sūdān*, plus développé et plus riche en détails, fut écrit par l'historien de Tombouctou El-Saadi ; il couvre en partie la même période mais continue jusqu'en 1655. Tous deux sont les œuvres de fins lettrés possédant un vaste champ d'intérêts et une connaissance profonde des événements contemporains. Ce qui est plus important encore, c'est que, pour la première fois, nous entendons la voix d'Africains authentiques, même si les auteurs prennent parti pour l'islam et considè-

rent les choses de ce point de vue. Au XVIIIe siècle commence une histoire anonyme mais très dètaillèe des pachas marocains de Tombouctou de 1591 à 1751, qui contient aussi des matériaux utiles pour les pays et peuples voisins[69]. Nous avons une autre sorte de source dans le dictionnaire biographique des lettrés du Soudan occidental, composé par le célèbre érudit Ahmed Baba de Tombouctou (mort en 1627)[70]. C'est à la même region de l'Empire songhai qu'appartient la *Ta'rīkh Say*, chronique arabe d'lbn Adwar, écrite dit-on en 1410; si elle était authentique, elle serait le plus ancien document existant écrit en Afrique occidentale, mais il semble que ce soit plutôt une version tardive d'une tradition orale[71].

De Tombouctou et de Djenne, la tradition de la rédaction de chroniques se répandit dans d'autres régions, surtout vers le sud et l'ouest dans la region comprise entre le Sahel et la forêt tropicale, et dans certains cas encore plus au sud. Les lettrés musulmans commencerent, à partir du milieu du XVIIIe siècle et parfois avant, à mettre par écrit des chroniques locales, des généalogies de clans, des biographies succinctes et des opuscules religieux. L'exemple le plus remarquable est le *Kitāb Gonja*, écrit aprés 1752. C'est l'histoire du royaume Gonja, fondée en partie sur des traditions orales[72]. Il y a un grand nombre de chroniques de moindre importance, et on peut espérer que des sources analogues apparaitront dans d'autres parties de cette région soumises à l'influence de communautés diula ou hawsa, ou des deux. La plus grande partie de ces oeuvres sont en écriture arabe. De nombreuses chroniques ont aussi été rédigées en ajami, c'est-à-dire en langues locales, mais avec des caractères arabes.

La situation est analogue dans les régions parlant fulfulde, surtout dans le Fouta-Toro et le Fouta-Djalon. En Guinée et dans les bibliothèques de Dakar et de Paris, on trouve un grand nombre de chroniques locales en arabe ou en fulfulde (ou dans les deux langues), la plupart datant des XVIIIe et XIXe siècles. C'est seulement récemment que les matériaux du Fouta-Djalon ont été publiés et exploités dans les ouvrages scientifiques[73]. On peut citer à cet égard la collection Gilbert Vieillard à l'IFAN de Dakar. La situation du Fouta-Toro est meilleure; les *Chroniques du Fouta sénégalais* de Siré Abbas Soh, un auteur du XVIIIe siècle, ont été rendues accessibles il y a une cinquantaine d'années[74]. Une autre oeuvre ancienne, un dictionnaire biographique de Muhammad El Bartayili, intitulé *Fath el-Shakūr* (vers 1805), est actuellement en cours de préparation par John Hunwick en vue de sa publication. Une histoire plus moderne du Fouta-Toro, écrite en 1921 par Cheikh Kamara Moussa de Ganguel et intitulée *Zūhūr al-Basātīn* (Fleurs des Jardins) n'est pas encore publiée[75].

69. *Tarikh el-Fettach*, traduit et commenté par O. HOUDAS et M. DELAFOSSE, Paris, 1913 (réédité en 1964); *Tarikh es-Soudan*, traduit et commenté par O. HOUDAS, Paris, 1900 (réédité en 1964); *Tadhkirat es-nisyan*, traduit et annoté par O. HOUDAS, Paris, 1889 (réédité en 1964).
70. Publié à Fez en 1899 et au Caire en 1912.
71. Cf Vincent MONTEIL, *BIFAN* 28, 1966, p. 675.
72. Voir à ce sujet et pour d'autres matériaux Ivor WILKS, 1963; HODGKIN Th., 1966, pp. 442-459.
73. SOW A.I., 1968; Thierno DIALLO, 1968.
74. Traduit par M. DELAFOSSE et H. GADEN, Paris, 1913.
75. Conservé à la bibliothèque de l'IFAN. Cf. MONTEIL V., 1965, p. 540.

Le Nigeria du Nord peut lui aussi étre considéré comme un pays où les chroniques et autres sources en arabe ne sont apparues qu'à une date relativement récente. L'Imam Ibn Fartuwa (fin du XVIe siècle) a laisse une description detaillée et passionnante de la vie et de l'époque de Maï Idris et de ses guerres[76]. Plus près de nous, il y a diverses listes de chefs du Bornou et des chroniques de ce pays. Les *mahrams*, actes des privilèges accordés par les chefs aux familles des notables religieux, qui permettent d'entrevoir les conditions économiques et sociales, constituent une source exceptionnelle.[77] En pays hawsa, il ne reste pas grand-chose des matériaux historiques d'avant le *jehad*, bien que le niveau d'instruction, en particulier chez les leaders religieux peul, ait été relativement très élevé[78]; mais certains poèmes en hawsa ou en kanouri (Bornou), contiennent des commentaires sur les événements contemporains[79].

Le début du XIXe siècle a vu surgir une véritable renaissance de la littérature arabe dans le Soudan central et occidental; en plus des ouvrages dans cette langue, un nombre croissant de livres étaient écrits dans des langues locales comme le hawsa, le fulfulde, le kanouri, le mandara, le kotoko, etc., en caractères arabes. Les plus féconds furent les chefs du *jehad foulani* en Nigeria du Nord, bien que la plus grande partie de leur production littéraire traite de sujets religieux et qu'un petit nombre d'œuvres seulement puissent être considérées comme de vraies chroniques[80]; toute cette littérature, qu'elle soit en arabe ou dans l'une des langues locales, aide à se former une idée plus cohérente de la vie sociale et intellectuelle de cette région. Les chroniques des villes hawsa (Kano, Katsina, Abuja, etc.), bien qu'elles ne datent que de la fin du XIXe siècle, sont dans une certaine mesure fondées sur des documents plus anciens ou sur des traditions orales[81]. Une évolution analogue eut lieu plus à l'est, au Baguirmi, au Kotoko, au Mandara et au Wadaï. Certaines chroniques ou listes de rois ont déjā été publiées, mais beaucoup d'autres sont encore sous forme de manuscrits; et on peut espérer que d'autres encore seront découvertes dans des collections privées[82].

76. Publiée par H.R. PALMER, Kano 1930; traduite dans *Sudanese Memoirs I*, Lagos, 1928 et dans *History of the first twelve years of Maï Idriss Alaoma*, Lagos, 1929.
77. Recueillis par H.R. PALMER dans ses *Sudanese Memoirs*, 3 vol., Lagos, 1928 et dans *The Bornu, Sahara and the Sudan*, Londres, 1936; cf. aussi Y. Urvoy, « Chroniques du Bornou », *Journ. Société des Africanistes*, II, 1941.
78. HISKETT M., 1957, 550-558; BIVAR A.D.H., et HISKETT M., 1962, 104-148.
79. Cf. PATTERSON J.R., 1926.
80. Muhammad BELLO, *Infaqu l-maysur*, publié par C.E.J. WHITTING, Londres, 1951; traduction anglaise de la paraphrase hawsa par E. J. ARNETT, *The Rise of the Sokoto Fulani*, Kano, 1922; Abdullahi DAN FODIO, *Tazyin al-waraqat*, traduit et commenté par M. HISKETT, Londres, 1963; HAJJI SACID, *History of Sokoto*, traduit par C.E.J. WHITTING, Kano s.d.; il y a aussi une traduction francaise de O. HOUDAS, *Tadhkirat annisyan*, Paris, 1899.
81. *The Kano Chronicle*, traduction de H.R. PALMER in *Sudanese Memoirs III*; sur Katsina, cf.*op.cit.* pp. 74-91; sur Abuja, voir MALLAMS HASSAN et SHUAIBU, *A Chronicle of Abuja*, traduit du hawsa par P.L. HEATH, Ibadan, 1952.
82. Cf. PALMER H.R., 1928; divers ouvrages de J.P. LEBOEUF et M. RODINSON in *Etudes camerounaises*, 1938, 1951, 1955 et *BIFAN* 1952 et 1956; M.-A. TUBIANA sur le Ouaday, in *Cahiers d'études africaines 2*, 1960.

Une chronique rimée en fulfulde décrit la vie et les activités du grand réformateur toucouleur al-ḥādjdj'Umar[83], qui est lui-même l'auteur de l'ouvrage religieux *Rimāh Hizb el-Rahim* (Lances du parti du Dieu miséricordieux), qui contient aussi beaucoup d'allusions historiques aux conditions de vie dans le Soudan occidental[84].

Par le nombre de ses chroniques, la côte est-africaine peut se comparer au Soudan. Plusieurs villes ont leurs chroniques écrites en arabe ou en kiswahili (en écriture arabe), donnant les listes des rois et les récits de la vie politique. Une seule de ces chroniques est vraiment ancienne, celle de Kilwa, qui a été composée vers 1530 et nous est parvenue en deux versions différentes, l'une transmise par de Barros, l'autre copiée à Zanzibar en 1877[85]. La majorité des autres chroniques n'ont été composées que récemment; certaines remontent au-delà de la deuxième moitié du XVIIIe siècle; une bonne partie d'entre elles se concentre sur les événements d'avant l'arrivée des Portugais. Elles constituent done, dans une certaine mesure, une notation de traditions orales et doivent être traitées et évaluées en tant que telles[86]. Un nombre considérable de manuscrits restent encore dans des collections privées; depuis 1965, plus de 30 000 pages de manuscrits swahili (et aussi arabes) ont été découvertes et on peut espérer trouver, quand on aura fouillé avec soin toute la côte, des matériaux qui éclaireront nombre d'aspects encore inconnus de l'histoire de l'Est africain[87]. Les historiens peuvent d'ailleurs utiliser avec profit non seulement les chroniques mais d'autres genres littéraires, par exemple la poésie swahili, notamment le poème *al-Inkishāfī* (composé au cours de la deuxième décennie du XIXe siècle), qui decrit l'ascension et le déclin de Pate[88].

La production littéraire des Africains dans des langues européennes commença seulement deux siècles plus tard que la rédaction en arabe. Comme on peut s'y attendre, les premiers spécimens furent produits par des habitants de la côte occidentale, où les contacts avec le monde extérieur avaient été plus nombreux qu'ailleurs.

Bien que les noms de Jacobus Captain (1717-1749), A. William Amo (né vers 1703, mort vers 1753) et Philip Quaque (1741-1816), tous trois d'origine Fante, méritent d'être retenus comme ceux des premiers pionniers de la littérature africaine dans les langues européennes, leur contribution à l'historiographie africaine fut négligeable. Incomparablement plus importantes, en tant que sources historiques, sont les oeuvres des esclaves libérés de la deuxième moitié du XVIIIe siècle: Ignatius Sancho (1729-1780), Ottobah Cugoano (vers 1745-1800?) et Oloduah Equiano-Gustavus Vasa (vers 1745-1810?). Tous

83. M.A. RYAM, *la Vie d'El Hadj Omar — Qasida en Poular*, traduit par H. CAHEN, Paris, 1935.
84. *Kitab Rimāh Hizb al-Rahim*, Le Caire, 1927; une nouvelle édition et traduction en préparation par J.R.WILLIS.
85. Analysée par G.S.P. FREEMAN-GRENVILLE, *The medieval history of the Coast of Tanganyika*, Oxford, 1962.
86. Sur les chroniques arabes et swahili en général, cf. FREEMAN-GRENVILLE G.S.P., 1962; PRINS A.H.J., 1958; ALLEN J.W.T., 1959, 224-227.
87. La plus importante découverte de cette nature ces dernières années a été celle du *Kitab al-Zanj* (livre des Zanj) qui traite de l'histoire de la Somalie du sud et du Kenya du nord. Cf. CERULLI E., 1957.
88. Cf. HARRIES L., 1962.

trois s'intéressaient principalement a l'abolition de la traite des Noirs et leurs livres sont donc polémiques, mais en même temps ils fournissent beaucoup de matériaux autobiographiques sur la situation des Africains tant en Afrique qu'en Europe[89]. De la même période date un document unique, le journal d'Antera Duke, un des principaux commerçants de Calabar, écrit en « pidgin english » local et couvrant une longue période; bien qu'il soit assez bref, ce journal éclaire de couleurs vives la vie quotidienne dans l'un des ports négriers les plus importants[90].

Sur Madagascar, nous avons une sorte de journal tenu par le grand roi merina, Radama Ier (1810-1828) en écriture arabe (sura-be). Vers 1850, deux autres aristocrates merina, Raombana et Rahaniraka, rédigeaient en alphabet latin des récits qui aident à reconstruire une image plus complète de la vie quotidienne chez les Merina du XIXe siècle[91].

Au cours du XIXe siècle, beaucoup d'Africains ou d'Afro-Américains participèrent aux voyages d'exploration ou publièrent des réflexions sur la vie africaine, combinées parfois avec des polémiques de nature générale. Samuel Crowther, un Yoruba, qui avait fait ses études au Sierra Leone et en Grande-Bretagne, prit part aux expéditions du Niger en 1841 et 1853. Il a laissé des descriptions de ses voyages[92]. Thomas B. Freeman, né en Angleterre et d'origine métisse, voyagea beaucoup en Afrique occidentale et décrivit les peuples de la côte et de son arrière-pays avec sympathie et inspiration[93]. Deux Afro-Américains, Robert Campbell et Martin R. Delany, se rendirent dans les années 1850 au Nigeria pour chercher une région qui conviendrait à une colonie éventuelle d'Afro-Américains[94]; et un Libérien, Benjamin Anderson, décrivit avec beaucoup de détails les observations precises qu'il avait faites pendant son voyage dans la haute vallée du Niger[95]. Il faut classer à part deux remarquables leaders africains, Edward W. Blyden et James Africanus Horton. Certains des livres et articles de Blyden forment en eux-mêmes une source historique; d'autres ont déjà le caractère d'une interprétation historique. Mais même ces derniers sont indispensables pour toute recherche sur l'apparition de la conscience africaine[96]. Il en est de même de l'œuvre d'Horton, avec la différence qu'il était plus incliné à une observation précise des sociétés, avec lesquelles il entra plus étroitement en contact[97].

Ces deux hommes forment déjà une transition avec le groupe des Afri-

89. Ignatius SANCHO, 1731; Ottobah CUGUANO, 1787; *The interesting narrative of the life of Oloduah Equiano, or Gustavus Vasa, the African*, Londres, 1798.
90. Darryl FORDE, 1956. Le manuscrit original a été détruit par des bombardements en Ecosse au cours de la dernière guerre, mais des extraits pour la période 1785-1787 ont été conservés sous forme de copies.
91. BERTHIER H., 1933; « Manuscrit de Raombana et Rahanarika », *Bull. de l'Académie malgache*, 19, 1937, pp. 49-76.
92. Cf. *Journals of the Rev. J.J. Schön and Mr. Crowther*, Londres, 1842, Samuel CROWTHER, 1855.
93. Thomas B. FREEMAN, 1844.
94. Robert CAMPBELL, 1861; Martin R. DELANY, 1861.
95. Benjamin ANDERSON, 1870.
96. Sur BLYDEN, cf. Hollis R. LYNCH, 1967.
97. J.A.B. HORTON, 1863; *Letters on the political conditions of the Gold Coast…*, Londres, 1870

cains qui se mirent à écrire l'histoire de leurs pays ou de leurs peuples. Une première tentative fut faite, mais avec plus d'accent sur l'ethnographie, par l'abbé Boilat, un mulâtre de Saint-Louis, dans ses *Esquisses sénégalaises*[98]. On observe plus d'intérêt pour l'historiographie, fondée principalement sur des traditions orales, dans les parties du continent soumises à la domination britannique, mais seulement à la fin du XIXe siècle. C.S. Reindorf, un Ga, considéré comme le premier historien moderne d'origine africaine, a publié en 1895 à Bâle son *History of the Gold Coast and Asantee*. C'est avec lui et Samuel Johnson, dont l'ouvrage *History of Yorubas* est contemporain du livre de Reindorf, mais n'a été publié qu'en 1921, que commence la chaine ininterrompue des historiens africains, d'abord amateurs (en majorité missionnaires), puis professionnels. Leurs idées et leurs œuvres sont traitées dans le chapitre consacré au développement de l'historiographie africaine.

Toutes ces sources narratives, écrites en arabe ou dans diverses langues africaines et européennes, forment un vaste et riche corpus de matériaux historiques. Elles ne couvrent pas, bien entendu, tous les aspects du processus historique et ont un caractère régional, n'offrant dans certains cas qu'une image fragmentaire. Celles qui ont été écrites par des musulmans montrent souvent un parti pris prononcé qui apparaît dans la manière dont ils traitent des sociétés non islamiques. Quant aux auteurs des sources narratives dans les langues européennes, ils étaient en même temps des polémistes militant contre la traite des Noirs ou pour l'égalité, et ont par conséquent une certaine tendance à la partialité. Mais il s'agit là de défauts tout à fait normaux de toutes les sources narratives et même, si nous en sommes conscients, ces documents présentent un avantage décisif: ce sont des voix d'Africains, qui nous dessinent l'autre versant de l'histoire, celui qui a été noyé sous le flot des opinions étrangères.

Sources archivistiques privées, rapports secrets et autres temoignages

Par sources privées, nous entendons principalement les documents écrits qui sont la conséquence du besoin de noter diverses activités humaines et n'étaient pas à l'origine destinés au grand public, mais seulement à un petit groupe de personnes intéressées. Elles comprennent donc surtout de la correspondance, officielle ou privée, des rapports confidentiels, les comptes rendus de diverses transactions, des registres commerciaux, des statistiques, des documents privés de diverses sortes, des traités et accords, des journaux de bord, etc. Ces matériaux sont la véritable matière première de l'historien chercheur puisqu'ils offrent — au contraire des sources narratives qui ont été composées avec un objectif bien défini — un témoignage objectif, exempt en principe d'arrière-pensées, destinées à un vaste public ou à la

98. Paris, 1833.

postérité. Ces matériaux se trouvent principalement dans les archives et bibliothèques publiques ou privées.

L'opinion ancienne selon laquelle il n'y a pas assez de sources privées pour l'histoire de l'Afrique a été réfutée. Non seulement il existe des collections extrêmement riches de documents dans les anciennes métropoles et des matériaux très importants en Afrique même, produits pendant les périodes pré-coloniales et coloniales par des institutions privées ou dépendant d'Etats européens, mais les recherches récentes ont localisé ou découvert une quantité de matériaux privés émanant d'Africains et écrits en arabe ou dans des langues européennes. Alors qu'auparavant on considérait que les documents de cette nature étaient exceptionnels et ne pouvaient se trouver que dans quelques lieux privilégiés, il est maintenant clair qu'il existe une masse de sources écrites d'origine africaine dans beaucoup de parties du continent et aussi dans des archives d'Europe et d'Asie.

Examinons d'abord les matériaux écrits en arabe. Pour la période précédant le XIXe siècle, on n'a encore découvert que des exemples isolés de correspondance locale ou internationale, surtout en provenance d'Afrique occidentale. Il y a des lettres du Sultan ottoman au Mai Idris du Bornou (en 1578), découvertes dans des archives turques, et des lettres, également de la fin du XVIe siècle, du Sultan du Maroc aux Askya du Songhaï et au Kanta du Kebbi. L'arabe était employé comme langue diplomatique non seulement dans les cours islamisées du Soudan mais aussi par des princes non musulmans. Le cas le plus connu est celui des Asantehenes, qui faisaient rédiger par des scribes musulmans, en arabe, leur correspondance avec leurs voisins du nord ainsi qu'avec les Européens de la côte. Un certain nombre de ces lettres ont été trouvées à la Bibliothèque royale de Copenhague. La chancellerie arabe de Kumasi s'est maintenue pendant une grande partie de la deuxième moitié du XIXe siècle, et l'arabe a aussi été utilisé pour tenir les registres des décisions administratives, judiciaires, comptables, etc. A l'autre bout de l'Afrique on a l'exemple du traité entre le marchand français d'esclaves Morice et le Sultan de Kilwa en 1776.

Le XIXe siècle a vu un développement considérable de la correspondance en arabe dans tout le continent. La création d'Etats centralisés dans le Soudan entraînait des activités administratives et diplomatiques de plus en plus importantes; et l'on a découvert un abondant matériel de cette nature, principalement dans le sultanat de Sokoto et des émirats qui en dépendaient, de Gwandu à Adamawa, dans l'Etat de Macina ou l'Etat de Liptako et dans l'Empire de Bornou. Tous les musulmans qui étaient chefs d'Etats grands ou petits entretenaient une correspondance active entre eux et avec les puissances coloniales en progression. Dans beaucoup d'archives des pays d'Afrique occidentale (et parfois en Europe) on trouve des milliers de documents en arabe, émanant de personnalités telles que al-Ḥādjdj'Umar, Ahmadu Seku, Ma-Ba, Lat Dyor, Mahmadu Lamine, Samory, al-Bakka'i, Rabih, et beaucoup d'autres chefs de moindre envergure. L'administration coloniale aussi tenait en arabe sa correspondance avec eux, en Sierra Leone, en Guinée, en Nigeria et dans la Côte-de-l'Or. Il existe des lettres échangées entre le Pacha ottoman de Tripoli

et les cheikhs du Bornou, entre le Sultan de Darfour et l'Egypte, entre Tombouctou et le Maroc. La situation était analogue en Afrique orientale; il semble cependant que les archives de Zanzibar ne soient pas aussi riches en documents qu'on pourrait s'y attendre raisonnablement dans une ville qui avait des relations commerciales et politiques aussi vastes. Il doit y avoir, bien entendu, une grande quantité de documents de teneurs diverses entre les mains de particuliers. Le rassemblement et le cataloguage de tous ces documents sera une tâche difficile mais indispensable dans l'avenir proche.

A la même catégorie appartiennent les textes écrits en écriture vaï; celle-ci fut inventée vers 1833 par Momolu Duwela Bukele et se répandit très rapidement parmi le peuple vaï, de sorte qu'à la fin du siècle presque tous connaissaient cette écriture et l'employaient couramment, pour la correspondance privée et officielle, pour la tenue des comptes et aussi pour écrire les lois coutumières, proverbes, contes et fables. Beaucoup de peuples voisins, par exemple les Mende, les Toma (Loma), les Gerze et les Basa adaptèrent l'écriture vaï à leurs langues et l'employèrent à des fins analogues[99].

Au début du XXe siècle, le sultan Njoya des Bamoum (Cameroun) inventa pour la langue bamoum une écriture spéciale qu'il modifia quatre fois au cours de sa vie; mais contrairement à l'ecriture vaï, utilisée généralement par la majorité de la population, l'écriture bamoum ne fut révélée qu'à un assez petit groupe à la cour du sultan. Cependant Njoya composa dans cette écriture un gros volume sur l'histoire et les coutumes de son peuple, volume sur lequel il travailla pendant de nombreuses années et qui constitue une véritable mine d'informations précieuses sur le passé[100]. Il faut y ajouter les textes en Nsibidi[101] de la Cross River Valley (sud-est du Nigeria) consistant en inscriptions dans des sanctuaires et en formules de communication entre membres de certaines sociétés secrètes.

Les matériaux rédigés dans les langues européennes vont du XVIe siècle à nos jours; ils sont écrits dans une douzaine de langues, extrêmement abondants et dispersés dans le monde entier, gardés dans des centaines de lieux différents, archives, bibliothèques ou collections privées. Il en résulte que leur exploitation par l'historien est assez difficile, surtout dans les cas où il n'existe ni guides ni catalogues. C'est pour cette raison que le Conseil international des archives, sous les auspices de l'Unesco et avec son soutien moral et financier, a entrepris de préparer une série de guides des sources de l'histoire de l'Afrique. L'objectif principal était de répondre aux besoins des chercheurs travaillant sur l'histoire de l'Afrique en facilitant l'accès à la totalité des sources existantes. Comme la recherche historique s'est longuement concentrée sur un petit nombre de bibliothèques d'archives qui conservent les souvenirs de la période coloniale, il était important d'attirer l'attention aussi sur l'existence d'un corpus important et très dispersé de matériaux non encore exploités. Si les guides sont consacrés en premier lieu

99. Cf. DALBY D.A., 1967, 1-51.
100. *Histoire et coutumes des Bamun, rédigés sous la direction du Sultan Njoya*, trad. Par P. Henri MARTIN, Paris, 1952. L'original est conservé au Palais du Sultan à Fumbam.
101. Cf. DAYRELL, 1910-1911; MAC-GREGOR, 1909.

aux archives publiques et privées, ils tiennent compte aussi des matériaux d'intérêt historique conservés dans les bibliothèques et les musées. La série doit comprendre onze volumes, donnant des informations sur les sources archivistiques conservées dans les pays de l'Europe occidentale et aux Etats-Unis et qui traitent de l'Afrique au sud du Sahara. Les volumes suivants ont déja été publiés :

volume 1-République fédérale d'Allemagne (1970), volume 2-Espagne (1971), volume 3-France (I, 1971), volume 4-France (II, 1976), volume 5-Italie (1973), volume 6-Italie (1974), volume 8-Scandinavie (1971), volume 9-Pays-Bas (1978). Le volume 7 (Vatican) est attendu dans un proche avenir. Les volumes couvrant la Belgique, le Royaume-Uni et les Etats-Unis paraîtront séparément mais suivront la même méthode de présentation[102]. Comme l'a fort bien dit Joseph Ki-Zerbo dans son introduction à la série : « Dans le combat pour la redécouverte du passé africain, le guide des sources de l'histoire de l'Afrique constitue une nouvelle arme stratégique et tactique. »[103]

En plus de ce projet très important, il y a déjà d'autres guides des sources, surtout par régions ou d'après des critères spéciaux. Parmi les plus complets figurent les trois guides pour l'histoire de l'Afrique occidentale, publiés dans les années 1860, et couvrant les archives du Portugal, de l'Italie, de la Belgique et de la Hollande[104].

Plus ambitieuses et dans une certaine mesure plus avantageuses sont les publications de documents d'archives *in extenso* ou sous forme de *regesta*. Jusqu'à présent ce sont surtout les matériaux des archives portugaises qui ont été présentés sous cette forme. On dispose aujourd'hui, en plus de l'œuvre de Paiva Manso (fin du XIXe siècle)[105] de deux grandes collections de documents missionnaires provenant d'archives portugaises (et de quelques autres) ; l'un par A. da Silva Rego[106] l'autre par A. Brasio[107]. Il y a quelques années, une collection monumentale a été entreprise, préparée par les efforts conjoints des archives portugaises et rhodésiennes, dans laquelle tous les documents portugais concernant le Sud-Est africain seront publiés dans leur texte original avec une traduction anglaise[108].

Il y a aussi des éditions restreintes dans le temps, dans leur portée, ou leur objet. Cette catégorie est représentée, d'une part par les *British Parliamentary Papers* et par divers Livres bleus et Livres blancs, datant surtout de la période coloniale, et d'autre part par des sélections récentes

102. Les volumes des Etats-Unis et du Royaume-Uni donneront des listes de documents se rapportant à tout le continent.
103. *Quellen zur Geschichte Afrikas südlich der Sahara in den Archiven der Bundesrepublik Deutschland* (guide des sources de l'histoire de l'Afrique, vol. I) Zug, Suisse, 1970, Preface p. 7.
104. CARSON P., 1962 ; RYDER A.F.C., 1965 ; GRAY R. et CCHAMBERS D., 1965.
105. Paiva MANSO, 1877.
106. A. da SILVA REGO, 1949-1958.
107. A. BRASIO, 1952.
108. *The historical documents of East and Central Africa*, Lisbonne-Salisbury, depuis 1965 ; comprendra environ 20 volumes.

Fac-similé d'écriture vaï extrait de l'article intitulé : « An Early vai manuscript » (par Svend E. Holsoe), publié par The International African Institute.

plus scientifiques[109]. Tels sont les travaux de Cuvelier et de L. Jadin sur les documents du Vatican pour l'histoire de l'ancien Congo[110] ou la sélection de C.W. Newbury sur la politique britannique en Afrique occidentale, et l'étude documentaire de G.E. Metcalfe sur les relations entre la Grande-Bretagne et le Ghana[111]. C'est à cette catégorie qu'appartient aussi la vaste collection de matériaux d'archives sur la politique italienne à l'égard de l'Ethiopie et des pays voisins, en cours de publications par C. Giglio[112]. Beaucoup d'autres publications de cette nature à partir d'archives européennes ont rendu accessibles des documents pour tel ou tel aspect de l'histoire coloniale. Le point faible de ces sélections est sans aucun doute précisément leur caractère sélectif, parce que chaque compilateur suit, dans le choix de ses matériaux, ses propres règles subjectives, alors que le chercheur qui étudie une question a besoin de toutes les informations et d'une documentation complète.

Dans tous les Etats africains indépendants existent maintenant des archives gouvernementales, qui conservent les matériaux hérités de l'administration coloniale antérieure. Bien que, dans certains pays, des guides ou des catalogues aient été publiés, la majorité des archives d'Afrique est encore en cours de classement et de description[113]. La publication d'une série de guides de toutes les archives publiques et privées d'Afrique, comme ceux qui sont en cours de publication pour les archives européennes, est maintenant une nécessité urgente.

Les archives gouvernementales d'Afrique, comparées à celles des anciennes métropoles, ont des avantages aussi bien que des inconvénients. A part un petit nombre d'exceptions, la tenue d'archives détaillées n'a commencé en Afrique que dans les années 1880, et il y a de nombreuses lacunes et des matériaux perdus. Ces lacunes doivent être compensées par d'autres sources, dont les plus importantes sont les archives des missionnaires et des hommes d'affaires et les documents privés sans compter, bien entendu, les archives des capitales européennes.

En revanche, les avantages des archives d'Afrique sur celles des anciennes métropoles sont nombreux : d'abord, les archives africaines conservent des matériaux et des documents qui ont un rapport plus direct avec la situation locale, alors que les « archives coloniales » d'Europe contiennent surtout des documents sur la politique du colonisateur. Les archives africaines conservent souvent des documents de la période précoloniale, tels que les rapports des premiers explorateurs, les informations recueillies par divers commerçants, fonctionnaires et missionnaires dans de lointaines régions intérieures, rapports qui n'étaient pas considérés

109. *Guides to materials for West African history in european archives*, published by the University of London at the Athlone Press since 1962, c.f. note 104.
110. CUVELIER J. et JADIN L., 1954.
111. NEWBURY C.W., 1965 ; METCALFE G.E., 1964.
112. GIGLIO Carlo, *l'Italia in Africa*, Série Storica, Volumo Primo.
113. Pour une étude de la situation à la veille de l'indépendance, voir Philip D. CURTIN, 1960, 129-147.

comme dignes d'être envoyés en Europe, mais qui sont d'une importance exceptionnelle pour l'histoire locale. Ces archives contiennent aussi un nombre beaucoup plus grand de documents, émanant d'Africains, que les archives d'Europe. De façon générale, bien qu'il y ait en Afrique beaucoup de documents qui font double emploi avec ceux d'Europe, un chercheur qui travaillerait seulement avec les sources trouvées dans les anciennes métropoles, aurait tendance à écrire une histoire des intérêts européens en Afrique plutôt qu'une histoire des Africains. En revanche, l'utilisation exclusive des archives déposées en Afrique ne peut pas donner une image complète, car beaucoup de documents ou de rapports y manquent ou sont incomplets.

Pour terminer, il nous faut mentionner quelques autres documents appartenant aussi à cette catégorie. D'abord, les cartes et autres matériaux cartographiques. Bien que, depuis le XVIe siècle, le nombre des cartes imprimées de l'Afrique ait augmenté chaque année, il en existe un grand nombre qui sont encore conservées sous forme de manuscrits dans diverses archives et bibliothèques d'Europe, certaines d'entre elles magnifiquement décorées et coloriées. Sur ces cartes, on peut souvent trouver des noms de localités qui n'existent plus aujourd'hui ou qui sont connues sous un autre nom, alors que les noms anciens sont mentionnés dans d'autres sources orales ou écrites. Par exemple, un certain nombre de peuples bantu de l'est ont des traditions de migrations en provenance d'une région appelée Shungwaya; on ne connaît pas de localité de ce nom à présent; mais on le trouve, sous diverses orthographes, sur certaines des cartes anciennes; par exemple, celle de Van Linschotten (1596) ou celle de William Blaeu (1662) et d'autres encore, où Shungwaya apparaît sous diverses orthographes, d'abord comme une ville, puis comme une région non loin de la côte. Ces anciennes cartes fournissent aussi des renseignements sur la distribution des groupes ethniques, les frontières des Etats et des provinces, donnent des noms divers pour des fleuves, montagnes et autres éléments topographiques, bref offrent des matériaux toponymiques très utiles qui, à leur tour, donnent de précieuses informations historiques. W.G.L. Randies a proposé une méthode pratique pour exploiter les matériaux cartographiques à des fins historiques pour l'Afrique du Sud-Est au XVIe siècle[114]. La pertinence de ce matériel a déjà été reconnue, et 1'historien a à sa disposition le grand ouvrage de Yusuf Kemal, *Monumento Cartographica Africae et Aegypti*, qui contient aussi de nombreux textes narratifs dans leur version originale et en traductions, mais s'arrête juste au XVIe siècle[115]. Nous devons done approuver la demande de Joseph Ki-Zerbo, de publier une collection de toutes les anciennes cartes de l'Afrique dans un atlas avec des textes commentés[116]. Un premier pas dans cette direction a été fait par la publication récente de près de

114. RANDLES W.G.L., 1958.
115. Le Caire, 1926-1951.
116. Cf. note 103.

cent cartes à Leipzig, mais les commentaires sont insuffisants et les cartes proviennent toutes de matériaux imprimés[117].

On trouve aussi dans les sources écrites d'autres matériaux qui sont les données linguistiques. Comme un chapitre spécial de ce volume est consacré à l'examen de la linguistique en tant que science historique associée, nous laisserons de côté les questions de méthodologie et limiterons notre examen aux indications sur la nature des sources où ces données linguistiques peuvent se rencontrer. Depuis l'époque des premiers contacts avec l'Afrique, il a été de bon ton d'ajouter aux récits de voyages d'Européens et à leurs rapports de toute nature, des listes plus ou moins longues de mots dans les langues locales. Les premiers vocabulaires remontent au XVe siècle; et, jusqu'au XIXe siècle, nous trouvons rarement un livre sur l'Afrique sans un supplément de cette nature, parfois accompagné d'une brève grammaire. Bien que l'orthographe ne soit presque jamais systématique, il n'est pas difficile d'identifier les mots et les langues. La publication la plus remarquable dans cette catégorie est la grande collection de vocabulaire d'environ 160 langues publiée par Koelle[118]. La valeur de ce travail n'est pas seulement linguistique, comme l'ont montré Curtin, Vansina et Hair[119]. L'ancien royaume du Congo a été particulièrement heureux dans ce domaine: des ouvrages traitant du Kicongo ont été publiés depuis le XVIIe siècle: une grammaire par Brusciotto (1659) et un dictionnaire par de Gheel (mort en 1652)[120]. A part ces ouvrages imprimés, il en existe d'autres dans diverses bibliothèques et archives (Vatican, British Museum, Besançon, etc.) Leur valeur pour l'historien est plus grande que celle des simples listes de mots, parce qu'ils sont plus complets et qu'ils permettent ainsi une étude diachronique de la nomenclature sociale et culturelle[121].

Les sources écrites, narratives aussi bien qu'archivistiques, dans des langues africaines, orientales ou européennes, représentent un corpus énorme de matériel pour l'histoire de l'Afrique. Pour abondants que soient les documents de toute sorte, livres et rapports déjà connus, ils ne représentent en toute probabilité qu'un fragment des matériaux existants. Tant en Afrique qu'au dehors, il doit y avoir d'innombrables lieux qui n'ont pas encore été explorés du point de vue des sources possibles de l'histoire de l'Afrique. Ces régions inexplorées sont maintenant « les taches blanches » sur la carte de nos connaissances des sources de l'histoire de l'Afrique. Plus tôt elles disparaîtront, et plus riche sera l'image que nous pourrons donner du passé africain.

117. *Afrika auf Karten des 12-13 Jahrhunderts — Africa on 12th to 18 century maps*, 1968.
118. KOELLE S.W., 1963.
119. CURTIN P. et VANSINA J., 1964; HAIR, 1965.
120. *Regulae quadam pro difficillimi Congenius idiomatis* faciliori captu ad *Grammatica normam*, redactae A.F. Hyacintho BRUSCIOTTO, Rome MDCLIX; J. van WING et C. PENDERS, *Le plus ancien dictionnaire Bantu. Vocabularium P. Georgii Gelensis*. Louvain, 1928.
121. La grammaire de Brusciotto a été exploitée à ces fins par D.A. OLDEROGGE dans son article instructif « Sistema rodstva Bakongo v XVII. » (Système de parenté Bakongo au XVIIIe siècle) in *Afrikanskiy etnograficheskiy* sbornik III. Moscou, 1959.

CHAPITRE 7

La tradition orale et sa méthodologie

J. Vansina

Les civilisations africaines au Sahara et au sud du désert étaient en grande partie des civilisations de la parole, même si l'écriture était connue, comme en Afrique occidentale depuis le XVI[e] siècle, car savoir écrire était l'apanage de très peu de personnes et le rôle des écrits restait souvent marginal par rapport aux préoccupations essentielles de la société. Ce serait une erreur de réduire la civilisation de la parole simplement à un négatif : « absence d'écrire » et de conserver le dédain inné des gens lettrés pour les illettrés, dédain que l'on retrouve dans tant d'expressions comme le proverbe chinois : « L'encre la plus pâle est préférable à la parole la plus forte. » Ce serait méconnaître totalement le caractère de ces civilisations orales. Que l'on en juge par ce que disait un étudiant initié à une tradition ésotérique : « La puissance de la parole est terrible. Elle nous lie ensemble et trahir le secret nous détruit » (en détruisant l'identité de la société, parce qu'elle détruit le secret commun).

La civilisation orale

Celui qui veut employer des traditions orales doit d'abord se pénétrer de l'attitude des civilisations orales envers le discours, une attitude qui varie du tout au tout par rapport à celle des civilisations où l'écriture a consigné tous les messages importants. La société orale connaît le parler courant mais aussi le discours clef, un message légué par les ancêtres, c'est-à-dire une tradition orale. En effet la tradition est définie comme un témoignage

transmis verbalement d'une génération à l'autre. Presque partout le « verbe » possède une puissance mystérieuse parce que les mots créent les choses. Du moins c'est l'attitude qui prévaut dans la plupart des civilisations africaines. Les Dogon ont sans doute exprimé ce nominalisme de la façon la plus explicite ; dans les rituels on constate partout que le nom est la chose et que « dire » c'est « faire ».

L'oralité implique une attitude devant la réalité, et non seulement un manque de quelque chose. Pour l'historien des temps contemporains qui est noyé dans des masses de messages écrits et doit développer une technique pour lire rapidement, quitte à ne bien comprendre que par la répétition des mêmes données dans de nombreux messages, les traditions déroutent. Elles exigent au contraire un retour continuel vers la source. Le Zaïrois Fu Kiau fait justement remarquer qu'il est naïf de lire un texte oral une ou deux fois et puis de croire qu'on l'a compris. Il faut l'entendre. Il faut l'apprendre, l'intérioriser comme un poème, le questionner pour dégager ses significations multiples, du moins s'il s'agit d'un discours important. L'historien doit donc apprendre à ralentir, à réfléchir, pour pénétrer dans une représentation collective car le corpus de la tradition est la mémoire collective d'une société qui s'explique à elle-même. De nombreux savants africains, tels que A. Hampâté-Ba ou Boubou Hama ont d'ailleurs exprimé ce même raisonnement de façon éloquente. A l'historien de s'initier d'abord aux modes de pensée de la société orale avant d'en interpréter les traditions.

Nature de la tradition orale

La tradition orale est définie comme *un témoignage transmis oralement d'une génération à une des suivantes*. Ses caractères propres sont la verbalité et la transmission qui diffère des sources écrites. La verbalité est très difficile à définir.

Un document écrit est un objet : un manuscrit. Mais un document verbal peut être défini de plusieurs façons, puisqu'un témoin peut interrompre son témoignage, se corriger, se reprendre, etc. Aussi faut-il user d'un certain arbitraire pour définir le témoignage comme l'ensemble de toutes les déclarations d'une personne concernant une même séquence d'événements passés, pourvu que le témoin n'ait pas acquis de nouvelles connaissances entre les différentes déclarations. Car dans ce dernier cas la transmission serait altérée et on se trouverait devant une nouvelle tradition. Il y a des personnes qui connaissent des traditions concernant toute une série d'événements différents, notamment les spécialistes comme les griots. On connaît le cas d'une personne qui dit deux traditions différentes au sujet d'une même évolution historique.

Des informateurs rwandais racontaient aussi bien la version selon laquelle le premier Tutsi tombé du ciel rencontra le Hutu sur terre, que l'autre version selon laquelle Tutsi et Hutu étaient frères. Deux traditions distinctes,

un même informateur, un même sujet ! C'est pourquoi on a introduit « une même séquence d'événements » dans la définition du témoignage. Enfin tous connaissent le cas de l'informateur local qui raconte une histoire composite, élaborée à partir des différentes traditions qu'il connaît.

La tradition est un message transmis d'une génération à celle qui suit. Car toutes les données verbales ne sont pas des traditions. On distingue d'abord le *témoignage verbal* du *témoignage oculaire* qui possède une grande valeur parce qu'il s'agit d'une source « immédiate », non transmise, où les aléas de déformation du contenu sont minimisés.

Toute tradition orale valable doit remonter d'ailleurs à un témoignage oculaire. Il faut écarter aussi la *rumeur*, qui est bien une transmission de message mais dont le caractère propre est de traiter de « bruits » qui courent. C'est pourquoi de nos jours on l'appelle parfois « radio-trottoir ». Elle se déforme tellement qu'elle ne peut être utile que pour exprimer la réaction populaire devant un événement donné. Elle aussi peut donner naissance à une tradition lorsqu'elle est reprise par des générations ultérieures. Enfin il reste la tradition à proprement parler qui transmet un document aux générations futures.

L'origine des traditions se situe soit dans le témoignage oculaire, soit dans une rumeur, soit dans une création nouvelle à partir de différents textes oraux existants, brassés et remaniés pour créer un message nouveau. Or seules les traditions qui remontent à un témoignage oculaire sont valables. Les historiens de l'islam l'avaient bien compris. Ils avaient développé une technique complexe pour déterminer la valeur des Hadīth, ces traditions qui se réclament des dires du Prophète, recueillis par ses compagnons. Avec le temps le nombre des Hadīth devint imposant, et il fallut éliminer ceux pour lesquels on ne pouvait pas reconstituer la chaîne d'informateurs (Isnād) reliant le savant qui l'avait fixé par écrit, à un des compagnons du Prophète. Pour chaque chaînon, l'historiographie islamique a développé des critères de probabilité et de crédibilité identiques à ceux des canons de la critique historique actuelle. Le témoin intermédiaire pouvait-il connaître la tradition ? Pouvait-il la comprendre ? Avait-il intérêt à la déformer ? A-t-il pu la transmettre ; quand, comment et où ?

On aura remarqué que la définition de la tradition donnée ici n'implique pas d'autres limitations que la verbalité et la transmission orale.

Elle n'inclut donc pas seulement les messages qui veulent consciemment raconter les événements du passé, comme les chroniques orales d'un royaume ou les généalogies d'une société segmentaire ; mais elle comprend aussi tous les textes oraux transmis, pratiquement dans toute une littérature orale. Celle-ci fournira des indications d'autant plus précieuses qu'elles seront des témoignages inconscients concernant le passé et qu'elles constituent en outre une source majeure pour l'histoire des idées, des valeurs et de l'art oral.

Enfin toutes les traditions sont en même temps des œuvres littéraires et doivent être examinées sous cet angle, tout comme il est nécessaire d'étudier les milieux sociaux qui les ont créées et transmises et la vision du monde qui sous-tend le contenu de toute expression d'une civilisation donnée.

C'est pourquoi les sections suivantes traitent successivement de la critique littéraire, de l'examen du milieu social, et du milieu de civilisation, avant de passer au problème chronologique et à l'évaluation générale des traditions.

La tradition, œuvre littéraire

La plupart des œuvres littéraires sont des traditions, et toutes les traditions conscientes sont des discours oraux. Comme tous les discours la forme et les canons littéraires influencent le contenu du message ; et c'est la raison première pour laquelle il faut placer les traditions dans le cadre général d'un examen des structures littéraires, et en faire la critique sous cet angle.

Un premier problème posé est celui de la forme même du message. Il existe quatre formes fondamentales, résultantes d'une combinaison opératoire de deux principes. Dans certains cas, les mots sont appris par cœur, dans d'autres le choix est laissé à l'artiste. Dans certains cas une série de règles formelles spéciales sont surimposées à la grammaire du langage ordinaire, dans d'autres cas cet appareil conventionnel n'existe pas.

Formes fondamentales des traditions orales

		contenu	
		figé	*libre (choix de mots)*
forme	*réglée*	poème	épopée
	libre	formule	narration

Le terme « poème » n'est qu'une étiquette qui recouvre les données apprises par cœur et dotées d'une structure spécifique, y compris les chansons. Le terme « formule » est une dénomination qui comprend souvent les proverbes, les devinettes, les prières, les listes de succession, soit tout ce que l'on apprend par cœur, mais qui n'est pas sujet à des règles de composition autres que celles de la grammaire courante. Dans les deux cas, ces traditions comportent non seulement le message mais les mots mêmes qui lui servent de véhicules. On peut donc en théorie reconstruire un archétype initial, exactement comme on peut le faire pour les sources écrites. On peut construire des arguments historiques sur les mots, et pas seulement sur le sens général du message. Il arrive souvent pour les formules, moins souvent pour les poèmes, qu'on ne puisse pas reconstruire un archétype, parce que les interpolations sont trop nombreuses. Par exemple, quand on reconnaît qu'une devise de « clan » résulte d'une série d'emprunts à d'autres devises,

sans qu'on puisse isoler ce qui constituait l'énoncé original et spécifique. En effet, on comprend pourquoi il est si facile d'interpoler dans des formules. Aucune règle n'entrave ce processus.

En revanche, les sources figées sont en principe plus précieuses, parce que plus précises quant à la transmission. En pratique, rares sont celles qui veulent transmettre consciemment des données historiques. En outre, c'est ici que l'on rencontre évidemment des archaïsmes parfois inexpliqués. On peut en retrouver la signification dans le cas des langues bantu, parce que les chances qu'une langue voisine aura conservé un mot ayant le même radical que l'archaïsme étudié, sont assez grandes. Ailleurs, on doit s'en remettre au commentaire de l'informateur qui peut reprendre un commentaire traditionnel ou… l'inventer. Il est plus ennuyeux que ce même genre de texte se complique d'allusions poétiques, d'images voilées, de jeux de mots à significations multiples. Non seulement on ne peut rien comprendre à un texte hermétique pareil sans commentaire, mais souvent, il n'y a que l'auteur qui a saisi toutes les nuances. Or il ne transmet pas tout dans le commentaire explicatif plus ou moins valable qui va de pair avec la transmission du poème. Cette particularité est fort répandue, notamment en ce qui concerne les poèmes ou chansons panégyriques sud-africains (Tswana, Sotho), est-africains (région interlacustre), centre-africains (Luba, Kongo) ou ouest-africains (Ijo).

Le terme « épopée » est une dénomination signifiant qu'à l'intérieur d'un canevas imposé de règles formelles, comme les rimes, les modèles relatifs aux tons, aux longueurs de syllabes, etc., l'artiste garde le choix de ses mots. Il ne faut pas confondre ce cas avec les morceaux littéraires de style héroïque et de longue durée, comme les récits de Soundjata, de Mwindo (Zaïre) et de nombreux autres. Dans le genre en cause ici, la tradition comporte, outre le message, le cadre formel, mais rien de plus. Souvent cependant on y trouve des vers caractéristiques qui servent de bouche-trou ou qui rappellent simplement à l'artiste, le cadre ou le canevas formel. Certains de ces vers remontent probablement à la création de l'épopée. De telles « épopées » existent-elles en Afrique ? Nous pensons que oui et que certains genres poétiques du Rwanda, notamment, se classent dans cette catégorie tout comme les chants-fables Fang (Cameroun-Gabon). Notons que, puisque le choix des mots reste libre, on ne peut reconstruire un véritable archétype pour ces épopées. Mais ajoutons immédiatement que les exigences de forme sont telles qu'il est vraisemblable que le bloc d'une « épopée » remonte à un seul original. L'examen des variantes le démontre souvent.

Restent les « narrations » qui comprennent la plupart du temps des messages historiques conscients. La liberté laissée à l'artiste ici permet de nombreuses combinaisons, de nombreuses refontes, réorganisations d'épisodes, extensions de descriptions, développements, etc. On peut alors difficilement reconstruire un archétype. La liberté de l'artiste est totale ; mais seulement du point de vue littéraire : le milieu social pourrait lui imposer une fidélité parfois rigide envers ses sources. Malgré les handicaps mentionnés, il est possible de déceler l'origine hybride d'une tradition en récoltant toutes ses variantes, y compris celles qui ne sont pas considérées comme historiques et

en recourant à des variantes provenant de peuples voisins. On peut glisser ainsi parfois insensiblement de l'historique au merveilleux. Mais on arrive aussi à éliminer d'une série de versions orales celles qui ne remontent pas à un témoignage oculaire. C'est une critique essentielle à appliquer.

Chaque littérature orale possède sa propre division en genres littéraires. L'historien s'attachera à connaître non seulement ce que représentent ces genres pour la civilisation qu'il étudie, mais il récoltera au moins un échantillon représentatif de chacun d'eux, puisque dans les genres on peut s'attendre à trouver des données historiques, et que les traditions qui l'intéressent plus spécialement se laissent mieux comprendre dans le contexte général. Déjà la classification interne donne des indications précieuses. On découvrira si les propagateurs de ces textes établissent une démarcation, par exemple, entre les récits historiques et les autres.

Enfin les genres littéraires sont soumis à des conventions littéraires qu'il faut connaître pour comprendre le sens réel du texte. Il ne s'agit plus de règles formelles mais de choix de termes, d'expressions, de préfixes peu usuels, de différentes licences poétiques. Une attention plus particulière doit être portée aux mots ou expressions à résonances multiples. De plus les termes clefs qui sont intimement liés à la structure sociale, à la conception du monde, et qui sont pratiquement intraduisibles, sont à interpréter à travers la grille du contexte littéraire dans lequel ils apparaissent.

On ne saurait tout récolter. L'historien est donc forcé de tenir compte des exigences pratiques et se limitera en connaissance de cause, une fois qu'il possède un échantillon représentatif des genres littéraires.

En ce qui concerne les récits, seul un catalogue des catégories de récits appartenant à l'ethnie étudiée ou à d'autres, permettra de déceler non plus seulement des images ou des expressions favorites, mais de véritables épisodes stéréotypés, par exemple, dans les relations que l'on peut qualifier de « légendes migratoires » (*Wandersagen*). Ainsi un récit luba des rives du lac Tanganyika raconte comment un chef se débarrasse d'un autre en l'invitant à s'asseoir sur une natte en dessous de laquelle il avait fait creuser un puits muni de pieux acérés. L'autre s'assit et se tua. On retrouve le même scénario non seulement depuis les grands lacs jusqu'à l'océan mais même chez les Peul du Liptako (Haute-Volta) comme chez les Hawsa (Nigeria) et les Mossi du Yatenga (Haute-Volta). L'importance de ces épisodes-clichés est évidente. Malheureusement nous ne possédons aucun ouvrage de référence à leur sujet quoique H. Baumann donne des indications pour une série de clichés concernant « les origines »[1]. Il nous semble urgent d'établir des catalogues pratiques pour la recherche de ces stéréotypes. Les index de motifs populaires (*Folk Motiv Index*) ne sont pas maniables et sont confus, car ils sont fondés sur des traits mineurs, choisis arbitrairement, alors que l'épisode représente dans les récits africains une unité naturelle dans un catalogue.

Lorsqu'on rencontre un cliché de ce genre, on n'est pas en droit de rejeter toute la tradition ou même la partie où figure cette séquence, comme non

1. BAUMANN, 1936.

valable. On expliquera plutôt pourquoi ce cliché est utilisé. Dans le cas cité, il explique simplement qu'un chef en élimine un autre et il ajoute un commentaire factice, mais qui plaît aux auditeurs. Le plus souvent on s'apercevra que ce genre de clichés échafaude des explications et des commentaires pour des données qui peuvent être parfaitement valables.

La critique littéraire à proprement parler ne rendra pas seulement compte des sens littéraux et des sens voulus d'une tradition, mais aussi des contraintes imposées à l'expression du message par les exigences formelles et stylistiques. Elle évaluera l'effet de la déformation esthétique, s'il y en a une, ce qui est souvent le cas. En effet, même les messages du passé ne doivent pas être trop ennuyeux. C'est ici que l'observation des représentations sociales relatives à la tradition revêt une importance cruciale. Et nous disons représentation plutôt que « reproduction », parce que dans la grande majorité des cas, un élément esthétique entre en jeu. Si les critères esthétiques priment sur la fidélité de reproduction, une déformation esthétique profonde se produira, reflétant le goût du public et l'art du traditionaliste. Même dans les autres cas, on trouve souvent des arrangements de textes qui vont jusqu'à habiller les traditions à contenu historique précis, de l'uniforme des canons artistiques en vigueur. Dans les récits par exemple, une série d'épisodes menant à un apogée agence l'intrigue principale, tandis que d'autres constituent des répétitions parallèles, cependant que d'autres encore ne sont que des transitions d'un des paliers du récit au suivant. En règle générale on peut admettre que plus un texte se rapproche du canon attendu et admiré par le public, plus il est déformé. Dans une série de variantes, la variante correcte pourra parfois être décelée du fait qu'elle va à l'encontre du canon, tout comme une variante qui contredit la fonction sociale d'une tradition est plus probablement vraie que les autres. N'oublions cependant pas ici que tous les artistes du verbe ne sont pas excellents. Il y en a de mauvais et leur variante sera toujours un échec ! Mais l'attitude d'un public, tout comme le montage d'une représentation n'est pas exclusivement un événement artistique. C'est surtout un événement social, et cela nous oblige à considérer la tradition dans son milieu social.

Le cadre social de la tradition

Tout ce que la société juge important pour le bon fonctionnement de ses institutions, pour une bonne compréhension des statuts sociaux et des rôles afférents, pour les droits et les obligations de chacun, tout cela est transmis soigneusement. Dans une société orale ce sera par la tradition, alors que dans la société qui écrit, seuls les souvenirs les moins importants sont laissés à la tradition. C'est ce fait qui pendant longtemps a induit les historiens en erreur quand ils croyaient que les traditions étaient des genres de contes de Perrault, de berceuses ou de jeux d'enfants.

Chaque institution sociale, chaque groupe social aussi possède une identité propre qui s'accompagne d'un passé inscrit dans les représentations collectives d'une tradition qui en rend compte et qui le justifie. C'est pourquoi

chaque tradition possédera sa « surface sociale » pour reprendre l'expression de H. Moniot. Sans surface sociale, la tradition ne serait plus transmise et sans fonction, elle perdrait sa raison d'être et serait abandonnée par l'institution qui la sous-tend.

On pourrait être tenté de suivre certains qui ont cru pouvoir prédire quel serait le profil du *corpus* des traditions historiques d'une société donnée, à partir d'un classement des collectivités en types comme « Etats », « sociétés anarchiques », etc. S'il est vrai que l'on peut classer grossièrement la série de sociétés africaines en modèles de ce genre, il n'est pas difficile de démontrer que ces typologies peuvent être continuées à l'infini, puisque chaque société diffère des autres et que les critères employés sont arbitraires et limités. Il n'existe pas deux Etats identiques ou même analogues dans le détail. On trouve des différences énormes entre les grandes lignes d'organisation des sociétés Masai (Kenya-Tanzanie), Embu (Kenya), Meru (Kenya), Galla (Kenya-Ethiopie) bien qu'on puisse toutes les classer comme sociétés « à classes d'âge » et qu'elles se situent dans une même partie de l'Afrique. Veut-on prendre un cas de société dite « anarchique simple », comportant de petits groupes structurés par des lignages multiples, on pourrait penser que les Gouro (Côte d'Ivoire) seraient un bon cas. On s'attend ici à un « profil » de traditions qui ne contiendrait que des histoires de lignages et des généalogies. Et on les trouve. Mais on rencontre aussi une histoire ésotérique véhiculée par une société secrète. Prend-on le cas des Tonga de Zambie, on retrouve l'histoire du lignage, mais aussi celle de centres rituels animés par les pluviateurs. Il n'y a pas de société de ce type qui ne présente pas une institution majeure « inattendue ». Le cas extrême pour les Etats est bien celui du royaume des Batéké (Tio) où la tradition royale ne remonte pas à plus de deux générations, alors que les royaumes sont supposés avoir des traditions fort anciennes. De plus, on remonte plus loin en recueillant les traditions des symboles magiques des seigneurs qu'en suivant celles relatives au symbole royal ! Les généralisations hâtives sont absolument déplacées. Ce n'est qu'*a posteriori* que l'on détermine le « profil » d'un *corpus* de traditions données.

Il est évident que les fonctions remplies par les traditions tendent à les déformer, quoiqu'on ne puisse établir un catalogue complet des fonctions, puisqu'une tradition peut en remplir plusieurs et peut jouer un rôle plus ou moins précis ou diffus par rapport aux fonctions qu'elle remplit. Mais la raison principale est que le terme fonction prête à confusion. Le plus souvent on l'emploie pour dénommer tout ce qui sert à renforcer ou à maintenir l'institution dont elle dépend. Comme le lien n'est pas tangible, l'imagination peut fournir une liste illimitée de fonctions « à remplir » et le choix n'est pas possible. N'empêche qu'on peut néanmoins distinguer certaines traditions. Telles ces « chartes mythiques », ces histoires dynastiques, ces généalogies, ces listes de rois qui peuvent être considérées comme de véritables constitutions non écrites. On peut élargir cette catégorie en y groupant toutes les traditions qui ont trait à des buts juridiques publics, par exemple celles qui maintiennent les droits publics sur des domaines. Il s'agit généralement de traditions *officielles* en ce sens qu'elles prétendent

à une validité universelle pour la société. Les traditions *privées*, associées à des groupes ou des institutions englobées dans d'autres seront moins bien conservées, parce que moins importantes, mais souvent plus véridiques que les autres. Mais il convient de noter que la tradition privée est officielle pour le groupe qui la transmet. Ainsi une histoire de famille est privée par rapport à celle de tout un Etat et ce qu'elle a à dire au sujet de l'Etat est moins sujet au contrôle de l'Etat qu'une tradition publique officielle. Mais à l'intérieur de la famille la tradition privée devient officielle ! Pour tout ce qui touche à la famille on devra donc la traiter comme telle. On comprend dès lors pourquoi il est si intéressant d'employer des traditions de famille ou de terroirs pour élucider des points d'histoire politique générale. Leur témoignage est moins sujet à déformation et peut contrôler efficacement les assertions faites par les traditions officielles. En revanche, comme il s'agit de sous-groupes, la profondeur, le soin avec lesquels elles sont transmises sont souvent peu satisfaisants, comme le montrent de nombreuses variantes.

Parmi les autres fonctions les plus fréquentes, on peut mentionner succinctement les fonctions religieuses, liturgiques (comment accomplir un rituel), les fonctions juridiques privées (précédents), les fonctions esthétiques, didactiques, historiques, la fonction de commentaire à un texte ésotérique, et ce que les anthropologues appellent la fonction mythique. En considérant d'une part les fonctions et, d'autre part, le genre littéraire, on peut constituer pour l'historien une typologie valable qui lui permet de procéder à une évaluation générale des déformations probables que ses sources auront subies, tout en donnant des indications sur la transmission. Pour ne reprendre que les types qui sont le produit d'une telle classification, on peut distinguer les noms, titres, slogans ou devises, formules rituelles, formules didactiques (proverbes), listes de toponymes, de noms de personnes, généalogies, etc. Il s'agit dans tous ces cas de « formules » au point de vue de la forme fondamentale. Les poèmes historiques, panégyriques, liturgiques ou de cérémonie, religieux, personnels (lyriques et autres), les chansons de tous types (berceuses, chansons de travail, de chasseurs, de pagayeurs, etc.), sont des « poèmes » à ce point de vue. « L'épopée » comme forme fondamentale est représentée par certains poèmes ne correspondant pas à ce qu'on désigne habituellement par ce nom. Enfin la « narration » comprend les récits généraux, historiques ou non, les récits locaux, familiaux, épiques, étiologiques, esthétiques, les souvenirs personnels. En outre, on rangera ici les précédents légaux qui sont rarement transmis par tradition orale, les commentaires de textes et les notes occasionnelles qui sont essentiellement des réponses brèves à des questions telles que : comment sommes-nous arrivés à cultiver le maïs, d'où nous vient le masque de danse, etc.

De la liste qui précède on voit immédiatement quelle *peut* être l'action déformatrice d'une institution sur chacun des types. Mais encore faut-il démontrer qu'une telle action a effectivement eu lieu ou que la probabilité de déformation est très grande. Souvent on arrive à démontrer qu'une tradition est vraiment valable parce qu'elle ne suit pas la déformation attendue. Par exemple

tel peuple se dit « cadet » d'un autre ; telle chronique royale admet une défaite ; telle formule qui doit expliquer la géographie physique et humaine du pays ne s'applique plus à la réalité actuelle. Dans tous ces cas, l'analyse démontre la validité de la tradition parce que celle-ci a résisté au nivellement.

Dans leur ouvrage traitant du phénomène de l'écriture (literacy) Goody et Watt ont argué que la société orale procède constamment et automatiquement à une homéostase qui efface de la mémoire collective — d'où le terme d'amnésie structurelle — toute contradition entre la tradition et sa surface sociale. Or les cas cités plus haut montrent que cette homéostase n'est que partielle. II s'ensuit que l'on ne peut rejeter en bloc la valeur historique des traditions sous pretexte qu'elles servent certaines fonctions. II s'ensuit aussi qu'une critique sociologique serrée devra étre appliquée a chaque tradition. Dans le même ouvrage les mêmes auteurs prétendent que la culture d'une société verbale est homogénéisée, c'est-à-dire que le contenu en connaissances du cerveau de chaque adulte est approximativement le même. La chose est loin d'être entièrement vraie. Des spécialistes artisans, politiques, juridiques, religieux connaissent beaucoup de choses que leurs contemporains de la même ethnie ne connaissent pas. Chaque ethnie a ses penseurs. Chez les Kouba (Zaïre) par exemple, nous avons rencontré trois hommes qui partant du même système de symboles en arrivaient à trois philosophies bien différentes, et nous soupçonnons qu'il en va de même chez les Dogon. En ce qui concerne les traditions, on constate que dans de tres nombreux groupes il existe des traditions ésotériques secrètes, qui sont le privilège d'un petit groupe, et des traditions exotériques publiques. Ainsi la famille royale de l'Ashanti connaissait un récit secret au sujet de son origine, tandis que le grand publie n'avait accès qu'à la version publique. Au Rwanda les spécialistes *biiru* seuls connaissaient les rituels de la royauté, et encore, il fallait qu'ils soient ensemble pour en connaitre la totalité, puisque chaque groupe de *biiru* n'en détenait qu'une partie. Dans presque tous les rituels d'intronisation de rois en Afrique, on trouve des pratiques et des traditions secrètes. Est-ce à dire que la tradition ésotérique soit nécessairement plus exacte que la tradition exotérique ? Cela dépend du contexte. Après tout, elles aussi peuvent être déformées pour des raisons impératives, et d'autant plus impératives que le collège qui détient le secret est un groupe clé de la société. Remarquons ici qu'empiriquement nous ne connaissons encore que très peu de traditions ésotériques, parce que l'ordre ancien dans lequel elles trouvent leurs racines n'a pas entièrement disparu. Celles que nous connaissons proviennent de sociétés qui ont été bouleversées profondément. Et beaucoup de ees traditions s'évanouiront sans doute sans qu'un historien puisse les recueillir. Mais à partir des bribes que nous avons, nous pouvons quand même affirmer que certaines traditions *ogboni* du pays Yoruba ont été déformées au point de ne plus constituer un message valable en ce qui concerne les origines de l'*ogboni*, alors que le *biiru* par exemple semble être plus valable. Cela ne provient pas du caractère ésotérique mais du but de ces traditions : les premières légitiment un pouvoir puissant détenu par un petit groupe d'hommes ; alors que les secondes ne sont que la mémorisation d'un rituel pratique.

Chaque tradition possède sa surface sociale. Pour trouver les traditions y afférentes et pour examiner la qualité de leur transmission, il faudra donc que l'historien apprenne à connaître aussi précisément que possible la société en question. Il doit examiner toutes les institutions pour trouver les traditions, exactement comme il examinera tous les genres littéraires pour y déceler des données historiques. Le groupe dirigeant d'une société détient les traditions officielles et leur transmission est souvent assurée par des spécialistes qui emploient des moyens mnémotechniques (souvent le chant) pour se rappeler des textes à apprendre. Parfois il y a contrôle par des collègues lors de la récitation en privé et de la performance publique associée à une cérémonie majeure. Mais les spécialistes ne sont pas toujours rattachés au pouvoir. Il en va ainsi pour les généalogistes, les tambourineurs de chefs ou de rois, les gardiens de tombeaux[2], les prêtres de cultes nationaux. Mais il existe aussi des spécialistes à d'autres niveaux. Chez les Xhosa (Afrique du Sud) on trouve des femmes spécialisées dans l'art de représenter des récits divertissants *ntsomi*. A côté d'elles il y en a d'autres qui savent le faire aussi, mais n'en font pas une spécialité. C'est le cas courant pour les spectacles populaires. Certains officiants religieux sont souvent aussi des spécialistes en tradition orale : ainsi les gardiens des *mhondoro shona* (Rhodésie) connaissent l'histoire des esprits à la garde desquels ils sont affectés. Enfin certains sont des troubadours comme les griots qui récoltent des traditions à tous les niveaux et représentent les textes convenus devant une audience appropriée lors d'une occasion donnée : mariage, décès, fête chez un chef, etc. Les cas où il n'y a aucune spécialisation, même au niveau de l'histoire des terres ou de la famille, sont rares. Il y a toujours des individus qui sont socialement supérieurs (les *abashinga ntabe* du Burundi pour les questions de terre, par exemple) ou qui sont mieux doués et à qui on laisse le soin de retenir et de transmettre les traditions. Enfin une dernière catégorie de gens mieux informés (on n'ose plus employer le mot spécialiste) regroupe ceux qui habitent près de lieux historiques importants. Ici la vie au milieu même du paysage qui servit de cadre pour une bataille par exemple, sert de moyen mnémotechnique à la tradition.

Examiner les « surfaces sociales » permet donc de déceler les traditions existantes, de les placer dans leur contexte, de trouver les spécialistes qui en ont la charge, d'examiner les transmissions. Cet examen permet aussi de trouver des indices précieux quant à la fréquence et à la forme des représentations elles-mêmes. La fréquence est un indice de la fidélité de la transmission. Chez les Dogon (Mali) le rituel du Sigi n'est transmis qu'une fois tous les soixante ans environ. Cela favorise les oublis ; et rares sont ceux qui ont vu deux Sigi et ont compris de quoi il s'agissait lors du premier de façon à pouvoir diriger le second. Seules des personnes de 75 ans au moins peuvent le faire. On peut supposer que le contenu du Sigi et l'enseignement dispensé varieront plus fortement qu'une forme de tradition comme celle d'un festival annuel dans le Nigeria méridional. D'autre part,

2. Dans certains pays cependant, ceux-ci font partie intégrante de la classe dirigeante : ainsi pour le bendnaba (chef des tambours) chez les Mossi.

une fréquence de représentation très élevée ne signifie pas nécessairement que la fidélité de la transmission l'est également. Cela dépend de la société. Si la société tient à une fidélité très stricte, la fréquence contribuera à la maintenir. C'est le cas de formules magiques, comme certaines formules pour chasser la sorcellerie, par exemple. C'est ainsi que certaines formules mboon (Zaïre) pour chasser la pluie se situent dans un contexte géographique si archaïque, qu'aucun des éléments mentionnés ne se retrouve plus dans le pays mboon actuel. En revanche si la société n'attache aucune importance à la fidélité de la transmission, la haute fréquence de la représentation altère la transmission plus rapidement qu'une fréquence plus basse. C'est le cas des chansons à la mode et surtout des récits populaires les plus prisés. Tout cela peut et doit d'ailleurs être contrôlé par l'étude des variantes récoltées. Leur amplitude est une mesure directe de la fidélité de la transmission.

Les altérations semblent toujours se situer dans une direction qui augmente l'homéostase entre l'institution et la tradition qui l'accompagne. Car Goody et Watt n'ont pas entièrement tort. Si des variantes existent et si elles se rangent dans un axe bien défini, on en déduira que celles qui sont le moins conformistes par rapport au but et aux fonctions de l'institution, sont les plus valables. De plus on arrive parfois à démontrer qu'une tradition n'est pas valable, soit en cas d'absence de variantes, quand la tradition est devenue un cliché du genre de : « nous sommes tous venus de X » et que X correspond parfaitement aux besoins de la société ; soit là où les variantes sont si divergentes, comme dans les récits populaires, que l'on arrive à peine à reconnaître ce qui constitue une tradition et la sépare d'une autre. Il devient évident dans ce cas que la plupart des versions sont des fabrications plus ou moins récentes à partir d'autres récits populaires. Mais dans ces deux cas extrêmes il faut pouvoir démontrer que l'absence de variantes correspond vraiment à une motivation puissante de la société, tout comme la prolifération de variantes correspond à des soucis esthétiques ou de divertissements supplantant toute autre considération. Ou bien on doit pouvoir démontrer que ce sont les postulats inconscients de la civilisation qui ont homogénéisé la tradition au point d'en faire un cliché sans variantes. C'est précisément cette influence de la civilisation qu'il faut examiner maintenant après avoir fait la critique sociologique.

Le cadre mental de la tradition

Par cadre mental nous entendons les représentations collectives inconscientes d'une civilisation qui influencent toutes ses expressions et constituent en même temps sa vision du monde. Ce cadre mental diffère d'une société à l'autre. A un niveau superficiel, on retrouve assez facilement une partie de cet ensemble en examinant le contenu du *corpus* entier des traditions par une critique littéraire classique, et en comparant ce *corpus* aux autres manifestations, surtout symboliques, de la civilisation. La tradition, surtout sous

la forme de poème ou de narration, idéalise. Elle crée des images d'Epinal. Toute histoire tend à devenir paradigmatique, et de ce fait mythique — que son contenu soit « vrai » ou non. On trouve ainsi des modèles de comportements idéaux et des valeurs. Il n'est guère difficile de découvrir que dans les traditions royales, les individus deviennent stéréotypés comme dans un western. Tel roi est « le magicien », tel souverain « le juste », un tel « le guerrier ». Or cela déforme les données, car une série de guerres par exemple tendent à être attribuées à un roi guerrier alors que ces campagnes furent menées en fait par un autre. De plus, tous les rois ont en commun des traits qui reflètent une notion idéalisée de la royauté. Il n'est pas plus difficile de trouver les stéréotypes de différents personnages, surtout de leaders, dans d'autres sociétés. Tel est le cas du « héros culturel » qui transforme le chaos en ordre social et qu'on retrouve partout. Le stéréotype du chaos est alors la description d'un monde littéralement à l'envers. Chez les Igala (Nigeria) certains fondateurs sont chasseurs, d'autres descendants de rois. L'un représente le type du statut accompli (*achieved*), l'autre du statut héréditaire (*ascribed*). La réflexion doit expliquer pourquoi il y a deux statuts. Elle suggère comme on l'a observé que le premier stéréotype masque l'arrivée au pouvoir de nouveaux groupes et que les deux stéréotypes reflètent deux situations historiques réellement différentes.

Mais une explication vraiment satisfaisante doit aller jusqu'à exhumer tout le *système* de valeurs et d'idéaux rattachés à des statuts et des rôles qui sont les bases mêmes de toute action sociale et de tout système global. Il a fallu attendre ces dernières années pour que Mc Gaffey retrouve que les Kongo (Zaïre/République populaire du Congo) possèdent un système stéréotypé simple de quatre statuts idéaux de sorcier-devin-chef-prophète qui sont complémentaires. Retrouver une valeur générale positive ou négative est aisé : l'appréciation de la générosité, le rejet de la jalousie comme signe de sorcellerie, le rôle de la Fatalité, voilà des valeurs que l'on voit immédiatement dans les traditions du golfe du Benin, comme d'ailleurs en pays inter-lacustre. Mais on découvre les valeurs une par une, non pas comme un système cohérent comprenant toutes les représentations collectives. Car valeurs et idéaux ne décrivent que les normes pour un comportement idéal ou parfois cyniquement réaliste qui doivent guider le comportement réel, les rôles attendus d'un chacun. Les rôles sont reliés aux statuts, ceux-ci aux institutions, et l'ensemble constitue la société. Théoriquement donc il faut « démonter » une société pour retrouver ses modèles d'action, ses idéaux et valeurs. L'historien le fait le plus souvent inconsciemment et superficiellement. Il évite les pièges évidents mais se rallie facilement sans le savoir aux prémisses imposées par le système total. Il ne réussit pas à « décoller » ses sources de leur milieu. Nous le savons bien pour avoir mis 18 ans à déceler des relations de ce genre dans l'altération des traditions d'origine Kouba (Zaïre) !

Parmi les représentations collectives qui influencent le plus les traditions, on notera surtout une série de catégories de base qui précèdent l'expérience des sens. Ce sont celles du temps, de l'espace, de la vérité historique, de la causalité. Il en existe d'autres comme par exemple la division du spectre en

couleurs, qui sont de moindre importance. Chaque peuple divise la durée en unités soit en se fondant sur des activités humaines liées à l'écologie, soit sur des activités sociales récurrentes (le temps structurel). Les deux formes de temps sont utilisées partout. On sépare la journée de la nuit; on la divise en parties correspondant au travail, ou aux repas, et les activités sont mises en corrélation avec la hauteur du soleil, le cri de certains animaux pour diviser les heures de la nuit, etc. C'est par l'environnement et les activités qui en dépendent que l'on définit habituellement le mois (lunaire), les saisons, l'année. Mais au-delà, on doit compter par unités de temps structurel. Même en deçà, la semaine est définie par un rythme social: celui de la périodicité des marchés, associée d'ailleurs à une périodicité religieuse dans beaucoup de cas.

Au-delà de l'année, on compte par initiation à un culte, à une classe d'âge, par règne, par génération. Pour l'histoire familiale on peut suivre les naissances et utiliser un calendrier biologique. D'une façon vague on peut se référer à des événements exceptionnels comme les grandes famines, les épizooties ou épidémies mémorables, les comètes, les ravages des sauterelles. Mais ce calendrier de catastrophes est forcément non rythmé. A première vue, il semble qu'il soit peu utile pour la chronologie, alors que les événements récurrents semblent promettre de pouvoir convertir la chronologie relative en chronologie absolue, une fois connue la fréquence des généalogies, classes d'âge, règnes, etc.

La profondeur maximale du temps retrouvée par la mémoire sociale dépend directement de l'institution qui est liée à la tradition. Chacune a sa propre profondeur temporelle. L'histoire de la famille ne remonte pas loin puisque la famille ne compte que trois générations et que souvent il n'y a que peu d'intérêt à se rappeler les événements antérieurs. Donc les institutions qui englobent le plus de personnes ont les meilleures chances de nous faire plonger le plus loin dans le temps. Cela se vérifie pour le clan, le lignage maximal, la classe d'âge du type masaï, la royauté. Dans la savane soudanaise les traditions des royaumes et empires du Tekrour, du Ghana et du Mali recoupées par les auteurs arabes et soudanais, remontent jusqu'au XIe siècle. Parfois cependant toutes les institutions sont limitées par la même conception de la profondeur du temps, comme chez les Batéké (République populaire du Congo) où tout est ramené à la génération du père ou à celle du grand-père. Tout est télescopé en pair et impair, l'impair tombant du temps des « pères » et le pair du temps des « grands-pères », y compris l'histoire royale.

Cet exemple montre que la notion de la forme du temps importe beaucoup. Dans la zone interlacustre on rencontre une notion cyclique du temps. Mais comme les cycles se succèdent, ce concept débouche sur une spirale. Dans une autre perspective, pour les mêmes sociétés, on distingue des époques; surtout l'époque du chaos et l'époque historique. Ailleurs comme chez les Batéké le temps n'est pas linéaire non plus. Il oscille entre générations alternées. Les conséquences sur la présentation des traditions sont évidentes.

Que la notion de l'espace puisse avoir un intérêt dans ce contexte est moins évident. Mais souvent on a tendance à situer l'origine d'un peuple en un lieu ou dans une direction de prestige: la direction « sacrée » ou

« profane » suivant que l'on pense que l'homme va du sacré au profane ou le contraire. Chaque peuple a imposé un système de directions à sa géographie. Souvent ce sont les rivières qui donnent l'axe des directions cardinales. La plupart des sociétés inscrivent alors l'orientation de leurs villages, de leurs champs parfois (Koukouya de la République du Congo) dans ce système d'axes, comme la plupart le font pour orienter leurs tombes. Les conséquences sont parfois inattendues. Un espace ordonné suivant un seul axe qui fait partie du relief change avec la disposition relative des éléments du relief. Ici « l'aval » est à l'ouest, là il est au nord. Ici « vers le sommet » est à l'est, là à l'ouest. Non seulement on constate que des migrations peuvent provenir de directions privilégiées comme c'est le cas pour les Kouba (Zaïre) ou les Kaguru (Tanzanie) et que ce récit est une cosmologie plutôt qu'une histoire, mais on en arrive à voir des variations dans les points d'origine suivant les accidents du relief ! Seules les sociétés qui utilisent la course du soleil pour déterminer l'axe de l'espace peuvent donner des renseignements exacts en matière de mouvements migratoires généraux, mais malheureusement ces peuples sont en minorité, sauf peut-être en Afrique occidentale où la plupart des peuples font référence à l'Est pour désigner leur origine.

La notion de cause est implicite dans toute tradition orale. Elle est souvent présentée sous la forme de cause immédiate et séparée pour chaque phénomène. Dans ce cas, chaque chose a une origine qui se situe directement au début des temps. On réalise mieux ce qu'est la causalité en examinant les causes attribuées au mal. Celles-ci sont fort souvent liées directement à la sorcellerie, aux ancêtres, etc., et le lien est immédiat. Il ressort de ce type de causalité que le changement est perçu principalement dans quelques domaines bien définis comme la guerre, la succession des rois, etc., où des stéréotypes interviennent. Notons pour finir que cette esquisse de la notion de « cause » est fort sommaire et doit être complétée par des notions de cause plus complexes mais parallèles à celles-ci et qui n'affectent que des institutions sociales mineures.

Quant à la vérité historique, elle reste très liée à la fidélité de la parole transmise. Ainsi elle peut être soit le consensus des dirigeants (Idoma, Nigeria), soit la constatation que la tradition est conforme avec ce que la génération précédente a dit.

Les catégories cognitives se combinent entre elles et s'allient à des expressions symboliques de valeurs pour produire un texte que les anthropologues qualifient de « mythe ». Les traditions les plus sujettes à une restructuration mythique sont celles qui expriment la genèse et donc l'essence, la raison d'être d'un peuple. C'est ainsi qu'une masse complexe de récits kouba traitant des origines et des migrations en pirogue ont finalement trouvé une explication grâce à la découverte d'un concept latent de migration : pour les Kouba, la migration se fait en pirogue de l'aval (sacré) vers l'amont (profane). De même l'explication de beaucoup de noms de migrations et de paysages de genèse qui se présentent en termes de cosmogonie. Ici le cas n'était pas évident, alors que dans bien d'autres ethnies la corrélation est explicite. C'est ainsi que nombre d'ethnologues suivant malheureusement l'exemple de Beidelman, des struc-

turalistes ou des sociologues fonctionnalistes, en arrivent à nier toute valeur à toutes les traditions narratives, parce qu'elles seraient toutes l'expression des structures cognitives du monde, qui sous-tendent toute pensée *a priori*, comme des catégories impératives. Le même jugement doit alors s'appliquer au texte que vous avez sous les yeux ou à celui de Beidelman… Manifestement ces anthropologues exagèrent. De plus, nombre de leurs exégèses semblent hypothétiques. L'historien doit se rappeler que pour chaque cas particulier il lui faut préciser les motifs que l'on possède pour rejeter ou douter d'une tradition. On ne peut rejeter une tradition que lorsque la probabilité d'une création à signification *uniquement* symbolique est vraiment forte et qu'on peut le prouver. Car la tradition reflète en général un « mythe » au sens anthropologique du terme et des données historiques. Dans ces conditions les manuels d'histoire sont des textes de mythologie, puisque tout stéréotype issu d'un système de valeurs et d'intérêts est un message mythique, mais aussi une grille historique à décrypter.

La chronologie

Sans chronologie, il n'y a pas d'histoire, puisqu'on ne peut plus distinguer ce qui précède de ce qui suit. La tradition orale donne toujours une chronologie *relative* exprimée en listes ou en générations. En général cette chronologie permet de placer tout le *corpus* des traditions de la région étudiée dans le cadre de la généalogie ou de la liste de rois ou de classes d'âge qui couvre l'aire géographique la plus large, mais ne permet pas de lier la séquence relative à des événements en dehors de la région. Les grands mouvements historiques et même certaines évolutions locales passent inaperçues ou restent douteuses parce que l'unité disponible pour la chronologie est géographiquement trop restreinte. La généalogie de la famille ne vaut que pour cette famille et le ou les villages qu'elle habite. Par exemple, la chronologie des Embu (Kenya) est fondée sur des classes d'âge qui ne couvrent qu'une infime aire territoriale où l'on initie les jeunes gens en même temps. Il faudra donc lier les chronologies relatives entre elles et si possible les convertir en chronologies absolues. Au préalable il faut résoudre une autre question : celle de s'assurer que les données utilisées correspondent à une réalité non déformée temporellement.

Or, il s'avère de plus en plus que la chronologie orale est sujette à quelques processus de déformation concomitants et agissant en sens inverse : certains raccourcissent et certains allongent la durée réelle du passé. En outre, il existe une tendance à régulariser les généalogies, les successions, la suite des classes d'âge pour les rendre conformes aux normes *idéales actuelles* de la société. Sinon les données fourniraient des précédents pour des litiges de toute sorte. Le processus homéostatique est bien réel. Dans certains cas privilégiés comme au Rwanda, la tâche de gérer la tradition incombe à un groupe complexe de spécialistes dont les dires ont été corroborés par des fouilles archéologiques.

Les ethnologues ont établi que les sociétés dites segmentaires tendent à éliminer les ancêtres « inutiles », c'est-à-dire ceux qui n'ont pas eu des descendants dont un groupe vit encore comme groupe séparé actuellement. Ce qui explique pourquoi la profondeur généalogique de chaque groupe dans une société donnée tend à rester constante. On n'emploie que les ancêtres « utiles » pour expliquer le présent. D'où le téléscopage parfois énorme de la profondeur généalogique. En outre les accidents démographiques réduisent parfois une branche de descendants à un si petit nombre par rapport aux autres branches issues de frères ou sœurs du fondateur de la première, que celle-ci ne peut plus se maintenir en parallèle avec les grands groupes voisins et se fait absorber par l'un d'eux. On réajustera la généalogie et le fondateur du petit groupe est remplacé par celui du groupe plus grand. On simplifie la généalogie. L'identité d'une ethnie est souvent exprimée en plaçant un ancêtre unique au début d'une généalogie. C'est le « premier homme », un héros fondateur, etc. Il sera le père ou la mère du premier ancêtre « utile ». De cette façon on escamote un hiatus entre la genèse et l'histoire consciente. L'opération de tous ces processus a malheureusement conduit assez souvent à une situation où il est pratiquement impossible de remonter avec confiance à plus de quelques générations en amont du présent.

On pensait que beaucoup de sociétés africaines échappaient à ce processus et notamment les Etats. Il n'y avait aucune raison pour que la liste de succession des rois soit incorrecte, que leur généalogie soit douteuse, sauf qu'elle était parfois truquée quand une dynastie en remplaçait une autre et empruntait la généalogie de la précédente pour se légitimer. Mais le nombre de rois et de générations restait apparemment correct. Des études récentes et approfondies incitent à nuancer cette position. Les processus de téléscopage, d'allongement et de régularisation peuvent toucher les données dynastiques autant que les autres. Pour les listes de rois par exemple il arrive qu'on supprime les noms des usurpateurs, c'est-à-dire ceux qui sont considérés *actuellement*, ou à n'importe quel moment après leur gouvernement, comme usurpateurs. On peut omettre les rois qui n'ont pas passé par toutes les cérémonies d'initiation, lesquelles sont parfois fort longues. Il arrive qu'on ne compte que pour un le règne du roi qui abdique et reprend le pouvoir par la suite. Tout cela raccourcit le processus historique.

Pour régulariser les choses là où la succession est patrilinéaire et primogénitale comme dans la zone interlacustre, on trouve un nombre étonnant de successions régulières de père en fils qui dépasse de loin la moyenne et même les records observés ailleurs dans le monde. Ce processus de régularisation produit une généalogie typique rectiligne depuis le début jusqu'au XIXe siècle environ, où elle devient alors buissonnante. Résultat : on allonge la dynastie en augmentant le nombre de générations, puisque des collatéraux sont présentés comme père et fils. La confusion entre homonymes, entre nom de règne ou titre et nom personnel, ainsi que d'autres particularités de ce genre, peuvent produire soit un rallongement, soit un raccourcissement. Comme à l'époque coloniale, surtout en région d'administration indirecte, la pression pour allonger les dynasties était forte (parce que les Européens,

accordent un grand respect à l'antiquité, tout comme de nombreuses sociétés africaines d'ailleurs), on a employé toutes les ambiguïtés, tous les moyens pour allonger les dynasties. Tous les noms possibles ont alors été utilisés ; on a dédoublé si nécessaire ou ajouté des cycles de noms royaux ; on a taillé les collatéraux pour allonger le tronc.

Enfin et toujours dans le cas des royaumes, on retrouve souvent le hiatus entre le héros fondateur qui appartient à la cosmogonie et le premier roi historique « utile ». Résultat : seule une enquête serrée peut déterminer si dans des cas particuliers les processus décrits ont joué ou non. A cet égard, la présence d'irrégularités dans la succession et dans les généalogies est la meilleure garantie d'une authenticité, puisqu'elle montre une résistance au nivellement homéostatique.

Les sociétés à classes d'âge n'ont pas encore fait l'objet d'un examen aussi systématique. Certains cas montrent que les processus de régularisation interviennent pour arranger des cycles ou réduire la confusion des homonymes. Mais les variétés de succession de classes d'âge restent à étudier. On ne peut généraliser, sauf pour dire que le problème posé est analogue à celui qui se pose pour les généalogies, puisqu'on compte par génération.

Il ressort d'une étude statistique fouillée, qui a fourni plusieurs des données susmentionnées, que la moyenne d'une génération dynastique tombe habituellement entre 26 et 32 ans. L'échantillon était surtout patrilinéaire, mais les dynasties matrilinéaires ne se groupent pas, par exemple, dans la partie inférieure de la distribution statistique. Les données seraient donc valables pour leur cas aussi. La longueur des moyennes de règne varie si fortement avec le système de succession que l'on ne peut fournir des données générales valables. Même dans les cas de succession identique on trouve des écarts considérables entre différentes dynasties.

Armé des données qu'on vient d'exposer, on peut convertir une chronologie relative de générations en chronologie absolue, du moins si la distorsion généalogique n'est pas telle que l'exercice en deviendrait futile. On calcule d'abord la moyenne entre le premier repère chronologique absolu fourni par une date écrite et le présent et on projette la moyenne dans le passé si elle tombe entre 26 et 32 ans. Mais les moyennes ne sont que cela. Leur probabilité augmente avec le nombre de générations concernées et le calcul ne fournit de date raisonnable que pour des têtes de séquence, au mieux, disons une fois par siècle. Toute précision plus grande crée une erreur. De toute façon, il faudrait faire précéder des dates absolues, dérivées de cette façon, d'un sigle pour signaler le fait. Ainsi T 1635 pour la fondation du royaume kouba indiquerait que la valeur est calculée à partir de généalogies et de listes de rois.

Car la même procédure peut s'appliquer à l'établissement d'une durée de règne moyenne. On a vu pourquoi cette moyenne est moins valable que celle des générations. Une des raisons en est qu'en projetant la moyenne vers le passé on suppose qu'il n'y eut aucun changement dans les pratiques de succession. Or celles-ci ont pu changer au fil du temps. En fait elles ont certainement changé depuis le fondateur de la dynastie, car fonder c'est

innover, et les successions ont peut-être pris un certain temps pour se standardiser. Il faut tenir compte aussi des changements qui ont pu intervenir dans l'espérance de vie. Comme la marge d'erreur est plus grande, il s'ensuit qu'il sera spécialement utile de disposer de dates absolues, établies par des écrits ou autres moyens qui remontent loin dans le passé.

Toujours en matière de chronologie relative, on peut tenter de coordonner diverses séquences voisines en examinant des synchronismes. Une bataille mettant aux prises deux rois nommés fournit un synchronisme. Le fait permettra d'harmoniser les deux chronologies relatives impliquées et d'en faire une seule. Empiriquement on a démontré que des synchronismes entre plus de trois unités isolées ne sont plus valables. On démontre que A et B vivaient à la même époque ou que A et C vivaient à la même époque parce que tous deux ont rencontré B. Donc A = B = C. On ne peut aller plus loin. Le fait que les rencontres de A et C avec B peuvent s'échelonner sur toute la durée de la vie active de B expliquent pourquoi A = C est la limite. Empiriquement les études sur la chronologie du Moyen-Orient ancien ont prouvé ce point. Il n'empêche donc qu'en utilisant les synchronismes avec prudence on peut construire des champs uniques assez grands possédant une chronologie relative commune.

Après examen des données généalogiques, une date absolue peut être obtenue si la tradition mentionne une éclipse de soleil. Si l'on dispose de plusieurs dates d'éclipse, il faut démontrer laquelle est la plus probable. On peut procéder de la même façon avec d'autres phénomènes astronomiques ou des phénomènes climatologiques extraordinaires ayant causé des catastrophes. La certitude ici est moindre que pour les éclipses de soleil parce qu'il y a, par exemple, plus de famines en Afrique orientale que d'éclipses de soleil. A l'exception des éclipses de soleil, les autres données de ce genre sont surtout utiles pour les deux derniers siècles, encore que peu de peuples aient conservé le souvenir d'éclipses beaucoup plus anciennes.

Évaluation des traditions orales

Une fois que les sources ont été soumises à une critique fouillée, littéraire et sociologique, on peut leur donner un degré de probabilité. Cette appréciation ne peut être quantifiée, mais n'en est pas moins réelle. Or il est possible d'augmenter fortement les chances données pour la véracité d'une tradition si on arrive à confronter les données qu'elle contient avec celles qui proviennent d'autres traditions *indépendantes* ou d'autres sources. Deux sources indépendantes qui s'accordent transforment une probabilité en quelque chose qui approche la certitude. Mais il s'agit de prouver l'indépendance des sources. Or on a eu malheureusement trop confiance dans la pureté de la transmission et l'étanchéité de l'information d'ethnie à ethnie. En fait les caravanes de commerçants comme les Imbangala de l'Angola ou sans doute celles des Diula et des Hawsa peuvent apporter des bribes d'histoire que l'on incorpore dans l'histoire locale parce qu'elles y trouvent une bonne place. Ensuite il s'est formé des liens entre des représentants de groupes divers au début de l'époque coloniale, et ils ont

échangé des informations concernant leurs traditions. Cette constatation est frappante pour les régions d'administration indirecte où l'avantage pratique a incité surtout les royaumes à élaborer leur histoire. Et de plus, tous ces documents ont été influencés par les premiers modèles écrits par des Africains, comme le livre de Johnson sur le royaume d'Oyo (Nigeria) ou celui de Kaggwa (Ouganda) pour le Buganda. Une contamination générale de toutes les histoires mises par écrit après coup en pays yoruba et dans la région interlacustre anglophone s'en est suivie, avec des tentatives de synchronisation pour forcer la liste dynastique à arriver à la même longueur que celle des modèles. Ces deux cas prouvent combien il faut être prudent avant de déclarer que des traditions sont véritablement *indépendantes*. On fouillera les archives, on examinera les contacts pré-coloniaux, on supputera tout soigneusement, avant de se prononcer.

Une confrontation avec des données écrites ou archéologiques peut fournir la confirmation indépendante désirée. Mais là encore il faut prouver cette indépendance. Lorsque les autochtones attribuent un site visible aux premiers occupants du pays selon la tradition, parce qu'on y voit des traces d'occupation humaine et qu'elles sont fort différentes des traces que laisse la population qui vit là actuellement, on ne peut automatiquement attribuer ledit site aux premiers occupants du pays. Les sources ne sont pas indépendantes puisque le site est attribué à ces populations par un procesus logique et *a priori* ! C'est un cas d'iconatrophie. Cette constatation impose des spéculations intéressantes notamment en ce qui concerne les vestiges dits Tellem du pays Dogon (Mali) tout comme pour les lieux Sirikwa (Kenya) pour ne mentionner que deux exemples bien connus. Néanmoins, les cas célèbres des sites de Koumbi Saleh (Mauritanie) et du lac Kisale (Zaïre) montrent que l'archéologie peut parfois fournir une preuve éclatante de la validité de la tradition orale.

Souvent une concordance entre source orale et écrite est difficile à établir, parce que ces sources parlent de choses différentes. L'étranger qui écrit se limite habituellement aux faits économiques et politiques, souvent encore mal compris. La source orale tournée vers l'intérieur ne mentionne les étrangers qu'en passant, si elle le fait. D'où la fréquence des cas où les deux ne se rencontrent pas, même si elles traitent de la même époque. Les cas de concordance surtout chronologique se rencontrent là où les étrangers sont établis depuis suffisamment longtemps pour en arriver à s'intéresser à la politique locale et à la comprendre. La vallée du Sénégal en est un exemple dès le XVIIe siècle.

En cas de contradiction entre sources orales, la plus probable doit l'emporter. Chercher un compromis, pratique fort répandue, est dénué de sens. Une contradiction flagrante entre source orale et archéologique se résout en faveur de la dernière si celle-ci est une donnée immédiate, c'est-à-dire un objet et non une inférence. Dans ce dernier cas la probabilité de la source orale peut être plus grande. Une opposition entre source écrite et orale se résout exactement comme s'il s'agissait de deux sources orales. On retiendra que les données quantitatives écrites sont souvent meilleures et que les données de motivation orales l'emportent souvent sur les sources

écrites. Mais finalement l'historien tente d'établir ce qui est le plus probable. A la limite, si l'on ne dispose que d'une seule source orale dont on a pu montrer des déformations probables, on *doit* l'interpréter en tenant compte des déformations et on doit l'utiliser. Enfin il arrive fréquemment que l'historien ne se sent pas satisfait de ses données orales. Il peut noter qu'il ne croit pas qu'elles soient vraiment valables, mais faute de mieux, il doit les utiliser tant que d'autres sources n'ont pas été découvertes.

Recueil et publication

Il ressort de tout cet exposé que c'est sur le terrain qu'on doit rassembler tous les éléments qui permettront d'appliquer la critique historique aux traditions. Cela exige une bonne connaissance de la civilisation, de la société et de la langue ou des langues en cause. L'historien peut l'acquérir ou s'adjoindre des spécialistes. Mais même dans ce cas, il devra réellement intérioriser toutes les données proposées par l'ethnologue, le linguiste, le traducteur qui l'aident. Enfin il faut adopter une attitude systématique envers les sources dont on doit recueillir toutes les variantes. Tout cela présuppose un long séjour sur le terrain, séjour d'autant plus long que l'historien est peu familier avec la civilisation en cause. On doit souligner qu'une connaissance innée, acquise par celui qui étudie l'histoire de sa propre société, ne suffit pas. Une réflexion sociologique est indispensable. On doit redécouvrir sa propre civilisation. Même l'expérience linguistique démontre que l'historien originaire du pays concerné ne comprend pas facilement certains documents comme les poèmes panégyriques, ou se trouve en difficulté parce qu'on parle un dialecte différent du sien. D'ailleurs il est recommandé de faire contrôler au moins une partie des transcriptions faites dans son dialecte maternel par un linguiste, pour s'assurer que sa transcription comporte tous les signes nécessaires à la compréhension du texte, y compris les tons par exemple.

La collecte des traditions exige donc beaucoup de temps, de patience, et de réflexion. Après une période d'essai initiale, il faudra établir un plan de campagne raisonné tenant compte des particularités de chaque cas. De toute façon on visitera les sites associés aux processus historiques étudiés. Parfois on sera forcé d'utiliser un échantillonnage de sources populaires, mais on ne peut employer un échantillon au hasard. On doit étudier sur une zone restreinte quelles sont les règles qui déterminent la naissance de variantes et tirer de ces règles les principes de l'échantillonnage à retenir. Recueillir massivement au hasard ne saurait assurer le même résultat, même si l'on travaille plus rapidement. L'enquêteur prendra soin d'étudier la transmission. De plus en plus on rencontre des informateurs qui ont tiré leurs connaissances d'ouvrages publiés sur l'histoire de la région : manuels scolaires, journaux ou publications scientifiques ; tout comme ils peuvent les tirer de conférences radiophoniques ou télévisées. Ce problème s'accentuera inévitablement avec la multiplication des recherches.

On se rend compte actuellement qu'il existe une contamination plus subtile. Certains manuscrits parfois fort anciens et surtout des rapports des débuts de l'administration coloniale sont repris par la tradition comme la vérité « des ancêtres ». II faut donc contrôler les archives tout comme on contrôlera la présence de livres scientifiques, manuels scolaires, émissions radiophoniques, etc. Car si la chose est constatée sur le terrain, on peut souvent corriger ces apports insidieux en recherchant d'autres versions et en expliquant aux informateurs que le livre ou la radio n'a pas nécessairement raison en ces matières. Mais une fois que l'on a quitté le terrain il est trop tard.

Il faut structurer la recherche suivant une prise de conscience historique nette. On ne recueille jamais « toutes les traditions », et si l'on tente de le faire, on ne produit qu'un amas confus de données. Il faut savoir d'abord quels sont les problèmes historiques que l'on veut étudier et chercher ses sources en conséquence. Pour poser les sujets il faut, c'est l'évidence même, avoir intériorisé la civilisation en cause. On peut alors, comme cela se fait le plus souvent, décider de poursuivre l'étude de l'histoire politique. Mais on peut opter aussi pour des questions d'histoire sociale, économique, religieuse, intellectuelle, artistique, etc. Et chaque fois la stratégie employée pour la collecte sera différente. La plus grande déficience de la recherche actuellement est le manque de prise de conscience historique : on se laisse trop guider par ce que l'on trouve.

Le manque de patience est un autre écueil. On veut couvrir au plus vite beaucoup de terrain. Dans ces conditions les sources recueillies sont difficiles à évaluer ; elles restent disparates et partielles. Les variantes manquent. On ne possède guère d'informations sur la transformation d'une source, sa représentation, sa transmission. Le travail est mal fait. Un effet des plus néfastes est l'impression créée chez d'autres chercheurs que cette « zone » a été étudiée, ce qui bloque la probabilité de meilleures recherches à l'avenir. Or n'oublions pas que les traditions orales se perdent, quoique heureusement moins rapidement qu'on ne le croit généralement. L'urgence de la tâche n'est d'ailleurs pas une raison pour la bâcler. On peut rétorquer, et on le fait, que ce que nous présentons ici est utopique, perfectionniste, impossible. Il n'empêche que c'est la seule façon qui permette de faire pour le mieux avec les moyens disponibles dans un laps de temps donné. Il n'y a pas de raccourci. Si l'on trouve que cette somme de travail n'aboutit qu'à fournir une moisson bien maigre pour l'histoire dans certains cas, on perd de vue qu'on a enrichi en même temps les connaissances générales de la langue, de la littérature, de la pensée collective, des structures sociales de la civilisation étudiée.

Sans publication, le travail n'est pas complet, parce qu'il n'est pas mis à la disposition de la communauté des savants. On doit envisager pour le moins un classement des sources avec introduction, notes et index pour constituer un fonds d'archives ouvert à tous. Souvent ce travail est combiné avec la publication d'un ouvrage fondé en partie ou en entier sur ce *corpus*. Aucun éditeur ne publie un *corpus* entier, y compris les variantes, et l'interprétation des données. D'ailleurs une synthèse s'accorde mal d'être noyée dans une masse de documents bruts. Mais chaque ouvrage expliquera comment les

traditions furent recueillies et donnera un catalogue succinct des sources et des témoins, qui permettra au lecteur de se faire une opinion sur la qualité de la collecte et de suivre l'auteur quand il doit choisir entre une source et une autre. Dans l'ouvrage, chaque source orale doit être citée séparément pour la même raison. L'ouvrage qui déclare : « La tradition rapporte... » procède à une généralisation dangereuse.

Reste un genre de publication spécialisé : l'édition des textes. Ici on suit les mêmes normes que pour l'édition de manuscrits. En pratique cela mène souvent à une collaboration entre spécialistes divers. Chacun n'est pas à la fois historien, linguiste et ethnologue. C'est pourquoi les meilleures éditions de textes dont nous disposons à ce jour sont presque toutes une œuvre interdisciplinaire de collaborateurs dont l'un au moins est linguiste. L'édition de textes est une tâche ingrate et ardue, ce qui explique pourquoi il en existe si peu. Mais leur nombre augmente grâce à l'aide apportée par les spécialistes en littérature orale africaine.

Conclusion

Le recueil des traditions orales se poursuit actuellement dans tous les pays d'Afrique. La masse des données recueillies a surtout trait au XIXe siècle et ne constitue que l'une des sources pour la reconstruction historique ; les documents écrits représentant l'autre source principale pour cette époque. Cinq à six ouvrages par an présentent des études fondées presque totalement sur des traditions. Typologiquement, ils traitent surtout d'histoire politique et de royaumes, tandis que géographiquement on trouve une concentration plus forte en Afrique orientale, centrale et équatoriale où la tradition est souvent l'unique document. Les chronologies remontent rarement au-delà de 1700 ou deviennent douteuses avant cette date. Mais la connaissance de plus en plus approfondie du phénomène de la tradition permet de mieux évaluer celles qui furent recueillies antérieurement. C'est ainsi que l'exploitation des traditions rapportées au XVIIe siècle par Cavazzi ne devint possible qu'après une étude sur le terrain faite en 1970 !

En plus des traditions récentes, il existe un vaste fonds de données littéraires comme les récits épiques et de données cosmogoniques, qui peuvent recéler des informations historiques portant parfois sur des époques très lointaines. L'épopée de Soundjata en est un exemple. La tradition ne permet pas de dater par elle-même. Ainsi la mémoire déformée concernant certains sites historiques interlacustres a conservé un souvenir datant des premiers siècles de notre ère ou même avant notre ère. Mais la source orale reste muette quant à la date. Seule l'archéologie a pu résoudre le problème. De même il semble que les traditions de Cavazzi renferment un sédiment historique du plus haut intérêt pour le passé des peuples de l'Angola. On y trouve comprimées des références à des dynasties qui se sont succédées, des formes de gouvernement qui se sont suivies, bref elles présentent en raccourci pour la région du Haut-Kwango des changements socio-politiques qui peuvent remonter à plusieurs,

siècles ou même à un millénaire avant 1500. Mais cette perspective n'est pas jalonnée de dates.

Soulignons un dernier écueil. Trop souvent la collecte des traditions reste encore superficielle, et leur interprétation trop littérale, trop « collée » à la civilisation d'où elle provient. Ce phénomène contribue à maintenir l'image d'une Afrique dont l'histoire n'est qu'origines et migrations. On sait qu'il n'en est rien. Mais on doit se rendre compte que cette image est celle qui est reflétée par les traditions qui veulent établir une « identité ». C'est d'ailleurs l'interprétation trop peu fouillée et le recueil trop peu systématique qui donnent prise à la plupart des critiques dirigées contre l'emploi des traditions orales, surtout parmi les ethnologues.

L'expérience empirique a prouvé que la valeur la plus précieuse des traditions est leur explication des changements historiques à l'intérieur d'une civilisation. La chose est si vraie que, comme on s'en aperçoit un peu partout, malgré l'abondance de sources écrites pour l'époque coloniale, il faut recourir sans cesse soit au témoignage oculaire, soit à la tradition pour les compléter en vue de rendre intelligible l'évolution de la population. Mais on constate également que les traditions induisent facilement en erreur en matière de chronologie et de données quantitatives. En outre, tout changement inconscient parce que trop lent, une mutation liée à une idéologie religieuse par exemple, échappe à la mémoire d'une société. On ne peut retrouver que des bribes de changements dans les textes qui ne traitent pas explicitement de l'histoire, et encore faut-il appliquer une exégèse complexe. C'est dire que la tradition orale n'est pas une panacée à tous les maux. Mais il s'avère en pratique qu'elle est une source de premier ordre pour les derniers siècles. Avant cela son rôle s'amoindrit et elle devient plutôt une science auxiliaire de l'archéologie. Son rôle, par rapport aux sources linguistiques et ethnographiques n'a pas encore été suffisamment démontré, quoiqu'en principe ces trois types de sources combinées devraient contribuer massivement à nos connaissances de l'Afrique ancienne au même titre que l'archéologie.

Les traditions ont prouvé leur valeur irremplaçable. Il ne s'agit plus de convaincre qu'elles peuvent être des sources. Chaque historien le sait. La question maintenant est d'améliorer nos pratiques pour que les sources puissent livrer tout ce qu'elles contiennent en puissance. Voilà la tâche qui nous attend.

CHAPITRE 8

La tradition vivante

A. Hampaté Ba

> *« L'écriture est une chose et le savoir en est une autre.*
> *L'écriture est la photographie du savoir, mais elle n'est pas le savoir lui-même.*
> *Le savoir est une lumière qui est en l'homme. Il est l'héritage*
> *de tout ce que les ancêtres ont pu connaître et qu'ils nous ont transmis en germe,*
> *tout comme le baobab est contenu en puissance dans sa graine. »* Tierno Bokar[1]

Qui dit tradition en histoire africaine dit tradition orale, et nulle tentative de pénétrer l'histoire et l'âme des peuples africains ne saurait être valable si elle ne s'appuie pas sur cet héritage de connaissances de tous ordres patiemment transmis de bouche à oreille et de maître à disciple à travers les âges. Cet héritage n'est pas encore perdu et repose dans la mémoire de la dernière génération des grands dépositaires, dont on peut dire qu'ils *sont* la mémoire vivante de l'Afrique.

On a longtemps pensé, dans les nations modernes où l'écrit prime le dit, où le livre est le principal véhicule du patrimoine culturel, que les peuples sans écriture étaient des peuples sans culture. Cette opinion toute gratuite a commencé, heureusement, à s'effriter depuis les deux dernières guerres, grâce aux travaux remarquables de certains grands ethnologues de toutes les nations. Aujourd'hui, grâce à l'action novatrice et courageuse de l'Unesco, le voile se lève davantage encore sur les trésors de connaissance transmis par la tradition orale et qui appartiennent au patrimoine culturel de l'humanité tout entière.

Tout le problème, pour certains chercheurs, est de savoir si l'on peut accorder à l'oralité la même confiance qu'à l'écrit pour témoigner des choses du passé. A notre avis, le problème est ainsi mal posé. Le témoignage, qu'il,

1. Tierno BOKAR SALIF, décédé en 1940, passa toute sa vie à Bandiagara (Mali). Grand maître de l'ordre musulman Tidjany, il était également traditionaliste en matières africaines. Cf. A. HAMPATÉ BA et M. CARDAIRE, 1957.

soit écrit ou oral, n'est finalement qu'un témoignage humain et vaut ce que vaut l'homme.

L'oralité n'est-elle pas mère de l'écrit, à travers les siècles comme dans l'individu lui-même ? Les premières archives ou bibliothèques du monde furent les cervelles des hommes. Par ailleurs, avant de coucher sur le papier les pensées qu'il conçoit, l'écrivain ou le savant se livre à un dialogue secret avec lui-même. Avant de rédiger un récit, l'homme se remémore les faits tels qu'ils lui ont été rapportés ou bien, s'il les a vécus, tels qu'il se les raconte à lui-même.

Rien ne prouve *a priori* que l'écrit rende plus fidèlement compte d'une réalité que le témoignage oral transmis de génération en génération. Les chroniques des guerres modernes sont là pour montrer que, comme on dit, chaque parti ou chaque nation « voit midi à sa porte », à travers le prisme de ses passions, de sa mentalité propre ou de ses intérêts, ou le désir de justifier son point de vue. Par ailleurs, les documents écrits ne furent pas, eux non plus, toujours à l'abri des falsifications ou des altérations, volontaires ou involontaires, dues aux copistes successifs, phénomène qui a donné naissance, entre autres, aux controverses relatives aux « Saintes Ecritures ».

Ce qui est en cause derrière le témoignage lui-même, c'est donc bien la valeur même de l'homme qui témoigne, la valeur de la chaîne de transmission à laquelle il se rattache, la fidélité de la mémoire individuelle et collective et le prix attaché à la vérité dans une société donnée. En un mot, le lien de l'homme avec la Parole.

Or, c'est dans les sociétés orales que non seulement la fonction de la mémoire est la plus développée, mais que ce lien entre l'homme et la Parole est le plus fort. Là où l'écrit n'existe pas, l'homme est lié à sa parole. Il est engagé par elle. Il *est* sa parole et sa parole témoigne de ce qu'il est. La cohésion même de la société repose sur la valeur et le respect de la parole. En revanche, au fur et à mesure de l'envahissement de l'écrit, on voit celui-ci se substituer peu à peu à la parole, devenir la seule preuve et le seul recours, et la signature devenir le seul engagement reconnu, cependant que le lien sacré profond qui unissait l'homme à la parole se défait progressivement au profit des titres universitaires conventionnels.

Outre une valeur morale fondamentale, la parole revêtait, dans les traditions africaines — tout au moins celles que je connais et qui concernent toute la zone de savane au sud du Sahara — un caractère sacré lié à son origine divine et aux forces occultes déposées en elle. Agent magique par excellence et grand vecteur des « forces éthériques », on ne la maniait pas sans prudence.

De nombreux facteurs, religieux, magiques ou sociaux, concouraient donc à préserver la fidélité de la transmission orale. Il nous a paru nécessaire d'en présenter ci-dessous une brève étude afin de mieux situer la tradition orale africaine dans son contexte et de l'éclairer, en quelque sorte, de l'intérieur.

Si l'on demandait à un vrai traditionaliste africain « Qu'est-ce que la tradition orale ? », sans doute l'embarrasserait-on fort. Peut-être répondrait-il après un long silence : « C'est la connaissance totale » et n'en dirait pas plus.

Que recouvre donc le terme de tradition orale ? Quelles réalités véhicule-t-elle, quelles connaissances transmet-elle, quelles sciences enseigne-t-elle et quels sont ses transmetteurs ?

Contrairement à ce que d'aucuns pourraient penser, la tradition orale africaine ne se limite pas, en effet, à des contes et légendes ou même à des récits mythiques ou historiques, et les « griots » sont loin d'en être les seuls et uniques conservateurs et transmetteurs qualifiés.

La tradition orale est la grande école de la vie, dont elle recouvre et concerne tous les aspects. Elle peut paraître chaos à celui qui n'en pénètre pas le secret et dérouter l'esprit cartésien habitué à tout séparer en catégories bien définies. En elle, en effet, spirituel et matériel ne sont pas dissociés. Passant de l'ésotérique à l'exotérique, la tradition orale sait se mettre à la portée des hommes, leur parler selon leur entendement et se dérouler en fonction de leurs aptitudes. Elle est tout à la fois religion, connaissance, science de la nature, initiation de métier, histoire, divertissement et récréation, tout point de détail pouvant toujours permettre de remonter jusqu'à l'Unité primordiale.

Fondée sur l'initiation et l'expérience, elle engage l'homme dans sa totalité et, à ce titre, on peut dire qu'elle a contribué à créer un type d'homme particulier, à sculpter l'âme africaine.

Liée au comportement quotidien de l'homme et de la communauté, la « culture » africaine n'est donc pas une matière abstraite que l'on puisse isoler de la vie. Elle implique une vision particulière du monde, ou plutôt une *présence* particulière au monde, conçu comme un Tout où tout est relié et interagissant.

La tradition orale repose sur une certaine conception de l'homme, de sa place et de son rôle au sein de l'univers. Pour mieux la situer dans son contexte global, il nous faut donc, avant de l'étudier dans ses divers aspects, remonter au mystère même de la création de l'homme et de l'instauration primordiale de la Parole, tel qu'elle l'enseigne et duquel elle émane.

Origine divine de la parole

Ne pouvant parler valablement des traditions que je n'ai pas vécues ou étudiées personnellement — notamment celles relatives aux pays de la forêt — je prendrai mes exemples de base dans les traditions de la Savane au sud du Sahara (ce qu'on appelait autrefois le Bafour et qui constituait les zones de savane de l'ancienne Afrique occidentale française).

La tradition Bambara du Komo[2] enseigne que la Parole, *Kuma*, est une force fondamentale et qu'elle émane de l'Etre Suprême lui-même, *Maa Ngala*, créateur de toutes choses. Elle est l'instrument de la création : « Ce que *Maa Ngala* dit, c'est ! », proclame le chantre du dieu Komo.

Le mythe de la création de l'univers et de l'homme, enseigné par le Maître initiateur du Komo (qui est toujours un forgeron) aux jeunes circoncis,

2. L'une des grandes écoles d'initiation du Mandé (Mali).

nous révèle que lorsque *Maa Ngala* éprouva la nostalgie d'un interlocuteur, il créa le Premier homme : *Maa*.

Jadis, la Genèse s'enseignait durant les soixante-trois jours de retraite imposée aux circoncis en leur vingt-et-unième année, et l'on mettait ensuite vingt-et-un ans à l'étudier et à l'approfondir.

A la lisière du bois sacré, demeure du Komo, le premier circoncis scandait les paroles suivantes :

> « *Maa Ngala ! Maa Ngala !*
> Qui est *Maa Ngala ?*
> Où est *Maa Ngala ?* »

Le chantre du Komo répondait :

> « *Maa Ngala*, c'est la Force infinie
> Nul ne peut le situer dans le temps ni dans l'espace.
> Il est *Dombali* (inconnaissable)
> *Dambali* (incréé-infini) »

Puis, après l'initiation, commençait le récit de la genèse primordiale :

> « II n'y avait rien, sinon un Etre.
> Cet Etre était un Vide vivant,
> couvant potentiellement les existences contingentes.
> Le Temps infini était la demeure de cet Etre-Un.
> L'Etre-Un se donna le nom de *Maa Ngala*.
> Alors il créa *« Fan »*,
> Un Œuf merveilleux comportant neuf divisions,
> et y introduisit les neuf états fondamentaux
> de l'existence.
>
> « Quand cet Œuf primordial vint à éclore, il donna naissance à vingt êtres fabuleux qui constituaient la totalité de l'univers, la totalité des forces existantes de la connaissance possible.
>
> « Mais hélas ! aucune de ces vingt premières créatures ne se révéla apte à devenir l'*interlocuteur (Kuma-nyon*) que *Maa Ngala* avait désiré pour lui-même.
>
> « Alors, il préleva une parcelle sur chacune des vingt créatures existantes, les mélangea puis, soufflant dans ce mélange une étincelle de son propre souffle igné, créa un nouvel Etre, l'Homme, auquel il donna une partie de son propre nom : *Maa*. De sorte que ce nouvel être contenait, de par son nom et l'étincelle divine introduite en lui, quelque chose de *Maa Ngala* lui-même. »

Synthèse de tout ce qui existe, réceptacle par excellence de la Force suprême en même temps que confluent de toutes les forces existantes, *Maa*, l'Homme, reçut en héritage une parcelle de la puissance créatrice divine, le don de l'Esprit et la Parole.

Maa Ngala enseigna à *Maa*, son interlocuteur, les lois d'après lesquelles tous les éléments du cosmos furent formés et continuent d'exister. Il l'instaura gardien de son Univers et le chargea de veiller au maintien de l'Harmonie universelle. C'est pourquoi il est lourd d'être *Maa*.

Initié par son créateur, *Maa* transmit plus tard à sa descendance la somme totale de ses connaissances, et ce fut le début de la grande chaîne de transmission orale initiatique dont l'ordre du Komo (comme ceux, au Mali, du Nama, du Koré, etc.) se veut l'un des continuateurs.

Lorsque *Maa Ngala* eut créé son interlocuteur *Maa*, il lui parla et, en même temps, le doua de la faculté de répondre. Un dialogue s'engagea entre *Maa Ngala*, créateur de toutes choses, et *Maa*, symbiose de toutes choses.

En descendant de *Maa Ngala* vers l'homme, les paroles étaient divines parce que non encore entrées en contact avec la matérialité. Après leur contact avec la corporéité, elles perdirent un peu de leur divinité mais se chargèrent de sacralité. Ainsi sacralisée par la Parole divine, la corporéité émit à son tour des vibrations sacrées qui établirent la relation avec *Maa Ngala*.

La tradition africaine conçoit donc la parole comme un don de Dieu. Elle est à la fois divine dans le sens descendant et sacrée dans le sens remontant.

La parole dans l'homme en tant que puissance créatrice

Maa Ngala, est-il enseigné, a déposé en *Maa* les trois potentialités du pouvoir, du vouloir et du savoir, contenues dans les vingt éléments dont il fut composé. Mais toutes ces forces, dont il est l'héritier, reposent en lui comme des forces muettes. Elles sont dans un état statique avant que la parole ne vienne les mettre en mouvement. Grâce à la vivification de la parole divine, ces forces se mettent à vibrer. Dans un premier stade, elles deviennent pensée, dans un second stade, son et, dans un troisième, parole. La parole est donc considérée comme la matérialisation, ou l'extériorisation, des vibrations des forces.

Signalons cependant qu'à ce niveau, les termes de « parole » ou d'« écoute » recouvrent des réalités bien plus vastes que celles que nous leur attribuons ordinairement. En effet, il est dit que : « La parole de *Maa Ngala* on la voit, on l'entend, on la sent, on la goûte, on la touche. » C'est une perception totale, une connaissance où tout l'être est engagé.

De même, la parole étant l'extériorisation des vibrations des forces, toute manifestation d'une force, sous quelque forme que ce soit, sera considérée comme sa parole. C'est pourquoi tout parle dans l'univers, tout est parole ayant pris corps et forme.

En fulfulde, le mot « parole » (*Haala*) est tiré de la racine verbale *hal* dont l'idée est « donner la force » et, par extension, « matérialiser ». La tradition peul enseigne que *Guéno*, l'Etre Suprême, conféra la force à *Kiikala*, le premier homme, en lui parlant. « C'est d'avoir parlé avec Dieu qui donna de la force à *Kiikala* », disent les *Silatigi* (ou Maîtres initiés peul).

Si la parole est force, c'est parce qu'elle crée un lien de va-et-vient (yaawarta en peul), générateur de mouvement et de rythme, donc de vie et d'action. Ce va-et-vient est symbolisé par les pieds du tisserand qui montent

et qui descendent, comme nous le verrons plus loin à l'occasion des métiers traditionnels. (Le symbolisme du métier à tisser est en effet tout entier fondé sur la parole créatrice en action.)

A l'image de la parole de *Maa Ngala* dont elle est un écho, la parole humaine met en mouvement les forces latentes, les actionne et les suscite, comme lorsqu'un homme se lève ou se retourne à l'appel de son nom.

Elle peut créer la paix, comme elle peut la détruire. Elle est à l'image du feu. Un seul mot mal venu peut déclencher une guerre, comme une brindille enflammée peut provoquer un vaste incendie. L'adage malien déclare: « Qu'est-ce qui met une chose en état (c'est-à-dire l'arrange, la dispose favorablement) ? C'est la parole. Qu'est-ce qui détériore une chose ? C'est la parole. Qu'est-ce qui maintient une chose en son état ? C'est la parole. »

La tradition confère donc à *Kuma*, la Parole, non seulement une puissance créatrice, mais une double fonction de conservation et de destruction. C'est pourquoi elle est, par excellence, le grand agent actif de la magie africaine.

La parole, agent actif de la magie

Il faut avoir présent à l'esprit que, d'une manière générale, toutes les traditions africaines postulent une *vision religieuse du monde*. L'univers visible est conçu et ressenti comme le signe, la concrétisation ou l'écorce d'un univers invisible et vivant constitué de forces en perpétuel mouvement. Au sein de cette vaste unité cosmique, tout est lié, tout est solidaire, et le comportement de l'homme vis-à-vis de lui-même comme vis-à-vis du monde qui l'entoure (monde minéral, végétal, animal, et société humaine) sera l'objet d'une réglementation rituelle très précise — pouvant d'ailleurs varier dans sa forme selon les ethnies ou les régions.

La violation des lois sacrées était censée entraîner une perturbation dans l'équilibre des forces se traduisant par des troubles divers. C'est pourquoi l'action magique, c'est-à-dire la manipulation des forces, visait en général à restaurer l'équilibre perturbé, à rétablir l'harmonie dont l'Homme, nous l'avons vu précédemment, fut instauré le gardien par son Créateur.

Le mot « magie » est toujours pris dans un mauvais sens en Europe alors qu'en Afrique il désigne seulement le maniement des forces, chose neutre en soi et qui peut s'avérer utile ou néfaste selon la direction qui lui est donnée. Il est dit: « Ni la magie ni la fortune ne sont mauvaises en soi. C'est leur utilisation qui les rend bonnes ou mauvaises. »

La bonne magie, celle des initiés et des « maîtres connaisseurs », vise à purifier hommes, bêtes et objets afin de remettre les forces en ordre. C'est ici que la force de la parole est décisive.

En effet, de même que la parole divine de *Maa Ngala* est venue animer les forces cosmiques qui reposaient, statiques, en *Maa*, de même la parole de l'homme vient animer, mettre en mouvement et susciter les forces qui sont statiques dans les choses. Mais pour que la parole produise son plein effet, il faut qu'elle soit scandée rythmiquement, parce que le mouvement a besoin

de rythme, lui-même fondé sur le secret des nombres. Il faut que la parole reproduise la va-et-vient qui est l'essence du rythme.

Dans les chants rituels et les formules incantatoires, la parole est donc la matérialisation de la cadence. Et si elle est considérée comme pouvant agir sur les esprits, c'est parce que son harmonie crée des mouvements, mouvements qui engendrent des forces, ces forces agissant sur les esprits qui sont eux-mêmes des puissances d'action.

Tirant du sacré sa puissance créatrice et operative, la parole, selon la tradition africaine, est en rapport direct soit avec le maintien, soit avec la rupture de l'harmonie, dans l'homme et dans le monde qui l'entoure.

C'est pourquoi la plupart des sociétés orales traditionnelles considèrent le mensonge comme une véritable lèpre morale. En Afrique traditionnelle, celui qui manque à sa parole tue sa personne civile, religieuse et occulte. Il se coupe de lui-même et de la société. Sa mort devient préférable à sa survie tant pour lui-même que pour les siens.

Le chantre du Komo Dibi, de Koulikoro, au Mali, a chanté dans l'un de ses poèmes rituels :

« La parole est divinement exacte, il convient d'être exact avec elle. »

« La langue qui fausse la parole vicie le sang de celui qui ment. »

Le sang symbolise ici la force vitale intérieure, dont l'harmonie est perturbée par le mensonge. « Celui qui gâte sa parole se gâte lui-même », dit l'adage. Quand on pense une chose et qu'on en dit une autre, on se coupe d'avec soi-même. On rompt l'unité sacrée, reflet de l'unité cosmique, créant ainsi la disharmonie en soi comme autour de soi.

On comprendra mieux, dès lors, dans quel contexte magico-religieux et social se situe le respect de la parole dans les sociétés à tradition orale, et particulièrement lorsqu'il s'agit de transmettre les paroles héritées des ancêtres ou des aînés. Ce à quoi l'Afrique traditionnelle tient le plus, c'est à tout ce qu'elle a hérité des ancêtres. Les expressions : « Je le tiens de mon Maître », « Je le tiens de mon père », « Je l'ai sucé de la mamelle de ma mère », expriment son attachement religieux au patrimoine transmis.

Les traditionalistes

Les grands dépositaires de cet héritage oral sont ceux que l'on appelle les « traditionalistes ». Mémoire vivante de l'Afrique, ils en sont les meilleurs témoins. Qui sont ces maîtres ?

En bambara, on les appelle *Doma*, ou *Soma*, les « Connaisseurs », ou *Donikéba* « Faiseurs de connaissance ». En peul, selon des régions, on les appelle *Silatigi*, *Gando* ou *Tchiorinké*, mots comportant le même sens de « connaisseur ».

Ils peuvent être Maîtres initiés (et initiateurs) d'une branche traditionnelle particulière (initiations du forgeron, du tisserand, du chasseur, du pêcheur, etc.) ou bien posséder la connaissance totale de la tradition dans tous ses aspects. Ils existe ainsi des *Doma* qui connaissent la science des

forgerons, celle des pasteurs, des tisserands, aussi bien que des grandes écoles initiatiques de la savane, telles que, par exemple, au Mali, le Komo, le Koré, le Nama, le Dô, le Diarrawara, le Nya, le Nyaworolé, etc.

Mais ne nous y trompons pas : la tradition africaine ne coupe pas la vie en tranches et le Connaisseur est rarement un « spécialiste ». Le plus souvent, c'est un « généraliste ». Le même vieillard, par exemple, aura des connaissances aussi bien en science des plantes (connaissance des propriétés bonnes ou mauvaises de chaque plante) qu'en « science des terres » (propriétés agricoles ou médicinales des différentes sortes de terre), en « science des eaux », en astronomie, cosmogonie, psychologie, etc. Il s'agit d'une *science de la vie* dont les connaissances peuvent toujours donner lieu à des utilisations pratiques. Et quand nous parlons de sciences « initiatiques » ou « occultes », termes qui peuvent dérouter le lecteur rationaliste, il s'agit toujours, pour l'Afrique traditionnelle, d'une science éminemment pratique consistant à savoir entrer en relation appropriée avec les forces qui sous-tendent le monde visible et qui peuvent être mises au service de la vie.

Conservateur des secrets de la Genèse cosmique et des sciences de la vie, le traditionaliste, doué en général d'une mémoire prodigieuse, est souvent aussi l'archiviste des événements passés transmis par la tradition, ou des événements contemporains.

Une histoire qui se voudrait essentiellement africaine devra donc nécessairement s'appuyer sur l'irremplaçable témoignage des Africains qualifiés. « On ne coiffe pas une personne en son absence », dit l'adage.

Les grands *Doma*, ceux dont la connaissance était totale, étaient connus et vénérés et l'on venait de loin faire appel à leur savoir et à leur sagesse.

Ardo Dembo qui m'a initié aux choses peul était un *Doma* peul (un *Silatigi*). Il est aujourd'hui décédé.

Par contre, *Ali Essa*, autre Silatigi peul, est toujours vivant.

Danfo Siné, qui fréquentait la maison de mon père lorsque j'étais enfant, était un *Doma* presque universel. Non seulement il était grand Maître initié du Komo, mais il possédait toutes les autres connaissances (historiques, initiatiques ou touchant aux sciences de la nature) de son temps. Tout le monde le connaissait dans les pays qui s'étendent entre Sikasso et Bamako, c'est-à-dire entre les anciens royaumes du Kénédougou et du Bélédougou.

Latif, son cadet, qui avait suivi les mêmes initiations que lui, était également un grand *Doma*. Il présentait en outre l'avantage d'être lettré en arabe et d'avoir fait son service militaire (dans les forces françaises) au Tchad, ce qui lui permit de recueillir dans la savane tchadienne une foule de connaissances qui se révélèrent analogues à celles enseignées au Mali.

Iwa, appartenant à la caste des griots, est un des plus grands traditionalistes du Mandé actuellement vivant au Mali, de même que *Banzoumana*, le grand musicien aveugle.

Précisons dès maintenant qu'un griot n'est pas nécessairement un traditionaliste « connaisseur », mais qu'il peut le devenir si ses aptitudes s'y

prêtent. Il ne pourra cependant avoir accès à l'initiation du Komo d'où les griots sont exclus[3].

D'une manière générale, les traditionalistes furent écartés, sinon pourchassés, par la puissance coloniale qui s'efforçait, cela va de soi, de déraciner les traditions locales afin de semer ses propres idées car, dit-on, « On ne sème ni dans un champ planté ni dans la jachère ». C'est pourquoi l'initiation se réfugia le plus souvent dans la brousse et quitta les grandes villes, dites *Tubabudugu*[4] « villes de blancs » (entendre des colonisateurs).

Il existe cependant encore, dans les différents pays de la Savane africaine constituant l'ancien Bafour — et sans doute ailleurs aussi — des « Connaisseurs » qui continuent de transmettre le dépôt sacré à ceux qui acceptent d'apprendre et d'écouter et se montrent dignes de recevoir leur enseignement par leur patience et leur discrétion, règles de base exigées par les dieux…

Dans un délai de dix ou quinze ans, tous les derniers grands *Doma*, tous les derniers vieillards héritiers des diverses branches de la Tradition, auront probablement disparu. Si nous ne nous hâtons pas de recueillir leurs témoignages et leur enseignement, c'est tout le patrimoine culturel et spirituel d'un peuple qui sombrera avec eux dans l'oubli, abandonnant à elle-même une jeunesse sans racine.

Authenticité de la transmission

Plus que tous les autres hommes, les traditionalistes-*doma*, grands ou petits, sont tenus au respect de la vérité. Le mensonge, pour eux, est non seulement une tare morale, mais un *interdit rituel* dont la violation leur interdirait de pouvoir remplir leur fonction.

Un menteur ne saurait être un initiateur, ni un « Maître du couteau », et moins encore un *doma*. D'ailleurs, s'il s'avérait par extraordinaire qu'un traditionaliste *doma* soit menteur, personne ne se référerait plus à lui dans aucun *doma*ine et sa fonction disparaîtrait du même coup.

D'une façon générale, la tradition africaine a horreur du mensonge. Il est dit : « Fais attention à ne pas te couper de toi-même. Il vaut mieux que le monde soit coupé de toi plutôt que toi coupé de toi-même. » Mais l'interdit rituel du mensonge frappe plus particulièrement tous les « officiants » (ou sacrificateurs, ou maîtres du couteau…,[5]) à tous les degrés, à commencer par le père de famille qui est le sacrificateur ou l'officiant de sa famille, en passant par le forgeron, le tisserand ou l'artisan traditionnel — l'exercice du métier étant une activité sacrée, comme nous le verrons plus loin. L'interdit frappe tous ceux qui, ayant à exercer une responsabilité magico-religieuse et à accomplir des actes rituels, sont en quelque sorte les intermédiaires entre le

3. Sur les griots, voir plus loin.
4. Prononcer Toubabou-dougou.
5. Toutes les cérémonies rituelles ne comportent pas nécessairement le sacrifice d'un animal. Le « sacrifice » peut consister en une offrande, de mil, de lait ou autre produit naturel.

commun des mortels et les forces tutélaires avec, au sommet, l'officiant sacré du pays (par exemple le Hogon, chez les Dogon) et, éventuellement, le roi.

Cet interdit rituel existe, à ma connaissance, dans toutes les traditions de la Savane africaine.

L'interdit du mensonge tient au fait que si un officiant mentait, il vicierait les actes rituels. Il ne remplirait plus l'ensemble des conditions rituelles requises pour accomplir l'acte consacré, la condition essentielle étant d'être soi-même en harmonie avant de manipuler les forces de la vie. Rappelons-nous, en effet, que tous les systèmes magico-religieux africains tendent à préserver ou à rétablir l'équilibre des forces, dont dépend l'harmonie du monde environnant, matériel et spirituel.

Les *doma* sont, plus que tous les autres, astreints à cette obligation car, en tant que Maîtres-initiés, ils sont les grands *détenteurs de la Parole*, principal agent actif de la vie humaine et des esprits. Ils sont les héritiers des paroles sacrées et incantatoires transmises par la chaîne des ancêtres, et que l'on fait remonter aux premières vibrations sacrées émises par *Maa*, le premier homme.

Si le traditionaliste *doma* est détenteur de la Parole, les autres hommes, eux, sont les dépositaires de la causerie…

Je citerai le cas d'un Maître du couteau dogon, du pays de Pignari (cercle de Bandiagara) que j'ai connu dans ma jeunesse et qui avait été amené un jour à mentir pour sauver la vie d'une femme poursuivie qu'il avait cachée chez lui. Après cet événement, il se démit spontanément de sa charge, estimant ne plus remplir les conditions rituelles pour l'assumer valablement.

Quand il s'agit des choses religieuses et sacrées, les grands maîtres traditionnels ne redoutent pas l'opinion défavorable des masses et, s'il leur arrive de se tromper, ils reconnaîtront publiquement leur erreur, sans excuses calculées ni faux-fuyants. Avouer leurs fautes éventuelles est pour eux une obligation, car c'est une purification de la souillure.

Si le traditionaliste ou Connaisseur est tellement respecté en Afrique, c'est parce qu'il se respecte lui-même d'abord. Intérieurement en ordre, puisqu'il ne doit jamais mentir, c'est un homme « bien réglé », maître des forces qui l'habitent. Autour de lui les choses s'ordonnent et les troubles s'apaisent.

Indépendamment de l'interdit de mensonge, il pratique la discipline de la parole et ne distribue pas celle-ci inconsidérément. Car si la parole, comme nous l'avons vu plus haut, est considérée comme l'extériorisation de la vibration des forces intérieures, à l'inverse, la force intérieure naît de l'intériorisation de la parole.

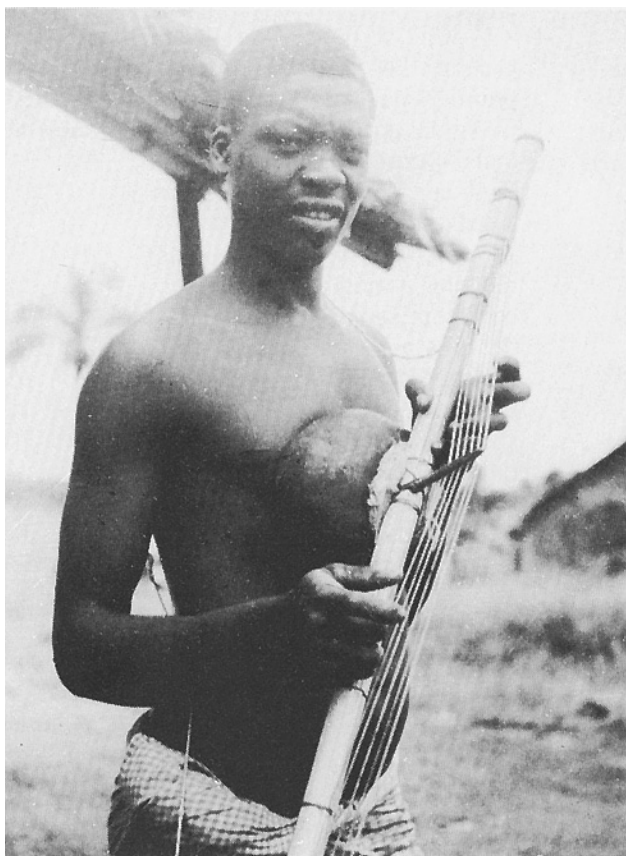
On comprendra mieux, dans cette optique, l'importance donnée par l'éducation africaine traditionnelle à la maîtrise de soi. Parler peu est la marque d'une bonne éducation et le signe de la noblesse. Le jeune garçon apprendra très tôt à maîtriser l'expression de ses émotions ou de sa souffrance, à contenir les forces qui sont en lui, à l'image du *Maa* primordial qui contenait en lui-même, soumises et ordonnées, les forces du Cosmos.

Du Connaisseur respecté ou de l'homme maître de lui-même on dira : « C'est un *Maa* » (ou un *Neddo*, en peul), c'est-à-dire un homme complet.


1

1. *Musicien toucouleur jouant de l'ardin (KAYES, Mali, n° A0–292).*

2. *Chanteur mvet (photo Documentation française).*


2

Il ne faut pas confondre les traditionalistes-*doma*, qui savent enseigner en amusant et en se mettant à la portée de leur auditoire, avec les troubadours, conteurs et animateurs publics qui sont en général de la caste des *Diéli* (griots) ou des *Woloso* (« captifs de case »)[6]. La discipline de la vérité n'existe pas pour ces derniers et la tradition leur reconnaît le droit de la travestir ou de l'embellir, même grossièrement, pourvu qu'ils arrivent à distraire ou à intéresser leur public, comme nous le verrons plus loin. « II est permis au griot, dit-on, d'avoir deux langues. »

Par contre, il ne viendrait à l'esprit d'aucun Africain de formation traditionnelle de mettre en doute la véracité des propos d'un traditionaliste-*doma*, particulièrement lorsqu'il s'agit de transmettre des connaissances héritées de la chaîne des ancêtres.

Avant de parler, le *doma* s'adresse, par déférence, aux âmes des anciens pour leur demander de venir l'assister afin que la langue ne lui fourche ou qu'une défaillance de mémoire ne se produise, qui lui ferait omettre quelque chose.

Danfo Siné, le grand *doma* bambara que j'ai connu dans mon enfance à Bougouni et qui était Chantre du Komo, disait, avant d'entamer un récit ou un enseignement :

« O Ame de mon Maître Tiemablen Samaké !
O Ames des vieux forgerons et vieux tisserands,
premiers ancêtres initiateurs venus de l'Est !
O Jigi, grand bélier qui le premier souffla
dans la corne d'appel du Komo,
venu sur le Jeliba (Niger) !
Venez tous m'écouter.
Je m'en vais, selon vos dires,
raconter à mon auditoire
comment se sont passées les choses,
de vous passés à nous présents,
afin que ce dire soit précieusement conservé
et fidèlement transmis
aux hommes de demain
qui seront nos enfants
et les enfants de nos enfants.
Tenez bien (O vous Ancêtres) les rênes de ma langue !
Guidez la sortie de mes paroles,
afin qu'elles suivent et respectent
leur ordre naturel. »

Puis il ajoutait :

« Moi, *Danfo Siné*, du clan de *Samaké* (éléphant mâle), je m'en vais

6. Les *Woloso* (littéralement « nés dans la maison ») ou « captifs de case » étaient des serviteurs ou des familles de serviteurs attachés depuis des générations à une même famille. La tradition leur reconnaissait une liberté totale de gestes ou de paroles, ainsi que de grands droits matériels sur les biens de leurs maîtres.

conter comme je l'ai appris, devant mes deux témoins *Makoro* et Manifin [7].

« Tous deux connaissent la trame,[8] comme moi-même. Ils me serviront tout à la fois de surveillants et d'étais. »

Si le conteur commettait une erreur ou avait une défaillance, son témoin le reprenait: « Homme! Veille à la manière d'ouvrir ta bouche. » A quoi il répondait: « Excusez, c'est ma langue fougueuse qui m'a trahi. »

Un traditionaliste-*doma* non forgeron de naissance mais connaissant les sciences se rapportant à la forge, par exemple, dira, avant d'en parler: « Je dois cela à Untel, qui le doit à Untel, etc. » Il rendra hommage à l'ancêtre des forgerons en se tenant, en signe d'allégeance, accroupi et la pointe du coude droit resposant sur le sol, avant-bras levé.

Le *doma* peut également citer son maître et dire: « Je rends hommage à tous les intermédiaires jusqu'à *Nunfayri*… »[9] sans être obligé de citer tous les noms.

Il y a toujours référence à la chaîne dont le *doma* lui-même n'est qu'un maillon.

Dans toutes les branches de la connaissance traditionnelle, la *chaîne de transmission* revêt une importance primordiale. S'il n'y a pas transmission régulière, il n'y a pas de « magie », mais seulement causerie ou conte. La parole est alors inopérante. La parole transmise par la chaîne est censée véhiculer, depuis la transmission originelle, une force qui la rend opérante et sacramentelle.

C'est cette notion de « respect de la chaîne » ou de « respect de la transmission » qui fait qu'en général, l'Africain non acculturé aura tendance à rapporter un récit dans la forme même où il l'aura entendu, aidé en cela par la mémoire prodigieuse des analphabètes. Si on le contredit, il se contentera de répondre: « Untel me l'a appris comme cela! », citant toujours sa source.

En dehors de la valeur morale propre des traditionalistes-*doma* et de leur rattachement à une « chaîne de transmission », une garantie d'authenticité supplémentaire est fournie par le *contrôle permanent de leurs pairs ou des anciens* qui les entourent, qui veillent jalousement sur l'authenticité de ce qu'ils transmettent et le reprennent à la moindre erreur, comme nous l'avons vu avec l'exemple de *Danfo Siné*.

Au cours de ses sorties rituelles en brousse, le chantre du Komo peut ajouter ses propres méditations ou inspirations aux paroles traditionnelles qu'il a héritées de la « chaîne » et qu'il chante pour ses compagons. Ses paroles, nouveaux chaînons, viennent alors enrichir celles de ses prédécesseurs, mais il prévient: « Ceci est mon rajout, ceci est mon dire. Je ne suis pas infaillible, je peux me tromper. Si je me trompe, n'oubliez pas que, comme

7. *Makoro* et *Manifin* étaient ses deux condisciples.
8. Un récit traditionnel possède toujours une trame, ou une base immuable qui ne doit jamais être modifiée, mais à partir de laquelle on peut broder des développements ou des embellissements, selon son inspiration ou l'attention de l'auditoire.
9. Ancêtre des forgerons.

vous, je vis d'une poignée de mil, d'une gorgée d'eau et de bouffées d'air. L'homme n'est pas infaillible ! »

Les initiés et les néophytes qui l'accompagnent apprennent ces paroles nouvelles, de telle sorte que tous les chants du Komo sont connus et conservés dans les mémoires.

Le degré d'évolution de l'adepte du Komo se mesure non à la *quantité* des paroles apprises, mais à la *conformité de sa vie à* ces paroles. Si un homme possède seulement dix ou quinze paroles du Komo et qu'il les *vit*, alors il devient un adepte valable du Komo au sein de l'association. Pour être chantre du Komo, donc Maître-initié, il faut connaître la totalité des paroles héritées, et les vivre.

L'enseignement traditionnel, surtout quand il s'agit de connaissances liées à une initiation, est lié à l'expérience et intégré à la vie. C'est pourquoi le chercheur, européen ou africain, désireux d'approcher les faits religieux africains, se condamnera à rester à la lisière du sujet s'il n'accepte pas de vivre l'initiation correspondante et d'en accepter les règles, ce qui présuppose au minimum la *connaissance de la langue*. Il est en effet des choses qui ne « s'expliquent » pas, mais qui s'expérimentent et qui se vivent.

Je me souviens qu'en 1928, alors que je me trouvais en service à Tougan, un jeune ethnologue arriva dans le pays pour faire une enquête sur le poulet sacrificiel à l'occasion de la circoncision. Le commandant français l'adressa au chef de canton indigène en demandant à ce dernier de tout faire pour que l'ethnologue obtienne satisfaction, et en insistant pour « qu'on lui dise tout ».

A son tour, le chef de canton réunit les notables. Il leur exposa les faits en leur répétant les paroles du commandant.

Le doyen de l'assemblée, qui était le Maître du couteau de l'endroit, donc responsable des cérémonies de la circoncision et de l'initiation correspondante, demanda :

> « Il veut qu'on lui dise tout ?
> — Oui, répondit le chef de canton.
> — Mais est-il venu pour se faire circoncire ?
> — Non, il est venu pour s'informer. »

Le doyen détourna son visage du chef.

> « Comment lui dire tout, fit-il, s'il ne veut pas se faire circoncire ? Tu sais bien, chef, que ce n'est pas possible. Il faut qu'il vive la vie des circoncis pour que nous puissions lui enseigner toutes les leçons.
> — Puisque nous sommes obligés de donner satisfaction à la force, répliqua le chef de canton, c'est à vous de trouver comment nous sortir de cet embarras.
> — Très bien ! fit le vieillard. Nous l'éconduirons sans qu'il y paraisse grâce à la formule de "mise dans la paille". »

Ce procédé de « mise dans la paille », consistant à fournir à quelqu'un une affabulation improvisée lorsqu'on ne peut lui dire la vérité, fut en effet inventé à partir du moment où l'autorité coloniale envoya ses agents ou ses

représentants pour faire des recherches ethnologiques sans accepter de vivre les conditions requises. Bien des ethnologues en furent plus tard les victimes inconscientes… Sans aller jusque là, combien d'entre eux s'imaginèrent avoir tout compris d'une chose, alors que ne l'ayant pas vécue, ils ne pouvaient la connaître vraiment.

En dehors de l'enseignement ésotérique dispensé au sein des grandes écoles initiatiques — tel le Komo ou celles citées plus haut — l'enseignement traditionnel commence, en fait, dans chaque famille où le père, la mère ou les aînés sont à la fois maîtres et éducateurs et constituent la première cellule de traditionalistes. Ce sont eux qui dispensent les premières leçons de la vie, non seulement par l'expérience mais par le truchement des contes, fables, légendes, maximes, adages, etc. Les proverbes sont les missives léguées par les ancêtres à la postérité. Il y en a à l'infini.

Certains jeux d'enfants ont été élaborés par les initiés en vue de véhiculer, à travers les âges, certaines connaissances ésotériques « chiffrées ». Citons par exemple le jeu du *Banangolo*, au Mali, fondé sur un système numéral en rapport avec les 266 *siqiba*, ou signes, correspondant aux attributs de Dieu.

En outre, l'enseignement n'est pas systématique, mais lié aux circonstances de la vie. Cette manière de procéder peut sembler chaotique, mais elle est, en fait, pratique et très vivante. La leçon donnée à l'occasion d'un événement ou d'une expérience se grave profondément dans la mémoire de l'enfant.

Au cours d'une promenade en brousse, la rencontre d'une fourmilière donnera au vieux maître l'occasion de dispenser des connaissances variées, en fonction de la nature de son auditoire. Ou bien il parlera de l'animal lui-même, des lois qui régissent sa vie et de la « classe d'être » à laquelle il appartient, ou bien il donnera une leçon de morale aux enfants en leur montrant comment la vie de la collectivité repose sur la solidarité et l'oubli de soi, ou bien encore il débouchera sur des connaissances plus élevées s'il sent que son auditoire peut y accéder. Ainsi, chaque incident de la vie, chaque petit événement peut toujours donner l'occasion de multiples développements, de raconter un mythe, un conte, une légende. Chaque phénomène rencontré peut permettre de remonter jusqu'aux forces dont il est issu et d'évoquer les mystères de l'unité de la Vie, tout entière animée par la *Sé*, Force sacrée primordiale, elle-même aspect du Dieu Créateur.

En Afrique, tout est « Histoire ». La grande Histoire de la vie comprend l'Histoire des Terres et des Eaux (la géographie), l'Histoire des végétaux (la botanique et la pharmacopée), l'Histoire des « Fils du sein de la Terre » (la minéralogie, les métaux), l'Histoire des astres (astronomie, astrologie), l'Histoire des eaux, etc.

Dans la tradition de la savane, et particulièrement dans les traditions bambara et peul, l'ensemble des manifestations de la vie sur terre est divisé en trois catégories, ou « classes d'êtres » elles-mêmes subdivisées en trois groupes :

— Au bas de l'échelle, les êtres inanimés, dits « muets », dont le langage est considéré comme occulte, étant incompréhensible ou inaudible pour le

commun des mortels. Cette classe d'êtres contient tout ce qui repose a la surface de la terre, (sable, eau, etc.) ou réside en son sein (minéraux, métaux, etc.).

Parmi les inanimés muets, on trouve les inanimés solides, liquides et gazeux (littéralement « fumants »).

— Au degré médian, les « animés immobiles », êtres vivants mais qui ne se déplacent pas. C'est la classe des végétaux, qui peuvent s'étendre ou se déployer dans l'espace mais dont le pied ne peut se mouvoir.

Parmi les animés immobiles, on trouve les végétaux rampants, grimpants et verticaux, ces derniers constituant la classe supérieure.

— Enfin, les « animés mobiles », comprennent tous les animaux, jusqu'à l'homme.

Les animés mobiles comprennent les animaux terriens (parmi lesquels les animaux sans os et avec os), les animaux aquatiques et les animaux volants.

Toute chose existante peut donc être rattachée à l'une de ces catégories[10].

Parmi toutes les « Histoires », la plus grande et la plus signifiante est celle de l'Homme lui-même, symbiose de toutes les « Histoires » puisque, selon le mythe, il a été composé d'une parcelle de tout ce qui a existé avant lui. Tous les règnes de la vie se retrouvent en lui (minéral, végétal et animal), conjoints à des forces multiples et à des facultés supérieures. Les enseignements le concernant prendront appui sur les mythes de la cosmogonie, déterminant sa place et son rôle dans l'univers, et révéleront quelle doit être sa relation avec le monde des vivants et des morts. On expliquera le symbolisme de son corps comme la complexité de son psychisme : « Les personnes de la personne sont nombreuses dans la personne », disent les traditions bambara et peul. On enseignera quel doit être son comportement vis-à-vis de la nature, comment respecter son équilibre et ne point perturber les forces qui l'animent et dont elle n'est que l'apparence visible. L'initiation lui fera découvrir sa relation avec le monde des forces et le mènera peu à peu vers la maîtrise de soi, la finalité restant de devenir, tel *Maa*, un « homme complet », interlocuteur de *Maa Ngala* et gardien du monde vivant.

Les métiers traditionnels

Les métiers artisanaux traditionnels sont de grands vecteurs de la tradition orale.

Dans la société traditionnelle africaine, les activités humaines comportaient souvent un caractère sacré ou occulte, et particulièrement celles consistant à agir sur la matière et à la transformer, chaque chose étant considérée comme vivante.

Chaque fonction artisanale se rattachait à une connaissance ésotérique transmise de génération en génération et prenant son origine dans une

10. Cf. A Hampate Ba, 1972, pp. 23 ss.

révélation initiale. L'œuvre de l'artisan était sacrée parce qu'elle « imitait » l'oeuvre de *Maa Ngala* et complétait sa création. La tradition bambara enseigne en effet que la création n'est pas achevée et que *Maa Ngala*, en créant notre terre, y a laissé des choses inachevées afin que *Maa*, son Interlocuteur, les complète ou les modifie en vue de mener la nature vers sa perfection. L'activité artisanale, dans son opération, était censée « répéter » le mystère de la création. Elle « focalisait » donc une force occulte que l'on ne pouvait approcher sans respecter des conditions rituelles particulières.

Les artisans traditionnels accompagnent leur travail de chants rituels ou de paroles rythmiques sacramentelles, et leurs gestes eux-mêmes sont considérés comme un langage. En effet, les gestes de chaque métier reproduisent, dans un symbolisme qui lui est propre, le mystère de la création primordiale liée à la puissance de la Parole, comme il a été indiqué plus haut. On dit :

« Le forgeron forge la Parole,
le tisserand la tisse,
le cordonnier la lisse en la corroyant. »

Prenons l'exemple du tisserand, dont le métier est lié au symbolisme de la Parole créatrice se déployant dans le temps et dans l'espace.

Le tisserand de caste (*Maabo*, chez les Peul) est dépositaire des secrets des 33 pièces qui composent la base fondamentale du métier à tisser et dont chacune a un sens. La charpente, par exemple, est constituée de 8 bois principaux : 4 bois verticaux qui symbolisent non seulement les quatre éléments-mère (terre, eau, air, feu), mais les quatre points cardinaux, et 4 bois transversaux qui symbolisent les quatre points collatéraux. Le tisserand, placé au milieu, représente l'Homme primordial, *Maa*, situé au cœur des huit directions de l'espace. Avec sa présence, on obtient neuf éléments qui rappellent les neuf états fondamentaux de l'existence, les neuf classes d'êtres, les neuf ouvertures du corps (portes des forces de la vie), les neuf catégories d'hommes chez les Peul, etc.

Avant de commencer son travail, le tisserand doit toucher chaque pièce du métier en prononçant des paroles ou des litanies correspondant aux forces de la vie qu'elles incarnent.

Le va-et-vient de ses pieds s'élevant et s'abaissant pour actionner les pédales rappelle le rythme originel de la Parole créatrice, lié au dualisme de toute chose et à la loi des cycles. Ses pieds sont censés tenir le langage suivant :

« Fonyonko ! Fonyonko ! Dualisme ! Dualisme !
Quand l'un s'élève, l'autre s'abaisse.
Il y a mort du roi et couronnement du prince,
décès du grand-père et naissance du petit-fils,
disputes de divorce mêlées aux bruits de fête d'un mariage… »

De son côté, la navette dit :

« Je suis la barque du Destin.
Je passe entre les récifs des fils de chaîne
qui représentent la Vie.
Du bord droit je passe au bord gauche

en dévidant mon intestin (le fil)
pour contribuer à la construction.
Derechef, du bord gauche je passe au bord droit
en dévidant mon intestin.
La vie est un perpétuel va-et-vient,
un don permanent de soi. »

La bande de tissu s'accumulant et s'enroulant autour d'un bâton reposant sur le ventre du tisserand représente le passé, tandis que le rouleau des fils à tisser, non déplié, symbolise le mystère de demain, l'inconnu du devenir. Le tisserand dira toujours : « O demain ! Ne me réserve pas une surprise désagréable ! »

En tout, le travail du tisserand représente huit mouvements de va-et-vient (par ses pieds, ses bras, la navette et le croisement rythmique des fils de trame) qui correspondent aux huit bois de charpente et aux huit pattes de l'araignée mythique qui enseigna sa science à l'ancêtre des tisserands.

Les gestes du tisserand actionnant son métier, c'est la création en action ; ses paroles accompagnant ces gestes, c'est le chant même de la Vie.

Le forgeron traditionnel, lui, est le dépositaire du secret des transmutations. Il est par excellence le « Maître du Feu ». Son origine est mythique et, dans la tradition bambara, il est appelé « Premier fils de la Terre ». Ses connaissances remontent à *Maa*, le premier homme, auquel son créateur *Maa Ngala* enseigna, entre autres, les secrets de la « forgeronnerie ». C'est pourquoi la forge s'appelle *Fan*, du même nom que *Fan*, l'Œuf primordial dont est sorti tout l'univers et qui fut la première forge sacrée.

Les éléments de la forge sont liés à un symbolisme sexuel, ce dernier étant lui-même l'expression, ou le reflet, d'un processus cosmique de création.

Ainsi les deux soufflets ronds, actionnés par l'assistant du forgeron, sont assimilés aux deux testicules mâles. L'air dont ils s'emplissent est la substance de vie envoyée, à travers une sorte de tuyère qui représente le phallus, dans le foyer de la forge, qui représente la matrice où œuvre le feu transformateur.

Le forgeron traditionnel ne doit entrer dans la forge qu'après un bain rituel de purification préparé avec la décoction de certaines feuilles, écorces ou racines d'arbres, choisies en fonction du jour. En effet, les végétaux (comme les minéraux et les animaux) sont répartis en sept classes qui correspondent aux jours de la semaine et sont liés par la loi de « correspondance analogique »[11]. Puis le forgeron s'habillera d'une façon particulière, ne pouvant pénétrer dans la forge revêtu de n'importe quel costume.

Chaque matin, il purifiera la forge au moyen de fumigations spéciales à base de plantes connues de lui.

Ces opérations terminées, lavé de tous les contacts qu'il a eus avec l'extérieur, le forgeron se trouve dans un état sacramentel. Il redevient pur et est assimilé au forgeron primordial. C'est alors seulement qu'à l'imitation de *Maa Ngala*, il peut « créer » en modifiant et façonnant la matière. (Le nom du

11. Sur la loi de correspondance analogique, cf. A. HAMPATE BA : *Aspects de la civilisation africaine*, Présence africaine, Paris, 1972, pp. 120 ss.

forgeron en peul est *baylo*, mot qui signifie littéralement « transformateur ».)

Avant de commencer son travail, il invoque les quatre éléments-mère de la création (terre, eau, air, feu) qui sont obligatoirement représentés dans la forge. On y trouve en effet toujours un canari rempli d'*eau*, le *feu* dans le foyer de la forge, l'*air* envoyé par les soufflets et un petit tas de *terre* à côté de la forge.

Pendant son travail, le forgeron prononce des paroles spéciales en touchant chaque outil. En prenant son enclume, qui symbolise la réceptivité féminine, il dit : « Je ne suis pas *Maa Ngala*, je suis le représentant de *Maa Ngala*. C'est lui qui crée, et non moi. » Puis il prend de l'eau ou un œuf, et en fait don à l'enclume en disant : « Voici ta dot. »

Il prend sa masse, qui symbolise le phallus, et en frappe quelques coups sur l'enclume pour la « sensibiliser ». La communication étant établie, il peut commencer à travailler.

L'apprenti ne doit pas poser de questions. Il doit seulement regarder et souffler. C'est la phase « muette » de l'apprentissage. Au fur et à mesure de son avancement dans la connaissance, il soufflera selon des rythmes de plus en plus complexes, chaque rythme ayant une signification. Pendant la phase orale de l'apprentissage, le Maître transmettra peu à peu toutes ses connaissances à son élève, l'entraînant et le corrigeant jusqu'à ce qu'il acquière la maîtrise. Après une « cérémonie de libération », le nouveau forgeron peut quitter son maître et installer sa propre forge. En général, le forgeron envoie ses propres enfants en apprentissage chez un autre forgeron. L'adage dit : « Les épouses et les enfants du Maître ne sont pas ses meilleurs élèves. »

Ainsi l'artisan traditionnel, imitant *Maa Ngala*, « répétant » par ses gestes la prime création, accomplissait-il non un « travail » au sens purement économique du mot, mais une fonction sacrée mettant en jeu les forces fondamentales de la vie et l'engageant dans tout son être. Dans le secret de son atelier ou de sa forge, il participait au mystère renouvelé de l'éternelle création.

Les connaissances du forgeron doivent couvrir un vaste secteur de la vie. Occultiste réputé, sa maîtrise des secrets du feu et du fer lui vaut d'être seul habilité à pratiquer la circoncision et, nous l'avons vu, le grand « Maître du couteau » dans l'initiation du Komo est toujours un forgeron. Il est non seulement savant pour tout ce qui touche aux métaux, mais il connaît parfaitement la classification des végétaux et leurs propriétés.

Le forgeron de haut fourneau, à la fois extracteur du minerai et fondeur, est le plus avancé en connaissance. A toutes les connaissances du forgeron fondeur, il joint la connaissance parfaite des « Fils du sein de la Terre » (la minéralogie) et celle des secrets de la brousse et des plantes. En effet, il connaît le peuplement végétal qui recouvre la terre lorsqu'elle contient un métal particulier, et sait détecter un gisement d'or au seul examen des plantes et des cailloux.

Il connaît les incantations à la terre et les incantations aux plantes. La nature étant considérée comme vivante et animée de forces, tout acte la perturbant doit être accompagné d'un « savoir-vivre rituel » destiné à préserver et à sauvegarder son équilibre sacré, car tout est lié, tout retentit sur tout,

toute action ébranle les forces de la vie et entraîne une chaîne de conséquences dont l'homme subit les contrecoups.

La relation de l'homme traditionnel avec le monde était donc une relation vivante de *participation* et non une relation purement utilisatrice. On comprend que, dans cette *vision globale de l'univers*, la place du profane est faible.

En pays Baoulé ancien, par exemple, l'or, dont la terre était riche, était considéré comme un métal divin et ne faisait pas l'objet d'une exploitation outrancière. Il servait surtout à confectionner les objets royaux ou cultuels et comportait également un rôle de monnaie d'échange, en tant que cadeau. Chacun pouvait l'extraire, mais on ne pouvait garder pour soi une pépite dépassant une certaine grosseur. Toute pépite dépassant le poids courant était remise au dieu et allait grossir « l'or royal », dépôt sacré dans lequel les rois eux-mêmes n'avaient pas le droit de puiser. Certains trésors royaux se sont ainsi transmis, intacts, jusqu'à l'occupation européenne. La terre étant censée appartenir à Dieu, nul homme n'en était propriétaire et l'on n'avait droit qu'à son « usufruit ».

Pour revenir à l'artisan traditionnel, il est l'exemple type de l'incarnation de ses connaissances non seulement dans ses gestes et ses actes, mais dans sa vie toute entière puisqu'il devra respecter un ensemble d'interdits et d'obligations liés à sa fonction, qui constitue un véritable code de comportement tant à l'égard de la nature que de ses semblables.

Il y a ainsi ce qu'on appelle la « Voie des forgerons » (*Numu-sira* ou *numuya*, en bambara), la « Voie des agriculteurs », la « Voie des tisserands », etc. et, sur le plan ethnique, la « Voie des Peul » (*Lawol fulfulde*), véritables codes moraux, sociaux et juridiques propres à chaque groupe, fidèlement transmis et respectés par la voie de la tradition orale.

On peut dire que le métier, ou la fonction traditionnelle, sculpte l'être de l'homme. Toute la différence entre l'éducation moderne et la tradition orale est là. Ce qu'on apprend à l'école occidentale — pour utile que ce soit — on ne le *vit* pas toujours tandis que la connaissance héritée de la tradition orale s'incarne dans l'être tout entier.

Les instruments ou outils du métier matérialisant les Paroles sacrées, le contact de l'apprenti avec le métier l'oblige, à chaque geste, à vivre la Parole.

C'est pourquoi la tradition orale, prise dans son ensemble, ne se résume pas à la transmission de récits ou de certaines connaissances. Elle est *génératrice et formatrice d'un type d'homme particulier*. On peut dire qu'il y a la civilisation des forgerons, la civilisation des tisserands, la civilisation des pasteurs, etc.

Je me suis borné à approfondir ici l'exemple des tisserands et des forgerons, particulièrement typique, mais chaque activité traditionnelle constitue, en général, une grande école initiatique ou magico-religieuse, une voie d'accès vers l'Unité dont elle est, selon les initiés, un reflet ou une expression particulière.

Pour conserver au sein du lignage les connaissances secrètes et les pouvoirs magiques en découlant, chaque groupe dut observer, le plus souvent, des interdits sexuels rigoureux à l'égard des personnes extérieures au groupe,

et pratiquer l'endogamie. Celle-ci n'est donc pas due à une idée d'intouchabilité mais au désir de conserver dans le groupe les secrets rituels. On voit, dès lors, comment ces groupes étroitement spécialisés et correspondant à des « fonctions sacrées » débouchèrent peu à peu sur la notion de « caste », telle qu'elle existe aujourd'hui dans l'Afrique de la savane. « C'est la guerre et le noble qui ont fait le captif, dit l'adage, mais c'est Dieu qui a fait l'artisan (le *nyamakala*). »

La notion de supériorité ou d'infériorité par rapport aux castes ne repose donc pas sur une réalité sociologique traditionnelle. Elle est apparue au cours des temps, en certains endroits seulement, probablement à la suite de l'apparition de certains empires où la fonction guerrière réservée aux nobles leur conféra une sorte de suprématie. En des temps reculés, d'ailleurs, la notion de noblesse n'était sans doute pas la même et le pouvoir spirituel avait préséance sur le pouvoir temporel. En ce temps-là, c'étaient les *Silatigi* (Maîtres-initiés peul) et non les *Ardo* (chefs, rois) qui dirigeaient les communautés peul.

Contrairement à ce que d'aucuns ont écrit ou cru comprendre, le forgeron, en Afrique, est beaucoup plus craint que méprisé. « Premier fils de la Terre », maître du Feu et manipulant des forces mystérieuses, on redoute surtout son pouvoir.

Toujours est-il que la tradition fit aux nobles obligation d'assurer l'entretien des classes « castées », ou classes de *nyamakala* (en bambara) — (*nyeenyo*, pl. *nyeeybe*, en peul). Ces classes jouissaient de la prérogative de pouvoir demander des biens (ou de l'argent) non en rétribution d'un travail, mais en tant que réclamation d'un privilège que le noble ne pouvait refuser.

Dans la tradition du Mandé, dont le foyer se trouve au Mali mais qui recouvre plus ou moins tout le territoire de l'ancien Bafour (c'est-à-dire l'ancienne Afrique occidentale française, exception faite des zones de forêt et de l'est du Niger), les « castes », ou *nyamakala*, comprennent :
— les forgerons (*numu* en bambara, *baylo* en peul) ;
— les tisserands (*maabo*, en peul comme en bambara) ;
— les travailleurs du bois (à la fois bûcherons et ébénistes ; *saki* en bambara, *labbo* en peul) ;
— les travailleurs du cuir (*garanké* ; en bambara, *sakké* en peul). ;
— des animateurs publics (*diéli* en bambara. On les désigne, en peul, du nom général de *nyeeybe* : *nyamakala*). Plus connus en français sous le nom de « griots ».

Bien qu'il n'y ait pas de « supériorité » proprement dite, les quatre classes de *nyamakala*-artisans ont préséance sur les griots parce qu'elles correspondent à des initiations et à une connaissance, le forgeron est au sommet, suivi du tisserand, leur métier étant le plus initiatique. Les forgerons et les tisserands peuvent indifféremment prendre femme dans l'une ou l'autre caste car elles sont potières traditionnelles et relèvent donc de la même initiation féminine.

Dans la classification du Mandé, les *nyamakala*-artisans vont toujours par trois :

Il y a trois forgerons (*numu* en b., *baylo* en p.) :

— le forgeron de mine (ou de haut fourneau), qui extrait le minerai et qui fond le métal. Les grands initiés parmi eux peuvent travailler également dans la forge;
— le forgeron du fer noir, qui travaille dans la forge mais n'extrait pas le minerai;
— le forgeron des métaux précieux, ou bijoutier, qui est généralement courtisan et, comme tel, installé dans le vestibule des chefs ou des nobles.

Trois tisserands (*maabo)*:
— le tisserand de laine, qui est le plus initié. Les motifs figurant sur les couvertures sont toujours symboliques et se rattachent aux mystères des nombres et de la cosmogonie. Chaque dessin porte un nom;
— le tisserand de *kerka*, qui tisse d'immenses couvertures, moustiquaires ou tentures de coton pouvant faire jusqu'à six mètres de long et comportant une infinité de motifs. J'en ai vu qui comportaient 165 motifs. Chaque motif a un nom et une signification. Le nom lui-même est un symbole qui signifie beaucoup de choses;
— le tisserand ordinaire, qui fabrique de simples bandes blanches et ne correspond pas à une grande initiation.

Il arrive que des nobles pratiquent le tissage ordinaire. Ainsi, certains bambara confectionnent des bandes blanches sans être tisserands de caste. Mais ils ne sont pas initiés et ne peuvent tisser ni *kerka*, ni laine, ni moustiquaires.

Il y a trois travailleurs du bois (*saki* en b., *labbo* en p.):
— celui qui réalise les mortiers, pilons et statuettes sacrées. Le mortier, dans lequel on pile les remèdes sacrés, est un objet rituel et n'est pas confectionné avec n'importe quel bois. De même que la forge, il symbolise les deux forces fondamentales: le mortier représente, comme l'enclume, le pôle féminin, tandis que le pilon représente, comme la masse, le pôle masculin.

Les statuettes sacrées sont exécutées à la commande d'un initié-*doma*, qui les «chargera» d'énergie sacrée en vue d'un usage particulier. Indépendamment du rituel de la «charge», le choix et la coupe du bois doivent eux aussi s'exécuter dans des conditions particulières, dont le bûcheron a le secret.

L'artisan du bois coupe lui-même le bois, dont il a besoin. Il est donc également bûcheron et son initiation est liée à la connaissance des secrets de la brousse et des végétaux. L'arbre étant considéré comme vivant et habité par d'autres esprits vivants, on ne l'abat ni ne le coupe sans des précautions rituelles particulières connues du bûcheron;

— celui qui réalise les ustensiles ou meubles de ménage en bois;

— celui qui fabrique les pirogues. Le piroguier doit être initié, en outre, aux secrets de l'eau.
Au Mali, les Somono, qui sont devenus pêcheurs sans appartenir à l'ethnie Bozo, se sont mis à fabriquer eux aussi des pirogues. C'est eux que l'on voit travailler entre Koulikoro et Mopti sur les bords du Niger.

Il y a trois travailleurs du cuir (*garanké*; en b. et *sakké*; en p.):
— ceux qui fabriquent les chaussures;
— ceux qui fabriquent les harnachements;

1

1. Joueur de Valiha, en bois avec cordes en acier (photo musée de l'Homme).

2. Griot hutu mimant le mwami déchu, Rwanda (photo B. Nantet).



2

— les selliers, ou bourreliers.

Le travail du cuir correspond lui aussi à une initiation et les *garanké* ont souvent une réputation de sorciers.

Les chasseurs, les pêcheurs et les agriculteurs ne correspondent pas à des castes, mais plutôt à des ethnies. Leurs activités sont parmi les plus anciennes de la société humaine : la « cueillette » (agriculture) et la « chasse » (comprenant les « deux chasses » : sur terre et dans l'eau) représentent, elles aussi, de grandes écoles d'initiation, car on n'aborde pas n'importe comment les forces sacrées de la Terre-Mère ou les puissances de la brousse où vivent les animaux. Comme le forgeron de haut fourneau, le chasseur connaît en général toutes les « incantations de la brousse » et doit posséder à fond la science du monde animal.

Les guérisseurs (par les plantes ou par le « don de la parole ») peuvent appartenir à n'importe quelle classe ou ethnie. Ce sont souvent des *doma*.

Chaque peuple possède souvent en héritage des dons particuliers, transmis par initiation de génération en génération. Ainsi les Dogon du Mali sont réputés pour connaître le secret de la lèpre, qu'ils savent guérir très rapidement sans laisser aucune trace, et le secret de la guérison de la tuberculose. Ils sont, en outre, d'excellents « rebouteux » et savent remettre en place les os brisés même en cas de fractures très graves.

Les animateurs publics ou « Griots » (Diéli, en Bambara)

Si les sciences occultes et ésotériques sont l'apanage des « maîtres du couteau » et des chantres des dieux, la musique, la poésie lyrique, les contes qui animent les récréations populaires, et souvent aussi l'histoire, reviennent aux griots, sortes de troubadours ou de ménestrels parcourant le pays ou attachés à une famille.

On a souvent pensé, à tort, qu'ils étaient les seuls « traditionalistes » possibles. Qui sont-ils ?

On peut les diviser en trois catégories :

— les griots *musiciens*, qui jouent de tous les instruments (monocorde, guitare, cora, tam-tam, etc). Souvent merveilleux chanteurs, ils sont conservateurs et transmetteurs des musiques anciennes en même temps que compositeurs ;

— les griots « *ambassadeurs* » et courtisans, chargés de s'entremettre entre les grandes familles lorsqu'il existe des différends. Ils sont toujours attachés à une famille royale ou noble, parfois à une seule personne ;

— les griots *généalogistes*, historiens ou poètes (ou les trois à la fois) qui sont aussi généralement conteurs et grands voyageurs, et pas forcément attachés à une famille.

La tradition leur confère un statut particulier au sein de la société. En effet, contrairement aux *Horon* (nobles), ils ont le droit d'être sans vergogne

et jouissent d'une très grande liberté de parole. Ils peuvent se montrer sans gêne, voire effrontés, et il leur arrive de plaisanter avec les choses les plus sérieuses ou les plus sacrées sans que cela tire à conséquence. Ils ne sont astreints ni à la discrétion ni au respect absolu de la vérité. Ils peuvent parfois mentir avec aplomb et nul n'est fondé à leur en tenir rigueur. « C'est le dire du *diéli* ! Ce n'est donc pas la vérité vraie, mais nous l'acceptons ainsi ». Cette maxime montre assez combien la tradition admet, sans en être dupe, les affabulations des *diéli* qui, ajoute-t-elle, ont « la bouche déchirée ».

Dans toute la tradition du Bafour, le noble, ou le chef, non seulement se voit interdire la pratique de la musique dans les réunions publiques, mais est tenu à la modération dans l'expression ou la parole. « Trop parler sied mal dans la bouche d'un Horon », dit le proverbe. Aussi les griots attachés aux familles sont-ils tout naturellement amenés à jouer un rôle d'entremetteur, ou même d'ambassadeur, lorsque surgissent des problèmes, petits ou grands. Ils sont « la langue » de leur maître.

Lorsqu'ils sont attachés à une famille, ou à une personne, ils sont généralement chargés des commissions d'usage et notamment des démarches matrimoniales. Un jeune homme noble, par exemple, ne s'adressera pas directement à une femme pour lui parler de son amour. Il en chargera son griot qui se mettra en rapport avec la jeune fille ou avec la griote de celle-ci pour lui parler des sentiments de son maître et lui vanter ses mérites.

La société africaine étant fondamentalement fondée sur le dialogue entre les individus et la palabre entre communautés ou ethnies, les *diéli*, ou griots, sont les agents actifs et naturels de ces palabres. Autorisés à avoir « deux langues dans leur bouche », ils peuvent éventuellement se dédire sans qu'on leur en tienne rigueur, ce que ne pourrait faire un noble à qui il n'est pas permis de revenir inopinément sur sa parole ou sur une décision. Il arrive même aux griots d'endosser une faute qu'ils n'ont pas commise afin de redresser une situation ou de sauver la face des nobles.

C'est aux vieux sages de la communauté, qui siègent dans le secret, que revient le lourd devoir de « regarder les choses par le hublot approprié », mais c'est aux griots de faire aller ce que les sages ont décidé et arrêté.

Dressés à s'informer et à informer, ils sont les grands vecteurs des nouvelles, mais aussi, souvent, les propagateurs des cancans.

Leur nom en bambara, *diéli*, signifie « *sang* ». Tel le sang en effet, ils circulent dans le corps de la société qu'ils peuvent guérir ou rendre malade, selon qu'ils atténuent ou avivent ses conflits par leurs paroles et par leurs chants.

Hâtons-nous de dire, cependant, qu'il s'agit ici de caractéristiques générales et que tous les griots ne sont pas nécessairement effrontés ou dévergondés. Bien au contraire, il existe parmi eux des hommes que l'on appelle *Diéli-faama* : « griots-rois ». Ceux-ci ne le cèdent en rien aux nobles en matière de courage, moralité, vertus et sagesse, et ils n'abusent jamais des droits que leur octroie la coutume.

Les griots furent un grand agent actif du commerce humain et de la culture.

Souvent doués d'une grande intelligence, ils jouèrent un très grand rôle dans la société traditionnelle du Bafour en raison de leur influence sur les nobles et les chefs. En toute occasion, encore maintenant, ils stimulent et excitent l'orgueil clanique du noble par leurs chants, souvent pour obtenir des cadeaux, mais souvent aussi pour encourager celui-ci dans une circonstance difficile.

Durant la nuit de veille qui précède la circoncision, par exemple, ils encouragent l'enfant ou le jeune homme afin que, par son impassibilité, il sache se montrer digne de ses aïeux. « Ton père[12] Untel, qui a été tué sur le champ de bataille, a avalé la « bouillie de fer ignée » (les balles) sans cligner des yeux. J'espère que, demain, tu n'auras pas peur du tranchant couteau du forgeron », chante-t-on chez les Peul. A la cérémonie du bâton, ou *Soro*, chez les Peuls Bororo du Niger, ce sont les griots qui soutiennent par leurs chants le jeune homme qui doit prouver son courage et sa patience en recevant sans ciller, avec le sourire, les coups de bâton les plus cinglants sur la poitrine.

Les griots participèrent à toutes les batailles de l'histoire aux côtés de leurs maîtres dont ils fouettaient le courage par le rappel de leur généalogie et des hauts faits de leurs pères. Tant est grande la puissance de l'évocation du nom pour l'Africain. C'est d'ailleurs par la répétition du nom de son lignage que l'on salue et louange un Africain.

L'influence exercée par les *diéli*, au cours de l'histoire, fut bonne ou mauvaise selon que leurs paroles excitaient l'orgueil des chefs et les poussaient à dépasser les limites, ou selon qu'ils les rappelaient, comme ce fut souvent le cas, au respect de leurs devoirs traditionnels.

Comme on le voit, l'histoire des grands empires de l'Afrique du Bafour est inséparable du rôle des *Diéli* qui mériterait, à lui seul, une étude approfondie.

Le secret de la puissance et de l'influence des *Diéli* sur les *Horon* (nobles) réside dans la connaissance de leur généalogie et de l'histoire de leur famille. Aussi certains d'entre eux ont-ils fait de cette connaissance une véritable spécialité. Cette classe de griots n'appartient souvent à aucune famille et parcourt le pays à la recherche d'informations historiques toujours plus étendues. Ils sont ainsi assurés de posséder un moyen presque magique de provoquer l'enthousiasme des nobles auxquels ils viennent déclamer leur généalogie, leurs devises et leur histoire, et d'en recevoir automatiquement d'importants cadeaux. Un noble est capable de se dépouiller de tout ce qu'il possède sur lui et dans sa maison pour en faire cadeau à un griot qui a su toucher la corde sensible. Où qu'ils aillent, ces griots généalogistes sont donc assurés de trouver largement leur subsistance.

Il ne faudrait pas croire, cependant, qu'il s'agit là d'une « rétribution ». L'idée de rétribution pour un travail est contraire à la notion traditionnelle de

12. « Ton père », en langage africain, ce peut être tout aussi bien un oncle, un grand-père ou aïeul. C'est toute la lignée paternelle, collatéraux compris.

droit des *nyamakala* sur les classes nobles[13]. Quelle que soit leur fortune, les nobles, même les plus pauvres, sont tenus traditionnellement de donner aux *diéli*, comme à tout *nyamakala* ou *woloso* (« captif de case »)[14], même si le demandeur est infiniment plus riche que le donneur. D'une façon générale, c'est la caste des *Diéli* qui quémande le plus. Mais quels que soient ses gains, le diéli est toujours pauvre car il dépense sans réserve, comptant sur les nobles pour vivre.

« O ! — chantent les griots quémandeurs — la main du noble ne reste pas collée à son cou par avarice, mais elle est toujours prête à plonger dans sa poche afin de donner au demandeur ». Et si par hasard le cadeau ne venait pas, gare aux méfaits de « l'homme à la bouche déchirée », dont les « deux langues » peuvent gâter bien des affaires et des réputations !

Du point de vue économique, la caste des *Diéli*, comme toutes les classes de *nyamakala* et de *woloso*, est donc totalement à la charge de la société, et particulièrement des classes nobles. La transformation progressive des conditions économiques et des mœurs a quelque peu entamé cet état de choses, d'anciens nobles ou d'anciens griots accédant à des fonctions rétribuées. Mais la coutume n'en est pas moins demeurée vivante et les gens se ruinent encore, à l'occasion des fêtes de baptême ou de mariage, pour donner des cadeaux aux griots qui viennent animer ces fêtes de leurs chants. Certains gouvernements modernes ont tenté de mettre fin à cette coutume, mais n'y ont pas, à ma connaissance, encore réussi.

Les *diéli*, étant *nyamakala*, doivent, en principe, se marier dans les classes de *nyamakala*.

On voit comment les griots généalogistes, spécialisés dans la connaissance de l'histoire des familles et doués souvent d'une mémoire prodigieuse, ont pu tout naturellement devenir, en quelque sorte, les archivistes de la société africaine et, parfois, de grands historiens. Mais souvenons-nous qu'ils ne sont pas les seuls à détenir ces connaissances. On peut donc, à la rigueur, appeler les griots-historiens des « traditionalistes », mais avec cette réserve qu'il s'agit là d'une branche purement historique de la tradition, qui en comporte par ailleurs beaucoup d'autres.

Le fait de naître griot (*diéli*) ne fait pas nécessairement du *diéli* un historien, mais l'y prédispose, et il n'en fait pas non plus, loin s'en faut, un savant en matières traditionnelles, un « Connaisseur ». D'une manière générale, la caste des *Diéli* est la plus éloignée des domaines initiatiques — ceux-ci exigeant silence, discrétion et maîtrise de sa parole.

La possibilité de devenir des « Connaisseurs » ne leur est pourtant pas interdite, pas plus qu'à quiconque. De même qu'un traditionaliste-*doma* (le « Connaisseur traditionnel » au vrai sens du terme) peut être en même temps un grand généalogiste et historien, de même un griot,

13. « Noble » est une traduction très approximative pour *Horon*. En fait, est *Horon* toute personne n'appartenant ni à la classe des *nyamakala* ni à la classe des *Jon* (ou « captifs »), classe née à partir d'anciennes prises de guerre. Les *Horon* ont pour devoir d'assurer la défense de la communauté, de donner leur vie pour elle et d'assurer l'entretien des autres classes.
14. *Woloso*, ou « captif de case », cf. note 6.

comme tout membre de n'importe quelle catégorie sociale, peut devenir traditionaliste-*doma* si ses aptitudes le lui permettent et s'il a vécu les initiations correspondantes (exception faite, toutefois, de l'initiation du Komo qui lui est interdite).

Nous avons cité, au cours de cette étude, l'exemple de deux griots « Connaisseurs » vivant actuellement au Mali : Iwa et Banzoumana, ce dernier étant à la fois grand musicien, historien et traditionaliste-*doma*.

Le griot qui est en même temps traditionaliste-*doma* constitue une source de renseignements entièrement digne de confiance, car sa qualité d'initié lui confère une haute valeur morale et l'astreint à l'interdit de mensonge. Il devient un autre homme. Il est ce « griot-roi » dont j'ai parlé plus haut, que l'on consulte pour sa sagesse et ses connaissances et qui, tout en sachant distraire, n'abuse jamais de ses droits coutumiers.

Lorsqu'un griot raconte une histoire, on demande en général : « Est-ce l'histoire des *diéli* ou l'histoire des *doma* ? ». S'il s'agit de « l'histoire des *diéli* », on répond : « C'est le dire des *diéli* ! » et l'on s'attend à quelques embellissements de la vérité, destinés à mettre en relief le rôle de telle ou telle famille, ce que ne ferait pas un traditionaliste-*doma*, soucieux avant tout de transmission véridique.

Il y a là une discrimination à faire. Lorsqu'on est en présence d'un griot historien, il convient de savoir si c'est un griot ordinaire ou un griot-*doma*. Il faut reconnaître, cependant, que la base des faits est rarement transformée ; elle sert de tremplin à une inspiration poétique ou panégyrique qui vient, sinon la fausser vraiment, du moins la « décorer ».

Il convient de dissiper un malentendu dont les séquelles apparaissent encore dans certains dictionnaires français. On a voulu, en effet, que le griot (*diéli*) soit un « sorcier », ce qui ne correspond à aucune réalité. Il peut arriver qu'un griot soit *Korté-tigui*, « jeteur de mauvais sort », comme il peut arriver qu'un griot soit *doma*, « Connaisseur traditionnel », et ce non pas parce qu'il est né griot, mais parce qu'il aura été initié et aura acquis sa maîtrise, bonne ou mauvaise, à l'école d'un maître de l'art.

Le malentendu vient sans doute de l'ambivalence du terme de « griot » qui, en français, désigne parfois l'ensemble des *nyamakala* — dont le *diéli* fait partie — et, plus fréquemment, la seule caste des *diéli*.

Or, la tradition déclare que les *nyamakala* sont tous des *Subaa*, terme qui désigne un homme versé dans les connaissances cachées connues des seuls initiés, un « occultiste » en quelque sorte. Elle exclut d'ailleurs de cette désignation les *diéli*, qui ne suivent pas une voie initiatique propre. Ce sont donc les *nyamakala-artisans* qui sont *subaa*. Parmi ces derniers, il se trouve que le *garanké*, travailleur du cuir, jouit d'une réputation de *Subaga* : sorcier, au mauvais sens du terme.

Je ne suis pas loin de croire que les premiers interprètes européens ont confondu les deux termes *subaa* et *subaga* (proches dans la prononciation) et que l'ambivalence du terme « griot » a fait le reste.

La tradition déclarant que « Tous les *nyamakala* sont des *subaa* (occultistes) », ils auront compris : « Tous les *nyamakala* sont des *subaga* (sorciers) », ce qui aura donné, étant donné le double usage, collectif ou

particulier, du mot griot : « Tous les griots sont des sorciers ». D'où le malentendu.

Quoi qu'il en soit, l'importance du *diéline* ne réside pas dans ses éventuelles vertus sorcières, mais dans son art de manier la parole, qui est d'ailleurs une autre forme de magie.

Avant de quitter les griots, signalons quelques exceptions avec lesquelles on peut les confondre. On peut rencontrer certains tisserands ayant cessé d'exercer le métier traditionnel pour devenir musiciens de guitare. Les peul les appellent *Bammbaado*, littéralement « portés dans le dos », parce que leur charge est toujours supportée par un homme ou par la communauté. Ces *Bammbaado*, qui sont toujours conteurs, peuvent aussi être poètes, généalogistes et historiens.

Certains bûcherons peuvent aussi échanger leurs outils contre la guitare et devenir d'excellents musiciens et généalogistes. Bokar Ilo et Idriss Ngada, qui furent, à ma connaissance, parmi les grands généalogistes de Haute-Volta, étaient des bûcherons devenus musiciens. Mais il s'agit là d'exceptions.

Certains nobles déchus peuvent également devenir animateurs et amuseurs publics — non musiciens toutefois[15] — et portent le nom de *Tiapourta* (en bambara comme en peul). Ils sont alors plus effrontés et dévergondés que les plus effrontés des griots, et personne ne prend leurs propos au sérieux. Ils demandent des cadeaux aux griots, si bien que ceux-ci se sauvent lorsqu'ils en voient un…

Si la musique est, en général, la grande spécialité des *diéli*, il existe, par ailleurs, une musique rituelle jouée par les initiés et accompagnant les cérémonies ou les danses rituelles. Les instruments de cette musique sacrée sont alors de véritables objets cultuels, permettant de communiquer avec les forces invisibles. Selon qu'ils sont à cordes, à vent ou à percussion, ils sont en rapport avec les éléments : terre, air et eau.

La musique propre à « incanter » les esprits du feu est l'apanage de l'association des mangeurs de feu, appelés *Kursi-kolonin* ou *Donnga-soro*.

Comment devient-on traditionaliste

Comme nous l'avons déjà indiqué, tout le monde, en Afrique du Bafour, pouvait devenir traditionaliste-*doma*, c'est-à-dire « Connaisseur » en une ou plusieurs matières traditionnelles. La connaissance était à la discrétion de tous (l'initiation étant présente partout, sous une forme ou sous une autre) et son acquisition dépendait seulement des aptitudes de chacun.

La connaissance était si valorisée qu'elle primait tout et conférait la noblesse. Ainsi le Connaisseur, en quelque matière que ce soit, pouvait siéger au Conseil des anciens chargé de l'administration de la communauté, quelle que soit sa catégorie sociale, *horon* (noble), *nyamakala* ou *woloso* (« captif de

15. Souvenons-nous que les Horons (nobles), peul ou bambara, ne jouent jamais de musique, du moins en public. Les Tiapourta ont conservé en général cette coutume.

case»). «La connaissance ne connaît ni la race, ni la “porte paternelle” (le clan). Elle anoblit son homme», dit le proverbe.

L’éducation africaine n’était pas systématique à la manière de la scolarité européenne. Elle se dispensait tout au long de la vie. C’est la vie même qui était éducation.

Jusqu’à l’âge de 42 ans, dans le Bafour l’homme était censé être à l’école de la vie et n’avait pas «droit à la parole» dans les assemblées, sinon exceptionnellement. Il était censé être encore «à l’écoute» et approfondir les connaissances qu’il avait reçues à partir de son initiation à 21 ans.

A partir de 42 ans, il était censé avoir assimilé et approfondi les enseignements reçus depuis sa jeunesse, acquérait le droit à la parole dans les assemblées et devenait à son tour un instructeur afin de rendre à la société ce qu’il en avait reçu. Mais cela ne l’empêchait pas, si tel était son désir, de continuer à s’instruire auprès de ses aînés et de solliciter leurs conseils. Un vieux trouvait toujours un plus vieux, ou plus savant que lui, pour lui demander un complément d’information ou un avis. «Chaque jour, dit-on, l’oreille entend ce qu’elle n’avait pas encore entendu». L’éducation pouvait ainsi durer toute la vie.

Après avoir appris son métier et suivi l’initiation correspondante, le jeune *nyamakala*-artisan, prêt à voler de ses propres ailes, partait le plus souvent de village en village pour augmenter ses connaissances auprès de nouveaux maîtres. «Celui qui n’a pas voyagé n’a rien vu», disent les gens. Aussi allait-il d’atelier en atelier faire un tour du pays aussi large que possible. Ceux de la montagne descendaient dans la plaine, ceux de la plaine allaient dans !a montagne, ceux du Bélédougou venaient au Mandé, etc.

Afin de se faire reconnaître, le jeune forgeron en voyage portait toujours son soufflet en bandoulière, le bûcheron sa hache ou son herminette; le tisserand portait dans son dos son métier démonté mais arborait sur l’épaule sa navette ou sa poulie; le cordonnier tenait ses petits pots de couleur. Lorsque le jeune homme arrivait dans un gros village où les corporations étaient groupées par quartiers, on l’aiguillait automatiquement vers le quartier des cordonniers ou des tisserands, etc.

Au cours de ses voyages et de ses recherches, l’acquisition d’une somme de connaissances plus ou moins grande dépendait de sa dextérité, de la qualité de sa mémoire et, surtout, de son caractère. S’il était poli, avenant et serviable, les vieux lui donnaient des secrets qu’ils ne livraient pas aux autres, car il est dit: «Le secret des vieux ne se paie pas avec de l’argent, mais avec de bonnes manières.»

Le jeune *horon*, lui, passe son enfance dans la cour de son père et dans le village, où il assiste à toutes les réunions, entend les récits de chacun et retient tout ce qu’il peut. Dans les séances du soir de son «association d’âge», chaque enfant rapporte les contes qu’il a entendus, soit historiques, soit initiatiques — mais dans ce dernier cas sans en comprendre toute la portée. A partir de sept ans, il fait automatiquement partie de la société d’initiation de son village et commence à en recevoir les enseignements, dont nous avons dit plus haut qu’ils concernent tous les aspects de la vie.

Quand un vieux rapporte un conte initiatique dans une assemblée, il en développe le symbolisme selon la nature et la compréhension de son auditoire. Il peut en faire un simple conte merveilleux pour enfants, comportant un sens moral éducatif, ou une profonde leçon sur les mystères de la nature humaine et de ses rapports avec les mondes invisibles. Chacun retient ou comprend selon ses aptitudes.

Il en va de même pour les récits historiques qui animent les réunions, où l'on évoque dans les moindres détails les faits et gestes des anciens ou des héros du pays. L'étranger de passage fera entendre les récits des pays lointains. Ainsi l'enfant baigne-t-il dans une ambiance culturelle particulière dont il s'imprègne en fonction des qualités de sa mémoire. Histoire, contes, fables, proverbes et maximes jalonnent ses journées.

En général, le jeune *horon* ne s'expatrie pas, étant destiné à la défense du pays. Il participe aux travaux de son père qui peut être agriculteur, ou tailleur, ou exercer toute autre activité réservée à la classe des *horon*. S'il est peul, il suit le campement de ses parents, apprend de très bonne heure à garder seul les troupeaux en pleine brousse, de nuit comme de jour, et reçoit l'initiation peul liée au symbolisme des bovidés.

D'une manière générale, on ne devient pas traditionaliste-*doma* en restant dans son village.

Un guérisseur voulant approfondir ses connaissances devra voyager pour connaître les différentes sortes de plantes et s'instruire auprès d'autres Connaisseurs en la matière.

L'homme qui voyage découvre et vit d'autres initiations, enregistre les différences ou les ressemblances, élargit le champ de sa compréhension. Partout où il passe, il participe aux réunions, entend des récits historiques, s'attarde auprès d'un transmetteur qualifié en initiation ou en généalogie, et prend ainsi contact avec l'histoire et les traditions des pays qu'il traverse.

On peut dire que celui qui est devenu traditionaliste-*doma* a été, toute sa vie, un chercheur et un questionneur, et qu'il ne cesse jamais de l'être.

L'Africain de la savane voyageait beaucoup. Il en résultait un échange et une circulation des connaissances. C'est pourquoi la mémoire historique collective, en Afrique, est rarement limitée à un seul territoire. Elle est plutôt liée aux lignées ou aux ethnies qui ont émigré à travers le continent.

De nombreuses caravanes sillonnaient le pays, empruntant un réseau de routes spéciales protégées traditionnellement par les dieux et les rois, routes où l'on était sûr de n'être ni razzié ni attaqué. Sinon, c'eût été s'exposer soit à une attaque, soit à violer sans le savoir quelque interdit local et à en payer chèrement les conséquences. En arrivant dans un pays inconnu, les voyageurs allaient « confier leur tête » à un notable qui devenait ainsi leur garant, car « toucher à "l'étranger" de quelqu'un, c'est toucher à l'hôte lui-même ».

Le grand généalogiste, lui, est toujours nécessairement un grand voyageur. Si un griot peut se contenter de connaître la généalogie de la famille à laquelle il est attaché, le vrai généalogiste — qu'il soit griot ou non — devra nécessairement, pour agrandir ses connaissances, circuler à travers le pays pour s'informer sur les principales ramifications d'une ethnie donnée, puis se

rendre à l'étranger pour se renseigner sur l'histoire des branches émigrées.

C'est ainsi que Molom Gaolo, le plus grand généalogiste peul qu'il m'ait été donné de connaître, possédait la généalogie de tous les Peul du Sénégal. Son grand âge ne lui permettant plus de se déplacer, il envoya son fils, Mamadou Molom, continuer son enquête auprès des familles peul émigrées à travers le Soudan (Mali) avec al-ḤādjdjᶜUmar. A l'époque où j'ai connu Molom Gaolo, il avait pu réunir et retenir l'histoire passée d'environ quarante générations.

Il avait pour coutume d'assister à tous les baptêmes ou funérailles dans les familles importantes, afin d'enregistrer les circonstances des naissances et des décès, qu'il ajoutait aux listes déposées dans sa mémoire fabuleuse. Aussi pouvait-il déclamer à n'importe quel personnage peul : « Tu es le fils d'Untel, né d'Untel, descendant d'Untel, rejeton d'Untel, etc. morts à tel endroit, pour telle raison, enterrés à tel endroit, etc. » ; ou bien : « Untel a été baptisé tel jour, à telle heure, par tel marabout… ». Bien entendu, toutes ces connaissances étaient, et sont encore, transmises oralement et enregistrées par la seule mémoire du généalogiste. On ne peut se faire une idée de ce que la mémoire d'un « illettré » peut emmagasiner. Un récit entendu une seule fois est gravé comme dans une matrice et resurgira du premier au dernier mot quand la mémoire le sollicitera.

Molom Gaolo est décédé à l'âge de 105 ans, vers 1968 je crois. Son fils, Mamadou Gaolo, âgé aujourd'hui de 50 ans, vit au Mali où il poursuit le travail de son père, par les mêmes moyens purement oraux, étant lui-même illettré.

Wahab Gaolo, contemporain de Mamadou Gaolo et toujours vivant lui aussi, a poursuivi de son côté une enquête sur les ethnies fulfuldéphones (Peul et Toucouleur) au Tchad, au Cameroun, en Centrafrique et jusqu'au Zaïre, pour se renseigner sur la généalogie et l'histoire des familles émigrées dans ces pays.

Les Gaolo ne sont pas des *diéli* (griots) ; mais une ethnie fulfuldéphone assimilée à la classe des *nyamakala* et jouissant des mêmes prérogatives. Plus parleurs et déclamateurs que musiciens (sauf leurs femmes qui chantent en s'accompagnant d'instruments rudimentaires), ils peuvent être conteurs et amuseurs et comptent parmi eux beaucoup de généalogistes.

Chez les Marka (ethnie du Mandé), les généalogistes s'appellent « Gesséré », du nom de leur ethnie rattachée aux Marka.

Qui dit généalogiste dit, par là même, historien, car un bon généalogiste connaît l'histoire et les faits et gestes de chacun des personnages cités, tout au moins les plus marquants. Cette science est à la base même de l'histoire de l'Afrique, car si on s'intéresse tellement à l'histoire, ce n'est pas pour les dates, mais pour la généalogie, pour pouvoir retracer le déploiement, à travers le temps et l'espace, d'une famille, d'un clan ou d'une ethnie donnés.

Aussi chacun est-il toujours un peu généalogiste en Afrique et capable de remonter assez loin dans son propre lignage. Sinon, il serait comme privé de « carte d'identité ». Jadis, au Mali, il n'y avait personne qui ne connût au moins dix à douze générations de ses aïeux. Parmi tous les vieux Toucouleur venus au Macina avec al-ḤādjdjᶜUmar, il n'y en avait pas un seul qui

ne connût sa généalogie au Fouta-Sénégal (pays d'origine) et qui ne sache comment se raccorder aux familles restées là-bas. Ce sont eux que Mamadou Molom, fils de Molom Gaolo, vint consulter au Mali pour continuer l'enquête de son père.

La généalogie était donc tout à la fois sentiment d'identité, moyen d'exalter la gloire familiale et recours en cas de litige. Un conflit pour un terrain, par exemple, pouvait se régler grâce au généalogiste qui précisait quel aïeul avait défriché, puis cultivé ce terrain, à qui il l'avait donné, dans quelles conditions, etc.

On trouve dans la population, encore maintenant, énormément de connaisseurs en généalogie et en histoire, qui n'appartiennent ni à la classe des griots ni à celle des gaolo. Il y a là, pour l'histoire de l'Afrique, une source d'informations considérable, au moins pendant un certain temps encore.

Chaque patriarche est un généalogiste pour son propre clan, et c'est d'ailleurs souvent auprès d'eux que griots ou gaolo viennent se renseigner pour compléter leurs informations.

D'une manière générale, chaque vieillard, en Afrique, est toujours « connaisseur » en une matière ou en une autre, historique ou traditionnelle.

Griots et gaolo n'ont donc point l'exclusivité de la connaissance généalogique, mais eux seuls ont pour spécialité de la « déclamer » auprès des nobles pour en obtenir des dons.

Influence de l'Islam

Les particularités de la mémoire africaine et les modalités de sa transmission orale n'ont pas été affectées par l'islamisation qui a touché en grande partie les pays de la Savane ou de l'ancien Bafour. En effet, partout où il s'est répandu, l'islam n'a pas adapté la tradition africaine à sa propre pensée, mais s'est adapté lui-même à la transmission africaine dès l'instant — ce qui était souvent le cas — où celle-ci ne violait pas ses principes fondamentaux. La symbiose réalisée fut si grande qu'il est parfois difficile de démêler ce qui appartient à l'une ou l'autre tradition.

Lorsque la grande famille arabo-berbère des Kounta eut islamisé le pays, bien avant le XIe siècle, dès que les autochtones eurent appris l'arabe, ils entreprirent de se servir des traditions ancestrales pour transmettre et expliquer l'islam.

On put voir ainsi de grandes écoles islamiques purement orales enseigner l'islam dans les langues autochtones, à l'exception du Coran et des textes faisant partie de la prière canonique.

Parmi beaucoup d'autres, je citerai l'école orale du Djelgodji (appelé Kabé), l'école de Barani, celle de Amadou Fodia dans le Farimaké (cercle de Niafounké, au Mali), celle de Mohamed Abdoulaye Souadou, de Dilli (cercle de Nara, Mali), l'école de Cheikh Usman dan Fodio, dans le Nigeria et le Niger, où tout l'enseignement était donné en peul. Plus près de nous, la Zaouïa de

Tierno Bokar Salif, à Bandiagara, et l'école de Sheikh Salah, grand marabout dogon, toujours vivant.

Pour donner une idée des capacités de la mémoire africaine, disons que la plupart des enfants sortant des écoles coraniques étaient capables de réciter le Coran entièrement par cœur, en arabe et dans la psalmodie voulue, sans en comprendre le sens !

Dans toutes ces écoles, les principes de base de la tradition africaine n'étaient pas répudiés, mais au contraire utilisés et expliqués à la lumière de la révélation coranique. Tierno Bokar qui était à la fois traditionaliste en matière africaine et en islam, s'illustra dans l'application approfondie de cette méthode d'enseignement.

Indépendamment d'une vision sacrale commune de l'univers et d'une même conception de l'homme et de la famille, on retrouvait, dans l'une et l'autre tradition, le même souci de toujours citer ses sources (*isnad*, en arabe) et de ne rien changer aux paroles du maître, le même respect de la chaîne de transmission initiatique (*silsila*, ou « chaîne », en arabe) et le même système de voies initiatiques (les grandes congrégations soufies, ou *tarika* (pluriel *tourouk*), dont la « chaîne » remonte jusqu'au Prophète lui-même) permettant d'approfondir, par expérience, les données de la foi.

Aux catégories connues des « Connaisseurs » traditionnels vinrent s'ajouter celles des Marabouts (lettrés en arabe ou en jurisprudence islamique) et des grands Cheikhs du Soufisme, cependant que les structures de la société (castes et métiers traditionnels) étaient conservées, même dans les milieux les plus islamisés, et continuaient de véhiculer leurs initiations particulières. La connaissance en matières islamiques constitua une nouvelle source d'anoblissement. Ainsi Alfa Ali, mort en 1958, gaolo de naissance, était la plus grande autorité en matière islamique du cercle de Bandiagara, ainsi que toute sa famille avant lui, et son fils après lui[16].

Histoire d'une récolte

Pour donner une illustration pratique de la façon dont les récits historiques ou autres vivent et se conservent avec une fidélité rigoureuse dans la mémoire collective d'une société à tradition orale, je raconterai comment il m'a été donné de réunir, uniquement à partir de la tradition orale, les éléments qui m'ont permis de rédiger l'histoire de l'*Empire peul du Macina au XVIIe siècle*[17].

Appartenant à la famille de Tidjani, chef de province, je me suis trouvé dès mon enfance dans les meilleures conditions pour entendre et retenir. En effet, la maison de mon père Tidjani, à Bandiagara, ne désemplissait jamais.

16. D'une façon générale, l'islamisation, venant du nord et de l'est, a affecté plus particulièrement les pays de la savane, tandis que la christianisation, venant par mer, a davantage touché les régions forestières de la côte. Je ne puis parler de la rencontre entre tradition et christianisme, n'étant pas informé sur le sujet.
17. Amadou HAMPATÉ BA et J. DAGET, 1962.

De grandes réunions s'y tenaient, de jour comme de nuit, où chacun traitait les matières les plus diverses de la tradition.

La famille de mon père ayant été intimement mêlée aux événements de l'époque, les récits concernaient souvent l'histoire et chacun racontait un épisode connu d'une bataille ou d'un événement notable. Toujours présent à ces réunions, je ne perdais pas une parole et ma mémoire, telle une cire vierge, enregistrait tout.

C'est là, dès ma petite enfance, que je connus Koullel, le grand conteur, généalogiste et historien fulfuldéphone. Je le suivais partout et appris de lui beaucoup de contes et de récits que j'étais fier de rapporter ensuite à mes petits camarades de mon association d'âge, si bien qu'on me surnomma « Amkoullel », ce qui signifie « Petit Koullel ».

Des circonstances indépendantes de ma volonté m'amenèrent, en suivant ma famille, à visiter beaucoup de pays où je pus toujours être en rapport avec de grands traditionalistes. Ainsi, lorsque mon père fut astreint à résidence à Bougouni, où Koullel nous avait suivis, je fis connaissance du grand *Doma* bambara Danfo Sine, puis de son cadet Latif.

Plus tard, à Bamako comme à Kati, la cour de mon père Tidjani s'était presque reconstituée et les traditionalistes venaient de tous les pays pour se réunir chez lui, sachant qu'ils y rencontreraient d'autres « Connaisseurs » auprès de qui ils pourraient contrôler ou même agrandir leurs propres connaissances, car on trouve toujours plus savant que soi.

C'est là que j'ai commencé à apprendre beaucoup de choses concernant l'histoire de l'Empire peul du Macina, aussi bien dans la version Macinanké (c'est-à-dire des gens originaires du Macina et partisans de la famille de Sheikou Amadou) que dans la version des Toucouleur, leurs antagonistes, et même d'autres ethnies (Bambara, Marka, Sarakollé, Songhaï, etc.) ayant participé ou assisté aux événements.

Partant ainsi d'une base personnelle bien préparée, j'entrepris plus tard la récolte systématique des informations. Ma méthode consista à enregistrer d'abord tous les récits, sans me soucier de leur véracité ou de leur exagération possible. Ensuite, je confrontai les récits des Macinanké avec ceux des Toucouleur ou des autres ethnies intéressées. On peut toujours trouver ainsi, dans chaque région, des ethnies dont les récits permettent de contrôler les déclarations des principaux intéressés.

Ce fut un travail de longue haleine. La récolte de ces informations m'a demandé plus de quinze ans de travail et des déplacements qui m'amenèrent du Fouta-Djalon (Sénégal) à Kano (Nigeria) afin de refaire tous les voyages et le chemin parcouru tant par Sheikou Amadou que par al-ḥādjdj 'Umar.

J'enregistrai de cette manière les récits d'au moins mille informateurs et ne retins finalement que les déclarations concordantes, celles qui se trouvaient conformes tant avec les traditions macinanké et toucouleur qu'avec celles des autres ethnies intéressées, et dont j'ai cité les sources dans le livre.

J'ai pu constater que, dans l'ensemble, mes mille informateurs avaient respecté la vérité des événements. La trame du récit était partout la même. Les différences, qui ne portaient que sur de petits détails, étaient dues à la

qualité de mémoire ou à la verve particulière du récitant. Selon l'appartenance ethnique de celui-ci, il pouvait avoir tendance à minimiser certaines défaites ou à essayer de leur trouver une excuse, mais il ne transformait pas les données de base. Il pouvait arriver qu'un conteur, sous l'influence d'une musique d'accompagnement, se laissât quelque peu emporter par son enthousiasme, mais le canevas restait le même : les lieux, les batailles, les victoires et les défaites, les entrevues et paroles échangées, les propos tenus par les principaux personnages, etc.

Cette expérience m'a apporté la preuve que la tradition orale était pleinement valable au point de vue scientifique. Non seulement il est possible, comme je l'ai fait, de comparer entre elles les versions de différentes ethnies afin d'exercer un contrôle, mais la société elle-même exerce un autocontrôle permanent. Aucun récitant ne pourrait, en effet, se permettre de transformer les faits, car il y aurait toujours dans son entourage des compagnons ou des aînés qui relèveraient immédiatement l'erreur et lui jetteraient au visage l'injure grave de menteur.

Le professeur Montet m'a un jour cité comme ayant rapporté, dans l'*Empire peul du Macina*, des récits récoltés cinquante ans plus tôt par son père et dont pas un mot n'avait varié. Cela donne une idée de la fidélité de conservation des données dans la tradition orale !

Caractéristiques de la mémoire Africaine

Parmi tous les peuples du monde, on a constaté que ceux qui n'écrivaient pas possédaient la mémoire la plus développée.

J'ai donné l'exemple des généalogistes capables de retenir une masse incroyable d'éléments, mais on pourrait citer également l'exemple de certains commerçants illettrés (j'en connais encore beaucoup) brassant des affaires parfois par dizaines de millions, prêtant de l'argent à de nombreuses personnes au cours de leurs déplacements, et gardant en tête la comptabilité la plus précise de tous ces mouvements de marchandises et d'argent, sans la moindre note écrite et sans commettre la moindre erreur.

La donnée à retenir s'inscrit dans la mémoire du traditionaliste d'un seul coup, comme en une cire vierge, et reste constamment disponible, en son entier[18].

18. On pourrait rapprocher ce phénomène du fait que les facultés sensorielles de l'homme sont plus développées partout où celui-ci est obligé de s'en servir intensément, et s'atrophient dans la vie moderne. Le chasseur africain traditionnel, par exemple, est capable d'entendre et d'identifier certains bruits venant de plusieurs kilomètres. Sa vision est particulièrement aiguë. Certains sont capables de « sentir » l'eau, tels des sourciers, sans baguette. Les Touareg du désert possèdent un sens de l'orientation qui tient du miracle, etc. Alors que, submergé de toutes parts par le bruit et les informations, l'homme moderne voit s'atrophier progressivement ses facultés. Il est médicalement prouvé que l'homme des villes entend de moins en moins bien.

L'une des particularités de la mémoire africaine est de restituer l'événement ou le récit enregistré, *dans sa totalité*, tel un film qui se déroule depuis le début jusqu'à la fin, et de le restituer *au présent*. Il ne s'agit pas d'une remémoration, mais de la *remise au présent* d'un événement passé auquel tous participent, récitant et auditeurs.

Tout l'art du conteur est là. N'est pas conteur celui qui ne parvient pas à rapporter une chose telle qu'elle s'est passée sur le vif, de telle façon que ses auditeurs, comme lui-même, en redeviennent les témoins vivants et actifs. Or, tout Africain est relativement conteur. Quand un étranger arrive dans un village, il salue et dit : « Je suis votre étranger ». On lui répond : « Cette maison t'est ouverte. Entre avec la paix ». Puis, on lui dit : « Donne-nous des nouvelles ». Alors il raconte toute son histoire, depuis son départ chez lui, ce qu'il a vu et entendu, ce qui lui est arrivé, etc. et ce de telle manière que ses auditeurs assistent à son voyage et le revivent avec lui. C'est pourquoi le mode verbal du récit est toujours présent.

En général, la mémoire africaine enregistre toute la scène : le décor, les personnages, leurs paroles, et jusqu'à leur costume dans les moindres détails. Dans les récits de guerre des Toucouleur, on sait quel boubou brodé portait le grand héros Oumarel Samba Dondo à telle bataille, qui était son palefrenier et ce qu'il est devenu, quel était le nom de son cheval et ce qui lui est arrivé, etc. Tous ces détails animent le récit et contribuent à rendre la scène vivante.

C'est pourquoi le traditionaliste ne peut pas, ou très difficilement, « résumer ». Si on lui demande de résumer une scène, cela équivaut pour lui à l'escamoter. Or, il n'en a pas traditionnellement le droit. Chaque détail a son importance pour la vérité du tableau. Il raconte l'événement dans sa totalité ou il ne le raconte pas. A une telle demande il répondra : « Si tu n'as pas le temps de m'écouter, je le raconterais un autre jour. »

De la même façon, il ne craindra jamais de se répéter. Personne ne se lassera de l'entendre raconter la même histoire, dans les mêmes termes, telle qu'il l'a peut-être déjà racontée de nombreuses fois. Chaque fois, c'est la totalité du film qui se déroule à nouveau. L'événement est là, restitué. Le passé devient le présent. La vie ne se résume pas.

On peut à la rigueur raccourcir un récit pour les enfants, télescopant certaines séquences, mais alors on ne le tiendra pas pour vrai. Lorsqu'on a affaire à des adultes, on raconte un fait ou on ne le raconte pas.

Cette particularité de la mémoire africaine traditionnelle liée à un contexte de tradition orale, est déjà en soi une garantie d'authenticité.

Quant à la mémoire des traditionalistes, et particulièrement des traditionalistes-*doma* ou « Connaisseurs » qui englobe de vastes domaines de la connaissance traditionnelle, elle constitue une véritable bibliothèque où les archives ne sont pas « classées » mais totalement inventoriées.

Pour un esprit moderne, c'est un chaos, mais pour les traditionalistes, s'il y a chaos, c'est à la manière des molécules d'eau qui se mêlent dans la mer pour former un tout vivant. En cette mer, ils évoluent avec l'aisance d'un poisson dans l'eau.

Les fiches immatérielles de la tradition orale sont les maximes, proverbes, contes, légendes, mythes, etc. qui constitueront, soit un canevas à développer, soit une entrée en matière pour un récit didactique ancien ou improvisé. Pour les contes par exemple, et particulièrement les contes initiatiques, il y a une trame de base qui ne varie jamais, mais à partir de laquelle le conteur peut ajouter des embellissements, des développements ou des enseignements appropriés à la compréhension de son auditoire. Il en va de même pour les mythes, qui sont des condensés de connaissances sous une forme synthétique que l'initié peut toujours développer ou approfondir pour ses élèves.

Il convient d'être attentif au contenu des mythes et de ne pas les « cataloguer » trop vite. Ils peuvent recouvrir des réalités d'ordre très divers et même, parfois, être entendus à plusieurs niveaux en même temps.

Si certains se réfèrent à des connaissances ésotériques et « voilent » la connaissance en même temps qu'ils la transmettent à travers les siècles, d'autres peuvent avoir un rapport avec des événements réels. Citons l'exemple de *Thianaba*, le serpent mythique peul, dont la légende retrace les aventures et la migration à travers la Savane africaine, depuis l'océan Atlantique. L'ingénieur Belime, qui fut chargé, vers 1921, d'édifier le barrage de Sansanding, eut la curiosité de suivre à la trace les indications géographiques de la légende qui lui avaient été enseignées par Hammadi Djenngoudo, grand Connaisseur peul. Il eut la surprise de découvrir ainsi le tracé de l'ancien lit du fleuve Niger.

Conclusion

L'époque présente est, pour l'Afrique, celle de la complexité et de la mouvance. Des mondes, des mentalités et des temps différents se superposent en elle, interférant les uns avec les autres, s'influençant parfois, ne se comprenant pas toujours. Le XXe siècle y côtoie le Moyen Age, l'Occident y côtoie l'Orient, le cartésianisme, façon particulière de « penser » le monde, y côtoie « l'animisme, » façon particulière de le vivre et de l'expérimenter de tout son être.

Les jeunes dirigeants « modernes » administrent, avec des mentalités et des systèmes de loi, ou des idéologies, directement hérités de modèles étrangers, des peuples et des réalités qui relèvent d'autres lois et d'autres mentalités. Par exemple, dans la plupart des territoires de l'ancienne Afrique occidentale française, le code juridique élaboré au lendemain de l'indépendance par nos jeunes juristes, tout frais émoulus des universités françaises, est purement et simplement calqué sur le Code Napoléon. Il s'ensuit que la population, régie jusque-là par des coutumes sacrées héritées des ancêtres et qui avaient assuré la cohésion de sa société, ne comprend pas pourquoi on la juge et la condamne au nom d'une « coutume » qui n'est pas la sienne, qu'elle ne connaît pas et qui ne correspond pas aux réalités profondes du pays.

Tout le drame de ce que j'appellerais « l'Afrique de base » est d'être souvent dirigée par une minorité intellectuelle qui ne la comprend plus, selon des principes qui ne lui correspondent pas.

Pour la nouvelle intelligentsia africaine, formée aux disciplines universitaires européennes, très souvent la Tradition a cessé de vivre. Ce sont là « histoires de vieux » ! Il convient de dire cependant qu'une importante fraction de la jeunesse cultivée éprouve de plus en plus, depuis quelque temps, le besoin puissant de se tourner vers les traditions ancestrales et d'en dégager les valeurs fondamentales, afin de retrouver ses propres racines et le secret de son identité profonde.

Par contre, dans « l'Afrique de base » qui vit le plus souvent loin des grandes villes — îlots de l'Occident — la tradition est restée vivante et l'on peut encore trouver, comme je l'ai indiqué précédemment, un très grand nombre de ses représentants ou de ses dépositaires. Mais pour combien de temps encore ?

Le grand problème de l'Afrique traditionnelle est en effet celui de *la rupture dans la transmission*.

La première grande rupture, dans les anciennes colonies françaises, eut lieu avec la guerre de 1914, la majorité des jeunes gens ayant été enrôlés pour aller combattre en France, d'où beaucoup ne revinrent pas. Ces jeunes gens quittèrent le pays à l'époque où ils auraient dû subir les grandes initiations et approfondir leurs connaissances sous la conduite des aînés.

L'envoi obligatoire des fils de notables dans les « écoles de blancs » pour les couper de la tradition favorisa également ce processus. La préoccupation majeure de la puissance coloniale, et cela se comprend, était en effet de défricher autant que possible les traditions autochtones pour y planter à la place ses propres conceptions. Les écoles, laïques ou religieuses, furent les instruments essentiels de cette œuvre de sape.

L'éducation « moderne » reçue par nos jeunes gens depuis la fin de la dernière guerre acheva le processus et créa un véritable phénomène d'acculturation.

L'initiation, fuyant les grandes cités, se réfugia dans la brousse où les « vieux » trouvent de moins en moins autour d'eux, en raison de l'attrait des grandes villes et des besoins nouveaux, les « oreilles dociles » auxquelles transmettre leur enseignement, car celui-ci ne peut se donner, selon l'expression consacrée, que « de bouche odoriférante à oreille docile bien curée » (c'est-à-dire bien réceptive).

Nous nous trouvons donc actuellement, pour tout ce qui touche à la tradition orale, devant *la dernière génération des grands dépositaires*. C'est pourquoi l'effort de récolte doit s'intensifier dans les dix ou quinze années à venir, après quoi les derniers grands monuments vivants de la culture africaine auront disparu, et avec eux les trésors irremplaçables d'un enseignement particulier, à la fois matériel, psychologique et spirituel, fondé sur le sentiment de l'unité de la vie et dont la source se perd dans la nuit des temps.

Pour mener à bien ce travail de récolte, le chercheur devra s'armer de beaucoup de patience et se souvenir qu'il lui faut posséder « un cœur de tourterelle, une peau de crocodile et un estomac d'autruche ».

« Un cœur de tourterelle », pour ne jamais se fâcher ni s'emballer, même si on lui dit des choses désagréables. Si on refuse sa question, inutile d'insister, autant aller s'installer sur une autre branche. Une dispute ici entraînera des répercussions ailleurs. Tandis qu'un départ discret vous fera regretter et souvent rappeler.

« Une peau de crocodile », pour pouvoir se coucher n'importe où, sur n'importe quoi, sans faire de manières.

Enfin « un estomac d'autruche » pour pouvoir manger n'importe quoi sans être détraqué ni dégoûté.

Mais la condition la plus importante est de savoir renoncer à tout juger selon ses propres critères. Pour découvrir un monde nouveau, il faut savoir oublier son propre monde, sinon on ne fait que transporter son monde avec soi et on n'est pas « à l'écoute ».

L'Afrique des vieux initiés, par la bouche de Tierno Bokar, le sage de Bandiagara, prévient le jeune chercheur :

> « Si tu veux savoir qui je suis,
> si tu veux que je t'enseigne ce que je sais,
> cesse momentanément d'être ce que tu es
> et oublie ce que tu sais. »

CHAPITRE 9

L'archéologie africaine et ses techniques procédés de datation

Z. Iskander

Lorsqu'il découvre un artefact, l'archéologue commence généralement son investigation au niveau purement archéologique ; il enregistre la couche dans laquelle l'échantillon a été trouvé, déchiffre éventuellement le texte qui l'accompagnait, en décrit la forme, évalue ses dimensions, etc. Les données ainsi obtenues seront alors étudiées sur le plan de la stratigraphie, de la philologie et de la typologie ; il en résultera des informations archéologiques importantes quant à l'ancienneté, aux origines, etc. Toutefois, dans la plupart des cas, il se trouve dans l'incapacité d'obtenir les données qui apporteraient une réponse à ses questions ou l'aideraient à établir les conclusions souhaitables. Aussi doit-il faire appel à d'autres disciplines pour compléter sa recherche scientifique. Une telle investigation est censée lui fournir les informations requises sur la matière de l'objet, son origine, la technique de sa fabrication, son âge, l'usage auquel il était destiné, etc. Il convient, cependant, de souligner que ces recherches ne sont guère qu'un angle nouveau sous lequel l'archéologue envisage l'étude de tel problème particulier ; les données scientifiques doivent former un tout avec les considérations d'ordre stylistique, philologique et stratigraphique[1].

L'étude des couches géologiques sous-jacentes, à l'exclusion des fouilles, la conservation des monuments et des vestiges découverts sont d'autres

1. HALL E.T., 1970, pp. 135-141.

domaines dans lesquels les techniques scientifiques peuvent également venir en aide à l'archéologie.

Les techniques scientifiques utilisées par l'archéologie ont le mérite d'être universelles. Elles s'appliquent en Afrique exactement comme en Europe, en Asie ou en Amérique, tout en recourant parfois à des méthodes spécifiques. C'est là un vaste sujet. Aussi, traiterons-nous les points suivants dans leur ensemble sans entrer dans de trop nombreux détails de laboratoire:

— Techniques analytiques employées en archéométrie.
— Objectifs de la recherche et de l'analyse archéométriques.
— Techniques de datation.
— Techniques utilisées par la recherche archéologique.
— Techniques de conservation.

Techniques analytiques en archéométrie

Les techniques d'analyse se sont tellement développées qu'il est parfois difficile d'élire celle qu'il conviendra d'utiliser sur tel échantillon pour obtenir le renseignement recherché. Les paragraphes qui suivent considèrent tous les aspects du problème.

Choix de la méthode d'analyse

Les échantillons archéologiques sont doublement précieux. En effet, la quantité d'échantillons disponibles est généralement si restreinte qu'elle suffit à peine aux besoins d'une analyse complète, et il se peut qu'on ne puisse en assurer le remplacement si on l'utilise en totalité. D'autre part, il convient de conserver l'échantillon au moins en partie aux fins de références ou d'expositions futures. C'est donc avec le plus grand soin qu'on procédera aux analyses archéométriques afin d'en obtenir les informations les plus importantes. Les critères qui dictent le choix de telle ou telle technique peuvent être résumés comme suit[2]:

Importance de l'échantillonnage disponible

Lorsque la collection d'échantillons disponible est suffisamment importante, on procédera de préférence à l'analyse chimique en milieu aqueux pour déterminer le pourcentage des principaux constituants. L'analyse atomique peut être utilisée pour établir le taux des métaux alcalins tels le sodium, le potassium et le lithium. Pour les éléments et les composés impondérables (traces) les analyses par fluorescence ou diffraction des rayons X sont préférables bien que leurs résultats comportent une marge d'erreur de 10 à 20%.

Si l'on ne dispose que d'une quantité minime d'échantillons et qu'il soit nécessaire d'analyser plusieurs éléments, il conviendra de recourir à la

2. HALL E.T., *op. cit.*

spectrophotométrie ou à la diffraction des rayons X. Lorsqu'il est impossible à l'archéologue de fournir un spécimen, si petit soit-il, la substance à analyser sera traitée par la spectrométrie ou la fluorescence, si son volume et sa forme en permettent l'utilisation.

Variété des substances analysables

La variété des vestiges archéologiques est considérable. Certains, tels les aliments, les onguents, les résines, les huiles, les cires, etc., sont plus ou moins organiques. D'autres — les métaux, les pigments, les céramiques, le verre, le plâtre, etc. — sont inorganiques. Les substances organiques sont généralement soumises au traitement par le feu, à la saponification, à la dissolution, aux radiations infrarouges, aux analyses thermiques et chromatographiques; elles sont soumises aux analyses normales en milieu aqueux, à la spectrométrie, à la fluorescence et à la diffraction de rayons X ou encore à l'activation au moyen de neutrons, selon le type d'information recherché.

Type d'information recherché

Afin d'économiser le temps et les frais, on procédera à l'analyse conformément à un programme établi avec l'archéologue en vue d'obtenir les réponses à des questions spécifiques. Ainsi, le bronze et le cuivre anciens ont même apparence. Seul l'étain permet de les différencier: on traite généralement une fraction de l'échantillon avec une solution d'acide nitrique concentré; le précipité d'acide métastannique blanchâtre qui en résulte est ensuite dilué avec de l'eau distillée. Ce test simple est à la portée de tout archéologue. De même, les minerais de plomb servaient jadis en Egypte à la vitrification des céramiques. Aussi, le plomb suffit-il à déterminer approximativement la date de fabrication de l'objet vitrifié.

Présentation des résultats

Les archéologues appelés à étudier les résultats des examens scientifiques et à les utiliser dans leurs commentaires et leurs conclusions sont eux-mêmes rarement des scientifiques. Il convient donc de leur présenter ces résultats sous une forme aisément compréhensible. Ainsi l'évaluation en sous-multiples du gramme de tel ou tel élément d'un spécimen de 100 grammes devrait-elle faire place à la présentation de tous les résultats conformément à une notion universellement assimilable: celle de pourcentages. Cette substitution aurait le mérite de faciliter la comparaison entre résultats de plusieurs laboratoires.

Méthodes d'examen et d'analyse

Dans le cadre de ces considérations, nous allons indiquer ci-après les plus importants procédés d'analyse utilisés en archéométrie.

Examen microscopique

Un examen à l'aide d'un simple loupe (10 x ou 20 x) est souvent fort utile pour concevoir une première impression d'un artefact ou d'un échantillon ancien. Une loupe binoculaire dotée d'un grossissement de 7 x, 10 x, ou 20 x, et d'un champ étendu entre objectif et plan focal est encore préférable. Ce

1

1. Microphotographie d'une section d'un grappin de cuivre provenant du bateau de Chéops à Gizeh.

2. Reproduction d'une radiographie de la poitrine (face) de la momie de la reine Nedjemet (XXIe dynastie), Musée du Caire.



2

dispositif permet l'examen de cavités profondes dans lesquelles une loupe ordinaire ne pourrait entrer.

Des données plus précises s'obtiennent à l'aide d'un microscope composé comportant une lentille de 100, 200, 400 ou 1250 x et baignant dans l'huile. L'examen au microscope peut être pratiqué aux fins suivantes:
— *identification*: dans la plupart des cas, il est possible d'identifier un échantillon donné (à l'état pur ou composé d'éléments hétérogènes) en étudiant au microscope la texture ou les particularités cristallines de ses composants;
— *analyse qualitative*: les techniques actuelles permettent la précipitation, la dissolution, l'observation de l'évolution gazeuse et d'autres procédés applicables à un fragment infime de l'échantillon[3]. A titre d'exemple, si l'on humidifie le fragment d'un échantillon placé sur une plaquette de verre, il s'ensuivra ou non une dissolution. A la solution éventuelle, on ajoute une goutte de nitrate d'argent; s'il apparaît un précipité blanchâtre insoluble dans l'acide nitrique, on peut en déduire la présence d'un anion de chlorure;
— *analyse quantitative*: les méthodes microscopiques prennent toute leur valeur dans les analyses quantitatives de combinaisons hétérogènes complexes difficiles à opérer par les procédés chimiques ordinaires[4]. Elles permettent de déterminer le nombre et la taille des différents composants. Pour peu que soit connue la densité de chacun d'entre eux, leurs pourcentages volumétriques peuvent être alors convertis en pourcentages pondéraux[5].

Radiographie

La radiographie est très utile dans l'examen des œuvres d'art; elle permet de déceler la présence de corps étrangers à l'intérieur d'une momie encore enveloppée de ses bandelettes, ou celle d'incrustations décoratives sous les couches de baumes, etc. De tels renseignements aident à déterminer la technique à suivre lors de l'enlèvement des bandelettes; ils sont précieux pour la conservation des artefacts métalliques, et servent au cours des études scientifiques et archéologiques. Ainsi, au Musée du Caire, la radiographie des momies royales a révélé que, même parmi celles dont on avait enlevé les bandelettes, certaines contenaient encore des bijoux que d'épaisses couches de résine avaient dissimulés jusque-là aux regards des chercheurs[6].

Détermination du poids spécifique

Dans l'Antiquité, l'or contenait généralement de l'argent ou du cuivre. Les objets d'or sont si précieux que, la plupart du temps, aucune parcelle, si minime soit-elle, ne saurait être distraite en vue d'une analyse. Aussi Caley a-t-il pensé à utiliser à leur égard la détermination du poids spécifique; le procédé ne comporte aucun risque de détérioration et permet de découvrir le taux d'or fin utilisé dans les artefacts d'or[7]. Il est fort simple et a pour

3. EWING G., 1954, p. 411.
4. CHAMOT E.M. et MASON C.W., 1938, p. 431.
5. KOLTHOFF I.M., SANDELL E.B., MEEHAN E.J. et BRUCKENSTEIN S., 1969.
6. HALPERN J.W., HARRIS J.E. et BARNES C, Juillet 1971, p. 18.
7. CALEY E.R., 1949, pp. 73-82.

base le principe d'Archimède: le poids d'un objet étant à l'air libre de W grammes et dans l'eau de X g, son poids spécifique sera égal à:

$$\frac{W}{W-X}$$

Le poids spécifique de l'or (19,3) étant à peu près double de celui de l'argent (10,5) ou du cuivre (8,9), la présence de faibles éléments de cuivre ou d'argent est aisément décelable. En supposant le platine absent, le composant de l'alliage (argent ou cuivre) connu et l'impossibilité d'une contraction au cours de l'alliage, la marge d'erreur prévisible dans le calcul du taux de l'or fin est de l'ordre de 1%.

Analyse chimique normale en milieu aqueux

Cette technique est indispensable, en archéologie, à l'étude de la substance d'un artefact de même qu'au choix du meilleur mode de conservation. Elle est utilisée pour l'analyse qualitative et quantitative des mortiers, plâtres, vestiges corrodés d'artefacts métalliques, débris de nourriture, cosmétiques, déchets de baumes et produits analogues, etc.

La description des techniques utilisées au cours de telles analyses n'a pas sa place dans ce chapitre. Elles sont familières à tous les chimistes experts en archéologie. On en trouvera l'exposé détaillé dans les manuels de chimie analytique tels que ceux de Kolthoff et ses co-auteurs[8] pour les matières inorganiques et dans les travaux d'Iskander[9] et Stross[10] pour les matières organiques et inorganiques. «Des objets en fer découverts à Niani (Guinée) datant du XIIIe au XVe siècle ont été soumis à une analyse chimique qui a révélé qu'ils contenaient du cuivre, du phosphore, du nickel, du tungstène, du titane et du molybdène, impuretés probablement présentes dans les minerais utilisés.»[11]

Spectrophotométrie

Cette technique a été utilisée pour l'analyse de vestiges anciens tels que les bronzes, la céramique, le mortier, les colorants, etc.

Divers facteurs rendent la spectrophotométrie particulièrement avantageuse par rapport à d'autres méthodes d'analyses de ces vestiges. Elle présente une sensibilité suffisante. Parallèlement, elle permet d'évaluer des proportions élevées (jusqu'à 20%) de la plupart des éléments. En outre, tous les éléments présents dans l'échantillon peuvent être décelés en enregistrant les raies spectrales sur une plaque photographique au cours d'une même émission. Il en résulte un document auquel il est possible de se référer ultérieurement. Une nouvelle variante de la spectrophotométrie est offerte par le Laser Milliprobe spectometer[12]. «L'analyse spectrographique de tous les

8. KOLTHOFF I.M., SANDELL E.B., MEEHAN E.J. et BRUCKENSTEIN S., 1969.
9. FARAG N. et ISKANDER Z., 1971, pp. 111-115; ISKANDER Z., pp. 59-71, *le Monastère de Phoebammon dans la Thebaïde*, vol. III, édité par BACHATLY, Le Caire, Société d'archéologie copte, 1961; ISKANDER Z. et SHAHEEN A.E., 1964, pp. 197-208; ZAKI A. et ISKANDER Z., 1942, pp. 295-313.
10. STROSS F.H. et O'DONNALL, 1972, pp. 1-16.
11. MUZUR A. et NOSEK E., 1974, p. 96.
12. HALL E.T., 1970, pp. 135-141.

« bronzes » nigérians naturalistes d'Ife a montré que ces objets ne sont pas en bronze mais en laiton. »[13]

Analyse par absorption atomique

Cette méthode convient parfaitement aux échantillons de matière inorganique (métaux, ciments, alliages, verre, glaçure, sels, etc.). En archéométrie, elle présente les avantages suivants : un degré élevé d'exactitude (environ 1 % d'erreur) peut être atteint en utilisant des échantillons de 5 à 10 mg ; il est possible de situer sur un même spécimen des éléments majeurs et mineurs ou simplement des traces ; enfin, cette technique est d'un usage courant. Les comparaisons entre les résultats de différents laboratoires en sont facilitées et les causes éventuelles d'erreurs expérimentales sont plus aisément contrôlables[14].

Fluorescence des rayons X

L'excitation d'un spécimen au moyen des rayons X est une méthode d'analyse fort utile. Le principe est le suivant : le bombardement d'un atome par des rayons à haute fréquence permet d'arracher un électron à une orbite interne, le vide créé sera comblé par un électron en provenance d'une orbite externe. La variation d'énergie entre les niveaux supérieur et intérieur provient de rayons secondaires ou fluorescents, caractéristiques des éléments composant le spécimen[15].

La force de pénétration des rayons X étant limitée, cette technique n'est utilisable que pour la surface des objets ; elle n'est donc applicable qu'à l'analyse de vestiges inorganiques tels le verre, la faïence et la poterie vitrifiée, l'obsidienne et la plupart des pierres. Toutefois, les objets métalliques anciens ont souffert de l'usure du temps ; or le métal vil qu'ils contiennent tend à affleurer. Aussi, l'analyse de leur seule surface par ce procédé risque-t-elle d'offrir des résultats très différents de ceux que révélerait une analyse de l'objet dans son entier[16].

Analyse par activation de neutrons

Cette technique consiste en l'irradiation par neutrons lents (ou thermiques) d'un groupe d'échantillons et de produits chimiques standard placé dans un réacteur nucléaire. Certains des isotopes qui en résulteront auront une existence suffisante pour émettre des rayons gamma. Dès lors que chaque radio-isotope émet des rayons gamma dont la longueur d'onde est caractéristique de chacun d'eux, l'analyse de cette longueur d'onde permet d'identifier les éléments composant le spécimen et de déterminer la concentration de ceux-ci, qu'il s'agisse des éléments majeurs ou de simples traces.

Beaucoup plus grande que celle des rayons X, la force de pénétration des neutrons et des rayons gamma permet donc, sur un échantillon donné, de s'attaquer à une épaisseur plus importante. Il en résulte que l'affleurement du cuivre en surface peut être ignoré dans les métaux[17].

13. Willett F., 1964, pp. 81-83.
14. Werner A.E.A., 1970, pp. 179-185.
15. Kolthoff I.M., Sandel E.B., Meehan E.J. et Bruckenstein S., 1969.
16. Hall E.T., 1970, pp. 135-141.
17. Hall E.T., 1970, pp. 135-141.

Au cours de telles analyses, il convient de veiller, lorsque l'échantillon examiné doit réintégrer le musée, à ce que la radioactivité résiduelle retombe à un niveau inoffensif dans un laps de temps raisonnable. A titre d'exemple, l'isotope de l'argent radioactif possède une survie de 225 jours; l'irradiation trop forte d'un objet d'argent empêcherait le retour de celui-ci au musée d'origine avant des centaines d'années[18]. De tels cas exigent que l'argent soit prélevé sur un spécimen donné par frottement à l'aide d'un petit disque de quartz rugueux. Ce quartz subit alors l'irradiation à l'intérieur du réacteur et l'analyse recherche l'argent, l'or, le cuivre, l'antimoine et l'arsenic habituels. Cette technique a été récemment appliquée, dans le cadre de l'archéologie africaine, à l'étude des perles de verre soumises à deux activations par neutron. Le premier bombardement a peu duré et l'on a aussitôt opéré la recherche des isotopes de courte période dans les perles; le second, intense et continu, pendant huit heures. Les perles ont été mises de côté, quelques jours, puis soumises à la recherche des isotopes de période moyenne; puis stockées à nouveau et testées pour les isotopes de longue période[19].

Sayre et Meyers ont publié une étude des nombreuses applications de cette technique en archéologie[20].

Objectifs de l'analyse archéométrique

Les principaux buts de la recherche scientifique et de l'analyse sont, en archéométrie, les suivants:

L'identification rigoureuse des objets

Il est indispensable que l'identification des vestiges archéologiques soit effectuée scrupuleusement; il importe que l'archéologue puisse en donner une description exacte dans les publications archéologiques et les guides de musées. L'identification précise de la substance des artefacts n'est pas moins importante, car de la nature véritable des substances examinées dépend généralement la portée des observations correspondantes. Les erreurs sont, malheureusement, loin de faire défaut dans la documentation archéologique antérieure; elles ont créé beaucoup de confusion. Le cuivre est parfois confondu avec le bronze, bien que la découverte et l'utilisation du bronze impliquent l'apparition d'une certaine révolution culturelle. Le bronze est, de son côté, parfois pris pour du laiton, ce qui peut fausser l'évaluation de l'ancienneté d'un objet; les premières productions de laiton remontent, en effet, à peu près au milieu du Ier siècle avant notre ère tandis que le bronze était connu et utilisé presque vingt siècles auparavant[21].

18. HALL E.T., 1970, pp. 135-141.
19. DAVISON C.C., 1973, pp. 73-74.
20. SAYRE E.V. et MEYERS P., déc. 1971, pp. 115-150.
21. CALEY E.R., 1948, pp. 1-8.

La plupart des erreurs d'identification provenant d'appréciations visuelles défectueuses, il convient de souligner que, pour éviter tout risque d'interprétation erronée, l'identification des vestiges archéologiques doit être établie à l'aide d'analyses chimiques ou fondées sur la diffraction des rayons X.

Traduction de mots anciens inconnus

Il arrive qu'une identification exacte permette de traduire des noms inconnus. Ainsi, à Saqqara, en Egypte, on a découvert dans la sépulture du roi Hor-Aha (Ire dynastie, environ – 3100), deux récipients de céramique. Sur chacun d'eux figuraient des hiéroglyphes correspondant au mot « seret » dont on ignorait le sens. L'analyse chimique a révélé que ces deux pots contenaient du fromage; on en déduisit que *seret* signifiait fromage[22]. Autre exemple: on a trouvé sur certaines statues de pierre des hiéroglyphes formant le mot « bekhen ». La pierre ayant été, en certains cas, reconnue pour du « grey-wacke » (schiste), mots qu'on retrouvait dans des textes relatifs au Ouadi-el-Hammamat[23] on en a conclu que *bekhen* était très probablement le schiste de Ouadi-el-Hammamat.

Détection de l'origine des vestiges archéologiques

La présence, en un site archéologique donné, de nombreux spécimens d'une substance d'origine étrangère paraît une indication manifeste de l'importation de cette matière par des voies artisanales ou commerciales. Lorsqu'il est possible de localiser les sources, le cheminement ne tarde pas à être reconstitué. On sait, par exemple, que l'on ne trouve pas d'obsidienne en Egypte; elle y était pourtant utilisée dès l'époque prédynastique (avant 3100 avant notre ère).

L'obsidienne de certains objets de cette époque a été examinée et comparée avec celle que produisent les pays voisins. Leurs caractéristiques s'apparentaient de très près à celles de l'obsidienne d'Ethiopie. Il était donc évident qu'ils avaient été importés de cette région et que des relations commerciales existaient de longue date entre les deux pays[24].

Dans la céramique, l'identification des « traces » grâce à l'activation par les neutrons ou à la fluorescence des rayons X permet l'étude des routes commerciales tant locales qu'internationales[25]. Des impuretés à l'état de traces dans le minerai de cuivre ou dans des artefacts de même métal peuvent aider à relier l'artefact au minerai ayant servi à sa fabrication[26].

La découverte de nickel dans un artefact de fer ancien permet de savoir si ce fer provient d'un météorite ou s'il a été manufacturé — le fer de météorite contenant toujours 4 à 20 % de nickel.

22. Zaki A. et Iskander Z., 1942, pp. 295-313.
23. Lucas A., p. 416, pp. 419-420.
24. Lucas A., 1962, p. 416, pp. 419-420.
25. Perlman I. et Isaro F., 1969, pp. 21-52.
26. Fields P.R., Milsted J., Henricksen E. et Ramette R.W., 1971, pp. 131-143.

Recourant à une émission spectroscopique, l'auteur a examiné le fameux poignard de Toutankhamon. Il a constaté que le fer de la lame contenait un pourcentage de nickel appréciable; le fer utilisé provenait donc d'un météorite.

Recherche de l'utilisation antérieure des objets examinés

Il est parfois difficile de retrouver à quel usage était destiné tel ou tel objet. Dans ce domaine, l'analyse chimique peut se révéler d'un grand secours. Ainsi, on a découvert en 1956 au Fayoum (Egypte), dans la tombe de Neferwptah (env. -1800), une grande jarre d'albâtre contenant quelque 2,5 kg d'une étrange substance. L'analyse chimique révéla qu'il s'agissait d'un composé contenant principalement, en parties à peu près égales, 48,25 % de galène (sulfide de plomb naturel) et 51,6 % de résine. Cette composition n'ayant jamais été rencontrée auparavant, on se perdit en conjectures sur sa présence dans la tombe. Cependant, l'examen des prescriptions médicales du papyrus Ebers permit de retrouver, sous le n° 402, « un nouveau (remède) pour faire disparaître les taches blanches apparues sur les deux yeux : du kohl noir (galène) et du khet'wa (résine) finement pulvérisés seraient mis dans les deux yeux ». Ce texte et la composition chimique de la substance découverte dans la jarre révélaient que Neferwptah souffrait probablement d'un leucome à l'un de ses yeux, peut-être aux deux. C'est pourquoi on l'avait dotée d'une quantité suffisante de ce médicament pour lui assurer la guérison[27].

Recherche des anciens procédés de fabrication

L'examen métallographique d'objets métalliques permet de retrouver les travaux et les industries chimiques des anciens. Les exemples suivants en offrent un aperçu :

Manufacture du bleu d'Egypte

Des spécimens de ce pigment bleu ont été soumis à des examens chimiques, microscopiques et à la diffraction des rayons X. On a été jusqu'à reproduire, expérimentalement, une « fritte »[28] bleue analogue. Ces différentes études révèlent qu'on obtenait ce bleu, dans l'antiquité, en chauffant à 840°C un mélange de sable ou quartz pulvérisé, de calcaire également pulvérisé, de malachite, et une coulée de sel ordinaire ou sel de soude[29].

Examen au microscope d'objets métalliques

L'examen métallographique d'objets métalliques permet d'indiquer s'ils ont été coulés ou martelés ou s'ils relèvent des deux techniques. L'examen d'un grappin de cuivre appartenant au bateau de Chéops, découvert en 1954

27. FARAG N. et ISKANDER Z., 1971, pp. 111-115.
28. Fritte : expression vieillie désignant le mélange de sable et de soude auquel on fait subir une demi-fusion, dans la fabrication du verre, de la céramique, etc (N.d.T.)
29. A. LUCAS, 1962, p. 416, pp. 419-420.

derrière la grande pyramide de Gizeh a fait ressortir les dendrites présentées par le métal ; celui-ci avait donc été martelé[30].

Examen des déchets d'embaumement

L'examen des déchets d'embaumement découverts à Saqqara, Louxor et Mataria (Egypte) a montré qu'ils contenaient une faible proportion de savons d'acides gras solides résultant de la saponification des graisses corporelles sous l'action de la soude pendant la momification. On en a conclu que les substances avaient servi à remplir momentanément les cavités du corps avant sa déshydratation en une masse de natrum[31] sur le lit de momification[32].

Creusets de vitrification (ou de « frittage »)

Les recherches entreprises à Ouadi el-Natrum dans les ruines d'une verrerie montrent que le verre a été manufacturé en Egypte pendant la période romaine. On peut distinguer deux étapes. Au cours de la première, on obtient la vitrification dans un creuset spécial, le creuset de frittage[33] en portant un mélange de silice pure (quartz), de bicarbonate de calcium, de natrum ou de cendre végétale, ou des deux, à une température inférieure à 1100°C. L'argile de ce creuset était riche en sable et en paille hachée menu. Au four, cette argile permettait la cuisson d'une poterie extrêmement poreuse — qualité recherchée par le verrier de l'Antiquité — car elle lui permettait de libérer le bloc de frittage en brisant le creuset qui, partant, ne servait qu'une fois.

Au cours de la seconde étape, les verriers ont obtenu un verre de bonne qualité et de couleurs variées. Les « frittes » étaient pulvérisées jusqu'à ce qu'on ait atteint une poudre homogène ; on les fractionnait en petites coulées. Certaines doses d'oxydes colorants, d'opacifiants ou de décolorants étaient ajoutées à chacune d'elles et la cuisson en était poussée jusqu'à complète fusion en vue d'obtenir la qualité de verre requise[34].

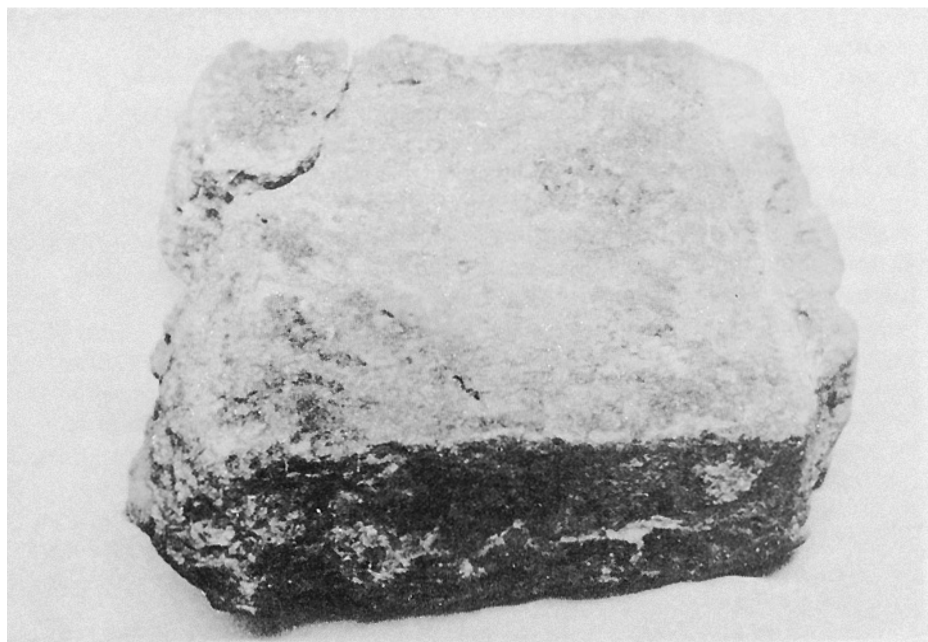
Tests d'authenticité

Pendant de nombreuses années, l'établissement de l'authenticité a dépendu des seuls critères historique et esthétique. Plus récemment, les immenses progrès de la recherche scientifique ont permis de juger avec plus d'assurance de l'authenticité d'un objet donné. Les techniques les plus sûres sont :

L'examen aux rayons ultra-violets

Ce procédé est particulièrement utile pour l'appréciation des ivoires et des marbres. Sous la lumière ultra-violette, les différentes qualités de marbre émettent des fluorescences différentes, et la surface des marbres anciens projette une couleur caractéristique bien éloignée de celle de calcites de même ordre mais plus récentes. De même, bien qu'elles ne soient plus

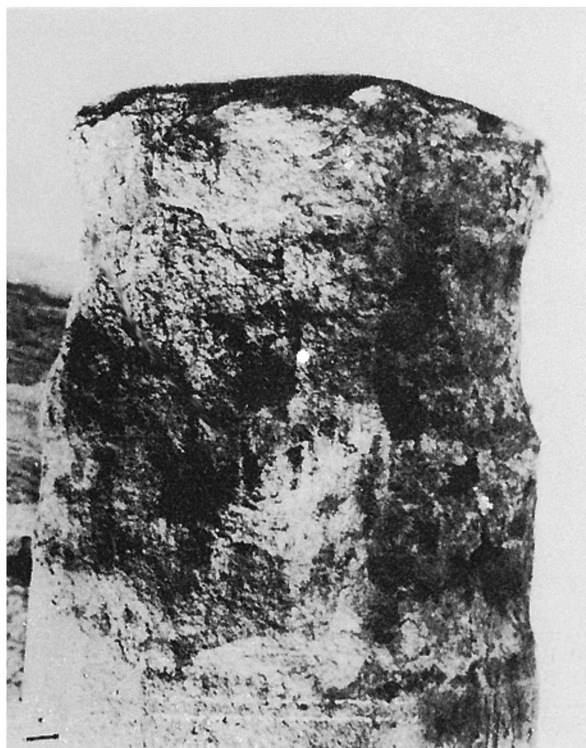
30. ISKANDER Z., 1960, pp. 29-61, 1re partie.
31. Natrum : carbonate de sodium cristallisé.
32. ISKANDER Z. et SHAHEEN A.E., 1964, pp. 197-208.
33. Frittage : vitrification préparatoire destinée à éliminer les éléments volatils (N.d.T.).
34. SALEH S.A., GEORGE A.W. et HELMI F.M., 1972, pp. 143-170.



1

1. Bloc de vitrification, montrant la surface supérieure plane, les parois latérales et une partie du creuset adhérant encore à la paroi de droite.

2. Base de l'une des colonnes de grès du temple de Bouhen. On notera l'effritement, dû à l'efflorescence, de la couche superficielle.



2

visibles à la lumière habituelle, les retouches ou réparations apportées à des objets d'ivoire ou de marbre, voire à des peintures, deviennent frappantes sous les radiations ultra-violettes. Rayons X et infra-rouges ne sont pas moins utiles pour repérer les faux[35].

L'examen de l'usure superficielle

En général, les métaux anciens se corrodent lentement; avec le temps, l'usure donne naissance à une pellicule homogène. Dans le cas d'objets métalliques falsifiés, un enduit artificiel passé à la surface est censé leur donner un cachet ancien. Il « tient » généralement fort mal et cède à des solvants tels que l'eau, l'alcool, l'acétone ou la pyridine. En outre, cette addition factice ne comporte le plus souvent qu'une seule couche et se distingue aisément de la pellicule naturelle qui, sur les objets de cuivre et de bronze, se dédouble généralement en un premier film interne et rouge d'oxyde de cuivre et un second, externe et vert, de carbonate, sulfate ou chlorate de ce même métal. Il est difficile de reproduire cette dissolution de telle sorte qu'elle puisse abuser le chimiste averti d'un musée archéologique.

Analyse de la substance de l'objet

L'analyse du grain de la faïence égyptienne antique illustre fort bien les mérites de cette technique. Alors que le grain de la faïence ancienne anthentique est, en Egypte, composé de quartz vitrifié, celui des imitations modernes est généralement constitué d'argile, de kaolin ou de porcelaine. L'identification est donc rapide et sûre. Autre exemple: des procédés d'affinage adéquats ayant fait défaut aux techniques métallurgiques de l'Antiquité, les métaux anciens contiennent certaines impuretés — arsenic, nickel, manganèse, etc. Il suffit, par conséquent, de prélever sur l'artefact suspect un discret échantillon et de le soumettre à la fluorescence des rayons X ou à l'activation des neutrons: l'absence de ces impuretés à l'état de traces dévoilera très probablement la supercherie.

Identification, en peinture, des pigments et colorants

Les techniques microchimiques permettent d'identifier avec une certaine précision les pigments utilisés dans un tableau. Lorsque le pigment figure parmi les colorants de récente création, l'âge du tableau est contestable. A titre d'exemple, l'examen par Young d'un portrait de profil attribué à un peintre du XVe siècle, a fait ressortir que sa pigmentation bleue était due à de l'outremer synthétique, dont la découverte et l'utilisation en tant que pigment ne dataient que du XIXe siècle; quant à la blanche, elle provenait de l'oxyde de titane, inconnu avant 1920 dans le monde de la peinture. Ce portrait était donc un faux[36].

Examen de la patine et du poli superficiels

La plupart des pierres acquièrent, avec le temps, une patine superficielle: le vernis du désert. Ce phénomène est dû à l'affleurement progressif des

35. CALEY E.R., 1948, pp. 1-8.
36. YOUNG W.J., 1958, pp. 18-19.

sels de fer et de manganèse qui s'oxydent à la surface en constituant une sorte de patine ou d'épiderme. Formant corps avec la pierre, cette patine se confond avec la surface. Il est malaisé de l'éliminer, que ce soit par lavage avec un solvant neutre ou par raclage. Il n'en est que plus facile de distinguer une surface authentiquement ancienne d'une autre récemment taillée, même dotée d'une patine artificielle.

En dehors de la patine naturelle, les vestiges de sculpture et de polissage anciens offrent un autre moyen de juger de l'authenticité. Ces traces apparaissent encore, sous la patine superficielle de la pierre ou du métal, comme des lignes aux intersections irrégulières. Les peuples de l'Antiquité n'ayant disposé ni de rapes pour la sculpture ni de limes fines ou de toile émeri pour le ponçage, on les distingue sans peine des traits parallèles et réguliers, indices d'un polissage récent.

Epreuve de la thermoluminescence de la céramique

Tout autant que le sol dans lequel elle est enterrée, la céramique contient un pourcentage extrêmement faible d'éléments radioactifs. Ces éléments émettent des radiations dont, au cours des millénaires, les électrons s'accumulent dans la substance de la céramique. En portant celle-ci à une température supérieure à 500°C, les électrons accumulés donnent une thermoluminescence qui varie selon l'âge de la céramique. La thermoluminescence permet donc aux conservateurs de musées de juger en connaissance de cause de l'authenticité d'une poterie donnée. L'échantillon nécessaire peut être prélevé au moyen d'un forage discret; la poudre qui en résulte est chauffée, dans l'obscurité, à plus de 500°C. S'il se produit une thermoluminescence, l'antiquité de la céramique est démontrée; dans le cas contraire, il s'agit d'un faux[37].

Techniques de datation

Différentes techniques scientifiques permettent d'effectuer la datation des objets anciens. Voici les principales:

Datation approximative par l'analyse archéométrique

L'analyse de spécimens appartenant à un même groupe d'échantillons (mortiers, verre, faïence, métaux, pigments) mais remontant à des époques différentes donne des résultats qui peuvent être utilisés comme indice et suggérer approximativement l'âge, encore inconnu, d'autres spécimens. Les exemples suivants en apportent confirmation.

Datation au moyen de perles de verre en Afrique de l'Ouest

Les perles *akori* dichroïques, qui paraissent bleues à la lumière réfléchie et vertes sous la lumière transmise, ont été soumises à une analyse par fluorescence des rayons X. Celle-ci permet de les classer en deux groupes, A et B. Les spécimens du groupe A sont plus pauvres en plomb (– 0,05 %) et

37. AITKEN M.J., 1970, pp. 77-88.

en arsenic (– 0,05 %) que ceux du groupe B dans lequel le pourcentage de plomb est d'environ 27 % et celui d'arsenic de 2 %. La différence relative au manganèse est plus faible (groupe A: 0,3 ± 0,1 %, groupe B: env. 0,05 %). Autres éléments détectés: fer, cobalt, zinc, rubidium, strontium, étain, antimoine et barium, pour lesquels aucune différence notable n'a été relevée. On trouve, en Afrique de l'Ouest, les perles du groupe A sur des sites insulaires relativement anciens (430-1290 de notre ère), tandis que celles du groupe B apparaissent uniquement dans un cadre plus récent. La découverte de ces perles dans une tombe ou une strate donnée permet donc d'en augurer l'âge avec plus ou moins de précision[38].

Datation des peintures rupestres par analyse de leurs liants albuminoïdes

Il est possible d'évaluer l'âge des peintures en recensant le nombre des acides aminés de leurs liants albuminoïdes après hydrolyse. Ce procédé a permis de déterminer l'âge de 133 peintures rupestres de l'Afrique du Sud-Ouest avec une marge d'erreur de 20 %. La « Dame Blanche » (the « White Lady ») de Brandberg paraît dater de 1200 à 1800 ans. Les peintures du Limpopo se situent entre 100 et 800. Les échantillons de Drakenberg s'étalent entre 60 et 800. Le nombre d'amino-acides identiques décroît avec l'âge de la peinture de 10 (dans des coagulants de 5 à 10 ans d'âge) à 1 (dans des substances vieilles de douze à dix-huit siècles)[39].

Datation par analyse des mortiers

L'analyse des différents mortiers utilisés en Egypte montre que le mortier de chaux n'apparaît pas avant Ptolémée Ier (323-285 avant notre ère)[40]. Tout monument dont le matériau (pierres ou briques) a été assemblé à l'aide de ce mortier est donc postérieur à 323 avant notre ère.

Datation au radiocarbone

Principe

Lorsque les rayons cosmiques frappent les atomes de l'air dans les hautes couches de l'atmosphère, ils les désintègrent en fragments minuscules au nombre desquels se trouve le neutron. Les neutrons produits bombardent l'atome dont l'atmosphère est le plus riche, l'azote de masse 14, et le convertissent en carbone de poids atomique 14. Ce carbone 14 nouvellement formé est radioactif; il se combine avec l'oxygène de l'air pour former du 14 CO^2 et se mélange avec le dioxyde de carbone ordinaire qui contient principalement des atomes de carbone de masse 12 (99 %) et 13 (1 %). Ce carbone 14 pénètre dans les végétaux avec les éléments de carbone ordinaires 12 CO^2 et 13 CO^2 formant leurs tissus, suivant le processus de la photosynthèse. Dès lors que les animaux se nourrissent de plantes, « tout l'ensemble du monde animal et végétal doit être légèrement radioactif par suite de la présence d'une propor-

38. DAVISON C.C., GIAUQUE R.D. et CLARK J.D., 1971, pp. 645-649.
39. DENNINGER E., 1971, pp. 80-84.
40. LUCAS A., 1962, pp. 416 et 419-420.

tion infime de C 14 (approximativement 1 atome de C 14 pour un million de millions d'atomes de carbone ordinaire). Le dioxyde de carbone atmosphérique entre également dans la composition des océans sous forme de carbonate. Il est donc vraisemblable que l'eau de mer est, elle aussi, légèrement radioactive ainsi que tous les coquillages et dépôts qu'elle contient. »[41]

A la mort, la matière organique ancienne est censée avoir possédé la même radioactivité que la matière organique vivant présentement. Mais, après la mort, survient l'isolation — autrement dit, tout apport ou échange de radiocarbone est interrompu et le C 14 commence à se dégrader ou plutôt, suivant l'expression du professeur Libby, « l'horloge au radiocarbone se met en marche »[42]. Si après l'avoir mesurée, on compare la radioactivité du spécimen de jadis avec celle d'un échantillon-témoin moderne, il sera possible, en tenant compte de la longévité du C 14[43] de calculer l'âge du spécimen ancien en résolvant l'équation relative au déclin de la radioactivité.

Matières propices à la datation radioactive

Cette technique est applicable à des matières organiques (bois, charbon, os, cuir, tissus, végétaux, aliments, coquillages, etc.), mais avant tout aux plantes annuelles telles que les roseaux, les céréales, l'herbe ou le lin. Lorsqu'ils ont été recueillis, les échantillons ne doivent être soumis à aucun traitement chimique mais aussitôt isolés dans des bocaux de verre ou des sacs de nylon afin d'éviter tout contact éventuel avec d'autres matières organiques. Le processus s'effectue en cinq temps: épuration de l'échantillon, combustion, épuration des gaz de dioxyde de carbone obtenus, enfin, dénombrement des particules émises

Résultats et perspectives

Une étude comparée portant sur des échantillons témoins et des datations effectuées au carbone radioactif[44] a permis de vérifier la précision de cette méthode. La méthode historique la plus ancienne et la plus connue étant la chronologie égyptienne, il a été décidé, à un niveau international, de mesurer le carbone radioactif d'une longue série d'échantillons égyptiens, minutieusement datés, appartenant à l'époque s'étendant de la Ire à la XXXe dynastie, (environ – 3100 à – 378/341). Différents laboratoires en ont encore pris la datation en utilisant les périodes de radioactivité du carbone correspondant à 5568 ans, ou, pour plus de précision, à 5730 ± 40 ans. Les résultats obtenus ont indiqué que la datation opérée à l'aide de la période radioactive 5730 correspond à la chronologie historique jusqu'au règne du roi Senousret (ou Sésostris), environ – 1800, mais la datation des échantillons antérieurs a suscité de nombreuses controverses. Cependant, l'application de la méthode de correction Stuvier-Suess aux échantillons antérieurs à – 1800 permet d'obtenir des résultats correspondant à la chronologie archéologique à 50 ou 100 ans

41. AITKEN M.J., 1961, x plus 181 p.
42. LIBBY W.F., 1970, pp. 1-10.
43. La longévité ou période du C 14 (durée de la désintégration de la moitié du corps radioactif) est évaluée à 5568 ans ou, pour être plus précis, 5730 ± 40 ans.
44. BERGER R.; 1970, pp. 23-36; EDWARDS I.E.S.; 1970, pp. 11-19; MICHAEL H.N. et RALPH E.K., 1970, pp. 109-120; RALPH E.K., MICHAEL H.N. et HAN M.G., 1973, pp. 1-20

près[45]. A titre d'exemple, le laboratoire de recherche du British Museum a procédé à la datation de roseaux provenant du Mastaba (sépulture) de Qaa, Ire dynastie, à Saqqara. La date obtenue au carbone 14 est – 2450 ± 65 après correction, ce qui coïncide avec la date historique, 2900 avant notre ère[46]. On estime actuellement que la diminution du champ magnétique terrestre[47] et les variations d'intensité du vent solaire, qui font obliquer les rayons cosmiques, sont les causes principales des déviations constatées[48]. En outre, la durée de la période du radiocarbone ne paraît pas fermement établie. On est à la recherche d'autres causes et de nombreux laboratoires travaillent dans cette voie.

La réponse connue, il sera possible d'apporter plus de précision à la datation de vestiges de l'Antiquité antérieurs à 1800 avant notre ère. En attendant, les évaluations conventionnelles au radiocarbone des vestiges organiques devront être soumises à la correction indiquée.

Datation au potassium-argon

La limitation de la datation au carbone 14 aux environs de – 70 000 ans crée un grand vide dans la chronologie de l'évolution biologique et géologique jusqu'à près de – 10 millions d'années, alors qu'il devient possible d'appliquer certaines méthodes géologiques radioactives, telles le taux de transformation de l'Uranium 235 en plomb 207, soit 710 millions d'années, ou encore le Rubidium 87 en Strontium 87, soit 13 900 millions d'années. Jusqu'à un certain point, ce vide peut être comblé grâce à l'application de la datation au potassium argon[49]. En fait, cette méthode est surtout utilisée pour la datation des âges géologiques reculés, en utilisant des éléments importants d'une substance de texture relativement fine (mais non inférieure à 100 microns) et ne contenant que peu d'argon atmosphérique. Il est possible de l'appliquer à des âges relativement plus récents, ce qui permettrait le contrôle des résultats obtenus grâce au C 14[50].

Principe de base

Tel que nous le trouvons dans la nature, le potassium contient 93,2% de potassium 39, 6,8% de potassium 41 et 0,0118% de potassium 40. Au moment de la formation de la terre, le taux de potassium 40 était d'environ 0,2% mais il s'est en grande partie dégradé en donnant deux dérivés: le calcium 40 et l'argon 40. La très longue période du potassium 40 (1330 millions d'années) lui permet de subsister encore à un taux très faible, de l'ordre de 0,0118%. Sur 100 atomes de potassium 40 qui se dégradent, 89 se transforment en calcium 40 par disparition des radiations bêta et deviennent

45. BEERGER R., 1970, pp. 23-36; MICHAEL H.N. et RALPH E.K.; 1970, pp. 109-120; RALPH E.K., MICHAEL H.N. et HAN M.G., 1973, pp. 1-20; STUVOER M. et SUESS H.E., 1966, pp. 534-540.
46. EDWARDS I.E.S., 1970, pp. 11-18.
47. BUCHA V., 1970, pp. 47-55.
48. LEWIN S.Z., 1968, pp. 41-50.
49. AITKEN M.J., 1961.
50. GENTNER W. et LIPPOLT H.J., 1963, pp. 72-84.

de l'argon 40 par suite de la capture des particules bêta. L'argon est un corps gazeux emprisonné dans le grain du minerai[51].

La datation au potassium-argon est la plus utilisée pour les raisons suivantes :

— Le potassium présent dans l'écorce terrestre représente en poids 2,8 %. C'est donc l'un de ses éléments les plus abondants. En outre, il est présent dans presque tous les corps composés.

— La longue survie du potassium permet la formation d'argon 40 dans certains minéraux au cours des périodes intéressantes du point du vue géologique. En calculant la concentration de l'argon 40 radioactif et la somme de potassium contenu dans un minéral, il est possible de déterminer l'âge de celui-ci à l'aide d'une certaine équation relative à la dégradation de la radioactivité[52].

Problèmes à résoudre par la datation au potassium-argon

La datation au radiocarbone a récemment été utilisée pour calculer la constante de premier ordre *in situ* pour la racémisation de l'acide aspartique dans les os anciens. Une fois la réaction de racémisation étalonnée pour un site, cette réaction peut être utilisée pour dater d'autres os du gisement. Les âges calculés grâce à cette méthode correspondent bien à ceux que l'on obtient par la datation au radiocarbone. Ces résultats prouvent que la réaction de racémisation est un instrument chronologique important pour la datation des os qui sont soit trop anciens soit trop petits pour pouvoir être datés au radiocarbone. Pour donner un exemple de l'application de cette technique à la datation des fossiles humains, un morceau de l'homme de Rhodésie provenant de Broken Hill (Zambie) a été analysé et on lui a attribué provisoirement un âge d'environ 110 000 années[53]. La datation au potassium-argon des périodes du Pliocène et du Pléistocène doit permettre l'établissement d'une chronologie absolue situant les origines de l'homme, l'âge des fossiles dont l'existence coïncide en divers points du globe, l'origine des « *tektites* », etc. La datation au potassium-argon a servi pour déterminer, à Olduvai, l'âge des couches de basalte et de celles du tuf qui les recouvraient dans l'espoir de préciser l'âge exact des restes du Zinjanthrope découverts au fond de la première couche de tuf, dans le « *Bed I* ». Curtis et Evernden ont conclu que ces basaltes d'Olduvai datent d'au moins quatre millions d'années ; néanmoins, ils seraient impropres à une datation précise par suite d'altérations chimiques visibles dans la partie mince de tous les basaltes datés à Olduvai, à l'exception de ceux que l'on peut associer avec l'industrie, plus ancienne, des « *pebble-tools* » (galets aménagés). L'opinion de Gentner et de Lippolt sur les différents résultats obtenus est la suivante : « Dès lors qu'il n'existe pas d'autres incompatibilités entre les datations respectives des basaltes et du tuf qui les recouvre, il n'est pas impossible que l'âge du Zinjanthrope soit de l'ordre de 2 millions d'années. »[54]

51. GENTNER W. et LIPPOLT H.J., 1963, pp. 72-84 ; HAMILTON, 1965, pp. 47-79.
52. GENTNER W. et LIPPOLT H.J., 1963, pp. 72-84
53. BADA J.L. ; SCHROEDER R.A. ; PROTSCH R. et BERGER R., 1974, p. 121.
54. Cf. note 1.

Datation archéo-magnétique

Pour donner une idée simplifiée de cette technique, il convient d'aborder les points suivants :

Paléomagnétisme

Il s'agit de l'étude du magnétisme rémanent dans les vestiges archéologiques. Celle-ci est fondée sur le fait que le champ magnétique terrestre change continuellement de direction et d'intensité. Des observations couvrant les cinquante dernières années indiquent que le champ magnétique se déplace vers l'ouest de 0°2 de longitude par an[55]. Des recherches archéomagnétiques fondées sur le calcul de la magnétisation rémanente dans les terres cuites archéologiques et les roches montrent que par rapport à une intensité actuelle de 1, l'intensité magnétique de la terre a atteint son maximum, aux environs de 400 à 100 avant notre ère, avec 1,6 et son minimum vers – 4000 avec 0,6[56]. Ces effets ou variations en direction et en intensité sont appelés « variation séculaire ». De nature régionale, celle-ci constitue la base de la datation magnétique dès lors que les variations du champ magnétique terrestre laissent leur trace dans la céramique sous forme de magnétisme thermo-rémanent (t.r.m.).

Application du t.r.m. à la datation archéologique

Pour dater, à l'aide du magnétisme, de l'argile cuite demeurée *in situ* depuis la cuisson, il convient tout d'abord d'établir le comportement du champ géomagnétique par des mensurations effectuées dans la région choisie par l'emploi de la méthode, sur des structures archéologiques d'âge connu. Les résultats seront portés sur une courbe figurant la variation séculaire dans cette région pendant une longue période. La connaissance de la direction du champ magnétique enregistrée dans une argile cuite d'âge inconnu dans cette même région permettra de déterminer sa date de cuisson par comparaison avec cette courbe de la variation séculaire.

Les spécimens les plus appropriés à la datation magnétique sont des argiles cuites provenant de fours et de foyers restés sur place jusqu'à nos jours. Faute d'un magnétomètre portatif qui faciliterait le calcul *in situ* de la direction du champ géomagnétique, les échantillons doivent être apportés jusqu'à un laboratoire possédant un magnétomètre. Il est essentiel que sur chaque échantillon figure son orientation originale, afin qu'elle serve de référence quant à la direction de son propre magnétisme rémanent. Dans la pratique, l'opération consiste à enduire l'objet de plâtre de Paris, en prenant soin que la surface supérieure de ce moule soit horizontale et qu'elle indique le nord géographique avant que l'échantillon ne soit détaché. Ainsi est-il possible de déterminer simultanément l'ancienne déclinaison (D) et l'ancien angle d'inclinaison (I)[57]. En vue de remédier aux anomalies, il convient de

55. AITKEN M.J., 1961 ; COOK R.M., 1963, pp. 59-71.
56. BUCHA V., 1970, pp. 47-55 ; BUCHA V., 1971, pp. 57-117
57. AITKEN M.J., 1970, pp. 77-88.

se munir d'au moins une demi-douzaine d'échantillons prélevés de préférence en divers endroits de la structure archéologique, tout en tenant compte d'une certaine symétrie[58].

Des résultats archéomagnétiques relatifs à la déclinaison et à l'inclinaison ont été obtenus pour l'Angleterre, la France, le Japon, l'Islande et la Russie. A ma connaissance, la méthode n'a pas encore été tentée en Afrique. On espère qu'elle le sera sous peu, d'autant qu'elle a beaucoup progressé au cours des toutes dernières années.

Datation par thermoluminescence

La thermoluminescence est l'émission de lumière qui se produit lors du chauffage intense d'une substance donnée. Elle diffère totalement de l'incandescence (obtenue en portant un corps solide au rouge) et résulte d'une libération de l'énergie accumulée sous forme de neutrons emprisonnés dans la matière chauffée.

Origine

Toute céramique ou porcelaine contient de faibles proportions de composants radioactifs (quelques millionièmes d'uranium et de thorium et quelques centièmes de potassium). En outre, le sol proche de l'endroit où ont été découvertes les céramiques peut contenir des impuretés; des rayons cosmiques ont pu le pénétrer et émettre des radiations qui bombardent les matières cristallines, tel le quartz dans la poterie. L'ionisation qui en résulte produit des électrons qui peuvent devenir prisonniers de la structure cristalline. Ces « pièges à électrons » sont *métastables* et, lorsque l'on chauffe l'échantillon de céramique, ils disparaissent en libérant l'excès d'énergie sous forme de photons. L'intensité de lumière, la thermoluminescence, dépend directement de l'âge de la poterie. Elle dépend aussi de la nature particulière des générateurs de thermoluminescence présents dans la poterie et les environs immédiats de l'endroit où elle a été découverte[59]. La mensuration des éléments d'uranium et de potassium contenus dans le fragment de poterie et le sol avoisinant permet de calculer l'intensité des radiations qu'il a reçues chaque année. En principe, l'âge est déterminé au moyen de l'équation suivante[60]:

$$\text{Age} = \frac{\text{intensité des radiations accumulées}}{\text{intensité des radiations annuelles}}$$

Précision du résultat et perspective

De nos jours, les résultats sont exacts à ± 10 % près. Ils sont donc quelque peu inférieurs à ceux que fournit la datation au radiocarbone. La cause en est attribuable à de nombreuses incertitudes relatives aux cir-

58. Cook R.M., 1963, pp. 59-71.
59. Aitken M.J.; 1970, pp. 77-88; Hall E.T., 1970, pp. 135-141.
60. Aitken M.J.; 1970, pp. 77-88

constances dans lesquelles l'objet étudié a été enterré, au degré d'humidité du sol avoisinant dont dépend l'intensité relevant des radio-isotopes du fragment de poterie. On peut espérer que les recherches ultérieures permettront de résoudre ces difficultés; mais différentes raisons d'ordre pratique donnent à penser que l'amélioration des résultats ne dépassera guère ± 5 %[61].

Néanmoins, malgré ce manque d'exactitude, cette technique l'emporte sur la datation au radiocarbone du fait que la poterie est plus abondante dans les sites archéologiques que ne le sont les matières organiques; d'autre part, l'événement qu'il convient de dater est la cuisson de la poterie, alors que la datation au radiocarbone d'un échantillon de bois ou de charbon tend à situer l'abattage d'un arbre et non la date de son utilisation ultérieure.

En Egypte, cette technique trouvera de vastes débouchés. Jusqu'ici les cultures néolithiques et prédynastiques ont été, le plus souvent, datées d'après le type de céramique qui les caractérisait, conformément au *Séquence Dating System*, inventé par Flinders Petrie[62]. Grâce à la thermoluminescence, il sera désormais possible de déterminer l'âge exact de ces cultures.

Techniques utilisées dans la prospection archéologique

Le but essentiel de l'emploi de techniques scientifiques dans la prospection du sol est la recherche de l'information sur des sites archéologiques ensevelis, pour préparer ou pour remplacer les fouilles. Il s'agit d'économiser le maximum de temps, d'effort et de frais. La recherche archéologique au moyen de méthodes scientifiques fait appel aux techniques suivantes:

Photographie aérienne

Elle est surtout employée pour l'identification d'une structure donnée d'après son tracé géométrique. Elle a deux utilisations principales: elle permet une vue plus cavalière, et partant plus claire, des points où les traces ou esquisses en affleurement paraissent s'assembler pour former un dessin plus évocateur[63]. L'étude des photographies aériennes permet donc de définir les zones qu'il convient d'explorer en vue d'obtenir une idée d'ensemble d'une structure archéologique. Cette méthode a servi en Egypte, à Louxor, pour l'étude des temples de Karnak, la superficie du site étant d'environ 150 hectares. Une autre utilisation permet de révéler l'existence de vestiges archéologiques recouverts par des terres cultivées, grâce aux marques végétales. Véritables empreintes, ces marques résultent elles-mêmes de

61. AITKEN M.J., 1970, pp. 77-88.
62. PETRIE W.M.F., 1901.
63. LININGTON R.E., 1970, pp. 89-108.

la variation de l'humidité dans les sols. La végétation au-dessus d'un mur de pierre enseveli, se distingue faiblement par une ligne plus claire, tandis qu'au-dessus d'un fossé comblé, elle est plus riche et apparaît donc plus foncée. La configuration géométrique de ces marques permet d'identifier les ruines ensevelies et d'en entreprendre l'exploration[64].

Analyse du sol

On peut généralement situer les vestiges d'anciennes cités habitées et de cimetières en analysant le sol. Le phosphate de calcium étant le constituant principal du squelette et des différents déchets et détritus laissés par l'homme, son pourcentage sera naturellement plus élevé dans les terrains jadis habités ou dans ceux qui ont jadis servi de cimetières. Aussi les limites de ces secteurs archéologiques seront-elles fixées grâce à l'analyse d'échantillons de sol prélevés à distances régulières afin de déduire leur taux de phosphate.

Analyse du pollen

La pollinisation des plantes en fleurs est généralement due à l'action des oiseaux, des insectes ou du vent. Les fleurs dont la pollinisation est l'effet de l'action du vent produisent de grandes quantités de grains de pollen dont la plupart tombent sur le sol sans avoir été engagés dans le processus de fécondation. En règle générale, ces grains se décomposent, mais s'il arrive qu'ils tombent sur un sol approprié, boue ou tourbière, ils peuvent se fossiliser; il est alors aisé de les examiner au microscope. L'identification et l'énumération des divers types de pollen présents dans un échantillon peut acquérir de l'importance en archéologie par suite des moyens d'information qu'elles offrent sur l'environnement écologique dans lequel ont été situés des vestiges humains et des artefacts; et la connaissance de cet environnement peut, à son tour, indiquer le mode de vie qui prédominait à cette époque.

Cependant l'analyse du pollen ne peut servir de technique de datation que si les échantillons du pollen peuvent être rattachés à une chronologie fondée sur une méthode de datation directe telle que celle du radiocarbone.

Pour de plus amples détails sur cette technique, voir Faegri et Iversen[65] et Dimbleby[66].

Etude de la résistivité électrique

C'est la première technique géophysique qui ait été adaptée à l'archéologie. Elle consiste à envoyer une tension électrique dans le sol et à mesurer la résistance au courant électrique. La résistance dépend de la nature du sol, de la quantité d'eau retenue dans ses pores et de son taux de sels solubles.

64. AITKEN M.J., 1961.
65. FAEGRI K. et IVERSEN J., 1950.
66. DIMBLEBY G.W., 1963, pp. 139-149

Des roches dures et compactes telles que le granit et la diorite possèdent une résistivité très élevée par rapport à celle du sol argileux. Aussi l'étude de la résistivité s'appliquera-t-elle principalement à la détection de structures en pierres ensevelies sous une terre boueuse ou de structures creusées dans le roc et remblayées[67].

Le système normalement adopté dans cette méthode consiste à introduire quatre sondes en métal dans le sol, à faire passer le courant entre les deux sondes extérieures et à mesurer la résistivité entre les deux autres. La valeur de la résistance obtenue est une moyenne approximative pour la matière située au-dessous des sondes intérieures et à une profondeur d'environ 1,5 fois la distance entre elles, tant que cette matière est passablement homogène[68].

Normalement, presque toutes les applications de l'étude de la résistivité consistent à tracer des lignes de mesure en conservant le schéma de connexion et les mêmes distances afin de déterminer des changements dans les valeurs de résistivité. Souvent, ces lignes sont combinées pour former dans leur ensemble une grille rectangulaire de valeurs, et la localisation de structures enterrées est indiquée par les parties fournissant des valeurs anormales.

Cette technique a été partiellement remplacée par la prospection magnétique, par suite des inconvénients qu'elle présente, notamment la lenteur de l'examen, et le fait que les résultats sont affectés par les effets climatiques à long terme, à quoi s'ajoute que l'interprétation des résultats tend à être difficile, sauf dans les cas les plus simples[69].

Examen magnétique

C'est actuellement la technique la plus répandue dans la prospection archéologique. Elle consiste à mesurer l'intensité du champ magnétique terrestre en des points situés au-dessus de l'actuelle surface du site à prospecter. Les variations de ces mesures peuvent révéler la présence de structures archéologiques. Cette technique permet de détecter des traces souterraines de fer, des constructions en terre cuite, des fours, par exemple, ou des puits remblayés creusés dans le roc, ou encore des structures en pierre enfouies dans un sol argileux.

Les objets de fer enterrés provoquent des variations très importantes ; pour le reste, les variations sont beaucoup plus faibles. La technique de l'étude magnétique ne peut être, par conséquent, d'aucune utilité si l'instrument de détection n'est pas suffisamment sensible aux très petites variations ; de plus il doit être rapide et facile à manipuler[70]. L'*Archaeological Research Laboratory* de l'Université d'Oxford a réussi à mettre au point un magnétomètre à protons qui répond à toutes ces exigences[71]. Il

67. AITKEN M.J., 1961.
68. LININGTON R.E., 1970, pp. 89-108.
69. LININGTON R.E., 1970, pp. 89-108.
70. AITKEN M.J., 1963, pp. 555-568.
71. AITKEN M.J., 1961.

est composé de deux parties: la bouteille de détection et l'enregistreur. La bouteille de détection est portée par un trépied en bois et un opérateur la déplace d'un point à l'autre de la surface à étudier. Un autre opérateur contrôle l'enregistreur et trace, avec les mesures, un plan dont l'interprétation aboutira à montrer la situation et les grandes lignes des éléments archéologiques contenus dans le sol[72]. D'autres types de magnétomètres ont été perfectionnés, notamment le magnétomètre différentiel à protons, le « fluxgate gradiometer »[73] le magnétomètre à césium, le magnétomètre à pompage de résonance électronique[74]. Chacun d'eux possède certains avantages; mais l'appareil le plus utile dans presque tous les cas est cependant le magnétomètre différentiel à protons.

La méthode magnétique a plusieurs avantages sur la résistivité; elle est plus simple, plus rapide, et ses résultats sont plus faciles à interpréter[75].

Sondage des pyramides égyptiennes au moyen de rayons cosmiques

Les rayons cosmiques consistent en un courant de particules chargées électriquement, appelés « mésons mu » ou « muons ». Ces rayons atteignent la terre, avec une intensité égale, depuis tous les points du ciel. Chaque mètre carré est pénétré par quelque 10 000 muons par seconde, quelle que soit sa direction. Les rayons cosmiques possèdent une très forte puissance de pénétration, très supérieure à celle des rayons X; leur vitesse est presque égale à celle de la lumière.

Le sondage des pyramides au moyen de ces rayons repose sur le fait que les muons perdent de l'énergie en traversant la matière. La perte d'énergie (ou absorption de muons) est proportionnelle à la densité et à l'épaisseur de la matière à travers laquelle elle passe. L'intensité ou la quantité des rayons cosmiques qui pénètre peut être évaluée au moyen d'un appareil connu sous le nom de « chambre à étincelles » que l'on installe dans une chambre souterraine à l'intérieur de la pyramide. Des muons ayant traversé un vide (ou une chambre, ou un passage inconnu) seront ralentis à un degré moindre que ceux qui auront passé à travers le roc solide; les rayons cosmiques ayant franchi un vide seront donc plus intenses, et la chambre à étincelles le fera apparaître. A l'aide de deux chambres à étincelles orientées horizontalement et distantes l'une de l'autre de 30 cm environ dans le sens vertical, il est possible non seulement de détecter n'importe quelle chambre secrète, mais aussi de la localiser à quelques mètres près. On conduira dès lors les fouilles dans cette direction pour atteindre le vide ou la chambre annoncée par les rayons.

Le sondage a débuté dans la Seconde Pyramide, celle du roi Chéphren, de la IVe dynastie (– 2600). Les renseignements ont été analysés par un ordi-

72. AITKEN M.J., 1961.
73. HALL E.T., 1965, p. 112.
74. SCHOLLAR I., 1970, pp. 103-119.
75. LININGTON R.E., 1970, pp. 89-108.

nateur et les résultats publiés le 30 avril 1969. Ils révèlent deux faits importants : la chambre mortuaire du roi ne se situe pas exactement au centre de la base de la pyramide ; elle est décalée de quelques mètres vers le nord. Cette découverte concorde avec les résultats obtenus grâce à l'étude magnétique et constitue par conséquent la preuve de la validité de cette technique de sondage des pyramides. En outre, le tiers supérieur de cette pyramide ne comporte ni chambres ni couloirs inconnus.

L'expérience a été répétée en utilisant un autre appareil conçu de manière à explorer la pyramide entière. L'analyse des résultats indique que celle-ci ne contient aucun vide inconnu. Ce fait a confirmé les prévisions archéologiques.

Techniques de conservation

Le but de cet exposé n'est plus de décrire les méthodes techniques employées pour la conservation des artefacts composés d'éléments divers tels que céramique, faïence, verre, bois, cuir, papyrus, tissus, métaux, etc. Leur variété est telle qu'elle déborderait le cadre alloué à ce chapitre. Plusieurs livres techniques[76] et des périodiques, entre autres *Studies in Conservation*, journal de l'*International institute for conservation of historic and artistic works*, à Londres, ont traité le sujet.

En Afrique, toutefois, les problèmes de conservation les plus sérieux ont trait à la grande fragilité des objets et à la détérioration considérable des monuments de pierre.

Extrême fragilité des différentes matières

Par suite de la chaleur et de la sécheresse, excessives dans de nombreux pays africains, les artefacts fabriqués à l'aide de matières organiques (parchemin, papyrus, cuir, bois, ivoire, etc.) sont devenus d'une extrême fragilité. Il importe de les manipuler avec le plus grand soin, afin qu'ils ne courent pas le risque de s'effriter. Il faut commencer par les conserver dans un local clos et humide, enveloppés de tissus humides, ou traités à la vapeur dans un récipient approprié, de telle sorte qu'ils puissent retrouver tout ou partie de leur malléabilité. On peut alors les dérouler ou les déplier sans crainte de les voir se briser.

Lorsqu'ils ont retrouvé leur malléabilité, il conviendrait de conserver ou d'exposer ces artefacts dans des musées équipés avec l'air conditionné ou des entrepôts à une température de 17 ± 2°C et une humidité relative de 60 à 65 %, afin qu'ils ne redeviennent pas cassants au contact de conditions climatiques plus arides.

Notable détérioration des monuments de pierre

Ce sérieux problème mérite d'être considéré de plus près :

76. ORGAN R.M. ; 1968 ; PLENDERLEITH H.J. ; 1962 ; PAYDDOKE E. ; 1963 ; SAVAGE G., 1967.

Principales causes de détérioration

Les principaux facteurs de la dégradation des monuments de pierre en Afrique sont:
— *la migration des sels*: en présence d'eau ou d'humidité, les sels solubles émigrent, sous l'action d'un phénomène de capillarité, du sol salin vers la pierre des monuments. Sous climat aride, ces sels passent de l'intérieur de la pierre à la surface extérieure sous forme de solutions aqueuses; ils peuvent se cristalliser soit sur la surface même et provoquer sa désintégration, soit sous la surface et la faire éclater. Ces actions prennent plus d'ampleur à la base des murs ou des colonnes, à l'endroit où la pierre entre en contact avec le sol salin, ainsi qu'on peut l'observer sur certaines des colonnes du temple de Bouhen, au Soudan;
— *intempéries*: en Afrique, la pierre est cruellement affectée par les variations excessives de température et d'humidité. Elles aboutissent à la rupture des éléments superficiels de la plupart des pierres.

En de nombreux endroits, particulièrement dans les régions côtières, les deux facteurs de dégradation agissent de concert et provoquent une détérioration importante des monuments, comme on ne peut manquer de l'observer en Libye, dans les temples romains de Leptis Magna et de Sabratha

Traitement des surfaces — son inefficacité

De nombreux essais ont été entrepris pour consolider des surfaces de pierre en les traitant avec des produits organiques de conservation ou des silicates inorganiques. Ces traitements se sont révélés non seulement inopérants mais aussi nuisibles, dès lors qu'ils accéléraient la détérioration et les fractures de la pierre. L'échec de ces essais a été souligné devant le Symposium international sur la conservation des monuments de pierre. Il a été reconnu que le problème du renforcement de la pierre était loin d'être résolu et qu'il convenait de s'en occuper avec diligence

Efforts internationaux pour résoudre le problème

Les difficultés inhérentes au problème et leur gravité ont, en 1967, incité l'ICOM, l'ICOMOS et le Centre international pour la conservation à former un comité de dix spécialistes de la conservation de la pierre pour étudier la question. Des études ont été entreprises et plusieurs rapports présentés. Les activités du Comité se sont poursuivies jusqu'à la fin de 1975 afin de proposer une série de tests standard permettant d'évaluer le degré de détérioration de la pierre et l'efficacité éventuelle des traitements de protection.

Un nouvel espoir

Le Pr. Lewin a mis sur pied un nouveau procédé destiné à consolider les surfaces de marbre et de chaux[77]. Il s'agit du traitement des parties abîmées par une solution fortement concentrée d'hydroxyde de baryum (env. 20%) contenant une certaine quantité d'urée (env. 10%) et de glycérol (env. 15%). Chimiquement parlant, la méthode repose sur le remplacement, dans la pierre détériorée, des ions de calcium par des ions de baryum. Après

77. LEWIN S.Z., 1968, pp. 41-50

traitement, la pierre présente un durcissement manifeste et offre plus de résistance à l'action des facteurs de dégradation. Le carbonate de baryum nouvellement formé fait corps avec la pierre sans constituer un revêtement superficiel aux propriétés distinctes de celles de l'intérieur; aussi cette méthode permet-elle d'espérer que les surfaces traitées ne s'effriteront pas et qu'elles protégeront les couches sous-jacentes contre les attaques des intempéries.

Ce traitement a été utilisé en juillet 1973 pour renforcer le pourtour, en voie de désagrégation, du cou de la statue en roche calcaire du Sphynx à Gizeh. Jusqu'ici le résultat s'est avéré satisfaisant, mais il nous faut surveiller ce cou pendant encore une bonne dizaine d'années avant de pouvoir consacrer définitivement cette technique de protection et de conservation des pierres et roches calcaires.

Palliatifs

Quelle que soit la confiance que nous accordons à la technique de Lewin, le problème de la conservation par traitements chimiques des monuments de pierre n'est pas encore résolu. Certaines mesures, d'ordre mécanique, sont toutefois recommandées pour en assurer la protection contre les facteurs de dégradation. Entre autres les suivantes:

— Aucun produit de protection susceptible de boucher les pores de la pierre ne doit être employé pour traiter les surfaces des monuments en plein air directement exposés aux rayons solaires. La couche extérieure de la surface risquerait de s'écailler.

— Il convient de procéder régulièrement à la désalaison du sol sur lequel sont construits les monuments. L'eau utilisée sera évacuée par un système de drainage adéquat.

— Autant que possible, les monuments de pierre devront être isolés des sols salins afin de stopper la migration des sels solubles du sol vers la pierre. On peut effectuer cette isolation en glissant une feuille de plomb ou en coulant une épaisse couche de bitume sous la statue, le mur, la colonne, etc., qu'il s'agit de protéger.

— Lorsque le monument contient des sels solubles risquant de provoquer de l'efflorescence ou de la cryptoflorescence, il convient d'éliminer ces sels par lavage à l'eau et d'enduire les parties atteintes d'argile sableuse jusqu'à ce que la pierre en soit presque complètement débarrassée.

— Lorsque le monument est de taille modérée, il est possible de le transporter dans un musée ou un abri afin de protéger ses parois des effets délétères de l'action climatique. Une autre solution consiste à la conserver sur son emplacement original et à l'abriter sous un autre construction.

— Lorsque le toit fait défaut, il faut le reconstruire afin de protéger les peintures murales ou les bas-reliefs intérieurs de l'action directe de la lumière solaire et de la pluie; on atténuera par là jusqu'à un certain point les dégâts causés par les grandes variations de température et d'humidité.

Recommandations concernant les restaurations

Un traitement inopportun des artefacts ou des monuments étant susceptible d'entraîner nombre de dommages, voire la détérioration complète de certains

de ces vestiges archéologiques, peut-être convient-il de rappeler certaines règles importantes recommandées au cours de conférences internationales :

a) La patine des monuments anciens ne doit, en aucune façon, être ravalée ou enlevée en vue de révéler la couleur initiale de la pierre. Le nettoiement des façades doit se limiter à l'enlèvement de la poussière de telle sorte que la patine demeure intacte, puisque c'est là le caractère archéologique le plus important du monument.

b) Lors de la restauration de monuments anciens, seules les parties qui s'effondrent doivent être reconstruites à leurs emplacements d'origine. Il faut éviter les remplacements et les additions, à moins qu'ils ne soient nécessaires pour étayer les parties écroulées ou pour protéger les surfaces anciennes des intempéries.

c) Dans tous les cas de reconstruction, du mortier doit être intercalé entre les pierres de façon que leur poids soit également réparti et qu'il n'en résulte ni déformation ni fissures.

d) Le mortier utilisé pour la rénovation des murs doit, en règle générale, être identique au mortier d'origine, à moins que celui-ci ait été du plâtre. L'emploi de ciment n'est pas recommandé dans le cas de constructions en roches sédimentaires telles que calcaire ou grès.

e) Le meilleur mortier pour tous genres de reconstruction est le mortier de chaux, sans sel ; il est facilement malléable, et poreux et, par conséquent, n'empêche pas le léger déplacement des pierres dû aux changements de température. Avec lui, ni tensions ni fissures ne sont à craindre.

f) Quant aux méthodes permettant de distinguer les surfaces des pierres ajoutées, voici celles qui méritent d'être retenues :

— le nouveau parement peut être légèrement en retrait par rapport à l'ouvrage initial ;

— il n'est pas interdit d'utiliser des matériaux différents, mais il faut respecter les dimensions des blocs d'origine ;

— on peut également se servir du même type de matériau, mais alors la forme et les dimensions des blocs peuvent différer de celles des éléments originels ;

— les rangées de pierres et tous les joints peuvent être alignés sur ceux de l'ouvrage original, mais les nouveaux blocs devront être façonnés dans un aggloméré de pierre de tailles irrégulières ;

— des marques d'identification portant la date de la restauration pourront être gravées sur toutes les pierres nouvelles ;

— la surface des pierres neuves pourra différer complètement de celle des anciennes. Il suffit de la traiter avec un outil à pointe, ou de la tailler en profondeur avec un grattoir pour lui donner un certain dessin géométrique fait, de préférence, de lignes parallèles ou sécantes.

CHAPITRE 10

Partie I

Histoire et linguistique

P. Diagne

Aada koy demnga ! woni (Fulfuldé)
Lammii ay dekkal demb (Wolof)
C'est la parole qui donne forme au passé.

Le Négro-Africain lie l'histoire à la langue. C'est une vision commune au Bantu, au Yoruba et au Mandingue. Mais là n'est pas l'originalité. En effet, l'Arabe ou le Grec d'avant Thucydide s'accorderont pour affirmer, avec les Fulbé, que « le récit est le lieu où l'on rencontre le passé » : « Hanki koy daarol awratee ».

Ce qui privilégie le lien entre histoire et langage dans la tradition négro-africaine tient à la conception que celle-ci a généralement conservée de ces deux phénomènes.

Elle identifie volontiers langage et pensée. Elle tient l'histoire non comme une science mais comme savoir, comme art de vivre.

L'Histoire vise à la connaissance du passé. La linguistique est science du langage et de la parole. Le récit et l'œuvre historique sont des contenus et des formes de pensée. La langue est, quant à elle, le lieu de cette pensée. Elle en est le support.

Linguistique et histoire ont évidemment chacune son domaine, son objet propre et ses méthodes. Elles n'en font pas moins interférence au moins à un double point de vue.

D'abord, la langue comme système et outil de communication est un phénomène historique. Elle a sa propre histoire. Ensuite comme support à la pensée et donc au passé et à sa connaissance, elle est le lieu et la source privilégiée du document historique. Ainsi, dans l'acception large qu'on lui donne ici, la linguistique embrasse un champ de recherches qui fournit à

l'histoire au moins deux types de données: d'une part, une information proprement linguistique, d'autre part, un document que l'on pourrait dire supra-linguistique. Elle permet, grâce aux faits de pensées, les éléments conceptuels en usage dans une langue, les textes oraux et écrits, de lire l'histoire des hommes et de leurs civilisations.

La problématique ainsi posée, on perçoit mieux le terrain commun à l'historien et au linguiste qui travaillent sur l'Afrique.

Sciences linguistiques et histoire

Toutes les sciences dont la langue et la pensée constituent l'objet peuvent contribuer à la recherche historique. Il en est cependant un certain nombre que l'on rattache plus directement à l'histoire.

C'est là une tradition bien établie même si elle est contestable à la réflexion. Ainsi ramène-t-on d'emblée, par habitude, l'étude de la parenté des langues au point de jonction de la linguistique et de l'histoire, plus facilement que l'analyse de l'évolution du matériau fourni par les textes écrits ou oraux et les vocables d'un idiome. Or l'une et l'autre recherches portent sur des faits de langue ou de pensée, et donc d'histoire.

L'historiographie européenne a suggéré là une séparation entre science historique proprement dite et histoire littéraire ou des idées. La distinction n'est justifiable que dans certains contextes.

Les Bakongo de civilisation Bantu, les Ibo du Benin ou les Susu de culture soudanienne ont laissé peu ou pas de textes qui répondent aux normes d'une science historique moderne. Ils ont en revanche produit comme sources d'information, une abondante littérature orale, avec des genres plus ou moins nettement distingués, et des œuvres qu'on peut aujourd'hui être tenté de classer sous les rubriques de contes, de nouvelles, de récits, de chroniques d'épopées historiques, de légendes, de mythes, d'œuvres philosophiques ou cosmogoniques, de réflexions techniques, religieuses ou sacrées. Ils y mêlent indifféremment le vrai vécu à la fiction, l'événement qu'on peut dater au mythe purement imaginaire. La reconstruction de l'histoire des Bakongo, celle des Ibo ou des Susu passe par l'analyse critique de ces littératures et traditions orales. Elle ne peut négliger celle de leurs discours, de leurs techniques et savoirs, le décryptage des langages, des concepts, du vocabulaire qu'ils ont utilisés et qui continuent à révéler leur histoire respective.

Les sciences et les méthodes auxquelles l'on fait référence ici, comme susceptibles d'éclairer l'historien africain, ne constituent donc pas une recension exhaustive. Ce n'est peut-être pas un mal au plan de la clarté. Le spécialiste du langage, en se fixant des limites raisonnables se donne mieux les moyens d'approfondir des secteurs précis. Il laisse ainsi à d'autres chercheurs, historiens des idées, spécialistes des sciences, de l'économie ou de la littérature, le soin d'embrasser ces secteurs, en tenant compte de la dimension linguistique de leurs investigations.

Science classificatoire et histoire des peuples africains

Classer les langues, c'est déjà révéler la parenté et l'histoire des peuples qui les parlent. On distingue plusieurs types de classifications:

La classification génétique

Elle établit la parenté et le lien de filiation à l'intérieur d'une famille linguistique.

Elle aide par conséquent à rétablir en partie au moins l'unité historique de peuples et de cultures qui utilisent des langues de même origine.

La classification typologique

Elle regroupe des langues qui ont des ressemblances ou des affinités évidentes au plan de leurs structures et de leurs systèmes.

Des langues d'origine identique ou totalement différente peuvent utiliser les mêmes modes de formation lexicale, nominale, verbale ou pronominale tout en étant génétiquement, historiquement, ou géographiquement très éloignées.

La tendance à utiliser la même forme nominale et verbale se retrouve en wolof et en anglais:

liggeey travailler, *liggeey bi* le travail.
to work travailler, *the work* le travail.

Ces deux idiomes sont pourtant génétiquement et géographiquement très éloignés en dépit de ces affinités typologiques évoquées. Il arrive par ailleurs que des langues soient de même famille et de types différents. On établit leur parenté sur la base d'un vocabulaire commun et probant alors même qu'elles ont évolué sur des bases structurelles divergentes. Parfois du fait des emprunts et des abandons de vocabulaire, la différence peut apparaître même au plan du lexique. Les classifications élaborées à propos des langues africaines ne rassemblent pas, par exemple, certains éléments de la famille dite tchadique et ceux de la famille dite sénégalo-guinéenne.

Or les systèmes phonologiques, la morphologie et la structure syntaxique imposent à la réflexion le regroupement typologique au moins du plus grand nombre d'entre elles.

La classification géographique

Elle traduit surtout une tendance instinctive à comparer et à regrouper des langues coexistantes. C'est souvent le résultat d'une information insuffisante.

Les classifications proposées pour l'Afrique sont très souvent géographiques dans des secteurs essentiels. Elles négligent de ce fait le phénomène de migration et d'imbrication des peuples. Koelle, M. Delafosse, D. Westermann, J. Greenberg font essentiellement référence à des dénominations et à des regroupements topologiques et géographiques. Ils classent en « West Atlantic », « Nigéro-Congolais », « Sénégalo-Guinéen », « Nigéro-Tchadique », etc.

Une classification rigoureuse des langues africaines implique le recours à des procédures qui démontrent que les formes, le vocabulaire et les structures linguistiques proposées comme éléments de comparaison sont non seulement représentatives mais propres au patrimoine originel des langues mises en parallèle. La ressemblance ne doit donc être le résultat ni d'emprunts ni de contacts anciens ou récents.

L'arabe et les langues sémites, de même que le français, le portugais, l'afrikander ou l'anglais ont déposé du fait de l'histoire, on le sait, depuis plusieurs siècles voire quelques millénaires, un vocabulaire considérable dans nombre de langues africaines. Certaines variantes du Kiswahili, qui est une langue bantu, comportent plus de 60 % d'emprunts lexicaux à l'arabe. De là à conclure — par passion religieuse ou absence de précaution scientifique — à l'appartenance du Kiswahili au groupe sémito-arabe, il n'y a qu'un pas. On l'a parfois franchi.

Les formes communes au départ à des langues peuvent avoir subi des transformations d'ordre phonétique, morphologique ou structurel dans le temps. Cette évolution qui suit des lois, est un phénomène connu et analysable. Le sens des formes, celui des mots du vocabulaire de comparaison, peuvent avoir varié dans les limites d'un champ sémantique plus ou moins saisissable. Par exemple, le Wolof connaît sous sa forme moderne un amuïssement de la voyelle finale après une géminée « Bopp » ou « fatt » au lieu de « Boppa » ou « fatta » comme disent encore Gambiens et Lebu. La forme (neds) de l'égyptien ancien est devenue en fulfuldé moderne « neddo », en Wolof « nit ». Le Bantu dit « mutumuntu », le Hawsa « mutu », le Mandingue « mixi » ou « moxo », le Fon « gbeto », le Mina « agbeto », etc. L'égyptien « kemit » a signifié brûlé, noir. Il donne aujourd'hui le sens de cendres, brûlures, etc.

La reconstruction d'une langue

La reconstruction historique d'une langue

Comme technique de redécouverte du vocabulaire et du patrimoine structural commun, la reconstruction historique d'une langue tient compte de ces faits de changement. Comme procédé, la reconstruction permet de retracer l'histoire d'une langue ou d'une famille linguistique. Elle aide à établir le proto-langage d'origine et à dater les périodes de séparation des diverses branches. En ce sens elle constitue un auxiliaire de choix pour la science classificatoire proprement dite. Nombre de critères et de techniques sont mises en œuvre pour reconstruire une langue et réinventer ses données originelles.

Les correspondances de sons jouent un rôle primordial dans la reconstruction d'un proto-langage ou l'établissement d'une parenté. Lorsque l'on sait par exemple que les *p* dans une variante deviennent *f* ou les *u* des *o* dans une autre on peut en posant Fa = Pa, Lu = Lo reconstruire le phonétisme et les formes d'origine.

La reconstruction phonologique

Elle est un pas dans la reconstruction du fonds lexical et du vocabulaire originel. Les phonèmes ne sont pas les seules données qui changent. La *morphologie* et les *structures* évoluent également. La fonction sujet en latin est marquée par un monème dit nominatif. Dans les langues d'origine ou d'influence latine cette fonction est surtout précisée par la syntaxe de position.

Homo vidit = vidit homo = l'homme a vu.

Dans l'établissement des proto-langues (proto-bantu, proto-tchadique, etc.) il est toujours fait référence au *vocabulaire*, au *fonds* lexical *commun*. On peut ainsi établir des « pourcentages » de mots communs en élaborant des tableaux de « décompte lexical » ou « lexical count ». La classification de J. Greenberg[1] recourt le plus souvent à cette technique. D. Sapir dans son travail sur le groupe West Atlantic utilise ce procédé[2].

Il indique ainsi que le Seereer et le Pulaar mis dans le même groupe ont en commun 37 % de mots. Le Baga Koba et le Temne 79 %. Le Temne et le Seereer n'en ont que 5 %. Le Basari et le Safeen 5 %.

Or, ces idiomes sont tous regroupés dans la même famille. La communauté de vocabulaire qui peut être emprunté en abondance ne suffit pas à nier ou affirmer un lien historique.

On a recours à la similitude de « traits typologiques » ou à des *identités de structures* (comparaison de système pronominal, verbal ou nominal, etc.).

L'élément typologique associé aux données de l'analyse du lexique ou de la phonologie permet d'aboutir à des résultats d'autant plus probants que l'on tient compte de l'histoire et des influences. La reconstruction vise aussi à dater l'époque où cet héritage commun fut partagé à l'intérieur d'un proto-langage, puis mis en œuvre par des langues apparentées et alors en voie de différenciation. Elle se soucie d'identifier la nature de la langue ancienne à partir de laquelle ont poussé ces différents parlers rattachables à un même proto-langage.

La reconstruction et la datation

Elles permettent de fixer l'âge des matériaux lexicaux et structurels recueillis dans l'étude des langues pour pouvoir, à la comparaison, préciser avec plus ou moins de certitude le niveau où se situe la parenté linguistique. Elles donnent par conséquent des points de repère précis à l'histoire de la séparation des peuples ayant appartenu au même univers culturel et linguistique. Elles jettent un éclairage saisissant sur l'histoire des ethnies, sur celles de civilisations multi-nationales et multi-ethniques.

Dans le contexte d'une recherche portant sur une époque récente et à propos de langues écrites, l'effort est relativement plus facile. Par contre la rareté des documents postérieurs au IVe millénaire avant notre ère rend, en

1. J. GREENBERG, 1963.
2. D. SAPIR, 1973.

général, la tâche ardue. Il s'agit pourtant à ce stade d'élucider l'histoire de périodes décisives de mutation linguistique. Les processus de changement du vocabulaire ou des structures que l'on considère à ce plan, sont, on le verra, très lents mais difficiles à saisir. Pour pallier cette carence dans l'information, on a recours à des procédés plus ou moins efficients.

La glottochronologie

C'est une des techniques les plus récentes en la matière. Elle a été mise en œuvre sur le terrain africain. Le principe de cette méthode repose sur la datation de l'évolution lexicale d'une langue, par référence au rythme de changement de son vocabulaire : vocabulaire culturel (concepts philosophiques, techniques, etc.) et vocabulaire de base (noms des membres du corps, numération de un à cinq, vocables désignant les phénomènes naturels, etc). La glottochronologie vise donc à informer sur l'âge, les étapes et l'état d'évolution des termes et des formes du lexique. L'évolution du vocabulaire fondamental ou de base est relativement lente dans les sociétés anciennes en dehors de mutations brutales dues à des événements décisifs. En Afrique noire en particulier, on a pu, grâce aux travaux de Delafosse, donner une idée de ce rythme d'évolution, en se référant à la recension de mots fixés par écrit depuis le XI[e] siècle. Il s'agit du vocabulaire des langues soudaniennes recueilli dans les textes arabes. Or ces termes sont demeurés à peu près sans changement après un millénaire d'histoire. Mais les tenants de cette méthode vont plus loin encore : l'évolution du vocabulaire de base est non seulement lente, mais elle est constante dans toutes les langues. C'est l'opinion de M. Swadesh qui a tenté d'appliquer cette théorie à des langues africaines. Dans quelques cas précis les tests expérimentés semblent probants. La glottochronologie postule un rythme de transformation des éléments du vocabulaire de base, mesurable en pourcentage. Le taux de rétention du vocabulaire serait compris entre 81 ± 2 et 85 ± 0,4 % pour une durée donnée de 1000 ans. Elle a fourni sur cette base quelques conclusions ramassées dans la célèbre formule :

$$+ = \frac{\log c}{1{,}4 \log r}$$

où + représente la durée, c, le pourcentage de termes communs aux langues. comparées et r, le taux de rétention.

Peut-on, d'après les résultats obtenus, considérer la glottochronologie comme une mesure temporelle valable, une sorte d'horloge historique ? Les conclusions sont en deçà des espérances pour une raison simple : dans un contexte d'imbrication linguistique et d'interférence de lexiques dont on connaît mal la portée, et en dehors de documents précis écrits ou non, il n'est pas facile, dans l'état actuel des recherches, de sérier les faits ; de distinguer par exemple, entre le changement normal et la mutation due à des emprunts, même pour le lexique de base.

La possibilité d'une science classificatoire, mettant en œuvre toutes ces techniques, fournirait cependant la clé de la relation ethnique et linguistique.

Classifications linguistiques et parentés ethno-culturelles

En dépit de travaux remarquables, le problème de la parenté linguistique et ethnique est loin d'être résolu en Afrique. Dans bien des secteurs, l'intuition de ce lien l'emporte encore sur la preuve scientifiquement établie.

L'idée et la notion d'une communauté bantu regroupant la grande majorité des populations d'Afrique centrale et australe sont nées au XIXe siècle avec les travaux de W. Bleek. Celui-ci établissait, dans une œuvre célèbre publiée en 1862, la parenté des langues et des variantes dialectales parlées dans une zone très vaste, habitée par de nombreuses ethnies pratiquant des parlers impliquant une intercompréhension plus ou moins grande. La parenté de langue et de culture peut évidemment être frappante de prime abord pour des ethnies qui vivent côte à côte. Les peuples dits bantu sont dans cette situation.

Dans certains cas, la distance dans l'espace et le temps pose des problèmes. Les Fulbé en offrent une bonne illustration. Ils constituent, du bassin du Sénégal au bassin du Nil, des communautés souvent isolées au sein d'ethnies voisines parfois très différentes.

Les Duala du Cameroun parlent une langue bantu. Le duala peut, en pratique, être considéré comme une variante de ce groupe, de même nature que le lingala, au même titre que les parlers de Mbandaka ou de Kinshasa, et en dépit de son éloignement et de son isolement relatif par rapport aux communautés parlant ces deux idiomes.

L'égyptien pharaonique, parlé il y a cinq mille ans, offre des ressemblances frappantes avec le hawsa, le wolof ou le songhaï.[3]

Il y a aussi les faits d'imbrication. De grandes langues d'unification continuent de servir, pour des raisons diverses (politiques, économiques, culturelles, etc.), de support à l'intégration d'ethnies différentes. Elles oblitèrent par la pression sociale et la pesanteur historique, des parlers et des cultures dont il ne reste souvent plus que des vestiges.

Le lingala, le hawsa, le kiswahili, le yoruba, le twi, le ibo, le bambara-jula, le fulfuldé, l'arabe ou le wolof sont parlés par des millions, voire des dizaines de millions de sujets d'origines différentes. Comme véhiculaires de communication, ils ont largement débordé leur cadre ethnique et géographique d'origine, pour devenir des langues de civilisation communes à des peuples souvent très différents au départ.

Les Peul et les Seereer constituent au Sénégal l'immense majorité des sujets wolofisés. La langue wolof est, initialement, celle d'une ethnie lebu dont on retrouve les vestiges dans les confins sénégalo-mauritaniens. Or les Lebu ne forment de nos jours qu'une faible minorité confinée dans la presqu'île du Cap Vert. La culture et la langue wolof effacent cependant sous nos yeux, à la faveur de l'urbanisation du Sénégal, des langues et des dialectes

3. Sur cette question on se reportera utilement aux travaux de Melle HOMBURGER, aux chapitres des professeurs GREENBERG et OBENGA et au compte rendu du Colloque du Caire (volume II).

nombreux: seereer, lebu, fulfuldé, diula, noon, etc. Ces idiomes appartenant à des peuples divers jouèrent pourtant, il y a à peine quelques siècles, un rôle important dans l'histoire de la région.

Cette évolution est générale. Le kiswahili, parlé par plusieurs dizaines de millions de Bantuphones, est né d'une variante zanzibarite pratiquée à l'origine par quelques villages. Il s'est répandu très facilement sur une aire linguistique bantu relativement homogène pour constituer aujourd'hui, avec le lingala, le principal véhiculaire d'Afrique centrale et australe. Dans les pays suivants: Zaïre, République populaire du Congo, Centrafrique, Ouganda, Tanzanie, Kenya, Zambie, Malawi, Afrique du Sud, Soudan, Ethiopie, etc., cinquante à soixante millions de sujets parlent l'une de ces deux langues ou une variante proche d'elles.

La pensée africaine traditionnelle a souvent été très consciente, non seulement de cette imbrication, mais aussi du rôle explicatif que le phénomène linguistique peut jouer dans l'élucidation de l'histoire.

Il y a, dans les traditions africaines, nombre d'anecdotes sur la parenté entre les langues ou sur l'origine plus ou moins mythique de leur différenciation. Il s'agit souvent d'observations justes. C'est le cas à propos des rapprochements que les Peul et Seereer font, en affirmant presque intuitivement leur parenté ethnique et linguistique. Les Mandingue, les Bantu, les Akan et les Peul, qui se présentent comme gens de même langue, ont parfois, en tant que groupes ou sous-groupes, l'intuition de former une grande famille commune.

Le plus souvent, la parenté affirmée ne naît, toutefois, que du besoin d'intégrer ou de coexister avec l'histoire d'une communauté qui « doit » apparaître d'une façon ou d'une autre dans l'univers d'une ethnie donnée. Pour la cohérence d'une saga traditionnelle, il est indispensable que les groupes qui peuplent aujourd'hui l'habitat commun aient des liens vrais ou mythiques.

Le savoir traditionnel des sociétés africaines en matière linguistique ne fournit pas cependant des indications précises qui permettent d'évoquer l'existence d'une science ancienne ou d'une réflexion systématique sur ces parentés. Cela contrairement à ce que l'on note dans d'autres domaines, comme par exemple à propos de la science étymologique, de l'analyse même de la langue ou, encore, à propos des phénomènes du lexique. Le Maître de parole et d'éloquence peul, bantu ou wolof est souvent très consciemment intéressé et averti de l'origine des mots. L'historien du Cayor se plaira, par exemple, à repérer les mots d'emprunt ou à décomposer tel vocable pour en révéler l'origine: Barjal, rapporte le traditionaliste du Cayor, vient de Baaret jall. Et d'expliquer à la fois la contraction formelle subie par les composantes du terme, de même que le contexte et les sens de ce mot. On trouve dans l'article de A. Tall[4] quelques exemples de ce travail des étymologistes traditionnels au Mossi et chez les Gourmantché.

La science classificatoire en matière de linguistique apparaît surtout avec S. Koelle, W. Bleek et la recherche européenne. Celle-ci l'invente au

4. Cf. *Tradition orale*, Centre Régional de documentation pour la tradition orale de Niamey, 1972.

XIXe siècle avec les travaux des comparatistes indo-européens dont les chercheurs en matière de linguistique africaine furent les disciples.

W.H. Bleek[5], parmi les premiers, s'est attaché à établir la parenté des langues bantu. Il devance, sur le terrain, des auteurs comme Meinhof ou H. Johnston. La contribution de Delafosse[6] pour les langues ouest-africaines est connue. Il en est de même pour celle de CL. Lepsius[7] A.N. Tucker[8] G.W. Murray[9] pour les langues nilotiques, de Basset pour le berbère. L'étude de l'égyptien ancien, si essentielle à la recherche négro-africaine, et celle des langues sémitiques ou indo-européennes d'Afrique du Nord, voire des langues puniques et gréco-latines, ont aussi beaucoup apporté.

Comme le souligne J.H. Greenberg[10], auteur de la classification des langues africaines, la plus récente en date et la plus discutée de nos jours, les travaux modernes intéressant l'ensemble du continent et qui ont le plus retenu l'attention, sont ceux de Drexel[11] et de Meinhof[12]. Ce ne sont ni les premiers ni les seuls. Koelle[13] dès 1854 et Migeod[14] en 1911 proposent des méthodes et des modes de classifications. Bauman et Westermann[15] fournissent en 1940 un système intéressant sur le même thème.

Ces travaux restent cependant discutables et discutés pour bien des raisons.

La première est que la linguistique africaine n'a pas échappé à l'idéologie ethnocentriste. Sur ce plan, les critiques récentes de J.H. Greenberg lui-même rejoignent parfaitement celles que Cheikh Anta Diop exprimait il y a vingt ans dans *Nations nègres et Cultures*, et que Th. Obenga reprenait en renouvelant les données dans sa communication au Festival de Lagos (1977).

La seconde raison est d'ordre purement scientifique. Elle est également partagée par la quasi-unanimité des linguistes. Les tentatives de classification, estime-t-on, sont prématurées. Les précautions méthodologiques indispensables ne sont pas prises. Le matériau dûment analysé et préparé en vue d'une comparaison génétique ou même typologique des langues africaines n'est pas réuni.

Insuffisance des travaux

Le seul dénombrement des langues africaines bute sur les obstacles. Leur recension n'a pas encore abouti à des résultats très précis. On avance

5. W.H.J. BLEEK, 1862-1869.
6. M. DELAFOSSE, in A. MEILLET et COHEN, 1924; L. HOMBURGER, 1941. Citons encore parmi les auteurs qui ont proposé des classifications: A. WERNER, 1925 et 1930.
7. CL. LEPSIUS, 1888.
8. A.N. TUCKER, 1940.
9. G.W. MURRAY, vol. 44.
10. J. GREENBERG, 1957, surtout l'analyse critique faite dans « Nilotic hamitic-Semito hamitic » in *Africa*, 1958 et également *The languages of Africa*, The Hague, 1963.
11. Cf. J.H. GREENBERG.
12. C. MEINHOF, 1904, 1906, 1912 et 1932.
13. S.W.W. KOELLE, 1854.
14. F. W. MIGEOD, 1911.
15. H. BAUMAN et D. WESTERMANN.

approximativement l'existence sur le continent de 1300 à 1500 idiomes classés comme langues.

Les monographies qui existent sur ces parlers se résument parfois à la collecte d'une vingtaine de mots plus ou moins bien transcrits. L'absence d'analyse approfondie de la structure, du lexique et de l' intercompréhension possible est un fait courant pour l'immense majorité des parlers africains. Elle rend dès lors vite caduques les classifications tentées périodiquement. Nombre de parlers classés sous la rubrique de « langues » ne sont que des variantes dialectales d'un même idiome.

Sur la foi de témoignages vagues qui fondent bien des conclusions d'auteurs ou d'informateurs mal avertis, on a classé très rapidement les variantes non seulement comme langues différentes, mais comme éléments de familles différentes. Un peu comme si l'on affirmait que le bambara est une langue différente du mandingo de Casamance ou que le yoruba de Benin est différent de celui d'Ife. Or il s'agit dans les deux cas de variantes. Meinhof s'est illustré à propos des langues du Kordofan par des erreurs de cette gravité.

Des progrès ont été certes accomplis récemment. Le contexte favorable à un travail de synthèse rigoureux n'existe cependant pas. En effet, on ne peut classer des langues qu'il reste encore à identifier avec exactitude et à analyser avec précision.

Quelques exemples concrets illustrent l'ampleur des controverses et le degré des incertitudes.

Les deux premiers ont trait aux parlers qui sont à la frontière géographique actuelle de la famille indo-européenne sémitique et de la famille négro-africaine d'autre part. Le troisième concerne le groupe « west atlantic » ou encore « sénégalo-guinéen ».

Des travaux de C. Meinhof (1912)[16], M. Delafosse (1924)[17], Ch. Meek (1931)[18], J. Lukas (1936)[19], M. Cohen (1947)[20], à ceux de Greenberg datés de 1948 ou A. Tucker et A. Bryan en 1966[21] et aux récentes critiques de Th. Obenga[22], il n'y a accord parfait ni sur les données, ni sur la méthode, ni sur les composantes des groupes, ou l'appartenance et la nature des relations entre les parlers. La géographie surtout et le contact unissent réellement, de façon indiscutable, les langues qui vont du Nil au bassin du Tchad. La coexistence millénaire du négro-africain et du sémitique y acclimate un fonds commun d'emprunt mutuel considérable. Ces apports réciproques empêchent de faire le départ entre les données originelles et l'acquis extérieur. Savoir dans quelle mesure le vocabulaire propre à l'égyptien ancien, au hawsa, au copte, au baguirmien, au sara et aux langues tchadiques que l'on retrouve dans le berbère

16. C. MEINHOF, 1912.
17. M. DELAFOSSE, 1924.
18. Ch. MEEK, 1931.
19. J. LUKAS, 1936.
20. M. COHEN, 1947; J. GREENBERG, 1948, « Hamito Semitic », *SJA* 6.47.63.
21. A. TUCKER et A. BRYAN, 1966.
22. Th. OBENGA, 1977, communication au Festival de Lagos.

ou les langues sémitiques comme l'arabe ou l'amharique, atteste d'une parenté ou de simples influences, fait problème.

Les données de l'égyptien ancien remontent à 4000 ans, ceux du Sémitique à 2500. Le tchadique, le berbère et le couchitique analysés dans le même contexte ne fournissent des informations consistantes qu'à partir des XIXe et XXe siècles de notre ère.

En 1947, M. Cohen publie son *Essai comparatif sur le vocabulaire et la phonétique du chamito-sémitique*. Il y rapproche l'égyptien, le berbère, le sémitique, le couchitique et le hawsa, qu'il évoque sporadiquement. Leslau[23] et Hintze[24] mettent en cause dès 1949 les conclusions de Cohen, même au plan de la méthode. J. Greenberg, tenant compte du fait que le principe même d'un domaine « hamito-sémitique » est contesté, en élargit les composantes. Il suggère un cinquième élément distinct, le tchadique. Il baptise l'ensemble du groupe du terme de « hamitique », puis d'« afro-asiatique ». Ces conclusions font l'objet de controverses dès leur publication. Polotsky[25] conteste qu'on puisse conclure à l'existence de cinq branches à l'état actuel. Greenberg, souligne-t-on, reprend sans toujours convaincre, à propos du tchadique et de ses liens, une suggestion surtout géographique, contenue dans *Languages of the world*. Il suffit de consulter les classifications divergentes de J. Greenberg, de Tucker et Bryan constamment remises en question par leurs auteurs eux-mêmes pour mesurer le caractère provisoire des conclusions.

Des travaux récents donnent consistance à une réalité tchadique dont les frontières s'avèrent bien plus lointaines que les rives du lac. Newman et Ma[26] en 1966, Illie Svityè[27] en 1967, ont approfondi la connaissance du proto-tchadique. Les travaux de Y.P. Caprille[28] en ont précisé au Tchad même l'extension. On peut suggérer, sur la base d'observations systématiques, un lien génétique entre groupe Sara, groupe tchadique et nombre de langues classées *west atlantic* (seereer, pulaar, wolof, saafeen, etc.)[29]. Ces contributions à elles seules remettent en question l'ensemble de l'effort de mise en ordre, comme le souligne C.T. Hodge dans un excellent article[30].

Le problème majeur de la nature des liens entre les langues de la frontière négro-africaine et indo-européenne n'est pas encore résolu. Le poids des travaux assimilant le monde culturel africain au sémitique fait encore problème.

Il est vrai que le problème de l'identité même et des composantes du négro-africain continue à se poser. Le colloque sur le *Peuplement de l'Egypte ancienne*, organisé au Caire en 1974 par l'Unesco, le souligne. S. Sauneron, à cette occasion, rappelait pour illustrer ces incertitudes que « l'égyptien, par

23. W. Leslau, 1949.
24. F. Hintze, 1951.
25. H. Polotsky, 1964.
26. P. Newman et R. Ma « Comparative chadic » JWAL 5.2.18.25.
27. Illie Svitye, *The history of Chadi consonantism*, cf. C. Hodge, 1968.
28. Y.P. Caprille, 1972.
29. Cf. P. Diagne, 1976.
30. C.T. Hodge, 1968.

exemple, ne peut être isolé de son contexte africain et que le sémitique ne rend pas compte de sa naissance ».

Le couchitique est un autre exemple qui illustre l'incertitude actuelle de la recherche et des classifications. J.H. Greenberg, Tucker et Bryan, le soviétique Dolgopoljskij proposent aujourd'hui du même complexe de langues (somali, galla, sidamo, mbugu, etc.) dit couchitique, trois classifications différentes sinon divergentes. La classification de Dolgopoljskij s'articule sur une reconstruction d'ordre phonologique à partir d'exemples limités. Il compare, en particulier, les labiales (p, b, f,) et les dentales (t, d) des langues qu'il analyse et classe en une dizaine de sous-groupes, alors que ses autres collègues en identifient 3 à 5.

J. Greenberg néglige les données phonologiques, morphologiques et grammaticales. Il s'attache surtout à une comparaison de vocabulaire. Or l'emprunt joue un rôle considérable à ce plan. A. Tucker et A. Bryan qui font reproche à J. Greenberg de sa méthode, donnent une classification fondée sur une comparaison du système pronominal et de la structure verbale. Ils jugent eux-mêmes « ambigus » certains des idiomes qu'ils regroupent ici tout en insistant sur le caractère de simple tentative de leur effort.

On le constate, les conclusions avancées ici valent surtout pour leur caractère provisoire.

On retrouve les mêmes difficultés à propos des langues géographiquement délimitées par l'Ouest atlantique. Elles sont localisées sur la côte allant du Sud mauritanien au Sierra Leone. Koelle, en 1854, les classe dans sa *Polyglotta Africana* sous la rubrique « west atlantic », les identifie sur la base des changements de préfixes ou d'inflexion à l'initiale ou à la finale qu'elles connaissent. C'est un trait typique du bantu. Il ne suffit pas à définir un groupe. Koelle, du reste, considérera l'ensemble de ces langues comme « non classées ». M. Delafosse, en 1924[31], et D. Westermann, en 1928, affirmeront qu'il s'agit d'un groupe génétique. En 1983, J. Greenberg[32] abonde dans le même sens. Il les désigne comme un groupe extrême à l'Ouest de la famille nigéro-congolaise.

Or, en 1963 même, Wilson[33] et D. Dalby[34] tout en notant les éléments typologiques de ressemblance à l'intérieur de l'ensemble, nient toute possibilité d'en faire un groupe linguistique apparenté et homogène. Dans le détail de la morphologie, de la syntaxe et du vocabulaire, écrit Wilson, le « west atlantic » ou groupe « sénégalo-guinéen » est loin d'être unifié. Et en effet, les récents travaux publiés en 1974 par D. Sapir[35] montrent qu'il n'y a pas plus de 5 à 10 % de vocabulaire commun entre la grande majorité de ces langues que la géographie seule semble unir le plus souvent, comme on l'a suggéré ailleurs. Le processus de migration a emmêlé ici, comme dans la zone nilo-tchadienne, des peuples d'origines

31. M. Delafosse, 1924.
32. J. Greenberg, 1963.
33. W. Wilson, 1966.
34. D. Dalby, 1965.
35. D. Sapir, 1974.

diverses. On les apparente, peut-être trop vite, en l'absence d'informations précises qui éclairent l'histoire et l'historien.

C'est sur ce plan, du reste, que les limites actuelles de la linguistique comme outil d'investigation historique sont grandes. Le chercheur est confronté ici à ce double obstacle évoqué plus haut. La recherche n'a pas abouti parce qu'elle reste partielle et embryonnaire. En second lieu, ses résultats provisoires sont souvent inexploitables parce que faussés par des perspectives et une idéologie déformantes.

L'idéologie déformante

L'histoire est le lieu par excellence de l'idéologie. Les premiers travaux sur le passé et les langues africaines ont coïncidé avec l'expansion coloniale européenne. Ils ont donc été fortement marqués par les visions hégémonistes de l'époque.

Le discours ethnocentriste exprime le souci instinctif de juger des valeurs de civilisations par référence à soi-même. Il conduit à s'annexer, pour se légitimer comme pensée et pouvoir dominants dans le monde, les faits de civilisation les plus marquants. Les thèses sur la primauté de l'indo-européen, de l'aryen ou du blanc civilisateurs témoignent d'excès dont on a encore aujourd'hui de profonds échos dans nombre d'œuvres d'histoire et de linguistique africaines[36].

C'est ainsi que l'Egypte a été longtemps mise entre parenthèses par rapport au reste du continent. Elle continue d'être parfois rajeunie au profit de la Mésopotamie ou d'autres centres supposés indo-européens ou sémites sur la base de spéculations hasardeuses. On a parfois recherché des initiateurs imaginaires pour l'art du Benin. La théorie « hamitique »[37] a été montée de toutes pièces pour expliquer tout phénomène culturel positif en Afrique noire par une influence externe.

En cherchant à promouvoir une méthodologie rigoureuse et scientifique, J. Greenberg dont l'apport, même discutable en partie, reste si neuf et si important, se fait parfois l'écho de cet impact négatif de l'idéologie ethnocentriste.

Seligman et Meinhof mais aussi, après eux, des auteurs aussi importants que, Delafosse, Bauman, Westermann ou Muller, développent des arguments d'une fragilité scientifique consternante, parce qu'ils sont fondés sur des préjugés du genre de celui qu'exprime Meinhof dans la formule suivante :

36. Cf. plus loin, J. H. GREENBERG sur ce point.

37. Les mots « hamite », « hamitique », « chamite », chamitique » ont été surabondamment utilisés dans le monde occidental pendant des siècles par le vocabulaire savant aussi bien que par le vocabulaire quotidien. Ils procèdent de lectures déformantes et tendancieuses de la Bible. Le mythe de la malédiction des descendants noirs de Cham est sorti de ces lectures. S'il est vrai qu'au XIXe siècle, du fait des linguistes et des ethnologues, ces mots ont pris une signification apparemment moins négative, en tout cas détachée de toute référence religieuse, ils n'en ont pas moins continué de fonctionner comme des discriminants entre certains noirs considérés comme supérieurs et les autres. En tout état de cause, le Comité scientifique international encourage les études critiques en cours sur les usages historiques de ce vocabulaire qu'il ne faut utiliser qu'avec des réserves expresses.

« Au cours de l'histoire, un fait s'est constamment répété, à savoir que les peuples hamites ont soumis et gouverné en maîtres les peuples à peau noire. »

Ces constatations légitiment la prudence avec laquelle il convient d'utiliser le matériau que les travaux linguistiques offrent aujourd'hui à l'historien ou aux spécialistes des sciences humaines en général.

« L'emploi vague, écrit J. Greenberg, du terme hamite comme catégorie linguistique, son utilisation dans la classification des races pour désigner un type considéré comme fondamentalement caucasoïde, ont conduit à une théorie raciale. Elle voit dans la majorité des populations originaires de l'Afrique noire le résultat d'un mélange entre Hamites et Noirs. » Ainsi, la dénomination de « peuples de langue nilo-chamitique » se réfère à l'ouvrage de C.G. Seligman, *Races of Africa*. « Ces peuples sont considérés comme racialement à moitié hamites. » Les Bantu constitueraient aussi une autre variété de Noirs hamitisés. Et cela, commente toujours Greenberg, « sur la base des spéculations de Meinhof, spéculations pour lesquelles il n'a d'ailleurs jamais produit la moindre preuve, pour la bonne raison qu'il n'y a pas de preuve possible pour que le bantu, comme l'écrit Seligman, soit une langue mixte, et l'homme bantu si l'on peut dire, le descendant d'un père hamite et d'une mère noire ».

En fait, conclut J. Greenberg, cette idélogie fausse totalement aujourd'hui encore l'élaboration d'une science linguistique susceptible d'éclairer les vrais rapports entre langues et civilisations en Afrique.

La migration dans le sens est-ouest et nord-sud des peuples africains a embrouillé le tableau ethnique, racial et linguistique du continent. Les noms de personnes et de lieux, les faits de linguistique pure portant sur le vocabulaire essentiel lui-même, l'indiquent, comme il apparaît dans nombre de travaux. Les langues du Sénégal, comme le wolof, le diula, le fulfuldé ou le seereer, attestent de similitudes plus profondes avec les langues bantu d'Afrique du Sud, de Tanzanie, du Cameroun, du Zaïre, qu'avec les langues de famille mandingue à l'intérieur desquelles elles sont géographiquement insérées. Le lexique, la structure et les principes même, comme on le verra plus loin, de l'écriture de l'égyptien ancien sont plus proches des réalités de langues telles que le wolof, le hawsa ou de la tradition graphique dahoméenne, que des structures linguistiques sémitiques ou indo-européennes auxquelles on les annexe sans précaution.

L'égyptien ancien, le hawsa, les langues des pasteurs rwandais, des Abyssins, des Peul, des Nubiens sont naturalisés sémites ou indo-européens sur des bases d'une fragilité évidente ou à partir d'une méthodologie et d'un choix de critères des moins convaincants.

Les Peul sont peut-être métissés, au même titre que les Baluba, les Susu, les Songhaï, et nombre de peuples noirs ayant entretenu, dans leur habitat ancien ou actuel, des contacts avec des populations blanches. Encore que cette hypothèse de métissage soit aujourd'hui nettement remise en cause à partir de découvertes récentes sur les processus de mutation de la pigmentation.

Par sa phonologie, son lexique et sa structure, le fulfuldé ne présente avec aucune langue connue une ressemblance aussi parfaite qu'avec le seereer. A telle enseigne que Seereer et Peul suggèrent d'eux-mêmes leur

parenté non seulement linguistique mais ethnique. Or, des chercheurs comme F. Muller, W. Jeffreys, Meinhof, Delafosse et Westermann n'en ont pas moins tenté d'établir une origine blanche des Peul en affirmant que le fulfuldé est proto-hamitique[38]. W. Taylor va même jusqu'à écrire: « Par la richesse de son vocabulaire, le sonorité de sa diction et la délicatesse avancée de ses expressions, le Peul ne peut appartenir à la famille noire soudanaise. » Toutes ces observations nous montrent à quel point la confusion est généralisée entre catégories aussi différentes que la langue, le genre de vie et la « race », sans compter le concept d'ethnie utilisé selon les cas, en référence avec une ou plusieurs des notions précédentes.

Comme le note J. Greenberg, la relation simpliste établie entre gros bétail, conquête et langue hamitique s'avère fausse sur tout le continent africain. « Dans le Soudan Occidental, écrit-il, c'est une ironie de voir que les agriculteurs de langues « hamitiques » sont sous l'autorité des pasteurs peul qui parlent une langue soudanaise occidentale (nigéro-congolaise). C'eût été une autre ironie, si l'on suivait les clichés établis, de constater l'ancienneté et la permanence des hégémonies mandingue ou wolof, de famille linguistique soudanaise, sur des peuples si vite annexés au « hamitique » comme les Peul dits pré-hamitiques ou les Berbères. »

Aucune des classifications établies au plan continental ou régional n'offre à ce jour des garanties scientifiques sans reproches. L'ethnocentrisme a largement contribué à fausser l'analyse des matériaux. Dans bien des cas, on en reste à des conjectures, à des pétitions de principe, à des survols rapides.

Il y a un certain nombre de conditions pour l'étude des langues africaines dans les perspectives d'une science rigoureuse qui aide à éclairer l'histoire des peuples et des civilisations du continent. En premier lieu, il convient de la libérer des obsessions d'un jugement extraverti, à partir du sémite ou de l'indo-européen, c'est-à-dire à partir du passé historique de l'homme européen. Par ailleurs, c'est au matériau linguistique ancien qu'il faut se référer pour établr la parenté des langues africaines, et non aux données géographiques actuelles aux influences anciennes ou tardives, au schémas explicatifs choisis *a priori*, ou aux traits linguistiques marginaux par rapport aux faits dominants des systèmes.

Sciences auxiliaires

L'analyse acculturaliste

L'analyse acculturaliste, dite « topologie »[39] dans la terminologie anglaise, relève d'une science qui a pour objet l'étude de l'origine et des processus de diffusion des traits culturels (idées, techniques, etc.). Les chercheurs

38. J. H. GREENBERG, op. cit.
39. M. GUTHRIE, 1969.

allemands avaient inauguré la méthode sur le terrain avec l'étude des « cycles culturels » de Frobenius, Westermann-Bauman, etc.

La diffusion des techniques et des cultures des agriculteurs, les procédés des pasteurs, l'invention et la diffusion des techniques du fer et des autres métaux, l'usage du cheval, l'élaboration des notions d'ordre ontologique, celle du panthéon des dieux ou des formes artistiques ont souvent retenu l'attention sur ce plan.

La topologie a cependant outrepassé parfois son domaine. Elle a, en particulier, introduit bien des erreurs sur le plan de la science classificatoire. En effet, nombre d'auteurs fort peu précautionneux ont pensé devoir inférer une parenté linguistique à partir d'un simple constat de traits culturels. Or, ces faits relèvent souvent de phénomènes d'emprunt, de contact ou de convergence.

La science onomastique

La science onomastique est celle des noms : noms de lieux (*toponymes*), de personnes (*anthroponymes*) ou de lieux d'eau (*hydronymes*), etc.

L'onomastique est étroitement liée au lexique des langues. Les communautés ethniques relativement homogènes pour une période, de même que les groupes ethno-linguistiques plus hétérogènes, mais qui parlent un idiome commun, forgent leurs noms surtout par références aux réalités de leurs langues. Ils meublent l'univers territorial et géographique, qui leur a servi ou leur sert d'habitat, de noms qu'il construisent dans les mêmes perspectives. Ainsi, en dépistant les noms de personnes, on identifie en même temps les éléments ethniques qui constituent une communauté. Les Seereer sont, en général, des Jonn, Juuf, Seen, etc., les Peul (Sow, Jallo, Ba, Ka, etc.), les Mandingue (Keita, Touré, Jara, etc.). Les Berbères ou les Bantu ont des familles de noms qui leur sont propres.

L'anthroponymie

L'anthroponymie joue un grand rôle dans l'étude de l'histoire des ethnies et des communautés politiques ou culturelles. L'étude des noms en usage chez les Tukuloor[40] du Sénégal montre par exemple qu'on est en présence d'une communauté ethnolinguistique très hétérogène. Ce groupe fulfuldéphone implanté au Sénégal, le long du fleuve, aux confins du Mali et de la Mauritanie, est très homogène sur le plan culturel. D'où un sentiment « national » très poussé. En fait, la communauté s'est forgée à partir d'éléments Peul dont la langue s'est imposée, de Mandingue, de Seereer, de Lebu-Wolof et de Berbères.

Toponymie et hydronymie constituent également des sciences essentielles à l'étude des migrations de peuples. Des cartes précises peuvent être dressées à partir des noms de villages disparus ou encore existants pour suivre le cheminement des Mandingue dont les villages portent des noms composés à partir de *Dugu*. On peut établir de la même manière la carte toponymique des habitats anciens ou actuels des Peul utilisant le terme de *Saare* pour leurs

40. Ce nom est communément transcrit : Toucouleur.

établissements, celle des Wolof utilisant le terme de *Kër*, des arabo-berbères: *daaru*, des Hawsa, etc.

Anthropologie sémantique

L'anthropologie sémantique ou ethnolangage constitue une approche nouvelle. Elle tente de révéler la culture de l'homme par sa langue. Elle s'appuie sur une analyse globale de l'ensemble des données que fournit la langue d'une ethnie ou d'une communauté hétérogène, ayant un parler commun pour mettre en évidence à la fois sa culture, sa pensée et son histoire.

La méthode va au-delà d'une simple collecte des traditions et littératures écrites ou orales. Elle implique le recours à une reconstruction de la totalité des idées que porte une langue et qui ne relève pas nécessairement d'une œuvre ou d'un discours systématique. La recherche opère à ce plan, au niveau infra et supra-linguistique. Elle décrypte à partir du vocabulaire et du découpage de la pensée, les procédures de formalisation, de conceptualisation et de structuration d'une langue, les différents types de savoir à l'intérieur desquels se cristallisent la vision du monde et l'histoire propre à la communauté qui pratique un parler donné. L'ethnolangage aboutit à révéler des systèmes: conception métaphysique, éthique, ontologie, esthétique, logique, religion, techniques, etc.

Ainsi, la littérature écrite ou orale sur le passé des Hawsa, avec ses documents religieux, fables et pratiques juridiques, médicales, métallurgiques, éducationnelles, nous informe à la fois sur l'évolution du contenu de la pensée des Hawsa, mais aussi sur leur histoire et sur leur culture.

Dans les civilisations à prédominance orale, où les textes de référence sont rares, l'interprétation diachronique fondée sur la comparaison de textes d'époques différentes n'existe pratiquement pas. La linguistique devient alors un moyen privilégié de redécouverte du patrimoine intellectuel, une échelle pour remonter le temps.

Les cultures d'expression orale que dépiste l'anthropologie sémantique livrent des œuvres à collecter et fixer, des auteurs et la spécialité de ceux-ci. Toute culture africaine orale ou écrite a laissé — comme chez les Wolof — son philosophe, tel *Ndaamal Gosaas*, son politicologue, tel *Saa Basi* ou *Koco Barma*, son maître de parole et d'éloquence, son maître de l'épopée ou du conte, tel *Ibn Mbeng*[41] mais aussi ses inventeurs de techniques en matière de pharmacopée, de médecine, d'agriculture ou d'astronomie[42].

Ces œuvres et leurs auteurs constituent d'excellentes sources d'analyse du dynamisme évolutif de la culture dans une société sous ses diverses formes.

L'ontologie bantu peut être décryptée, voire interprétée et systématisée, par référence aux vocables bantu sur l'être dans le monde à partir du travail d'élaboration et de conceptualisation qui donne forme, à travers les mots et les énoncés du bantu, aux conceptions que celui-ci a de ces phénomènes.

41. Tous, personnages historiques célèbres dans la pensée wolof.
42. Les œuvres de S. JOHNSTON sur les Yoruba, de TEMPELS sur les Bantu, de M. GRIAULE sur les Dogon, de TRAORE sur la médecine africaine, de M. GUTHRIE sur la métallurgie, etc. constituent avec les « classiques littéraires fixés » des contributions importantes à l'anthropologie sémantique. Cf. P. DIAGNE, 1972.

La langue étant le lieu de cristallisation de tous les outils mentaux ou matériels construits par les générations successives, on peut dire que l'expérience historique d'un peuple est déposée en strates consécutives dans le tissu même de la langue.

Support du document et de la pensée historique

On s'accorde généralement aujourd'hui sur le rôle de la tradition orale dans l'histoire africaine. On sollicite même les griots traditionalistes dans les congrès. D'aucuns suggèrent de leur créer des chaires, voire de leur confier la recherche et l'enseignement de l'histoire.

En effet, la prééminence du dit sur l'écrit a survécu dans l'ensemble au sein des cultures traditionnelles à prédominance rurale en Afrique comme ailleurs.

L'oralité, comme moyen d'élaborer et de fixer les produits de la pensée, a ses techniques. Si ce domaine, pour les formes écrites ou orales de la pensée, est largement commun, les voies et moyens de leur conception et de leur transmission ne sont pas toujours les mêmes[43].

On notera simplement que la pensée écrite, la littérature au sens étymologique, en se fixant, a tendance à se figer plus facilement sous une forme permanente. Elle rompt de ce fait avec une tradition verbale qui offre une plus grande latitude à l'invention et à la mythification. Au plan de la langue, les possibilités de dialectalisation sont aussi plus vastes du fait d'une évolution moins contrôlée. Une langue d'expression surtout orale reste plus populaire, plus sensible aux distorsions que la pratique lui impose sur le plan de sa structure, des sons qu'elle utilise, voire des formes qu'elle emprunte.

Une langue littéraire est au contraire plus travaillée dans le sens de l'unification. Elle revêt, par ailleurs, une dimension visuelle plus grande. Elle intègre, comme éléments expressifs, des données graphiques qui lui donnent une certaine spécificité : orthographe en rupture avec sa phonologie, ponctuation, etc. Le langage oral continue de recourir, en revanche, davantage à l'élément sonore. Elle signifie par la cadence, les rythmes, les assonances ou les dissonances, les évidences du discours. L'importance du rôle que la mémoire assure, pour suppléer l'absence d'un support graphique, infléchit également le caractère de l'oralité dans ses formes d'expression. Elle s'impose même, avec les techniques de mémorisation, une science spécifique pour la rétention des textes. Le document écrit et la tradition orale deviennent ainsi complémentaires en conjuguant leurs vertus respectives[44].

Les textes oraux une fois transcrits deviennent d'ailleurs à leur tour des littératures[45].

43. Cf. P. DIAGNE, 1972.
44. Cf. P. DIAGNE, *op. cit.*
45. Cf. les publications nombreuses sur ce plan : travaux de A. HAMPATÉ BA, A. IBRAHIM SOW, MUFUTA, E.de DAMPIERRE, K. MOEENE, F. LACROIX, K. GRIAULE, G. DIETERLEN, WHITLEY, E. NORRIS, L. KESTELOOT, D.T. NIANE, M. DIABATE, J. MBITI, etc. Ils ont publié sur ce sujet des ouvrages classiques dans les collections d'Oxford, de Julliard, de Gallimard, au Centre de Niamey, etc.

Tradition graphique — les écritures africaines

L'invention de l'écriture répond à des besoins dont on n'a pas toujours su mettre en évidence, selon les contextes, la nature et l'origine. L'écriture, outil du commerce, de l'administration, sous-tend normalement les civilisations urbaines. Mais les motivations de départ peuvent varier notablement. En Afrique, aussi bien à l'époque pharaonique que sous le règne des souverains du Dahomey ou des Mansa Mandingue, l'usage de l'écriture a surtout répondu principalement à des nécessités d'ordre immatériel. L'écriture égyptienne, celle des bas-reliefs dahoméens, comme les idéogrammes bambara ou dogon, ont eu à l'origine, dans leur contexte, une double fonction: servir à matérialiser une pensée, réaliser par là-même une action de portée religieuse ou sacrée. L'écriture égyptienne inventée selon la légende par le dieu Thot, reste longtemps confinée surtout dans les temples entre les mains des prêtres. Elle scelle des secrets. Elle sert de moyen d'action à une pensée perçue comme substance agissante et matérialisable sous forme de verbe ou de graphie.

La seconde grande fonction dévolue à l'écriture dans les civilisations africaines coïncide avec le besoin de perpétuation historique. L'écriture égyptienne, comme celle des Palais d'Abomey, est une glorification de souverains et de peuples soucieux de laisser derrière eux le souvenir de leurs hauts faits. Les Bambara ou les Dogon inscrivant sur les murailles de Bandiagara leurs signes idéographiques visent le même but.

Entre la Récade du roi Glélé, hache de cérémonie porteuse de message, et la Palette de Narmer, il y a plus que des affinités. L'esprit est le même, mais également les principes et les techniques d'écriture[46].

L'écriture égyptienne est attribuée au dieu Thot qui est également inventeur de la magie et des sciences à l'instar du dieu à tête de chacal des Dogon, lui-même dépositaire du verbe, du savoir et de la parole efficiente.

Les rares spécialistes qui se sont penchés, souvent avec une remarquable minutie, sur les systèmes d'écritures originaires d'Afrique se sont généralement désintéressés du lien qui paraît évident et techniquement démontrable entre les hiéroglyphes et les écritures les mieux connues d'Afrique noire.

Le hiéroglyphe égyptien est resté fondamentalement pictographique dans sa fonction originelle d'outil des temples. Comme son homologue dahoméen, il fait référence autant que possible à l'image. C'est une écriture volontairement réaliste. Elle a souci de matérialiser les êtres, les objets, et les idées. Elle le fait, de la manière la plus concrète, la plus substantielle, un peu pour leur restituer ou conserver leurs qualités naturelles.

Ce n'est pas un hasard si la déformation de l'écriture pictographique, par l'usage du cursif qui altère et défigure les éléments représentés, n'est permise qu'en dehors des temples. L'écriture hiératique d'usage surtout laïc, contrairement à la suggestion de l'étymologie grecque du mot, et le démotique « populaire » encore plus simplifié dans son tracé sont les graphies non sacrées et utilitaires. Le hiéroglyphe, comme le souligne si justement M. Cohen, inclut dans l'esprit du prêtre égyptien « une force d'évocation magique », ce qui

46. M. GLELE, 1974.

explique, poursuit-il, « que les représentations d'êtres néfastes sont évitées ou mutilées ». On est ici en face d'une conception ontologique qui prend racine, et baigne profondément, dans la tradition négro-africaine. Celle-ci ne sera pas parvenue au cours des millénaires à désacraliser, à l'instar des Indo-européens et des Grecs singulièrement, la pensée et ses supports oraux ou graphiques. La vision du Bambara, du Yoruba, du Nsibidi ou des prêtres Dogon à l'égard des systèmes graphiques qu'ils utilisent dans leurs temples ou leurs séances de divination, est identique.

L'unité des graphies inventées en Afrique n'est pas seulement dans les présupposés idéologiques qui confèrent à leurs systèmes, leurs fonctions et leur nature. Elle est également dans la technique même de transcription.

On retrouve, dans l'histoire des écritures africaines, la référence constante à trois techniques de fixation graphique de la pensée : recours à l'image copiée de l'être ou de l'objet avec des pictogrammes ; recours au symbole pour représenter une réalité avec l'usage d'idéogrammes qui sont des signes sans lien immédiat de ressemblance physique avec la notion qu'ils symbolisent ; enfin, usage du phonogramme pour représenter tous les homophones, c'est-à-dire toutes les réalités désignées par le même son ou le même groupe de sons. C'est le principe de l'écriture pictographique.

Or, la comparaison entre la Palette de Narmer et les Recades de Glélé ou de Dakodonu est révélatrice. Elles transcrivent le discours selon les mêmes principes.

Sur la Palette de Narmer, on a une image de roi. Il saisit un ennemi vaincu par les cheveux, l'assomme alors que le reste de l'armée défaite prend la fuite sous les pieds du pharaon gigantesque. Les pictogrammes sont clairs et parlants. Les autres signes sont des idéogrammes. On distingue un ovale « ta » symbolisant la terre. En haut, un groupe de signes et un cadre carré pour le cartouche du nom Horus du pharaon. Un poisson et un oiseau donnent le nom de Pharaon. Ces deux images sont des pictophonogrammes.

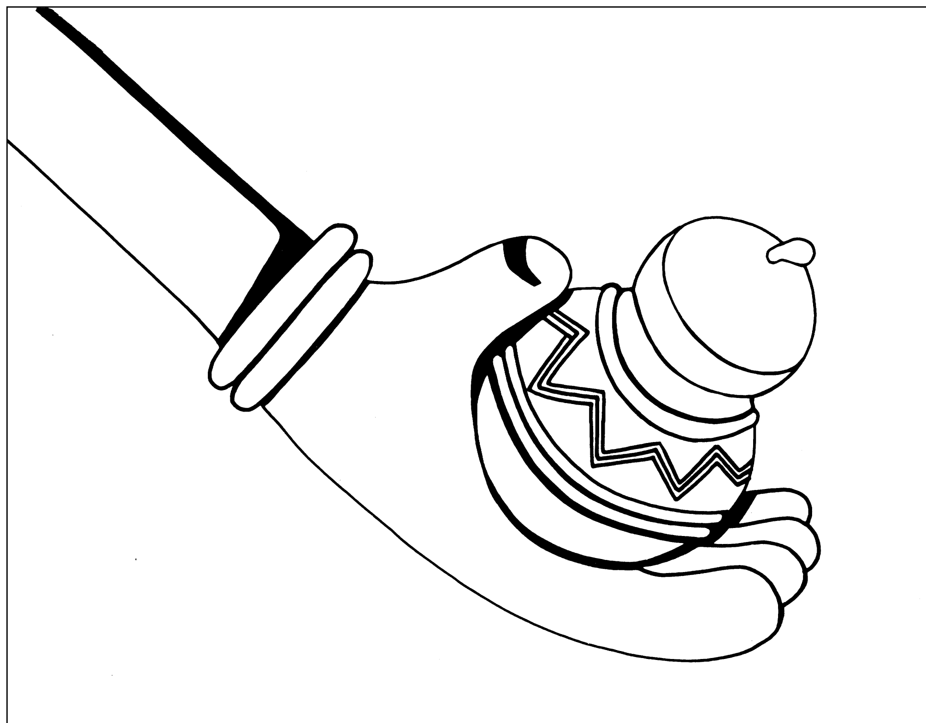
La Récade de Gézo présente le Souverain dahoméen sous la forme d'un buffle comme Pharaon l'est sous la forme d'un faucon. Il montre ses dents, ce qui signifie qu'il sème la terreur sur ses ennemis. Il s'agit dans ce premier cas d'un rapprochement symbolique. D'autres sont plus importants.

La Récade du roi Dakodonu ou Dokodunu, plus ancienne (1625-1650) et décrite par Le Hérissé, montre encore plus clairement le principe du « hiéroglyphe » dahoméen. Le texte de la lame de hache peut être lu ainsi : il y a un symbole pictographique représentant un silex « da », en bas le dessin de la terre « ko » avec un trou au milieu « donon ». Ces signes sont des pictogrammes utilisés ici comme pictophonogrammes. En les réunissant, comme à propos du nom du Pharaon de la Palette de Narmer, on lit le nom du roi dahoméen *Dakodonu*. L'écriture dahoméenne rencontre le hiéroglyphe pharaonique par ses principes même et son esprit. Elle révèle les trois techniques auxquelles se réfère la graphie égyptienne : l'image pictographique, le symbole idéographique, le signe pictophonographique[47].

47. Voir chapitre 4.



1. Stéle du roi serpent (photo musée du Louvre).

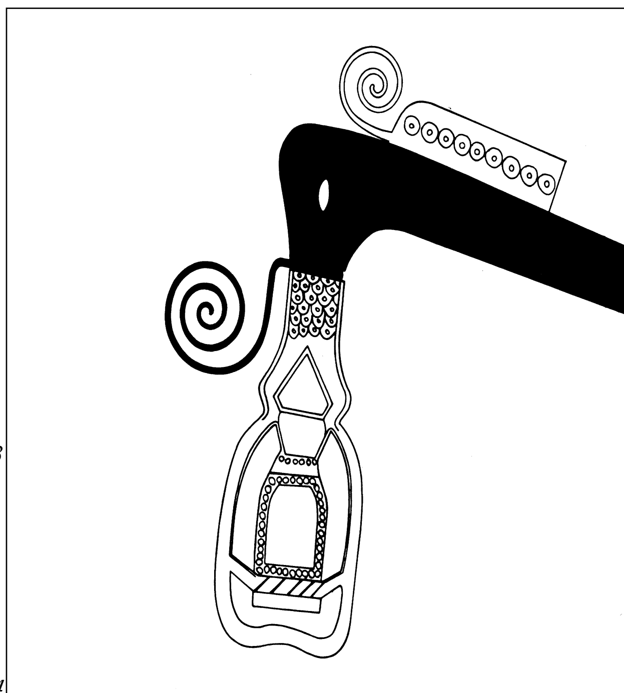


1

1. *Récade représentant une gourde symbole de puissance (photo Nubia).*

2. *Récade dédié à Dakonodu (photo Nubia).*

3.4. *Lionceau semant la terreur (photo Nubia).*



2



3



4

	Pictogrammes égyptiens (vers 4000 av. notre ère)	*Pictogrammes nsibidi*[24]
A_{27}	homme courant, un bras étendu; *inw* = messager.	Dayrell$_{107}$, homme courant, un bras étendu ; Macgregor (p. 212), un messager.
F_{33}	ventre de mammifère ; *h.t.* = ventre, corps	Dayrell$_{137}$ symbole qui contient un poison à l'intérieur.
I_{1}	lézard ; *'š 3* = nombreux, riche.	Talbot$_{51}$ lézard.
I_{14}	ver ou serpent (*ḥ f'w*) ; ver (*ḏdft*)	Macgregor (p. 212), serpent ; Dayrell$_{104}$ serpent très long ; *uruk – ikot*, serpent en Efik et *shaw*, en Uyanga.
N_{8}	Soleil rayonnant; *wbn* : apparaître.	Talbot$_{35}$ soleil rayonnant ; *ūtinn* soleil, en Efik et *dūawng*, en Uyanga.
N_{11}	croissant de lune ; *i'ḥ* = lune.	Talbot$_{34}$ croissant de lune ; *ebi* = lune, en Uyanga.

34. Pour les signes *nsibidi*, cf. surtout : J. K. Macgregor, *op. cit.*, p. 215, p. 217, p. 219 : les signes sont numérotés de 1 à 9-8; E. Dayrell, *op. cit.*, pl. LXV–LXVII : en tout, 363 signes ; P. A. Talbot, *op. cit.*, Appendice G : «Nsibidi signs», p. 448-461 : 77 signes et 8 textes.

1

1. Pictogrammes égyptiens et nsibidi (tiré de l'Afrique dans l'Antiquité *la note 34 renvoie à J.K. Macgregor, 1909; E. Dayrell, 1911; Talbot, 1923.)*

2. Palette de Narmer (tiré de C.A. Diop, 1955.)



2

	ka	kɛ	ke	ki	ku	ko	kɔ
Vai (1849)							
(1962)							
Mende							
Loma							
Kpelle							
Bassa							
Bamum (1906)		kɛt	kɛt			–	–
(1916)		2				–	V
Obɛri Ɔkaimɛ							
Djuka							
Manding							
Wolof							
Fula *Dita*							
Fula (Ba)							
Bete		–	keu				

The Bagam and Guro scripts (no record available), the Yoruba 'holy' script and the Gola script (both undeciphered) are excluded from this chart.

Echantillons de plusieurs écritures africaines anciennes (tiré de : D. Dalby, 1970, pp. 110-111.)

Première page du premier chapitre du Coran en vai (tiré de : l'Afrique dans l'Antiquité, *par Th. Ogenga, Présence africaine.)*

a*	ga	la	ra	wa
é	gé	lé	ré	wé
ĕ	gĕ	lĕ	rĕ	wĕ
ĭ	gĭ	lĭ	rĭ	wĭ
ō	gō	lō	rō	wō
ŏ	gŏ	lŏ	rŏ	wŏ
ū	gū	lū	rū	wū
ba	ha	ma	sa	ya
bé	hé	mé	sé	yé
bĕ	hĕ	mĕ	sĕ	yĕ
bĭ	hĭ	mĭ	sĭ	yĭ
bō	hō	mō	sō	yō
bŏ	hŏ	mŏ	sŏ	yŏ
bū	hū	mū	sū	yū
da	ja	na	ta	za
dé	jé	né	té	zé
dĕ	jĕ	nĕ	tĕ	zĕ
dĭ	jĭ	nĭ	tĭ	zĭ
dō	jō	nō	tō	zō
dŏ	jŏ	nŏ	tŏ	zŏ
dū	jū	nū	tū	zū
fa	ka	pa	va	
fé	ké	pé	vé	
fĕ	kĕ	pĕ	vĕ	
fĭ	kĭ	pĭ	vĭ	
fō	kō	pō	vō	
fŏ	kŏ	pŏ	vŏ	
fū	kū	pū	vū	

Signes graphiques vai (tiré de l'Afrique dans l'Antiquité, *par Th. Obenga, Présence africaine.)*

cha	kpa	nda	nya	zha
ché	kpé	ndé	nyé	zhé
chĕ	kpĕ	ndĕ	nyĕ	zhĕ
chĭ	kpĭ	ndĭ	nyĭ	zhĭ
chō	kpō	ndō	nyō	zhō
chŏ	kpŏ	ndŏ	nyŏ	zhŏ
chū	kpū	ndū	nyū	zhū

dha	lba	nga	sha
dhé	lbé	ngé	shé
dhĕ	lbĕ	ngĕ	shĕ
dhĭ	lbĭ	ngĭ	shĭ
dhō	lbō	ngō	shō
dhŏ	lbŏ	ngŏ	shŏ
dhū	lbū	ngū	shū

gba	lda	nja	tha
gbé	ldé	njé	thé
gbĕ	ldĕ	njĕ	thĕ
gbĭ	ldĭ	njĭ	thĭ
gbō	ldō	njō	thō
gbŏ	ldŏ	njŏ	thŏ
gbū	ldū	njū	thū

hna	mba	nkpa	wha
	mbé	nkpé	whé
hnĕ	mbĕ	nkpŏ	whĕ
hnĭ	mbĭ	nkpĭ	whĭ
	mbō	nkpō	whō
hnŏ	mbŏ	nkpŏ	whŏ
hnū	mbū	nkpū	whū

Miscellaneous.

faa
hn
kpna
nwa
nwo
whew
ahn

Punctuation and other Signs.

bridge
comma
question
period
exclamation
accent
detraction
nasal
continuation of sound

Mot mum	Signification	Signe recueilli en 1900 (Clapot)	Signe recueilli en 1907 (Göhring)
Pé	noix de kola		
Fom	roi		
Ntab	maison		
Nyad	bœuf		

Systéme graphique mum (tiré de l'Afrique dans l'Antiquité, par Th. Obenga, Présence africaine.)
Ci-dessus : Système pictographique.
Ci-contre : système idéographique et phonétique-syllabique.

= *pwen* ou *pourin*, les gens
= *ǹgou* où *ngwémé*, pays
= *ndya*, aujourd'hui
= *nsyé*, la terre
= *you* — *yoū*, nourriture
= *poū*, nous
= *né*, et
= *gbèt*, faire
= *mè*, moi
= *fa*, donner
= *pwam* ou *mbwèm*, admirer.

= syllable *ba*, de *iba* qui signifie : deux
= *ben*, de *ben* : danse (sorte de —)
= *bê*, de *byèt* : circoncire, ouuu de *byê* : tenir
= *cha*, de *ncha* : poisson

Le savant soviétique Dmitri A. Olderogge, dans un remarquable article de synthèse, a rappelé, à la suite de Ch. Anta Diop, la survie du système hiéroglyphique jusqu'à une époque tardive en Afrique noire.

Dans *Description historique des trois royaumes du Congo, du Matamba et de l'Angola*, publiée en 1687, Gavassi de Motocculuo affirme l'utilisation de l'écriture hiéroglyphique dans ces régions.

En 1896, une inscription hiéroglyphique est découverte sur les rochers de Tete en Mozambique, le long du fleuve Zambèze. Le texte en fut publié à l'époque. Ch. Anta Diop note par ailleurs l'usage d'une graphie pictographique tardive dans le Baol où l'on a pu relever à une époque récente des tracés de hiéroglyphes, sur des baobabs très anciens. Les Vaï du Libéria ont utilisé longtemps une écriture pictographique sur bandes d'écorce.

L'écriture méroïtique, née dans la périphérie méridionale de l'Egypte ancienne, prolonge l'écriture pharaonique dont elle s'inspirait, à moins de l'avoir suscitée ou de partager avec elle une même origine.

Les systèmes d'écritures idéographiques semblent toutefois avoir mieux résisté sur le terrain négro-africain occidental que les hiéroglyphes.

En pratique, la grande majorité des peuples négro-africains connaissent l'usage de l'idéogramme, soit par le biais des techniques divinatoires, soit par l'usage qu'en font les ministres du culte, les graveurs d'œuvres d'art, etc.

La géomancie des Gourmantché est très élaborée. Le tambipwalo (géomancien) dessine des signes sur le sable et les interprète. Puis il administre une sorte « d'ordonnance » qui consiste en signes gravés au couteau dans un morceau de calebasse. Ces signes abstraits désignent les autels, les lieux auxquels il faut se rendre pour des sacrifices, quel genre de bête il faut immoler, combien de fois, etc. Il s'agit d'une « écriture codée ».

La divination par les signes du Fa est aussi d'une richesse remarquable. Sur un plateau saupoudré ou sur le sol, le nombre de noix de palme conservées dans la main gauche est inscrit huit fois au fur et à mesure que le devin opère un tour de passe-passe d'une main à l'autre avec ces noix. Des tableaux (il y en a 256 possibles) sont aussi constitués, dont 16 principaux, les dou qui constituent les « fils » ou les paroles des dieux gouvernés par le Fa, le destin. Chacun doit rendre un culte à son dou, mais en même temps, tenir compte de ceux de ses parents et ancêtres, de son pays, etc. Les combinaisons étant légion, la multitude des dou sont combinés dans une sorte de stratégie mythologique qui est aussi une technique graphologique. La divination du Fa se pratique sur toute la côte du Benin.

La collecte des systèmes idéographiques[48] a été abondante en particulier dans les pays de savane restés traditionalistes et relativement peu islamisés. Ce n'est pas un hasard. Les spécialistes, comme M. Migeod parmi les premiers, en ont fait connaître un certain nombre.

48. Cf. G. Niangoran BOUAH, « Recherches sur les poids à peser l'or chez les Akan », thèse de doctorat d'Etat soutenue en 1972.

L'écriture idéographique dogon a été présentée par M. Griaule et G. Dieterlen à qui l'on doit l'analyse du système bambara et une bonne synthèse des graphies de la région.

L'idéographie Nsibidi, en usage chez les Ibo du Sud-Nigeria a été découverte par des Européens à la fin du siècle dernier. Elle repose sur des principes de transcription qui ont été fort répandus sur toute la côte de Guinée.

Les écritures phonétiques[49] qui systématisent l'usage de phonogrammes, représentant des sens, en simples ou complexes par des signes réguliers, apparaissent, à notre sens, en Afrique comme le fruit d'une évolution tardive. Les hiéroglyphes de l'Ancienne Egypte comme ceux du Dahomey représentent bien des sons par des signes.

Mais les systèmes purement phonétiques à base de mot, de syllabe ou de phonème simple — transcription alphabétique — marquent une étape nouvelle[50].

L'écriture berbère, en usage chez les Touareg du Sahara et que l'on désigne encore sous le nom de Tifinar, se serait développée sous l'influence punique au contact de Carthage.

Le système nubien d'écriture s'est formé, au Xe siècle, au contact de la graphie copte, elle-même née sous l'influence grecque. La graphie éthiopienne du Tigrigna et de l'Amhara est dérivée de l'écriture sabéenne d'Arabie méridionale.

Les écritures syllabiques et alphabétiques ouest-africaines, fort répandues dès la fin du XVIIIe siècle sur les côtes de Guinée et en pays soudanais, ont pu naître d'une évolution interne ou revêtir leur forme définitive sous l'influence plus ou moins lointaine d'un apport externe européen ou arabe[51].

L'écriture vaï, révélée à l'Europe en 1834, grâce à Eric Bates, un Américain, et par Koelle en 1849, s'est développée sur un terrain où des tracés du système hiéroglyphique furent signalés. Momolu Masakwa, consul au XIXe siècle du Libéria en Angleterre, a décrit, à son époque, les principes du système hiéroglyphique en usage dans la région[52].

Pour signifier la victoire sur l'ennemi, Momolu rapporta que les Vaï dessinent sur une écorce, qui leur tient lieu de papyrus, la silhouette d'un homme qui court, les mains sur la tête. On ajoute un point à côté de l'image du fugitif pour indiquer qu'il s'agit d'un grand nombre de fuyards, d'une armée en déroute. On retrouve jusque dans la notation du pluriel, par un point au lieu de plusieurs traits en usage dans l'antique vallée du Nil, les données de l'écriture pharaonique.

Les Vaï ont donc pu transformer leur ancien système dans le sens d'une transcription phonétique. On a aujourd'hui des modèles analogues à l'écriture

49. D. DALBY en propose une mise à jour intéressante in *Language and History in Africa*, Londres, 1970.
50. E. HAU, 1959.
51. Les graphies soudanaise associent des pictogrammes — images réalistes — à des idéogrammes — signes à significations symboliques — (cf. Marcel GRIAULE et G. DIETERLEN). En combinant ces signes, on transcrit et fixe un discours déchiffrable par l'initié à l'écriture et au savoir qu'elle porte.
52. Cf. l'excellent article de synthèse de D. OLDEROGGE in *Courrier de l'Unesco*, mars 1966, sur « Ecritures méconnues de l'Afrique noire ».

vaï chez nombre de peuples ouest-africains: Malinké, Mandé, Bassa, Guerze, Kpele, Toma, etc. Le Wolof et le Seereer se sont même dotés récemment d'une graphie inspirée de ces principes.

Contrairement au sentiment couramment répandu, l'idée de l'écriture est restée permanente dans l'histoire et la pensée africaines, de la Palette de Narmer jusqu'à la Récade de Glélé. L'abondance des pratiques et graphies en témoigne.

Les écritures africaines post-pharaoniques pour bien des raisons ont suivi un cours normal d'évolution. Ce cours s'est modelé au contexte et aux exigences de l'histoire d'une société et d'une économie rurales d'auto-suffisance. Celle-ci n'a pas été poussée sous la contrainte du besoin, à la consolidation dans le temps d'acquis matériels ou intellectuels menacés en permanence. Une écologie facile, un équilibre aisé entre ressources et démographie ont conféré pendant fort longtemps à la plupart des civilisations africaines et à leurs faits de culture, ce pouvoir de se faire et de se défaire formellement dans l'espace en ne conservant que l'essentiel: les principes. Au plan de l'équilibre interne, le risque n'était pas très grand. Face à l'extérieur et au cumul du progrès, cette fragilité était préjudiciable.

Conclusion

La linguistique est indispensable à l'élaboration d'une science historique africaine. Elle jouera cependant ce rôle dans la mesure où un effort important est entrepris dans le domaine qui est le sien. Son apport jusqu'ici a été relativement faible et souvent fort peu sûr au plan scientifique. Des travaux sont encore en cours. Les méthodes ont gagné en précision et le champ d'investigation s'est notablement élargi. Il est prévisible dans ce contexte que l'analyse des langues africaines permette dans un avenir proche de contribuer à élucider des points importants de l'histoire du continent.

Partie II

Théories relatives aux « races » et histoire de l'Afrique

J. Ki-Zerbo

Le concept de race est l'un des plus difficiles à cerner scientifiquement. Si l'on admet comme la plupart des savants après Darwin que la souche de l'espèce humaine est unique[1], la théorie des « races » ne peut se développer scientifiquement que dans le cadre de l'évolutionnisme.

La raciation, en effet, s'inscrit dans le processus général d'évolution diversifiante. Comme le souligne J. Ruffie, elle requiert deux conditions : d'abord, l'isolement sexuel, souvent relatif, qui provoque peu à peu un paysage génétique et morphologique singulier. La raciation est donc fondée sur un stock génique différent, provoqué, soit par dérive génétique, le hasard de la transmission des gènes faisant que tel gène est transmis plus fréquemment qu'un autre, à moins que ce ne soit au contraire l'allèle qui sera plus largement diffusé ; soit par sélection naturelle. Celle-ci entraîne une diversification adaptative, grâce à laquelle un groupe tend à conserver l'équipement génétique qui l'adapte le mieux à un environnement donné. En Afrique les deux processus ont dû jouer. En effet, la dérive génétique qui s'exprime au maximum dans les petits groupes a fonctionné dans les ethnies restreintes, soumises par ailleurs à un processus social de scissiparité à l'occasion des disputes de successions ou de terres, et en raison des grands espaces vierges disponibles. Ce processus a dû marquer particulièrement le patrimoine génétique des ethnies endogames ou forestières. Quant à la sélection naturelle, elle avait l'occasion d'entrer en jeu à la faveur des écologies aussi contrastées que celles du désert

1. Pour les théories polycentriques avec leurs variantes, voir les travaux de G. WEIDENREICH, COON et les réfutations de ROBERTS.

et de la forêt dense, des hauts plateaux et des côtes à mangroves. En somme, biologiquement, les hommes d'une « race » ont en commun quelques facteurs génétiques qui dans un autre groupe « racial » sont remplacés par leurs alléles, les deux types de gènes coexistant chez les métis.

Comme il fallait s'y attendre, l'identification des « races » s'est faite d'abord à partir de critères apparents, pour, par la suite, prendre en compte peu à peu des réalités plus profondes. Les caractéristiques extérieures et les phénomènes internes ne sont d'ailleurs pas absolument séparés ; car si certains gènes commandent les mécanismes héréditaires qui règlent la couleur de la peau, celle-ci est liée aussi à l'environnement. On a observé une corrélation positive entre la stature et la température la plus élevée du mois le plus chaud, et une corrélation négative entre la stature et l'humidité. De même, un nez étroit réchauffe mieux l'air dans un climat plus froid et humidifie l'air sec inspiré. C'est ainsi que l'indice nasal augmente nettement chez les populations sub-sahariennes, du désert vers la forêt en passant par la savane. Bien qu'ayant le même nombre de glandes sudoripares que les Blancs, les Nègres transpirent davantage, ce qui maintient leur corps et leur peau à une température moins élevée.

Il y a donc plusieurs étapes dans l'investigation scientifique concernant les races.

L'approche morphologique

Eickstedt définit, par exemple, les races comme « des groupements zoologiques naturels de formes appartenant au genre des hominidés, dont les membres présentent le même assortiment typique de caractères normaux et héréditaires au niveau morphologique et au niveau comportemental ».

Depuis la couleur de la peau et la forme des cheveux ou du système pileux, jusqu'aux caractères métriques et non métriques, jusqu'à la courbure fémorale antérieure et aux cupules et sillons des molaires, un arsenal d'observations et de mensurations a été ainsi dressé. Un intérêt particulier a été porté à l'indice céphalique comme intéressant la partie de la tête qui abrite le cerveau. C'est ainsi que Dixon établit les divers types en fonction de trois indices diversement combinés : l'indice céphalique horizontal, l'indice céphalique vertical et l'indice nasal. Mais sur les 27 combinaisons possibles, 8 seulement (les plus fréquentes) ont été retenues comme représentant des types fondamentaux, les 19 autres étant considérées comme des mélanges. Or, les caractères morphologiques ne sont que le reflet plus ou moins déformé du stock génétique. Leur conjugaison en un prototype idéal est rarement réalisé à la perfection ; en effet, il s'agit de détails frappants situés à la frontière homme/environnement mais qui justement, pour cela, sont beaucoup moins innés qu'acquis.

C'est là une des plus grandes faiblesses de l'approche morphologique et typologique, où les exceptions finissent par être plus importantes et plus nombreuses que la règle. Par ailleurs, il ne faut pas négliger les querelles d'écoles sur les modalités de mensuration (comment, quand, etc.), qui

interdisent les comparaisons utiles. Les statistiques de distance multivariée et les coefficients de ressemblances raciales, les statistiques de « format » et de « forme », la distance généralisée de Nahala Nobis relèvent du traitement par ordinateur. Or, les races sont des entités biologiques réelles à examiner comme un tout, et non pas pièce par pièce.

L'approche démographique ou populationnelle

Cette méthode insistera donc d'emblée sur les faits de groupes (fonds génétique ou génome) qui sont plus stables que la structure génétique conjoncturelle des individus. Ce qui caractérise une race en effet, c'est moins les caractéristiques qu'on peut y observer que leur fréquence. La méthode morphologique étant pratiquement délaissée[2], les éléments sérologiques ou génétiques peuvent être soumis à des règles de classification plus objectives. Pour Landman, une race est « un groupe d'êtres humains qui (à quelques rares exceptions près) présentent les uns avec les autres plus de ressemblances génotypiques et très souvent aussi phénotypiques qu'avec les membres d'autres groupes ». Aleksejev développe aussi une conception démographique des races avec des dénominations purement géographiques (Nord-Européens, Sud-Africains, etc.). Schwidejzky et Boyd ont mis l'accent sur la systématique génétique : distribution des groupes sanguins A, B et O, des combinaisons du facteur rhésus, gène de la sécrétion salivaire, etc.

L'hémotypologiste fait aussi de l'anatomie, mais au niveau de la molécule. Il fait de la micro-morphologie en décrivant les cellules humaines dont la structure immunitaire et l'équipement enzymatique sont différenciés, le matériel le plus pratique à cet égard étant constitué par le tissu sanguin. Ces marqueurs sanguins font faire un saut qualitatif historique dans l'identification scientifique des groupes humains. Leurs avantages sur les critères morphologiques sont décisifs. D'abord, ils sont presque toujours monométriques, c'est-à-dire que leur présence dépend d'un seul gène, alors que l'indice céphalique, par exemple, est le produit d'un complexe de facteurs difficilement repérables[3].

Par ailleurs, alors que les critères morphologiques sont traduits dans des chiffres utilisés pour des classements aux frontières arbitraires ou floues, par exemple entre le brachycéphale typique et le dolichocéphale typique, les marqueurs sanguins eux obéissent à la loi du tout ou rien. On est A ou non A, Rh+ ou Rh-, etc. De plus les facteurs sanguins échappent presque entièrement à la pression de l'environnement. L'hémotype est fixé pour toujours dès la formation de l'œuf. Voilà pourquoi les marqueurs sanguins échappent au subjectivisme de la typologie morphologique. Ici l'individu est identifié par un ensemble de facteurs géniques et la population par une série de fréquences géniques. La grande précision de ces facteurs compense

2. Cf. WIERCINSKY, 1965.
3. Cf. J. RUFFIE.

leur caractère partiel par rapport à la masse des gènes dans l'ensemble d'un génome. C'est ainsi qu'on a dressé un atlas des « races » traditionnelles.

Trois catégories de facteurs sanguins apparaissent cependant. Certains comme le système ABO se retrouvent dans toutes les « races » traditionnelles sans exception. Ils préexistaient donc sans doute à l'hominisation. D'autres facteurs comme ceux du système RH sont omniprésents mais avec une certaine dominante raciale. Ainsi, le chromosome r existe surtout chez les Blancs. Le chromosome Ro dit « chromosome africain » a une fréquence particulièrement élevée chez les Noirs au sud du Sahara. Il s'agit donc sans doute de systèmes qui datent du moment où l'humanité commençait à se répandre dans des niches écologiques variées. Une autre catégorie de systèmes dénotent une répartition raciale plus marquée, ainsi les facteurs Sutter et Henshaw repérables presque uniquement chez les Noirs, le facteur Kell présent surtout chez les Blancs. Bien qu'ils ne soient jamais exclusifs, on les a qualifiés de « marqueurs raciaux ». Enfin, certains facteurs sont géographiquement très circonscrits : par exemple, l'hémoglobine C pour les populations du plateau voltaïque.

Bien que les facteurs sanguins soient dépourvus de valeur adaptative, ils n'échappent pas entièrement à l'action du milieu infectieux ou parasitaire qui peut exercer un tri sur les facteurs sanguins doués d'une valeur sélective, entraînant par exemple la présence d'hémoglobines caractéristiques ; ainsi pour les hémoglobinoses S liées à l'existence de cellules falciformes ou drépanocytes parmi les hématies. Elles ont été détectées dans le sang des Noirs d'Afrique et d'Asie. Dangereuse pour les seuls sujets homozygotes l'hémoglobine S (Hb S) est un élément d'adaptation à la présence de Plasmodium falciparum responsable du paludisme. L'étude des hémotypes sur de grands espaces permet de dresser des courbes isogéniques visualisant la répartition globale des facteurs sanguins. Associée au calcul des distances génétiques, elle donne une idée de la manière dont se situent les populations les unes par rapport aux autres, le sens des flux géniques permettant de reconstituer le processus préalable de leur évolution.

Mais la méthode hémotypologique et populationnelle, malgré ses performances exceptionnelles, se heurte à des difficultés. D'abord parce que ses paramètres sont appelés à se multiplier énormément et qu'ils aboutissent d'ores et déjà à des résultats insolites au point d'être regardés par certains comme aberrants. C'est ainsi que l'arbre phylogénique des populations dressé par L.L. Cavalli-Sforza diffère de l'arbre anthropométrique. Sur ce dernier, les Pygmées et San d'Afrique figurent sur le même embranchement anthropométrique que les Noirs de Nouvelle-Guinée et d'Australie, alors que sur l'arbre philogénique, ces mêmes Pygmées et San se rapprochent davantage des Français et Anglais, et les Noirs Australiens, davantage des Japonais et Chinois[4]. En d'autres termes, les caractères anthropométriques

4. Cité par J. RUFFIE, 1977 p. 385. De même, du fait du métissage opéré aux Etats-Unis, le pourcentage d'admixtion blanche chez les Noirs américains compte tenu de certains caractères génétiques (gène Fy^a du système de DUFFY, allèle Ro, etc.), serait de 25 à 30 %. Et certains savants en concluent qu'il s'agit d'un nouveau groupe hâtivement baptisé « Race nord-américaine de couleur ».

sont davantage affectés par le climat que ne le sont les gènes, si bien que les affinités morphologiques tiennent plus à des environnements similaires qu'à des hérédités similaires. Les travaux de R.C. Lewontin, sur la base des recherches des hémotypologistes, montrent que pour le monde entier, plus de 85 % de la variabilité se situe *à l'intérieur* des nations ; 7 % seulement de la variabilité séparent les nations appartenant à la même race traditionnelle, et 7 % seulement séparent les races traditionnelles. *En somme, les individus du même groupe « racial » diffèrent plus entre eux que les « races » entre elles…*

C'est pourquoi de plus en plus de savants adoptent la position radicale consistant à nier l'existence de toute race. D'après J. Ruffie, aux origines de l'humanité, de petits groupes d'individus répartis dans des zones écologiques diversifiées et éloignées, obéissant à des pressions sélectives très fortes, alors que les moyens techniques étaient infimes, ont pu se différencier au point de donner les variantes Homo erectus, Homo neandertalensis et Homo sapiens à ses débuts. Le bloc facial par exemple, le plus exposé à des environnements spécifiques, a évolué différemment. La richesse de la peau en pigments mélaniques s'est développée en zone tropicale, etc. Mais cette tendance spécialisante rapidement bloquée est restée embryonnaire. L'homme partout s'adapte culturellement (vêtement, habitat, aliments, etc.), et non plus morphologiquement, à son milieu. L'homme né sous les tropiques — climat chaud — a évolué longtemps comme australopithèque, Homo habilis et même Homo erectus, en climat chaud. « C'est seulement au cours de la seconde glaciation que grâce au contrôle efficace du feu, Homo erectus a élu domicile dans les climats froids. De polytypique, l'espèce humaine devient monotypique, et ce processus de déraciation semble irréversible. Aujourd'hui l'humanité entière doit être considérée comme un seul pool de gènes intercommunicants. »[5]

En 1952 Livingstone publiait son fameux article « De la non-existence des races humaines ». Devant la complexité énorme et, partant, l'inconsistance des critères retenus pour qualifier les races, il recommande de renoncer au système linnéen de classement suggérant un « arbre généalogique ». En effet, dans les zones non isolées, la fréquence de certains caractères ou de certains gènes évolue progressivement dans diverses directions, et les différences entre deux populations sont proportionnelles à leur éloignement physique, conformément à une sorte de gradient géographique (cline). En rapprochant chaque caractère distinctif des facteurs de sélection et d'adaptation qui ont pu le favoriser, on dénote des fréquences liées beaucoup plus, semble-t-il, à des facteurs technologiques, culturels et autres, qui ne coïncident nullement avec la carte des « races »[6]. Selon le critère retenu (couleur de la peau, indice céphalique, indice nasal, caractères génétiques, etc), on obtient chaque fois des cartes différentes. C'est pourquoi certains savants en concluent que « toute la théorie des races est insuffisante et mythique ». « Les derniers progrès de la génétique humaine sont tels aujourd'hui qu'aucun biologiste

5. E. MAYR, cité par J. RUFFIE, p. 115.
6. Cf. MONTAGU, « le Concept de race ».

n'admet plus l'existence de races dans l'espèce humaine. »[7] Biologiquement la couleur de la peau est un élément négligeable par rapport à l'ensemble du génome. Bentley Glass pense qu'il n'y a pas plus de six paires de gènes par lesquels la race blanche diffère de la race noire. Les Blancs diffèrent souvent entre eux-mêmes, et les Noirs aussi entre eux par un plus grand nombre de gènes. C'est pourquoi l'Unesco après avoir réuni une conférence de spécialistes internationaux a déclaré : « La race est moins un phénomène biologique qu'un mythe social. »[8] Cela est tellement vrai qu'en Afrique du Sud un Japonais est considéré comme un « blanc honoraire » et un Chinois comme « un homme de couleur ».

Pour Hiernaux, l'espèce humaine ressemble à un réseau de territoires génétiques, de génomes collectifs constituant des populations plus ou moins semblables et dont la distance qualitative est exprimée par une estimation quantitative (taxonomie numérique). Les frontières de tels territoires, définis à partir du gradient clinial, fluctuent d'ailleurs avec tous les changements qui retentissent sur les apparences (phénotypes) et les données sérologiques (génotypes) des collectivités.

Si bien que toute « race », conformément à l'intuition géniale de Darwin, serait en somme un processus en marche, relevant en quelque sorte de la dynamique des fluides ; et les peuples seraient tous des métis accomplis ou en voie de l'être. Chaque rencontre de peuples s'analyse en fait comme une migration génique et ce flux génétique remet en cause le capital biologique des deux parties en présence.

Mais alors même que cette approche serait plus scientifique, même si ces territoires génétiques mouvants étaient admis réellement par les collectivités en question, les sentiments de type « racial » en seraient-ils supprimés pour autant, puisqu'ils conserveraient leur base matérielle visible et tangible, sous la forme des apparences phénotypiques ?

Depuis que les nazis, à commencer par Hitler et ensuite d'autres pseudo-penseurs, ont affirmé qu'entre l'Aryen, « Prométhée du genre humain, » et le Noir qui est « par son origine un demi-singe », il y a le Méditerranéen considéré comme un intermédiaire, le mythe racial ne meurt pas. Les morphologistes impénitents continuent à nourrir ce feu ignoble de quelques branches mortes[9]. Linné divisait l'espèce humaine en 6 races : américaine, européenne, africaine, asiatique, sauvage et monstrueuse. Il est certain que les racistes prennent place dans l'une ou l'autre des deux dernières catégories.

Retenons donc de toutes ces théories, thèses et hypothèses, le caractère dynamique des phénomènes « raciaux », étant entendu qu'il s'agit d'un dynamisme lent et touffu s'exerçant sur une multitude de registres dont

7. J. RUFFIE, p. 116.
8. Quatre déclarations sur la question raciale, Unesco, Paris, 1969.
9. J. RUFFIE cite un Dictionnaire français de médecine et de biologie qui en 1972 maintient le concept des races dont il existe trois principaux groupes (blancs, noirs, jaunes) fondés sur des critères morphologiques, anatomiques, sociologiques… et aussi, psychologiques… Au début du siècle, Ch. SEIGNOBOS dans son *Histoire de la civilisation* écrivait : « Les hommes qui peuplent la terre… diffèrent aussi par la langue, l'intelligence et les sentiments. Ces différences permettent de partager les habitants de la terre en plusieurs groupes qu'on appelle "races". »

la couleur de la peau (même si elle est mesurée par électro-spectro-photomètre) ou la forme du nez ne constituent qu'un aspect presque dérisoire. Dans cette dynamique, deux composantes motrices en interférences doivent être retenues: le patrimoine génétique, qu'on peut considérer comme une gigantesque banque de données biologiques en action, et l'environnement, au sens large du terme puisqu'il commence dès le milieu foetal.

Les changements qui résultent de l'interaction de ces deux facteurs fondamentaux interviennent soit sous la forme incontrôlable de la sélection et de la migration génique (métissage), soit sous la forme hasardeuse de la dérive génétique ou de la mutation. Bref, c'est toute l'histoire d'une population qui explique son faciès «racial» actuel, y compris par le truchement des représentations collectives, des religions et des modes alimentaires, vestimentaires et autres.

Dans ce contexte, que dire de la *situation raciale du continent africain*? La conservation difficile des fossiles humains due à l'humidité et à l'acidité des sols rend l'analyse historique difficile à cet égard. On peut dire néanmoins que, contrairement aux théories européennes expliquant le peuplement de l'Afrique par des migrations venues de l'Asie[10], les populations de ce continent sont en grande partie autochtones. Quant à la couleur de la peau des plus anciens habitants du continent sous les latitudes tropicales, de nombreux auteurs pensent qu'elle devait être sombre (Brace, 1964) car la couleur noire est elle-même une adaptation de protection contre les rayonnements nuisibles, notamment les rayons ultraviolets. La peau claire et les yeux clairs des peuples du Nord seraient des caractères secondaires engendrés par mutation ou par pression sélective (Cole, 1965).

Aujourd'hui, sans qu'on puisse tracer de frontière linéaire, deux grands groupes «raciaux» sont repérables sur le continent de part et d'autre du Sahara. Au Nord, le groupe arabo-berbère alimenté au patrimoine génétique «méditerranéen» (Lybiens, Sémites, Phéniciens, Assyriens, Grecs, Romains, Turcs, etc.); au Sud, le groupe nègre. A noter que les pulsations climatiques qui ont parfois effacé le désert, ont provoqué de nombreux brassages durant des millénaires.

A partir de plusieurs dizaines de marqueurs sanguins, Nei Masatoshi et A.R. Roy Coudhury ont soumis à l'étude les différences génétiques inter et intra-groupes entre caucasoïdes et mongoloïdes[11]. Ils ont défini des coefficients de corrélation afin de situer la période approximative à laquelle ces groupes se sont séparés et constitués. L'ensemble négroïde se serait autonomisé il y a 120 000 ans, alors que mongoloïdes et caucasoïdes se seraient individualisés il y a 55 000 ans seulement. D'après J. Ruffie, «ce schéma cadre avec la plupart des données de l'hémotypologie fondamentale»[12].

10. La théorie hamitique (SELIGMAN et autres) — due d'une part à l'ignorance de certains faits et, d'autre part, à la volonté de justifier le système colonial — est la forme la plus raciste de ces montages pseudoscientifiques.
11. Nei MASATOSHI et A.R. ROY COUDHURY, 1974, 26, 421.
12. J. RUFFIE, p. 399.

A partir de cette période, des mélanges nombreux sont intervenus sur le continent. On a même tenté de visualiser les distances biologiques des populations grâce à la technique mathématique des composantes principales. A. Jacquard l'a tenté pour 27 populations réparties depuis la région méditerranéenne jusqu'au sud du Sahara, qualifiées par 5 systèmes sanguins représentant 18 facteurs[13]. Il obtient 3 groupes principaux répartis en 4 agrégats. L'un basé au Nord : ce sont les caucasoïdes composés des Européens, des Regueibat, des Arabes saoudiens, des Touareg Kel Kummer. Un agrégat Sud est composé des groupes Noirs d'Agadès. Les agrégats mitoyens contiennent des Peul Bororo, les Touareg de l'Air, du Tassili, les Ethiopiens, etc., mais aussi les Harratin traditionnellement considérés comme Noirs. Il serait donc faux de voir dans ce découpage une confirmation de la division en « races » traditionnelles, car, indépendamment de ce qui a été dit plus haut, la physionomie du découpage résulte de la quantité d'informations retenues ; si celle-ci est très petite, tous les points peuvent se trouver rassemblés.

Par ailleurs, à propos de l'homme sub-saharien, il faut noter que sa dénomination originelle par Linné était : homo afer (africain). Puis on a parlé de Nègres, ensuite de Noirs, avec parfois le terme plus large de négroïdes pour englober tous ceux qui, sur les marges du continent ou dans d'autres continents, ressemblent aux Noirs. Aujourd'hui malgré quelques notes dissonantes, la grande majorité des savants reconnaissent l'unité génétique fondamentale des peuples sub-sahariens. Selon Boyd, auteur de la classification génétique des « races » humaines, il n'existe qu'un seul groupe négroïde comprenant toute la partie du continent située au sud du Sahara, mais aussi l'Ethiopie, et il diffère sensiblement de tous les autres groupements. Les travaux de J. Hiernaux ont établi cette thèse avec une netteté remarquable. Sans nier les variances locales apparentes, il montre par l'analyse de 5050 distances entre 101 populations, l'uniformité des populations dans l'hyper-espace sub-saharien qui englobe aussi bien les « Soudanais » que les « Bantu », les côtiers que les Sahéliens, les « Khoisan » que les Pygmées, les Nilotes, Peul et autres « Ethiopides ». En revanche, il montre la grande distance génétique qui sépare les « Noirs asiatiques » des Noirs africains.

Même pour la linguistique qui n'a rien à voir avec le fait « racial » mais qu'on avait mobilisée dans les théories racistes pour inventer une hiérarchie des langues reflétant la prétendue hiérarchie des « races » dont les « vrais Nègres » occupaient le bas de l'échelle, les classifications mettent en lumière, de plus en plus, l'unité fondamentale des langues africaines. Les variances somatiques sont explicables scientifiquement par les causes de changements évoquées plus haut, singulièrement les biotopes qui suscitent tantôt des agrégats de populations plus composites (vallée du Nil) tantôt des isolats de peuples qui développent des caractères plus ou moins atypiques (montagnes, forêts, marais, etc.). L'histoire enfin par les invasions et migrations, surtout dans les zones périphériques, rend compte d'autres anomalies. L'influence

13. A. JACQUARD, 1974, pp. 11-124.

biologique de la péninsule arabique sur la Corne de l'Afrique se ressent ainsi sur les peuples de cette région: Somali, Galla, Ethiopiens, mais aussi sans doute Toubou, Peul, Toucouleur, Songhaï, Hawsa, etc. Il nous a été donné de voir des Marka (Haute-Volta) avec un profil « sémite » très typique.

Au total, la variété remarquable des phénotypes africains est le signal d'une évolution particulièrement longue de ce continent. Les restes fossiles préhistoriques dont nous disposons indiquent une implantation du type sud-saharien très vaste: depuis l'Afrique du Sud jusqu'au nord du Sahara, la région du Soudan ayant joué, semble-t-il, un rôle de carrefour dans cette diffusion.

Certes l'histoire de l'Afrique n'est pas une histoire de « races ». Mais l'on a trop abusé du mythe pseudo-scientifique de la supériorité de certaines « races » pour justifier une certaine histoire. Aujourd'hui encore un métis est considéré comme un Blanc au Brésil et aux Etats-Unis d'Amérique comme un Noir. La science anthropologique qui a déjà amplement démontré qu'il n'y a aucune relation entre la race et le degré d'intelligence, constate que cette connexion existe parfois entre race et classe sociale.

La préeminence historique de la culture sur la biologie est évidente depuis l'apparition de Homo sur la planète. Quand s'imposera-t-elle dans les esprits ?

Glossaire

Allèle. Variante du gène.

Sélection. Reproduction différentielle des génotypes d'une génération à l'autre.

Migration génique. Passage d'individus reproducteurs de leur population d'origine à une population adoptive (métissage). Le métissage qui est considéré par les racistes comme une dégénérescence pour la race supérieure, est au contraire ici un enrichissement pour le pool humain de gènes. Biologiquement positif, il pose néanmoins des problèmes sociologiques.

Dérive génétique. Bouleversement du patrimoine génétique dans un groupe humain réduit et isolé, du fait d'un accident provoquant la baisse de fréquence ou la disparition d'un allèle.

Mutation. Apparition, par modification d'un ou plusieurs gènes, d'une altération caractéristique héréditairement.

N.B. Etudes faites sur cette question dans le cadre de la réalisation du projet d'Histoire générale de l'Afrique, à la demande de l'Unesco:

J. Hiernaux, *Rapport sur le concept de race*, Paris, 1974.
G.P. Rightmire, *Comments on race and population history in Africa*, New York, 1974.
E. Strouhal, *Problems of study of human races*, Prague, 1976.

CHAPITRE 11

Migrations et différenciations ethniques et linguistiques

D. Olderogge

Pendant longtemps, les historiens sont restés persuadés que les peuples africains n'avaient pas développé une histoire autonome dans le cadre d'une évolution spécifique. Tout ce qui représentait un acquis culturel semblait leur avoir été apporté de l'extérieur par des vagues migratoires issues de l'Asie. Ces thèses pullulent dans de nombreux ouvrages européens du XIX[e] siècle. Elles seront systématisées et cristallisées sous forme de doctrine par des savants allemands (ethnographes et linguistes) dans les premières décennies du XIX[e] siècle, L'Allemagne était d'ailleurs à l'époque le foyer principal des études africanistes. Après le partage du continent africain entre puissances impérialistes, il y eut en Angleterre, en France et en Allemagne une profusion d'ouvrages sur les us et coutumes des peuples colonisés. Mais c'est en Allemagne surtout que l'importance de l'étude scientifique des langues africaines avait été perçue. Dès 1907, était créé à Hambourg l'Institut colonial destiné à devenir par la suite un grand centre où furent élaborés les travaux théoriques les plus considérables de l'Ecole allemade d'études africaines. A cet égard, l'Allemagne était nettement en avance sur les autres pays coloniaux. C'est en 1916 seulement qu'on commence à enseigner les langues africaines en Angleterre, à l'Ecole des études orientales, alors qu'en France, à cette époque, l'Ecole des langues orientales vivantes n'accorde encore aucune place à cette question. Il faut attendre 1947 pour que l'Ecole des études orientales de Londres devienne l'Ecole des langues orientales et africaines. Un peu plus tard, en France aussi, on commença à enseigner systématiquement les langues africaines.

Les théories de l'Ecole allemande et découvertes récentes

Ainsi donc, juste avant la Première Guerre mondiale, l'Allemagne exerçait une sorte de leadership dans l'étude de l'histoire, de l'ethnographie et des langues africaines; et les idées des savants allemands transparaissent dans les ouvrages publiés en Angleterre, en France ou en Belgique. Voilà pourquoi, au début du XX[e] siècle, les ethnographes d'Europe occidentale soutenaient que les peuples africains étaient dénués d'histoire. En foi de quoi, les linguistes inventèrent la théorie hamitique selon laquelle le développement de la civilisation en Afrique était dû à l'influence des Hamites originaires d'Asie. On reconnaît là l'impact des thèses de Hegel qui divisait le monde en « peuples historiques » et « peuples non historiques » ; les premiers étant les moteurs du progrès humain, alors que la passivité des autres les a tenus en marge du développement spirituel universel.

D'après Hegel, on ne décèle aucune évolution historique réelle dans l'Afrique proprement dite. La frange nord du continent se rattacherait au destin européen. En tant que colonie phénicienne, Carthage ne serait qu'un appendice de l'Asie, cependant que l'Egypte serait étrangère à l'esprit africain.

Les conceptions de Hegel ont largement déteint sur presque toute la recherche scientifique relative à l'Afrique durant le XIX[e] siècle; cela est frappant dans la première tentative pour brosser un tableau de l'histoire africaine, due à H. Schurz. Cet auteur compare l'histoire des races européennes à l'activité qui marque une journée brillamnent ensoleillée, alors que l'histoire de l'Afrique ressemblerait à un lourd sommeil où l'on ne décèle rien après le réveil.

En effet, pour Hegel, la lumière de l'esprit a rayonné à partir de l'Asie où, d'après lui, l'histoire humaine aurait débuté. Les savants européens tenaient pour indiscutable l'idée selon laquelle l'Asie, berceau de l'humanité, a été la pépinière des peuples qui ont envahi l'Europe et l'Afrique. C'est pourquoi il semblait évident pour l'ethnographe anglais Stow que les San qui comptent parmi les plus anciens groupes humains d'Afrique, y soient venus d'Asie en deux groupes distincts : les San peintres et les San graveurs qui auraient suivi deux trajets différents pour venir traverser la mer Rouge au détroit de Bab-el-Mandeb. Après avoir parcouru les forêts équatoriales, ils se seraient rejoints dans les confins de l'Afrique australe. C'est dans les œuvres de F. Stuhlman, géographe et voyageur allemand, que l'on trouve le scénario le plus élaboré des vagues migratoires et des différentes étapes du processus de peuplement du continent africain. L'auteur y expose les thèses prônées par l'Ecole allemande d'orientation historico-culturelle. En effet, à la charnière du XIX[e] et du XX[e] siècle, se déclenche une offensive vigoureuse contre la doctrine évolutionniste qui constitue le substrat théorique des travaux de R. Taylor, L.H. Morgan, Lubbock, etc. Les savants de l'Ecole d'orientation historico-culturelle

se refusaient à admettre l'idée d'un développement uniforme englobant l'ensemble de l'humanité. Prenant le contrepied de cette thèse, ils proclamaient l'existence de cercles de civilisation différenciés, identifiables par des critères intrinsèques qui relèvent surtout des cultures matérielles. D'après ces auteurs, la diffusion des acquis culturels se ferait surtout par voie de migrations. Le savant allemand Léo Frobenius fut le premier à énoncer cette idée; puis ce fut le tour d'Ankermann qui décrit la diffusion des cercles de civilisation à travers l'Afrique. Mais c'est chez Stuhlmann qu'on trouve l'exposé le plus détaillé de ce processus. D'après lui, ce sont les peuples nains — Pygmées et San — qui constituent les peuplements autochtones les plus anciens d'Afrique. Ces groupes ne posséderaient presque pas d'éléments culturels. Puis vinrent les Nègres à peau sombre et aux cheveux crépus, par vagues migratoires issues du fond du Sud-Est asiatique. Ces Nègres se répandirent à travers la savane soudanienne, pénétrèrent dans la forêt équatoriale, introduisant avec eux une agriculture rudimentaire, la culture des bananes et des colocasses, l'usage des outils en bois, l'arc et les flèches, ainsi que les cases rondes ou carrées. Ces peuples parlaient des langues *à type isolant*. Ils auraient été suivis par des Proto-Hamites originaires eux aussi d'Asie, mais de régions situées au nord du berceau originel des Nègres. Les nouveaux venus parlaient des langues agglutinantes à classes nominales. Ils auraient inculqué aux autochtones la pratique de l'agriculture à la houe, la culture du sorgho et d'autres graminées, l'élevage du menu bétail à cornes, etc. Le métissage des Proto-Hamites et des Nègres aurait donné naissance aux peuples bantu. Par la suite, se seraient produites les invasions des Hamites à peau claire arrivés soit par l'isthme de Suez, soit par le détroit de Bab-el-Mandeb. Ces peuples seraient les ancêtres des Peul, Masai, Bari, Galla, Somali, Khoï-Khoï. Ils auraient introduit de nouveaux éléments culturels comme le gros bétail à cornes, la lance, les usages multiples du cuir, le bouclier, etc. Stuhlmann situe le pays d'origine des Hamites à peau claire dans les steppes de l'Asie occidentale. La vague migratoire suivante aurait amené les Sémites qui auraient jeté les fondements de la civilisation de l'Egypte antique et apporté la culture des céréales, l'usage de la charrue et l'utilisation du bronze. Puis ce fut le tour des Hyksos et des Hébreux arrivant en Egypte, des Habashat et des Mehri sur les hautes terres d'Ethiopie. Les derniers à venir furent les Arabes au VIIe siècle. Arrivant sur le continent, tous ces peuples introduisaient de nouveaux éléments de civilisation absolument inconnus des populations antérieures. L'ouvrage de Stuhlmann parut en 1910 à Hambourg, peu avant la Première Guerre mondiale. Mais ses thèses sur l'échafaudage progressif de la civilisation africaine due à des races étrangères furent reprises et développées par la suite grâce à d'autres ethnographes: Spannus et Lushan en Allemagne, Seligman en Angleterre, Honea en Autriche, etc.

Conformément aux théories de l'Ecole historico-culturelle, on voit apparaître *en linguistique* un ensemble de thèses qualifiées de théorie hamitique. C. Meinhof, qui en fut l'initiateur, estimait que les ancêtres des San étaient le peuple autochtone le plus ancien d'Afrique. Représentant une race

nettement différenciée, ils parlaient des langues ayant des consonances à clicks. Les Négres, quant à eux, considérés comme autochtones dans la zone tropicale et soudanienne, parlaient des langues isolantes à tons et à radicaux monosyllabiques. Puis ce furent les peuples de race hamitique issus d'Arabie et parvenus au Soudan en passant par l'Afrique du Nord. Parlant des langues à flexions, et pratiquant l'élevage, ils auraient été culturellement tres supérieurs aux Nègres. Néanmoins, une partie de l'invasion hamite débouchant dans les savanes d'Afrique orientale, se serait mêlée aux autochtones dans un métissage qui donna les peuples bantuphones. En somme, on peut réduire cette évolution ascendante à un film à quatre séquences: au départ les langues à clicks, puis les langues isolantes fort rudimentaires parlées par les Nègres soudanais. Mêlées aux langues hamitiques, elles donnent les langues bantu agglutinantes, donc plus nobles. Enfin, les langues des conquérants Hamites apportent les langues à flexions qui sont éminemment supérieures. De très nombreux linguistes se firent les prosélytes de la théorie hamitique qui s'imposa à partir de l'Allemagne, à travers toute l'Europe occidentale et au-delà.

Cependant, cette théorie devait s'effondrer entre les deux guerres mondiales. La découverte de l'australopithèque en 1924 dans la province du Cap donna le signal de cette remise en cause. D'autres découvertes suivirent. Elles se poursuivent toujours au nord comme au sud de l'Afrique, mais en particulier à l'est, en Tanzanie, au Kenya et en Ethiopie. Tous ces documents établissent de façon indubitable que le développement de l'homme et de tous les types « raciaux » est repérable à l'intérieur même de ce continent depuis les origines. La théorie des vagues migratoires provenant de l'extérieur était donc, de ce fait, radicalement balayée. Comme le dit si justement le célèbre paléontologue C. Arambourg, l'Afrique est le seul continent où se retrouvent, dans une ligne d'évolution sans solution de continuité, tous les stades du développement humain: australopithèques, pithécanthropes, néandertaliens et homo sapiens s'y succèdent avec les outillages afférents, depuis les époques les plus reculées jusqu'au néolithique. Ainsi se trouve confirmée l'idée de Darwin qui plaçait en Afrique l'origine du premier homme. Par ailleurs, ces découvertes administraient la preuve palpable qu'il est ridicule de dénier à l'Afrique un développement culturel endogène. A cet égard, les peintures et gravures rupestres de l'Atlas, d'Afrique australe et du Sahara apportaient un témoignage éclatant de la plus haute portée.

Quant à l'ancienneté des vestiges archéologiques, elle ne peut plus faire l'ombre d'un doute depuis qu'à la chronologie relative liée à la facture des objets et à leur position à l'intérieur des strates, s'ajoute aujourd'hui la chronologie absolue fondée sur des méthodes chronométriques scientifiques comme celles du C14 et du potassium-argon. Le tableau de l'évolution culturelle des peuples africains s'en est trouvé transformé de fond en comble. Par exemple, on s'est aperçu qu'aux latitudes sahariennes et sahéliennes, le néolithique remonte à une époque plus ancienne qu'on ne le croyait, ce qui bouleverse le tableau du développement africain par rapport au monde méditerranéen, singulièrement le Proche-Orient.

Les restes découverts au Tassili N'Ajjer ainsi qu'à Tadrart-Acacus aux confins de l'Algerie et de la Libye sont fort probants; l'examen des âtres et des débris de céramique y révèle l'usage de la poterie dès 8000 ans B P. A Acacus, un squelette de type négroïde exhumé porte des traces de vêtements en cuir. Ces matériaux étudiés sont considérés comme datant de 9000 ans B P. De même pour les restes retrouvés dans le Hoggar et qui, soumis aux analyses de trois laboratoires différents, ont révélé un âge analogue. Il s'ensuit que l'âge du néolithique dans le Tassili N'Ajjer et dans l'Ennedi semble plus ancien que celui du Maghreb et contemporain de celui de l'Europe méridionale et de la Cyrénaïque.

Plus remarquables encore sont les conclusions fournies par l'examen des débris organiques recueillis en Basse-Nubie dans des camps néolithiques. On estime qu'en l'an – 13 000 environ, dans cette région, on pratiquait déjà la récolte et la préparation des graines de graminées sauvages. C'est ainsi que l'analyse au radiocarbone des restes fossiles trouvés dans la localité de Ballana a donné la date de – 12 050 ± 280. La même épreuve pour les vestiges de Tochke a révélé la date de – 12 550 ± 490. Cela signifie que dans la Vallée du Nil, la végéculture a été pratiquée quatre mille ans plus tôt que dans le Proche-Orient.

D'après une tradition consacrée, c'est par l'Egypte qu'on commençait tout exposé sur l'histoire de l'Afrique. Or il y a tout lieu aujourd'hui de réviser cette habitude. L'égyptologue américain Breasted avait donné à l'ensemble des pays formés par l'Egypte, la Palestine et la Mésopotamie le nom de « Croissant fertile ». En effet, cette zone ressemble à un vaste croissant au sein et à cause duquel la civilisation pharaonique et celles des cités-Etats de Sumer et d'Akkad auraient pris leur essor. Or, tout ce processus ne s'est mis en branle que vers – 5000 ou 6000. Alors que très longtemps avant, de la Vallée de l'Indus à l'Atlantique, les conditions climatiques étaient propices au développement de l'élevage et de la protoculture, toutes choses qui initient une société où l'on voit se dessiner les premiers linéaments des classes et de l'Etat.

Ainsi donc, le Croissant fertile ne représente que l'aboutissement et le témoin d'un vaste domaine grouillant de vie, où les hommes commençaient à se familiariser avec les graminées sauvages dont ils entreprenaient la domestication en même temps que celle du gros bétail, des ovins et des caprins. Tout ce scénario grandiose est attesté par l'interprétation des peintures et gravures rupestres du Sahara, des dates fournies par le radiocarbone, de l'analyse des pollens fossiles, etc. II se peut que certains schémas chronologi-ques soient réajustés grâce à des précisions obtenues dans les années à venir. Mais d'ores et déjà le schéma de peuplement du Vieux Monde, mis en avant jusqu'ici, est absolument dépassé. A sa place il faut reconnaître à l'Afrique le rôle de pôle de dissémination des hommes et des techniques dans les plus hautes périodes de l'histoire humaine (Paléolithique inférieur). Dans les époques ultérieures, on voit apparaître des courants migratoires inverses, de retour vers le continent africain.



1



2



3

1. Femme haratine d'Idélès, Algérie (photo A.A.A., Naud).

2. Nord-African, Maroc (photo Hoa-Qui, Richer).

3. Femme algérienne et son bébé (photo A.A.A., Géhant).

Problèmes anthropologiques et linguistiques

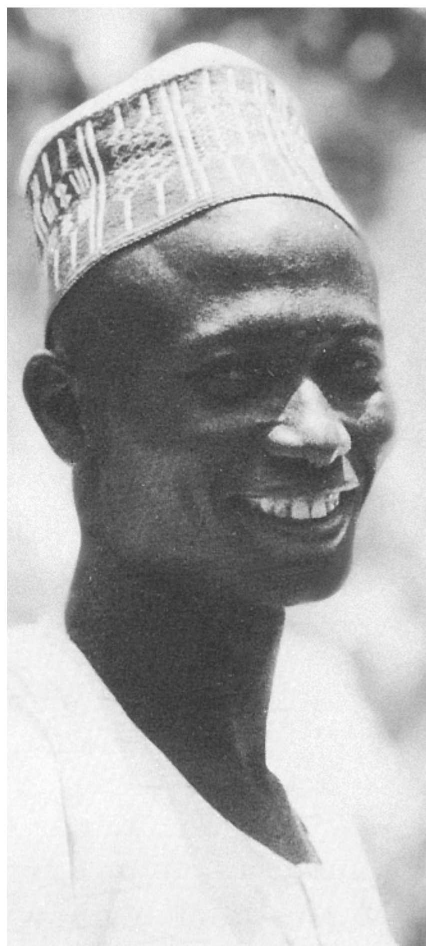
Les indices anthropologiques fournissent en général des repères plus constants et plus stables que les faits de langue qui subissent des transformations rapides, parfois en l'espace de quelques générations. Ainsi, lorsqu'un peuple émigre dans un milieu linguistique nouveau, ou encore en cas d'invasion, lorsque les conquérants parlent un idiome différent de celui des autochtones.

Le cas de la population nègre en Amérique du Nord est significatif à cet égard: sous un climat et dans un milieu géographique très différents de ceux qui prévalaient dans leur continent d'origine, ce groupe humain a gardé pratiquement intact son type anthropologique originel, tandis qu'en matière de langue ou de civilisation, il présente presque le même profil que la population blanche des Etats-Unis. Les éléments de la civilisation africaine ancienne ne subsistent que dans les domaines culturel et spirituel: musique, danse, croyances. Une situation symétrique est à signaler pour le groupe très restreint des Siddi, descendants d'Africains transférés de la côte orientale d'Afrique en Inde il y a quelques siècles. Au début du XIXe siècle, ils parlaient encore leur propre langue. Mais aujourd'hui, ils parlent les langues des peuples hindous qui les entourent: gujarati, urdu, etc. Ce n'est que dans leur aspect physique qu'ils gardent les traits reflétant leur consanguinité africaine.

Ainsi donc, dans ces deux cas, les Africains expatriés ont changé de langue en un laps de temps assez bref, en une ou deux générations parfois.

Le cas des langues parlées par les autochtones d'Afrique du Nord mérite aussi d'être cité. Après la conquête des pays du Maghreb par les Arabes et surtout après la pénétration des «tribus» arabes au XIe siècle, les peuples d'Afrique du Nord devinrent tous culturellement arabes par leur langue et leur civilisation. Les anciens parlers ne subsistent que dans certaines régions du Maroc, en Kabylie, dans le Djebel Nefousa et dans les oasis. D'après les anthropologues, les traits fondamentaux de l'ancien type physique persistent. Les éléments anthropologiques sont donc, dans l'ensemble, sous réserve de l'influence du biotope sur l'organisme, plus stables que les données fournies par la langue et la civilisation.

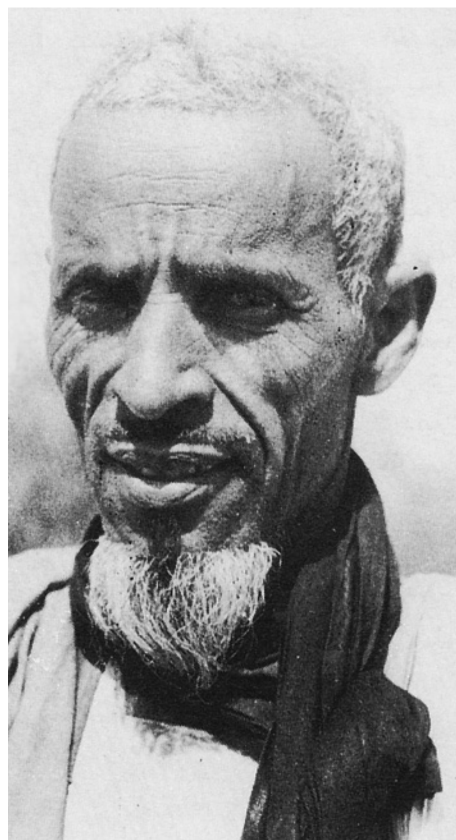
Les faits dont nous disposons aujourd'hui permettent d'affirmer que la répartition des types «raciaux» modernes sur le continent africain reproduit pour l'essentiel la carte ancienne des grands groupes anthropologiques qualifiés parfois hâtivement de «races». Les différents types de la «race» méditerranéenne ont été représentés au nord de l'Afrique depuis une époque fort reculée. A l'est, habitaient les peuples de type «éthiopide», fait que confirment les découvertes des paléoanthropologues au Kenya. Quant au secteur austral du continent, il était occupé par les groupes San. La forêt tropicale et équatoriale s'étendait autrefois sur une superficie bien plus vaste; et l'on peut supposer que c'est là que s'est différencié un groupe original, celui des Pygmées, dont le type doit beaucoup à la grande humidité et à l'absence



1



2



3

1. Voltaïque (photo A.A.A., Naud).

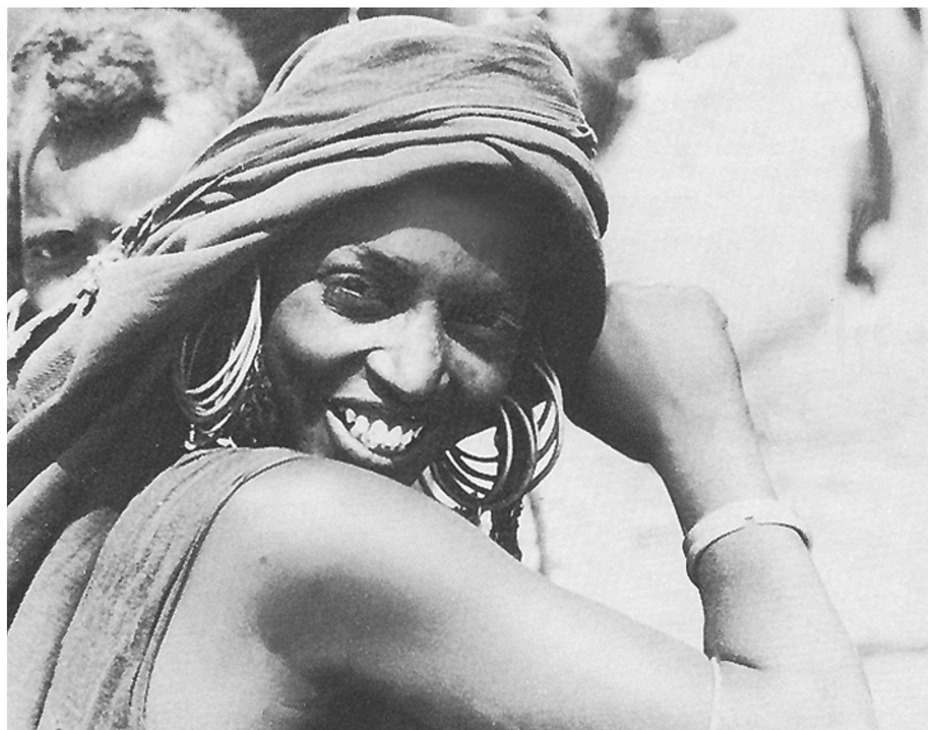
2. Femme Sarakolé, Mauritanie, région du fleuve, groupe Soninké (photo B. Nantet).

3. Chef nomade du Rkiz, Mauritanie (photo B. Nantet).

quasi totale de luminosité de la forêt. La « race » nègre de type dit soudanais et congolais a dû s'individualiser aux latitudes tropicales, singulièrement en Afrique occidentale. A son sujet, et probablement en raison de la désagrégation chimique liée à l'acidité des sols, on ne dispose pas de nombreux restes fossiles dûment vérifiés et datés. Cependant, après l'Homme d'Asselar, on a découvert, au Sahara et dans le Nigeria méridional, des squelettes de type négroïde remontant à des époques variées, parfois extrêmement anciennes. Ils semblent désigner cette région comme un foyer originel de ce type humain. Le problème du peuplement initial du Sahara a été particulièrement controversé. Mais l'étude de l'art rupestre ne laisse aucun doute à cet égard : la population noire dominait dans ce secteur. Il n'empêche que très tôt déjà dans ces parages, d'autres types d'hommes sont décelables, ce sont des groupes de faciès afro-méditerranéen. En Egypte, dans les documents et sur les monuments de l'Ancien Empire, il est fait état des Libyens Tamehu à peau claire et aux yeux bleus, mais aussi des peuples Tehenou à la peau plus sombre. Dans les sources grecques aussi, on trouve des références relatives à des Ethiopiens à peau claire, mais aussi à des Ethiopiens méridionaux à peau plus sombre. Il semble donc que la population ancienne de la Libye ait été fort composite. C'est ainsi qu'un auteur latin déclare : « Une partie des Libyens ressemble aux Ethiopiens ; les autres sont des ressortissants de l'île de Crète. »[1] La composition ethnique de la population de la Vallée du Nil semble avoir été complexe. Fuyant le dessèchement du Sahara, les peuples de cette région se replièrent vers l'humidité de la vallée. Des groupes « éthiopides » et afro-méditerranéens se mêlèrent à des Noirs de type soudanais. Le même genre d'amalgames dut se réaliser pour les mêmes raisons au niveau de tous les bassins fluvio-lacustres qui jouxtaient le désert : Bas-Sénégal, Moyen-Niger, Tchad.

Dans la mesure où, comme souligné plus haut, les profils anthropologiques bénéficient d'une constance remarquable, souvent pluri-millénaire, il n'est pas interdit d'extrapoler dans la préhistoire certains traits principaux de l'échiquier ethnique actuel. De toute façon, le processus de formation des « races » est la résultante d'une interaction de facteurs multiples différenciant au fur et à mesure les traits hérités, mais aussi transmettant par hérédité les traits différenciés. Ceux-ci étaient individualisés essentiellement par le phénomène de l'adaptation au milieu ambiant : insolation, température, couvert végétal, degré hygrométrique, etc. En règle générale, infirmée bien sûr par de nombreuses exceptions, d'après les anthropologues, l'Africain de la forêt serait plutôt petit et de teint clair, alors que l'homme de la savane et du Sahel serait plutôt élancé et de teint sombre. Mais il ne faut jamais voir les choses de façon partielle car tous les facteurs ont opéré en même temps. C'est ainsi que le déplacement de groupes porteurs de patrimoines génétiques différents mettait aussitôt en jeu deux sources de mutations possibles : d'abord le changement de biotope, et ensuite la rencontre de groupes différents, avec l'éventualité de métissages. Quand on constate une ressemblance somatique remarquable entre des ethnies très éloignées dans l'espace, comme entre

1. R. FOERSTER, I. Bd.1893 s. 384.

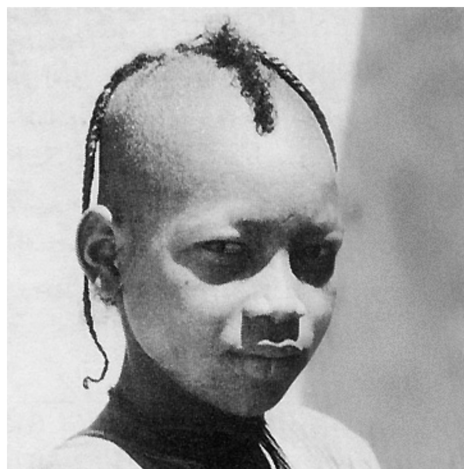


1

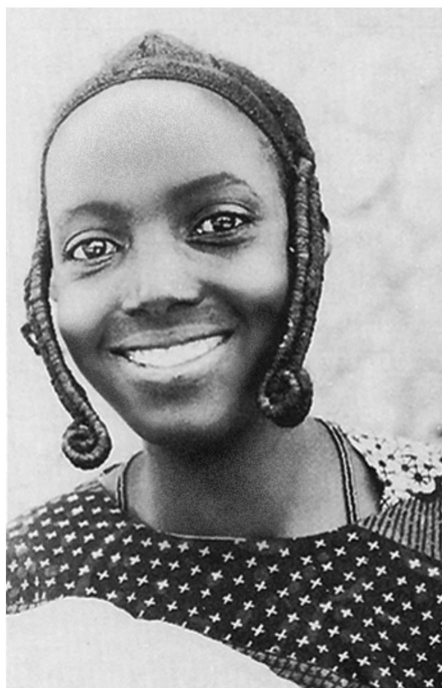
1. *Femme peul Bororo, Tahoura, Niger (photo B. Nantet).*

2. *Enfant Targui, Agadès, Niger (photo B. Nantet).*

3. *Femme Djerma Songhaï de Balayera, Niger (photo B. Nantet).*



2



3

les Dinka du Haut-Nil et les Wolof du Sénégal qui se ressemblent par la noirceur de la peau et la hauteur de la taille, la situation sur la même latitude semble offrir une clé d'explication suffisante. Mais il ne faut jamais perdre de vue la combinaison des facteurs mis en œuvre par le mouvement même de l'Histoire[2]. A cet égard, le cas, très controversé, des Pygmées et des San mérite d'être examiné plus en détail.

Autrefois, on présumait une identité raciale entre les Pygmées d'Afrique et ceux d'Asie méridionale. Ce point de vue paraît délaissé aujourd'hui. Tout porte à croire que nous avons ici le résultat d'une très ancienne adaptation d'un certain type physique au milieu ambiant, et que ce processus s'est déroulé durant une très longue période d'isolement. De nos jours, on trouve des Pygmées dans les forêts du Cameroun, au Gabon, dans certaines régions centrafricaines, au Zaïre et au Rwanda. Mais il semble certain qu'autrefois le domaine d'expansion des Pygmées a été beaucoup plus étendu. Dans la tradition orale de certains peuples d'Afrique occidentale, on fait état de groupements de nains habitant la forêt avant l'arrivée des peuples de taille plus élevée. Certes, en Europe occidentale aussi, certaines légendes évoquent des gnomes forgerons installés dans les montagnes. Mais les traditions africaines ne semblent pas dues à la seule imagination populaire, puisqu'elles coïncident avec certaines sources historiques qui révèlent la présence des Pygmées dans des régions où l'on n'en trouve point aujourd'hui.

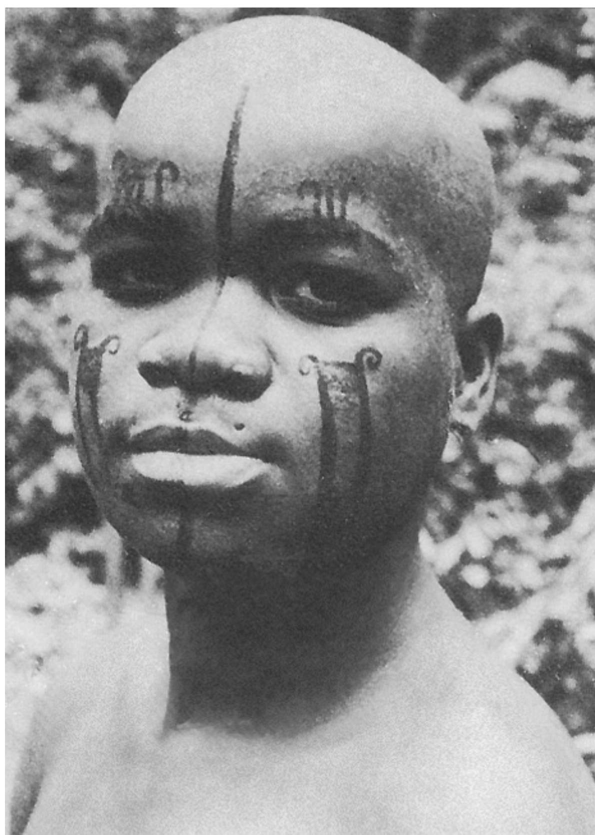
C'est en Egypte, dans les inscriptions remontant à la VIe Dynastie de l'Ancien Empire, que l'on trouve la première mention des Pygmées. A Assouan, sur les murs du tombeau de Hirhouf[3] on voit la citation d'une lettre du Pharaon Pépi II dans laquelle le jeune roi remercie le monarque de lui avoir apporté en cadeau un nain nommé Deng, mot qu'on retrouve dans les langues actuelles d'Ethiopie, dans l'aniharique et ses divers dialectes, ainsi que dans le tigrinya, le galla, le kambatta, etc.. sous les formes suivantes: denk, dank, dinki, donku, dinka[4]. La lettre du Pharaon rappelle d'ailleurs qu'un siècle auparavant, sous la Ve Dynastie, un nain semblable avait été apporté au pharaon Isesi. Rappelons, en liaison avec de tels faits, l'existence attestée par un voyageur anglais des nains doko en Ethiopie méridionale. On peut en déduire la présence ancienne des nains dans les régions occupées par le Soudan et l'Ethiopie d'aujourd'hui.

Les Pygmées de la forêt équatoriale et tropicale ont été peu à peu supplantés par des nouveaux venus. C'étaient des peuples composés d'individus de taille élevée et parlant des langues bantu. Comme en témoigne le Nsong-a-Lianja, cycle épique des Mongo sur le peuplement de la Vallée du Zaïre, les Pygmées autochtones ont été progressivement refoulés dans les zones les plus reculées des forêts de l'Itouri et de l'Uele. D'autres peuples bantu ont des récits d'origine du même genre. On peut en conclure que les groupes de Pygmées qui subsistent aujourd'hui sont les îlots témoins d'un

2. Cf. J. HIERNAUX, 1970, Vol. 1. pp 53 et 55.
3. La transcription littérale de ce nom est Hrw-hwif (R. HERZOG, 1938, p. 95),
4. LESLAU W., 1963, p. 57.


1


2


3

1. Pygmée Twa, Rwanda (photo B. Nantet).

2. Groupe San (photo F. Balsan, Coll. musée de l'Homme).

3. Pygmée du Congo (photo Congo-press, Danday, Coll. musée de l'Homme).

peuplement ancien beaucoup plus étendu dans les forêts de l'Afrique équatoriale et tropicale.

Les San constituent un autre groupe très original dans le continent africain. Ils sont de petite taille, avec le teint cuivré ou jaunâtre et les cheveux « en grains de poivre ». Dans les ouvrages d'anthropologie, on continue à les ranger avec les Khoï-Khoï dans la « race Khoisan ». Il s'agit là sans doute d'une extrapolation de la classification linguistique qui réunit les langues des San et des Khoï-Khoï dans un même groupe, dont le trait commun est la présence de consonnes à clicks présentant une valeur phonématique. Le terme « Khoisan » proposé par J. Shapera et adopté dans de nombreux ouvrages provient de deux mots Khoï-Khoï : *khoi* signifiant « homme », et *san*, où la racine *sa* signifie « amasser, cueillir des fruits, déterrer des racines, capturer des bêtes ». Il s'agit donc de la qualification d'un groupe d'hommes par son genre de vie, son « mode de production ». Or, en fait, les traits communs aux Khoï-Khoï et San sont très peu nombreux : on notera le teint clair et les langues à clicks. Mais cette dernière caractéristique n'est pas spécifique, puisqu'on la retrouve dans les langues bantu du Sud-Est comme le zulu, le xhosa, le suto, le swazi, etc.

Par ailleurs, bien des différences sont à noter entre les deux groupes : les khoï-Khoï se distinguent par leur taille plus grande, la disposition des cheveux, les indices craniologiques[5], la stéatopygie fréquente des femmes, alors que les San ont en propre la présence de l'épicantus. D'autre part, les langues Khoï-Khoï diffèrent des langues San tant par le lexique que par le système grammatical. E.O.J. Westphal, grand spécialiste en la matière, a démontré que dans le Khoï-Khoï les pronoms qui constituent la partie la plus ancienne et la plus stable du discours ont des formes particulièrement développées : on y distingue deux genres, trois nombres (singulier, duel et pluriel) ainsi que des formes inclusives et exclusives, alors qu'il n'y a rien de tel dans les langues San[6]. Il ne s'agit donc pas d'un seul groupe linguistique. Quant aux cultures, elles diffèrent à tout point de vue, comme le déjà au XVII[e] siècle les premiers voyageurs dont Peter Kolb. Les Khoï-Khoï vivaient dans des kraals, travaillaient les métaux et faisaient de l'élevage, alors que les San nomadisaient et vivaient de chasse et de cueillette. Ainsi donc, l'anthropologie et la linguistique s'opposent à ce qu'on regroupe ces deux peuples en un seul bloc. Chacun d'entre eux a connu aussi un développement historique spécifique. Les San constituent à n'en pas douter les vestiges du peuplement originel de l'extrémité méridionale de l'Afrique. Aujourd'hui, ils sont refoulés dans les zones désertiques répulsives de la Namibie et du Kalahari. On en trouve aussi des groupes isolés en Angola. Mais autrefois, ils s'étendaient à travers les savanes australes et orientales jusqu'aux confins du Kenya, comme en témoignent la toponymie et l'hydronymie, les noms locaux de fleuves et de montagnes étant empruntés aux langues des San. De même les consonnes à clicks, si typiques, ont été empruntées par plusieurs langues

5. Cf. ALEKSEEV k.
6. Cf. E.O.J. WESTPHAL, 1962, pp. 30-48.

bantu. Enfin, les peintures rupestres des hauts plateaux d'Afrique australe représentent parfois des combats qui opposent les San de petite taille et de teint clair, à des guerriers noirs de haute taille, dont l'appartenance ethnique est facile à déterminer d'après la forme des boucliers qu'ils manient.

Petit groupe ethnique habitant près du lac Eyasi (Tanzanie), les Hadzapi peuvent être considérés comme des témoins de l'ancienne extension du peuplement San à travers l'Afrique. Bien que leur langue n'ait pas fait encore l'objet d'une étude approfondie, il y a tout lieu de croire qu'elle est parente de celles des San. Il arrive qu'on cite à l'appui de la thèse d'une expansion ancienne beaucoup plus grande des San la présence des pierres rondes percées au milieu, qu'on retrouve en Afrique orientale. Ces pierres, nommées *kwe* par les San, servaient à lester les bâtons utilisés pour déterrer les racines comestibles. Mais la diffusion de cette technique à partir du groupe San n'est pas prouvée. Chez les Galla par exemple, en Ethiopie méridionale et dans le Harrar, on emploie le *dongora*, long pieu lesté d'une pierre annulaire, pour creuser la terre. Le même dispositif est utilisé pour alourdir le pilon quand on écrase le tabac.

De toute façon, il importe de ne pas réduire le plus ancien peuplement de l'Afrique méridionale aux Pygmées dans les forêts et aux San dans les savanes. D'autres collectivités ont pu exister avec eux. Ainsi, l'on a découvert en Angola le groupe des Kwadi qui, par la langue et le genre de vie, se rapproche beaucoup des San. Au début du XX[e] siècle, Vedder a étudié aussi le groupe archaïque des Otavi. De petite taille et vivant de chasse et de cueillette, ils se distinguent pourtant des San par leur peau très noire et leurs lèvres épaisses. Eux-mêmes se nomment Nu-Khoin, c'est-à-dire « hommes noirs », par opposition aux Khoï-Khoï qu'ils qualifient d'« hommes rouges ». Leur système de numération très original se distingue nettement du système décimal pratiqué par les Khoï-Khoï. De tels groupes, qui subsistent probablement dans d'autres régions, jettent une précieuse lumière sur l'histoire très complexe du peuplement originel des forêts et des savanes de l'Afrique centrale et méridionale. Cette complexité transparaît dans les langues bantu au plan lexical et phonétique, par exemple quand la présence de sons à clicks indique des contacts inter-ethniques très anciens. Il s'ensuit des divergences entre langues bantu, allant parfois, comme dans les cas du groupe Dzing au nord-ouest de l'aire bantu, jusqu'à une différence dans la structure de la racine des mots. Cette anomalie résulte sans doute de l'influence exercée par un substrat linguistique pré-existant. Pygmées et San constituent aujourd'hui des groupes numériquement infimes par rapport au groupe « nègre » prédominant, et même par rapport à la race afro-méditerranéenne de l'Afrique du Nord.

De nos jours, la carte linguistique du continent ne coïncide pas avec la répartition des types « raciaux ». Cette concordance a peut-être existé au départ. Mais depuis fort longtemps, à mesure que la démographie, les migrations et les métissages se développaient, l'évolution linguistique et le processus de formation des types « raciaux » ne coïncidaient plus. Par processus de formation des types « raciaux », nous entendons l'héritage d'indices génétiques et l'adaptation graduelle au milieu. La non-concor-

dance des cartes « raciale » et linguistique est patente dans le cas des peuples du Soudan, zone de confluence de deux types différents de familles linguistiques.

L'Afrique du Nord, y compris la Mauritanie et l'Ethiopie, appartient au vaste domaine des langues sémito-chamitiques, ou chamito-sémitiques selon la terminologie française. Cette appellation ne semble pas pertinente, puisqu'elle sous-entend qu'il y a deux groupes : l'un sémitique et l'autre chamitique. En effet, au XIXe siècle, on dénommait sémitiques les langues de ce groupe qui sont parlées au Proche-Orient et chamitiques, celles de l'Afrique. Mais M. Cohen, sémitologue français, fit remarquer qu'aucun argument ne justifiait cette division en deux groupes. Aujourd'hui, on classe généralement les langues de cette famille en cinq groupes : sémitique, couchite, berbère[7], égyptien ancien[8], et groupe linguistique du Tchad. Plusieurs « races » (sémites et noirs) parlent donc les langues de cette grande famille linguistique.

A l'extrême-sud du continent africain, les langues San auxquelles s'ajoutent les langues kwadi en Angola et hadzapi en Tanzanie semblent appartenir à un groupe spécifique dont les deux caractères communs sont la présence des sons à clicks et la structure isolante. Peut-être serait-il plus prudent de donner à cet ensemble la dénomination de langues paléo-africaines, comme on parle de langues paléo-asiatiques dans les confins nord-est du continent asiatique. Les langues Khoï-Khoï dont le système grammatical est différent ne sauraient être rangées dans ce groupe. Les Khoï-Khoï constituent un peuple d'éleveurs qui a sans doute émigré du nord-est du continent vers le sud où il a été entouré par les groupes autochtones San. Certains de ceux-ci, comme ceux des monts d'Otavi, et peut-être même les Naron du noyau central, ont d'ailleurs adopté la langue des Khoï-Khoï. L'hypothèse de l'itinéraire indiqué plus haut pour l'expansion des Khoï-Khoï, depuis les régions du Haut-Nil en traversant les savanes orientales, semble être étayée par le fait qu'en Tanzanie, près du lac Eyasi, on rencontre le groupement des Sandawé dont la langue semble apparentée à celle des Khoï-Khoï. L'histoire de ces derniers demeure néanmoins l'un des points les plus obscurs de l'évolution ethnique de l'Afrique. C'est ainsi que d'après E. Westphal, les sons à clicks dans les langues Khoï-Khoï auraient été empruntés aux langues des San. Opinion intéressante mais qui demeure encore sans preuve.

Les savanes de l'Afrique orientale sont sans doute la zone la plus anciennement peuplée du continent. Elles sont occupées aujourd'hui par des Noirs parlant des langues bantu. Mais avant eux, comme en font foi les peuples-témoins Sandawé et Hadzapi, il y avait des San et des Khoï-Khoï. D'autres peuples de la même région parlent des langues couchites. D'autres encore ont des langues appartenant à des groupes différents, l'Iraqw par exemple. Toutes ces langues ont pré-existé à l'expansion des langues bantu dont certaines ont apparu à une époque relativement récente.

7. D'après certains auteurs, le berbère fait partie du groupe sémitique.
8. D'après certains égyptologues africains, l'égyptien ancien fait partie des langues « négro-africaines » (voir chapitre 1 du volume II).



Femme Zoulou (photo A. Robillard, Coll. musée de l'Homme).

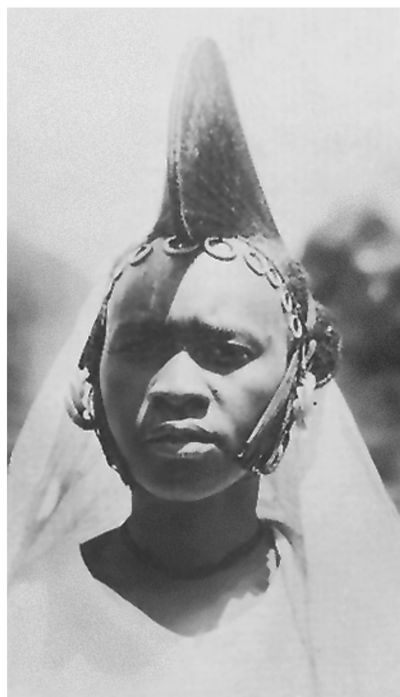
Entre les langues sémito-chamitiques du Nord et les langues paléo-africaines du Sud, s'intercale le vaste domaine des langues que le linguiste M. Delafosse a dénommées « langues négro-africaines » ; C. Meinhof et D. Westermann les qualifient de langues soudanaises et bantu, alors que J. Greenberg les classe dans les familles congo-kordofanienne et nilo-saharienne. Dès 1963, reconnaissant l'unité de ces langues, j'avais proposé de les appeler langues zindj. Dans ce cadre général, des familles ou des groupes linguistiques auraient pu être distingués éventuellement selon les résultats de la recherche.

L'expression « langues négro-africaines » due à M. Delafosse est fort malheureuse. Le premier terme de cette formule semble confondre les notions de race et de langue. Or les Nègres en Amérique du Nord et du Sud comme en Afrique même parlent des langues absolument différentes. Le second terme de la formule est aussi malencontreux, car toutes les langues parlées par des peuples habitant l'Afrique, y compris l'afrikaans, sont des langues africaines.

Par ailleurs, la classification de ces langues en deux groupes — soudanaises et bantu — semble erronée aussi, depuis les études de D. Westermann démontrant la parenté lexicale et structurelle des langues de l'Afrique occidentale avec les langues bantu. Ces études ont préludé à la révision générale de la classification des langues africaines si malencontreusement engagée par l'école linguistique allemande. La classification de J. Greenberg est fondée sur la méthode dite « mass comparison ». Tout en tenant compte des traits fondamentaux du système grammatical, elle se fonde surtout sur le lexique. En appliquant cette méthode, Greenberg distinguait, en 1954, 16 familles linguistiques en Afrique, puis 12 seulement; ce nombre fut réduit encore par la suite à 4 seulement en 1963. Une chute si rapide du nombre de familles linguistiques démontre sans doute que la méthode n'était pas suffisamment élaborée et qu'une hâte excessive a été mise pour trouver coûte que coûte une classification.

Parmi les quatre familles retenues, le groupe afro-asiatique n'est autre que la famille sémito-chamitique. Quant à la famille dite des langues à clicks, puis dénommée koisane, elle réunit les langues des peuples San et Khoï-Khoï. Comme il a été dit plus haut, cet amalgame est erroné.

En plus de la famille Niger-Congo, à laquelle Greenberg ajoute les langues du Kordofan, il distingue un quatrième groupe formé par les langues nilo-sahariennes. Or la structure de celles-ci n'a été jusqu'ici que très peu étudiée. En 1972, Edgar Gregersen — appliquant à ces langues la même méthode que Greenberg — arrivait à la conclusion que toutes les langues des deux familles pouvaient se ramener à une seule pour laquelle il proposa le nom de congo-saharienne. Ce point de vue rejoint ma propre proposition de réunir ces langues sous le vocable de groupe zindj. Le groupe caractérisé par les tons variés et par les classes nominales s'opposerait aux langues sémito-chamitiques ou érythréennes dont les critères spécifiques résident dans l'accent et dans le genre grammatical. Il n'est d'ailleurs pas impossible que des études ultérieures révèlent la spécificité de telle langue ou groupe de langues à l'intérieur de la famille zindj ou congo-saharienne. Mais d'ores et déjà, elle présente le même type de cohérence que la famille indo-européenne par exemple.



1



2

1. Femme peul (photo Archives outre-mer).

2. Femme peul, près de Garoua-Boulay (photo Hoa-Qui).

3. Fillette peul, Mali (photo A.A.A., Naud).



3

A l'intérieur de cette grande famille zindj, les langues bantu présentent sans conteste un faciès d'une grande homogénéité, établie par les travaux de W.H.J. Bleek, C. Meinhof et M. Guthrie. Parmi les sous-groupes décelés par D. Westermann dans les groupes linguistiques soudanais, celui dont la carte d'identité est la plus nette est manifestement le mandé.

A l'est et à l'ouest de ce dernier ensemble, sont les langues dénommées Gur ou atlantiques par Westermann. Celles-ci sont loin de présenter la même homogénéité que les langues mandé. A telle enseigne que les linguistes anglais y ont défini le groupe distinct des langues mel. En effet, cette région extrême-occidentale du continent a servi de refuge où se sont télescopées des vagues de petits peuples bousculés par de nouveaux venus. Certaines de leurs langues gardent encore des traits propres aux langues bantu; le cas le plus frappant étant la langue Bullom. Les ouvrages de Manessy, spécialiste de ces langues, ont ruiné l'hypothèse antérieure d'une unité des langues Gur. La présence dans ces langues des classes nominales formées de façon variée par des préfixes, des suffixes, voire des confixes, reflète la complexité ethnique de ces zones qui ont servi de refuges à de nombreux groupes humains dits paléo-nigritiques, et qui s'échelonnent dans les zones de massifs à travers tout le Soudan, du Sénégal au Kordofan… On les a représentés comme le peuplement autochtone et archaïque du Soudan. Or cela semble peu vraisemblable, vu la diversité linguistique et la variété de types physiques de cette mosaïque de groupes qui sont venus s'entasser dans ces zones répulsives. Les chroniques soudanaises nous signalent certains de ces événements et démontrent donc qu'il ne s'agit pas d'un processus très archaïque. Ainsi donc, le morcellement dialectal en Afrique doit être rattaché avant tout à des causes historiques qui ont propulsé des vagues ou des infiltrations migratoires.

Parmi les langues du Soudan oriental qui sont les moins étudiées, les langues nilotiques constituent peut-être un groupe très individualisé, une sorte de famille génétiquement intégrée, et qui a dû se constituer au cours d'une longue période d'isolement.

Les ouvrages remarquables des linguistes anglais M.A. Bryan et A.N. Tucker révèlent la complexité extrême du Soudan oriental aux plans ethnique et linguistique. Suivant une méthode, semble-t-il, très judicieuse, ils ont utilisé comme critères quelques traits linguistiques caractéristiques pour opposer les langues T/K et N/K. Parmi tous les groupes linguistiques de cette grande famille congo-saharienne, les langues bantu présentent une parenté génétique tellement frappante qu'elle doit être considérée comme un phénomène relativement récent. En plus des linguistes, les historiens et archéologues ont tenté d'élucider la « genèse des Bantu ». Mais les hypothèses diffèrent. Pour les uns, la migration bantu, partie du Nord, de la région camerounaise ou du bassin du Tchad, aurait longé la forêt au Nord, pour la contourner à l'Est et en passant par l'Afrique orientale, se serait répandue en Afrique australe. D'autres, comme H.H. Johnston, pensent que les Bantu seraient venus directement de la région centrafricaine à travers la forêt zaïroise. Enfin, certains savants, conformément à la théorie du linguiste M. Guthrie qui situe le noyau linguistique prototype des Bantu dans le Haut-Zaïre chez les Luba et

Bemba, situent leur foyer originel dans ce secteur. Allant plus loin encore, l'on en arrive à présenter les peuples bantuphones comme une unité biologique et culturelle. L'on oublie ainsi que le terme bantu n'est qu'une référence linguistique. Certains archéologues lient cependant la diffusion du fer dans la partie méridionale du continent à la migration des bantu qui seraient arrivés munis de techniques supérieures. Or, en débarquant vers la fin du XVe siècle dans l'île de Fernando Po, les Portugais y trouvèrent une populations parlant le bubi, langue bantu, mais qui ignorait l'usage du fer. Cette erreur qui consiste à confondre langue et mode de vie ou de production, avait été déjà commise par les ethnographes qui cumulèrent dans le concept de chamite une unité de race, de langue et de civilisation; or, dans l'évolution historique, il importe de ne pas chercher à retrouver à tout prix des types purs. En effet, les peuples bantu diffèrent grandement du point de vue anthropologique pour le teint, la taille, les mensurations corporelles, etc. C'est ainsi que les bantu forestiers ont des caractères somatiques différents de ceux des bantu de savane. Le type d'activité économique et l'organisation sociale sont aussi très variés. Les uns sont matrilinéaires, d'autres patrilinéaires. Ici l'on emploie des masques et on dispose de sociétés secrètes. Là il n'y a rien de tel. Le seul dénominateur commun est la structure linguistique fondée sur les classes nominales, les indices de ces classes ayant partout une expression phonétique semblable, fondée sur un système verbal unique.

Dans les savanes du Soudan par contre, il semble que des peuples parlant des langues à classes nominales dans lesquelles la hauteur du ton jouait un rôle important, aient longtemps cohabité. A mesure que le Sahara se desséchait, ces peuples se sont retirés vers les zones plus humides: les montagnes du Nord, la Vallée du Nil à l'est, le grand lac paléo-tchadien au sud. Ces groupes de chasseurs et d'éleveurs supplantèrent les peuples autochtones qui s'enfoncèrent vers le sud soit en pénétrant dans la forêt, soit en la contournant par l'est. Sans être liées avec le commencement de la diffusion du fer, ces migrations s'opéraient à l'avantage des nouveaux venus qui étaient dotés d'une certaine maîtrise dans le travail des métaux. Il se trouve que les gisements et le travail ancien du cuivre sont localisés dans la zone même qui a été repérée par M. Guthrie comme le point focal du domaine bantu, là où les langues luba et bemba contiennent le plus grand pourcentage de mots appartenant au vocabulaire «commun à toutes les langues bantu». L'essor de cette manufacture du cuivre ne put qu'impulser l'expansion ultérieure de la civilisation. Et plus l'on s'éloigne du point focal évoqué, plus diminue la pureté du type linguistique bantu, car à mesure qu'on s'éloignait de ce foyer, les bantuphones se mêlaient davantage avec des peuples utilisant d'autres langues.

Ce cas précis nous montre que les concepts de langue, de type anthropologique et de civilisation ne doivent jamais être confondus, mais que dans la lente imprégnation du continent par des nappes humaines variées, le mode de production a dû servir souvent de vecteur principal pour l'expansion linguistique et même pour la prédominance de tel ou tel faciès biologique.

CHAPITRE 12

Partie I

Classification des langues d'Afrique

J.H. Greenberg

Le nombre de façons dont on peut classer les langues, comme n'importe quelle autre série d'entités, est infiniment grand. Il faut cependant mettre à part une méthode particulière, couramment appelée la méthode de classification génétique, qui a des caractéristiques uniques et importantes, ce qui fait que, quand on emploie sans autre précision le terme « classification » en parlant de langues, c'est à ce type de classification qu'on fait allusion. C'est donc cette méthode qui formera le fondement de la classification détaillée qui est exposée dans les dernières sections du présent chapitre.

Nature et objectifs de la classification des langues

Une classification génétique se présente sous la forme de séries d'unités hiérarchiques, possédant la même organisation logique qu'une classification biologique en espèces, genres, familles, etc., dans laquelle chaque niveau de la série est compris dans un des éléments des niveaux supérieurs. On pourrait aussi la présenter sous forme d'un arbre généalogique. Quand des langues ont un ancêtre immédiat commun dans un arbre généalogique, cela veut dire qu'il s'agit des aboutissements, différenciés par l'évolution, de ce qui a été autrefois des dialectes d'une même langue. Nous pouvons illustrer cette classification au moyen de l'exemple bien connu de l'indo-européen. Comme on n'a pas encore pu établir que l'indo-européen appartenait à un groupe plus vaste, ce sera

notre plus haut niveau. La famille indo-européenne est divisée en un certain nombre de branches, parmi lesquelles figurent le germanique, le celtique, le slave, l'indo-iranien. Cela revient à dire que la communauté linguistique originelle indo-européenne s'est divisée en un certain nombre de dialectes: germanique, celte, etc. Le germanique, à son tour, s'est divisé en trois dialectes: gothique, germanique occidental et Scandinave. Le gothique est éteint, mais il est connu par des documents anciens, pendant que le germanique occidental s'est différencié en anglo-frisien, bas-allemand et haut-allemand. Chacun de ces derniers constitue actuellement un groupe de dialectes locaux, dont certains forment la base de langues standardisées, par exemple, l'allemand (dialecte haut-allemand), le néerlandais (dialecte bas-allemand) et l'anglais (dialecte anglo-frisien).

L'importance des classifications faites suivant ces principes est d'abord qu'elles reflètent l'histoire réelle de la différenciation ethnique dans le domaine de la langue. Ensuite, elles forment la base nécessaire à l'application des méthodes de la linguistique comparative, qui permet de reconstruire une grande partie de l'histoire linguistique de divers groupes. Enfin cette connaissance de l'histoire linguistique fournit les éléments nécessaires pour les déductions relatives à l'histoire de la culture non linguistique des groupes en question.

Histoire de la classification des langues d'Afrique

Il est évident que, sans une collection suffisante de données empiriques concernant les langues de l'Afrique, il ne serait pas possible d'entreprendre une classification complète de ces langues. C'est seulement au début du XIXe siècle qu'on a pu réunir suffisamment de données pour un premier essai de classification. Cependant, même avant, certaines observations relatives à la classification avaient été faites, d'après une collection de faits dont on peut fixer le début au XVIIe siècle, époque où apparaissent les premières grammaires et les premiers dictionnaires de langues d'Afrique[1]. Par exemple, Luis Moriano a noté au début du XVIIe siècle que la langue merina était « très semblable au malais, ce qui prouve d'une manière presque sûre que les premiers habitants sont venus des ports de Malacca »[2]. Vers la même époque plusieurs chercheurs portugais notèrent la similitude entre les langues du Mozambique, sur la côte orientale d'Afrique, et celles

1. Pour de plus amples informations sur l'histoire de la linguistique africaine, voir DOKE C.M. et COLE D. T., 1961 ; COLE D. T. *in* T. A. SEBEOK (dir.), 1971, pp. 1-29. On trouve parfois des mots provenant de langues africaines dans les œuvres d'auteurs médiévaux. Voir pour cela DELAFOSSE M., 1912-1914, pp. 281-288 et MEINHOF, 1919-1920, pp. 147-152.
2. Relation du voyage de découverte fait à l'île Saint-Laurent dans les années 1613-4..., manuscrit portugais publié en traduction française dans A. et G. GRANDIDIER, 1903-1920, p. 22.

de l'Angola et du Congo à l'ouest, ouvrant ainsi la voie à un concept des langues bantu couvrant la plus grande partie du tiers méridional du continent. On peut aussi citer comme exemple les descriptions du guèze et de l'amharique par Hiob Ludolf, au XVII[e] siècle, qui montrèrent que ces langues éthiopiennes étaient apparentées à l'hébreu, à l'araméen et à l'arabe.

Le XVIII[e] siècle ne vit que de très modestes additions à notre connaissance des langues africaines, mais, vers la fin de cette période, nous constatons que la conception fondamentale de classification génétique commence à apparaître sous forme d'hypothèses spécifiques sur l'existence de certaines familles de langues. Ce sont ces hypothèses qui ont constitué, au XIX[e] siècle, la base du développement de la linguistique en tant que science historique comparative.

Les ouvrages sur l'histoire de la linguistique citent habituellement une déclaration de William Jones, en 1786, comme l'événement décisif dans cette évolution. Ces idées étaient déjà dans l'air, comme le montre le fait que, cinq ans auparavant, Marsden avait énoncé, de façon au moins aussi claire, une hypothèse semblable à propos des langues malayo-polynésiennes, pendant que Gyarmathy en faisait autant pour les langues finno-ougriennes.

Cette évolution s'accompagna d'une véritable manie pour récolter des matériaux comparatifs sur un grand nombre de langues. Le premier ouvrage de cette nature fut le *Glossarium Comparativum Linguarum Totius Orbis* de 1787, encouragé par l'impératrice de Russie Catherine la Grande, et qui comprenait des données sur 30 langues africaines dans son édition révisée de 1790-1791.

Au début du XIX[e] siècle, on assista à une accélération marquée de la production de grammaires et de dictionnaires de langues africaines, ainsi qu'à la publication de listes comparatives de mots d'un nombre considérable de langues africaines, telles que celles de Kilham (1828), Norris (1841) et Clarke (1848)[3]. La plus importante de ces listes, de loin, par son ampleur et le caractère systématique de son organisation et de sa symbolisation phonétique, est la classique *Polyglotta Africana* établie à Freetown (Sierra Leone) par S. W. Koelle[4]

Cette accumulation de données dans la première partie du XIX[e] siècle a été concomitante des premières tentatives de classification d'ensemble telles que celle de Balbi et, dans les éditions successives de *Inquiry into the physical history of Mankind*[5] celle de Prichard.

Malgré des différences de détail, certaines conclusions généralement acceptées se dégagèrent au cours de la première moitié du XIX[e] siècle. Certaines d'entre elles ont subi avec succès l'épreuve des recherches ultérieures, d'autres ont au moins eu le mérite de soulever les diverses questions que les

3. KILHAM H.; 1828; NORRIS E.; 1841; CLARKE J., 1848.
4. KOELLE S. W. 1963.
5. BALBI A.; 1826; la dernière édition de PRICHARD J.C. a été revue et augmentée par NORRIS E.; PRICHARD J.C., 1855.

classificateurs venus pas la suite ont eu à résoudre. Les résultats qui avaient ainsi été atteints en 1860 peuvent être résumés comme suit:
— Le terme «sémitique», introduit par Schlözer en 1781, était déjà pris à peu près dans son sens actuel[6]. L'existence d'une branche éthiopienne de cette famille, comprenant le guèze (éthiopien classique) et des langues modernes telles que l'amharique et le tigrigna, était bien établie.
— La ressemblance et la parenté probables de certaines autres langues avec le sémitique étaient déjà notées. Ces langues comprenaient l'ancien égyptien, le berbère et les langues couchitiques. Ces dernières sont parlées principalement en Ethiopie et en Somalie. Certains auteurs avaient inclus le hawsa de l'Afrique occidentale dans cette catégorie. Ces langues ont parfois été appelées subsémitiques. Le terme chamitique a été proposé par Renan en 1855[7].
— On attribue à Lichtenstein le mérite d'avoir pour la première fois distingué clairement, parmi les langues d'Afrique du Sud, les langues Khoï et San d'une part, et les langues bantu d'autre part[8]. L'existence de ce dernier groupe de langues étroitement apparentées était déjà à cette époque clairement reconnue. On l'a aussi appelé famille cafre ou famille des langues sud-africaines. Le terme bantu, tiré du mot qui veut dire «les hommes» dans un grand nombre de ces langues, a été d'abord proposé par W.H.I. Bleek, qui a posé en 1851 les fondations de l'étude comparative des langues bantu. Ce terme est universellement employé depuis.
— Il restait un très vaste groupe de langues comprenant la plupart de celles qui sont parlées au Soudan occidental et oriental et qui ne pouvaient pas être classées dans les groupes mentionnés ci-dessus: celles qui n'étaient ni sémitiques, ni chamitiques, ni san, ni bantu. Elles étaient généralement appelées langues «nègres» et constituaient le plus grand problème des classificateurs. Norris, dans sa révision de l'ouvrage de Prichard en 1855, reconnaissait qu'elles «échappaient à la classification» et que «les Noirs avaient été jusqu'alors considérés comme constituant une race pour des raisons physiologiques plutôt que philologiques»[9].

Bien que toutes les classifications d'ensemble des langues africaines jusqu'à une date récente aient séparé complètement les langues bantu des langues dites «nègres», un certain nombre d'observateurs avaient noté que certaines ou beaucoup parmi les langues considérées comme «nègres», particulièrement en Afrique occidentale, montraient une parenté avec le groupe bantu. Le premier à le remarquer fut apparemment l'évêque O.E. Vidal dans son introduction à la grammaire du yoruba de Samuel Crowther[10]. Bleek a donné du terme «bantu» une définition générale en étendant son application à la plus grande partie de l'Afrique occidentale jusqu'au 13e degré de latitude Nord, du Sénégal jusqu'au Nil supérieur[11]. Cette idée fondamentale a été

6. SCHLÖZER A.L., partie 8, 1781, p. 161.
7. RENAN E., 1855, p. 189.
8. LICHTENSTEIN H., 1811-1812.
9. PRICHARD J.C., vol. 1, p. 427.
10. VIDAL O.E., *in* CROWTHER, 1852.
11. BLEEK W., 1862-1869, vol. 1, p. 8.

reprise beaucoup plus tard, sous une forme modifiée, par Westermann et, de façon plus explicite, par Greenberg dans la classification actuellement courante.

— Le rattachement du merina au malayo-polynésien et par conséquent son absence de parenté avec les langues d'Afrique avaient été notés, comme nous l'avons vu, dès le XVIIe siècle et étaient généralement acceptés.

La décennie de 1860 a été remarquable par la publication de deux classifications complètes qui devaient régner dans ce domaine jusque vers 1910. La première était celle de Lepsius, qui parut en deux versions, respectivement en 1863 et 1880[12]. La deuxième était celle de Friedrich Müller qui fut de même présentée en deux versions, en 1867 et 1884[13]. L'ouvrage de Müller fournit la base de l'importante étude de R.N. Cust, qui contribua à diffuser son œuvre dans les pays de langue anglaise. Cette étude de Cust est une source extrêmement précieuse pour la bibliographie de la linguistique africaine jusqu'à cette période.

Lepsius comme Müller ont exclu de leur classification le merina comme langue non africaine. Pour le reste, le principal problème qui les occupait était celui des langues « nègres » et leur position par rapport au bantu puisque celui-ci était l'unique groupe vaste et bien établi de langues parlées par des peuples noirs. Dans ces deux classifications, des considérations raciales ont joué un rôle important, mais de façons différentes.

Lepsius a adopté comme base de sa classification le critère des classes de substantif. Cette idée provenait du travail antérieur de Bleek (1851)[14]. Bleek avait été frappé par ce qu'il considérait comme la différence fondamentale entre les langues bantu qui avaient des systèmes complexes de classes nominales, dans lesquelles le genre ne jouait aucun rôle, et les langues sémitiques et chamitiques qui avaient une distinction de genre fondée sur le sexe comme principe de classification des noms. En appliquant ce critère, Bleek classa le Khoï Khoï dans les langues chamitiques parce qu'il possède une distinction de genre, bien que presque toutes les autres caractéristiques l'apparentent aux langues San.

Lepsius, prenant l'idée générale de Bleek comme point de départ, considéra que, parmi les langues parlées par des populations noires, le bantu — avec sa classification des noms non fondée sur le sexe — était la langue originale, tandis que les autres langues étaient métissées par l'influence de langues chamitiques. Il classe les langues en quatre groupes : 1. bantu ; 2. nègre mélangé ; 3. chamitique ; 4. sémitique. Cependant il y a deux catégories fondamentales : (a) les langues bantu et nègres mélangées (langues à classes nominales); (b) les langues sémitiques et chamitiques (langues à genre). En fin de compte, il devra être possible de montrer que ces dernières sont apparentées à l'indo-européen qui possède aussi une distinction de genre fondée sur le sexe. En fait il rassemblait l'indo-européen, le sémite et le chamite dans

12. LEPSIUS R., 2 éditions, 1863 et 1880.
13. MÜLLER F., 1867 ; 1876-1884. Pour les langues africaines, voir 1, 2 (1877) et III, 1 (1884).
14. BLEEK W.H.I., 1851.

une même famille qu'il appelait noachide, avec trois branches représentant les trois fils de Noé — Sem, Cham et Japhet. Il déclare explicitement que les langues à genre sont supérieures. « Il semble cependant indubitable que les trois grandes branches de langues à genre, non seulement ont été dans le passé les dépositaires et les organes du processus historique de la civilisation humaine, mais aussi que c'est sur elles, et en particulier sur leur branche la plus jeune, la japhétique, que repose l'espoir futur du monde. » [15] La parenté intellectuelle des « théories chamitiques » est évidente, de Bleek jusqu'aux théories plus tardives de Meinhof, en passant par celles de Lepsius.

Dans l'ouvrage exhaustif de Müller, publié en 1884, les langues connues du monde sont classées d'après l'hypothèse d'une relation fondamentale entre le type physique des locuteurs et la langue. Ses divisions principales sont « les langues des peuples aux cheveux raides », « les langues des peuples aux cheveux crépus », etc. Cette hypothèse le conduit, par exemple, à classer le Khoï Khoï non pas avec le chamitique, comme Lepsius, mais avec le papou parmi les langues des races à cheveux laineux. La plupart des langues « nègres » sont réparties entre langues négro-africaines et bantu. Son hypothèse sur ce point est exactement le contraire de celle de Lepsius, puisqu'il considère que ce sont les premières qui représentent le type original et les deuxièmes qui sont dérivées. Il considère qu'un certain nombre de langues parlées par des populations noires appartiennent à un groupe culturellement plus avancé appelé Nouba-Foulah, dont les locuteurs sont physiquement apparentés aux méditerranéens et aux dravidiens, classés comme populations aux cheveux frisés. Dans la vulgarisation des opinions de Müller faite par Cust pour les lecteurs de langue anglaise, les langues d'Afrique sont classées dans les six groupes suivants : 1. sémitique ; 2. chamitique ; 3. nouba-foulah ; 4. nègre ; 5. bantu ; 6. khoisan.

Pendant un certain temps les questions de classification restèrent en suspens et l'intérêt se concentra sur l'immense tâche scientifique de la description des langues africaines. L'ouvrage de Westermann sur les langues soudanaises (1911) et celui de Meinhof sur les langues chamitiques (1912) ouvrent la période moderne[16]

Le premier de ces deux ouvrages, dont la thèse fondamentale semble être inspirée par Meinhof, introduisit le terme « soudanais », qui couvrait presque toutes les langues d'Afrique qui n'étaient pas comprises dans les groupes sémitique, chamitique (au sens élargi donné par Meinhof), et San. Il désignait donc essentiellement toutes les langues qui étaient précédemment appelées « langues nègres ». Westermann sélectionna dans cette vaste collection huit langues (il ne donne nulle part une liste complète) dont cinq étaient du Soudan occidental et trois du Soudan oriental et il chercha à établir leur parenté par une série d'étymologies et de formes ancestrales reconstituées.

Meinhof, qui était déjà célèbre pour son ouvrage fondamental sur l'étude comparative du bantu, essaya, dans son livre sur les langues hamitiques, d'étendre les limites de la famille hamitique au-delà de ce qui était généra-

15. LEPSIUS R., 1880, p. 90.
16. WESTERMANN D. ; 1911 ; MEINHOF C., 1912.

lement accepté pour y inclure des langues telles que le fulfuldé, le masai et, suivant en cela Lepsius, le Khoï Khoï, essentiellement à cause du critère du genre. Cet ouvrage laisse apparaître clairement sa conviction de la supériorité de la race « hamitique »[17]

De l'œuvre combinée de Meinhof et Westermann émerge donc une division en cinq groupes (sémitique, hamitique, soudanique, bantu et san). Ces conclusions furent diffusées dans les pays de langue anglaise par Alice Werner et devinrent la norme dans les manuels d'anthropologie et de linguistique [18].

Cette classification fut déjà mise en question au cours de sa période de prédominance (environ 1910-1950). Bien qu'elle n'apparaisse pas dans les manuels habituels, la critique la plus importante vint de Westermann lui-même, dans son importante étude de 1927 sur les langues soudanaises occidentales[19]. Dans cet ouvrage, il restreignait sa conception précédente des langues soudanaises de façon à l'appliquer seulement aux langues de l'ouest de l'Afrique et distinguait, au moyen d'une documentation lexicale et grammaticale détaillée, un certain nombre de sous-groupes distincts au sein du soudanais occidental (par exemple, atlantique occidental, kwa, gur). Il signalait, ce qui est plus important encore, des ressemblances de détail dans le vocabulaire et la structure grammaticale entre le soudanais occidental et le bantu, mais sans affirmer leur parenté de façon explicite. C'est Sir Henry Johnston qui, dans son vaste ouvrage sur le bantu et le semi-bantu, a considéré que beaucoup de langues de l'Afrique occidentale étaient apparentées au bantu[20]. C'est elles qu'il désignait dans sa terminologie par le terme « semi-bantu ». Cependant il continuait à respecter le critère typologique des classes nominales, de sorte que si, de deux langues étroitement apparentées, une seule avait des classes nominales, elle était considérée comme semi-bantu, alors que l'autre ne l'était pas.

Il faut aussi mentionner brièvement d'autres classifications de la période 1910-1950, parmi lesquelles seule celle de Delafosse eut une diffusion notable. L'une d'entre elles fut proposée par A. Drexel, qui essaya de montrer une relation entre les familles de langues d'Afrique et les cultures, relation posée en postulat par la Kulturkreislehre. L'africaniste français M. Delafosse, contrairement aux chercheurs allemands de l'époque, limita le « hamitique » au berbère[21] à l'égyptien et au couchitique et traita toutes les autres langues qui n'étaient pas sémitiques ou khoïsan comme une vaste famille négro afri-

17. L'hypothèse hamitique devint la base d'une interprétation culturelle et historique très développée. Sur cette question, voir SANDER E.R., 1969, pp. 521-532.
18. WERNER A., 1915 et 1930.
19. WESTERMANN D., 1927.
20. JOHNSTON H.H., 1919-1922.
21. Note jointe à la demande d'un membre du Comité : Cette classification est non seulement contraire aux vues des chercheurs allemands mais bien à la vérité scientifique pure. Les linguistes nord-africains ont décelé les motifs politiques qui avaient poussé l'école colonialiste des berbérisants français à classer la langue berbère parmi les langues semito-chamitiques. La réalité est que le berbère est une langue sémitique ; elle est même une des plus anciennes, ayant des rapports très étroits avec l'akkadien et l'hébreu. Elle n'est donc ni hamito-sémitique ni afro-asiatique, comme il est dit par ailleurs dans ce chapitre. Voir particulièrement en arabe M. EL-FASI : « Le berbère, langue sœur de l'arabe », *Actes de l'Académie du Caire*, 1971.

caine[22]. En plus de seize branches non bantu, dont beaucoup étaient définies par des critères géographiques plutôt que linguistiques, Delafosse considérait, semble-t-il, que le bantu devait être compris dans les langues négro-africaines. Une partie de la terminologie de Delafosse est encore en usage parmi les africanistes d'expression française. Il faut aussi mentionner Mlle Homburger qui, partant elle aussi de la conception d'une unité linguistique africaine, mais conçue de façon encore plus vaste, adopta la théorie d'une source égyptienne comme l'explication de cette unité et même, sans considérer qu'il y avait contradiction, celle d'une dérivation lointaine à partir des langues dravidiennes de l'Inde[23].

En 1949-1950, l'auteur du présent chapitre définit, dans une série d'articles publiés dans le *Southwestern Journal of Anthropology* une classification qui était nouvelle à beaucoup de points de vue et qui fut finalement acceptée de façon assez générale[24]. Elle différait des classifications précédentes par sa méthode en de nombreux points. Elle était strictement génétique au sens défini dans l'introduction du présent chapitre. Elle considérait donc comme probantes des ressemblances massives entre groupes de langues, qui portaient à la fois sur le son et sur le sens, qu'il s'agisse des racines (du vocabulaire) ou de formants grammaticaux. Les ressemblances qui portaient seulement sur le son, par exemple la présence de tons, ou seulement sur les sens, par exemple l'existence du genre grammatical sans concordance des formes phonétiques des désinences, étaient considérées comme non pertinentes. Ces caractères typologiques jouaient, comme nous l'avons vu, un rôle important dans les classifications précédentes. Donc l'existence par exemple des genres masculin et féminin n'était pas considérée à elle seule comme une preuve de parenté, puisque cette distinction de genre peut apparaître et apparaît en fait indépendamment dans diverses parties du monde. En revanche, l'existence d'une désinence féminine *t* dans toutes les branches de l'afro-asiatique (hamito-sémitique) est un indice positif de parenté. De même l'absence de distinction de genre par perte de la catégorie n'est pas en elle-même une preuve négative. Ces principes sont généralement acceptés dans les domaines où les méthodes comparatives sont bien établies, par exemple en indo-européen. Le persan, l'arménien et le hittite, notamment, n'ont pas de distinction de genre, alors que la plupart des autres langues de la famille en ont une.

Les anciennes classifications, par exemple celle de Lepsius, n'utilisaient et ne citaient aucune preuve concrète pour leurs groupements. Westermann, dans son ouvrage sur le soudanais, fournissait des étymologies, mais seulement pour huit langues, prises parmi plusieurs centaines. Le seul ouvrage qui l'ait fait en détail avant 1950 est l'ouvrage plus tardif de Westermann sur

22. DELAFOSSE M., 1924, pp. 463-560.
23. HOMBURGER L., 1941.
24. Pour la version la plus récente de la classification de Greenberg, voir GREENBERG J., 1966 (b). On trouvera une bibliographie de la littérature où cette question est discutée dans WINSTON, « Greenberg's classification of African languages », *African language studies*, vol. 7, 1966, pp. 160-170. Pour un point de vue différent, voir le chapitre XI du Professeur OLDEROGGE D. Voir aussi DIOP Ch. A.

le soudanais occidental; il ne portait que sur une partie de l'Afrique. Dans la classification de l'auteur du présent chapitre, des étymologies et des caractéristiques grammaticales communes spécifiques ont été présentées pour tous les groupes importants, d'après une étude exhaustive de la littérature.

Les plus importantes propositions concrètes, dont certaines ont provoqué des controverses assez vives dans la littérature spécialisée, sont les suivantes:

— La parenté du bantu avec le soudanais occidental, fondée sur les données de Westermann, est acceptée. Le bantu devient non pas une branche distincte de cette famille plus vaste mais seulement un sous-groupe dans ce que Westermann appelait le sous-groupe Bénué-Congo (« semi-bantu ») de son soudanais occidental. En outre, un grand nombre de langues parlées plus à l'est (la branche adamawa « eastern ») appartiennent à cette famille, qui a reçu le nouveau nom de Niger-Congo.

— Parmi les extensions du hamitique proposées par Meinhof, seul le hawsa a été conservé. En outre le hawsa est seulement un membre d'une vaste branche (tchadique) du hamito-sémitique. Le sémitique y est inclus mais seulement comme une branche de même rang que les autres. Le hamitique devient donc simplement un nom arbitraire pour les branches non sémitiques de la famille plus vaste, maintenant appelée afro-asiatique et considérée comme constituée de cinq branches: 1. berbère, 2. égyptien ancien, 3. sémitique, 4. couchitique, 5. tchadique[25].

— Les langues « nègres » non incluses dans le groupe Niger-Congo ont été classées dans un autre grand groupe appelé nilo-saharien.

— Le Khoï Khoï était classé comme une langue San appartenant au groupe central du khoïsan de l'Afrique du Sud.

Le résultat d'ensemble est que les langues d'Afrique (non compris le mérina) sont classées en quatre familles principales, décrites dans les sections suivantes, consacrées chacune en détail à une de ces familles[26]. L'exposé ci-dessous mentionne, le cas échéant, les propositions récentes modifiant ou élargissant la classification originale, ainsi que des critiques sur le fond.

Les langues afro-asiatiques[27]

Ces langues, appelées aussi hamito-sémitiques, couvrent toute l'Afrique du Nord, et presque toute la corne orientale de l'Afrique (Ethiopie, Somalie); certaines langues de sa branche couchitique s'étendent vers le sud jusqu'à

25. LUKAS J., 1938, p. 286-299; COHEN M.R., 1947.

26. On trouvera des listes de langues plus détaillées qu'il n'est possible d'en donner dans les limites du présent chapitre dans GREENBERG, 1966 (b); dans les volumes de la série *Handbook of african languages* publiée par l'International African Institute de Londres et dans VOEGALIN C.F. et F. M., *Index of the world's languages*, Washington, U.S. Department of the H.E.W., Office of education, bureau of research, mai 1973, 6 parties.

27. Les chercheurs africains ont rappelé au Colloque du Caire sur *Le peuplement de l'Egypte ancienne* que le Professeur GREENBERG avait négligé dans sa classification une donnée capitale: l'établissement de règles phonétiques. Leur position est aussi celle du Professeur Istvan FODOR. Ces mêmes chercheurs africains ont apporté des arguments prouvant la parenté linguistique génétique de l'égyptien et des langues africaines modernes.

la Tanzanie. En outre, la branche sémitique comprend des langues qui, actuellement ou autrefois, ont couvert presque tout le Moyen-Orient. L'afro-asiatique est généralement considéré comme comprenant cinq branches à peu près également différenciées: berbère[28] égyptien ancien, sémitique, couchitique et tchadique. Cependant, Fleming a récemment avancé que parmi les langues classées jusqu'ici dans le couchitique occidental, un groupe qui comprend le kafa et d'autres langues du sud-ouest de l'Ethiopie, constitue en fait une sixième branche pour laquelle les noms d'omotique et d'ari-banna ont été proposés[29].

La branche berbère de l'afro-asiatique présente moins de différenciation interne que toutes les autres branches de la famille à l'exception de l'égyptien. Sa principale division semble être entre les langues des divers groupes touareg du Sahara et le berbère proprement dit, parlé en Afrique du Nord et en Mauritanie. Il est probable que la langue éteinte des Guanches des îles Canaries était apparentée au berbère. Il faut en outre mentionner l'existence d'inscriptions en libyen ancien, qui sont imparfaitement comprises mais qui représentent peut-être une forme antérieure du berbère.

Une deuxième branche de l'afro-asiatique, l'égyptien, est attestée dans sa période la plus ancienne par des inscriptions hiéroglyphiques, des papyrus hiératiques et, plus récemment, par des documents en écriture démotique. Toutes ces écritures représentent la même langue parlée. Pendant la période chrétienne, cette langue continua à être parlée et produisit une littérature importante écrite dans un alphabet adapté de l'alphabet grec. Dans cette forme plus tardive, appelée copte, il y a eu plusieurs dialectes littéraires, parmi lesquels le bohaïrique, qui survit encore comme langue liturgique de l'église copte. Après la conquête de l'Egypte par les Arabes, l'ancienne langue égyptienne perdit peu à peu du terrain et s'éteignit en tant que langue parlée probablement pendant le XVIIe siècle.

La branche sémitique de l'afro-asiatique présente beaucoup plus de différenciation interne que le berbère ou l'égyptien. On admet généralement que la principale division parmi les langues sémitiques est celle qui existe entre le sémitique oriental et le sémitique occidental. Le premier est représenté seulement par l'akkadien écrit en cunéiforme, qui est éteint depuis longtemps. Il avait deux dialectes régionaux de base, celui du sud ou babylonien et celui du nord ou assyrien. Le sémitique occidental est à son tour divisé en sémitique du nord-ouest et sémitique du sud-ouest. Le premier comprend le cananéen (hébreu, moabite, phénicien et, probablement, ougaritique) et l'araméen. Parmi ces langues, seuls subsistent l'hébreu, ressuscité au cours du siècle dernier, comme langue d'Israël, et quelques dialectes araméens. Les formes modernes de l'araméen représentent des descendants de l'araméen occidental, dans l'Anti-Liban de Syrie, et de l'araméen oriental, principalement dans l'Irak du Nord.

28. Cf. note 21.
29. FLEMING H.C., 1969, pp. 3-27.

Le sémitique du sud-ouest a de même deux branches, celle du nord et celle du sud. La branche du nord comprend la plupart des dialectes de la péninsule arabe et leurs descendants modernes qui dominent dans une vaste zone comprenant l'Afrique du Nord, le Moyen-Orient et certaines parties du Soudan ; il s'agit de l'arabe proprement dit. La branche du sud comprend d'une part l'arabe du sud et d'autre part les langues sémitiques d'Ethiopie. L'arabe du sud est connu dans ses formes anciennes, par des inscriptions minéennes, sabéennes et katabaniennes, et dans ses formes contemporaines du mehri et du shahri, de l'Arabie du Sud, et du socotri, langue de l'île Socotra de l'océan Indien.

Les langues sémitiques d'Ethiopie sont divisées en un groupe nord (tigrigna, tigre et guèze, ou éthiopien classique) et un groupe sud (amharique, gourage, argobba, gafat et harari).

Le quatrième groupe de langues afroasiatiques, le couchitique, comprend un grand nombre de langues qui se répartissent en cinq branches fortement différenciées : septentrionale, centrale, orientale, méridionale et occidentale. Le couchitique du nord comprend essentiellement une seule langue, le bedja. Les langues couchitiques centrales sont parfois appelées langues agaw. Elles ont probablement été parlées autrefois sur un espace continu, mais leurs anciens locuteurs ont, dans une forte proportion, adopté des langues sémitiques-éthiopiennes. Les Falacha, ou Juifs éthiopiens, parlaient autrefois une langue agaw. Les langues couchitiques centrales comprennent un groupe nord (bilin, khamir, qemant) et l'awiya au sud. Le couchitique de l'est comprend les deux langues couchitiques possédant le plus grand nombre de locuteurs, le somali et le galla. Elles se répartissent dans les groupes suivants : 1. afar, saho ; 2. somali, baiso, rendille, boni ; 3. galla, conso, gidole, arbore, warazi, tsamai, geleba, mogogodo ; 4. sidamo, alaba, darassa, hadiya, kambatta, bourdji. Le dernier de ces groupes ou « sidamo-bourdji » doit probablement être considéré comme une seule branche opposée aux trois autres groupes. Les langues couchitiques du sud sont parlées en Tanzanie et comprennent le burungi, le goroa, l'alawa, le ngomvia (asu), le sanye, et le mbugu. Ce groupe méridional est linguistiquement plus proche du groupe oriental que des autres et il est très possible qu'il doive en être considéré simplement comme un sous-groupe. Une des langues couchitiques du sud, le mbugu, a été fortement influencée par le bantu, tant dans sa grammaire que dans son vocabulaire, de sorte que certains chercheurs le considèrent comme une langue mélangée.

Les langues couchitiques occidentales sont extrêmement différentes des autres langues traditionnellement considérées comme couchitiques. A tout le moins, il faudrait diviser le couchitique en deux groupes, l'occidental et le reste. Comme il a été dit plus haut, Fleming a proposé de considérer le couchitique occidental comme une sixième branche distincte de l'afro-asiatique. On peut diviser les langues couchitiques occidentales en deux groupes, ari-banna (le nom de bako a été employé dans la littérature ancienne au lieu d'ari) et les autres. Celles-ci peuvent à leur tour être groupées comme suit : 1. madji, nao, sheko ; 2. djandjero ; 3. kaffa, mocha, shinasha, mao du sud ;

4. gimira; 5. le groupe ometo (« sidamo occidental »), comprenant le chara, le male, le basketo, le complexe welamo, le zaysse et la koyra-gidicho.

La dernière branche de l'afro-asiatique à considérer est le tchadique. Il comprend le hawsa, la langue la plus parlée d'Afrique occidentale et problablement au moins 100 autres langues parlées par des populations beaucoup moins nombreuses. Dans Greenberg (1963), les langues tchadiques étaient divisées en neuf sous-groupes, à savoir: 1. a) hawsa; gwandara, b) bede-ngizim, c) I. groupe du warjawa (banchi du nord), II. groupe du barawa (banchi du sud), d) I. groupe du bolewa, II. groupe de l'angas, III. groupe du ron; 2. groupe kotoko; 3. bata-margi; 4. a) groupe musgoi, b) groupe makatam; 5. gidder; 6. mandara-gamergu; 7. musgu; 8. groupe masa-bana; 9. tchadique oriental: a) groupe somrai, b) groupe gabere, c) groupe sokoro, d) modgel, e) tuburi, f) groupe mubi.

Newman et Ma ont suggéré que parmi les sous-familles ci-dessus les numéros 3 et 6 sont particulièrement rapprochées l'une de l'autre et de même les sous-familles 1 et 9. Pour le premier de ces couples, ils proposent le nom de biumandara et pour le deuxième celui de plateau-sahel[30]. Ces auteurs ne proposent pas de modification en ce qui concerne les autres sous-groupes.

Niger-kordofanie

Cette famille comprend deux branches, très inégales par le nombre des locuteurs et l'extension géographique. La première, niger-congo, couvre une partie considérable de l'Afrique au sud du Sahara, comprenant presque toute l'Afrique occidentale, plusieurs régions du Soudan central et oriental et, par sa subdivision bantu, la plus grande partie de l'Afrique centrale, orientale et méridionale. L'autre branche du niger-kordofanien, le kordofanien proprement dit, est confiné à une zone limitée de la région du Kordofan qui se trouve au Soudan.

La division fondamentale du groupe niger-congo est entre les langues mandé et le reste. Le mandé se distingue, d'une part, par l'absence d'un grand nombre des entités lexicales les plus courantes trouvées dans les autres langues du niger-congo, et d'autre part par l'absence de toute trace certaine de la classification des noms qui est généralement présente tant en kordofanien que dans le reste des langues niger-congo. Il y a naturellement un grand nombre de langues du niger-congo qui ont perdu ce système individuellement. Mukarovsky, à cause de cette divergence de la langue mandé, a proposé de la considérer comme une branche du nilo-saharien, l'autre grande famille de langues nègres; mais William E. Welmers, le célèbre expert des langues mandé, n'accepte pas cette proposition[31].

Il est maintenant universellement admis que la division à l'intérieur du mandé, entre mandé-tan et mandé-fu, proposée par Delafosse[32] et fondée

30. NEWMAN P. et MA R., 1964, pp. 218-251.
31. MUKAROVSKY H.G., 1966, pp. 679-688.
32. DELAFOSSE M., 1901.

sur le mot désignant le chiffre dix, est sans valeur. Les langues mandé sont classées comme suit:

Groupe nord-ouest: 1. sous-groupe nord comprenant les sous-yalounka, soninke, kwela-numu, ligbi, vaï-kono, khassonke et maninka-bambara-diula;

2. sous-groupe sud-ouest: mande-bandi, loko, loma, kpelle.

Groupe sud-est: 1. sous-groupe sud: mano, dan, tura, mwa, nwa, gan, guro; 2. sous-groupe oriental: samo, bisa, busa. Une seule langue, le sya (bobofing) ne trouve pas sa place dans ce tableau. Elle est clairement mandé, mais doit peut-être être considérée comme le premier rameau différencié de ce groupe, de sorte que génétiquement elle représenterait l'un des deux groupes dont l'autre est le mandé proprement dit.

Les autres langues niger-congo sont classées dans Greenberg (1963) en cinq branches: 1. ouest-atlantique; 2. gur; 3. kwa; 4. bénué-congo; 5. adamawa-eastern. Cependant les groupes 2, 3 et 4 sont particulièrement proches et forment une sorte de noyau, à l'intérieur duquel la limite entre bénué-congo et kwa, en particulier, n'est pas nette[33].

Le nom de langues ouest-atlantiques a été introduit par Westermann en 1928 et couvre sensiblement les mêmes langues que le sénégalo-guinéen de Delafosse et des chercheurs français qui lui ont succédé; ces langues constituent deux groupes clairement délimités, un nord et un sud. Ce fait, associé à la diversité interne très marquée du groupe nord, a amené Dalby à suggérer d'abandonner le concept de ouest-atlantique et à considérer comme indépendant le sous-groupe sud, constitué par le groupe atlantique sud-ouest de Greenberg, à l'exception du limba. Il propose pour ce groupe le nom de Mel[34]. Cependant, David Sapir, dans une étude plus récente étayée par des arguments glottochronologiques, réaffirme l'unité fondamentale de l'ouest-atlantique, tel qu'il était conçu traditionnellement, et inclut le limba dans sa branche sud[35]. La principale innovation qu'il propose est de considérer le bidjago, langue des îles Bidjago, comme une branche séparée, de même rang que la branche nord et la branche sud. Cela correspond à l'impression que j'ai de la divergence de cette langue. Il convient de noter que le fulfuldé (foula ou foulea), considéré comme langue chamitique par Meinhof et objet de beaucoup de controverses, est maintenant, de l'avis général, compris dans l'ouest-atlantique. La classification de l'ouest-atlantique est donc la suivante:

Branche nord: 1. a) foula, seereer, b) wolof; 2. groupe non; 3. dyola, manjak, balante; 4. a) tenda, basari, bedik, konyagi, b) biafada, pajade, c) kobiana, banhum, d) nalu.

Branche sud: 1. sua (kunante); 2. a) temne-baga, b) sherbro-krim, kisi, c) gola; 3. limba.

Bidjago.

Le gur représente à l'intérieur du niger-congo un autre groupe important. On l'appelle aussi, en particulier dans la littérature française, voltaïque.

33. Sur cette question, voir GREENBERG J.H., 1963 (c), pp. 215-217.
34. DALBY D., 1965, pp. 1-17.
35. Voir SAPIR D., pp. 113-140 dans la collection dirigée par SEBEOK, Cependant, SAPIR fait quelques réserves sur les conclusions citées dans le texte.

Les suggestions les plus récentes pour la classification à l'intérieur du groupe gur sont celles de Bendor-Samuel, dont nous suivons ici les grandes lignes. Il convient de noter que la grande majorité des langues qui ont été considérées comme gur appartiennent à un très vaste sous-groupe appelé par Bendor-Samuel gur central[36] et qui correspond au mossi-grunshi des recherches antérieures. Le gur central peut être divisé en trois sous-groupes : 1. more-gourma ; 2. groupe grusi ; 3. tamari. Les autres sous-groupes du gur sont : 1. bargou (bariba) ; 2. lobiri ; 3. bwamou ; 4. koulango ; 5. kirma-tyourama ; 6. win ; 7. groupe senoufo ; 8. seme ; 9. dogon.

Même si l'on admet l'existence d'un groupe kwa, distinct du bénué-congo mentionné plus haut, il y a deux sous-groupes, le krou à l'extrême ouest et l'ijo à l'extrême est, dont l'appartenance au groupe kwa peut être mise en doute. A cette réserve près, les principaux sous-groupes du kwa sont les suivants, énumérés autant que possible en allant de l'ouest vers l'est : 1. langues krou ; 2. kwa occidental, qui comprend l'ew-fõ, l'akan-guang (maintenant appelé parfois volta-camoe), le gā-adangme et les langues résiduelles du Togo ; 3. yoruba, igala ; 4. groupe noupe ; 5. groupe edo ; 6. groupe idoma ; 7. ibo ; 8. ijo.

Le bénué-congo est essentiellement le groupe du niger-congo qui était appelé bénué-cross ou semi-bantu par Westermann, avec l'addition du bantu dans la subdivision bantoïde. Il y a quatre divisions fondamentales dans le bénué-congo : 1. langues du plateau ; 2. jukunoïde ; 3. rivière Cross, dont la principale langue est la communauté efik-ibibio ; 4. bantoïde comprenant le bantu, le tiv et un grand nombre de plus petites langues autour du cours moyen de la Bénué.

Un certain nombre de langues du Nigeria, considérées autrefois comme semi-bantu au sens large, sont maintenant considérées généralement comme bantu. On peut citer à ce sujet les groupes ekoi et jaraw. La division la plus fondamentale du bantu lui-même est peut-être entre les langues ci-dessus et le bantu au sens traditionnel. Le bantu en ce dernier sens semble se diviser entre un groupe est et un groupe ouest. Pour une subdivision plus poussée on emploie généralement la division de Guthrie en zones désignées par des lettres, modifiées de façon diverse par plusieurs spécialistes[37].

Le classement du groupe bantu dans son ensemble comme un sous-groupe du bénué-congo, lui-même branche de la grande famille niger-congo, a été l'un des aspects les plus controversés de la classification de Greenberg. Guthrie, en particulier, a adopté la thèse selon laquelle le bantu est génétiquement indépendant et les nombreuses ressemblances trouvées entre le bantu et les autres langues niger-congo sont le résultat d'influences bantu sur un groupe de langues fondamentalement différent. Il déduit de cette hypothèse que le point d'origine du bantu est le « noyau » du Shaba méridonal, alors que Greenberg le place dans la vallée moyenne de la Bénué

36. Je suis ici, pour les détails des sous-groupes, BENDOR-SAMUEL J. T., *Niger-Congo*, *Gur*, pp. 141-148 *in* SEBEOK, *op. cit.*
37. Pour cette classification, voir GUTHRIE M., 1948.

en Nigeria, parce que c'est là qu'on parle les langues les plus étroitement apparentées du sous-groupe bantoïde du bénué-congo[38].

Le dernier groupe appartenant au niger-congo est la branche adamawa-eastern. Le groupe adamawa comprend un grand nombre de communautés linguistiques relativement petites, parmi lesquelles on peut citer à titre d'exemples le tchamba et le mbum. La branche « eastern » comprend un certain nombre de langues d'importance majeure comme par exemple le gbeya, en Centrafrique, et le zande[39].

Contrastant avec la vaste famille niger-congo que nous venons d'examiner, l'autre branche du niger-kordofanien, à savoir les langues kordofaniennes, ne contient aucune langue d'importance majeure et partage les collines du Kordofan avec diverses langues de la famille nilo-saharienne. On peut la diviser en cinq sous-groupes très différenciés, dont le groupe tumtum est le plus divergent : 1. koalib ; 2. tegali ; 3. talodi ; 4. katla ; 5. tumtum (aussi appelé kadugli-krongo)[40].

La famille nilo-saharienne

L'autre grande famille de langues négro-africaines est le nilo-saharien. De façon générale elle est parlée au nord et à l'est des langues niger-congo et prédomine dans la haute vallée du Nil et dans les parties orientales du Sahara et du Soudan. Mais elle a un avant-poste occidental dans le Songhaï en basse vallée du Niger. Elle comprend une branche très vaste, le chari-nil, qui renferme la majorité des langues de la famille. En allant dans la mesure du possible de l'ouest vers l'est, les branches du nilo-saharien sont les suivantes : 1. songhaï ; 2. saharien a) kanouri-kanembu, b) teda-daza, c) zaghawa, berti ; 3. maban ; 4. fourian ; 5. chari-nil (pour de plus amples détails, voir les paragraphes suivants) ; 6. coman (koma, ganza, uduk, guie, gumuz et mao).

Les langues chari-nil comprennent deux groupes principaux, le soudanique oriental et le soudanique central ainsi que deux langues isolées, le berta et le kunama.

Le soudanique oriental est le groupe le plus important du nilo-saharien. Il contient les dix sous-groupes suivants : 1. nubien : a) nubien du Nil, b) nubien de Kordofan, c) midob, d) birked ; 2. groupes murle-didinga ; 3. barea ; 4. ingassana (tabi) ; 5. nyima-afitti ; 6. temein, tois-um-danab ; 7. groupe merarit ; 8. dagou (groupe dajo) ; 9. nilotique, divisé en : a) nilotique occidental : burum, groupe lwo et dinka-nuer, b) nilotique oriental : I. groupe bari, Il. karamojong, teso, turkana, masai ; c) nilotique méridional : nandi, suk, tatoga ; 10. nyangiya, teuso (ik).

38. Pour la controverse au sujet du bantu : voir GUTHRIE M., 1962, pp. 273-282 ; OLIVER R., 1966, pp. 361-376 et GREENBERG J.H., 1972, pp. 189-216.
39. On trouvera une liste détaillée des langues adamawa-eastern dans GREENBERG J.H., 1966, p. 9.
40. On trouvera des informations plus détaillées sur les langues kordofaniennes dans GREENBERG J.H., 1966, p. 149.

La classification de deux sous-groupes du nilotique, l'oriental et le méridional, a fait l'objet de vives controverses. Meinhof, en classant le masaï dans les langues chamitiques avait apparemment l'intention d'y inclure d'autres langues de ces deux groupes malgré leur proche ressemblance avec les langues classées ici dans le groupe nilotique occidental, par exemple le chillouk, le lwo et le dinka. S'il a séparé des langues par ailleurs aussi semblables que, par exemple, le chillouk et le masai, c'est principalement parce que ce dernier possède une distinction de genre. Westermann a tenté un compromis en appelant nilo-chamitiques les langues des Nilotes orientaux et méridionaux, probablement en se fondant sur l'hypothèse que c'étaient des langues mélangées. II a réservé le terme de nilotique occidental. Tucker a d'abord adopté une opinion analogue, mais ensuite a rapproché davantage ces langues du nilotique en les appelant paranilotiques[41]. II y a eu encore récemment d'autres opinions divergentes: celle de Hohenberger qui compare la masai au sémitique, et celle de Huntingford qui semble essayer de redonner vie à l'opinion ancienne de Meinhof selon laquelle ces langues sont chamitiques[42].

L'autre groupe important du chari-nil est le soudanique central. On peut le diviser en six sous-groupes, à savoir: 1. bongo-bagirmi; 2. kreish; 3. moru-madi; 4. mangbetu; 5. mangbutu-efe; 6. lendu.

La famille khoïsan

Toutes les langues khoïsan ont des clicks parmi leurs consonnes et la majorité de ceux qui les parlent appartiennent au type san, physiquement caractéristique.

La plupart des langues khoïsan sont parlées en Afrique du Sud. Cependant, il y a deux petits groupes de populations détachés beaucoup plus loin sur le nord, en Tanzanie, les Hatsa et les Sandawe, dont les langues diffèrent beaucoup, aussi bien entre elles que de celles du groupe de l'Afrique du Sud. On divise donc la famille en trois branches: 1. hatsa, 2. sandawe; 3. khoïsan d'Afrique du Sud. Le khoisan d'Afrique du Sud est lui-même divisé en trois groupes: 1. groupe nord, contenant les langues san du nord des Auen et des Kung; 2. khoïsan central, divisé en deux groupes: a) kiechware, b) naron, khoï khoï; 3. san du sud, le groupe qui présente la plus grande différenciation interne, avec un nombre considérable de langues san distinctes[43].

Comme nous l'avons vu dans la section du présent chapitre qui traite de l'histoire de la classification, un certain nombre de linguistes, Bleek, Lepsius et plus tard Meinhof, ont séparé le Khoï Khoï du san et l'ont placé dans

41. Voir TUCKER A.N. et BRYAN M.A., 1966.
42. Pour ces développements, voir HUNTINGFORD G. W. B., 1956, pp. 202-222; HOHENBERGER J., 1956, pp. 81-287 et GREENBERG J. H., 1957. p. 364-377.
43. Voir l'opinion contraire du Professeur OLDEROGGE D., ch. XI

le chamitique. Une forme modifiée de cette théorie est soutenue à l'heure actuelle par E.O.J. Westphal[44]. Il divise le groupe décrit ici sous le nom de khoïsan en deux familles indépendantes. L'une est le sandawe-khoï khoï qui comprend le sandawe et les langues khoïsan centrales. Toutes ces langues, excepté le kiechware, ont une distinction de genre. Il n'avance rien au sujet d'une parenté possible avec le chamito-sémitique. Le deuxième groupe de Westphal, handzasan comprend le hatsa et les langues san nord et sud. Cependant, il considère que la parenté entre le hatsa et les langues san n'est pas complètement établie.

La langue merina qui s'est imposée par rapport aux langues d'origine africaine parlées dans certaines régions de la Grande Ile n'est pas incluse dans la classification ci-dessus. Son appartenance à la famille austronésienne (malayo-polynésien) n'a jamais été discutée. Son plus proche parent à l'intérieur de la famille est probablement le maanyan de Bornéo[45]. Il y a encore une langue qui n'est pas mentionnée dans cette classification : le méroïtique[46] langue morte écrite dans un alphabet qui possède deux formes, une hiéroglyphique et une cursive. Elle est éteinte depuis le IVe siècle de notre ére environ et n'est connue que par des découvertes archéologiques faites dans une région qui va approximativement d'Assouan en Egypte du Sud à Khartoum au Soudan. Bien que nous connaissions la valeur phonétique des lettres employées, nous n'avons, à cause de l'absence d'inscriptions bilingues, qu'une connaissance limitée et incertaine du vocabulaire et de la grammaire. La plus ancienne théorie était que cette langue était du nubien (Griffith). Une hypothèse hamitique (Meinhof, Zyhlarz) a été réfutée dans un important article de Hintze. Plus récemment, l'hypothèse nubienne a été de nouveau avancée, sous une forme élargie, par Trigger qui suggère qu'elle appartient à la sous-branche soudanique orientale du nilo-saharien, qui, dans la classification de Greenberg, comprend aussi le nubien[47].

Enfin, il faut mentionner des langues européennes et indiennes, d'importation récente, qui, dans certains cas, sont maintenant parlées par des populations nées en Afrique. L'anglais, outre qu'il est parlé en Afrique du Sud et au Zimbabwe, est la langue des descendants des Noirs américains qui ont fondé le Liberia ; il est aussi parlé sous forme de créole (krio) à Freetown (Sierra Leone). L'afrikaans, proche parent du néerlandais, est parlé en Afrique du Sud. Il y a en Afrique du Nord une importante population de langue française, espagnole et italienne. Une forme créole de portugais est la première langue de quelques milliers de personnes en Guinée et dans d'autres régions. Enfin, plusieurs langues originaires de l'Inde sont parlées en Afrique orientale. Elle comprennent des langues aryennes et dravidiennes ; la plus importante est le gujerati.

44. WESTPHAL E.O.J., 1966, p. 158-173.
45. Les indices sur lesquels s'appuie cette hypothèse sont présentés dans DAHL O.C., 1951.
46. Rappelons qu'en janvier-février 1974 un important colloque tenu au Caire a fait le point des recherches sur le déchiffrement du méroïtique (voir volume II).
47. Voir pour cette question HINTZE F., 1955, pp. 355-372 et TRIGGER B.G., Kush, vol. 12, pp. 188-194.

Différentes étapes de la classification de l'auteur

I. (1949-50)

1. Niger-Congo
2. Songhaï
3. Soudanique central
4. Saharien central
5. Soudanique oriental
6. Afroasiatique (hamito-sémitique)
7. « Click »
8. « Maba »
9. « Mimi of Nachtigal »
10. « Fur »
11. Temainien
12. Kordofanien
13. « Koman »
14. « Berta »
15. « Kunama »
16. « Nyangiya »

II. (1954)

1. Niger-Congo
2. Songhaï
3. « Macro-soudanique » (1. 5. soudanique oriental; 1. 3. soudanique central; 1. 14 « berta »; I. 15 kunama)
4. Saharien central
5. Afroasiatique
6. « Click »
7. Maban (1. 8 Maban; 1. 9 Mimi of Nachtigal)
8. « Fur »
9. Temainien
10. Kordofanien
11. « Koman »
12. « Nyangiya »

III. (1963)

1. Nigero-Kordofanien (II. 1 Niger-Congo; II. 10 Kordofanien)
2. Afro-asiatique
3. Khoïsan (Cf. II. 6 Click)
4. Nilo-Saharien (II. 2 Songhaï; II. 4 Saharien (cf. Saharien central); II. 7 Maban; II. 8 Fur; II. 11 Koman; Chari-Nil inclus II. 3 « Macrosoudanique », II. 9 Temainien, II. 12 Nyangiya)

Références

I. Southwestern journal of anthropology 1949, 1950.
II. Southwestern journal of anthropology 1954.
III. Languages of Africa 1963.

Partie II

Carte linguistique de l'Afrique

D. Dalby

Bien que sa densité de population soit inférieure à celle du monde pris dans son ensemble[1], l'Afrique présente une complexité linguistique plus grande que tous les autres continents[2]. C'est pourquoi, à ce jour, il n'existe aucun levé détaillé de la carte linguistique du continent africain, alors que les historiens, et bien d'autres, en ont un si grand besoin. La carte ethnodémographique de l'Afrique dressée par l'Union soviétique est probablement celle qui s'en rapprocherait le plus à ce jour[2bis], bien qu'elle pèche par manque de clarté : les distinctions linguistiques et ethniques y sont assez confuses ; elle est surchargée de données démographiques et « ethnolinguistiques » ; en outre, tous les noms africains sont transcrits en caractères cyrilliques. Les autres cartes du continent, qui indiquent les groupes ethniques plutôt que les groupes linguistiques, sont en général beaucoup trop simplifiées pour avoir quelque valeur scientifique[3].

On ne peut évidemment pas éviter un certain excès de simplification lorsqu'on tente de donner une image d'ensemble de la répartition des langues

1. Tout en occupant environ 20 % de la surface terrestre totale du monde, l'Afrique représente un peu moins de 10 % de la population mondiale totale.
2. La Nouvelle-Guinée (qui ne représente guère plus du quarantième de la surface totale de l'Afrique) possède un degré de complexité linguistique égal, voire même supérieur, à celui du continent africain ; mais nulle part au monde, il n'existe de zone de « fragmentation » linguistique aussi importante, par l'étendue géographique, que la région de l'Afrique située au sud du Sahara.
2bis. Narodni Afriki, Moscou, 1960. Voir aussi Karta Narodov Afriki, Moscou, 1974.
3. Par exemple, « Tribal map of Africa » in G.P. MURDOCK, 1959, ou « Map of the tribes and nations of modern Africa » de Roy LEWIS et Yvonne FOY, publiée par le *Times au* début des années 1970.

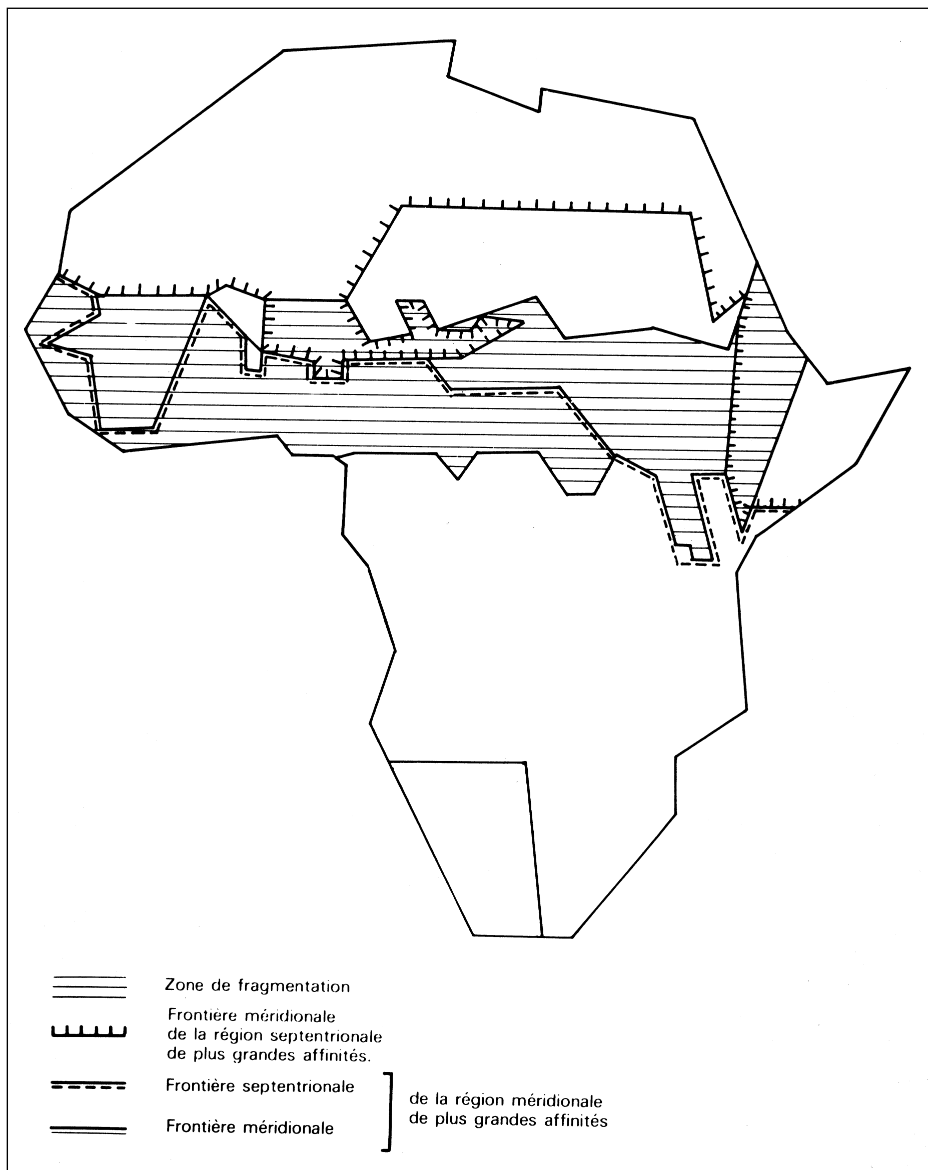


Schéma explicatif de la carte linguistique de l'Afrique.

sur le continent africain et des rapports qui existent entre elles. Pour qu'une carte puisse être d'une exactitude absolue, il faudrait que chaque habitant du continent africain y soit représenté par un point lumineux isolé; celui-ci s'y déplacerait en même temps que la personne elle-même et, en s'allumant, il faudrait qu'il puisse prendre jusqu'à 2 000 nuances différentes selon la langue que la personne considérée parlerait à cet instant précis. Puisqu'il est matériellement impossible de dresser une telle carte, nous devrons nous contenter d'un document qui, sans être parfait, sera, il faut l'espérer, plus détaillé et plus exact que ceux dont on a disposé jusqu'à présent. Depuis dix ans, on travaille à l'établissement d'une carte de l'Afrique spécifiquement linguistique (par opposition avec la carte ethnique) et le présent article a pour objet de souligner les aspects de cette œuvre qui se rapportent à l'histoire de l'Afrique[4]

Sous des dehors techniques, l'étude comparée des langues africaines n'en a pas moins été fréquemment réalisée d'une manière par trop simpliste. On a tendance à admettre que la carte linguistique complexe d'aujourd'hui est issue d'une carte linguistique ancienne beaucoup plus simple et que les rapports linguistiques peuvent s'exprimer sous forme d'« arbres généalogiques » se subdivisant selon une hiérarchie descendante de niveaux (« familles », « sous-familles », « branches », etc.). L'idée que les centaines et les centaines de langues modernes de l'Afrique pouvaient remonter en un ordre ascendant régulier à quelques « langues-mères » a conduit les spécialistes de la linguistique comparée à envisager tous les rapports possibles des langues africaines, même les plus éloignés, avant d'en établir les rapports immédiats sur une base solide. Cela a amené les linguistes à s'attacher essentiellement au processus historique de la divergence des langues ayant une origine présumée commune et à négliger le processus de convergence des langues n'ayant aucune parenté les unes avec les autres, ou de la reconvergence des langues apparentées les unes aux autres. Les conséquences fâcheuses de cette approche se sont encore aggravées du fait que les classifications prétendument historiques auxquelles on a abouti en procédant ainsi ont également servi de cadres de référence (non seulement pour les langues, mais même pour les populations de l'Afrique) et que, par voie de conséquence, elles ont influé indûment sur la pensée des historiens de l'Afrique.

Il convient donc avant tout de démêler l'imbroglio de la carte linguistique de l'Afrique, en la réduisant à ses composantes les plus simples, à savoir: d'une part, les groupes linguistiques ayant entre eux des liens étroits et

4. *Language map of Africa and the adjacent islands*, dont l'établissement a été entrepris par la School of Oriental and African Studies et l'International african institute. Cette carte a pour objet de montrer la répartition actuelle et les rapports linguistiques des langues « maternelles » ou « premières », à l'échelle de 1:5 000 000; sur cette carte figurent également les régions de plus grande complexité linguistique à l'échelle de 1:2 500 000 et 1:250 000. L'International African Institute procède actuellement (1977) à la publication d'une édition provisoire contenant une liste systématique des langues africaines (en vue d'une édition définitive, qui sera publiée ultérieurement par Longmans).

des rapports d'ensemble et possédant une unité externe ainsi qu'une unité interne[5] (unités complexes); d'autre part, des langues distinctes qui ne peuvent rentrer dans aucun de ces groupes (unités simples). Cette manière de procéder révèle une des caractéristiques importantes de la carte linguistique qui a été masquée par les classifications antérieures, à savoir que, sur un total d'environ 120 unités simples et complexes dans toute l'Afrique, plus d'une centaine sont totalement confinées à une seule zone qui, s'étendant à travers toute l'Afrique, va de la côte du Sénégal, à l'ouest, jusqu'aux hautes terres de l'Ethiopie et de l'Afrique orientale à l'est[6]. Si l'on considère les diverses langues[7] les 2/3 environ du total pour le continent africain sont parlées à l'intérieur de cette zone, qui s'étend sur environ 5 600 kilomètres de long, mais qui n'a pas plus de 1 100 kilomètres de large en moyenne. Cette zone longe le désert saharien et, vu sa situation géographique et sa complexité linguistique, on peut, par commodité, l'appeler *zone de fragmentation* sub-saharienne. Les limites peuvent en être déterminées selon la géographie physique et linguistique; en gros, au nord, elle confine aux étendues désertiques, à l'est, aux contreforts montagneux, au sud, à la lisière de la forêt et, à l'ouest, elle se termine à la côte atlantique. Les régions de fragmentation maximale, du point de vue de la géographie physique, sont situées le long des franges de la « zone de fragmentation » au nord-est, au centre et à l'ouest de celle-ci, à l'extrémité méridionale de la corne de l'Afrique orientale et dans un bloc qui couvre une grande partie de l'Afrique occidentale. Du point de vue des relations structurales et lexicales d'ensemble, la région la plus fragmentée se trouve probablement située à l'intérieur et autour de l'extrémité de la corne de l'Afrique orientale, où des langues représentant les quatre « familles » africaines postulées par Greenberg sont toutes parlées dans un rayon qui ne dépasse pas 40 kilomètres. Dans ce cas, et dans celui des monts du Togo, du plateau de Jos, des hautes terres du Cameroun, des monts Nuba et des hautes terres de l'ouest de l'Ethiopie, il semble qu'il existe une corrélation entre les

5. Si une relation est établie entre les langues « A », « B » et « C », on peut considérer qu'elles ont une « unité interne ». Ce regroupement n'a toutefois aucun sens si les langues en question ne possèdent pas aussi une « unité externe », c'est-à-dire si la relation entre « A » et «B», entre « A » et « C » ou entre « C » et « B», est, dans chacun de ces cas, plus étroite qu'entre une quelconque de ces trois langues et toute langue qui ne fait pas partie de ce groupe.

6. Parmi celles qui restent, il n'y a pas moins de neuf unités qui comprennent des langues parlées sur les franges de la zone de fragmentation (ce qui exclut seulement les quelques unités « non bantu » du sud de l'Afrique et de Madagascar).

7. Dans le cas de nombreux groupes de formes du langage plus ou moins étroitement apparentées, seules des distinctions arbitraires peuvent être établies entre les « langues » et les « dialectes » des « langues ». Si l'on considère les groupes de formes du langage plus ou moins intelligibles comme des « langues » distinctes, le total pour l'Afrique sera de l'ordre de 1 250. Si l'on considère chacune des formes du langage comme une langue en elle-même, là où elle apparaît comme telle à ses locuteurs et où elle porte un nom distinct, le total approche alors de 2 050. Si l'on appliquait cette dernière méthode à l'Europe, on considérerait le suédois, le norvégien et le danois comme des langues distinctes, mais, en suivant l'autre méthode, il faudrait les compter ensemble comme une seule langue. On propose, afin d'obtenir un « ordre de grandeur » pour le nombre des langues parlées en Afrique, de prendre la moyenne de ces deux évaluations, c'est-à-dire approximativement 1 650 langues pour l'Afrique, dont 1 100 environ (calculées par le même procédé) sont parlées à l'intérieur de la zone de fragmentation.

pays de montagne et un phénomène de fragmentation linguistique intense[8]. Il convient de remarquer aussi que les relations internes de certaines unités complexes, représentées par des langues rentrant dans la zone de fragmentation aussi bien que par des langues qui lui sont extérieures, sont de moins en moins nettes au point d'interpénétration de la zone de fragmentation[9].

L'importance linguistique et historique de la zone de fragmentation a été masquée par la superposition d'un réseau de « familles » et de « sous-familles » linguistiques postulées par les linguistes européens et américains. Parmi celles-ci, par leur intérêt et leur valeur incontestable, deux des « familles » les plus importantes surclassent les deux autres grandes « familles » de la classification de Greenberg, voire plusieurs des « sous-familles » dans lesquelles on les avait traditionnellement « rangées ». Etant donné que le terme de « famille » implique un ordre de filiation de caractère humain ou biologique qui ne convient pas au phénomène du langage, on pourrait envisager de lui substituer le terme de « région de plus grandes affinités » pour désigner correctement chacune de ces deux familles, d'autant plus qu'elles occupent respectivement des régions plus ou moins contiguës du continent africain. La première de ces régions, la « *région septentrionale de plus grandes affinités* », est traditionnellement connue sous la dénomination de « hamito-sémitique » et, plus récemment, de « afro-asiatique » (Greenberg) ou « érythréenne » (Tucker). La seconde, ou « *région méridionale de plus grandes affinités* », a été appelée récemment « niger-congo » et « congo-kordofanienne » (Greenberg) ou « nigritique » (Murdock)[10]. Il n'y a eu aucune controverse au sujet de la validité générale de ces deux régions de plus grandes affinités, qui sont apparues aux linguistiques européens dès le XVIIe siècle[11] et, sans doute, aux observateurs africains depuis beaucoup plus longtemps. L'importance relative de ces deux régions de plus grandes affinités s'exprime par le fait qu'elles renferment *plus de 80%* des langues parlées en Afrique, la région méridionale de plus grandes affinités comprenant elle-même environ 66% des différentes langues du continent. Selon la classification traditionaliste employée dans la carte linguistique existant actuellement, les langues de la région septentrionale de plus grandes affinités se répartissent au total en 17 unités simples et complexes (dont 12 comprises intégralement dans la

8. Comme point de comparaison intéressant, notons qu'il existe une « zone de fragmentation » analogue pour les langues indiennes de l'Amérique du Nord. Cette zone, essentiellement montagneuse, a près de 3 000 kilomètres de long et 300 kilomètres de large; elle s'étend parallèlement à la côte Pacifique, du sud de l'Alaska jusqu'à la frontière mexicaine et comprend une zone de fragmentation maximale au nord de la Californie (où des représentantes de six sur huit des grandes familles postulées pour les langues indiennes d'Amérique du Nord ont été localisées dans un rayon de 160 kilomètres environ).

9. A savoir, langues sémitiques, « couchitique » de l'est et bantu (y compris les langues « bantuïdes »).

10. La famille « congo-kordofanienne » de GREENBERG J.H. recouvre sa famille « niger-congo » plus un petit groupe de langues à classes ayant une parenté plus lointaine avec la famille kordofanienne. L'adjectif « nigritique » est un terme de classification plus ancienne repris par MURDOCK G.P. en 1959.

11. Voir l'étude de Greenberg dans le présent volume (p. 3): GREENBERG J.H. y souligne également que la relation entre le malgache et le malais avait été observée de le même manière au XVIIe siècle.

zone de fragmentation) et les langues de la région méridionale de plus grandes affinités en 58 unités simples et complexes (dont 57 comprises intégralement dans la zone de fragmentation[12]).

On a un motif déterminant de ne pas établir de niveaux intermédiaires dans les relations existant entre les zones fondamentales de plus grandes affinités à l'échelon du continent et les unités simples ou complexes à l'échelon relativement local. En effet, pour une raison encore indéterminée, ces niveaux intermédiaires dans les relations linguistiques s'imposent d'une manière beaucoup moins évidente et sont beaucoup plus difficiles à définir que les niveaux fondamentaux et immédiats. C'est ainsi que l'unité de la famille « ouest-atlantique » ou « Kwa » ou « Gur » ou « Bénoué-Congo », rentrant dans le cadre de la région méridionale de plus grandes affinités, ou l'unité de la famille « couchitique » ou « tchadienne » dans le cadre de la famille méridionale de plus grandes affinités n'a jamais été démontrée de façon péremptoire. Bien qu'on ait signalé voici quelques années cette importante faiblesse de la classification traditionnelle européenne et américaine des langues africaines[13] ces niveaux intermédiaires de classification continuent à occuper une place importante dans les ouvrages spécialisés. Par certains côtés, on peut comparer le maintien de ces divisions arbitraires imposées à la carte linguistique de l'Afrique à l'histoire des divisions coloniales arbitraires imposées à la carte politique du continent africain.

Si Greenberg a rendu un grand service aux linguistes africains en attirant leur attention sur l'emploi arbitraire du terme « hamitique » pour désigner un certain niveau intermédiaire de la classification existante[14] il porte malheureusement la responsabilité du maintien arbitraire de beaucoup d'autres. Des doutes avaient déjà été émis au sujet de plusieurs de ces niveaux[15], mais, plus récemment, le professeur Stewart a publié un démenti encore plus net de la classification du groupe « Bénoué-Congo », la plus grande des « sous-familles » postulées par Greenberg.

« Un des résultats les plus importants de tous ces travaux récents sur les langues du groupe « Bénoué-Congo » a été de mettre en doute la validité de ce groupe en tant qu'unité génétique. On avait commencé par admettre sans discussion que Greenberg avait raison quand il prétendait que de nombreuses innovations communément acceptées pouvaient avoir valeur de preuves, alors qu'en fait il n'en avait cité qu'une seule : le mot qui veut dire "enfant". Toutefois, Williamson indique que, si l'on prend en considération les correspondances normales valables, on s'aperçoit que cette particularité n'est pas limitée aux langues du Bénoué-Congo et donc, ne constitue pas une

12. A l'intérieur de la région méridionale de plus grandes affinités, la seule unité complexe située (en grande partie) en dehors de la zone de fragmentation est le bantu. En revanche, cette unité complexe comprend à elle seule presque autant de langues (500 environ) que le total des 57 autres unités de cette région de plus grandes affinités.
13. Voir David DALBY, pp. 147-171 (en partie. 157-161).
14. Voir l'article de J. Greenberg dans le présent volume.
15. Voir D. DALBY, *op. cit.*, p. 160.

preuve convaincante ; elle ajoute que, dans tout le volume I du *Benue-congo comparative wordlist*, il n'y a pas un seul exemple qui constitue une preuve convaincante. »[16]

Quand Stewart nous fait part des doutes conçus depuis longtemps au sujet de l'unité externe du Bénoué-Congo, on ne peut s'empêcher de se demander pourquoi les spécialistes de linguistique comparée ont tant rechigné à l'abandonner dans leur système de classification. Malheureusement, toute la leçon pratique du Bénoué-Congo semble avoir été perdue et — plutôt que d'abandonner ce niveau et d'autres niveaux non avérés dans sa classification intermédiaire — Stewart préfère perpétuer le schéma de Greenberg en amalgamant « Bénoué-Congo », « Kwa » et « Gur » (deux concepts également arbitraires) pour former une autre subdivision, arbitraire elle aussi, celle du « Niger-Congo » appelée maintenant « Volta-Congo »[17]. Il nous faudra sans doute attendre le résultat d'autres travaux de linguistique comparée avant que le « Volta-Congo » de Stewart soit élargi davantage de manière à y inclure tout le « Niger-Congo » ou la région septentrionale de plus grandes affinités, seul niveau fondamental d'unité externe et interne qui soit net et incontesté.

Il est à noter par les historiens que la très « large acceptation » de la classification standard de Greenberg repose en grande partie, en ce qui concerne le Niger-Congo, sur sa propre acceptation des « Gruppen » de Westermann ou « sous-familles » des langues de l'Afrique occidentale. Comme on l'a déjà souligné, Westermann *n'a pas* établi l'unité externe de ses « Gruppen »[18], tandis que leur unité interne, manifeste, démontre seulement que les langues qui les composent appartiennent à la région septentrionale de plus grandes affinités.

S'il est vrai que les historiens ne doivent pas accepter sans réserve les classifications existantes des langues africaines, on ne saurait trop souligner l'importance de la carte linguistique de l'Afrique en tant que source d'information sur la préhistoire de ce continent. Des travaux beaucoup plus approfondis restent à entreprendre, et l'on attend la nouvelle génération des historiens des langues qui seront en même temps des locuteurs des langues africaines. Il seront en mesure de consolider les travaux préliminaires indispensables à la comparaison serrée et détaillée des langues voisines et étroitement apparentées. A partir de ce stade, il sera alors possible de revenir à l'interprétation stratégique plus large de l'ensemble de la carte linguistique de l'Afrique. Bien qu'elle possède une complexité linguistique plus grande que tous les autres continents, l'Afrique est tout à fait remarquable par le fait que, les deux tiers de ses langues se rattachent à une

16. J.M. STEWART, 1976, p. 6.
17. Il est assez ironique de constater que la seule « sous-famille » intermédiaire de la famille « Niger- Congo » de GREENBERG J.H. qui soit nette et incontestée est le Mandé. La netteté de cette division témoigne du fait qu'il s'agit bien là de la seule de ses « sous-familles » putatives dont l'appartenance fondamentale à la famille « Niger-Congo » ne soit pas elle-même mise en doute.
18. DALBY D., *op. cit.*

seule région de plus grandes affinités et que ces deux tiers diversement composés se limitent à la zone de fragmentation sub-saharienne. L'Afrique qui parle bantu est la seule région de ce continent qui ait déjà fait l'objet de discussions importantes sur l'interprétation préhistorique des données linguistiques. La clef de cette interprétation à l'échelon continental sera une meilleure compréhension, de notre part, des relations linguistiques à l'intérieur de la zone de fragmentation. Toutefois, on ne saurait sous-estimer l'ampleur de la tâche à accomplir.

CHAPITRE 13

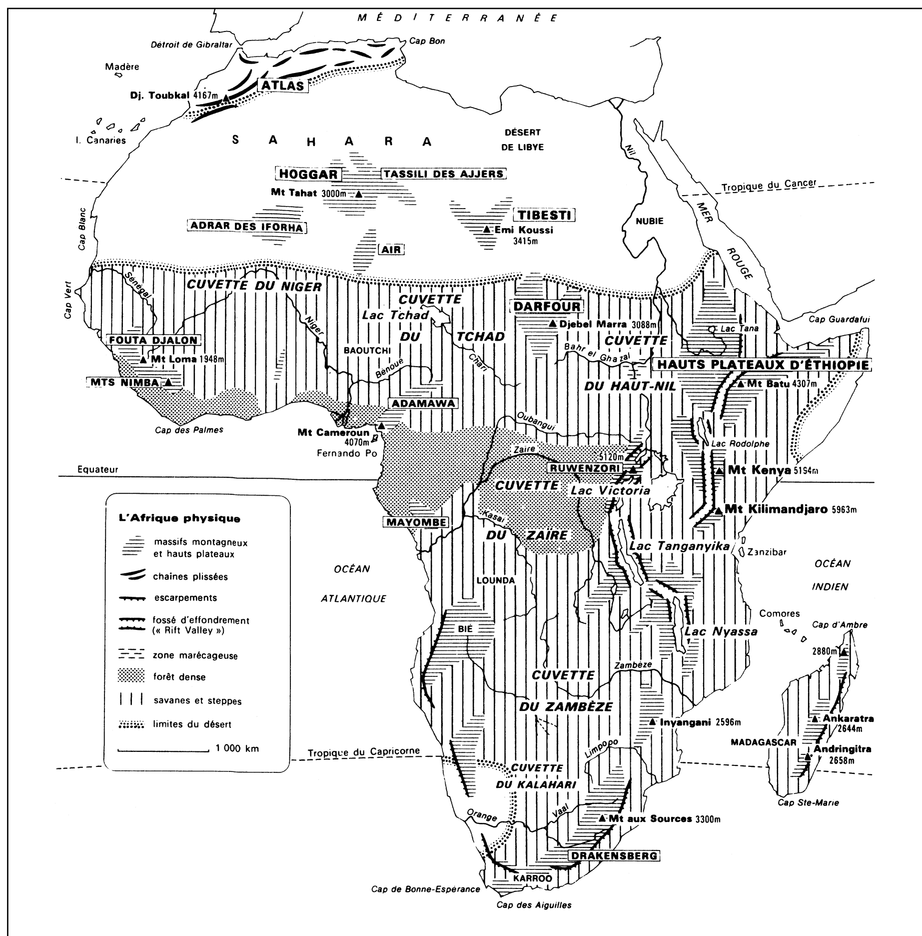
Géographie historique : aspects physiques

S. Diarra

Il est difficile, sans doute, de séparer l'histoire africaine de la géographie qui lui a servi de cadre et de support. Mais il serait vain de s'appuyer sur des considérations déterministes pour saisir, dans toute leur complexité, les rapports établis entre les sociétés africaines et leur environnement respectif. En effet, chaque communauté a réagi de manière originale, face au milieu auquel elle a été confrontée. Ainsi, les tentatives plus ou moins réussies d'aménagement de l'espace témoignent, ici et là, du degré d'organisation des hommes et de l'efficacité de leurs techniques d'exploitation des ressources locales. Cependant, il est important, pour une Afrique en mouvement, d'examiner certaines particularités géographiques susceptibles d'éclairer les grands événements qui ont jalonné la longue perspective géo-historique du continent. A cet égard, les caractéristiques de l'architecture de l'ensemble africain, la remarquable zonalité climatique qu'il révèle, enfin l'originalité des milieux naturels qui le composent, sont autant d'héritages qui ont pu gêner ou faciliter l'activité humaine sans jamais en déterminer le développement. En définitive, rien n'est simple dans les rapports intimes entre la nature africaine et les hommes qui l'occupent, l'exploitent, l'aménagent et la transforment selon leur organisation politique, leurs moyens techniques ou leurs intérêts économiques.

Caractéristiques de l'architecture du continent africain

Il est généralement admis que l'Afrique appartient à un très ancien continent qui comprenait, avant de se disloquer par lente dérive, l'Amérique, l'Asie



Carte Hatier, tirée de Histoire de l'Afrique noire, par J. Ki-Zerbo, 1978 (2e édition).

du Sud et l'Australie. Ce continent de Gondwana serait la manifestation des premiers efforts orogéniques de l'écorce terrestre qui ont fait surgir de puissantes chaînes montagneuses de direction générale sud-ouest nord-est. Ces plissements fortement érodés par une longue dénudation ont été réduits à des pénéplaines dont les plus vastes exemples sont observés en Afrique.

Originalité géologique de l'Afrique

L'originalité de l'Afrique est attestée, tout d'abord, par l'exceptionnelle extension du socle précambrien qui occupe la majeure partie de sa surface. Tantôt en affleurement, sur un tiers du continent, tantôt recouvert par une pellicule plus ou moins épaisse de sédiments et de matériaux volcaniques, ce socle comporte de très anciennes roches cristallines (granites) et métamorphiques (schistes, quartzites, gneiss) d'une grande rigidité. Aussi, à l'exception du système alpin du Maghreb et des plis hercyniens du Cap et du sud de l'Atlas, l'ensemble africain et malgache est-il une vieille plate-forme stable constituée par un bouclier qui n'a pas subi de plissements appréciables depuis le précambrien. Sur le socle arasé par une longue érosion, se sont déposées, en discordance, des formations sédimentaires disposées en couvertures subhorizontales d'âges variés, depuis le début du primaire jusqu'au quaternaire. Ces séries sédimentaires composées de matériaux grossiers, généralement gréseux, sont de nature plus continentale que marine car les transgressions marines n'ont recouvert que temporairement et partiellement le socle. En Afrique occidentale les grès primaires forment une auréole à l'intérieur des affleurements de la plate-forme précambrienne. En Afrique australe d'importantes accumulations permo-triasiques continentales constituent le système du Karoo dont les séries gréseuses atteignent parfois 7 000 m d'épaisseur. Dans le nord du continent, notamment dans le Sahara oriental et en Nubie, les grès jurassiques et crétacés sont « continentaux intercalaires ». Mais au secondaire, les séries marines se sont accumulées du jurassique à l'éocène, dans les régions littorales et dans les cuvettes intérieures. Elles sont observées dans les golfes du Sénégal-Mauritanie, du Bénin, du Gabon et de l'Angola, dans la cuvette du Tchad et dans les plaines côtières d'Afrique orientale depuis la Somalie jusqu'au Mozambique. A partir de l'éocène, les dépôts fluviatiles et éoliens du « Continental terminal » s'accumulent dans les grandes cuvettes intérieures de l'Afrique. Toutes ces séries de couvertures, reposant sur le socle rigide, ont été affectées non par des plissements, mais par des déformations à grand rayon de courbure qui se sont poursuivies depuis le primaire jusqu'à une époque plus récente. Des soulèvements en môles et des affaissements de grande ampleur expliquent la structure en bourrelets et en bassins si caractéristiques de l'Afrique. Au tertiaire, lors du paroxysme de l'orogénèse alpine, des mouvements verticaux plus violents provoquent de grandes fractures en Afrique orientale. Ces cassures dessinent de longs fossés subméridiens encadrés de failles, les Rift Valleys. Elles sont parfois accompagnées d'épanchements volcaniques générateurs des reliefs les plus vigoureux, tel le Kilimandjaro coiffé d'un glacier qui culmine à 6 000 mètres. A l'ouest, les fractures furent

moins importantes mais celle du fond du golfe de Guinée a manifesté une activité volcanique intense dont le témoin imposant est le mont Cameroun (4 070 m).

Influences paléoclimatiques

Le continent africain a été affecté par de longues phases d'érosion consécutives aux mouvements orogéniques qui semblent avoir été assez lents tout au long des ères géologiques. Ainsi les phases de stabilisation se sont accompagnées de reprises d'érosion qui ont conduit au façonnement de vastes surfaces d'aplanissement. Dans ce processus d'évolution des formes du relief le facteur le plus important est celui des variations climatiques dont les plus remarquables sont celles du quaternaire. L'alternance de climats humides et semi-arides se traduit par des phases d'altération des roches et d'érosion linéaire ou en nappe. Il en résulte un remblaiement des zones basses, et une mise en saillie des roches dures formant souvent des reliefs isolés qui émergent parfois brutalement au-dessus des surfaces aplanies. Ces inselbergs sont largement répandus dans les régions situées au sud du Sahara. Les changements climatiques et les variations du niveau de la mer s'accompagnent, au quaternaire, d'importantes retouches au dispositif étagé du modelé africain issu de la succession des cycles de dénudation et d'accumulation au cours des périodes antérieures. Les paléoclimats sont responsables de l'existence du Sahara où la présence de nombreux vestiges lithiques et des fossiles d'une faune de type équatorial prouve la manifestation ancienne d'un climat humide favorable à l'établissement des hommes. Mais au cours du quaternaire, l'extension des zones climatiques actuelles vers le Nord ou vers le Sud a été consécutive à l'augmentation ou à la raréfaction des pluies. Ainsi les pluviaux ont eu pour conséquence l'augmentation considérable de la proportion de la surface totale du continent favorable à la vie humaine. Par contre, les périodes arides ont favorisé l'extension des surfaces désertiques au-delà de leurs limites actuelles. Elles ont fait du Sahara un hiatus climatique entre le monde méditerranéen et le monde tropical. Mais ce désert qui couvre près d'un tiers du continent et s'étend sur quelque 15° de latitude, n'a jamais été une barrière absolue entre le nord et le sud de l'Afrique. Habité par des nomades, il a été sillonné par des routes caravanières depuis de longs siècles. S'il n'a pas empêché les relations entre l'Afrique noire et la Méditerranée depuis l'Antiquité jusqu'à l'époque moderne, il a cependant constitué un filtre qui a limité la pénétration des influences méditerranéennes, notamment dans les domaines de l'agriculture, de l'architecture et de l'artisanat. Ainsi le plus vaste désert du monde a joué un rôle capital dans le cloisonnement géographique d'une grande partie de l'Afrique.

Massiveté du continent africain

La vigueur et la netteté des traits physiques de l'Afrique distinguent ce continent de tous les autres. Sa massiveté et la lourdeur de ses horizons sont

le résultat d'une longue histoire géologique. Il suffit d'observer une carte pour remarquer que l'ensemble africain, avec ses 30 millions de kilomètres carrés, s'allonge d'un seul tenant sur près de 72° de latitude depuis le Ras ben Sakka (37°21 N, près de Bizerte) jusqu'au cap des Aiguilles (34°51 S). Quelque 8 000 km séparent ces deux extrémités du continent tandis que, dans le sens longitudinal, on compte 7 500 km entre le cap Vert et le cap Gardafui. La plus grande continentalité apparaît au nord de l'équateur car le bloc septentrional couvre les deux tiers de l'Afrique qui s'amenuise dans l'hémisphère austral. Le caractère massif de ce continent est souligné par l'absence de profondes indentations côtières, à la différence de l'Europe ou de l'Amérique centrale par exemple. De plus, les îles représentent une faible partie de l'ensemble africain dont la forme sculptée est vigoureusement soulignée par la simplicité du contour et le faible développement de la plate-forme continentale. Un abaissement du niveau marin affecterait peu la configuration de l'Afrique car la courbe bathymétrique de 1 000 m est généralement proche du rivage. La massiveté du continent est encore accusée par la lourdeur des reliefs représentés souvent par des plateaux dont les bords se relèvent pour former des bourrelets côtiers que franchissent difficilement les organismes fluviaux. Malgré la rareté des chaînes plissées, l'Afrique se caractérise par une remarquable altitude moyenne de 660 m du fait des efforts orogéniques vigoureusement affirmés au pliocène par des cassures et des soulèvements du socle. Cette apparente simplicité du relief recouvre cependant de sensibles différenciations régionales. Ainsi s'individualise le Maghreb apparenté au monde européen par ses chaînes montagneuses et son relief compartimenté. On y distingue deux grands ensembles : les chaînes du Tell et du Rif au nord, celles des Atlas au sud. Ces chaînes se disposent en bandes allongées d'ouest en est entre la Méditerranée et le Sahara.

Une autre famille de reliefs est représentée par une immense zone comprenant l'Afrique du Nord-Est, l'Afrique occidentale et le bassin du Congo. Là, prédominent des plaines, des bassins et des bas plateaux encadrés de bourrelets montagneux. Les plus importantes cuvettes situées au cœur du continent et localisées dans cette zone sont celles du Niger, du Tchad, du Congo et du Bahr el-Ghazal.

Enfin, l'Afrique orientale et australe représente le domaine des hautes terres où les altitudes supérieures à 1 500 m tiennent une large place. Les hauts plateaux du Sud sont bordés par un bourrelet marginal : le grand escarpement qui domine le littoral par une muraille rocheuse pouvant atteindre 3 000 m de hauteur. Mais l'originalité de l'Afrique orientale réside dans la puissance des reliefs issus des mouvements tectoniques du tertiaire. Le socle violemment soulevé a été profondément découpé par des failles et des fractures. Il a été composé d'un grand môle surmonté de plus de 2 000 m de lave ; il culmine à plus de 4 000 m. Des fossés d'effondrement s'étirent sur 4 000 km depuis la mer Rouge jusqu'au Mozambique. Ces Rift Valleys qui ont joué un rôle remarquable dans la circulation et l'établissement des hommes, alignent une série de lacs tels que Nyassa, Tanganyika, Kivu, Edouard, Mobutu (ancien Albert), Victoria et Rodolphe. En outre, ils sont bordés par

de gigantesques montagnes volcaniques dont les plus célèbres sont les monts Kenya et Kilimandjaro.

Isolement géographique

La massiveté de l'Afrique et la lourdeur de son relief ont eu pour conséquence majeure son isolement jusqu'à une époque récente. Hormis l'Afrique du Nord tournée vers le monde méditerranéen, le reste du continent est demeuré pendant de longs siècles en marge des grands courants d'échange. Certes, cet isolement n'a jamais été absolu, mais il a suffisamment pesé sur le devenir de nombre de sociétés qui ont évolué dans un cloisonnement géographique. Détachée de l'Ancien Monde par suite de la dérive des continents, l'Afrique présente cependant un point de contact avec l'Asie : l'isthme de Suez qui fut le couloir de passage privilégié des grandes migrations préhistoriques. Les rivages africains sont baignés sur leur plus grande longueur par deux masses océaniques inégalement utilisées avant l'époque moderne. L'océan Atlantique n'a pas été fréquenté avant le XVe siècle, date qui marque le début des grandes expéditions maritimes, à partir de l'Europe. Auparavant, les techniques de navigation à voile ne permettaient pas aux marins arabes, par exemple, d'entreprendre des voyages au-delà des côtes sahariennes car les voiliers ne pouvaient pas remonter le souffle de l'alizé orienté en permanence vers le sud. A la différence de l'Atlantique, l'océan Indien a favorisé depuis longtemps les contacts entre l'Afrique orientale et l'Asie du Sud. Les voiliers arabes et indiens ont pu entreprendre des expéditions vers le continent africain et retourner à leurs bases de départ grâce au régime alternant des moussons au-dessus de l'océan Indien. Si des relations intenses ont été établies entre l'Afrique orientale et le monde de l'océan Indien, elles se limitaient au littoral car il s'agissait pour les peuples marins asiatiques de faire du commerce plutôt que de coloniser les terres de l'intérieur. Au total les influences des civilisations maritimes d'autres continents n'ont pas pénétré profondément à l'intérieur de l'Afrique noire dont la majeure partie est restée à l'écart de l'Ancien Monde.

Il est classique d'évoquer l'inhospitalité des rivages africains pour rendre compte de l'isolement du continent. La très faible découpure des côtes prive d'abris le littoral qui est souvent bas et sablonneux. Les côtes rocheuses, rares en Afrique occidentale, apparaissent davantage au Maghreb, en Egypte, le long de la mer Rouge et à l'extrémité méridionale de l'Afrique du Sud. En Afrique occidentale les côtes à rias s'étendent du Sénégal méridional à la Guinée, sur les rivages du Cameroun et du Gabon. Il s'agit de vastes estuaires résultant de la submersion d'anciennes vallées fluviales, mais la plupart sont fortement envasés. Certaines côtes basses, envahies par les marées, portent des vasières à mangrove notamment dans la région des « rivières du sud » jusqu'à la Sierra Leone, dans le delta du Niger et le long du littoral gabonais. Ailleurs des cordons littoraux ourlent le continent et isolent parfois des lagunes comme celles du golfe de Guinée. Enfin des récifs coralliens s'allongent près des rivages africains de la mer Rouge, du canal de Mozambique et sur la côte

orientale de Madagascar. L'inhospitalité du littoral africain a été attribuée en grande partie à la « barre » c'est-à-dire au déferlement des vagues en rouleaux puissants et réguliers qui rendent difficilement accessibles certaines régions côtières du continent. Mais l'hostilité prêtée aux rivages africains présente une part d'exagération car les côtes méditerranéennes ont permis à l'Afrique du Nord de participer durant de longs siècles aux échanges avec l'extérieur. On invoque aussi l'absence de ports naturels pour expliquer l'isolement de l'Afrique noire jusqu'à une date récente. Il n'est que de faire l'inventaire des sites favorables à l'activité maritime pour remarquer la richesse des rivages africains dans ce domaine, tant sur la façade atlantique que sur celle de l'océan Indien. Au reste, les obstacles invoqués n'ont jamais été insurmontables car les influences asiatiques et, plus tard, européennes, ont pu marquer d'une forte empreinte les peuples africains dont l'isolement ne fut que relatif. Les facteurs humains expliqueraient sans doute le faible intérêt des populations littorales africaines pour les grandes expéditions maritimes.

Zonalité climatique de l'Afrique

En Afrique le cadre offert à la vie dépend essentiellement des faits climatiques. La symétrie et la grande extension du continent de part et d'autre de l'équateur, sa massiveté et l'uniformité relative de son relief, combinent leurs effets pour conférer au climat une zonalité sans équivalent dans le monde. Ainsi l'Afrique présente une remarquable originalité par la succession de bandes climatiques ordonnées parallèlement à l'Equateur. Dans chaque hémisphère, les régimes pluviométriques africains se dégradent progressivement vers les hautes latitudes. Continent le plus étendu dans la zone intertropicale, l'Afrique est, de ce fait, le plus uniformément chaud du globe. Cette chaleur s'accompagne soit d'une sécheresse croissante vers les tropiques, soit d'une humidité généralement plus forte vers les basses latitudes.

Facteurs cosmiques

Dans ce continent intertropical par excellence, les différenciations climatiques dépendent beaucoup plus des pluies que des températures qui sont élevées en toutes saisons dans la plupart des régions. Quoi qu'il en soit, les régimes pluviométriques et thermiques sont liés, en premier lieu, à des facteurs cosmiques, c'est-à-dire la latitude et le mouvement apparent du soleil. Celui-ci passe deux fois par an au zénith, dans toutes les régions intertropicales mais une fois seulement au tropique du Cancer, le 21 juin date du solstice d'été, et au tropique du Capricorne, le 21 décembre date du solstice d'hiver de l'hémisphère boréal. Son passage au zénith se manifeste deux fois par an à l'équateur lors des équinoxes de printemps (21 mars) et d'automne (21 septembre). Dans son mouvement apparent, le soleil ne descend jamais très bas au-dessous de l'horizon. C'est pourquoi les températures sont élevées toute l'année dans la zone intertropicale. Dans les régions

proches de l'équateur où la position apparente du soleil oscille autour du zénith, on note une absence de saison thermique, car les variations saisonnières de température sont faibles. Les amplitudes annuelles y sont de l'ordre de 3 à 4°. Mais au fur et à mesure que l'on avance vers les tropiques du Nord et du Sud, les données thermiques deviennent de plus en plus contrastées. Ainsi sont enregistrées au Sahara de fortes amplitudes de l'ordre de 15° entre les températures moyennes des mois de janvier et de juillet. Les deux extrémités septentrionale et méridionale de l'Afrique appartenant aux zones tempérées présentent des régimes thermiques contrastés car les fortes amplitudes annuelles résultent de l'opposition entre les hivers froids et les étés chauds. De plus les écarts diurnes peuvent être aussi élevés dans ces domaines méditerranéens que dans la zone intertropicale. Au total, les facteurs cosmiques déterminent en Afrique deux grands types de régimes thermiques: aux latitudes équatoriales, les régimes réguliers, et vers les tropiques les régimes de plus en plus contrastés.

Mécanisme pluviométrique

Les variations saisonnières du climat africain s'expliquent par l'existence de grands centres d'action de l'atmosphère qui mettent en mouvement des masses d'air de types tropicaux ou équatoriaux, maritimes ou continentaux. Des anticyclones tropicaux, ou centres de hautes pressions, régnent en permanence sur l'Atlantique, l'un dans l'hémisphère Nord (anticyclone des Açores), l'autre dans l'hémisphère Sud (anticyclone de Sainte-Hélène). Deux autres cellules anticycloniques surmontent, l'une le Sahara et l'autre le Kalahari. Ces anticyclones continentaux de caractère saisonnier ne jouent un rôle important que durant l'hiver boréal ou austral. En été, ils sont affaiblis et rejetés vers les extrémités du continent. Les centres d'action comprennent enfin une zone de basses pressions centrée sur l'équateur thermique et oscillant de 5° de latitude sud en janvier à 11° de latitude nord en juillet. Les anticyclones émettent en direction des basses pressions équatoriales des vents au sol, les alizés, qui balaient le domaine intertropical. De l'anticyclone des Açores partent des vents frais et stables, les alizés atlantiques, d'orientation nord-est, qui n'affectent qu'une mince frange du littoral saharien jusqu'au cap Vert. L'anticyclone d'altitude du Sahara est la source de vents de nord-est, les alizés continentaux, secs et relativement frais, mais réchauffés à mesure qu'ils se propagent vers le Sud. C'est l'harmattan, de direction est, brûlant et desséchant, qui s'établit avec une grande régularité sur toute l'Afrique sahélienne du Tchad au Sénégal. Il s'accompagne de tourbillons ascendants qui soulèvent les sables ou les poussières génératrices de brumes sèches. Dans l'hémisphère Sud se manifestent aussi pendant l'hiver austral des vents relativement secs et chauds qui atteignent certains secteurs du bassin congolais. Mais, surtout dans cette saison qui correspond à l'été boréal, les basses pressions continentales centrées au sud du Sahara attirent les alizés marins issus de l'anticyclone de Sainte-Hélène et déviés vers le nord-est après le franchissement de l'équateur. C'est la mousson guinéenne qui s'enfonce sous l'harmattan qu'il rejette vers le nord et en altitude. La rencontre

de ces masses d'air de direction, de température et d'humidité différentes est la zone de convergence intertropicale ou front intertropical qui détermine les saisons pluvieuses.

Pendant l'été boréal, de mai à septembre, le front intertropical, étiré d'ouest en est, se déplace entre le 10° et le 20° de latitude nord. L'alizé venant du sud entraîne alors des masses d'air humides vers le golfe de Guinée, et déclenche la saison des pluies. En hiver, la zone de convergence se forme dans le golfe de Guinée, puis elle aborde le continent par la côte camerounaise et coupe la moitié sud du continent pour traverser le canal de Mozambique et le nord-ouest de Madagascar. Au nord de l'équateur règnent les vents continentaux très secs en Afrique occidentale. Au sud de l'équateur, la convergence de l'alizé continental austral et des masses d'air de l'alizé marin en provenance du nord de l'océan Indien provoque des précipitations.

Le mécanisme général du climat peut être modifié par des facteurs géographiques tels que les courants marins, le relief, et l'orientation des côtes. Les courants froids régulièrement établis sur la façade atlantique de l'Afrique sont symétriques de part et d'autre de l'équateur. Au nord, le courant des Canaries déclenché par les vents issus de l'anticyclone des Açores longe les côtes, de Gibraltar à Dakar. Il y détermine des baisses de température et des brouillards. Vers le 15e degré de latitude, le courant des Canaries tourne à l'ouest. Sa réplique dans l'hémisphère austral est le courant de Benguela mis en mouvement par les vents sortis de l'anticyclone de Sainte-Hélène. Il s'accompagne de basses températures et de brumes denses le long des côtes du Sud-Ouest africain, avant de virer à l'ouest à la hauteur du cap Frio. Ainsi s'expliquent les déserts côtiers de Mauritanie et du Namib. Entre les deux courants froids de la façade atlantique s'insinue le contre-courant équatorial de Guinée qui déplace d'ouest en est des masses d'eau chaude augmentant l'humidité et l'instabilité atmosphériques, donc les possibilités de pluies sur la côte, de Conakry à Libreville.

La circulation des courants marins sur la façade de l'océan Indien se manifeste différemment. Les eaux équatoriales poussées vers le continent par les vents de sud-est issus de l'anticyclone en station à l'est de Madagascar, forment le courant chaud du Mozambique dirigé vers le sud et prolongé par le courant des Aiguilles. II apporte l'humidité sur la côte sud-est de l'Afrique. Au nord de l'équateur, les courants marins se renversent avec le changement de direction des vents. Ainsi, en été, la côte somalienne est longée par un courant chaud qui se dirige vers le nord-est. En hiver, les mêmes rivages sont baignés par un courant froid progressant de l'Arabie vers l'équateur.

Malgré sa relative uniformité, le relief a une influence sur le climat, car il oppose nettement les bourrelets littoraux, véritables écrans sur le trajet des masses d'air humide, aux bassins centraux, aux plateaux intérieurs et aux fossés d'effondrement soumis à une sécheresse plus ou moins accusée.

La disposition du littoral par rapport aux vents pluviaux est aussi un facteur de différenciation climatique. En effet les secteurs exposés directement à la mousson de sud-ouest, surtout lorsqu'ils sont montagneux, reçoivent les précipitations les plus abondantes en Afrique occidentale (près de 5 m en

Guinée). En Afrique australe et à Madagascar, les côtes perpendiculaires à la direction des alizés marins reçoivent de fortes précipitations. Par contre les secteurs du littoral parallèles à la direction des vents et dépourvus de reliefs notables comme au Dahomey et en Somalie bénéficient d'une moindre pluviométrie.

En Afrique, les rythmes climatiques saisonniers sont déterminés essentiellement par les données pluviométriques. De l'équateur, le volume des précipitations diminue progressivement vers les tropiques où les déserts du Sahara et du Kalahari enregistrent moins de 250 mm de pluies par an. Cette dégradation des totaux pluviométriques s'accompagne d'une modification des rythmes saisonniers de précipitations de plus en plus contrastés vers le nord. Dans les régions proches de l'équateur et soumises, de ce fait, à l'influence permanente de basses pressions, les pluies se manifestent tout au long de l'année avec, toutefois, un ralentissement sensible aux solstices. Au-delà, vers le nord et le sud, les pluies sont concentrées, sur une seule période qui correspond à l'été de chaque hémisphère. Ainsi une saison humide s'y oppose à une saison sèche de plus en plus longue vers les tropiques. Mais les deux extrémités du continent, le Maghreb et la province du Cap, présentent une originalité marquée par les pluies de saison froide. Ces régions ont une pluviosité moyenne et irrégulière dans l'espace.

Zones climatiques

Les variations des régimes pluviométriques, à la fois dans leurs totaux annuels et dans leur répartition saisonnière, commandent la division de l'Afrique en grandes zones climatiques.

Les climats équatoriaux

Ils caractérisent les régions centrales qui, de part et d'autre de l'équateur, sont le théâtre de deux passages *équinoxiaux* du front intertropical auxquels sont liées de fortes précipitations. Ainsi, du Cameroun méridional au bassin du Congo, il pleut abondamment toute l'année. L'air est saturé de vapeur d'eau en toutes saisons. Les totaux pluviométriques annuels dépassent généralement 2 m. Dans cette atmosphère moite les températures accusent de faibles variations mensuelles car elles oscillent autour d'une moyenne annuelle de 25°C.

A l'est, dans les régions équatoriales soumises à l'influence climatique de l'océan Indien, on retrouve les mêmes rythmes pluviométriques mais les totaux annuels sont inférieurs à 1,50 m. Les températures subissent des variations annuelles plus accusées que celles de la façade atlantique de la zone équatoriale. Les amplitudes diurnes surtout sont plus élevées dans les régions appartenant climatiquement au monde indien.

Les climats tropicaux

Ils correspondent à la vaste aire soumise aux déplacements du front intertropical, au nord et au sud de la zone équatoriale. Ainsi le nord-ouest africain qui s'étend du 4e degré de latitude au tropique du Cancer, possède une gamme variée de climats, depuis le domaine à deux passages équinoxiaux

au sud jusqu'à celui qui ne comporte qu'un seul passage solsticial au nord. Sur le littoral du golfe de Guinée règne un climat subéquatorial, dit guinéen, qui se manifeste par un régime pluviométrique sans saison sèche mais avec une abondance plus marquée au moment des deux passages du soleil au zénith. L'effet orographique du bourrelet côtier provoque la condensation d'une forte humidité charriée par la mousson du sud-ouest. Aussi la frange littorale qui s'étend de la république de Guinée au Libéria, reçoit-elle plus de 2 m de précipitations annuelles.

Le domaine soudanien situé plus au nord présente plusieurs faciès du climat intertropical. On distingue en effet une variété sèche qui annonce le désert. En montant en latitude, les deux saisons alternent dans la zone intertropicale, l'une humide et l'autre sèche. Ainsi, des fortes pluies équatoriales à la sécheresse du tropique du Cancer, on observe les nuances suivantes :

Une première sous-zone caractérisée par des totaux annuels de pluies compris entre 1 500 et 2 000 mm connaît plus de six mois de précipitations. Les amplitudes thermiques annuelles augmentent par rapport à celles de la zone équatoriale.

La sous-zone centrale enregistre une sécheresse plus marquée, car les précipitations qui ne se manifestent que pendant trois à six mois s'échelonnent entre 600 et 1 500 mm. Les amplitudes thermiques augmentent sensiblement.

La sous-zone septentrionale, appelée Sahel en Afrique de l'Ouest, a moins de 600 mm de précipitations annuelles qui tombent en moins de trois mois. Les pluies sont de plus en plus irrégulières. En même temps les écarts de températures s'accroissent.

Au sud de l'équateur, on distingue la même répartition latitudinale des variétés de climats tropicaux. Mais des nuances plus marquées interviennent par suite du caractère moins massif de l'Afrique australe et de l'importance des hauts reliefs qui dominent les plaines littorales baignées par l'océan Indien. Ainsi, la convergence de l'air équatorial maritime du nord-ouest et de l'air tropical maritime de l'est provoque d'abondantes précipitations sur les côtes du Mozambique et de la façade orientale de Madagascar. La côte Atlantique, au contraire, est sèche du fait de la présence du courant froid de Benguela responsable du désert du Namib.

Les climats désertiques

Ils caractérisent les régions situées de part et d'autre des tropiques. Les précipitations sont inférieures à 250 mm et manifestent une grande irrégularité. Le Sahara qui représente le plus grand désert chaud du monde reçoit dans son ensemble moins de 100 mm d'eau par an. Mais on y remarque des nuances dues aux oscillations de l'anticyclone saharien qui, entre les solstices, remonte au-dessus de la Méditerranée ou descend vers les basses latitudes. Ainsi, dans sa première position, il facilite la pénétration d'infiltrations de la mousson tandis que dans la seconde, il permet des incursions d'air polaire. Ces oscillations permettent de distinguer le Sahara septentrional à pluies méditerranéennes de saison sèche, le Sahara central, pratiquement dépourvu de pluies, le Sahara méridional à pluies tropicales de saison chaude.

Au tropique du Capricorne, le désert du Kalahari est plus facilement atteint que le Sahara par les influences océaniques du sud-ouest car le rétrécissement du continent atténue l'influence de la cellule anticyclonique sur le climat. Aussi observe-t-on une humidité plus abondante et des amplitudes thermiques moins accusées.

Les climats méditerranéens

Au Maghreb et à l'extrémité sud de l'Afrique, ils tiennent leur originalité de la division de l'année en une saison hivernale fraîche et pluvieuse et une période estivale très chaude et sèche. Ce domaine méditerranéen, soumis au régime des vents de la zone tempérée, est caractérisé par le passage en hiver de cyclones océaniques chargés d'humidité. Il est parfois le théâtre d'invasions d'air polaire occasionnant un refroidissement parfois intense, accompagné de gel et de chutes de neige, notamment dans les chaînes montagneuses du Maghreb. La chaleur et la sécheresse de l'été proviennent de l'influence de vents issus des déserts proches, c'est-à-dire le Sahara dans l'hémisphère boréal et le Kalahari dans l'hémisphère austral.

Milieux bioclimatiques africains

En Afrique, plus qu'ailleurs sans doute, la vie humaine s'est organisée dans des cadres naturels qui apparaissent avant tout comme des milieux bioclimatiques. En effet, le climat et le relief combinent leurs effets pour déterminer de grands ensembles régionaux individualisés par leur hydrologie, leurs caractéristiques pédologiques et leurs paysages botaniques.

Ecoulement des eaux continentales

La diversité des climats se reflète dans l'hydrographie. Mais en Afrique l'écoulement des eaux vers les océans est beaucoup moins important que les précipitations ne le suggèrent. Plus de la moitié de la superficie du continent est composée de régions aréiques ou endoréiques. En outre, les organismes fluviaux connaissent des difficultés sur leur parcours. En effet leurs profils sont formés de biefs à pentes faibles, raccordés brutalement par des rapides, des chutes ou des cataractes. Aussi, une grande partie des eaux qu'ils drainent subit-elle une infiltration permanente et surtout une évaporation intense résultant de la stagnation dans des bassins, des fossés ou des dépressions de socle.

Organisation des réseaux hydrographiques

De vastes portions du continent où les précipitations sont rares ou inexistantes sont dépourvues de cours d'eau pérennes. Mais l'Afrique sèche et méditerranéenne connaît quelques pluies violentes qui engendrent des nappes de ruissellement, concentrées parfois dans des oueds. Ceux-ci finissent par se vider à la suite de l'évaporation et de l'infiltration de leurs eaux. Dans les régions suffisamment arrosées, en climat tropical ou équatorial, les grands fleuves avec leurs principaux affluents forment des réseaux organisés qui

collectent une partie des eaux des cuvettes et en assurent la vidange dans des conditions souvent difficiles. En effet les bassins dans lesquels se sont formés la plupart des organismes fluviaux africains présentent des seuils périphériques défavorables à un bon drainage vers la mer. Ainsi la vidange des eaux continentales est réalisée à travers les bourrelets côtiers grâce à des gorges étroites et profondes qui rendent compte de nombreuses ruptures de pente sur le cours inférieur de certains grands fleuves. Le Congo présente 32 rapides entre le Stanley Pool et l'estuaire. Le Zambèze fait un saut de 110 m aux chutes Victoria avant de s'engager dans le défilé de Kariba et de franchir plusieurs cataractes basaltiques. En aval de Khartoum, le Nil franchit six rapides appelés cataractes, avant d'atteindre la Méditerranée. Tous les autres fleuves importants tels que le Niger, le Sénégal, l'Orange, le Limpopo, ont des profils en escalier notamment sur leur cours inférieur. Dès lors, il est aisé de comprendre les difficultés de navigation sur les fleuves africains qui apparaissent comme des voies médiocres de communication. Ils ont cependant permis dans le passé des contacts fructueux entre différents peuples du continent.

Entre ces grands organismes fluviaux s'observent des réseaux confus de ruisseaux, de mares, de marécages, inorganisés, sans écoulement régulier vers l'extérieur. Il s'agit tantôt d'étendues d'eau stagnante, tantôt de déversoirs du trop-plein des fleuves voisins, tantôt, au contraire, de tributaires soutenant le débit de ces cours d'eau. Ceux-ci ont été formés durant les ères géologiques dans les bassins de subsidence au fond desquels se sont accumulées en lacs les eaux continentales chargées d'alluvions. La vidange a pu être réalisée à la suite de mouvements tectoniques subis par le socle. Ainsi l'écoulement des immenses lacs intérieurs a été assuré par des exutoires empruntant des fossés d'effondrement ou des failles. Des phénomènes de capture consécutifs aux cassures du socle et à l'évolution morphologique ont, sans doute, contribué à l'organisation des réseaux hydrographiques. Mais l'endoréisme se manifeste encore dans les cuvettes du Tchad et de l'Okovango occupées par des lacs de faible profondeur et par des marécages aux dimensions impressionnantes lors des apports saisonniers des eaux de ruissellement. D'autres bassins de subsidence pourvus d'exutoires vers l'océan présentent cependant une tendance analogue à l'endoréisme. Ainsi se sont formés les marécages du Macina ou « delta intérieur du Niger », ceux du Bahr el-Ghazal au Soudan et de la cuvette du Zaïre.

Régimes des fleuves africains

Partout en Afrique les rythmes pluviométriques règlent les régimes hydrologiques ; c'est dire que les variations saisonnières des débits fluviaux sont calquées sur le régime annuel des précipitations. Les cours d'eau des régions équatoriales ont des régimes réguliers avec des eaux abondantes toute l'année. Ils présentent, cependant, deux périodes de hautes eaux correspondant aux pluies équinoxiales.

Dans la zone tropicale, une période de hautes eaux correspondant à la saison des pluies, c'est-à-dire au solstice d'été, est suivie d'une période de maigres prononcés pendant la saison sèche. Aussi le régime est-il très contrasté. En outre un décalage se manifeste entre la montée des eaux et les

précipitations à cause du lent écoulement des eaux sur des surfaces à pente généralement faible.

Dans les régions subarides, l'écoulement intermittent des oueds se manifeste lors des rares pluies violentes qui provoquent des crues soudaines mais de faible durée, car les eaux se perdent vers l'aval. Dans la zone méditerranéenne, la violence des averses et la présence de reliefs montagneux donnent un caractère torrentiel aux cours d'eau dont les régimes très irréguliers se traduisent par des crues hivernales et des étiages prononcés en été. Nombre de cours d'eau de cette zone climatique sont des oueds à écoulement intermittent.

Les grands fleuves africains, pourvus de réseaux étendus sur plusieurs zones climatiques échappent aux schémas simples précédemment évoqués. Ils se caractérisent par des régimes complexes changeants, c'est-à-dire des variations saisonnières de débits, modifiées de l'amont à l'aval.

Grands cours d'eau africains

Quelques grands fleuves qui sont parmi les plus importants du monde, drainent de vastes cuvettes inscrites presque toutes dans la zone intertropicale. Leurs régimes sont liés aux conditions d'alimentation pluviale de leurs bassins versants.

Le Congo apparaît comme l'exemple le plus typique de cours d'eau équatorial dont le régime est caractérisé par deux maximums équinoxiaux. En fait son réseau se développe sur près de 4 millions de km^2 entre le 12° de latitude sud et le 9° de latitude nord. Ainsi, par l'intermédiaire du Kasaï et de la Lualaba, il traverse des régions australes à maximum de pluies solsticiales. Son principal affluent de l'hémisphère Nord est, au contraire, alimenté par les pluies du solstice boréal, tandis qu'une grande partie de son cours s'étend sur des régions à deux maxima de pluies équinoxiales. La combinaison des différentes intumescences engendre à Kinshasa un régime hydrologique à deux maxima en mars et en juillet. Le Congo est un fleuve abondant et régulier dont le débit moyen annuel de 40 000 m^3/s n'est surpassé que par celui de l'Amazone.

Le Nil qui prend sa source dans le Rwanda et le Burundi, par sa branche mère la Kagera, reçoit des eaux équatoriales qui s'étalent dans les marécages du Bahr el-Ghazal. Puis, après sa traversée du lac Victoria, il est renforcé par des affluents tropicaux en provenance des montagnes éthiopiennes. Ainsi le Nil bleu et l'Atbara qui ont un régime à maximum solsticial permettent au fleuve de traverser une immense zone désertique avant d'atteindre la Méditerranée. Malgré sa longueur inégalée en Afrique (6 700 km), le Nil est peu puissant car son débit moyen annuel n'atteint pas 3 000 m^3/s. Mais depuis l'Antiquité c'est l'un des fleuves les plus utiles de la planète.

Le Niger, dont le bassin s'étend du 5° au 16° de latitude nord, a un régime plus complexe. Il décrit une large boucle d'un tracé original. En effet, prenant sa source dans la bordure montagneuse de l'Atlantique, il se dirige vers le Sahara, puis s'oriente vers le golfe de Guinée où il se jette par un vaste delta. Ainsi les cours supérieur et inférieur traversent des régions méridionales à climat tropical humide. Le bief moyen s'attarde

dans un « delta intérieur » à climat sahélien et parvient difficilement à s'incurver dans la région subdésertique de Tombouctou avant de recevoir une alimentation de plus en plus abondante vers l'aval. La saison des pluies provoque simultanément deux crues, l'une sur le cours supérieur et l'autre sur le cours inférieur. Mais la première qui se manifeste jusqu'au Niger s'aplatit progressivement par évaporation et infiltration dans la zone tropicale sèche. La seconde visible à partir du nord du Dahomey ne cesse d'être prépondérante vers l'aval en raison des pluies locales à maximum solsticial. Le Niger est renforcé sur son cours inférieur par la Bénoué, son principal affluent.

Sols africains

La répartition géographique des sols obéit à une zonation calquée sur celle des climats. Les différentes formations pédologiques résultent essentiellement de l'action de l'eau et de la température sur les roches en place. Dans le domaine tropical, les pluies tièdes, abondantes et chargées en acide, lessivent les roches, dissolvent et entraînent les minéraux basiques en profondeur. Dans les basses latitudes très humides, jusqu'à 10° au nord et au sud de l'équateur, la décomposition chimique des roches aboutit à la formation de sols ferrallitiques. Il s'agit généralement d'argiles rubéfiées, meubles, épaisses de plusieurs mètres. Elles proviennent de la transformation de la roche mère en éléments colloïdaux comprenant du kaolin, de l'hématite et une proportion de silice avoisinant 30 % du total. Protégés par la couverture forestière contre le ruissellement, les sols ferrallitiques contiennent cependant peu de matières organiques et d'humus.

Dans les régions soudanaises à saison sèche marquée, se forment des sols ferrugineux tropicaux beaucoup moins profonds que les précédents, riches en oxyde de fer, sableux en surface et argileux en profondeur. Très peu stables, ils sont sensibles à l'érosion par l'eau et par le vent. Leur structure se dégrade très rapidement en surface en l'absence d'une couverture végétale. Ces sols sont fréquemment concrétionnés ou cuirassés en Afrique occidentale, où le processus de lessivage pendant la saison des pluies alterne avec une dessication accentuée durant la saison sèche, notamment quand celle-ci s'accompagne du souffle de l'harmattan. Dans certaines régions situées au nord de la frange littorale du golfe de Guinée s'étendent de vieilles surfaces d'érosion dénudées, aux sols à cuirasse ou carapace appelés « bowé ». Ces formations pédologiques sont caractérisées par une forte accumulation d'oxyde de fer et d'alumine suivie d'une induration à faible profondeur. Mais nombre de ces « bowé » qui sont anciennes, datent de l'ère tertiaire. Leurs surfaces indurées, latéritiques, ont affleuré à la suite de l'érosion des niveaux meubles supérieurs. Leur valeur agronomique est partout très limitée. Des sols semblables sont observés à Madagascar sur les « tampoketsa » du nord-ouest d'Antananarivo. Plus au nord dans l'hémisphère boréal se sont formés, sous un climat à saisons contrastées et sous une couverture herbacée, des sols bruns, structurés, de grande valeur agronomique. Malgré leur sensibilité au lessivage ils ont permis

le développement de civilisations agraires associées aux grands empires soudanais de l'époque précoloniale.

Au sud de l'équateur, dans les pays du Zambèze, des sols légèrement lessivés semblables à des formations podzoliques, ont été constitués sous le couvert de la forêt sèche.

Au nord et au sud, dans les régions subarides voisines du Sahara et du Kalahari, des sols bruns steppiques correspondent à des sables dunaires plus ou moins fixés ou à des formations argilo-sableuses dans les dépressions. Légers, meubles, ils constituent de bons terroirs, mais leur régénération nécessite la pratique de longues jachères arbustives ou herbacées. Dans les régions arides où les formes d'érosion mécanique prédominent, les fortes variations de température favorisent l'éclatement des roches qui sont soumises, par ailleurs, à l'action violente des vents et des rares pluies provoquant un ruissellement en nappe des débris. On distingue dans ces régions des sables stériles constituant les ergs, des cailloutis ou regs couvrant de vastes étendues, des croûtes argileuses dans les plaines. Hormis les oasis, les déserts sont dépourvus de sols utilisables pour l'agriculture.

Dans les milieux méditerranéens, l'action de l'eau et des saisons contrastées se traduit par une moindre altération chimique des roches, par rapport au phénomène de décomposition observé dans la zone tropicale humide. Les sols rappellent ceux des tropiques secs et comprennent des faciès rouges, gris ou châtains. Il s'agit de sols généralement riches en sels. Certains comme les sols steppiques riches en calcaire annoncent les milieux tempérés. D'autres, formés de croûtes de calcaire ou de gypse, sont assez caractéristiques des zones méditerranéennes.

Domaines biogéographiques

Les facteurs climatiques et pédologiques rendent compte de la diversité des conditions mésologiques dans lesquelles se constituent les paysages botaniques.

Forêts denses humides

L'ensemble le plus imposant parmi les paysages botaniques est localisé au centre du continent entre 5° de latitude nord et 5° de latitude sud, de part et d'autre de l'équateur. La végétation caractéristique est, ici, la forêt humide dense et haute. Elle est répartie en plusieurs étages successifs tandis que des lianes et des épiphytes accentuent l'obscurité provoquée par la superposition des feuillages toujours verts. On y distingue cependant des nuances, qu'il s'agisse des fourrés marécageux sur poto-poto[1] ou des clairières annonçant le passage aux formes caractéristiques de climats plus secs. Les espèces de la forêt humide sont extrêmement diverses et mêlées, ce qui en rend l'exploitation difficile. La chaleur et l'humidité constantes favorisent, en même temps que l'exubérance de la végétation, le pullulement des micro-organismes, des vers et des insectes. Il s'agit d'un milieu généralement hostile à l'homme et,

1. Sol boueux; essentiellement composé d'argile, de quelques centimètres de profondeur.

malgré son silence, il est peuplé d'une grande variété d'animaux tels que les hippopotames, les éléphants, les potamochères et les panthères. Mais ce sont les oiseaux, les reptiles et les mammifères arboricoles qui peuvent s'y déplacer à leur aise et y pulluler malgré les facteurs de morbidité, tel le foisonnement des parasites. Hors de la zone équatoriale, la grande forêt humide peut exister sur des reliefs longuement exposés aux vents chargés d'humidité, comme le versant oriental des hauts plateaux malgaches.

Savanes et forêts claires

La zone de la forêt ombrophile est bordée par la forêt sèche à feuilles caduques, caractéristique des régions où les pluies se concentrent dans la saison solsticiale. Elle apparaît le plus souvent comme une formation ouverte dans laquelle le peuplement arborescent ne recouvre qu'imparfaitement un sous-bois arbustif et herbacé. Cet ensemble dégradé par l'homme fait place à des paysages herbeux caractérisant les régions à saison sèche plus marquée. Ainsi la savane tropicale l'emporte au fur et à mesure que l'on s'éloigne des basses latitudes. Cette formation végétale des régions à saisons contrastées présente des nuances liées aux variétés plus ou moins humides de climats tropicaux.

En bordure de la forêt, la savane préforestière comporte encore de grands arbres, mais moins nombreux que les arbustes, et le tapis herbacé prend de l'importance. La forêt-galerie accompagne les cours d'eau en lanières plus ou moins larges. La forêt-parc juxtapose des espaces boisés à des surfaces plus découvertes où l'on observe surtout de hautes graminées. Des savanes herbeuses presque dépourvues d'arbres résultent sans doute de la déforestation par l'homme et du cuirassement des sols. Plus loin de la forêt dense, la savane arborée composée d'un tapis continu de grandes herbes cède peu à peu la place à la savane arbustive où le sol apparaît souvent nu parmi la couverture herbacée. Dans les différentes variétés de savane, les herbivores trouvent des conditions favorables d'existence. Aussi la chasse y est-elle fructueuse et l'élevage du gros bétail possible. L'homme peut aisément pratiquer l'agriculture dans ces paysages botaniques faciles à défricher.

Paysages steppiques

La steppe caractérise les régions à longue saison sèche. Elle se compose de touffes de graminées et d'arbustes épineux, notamment les acacias. Cette formation ouverte est représentée dans les régions septentrionales de l'Afrique occidentale et orientale. On la retrouve d'une manière plus discontinue en Afrique du Sud, au Kalahari, et au sud-ouest de Madagascar. La végétation sub-désertique constituée par une steppe de plus en plus dégradée se rencontre dans les régions recevant moins de 200 mm de pluies.

Formations végétales méditerranéennes

Les extrémités du continent africain portent des steppes buissonnantes ou à graminées dans les régions les plus sèches. Mais dans les régions plus humides, notamment dans les chaînes montagneuses du Maghreb, apparaissent des forêts sèches de chênes-verts, de chênes-lièges, de pins et de cèdres. Ce sont des formations végétales à feuilles persistantes dominant un sous-bois buissonnant.

Conclusion

L'Afrique apparaît comme un vieux continent très anciennement occupé par une humanité qui a élaboré très tôt de brillantes civilisations. La géographie africaine offre dans ses traits architecturaux aussi bien que dans ses milieux naturels des caractères vigoureux procédant de l'héritage d'un long passé géologique. Aussi l'espace africain est-il plus massif et plus continental qu'aucun autre sur la planète. De vastes régions situées au cœur du continent, à une distance de plus de 1 500 km de la mer, sont restées longtemps en marge des grands courants de circulation venus du rivage. D'où l'importance des rainures méridiennes pour l'implantation humaine depuis la Préhistoire, comme dans la Rift Valley de l'Afrique orientale. Ce cloisonnement géographique a été renforcé vers les tropiques par les variations climatiques du tertiaire et du quaternaire. Durant des millénaires, le Sahara humide a constitué l'un des plus anciens foyers de peuplement du monde. Les périodes arides ont, plus tard, contribué à la formation d'immenses déserts tels que le Sahara et le Kalahari. Ainsi les échanges de toutes sortes entre les diverses civilisations du continent africain en ont été contrariés mais non interrompus. Le climat apparaît, en conséquence, comme l'un des facteurs essentiels à la compréhension du passé de l'Afrique. En outre les rythmes pluviométriques et les milieux bioclimatiques exercent une influence effective sur la vie des hommes d'aujourd'hui. Les sociétés africaines ont, d'ailleurs, profité de la complémentarité des zones climatiques pour établir entre elles les courants d'échanges les plus anciens et les plus vigoureux. Enfin l'histoire de l'Afrique a été fortement influencée par ses richesses minières qui ont constitué l'un des plus puissants facteurs de l'attraction que le continent a toujours exercée sur les peuples conquérants. Ainsi l'or de Nubie et de Koush a été exploité par les dynasties de l'Egypte antique. Plus tard, l'or d'Afrique tropicale, notamment de la zone soudanienne et du Zimbabwe, a été la source de prospérité des sociétés d'Afrique du Nord et du Proche-Orient et le soutien de grands empires africains au sud du Sahara. Le fer a été l'objet d'anciens courants d'échanges entre les régions forestières et tropicales d'Afrique. Les salines de la lisière du Sahara ont joué un rôle important dans les relations entre les Etats noirs du Soudan et les peuples arabo-berbères d'Afrique du Nord. Plus récemment les richesses minières de l'Afrique ont été exploitées pour le compte des puissances coloniales. Aujourd'hui encore, elles sont, en grande partie, exportées comme matières premières.

CHAPITRE 14

Géographie historique : aspects économiques

A. Mabogunje

D'après Gilbert, « le véritable but de la géographie historique est la reconstruction de la géographie régionale du passé »[1]. Dans un volume tel que celui-ci, semblable définition devrait nous conduire à présenter une géographie régionale de la préhistoire africaine en en soulignant les aspects économiques. Il est clair qu'une telle entreprise impliquerait un examen complet des conditions physiques et humaines dans un passé lointain ; elle ne manquerait pas d'empiéter sur bon nombre d'autres chapitres de ce tome… En l'occurrence, le présent chapitre tendra surtout à faire ressortir les ressources naturelles fondamentales telles qu'elles ont été découvertes et utilisées dans l'Afrique depuis la préhistoire. Tout en dévoilant le large clavier des richesses naturelles du continent, telles qu'elles nous sont connues aujourd'hui, cette considération tendra à mettre l'accent sur celles qui ont été appréciées comme telles dans un passé lointain, les endroits où elles ont été découvertes, la façon dont elles ont été utilisées, et dans quelle mesure elles ont facilité ou ralenti le contrôle de l'homme sur de larges portions du continent.

Les minerais et le développement de la technologie humaine

Peut-être les minéraux constituent-ils la plus significative des ressources permettant à l'homme le contrôle de son environnement. Les minerais

1. E. W. Gilbert, 1932, p. 132.

sont le matériau clef de l'univers. Le processus de leur formation est d'une extrême lenteur. Il peut s'étendre sur des millions d'années. Par rapport à l'occupation de la Terre par l'homme qui remonte peut-être à trois millions d'années, l'échelle temporelle géologique est extrêmement longue ; elle s'étend sur plus de cinq mille millions d'années.

De vastes zones de l'Afrique reposent sur des masses rocheuses qui comptent parmi les plus anciennes de la planète. Les roches cristallines anciennes considérées comme le « socle » rocheux du continent recouvrent au moins un tiers de sa surface. Elles comportent surtout des granites ainsi que des roches ayant subi d'énormes transformations, tels que les schistes et les gneiss. Certaines sont hautement minéralisées. Parmi les plus importantes de ces formations, il convient de noter celles de la zone cuprifère du Shaba (Zaïre). Elles s'étendent sur plus de 300 kilomètres. Elles ne contiennent pas seulement les plus vastes gisements de cuivre du monde, mais aussi certains des plus riches gisements de radium et de cobalt. Au Transvaal (Afrique du Sud), le complexe igné du Bushveld, aire de 6 000 km^2, et le Great Dike qui traverse sur 500 kilomètres le Transvaal jusqu'au Zimbabwe, regorgent également de minerais tels que le platine, le chrome et l'amiante. La zone diamantifère africaine n'a pas son égale dans le reste du monde ; c'est en Afrique du Sud qu'elle atteint sa plus grande concentration ; il existe, néanmoins, d'autres gisements en Tanzanie, en Angola et au Zaïre. L'Afrique du Sud, le Ghana et le Zaïre possèdent des mines d'or ; et l'on trouve de l'étain au Zaïre et dans le Nigeria. Notons également d'importants gisements de minerai de fer en Afrique de l'Ouest, tels ceux du Libéria, de la Guinée et de la Sierra Leone. La Guinée seule contient plus de la moitié des réserves mondiales de bauxite, minerai de l'aluminium.

L'ancien socle de l'Afrique a subi de nombreuses casssures volcaniques remontant au-delà même du précambrien. Ces cassures ont provoqué des intrusions granitiques porteuses d'or et d'étain et des imbrications de roches basiques et ultra-basiques. Elles ont également produit des roches éruptives ou effusives, dont beaucoup sont plus récentes, et qui non contentes de se désagréger pour former des sols riches et fertiles, ont aussi donné des minerais et des roches qui, tel le basalte d'obsidienne du Kenya, présentent une importance réelle dans l'histoire du continent.

Sur le reste de celui-ci, soit environ les deux tiers, on trouve d'anciennes roches sédimentaires remontant au précrétacé. Par suite de leur âge, ces roches contiennent aussi de nombreux dépôts minéraux. Ainsi, par exemple, le long de la bordure nord du continent, dans une zone s'étendant du Maroc à la Tunisie en traversant l'Algérie, se trouve la grande ceinture des phosphates associés à des gisements de fer d'une extrême richesse. On trouve de même d'importants gisements de minerai de fer d'origine sédimentaire dans la région du Karoo, en Afrique du Sud, et dans les Damara, en Namibie. En revanche, à part quelques rares exceptions dans le *high veld* d'Afrique du Sud et le *Wankie Field* de Zimbabwe, le charbon brille par sa quasi-absence sur le continent. Comme pour faire pièce à cette déficience, les roches sédimentaires plus jeunes du post-crétacé contiennent, dans le

Sahara et sur le littoral de l'Afrique de l'Ouest, de vastes nappes de pétrole et de gaz naturel.

Cette richesse minérale a contribué pour une bonne part à étayer l'organisation et l'exploitation humaines au cours d'une longue période historique. On a suggéré, par exemple, que le contrôle du commerce de l'or entre l'ouest et le nord de l'Afrique à travers le désert a été, pendant la période médiévale, l'une des raisons principales de la création et de la chute d'empires et de royaumes dans le Soudan occidental. Il est certain que, depuis le dernier millénaire, le commerce de l'or et du minerai de fer a attiré les Arabes vers l'Afrique orientale. D'autre part, d'abord séduits par les richesses minérales de l'Amérique latine, les Européens se sont, au cours des derniers siècles, concentrés sur l'Afrique comme réservoir colonial de minerais bruts pour alimenter la croissance de leurs industries.

Toutefois, pendant la période préhistorique, les minerais qui présentent une importance capitale pour les progrès technologiques de l'homme ont été d'un type plus modeste, et leur distribution plus diffuse. Les plus importants sont ces minerais lithiques, de structure homogène, d'une extrême dureté et qui offrent d'excellentes possibilités de fission[2]. Dans cette catégorie, les plus remarquables sont les roches ignées vitreuses qui se rencontrent dans les régions volcaniques de l'Afrique de l'Est, en particulier aux environs de la Gregory Rift Valley. Elles ont été à la base de l'industrie paléolithique capsienne du Kenya, fournissant de longues lames et divers outils microlithiques.

Autre matériau de bonne qualité, les formes siliceuses, telles le quartzite, et les roches à fine texture, indurées, telles les *silcrètes*, les schistes et les tufs. Au Zimbabwe, l'industrie mésolithique bambata a fait une grande consommation de calcédoine, tandis que le silex et la silice de l'Eocène étaient utilisés sur le plateau tunisien et en Egypte, où l'on suppose qu'ils ont été importés. Le quartzite est plus répandu en Afrique, surtout en tant que galets dans les cours d'eau ; il est à la base des industries acheuléennes du Paléolithique. Par endroits, comme dans le cours moyen de l'Orange, en Afrique du Sud, les schistes indurés ont été employés sensiblement aux mêmes fins que le quartzite.

Les propriétés lithiques des roches *amphiboles* à fine texture, connues sous le nom de « greenstones », des roches ignées profondes ou intermédiaires telles le basalte, la dolérite, le diorite — qui toutes offrent un matériau convenable pour la manufacture des haches et des herminettes, sont cependant moindres. Elles servent aussi à la fabrication d'armes telles que les pierres de jet et les pointes de flèches. De toutes les roches ignées de grande consommation, le basalte est peut-être le plus souvent utilisé pour la confection des récipients de pierre, bien qu'on ait pratiquement employé à cette fin toutes les variétés de roches disponibles. Parmi les autres roches ignées, les granites, la diorite et la porphyrite ont été utilisés localement et de façon intensive. Des roches plus tendres, comme les calcaires, n'ont pas été méconnues et, en

2. André ROSENFELD, 1965, p. 138.

Egypte, on a même employé des roches aussi tendres que la steatite et la serpentine. En outre, dans toute l'Afrique, l'argile a constitué la base d'une industrie de la céramique, largement répandue et hautement diversifiée, qui remonte à la période mésolithique.

L'importance des minéraux dans le progrès de la technologie humaine aux temps préhistoriques va au-delà de la fabrication d'outils, d'armes et de récipients. Elle se retrouve dans la construction de demeures, la simple boue tenant lieu de plâtre. Les édifices publics de première importance, les monuments tels que les pyramides égyptiennes ont requis d'énormes quantités de roches granitiques dures ou de quartzite. Les minéraux ont fourni les pigments des peintures rupestres, dont certaines au Sahara et en Afrique australe se sont remarquablement conservées jusqu'à nos jours. On obtenait ces pigments en broyant différentes sortes de roches comme l'hématite, le manganèse et le kaolin, puis en mélangeant la poudre obtenue avec des éléments gras ou résineux.

Mais c'est sans aucun doute le fer qui deviendra le minerai déterminant dans les progrès réalisés en Afrique à la fin de l'époque préhistorique. Avec sa mécanisation complexe et les lourds investissements économiques qu'elle entraîne, la technologie moderne exige l'exploitation de gisements relativement riches en minerai et généralement très groupés. Mais la situation était moins restrictive pendant la Préhistoire. La latérite ou croûte ferrugineuse recouvre de larges zones dans les savanes herbeuses de l'Afrique. On la trouve coiffant de nombreux types de roches sur les vieux plateaux pénéplanés.

Certaines variétés sont si riches qu'elles constituent la base des toutes premières activités de la métallurgie du fer. Sitôt que la technique fut découverte, elle se répandit rapidement d'un bout à l'autre du continent. Ce qui forme un contraste frappant avec le cuivre et l'étain si localisés dans leur distribution que — exception faite pour quelques communautés préhistoriques utilisatrices de cuivre, comme les habitants du plateau du nord-est de l'Ethiopie et les groupes Luba du Shaba — ils n'ont pas réussi à doter l'Afrique d'une culture du bronze largement répandue. Il faut cependant rappeler l'existence d'un âge du cuivre en Mauritanie cinq siècles au moins avant notre ère.

Les ressources végétales et la croissance de la population

C'est sur ses ressources végétales que le continent africain se fonde pour subvenir aux besoins d'une population dont la densité ne fait que croître. Comme nous l'avons rappelé plus haut, l'Afrique est avant tout un continent de prairies. Des herbes vivaces d'une grande variété recouvrent plus de 50% de sa superficie totale ; vient ensuite le désert — environ 30%, puis la forêt, avec moins de 20%. Sur le plan de l'occupation humaine, la variété de ces environnements a joué dans la mesure où ils assuraient la subsistance du gibier, fournissaient des fruits ou des racines comestibles, procuraient des matériaux

permettant de fabriquer des outils, des vêtements, des abris, offraient, enfin, les cultigènes susceptibles d'être acclimatés et de se transformer en cultures agricoles.

La zone des prairies est, par essence, la réserve du gibier africain, avec ses variétés d'antilopes, gazelles, girafes, zèbres, lions, buffles, bubales, éléphants, rhinocéros, hippopotames, sans compter le menu gibier. II n'est donc pas étonnant, comme l'a noté Clark, que l'on trouve certains des plus anciens sites d'occupation humaine le long des cours d'eau ou des fleuves, sur le bord des lacs ou de la mer, dans un paysage qui est aujourd'hui la prairie, la savane arborée, le Sahel semi-désertique ou le désert[3] La forêt est généralement dépourvue. Cependant, avec le temps, l'accroissement de la population ainsi que le grand progrès des techniques ont incité l'homme à occuper tous les types de contrées : depuis les côtes de l'océan jusqu'aux hauts plateaux montagneux ; depuis ce qui est aujourd'hui le désert aride jusqu'aux profondeurs de la forêt dense.

Toutefois, il convient de se rappeler que les zones de végétation d'aujourd'hui ne correspondent pas nécessairement à la situation qui existait dans les temps préhistoriques. Ainsi plusieurs cycles de grandes variations climatiques ont marqué le Sahara qui, pendant le Quaternaire ancien, a été plus humide et a connu une végétation arborée du type savane, nourrissant des animaux comme le bœuf, le sanglier sauvage (phacochère), l'antilope et l'hippopotame. On pense que, par contraste, la forêt équatoriale a, simultanément, traversé des périodes plus arides.

Dans le même temps qu'il bénéficiait de ressources animales offertes par les différentes zones de végétation, l'homme exploitait ces mêmes zones pour se procurer des fruits et des racines comestibles. A cet égard, la présence de forêts-galeries le long des cours d'eau dans les régions de prairies permettait à l'homme de l'Acheuléen d'exploiter les fruits, les graines et les noix des forêts et des savanes. D'après Clark, bon nombre de fruits sauvages, de noix et de plantes de la savane, accessibles dans le nord de la Zambie aux Nachikufuens du Paléolithique récent — tels les fruits du *mubuyu* et du *musuku* — sont, aujourd'hui encore, récoltés régulièrement et consommés par les peuples de langue bantu[4]. Lorsque la population se fut accrue de telle sorte que tous les types d'environnement furent virtuellement occupés, la gamme des produits de consommation à l'usage de l'homme a dû s'étendre considérablement. L'on croit, par exemple, que l'importance majeure accordée à certaines céréales par les communautés vivant de cueillette dans la vallée du Nil a devancé la plantation intentionnelle des graines, et conduit à l'ère d'expansion agricole qui eut un effet si décisif sur l'occupation de l'Afrique par l'homme.

Chasse et cueillette mises à part, les ressources végétales étaient d'une importance capitale en ce qui concerne l'équipement en outils, l'habillement et le logement. A l'extrémité sud du lac Tanganyika, près de Kalambo Falls, l'on a découvert des outils de bois fort bien conservés. Il s'agit de quelques

3. J.D. Clark, 1970, pp. 93-94.
4. J.D. Clark, 1970, p. 178.

instruments courts, épointés a un seul ou aux deux bouts; de batons taillés en oblique, qui servaient probablement de bêches; tous remontent au Paléolithique ancien. Bien que des outils de ce genre se soient rarement conservés ailleurs, il semble qu'ils aient été communément employés. Ainsi, dans la forêt équatoriale, le complexe industriel Lupembien de l'époque paléolithique reflète dans ses bifaces nucleiformes toute l'importance de la technique du bois. De même, dans la savane herbeuse de la Zambie et du Malawi, la présence de plusieurs types de racloirs lourds, parmi les outils de pierre des Nachikufuens au Paléolithique récent, suggère l'utilisation courante du bois et de ses succédanés, dans la confection de toutes sortes de clôtures, pieux et pièges à gibier.

Là où — dans les régions boisées, par exemple — le gros gibier était si peu nombreux qu'on ne pouvait compter sur les peaux pour s'en vêtir, les arbres fournissaient leur écorce. Il est probable que les haches tranchantes et emmanchées, comme celles qui ont été trouvées dans les environs des rochers du Mwela, au nord de la Zambie, servaient à détacher les écorces et à les préparer pour en confectionner des vêtements, des récipients et de la corde. A dater principalement du Mésolithique, les produits végétaux ont commencé à servir dans la construction d'abris, qui ont remplacé l'habitation dans les grottes. Ainsi, des branches d'arbres, du chaume, de la paille tressée ont-ils servi à construire le coupe-vent mésolithique dont les ruines effondrées ont été retrouvées à Gwisho Springs; elles datent du milieu du IIIe millénaire avant notre ère. Au Néolithique, et particulièrement dans les zones où l'agriculture a été découverte, des abris faits de matières végétales ou, parfois, de boue et de végétaux, allaient se multiplier et se répandre. Ils ont consigné sans aucun doute la première empreinte culturelle de l'homme sur le paysage. Mais si la présence d'aussi humbles demeures a marqué les débuts de l'occupation effective de la surface du globe par l'homme, c'est l'aptitude de celui-ci à choisir, dans la gamme des espèces sauvages qui l'entouraient, des plantes nouvelles et à les domestiquer, qui a finalement consacré sa supériorité. Les conditions qui ont permis à l'homme de créer de nouvelles espèces cultivables (les cultigènes) à partir de leurs variétés sauvages, demeurent chez les savants un sujet de controverses. La contribution de l'Afrique à cet important événement, les énigmes qui l'entourent, ne sont pas moins débattues. Dans l'état actuel de nos connaissances, on admet généralement que cette participation fut moins impressionnante que celle de l'Asie. Des recherches plus récentes, entreprises après la rédaction de l'ouvrage monumental du botaniste russe Vavilov, qui s'est refusé à admettre qu'il n'existait, en Afrique, d'autre centre de sélection digne de ce nom que celui des hautes terres éthiopiennes, commencent à présenter une perspective mieux orientée sur la contribution endogène de l'Afrique à l'essor des cultures agricoles[5]. A cet égard, nul ne conteste que la savane ait eu sensiblement plus d'importance que la forêt. C'est là, dans la savane, qu'entre le IVe et le IIe millénaire avant notre ère, bon nombre de variétés indigènes propres à la culture ont été sélectionnées. De

5. N.I. VAVILOV, 1935. Voir le chapitre 27 de ce volume.

nombreux cultigènes ont constitué le « Complexe de l'agriculture à semences ». Ils sont caractérisés par l'ensemencement de la graine comme préalable à la culture[6].

En contrepartie, les quelques acclimatations entreprises dans la forêt appartiennent au complexe des végécultures qui impliquent, en tant que préalable à la culture, la préparation de pousses, de boutures, de rhizomes ou de tubercules. L'acclimatation la plus importante dans cette région a été celle de l'igname (*Dioscorea spo.*) dont plusieurs espèces sont actuellement cultivées. Autre plante domestiquée dans cette même région : le palmier à huile (*Elaeis guineensis*).

En dépit du nombre restreint de cultures acclimatées, la découverte de l'agriculture a impliqué une nouvelle et féconde relation entre l'homme et son biotope. Elle signifiait en particulier une certaine réceptivité aux innovations, comme la diffusion de cultigènes en provenance d'autres horizons. L'Afrique doit à l'Asie et à l'Amérique du Sud un grand nombre de ces cultures nouvelles. Dans le cadre des ressources végétales naturelles, l'établissement d'une préférence pour un nombre limité de plantes, indigènes ou étrangères, a signifié non seulement que l'homme était capable de tirer sa subsistance de son environnement naturel, mais également qu'il était désormais sur le chemin de modifications biologiques majeures. La nécessité de défricher des terres pour implanter de nouvelles cultures, et de supprimer d'autres plantes qui leur eussent disputé les éléments nutritifs du sol, a entraîné dans toute l'Afrique des changements radicaux du caractère de la végétation.

Peut-être le feu a-t-il été l'élément le plus puissant auquel l'homme ait fait appel pour y parvenir. Les témoignages de l'utilisation du feu par l'homme africain remontent à la partie la plus récente du Paléolithique inférieur ; ils ont permis de conclure que l'homme employait communément le feu en Afrique, voici 60 000 ans. Au départ, toutefois, il semble qu'il s'en soit servi pour sa protection, pour fabriquer des outils ; peut-être aussi à la chasse, pour incendier les herbes afin d'en déloger le gibier. Dès qu'il eut découvert la culture, il était tout naturel qu'il se servît de ce même feu pour éliminer la végétation nuisible. Cette lutte par le feu contre la végétation au profit de la culture, n'a pas manqué d'affecter diversement les herbes et les arbres. Dans la savane, et spécialement pendant la saison sèche, l'herbe brûle jusqu'au niveau du sol ; mais, enfouies dans ce sol, les racines en empêchent la destruction. Par contre, à défaut d'être protégés par d'épaisses écorces, il arrivait que les arbres meurent. S'ils ne mouraient pas, ils devenaient difformes et rabougris.

L'introduction du feu dans l'environnement naturel a donc entraîné une transformation considérable du paysage par l'homme au cours des âges. Etant donné que la fréquence des feux tue les espèces vulnérables de la forêt dense, de nouvelles conditions étaient créées, qui favorisaient l'extension progressive de la prairie. Ainsi, dans l'Afrique de l'Ouest, ce processus s'est montré suffisamment dynamique pour créer une importante zone de « savane dérivée », ou antropique, qui s'étend à partir du sud jusqu'à 6° de latitude

6. R. PORTERES, 1962, pp. 195-210, voir à ce sujet le chapitre 27 de cet ouvrage.

Nord[7]. Dans la savane proprement dite, on constate que sous l'impact des deux feux annuels le caractère de la végétation se modifie selon les caractéristiques mineures du paysage, passant de la prairie dans les plaines à une savane arborée sur des terrains plus rocheux. En fait, la préservation de ces bocages résiduels sur des terrains rocheux a conduit à penser que, sur une grande partie de la prairie actuelle, la végétation principale devait être la forêt[8].

Quoi qu'il en soit, les prairies africaines ont offert à l'homme de jadis des ressources considérables. Elles étaient non seulement plus faciles à défricher, mais aussi plus faciles à parcourir. La facilité de déplacement a été le facteur décisif pour le peuplement. L'Afrique est, par excellence, le continent des grandes migrations humaines, dont certaines sont désormais reconstituées grâce aux témoignages archéologiques, ethnologiques, linguistiques et historiques. Ces grands mouvements de population ont eu leur importance pour la rapidité de la diffusion des idées nouvelles et spécialement des outils et des techniques. Cette propagation a été parfois si rapide que les recherches tendant à identifier les lieux d'origine de telle ou telle innovation se heurtent souvent à de grandes difficultés.

La mobilité de l'homme a toujours été un facteur vital pour l'organisation des populations en entités politiques. Les savanes africaines ont donc joué un rôle bénéfique en favorisant, en Afrique, les conditions préliminaires à la naissance des Etats. Dès qu'ils furent munis de moyens de coercition, il était naturel que ces Etats cherchent à imposer leur domination à d'autres groupes disposant d'une organisation ou d'un équipement militaire inférieurs aux leurs. Quant à ces groupes, il ne leur restait, après écrasement de leur résistance, qu'à se laisser assimiler ou à se réfugier dans des réduits moins accessibles ou moins hospitaliers. En bref, le corollaire de l'apparition des Etats dans les zones de savanes a été l'éparpillement des groupes plus faibles, moins bien organisés, dans des environnements répulsifs : zones montagneuses escarpées ; déserts ; forêts épaisses.

On voit donc que les ressources végétales du continent ont joué un rôle prépondérant dans l'évolution historique de l'homme en Afrique. Elles l'ont non seulement pourvu d'abondantes réserves de fruits et de tubercules, mais elles lui ont aussi permis de créer des cultures qui, entretenues, protégées, lui ont offert des moyens de subsistance à la fois nouveaux et plus riches. L'augmentation des ressources alimentaires facilita la croissance régulière de la population africaine. Jusqu'en 1650, d'après Carr Saunders, le continent ne le cédait qu'à l'Asie en matière de population. Ses 100 millions d'habitants représentaient plus de 20 % du total mondial[9]. L'un des facteurs importants de la croissance de la population fut aussi la sécurité plus grande qu'offraient les entités socio-politiques les mieux organisées. Etant donné leur plus forte expansion dans les zones de savanes, il est aisé de comprendre pourquoi celles-ci constituent, à cette époque, les régions proportionnellement les plus

7. W.B. MORGAN and J.C. PUGH, 1969, p. 210.
8. S.R. EYRE, 1963.
9. A.M. CARR SAUNDERS, 1964. Le poids démographique de l'Afrique dans le monde est à peine de 10 % de nos jours.

peuplées du continent; proportion qui commencera à changer peu à peu, spécialement en Afrique de l'Ouest, à partir du XVIe siècle, avec la traite des esclaves, puis la colonisation étrangère.

Ressources animales et diversité culturelle

La distribution des ressources animales est étroitement liée à celle des ressources végétales. Depuis toujours, l'Afrique a été considérée comme un continent particulièrement riche en mammifères. En fait, l'on prétend que, la chauve-souris exceptée, les mammifères africains comprennent trente-huit familles.

La répartition de ces animaux sur le continent a évolué dans le temps et dans l'espace. Les vestiges fossiles indiquent que toutes ses régions ont été peuplées, à tel ou tel moment, des grandes espèces sauvages. Ainsi la région méditerranéenne de l'Afrique du Nord a abrité des animaux comme le lion et l'éléphant, dont on pense qu'un grand nombre ont été chassés par les périodes de grande sécheresse du Plèistocène. La plupart de ceux qui sont restés ont été soumis, pendant les deux derniers millénaires, à des prélèvements trop lourds; ce fut par exemple le cas pour les besoins des amphithéâtres romains. Plus près de nous, au milieu du XIXe siècle, les troupes françaises du duc d'Aumale découvraient, partout où elles passaient en Algérie, depuis les rochers abrupts du Constantinois jusqu'aux plaines d'Oranie, de grandes quantités d'animaux sauvages et, parmi eux, des lions.

Le désert même conserve encore une remarquable série de spécimens de faune sauvage: gazelles *dorcas* et *dama*, *addax*, oryx aux cornes en cimeterre, oryx *algazel*, etc. On sait que, durant les époques plus lointaines et plus humides, ces ressources étaient incomparablement plus importantes: l'hippopotame, la girafe, le buffle géant aujourd'hui disparu, de plus grandes antilopes.

Ce sont, toutefois, les savanes de l'Afrique qui constituent le véritable gîte de la majorité du gros gibier africain[10]. C'est dans ces régions de l'ouest, de l'est, du centre et du sud de l'Afrique qu'on trouve les animaux de proie tels que le lion, le léopard, le chat-tigre africain et l'hyène. C'est là qu'on trouve aussi le bubale, le topi, la gazelle, le phacochère, l'antilope rouanne, le zèbre, la girafe et l'autruche. C'est l'habitat naturel de l'éléphant, du buffle, du rhinocéros noir, de l'élan de Derby et de l'élan du Cap, du céphalophe, du kob singsing et du kob des roseaux. Au cours des siècles l'importance du territoire occupé par chacune de ces espèces a changé. Tous ces animaux ont subi de la part de l'homme de graves sévices. Dans la grande lutte pour la survie, certains ont dû faire place à d'autres espèces, au fur et à mesure que se modifiaient les conditions de l'environnement. C'est ainsi que l'absence du rhinocéros blanc entre le Zambèze et le Haut Nil blanc, par exemple,

10. François SOMMER, 1953, p. 64. Voir sur ce point le chapitre 20.

peut être attribuée à l'avantage dont les modifications du climat et de la végétation au cours du Pleistocene ont fait bénéficier le rhinocéros noir, plus agressif.

Bien que, pour la plupart, le gibier sauvage fréquente la forêt de l'Afrique tropicale, cette région est, dans l'ensemble, moins favorisée sur le plan des ressources animales. Parmi les habitants les plus remarquables de la forêt, il faut inclure le *busapig* ou cochon de brousse, le sanglier géant, le bongo, les grands singes comme le chimpanzé et le gorille ainsi que l'okapi. Ici aussi, les changements survenus dans l'environnement ont affecté l'étendue de territoires antérieurs. Les vides constatés dans les peuplements de bongos sont dus au rétrécissement de ce qui dut être un jour une forêt dense recouvrant toute l'Afrique équatoriale.

L'abondance de ces ressources animales a certainement rendu à l'homme de grands services au cours de la longue période de son existence pendant laquelle il fut, avant tout, un chasseur. Ces réserves semblaient tellement inépuisables que certaines communautés africaines en sont restées jusqu'à nos jours à ce stade de développement. Autre catégorie de ressources animales: les poissons. Eux aussi ont été « chassés » dès le Mésolithique. Non seulement les cours d'eau mais aussi les lacs d'eau douce — Rudolph, Nakuru et Edouard en Afrique orientale et centrale, Tchad en Afrique de l'Ouest — ont attiré les premiers groupes d'hommes grâce à leurs ressources en poissons[11]. Parmi les fleuves, le Nil revêt évidemment une importance singulière. On a trouvé sur ses berges les vestiges de communautés riveraines qui employaient des harpons et des hameçons en os et, en outre, chassaient et consommaient l'hippopotame et le crocodile. L'emploi d'un simple canot creusé dans un tronc d'arbre pour pêcher dans les eaux de l'intérieur est toujours en honneur d'un bout à l'autre de l'Afrique. Quelques rares communautés de pêcheurs ont construit des canots assez importants, pour se risquer à la pêche sur le littoral maritime. Partout, et jusqu'à une époque récente, une évolution technique inadéquate a empêché l'exploitation des riches ressources des océans dont le continent est entouré.

L'extraordinaire richesse et la variété de la faune terrestre a fourni une énorme réserve potentielle d'animaux domestiques. Or la domestication des animaux en Afrique s'est pratiquement limitée à l'âne, au chat, à la pintade, au mouton et au bœuf[12]. L'une des raisons de cette performance modeste, c'est que l'Afrique, pendant le Néolithique, a été surclassée par les méthodes antérieures et plus efficaces expérimentées en Asie. C'est alors que le continent s'est initié au pastoralisme. D'après Clark, « les premiers pasteurs "néolithiques" sont apparus dans le Sahara au cours du Ve millénaire avant notre ère, peut-être plus tôt. Ils conduisaient des troupeaux de bétail à cornes longues ou courtes, des chèvres et des moutons. Et ils ont continué jusqu'à ce que la dessication croissante du Sahara les en ait expulsés. »

11. Cf. PUTTON. Voir sur ce point le chapitre 20.
12. J. Desmond CLARK, 1970, p. 204.

L'art du berger ne s'était pas, pour autant, diffusé uniformément dans tous les milieux du continent. Si la plupart des communautés réussirent à contrôler bon nombre de petits troupeaux, seule une minorité parvint à domestiquer les plus grands. Parmi celles-ci, les Touareg du Sahara, les Peul de la savane ouest-africaine et les Masaï des prairies de l'Afrique de l'Est sont demeurés puissamment attachés à la vie pastorale et ont renoncé à toute tentative de combiner ce mode de vie avec celui de l'agriculture. Suivant sans relâche leurs troupeaux en quête d'eau et de pâturages, ces communautés ont pratiqué jusqu'à nos jours la vie nomade dans sa forme la plus pure. Cependant, en Afrique orientale, quelques groupes *bauti* ont réussi à associer l'élevage à la pratique agricole, à l'avantage de l'une et de l'autre.

Peut-être l'un des freins à l'essor du pastoralisme en Afrique a-t-il été la prolifération d'autres espèces zoologiques qui exercent sur le développement des ressources du continent un impact particulièrement négatif. A cet égard, il faut avant tout mentionner la mouche tsé-tsé. Cette grosse mouche très mobile est le principal mais non le seul agent de la *trypanosomiase*, infection qui provoque chez l'homme la maladie du sommeil et signifie la mort pour les animaux. On trouve aujourd'hui cette mouche dans une zone qui traverse l'Afrique entre le 14° N et le 14° S de latitude. Les seules exceptions sont les hautes terres dépassant 1 000 m, qui sont relativement froides, et les régions à herbes courtes où la saison sèche est trop chaude et trop aride pour que la mouche tsé-tsé puisse s'y reproduire.

La mouche tsé-tsé est présente en Afrique depuis les temps les plus reculés. Etant donné que des empreintes fossilisées de cet insecte ont été trouvées en Amérique du Nord dans des couches du Miocène, il semble qu'elle ait été beaucoup plus répandue dans les temps préhistoriques[13]. Il se peut que sa disparition de certaines régions africaines ou extérieures à l'Afrique soit due à une combinaison de changements climatiques, de barrières naturelles et de glaciation. Il est certain que, en Afrique même, les alternances climatiques du Pléistocène ont dû exercer une influence considérable non seulement sur la répartition des différentes espèces de tsé-tsé mais aussi sur leur taux de nocivité.

Les régions infestées par ces mouches ont constitué une barrière très efficace au développement de l'élevage. Les pasteurs doivent avoir compris assez rapidement que leurs troupeaux couraient de grands risques lors de la traversée des zones infestées. Aussi, la descente des troupeaux vers le sud à partir de l'Afrique du Nord était-elle subordonnée à l'existence de couloirs libres de mouches, tout autant qu'à ceux que créaient des communautés agricoles organisées et suffisamment denses. De ces derniers, un bon exemple est offert par la migration, il y a environ neuf siècles, de pasteurs éleveurs créant — par fusion avec d'autres peuples — la société des Tutsi et Hutu du Rwanda et du Burundi actuels.

Sans nul doute, l'histoire de l'Afrique eut été très différente si le continent avait ignoré la mouche tsé-tsé. Dès lors que celle-ci interdisait aux commu–

13. T.D.A. Cockerell 1907 ; 1909 ; 1919, pp. 301-11.

nautés agricoles organisées l'utilisation du gros bétail, on ne recourut jamais à l'emploi de ces animaux comme bêtes de trait. Jamais, non plus, on n'eut l'occasion de découvrir l'importance capitale de la roue. En l'occurrence, la liberté de mouvement qu'assurait le gros bétail à certains peuples ne manque pas de les encourager à l'agression et, éventuellement à la domination politique sur les peuples sédentaires[14].

Comme d'autres facteurs zoologiques négatifs, nous trouvons le moustique de la malaria et la sauterelle. Parmi les nombreuses espèces de moustiques capables de transmettre différentes sortes de parasites de la malaria, certains sont plus attirés que d'autres par le sang humain. Le moustique qui sévit le plus en Afrique est l'*Anopheles gambiae* qui, parce qu'il trouve également sa subsistance sur les animaux, est très difficile à éliminer, car il peut assurer sa survie même s'il est momentanément empêché de s'attaquer à l'homme. Le moustique se reproduit dans les eaux stagnantes et se multiplie au voisinage des marais et des rivières. Il prolifère surtout avec l'augmentation des pluies et les hautes températures favorisent à la fois le développement de ses larves et celui du cycle du *plasmodium* dans le moustique adulte. Par contre, les températures plus fraîches de haute altitude réduisent sa virulence. Aussi, la malaria endémique tend-elle à disparaître au-dessus de 1 000 mètres, même si sa transmission persiste au-delà de cette altitude.

On ne sait depuis combien de temps ce moustique forme partie intégrante de l'environnement humain en Afrique. Le très fort pourcentage des cellules de Golgi trouvées chez de nombreuses populations africaines semble indiquer une relation étroite et de longue durée entre ces cellules et l'évolution de la population africaine. Cette particularité est certainement due à l'impact multiséculaire de la sélection, qui a favorisé la survie de ces populations dans des conditions d'infection hyperendémique de la malaria. Dans la mesure où il menace dangereusement les chances de survie des groupes humains non adaptés, le moustique de la malaria a joué, lui aussi, un rôle important dans l'histoire du continent. Il est certain qu'il a, jusqu'au XXe siècle, effectivement découragé les Européens dans leurs tentatives d'installation sous le climat chaud et humide de l'Afrique de l'Ouest, et épargné à cette contrée les épineux problèmes interraciaux qui ont troublé l'histoire des Hautes Terres d'Afrique du Nord, de l'Est, du Centre ou du Sud, victimes d'une colonisation de peuplement.

Les sauterelles et les criquets font partie des plaies traditionnelles de l'Afrique. Ce sont de grands insectes vivant normalement solitaires ou en petits groupes. On les rencontre dans les zones de transition des végétations, en bordure du désert ou en bordure de la savane herbeuse et de la forêt. On trouve en Afrique, au sud du Sahara, le criquet rouge, le criquet migrateur africain et la sauterelle du désert. Tous les trois ont besoin de deux sortes d'habitat : un sol nu pour déposer leurs œufs et un paysage verdoyant pour s'y nourrir. Lorsque, pour différentes raisons, leur terrain d'alimentation se

14. Voir à ce sujet le rôle de la cavalerie dans la formation des Etats, surtout au nord de l'équateur.

restreint outre mesure, ils s'assemblent en énormes essaims pour envahir des zones proches ou lointaines. On retrouve dans le passé des exemples de ce genre d'invasions auxquelles l'Ancien Testament se réfère comme à l'une des *plaies* dont Moïse avait accablé l'Egypte. Depuis le XIXe siècle, les comptes rendus deviennent plus abondants. Ainsi savons-nous que l'Afrique centrale a souffert d'invasions répétées entre 1847 et 1854, 1892 et 1910, et plus récemment, entre 1930 et 1944. Pour les populations agricoles sédentaires, les déprédations causées par ces pluies de sauterelles, surtout lorsqu'elles surviennent juste avant la moisson, peuvent signifier un passage brutal de l'abondance à la famine. Lorsque dans le passé, des conditions climatiques négatives — la sécheresse par exemple — coïncidaient avec ces invasions, toutes favorisaient le déclenchement de bouleversements politiques et sociaux.

Les ressources en eau et la mobilité humaine

Il convient de ne pas sous-estimer l'importance des ressources en eau dans l'évolution de l'histoire africaine. Bien qu'on trouve dans les différents secteurs du continent des chiffres faisant état des plus fortes précipitations du monde, d'autres chiffres signalent quelques-unes des plus faibles. Les immensités du Sahara et du Kalahari sont un témoignage irrécusable de l'implacable aridité d'énormes secteurs de l'Afrique. Mais en dehors des déserts, la vaste zone des savanes ne reçoit que des précipitations tout juste suffisantes et, dans ces régions, la vie humaine dépend en grande partie des fluctuations hasardeuses des vents porteurs de pluie. Certes, si l'on pouvait recourir à d'autres sources d'eau telles que les rivières, les lacs et les nappes phréatiques, le fait ne serait pas aussi préoccupant.

Mais, dans de vastes secteurs du continent et particulièrement dans les régions relativement chaudes des basses terres, les vallées fluviales infestées d'insectes nuisibles sont, de ce fait, impropres aux établissements humains. En outre, le régime des fleuves suit de très près celui des pluies; aussi apporte-t-il peu de secours dans les périodes de précipitations insuffisantes, par exemple lorsque se prolonge la saison sèche, et que les lits des fleuves sont eux-mêmes à sec; sauf dans la vallée du Nil, la technologie traditionnelle ne possédait aucun moyen de stocker l'eau en prévision des jours sans pluie. Une technologie peu avancée signifiait également qu'on n'atteindrait pas les eaux souterraines au-delà de certaines profondeurs, même dans les zones de bassins artésiens, où les structures géologiques ont stocké de vastes réserves d'eau. Pour une bonne part, le continent est sous-tendu par un socle de roches; on n'y trouve que peu de possibilités d'emmagasiner des nappes d'eau abondantes, et les habitats humains ne peuvent guère compter que sur les précipitations annuelles.

Aussi la pénurie d'eau qui résulte des conditions de sécheresse a-t-elle toujours été l'une des caractéristiques de la vie africaine. L'histoire climatique

du Pléistocéne montre que différents secteurs du continent ont probablement dépendu d'un régime cyclique de longues périodes de précipitations plus ou moins fortes. Quoi qu'il en soit, la sécheresse représente une pression de l'environnement sur les groupes humains; elle les force à réagir. Ces réactions se traduisent presque toujours par la recherche de zones mieux arrosées afin de s'y établir de façon définitive ou transitoire De telles migrations peuvent être pacifiques; mais très souvent, selon leur organisation ou la façon dont elles sont dirigées, elles tendent à l'agressivité. L'histoire de nombreuses communautés africaines fait ressortir leurs mouvements migratoires d'un secteur à l'autre, ou bien l'incursion d'un groupe migrateur plus puissant qui a soumis et réorganisé leurs sociétés.

Partout où l'eau existe en quantité suffisante, qu'il s'agisse d'eau de pluie ou d'eau souterraine, partout où a pu se développer l'agriculture, une population organisée croît selon un processus d'évolution sociale progressive sur la route longue et difficile de la maîtrise de la nature. Les récoltes mûrissent, riches et variées, et le rythme de leur maturation en vient à dicter le rythme de la vie sociale. La saison des moissons revêt une importance cruciale. Des rites s'instituent qui viennent sanctifier un événement inexplicable au point d'être attribué à quelque puissance bienfaisante. L'ascension dans l'échelle sociale de cette population organisée dépend d'un certain nombre d'autres facteurs dont l'un — et non des moindres — est l'abondance des ressources alimentaires qui permettra une division du travail au sein de la communauté, et facilitera l'apparition de groupes spécialisés dans leurs activités. Cette possibilité ne dépend pas seulement des réserves d'eau, mais aussi de la fertilité des sols.

Les ressources du sol et l'évolution sociale des communautés

Dans une large mesure, les caractéristiques géologiques de vastes secteurs de l'Afrique ont déterminé la qualité de ses sols. Par suite de la variété des roches du socle, le caractère des sols qui se sont formés sur des éléments analogues est lui-même extrêmement varié. Mais leur fertilité est souvent médiocre. Certes, ces roches présentent généralement une réserve adéquate de la plupart des éléments minéraux nécessaires à l'alimentation des plantes, mais leur variété expose à d'importants changements sur un faible rayon géographique. Les sols formés sur des roches sédimentaires tendent à garder une meilleure uniformité sur de grandes superficies; ils n'ont, cependant, rien de commun avec les vastes étendues aussi fertiles que le Tchernozium des terres à blé de l'Ukraine ou des prairies de l'Amérique du Nord.

L'interaction entre les caractéristiques du sol et les facteurs climatiques s'est montrée tout à fait déterminante pour la fertilité de ce sol et sa capacité à subvenir, pendant longtemps, aux besoins d'une population dense. Dans les régions humides, l'illusion de fertilité produite par la poussée luxuriante

des plantes dissimule la nature fragile du sol. Dès que la végétation naturelle est défrichée, les substances organiques du sol se désintègrent rapidement sous une action bactérienne intense, stimulée par des températures généralement élevées. En peu de temps la fertilité décroît, le produit des récoltes s'amenuise et la population humaine est contrainte à la quête d'un autre territoire.

Par contre, dans les régions subhumides, la fertilité du sol est bien meilleure. Cependant, les variations périodiques de l'humidité du sol favorisent la constitution de vastes croûtes d'un minerai de fer latéritique qui sont impropres à la culture. La présence de ces croûtes entraîne la dissémination de sols modérément fertiles, dont les possibilités d'alimenter une population humaine dense sont fortement réduites. Telle est la nature des sols qu'on rencontre dans l'Afrique de l'Ouest, au nord de la forêt dense, et sur les plateaux de l'Afrique centrale, sur les rebords du bassin du Zaïre. On retrouve aussi ces mêmes surfaces, ou croûtes concrétisées, parmi les terres semi-arides soumises à des précipitations modérées ; elles sont toutefois plus disséminées. Il en résulte que les sols bruns et sablonneux de cette région sont plus fertiles et que, lorsque l'année est suffisamment pluvieuse, ils produisent des récoltes convenables. Plus au nord, le sol du désert est superficiel ; le profil en est médiocre ; les matières organiques font défaut.

L'un des caractères frappants de la géographie de l'Afrique réside dans le peu d'étendue des sols réellement fertiles et leur extrême dissémination. Ces sols comprennent les argiles profonds, dérivés du basalte et autres roches du Pléistocène ou d'époques plus récentes ; on les rencontre particulièrement dans certaines parties de l'Afrique orientale. Dans la forêt dense, ils présentent en altitude une teinte chocolat ; plus bas ils sont de couleur rouge. Tout aussi fertiles sont les sols riches, dérivés du même type de roches, que l'on trouve dans les plaines inondables de fleuves comme le Nil. Les abondantes récoltes dues à ces deux types de terrain ont favorisé la croissance d'une population humaine nombreuse et dense. Lorsque — comme dans la vallée du Nil — cette concentration a entraîné un haut degré d'organisation sociale et de contrôle de l'environnement — ce qui fut le cas au temps du Néolithique prédynastique — les conditions sont réunies pour une accélération des progrès. Celui-ci a impliqué le développement d'une civilisation urbaine, la différenciation des classes, un artisanat raffiné, une architecture monumentale, enfin l'emploi de l'écriture. C'était l'aboutissement non pas seulement de relations de plus en plus régulières avec la Mésopotamie, mais surtout des possibilités offertes à une population dense composée de groupes sociaux divers, par la prospérité d'une agriculture qui, en cette lointaine époque, n'a pas manqué d'être très impressionnante.

Des conditions analogues se sont retrouvées plus tard en divers endroits de l'Afrique. Par exemple, dans la boucle du Niger, lors de la création de l'empire du Ghana, au début de l'époque « médiévale ». Mais bien que d'autres régions offrent des sols relativement fertiles, de vastes étendues, singulièrement les plaines des hautes terres, où le lessivage sévit depuis des millions d'années, n'ont que des sols légers, manquent d'aliments adéquats pour les végétaux, et

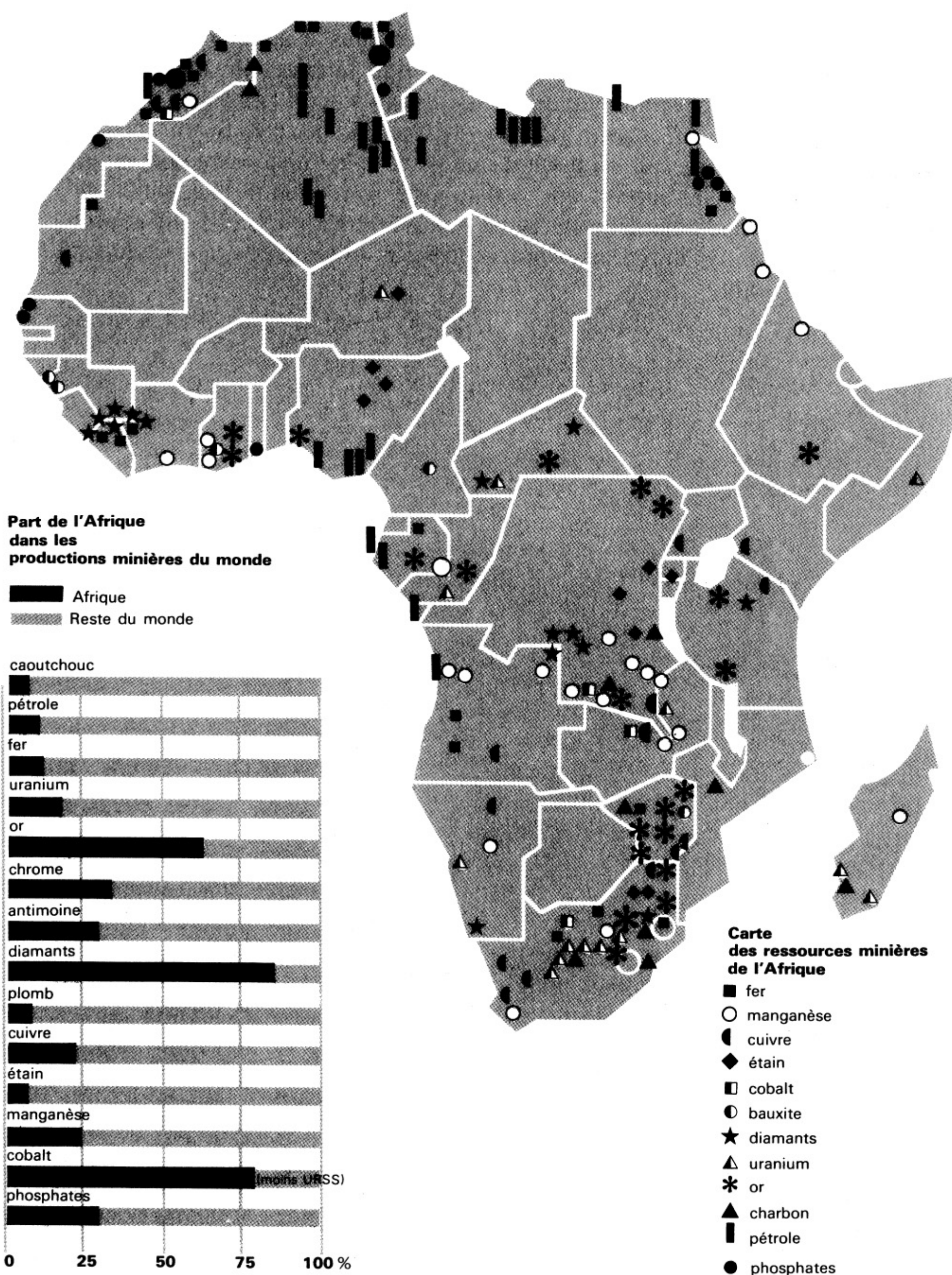
sont restés, même à notre époque, d'un médiocre intérêt pour l'agriculture. Dans ces régions, ce n'est qu'en passant d'une culture à une autre, que, depuis le Néolithique, l'homme a réussi à survivre. Ce genre d'économie représente, pour le sol, un gaspillage certain ; aussi a-t-elle interdit la formation de communautés tant soit peu denses. Le fait que la population soit aussi clairsemée sur de vastes surfaces du continent et les effets de cet éparpillement sur l'évolution sociale, doivent être considérés comme un facteur néfaste dans l'histoire de l'Afrique. Chacun sait que la fertilité de toute région dépend tout autant de ses caractéristiques propres que de l'efficacité de l'exploitation du sol. Il n'est pas moins vrai qu'en d'autres régions du monde, des sociétés parvenues aujourd'hui à un haut niveau d'évolution sociale, ont dû traverser des phases au cours desquelles leur économie a dépendu, elle aussi, de cultures accidentelles. Aussi, pour l'Afrique, l'exploitation judicieuse du sol revêt-elle une importance capitale pour l'évolution sociale. Déterminante dans le passé, elle indique la voie à suivre pour amorcer sérieusement le cycle d'un progrès décisif.

Conclusion

La géographie historique de l'Afrique — en particulier en ce qui concerne les aspects économiques — offre l'image d'un continent pour lequel la nature s'est montrée d'une extrême bienveillance. Au moins en surface. Le caractère apparent de cette magnanimité naturelle, si bien illustrée par la luxuriance fragile de la forêt tropicale, a constitué une sorte de chausse-trappe pour les peuples de ce continent. S'arrêtant aux trop grandes facilités de leur existence, des communautés ont passé à côté des impératifs déchirants de l'évolution sociale. Sans doute quelques hommes ou quelques groupes d'hommes ont-ils surgi ici ou là, qui ont tenté d'entraîner les leurs et d'aller avec eux de l'avant. Mais leurs objurgations sont restées souvent lettre morte. Sans doute, et au premier chef, au cours de la longue et implacable aventure de la traite, l'intervention étrangère a-t-elle marqué le développement général du continent de sinistres impacts. Mais le fait qu'une telle intervention ait été possible n'était-il pas un rappel sévère des risques courus par tout groupe humain qui néglige de veiller sans relâche à la constitution d'organisations sociales toujours plus cohérentes, plus étendues, plus complexes et plus fortes, en vue de faire face aux défis éventuels ?

L'histoire de l'Afrique ne nous apportera rien si elle ne met pas ce fait en pleine lumière. La géographie contemporaine de l'Afrique nous révèle un continent toujours doté, comme à l'époque de la préhistoire, d'abondantes richesses naturelles. Son passé colonial récent a, toutefois, contribué à créer une situation qui a permis l'exploitation sur une grande échelle de ces richesses, sous forme de matières premières exportées pour les besoins d'autres sociétés. En outre, l'économie moderne, à haut coefficient technologique, ne permet l'exploitation de ces richesses que si les peuples africains s'organisent

en grandes communautés intégrées constituant des bases suffisantes pour un développement réel. L'histoire de deux décennies d'indépendance politique laisse une impression ambiguë : il semble que la nécessité d'édifier de tels ensembles face aux communautés similaires qui se constituent de plus en plus sur notre planète, est encore loin d'avoir été comprise… Si elle doit porter quelque fruit, puisse cette esquisse d'une géographie historique et économique du continent africain rappeler que la nature ne détermine ni la destination d'un peuple ni sa trajectoire. Elle ne force pas ; tout au plus, elle influence. Les peuples, comme les individus, ont toujours été, et resteront, les architectes de leur propre destin.



Les ressources minières de l'Afrique. Carte tirée de « l'Afrique », coll. A. Journaux, Hatier, 1976.

CHAPITRE 15

Les méthodes interdisciplinaires utilisées dans cet ouvrage

J. Ki-Zerbo

L'interdisciplinarité

L'interdisciplinarité dans la recherche historique est un thème à la mode. Mais l'application en est rendue difficile, soit par la disparité des démarches méthodologiques particulières des disciplines concernées, soit par le poids des habitudes particularistes dans lesquelles sont enkystés les chercheurs eux-mêmes, jaloux d'une sorte de souveraineté territoriale épistémologique. La présentation même des résultats de la recherche s'en ressent, qui continue à distinguer dans la vie d'un peuple par chapitres bien séparés, la vie économique, la société, la culture, etc. Si d'aventure on envisage une approche interdisciplinaire, c'est souvent en termes de phagocytose. Dans cette guerre de préséance et d'hégémonie, l'Histoire a une position ambiguë. En effet, elle est nécessaire à toutes les disciplines, mais ne disposant pas de ce vocabulaire particulier plus ou moins ésotérique qui pour d'autres sciences tient lieu de forteresse en laquelle les spécialistes se retranchent, elle fait figure de discipline-carrefour, qui risque de payer de sa légitimité son omniprésence même.

Discipline-orchestre, l'Histoire disposait traditionnellement d'un chef d'orchestre qui était le document écrit. Mais l'Histoire de l'Afrique surtout au sud du Sahara se caractérise par la pauvreté relative des sources écrites surtout avant le XVIIe siècle et, encore plus, avant le VIIe siècle de notre ère. Or, « quand on n'a pas sa mère on tète sa grand-mère »[1], dit un

1. La lactation semble être un processus réflexe ; mais la pharmacopée africaine disposait de recettes pour l'activer.

proverbe africain. A défaut de sources écrites, l'Histoire de l'Afrique doit coaliser toutes les sources disponibles pour reconstituer le passé. Cette carence peut d'ailleurs finalement se convertir en facteur presque positif, dans la mesure où elle permet d'échapper au poids trop écrasant de l'écrit, d'où résulte parfois une dépréciation implicite des autres sources. Par ailleurs, la recherche historique et en sciences humaines en Afrique a longtemps souffert de deux maux contradictoires. D'abord la déformation historiciste qui conduit à considérer le flux du processus social comme un chapelet dont les grains sont des événements datés. D'où la hantise de reconstituer le calendrier rendant intelligible l'évolution des peuples, et l'indifférence pour tout le reste (économie, structures sociales et cultures).

D'où cette histoire linéaire, généalogique et événementielle, squelettique en somme, parce que dépourvue de la chair même de la vie. Une autre déviation encore plus vicieuse, issue peut-être en partie du préjugé de primitivisme appliqué à la réalité africaine par un évolutionnisme sommaire, analyse des structures atemporelles, en abolissant la profondeur historique sans laquelle cependant lesdites structures n'ont de signification, ni objective ni subjective. Il en va de même pour certains chercheurs remplis d'auto-suffisance pour leur discipline : ces linguistes allergiques à tout ce qui est interférence culturelle, et ces ethnologues fonctionnalistes qui récusent toute dimension historique. Par bonheur, ces murailles de Chine disciplinaires s'écroulent progressivement. « La constatation, écrit J. Desmond Clark, que archéologues, linguistes et anthropologues culturels ou ethnographes sont confrontés la plupart du temps aux mêmes problèmes, et que la meilleure façon de les résoudre est l'équipe interdisciplinaire, est l'un des facteurs les plus encourageants et les plus stimulants des études africaines aujourd'hui. »[2]

La pseudo-histoire marquée par la fascination exclusive de la chronologie, comme le mirage de l'analyse structurelle purement statique et formelle s'évanouissent peu à peu, comme en font foi les écoles qui introduisent la diachronie et le conflit dans leur méthode d'analyse, en intégrant comme Calame — Griaule et Houis, fait de culture et fait de langue, ou en abandonnant comme Balandier l'approche immobile des « sociologues », pour une approche dynamiste qui adopte le mouvement et la confrontation comme outils d'analyse. La contradiction n'est-elle pas partie intégrante de la réalité ? Ce qui est certain, c'est qu'aucune discipline ne gagne à aborder seule la réalité infiniment dense et hirsute du monde africain. Ce serait vouloir trancher le nœud gordien à coups de sabre. C'est le cas aussi des chercheurs qui comptent trouver le principe d'explication fondamentale de telle ou telle société africaine dans un seul élément : par exemple dans l'analyse structurale de la parenté ou dans le système de représentations, de croyances, de mythes

2. J. Desmond CLARK, «African prehistory: opportunities for collaboration between archaeologists, ethnographers and linguists» *in Language and history in Africa*, Frank CASS, 1970.

et de symboles considérés comme dotés d'une autonomie et d'une logique propre, indépendante par exemple des rapports de production.[3] Alors que, s'agissant de la parenté, son analyse relève, en Afrique, de systèmes moins « purs », plus complexes qu'en Australie par exemple, structures dont Lévi-Strauss admet qu'elles sont également conditionnées par des éléments (économiques et politiques) autres que le seul mécanisme des règles de parenté.

L'Histoire africaine, moins que toute autre discipline ne peut s'accommoder du ghetto. Et cela, même et surtout pour l'établissement de ce qui pourtant semble relever justement du monopole de l'Histoire : la chronologie. Souvent, la solution d'un problème de chronologie ne peut s'identifier correctement que par l'appel conjugué à quatre sources différentes : les documents écrits, l'archéologie, la linguistique et la tradition orale. L'historien, remontant la route du temps, ressemble alors à un automobiliste qui dispose pour apprécier les distances, de plusieurs instruments : le compteur de sa voiture, sa montre, les bornes kilométriques, et éventuellement le témoignage d'un autochtone. Cette connivence nécessaire est d'ailleurs un facteur favorable pour garantir que l'image du passé est restituée dans sa netteté et sa totalité qu'une seule source ne saurait rendre à elle seule parfaitement. La description de Koumbi Saleh dans le *Routier* de al-Bakrī resterait bien lacunaire si les archéologues n'avaient exhumé et expliqué des ruines encore plus éloquentes que le chroniqueur arabe. Ajoutons qu'ici encore la tradition orale n'est pas absente, puisque c'est grâce à elle que le site de Koumbi Saleh a été découvert. Dans ces conditions, peut-on parler de sources nobles et de sources vulgaires, en les classant dans une échelle discriminatoire dont les documents écrits occuperaient le faîte et la tradition orale le dernier échelon ? Il ne semble pas. La valeur d'une source n'est pas une réalité en soi ; elle est relative à l'objet particulier de la recherche entreprise. C'est ainsi que pour chaque cas concret, il y a dans le faisceau de témoignages dont on dispose, une source axiale, une source-chef-de-file qui peut différer selon le sujet. Pour la préhistoire africaine et pour les sociétés de Pygmées, par définition, les documents écrits ne constituent pas la meilleure source, puisqu'ils n'existent pas. Selon les moments et selon les régions en Afrique, la panoplie des preuves historiques est commandée par telle ou telle source axiale, les autres jouant à son égard un rôle adventice et auxiliaire. Selon qu'il s'agit d'un obscur groupement gétule ou du royaume de Jugurtha, des Kirdi du Nord-Cameroun ou des Ashanti du Ghana, des Kabyé du Nord-Togo ou de l'empire de Gao qui nous est conté par le Ta'rīkh al-Fattāsh, la source maîtresse n'est pas la même. Et ce n'est qu'à la fin de l'enquête qu'une des sources est reconnue comme maîtresse. Car c'est la source qui conditionne le résultat ; mais c'est le résultat qui justifie la source. Si cela est vrai, on peut avancer sans risque d'erreur qu'en matière d'Histoire africaine, l'interdisciplinarité, loin d'être un luxe, est une des données fondamentales de la méthode. En fait, il n'y a pas d'alternative à l'interdisciplinarité.

3. Cf. M. GRIAULE et G. DIETERLEN, 1965.

La complémentarité des sources

Les sources de l'Histoire africaine sont manifestement complémentaires, à tel point que chacune d'elles, livrée à elle-même, est souvent mutilée et ne donne du réel qu'une image floue que seule l'intervention d'autres sources peut aider à mettre au point.

L'archéologie en soi risque de n'être qu'une description aride, un constat presque funèbre, prononcé hardiment à partir de quelques échantillons. Et s'il fallait attendre uniquement d'autres fouilles pour corroborer ou infirmer les hypothèses formulées, le rythme de la découverte en serait affreusement ralenti. Replacée au contraire dans le cadre de vie qu'elle prétend exhumer et qui était multiforme, l'archéologie rend d'éminents services aux autres disciplines qui le lui rendent bien. L'explication de ses trouvailles se trouve en effet bien souvent en dehors de l'archéologie même. A Zimbabwe par exemple ce sont les mines d'or et leur défense, ainsi que la religion, qui donnent un sens à la plupart des substructures et superstructures. Ailleurs, le contenu des tombes et la position des morts dans les mausolées ne peuvent s'expliquer que par les croyances des gens et la représentation qu'ils se font de l'au-delà. En revanche, quand dans le nord du Ghana des fouilles révèlent un plan architectural conforme à ceux du Soudan sahélien, l'archéologie pose ou résout un problème intéressant d'influence culturelle.

Il en va de même pour l'art africain qui, pour éclairer l'Histoire, doit être éclairé par elle. L'art en effet, surtout l'art préhistorique, est conditionné par une multitude de facteurs, depuis la géologie jusqu'aux religions, aux mythes et aux cosmogonies, en passant par les structures socio-politiques et la volonté de puissance des rois. Dans ces conditions l'esthétique est intimement gouvernée par l'éthique, en même temps qu'elle la sert. Par ailleurs, l'art est souvent un conservatoire, un musée d'anthropologie culturelle et même physique par les rites, les scarifications, les coiffures, les costumes et les scénarios qu'il reproduit.

Mais la compréhension de l'art lui-même, en temps que technique inspirée, ne peut se faire en dehors de l'Histoire. La stylistique s'explique souvent par l'organisation sociale. Au Bénin par exemple, ce sont les mêmes artistes (égbésanewa) qui sculptent le bois et l'ivoire ; alors que ce sont d'autres qui travaillent la terre cuite et le bronze. Il est bien évident que le passage d'un matériau à l'autre explique en grande partie la facture des objets en ivoire ou en bronze ; de même que, durant la préhistoire, la coupe et les dessins extérieurs des poteries ne s'expliquent que par leur invention à partir des paniers en paille tressée. Que dire alors des masques pour la confection desquels les Africains ont déployé une imagination sans limite ! Les masques bobo par exemple, en particulier les trois principaux : kele, le masque ancêtre, kimi, au chef d'oiseau marabout, et tiébélé, au crâne de buffle, sont de véritables personnalités reconnues dans le village, et qui, non seulement témoignent

de l'Histoire, mais aussi contribuent activement à la faire[4]. Que dire des cauris mentionnés déjà par Ibn Battūta en 1352 dans la cour du Mali, et dont la destination première était monétaire, mais qui servaient aussi, par rangées artistement disposées, comme parure; et qui avaient aussi une valeur spéciale pour les engagements sociaux et les cérémonies religieuses ! L'art ici est immergé dans un complexe qui l'informe et qu'il vivifie. Entreprendre l'histoire de certaines sociétés africaines sans comprendre le langage multiple des cauris et des masques, c'est entrer dans une salle d'archives en analphabète. La « lecture » de l'évolution étudiée serait nécessairement tronquée.

Il en va de même de la tradition orale dont il est amplement traité par ailleurs. La tradition orale, c'est de l'Histoire vécue, charriée par la mémoire collective, avec tout ce que cela comporte d'aléas et de naïveté, mais aussi de fraîcheur et de sève. Dans la tradition, il y a, comme pour la langue d'Esope, le meilleur et le pire. Certes la tradition orale est souvent muette sur les facteurs économiques et structurels. Mais telle qu'elle est, elle sert déjà à détecter d'autres sources souvent plus pertinentes comme les manuscrits et les sites archéologiques. A tel point qu'il est recommandé de se livrer avant toute campagne de fouilles à la collecte des traditions locales. Elle aide aussi à corriger les erreurs d'interprétation provenant d'une approche purement extérieure. De plus elle permet de limiter le nombre d'hypothèses, de rétrécir l'éventail des options[5]. Mais en cas de versions multiples d'une même tradition, c'est une autre source, par exemple la consultation de la carte des zones intéressées par telle ou telle éclipse qui permettra de trancher. Liés à la tradition, les tambours constituent l'un des grands livres vivants de l'Afrique. Certains tambours sont des oracles, d'autres des postes d'émission, d'autres des cris de guerre qui font germer l'héroïsme, d'autres encore des chroniqueurs qui égrènent les étapes de la vie collective. Leur langage est au premier chef un message chargé d'histoire. On a distingué à ce propos l'ethnomusicologie interne ou technique et l'ethnomusicologie externe, c'est-à-dire liée au tissu social et culturel[6]. Les plus grandes épopées ou chroniques sont

4. « Le grand masque des oracles ou "esprit de Dieu" est le Go Gè, gardé par un prêtre suprême appelé Gonola. Le grand masque entre pour une grande part dans le système politique de ces sociétés, extension pratique du culte des ancêtres, fonctionnant la nuit dans le plus grand secret. Lors des sessions du Poro, le grand masque est amené à l'avance dans le bois sacré, recouvert d'un linge blanc. Le Gonola joue le rôle de chef et de prêtre, dispensateur de la vérité insufflée par les ancêtres. Go Gè est aussi un législateur puisque ses décisions sont criées dans le village et ont force de loi. » M. HOUIS in *Etudes guinéennes*, 1951; G.W. HARLEY, 1950.

5. Il va sans dire que la tradition doit être située. Dans un intéressant tableau méthodologique d'analyse des contes et légendes, quelques chercheurs ont défini en 7 colonnes les données internes au conte (sémantique — réthorique) et les données externes, dont les unes relèvent du contexte culturel et civilisationnel et les autres sont même hors de ce contexte. Cf. « Littérature orale arabo-berbère », *4e Bulletin de liaison*, 1970. Centre d'études maghrébines, musée de l'Homme, Paris.

6. « Procédant ainsi, le chercheur peut déboucher sur bien des domaines plus particuliers : les rapports de la musique et du langage; les symboles sociaux et philosophiques attachés à la musique, la relation des rythmes aux phénomènes de possession; les relations de la musique à l'environnement économique et écologique, les relations entre diverses musiques de diverses ethnies. Simha AROM, Denis CONSTANT *in* D. MARTIN, T. YANNOPOULOS, *Guide de recherches – l'Afrique noire*, Armand-Colin, Paris, 1973.

chantées souvent par des groupes sociaux organisés à cet effet et sous une forme spécifique à l'Afrique, dans le cadre d'une participation vivante. Car la musique n'est jamais reçue passivement : elle est agie par tout le groupe. C'est le lieu d'une célébration collective où la trilogie chant-danse-musique nous invite à une interprétation synthétique, dans laquelle la linguistique, l'histoire, la botanique, la psychologie sociale, la psychologie, la physiologie, la psychanalyse, la religion, etc. ont leur mot à dire. Sans aller jusqu'à attendre beaucoup de la musico-chronologie, l'étude comparative des instruments et de la substance musicale par des mesures arithmétiques traitées par l'analyse statistique peut donner des résultats probants en matière de diffusion et de développement culturels. L'univers musical africain s'éteint devant l'invasion de musiques souvent moins riches, mais portées par des systèmes économiques plus riches. Le tam-tam qui a fait l'Histoire, sera t-il bientôt lui-même un objet d'Histoire?

La linguistique, elle, est de plus en plus une compagne jeune, fidèle et féconde de l'Histoire, car la tradition est conservée sous les espèces et dans le musée vivant des langues, dont il faut posséder la science pour en extraire « la substantifique moelle ». Toute langue est une création mentale, mais aussi un phénomène social. Son vocabulaire par exemple est le reflet des réalités forgées par l'Histoire de chaque peuple. Mais réciproquement, c'est la langue, le verbe, qui fait passer dans la mentalité et les motivations des peuples un système de concepts et de normes régulatrices des conduites ; certains de ces concepts sont difficiles à rendre identiquement dans une langue reliée à un contexte global différent. Tel le concept de sanakuya (en mandé) et de rakiré (moré) traduit vaille que vaille par « parenté à plaisanterie » et qui joue un rôle historique si important dans la zone soudano-sahélienne. Tel le concept de dyatigui (en mandé) qui est loin de coïncider avec la simple idée de « logeur » ; le concept de tengsoba rendu mot à mot, mais non idée à idée, par la formule « chef de terre ». La critique linguistique est constamment sollicitée par l'historien concurremment avec d'autres sources. C'est ainsi que la chronologie et l'origine des ruines circulaires du pays lobi sont le résultat d'un concours de preuves s'éliminant et se renforçant mutuellement : rejet de l'hypothèse d'une origine portugaise fondée sur un texte de Barros, mais contredite par le tracé de la route qui serait concernée et par l'examen des revêtements de crépissage dont l'état de fraîcheur n'autorise pas un horizon temporel très reculé : appel à la dénomination wilé et birifor de ces ruines : kol na wo, c'est-à-dire « étables des vaches des étrangers » ; identification de ces étrangers en la personne des Koulango grâce à la stylistique des poteries retrouvées dans les ruines ; estimation chronologique enfin, liée aux traditions de migrations des peuples de la région. On voit ici concrètement le rôle décisif de la linguistique dans la tentative d'interprétation d'un fait historique précis[7].

Mais le phénomène linguistique qui est culturel, ne saurait sans aberration grossière être assimilé avec le tribalisme, ou le fait biologique de la race.

7. Cf. P. PARENKO et R.P. J. HERBERT, 1962.

La langue des cavaliers dagomba envahisseurs des pays du bassin de la Volta au XIVe siècle s'est peut-être perdue, remplacée qu'elle a été par la langue des femmes Kusase qu'ils ont prises localement et qui sont devenues les mères de leurs enfants, contamination linguistique qui, comme il arrive parfois, se serait exercée aux dépens de ceux qui, par ailleurs, détenaient l'impérium politique. De même l'ethno-histoire, réduite au présent ethnographique quasi inerte des fonctionnalistes, n'est pas une vraie histoire et ne saurait jouer un rôle positif dans cette conjugaison des sources où chacune d'elles constitue non pas un élément statique, mais une variable portée par le flux du processus historique. L'ethno-histoire fonctionnaliste néglige d'ailleurs trop souvent les cultures matérielles et ce mouvement général des produits en lequel Leroi-Gourhan décelait la matrice des civilisations. Le couple mercantile transsaharien, sel contre or du Soudan, remplacé quelques siècles plus tard par le couple captifs contre fusils, ne constituent-ils pas les bases les plus importantes de l'édification des royaumes et empires dans l'Ouest africain ?

Dans ces conditions, une sociologie dynamiste représente elle aussi l'un des milieux essentiels dans lequel doit s'exercer la critique historique africaine. En effet, il ne s'agit pas de transférer sans discernement les outils d'analyse d'un tissu socio-politique donné à un autre, ni dans le temps ni dans l'espace, au risque de créer plus de problèmes qu'on n'en résout. Par exemple pour la supputation des durées moyennes de règnes, on ne saurait extrapoler sans précaution, dans l'amont historique, une durée moyenne relevée dans une période contemporaine connue, puisque la stabilité ou l'instabilité politique et sociale ne sont pas nécessairement les mêmes. De la même manière, la succession collatérale (de frère à frère) privilégiée dans le royaume mossi du Yatenga, ne saurait donner des moyennes identiques à celles du royaume de Ouagadougou où la succession était de préférence en ligne directe (de père à fils). Dans le cas de Ouagadougou, la durée moyenne des règnes tendrait à être plus longue et le nombre de générations plus élevé. Encore que des facteurs religieux puissent être pris en compte aussi. Mais si nous passons aux dynasties des rois des Gan (Gan-Massa) qui étaient systématiquement élus parmi les hommes mûrs les plus jeunes, la moyenne de durée des règnes sera encore plus élevée. En d'autres termes, la détermination de l'horizon chronologique ne saurait s'opérer indépendamment de la connaissance de la sociologie politique d'un pays donné. Mais le concept même de stabilité n'est pas un « modèle » prêt-à-porter « ne varietur » pour toutes les périodes et tous les pays. La stabilité peut n'être qu'apparente ou se solder par un « prix » social assez lourd. En Ethiopie et dans le royaume de Ouagadougou, l'élimination ou la relégation des candidats malheureux et des collatéraux assuraient une certaine stabilité, mais au prix de pertes humaines sévères que l'Histoire doit prendre en compte en termes d'instabilité, pour fournir une explication pertinente de l'évolution de ces pays.

Les sciences naturelles ou exactes seront, elles aussi, mises à contribution pour cerner ou affiner l'image du passé africain, à commencer par l'ordinateur pour le traitement de certaines données chiffrées, les procédés

techniques, physiques, chimiques et biochimiques de datation, d'analyse des métaux, des plantes et denrées alimentaires, du cheptel et de son pedigree, l'épidémiologie et les catastrophes matérielles liées à la climatologie. Ce n'est pas pour rien que dans les traditions africaines, une si grande place est donnée aux famines qui servent de repères chronologiques au même titre que les guerres. Le rôle de la violence a sans doute été, dans l'évolution de l'Afrique, comparable à celui qu'elle a joué dans l'Histoire des autres continents ; mais d'une part le faible niveau technologique en a rendu l'impact absolu moins virulent, cependant que l'impact relatif s'est trouvé magnifié, puisque la plus légère avance d'un peuple sur l'autre dans ce domaine revêtait une signification plus grande. La différence d'armement n'a-t-elle pas été déterminante dans l'instauration de l'hégémonie des Assyriens en Egypte, des premiers dynastes du Ghana et de Tchaka le Zoulou ? La statistique aussi doit apporter une contribution substantielle, ne serait-ce que pour donner une consistance quantifiée à des réalités qui sans cela seraient déformées, même qualitativement, puisqu'à partir d'un certain seuil on peut parler d'un saut qualitatif dans la nature des phénomènes. Les structures de deux peuples de 10 000 et 10 millions de personnes ne peuvent pas être de même nature. Quand on parle d'invasions, d'armées africaines du XIV[e] siècle, le piège de l'anachronisme consiste à imaginer ces mobilisations à travers la grille conceptuelle du XX[e] siècle. La référence statistique, même sous forme d'estimations approximatives, contribuera à ramener les choses à une échelle grandeur nature plus conforme au déroulement réel des événements.

La polémologie africaine ne peut d'ailleurs contribuer valablement à l'Histoire africaine si on ne la lie pas avec la religion à laquelle elle est étroitement associée, car l'art de la guerre était en partie un affrontement magique. Il n'est que de voir l'habit de guerre de al-Boury N'Diaye, bardé d'amulettes, pour s'en convaincre. Et cela continuera jusqu'aux tirailleurs africains des deux guerres mondiales. Quant à l'anthropologie physique, elle peut de son côté être associée à la confection d'une histoire authentique. Les mythes racistes, comme la thèse « hamite », appuyés sur de fragiles apparences, ont longtemps infecté ce secteur de la recherche. Mais il ne pourra justement être assaini que par la méthode interdisciplinaire associant des preuves diverses pour aller au vrai. Déjà les peintures rupestres préhistoriques peuvent mettre sur la piste de certaines identifications, encore qu'il ne faille pas confondre genre de vie (tel qu'il apparaît sur la paroi d'une roche) et race.

N'oublions pas cependant que certaines déformations du squelette comme l'élongation du crâne pratiquée chez les Mangbetou, sont liées au genre de vie et à la culture. Par ailleurs, si l'analyse sérologique peut aider à balayer certaines confusions, elle dévoile cependant que même les groupes sanguins peuvent s'adapter au milieu ; ce qui dénote l'impact décisif du biotope sur la race. Celle-ci ne peut donc pas se comprendre, tant qu'elle n'est pas replacée, comme presque tout ce qui relève de l'Histoire, entre la nature et la culture, en passant par la biologie. La nature africaine a pesé lourdement sur l'Histoire. C'est pourquoi, sans verser dans un quelconque déterminisme mécanique, les

conditions géographiques ne doivent jamais être perdues de vue[8]. La spécificité des cultures et de l'évolution préhistorique de l'Afrique centrale, comme le rappelle de Bayle des Hermens, ne se comprend qu'en pensant à la présence opaque de la forêt, laquelle nous rappelle l'influence de l'espace sur le temps[9]. Comment parler des premiers habitants de la vallée du Nil sans recourir à la géomorphologie et à la paléoclimatologie[10] ?

Comment ?

Ainsi donc, multiples sont les associations et conjugaisons de disciplines qui s'imposent à l'historien de l'Afrique. Mais comment organiser cette bataille rangée et concertée de disciplines si hétérogènes dans la conquête commune du visage ancien de l'Afrique ? On peut concevoir une association des efforts extrêmement lâche, consistant seulement à se fixer quelques intentions communes, à laisser chacun cheminer selon la problématique de sa discipline propre, et à se retrouver sur la ligne d'arrivée pour une confrontation des résultats. Cette stratégie ne semble pas satisfaisante ; car elle laisse subsister tous les handicaps de chaque discipline particulière, sans tirer parti sinon de toutes les vertus de chacune, du moins du surcroît de lumière qui jaillit de l'association intime de leurs démarches. A l'interdisciplinarité par juxtaposition, il faut préférer une interdisciplinarité par greffe des approches et des disciplines. La stratégie globale de la recherche mais aussi les étapes tactiques doivent être fixées en commun. Après avoir défini de concert les interrogations essentielles dans leur apparition originelle, il y a lieu de répartir par groupes celles qui appellent l'intervention de telle ou telle discipline. A des échéances fixées ou encore à la demande d'une des instances engagées dans la recherche, des mises au point ou des mises en commun doivent se faire, sortes de briefings qui reposent les problèmes en termes renouvelés par la progression de la démarche commune. Le cas échéant, des nœuds ou goulots d'étranglement détectés par les mises au point feront l'objet de programmes d'urgence et de concentration intensive des efforts. Cette association permanente, cette recherche coopérative, doit disposer d'un maître d'œuvre pour l'ensemble de l'ouvrage ou du programme. Mais elle peut aussi se désigner d'avance des chefs de files différents pour les différents moments de l'investigation, selon que telle phase exige le leadership plutôt d'un linguiste, telle autre celui d'un sociologue, etc. Une telle stratégie interdisciplinaire a des chances de provoquer un enrichisse-

8. « La nature propose et l'homme dispose », a écrit VIDAL DE LA BLACHE ; mais comme le suggère P. TEILHARD DE CHARDIN « L'Histoire, vue de haut n'est-elle pas le chapitre le plus récent de l'histoire naturelle ? »
9. Voir H. LEFEBVRE, 1974, livre vigoureux où l'auteur traite d'une théorie unitaire de l'espace (physique, mental, social).
10. La reconstitution de la diète qui donne certaines indications sur la démographie ainsi que sur la durée d'occupation d'un site, peut être dérivée de tests chimiques sur le calcium, le phosphate, les pollens, les protéines. Des efforts sont déployés par les palynologues pour constituer une banque de pollens africains.

ment mutuel réel de l'approche de chaque discipline, et un affinage de son mordant sur le sujet commun de la recherche. Elle permet d'exclure au plus tôt la progression aveugle dans des impasses, d'ouvrir le maximum de voies fécondes et de raccourcis accélérateurs. Une telle recherche collégiale qui amènerait des historiens, des anthropologues culturels, des spécialistes de l'art, des botanistes à descendre sur les sites avec les archéologues, se présente comme un imposant chalut qui récolte en extension et en profondeur la substance de la réalité historique globale. Cela suppose que les Instituts d'études africaines qui existent déjà en grand nombre, puissent adapter leurs structures à ce genre d'action. Cela suppose surtout qu'un nouvel état d'esprit s'instaure au niveau des chercheurs eux-mêmes.

En effet, quel est le but de l'entreprise ? C'est de restituer aux Africains une vue et une conscience de leur passé qui ne peut pas être une photocopie de la vie passée, mais qui doit, un peu comme dans la caverne de Platon, reproduire en projection les scènes qui naguère furent réelles dans l'amont du temps. Or la vie est essentiellement intégration et cohérence, adhésion de forces diverses à un projet commun. La mort est par définition désagrégation, in-cohérence. La vie individuelle ou collective n'est ni unilinéaire ni unidimensionnelle ; c'est un tissu dense et compact. Il arrive que le roman historique tente et réussisse (dans des conditions plus faciles assurément) ce projet rarement réalisé par les historiens : la résurrection du passé. Des professeurs d'histoire, d'économie, de sociologie, etc. pourraient trouver matière à étude conjointe dans ces fresques vivantes que sont *les Raisins de la colère* de Steinbeck, *la Condition humaine* de Malraux ou le *Tchaka* de Th. Mofolo.

Sans verser dans le roman, il faut viser à des restitutions de cette densité, car en l'occurrence la vie réelle fut encore plus palpitante que le roman. La réalité dépasse la fiction. Tout mouvement historique relève à la fois de tous les aspects de la réalité sociale. Et la reconstitution historique qui ne tiendrait pas compte de tous ces aspects serait en fait, sinon une anti-histoire, du moins une autre histoire : un aperçu partial parce que partiel. On peut bien sûr se concentrer sur un point précis du tableau historique pour en faire un gros plan, mais à condition de ne pas oublier qu'il est situé dans le tableau, sans lequel il ne peut, même en tant que point, être entièrement compris. Cette remarque vaut encore plus pour l'ensemble du tableau. Les faits historiques majeurs, comme l'expansion mandé dans l'Ouest africain sont issus d'un rendez-vous, d'un concours de forces : la technologie, l'équipement matériel, le commerce, les vertus de la langue, la pertinence de l'organisation politique, l'élan du sentiment religieux, etc. Essayer comme on le fait souvent de privilégier abusivement *la* cause motrice avant de tenter de rendre dans leur foisonnement vital l'intervention de toutes les causes, c'est ériger un édifice conceptuel au lieu de tenter de rééditer le passé par l'esprit. Cette saisie globale de l'Histoire poly-sources est encore plus impérative pour des sociétés où justement la vie est plus intégrée, moins dichotomique que dans les pays où est déjà consommée la fission en classes antagonistes. On a distingué, peut-être un peu facilement, en Afrique les sociétés à Etat et les sociétés sans Etat, en définissant évidemment ce dernier terme selon les normes de sa propre expé-

rience collective[11] On oublie peut-être que, même dans un empire comme le Mali, le manque de routes carrossables et d'administration bureaucratique et aussi l'option délibérée des dirigeants pour la décentralisation commandée par les faits, tout cela entraînait comme conséquence que la vie réelle de la majorité de la population se déroulait hors de « l'Etat », dans des villages dotés de leur autonomie millénaire et qui n'étaient liés au centre, ni par la matérialité d'un lien féodal concrétisé par un fief, ni par la réalité physique des autoroutes ou des voies ferrées, ni par la matérialité des feuilles d'impôt et des arrêtés ministériels ou préfectoraux. Ignorer cela, c'est se condamner à l'approche rudimentaire consistant en chapelets de rois et de princes dont nous ne connaissons parfois qu'un ou deux hauts faits dans un règne de 15 à 20 ans, et que nous érigeons en jalons péremptoires de la vie réelle des peuples. La vie des peuples africains dans leur immense majorité était celle de sociétés totales sinon totalitaires, dans lesquelles tout se tenait, depuis la facture des outils jusqu'aux rites agraires, en passant par le cérémonial de l'amour et de la mort. A cet égard, la société régie par « l'animisme » n'est pas moins intégrée que celle qui est gouvernée par l'islam. A bien des égards ce n'était pas une société laïque. Et la traiter comme telle, c'est évacuer une part importante de la réalité. En somme, dans ces pays, la centralisation existe aussi ; mais ce n'est pas celle de l'Etat moderne,[12] laquelle est presque la rançon et l'antidote de la division forcenée du travail social. L' initiation par exemple, chez les Sénoufo (Poro), les Lobi (Dyoro), les Diula, jouait souvent un rôle focal autour duquel toute la vie de la collectivité est organisée. De même, de véritables fédérations de villages sont bâties autour d'un autel ou d'un culte commun, comme en pays Samo (Haute-Volta) et dans le pays Ibo.

Par ailleurs, les pays africains où les forces productives sont demeurées à un niveau très bas, bénéficient par contre d'un grouillement culturel presque envahissant. Alors que la dépendance de la nature était presque totale, tout habit était parure. Le moindre outil ou ustensile était envahi par l'art. Et il n'est pas jusqu'aux scarifications corporelles, en creux ou en relief, qui en même temps ne proclament une identité ethnique et ne manifestent une intention esthétique. De même, pour la monnaie de fer (guinzé) utilisée par les Loma (Toma), les Kissi, les Konianké, Mendé, Kouranko de la Guinée, du Sierra Leone, et du Libéria. Monnaie, protecteurs des demeures et des champs, gîtes de l'esprit d'un défunt et des ancêtres, les guinzé étaient sans doute tout cela en même temps et ne sauraient sans erreur être réduits à une seule de leurs dimensions. De telles sociétés totales appellent manifestement une Histoire intégrale qui soit à leur image. C'est pourquoi la meilleure façon d'en rendre compte est le travail interdisciplinaire. Tel est le cas de l'ouvrage conjugué de D. Tait, anthropologue et de J. Fage, historien, pour les Konkomba. Telle est l'approche synthétique utilisée par J. Berque pour appréhender l'histoire

11. Voir à ce propos MAQUET J.J., 1961. L'auteur fait intervenir tour à tour l'analyse économique, sociologique et politique pour tenter de définir un « modèle » applicable à la société soga.
12. L'épisode, conté par Ibn Baṭṭūṭa, du peuple du Bouré auquel après une tentative malheureuse d'assimilation, l'empereur du Mali finit par reconnaître son autonomie culturelle, le prouve nettement.

sociale d'un village égyptien[13]. Dans ces conditions aussi, la méthode globale nécessitera une approche prenant en compte tous les facteurs externes, aussi bien que les éléments domestiques. Elles nécessite que soient transcendées les frontières de l'Afrique pour intégrer les apports asiatiques, européens, indonésiens, américains, à la personnalité historique africaine. Non point bien sûr, sous la forme d'un diffusionnisme sommaire. Car, même quand il y a intervention extérieure, celle-ci est orientée par les forces intérieures déjà en action. La maxime des scholastiques le rappelle : « quidquid recipitur, ad modum recipientis recipitur » (Tout ce qui est reçu, l'est à la mesure et selon la forme du récipient). C'est ainsi que le riz asiatique a été domestiqué là où existait déjà l'oryza africain autochtone, de même, le manioc là où existait l'igname. La culture africaine est un complexe raffiné de facteurs. Mais elle ne saurait se réduire à la somme numérique de ces facteurs puisque ceux-ci n'y sont pas additionnés ou rangés comme des articles d'épicerie. La culture africaine est ce tout qui assume et transcende qualitativement les éléments constituants. Et l'idéal de l'Histoire africaine, c'est de s'appuyer sur tous ces éléments pour donner une idée de la culture elle-même dans son développement dynamique. Qu'est-ce à dire, sinon que la méthode inter-disciplinaire devrait déboucher à la limite sur un projet trans-disciplinaire.

13. J. BERQUE, 1957.

CHAPITRE 16

Le cadre chronologique des phases pluviales et glaciaires de l'Afrique

Partie I

Rushdi Said

Notre propos est de présenter ici un exposé général de certaines des modifications physiques du continent africain durant le Pléistocène et l'Holocène ancien ou récent. Pendant cette période d'environ deux millions d'années, les climats et les environnements de la terre subirent des variations considérables. La série d'événements climatiques capitaux survenue au cours de cette époque a, à quatre reprises, soumis les latitudes septentrionales à l'extension et au retrait de couvertures glaciaires (glaciations de Günz, Mindel, Riss et Würm dans les Alpes). Des vallées et des terrasses fluviatiles se formèrent; les côtes actuelles s'établirent, et la faune et la flore subirent des modifications importantes. Les formes protohumaines avaient divergé à partir du tronc ancestral des primates au début de l'Holocène, et les plus anciens outils identifiables se rencontrent dans les horizons du Pléistocène supérieur. Dans une large mesure, le développement de la culture, à partir de l'apparition de l'homme en tant que mammifère utilisateur d'outils, semble avoir été profondément influencé par les facteurs écologiques qui ont caractérisé les stades successifs du Pléistocène.

L'idée suivant laquelle, à plusieurs époques du Pléistocène, les glaciers étaient beaucoup plus étendus qu'ils ne le sont actuellement, est devenue en Europe une notion bien établie, et il est rapidement apparu évident que ces épisodes européens d'aggravation climatique n'étaient pas seulement de caractère local. Les travaux effectués sur le continent africain, par exemple, ont montré que, pendant l'Holocène, celui-ci a subi des variations climatiques de grande envergure qui — bien qu'il n'ait pas encore été possible de

déterminer de manière formelle leur corrélation avec les événements qui se sont produits au Nord de la planète — leur sont liées, dans une grande mesure, d'une manière qui reste à déchiffrer.

Au cours de la dernière décennie, les perspectives d'établissement d'une chronologie du Cénozoïque récent et du Pléistocène se sont considérablement améliorées. Les programmes de forage en mer profonde ont fourni des informations extrêmement précieuses sur une séquence sédimentologique plus ou moins continue qui retrace les événements de la dernière partie de l'histoire de la terre. Les études multidisciplinaires détaillées des carottes recueillies au cours de ces programmes, les progrès de la géophysique et, plus particulièrement, des études du paléomagnétisme, ainsi que le perfectionnement des techniques de mesures radiométriques, ont contribué à l'élaboration d'une chronologie assez satisfaisante de cette période. Beaucoup reste à faire dans ce domaine car il n'a pas encore été possible d'établir une corrélation définitive entre les événements des différentes aires. Cependant, la chronologie de la partie la plus récente de l'histoire de la terre est l'une des mieux établies, même si les spécialistes ne sont pas d'accord sur la délimitation du Pléistocène en raison de la grande confusion que provoque le classement des stratotypes classiques du Pliocène et du Pléistocène dans la séquence établie à partir des fonds marins. Nous indiquons ci-dessous la classification qui sera utilisée dans le présent chapitre. La chronologie géomagnétique des 5 000 000 dernières années montre que le champ magnétique terrestre a été alternativement « normal » et « renversé ». Ces différentes époques ont été interrompues par des « événements » mineurs marqués par une inversion. Ces époques sont les suivantes, en allant de la plus récente à la plus ancienne : Brunhes (–0,69 million d'années), Matuyama (–0,69-2,43 millions d'années), Gauss (–2,43-3,32 millions d'années) et Gilbert (–3,32-5,4 millions d'années). L'intervalle magnétique Gilbert-Gauss a été caractérisé par une importante détérioration climatique qui peut se constater dans de nombreuses régions du globe (voir à ce sujet Hays *et al.*, 1969). Cet épisode froid correspond au début de la glaciation du Nebraska (telle qu'elle est attestée dans le golfe du Mexique), à l'apparition des dépôts glaciaires dans l'Atlantique Nord, et à la faune continentale du Villafranchien moyen. Suivant certains auteurs pour lesquels le début de la première détérioration climatique constitue la limite entre le Pléistocène et le Pliocène, cet épisode marque le début du Pléistocène. Cependant, l'adoption de cette délimitation serait en désaccord avec la recommandation du congrès de 1955 de l'International Association for Quaternary Research (INQUEA), car elle impliquerait que les ensembles fauniques de la coupe classique de Castellarquato devraient être exclus du Pliocène. Il est préférable de placer la frontière à –1,85 million d'années, ce qui correspond à la base du Calabrien et à l'événement magnétique d'Olduvai de l'époque Matuyama. Des travaux récents ont montré que ce fut une période de réchauffement plutôt que de refroidissement. Sous les latitudes tempérées, les premières grandes glaciations du Pléistocène se produisirent vers –500 000 à l'intervalle Brunhes-Matuyama. Cette glaciation peut correspondre à la glaciation alpine de Günz. Le Pléistocène peut, par conséquent,

être sommairement divisé en deux parties, dont la plus récente constitue la période glaciaire et dont la plus ancienne constitue un Pléistocène préglaciaire. La glaciation alpine de Riss se situe vers 120000-130000 BP, et la glaciation de Würm a commencé à 80000 BP. Cette dernière est peut-être celle qui a été la mieux datée et étudiée. Elle a duré jusqu'à l'Holocène qui a été situé vers 10000 BP.

Comme indiqué plus haut, nous nous efforçons dans ce chapitre de passer en revue les modifications les plus marquantes subies par le continent africain en réponse aux variations climatiques du Pléistocène. Un continent de la taille de l'Afrique comprend plusieurs environnements distincts, dont chacun a répondu d'une manière et à des degrés différents aux grandes modifications paléoclimatiques du Pléistocène. Nous aborderons donc l'examen de ces changements en nous plaçant dans le cadre des principales régions climatiques actuelles de ce continent, qui peuvent être classées en deux catégories: les zones équatoriales et subéquatoriales et les zones tropicales et subtropicales.

Zones équatoriales et subéquatoriales

La zone équatoriale couvre actuellement le bassin du Congo dans l'ouest de l'Afrique, caractérisé par des vents peu variables, de faibles différences saisonnières de la température et de l'hygrométrie, et des tornades ou orages fréquents. Cette zone est recouverte de nos jours par des forêts typiques. La zone subéquatoriale couvre la plus grande partie du milieu de l'Afrique. Elle est caractérisée par la présence de masses d'air de type équatorial en été, et de masses d'air de type tropical en hiver. L'hiver est sec et à peine plus frais que l'été. La plus grande partie de cette zone comprend des régions dont l'humidité abondante entretient une végétation de savane tropicale. Les franges méridionales et septentrionales ont aujourd'hui, cependant, une végétation de steppe tropicale.

Les fluctuations de la pluviosité de ces zones au cours du Pléistocène permettent de diviser cette époque en une succession de pluviaux et d'interpluviaux. Les pluviaux connus sous le nom de Kaguérien, Kamasien, Kanjerien et Gamblien sont considérés comme les correspondants des quatre grandes glaciations de l'hémisphère Nord, mais cette corrélation reste à prouver. Il a été distingué dans l'Holocène deux subpluviaux appelés Makalien et Nakurien.

Les pluviaux se traduisent par un empilement plus considérable des sédiments lacustres ou un relèvement des lignes de rivage laissées dans plusieurs bassins fermés par l'extension des lacs existants. Les interpluviaux sont caractérisés par un accroissement de l'activité éolienne au cours duquel les sables éoliens ont été déposés ou redistribués très au sud de la limite méridionale actuelle des dunes mouvantes, et qui correspond à des modifications radicales de la végétation. Dans ces zones, plusieurs sommets volcaniques présentent des traits glaciaires à des altitudes inférieures à la limite actuelle des neiges éternelles, qui indiquent l'existence d'un climat plus froid à certains moments du passé. Nous donnons dans les paragraphes

qui suivent des exemples de ces modifications intervenues en Afrique équatoriale et subéquatoriale.

Bassins lacustres de l'Afrique de l'Est

L'Afrique de l'Est, en particulier dans ses bassins lacustres, constitue une zone typique de ces pluviaux et interpluviaux proposés pour décrire l'évolution de l'Afrique subéquatoriale. Les lacs de l'Afrique de l'Est sont situés dans le système des fossés d'effondrement africain. Ceux qui remplissent les fonds de la branche orientale ne possèdent pas d'exutoires, à l'exception du lac Victoria, et se trouvent dans des climats beaucoup plus secs. Par contre, les principaux lacs de la branche occidentale sont remplis jusqu'à leur niveau de débordement.

Il apparaît dès l'abord évident que les témoignages de niveaux lacustres plus hauts dans une zone de grande activité sismique comme l'Afrique de l'Est doivent suggérer des hypothèses mais ne permettent pas de tirer des conclusions. Dans cette région extrêmement instable, il est nécessaire d'envisager la possibilité de déplacements tectoniques des lignes de rivage, de modification des niveaux de débordement des lacs et de basculement des bassins lacustres. Pour cette raison, le concept de pluviaux du Pléistocène ancien au moyen a été abandonné (Cooke-1958, Flint-1959, Zeuner-1950). Les études récentes des bassins lacustres de l'Afrique de l'Est ont limité l'utilisation de ce témoignage climato-stratigraphique au pluvial Gamblien qui comporte en certains endroits des sédiments n'ayant pas subi de déformation tectonique.

Des témoignages géologiques très nombreux prouvent cependant, de manière indiscutable, que les limites des principales forêts équatoriales ont varié considérablement dans le passé. Les grandes forêts des bassins de drainage de l'ouest ont été un facteur important de conditionnement de la vie de l'homme tout au long de la période pour laquelle nous disposons de témoignages archéologiques. Le site fameux de la gorge d'Olduvai au nord de la Tanzanie comprend à sa base une faune vertébrée magnifiquement préservée qui est indiscutablement du Pléistocène ancien. Les corrélations climatiques indiquent une période de pluviosité particulièrement importante (Kaguérien ou Olduvai I). Au-dessus se trouvent deux formations qui indiquent respectivement un intervalle plus sec suivi par une pluviosité relativement importante. Il existe dans ce site particulier une séquence stratigraphique qui contient la série évolutive la plus complète du biface, depuis les formes primitives les plus anciennes jusqu'aux plus importantes variantes spécialisées de ce type d'outil du Paléolithique inférieur, tel que nous le connaissons en Europe et en Asie occidentale.

Les témoignages du pluvial Gamblien sont constitués surtout par les plages soulevées et les dépôts de fossiles lacustres de trois lacs autrefois contigus situés au nord-ouest de Nairobi (Nakuru, Elmenteita et Naivasha). Naivasha possède un niveau de plage soulevée légèrement antérieur au Paléolithique supérieur qui indique que le lac avait une profondeur maximum de 200 m et

se déversait probablement à travers une ligne de faîte voisine. La faible étendue du bassin versant du lac et la profondeur actuelle des lacs qui n'excède pas 10 m permettent de considérer cette extension ancienne du lac comme une indication de l'existence de climats plus humides dans le passé.

Dans un abri sous roche qui domine les lacs actuels de Nakura et Elmenteita, Leakey a découvert dans la Gamble Cave un site bien stratifié comportant une véritable industrie systématique de lames. Le dépôt situé à l'étage le plus bas est décrit comme un amas de galets de plage lacustre étalé sur le plancher rocheux de l'abri à une hauteur d'environ 200 m au-dessus du niveau actuel du lac. Les dépôts qui contiennent les outils se trouvent peu confortablement situés par-dessus cet amas, et consistent en un dépôt meuble de « cendre, poussière, os et obsidienne ». La faune associée est indiscutablement de type moderne. D'après Leakey, les dépôts à outils appartiennent à la fin d'une période de grande pluviosité (qu'il appelle Gamblien d'après le site en question). Cette période pluviale est la première qui suit celle des derniers niveaux d'Olduvai, porteurs d'outils acheuléens et de restes d'une faune éteinte très caractéristique.

L'étude classique de Nilsson (1931, 1940) sur les bassins lacustres d'Afrique de l'Est est l'un des meilleurs documents sur les fluctuations de leurs niveaux dans le passé. Cet auteur décrit les lignes de rivage soulevées du lac Tana (niveau de la surface : 1830 m), source du Nil Bleu, et note cinq lignes de rivage principales jusqu'à + 125 m, avec un niveau moins distinct à + 148 m. Nilsson montre également que quatre lacs de la Rift Valley (Zwai, Abyata, Langana et Shela) étaient reliés entre eux et se sont pendant un certain temps déversés dans la rivière Awash.

Les données paléoclimatologiques relatives au lac Victoria montrent qu'il a été bas et endoréique pendant une période de durée indéterminée antérieure à 14500 BP, époque à laquelle régnait une végétation de savane herbeuse. Le lac commença à monter vers 12000 BP. C'est alors qu'une végétation forestière commença à apparaître d'abord autour des confins septentrionaux du lac. Mais il est possible que le niveau de celui-ci soit tombé à 12 m au-dessous du niveau actuel pendant une courte période autour de 10000 BP. Entre 9500 BP et 6500 BP le lac Victoria était entièrement rempli, et entouré de forêt sempervirente. Le niveau du lac a, en partie, été influencé par l'incision de son exutoire, mais les bas niveaux précédents, ainsi que la séquence palynologique, sont certainement indépendants de ce facteur.

Butzer *et al.* (1972) ont effectué une étude détaillée des bassins lacustres d'Afrique de l'Est et donnent des datations par le radiocarbone de certains sédiments des anciennes plages. Les événements et les dates du Quaternaire récent des lacs Rodolphe, Nakura, Naivasha et Magadi coïncident dans une large mesure. Le lac Rodolphe, dont la surface est actuellement de 7500 km^2 est le plus grand lac endoréique d'Afrique. Situé dans une zone de subsidence à l'est du Rift, il est principalement alimenté par la rivière Omo qui prend sa source dans les hautes terres de l'ouest de l'Ethiopie. Les travaux de Butzer montrent que le littoral, les lits deltaïques et fluviatiles associés à ce lac étaient à un niveau supérieur d'environ 60 m au niveau actuel vers 130000 BP, et encore 60-70 mètres plus haut

vers 13000 BP. Entre cette dernière période et 9500 BP le lac devint plus réduit qu'aujourd'hui et le climat se fit plus aride. A partir de cette dernière date, le lac monta à nouveau et son niveau varia entre 60 et 80 m au-dessus du niveau actuel jusqu'à 7500 BP, date à partir de laquelle le lac Rodolphe se rétrécit. Il y eut ensuite des niveaux plus élevés vers 6000 BP et, à partir de 3000 BP, le lac tomba à ses dimensions actuelles.

Les témoignages en provenance des autres lacs d'Afrique de l'Est étudiés par Butzer *et al.* montrent une histoire similaire pour le Quaternaire récent.

Les bassins du Tchad et du Sudd

Le bassin du Tchad mérite une attention particulière en raison de sa situation à la limite sud du Sahara et de la grande surface de la mer intérieure qui remplit la totalité du bassin au Pléistocène. Le lac Tchad actuel est un vestige de cette ancienne mer intérieure (cf. Monod-1963 et Butzer-1964). Les eaux du bassin proviennent des savanes d'Afrique centrale.

Le lac actuel est à une altitude de 280 m, et sa surface oscille entre 10000 et 25000 km^2, sa profondeur moyenne variant entre 3 et 7 m, avec un maximum de 11 m. Le lac est séparé de deux grandes dépressions, le Bodélé et le Djourab, par une ligne de partage des eaux peu élevée, coupée par la vallée sèche du Bahr el-Ghazal. La plus basse des lignes de rivage du lac Tchad actuel, à 4-6 m, permettrait aux eaux de déborder dans la dépression de Bodélé distante de 500 km. A son niveau le plus haut de 322 m, l'ancêtre Pléistocène du Tchad a formé des lignes de rivage clairement visibles à 40 et 50 m, correspondant à une surface de 400000 km^2. Il existe également des traces plus discontinues de lignes de rivage intermédiaires. Grove et Pullan (1963) montrent que les importantes pertes par évaporation du lac actuel sont largement compensées par le débit du Logone et du Chari venant du sud. Ces auteurs estiment que l'évaporation du lac Pléistocène devait être six fois plus importante, si bien qu'il devait recevoir annuellement une quantité d'eau égale à un tiers du débit annuel du Congo.

Butzer (1964) déclare avec raison que l'ancienne mer du Tchad représente, par conséquent, un excellent témoignage en faveur d'une plus grande humidité des latitudes tropicales subhumides. Malheureusement, il n'a pas été possible d'établir la corrélation des lignes de rivage des différentes parties du bassin. La couche de terrains du Pléistocène de 600 m d'épaisseur qui se trouve sous certaines parties du bassin montre la complexité et la longue histoire de ce bassin intérieur. Pour le Nigéria, Grove et Pullan (1963) suggèrent qu'après une période où le niveau du lac était supérieur de 52 m au niveau actuel au Pléistocène ancien, le climat se dessécha avec des formations dunaires importantes sur l'emplacement antérieur du lac. L'établissement d'un nouveau réseau hydrographique à une date ultérieure fut suivi par une autre période humide marquée par une élévation du niveau du lac d'au moins 12 m à l'Holocène. Il peut donc être affirmé que deux mouvements positifs, mal analysés, du lac semblent s'être produits avant 21000 BP; ils furent suivis par un long intervalle de dessèchement et d'activité éolienne

jusque peu avant 12000 BP, époque à laquelle le lac commença à s'étendre de nouveau. Le lac atteignit vers 10000 BP un niveau maximum avec des débordements au moins intermittents. Cette période de hautes eaux dura jusque vers 4000 BP.

L'histoire de cette mer intérieure au Pléistocène ancien et à l'Holocène semble donc coïncider à quelques détails près avec celle des bassins d'Afrique de l'Est.

Le lac Sudd au Soudan méridional représente, suivant l'auteur du présent chapitre, une autre grande mer intérieure qui eut probablement une histoire analogue à celle du bassin du Tchad. Le Sudd est un lac mort qui est censé avoir couvert la région du bassin supérieur du Nil, et s'être étendu au-delà jusqu'au Nil Blanc, à des parties du Nil Bleu et au Bahr el-Ghasal. L'idée de l'existence de cet ancien lac est venue des ingénieurs du génie rural travaillant en Egypte (Lombardini, Garstin et Willcocks) et a été élaborée par Lawson (1927) et Ball (1939). Tous furent impressionnés par le nivellement des plaines du Soudan central et méridional et notèrent qu'une petite élévation du niveau des Nils inonderait des surfaces considérables. Ball a estimé que le lac Sudd a occupé une superficie de 230000 km^2 (la région limitée par la courbe des 400 m, altitude de Shambe). Cette région est couverte par la formation de Um Ruwaba qui a été récemment cartographiée et est constituée par une longue série de dépôts fluviatiles, deltaïques et lacustres. Son point culminant dépasse 500 m, ce qui est de loin supérieur au niveau le plus bas d'écoulement de la crête de Sabaluka au nord de Khartoum (434 m), qui est supposée avoir constitué la limite septentrionale du lac. Comme il a été souligné par Said (MS), cette crête est située sur une des principales lignes de failles qui bordent le sud du massif nubien, siège d'une grande activité sismique. Cette altitude, pour cette raison et d'autres encore, relatives à l'incision de la gorge de Sabaluka par une érosion ultérieure, ne peut pas être considérée comme représentant la hauteur de la crête pendant le remplissage du lac. Une autre complication est introduite, en période de crues, par l'effet de barrage des eaux du Nil Bleu se précipitant dans le Nil Blanc. Bien que l'histoire du lac Sudd ne soit pas connue de manière détaillée, son extension est attestée à l'évidence par la plage qui, à 382 m, entoure de vastes régions du Nil Blanc. Comme le bassin du Tchad, il semble avoir été très étendu entre 12000 BP et 8000 BP. Il devait avoir au nord une largeur de 50 km (Williams, 1966). Le lac, ensuite, s'est rétréci et vers 6000 BP la pluviosité annelle était tombée à environ 600 mm près de Khartoum, et le niveau du Nil Blanc était tombé entre 0,5 et 1 m au-dessus du niveau moyen actuel des hautes eaux.

Phénomènes glaciaires

L'ancienne glaciation de l'Afrique est étroitement liée aux glaciers actuels qui, à leur tour, dépendent principalement de la répartition des très grandes altitudes. Avec la seule exception des montagnes de l'Atlas, tous les sommets possédant des glaciers se trouvent en Afrique de l'Est à quelques degrés de l'équateur… Les altitudes vont de près de 3900 m à 6100 m. Flint (1947, 1959) résume les données significatives relatives à ces régions

et indique que les chutes de neige qui alimentaient ces glaciers étaient probablement produites par la précipitation orographique de l'humidité des masses d'air maritime se déplaçant vers l'est en provenance de l'Atlantique Sud et, à un moindre degré, se déplaçant vers l'ouest en provenance de l'océan Indien.

L'altitude du mont Kenya (lat. 0°10´ S; long 37°18´ E) est de 5158 m et la limite actuelle des neiges éternelles se trouve à 5100 m; il est estimé qu'au Pléistocène la limite des neiges éternelles descendait au maximum à 900 m (Flint, 1959). Le mont Kilimandjaro en Tanzanie (lat. 3°05' S; long. 37°22´ E) a une altitude de 5 897 m et semble se trouver actuellement juste au-dessous de la limite climatique des neiges éternelles; la limite la plus basse au Pléistocène était supérieure à 1300 m (Flint, 1959). Le mont Elgon, en Ouganda (lat. 1°08´ N; long. 34°33´ E) a une altitude de 4315 m et se trouve maintenant bien au-dessous de la limite climatique des neiges éternelles. Il possédait des glaciers au Pléistocène. Le mont Ruwnzori (lat. 0°24´ N; long. 29°54´ E) a une altitude de 5119 m et la limite actuelle des neiges éternelles se trouve à 4750 m sur le versant ouest (Zaïre) et à 4575 m sur le versant est (Ouganda). Les glaciers du Pléistocène descendaient à 2900 m sur le versant ouest et à environ 2000 m sur le versant est.

Les hautes terres d'Ethiopie ne possèdent pas de glaciers, mais les monts Semien 13°14´ N; long. 28°25´ E) semblent en avoir possédé au Pléistocène. Nilsson (1940) établit l'existence de deux anciennes glaciations sur certains sommets de ce massif (altitude 4500 m environ) avec des limites climatiques des neiges éternelles à 3600-4 100 m et 4200 m. Un retrait glaciaire associé avec le Pléistocène récent correspond à une limite des neiges éternelles à 4000 m. Nilsson (1940) décrit également une glaciation du Pléistocène récent au mont Kaka (lat. 7°50´ N; long. 39°24´ E) avec une limite des neiges éternelles à 3700 m. Les autres sommets volcaniques d'Ethiopie qui se trouvent maintenant bien en-dessous de la limite des neiges éternelles présentent également des indices de glaciations: mont Guna (lat. 11°43´ N; long. 38°17´ E); Amba Farit (lat. 10°53´ N; long. 38°50´ E) et mont Chillale (lat. 7°50´ N; long. 39°10´ E).

Il existe des témoignages convaincants de glaciation à au moins deux reprises dans les zones équatoriales et subéquatoriales de l'Afrique, et d'un climat beaucoup plus froid pendant la période correspondant à la glaciation de Würm. En plus des traits d'origine glaciaire constatés sur certains sommets de cette zone, il a été découvert en Ethiopie des traces de solifluxion et de modifications des sols dues à l'action du gel (4200/9300 m). D'après Budel (1958), la limite inférieure des phénomènes de solifluxion atteignait 2700 m pendant la période de Würm. Des dépôts fluvio-glaciaires ont également été notés dans de nombreuses régions d'Afrique équatoriale. Les dépôts du mont Ruwenzori ont été étudiés par de Heinzelin (1963) et se sont avérés parallèles aux terrasses gambliennes de la rivière Semliki. Le Semliki, qui relie les lacs Edouard et Albert, à la frontière du Zaïre et de l'Ouganda, possède des lits épais de galets, de graviers, de sable et de terre rouge alluvionnés ensemble avec les dépôts colluviaux. De Heinzelin montre que les terrasses

sangoennes-lupembiennes sont contemporaines des dépôts fluvio-glaciaires du mont Ruwenzori.

Zone tropicale et zone subtropicale

La zone tropicale actuelle a un régime de vents dominants d'est et des variations saisonnières de température marquées. La partie occidentale de cette zone, qui se trouve sur la côte atlantique, a des alizés stables, une température relativement fraîche, une humidité atmosphérique importante et pratiquement aucune pluie. Le reste de cette zone couvre les grands déserts du nord et du sud du continent. Ces régions sont arides et chaudes avec une variation diurne importante de la température et un maximum absolu de température. La zone subtropicale couvre les extrémités nord et sud du continent et se caractérise par des masses d'air tropical en été et des masses d'air de type tempéré en hiver. La température et la pluviosité saisonnières varient considérablement. Les régions possédant un climat méditerranéen ont un temps clair et calme en été et des hivers pluvieux.

Le Sahara

Le Sahara est peut-être l'élément le plus marquant de cette zone. S'étendant sur plus de 5500 kilomètres de la mer Rouge à l'Atlantique avec une largeur moyenne du nord au sud de plus de 1700 kilomètres, il couvre près d'un quart de la surface totale du continent africain. Sur l'ensemble de cette région, la pluviosité, inégalement répartie, est par endroits supérieure à 100 mm par an, et en moyenne très inférieure. Il n'y existe par conséquent aucun cours d'eau permanent, à l'exeption du Nil dont les eaux proviennent de sources situées bien à l'extérieur du Sahara. Les nappes éphémères et permanentes résultant de l'écoulement de surface sont sans conséquence pour la vie humaine à l'époque actuelle, à la différence des sources et puits alimentés par les eaux souterraines.

Le Sahara est constitué par un socle rigide de roches précambriennes recouvertes de sédiments allant du Paléozoïque au Cénozoïque, qui restèrent stables pendant la plus grande partie du Phanérozoïque. C'est seulement dans la chaîne de l'Atlas, du golfe de Gabès au Maroc, et dans les collines de la mer Rouge à l'est du Nil, que se produisit une certaine activité de déformation et de plissement. Une activité analogue peut être notée en Cyrénaïque et dans le sous-sol de la région côtière d'Afrique du Nord. Ces secousses appartiennent au système alpin d'orogénèse du Cénozoïque récent et du Quaternaire. La chaîne de la mer Rouge en revanche, est associée avec les mouvements tectoniques et l'extension du grand Rift africain.

La zone de relief la plus étendue est celle du massif de l'Atlas, qui possède la pluviosité la plus importante. Des reliefs peu importants existent en Cyrénaïque et dans les massifs du Hoggar et du Tibesti du Sahara central. Ces deux derniers massifs constituent deux régions de topographie montagneuse

reliées par la selle basse du Tummo. Cette région a une altitude moyenne de 2000 m avec des sommets de 3000 m. La plupart des sommets sont constitués par des roches volcaniques qui se sont formées pendant une période prolongée d'éruption qui s'étendit bien avant dans le Pléistocène. Des zones moins étendues de roches volcaniques se rencontrent dans les massifs de l'Aïr, au sud-ouest du Hoggar, l'Uwaynat qui se dresse de manière abrupte à mi-chemin du Tibesti et du Nil, le mont Ater, etc. Actuellement, ces massifs ont un effet insignifiant sur le climat; mais il existe de nombreux témoignages géologiques d'une bien moins grande aridité du Sahara pendant plusieurs épisodes du Pléistocène.

Le plus grand facteur d'érosion dans le désert, maintenant comme au cours de toutes les périodes d'aridité, est l'érosion éolienne qui est responsable de la formation de la grande pénéplaine saharienne. Les sables grossiers transportés par le vent s'accumulent en étendues appelées *erg* ou *reg*, tandis que les matériaux plus fins sont transportés en altitude dans l'atmosphère où ils restent en suspension partielle prolongée. La surface rocheuse dénudée qui est le résultat de cette érosion du désert est appelée *Hammada*. Ces surfaces présentent des bassins et des dépressions, qui vont de petits bassins étroits à d'énormes dépressions dont la profondeur atteint par endroits 134 m au-dessous du niveau de la mer (dépression de Qattara). Ces dépressions, pendant les phases pluviales, furent le théâtre d'alluvionnement et, lorsqu'elles furent abaissées au niveau des eaux souterraines, il y apparut des sources et une activité de sédimentation lacustre. Les grandes dépressions se situent surtout en bordure des escarpements mais sont rarement entourées de tous côtés par ceux-ci. Elles ont certainement été formées par érosion éolienne car elles forment des bassins intérieurs sans écoulement.

Les opinions diffèrent sur l'histoire géologique du Sahara. Certains auteurs soutiennent qu'il a été un désert pendant toute la période du Phanérozoïque, et que les périodes humides représentent des fluctuations anormales dans l'histoire d'une aridité continue. D'autres soutiennent que la désertification est un phénomène récent correspondant au système présent de répartition des masses d'air.

L'existence autrefois dans le désert de climats plus humides est attestée par des indices irréfutables, qui vont du système de répartition de la faune à des particularités sédimentaires qui ne peuvent être expliquées que par l'hypothèse d'un ancien climat plus humide. Certains animaux indigènes d'Afrique sont connus d'après le désert et ils n'y auraient pas survécu sans l'existence de ponts de végétation ou de masses d'eau. Des spécimens de crocodiles d'Afrique centrale ont été découverts dans des trous d'eau à l'intérieur de ravins profonds des massifs du Hoggar et du Tibesti; le « mudfish » africain a été trouvé dans le nord jusque dans l'oasis de Biskra dans le sud de la Tunisie. Les caractéristiques du système de drainage du désert indiquent l'existence antérieure d'une pluviosité plus importante. A l'ouest du Hoggar, une vaste plaine s'étend jusqu'à quelques centaines de kilomètres de l'Atlantique, en pente douce à partir de la dépression d'El Juf. Il est clair que cela constituait autrefois le bassin d'évaporation d'un système hydrographique étendu. Les lignes de

drainage qui descendent vers le sud à partir des pentes méridionales de l'Atlas, parmi lesquelles le ouadi Saoura a été suivi sur plus de 500 km, sont significatives. Nous avons là une vallée qui, dans le passé, charriait assez d'eau pour évacuer les sables éoliens qui obstruent actuellement son cours moyen.

A partir des collines de la mer Rouge, certains ouadis s'étendent sur 300 km et drainent des surfaces voisines de 50000 km². L'un d'eux, ouadi Jharit, qui débouche dans la plaine de Kom Ombo au nord d'Assouan, est bordé de lits minces de limons à grain fin sur une épaisseur de plus de 100 m, qui doivent certainement avoir été déposés par une rivière permanente à grand débit.

Les principaux travaux sur les divisions climato-stratigraphiques sont passés en revue par Monod (1963). Il cite les ouvrages de Alimen, Chavaillon et Margat (1959) sur le classique bassin de Saoura pour lequel sont proposées les divisions suivantes, en allant de la plus ancienne à la plus récente :

— Pluvial Villafranchien (= Aïdien) : sable, gravier, conglomérats de couleur rose rouge reposant sur des roches plus anciennes.
— Post-Villafranchien aride : brèches d'éboulis, loess sableux, etc., surmonté par un paléosol brun rouge. Des galets aménagés grossièrement travaillés ont été signalés dans un site en Algérie.
— Premier pluvial Mazzérien (Q/a) : conglomérats et sables.
— Post-Mazzérien aride : dépôts d'argile sableuse, sables éoliens, éboulis.
— Second pluvial Taourirtien (ou Ougartien I) (Q/b) : conglomérats, culture à galets aménagés très évoluée de l'Acheuléen moyen (?).
— Post-Taourirtien aride : érosion.
— Troisième pluvial (ou Ougartien II) : galets de couleurs variées et sables ou paléosol rouge brun.
— Post-Taourirtien aride : érosion.
— Quatrième pluvial Saourien (Q^1) : sables gris vert, matériaux détritiques, sols fossiles noirs — Atérien.
— Pluvial post-Saourien : croûte de grès — Néolithique.
— Phase humide guirienne (Q^{2a}) : Néolithique.

Suivant Arambourg (1962), les quatre principaux pluviaux : Mazzérien, Ougartien I, Ougartien II et Saourien du nord du Sahara pourraient correspondre aux pluviaux d'Afrique de l'Est : Kaguérien (Olduvai I), Kamasien, Kanjérien et Gamblien. Le Guirien du nord-ouest de l'Afrique pourrait correspondre aux phases humides post-Gambliennes.

Le Nil

Le Nil a attiré l'attention des spécialistes depuis longtemps et la littérature traitant de ses divers aspects est énorme. La préhistoire et l'évolution géologique de ce fleuve ont fait récemment l'objet d'études intensives par Wendorf (1968), Butzer et Hansen (1968), de Heinzelin (1968), Wendorf et Schild (MS), Giegengak (1968) et Said. Les notes qui suivent sont le résultat d'une étude de ce dernier, fondée sur la cartographie, sur le terrain des

dépôts fluviatiles et des sédiments associés, et l'examen d'un grand nombre de forages profonds ou superficiels effectués pour la recherche d'eau et de pétrole. Il est possible de considérer que le Nil est passé par cinq épisodes principaux depuis l'incision de son cours au Miocène supérieur. Chacun de ces épisodes a été caractérisé par un fleuve qui tirait la plus grande partie de son alimentation de sources extérieures à l'Egypte. Vers la fin des quatre premiers épisodes (le dernier est en cours), le cours d'eau semble avoir diminué ou avoir entièrement cessé de s'écouler en Egypte. Ces grandes phases de récession furent accompagnées par des modifications physiques, climatiques et hydrologiques importantes. Lors de la première récession, la mer semble s'être avancée dans les terres en formant un golfe qui occupait la vallée creusée jusqu'au sud d'Assouan. Pendant la seconde récession, qui commença avec le Pléistocène aride et se poursuivit pendant plus de 1100000 ans, un climat hyperaride s'établit sur l'Egypte qui fut transformée en un véritable désert. Pendant cet épisode l'activité éolienne fut importante, les grandes dépressions du désert commencèrent à se former, et le tapis végétal qui avait couvert l'Egypte pendant presque tout le Pliocène fut détruit. Il existe des témoignages d'une phase pluviale relativement brève au début de cette période. Ce pluvial donna naissance à des torrents éphémères s'alimentant entièrement en Egypte. Les cinq cours d'eau qui occupèrent la vallée du Nil depuis son creusement au Miocène ancien sont appelées : Eonil (Tmu), Paléonil (Tplu), Protonil (Q_1), Prénil (Q_2) et Néonil (Q_3).

Les variations climatiques ainsi enregistrées en Egypte peuvent être résumées par le tableau suivant, en allant de la plus ancienne à la plus récente :

Pluvial Pliocène

(Tplu) 3,32 à 1,85 million d'années BP.

Les sédiments du Paléonil sont principalement des sédiments élastiques à grain fin en lits minces et des argiles, dans le sous-sol de la vallée et en affleurements le long des ouadis. Les sources du Paléonil étaient en Egypte, de même qu'en Afrique équatoriale et subéquatoriale. Couverture végétale importante, désintégration chimique intense et écoulement réduit. Répartition des pluies probablement régulière sur l'ensemble de l'année.

Phase hyperaride du Pléistocène récent

(Intervalle Tplu/Q_1) 1,85 à 0,70 million d'années BP.

L'Egypte devient un désert. Une activité sismique est à signaler dans la vallée du Nil. L'action éolienne atteint son maximum. Cette phase est interrompue par un bref pluvial (Armant) avec formation de lits de gravier alternant avec des lits de sable granoclassé ou de marne incorporés dans une matrice jaune rouge et surmontés d'une brèche rouge cimentée. Aucun outil n'a été trouvé dans ces dépôts.

Pluvial Edfon

(Q_1) 700000 à 600000 BP.

C'est le retour des conditions climatiques du Paléonil ; le Protonil avec des sources identiques à celles de son prédécesseur, entrant en Egypte et

taillant son lit suivant un cours parallèle à celui du Nil moderne et situé à l'ouest de celui-ci. Des sédiments sous forme de lits de gravier de quartz et de quartzite sont incorporés dans une matrice de sel rouge brique. Ces sédiments proviennent d'un terrain profondément désintégré et très lessivé. Dans le désert les sédiments comparables des conglomérats des ouadis sont connus sous la forme de canaux inversés. Des outils roulés de tradition chelléenne sont signalés dans ces dépôts.

Phase aride du Prénil

(Q_2) ? 600000 à 125000 BP.

Une nouvelle rivière entre en Egypte, alimentée par des eaux des hautes terres d'Ethiopie. La composition minérale des sédiments du Prénil montre la présence du minéral augite (caractéristique des sédiments du Nil moderne en provenance des hautes terres d'Ethiopie) ainsi que la présence abondante du minéral épidote, qui distingue ces dépôts de ceux du Néonil suivant et du Nil moderne. On signale un pluvial mineur au cours des phases initiales de cet intervalle.

Pluvial Abbassia

125000 à 80000 BP.

Le Prénil cesse de s'écouler en Egypte, les sources du fleuve étant coupées par la surrection du massif nubien. Ce pluvial est caractérisé par des graviers polygéniques en provenance des collines de la mer Rouge dont la surface était profondément désintégrée mais peu lessivée. Ces graviers contiennent en abondance un outillage de l'Acheuléen récent.

Phase aride Abbassia/Makhadma

80000 à ?40000 BP.

Erosion.

Subpluvial Makhadma

?–40000 à – 27000.

Erosion en nappe, outils de tradition sangoénne-lupembienne sur plusieurs pentes du lit érodé du Prénil. Dans le désert, se rencontrent partout des outils de tradition moustérienne et plus tard atérienne.

Phase aride du Néonil

(Q_3) – 27000 à maintenant.

Un cours d'eau (Néonil) avec des sources et un régime similaires à ceux du Nil moderne entre en Egypte. Le Néonil est passé par des phases récessionnelles formant des maxima subpluviaux: subpluvial Deir el-Fakhuri (15000 à 12000 BP), subpluvial Dishna (10000 à 9200 BP) et Néolithique (7000 à 6000 ? BP).

On peut donc affirmer que les sédiments de la vallée du Nil ne sont pas très différents de ceux du Sahara. Il est possible, en réalité, de généraliser et d'indiquer que le pluvial Armant d'Egypte peut correspondre au pluvial « Villafranchien » du nord-ouest du Sahara, l'Edfon au Mazzérien, l'Abbassia,

à l'Ougartien, le Makhadma au Saourien et le Deir el-Fakhouri, le Dishna et le Néolithique au Guirien.

Il convient de noter, en conclusion, que les pluviaux africains doivent avoir pour origine des variations climatiques mondiales qui, en théorie, devraient correspondre aux glaciations d'Europe et d'Amérique du Nord. Si ce fait n'a pas été prouvé, il est possible d'avancer que, en général, l'Ougartien (du nord-ouest de l'Afrique), l'Abbassia (du nord-est de l'Afrique) et le Kanjérien (Olduvai IV) d'Afrique de l'Est peuvent être mis en corrélation avec la glaciation alpine de Riss. Des études supplémentaires, en particulier dans le domaine des mesures paléomagnétiques et radiométriques, sont nécessaires, avant qu'il soit possible de donner des conclusions précises.

Le cadre chronologique des phases pluviales et glaciaires de l'Afrique

Partie II

H. Faure

L'histoire des derniers millions d'années de notre globe a été marquée par des alternances répétées de profondes modifications de climat. Le phénomène le plus marquant, bien connu depuis plus d'un siècle, est certainement l'extraordinaire avancée et le recul des glaciers des hautes latitudes et altitudes. Ce phénomène traduit des refroidissements importants ayant une profonde influence sur l'environnement et la vie des hominidés. En Afrique, la manifestation la plus spectaculaire des variations climatiques quaternaires est marquée par l'extension des domaines lacustres dans les zones actuellement arides et le développement de grandes étendues dunaires en direction de régions qui connaissent maintenant un climat plus humide.

Depuis une dizaine d'années, la chronologie de ces événements climatiques a considérablement progressé grâce, pour les trente mille dernières années, à l'utilisation méthodique des mesures radiochronologiques au carbone 14. Pour les derniers millions d'années, la chronologie des inversions magnétiques, appuyée sur des mesures radiométriques par la méthode argon-potassium Ar/K. autorise des corrélations à distance avec les autres régions où ces méthodes sont également utilisées, et notamment avec le domaine océanique.

Avant que ces méthodes de corrélations chronologiques aient été employées, la stratigraphie du Quaternaire était principalement appuyée sur la succession des événements climatiques, considérée comme un cadre chronologique. Les corrélations de régions à régions étaient faites en parallélisant les époques successives de climats semblables. Ainsi on avait

proposé assez arbitrairement une correspondance entre les périodes glaciaires européennes et les phases pluviales africaines. Cette vision connaissait des oppositions proposées par plusieurs auteurs (Tricart-1956, Balout-1952, etc.).

La réponse apportée à cette question de corrélation se révèle beaucoup plus complexe dans la réalité et commence seulement à être entrevue grâce à une meilleure connaissance des mécanismes de la climatologie globale d'une part et à la chronologie climatique détaillée des derniers milliers d'années, d'autre part.

Magnétostratigraphie et chronologie radiométrique:

En plus des remarques faites plus haut par Rushdi Said, il faut noter qu'une confusion fréquente a été faite entre les unités lithostratigraphiques, biostratigraphiques et chronostratigraphiques, si bien que le manque de rigueur dans les définitions entraîne une nomenclature souvent difficilement utilisable dans un cadre chronologique qui s'affine.

Par ailleurs certains éléments du champ magnétique comme l'inclinaison ou l'intensité semblent en relation très étroite avec des éléments du climat (fig. 1 et fig. 2).

Glaciations quaternaires et chronologie

Durant le Quaternaire, il est probable qu'au moins une douzaine de refroidissements importants ont été enregistrés dans les dépôts continus accumulés au fond des océans (voir fig. 2). Environ huit seulement ont été reconnus dans les dépôts continentaux de l'Europe du Nord. Les terrasses fluviatiles et les dépôts glaciaires de la région alpine sont eux rattachés à quatre (ou six) glaciations classiques: Günz, Mindel, Riss, Würm (et Donau, Biber) pouvant comprendre chacune un nombre de « stades ».

Le caractère discontinu des témoins continentaux rend ainsi difficiles et souvent illusoires les corrélations entre les périodes glaciaires de régions éloignées lorsqu'elles ne sont pas situées avec certitude par rapport à une échelle magnétochronologique ou radiométrique. En effet, la chronologie classique des glaciations alpines n'est pas située avec précision dans le temps. Les termes Günz, Mindel, Riss, Würm, Biber ont été utilisés dans des régions variées pour des formations non synchrones. Ainsi la chronologie (Ar/K.) des roches volcaniques intercalées dans les terrasses du Rhin attribuerait aux formations appelées « Mindel I et II » un âge 0,3 et 0,26 M.A., et aux terrasses dénommées « Günz I et II » un âge de 0,420-0,34 M.A. Mais le même terme de « Günz » est parfois appliqué à la période froide qui précède le Cromérien et, qui aurait donc un âge de 0, 9 à 1,3 M.A. coïncidant avec la période froide précédant l'événement de Jaramillo dans les carottes sous marines. Dans cette dernière interprétation, le « Donau », période froide précédente, devrait comprendre l'événement de Gilsa, et être l'équivalent de l'Eburonien.

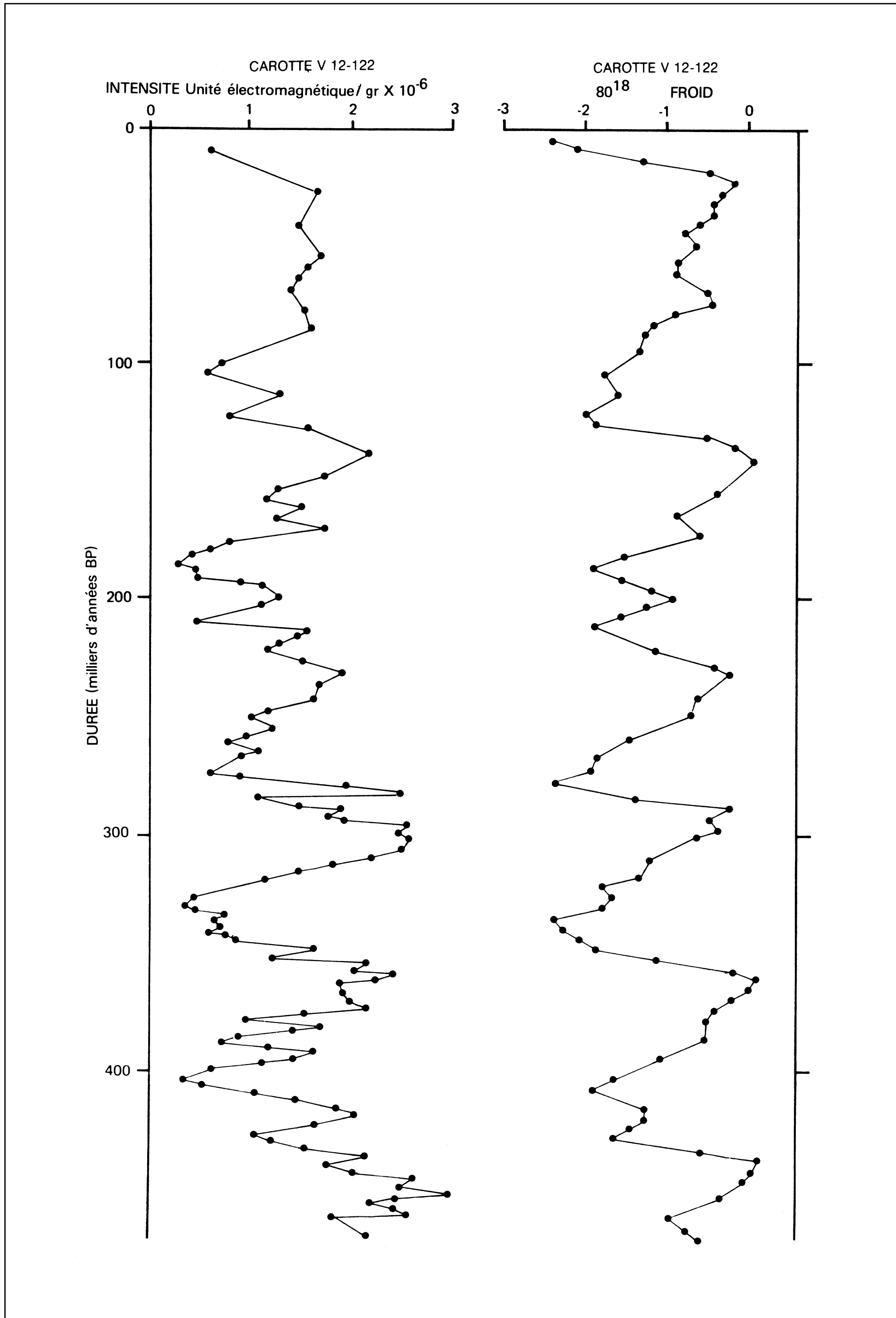


Fig. 1 : Courbes montrant les analogies entre les rapports isotopiques de l'oxygène (ou les variations de températures) et l'intensité du champ magnétique terrestre, dans une carotte sous-marine, pour les 450000 dernières années. D'après WOLLIN, ERICSON *et* WOLLIN *(1974).*

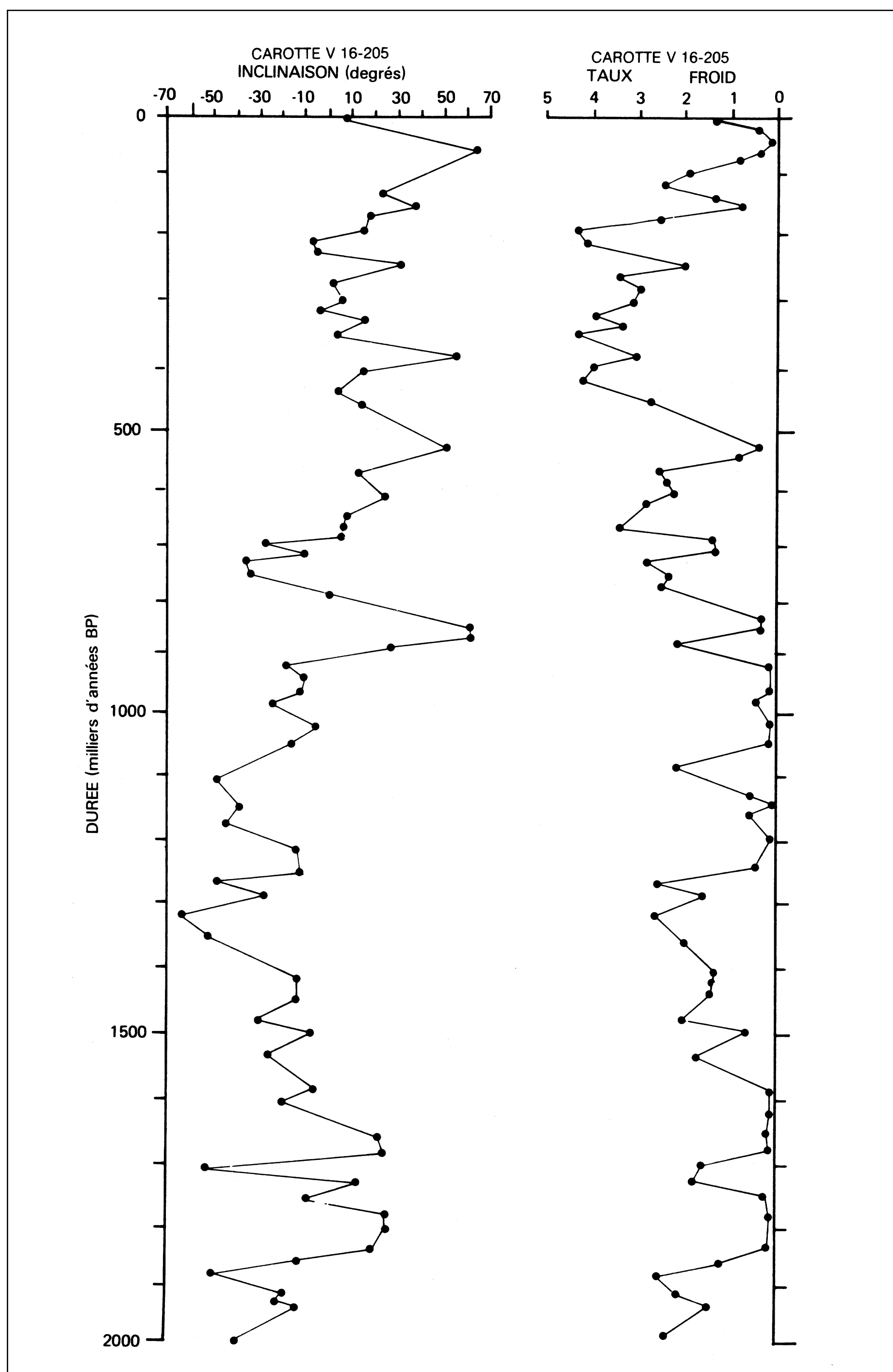


Fig. 2 : Courbes montrant les analogies entre les températures indiquées par les microfaunes et l'inclinaison magnétique, pour les deux derniers millions d'années. D'aprè WOLLIN *et al. (1974).*

On comprend, sur cet exemple, le danger qu'il y a à étendre, d'une région à une autre, une chronologie fondée sur une succession climatique continentale: en remontant dans le temps, suivant le nombre d'événements froids repérés et suivant la nomenclature qui leur est arbitrairement attribuée, les divergences rendent incertaine la corrélation des témoins de glaciations alpines avec les refroidissements successifs mesurés dans les carottes océaniques.

Un enregistrement complet et continu de tous les phénomènes climatiques d'une part, et des repères magnétostratigraphiques et radiométriques d'autre part, est indispensable pour caler, même approximativement, une échelle stratigraphique et permettre une comparaison valable entre deux régions.

L'inversion magnétique Matuyama-Brunhes (0,69 M.A.) a été repérée dans l'étage Cromérien défini par la palynologie, et l'événement de Gilsa (1,79 M.A.) dans l'Eburonien (Van Montfrans, 1971).

Transgressions quaternaires et chronologie

Chaque glaciation provoque une régression glacio-eustatique de la mer qui peut être de l'ordre d'une centaine de mètres. Les transgressions marines provoquées par la fusion des glaces permettent donc dans les zones littorales de relier la chronologie climatostratigraphique à la chronologie des cyles marins.

Dans les régions où les formations marines sont coralliennes (Barbades, Bermudes, Nouvelle-Guinée, mer Rouge), la datation par les méthodes du déséquilibre de l'uranium appliquées à l'aragonite des coraux a permis de préciser l'âge des transgressions marines des derniers interglaciaires (200000, 120000, 105000, 85000 ans B.P. environ). Avec la marge d'erreur physique des différentes méthodes radiochronologiques, on constate que ces hauts niveaux marins correspondent assez bien avec les phases de températures plus élevées indiquées par les microfaunes marines, les pollens et par les isotopes de l'oxygène.

Mécanisme de la climatologie globale

Le climat ne constitue pas un moyen de corrélation chronologique simple. La complexité des facteurs en jeu, à un instant donné (ou à une époque d'une durée de quelques siècles ou de quelques millénaires), interdit d'utiliser les données non suffisamment bien datées comme critère stratigraphique ou chronologique.

Les faits qui conduisent à ces constatations sont de deux ordres:

— La connaissance de l'évolution climatique globale à l'échelle de quelques décennies (ou de quelques siècles, en tenant compte de données historiques) prouve la grande complexité du problème à l'échelle du globe. Il faut connaître l'évolution de tous les facteurs: «constante» solaire, circulation océanique,

situation des fronts polaires, répartition des températures, pluies (non seulement leur moyenne, mais aussi leur variabilité).
— La connaissance, grâce aux mesures radiométriques, des variations de certains facteurs climatiques depuis environ 25 000 ans (fin du Pléistocène et Holocène), nous montre d'une part la rapidité de changements importants pour lesquels de bons documents existent et, d'autre part, la complexité des corrélations à l'échelle du globe. L'échelle des temps prise en considération prend alors un rôle majeur.

Le « *système climatique* », tel qu'il est défini par la National Academy of Sciences, Washington (1975), est constitué par les propriétés et les processus qui sont responsables du climat et de ses variations (propriétés thermiques : température de l'air, de l'eau, de la glace, des terres ; propriétés cinématiques : du vent, des courants océaniques, des déplacements de la glace, etc. ; propriétés aqueuses : humidité de l'air, nuages, eau libre ou souterraine, glace, etc. ; propriétés statiques, telles la pression, la densité de l'atmosphère et des océans, la salinité, etc., ainsi que les limites géométriques et les constantes du système). Toutes les variables du système sont interconnectées par les processus physiques qui s'y produisent : précipitation, évaporation, radiation, transfert, convection, turbulence.

Les composants physiques du système climatique sont : l'atmosphère, l'hydrosphère, la cryosphère, la lithosphère et la biosphère. Les processus physiques responsables du climat peuvent être exprimés quantitativement par les équations dynamiques du mouvement, l'équation de l'énergie thermodynamique et l'équation de continuité de masse et d'eau.

Les variations climatiques seront d'autant plus complexes que des intéractions nombreuses peuvent exister entre les éléments du système climatique. Les causes des changements climatiques sont donc nombreuses et variées, en particulier en fonction de l'échelle de temps à laquelle on s'adresse et des mécanismes d'interactions (« feed back »). Le rôle des océans est important dans les changements climatiques à travers les processus à l'interface air-eau, qui gouvernent les échanges de chaleur, d'humidité et d'énergie.

Ces considérations préliminaires prouvent que l'étape de la climatostratigraphie du Quaternaire a été une approximation nécessaire, mais fait place progressivement à la recherche de la compréhension des mécanismes pour des situations bien déterminées à différentes échelles de temps. Pour cette raison, nous examinerons plusieurs exemples de résultats récents portant sur l'Actuel, puis sur l'Holocène, le Pléistocène et le Plio-pléistocène.

Climatologie actuelle et récente en Afrique

En Afrique, le rythme annuel de l'alternance d'une saison sèche et d'une saison humide dans la zone intertropicale est liée au déplacement de la zone de convergence intertropicale (CIT).

Comme J. Maley (1973) et L. Dorize (1974) l'ont récemment résumé, la C.I.T. représente le lieu d'affrontement de la « mousson » (air humide originaire des régions équatoriales ou alizé maritime de l'hémisphère austral) et de l'« harmattan » (air sec saharien). La C.I.T. orientée approximativement W-E se déplace du S. au N. pendant le printemps et les deux premiers mois d'été, du N. au S. ensuite. Ce balancement saisonnier se fait entre le 4° N. 20-23° N. La surface de discontinuité entre l'air humide et l'air sec s'élève lentement du nord au sud. La couche humide de la mousson ne constitue en été qu'un coin froid très mince vers le nord et n'apporte que de faibles précipitations. Il faut en effet que l'air humide présente une épaisseur de 1200 à 1500 m pour que des précipitations notables se manifestent, conditions qui ne se trouvent réalisées qu'à 200 ou 300 km au sud du tracé de la C.I.T. (L. Dorize, 1974). La position de la C.I.T. subit des variations très importantes non seulement à l'échelle de la saison mais aussi à l'échelle diurne en fonction du champ de pression de l'ensemble de l'Afrique et de l'océan Atlantique. Comme l'a montré P. Pedelaborde (1970), la poussée originaire de l'Atlantique Sud, liée à l'activité du front polaire austral, représente le moteur essentiel repoussant la zone de convergence vers le Nord. Le retrait de la C.I.T. vers le Sud (en septembre) serait ensuite dû à la fois à l'affaiblissement de l'anticyclone S-Atlantique et à l'influence de l'hémisphère boréal. Les rares interventions de l'air boréal desséché après son transit saharien ne provoquant que quelques pluies sur les massifs montagneux sahariens. En revanche, l'air austral, après son trajet océanique, apporte une humidité potentielle.

La crise climatique actuelle de la zone sahélienne est ainsi consécutive au fait que la C.I.T. s'est cantonnée 3 à 4° plus au sud que sa position moyenne ; alors qu'au cours de la décennie humide (1950-1959) le Sahara s'est rétréci : la phase humide a coïncidé, comme l'a montré J. Maley (1973), avec un fléchissement des températures maximales sur les marges méridionales.

Or la vigueur des fronts polaires et leur extension vers l'équateur sont d'autant plus grandes que l'air polaire est plus froid. Ceci conduit Maley (1973) à distinguer deux mécanismes. Celui des périodes glaciaires et celui mis en évidence pour l'époque actuelle. Dans le premier cas, la surface des inlandsis de l'hémisphère Nord connaissait une grande extension, alors que l'inlandsis antarctique aurait peu varié. Le front polaire Nord avait alors une action prépondérante et repoussait en été la mousson loin vers le Sud. L'aridification était alors en phase avec les avancées glaciaires. Lors du réchauffement holocène, avant 5000-4000 ans B.P., le centre d'action polaire s'affaiblit. Durant l'été boréal, le recul du front polaire (F.P.) Nord favorisait l'extension de la mousson au nord de l'équateur pendant que le F.P. Sud poussait vigoureusement les anticyclones subtropicaux vers l'équateur. Durant l'hiver boréal, le front polaire pouvait encore étendre son action sur le Sahara et y provoquer des pluies. L'addition de ces pluies d'hiver et d'été expliquerait le climat humide qui a régné sur le Sahara méridional, et le rétrécissement du désert durant la première moitié de l'Holocène.

Depuis 5000 ans, le retrait de l'inlandsis arctique a diminué la force du front polaire Nord, en même temps que le centre d'action antarctique a

diminué aussi de vigueur. La poussée de la mousson et l'influence de l'air polaire boréal sur le Sahara diminuant ensemble expliquerait ainsi l'aridification progressive du Sahara.

Ces mécanismes météorologiques peuvent aider à la compréhension des changements climatiques de l'Afrique au cours du Quaternaire.

Chronologie et climats depuis 25000 ans

Les 25000 dernières années du Quaternaire (fin du Pléistocène et Holocène) donnent un exemple récent et maintenant bien documenté d'une très vaste extension glaciaire et de son recul jusqu'à la période inter-glaciaire actuelle. Durant la même période, les régions intertropicales ont subi une aridité extrême, suivie d'une phase humide et d'une nouvelle aridification. Il s'agit de la seule fluctuation climatique qui peut être étudiée à une échelle de temps de quelques siècles ou de quelques millénaires, permettant une comparaison des éléments du système climatique et de ses variations pour de nombreuses régions du globe situées à presque toutes les latitudes. De plus pour cette période, les indications fournies par les pollens, les diatomées et les faunes, identiques aux espèces actuelles, permettent de quantifier précisément l'ampleur des variations du milieu géographique. En outre, le niveau moyen des mers est assez bien connu pour donner, à chaque instant, une idée du volume général des glaces et des rapports isotopiques de l'oxygène dans les principaux réservoirs (océans, glaces). (Voir Morner 1975.)

En Afrique saharienne, depuis les premières synthèses appuyées sur les datations au carbone 14 (Butzer 1961, Monod 1963, Faure 1967, 1969), les travaux les plus récents sur lesquels on peut appuyer une chronologie détaillée des variations climatiques sont ceux de M. Servant et S. Servant au Tchad et au Niger, et de F. Gasse en Afar. Dans l'Est africain, les travaux des équipes de van Zinderen Bakker et de Livingstone, de Richardson, de Williams, de Wickens, etc. Ils peuvent être comparés aux résultats de nombreuses synthèses présentées pour les régions de hautes latitudes, notamment celles de Velitchko, de Dreimanis, etc. Le domaine de l'océan Atlantique est, de son côté, connu dans son ensemble par les travaux du groupe CLIMAP[1] et de Mclntyre, et l'hémisphère Sud par des publications de van der Hammen, de Williams, de Bowler *et al.*

Pour replacer l'histoire de l'évolution du climat de l'Afrique dans son cadre global depuis 25000 ans, on peut y distinguer plusieurs étapes chronologiques.

25000-18000 ans B.P.

Hautes latitudes

La période de temps comprise entre 25000 et 18000 ans B.P. correspond à la fin de l'extension maximale des calottes glaciaires qui s'étendaient

1. CLIMAP (Climatic long-range interpretation, mapping and prediction) de la Décade internationale de l'exploration océanique (I.D.O.E.).

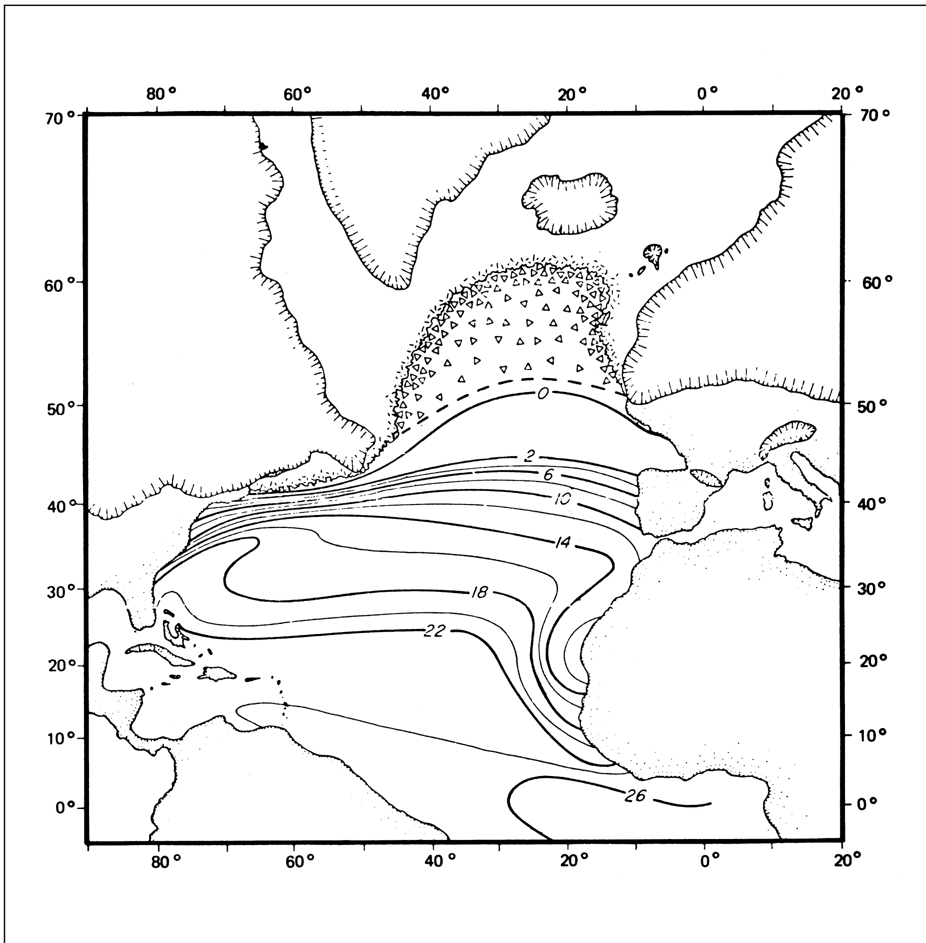
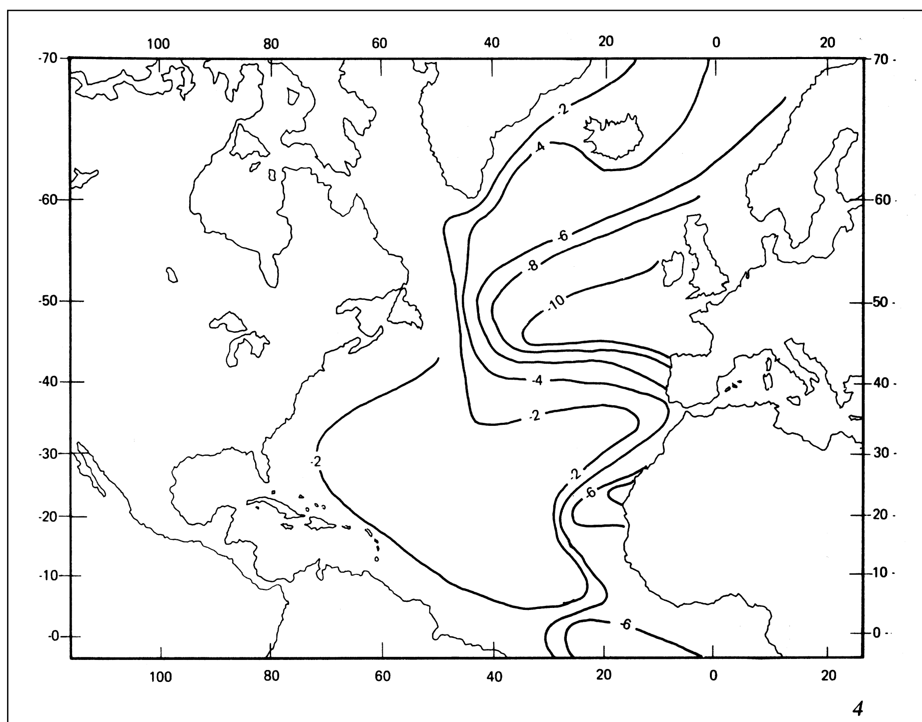
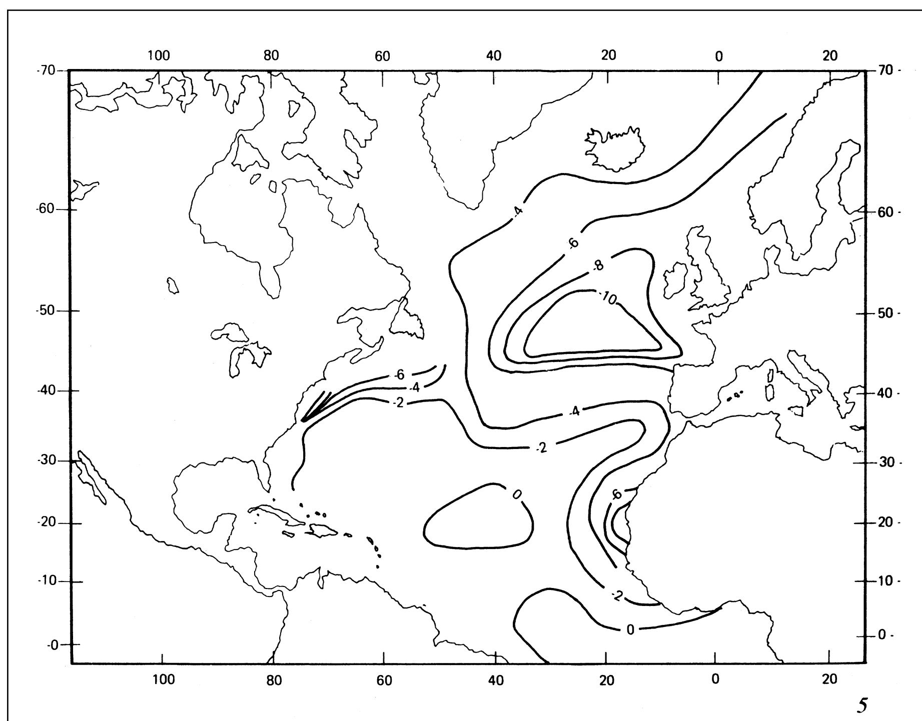


Fig. 3 : Carte des isothermes des eaux de surface en février - 18000 BP. Les isothermes en tirets sont interprétatifs. Les grandes masses glaciaires continentales sont délimiteées par des bordures hachurées, la banquise permanente par des bordures granulées. Le littoral glaciaire est dessiné pour un niveau de la mer inférieur de 85 m au niveau actuel. D'après McIntyre *et al., 1975*





Carte des différences de température des eaux de surface entre l'époque actuelle et 17 000 BP. (D'après McIntyre, 1974, CLIMAP.) Fig. 4 : hiver. Fig. 5 : été

dans l'hémisphère nord. Cette dernière extension de la glaciation du Würm (= Wisconsin = Weichselien = Valdaï) a couvert de glace une surface représentant 90 à 95 % de celle occupée au cours de toutes les précédentes glaciations du Quaternaire (Flint, 1971). Il s'agit donc d'un modèle très représentatif d'une glaciation.

Autour des zones englacées, le *permafrost* (ou gel permanent du sol au cours de l'année) semble avoir été plus étendu que durant les autres glaciations (Velitchko, 1973, 1975). Cette étendue du *permafrost* serait associée, hors des continents, à une glace de mer également très développée sur les océans arctiques et qui contribuait à une réduction de l'évaporation à l'interface air-mer.

Océans

Outre la réduction de la surface libre due à la glace de mer, l'abaissement du niveau moyen des océans, passant d'environ –50 à –100m, a contribué à une réduction supplémentaire de la surface de ceux-ci d'environ 10 %. A la fin de la période considérée, la presque totalité des plates-formes continentales se trouvait émergée.

Les chercheurs du groupe CLIMAP (McIntyre *et al.*, 1974, 1975; Hays *in* CLIMAP, 1974, etc.) ont pu établir des cartes des températures des eaux de surface de l'océan Atlantique pour l'époque du maximum glaciaire (18000 B P.) (fig. 3). Comparées aux cartes des situations actuelles (qui sont celles d'un interglaciaire), cette carte fait ressortir une moyenne générale des différences de températures qui n'est que de 2,5° entre le maximum glaciaire et l'actuel interglaciaire. Cependant la répartition des différences de température montre un maximum aux moyennes latitudes (de 6 à 10° de différence) et des différences beaucoup plus faibles (moins de 3°) pour les latitudes intertropicales (fig. 4,5). Ainsi par exemple pour le point 50°N-30°W la température de surface était en hiver 7,3° à 12,7° plus basse à 18 000 (ou 17 000) ans B. P. qu'elle ne l'est actuellement. En été, la différence tombe à 1,2° à 6,6° (CIIMAP, 1974).

La migration des eaux polaires des deux hémisphères a été le facteur dominant de cette phase glaciaire. Dans le nord de l'Atlantique, les eaux polaires sont descendues jusqu'au 42° parallèle N (à partir d'une position proche de l'actuelle vers le 60°N), donnant lieu à un gardiant rapide des température au sud du 42°N, qui a donc été l'axe probable des vents d'ouest (*westerlies*) de l'époque glaciaire. Au sud de cette limite, le schéma reste assez proche de l'actuel, mais on remarque que les isothermes, infléchis le long des côtes de l'Afrique, y mettent en évidence, particulièrement en hiver, des eaux relativement fraîches dues à un *upwelling* renforcé (Gardner, Hays, 1975).

Les fronts polaires et l'axe des « westerlies » se déplacent en direction de l'équateur de plus de 2000 km dans l'Atlantique Nord et seulement de 600 km dans l'hémisphère Sud pour le même océan. Dans l'océan Pacifique les fronts polaires se seraient très peu déplacés en période glaciaire. On comprend ainsi la diminution de la pénétration de la mousson sur le Sahara (voir pp. 7-8, Maley, 1973) et l'état aride de la zone sahélienne à la fin de la période glaciaire.

Afrique

Dans les régions du Sahara méridional et du Sahel, l'évolution climatique générale des 25000 dernières années révèle une tendance assez similaire depuis les rives de l'Atlantique jusqu'aux côtes de la mer Rouge. Cette période de temps comprend la fin d'une phase humide du Pléistocène supérieur (qui a duré d'environ 30000 à 20000 ans B.P.) et le début d'une phase aride qui se terminera vers 12000 B.P.

L'étude des dépôts lacustres du bassin du Tchad a montré que le rapport des précipitations à l'évaporation (P/E) était suffisant pour que se maintiennent des lacs assez étendus depuis 40000 ans B.P. jusque vers 20000 ans environ (M. Servant, 1973). Ensuite, et durant les 8 millénaires qui suivent, l'aridité s'étend et dépasse de plus de 400 km vers le sud ses limites actuelles.

Ce passage d'un épisode lacustre à un stade très aride est également observable dans les dépôts des lacs de l'Afar où F. Gasse a pu montrer l'existence de trois phases lacustres au Pléistocéne supérieur. Entre 20000 et 17000 ans B.P., le milieu lacustre se dégrade et les graminées occupent le fond desséché du lac Abbé (Gasse, 1975).

Analysant la littérature la plus récente, M. Servant (1973) et F. Gasse (1975) constatent une évolution assez comparable pour d'autres lacs est-africains à des altitudes et des latitudes variées: travaux de Richardson, Kendall, Butzer *et al.*, Livingstone, pour les lacs Rudolf, Nakuru, Naivasha, Magadi, Albert, etc.

18000-12000 ans B.P.

Hautes latitudes

Dans les régions de haute latitude, cette période correspond à la fin du maximum glaciaire et à la déglaciation. Les calottes glaciaires qui couvraient l'est de l'Amérique du Nord et la Scandinavie et qui atteignirent leur maximum entre 22000 et 18000 ans B.P. commencèrent à fondre immédiatment après cette date. Celle de la Cordillère nord-américaine connut son maximum seulement vers 14000 ans et disparut vers 10000 ans B.P. La déglaciation généralisée commença donc vers 14000 ans B.P. Dans l'hémisphère Sud, en revanche, il semble que la calotte glaciaire continentale de l'est de l'Antarctique a peu varié alors que celle de l'ouest de l'Antarctique, dont la base repose sous le niveau de la mer, s'est réduite assez considérablement (National Academy of Sciences, Washington, 1975).

Océans

Les immenses surfaces qui étaient couvertes de glace de mer ont certainement disparu dès la remontée très rapide du niveau de la mer consécutive à la déglaciation. La remontée atteignait 1,5 m par siècle en moyenne entre 15000 et 12000 ans B.P., et à cette dernière date la moitié sinon les deux tiers de la remontée étaient probablement dépassés. En même temps, les eaux polaires de l'Atlantique regagnaient des latitudes plus septentrionales.

Afrique

La grande aridité de la période comprise entre 18000 et 12000 ans B.P. est le phénomène le mieux documenté qui s'étend sur une grande partie de l'Afrique. Les courbes d'évolution des niveaux lacustres du Niger, du Tchad (Servant, 1973), de l'Afar (Gasse, 1975), du Soudan (Williams, 1975 et Wickens, 1975), etc., le mettent bien en évidence. La disparition de la végétation permet aux vents d'étendre l'avancée des dunes de 400 à 800 km en direction de l'équateur et sur les plateaux continentaux émergés. Il est certain que durant plusieurs millénaires le Sahara élargi a constitué une barrière pour l'homme autrement plus hostile que l'actuel Sahara. Cette aridification semble extrêmement générale et de nombreux indices prouvent qu'un dessèchement relatif atteignait les zones intertropicales dans leur ensemble en Afrique (de Ploey, van Zinderen Bakker, etc. *in* Williams, 1975) et en Asie, notamment aux Indes (Singh, 1973).

Williams (1975) a passé en revue récemment la littérature concernant cette phase aride et a démontré son extension exceptionnelle et approximativement synchrone.

Bassin méditerranéen

Alors que l'histoire climatique au cours de la dernière glaciation (depuis une centaine de milliers d'années) semble assez compliquée dans le Bassin méditerranéen (voir p. 429), des résultats palynologiques (Bonatti, 1966) et pédologiques (Rohdenburg, 1970) indiquent qu'au maximum glaciaire le climat était sec et frais. Une steppe très sèche occupait la zone méditerranéenne entre 16000 et 13000 ans B.P. et les croûtes calcaires se développaient dans les sols.

Hémisphère Sud

En Australie, les températures indiquées par les pollens ont connu un abaissement progressif jusque vers 18000 ou 17000 ans B.P. pendant que la sécheresse s'installait et que les dunes s'étendaient sur la plate-forme continentale émergée (Bowler *et al.*, 1975). La glaciation occupait la Tasmanie et les Snowy Mountains alors que les lacs d'Australie du Sud s'asséchaient vers 16000 ans B.P. Le réchauffement indiqué par la remontée de la ligne d'arbre (*timberline*) en altitude commence vers 15000 ans et les lacs du sud de l'Australie ne commencent à se remplir à nouveau qu'après 11000 ans B.P. (Bowler et al, 1975).

Van der Hammen (1974) et Williams (1975) ont montré les analogies qui caractérisent les climats des deux hémisphères au cours du dernier maximum glaciaire vers 18000 ans. A l'exception du sud-ouest des Etats-Unis, une aridité généralisée persiste pendant plusieurs millénaires sur l'ensemble des régions de basse latitude du globe.

12000 ans - 0 an B.P.

Hautes latitudes

Cette période est caractérisée par la fin de la glaciation et un réchauffement notable des températures qui culminent entre 7300 et 4500 B.P.

(«Optimum climatique» encore appelé période «Atlantique» en Europe). La calotte glaciaire de la Cordillère fond très rapidement et disparaît vers 10000 ans B.P.; celle de la Scandinavie disparaît peu après (9000 ans B.P.). Des fluctuations notables et rapides sont enregistrées avec un intervalle de temps d'environ 2500 ans (par exemple le refroidissement du Dryas jeune entre 10800 et 10100 ans B.P.).

L'Europe du Nord atteint des conditions comparables à l'Actuel, en ce qui concerne l'englacement, vers 8000 ans et l'Amérique du Nord vers 7000 ans (Nat. Acad. Sc, 1975). La calotte glaciaire de l'ouest de l'Antarctique s'est également réduite à cette époque.

Océans

La remontée du niveau de la mer, qui enregistre l'état moyen de fusion de tous les glaciers du monde, est encore très rapide entre 12000 et 7000 ans B.P. (plus de 1 m par siècle en moyenne, mais avec un important ralentissement ou un recul vers 11000 B.P.). Les océans semblent avoir atteint un niveau très proche de l'actuel à partir de 6000 ans B.P., et avoir oscillé autour de ce niveau depuis, avec une amplitude ne dépassant pas quelques mètres. A cette tendance générale se superposent des fluctuations illustrées par la courbe de remontée qui souligne des variations climatiques générales (Morner, 1973).

Les zones à sédimentation marine suffisamment rapide étudiées par Wollin et Ericson permettent également de suivre des changements dans la répartition des foraminifères, et notamment la variation du pourcentage de *Globorotalia trucatulinoides* à enroulement sénestre. Les pics des courbes correspondantes pourraient selon Morner (1973) correspondre à ceux des changements climatiques enregistrés par les rapports isotopiques des glaces du Groenland, par les échelles palynologiques et par les fluctuations du niveau marin. Mais on atteint ici la limite de précision autorisée par la méthode de datation radiométrique; et des interpolations linéaires entre les dates, en tenant compte des variations du taux de sédimentation, sont nécessaires. De plus, la distorsion de l'échelle chronologique du C 14 par rapport à l'échelle de temps impose l'introduction de corrections qui rendent délicates les corrélations de phénomènes dont les limites sont à l'échelle du siècle.

Afrique

Après l'extrême aridité des années 16000 à 14000, et à partir de 12000 ans B.P., les régions sahariennes de l'Afrique ont connu une extraordinaire extension des lacs depuis les côtes de l'Atlantique jusqu'à celles de la mer Rouge. Pratiquement toutes les régions déprimées permettent d'observer des dépôts lacustres souvent constitués de diatomées.

Au Niger et au Tchad, M. Servant (1973) a pu déduire une courbe continue du rapport P/E (figure 6), de l'étude de différents types de lacs en tenant compte de leur mode d'alimentation et de leur situation hydrogéologique et géomorphologique. Cette courbe climatique illustre les grandes oscillations qui semblent avoir un caractère général: grande extension des lacs vers 8500 ans B.P., retrait vers 4000 et fluctuations mineures après 3000 B.P. Ces principales variations se retrouvent, avec des nuances dues à leur mode d'alimentation, dans les différents lacs de l'Afar (Gasse, 1975) (figure 7). On

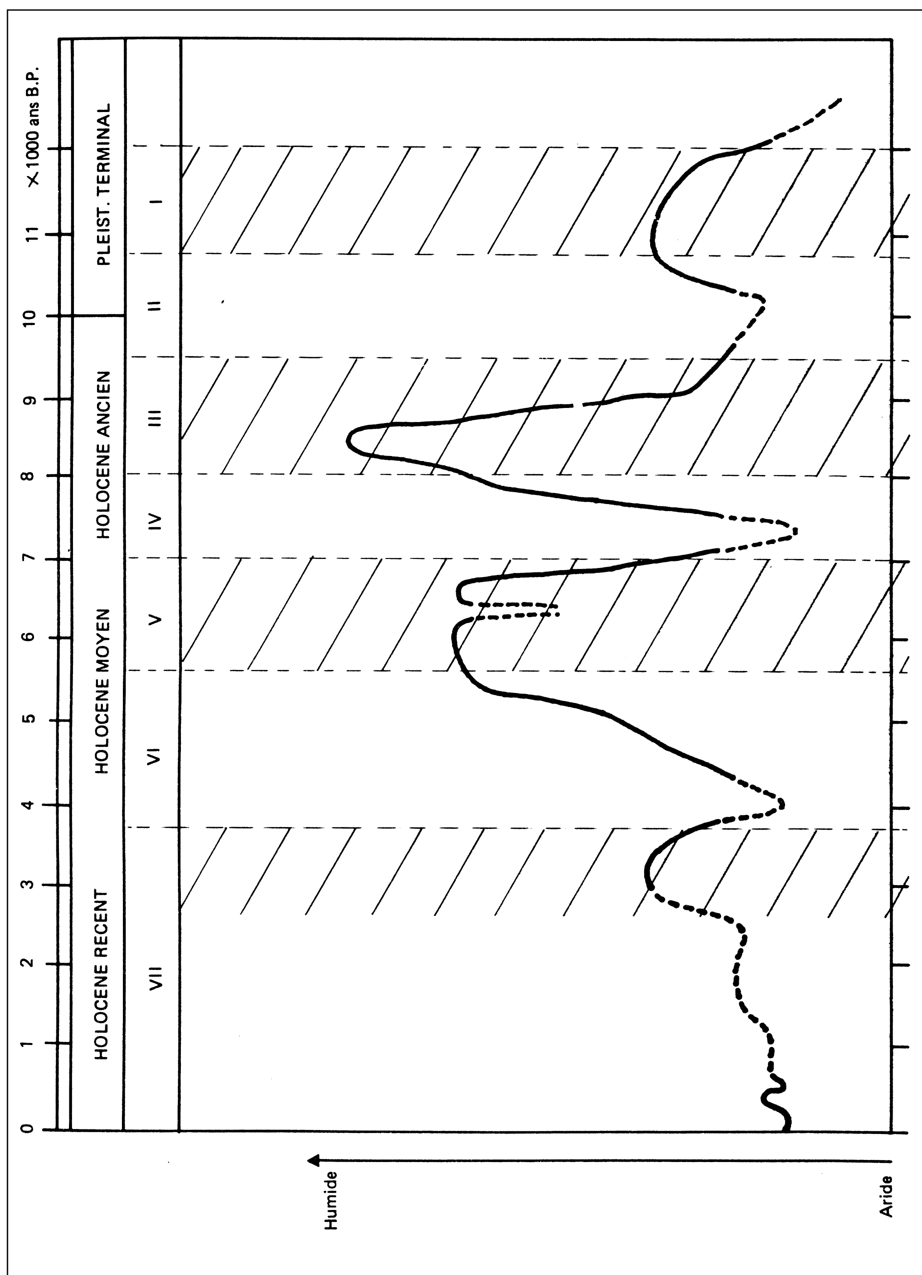


Fig. 6: Evolution relative du rapport Pluviosité/Evaporation depuis 12000 ans dans le bassin tchadien vers 13-18 de lat. N. Cette évolution a été déterminée après une étude comparée des variations des niveaux de plusieurs lacs alimentés surtout par la nappe souterraine, par le ruissellement ou par des fleuves. D'après M. Servant, 1973, pp. 40-52.

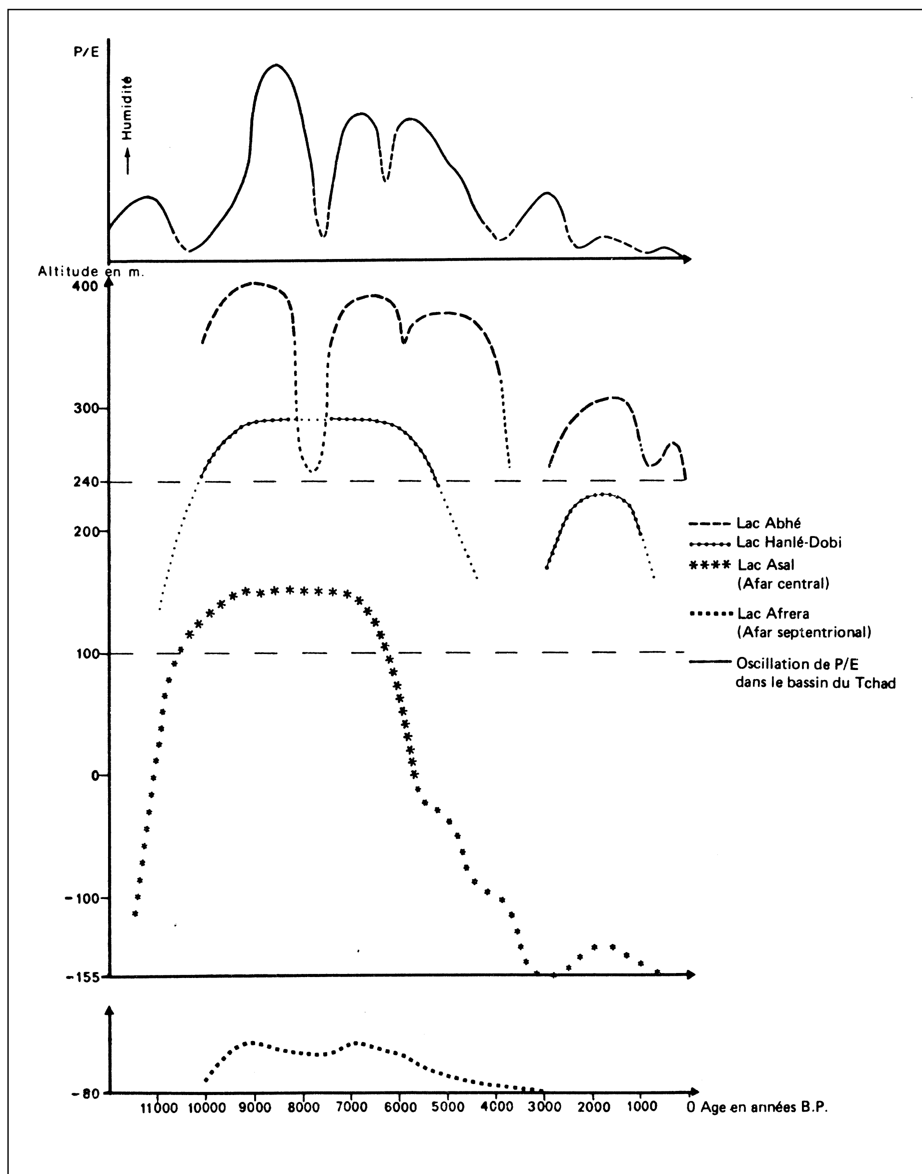


Fig. 7 : Oscillations des niveaux lacustres dans les bassins de l'Afar. Les courbes relatives au paléolac Abhé, Hanlé-Dobi et Asal, situés en Afar central, sont représentées sur le même graphique. Celle du lac Afera est indépendante. Comparaison avec la courbe d'oscillation de P/E dans le bassin du Tchad. D'après F. GASSE, 1975.

remarque une analogie certaine de la courbe du Tchad avec celle de l'humidité de la zone continentale sibérienne.

L'étude des autres lacs africains montre une ligne générale d'évolution assez comparable. Livingstone et van Zinderen Bakker considèrent qu'un parallélisme assez étroit existe entre l'évolution climatique de l'Est africain et celle de l'Europe.

L'extension des lacs sahariens jusqu'à 8000 ans B.P. semble être en relation avec des pluies mieux réparties au cours de l'année et une nébulosité assez forte pour réduire l'évaporation. M. Servant (1973) pense que la circulation atmosphérique était alors différente de ce qu'elle est de nos jours. La présence de plusieurs niveaux à diatomées de région « froide » lui fait émettre l'hypothèse d'intrusions possibles d'air polaire sur le Sahara. Le mécanisme climatique actuel ne se serait établi qu'après 7000 ans B.P.

Hémisphère Sud

Dans le Nord de l'Australie et en Nouvelle-Guinée, Bowler *et al.* (1975) situent la disparition des glaciers à 8000 B.P. (Mt Wilhelm) en même temps que l'augmentation des pluies qui connaît aussi des fluctuations mineures. Entre 8000 et 5000 ans, la température moyenne aurait été de 1 ou 2° plus élevée que celle de l'Actuel. L'optimum climatique (Hypsithermal) aurait une valeur mondiale, et la forêt de zone pluvieuse et chaude (*rain forest*) connaît les conditions de développement les plus favorables (depuis le précédent interglaciaire avant 60000 ans) entre 7000 et 3000 ans B.P. De même, dans le sud de l'Australie, les lacs desséchés à 15000 B.P. commencent à se remplir à 11000 et connaissent de hauts niveaux à 8000 et 3000 ans B.P.

Retrait un peu avant 7000 B.P., nouvelle extension autour de 6500 ans: i1 semble bien que le réchauffement et l'augmentation de l'humidité des zones de basses latitudes soient un phénomène général pendant la première moitié des 12000 dernières années, et conduisent à un état caractérisant l'interglaciaire actuel.

Conclusion sur la chronologie climatique des 25000 dernières années

Cette période nous livre une image de l'évolution climatique lors du maximum de l'extension glaciaire (à la fin d'une période glaciaire) et au cours d'une déglaciation conduisant à un interglaciaire (actuel). Ce modèle d'un demi-cycle de déglaciation montre une aridité généralisée qui dure environ 5000 ans en Afrique et qui caractérise la fin d'une glaciation suivie d'une phase humide de durée comparable, fluctuante, mais retournant progressivement à un stade aride.

Il est possible d'expliquer ces pulsations climatiques à l'échelle de 20000 ans par le déplacement des fronts polaires et leur influence sur le front intertropical (Fit), et par les 2 types de circulations extrêmes: rapides ou lentes.

Il est aussi probable que ce modèle puisse être représentatif d'autres situations comparables et de même échelle au Quaternaire, c'est-à-dire d'une

durée et d'une amplitude analogues. Mais rien ne nous permet de l'extrapoler à l'ensemble d'une période glaciaire d'une durée de 100000 ans, ou *a fortiori* à l'ensemble des glaciations quaternaires d'une durée de plusieurs millions d'années.

Pour cette raison, nous examinerons maintenant la chronologie d'une période glaciaire dans son ensemble.

Chronologie et climats depuis 130000 ans

Les 130000 dernières années (ou Pléistocène supérieur) permettent l'étude d'un modèle climatostratigraphique à l'échelle de temps d'une période glaciaire-interglaciaire complète. La chronologie de cette période dépasse largement les possibilités de datation au radiocarbone qui ont permis d'établir la succession relativement fine (au siècle ou au millénaire près) des 25000 dernières années. Cependant cet intervalle de temps correspondant au dernier grand interglaciaire (Eémien, précédant l'Actuel) et à la dernière grande glaciation (Würm = Wisconsin = Weichselien = Valdaï) est relativement bien connu avec une précision chronologique qui est de l'ordre de 10% ou 20% pour sa partie la plus ancienne.

En effet, dans les océans et dans les bassins sédimentaires, l'extrapolation des vitesses de dépôt connues, l'application des méthodes du déséquilibre de l'Uranium et du Potassium-Argon à la limite supérieure de ses possibilités, apportent des données chronologiques supplémentaires. L'interpolation linéaire entre les points datés d'une séquence continue permet une chronologie approchée. Les corrélations à grande distance ne peuvent cependant pas être précisées avec une acuité suffisante pour les événements à l'échelle de temps inférieure à quelques millénaires. Ce sont donc principalement les tendances générales à moyenne période (10000 ans) qui seront le mieux définies et qui pourront être comparées d'une région à une autre.

Comparaison entre les régions

Hautes latitudes

La végétation de l'interglaciaire éémien indique que durant les phases les plus chaudes de cet interglaciaire (entre 125000 et 80000 ans B.P. environ) la température en Eurasie et en Amérique du Nord était sensiblement comparable à celle de la période « Atlantique » (entre 7000 et 5000 B.P.); c'est-à-dire peu différente de l'actuelle. L'un et l'autre de ces interglaciaires succèdent brutalement à un refroidissement important (dernier stade très froid du « Riss » : 135000 ans B.P. et dernier stade très froid du Würm : 20000 ans B.P.)

Océans

Les variations du niveau des océans enregistrent assez bien les deux maxima glaciaires par des abaissements importants (–110 m ± 20 pour le

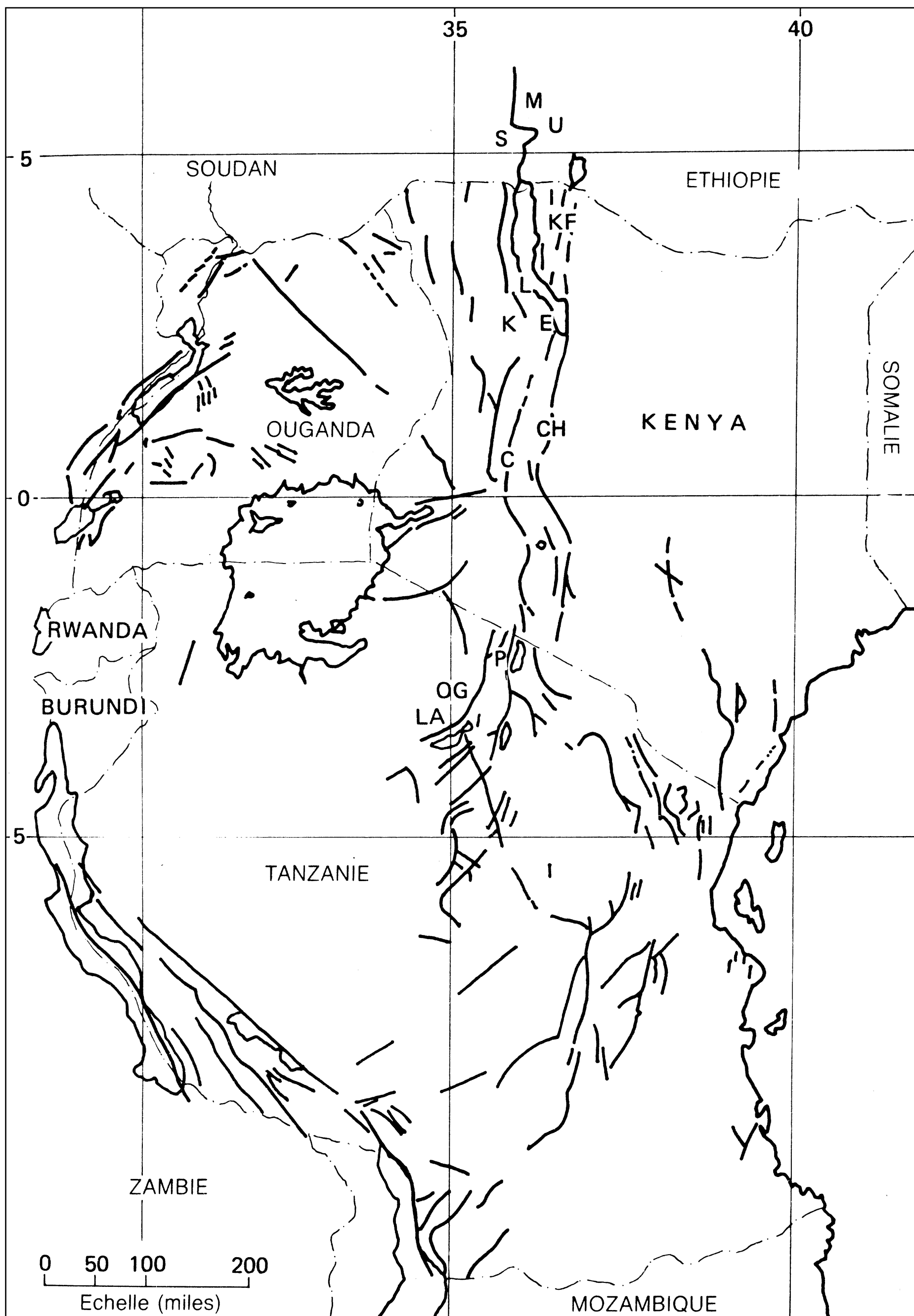


Fig. 8: Carte des localités du Plio-Pléistocène de l'Est africain.
Légende: M : Mursi, U : Usno, S : Shungura, formations du bassin inférieur de l'Omo. I : Ileret, KF : Koobi Fora, secteurs de l'est du lac Rudolf. L : Lothagam, K/E : Kanapoi et Ekora, du bassin hydrographique du Bas Kerio. C : Chermeron, Ch : Chesowanja, localités du bassin du Baringo. K : Kanam, golfe de Kavirondo. P : Peninj. bassin du Natron. OG : Gorge d'Olduvai. LA : Laetolil. plaine de Serengeti. Fond de carte largement repris de la carte géologique au 1: 4000000 de l'Est africain (Kenya). D'après F. Clark Howell. 1972.

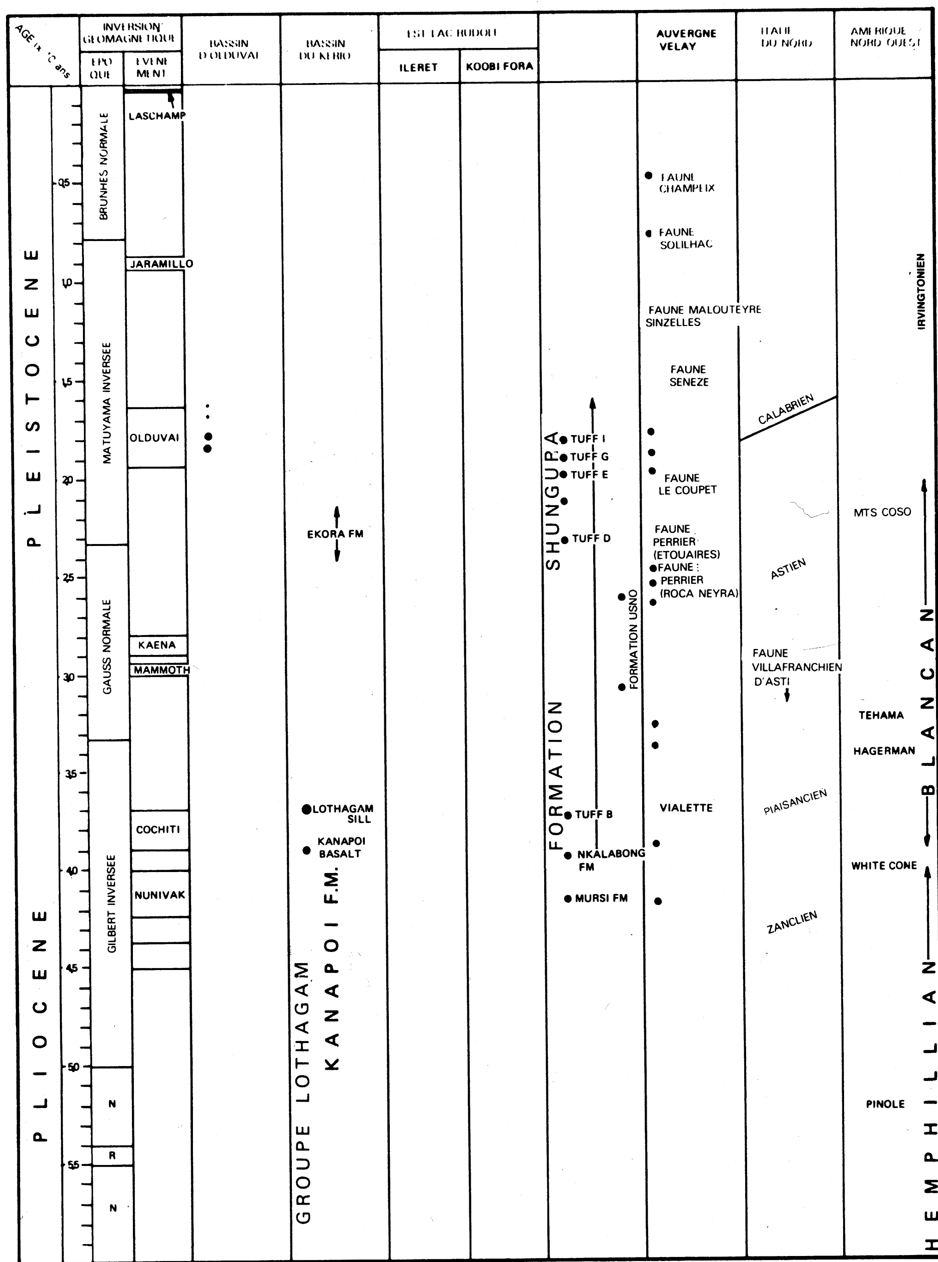


Fig. 9 : Chronologie radiométrique et paléomagnétique du Pliocène/Pleistocène de l'Est africain, du sud-ouest de l'Europe et du nord-ouest de l'Amérique. Les très importantes successions autorisées par les mesures effectuées dans les zones de l'Ileret et de Koobi-Fora (secteur est du lac Rudolf) sont encore à l'étude et, les résultats étant incomplets, les colonnes correspondantes ont été laissées en blanc. D'après F. Clark Howell, 1972.

second maximum vers 20000-18000). Les niveaux les plus élevés atteints durant les interglaciaires éémien et actuel sont comparables entre eux (à 5% près). Les remontées du niveau de la mer durant les interstades (45000 et 30000 B.P.) atteindraient peut-être entre 60 et 80% de la remontée maximale (Inchirien de Mauritanie par exemple). Elles confirment la fusion d'une masse de glace équivalente durant l'interstade.

Afrique

Il est probable que, à l'image de ce qui se passe dans les océans, la répercussion des phénomènes glaciaires soit atténuée vers les latitudes intertropicales. Les différences entre les températures d'un stade glaciaire à un stade interglaciaire qui atteignent 5 à 10° aux moyennes latitudes ne sont peut-être que de 2 à 3° entre les tropiques. Ce sont les conséquences sur la répartition et la quantité des pluies qui constituent le phénomène le plus aisément enregistré en Afrique.

Peu de régions d'Afrique possèdent une chronologie radiométrique bien établie pour les 130000 dernières années. Le sondage du lac Abhé a cependant permis à F. Gasse (1975) de mettre en évidence trois stades lacustres au Pléistocène supérieur, avant l'aridification de 20000-14000 ans B.P. Ces périodes lacustres sont les suivantes: la période de 30000 à 20000 ans B.P. (climat humide tropical tempéré), séparée d'une autre extension lacustre d'environ 40000 à 30000 ans B.P. par un retrait important vers 30000 ans. Le stade lacustre le plus ancien daterait de 50000-60000 ans B.P. (ou peut-être 60000-80000?) et correspondrait à une période plus fraîche indiquée par les diatomées.

Une autre indication sur une variation climatique mal datée, du Pléistocène supérieur, est fournie par l'étude des pollens de la haute vallée de l'Awash (Afar) où R. Bonnefille (1973, 1974) a mis en évidence un climat nettement plus humide que l'actuel et peut-être plus froid, caractérisé par une steppe altimontaine.

Bassin méditerranéen

Compris entre les deux zones géographiques précédemment étudiées, le bassin méditerranéen constitue un domaine climatique important dont l'évolution semble complexe. En particulier, il n'est plus possible de considérer que les glaciations y ont tout simplement permis l'installation d'un climat humide.

Analysant les études palynologiques, micropaléontologiques et isotopiques effectuées en Méditerranée orientale, en Grèce et en Israël (Emiliani -1955, Vergnaud-Grazzini et Herman-Rosenberg -1969, Wijmstra 1969, van der Hammen -1971, Rossignol -1969, Issard -1968, Issard et Picard -1969), Farrand (1971) arrive à la conclusion que l'abaissement de température pendant la dernière glaciation pouvait être de l'ordre de 4° pour l'air, et peut-être de 5-10° pour la mer. En Grèce, la sécheresse était plus importante durant la période glaciaire, alors que l'inverse se produisait sur les côtes d'Israël.

En revanche, l'étude de microrestes de mammifères (rongeurs) (Tchernov -1968, *in* Farrand -1971) semble indiquer une évolution progressive des conditions humides vers des conditions arides au cours des 80000 dernières années. En Israël, vers 20000 B.P., le niveau du lac Lisan s'abaisse de 190 m

en 1000 ans, du fait d'un assèchement (combiné à un mouvement tectonique du *rift* de la mer Morte), et nous avons vu (p. 421) que la fin de l'extension maximale du froid würmien correspond à des conditions fraîches et arides sur l'ensemble du Bassin méditerranéen.

La complexité de la situation géoclimatique du Bassin méditerranéen nécessite encore, comme en Afrique, des études de grand détail permettant d'en préciser l'évolution climatique au Würm.

Conclusion sur la chronologie et les climats depuis 130000 ans

La dernière période glaciaire offre un modèle d'un cycle climatique complet à l'échelle de la centaine de milliers d'années (interglaciaire - glaciaire - interglaciaire), avec ses fluctuations interstadiaires et stadiaires d'une durée de l'ordre de 10000 ans. Elle est caractérisée en Afrique par des extensions lacustres (d'une durée comparable) séparées par des stades de dessiccation.

Dans l'état actuel de nos connaissances, la précision de la chronologie ne permet pas de mettre avec certitude en corrélation les stades froids ou chauds et les stades humides ou secs de l'Afrique. On peut souhaiter que les travaux en cours, appuyés sur des coupes et des sondages offrant une succession continue des événements, permettent de répondre à cette question dans l'avenir.

Chronologie et climats depuis 3500000 ans

La lente tendance au refroidissement qui caractérise le Quaternaire a commencé il y a près de 55 millions d'années (M.A.) (« Cenozoic climatic decline ») (Nat. Ac. Sci., 1975). La calotte glaciaire de l'Antarctique, déjà formée vers 25 millions d'années (M.A.), s'accrut largement vers 10 M.A., puis vers 5 où elle atteignit presque son volume actuel. La calotte de l'Arctique sur les continents voisins de l'Atlantique Nord apparut vers 3 M.A. Le premier grand refroidissement général des océans a commencé vers 1,8 M.A. (Bandy *in* Bishop et Miller, 1972), un peu avant la base de l'étage marin Calabrien, vers l'événement de Gilsa (1,79 M.A.).

En Afrique, plusieurs régions (Tchad, Afrique de l'Est, etc.) ont livré de riches faunes de Vertébrés d'abord rapportées au Villafranchien (entre 3,3 et 1,7 ou 1 M.A.). Certaines associations de mammifères impliquent des conditions d'humidité beaucoup plus grande que celle qui caractérise l'environnement actuel des gisements. Elles ont donc été considérées comme marquant des « Pluviaux » en Afrique.

Les stratigraphies les plus détaillées, appuyées sur une chronologie Ar/K et paléomagnétique, sont celles des dépôts des fossés (*rift*) est-africains.

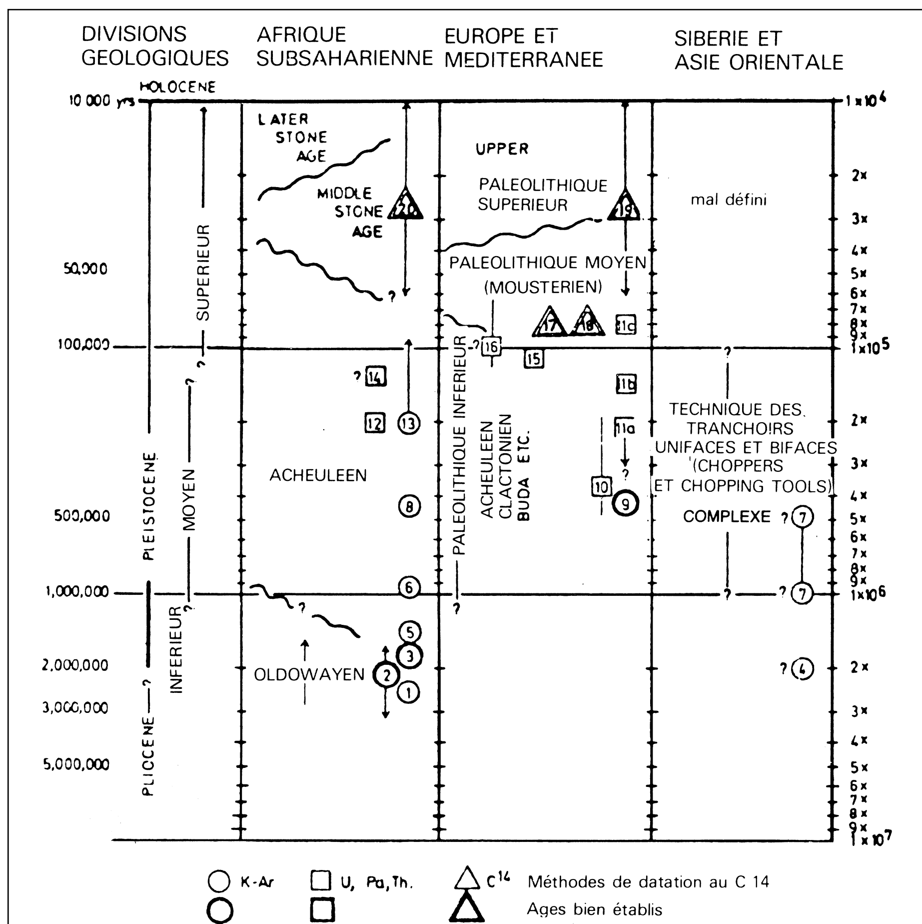


Fig. 10 : Chronologie et rythme de l'évolution des civilisations au cours du Pléistocène, par rapport à l'évolution des hominidés. W.W. Bischop et J.A. Miller, 1972, pp. 381-430, fig. 9; d'après G.L. Isaac. Les principaux horizons culturels sont rapportés à une échelle des temps logarithmique. Les dates ou séries de dates particulièrement bien établies sont signalées par des symboles en trait gras.

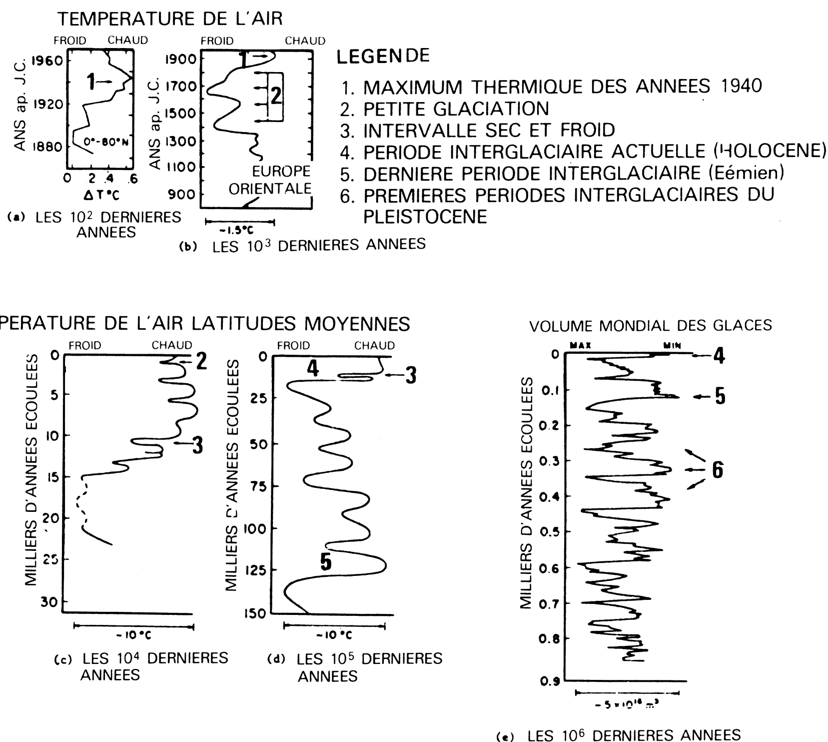


*Fig. 11 : Les tendances générales du climat mondial depuis un million d'Années, a) Modifications de la moyenne quinquennale des températures de surface dans la région 0-80 N au cours des 100 dernières années (*MITCHELL*, 1963). b) Indice de rigueur de l'hiver en Europe orientale au cours des 1000 dernières années (*Lamb*, 1969). c) Tendances générales de la température de l'air sous les latitudes moyennes de l'hémisphère nord au cours des 15000 dernières années, d'après l'altitude maximale des arbres (*La Marche*, 1974), les fluctuations marginales des glaciers alpins et continentaux (*DENTON *et* KARLEN*, 1973) et les modifications de la végétation enregistrées dans les spectres du pollen (*VAN der HAMMEN* et al., *1971). d) Tendances générales de la température de l'air dans l'hémisphère Nord au cours des 100000 dernières années, d'après les températures des eaux de surface aux latitudes moyennes, les données de la palynologie et les données mondiales relatives aux niveaux des mers. e) Fluctuations du volume mondial des glaces depuis un million d'années, d'après l'évolution de la composition isotopique du plancton fossile dans la carotte sous-marine V 28-238 (*SHACKLETON *et* OPDYKE*, 1973.)*

Dans ce type de remplissage sédimentaire, l'effet du climat est plus difficile à mettre en évidence que celui de la tectonique et du volcanisme et des modifications topographiques qu'ils entraînent, si bien qu'actuellement les auteurs ont renoncé à une succession climatique détaillée. En revanche, la chronostratigraphie est bien établie et constitue une référence mondiale.

Dans les différents gisements de Vertébrés et d'Hominidés d'Afrique de l'Est (fig. 8 et 9), les successions sédimentaires datées sont les suivantes:

— *CMO* (Ethiopie): la formation de Shungura, épaisse d'environ 1000 m, s'étend de 3,2 à 0,8 M.A., celle d'Usno de 3,1 à 2,7 M.A. (d'après Heinzelin, Brown, Howell -1971, Coppens -1972, Bishop, Miller -1972, Howell -1972, Brown -1972, 1975). L'étude des pollens de la formation de Shungura a mis en évidence un important changement climatique allant vers la sécheresse il y a près de 2 M.A., avec le développement d'une savane herbeuse à graminées (Bonnefille -1973, 1974). Ce changement est confirmé par l'étude des faunes. Il pourrait être proposé de le mettre en parallèle avec un stade du refroidissement mondial des océans (1,8 M.A.).

— *Olduvai* (Tanzanie): la succession des formations classiques et leur chronologie est la suivante:

– Ndutu	Beds	0,032 M.A.
		0,4
– Masen	Beds	0,6
	Bed IV	0,8
(ancien Kanjeran)	Bed III	1,15
	Bed II	– 1,7
(ancien Kamasian)	Bed I	– 2,1

(d'après Leakey, Cook, Bishop -1967, Howell -1972, Hay -1975)

— *East Rudolf* (Kenya): la stratigraphie résumée par la figure 10 due à Brock et Isaac (1974) concerne 325 m de dépôts qui s'échelonnent dans le temps entre 3,5 et 1,5 M.A. environ.
(d'après Bowen, Brock, Vondra, 1975).

— *Hadar*, *Afar central* (Ethiopie): enfin les formations à Hominidés et richement fossilifères d'Hadar en Afar central, étudiées par l'équipe I.A.R.E. (International Afar Research Expedition) se situeraient autour de 3 M.A. d'après Johanson et Taieb et coll. (1974, 1975).

Les travaux activement en cours dans ces régions d'Afrique orientale permettront d'ici quelques années de proposer une nouvelle évolution climatique fondée sur la sédimentologie et sur l'écologie végétale et animale, et tenant compte de l'interférence des facteurs tectoniques et volcaniques.

D'autres régions d'Afrique comme la Saoura (Alimen et coll. -1959, Alimen -1975), la vallée du Nil (Wendorf -1968, Butzer et Hansen -1968, de Heinzelin -1968, Giegengak -1968, Saïd – sous presse), le Tchad (Coppens -1965, Servant -1973), ou l'Afrique du Nord, ont fait l'objet d'études intensives. Les variations climatiques proposées sont fondées sur la succession des dépôts et creusements fluviatiles ou sur les successions de faunes de

mammifères. A défaut d'une chronologie radiométrique ou magnétostratigraphique, il n'est pas encore possible de mettre en relation ces variations avec les fluctuations glaciaires européennes.

Conclusion

L'accentuation des gradients thermiques du globe, liée à d'amples modifications du climat au cours du temps, caractérise le Cénozoïque supérieur depuis 5 M.A. Elle a provoqué dans les hautes latitudes des variations de température importantes, responsables des périodes glaciaires et des périodes interglaciaires. Dans les latitudes intertropicales, les fluctuations thermiques sont relativement atténuées, mais les circulations atmosphériques perturbées par le renforcement ou l'affaiblissement des fronts polaires provoquent des variations importantes dans la répartition et les quantités de pluies qui contribuent à changer profondément l'environnement des différentes zones climatiques. En modifiant périodiquement le milieu géographique et végétal, cadre de vie de la faune et du développement des Hominidés, ces variations climatiques rythment l'histoire de l'évolution de l'Afrique d'une façon plus discrète que celle des glaciations en Europe.

Ce qu'il faut retenir de cette rapide revue de l'état de nos connaissances sur la chronologie et les variations climatiques en Afrique est la nécessité de poursuivre la récolte des faits d'observation et de mesure avant de figer nos connaissances disparates dans le cadre rigide d'une théorie. D'un autre côté, apparaît l'importance de l'échelle de temps des différentes manifestations de modification du climat. Il convient d'être attentif à placer chaque observation et chaque phénomène dans l'échelle de temps qui est la leur. Ceci est illustré à titre de conclusion par la figure 11 tirée du volume de la National Academy of Sciences, Washington (1975), où cinq exemples de variations climatiques sont donnés pour des échelles de temps allant du siècle au million d'années.

CHAPITRE 17

L'hominisation problèmes généraux

Partie I

Y. Coppens

Les données paléontologiques

L'homme est un Mammifère et, plus précisément, un Mammifère placentaire[1]. Il appartient à l'ordre des Primates.

Critères paléontologiques

Les Primates dont l'Homme fait partie se différencient des autres mammifères placentaires par le développement précoce du cerveau, l'amélioration de la vision devenue stéréoscopique, la réduction de la face, le remplacement des griffes par des ongles plats et l'opposabilité du pouce aux autres doigts. Parmi les Primates, divisés en Prosimiens et Simiens, l'Homme fait partie des seconds que caractérisent une augmentation de la taille, la migration des orbites en façade, une amélioration consécutive de la vision et l'indépendance des fosses temporales.

Une explosion de formes se manifeste soudain parmi ces Simiens, à l'Oligocène supérieur, vers 30 000 000 d'années, permettant de supposer que la différenciation de la famille des Hominidés pourrait remonter à cette époque. Pour pouvoir écrire l'histoire de ces Hominidés, il nous faut donc rechercher parmi les fossiles de Simiens des 30 derniers millions d'années, ceux dont les tendances évolutives s'orientent vers les traits qui caractérisent

1. Les Mammifères représentent la plus évoluée des 5 classes de Vertébrés; les Mammifères placentaires sont les plus évolués des Mammifères; ils disposent d'un organe nouveau, le placenta, destiné à la respiration et à la nutrition du foetus.

le genre *Homo* que nous sommes: bipédie avec tout ce que cela implique de transformations du pied, de la jambe, du bassin, de l'orientation du crâne, des proportions de la colonne vertébrale; développement de la boîte crânienne; réduction de la face; arrondissement de l'arc dentaire; réduction de la canine; enfoncement du palais, etc.

Le Propliopithèque de l'Oligocène supérieur présente, discrètement, quelques-unes de ces tendances, d'où l'enthousiasme sans doute prématuré de certains auteurs à le considérer comme l'un des nôtres.

Plus sérieuses sont les tendances observables chez les Ramapithèques; le cerveau semble y avoir atteint 400 cm^3, la face est réduite, l'arc dentaire arrondi, les incisives et les canines, réduites elles aussi, sont implantées verticalement. Un autre primate, l'Oréopithèque, dont on connaît le squelette complet, présente à la fois ces mêmes traits crâniens et un bassin de bipède occasionnel; on peut supposer que le squelette post-crânien du Ramapithèque, que l'on ne connaît pas encore, pouvait présenter lui aussi ces toutes premières marques d'adaptation au redressement du corps.

Par contre, c'est sans ambiguïté qu'apparaissent les tendances évolutives des Australopithèques: Bipèdes permanents, ils ont un pied humain, une main très moderne, un cerveau en net accroissement de volume, de petites canines et une face réduite. Ils ne peuvent pas ne pas être considérés comme des Hominidés.

Le genre *Homo*, fin de la chaîne, se distingue des Australopithèques par une augmentation de taille, une amélioration de la station droite, un accroissement du volume cérébral qui, dès la plus ancienne espèce, peut atteindre 800 cm^3, et une transformation de la denture qui voit se développer les dents antérieures relativement aux dents latérales par suite d'un changement du régime alimentaire, de végétarien à omnivore.

On voit que la démarche du paléontologiste est une étude d'anatomie à la fois comparative et dynamique. Sachant que l'évolution procède toujours du plus simple au plus compliqué et de l'indifférencié au spécialisé, il lui faut retrouver des fossiles à la fois suffisamment comparables et, compte tenu de l'âge géologique, suffisamment différents de l'Homme dont il cherche les ancêtres.

Les plus anciens Primates sont les Prosimiens; ce groupe est représenté aujourd'hui par les Lémuriens malgaches, les tarsiers des Philippines et d'Indonésie et un petit galagos d'Afrique tropicale.

Les Simiens vont se diviser, dès l'Eocène[2] en deux grands groupes: les Platyrhiniens[3] ou Singes du Nouveau Monde, à cloison nasale épaisse et

2. Rappelons que le temps géologique se divise en ères primaire, secondaire, tertiaire et quaternaire. Les Primates qui apparaissent à la fin de l'ère secondaire, il y a 70 millions d'années, se développent durant les ères tertiaire et quaternaire. Le tertiaire est divisé en 5 grands étages qui sont, du plus ancien au plus récent, le Paléocène, l'Eocène, l'Oligocène, le Miocène et le Pliocène; le quaternaire ne comprend que deux étages, le Pléistocène et l'Holocène.
3. On trouvera en annexe à ce chapitre un glossaire donnant la signification des différents termes scientifiques employés.

36 dents; les Catarhiniens, ou Singes de l'Ancien Monde, à cloison nasale mince et 32 dents.

Les Catarhiniens vont eux-mêmes se diviser en un certain nombre de familles : les Cercopithecidés, les Pongoïdes, les Hominidés, les Hylobatidés, les Oréopithécidés, les Sivapithécidés, les Gigantopithécidés, etc.

Entre 20 et 40 millions d'années

II n'est pas facile de voir ce qui se prépare, à l'Eocène et à l'Oligocène, entre 20 et 40 millions d'années, car les fenêtres ouvertes sur ce passé sont rares.

Un très beau gisement, cependant, le Fayoum, à quelques dizaines de kilomètres au sud du Caire, a livré, aux différentes missions qui sont venues l'interroger, une incroyable variété de Primates : *le Parapithecus, l'Apidium, l'Oligopithecus, le Propliopithecus, l'Aeolopithecus, l'Aegyptopithecus.*

Le Parapithecus et l'Apidium ont l'intérêt d'avoir trois prémolaires, c'est-à-dire 36 dents comme les Prosimiens et comme les Singes du Nouveau Monde (Platyrhiniens). Un troisième genre, à morphologie voisine, *l'Amphipithecus*, vient complèter en Birmanie cette image.

Mais beaucoup d'autres caractères assimilent ces Primates aux Catarhiniens caractérisés par 32 dents.

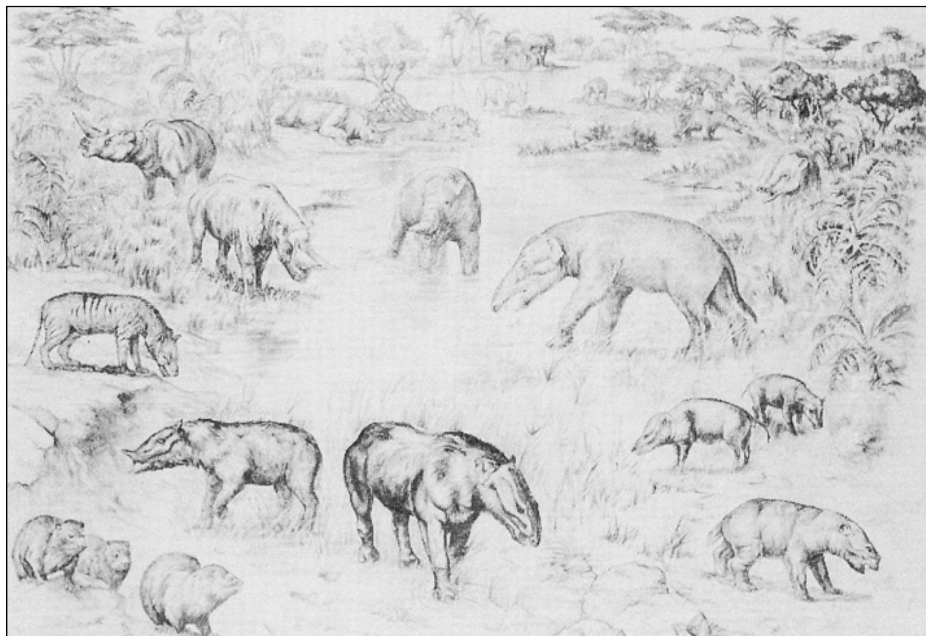
Il s'agit donc ici des ancêtres des Catarhiniens ou Protocatarhiniens.

Dès le premier coup d'œil en arrière apparaît ainsi une sorte de préface à l'apparition des préhominiens illustrée par un stade Protocatarhinien à 36 dents, et trois personnages *Parapithecus, Amphipithecus, Apidium.*

L'Oligopithecus, le Propliopithecus, l'Aeolopithecus, l'Aegyptopithecus ont 2 prémolaires. Il s'agit alors de Catarhiniens proprement dits possédant 32 dents. L'Oligopithèque, petit primate de 30 cm de hauteur, a des molaires de type primitif; on y voit la souche des Cercopithèques. C'est le plus ancien Primate connu qui ait 32 dents. L'Aéolopithèque a d'énormes canines et des molaires à tubercules indépendantes; il pourrait bien annoncer les Gibbons; les Pliopithèques du Miocène d'Europe et les Limnopithèques du Miocène du Kenya et d'Ouganda, s'en approchent.

L'Aegyptopithèque a aussi de grandes canines et des prémolaires hétéromorphes[4]; ancêtre des Dryopithèques, rencontrés dans tout l'Ancien Monde, c'est peut-être aussi l'ancêtre des Chimpanzés. Le Propliopithèque a des canines plus faibles et une première prémolaire inférieure à un tubercule et demi; on y a vu l'esquisse de l'homomorphie des deux prémolaires inférieures, caractéristiques des Hominidés; est-ce l'ancêtre du groupe ou plus modestement, l'ancêtre commun aux Grands Singes et aux Hommes ou déjà un Pongidé ?

4. Les prémolaires et les molaires ont des couronnes divisées par des sillons en petites bosses que l'on appelle des cuspides ou des tubercules; chez les grands singes (Pongidés), la première prémolaire inférieure ressemble à une canine; elle n'a qu'une cuspide; chez les Hominidés, cette dent ressemble à la seconde prémolaire; elle a deux cuspides. On parle, dans le premier cas, d'hétéromorphie des prémolaires; dans le second cas, de leur homomorphie.



1



2

1. Reconstitution de l'environnement du Fayoum il y a 40 000 000 d'années, dessins Bertoncini-Gaillard sous la direction d'Yves Coppens, exposition « Origines de l'Homme », musée de l'Homme (septembre 1976 - avril 1978), photo Y. Coppens, Coll. musée de l'Homme.

2. Gisements éocène et oligocène du Fayoum, Egypte. Coll. musée de l'Homme (photo Elwyn Simons).

Quel que soit le dessin des parentés, l'intérêt de cette période est de montrer au nord-est de l'Afrique, il y a 30 millions d'années, une grande variété de petits Primates annonçant tous les Primates d'aujourd'hui : *Cercopithèques*, *Pongidés*, *Hylobatidés et Hominidés* : les orientations fondamentales sont prises.

Entre 10 et 20 millions d'années

D'autres progrès interviennent.

L.S.B. Leakey a découvert, au Kenya et en Ouganda, les restes d'un petit Primate, *Kenyapithecus africanus*, qu'il classe comme Hominidé. Ce petit Primate a 20 millions d'années. Il a l'arcade dentaire arrondie, les dents jugales[5] supérieures divergentes, le prognathisme[6] faible ; ses incisives et ses canines sont plantées verticalement et les couronnes de ses prémolaires et de ses molaires sont basses. Mais beaucoup d'auteurs lui ont trouvé des caractères de Grand Singe. Au Kenya, L.S.B. Leakey a retrouvé aussi, à Fort Ternan, ce qu'il pense être une autre espèce du même genre, *Kenyapithecus wickeri*. Elle est datée cette fois de 14000000 d'années. D'autres auteurs, s'appuyant sur d'autres caractères ou interprétant différemment les caractères décrits, situent encore ce Primate parmi les Pondigés. L.S.B. Leakey avait pourtant apporté en faveur de son nouveau candidat des arguments de poids, puisqu'il s'agit d'arguments culturels. Au Congrès panafricain de Dakar en 1967, il avait présenté des pierres de basalte dont les tranchants naturels portaient des traces d'usage ; et à Addis Abeba en 1971, il déclarait que la plupart des ossements d'animaux découverts en association avec *Kenyapithecus wickeri* étaient artificiellement brisés. C'est évidemment très impressionnant d'imaginer ce petit Primate africain choisissant des cailloux pointus ou tranchants pour préparer sa nourriture. Disons que théoriquement ce n'est pas impossible.

Depuis 1934, on connaît, dans les formations mio-pliocènes du Nord de l'Inde et du Pakistan, un autre Primate *Ramapithecus punjabicus* ; il a aussi 8 à 14 millions d'années. Simons de Yale l'a revu et lui a associé des restes attribués à Bramapithecus. C'est un petit Primate de 18 à 36 kilos. Sa face courte, son épaisse mandibule à branche montante verticale, la verticalité d'implantation de ses canines en réduction et de ses petites incisives, le retard de l'éruption de ses molaires, l'homomorphie de ses prémolaires inférieures ont fait retenir *Ramapithecus punjabicus* comme un Hominidé par beaucoup d'auteurs, mais pas par tous. Simons a même groupé ce fossile indien avec *Kenyapithecus* d'Afrique orientale, et quelques découvertes isolées de Chine et d'Europe, pour constituer une nappe préhominienne miocène étendue à tout l'Ancien Monde. Il n'avait d'ailleurs pas tort puisque les recherches de ces trois dernières années ont fait apparaître ce Ramapithèque en Turquie (I. Tekkaya) et en Hongrie (M. Kretzoi), tandis que de nouveaux documents

5. On appelle dents jugales, ou dents de la joue, les prémolaires et les molaires.
6. Prognathisme signifie "mâchoires en avant" ; ce mot traduit la projection de toute la face ou de la partie de la face qui se trouve sous le nez.

pakistanais (expédition D. Pilbeam) apportaient de nombreuses informations sur ce primate.

Un énorme Primate, le Gigantopithèque, a été récolté en Chine et en Inde ; il se nomme *Gigantopithecus blacki* en Chine, *Gigantopithecus bilaspurensis* en Inde où son âge est estimé à quelques millions d'années. Ses incisives sont petites, ses canines ne sont pas grandes mais elles ne sont pas hominiennes ; sa première prémolaire inférieure a deux cuspides ; ses dents jugales sont grandes, puissantes et montrent une usure considérable ; sa face est courte, sa mandibule puissante a une branche montante haute et verticale ; mais sa candidature pour être l'ancêtre de l'Homme est rejetée aujourd'hui par pratiquement tous les auteurs. Des recherches en Grèce sous la direction de L. de Bonis ont fait connaître un primate de 10 000 000 d'années, *Ouranopithecus macedoniensis*, qui pourrait être l'ancêtre de *Gigantopithecus*.

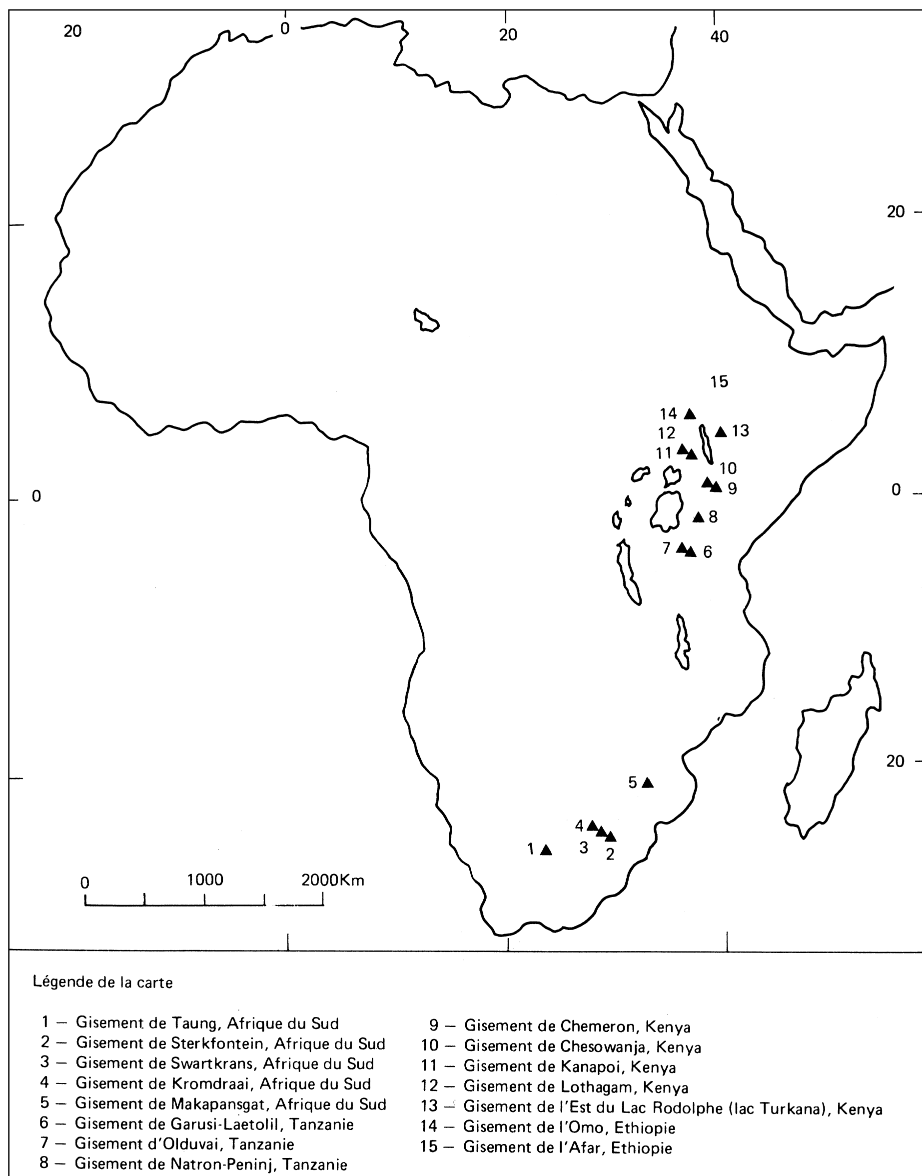
Enfin, il y a 12 000 000 d'années, se balançait de branche en branche, dans les forêts de Toscane, mais aussi peut-être du Kenya, un autre Primate, l'Oréopithèque. Découvert en 1872 par Gervais, sa description est due à un excellent paléontologiste suisse, Johannes Hürzeler. J. Hürzeler a repris des fouilles à Grossetto en Toscane et a eu la chance de récolter un squelette pratiquement entier d'*Oreopithecus bambolii*. *Oreopithecus bambolii* a une face courte ; les os du nez font saillie par rapport au profil de sa face ; ses incisives sont petites, ses canines aussi ; sa première prémolaire inférieure est bicuspide ; son bassin est celui d'un bipède, mais ses membres antérieurs sont extrêmement longs. L'Oréopithèque est peut-être un petit Hominidé ; en tout cas c'est un Primate brachiateur[7] adapté à un mode de vie forestier.

Kenyapithecus africanus, *Kenyapithecus wickeri*, *Ramapithecus punjabicus*, *Gigantopithecus blacki*, *Gigantopithecus bilaspurensis*, *Oreopithecus bambolii* : l'important n'est pas pour le moment de savoir qui est l'ancêtre de qui. Plusieurs lignées sont d'ailleurs représentées ici. Mais il nous apparaît, avec ces 4 genres miocène et pliocène, une image d'un Primate qui, vivant en forêt, semble, pour la première fois, venir s'alimenter en partie en zones ouvertes, autour des lacs et le long des rivières. De nouveaux modes de vie vont évidemment apparaître avec cette sortie de la forêt. Et apparaissent en même temps une réduction des dents antérieures, une réduction de la face, une tendance de la première prémolaire qui n'est plus gênée par la canine, à doubler sa cuspide initiale. *C'est l'esquisse de la conquête de la savane et avec elle, de la bipédie*[8].

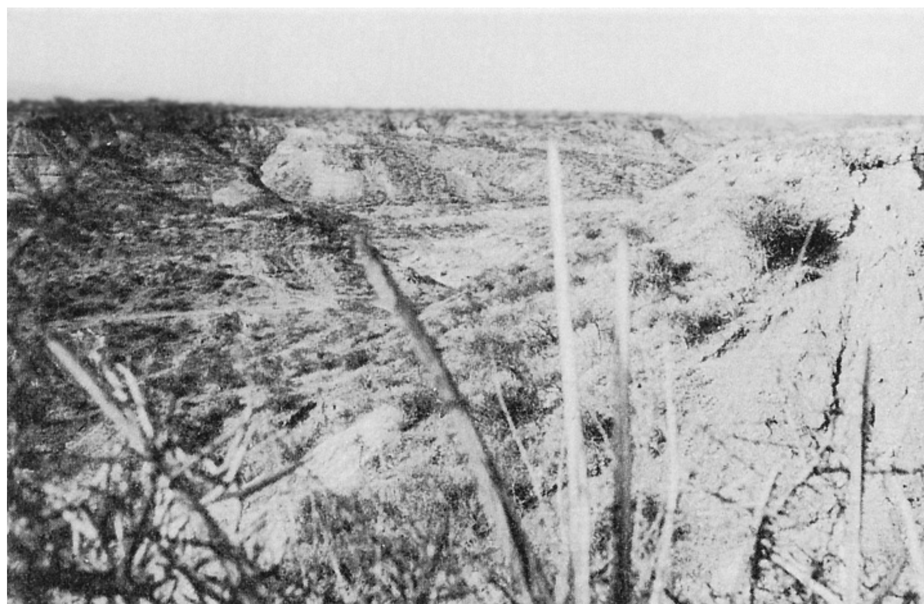
Entre 10 et 1 million d'années

Au Pliocène et au Pléistocène, entre 10 millions et 1 million d'années, nous nous trouvons en présence d'un groupe à la fois polymorphe et très localisé,

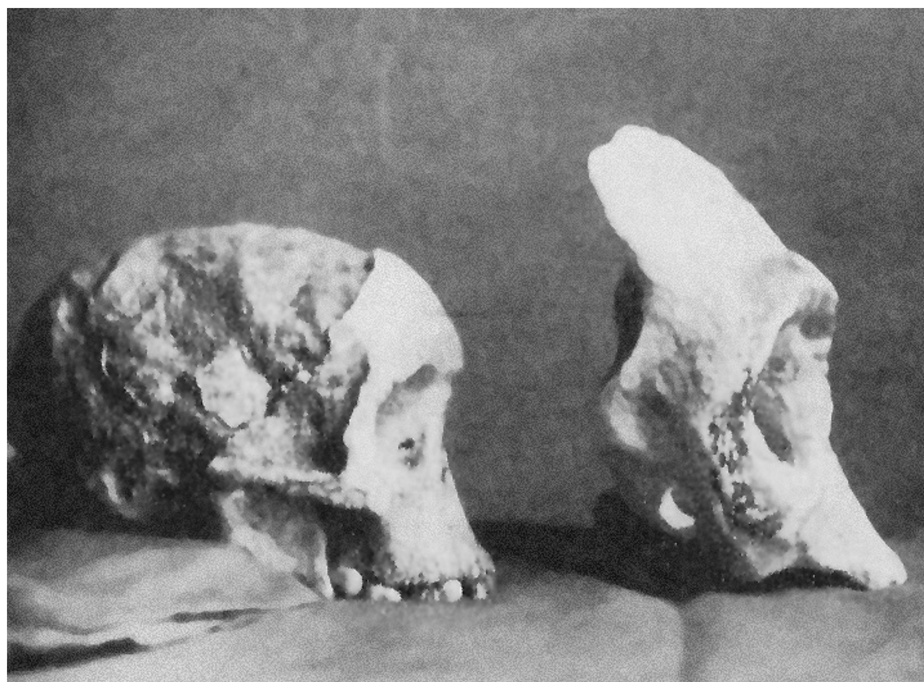
7. La brachiation est un mode de locomotion arboricole qui consiste à se déplacer de branche en branche, suspendu par les membres antérieurs.
8. La bipédie est un mode de locomotion terrestre qui consiste à se déplacer dressé sur ses deux membres postérieurs.



Les données paléontologiques.



1



2

1. Gorges d'Olduvai, Tanzanie, fouilles Louis et Mary Leakey (photo Y. Coppens), Coll. musée de l'Homme.

2. Crâne d'Australopithecus africanus. De droite à gauche, profil de jeune (Taung, Botswana) et d'adulte (Sterkfontein, Transvaal), Coll. musée de l'Homme (photo Y. Coppens).

les Australopithèques. Un bref historique de leur découverte va nous permettre, en même temps, de les circonscrire géographiquement.

Historique

C'est en 1924 que le Professeur R. Dart décrivit et baptisa le premier Australopithèque ; il s'agissait du crâne d'un jeune individu de 5 à 6 ans découvert, en Afrique du Sud, dans la brèche d'une grotte du Bechuanaland appelée Taung. Cette découverte fut suivie de beaucoup d'autres effectuées à partir de 1936 par les Professeurs R. Broom et J. Robinson, puis par les Professeurs R. Dart et P. Tobias dans 4 grottes du Transvaal : Sterkfontein, Swartkrans et Kromdraai près de Johannesburg et Makapansgat près de Potgietersrus.

En 1939, le professeur allemand L. Kohl Larsen découvrait à Garusi ou Laetolil, au nord-est du lac Eyasi en Tanzanie, un maxillaire d'Australopithèque, agrandissant à l'Afrique orientale l'aire de répartition de ces Hominidés. Les travaux dans ce gisement viennent d'être repris par Mary Leakey, avec beaucoup de succès puisqu'elle a mis au jour une très intéressante série d'Hominidés fossiles rapportables sans doute aux Australopithèques.

Ce furent ensuite les travaux célèbres de la famille Leakey dans les gorges d'Olduvai, en Tanzanie, travaux qui apportèrent depuis 1955 près de 70 pièces attribuables à des Hominidés, dont certaines tout à fait remarquables. En 1964, R. Leakey et G. Isaac ajoutèrent un troisième gisement aux sites tanzaniens en recueillant une mandibule d'Australopithèque près du lac Natron. Puis les découvertes se déplacèrent vers le Nord.

En 1967, une expédition internationale reprenait l'exploration des gisements paléontologiques affleurant sur la rive occidentale de la basse vallée de l'Omo en Ethiopie. Elle était composée de trois équipes, une française sous la direction des Professeurs C. Arambourg et Y. Coppens, une américaine sous la direction du Professeur F. Clark Howell, et une kényane sous la direction du Dr. L.S.B. Leakey et de son fils Richard. Ces gisements, découverts au début du siècle par des voyageurs français, avaient été exploités dès 1932-1933 par une mission du Muséum national d'Histoire naturelle de Paris sous la direction de C. Arambourg. Dès le premier mois, cette nouvelle expédition avait la chance de mettre au jour la première mandibule d'Australopithèque de ces gisements. Cette découverte allait être suivie de très nombreuses autres : en 9 campagnes, les missions françaises et américaines ont en effet réalisé un bilan exceptionnel : près de 400 restes d'Hominidés.

L'équipe kényane avait quitté l'Omo dès 1968 pour aller explorer, sous la conduite de R. Leakey, les rives orientales du lac Turkana au Kenya. Or, en 10 campagnes, cette équipe put recueillir plus de 100 fragments d'Hominidés dont certains très importants.

Sur les rives sud-ouest du même lac, une mission américaine de Harvard, sous la direction de B. Patterson, exploitait, pendant ce temps, trois petits gisements, dont deux allaient livrer des restes d'Hominidés.

Une mission anglaise du Bedford College de Londres, qui se proposait de lever la carte géologique du bassin du lac Baringo, au Kenya, découvrit à son tour des restes paléoanthropologiques dans 5 sites.



1. Gorges d'Olduvai, Tanzanie (fouilles Louis et Mary Leakey). Photo Y. Coppens, Coll. musée de l'Homme.



2. Gisement de l'Omo, Ethiopie. Photo Y. Coppens, Coll. musée de l'Homme.



2

2. Gisement de l'Omo, Ethiopie, Photo Y. Coppens, Coll. musée de l'Homme.



3

3. 4. Crânes d'Australopithecus Boisei, gisement de l'Omo, Ethiopie – Expédition Y. Coppens 1976 – Photos J. Oster (Nº D-77-1497-493 et D-77-1496-493), Coll. musée de l'Homme.



4



1



2

1. Gisement de l'Afar, Ethiopie. Expédition M. Taieb, Y. Coppens et D.C. Johanson (photo M. Taieb, Coll. musée de l'Homme).

2. Crâne de Cromagnoïde d'Afalu, Algérie. Coll. musée de l'Homme (Institut de paléontologie humaine), photo J. Oster, n° C.77-60-493.

A partir de 1973, une expédition internationale sous la direction de Maurice Taieb, Yves Coppens et Donald C. Johanson, mettait au jour à Hadar, dans l'Afar éthiopien, en 4 campagnes, plus de 300 pièces paléoanthropologiques de conservation exceptionnelle, appartenant à une ou deux formes d'Hominidés. Une seconde mission en Afar, émanation de la première, allait à son tour recueillir un crâne attribuable à un Pithécanthrope.

Enfin, après 9 ans de patientes fouilles, Jean Chavaillon mettait au jour en 1975 et 1976, à Melka Konturé près d'Addis Abeba, trois intéressantes pièces en association avec des industries oldowayennes et acheuléennes.

Cet ensemble de découvertes circonscrit l'aire de répartition des Australopithèques dans les régions orientale et méridionale de l'Afrique.

Datation

Le plus ancien de ces gisements est celui de N'Gorora, dans le bassin du lac de Baringo, au Kenya, puisqu'il atteint 9 à 12 millions d'années BP ; il n'a livré qu'une molaire supérieure d'Hominidé indéterminé mais l'on met évidemment beaucoup d'espoir dans de futures exploitations de ce site. La couronne de cette molaire est basse comme celle des dents de *Ramapithecus*. La structure de ses cuspides ressemble à celle des Australopithèques. Il s'agit peut-être d'un Sivanpithèque. Un autre gisement du bassin du lac Baringo, Lukeino, daté de 6 à 6,5 millions d'années ans, a livré, lui aussi, une molaire ; il s'agit, cette fois, d'une dernière molaire inférieure très comparable à celles des Australopithèques.

A Lothagam, dans le sud-ouest du lac Turkana, au Kenya, B. Patterson a mis au jour un fragment de mandibule porteur d'une dent dont la morphologie évoque un Australopithèque ; la faune de Vertébrés associée indique un âge pliocène que l'on peut estimer de 5 à 16 millions d'années.

Deux sites du Kenya, l'un du bassin du lac de Baringo, Chemeron, l'autre du bassin du lac Turkana, Kanapoi, estimés à 4000000 d'années, ont respectivement livré un temporal et un humérus d'Hominidés.

Le gisement de Laetolil en Tanzanie a été daté d'au moins 3500000 ans ; ses Hominidés fossiles sont étonnamment comparables à ceux recueillis à Hadar, en Afar éthiopien, situés, quant à eux, entre 2800000 et 3200000 ans.

Les gisements de l'Omo sont constitués d'un ensemble sédimentaire de plus de 1000 mètres de puissance, fait d'une succession de sables fossilifères, d'argiles et de dépôts volcaniques permettant des datations absolues. La séquence a pu ainsi être datée de plus de 4000000 d'années à la base et de moins de 1000000 d'années au sommet. Les restes d'Hominidés se rencontrent à partir de 3200000 ans jusqu'au sommet, c'est-à-dire de manière continue sur plus de 2000000 d'années.

Les gisements de l'est du lac Turkana qui livrent des Hominidés, s'étendent entre 3000000 et 1000000 d'années. Par comparaison des faunes, les plus anciennes des grottes à Australopithèques d'Afrique du Sud, Makapansgat, Sterkfontein, ont été récemment estimées de 2500000 à plus de 3000000 d'années, mais cette date reste encore très contestée. Les gorges d'Olduvai en Tanzanie livrent des restes d'Hominidés et leurs industries tout au long des cent mètres de dépôt, datés à la base d'1800000 ans.



1



2

1. Chantier de fouilles à Olduvai, photo J. Chavaillon, Coll. musée de l'Homme.

2. Australopithèques robuste (à droite) et gracile (à gauche). Photo J. Robinson, Coll. musée de l'Homme.

Deux autres grottes à Australopithèques d'Afrique du Sud, Swartkrans et Kromdraai, pourraient être contemporaines des couches anciennes d'Olduvai ou leur être légèrement antérieures (2000000 à 2500000 ans).

Enfin Chesowanja, dans le bassin du lac de Baringo au Kenya, le site du lac Natron en Tanzanie et peut-être la brèche de Taurig en Afrique du Sud, ont sans doute livré les Australopithèques les plus jeunes puisqu'ils dépassent à peine le million d'années.

Les Australopithèques semblent donc apparaître vers 6 à 7 millions d'années et disparaître aux alentours d'un million d'années.

Que livrent ces gisements ? Plusieurs Hominidés, quelquefois contemporains. L'un est appelé Australopithèque robuste ou Paranthrope, ou Zinjanthrope, l'autre est appelé Australopithèque gracile, ou Australopithèque au sens strict, ou Plésianthrope, ou Paraustralopithèque. Un troisième est appelé *Homo habilis* ou *Australopithecus habilis*. Enfin, le quatrième est appelé *Homo erectus* ou *Telanthropus* ou *Meganthropus*.

Les hominidés

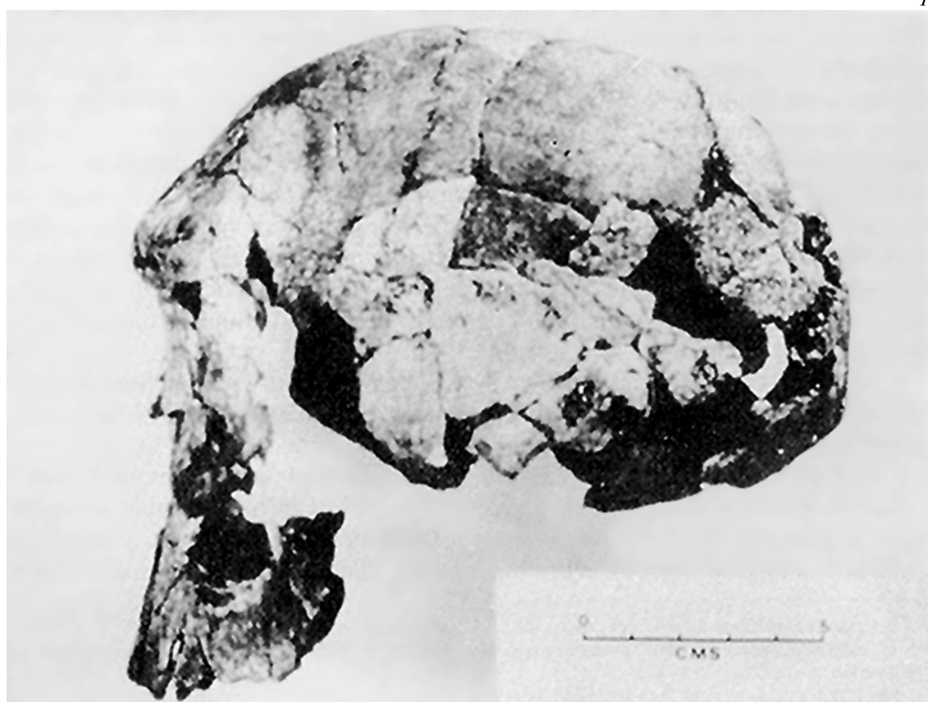
a) L'Australopithèque robuste : on le connaît en Afrique du Sud dans des grottes de 2 à 2,5 millions d'années, dans la vallée de l'Omo en Ethiopie et dans l'est du lac Turkana au Kenya, aux mêmes âges à Olduvai vers 1800000 ans, à Chesowanja à 1100000 ans. On l'appelle robuste parce qu'il est effectivement plus fort et plus grand que les autres. Sa morphologie crânienne révèle un appareil masticateur puissant : ses molaires et ses prémolaires sont en effet énormes. Il s'ensuit une mandibule robuste, des muscles masticateurs à l'ancrage résistant, une arcade zygomatique[9] vigoureuse et pour les muscles temporaux, une crête sagittale[10] impressionnante. Le front est absent. La face est haute et plate et les dents antérieures petites, ce qui favorise les mouvements latéraux de broyage. La mandibule a consécutivement une très haute branche montante, ce qui accroît les mouvements de mastication des muscles masseter et pterygoïdiens. Le corps de cet Australopithèque est plus massif que celui des autres espèces. Pour 1,55 mètre, on estime son poids de 35 à 65 kilos. Sa bipédie n'était pas parfaite, car les fémurs ont des têtes petites et de longs cols. La capacité crânienne a été estimée à 530 cm^3 à Swartkrans, à 530 cm^3 également à Olduvai. On doit noter ici le développement du cervelet, indiquant, peut-être, un plus grand degré de contrôle des mouvements (de la main et de la locomotion, par exemple).

b) L'Australopithèque gracile est celui de Makapansgat et de Sterkfontein en Afrique du Sud ; on pense l'avoir retrouvé à l'Omo en Ethiopie, à Garusi ou Laetolil en Tanzanie, en Afar en Ethiopie, à Lothagam au Kenya. On lui donne 1 à 1,25 m et un poids de 18 à 31 kilos. Sa face est plus projetée que celle de l'Australopithèque robuste. Ses arcades suborbitaires[11], modérément développées, supportent un front qui, lui, est relativement développé. Les incisives spatulées sont implantées verticalement ; les cani-

9. L'arcade zygomatique est un pont osseux du crâne qui joint la tempe à la face.
10. La crête sagittale est un développement osseux formant, sur le sommet du crâne, une lame semblable au cimier d'un casque.
11. Les arcades suborbitaires sont les bords osseux supérieurs des orbites qui contiennent les yeux.



1



2

1. 2. Homo habilis, photo National Museums of Kenya.

nes, petites, ressemblent à des incisives. Les dents jugales divergent, ce qui donne une arcade dentaire parabolique. Ces dents jugales sont grosses, leurs cuspides rondes, l'émail épais, l'usure à plat. Même si cet Australopithèque a une diète plus variée que le précédent, son alimentation de base devait être également végétarienne; l'épaisseur de la mandibule, celle de l'émail, l'usure à plat, la brièveté de la face, la grande taille des prémolaires et des molaires indiquent, en effet, un puissant appareil masticateur. Il y a un retard dans l'éruption dentaire et ce retard, joint à l'épaisseur de l'émail, signifie une adaptation à une vie, et singulièrement à une adolescence, plus longue. La capacité endocrânienne varie de 428 à 485 cm^3, soit 444 cm^3 de moyenne, dans la forme sud-africaine. Les os longs, en particulier l'humérus et l'omoplate, rappellent une brachiation ancestrale. Cependant, l'Australopithèque gracile est un bipède permanent.

L'Homo habilis a été décrit à Olduvai (Tanzanie) en 1964, et il a peut-être été retrouvé à l'Omo en Ethiopie, dans l'est du lac Turkana et à Kanapoi au Kenya. Ses dents jugales montrent des dimensions plus basses que celles des Australopithèques graciles d'Afrique du Sud. Ces dents ont d'autre part des proportions différentes : elles sont plus allongées et plus étroites. A partir des pariétaux, la capacité endocrânienne d'Homo habilis a été estimée à 680 cm^3; un crâne de l'Est Turkana atteint presque 800 cm^3. Il semble donc s'agir d'un être plus proche de nous que l'Australopithèque par les tendances évolutives de ses dents et celles de son cerveau. Et cependant son squelette postcrânien[12] le rapproche de l'Australopithèque gracile; sa clavicule rappelle en particulier l'ancestralité brachiatrice déjà évoquée à l'occasion de ce dernier. On a estimé sa taille de 1,20 à 1,40 mètre.

d) L'Homo erectus : enfin, à Swartkrans en Afrique du Sud à 2 500 000 ans, à Olduvai en Tanzanie à 1 500 000 ans, dans l'est du lac Turkana au Kenya à 1 500 000 ans, à Melka Konturé, à Bodo, à l'Omo en Ethiopie entre 500 000 et 1 500 000 ans, les fouilleurs annoncent la découverte *d'Homo erectus*, c'est-à-dire d'Hominidés plus évolués que tous les précédents.

A Swartkrans, Broom et Robinson avaient isolé dès 1949 quelques ossements pour les attribuer à une forme plus hominienne, *Telanthropus capensis*. Robinson en 1957 avait envisagé l'attribution de cette forme aux Pithécanthropes, à *Homo erectus*.

En 1969, Ron Clarke, Clark Howell et Brain ont manipulé les spécimens de Swartkrans et se sont aperçus que le crâne d'Australopithèque robuste SK 847 avait un contact parfait avec le maxillaire de Télanthrope. Et cet assemblage donne une intéressante image qui confirme les présomptions de Robinson : au dessus d'un torus supraorbitaire[13] prononcé, un front à courbe ascendante tranche avec l'absence de front de l'Australopithèque robuste; ce crâne a de grands sinus[14] frontaux; la constriction postorbitaire[15] est modérément accusée; les os

12. On appelle squelette postcrânien l'ensemble du squelette moins le crâne.
13. Lorsque le bord supérieur de l'orbite se charge d'un développement osseux en visière, on l'appelle torus ou bourrelet sus ou supraorbitaire.
14. Les sinus sont des cavités.
15. Le crâne se pince latéralement, derrière les orbites : c'est ce qu'on appelle la constriction postorbitaire.



1



2

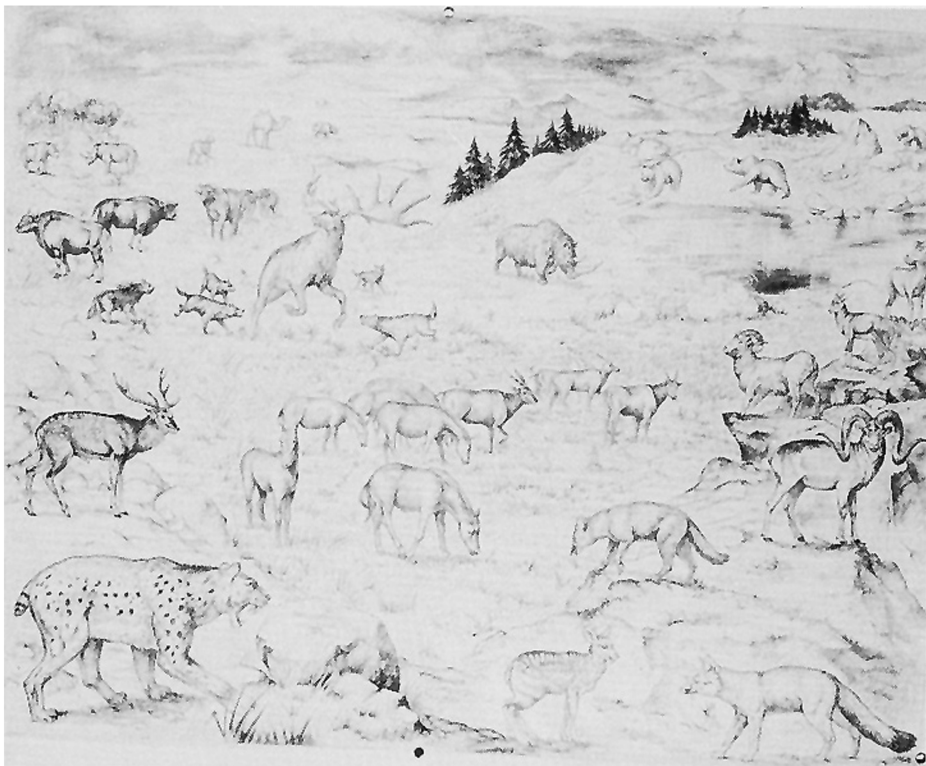


3

1. Les gisements de Siwaliks au nord du Pakistan, expédition D. Pilbeam, Coll. musée de l'Homme (photo H. Thomas).

2. Reconstitution du crâne de Ramapithecus, Coll. musée de l'Homme, photo J. Oster, no D.78.1043.493.

3. Squelette d'Oreopithecus bambola, 12 000 000 d'années trouvé dans le site de Grossetto (Toscane) par Johannes Hürzeler en 1958 (photo J. Oster, Coll. musée de l'Homme).



1



2

1. *Reconstitution de l'environnement d'Homo erectus de Chou Kou Tien (ou Sinanthrope), Chine (400000 ans), Photo Y. Coppens, coll. Musée de l'Homme, exposition « Origines de l'homme », nov. 1976–avril 1978; dessin Bertoncini-Gaillard, sous la direction d'Y. Coppens.*

2. 3. *Homo erectus de Chou Kou Tien (reconstitution). Profil (n° D75-371-493) ef face (n° 77-61-493), photos J. Oster, coll. musée de l'Homme*



3

du nez sont proéminents; l'arcade dentaire est courte, ce qui indique une petite mandibule à branche montante basse; la dentition et la structure du squelette facial le rapprochent *d'Homo* et plus spécialement *d'Homo erectus*.

A Olduvai, l'Hominien 13 a une denture réduite de 20% par rapport à celle *d'Homo habilis*, une mandibule plus petite; l'Hominien 16 a une arcade suborbitaire proéminente. Leakey et Tobias les classent parfois comme *Homo erectus*. Mais si ces deux fossiles ont un statut incertain, il n'en est de toute façon pas de même pour l'Hominien 9 qui a une incontestable calotte crânienne *d'Homo erectus*.

A l'est du lac Turkana, au Kenya, un grand nombre de découvertes sont parentes de cette espèce progressive du genre *Homo;* citons, en particulier, la récolte récente de trois crânes, répartis dans le temps, et donnant une très belle illustration du développement des tendances évolutives au sein de cette espèce.

Rappelons ici qu'une récente datation du plus ancien Pithécanthrope javanais, le crâne d'enfant de Modjokerto, aurait donné 1900000 ans, mais s'agit-il bien *d'Homo erectus*?

De même, des comparaisons effectuées à Cambridge entre les pièces originales javanaises et tanzaniennes par Tobias et Von Koenigswald permettaient de conclure à l'identité morphologique d'*Homo habilis*, le plus ancien, avec *Meganthropus palaeojavanicus* et peut-être avec *Hemianthropus peii* de Chine, puis à celle *d'Homo habilis* plus récent (Hominien 13) avec *Pithecanthropus* IV, Sangiran B et *Telanthropus capensis*.

Industries

Pour la première fois, dans *l'histoire des Primates*, ces restes se trouvent associés à des outils fabriqués.

Dans les gisements de l'Omo, la mission française mettait au jour, en 1969, quelques outils en pierre et en os de plus de 2 millions d'années; l'année suivante la mission kenyane de l'est du lac Turkana recueillait en place, dans un niveau volcanique daté de 2000000 d'années, une industrie de pierre et d'os comparable aux outils de l'Omo.

Plus récemment c'était au tour des missions américaine et française de repérer une douzaine de niveaux archéologiques de deux millions d'années. En 3 ans, on peut dire que, par ces découvertes du bassin plio-pléistocène du lac Turkana, l'âge des premiers outils taillés a été repoussé à plus de deux millions et demi d'années, sans doute 3 millions, allongeant de près d'un million d'années l'âge des plus anciennes industries connues jusqu'alors.

Cette première industrie de l'Histoire est constituée d'une grande quantité d'éclats, artificiellement percutés et utilisés pour leurs tranchants, de galets dont une pointe ou un tranchant a été aménagé par une série d'enlèvements, et d'ossements ou de dents préparés ou utilisés directement lorsque leurs formes s'y prêtaient (canine d'hippopotame ou de suidé, par exemple).

Ces outils peuvent se ranger en un certain nombre de types. Chacun de ces types est reproduit à un certain nombre d'exemplaires. Ce qui signifie que leur forme a déjà fait l'objet d'une recherche, qu'elle est l'acquisition d'une expérience transmise d'une génération à l'autre, impliquant une

certaine vie sociale. En d'autres termes, il y a 2500000 ans, nous ne sommes pas à l'origine de l'outil. Mais nous approchons probablement des limites de sa perception ; au-delà, il doit se confondre avec des objets naturels.

A Makapansgat, en Afrique du Sud, a été mise en évidence une industrie faite d'os, de cornes et de dents, appelée pour cette raison « ostéodontokératique » et qui pourrait être aussi très ancienne, si les tentatives récentes de corrélations entre les grottes sud-africaines et les grands gisements est-africains s'avéraient exactes. On peut y faire, en tout cas, les mêmes constatations que dans le bassin du lac Turkana ; les divers types d'outils y sont reproduits en séries, ce qui prouve qu'ils ont déjà une histoire.

A Hadar, récemment, H. Roche a découvert une industrie de galets aménagés, proche de celle d'Olduvai, dans un niveau qu'il n'est pas impossible de dater de 2500000 ans.

A partir des couches les plus anciennes d'Olduvai (1800000 ans), les outils sont partout, abondants et constants ; les galets aménagés particulièrement fréquents ont fait appeler cette industrie "Pebble culture" ou oldowayen. Fouillant le niveau le plus ancien d'Olduvai, le Dr Leakey remarqua un jour une grande accumulation de cailloux de basalte; au fur et à mesure que la fouille progressait, il s'aperçut que ces cailloux, loin d'être éparpillés n'importe comment, s'ordonnaient en petits tas dessinant un cercle. Il est possible que chaque petit tas représentait les pierres de calage d'un poteau. Si on imagine un cercle de piquets ou d'arceaux et des peaux ou feuillages tendus entre ces piquets, on est évidemment tenté d'y voir les restes d'une construction. On serait donc en présence d'une structure d'habitation de quelque deux millions d'années !

A Melka Konturé, près d'Addis Abeba, Jean Chavaillon a mis récemment au jour, dans le niveau oldowayen le plus ancien du site (1500000 ans), une structure assez semblable. Au beau milieu d'un sol d'occupation jonché d'outils, il a soudain dégagé une surface ronde de 2,50 mètres de diamètre sans le moindre outil, surélevée de 30 cm par rapport au reste du sol que bordait une gouttière de 2 mètres de longueur ; quelques petits tas de cailloux évoquent ici aussi la présence de poteaux.

On a dit que l'Australopithèque robuste pouvait être le mâle de l'Australopithèque gracile. Certains pensent qu'*Homo habilis* était un Australopithèque gracile un peu plus jeune et plus évolué que le sud-africain. D'autres disent que le Télanthrope ou *Homo erectus* de Swartkrans pouvait entrer dans les limites inférieures de variations de l'Australopithèque robuste du même gisement. On a dit que le Méganthrope javanais était un Australopithèque et que, de même, certains Australopithèques (Olduvai, Swartkrans) étaient des Pithécanthropes. De cette apparente confusion, se dégage néanmoins une thèse très nette. C'est au sein de la nappe des Australopithèques d'abord cantonnés à l'Afrique de l'Est et à l'Afrique du Sud, puis (sous une forme Australopithèque ou sous une forme plus évoluée) étendue à l'Asie sud-himalayenne qu'apparaît le genre Homo et l'outil fabriqué. Celui-ci devient très vite la caractéristique de son artisan ; plusieurs types d'outils sont rapidement créés pour des propos précis ; leur fabrication est enseignée. Enfin,

des structures d'habitation apparaissent. *C'est en ce sens* que l'on peut parler d'origine africaine de l'humanité.

Conclusion

L'Homme apparaît donc au bout d'une très longue histoire, comme un Primate qui un jour améliore l'outil dont il se sert depuis déjà longtemps. Outils fabriqués et habitations révèlent tout à coup un être réfléchi qui prévoit, apprend et transmet, construit la première société qu'il dote de la première culture.

Une datation de plus de deux millions d'années a été récemment avancée pour certains restes fossiles d'Hominidés de Java. Des galets aménagés de plusieurs gisements du sud de la France ont été quelquefois estimés d'un âge aussi grand. Mais dans l'état actuel de nos connaissances, l'Afrique, par le nombre et l'importance de ses révélations d'une très grande ancienneté, demeure le vainqueur de la compétition.

Disons pour conclure que tout se passe comme si, il y a 6 à 7 millions d'années, naissait, dans le quadrant sud-est du continent africain, un groupe d'Hominidés appelés Australopithèques. Il y a deux millions et demi à trois millions d'années, de ce groupe polymorphe, émergeait un être, Australopithèque lui-même ou déjà Homme, capable de tailler la pierre et l'os, de construire des huttes et de vivre en petites sociétés, représentant ainsi, par toutes ses manifestations, l'origine proprement dite de l'Humanité fabriquante.

Le dernier million d'années

Le dernier million d'années voit naître l'Homo sapiens et, durant les derniers siècles, sa pullulation inquiétante, puisqu'on a mis 115 ans pour passer de un milliard à deux milliards d'individus et 35 ans pour passer de deux milliards à trois milliards, 15 ans pour passer de 3 milliards à 4 milliards et l'accélération se poursuit…

L'hominisation problèmes généraux

Partie II

L. Balout

Les données archéologiques

Pour aborder le problème de l'« hominisation » en Afrique, la démarche du préhistorien est assez différente de celle du paléontologiste. Pour celui-ci l'hominisation est cette cérébralisation progressive qui permet à l'homme de concevoir et de réaliser, par la mise en œuvre de techniques de plus en plus élaborées, un outillage (ce terme étant pris dans son acception la plus large) si diversifié et si efficace qu'il multiplie, au fil des millénaires, son action sur l'environnement naturel, au point de rompre à son seul profit les équilibres biologiques. L'évolution paléontologique qui conduit à l'homme ne permet pas de définir aisément un« seuil » de l'hominisation; la pierre taillée démontre que celui-ci est franchi. P. Teilhard de Chardin l'a très bien dit dans une formule justement célèbre: « L'homme est entré sans bruit.[...] En fait, il a marché si doucement que lorsque, *trahi par les instruments de pierre indélébiles qui multiplient sa présence*, nous commençons à l'apercevoir, déjà [...] il couvre l'Ancien Monde.«

La position du préhistorien est justifiée: le vrai « missing link » (anneau manquant) n'est pas la forme intermédiaire entre Australopithèques et Pithécanthropiens, entre Néandertaliens et Homo Sapiens. Il est entre les pierres ou les os taillés et ces fossiles. Les industries préhistoriques, attribuées avec une certitude absolue à *Homo Sapiens*, à partir du Paléolithique supérieur, avec une évidence peu discutable à l'homme de Néandertal au Paléolithique moyen, ne peuvent être rapportées que par hypothèse aux Pithécanthropiens

et aux Australopithèques. Sans doute est-ce la seule hypothèse qui puisse être scientifiquement formulée. Mais l'industrie qui accompagne les Sinanthropes n'est pas celle que l'on recueille auprès des Pithécanthropiens, et celle-ci est diverse à Java (Pithécanthrope), en Algérie (Atlanthrope), en Afrique orientale. Quant aux Australopithèques, ils représentent un groupe hétérogène dont on distingue mal encore les auteurs possibles, sinon probables, de l'Ostéodontokératique et de la Pebble culture.

Si donc, pour le paléontologiste, il y a un « seuil » de l'hominisation — le « Rubicon cérébral » que le Professeur Vallois fixa à une capacité cérébrale de 800 cm^3 — pour le préhistorien il existe un « seuil de technicité » qui, une fois franchi, ouvre la voie du progrès, jusqu'à nous. Définir ce seuil postule la solution de deux problèmes : *comment et quand ?* Le premier problème est d'éliminer toutes les causes naturelles pour, dans l'outil, reconnaître la main de l'homme. Le second est de disposer de cadres chronologiques permettant de dater, avec une approximation acceptable, ces témoignages les plus reculés d'une industrie humaine.

Jusqu'à maintenant, l'Afrique seule a répondu positivement à ces deux problèmes.

La théorie du monogénisme étant universellement acceptée, l'Afrique est donc considérée actuellement comme étant le berceau de l'Humanité. Ce « berceau à roulettes », selon la boutade de l'Abbé Breuil, longtemps baladé des sommets du Pamir aux plaines de l'Euphrate, s'est donc, pour l'instant, fixé en Afrique orientale, et cela se serait passé il y a quelque 3 000 000 d'années, au moins. En fait, l'Ancien Testament (livre de la Genèse) situait le Paradis terrestre, l'Eden, dans un paysage de jardins, de plantes cultivées. Dieu vouait Adam à l'agriculture et à l'élevage, à un genre de vie « néolithique » dans une région où tout un Paléolithique allait peu à peu se révéler. Toutes les chronologies tirées de l'Ecriture sainte dataient la création en 6484 et 3616 avant notre ère. Sans doute le Proche-Orient fut-il un, sinon le plus ancien foyer de néolithisation ; rien ne permet plus de dire qu'il fut le berceau de l'Humanité.

L'Homme est entré sans bruit, et ce sont les pierres taillées par lui qui, longtemps après, trahissent son existence ; l'espèce humaine « n'a rien ébranlé dans la Nature au moment de son apparition [...] elle émerge phylétiquement à nos yeux comme n'importe quelle autre espèce, exactement » (Teilhard). La responsabilité du préhistorien devient donc immense ; car, en identifiant les plus anciennes traces d'industries humaines qui nous soient perceptibles, il apporte un élément de preuve que la Paléontologie est impuissante à donner : « Grâce à l'outil, atteindre l'Homme. Tel est le but exaltant de la Préhistoire. »

Le préhistorien de l'Afrique doit répondre au préalable à trois questions :

— L'outil est-il certainement un critère d'hominisation ?
— L'outil nous permet-il de saisir les débuts de l'hominisation ?
— L'outil humain, dans la mesure où il nous a été conservé, est-il à coup sûr discernable ?

L'outil est-il certainement un critère d'hominisation ?

Les données de ce problème sont en grande partie africaines. Dans les dernières années de sa vie, l'Abbé Breuil, frappé par le comportement de certains animaux, me confiait qu'il se demandait si l'outil marquait bien le franchissement du seuil de l'hominisation, et s'il ne fallait pas lui préférer l'Art, ce qui revenait à la distinction entre un *Homo* vraiment « *sapiens* », le peintre de Lascaux, notre ancêtre direct, et une série d'êtres industrieux « Faber », l'ayant précédé.

Comme Mme Tetry l'a savamment exposé, l'usage d'outils extérieurs aux organes de l'être vivant, qui sont des « outils naturels », n'est le propre ni de l'homme ni même des primates. La guêpe ammophile ou la fourmi couturière, chez les insectes, le pinson des Galapagos, le goéland, le gypaète, le busard, la grive musicienne chez les oiseaux, la loutre de mer, le castor et tant d'autres, en sont la preuve. Dans l'ordre des Primates, le Chimpanzé est le plus proche voisin de l'homme. Dans sa vie quotidienne, il utilise des outils ou des armes pour se défendre contre les prédateurs tels les serpents. Un réflexe de peur et de défense lui fait ramasser et brandir des bâtons[1]. Ce comportement, relevé dans les parcs zoologiques, a été aussi, entre 1964 et 1968, dans les réserves de Tanzanie. Vivant en groupes de plus de trente individus, les chimpanzés savent choisir de menues branches pour déterrer les termites, utiliser des bâtons pour briser des nids ou pour atteindre le miel, se servir de feuilles pour recueillir l'eau dans les trous d'arbres, emmancher des bâtons pour atteindre des bananes.

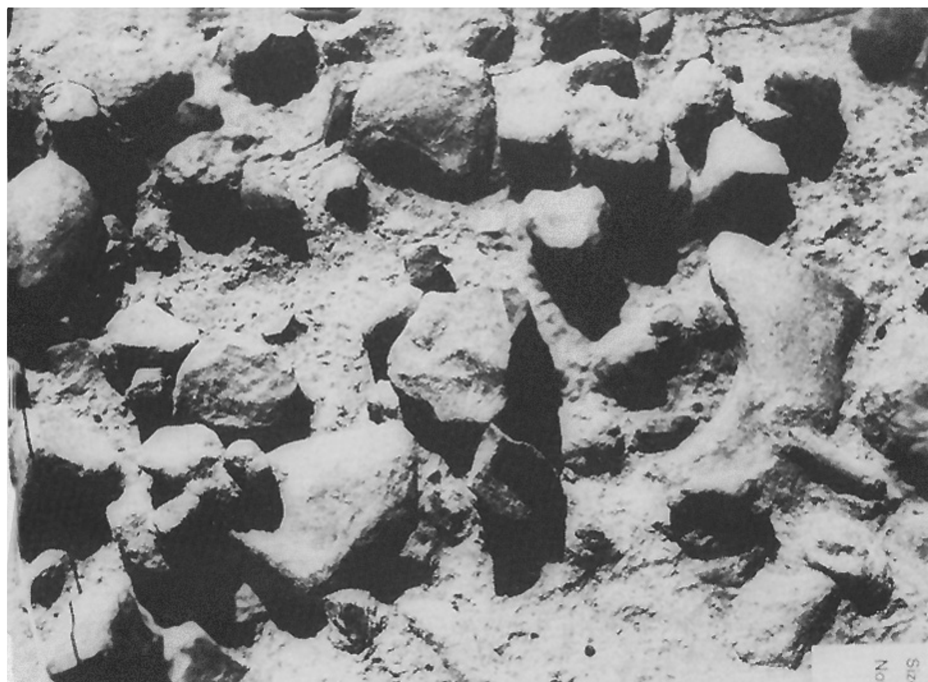
Quant aux pierres, elles leur servent à briser les fruits, à chasser par jet sur et sous le bras, au même titre que des bâtons, les prédateurs rivaux. Enfin, ils communiquent entre eux par signaux sonores. On pourrait également faire état des observations faites sur les gorilles du Rwanda[2].

Ainsi, pour qu'un outil puisse être considéré comme un critère de l'Hominisation, le concept d'utilisation d'un objet extérieur aux « outils naturels » de l'être vivant ne suffit pas. Nous devons exiger le concept de la transformation délibérée, de l'« aménagement » de cet outil ; ce qui va nous permettre une réponse positive à la troisième question posée, nous l'interdire à la seconde.

L'outil nous permet-il de saisir les débuts de l'hominisation ?

En effet, l'outil ne nous permet pas de saisir les débuts de l'Hominisation. Tout d'abord parce que seuls des ossements fossiles et des pierres se sont conservés jusqu'à nous. Sans vouloir faire une comparaison ethnographique absurde, qu'il soit permis de rappeler qu'un groupe humain peut emprun-

1. *Current Anthropology*, juin 1967.
2. Nat. Géogr. Soc., Washington, oct. 1971.



1



2

1. Détail du sol oldowayen (objects des polyèdres et un gros os d'hippopotame), photo J. Chavaillon coll. musée de l'Homme.

2. Détail du sol oldowayen, photo J. Chavaillon, Coll. musée de l'Homme.

ter la totalité de son outillage au seul règne végétal. On cite toujours, à cet égard, les Menkopis des îles Andaman. Que, dans la savane arborée des plateaux africains, l'arbre ait offert aux premiers hominiens les premiers outils, est aussi indémontrable que vraisemblable. Et même pour ce qui est des ossements fossiles et des dents, R. Dart a attribué aux Australopithèques du Transvaal une industrie à base d'os, de dents et de cornes qu'il appela ostéodontokératique, et qui est longtemps restée *sub judicio* ; nous y reviendrons. R. van Riet Lowe avait distingué, dans la Pebble culture, des « split » et des « trimmed » pebbles. Les premiers, galets simplement brisés, ont dû être mis très généralement en doute. Si, à coup sûr, le galet que la main humaine a ramassé puis lancé n'a gardé aucune trace discernable de cette utilisation, même le galet brisé peut être un jeu de la nature : les rivières au pied de leurs chutes, le ressac de la mer burinent des galets que rien ne distingue de ce que l'homme a ainsi fracturé. L'industrie du Kafouen n'a pas survécu à cette expertise.

Le texte de Teilhard de Chardin dont j'ai cité un passage au début de cet exposé comporte de grosses erreurs et souffre d'une très grave lacune : « l'homme est entré sans bruit. [...] En fait, il a marché si doucement que lorsque, trahi par les instruments de pierre indélébiles qui multiplient sa présence, nous commençons à l'apercevoir, déjà, du cap de Bonne Espérance à Pékin, il couvre tout l'Ancien Monde. Déjà, certainement, il parle et vit en groupes. Déjà il fait du feu. Après tout, n'est-ce pas là exactement ce à quoi nous devions nous attendre ? Chaque fois qu'une nouvelle forme vivante se lève à nos yeux des profondeurs de l'Histoire, ne savons-nous pas qu'elle surgit toute faite et qu'elle est déjà légion ? » *Homo Loquens* ne semble apparaître qu'au temps des Pithécanthropes ; le feu attribué à *Australopithecus Prometheus* était une erreur d'interprétation, nous n'en avons aucune indication valable avant les Pithécanthropes, et pas en Afrique ; en revanche, les « instruments de pierre indélébiles » de l'Oldowayen ne trahissent certes pas un commencement. La variété des formes, leur nombre, la systématique de leur taille en font plutôt un aboutissement. Ce sont les préhistoriens de l'Afrique qui ont réclamé ce million d'années avant le Bed One d'Olduvai que l'Omo et Koobi Fora leur ont récemment apporté. Et cela ne nous suffit pas !

L'outil humain est-il discernable ?

Nous devons donc nous astreindre à résoudre le troisième problème qui est de faire la preuve de l'intention humaine sur les « outils » les plus rudimentaires, les moins élaborés. L'Afrique seule permet, par la richesse des documents, cette recherche. Elle portera sur deux domaines : *l'os et la pierre*.

a) l'industrie *ostéodontokératique*. L'hypothèse formulée par R. Dart en 1949 a fait l'objet d'un bilan, en 1970, par Donald L. Wolberg (*C. A.* février 1970). Déjà l'Abbé Breuil, examinant les ossements recueillis avec les Sinanthropes de Chou Kou Tien, avait envisagé qu'un « âge de l'os » aurait pu précéder l'« âge de la pierre ». Il y aurait eu un « prélithique » antérieur au paléolithique. Avant 1955 (Afrique du Sud), 1959-60 (Olduvai-Tanzanie),

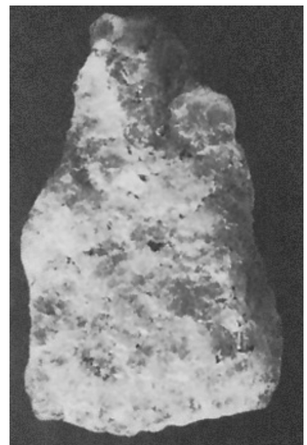
1969 (Omo - Ethiopie), 1971 (lac Rodolphe - Kenya), on ne connaît pas d'industrie lithique au contact des gîtes à Australopithèques. En revanche, R. Dart se fait le défenseur d'une industrie osseuse, à base d'ossements, de dents et de cornes, qu'il consacre « osteodontokeratic culture ». Nous ne disposons malheureusement pas d'une bonne chronologie, relative ou absolue, des Australopithèques d'Afrique méridionale, moins favorisée à cet égard que l'Ethiopie, le Kenya et la Tanzanie. Pour nous en tenir ici au problème de l'industrie, R. Dart qui en a soutenu l'existence de 1949 à 1960, s'est fondé sur l'examen des fractures crâniennes des babouins et des Australopithèques, sur le choix ayant présidé, semble-t-il, à l'accumulation d'ossements à Makapansgat (336 humérus, 56 fémurs, par exemple), sur les vertèbres cervicales (*atlas* et *axis*) représentant 56 % de celles recueillies avec les crânes de bovidés. Pour lui, les ossements animaux des brèches à Australopithèques sont des tas de rebut, des restes de cuisine d'un chasseur-prédateur à qui la libération de la main par la station érigée permet l'utilisation d'armes et d'outils. C'est ici que l'examen de 50 crânes de babouins et 6 d'Australopithèques permet à Dart d'affirmer, sur 80 % d'entre eux, l'existence de traumatismes causés par des armes de poing. Les coups sont généralement portés de face et le traumatisme peut être double, traduisant une arme à deux têtes. A Makapansgat, nombre d'humérus d'ongulés portent des traces d'usure *avant* fossilisation, alors que les autres os longs sont intacts, et Dart de conclure : « L'outil caractéristique de l'Australopithèque est une massue en os, de préférence un humérus d'ongulé ». Le chasseur a également utilisé des mandibules ; les cassures par torsion (fracture spiralée) des humérus et des os canons impliquent là aussi l'intervention de la main comme Breuil et Teilhard de Chardin l'avaient déjà avancé à Chou Kou Tien dans les « loci » à Sinanthropes. Cette corne droite fossilisée de *Gazella Gracilior* enfoncée dans un fémur de grande antilope, où la calcite l'a cimentée, qu'elle soit outil ainsi emmanché ou outil à fendre le fémur, traduit une action humaine. De même ce crâne d'hyène avec, entre la calotte et l'arcade zygomatique, enfoncement d'un calcanéum d'antilope.

Il y aurait donc eu un stade ostéodontokératique, prélithique puis paléolithique, s'enchaînant avec la Pebble culture, puis avec les industries à bifaces. C'est bien là le début d'une « cultural implemental activity ».

Une telle hypothèse devait, de toute évidence, soulever d'âpres discussions sur le thème « chasseur ou gibier » (« The Hunters or the Hunted »). Pour les uns, tous les ossements, y compris ceux des Australopithèques, ne sont que les reliefs de festins de carnassiers. D'autres y voient l'accumulation dans des repaires d'hyènes, ce qui est en contradiction avec les habitudes de ce charognard ; ou encore le fait de porcs-épics. Pourtant, sur 7159 fragments osseux recueillis à Makapansgat avant 1955, seulement 200 sont rongés. Et puis, les hyènes vivent au milieu d'ossements d'hyènes. Un gisement daté du Riss-Würm montra que pour 130 animaux décomptés, il y a 110 hyènes, alors qu'à Makapansgat, on n'en trouve que 17 pour 433 individus. Dans la brèche à Australopithèques, 47 dents isolées d'hyènes sur 729 ; dans le gisement Riss-Würm : 1000 sur 1100.

1. Un des plus vieux cailloux taillés du monde (fouilles J. Chavaillon.)

2. Un des premiers cailloux taillé du monde (fouilles J.Chavaillon.)



2

Peu à peu, néanmoins, une tendance favorable à l'industrie ostéodontokératique devait l'emporter, sans d'elle préjugeât du type d'Australopithèque qui serait considéré comme étant le chasseur. La coexistence d'une industrie lithique (Steirkfontein, 1955) venait à son appui; mais c'est l'industrie osseuse d'Olduvai, admirablement publiée par M. Leakey[3] qui devait emporter l'adhésion. Elle est hors de discussion et prépare celle attribuée aux Pithécanthropes d'Afrique, d'Asie (Chou Kou Tien) et d'Europe (Torralba et Ambrona, par exemple). Il y a d'un bout à l'autre des temps préhistoriques un phylum d'industrie de l'os parallèle à celui de l'industrie lithique. Son analyse est plus délicate, elle n'en existe pas moins. Elle n'est nulle part plus ancienne qu'en Afrique; même si la preuve d'un stade « prélithique » n'est pas acquise.

b) l'industrie *lithique*. Depuis l'abandon de l'hypothèse des « éolithes », les galets aménagés de ce que l'on a longtemps appelé la Pebble Culture ont représenté la plus ancienne industrie lithique que nous puissions reconnaître. On sait comment E.J. Wayland, alors directeur du Service géologique de l'Ouganda, a remarqué en 1919 la présence dans cette partie de l'Afrique orientale de galets taillés analogues à ceux découverts à Ceylan avant 1914. En 1920, il crée les termes de Pebble Culture et Kafouen (de la rivière Kafou). Il distingue en 1934 des stades évolutifs au nombre de 4. C'est encore lui qui conseille à L. Leakey, en 1936, de créer le terme « Oldowan » pour qualifier la Pebble culture évoluée de la gorge d'Olduvai (Tanzanie). En 1952, van Riet Lowe tente une première classification technique et morphologique de la Pebble culture. Mais c'est encore d'Asie qu'est venue, sous la plume de H. Movius, la définition des formes considérées comme essentielles: *le chopper*, *le chopping tool*, *la hand-axe* (1944). Peu à peu la conviction gagne les préhistoriens de toute l'Afrique, sinon ceux d'Europe: Algérie (C. Arambourg), Maroc (P. Biberson), Sahara (H. Hugot, H. Alimen, J. Chavaillon), Katanga (Mortelmans) etc. Des classifications morphologiques, fondées sur les techniques de taille, sont proposées (L. Ramendo, P. Biberson). Deux constatations se dégagent aussitôt: premièrement, la Pebble culture est déjà trop complexe; les formes trop variées, fixées et systématiques; elle ne peut représenter le début des industries de la pierre; deuxièmement, la Pebble culture contient en puissance toutes les possibilités évolutives qui permettront les industries classiques du Paléolithique inférieur africain à bifaces et hachereaux. On ne retiendra que le premier de ces points.

En raison de cette complexité de la Pebble culture et de sa diffusion, les préhistoriens de l'Afrique aspiraient à une chronologie plus longue que celle, déjà si difficilement admise, qui accordait 1000000 d'années au Quaternaire, la datation de l'Oldowayen par la méthode du Potassium-Argon (1850000 à 1100000 pour ce Bed I) étant renforcée par celle du chopping-tool de l'Omo (entre 2100000 et 2500000) et bientôt par celle du gisement du lac Turkana: 2600000. Mais cette dernière industrie, si elle comprend bien des galets aménagés, n'appartient pas dans son ensemble à la Pebble culture. Elle est une industrie d'éclats. En 1972, des éclats, moins probants sans doute, ont été recueillis à l'Omo. On peut donc se demander si l'aménagement des

3. *Olduvai Gorge*, T. III.

galets en Pebble-tools n'a pas été précédé de l'utilisation d'éclats débités d'un bloc quelconque de matière première. Mais nous arrivons là à nos limites de possibilité d'attribution à une cause non naturelle : si les stigmates de taille sont confus (talon-bulbe), si l'on doit mettre l'accent sur des « retouches d'utilisation », nous retrouvons le vieux problème des éolithes.

C'est alors la présence inexplicable autrement que par l'intervention d'un Hominien qui retient l'attention. Mais où s'arrêter dans notre interrogation ? La limite la plus audacieuse a été atteinte par L. Leakey qui attribue au Kenyapithèque des « bone-bashing activities » : avoir utilisé un morceau de lave (lump of lava), percuté (battered) et écrasé (bruised) par l'usage, ainsi qu'un os long présentant une fracture déprimée (depressed)[4].

Ici se rejoignent les problèmes des industries osseuse et lithique à leur origine. Aucune preuve technologique ni morphologique ne peut plus être apportée. On n'observe aucun stigmate « classique » d'une action humaine. Le seul argument positif est en fait cette présence inexplicable d'éclats auprès des restes du Kenyapithèque ; mais l'élimination du jeu de la nature *(lusus naturae)* n'écarte pas l'utilisation par un Anthropoïde préhominien. Ce que nous avons dit plus haut du comportement actuel des chimpanzés plaide dans ce sens.

Pour le préhistorien de l'Afrique, si les instruments d'os et de pierre attestent qu'un processus cérébral de l'hominisation est en marche il y a plus de deux millions et demi d'années, ce n'est point là son début.

4. L. S. B. Leakey, «Bone smashing by Late Miocene Hominid», *Nature*, 1968.

GLOSSAIRE

Abbevillien. Faciès industriel défini par H. Breuil à Abbeville (vallée de la Somme); il est caractérisé par des bifaces taillés par grands enlèvements, avec un percuteur dur (pierre). Défini en Europe, il y correspond au début du Paléolithique inférieur.

Acheuléen. De Saint-Acheul (vallée de la Somme); c'est le principal faciès culturel du Paléolithique inférieur; il a duré de la glaciation du Mindel à la fin de l'interglaciaire Riss-Würm. L'instrument type est un biface plus régulier que celui de l'Abbevillien, taillé au percuteur tendre (bois ou os).

Amazonite. Variété verte de microline.

Amirien. Cycle continental marocain contemporain du Mindel européen.

Anfatien. D'Anfa (Maroc). Troisième transgression marine quaternaire au Maroc.

Atérien. De Bir el-Ater (Algérie orientale). Industrie paléolithique d'Afrique du Nord, entre le Moustérien et le Capsien. Elle comprend des pointes et des racloirs pédoncules, quelques pointes foliacées. L'Atérien s'est développé pendant toute une partie du Würm et est sans doute contemporain en partie du Paléolithique supérieur d'Europe.

Atlanthrope. Fossile du groupe des Archanthropiens, défini par C. Arambourg au gisement de Ternifine (Algérie). Les restes sont rapportés à la fin du Pléistocène inférieur.

Augite. Silicate naturel de calcium, de magnésium et de fer. Ce minéral entre dans la composition du basalte.

Aurignacien. D'Aurignac (Haute-Garonne). Industrie préhistorique du début du Paléolithique supérieur. Ce nom, donné par H. Breuil et E. Cartailhac en 1906, désigne les industries situées chronologiquement entre le Moustérien et le Périgordien. Il est caractérisé par des pointes de sagaie en bois de renne, des grattoirs épais, des lames longues portant des retouches continues plates et écailleuses, quelques burins. On voit apparaître les premières œuvres d'art: figurines animales schématiques et signes sommairement gravés sur des blocs de calcaire. Il apparaît il y a environ 30000 ans.

Australopithèque, (lat. *Australis*: méridional, gr. *pithêkos*: singe). Nom de genre donné par Dart en 1924 à plusieurs fossiles d'Afrique du Sud présentant des caractères simiens et annonçant cependant des aspects humains. Depuis, les découvertes se sont réparties en Afrique orientale et méridionale.

Basalte. Roche volcanique.

Biface. Outil de pierre taillée sur les deux faces, de la forme d'une amande. D'abord appelés «haches» puis «coups de poing», il semblent avoir été utilisés pour couper, accessoirement pour racler. Ils sont caractéristiques du Paléolithique inférieur.

Calabrien. De Calabre. Etage le plus ancien du Quaternaire marin, identifié par M. Gignoux en 1910.

Calcédoine. Variété fibreuse de silice, formée de quartz et d'opale.

Calcite. Carbonate de calcium naturel cristallisé. On en trouve dans la craie, le marbre blanc, l'albâtre calcaire, etc.

Capsien. De Capsa (nom latin de Gafsa, Tunisie méridionale). Industrie de la fin du Paléolithique africain. Défini par J. de Morgan, le Capsien associe à un outillage de type Paléolithique supérieur de nombreux microlithes et de petits perçoirs épais servant probablement au forage des fragments de coquilles d'oeufs d'autruche employés pour confectionner des colliers. Il remonte à environ 11000 ans.

Catarhiniens. Singes de l'Ancien Monde, à 32 dents et cloison nasale mince.

Cénozoïque. Synonyme de Tertiaire et Quaternaire ; commençant avec l'Eocène il y a 65 millions d'années, comprenant ensuite l'Oligocène (– 40 millions d'années), le Miocène (– 25 millions d'années), le Pliocène (– 11 millions d'années), le Pléistocène et la période récente.

Cercopithèque, (gr. : *kerkos :* queue, *pithêkos :* singe). Singe africain à longue queue.

Chelléen. De Chelles. Faciès industriel du Paléolithique inférieur décrit par G. de Mortillet. Ancienne dénomination de l'Abbevillien.

Clactonien. De Clacton-on-Sea (Grande-Bretagne). Industrie préhistorique du Paléolithique inférieur, décrite par H. Breuil en 1932, caractérisée par des éclats de silex à plan de frappe lisse et large. Le Clactonien semble contemporain de l'Acheuléen.

Cornaline. Calcédoine rouge.

Coup-de-poing. Outil de pierre en forme d'amande, taillé sur les deux faces, qui devait servir pour fouir et dépouiller. Ancienne dénomination du biface.

Diabase. Roche de la famille du gabbro et de la diorite, souvent verte.

Diorite. Roche grenue.

Discoïde. Outil de pierre en forme de disque de l'Acheuléen final, taillé sur les deux faces.

Dolérite. Roche de la famille du gabbro dont les minéraux sont visibles à l'œil nu.

Enéolithique, (lat. *aeneus :* airain, gr. *lithos :* pierre). Synonyme de Chalcolithique. Période préhistorique où l'on commence à utiliser le cuivre.

Eocène. Première période du Tertiaire, de – 65 à – 45 millions d'années.

Epidote. Silicate hydraté naturel d'aluminium, de calcium et de fer.

Fauresmith. D'après une localité de l'état d'Orange (Afrique du Sud). Industrie lithique comprenant des racloirs et des pointes à retouches unifaciales, des bifaces et de petits hachereaux ; elle correspond au Paléolithique moyen d'Europe.

Galène. Sulfure naturel de plomb.

Gamblien. Quatrième pluvial africain, défini autour des lacs Nakuru, Naivacha et Elmen-teita (Kenya). Contemporain de l'époque glaciaire würmienne, mais n'est plus utilisé.

Günz. Du nom d'une rivière d'Allemagne. La plus ancienne glaciation quaternaire alpine.

Hachereau. Instrument massif sur éclat présentant un tranchant vif qui résulte de la rencontre de deux surfaces d'éclatement ; il caractérise l'Acheuléen africain mais se rencontre aussi dans les industries du Paléolithique ancien et moyen de quelques gisements du sud de la France, et en Espagne.

Harounien. Quatrième transgression marine du Quaternaire du Maroc atlantique.

Hématite. Oxyde ferrique naturel.

Holocène. Période la plus récente du Quaternaire. Débute il y a 10000 ans.

Hominidé. Famille zoologique de Primates supérieurs représentée par les hommes fossiles et actuels.

Homo. Nom de genre donné dans la classification zoologique à l'homme fossile et actuel.

Homo habilis. Nom créé par Leakey, Tobias et Napier pour désigner des fossiles dont le degré d'évolution anatomique est intermédiaire entre celui des Australopithèques et des Pithécanthropes.

Homo sapiens (homme savant). Dénomination de C. Linné (1735) que l'on réserve aux formes modernes ou néanthropiennes, pour désigner l'homme parvenu, grâce à son intelligence, à un état d'adaptation au milieu qui lui permet de penser et de réfléchir librement.

Ibéromaurusien. Faciès culturel du Paléolithique final et de l'Epipaléolithique du Maghreb, dont l'évolution fut marquée par la multiplication de l'outillage microlithique et qui a duré du Xe au Ve millénaire.

Jadéite. Aluminosilicate naturel de sodium, avcc peu de calcium, de magnésium et de fer.

Jaspe. Calcédoine impure colorée par bandes ou par taches, généralement en rouge.

Kafuen. De la rivière Kafu (Ouganda). Faciès industriel du début du Paléolithique inférieur d'Afrique orientale, caractérisé par des galets plats, sommairement taillés, non retouchés. Son origine humaine est contestée.

Kaguérien. De la rivière Kaguera (Tanzanie). Premier pluvial africain, identifié par E.J. Wayland en 1934. Il est contemporain de la glaciation du Günz dans les Alpes, mais n'est plus utilisé.

Kamasien. De Kamasa (Kenya). Deuxième pluvial africain, couramment appelé Kamasien I, contemporain de la glaciation européenne du Mindel, mais n'est plus utilisé.

Kanjérien. De Kanjera (Kenya). Troisième pluvial africain défini par L.S.B. Leakey, couramment appelé Kamasien II. Il correspond dans les Alpes à l'époque glaciaire du Riss, mais n'est plus utilisé.

Lapis-lazuli. Pierre bleu azur, employée dans les mosaïques et dont la poudre est l'outremer.

Latérite (later: brique). Sol rouge vif ou rouge brun très riche en oxyde de fer et en alumine, formé par le lessivage sous un climat chaud.

Levallois (technique). De Levallois-Perret (Hauts-de-Seine). Procédé de débitage de la pierre permettant d'obtenir, par une préparation du nucleus, de grands éclats de forme prédéterminée.

Levalloisien. Faciès industriel défini par H. Breuil en 1931, caractérisé par la présence d'éclats généralement peu ou pas retouchés, extraits de nucleus de type Levallois. Il n'est plus reconnu comme un faciès véritable.

Lupembien. De Lupemba au Kasaï (Zaïre). Faciès industriel du Paléolithique final caractérisé par l'association d'outils massifs (pics, ciseaux) et de pièces foliacées finement retouchées sur les deux faces. Il date d'environ 7000 ans avant notre ère.

Lydianite. Schiste durci.

Maarifien. Du Maarif (Maroc). Deuxième transgression marine quaternaire du Maroc atlantique.

Magosien. De Magosi (Ouganda). Industrie lithique découverte par Wayland en 1926, située entre le Gamblien et le Makalien, qui associe des objets d'aspect moustérien, nucleus, discoïdes et pointes, des pièces foliacées à retouches bifaciales et des microlithes géométriques.

Makalien. De la rivière Makalia (Kenya). Phase humide du Quaternaire africain, contemporaine du premier postglaciaire d'Europe. N'est plus utilisé.

Malachite. Carbonate basique naturel de cuivre, de couleur verte.

Mazzérien. Premier pluvial saharien, équivalent du Kaguérien.

Mésolithique, (gr. *mesos:* au milieu de, et *lithos:* pierre). Mot qui fut employé pendant longtemps pour désigner l'ensemble des faciès culturels situés entre le Paléolithique et le Néolithique. Ils sont plus fréquemment rapportés aujourd'hui à une phase Epipaléolithique.

Micoque. Site préhistorique situé au nord des Eyzies à 25 km au nord-ouest de Sarlat, qui a livré l'industrie micoquienne (forme très évoluée de l'Acheuléen, contemporaine de la glaciation du Würm).

Mindel. Du nom d'une rivière bavaroise. Deuxième glaciation quaternaire alpine. Elle semble située entre –300000 et –400000 ans.

Miocène, (gr. meiôn: moins et *kainos:* récent). C'est-à-dire contenant moins de formes récentes que le système suivant. C'est une période du Tertiaire comprise entre –25 et –10 millions d'années.

Moulouyen. De la vallée de la Moulouya (Maroc); terme employé par Biberson. Villafranchien moyen du Maroc.

Moustérien. Du Moustier (Dordogne). Industrie préhistorique du Paléolithique moyen, répandue dans la seconde moitié

du dernier interglaciaire, reconnue dès 1865 par E. Lartet ; caractérisée par l'abondance des pointes et racloirs obtenus par la retouche d'éclats sur une seule de leurs faces.

Nakurien. Phase humide définie par les dépôts de la plage inférieure à celle des 102 m du lac Nakuru (Kenya). On a découvert dans ces couches des industries d'aspect néolithique dont l'âge pourrait remonter aux environs de – 3000.

Néandertalien. Du nom d'un vallon du bassin de la Düssel (Allemagne) où le premier spécimen fut découvert par le docteur Fuhlrott en 1856. Représentant d'un groupe particulier du genre Homo, ayant vécu en Europe occidentale, au Pléistocène supérieur et qui s'est éteint brusquement sans laisser de descendants.

Néolithique (gr. *neos :* nouveau, *lithos :* pierre). Age de la pierre avec production de nourriture (agriculture, pastoralisme) ; terme forgé en 1865 par J. Lubbock.

Obsidienne. Roche volcanique vitreuse, compacte, ressemblant à du verre sombre.

Oldowayen. De la gorge d'Olduvai en Tanzanie septentrionale. Complexe d'outillage lithique ancien (galets aménagés) découvert par Katwinkel en 1911. Complexe dans lequel Leakey a reconnu 11 niveaux, du Oldowayen I correspondant au Chelléen ancien, au Oldowayen XI correspondant à l'Acheuléen VI, avec outils levalloisiens.

Oligocène. Deuxième période du Tertiaire, de –45 à –25 millions d'années.

Ostéodontokératique. Industrie préhistorique faite sur os (grec *osteon*), dents (grec *odous*, *odontos*) et corne (grec *keras*, *keratos*), mise en évidence à Makapansgat (Afrique du Sud), par R.A. Dart.

Ougartien I. Deuxième pluvial saharien, équivalent du Kamasien.

Ougartien II. Troisième pluvial saharien, équivalent du Kanjérien.

Paléolithique (grec *paleos :* ancien, *lithos :* pierre). Désigne l'Age de la pierre sans production de nourriture : terme forgé par J. Lubbock en 1865.

Paléozoïque. Synonyme de Primaire.

Paranthrope. Australopithèque robuste découvert en 1948 dans le Plio-Pléistocène de Kromdrasi (Transvaal) = Zinjanthrope = Paraustralopithèque. Ce type archaïque présente de nombreux caractères simiens, mais possède, notamment dans son organisation dentaire, des traits qui le situent plus près de l'homme que des anthropoïdes.

Pebble culture. Industrie de galets aménagés, la plus ancienne industrie lithique reconnue, composée essentiellement de galets sur lesquels un tranchant a été créé par un ou plusieurs enlèvements.

Pithécanthrope, (singe – homme). Fossile présentant à la fois des caractères assez proches de l'Homme actuel pour appartenir au genre Homo, et d'autres assez différents pour caractériser une autre espèce. Le premier fut découvert par E. Dubois à Java en 1889. Il appartient à l'espèce *Homo erectus*.

Platyrhinien. Singe du Nouveau Monde, à 36 dents et à cloison nasale épaisse.

Pléistocène (gr. *pleistos :* beaucoup et *kainos :* récent). Subdivision géologique de l'ère quaternaire comprenant le début et la plus grande partie de celle-ci. Ce terme, créé par Ch. Lyell en 1839, correspond aux moments des grandes glaciations quaternaires et précède la période holocène qui s'ouvre à 10000 ans avant notre ère.

Plésianthrope. Australopithèque gracile découvert au Transvaal en 1936, à la base du Pléistocène.

Pliocène. Période terminale de l'ère tertiaire. Il débute à –5,5 millions d'années et finit à –1,8.

Pongidé. Famille de singes anthropoïdes dont l'orang-outan est le type, et qui comprend également le gorille, le gibbon, le chimpanzé.

Précambrien. La plus ancienne formation géologique. Elle a duré depuis la formation du globe terrestre (estimée à 4 milliards

d'années) jusqu'à l'ère primaire (–500 millions d'années).

Présoltanien. Période continentale marocaine correspondant à la fin du Riss; vient avant le Soltanien (de Dar es-Soltan).

Quartzite. Roche dure, formée principalement de quartz.

Ramapithèque. *Ramapithecus wickeri:* primate omnivore du Miocène, qui pourrait être l'ancêtre des Hominidés. Il date de 12 à 14 millions d'années. Découvert dans les collines des Siwaliks (Indes du Nord) on en connaît d'autres spécimens en Chine, en Turquie, à Fort Ternan en Afrique et en Europe (France, Allemagne, Grèce, Autriche, Espagne, Hongrie).

Riss. Du nom d'une rivière de Bavière. Avant-dernière glaciation quaternaire alpine, située entre –200000 et –120000 ans.

Sangoen. Site éponyme: Sango Bay (sur le lac Victoria en Ouganda); complexe lithique découvert par Wayland en 1920, caractérisé par un outillage associant à des objets sur éclats obtenus par la technique Levallois, des pics massifs, des bifaces et des pièces foliacées. Il s'est développé entre le Kamasien et le Gamblien.

Saourien. De la Saoura (oued du Sahara algérien). Quatrième pluvial saharien, équivalent du Gamblien.

Schiste. Roche sédimentaire silico-alumineuse, feuilletée, se divisant facilement en lamelles.

Serpentine. Silicate hydraté de magnésium.

Sinanthrope (lat. *sinensis:* chinois, gr. *anthrôpos:* homme). Fossile présentant à la fois des caractères assez proches de l'homme actuel pour appartenir au genre Homo, et d'autres assez différents pour caractériser une autre espèce. Le gisement de Chou Kou Tien (au sud-ouest de Pékin) a été exploité de 1921 à 1939 par le Dr. Pei, M. Black, P. Teilhard de Chardin et F. Weidenreich. Il appartient à l'espèce *Homo erectus*.

Solutréen. De Solutré (Saône-et-Loire). Industrie préhistorique du Paléolithique supérieur caractérisé par des lames de silex très minces. Les instruments caractéristiques doivent leur aspect à un façonnage par retouches rasantes, parallèles, envahissant les deux faces de la pièce.

Stillbayen. De Still Bay (province du Cap). Industrie lithique riche en pièces foliacées à retouches bifaciales rappelant les feuilles de laurier du Solutréen français. Contemporain du Gamblien.

Tchadanthrope (homme du Tchad). Hominidé fossile situé anatomiquement entre les stades australopithèque et pithécanthrope.

Tectite. Verre naturel riche en silice et en alumine, dont l'origine est vraisemblablement cosmique.

Télanthrope. Appellation générique attribuée par Broom et Robinson à deux fragments de mandibule trouvés en 1949 dans le gisement de Swartkrans (Afrique du Sud) dont la morphologie rappelle certains Archanthropiens.

Tensiftien. De l'oued Tensift (Maroc occidental). Cycle continental marocain correspondant à la première partie du Riss.

Tschitolien. Terme créé sur la base d'un complexe lithique récolté à Tschitolo (Kasaï). Faciès industriel épipaléolithique caractérisé par la persistance d'un outillage massif mais de dimensions plus réduites que dans le lupembien, et par la multiplication des pointes de flèche à retouche bifaciale.

Tuf. Roche volcanique poreuse, légère et tendre.

Villafranchien. De Villafranca d'Asti (Piémont). Formation sédimentaire correspondant à la transition entre les ères tertiaire et quaternaire.

Wiltonien. D'après le site de Wilton (le Cap occidental). Industrie lithique datant d'environ 15000 ans, comprenant de petits grattoirs inguiformes, des microlithes en segment de cercle et en trapèze, des perçoirs et des pièces à bords denticulés. Faciès tardif qui s'est prolongé jusqu'à l'introduction du fer.

Würm. Du nom d'un lac et d'une rivière de Bavière. La plus récente des glaciations quaternaires alpines. Elle a débuté il y a 75000 ans et pris fin vers 10000 ans avant notre ère.

CHAPITRE 18

Les hommes fossiles africains

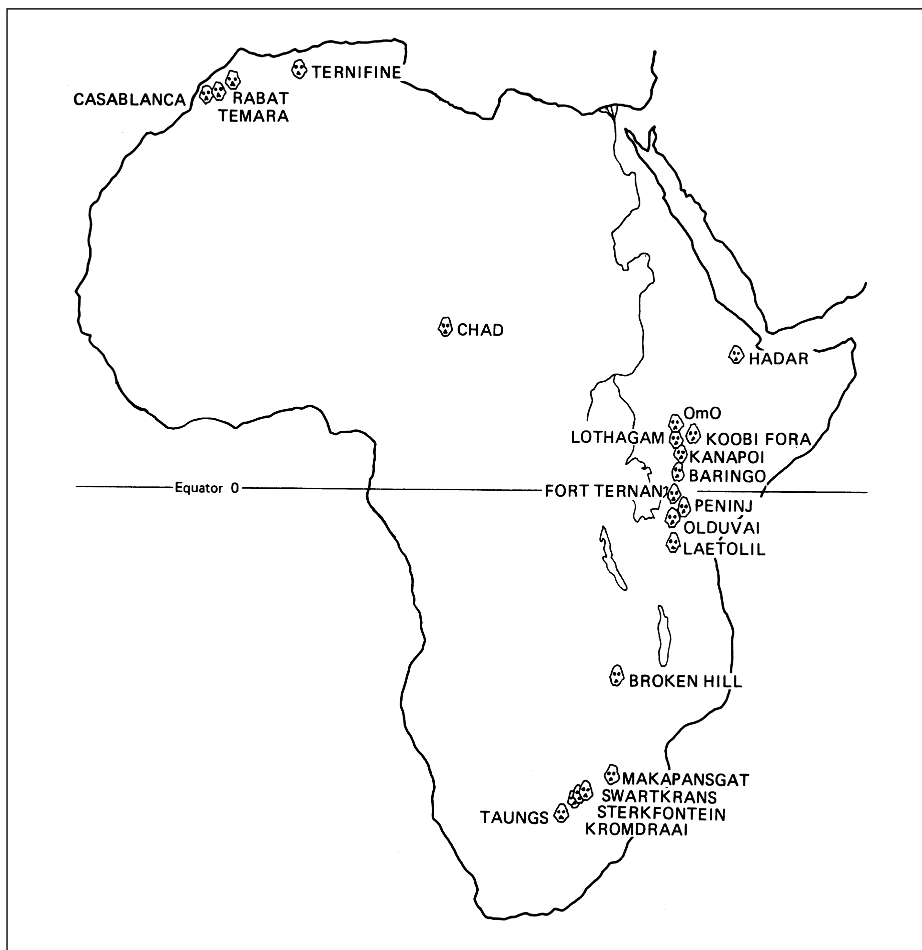
R. Leakey

L'Afrique, berceau de l'humanité

Charles Darwin fut le premier scientifique à publier une théorie moderne sur l'évolution et sur l'origine de l'homme. Il fut aussi le premier à désigner l'Afrique comme son lieu d'origine. Au cours des cent dernières années, les recherches ont montré à quel point il avait raison, car de nombreux aspects du travail de précurseur de Darwin se sont trouvé confirmés. Il n'est plus réaliste de considérer l'évolution comme une simple hypothèse théorique.

Les témoignages sur le développement de l'homme en Afrique sont encore incomplets; mais au cours de la dernière décennie, un nombre important de fossiles a pu être étudié et interprété. Il y a de bonnes raisons de penser que l'Afrique est le continent où les hominidés apparurent pour la première fois et, plus tard, acquirent la bipédie et la station verticale qui sont des éléments décisifs de son adaptation. Il est extrêmement intéressant de rechercher quand et par quels processus l'homme a pu réaliser cette adaptation. La période d'évolution est longue. Or, de nombreuses phases de l'évolution de l'homme ne peuvent être attestées par aucun spécimen fossile. La conservation de ces fossiles est liée, en effet, à des conditions tout à fait spéciales.

La fossilisation nécessite des conditions géologiques dans lesquelles la sédimentation est rapide et où la composition chimique des sols et des eaux de percolation permet la substition d'éléments minéraux aux éléments organiques. Les fossiles ainsi formés restent profondément enfouis sous



Quelques-uns des plus importants sites d'hominidés.

les sédiments accumulés et peuvent n'être jamais découverts par l'homme moderne si la nature n'intervient pas par des phénomènes d'érosion ou des mouvements tectoniques. De tels sites sont rares et dispersés. Et même si chaque année de nouveaux gisements sont signalés, une grande partie de l'Afrique ne livrera jamais de témoins fossiles sur l'apparition de l'homme.

Il est intéressant d'évoquer les raisons pour lesquelles certaines parties de l'Afrique sont si riches en témoignages préhistoriques. La première est la diversité de l'habitat en Afrique. Le continent est vaste, de part et d'autre de l'équateur, et s'étend jusqu'aux zones tempérées au nord et au sud. Ce seul fait assure la variété des climats. Mais les hautes terres de la région équatoriale introduisent une dimension supplémentaire. Ce môle intérieur s'élève depuis la frange côtière par une série de plateaux jusqu'à des chaînes de montagnes et des pics dont certains retiennent des neiges éternelles malgré la chaleur et la sécheresse du climat.

Les hauteurs variées offrent des environnements différents dont la fraîcheur augmente avec l'altitude. Or ces facteurs ont toujours existé en Afrique. Et si des changements climatiques se sont certainement produits, l'Afrique semble avoir toujours offert un habitat convenable pour l'homme. Quand un secteur particulier devenait trop chaud ou trop froid, un déplacement régional vers un environnement plus approprié restait possible.

On a formulé l'hypothèse d'une corrélation entre les périodes glaciaires de l'hémisphère Nord et les périodes humides de l'Afrique, dans la mesure où l'on constate effectivement des variations importantes du niveau des lacs, qui correspondent à des variations de la pluviométrie. Cette question a été très étudiée au cours des dernières années. Mais si une avance glaciaire a dû exercer une influence globale sur la météorologie, une corrélation automatique n'apparaît pas avec précision,[1] Cependant, l'accumulation de sédiments dans les bassins des lacs d'Afrique pendant le Pléistocène confirme l'idée que les pluies ont dû être plus abondantes pendant cette période.

L'ampleur de la sédimentation a été très grande. Un grand nombre de lacs du Pléistocène africain étaient petits et peu profonds, et de caractère probablement saisonnier avec une fluctuation annuelle de leur niveau reflétant la nature même du climat tropical avec seulement quelques mois de fortes pluies dans l'année. Ces lacs étaient des bassins de réception parfaits pour les sédiments qui se déposaient annuellement sur leurs rives plates et autour des embouchures des rivières qui s'y déversaient et inondaient leurs berges pendant les hautes eaux. Les restes d'animaux morts, près des rives du lac, se trouvaient ainsi souvent ensevelis dans les sables ou les vases déposés pendant la période de crue. Ce processus a duré des millions d'années et des vestiges animaux ont été détectés à des niveaux différents dans des séries sédimentaires dont l'épaisseur totale peut dépasser 500 m.

Avec le comblement des lacs et les modifications du régime des pluies, certains bassins s'asséchèrent et d'autres se formèrent. Certes, le processus de fossilisation est lent; mais le Pléistocène couvre plus de trois millions

1. Voir chapitre 16.

d'années, et tout au long de cette période des restes animaux ont été enfouis dans des sédiments favorables à leur conservation.

Retrouver ces vestiges est naturellement un problème important pour les paléontologues, mais là encore, en Afrique et plus spécialement en Afrique orientale, certains facteurs ont contribué à diminuer la difficulté. Pendant le Pléistocène, et particulièrement à la fin de celui-ci, l'Afrique orientale a connu une période de mouvements tectoniques liés à une fracture de la croûte terrestre dénommée la *Rift Valley*. Ces mouvements créèrent des failles et, dans de nombreux endroits, provoquèrent la surrection de masses de sédiments. L'érosion ultérieure a mis au jour des couches dans lesquelles des fossiles s'étaient formés. La recherche des vestiges fossiles est donc généralement concentrée dans les anciens bassins lacustres où les formations sédimentaires ont été fracturées et apparaissent sous forme de terres arides et ravinées.

Il existe pourtant d'autres possibilités, comme en témoigne le grand nombre de restes d'hominidés d'Afrique du Sud. Ces fossiles ont été déposés dans des grottes calcaires où l'accumulation d'ossements a été ensevelie sous le remplissage et les éboulements du plafond de la grotte. Les os avaient été apportés dans la grotte par plusieurs agents dont les plus probables sont des animaux nécrophages ou prédateurs comme le léopard et l'hyène. Il existe quelques indications d'une occupation des grottes par des hominidés qui seraient donc responsables du dépôt des débris osseux que l'on a retrouvés fossilisés. Le problème des sites de ce genre est qu'il n'existe pratiquement aucun critère de stratigraphie, et qu'il est très difficle de déterminer l'âge relatif des fossiles découverts.

Dans de nombreuses régions de l'Afrique au Pléistocène, les conditions nécessaires à la fossilisation des vestiges animaux n'étaient pas réalisées. Par conséquent, même en l'absence de vestiges, il n'y a pas de raison de conclure que l'homme n'était pas présent dans ces régions ; et de nouvelles recherches peuvent encore révéler de nouveaux sites.

Les outils de pierre sont plus fréquents que les fossiles osseux. Ils se conservent en général bien, même s'ils n'ont pas été immédiatement enfouis sous des sédiments. Les archéologues ont donc rassemblé une masse importante de données sur la technologie primitive, qui contribue beaucoup à nos connaissances sur l'apparition de l'homme.

L'homme, ou plus précisément l'espèce *homo*, peut sans doute être considéré comme le seul animal capable de fabriquer des outils de pierre. Mais ici, comme dans d'autres secteurs de la recherche relative à l'origine de l'homme, les opinions des spécialistes diffèrent.

L'étude de l'origine de l'homme est largement fondée sur une démarche pluridisciplinaire, qui ne se limite pas à l'étude des ossements fossiles et des vestiges archéologiques ; la géologie, la paléoécologie, la paléontologie, la géophysique et la géochimie jouent un rôle important. Quand les hominidés ont commencé à utiliser des outils, l'archéologie devient d'un grand intérêt. L'étude des primates vivants, y compris l'homme, est souvent utile pour une meilleure compréhension de la préhistoire de notre planète.

Les fossiles de la famille de l'homme, les Hominidés, peuvent être présentés comme distincts et séparés des grands singes actuels, les Pongidés, depuis plus de 14 millions d'années. Les témoignages les plus anciens sont incomplets et il existe une grande lacune dans nos connaissances sur le développement de l'homme dans la période allant de 14 millions à un peu plus de 3 millions d'années. C'est pendant cette période que la différenciation semble s'être effectuée, car nous connaissons plusieurs formes fossiles d'hominidés à partir de - 5000000 ans.

Les témoins fossiles relatifs aux groupes autres que l'homme sont souvent mieux connus et comportent un matériel plus complet. Ces vestiges sont importants et permettent d'essayer de reconstituer l'environnement primitif des hominidés aux premiers stades de leur évolution. Il existe déjà des données sur plusieurs périodes importantes, où de nombreuses espèces animales subirent des changements très rapides en réponse à des pressions de l'environnement.

Il est démontré de même que l'homme est passé par divers stades avant de devenir le bipède hautement cérébralisé qu'il est aujourd'hui. A certaines époques existaient plusieurs types d'hommes ; et chacun pourrait représenter une adaptation spécifique. Les changements à partir de la forme simiesque des hominidés du Miocène peuvent représenter une certaine forme de spécialisation ou d'adaptation qu'il nous appartient d'élucider. Bien que les données dont nous disposons soient loin d'être complètes, nous connaissons certains détails de cette évolution complexe. Nous allons l'examiner en partant des fossiles les plus récents pour remonter vers les plus anciens.

L'homme actuel et l'homme sapiens

La définition classique de l'homme est loin d'être satisfaisante — être humain ; la race humaine ; adulte de sexe masculin ; individu (de sexe masculin). L'un des problèmes de cette définition est que l'homme moderne constitue peut-être l'espèce connue la plus diversifiée, tant existent de différences — physique ou de comportement — entre les populations du monde, diversités dont il faut rendre compte. Mais malgré des différences apparentes, l'homme constitue aujourd'hui une seule espèce et tous les hommes partagent la même origine et la même histoire durant l'évolution initiale. C'est probablement au cours des quelques derniers millénaires que l'espèce a fait apparaître des variantes superficielles. Puisse cette notion contribuer à rassurer plus rapidement l'homme sur la communauté de son identité et de sa finalité et confirmer chez les hommes la conscience d'une identité de nature et de destin.

L'homme d'aujourd'hui qui appartient dans son intégralité à l'espèce *Homo Sapiens Sapiens* peut vivre dans une remarquable variété d'habitats, et cela a été rendu possible par le développement des techniques. La vie dans des cités surpeuplées contraste avec celle des nomades gardiens de chameaux dans le désert, et toutes deux contrastent avec la vie des chasseurs vivant au plus profond de la forêt dense d'Afrique occidentale.L'homme peut vivre

pendant de longues périodes sous la mer à bord de sous-marins et en orbite terrestre à bord de capsules spatiales. Dans chaque cas, la clef est l'adaptation par la technologie. Un cerveau volumineux et complexe et des mains libérées de toute fonction locomotrice et entièrement disponibles pour la manipulation, une station bipède permanente, sont les préalables physiologiques fondamentaux. Ces caractéristiques peuvent être repérées dans le temps, de même que les vestiges non périssables de l'activité technique de l'homme. Le degré de développement du cerveau, l'aptitude à la manipulation et la bipédie peuvent être considérés comme les meilleurs repères pour retracer l'histoire de notre espèce à travers le temps.

En Afrique, plusieurs découvertes importantes attestent la présence de l'*Homo Sapiens* primitif il y a plus de 100 000 ans. Tout indique que la présence de notre espèce y est aussi ancienne qu'ailleurs et de nouvelles recherches pourraient permettre de dater de manière précise le vestige le plus ancien qui pourrait s'avérer vieux de près de 200 000 ans.

En 1921, un crâne et quelques restes osseux ont été découverts à Broken Hill en Zambie et, parce que ce pays était précédemment nommé Rhodésie du Nord, ce spécimen est connu sous le nom de Homme de Rhodésie ou *Homo Sapiens rhodésiensis*. Une date d'environ – 35 000 a été suggérée et le spécimen appartient certainement à notre espèce. Son âge réel est peut-être plus ancien, mais cela reste problématique. Il présente d'étroites affinités avec le Néandertalien d'Europe et constitue certainement un exemple africain de ce type. Des traces encore plus anciennes de l'*Homo sapiens* ont été trouvées en Afrique orientale.

En 1932 le Dr L.S.B. Leakey a découvert sur le site Kanjera, dans l'ouest du Kenya, des fragments de deux crânes. Ces fossiles semblaient associés avec une faune de la fin du Pléistocène moyen, ce qui indique un âge voisin de 200 000 ans. Le site n'a pas encore été daté de manière précise, ce qui est regrettable, car les deux crânes et un fragment de fémur semblent être des exemples d'*Homo sapiens*, et pourraient représenter les plus anciens témoignages de l'espèce connus actuellement en Afrique.

En 1967, des fragments de deux individus ont été découverts dans un site de la vallée de l'Omo au sud-ouest de l'Ethiopie. Ils consistent en un fragment de crâne, des morceaux de squelette post-crânien et la calotte d'un autre crâne. Ces deux fossiles provenaient de couches pour lesquelles on suggère un âge un peu antérieur à 100 000 ans. L'Omo est probablement connu surtout par ses fossiles plus anciens ; mais il y existe une très grande quantité de dépôts récents qui promettent de livrer une riche documentation sur les premiers *Homo sapiens* d'Afrique. De plus, on a signalé dans la même région des sites qui ont livré de la poterie archaïque, ce qui pourrait fournir des indications sur les plus anciennes utilisations de la poterie.

Ainsi donc, bien que l'*Homo sapiens* primitif soit faiblement représenté au niveau des fossiles, il semble raisonnable de supposer que l'espèce était largement répandue à la fois en Afrique et ailleurs sur le globe.

Les pré-sapiens

Il existe toujours une tendance à relier les espèces fossiles aux espèces modernes, mais cela doit être compris comme des relations très générales. Nous proposons ici de considérer l'origine de l'*Homo Sapiens* dans une lignée qui peut remonter à plusieurs millions d'années. A différentes époques ont existé probablement plusieurs types morphologiquement distincts à l'intérieur de la lignée et la composition génétique de l'homme moderne doit refléter, en partie, cet héritage composite.

La dénomination des espèces fossiles est difficile et il se produit souvent des confusions par suite du désir de mettre une étiquette nouvelle sur chaque spécimen découvert. La pratique habituelle est de classer les spécimens similaires dans la même espèce, les différences mineures servant de base pour différencier l'espèce, tandis que les différences importantes servent à l'identification du genre. Les espèces animales vivantes ne sont pas difficiles à classifier ; un excellent système a été créé depuis longtemps par le grand savant Linné. Le problème des paléontologues est de considérer l'évolution, dans le temps, d'une espèce particulière qui peut avoir subi des transformations rapides. Dans ces conditions le terme d'« espèce morphologique » sera utilisé pour décrire les fossiles qui présentent des caractères physiques semblables. Il convient de noter que la controverse relative à l'origine de l'homme provient en grande partie d'opinions différentes sur l'emploi de la terminologie.

Les fossiles des trois derniers millions d'années ont permis d'identifier au moins deux *genres* et plusieurs *espèces* d'hominidés, ce qui nous permet de mieux comprendre l'origine de notre espèce. Récemment encore, on considérait que l'évolution s'était développée à un rythme uniforme. Mais il apparaît maintenant que les populations locales d'une espèce donnée peuvent avoir réagi différemment aux forces de la sélection. Il semble que des formes « primitives » peuvent être contemporaines de formes avancées ou « progressives ». L'identification des caractères « primitifs » chez une espèce qui est attestée sur une longue période est moins difficile que lorsque l'échantillon est limité, car il est possible d'identifier des tendances et des adaptations qui permettent d'expliquer le processus de survie par modifications progressives.

Les restes fossiles humains de l'Afrique révèlent à l'analyse deux groupes principaux. Nous proposons de les considérer comme des lignées évolutives ; la première représentée par le genre *Homo* peut être suivie jusqu'à nos jours, tandis que l'autre, représentée par le genre *Australopithèque*, s'est apparemment éteinte il y a un million d'années.

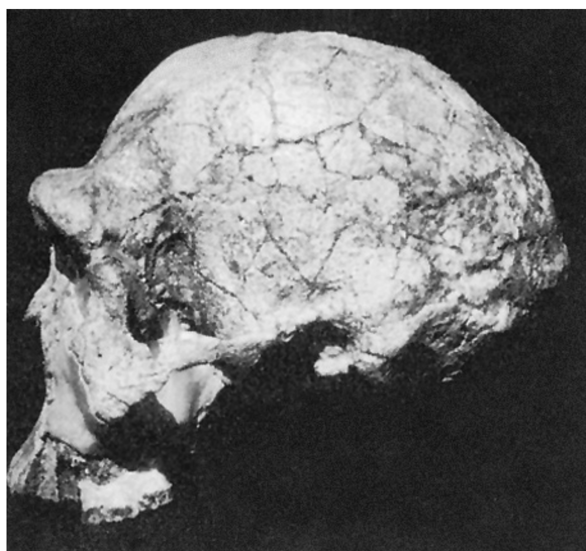
Il est également possible de considérer les formes primitives repérées dans des dépôts où sont absentes des formes plus avancées, pourtant présentes dans des strates plus anciennes. La tentation est grande d'y voir une régression. Mais il est plus probable que la continuation d'une espèce progressive nous échappe uniquement parce qu'elle occupait des zones qui ne se prêtaient pas à sa préservation par fossilisation.

Pour les besoins du présent chapitre, nous proposons de considérer les hominidés antérieurs à l'*Homo sapiens* sur la base de ces deux lignées. Il n'est

1

1. *Crâne d'Homo habilis, vue latérale (KNM-ER 1470), Koobi Fora, Kenya (photo Nat. Mus. Kenya).*

2. *Crâne d'Homo erectus, vue latérale (KNM-ER 3733), Koobi Fora, Kenya (photo National Museums of Kenya).*



2

pas facile de décrire la forme ancestrale commune à ces deux branches, tant les témoignages fossiles sont fragmentaires. Le plus ancien hominidé d'Afrique provient de Fort Ternan au Kenya où ont été trouvés plusieurs fragments de maxillaire supérieur, un fragment de mandibule et quelques dents. Le site a été daté de 14 millions d'années. Ses fossiles montrent qu'à cette époque la différenciation entre les hominidés et les pongidés s'était déjà effectuée. C'est ainsi que la réduction de la canine, trait typique des hominidés, s'était légèrement accentuée à partir des caractéristiques proprement simiesques.

Les témoignages fossiles entre 14 et 3,5 millions d'années sont très incomplets. Nous disposons de quatre spécimens seulement qui peuvent être rattachés à cette période. Ils proviennent tous du Kenya. Ce sont: un fragment très endommagé de mandibule en provenance de Kanam, trouvé par le Dr L.S.B. Leakey, en 1932, un fragment d'humérus à Kanapoi, un fragment de mandibule avec une couronne dentaire venant de Lothagam, et une molaire isolée de Ngorora. Les trois premiers spécimens proviennent de dépôts datés de 4 à 5,5 millions d'années tandis que l'on considère que la dent isolée provient de dépôts datant de 9 millions d'années. Aucun de ces spécimens n'est très significatif, car ils sont trop fragmentaires. Le fragment de mâchoire de Lothagam a été attribué à l'Australopithèque; mais dans l'état actuel de nos connaissances cette identification est discutée par de nombreux anthropologues.

A partir du début du Pléistocène, vers 4000000 d'années, jusqu'à l'apparition de l'*Homo sapiens*, les données sur l'évolution des hominidés en Afrique sont nettement plus substantielles. En 1973, des recherches ont été entreprises dans deux nouveaux gisements qui ont livré un grand nombre de fossiles provenant de couches datées de 3 à 4 millions d'années. Laetolil en Tanzanie et Hadar en Ethiopie sont d'une importance telle quant à l'apparition du genre *Homo* qu'il est justifié de s'y attarder quelque peu.

Laetolil est situé à 50 km environ de la fameuse Gorge d'Olduvai, sur les pentes des monts Lemagrut, dominant l'extrémité nord du lac Eyasi. Ce site est daté d'environ 3,5 millions d'années, date qui prend d'autant plus de valeur qu'on a proposé de rattacher plusieurs des spécimens mis au jour à Laetolil au genre *Homo*. Il s'agit de maxillaires, de dents, et d'un fragment de membre.

Les gisements de l'Hadar, dans la dépression de l'Afar en Ethiopie, sont contemporains ou légèrement plus récents. Un riche matériel y a été découvert depuis 1973, dont de bons exemples du squelette crânien et post-crânien. Trois types peuvent y être distingués qui se rattachent à *Homo habilis*, à un australopithèque gracile et à un australopithèque robuste.

Ainsi donc cette toute première période est presque muette sur les origines de l'*Homo* ou de l'*Austrolopithecus*. En revanche, la période entre 3 et 1 million d'années est relativement riche en témoignages fossiles.

L'échantillon assez important de spécimens dont nous disposons, en provenance de sites datés de 3 millions d'années et moins, indique qu'il existait deux groupes distincts d'hominidés primitifs qui occupaient parfois la même région. Ces deux formes, *Homo* et *Australopithecus*, hantaient vraisemblablement des milieux différents et, si leurs territoires pouvaient se chevaucher, la

compétition pour la nourriture n'était apparemment pas suffisante pour qu'une forme puisse exclure l'autre. Il reste beaucoup à apprendre sur l'adaptation de chaque hominidé. Mais actuellement la coexistence des deux genres pendant une période supérieure à 1,5 million d'années est un fait établi qui atteste aussi leurs caractères distincts.

L'Australopithecus était-il l'ancêtre de *l'Homo* ? Cette question reçoit généralement une réponse affirmative. Mais avec les nouvelles données disponibles, il n'est plus certain qu'il en soit ainsi. Certains spécialistes (dont l'auteur) tendent à penser que ces deux formes avaient un ancêtre commun distinct de chacune d'elles. Il est nécessaire, pour établir cette thèse, d'examiner les deux genres au point de vue de leurs « adaptations spécifiques » et de considérer le taux de variation, s'il existe, dans chaque groupe. Pour ce faire, il est essentiel de définir clairement les caractéristiques qui sont typiques de chacun d'eux, et qui se sont révélées permanentes dans le temps.

Notons enfin que certains chercheurs regroupent tous ces fossiles dans un même genre, qui présenterait une forte variabilité intragénérique et un dimorphisme sexuel marqué.

Les genre homo (pré-sapiens) :

Homo erectus

La forme pré-sapiens la mieux connue de l'*Homo* est celle qui a été attribuée à une espèce morphologique largement répandue et assez diverse : *Homo erectus*. Cette espèce a d'abord été reconnue en Extrême-Orient et en Chine, mais plus récemment la même forme a été retrouvée en Afrique du Nord, en Afrique orientale et peut-être en Afrique du Sud. Les spécimens asiatiques n'ont pas pu être datés en datation absolue. Néanmoins, une date inférée pour une partie du matériel a été publiée et suggère que l'*Homo erectus* apparaît dans des sites vieux de 1,5 à 0,5 million d'années. La datation des sites d'Afrique du Nord et du Sud associés à l'*Homo erectus* est également inférée en des termes évoquant le « Pléistocène moyen ».

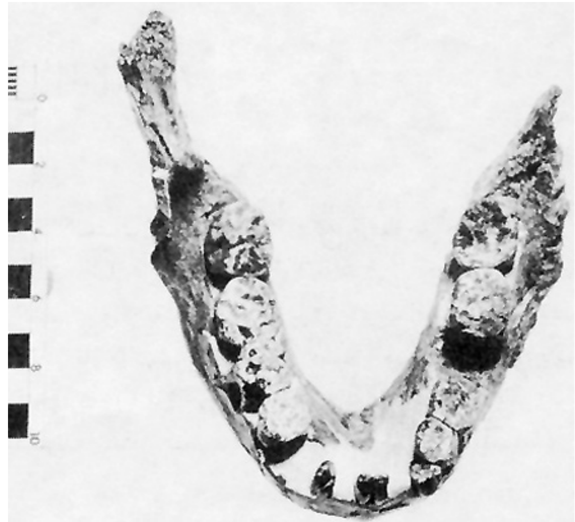
Les restes d'Afrique orientale proviennent de sites où des datations physico-chimiques ont été réalisables. L'exemplaire le plus ancien attribué à *Homo erectus* est daté d'environ 1,6 million d'années. Cette datation très reculée pourrait témoigner d'une origine africaine d'*Homo erectus*, et certains chercheurs sont prêts à accepter l'idée que tous les témoignages de cette humanité découverts hors d'Afrique viendraient de populations ayant émigré d'Afrique au début du Pléistocène. Il existe néanmoins quelques dates nouvelles très anciennes pour des *Homo erectus* de Java.

Nous ne disposons pas à l'heure actuelle d'un matériel abondant qui permette des études globales et synthétiques. Les données sont cependant suffisantes pour montrer que cette espèce était largement répandue en Afrique et qu'elle se rencontrait aussi en Asie et en Europe. Les restes de membres dénotent la station verticale, l'adaptation à la marche et une bipédie analogue à celle de l'homme moderne. Le degré d'intelligence peut être très

3

3. Crâne d Australopithecus boisei, vue latérale (OH5), gorge d'Olduvai, Tanzanie (photo Nat. Mus. Kenya).

4. Australopithecus boisei, mandibule, vue en face occlusale (KNM-ER 729), Koobi Fora, Kenya (photo Nat. Mus. Kenya).



4

sommairement évalué par estimation du volume de la boîte crânienne. Cette capacité varie de 750 cc à 1000 cc pour l'*Homo erectus*, alors que la moyenne pour l'*Homo sapiens* est supérieure à 1400 cc.

Leur technologie peut être inférée de l'observation des vestiges. *Homo erectus* fabriquait et utilisait des outils de pierre. Il vivait de chasse et de cueillette dans les savanes, en Afrique. Les spécialistes sont unanimes pour associer le biface de l'industrie acheuléenne à l'*Homo erectus*. Ce type de matériel lithique caractéristique est représenté dans les sites d'Afrique et d'Europe, et dans une moindre mesure, en Asie. Il n'est pas certain que l'*Homo erectus* ait été le stade final du développement conduisant à l'*Homo sapiens* et il est plus sage de laisser la question en suspens dans l'attente d'informations supplémentaires sur cette espèce.

Avant de quitter l'*Homo erectus* nous traiterons rapidement de ses caractéristiques. Les traits les plus typiques apparaissent sur le crâne : arcades sourcillères épaisses et protubérantes, front bas, et forme de l'occipital. Les dents peuvent être caractéristiques, mais il est possible que différentes espèces dans la lignée *Homo* aient eu une morphologie dentaire très similaire. De même, la morphologie de la mandibule peut être moins distinctive qu'on ne le pense généralement ; et certains prétendus spécimens d'*Homo erectus* représentés seulement par des mandibules et des dents pourraient, en réalité, constituer une espèce différente à l'intérieur du même genre.

Le genre homo (pré-sapiens) :

Homo habilis

Les restes attribués à la lignée *Homo*, mais qui sont plus anciens qu'*Homo erectus*, sont actuellement limités à l'Afrique orientale.

Les plus anciennes formes sont peut-être celles de Laetolil et de l'Hadar, mais il reste à en faire l'étude approfondie. Il est néanmoins probable que ces fossiles soient des formes ancestrales d'espèces plus récentes. Ces espèces intermédiaires, si cela s'avère réellement le cas, pourraient être dénommées *Homo habilis*. La définition de cette espèce repose sur des spécimens découverts à Olduvai, et, plus récemment, à Koobi Fora, sur la rive est du lac Turkana.

Les principales caractéristiques d'*Homo habilis* seraient un développement relativement important du cerveau (capacité crânienne pouvant dépasser 750 cc), des ossements crâniens relativement minces, une voûte crânienne assez développée et une constriction post-orbitaire réduite. Les incisives sont assez larges, les molaires et les prémolaires réduites et la mandibule dénote un bourrelet externe. Les éléments du squelette post-crânien sont morphologiquement proches de ceux de l'homme moderne.

Les exemplaires les plus complets d'*Homo habilis* proviennent de Koobi Fora, où plusieurs crânes, mandibules et os longs ont été mis au jour. Le crâne le mieux conservé est connu sous le nom de KNM-ER 1470 (fig. 2).

Le genre australopithecus

Le problème de la détermination d'éventuelles espèces dans le genre *Australopithecus* est loin d'être résolu, mais je pense qu'il y a suffisamment d'éléments pertinents dans la formation de Koobi Fora pour distinguer deux espèces. La plus nette, *Australopithecus boiséi* est très caractéristique, avec de très fortes mandibules, de grandes prémolaires et molaires en comparaison avec les incisives et les canines, une capacité crânienne inférieure à 550 cm^3; le dimorphisme sexuel est révélé par des caractères externes du crâne, tels que les crêtes sagittales et occipitales développées chez le mâle (fig. 4). Ce que l'on connaît du squelette post-crânien s'avère également caractéristique : fémur, humérus, astragale.

Cette espèce a une aire de répartition assez large. On la connaît dans d'autres sites : Chesowanga, Peninj, Olduvai, dans la partie méridionale de la Rift Valley de l'Est africain. Il n'est cependant pas certain que *A. boisei* constitue une véritable espèce, et l'on peut envisager d'en faire un faciès régional de la forme sud-africaine *A. robustus*. Seules de nouvelles découvertes permettront de trancher ces problèmes, qui surgiront toujours à un niveau de taxinomie aussi affiné en paléontologie des vertébrés. C'est pourquoi, il semble préférable dans l'immédiat de retenir l'existence de deux espèces robustes apparentées mais géographiquement distinctes.

Les témoignages sur la présence d'une forme gracile d'*Australopithecus* en Afrique de l'Est sont moins probants ; cependant, si l'on inclut tous les spécimens découverts dans une seule espèce, la variabilité paraît alors beaucoup trop importante. Le meilleur exemple d'une forme gracile en Afrique orientale serait le specimen KNM-ER 1813 de Koobi Fora (fig. 5). On peut y associer plusieurs mandibules et des fragments du squelette post-crânien, tout en gardant à l'esprit la difficulté de classer les mandibules. Jusqu'à présent, aucun essai de définition de ces formes graciles en Afrique orientale n'a été proposé ; il faut toutefois retenir la légèreté des mandibules avec de petites prémolaires et molaires, une capacité crânienne de 600 cc au moins, des crêtes sagittales rares ou inexistantes. Le squelette post-crânien paraît comparable à celui d'*A. boisei* mais à une échelle plus petite et moins robuste. L'un des traits caractéristiques de ces deux espèces est l'épiphyse proximale du fémur : le col est long, comprimé d'avant en arrière, la tête est petite et subsphérique. Il y aurait encore d'autres caractéristiques à définir, mais on connaît mal la variabilité interne de ces espèces et l'échantillon est actuellement trop pauvre pour conclure.

Je considère cependant cette dernière espèce comme proche de l'*Australopithecus africanus* gracile d'Afrique du Sud, dont elle pourrait représenter un faciès plus septentrional. On connaît l'os illiaque d'*A. africanus* et *A. robustus* en Afrique du Sud, et de petites différences ont pu être relevées entre les deux formes. Aucun reste de cette partie du squelette ne peut être attribuée à un *Australopithecus* en Afrique orientale ; en revanche, deux spécimens



5

5. *Crâne d'Australopithecus africanus, vue latérale (KNM-ER 1813), Koobi Fora (photo Nat. Mus. Kenya).*

6. *Mandibule d'Australopithecus africanus, vue en face occlusale (KNM-ER 992), Koobi Fora (photo Nat. Mus. Kenya).*



6

contemporains peuvent être attribués à *Homo* et ils témoignent de différences notables entre les deux genres. Ces différences sont plus importantes que celles que l'on pourrait raisonnablement attendre dans une seule espèce, même si son aire de répartition est vaste.

L'outillage et les habitations

Le plus grand nombre d'outils et de sites d'habitat proviennent du lac Turkana, au Kenya, de Melka Konturé en Ethiopie, de la gorge d'Olduvai en Tanzanie, où de nombreuses fouilles ont été conduites depuis trente ans. La progression depuis les galets aménagés les plus rudimentaires jusqu'aux bifaces les plus parfaits peut y être parfaitement suivie. Quelques inférences sur l'organisation sociale (importance du groupe) et les habitudes de chasse peuvent également être faites à partir de ces sites. A Olduvai, on a mis au jour dans une localité les restes d'une structure de pierres — peut-être la base d'une hutte circulaire — datés avec une bonne probabilité de 1,8 million d'années. A Melka Konturé une plate-forme surélevée, également circulaire, a été découverte.

L'origine exacte des facultés techniques des Hominidés est difficile à situer et l'on peut, au mieux, suggérer qu'elles firent leur apparition au cours du Pléistocène, peut-être en liaison avec la réponse adaptative qui est au cœur de la différenciation du genre *Homo*.

Au Pléistocène ancien, vers 1,6 million d'années, des bifaces grossiers font leur apparition. Le développement du galet aménagé en biface peut être suivi à Olduvai, et d'autres sites de l'Est africain le confirment également. En Europe les plus anciennes industries découvertes jusqu'à une époque récente étaient des industries à bifaces. A mon avis, les données pourraient suggérer une migration des groupes humains « à bifaces » depuis l'Afrique vers l'Europe et l'Asie au début du Pléistocène ou peut-être même avant. Le développement ultérieur des industries de pierre est très complexe ; on en a des témoignages abondants dans le monde entier. Sans parvenir à le prouver, on peut supposer que l'apparition des industries post-acheuléennes est liée à l'émergence de l'*Homo sapiens*. L'association d'industries de pierre avec des restes humains anciens est rare, et de nombreux sites du Pléistocène moyen et récent n'ont livré qu'un ou deux spécimens. Il est vrai qu'il y a de notables exceptions !

Il apparaît clairement que nous avons progressé d'une manière extraordinaire au cours des dernières années dans la découverte de témoignages fossiles, et les recherches en cours vont sans doute en apporter encore. Il y a maintenant des preuves d'une étonnante diversité des hominidés du Plio-Pléistocène en Afrique ; cela a été interprété comme la conséquence d'une différenciation au cours du Pliocène, suivie d'expériences évolutives différentes jusqu'au début du Pléistocène. La présence simultanée d'au moins trois espèces en Afrique de l'Est peut être établie à la fois sur du matériel crânien et post-crânien. Or, toute analyse se doit d'inclure l'ensemble des spécimens recueillis.

Liste du matérial Homo erectus connu en provenance d'Afrique

Région	Pays	Site	Détail des spécimens
Nord-ouest	Algérie	Ternifine	3 mâchoires et un fragment de crâne
Nord-ouest	Maroc	Sidi Abderrahman	2 fragments de mandibule
Nord-ouest	Maroc	Rabat	Fragment de mandibule et crâne
Nord-ouest	Maroc	Tamara	Mandibule
Est	Tanzanie	Olduvai	Crâne, quelques restes d'os postérieurs du crâne et une éventuelle mandibule
Sud	Afrique du Sud	Swartkrans	Crâne incomplet et quelques fragments de mandibule

Terminologie

Les termes tels que « Middle Stone Age, Early Stone Age, Late Stone Age » ne sont pas traduits en français dans le présent ouvrage, le 8e Congrès Panafricain de Préhistoire et de l'Etude du Quaternaire, qui s'est tenu à Nairobi (Kenya) en septembre 1977, ayant confirmé la décision de maintenir, pour l'Afrique au sud du Sahara, la terminologie anglaise.

Périodes et industries de la préhistoire africaine - Tableau de concordance établi par H.J. Hugot.

	MAGREB	AFRIQUE ORIENTALE	SAHARA DE l'OUEST	SAHARA MERIDIONAL	INDUSTRIES	Dénomination des mêmes étages par les archéologues anglophones	EUROPE
Holocène	Rharnien	Humide Makalien	Actuel	Actuel	Age des métaux	Late Stone Age	Actuel
			Guirien	Désertification récurrence humide	Néolithique		Post glaciaire
					Epipaléolithique		
Pléistocène supérieur	Soltanien	Aride post Gamblien Humide Gamblien	Soltanien	Aride		Second Intermediate	Würm
				Derniers grands lacs	Atérien Moustérien	Middle Stone Age	
Pléistoc&ne moyen	Tensiften	Aride post Kanjérien Humide Kanjérien	Ougartien	Aride		First Intermediate	inter Riss-Würm
				Sahara des grands lacs	Paléolithique inférieur à bifaces	Old Stone Age	Riss
	Amirien						
	Saletien	Aride post Kamasien Kamasien	Taourirtien				inter Mindel-Riss
		Aride post Kaguérien Kaguérien					Mindel
					Paléolithique inférieur archaïque à galets aménagés	(Earlier Stone Age)	inter Gunz-Mindel
							Gunz
Pléistocène inférieur	Moulouyen		Moulouyen				inter Donau-Gunz
							Donau

CHAPITRE 19

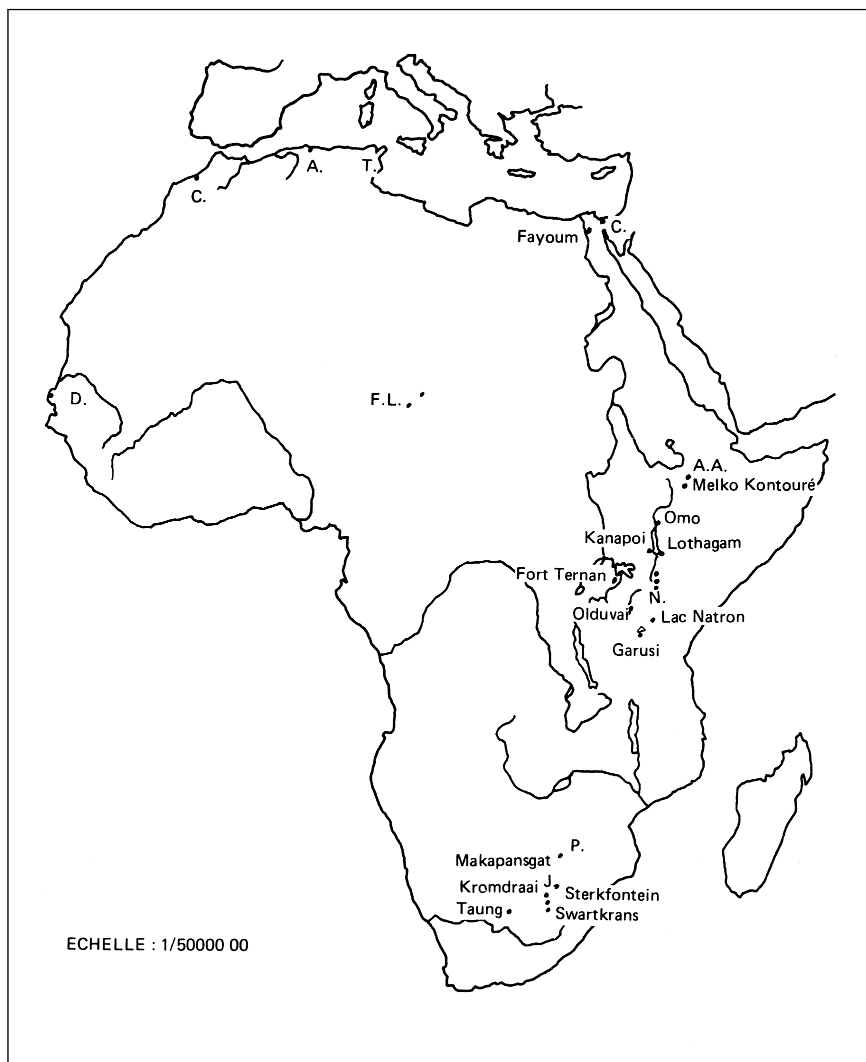
Préhistoire de l'Afrique orientale

J.E.G. Sutton

La recherche préhistorique

Prolégomènes méthodologiques

C'est dans la partie orientale de l'Afrique que l'homme apparut comme un animal à station verticale, fabriquant des outils, il y a environ trois millions d'années. Pour cette raison, l'histoire, dans cette partie du monde, a été plus longue que nulle part ailleurs, et l'âge de la pierre, en particulier, y est plus étendu que sur les autres continents et dans les autres régions de l'Afrique. Son point de départ peut être fixé au moment où les premiers hominidés commencèrent à fabriquer des outils de pierre reconnaissables, selon des formes et des types prédéterminés, de façon régulière. Cette combinaison de capacités physiques et mentales pour la production d'outils — en d'autres termes le dépassement de sa condition biologique — et le fait de dépendre, de plus en plus, de ces capacités et activités extrabiologiques, c'est-à-dire culturelles, distinguent l'homme des autres animaux, et définissent… *l'humanité.* L'évolution de l'homme vers le statut d'animal capable de s'asseoir, de se tenir debout et de se déplacer sur deux pieds — à la différence des singes et autres mammifères quadrupèdes ou quadrumanes — facilita l'utilisation et la fabrication d'outils, en libérant les mains qui devinrent disponibles pour tenir, porter, saisir et manipuler. De plus, ces développements furent nécessaires à sa survie et à ses performances dans le monde, particulièrement en ce qui concerne l'obtention et la préparation de sa nourriture. Et chaque nouvelle génération eut à apprendre les aptitudes et connaissances culturelles accumulées



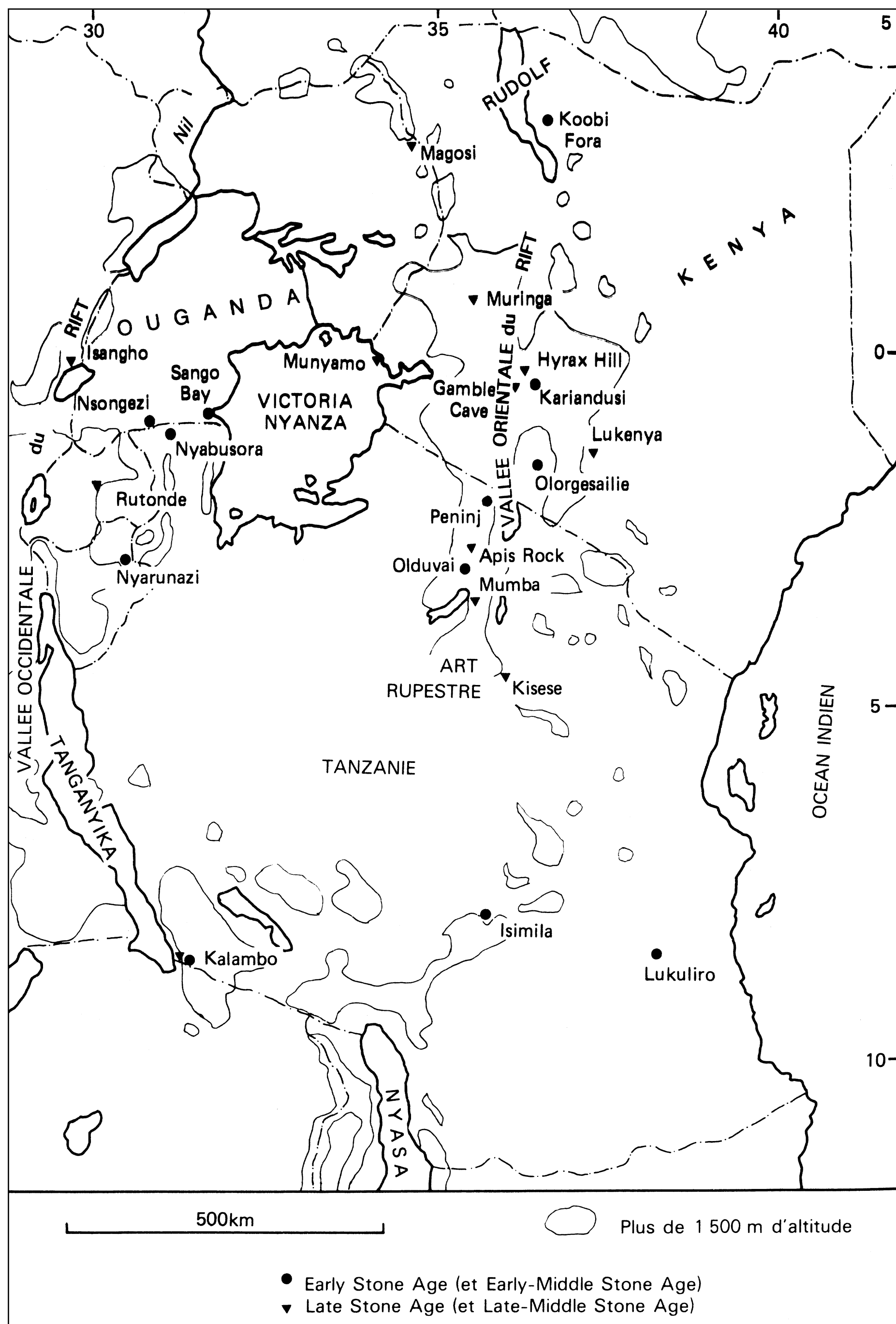
La préhistoire en Afrique orientale (1974).

par ses parents. Il est vraisemblable que les tout premiers outils façonnés par l'homme demeurent inconnus, parce qu'ils ont dû être si rudimentaires et si peu différenciés qu'ils sont impossibles à reconnaître. Il est également probable que d'autres matériaux qui se sont décomposés sans laisser de traces, particulièrement le bois, le cuir et l'os, ont été employés et travaillés à une époque au moins aussi reculée que la pierre. Cependant, les progrès dans l'emploi de ces autres matériaux doivent avoir été limités tant que l'homme n'avait pas maîtrisé la technique fondamentale permettant de produire de manière régulière une arête tranchante et un outil coupant efficace, en percutant et brisant avec précision une pierre sélectionnée, au moyen d'une autre pierre ou d'un objet dur approprié. La fabrication d'outils — et l'humanité — peuvent ainsi avoir commencé antérieurement à la date pour laquelle nous possédons actuellement des témoignages sûrs de ces développements cruciaux. Ces témoignages sont constitués par les premiers outils de pierre reconnaissables ; ainsi doit être fixé le début de ce que l'on appelle, pour des raisons de commodité, l'âge de la pierre.

Cet âge de la pierre a donc commencé il y a environ trois millions d'années et s'étend jusqu'à la phase très récente de l'histoire humaine où la pierre a été supplantée par le métal en tant que clé de la technologie, et comme matériau essentiel pour la fabrication d'outils et la production de tranchants. Cette transition d'une industrie de la pierre (ou « lithique ») vers une industrie du métal eut lieu à des époques légèrement différentes sur l'ensemble du monde. En Asie occidentale, le travail du cuivre a commencé il y a six ou neuf mille ans. En Afrique orientale, le fer, premier et seul métal utilisé de façon régulière, a été travaillé il y a deux mille ans environ.

Il est permis de se demander si cette appellation d'âge de la pierre est historiquement satisfaisante, étant donné qu'elle recouvre les 999 millièmes de la période durant laquelle l'homme a vécu en Afrique orientale ; de plus, elle met l'accent sur l'aspect technologique du développement de l'humanité aux dépens d'aspects économiques ou culturels plus généraux. On peut objecter qu'elle est chronologiquement trop étendue et culturellement trop restreinte. Il est cependant possible de répondre à ces objections, et l'« âge de la pierre » demeure un terme et un concept utiles, moyennant certains préalables. Ainsi, puisque cette très longue période du passé ne nous est connue que par des témoignages archéologiques — et encore des témoignages archéologiques très partiels, puisqu'il ne reste presque rien d'autre que des pierres — et non par des traditions orales ou des documents écrits, les historiens ont besoin d'inventer un nom ou des noms, pour la nommer, l'étudier et la décrire.

En outre, cet âge de la pierre n'a pas été une période statique de l'histoire. L'évolution technologique au cours du Paléolithique et du Néolothique apparaît clairement à travers les changements et la diversification des types d'outils, l'efficacité plus grande de l'outillage lithique et de ses techniques de fabrication. Il est donc à la fois possible et nécessaire de diviser l'âge de la pierre en plusieurs périodes, et d'introduire des subdivisions supplémentaires à la fois chronologiques et géographiques. Des collections d'outils de



Afrique orientale : principaux gisements du Stone Age (1974).

pierre (si elles sont bien choisies et bien présentées) peuvent être fascinantes en elles-mêmes à contempler, mais elles nous apprennent peu si elles ne sont pas arrangées et comprises en fonction de la chronologie et du stade de développement. Egalement vides de sens sont les expressions populaires comme « vivant à l'âge de la pierre » ou « homme de l'âge de la pierre », qui sont fondées sur l'idée fausse que l'homme et son genre de vie sont restés inchangés tout au long de cette période. En effet, l'outillage des populations de l'âge de la pierre était différent d'une période et d'une région à l'autre, et ces populations elles-mêmes ont évolué culturellement et physiquement. L'âge de la pierre a été le témoin de mutations et de différenciations du corps et du cerveau humain, de l'économie, de l'organisation sociale et de la culture en général, allant de pair avec les développements tehnologiques que révèlent les témoignages archéologiques. Il convient également d'observer ici que, si le changement au cours de toutes les périodes de l'âge de la pierre a été très lent par rapport aux normes modernes, c'est au cours des périodes les plus anciennes qu'il a été le plus lent ; plus l'on se rapproche de l'époque actuelle, plus les changements ont été rapides. Cette période récente fut également le moment d'une spécialisation et d'une diversification régionales plus importantes ; par conséquent, des caractères lentement mûris dans une région donnée peuvent apparaître brusquement dans une autre région, sous leur forme achevée — par suite de migrations ou de contacts culturels — créant ainsi dans cette dernière l'illusion d'une « révolution ». C'est pourquoi, en termes de développement, deux générations à la fin de l'âge de la pierre peuvent avoir été l'équivalent d'un demi-million d'années dans la période initiale.

Il en ressort que l'étude historique de l'âge de la pierre ne se limite pas aux pierres et aux outils. L'archéologue a parfois la chance de faire d'autres trouvailles, le plus souvent sur des sites d'habitats de l'extrême fin de l'âge de la pierre, où des témoignages directs de cuisine et de nourriture peuvent être conservés sous forme de charbons de bois, vestiges de foyers, et de fragments d'os d'animaux. De tels vestiges organiques sont extrêmement rares en Afrique pour les périodes originelles sauf dans quelques sites où des conditions minérales favorables ont provoqué la fossilisation des os avant qu'ils ne se décomposent. Cependant, même lorsqu'il ne peut travailler que sur des pierres, l'archéologue doit s'efforcer d'ouvrir ses déductions et ses interprétations sur des domaines plus vastes.

En premier lieu, ce ne sont pas les outils particuliers découverts et examinés isolément qui importent, mais *l'assortiment d'outils*, avec les différentes variétés d'objets qui peuvent être trouvés dans un site, que ce soit le lieu d'habitation d'un groupe, un campement temporaire de chasseurs, ou un « atelier » de fabrication.

Plus répandus que les outils finis sont les éclats de « débitage » et les nuclei (résidus du débitage). Ils doivent être étudiés en même temps que les outils finis étant donné qu'ils indiquent les techniques de fabrication et le niveau d'habileté atteint. De plus, ces déchets n'étaient pas toujours mis au rebut : souvent, et plus particulièrement dans les stades primitifs de l'âge de la pierre, nombre de ces éclats possédaient des arêtes tranchantes et

pouvaient, si leur dimension et leur forme étaient d'un maniement pratique, venir en complément des outils «finis» plus lourds; ils constituaient ainsi une partie essentielle de l'outillage. Se limiter à recueillir et étudier les outils finis les plus spectaculaires comme les bifaces et les hachereaux, conduit à donner un tableau lamentablement limité et grossièrement déformé de la technologie et des activités des populations préhistoriques. Dans les périodes plus récentes de l'âge de la pierre, lorsque les outils lourds du type biface ont cédé la place à des instruments plus petits, plus délicats et plus précis, souvent destinés à être fixés à des manches de bois ou des poignées d'os, ces objets de pierre étaient produits par une préparation habile du nucleus puis une retouche compliquée de la lame ou de l'éclat détaché. Il est alors essentiel pour permettre une analyse et des déductions utiles, d'avoir un ensemble aussi complet que possible des pièces terminées ainsi que des déchets de débitage.

L'assortiment d'outils avec leur variété de tranchant et de pointes — pour couper, rogner, dépouiller, racler, percer, entailler, frapper, fendre et fouiller — permettra (même en tenant compte de certaines incertitudes inévitables sur l'usage auquel ils étaient en réalité destinés) de déterminer l'existence d'autres outils fabriqués à partir de matériaux périssables d'origine animale ou végétale et utilisés par cette communauté. Par exemple, les peaux d'animaux une fois débarrassées de leur graisse, séchées et tannées, pouvaient être coupées pour fabriquer des cordes de cuir et des courroies. Pour capturer, tuer et dépouiller l'animal, différents outils et armes de pierre et de bois devaient être nécessaires. Des lanières pouvaient être utilisées en combinaison avec des outils de pierre pour lier et attacher les projectiles utilisés pour la chasse ou pour fixer, avec l'aide d'une résine végétale, une lame de pierre ou une pointe à l'extrémité d'une lance de bois ou d'une flèche. En dehors de ces armes, des instruments composites courants, consistant en petits éclats et lamelles minutieusement travaillés, soigneusement fixés et collés sur des manches ou des poignées d'os et de bois, peuvent être reconstitutés par une étude intelligente des vestiges lithiques de la fin de l'âge de la pierre; et cela, bien qu'il n'existe aucun témoignage direct des éléments de bois et d'os. Mais, même plus tôt, lorsque les outils de bois et de pierre plus rudimentaires n'étaient pas combinés, ils étaient néanmoins interdépendants. Une lance de bois par exemple, pouvait être coupée à bonne longueur avec un couteau de pierre, mais elle devait certainement être dégrossie et égalisée à l'aide d'un racloir, un outil à dégrossir et peut-être une courroie de cuir ou de fibre végétale avant qu'elle ne soit en état d'être tenue ou lancée. Par ailleurs, la préparation de la pointe de lance devait exiger des outils de pierre coupants, après quoi elle devait être durcie au feu, comme en font foi certains spécimens retrouvés. Durant la période plus récente de l'âge de la pierre, le bon emmanchement d'une pointe de pierre sur un javelot était le résultat d'un travail minutieux de rognage et de rainurage à l'aide d'outils de précision.

Voilà quelques exemples de ce que nous pouvons obtenir d'une étude intelligente et imaginative de l'outillage lithique pour, en fait, lui faire perdre son visage pétrifié et le rendre plus vivant. Il serait possible d'extrapoler à propos des usages du bois et des peaux préparées pour examiner le problème des

tentes et des coupe-vent. Là, comme pour les outils et les armes dont nous venons de parler, nous sortons d'un point de vue technologique restreint pour proposer une interprétation économique et culturelle plus générale des témoignages, et reconstituer la vie des différentes communautés de chasseurs-cueilleurs des diverses périodes de l'âge de la pierre. Il convient de souligner ici qu'à toutes les périodes de l'âge de la pierre la majorité des outils, y compris l'outillage lithique, n'étaient pas des armes. Bien que la chasse ait toujours été importante et essentielle pour l'apport de protéines (sauf dans les lieux où le poisson était abondant et quand existaient les moyens de se le procurer), la collecte des végétaux et, en particulier, la récolte de racines féculentes et de tubercules était également vitale et assurait l'essentiel du régime alimentaire. Ces activités, et celles qui sont liées aux travaux domestiques et au travail du bois, aident à élucider la fonction de la plus grande partie des outils.

La difficulté du transport de l'eau devait restreindre considérablement le choix des sites de campement. Un camp saisonnier pour un groupe familial devait se trouver près d'un cours d'eau ou d'un lac, et bénéficiait de surcroît d'une végétation plus abondante et d'une variété de ressources alimentaires susceptibles d'attirer le gibier.

Nous nous sommes efforcés de démontrer que l'étude technologique de l'âge de la pierre permet, dans une approche combinant bon sens et imagination, de reconstituer un tableau économique et culturel. Mais nous devons convenir que, même pour la partie la plus récente de la préhistoire en Afrique orientale, les témoignages sont très sélectifs et que ces efforts d'interprétation élargie sont inévitablement spéculatifs. Il est assurément nécessaire de résister aux conjectures hasardeuses et aux théories. Cependant, cela étant admis, il ne sert à rien de bouder les vestiges dont nous disposons et il convient plutôt de les considérer de manière positive, habile et imaginative pour déterminer les faits et les idées qu'il est possible d'en extraire. C'est ainsi que sont stimulées les démarches nouvelles et la recherche d'autres documents. Dans la suite de ce chapitre, nous nous efforcerons de déterminer certains des moyens permettant d'obtenir davantage d'informations et d'atteindre des conclusions plus intéressantes.

Nous avons mentionné plus haut la présence occasionnelle d'ossements d'animaux fossilisés dans certains sites anciens et la découverte d'os non fossilisés dans des sites récents, particulièrement dans des abris sous roche. Il s'agit là d'un témoignage direct sur les animaux qui étaient chassés et consommés. Parfois même l'examen attentif des os pour y rechercher les marques d'outils et de fracture, ou encore la façon dont ils sont répartis sur le sol peuvent suggérer les méthodes de décarnisation et de consommation de l'animal. Cependant, des témoignages directs de ce genre peuvent ne nous donner qu'un tableau incomplet. Par exemple, il est possible que de petits mammifères et des reptiles, des oiseaux et des insectes aient été capturés ; mais ils n'ont laissé aucune trace, soit que leurs os et parties dures aient été trop fragiles pour subsister, soit que le chasseur ait consommé ces petites prises sur place au lieu de les apporter au campement. Le miel, les fruits, les baies, les noix et même les œufs d'oiseaux laissent également peu ou pas de

trace tangible étant plutôt consommés dans la nature sans qu'il soit besoin d'outils de pierre pour leur collecte et leur préparation. En réalité, nous découvrons très rarement des restes préhistoriques de nourriture végétale; néanmoins, le régime des chasseurs-cueilleurs devait être raisonnablement équilibré, et une reconstitution plausible de celui-ci doit également être équilibrée, par un examen intelligent des vestiges archéologiques et de l'environnement local avec toutes ses ressources alimentaires.

Pour certaines régions (Tanzanie centrale) le témoignage archéologique relatif au mode de vie des chasseurs-cueilleurs à l'extrême fin de l'âge de la pierre est complété de manière remarquable par l'art rupestre. Indépendamment de toute considération sur l'habileté technique, la maturité et le sens artistique dont témoignent beaucoup de ces peintures, celles-ci nous apportent une information précieuse sur le gibier représenté et sur les méthodes de chasse à la lance et à l'arc, ainsi que sur certains types de pièges. Les autres techniques d'acquisition de nourriture semblent plus rarement représentées, comme l'arrachage des tubercules et la récolte du miel. Cela éclaire considérablement et étend notre vision de la vie préhistorique, d'autant plus que certaines des activités indiquées par les peintures peuvent être comparées avec les pratiques récentes ou actuelles des peuples de l'Afrique orientale.

Le témoignage de l'art doit être confronté avec le matériel technique à destination économique ou culturelle. Lorsque pareil tableau commence à se dessiner, nous pouvons commencer à nous poser d'autres questions sur les méthodes de chasse, de piégeage et de récolte, sur la taille du groupe de chasseurs, ou de la communauté, sur son territoire et l'organisation sociale nécessaire à sa survie. Le développement de ces considérations est encore au stade expérimental, de telle sorte que les réponses à ces questions sont rarement exprimées avec une assurance totale. Cependant, des progrès indiscutables sont en cours, qui dépendent du témoignage fondamental en provenance des divers sites archéologiques. C'est dire que ces preuves doivent être recueillies suivant les méthodes les plus soigneuses, les plus systématiques, et, si possible, les plus raffinées.

Les gisements qui ont livré de l'industrie lithique ne sont pas rares en Afrique orientale. Ils ont commencé à être reconnus au tout début du XXe siècle et, à la suite du travail de pionnier effectué au Kenya par le Dr Louis Leakey dans les années 1920, un nombre croissant de sites de toutes les périodes de la préhistoire ont été découverts dans l'ensemble de l'Afrique orientale; de nombreux autres restent certainement à découvrir. Ils sont généralement mis au jour par l'érosion ou d'autres bouleversements du terrain, les outils ou déchets de taille étant entraînés dans des ravins, des lits de rivière ou des abris sous roche; ou bien ils sont remontés à la surface par l'agriculture, la marche du bétail ou des travaux de construction. Ces sites et ces objets sont découverts par des archéologues professionnels; mais plus souvent encore par des amateurs, des fermiers, des étudiants, etc. Tous les sites méritent d'être connus et devraient être signalés à l'autorité compétente. Tous les outils ou autre matériel archéologique découverts devraient être déposés dans les musées, où il est possible de les étudier et de les comparer avec d'autres collections

locales. La pratique des archéologues étrangers d'emporter leurs trouvailles dans les musées de leur pays d'origine n'a jamais été très répandue dans le cas particulier de l'Afrique orientale et, heureusement, a maintenant cessé. Cependant, certaines collections d'Afrique orientale recueillies au début du siècle sont conservées dans des musées européens. La plus grande partie, et de loin la plus précieuse, du matériel archéologique d'Afrique orientale est conservée dans les musées nationaux.

Une collection de surface nous apprend, en elle-même, peu de choses, car les outils et les déchets de taille ont été entraînés hors de leur site d'origine et le ramassage lui-même est généralement sélectif. Cependant, même une petite collection de surface donnera vraisemblablement des indices : le type ou la facture des outils renseigneront sur la période à laquelle ils appartiennent et sur leur relation avec d'autres sites connus. Cela aidera à déterminer l'intérêt d'une exploration plus détaillée et de fouilles véritables.

Celles-ci doivent être préparées et entreprises par des archéologues possédant une expérience du type de site concerné. Cependant, comme on l'a souligné, ces archéologues spécialisés sont dépendants des informations locales fournies par des amateurs ou des étudiants. De plus, ces derniers peuvent souvent aider aux fouilles et par là même s'initier au métier. Seules des méthodes correctes, faisant appel aux plus récentes techniques de fouille et d'examen des vestiges, à la fois dans leur emplacement original et après qu'ils ont été enregistrés et enlevés, permettent à l'archéologue de recueillir dans un site le maximum d'informations et un tableau, sinon exhaustif, du moins le plus complet possible des activités dont il était le théâtre. C'est ainsi que des travaux de fouille exemplaires effectués dans les sites du Old Stone Age en Afrique orientale au cours des dernières années ont contribué à orienter le style de la recherche dans d'autres parties du monde, en matière de méthode, d'analyse et d'interprétation.

L'archéologue engagé dans des fouilles est donc concerné moins par la *découverte* de spécimens individuels que par la *recherche* de la plus grande information possible sur le genre de vie d'une communauté ancienne, par l'identification et l'étude exhaustive de la plus grande partie possible de l'« ensemble culturel » et la collecte de toute l'information disponible sur l'environnement. Cela peut exiger des méthodes de fouille très méticuleuses et lentes ; tous les objets doivent être recueillis et toutes les caractéristiques du sol d'un site d'habitation, y compris les légères irrégularités de la surface et les modifications de la couleur du sol qui pourraient être un indice de feu ou d'une autre activité, doivent être signalées. Lorsque la présence de petits objets, comme les éclats de pierre, des fragments d'os et même des graines végétales est prévisible ou vraisemblable, il est d'usage de tamiser les sédiments. Ce tamisage est une pratique très fréquente dans les abris sous roche récents où les dépôts ont tendance à être très meubles et cendreux. Habituellement dans un abri sous roche et, souvent, dans un site de plein air, le matériel n'est pas représentatif d'une occupation unique mais de plusieurs occupations successives, dont chacune demande une étude séparée. Le fouilleur doit donc porter une

attention particulière à la stratigraphie, car le mélange d'objets provenant d'occupations différentes déformerait fâcheusement l'interprétation.

Si le fouilleur est responsable de l'identification, de l'enregistrement et de l'étude principale de toutes les trouvailles, il aura cependant besoin de l'assistance d'autres spécialistes. Celle-ci peut intervenir ultérieurement en laboratoire, par exemple pour l'identification d'ossements d'animaux. De même, si le fouilleur, grâce aux hasards de la conservation, détecte des restes végétaux — par exemple, des graines carbonisées, des noix ou des morceaux de bois — il devra leur faire subir un traitement spécial sur place et les envoyer à un spécialiste de botanique. L'identification et l'étude de tels échantillons augmentera notre information sur le régime alimentaire et l'économie de la communauté, mais ce qu'elle révèle sur l'environnement d'alors est également important. Si, par chance, des pollens anciens ont été préservés, un examen palynologique des échantillons peut être fructueux et fournir des indications sur le type de la végétation et ses modifications. Les échantillons de sol contenant des micro-organismes ou des coquilles peuvent également être révélateurs, car ils peuvent de même indiquer le type de végétation dominant et, par conséquent, le climat qui prévalait. L'étude de la géologie, de la géomorphologie et de la structure des sols intéresse également ces tentatives de reconstitution de l'environnement ancien et des ressources que pouvait exploiter une communauté préhistorique. Il est clair que la plus grande partie de cette enquête sur l'environnement pour être approfondie et valable, doit tirer profit de la présence de ces différents spécialistes sur le site même pendant au moins une partie du temps. Car les échantillons recueillis et envoyés dans les laboratoires ne sont pas les seuls à contenir des indices. Ils doivent être soigneusement choisis et contrôlés dans le cadre même du site. De grandes modifications du paysage peuvent être intervenues entre la période étudiée et la période présente, par suite de changements climatiques, de mouvements géologiques, ou plus souvent encore, grâce à l'activité humaine, particulièrement l'agriculture et le défrichage qui lui est associé dans les époques récentes. L'approche du passé passe toujours par une étude intelligente du présent et de tous les indices, archéologiques ou autres, qu'il contient.

D'autres études sont également en rapport avec notre recherche qui, si elles n'apportent aucun témoignage direct sur l'époque préhistorique, fournissent de précieux éclairages indirects. Il s'agit, en premier lieu de la recherche anthropologique dans les quelques sociétés de chasseurs-cueilleurs qui existent dans le monde, et particulièrement celles d'Afrique. En fait, dans les développements qui précèdent, nombre de considérations ont été inférées explicitement ou implicitement, des pratiques des chasseurs actuels, comme les Hadza de Tanzanie septentrionale et les San du Kalahari, auxquels les chercheurs se sont intéressés au cours des dernières années pour recueillir de plus amples informations sur leur culture et les genres de vie anciens. Ces observations des Hadza et des San procurent de nombreux aperçus utiles sur la viabilité, l'organisation et les contraintes du genre de vie fondé sur la chasse et la récolte, et suggèrent de nombreux points qui auraient autrement échappé à l'attention des archéologues.

Cependant, ce serait une grave erreur de considérer ces communautés comme des répliques exactes des sociétés de l'âge de la pierre ou comme de simples survivances de celui-ci.

Il est exact, naturellement, que certains de ces groupes modernes de chasseurs-cueilleurs, particulièrement les San d'Afrique du Sud, sont essentiellement les descendants de populations du Late Stone Age, et peuvent donc éclairer certains problèmes du passé. Par exemple, il n'est pas rare de trouver dans un contexte du Late Stone Age une pierre percée d'un trou circulaire. La pratique récente des San, que confirment apparemment des peintures rupestres d'Afrique du Sud, montre que ces pierres percées étaient parfois utilisées pour lester des bâtons pointus servant à déterrer des racines comestibles ; cependant les corrélations spécifiques de cette sorte sont rares. Des changements sont intervenus dans la société des San pour diverses raisons, y compris le contact immédiat ou lointain avec des peuples utilisant le fer et vivant en économie de production de nourriture. Très peu de San continuent à travailler la pierre sur une grande échelle, car le fer peut être obtenu par échange ou dans les détritus ; des modifications technologiques ou culturelles en résultent inévitablement. D'autres survivants de chasseurs-cueilleurs se sont mêlés plus intimement à des populations productrices de nourriture, d'autres encore ne sont pas vraiment aborigènes ; revenus à ce genre de vie à une époque récente, ils subsistent par l'échange des produits de la forêt avec leurs voisins agriculteurs et pasteurs. Cette dépendance réciproque a caractérisé nombre de groupes connus sous le nom de « Dorobo » qui vivent encore sur les hautes terres du Kenya et de la Tanzanie. Si pareilles précautions sont nécessaires contre la tentation d'établir des parallèles naïfs entre les populations modernes de chasseurs-cueilleurs et celles de la préhistoire récente, elles sont encore plus nécessaires si nous considérons les époques plus reculées. Cependant, là aussi, des indices utiles sont fournis sur les ressources alimentaires du territoire et l'organisation nécessaire à son exploitation.

Une autre source précieuse de renseignements, c'est l'étude de la vie des sociétés de primates, particulièrement des plus proches parents actuels de l'homme, le chimpanzé et le gorille, ainsi que les babouins. Les babouins sont biologiquement beaucoup moins proches de l'homme, mais ils sont particulièrement intéressants du point de vue du comportement, pour l'étude de la société humaine car, plus que les autres primates, ils vivent la plupart du temps en groupes sur le sol et sont relativement faciles à observer et à étudier. Comme il a été expliqué par ailleurs, l'homme ne descend pas de ces singes, et nous ne suggérons pas ici qu'aucune communauté préhistorique, même parmi les plus anciennes, en ait été sensiblement plus proche que ne l'est l'homme moderne. Cependant, si nous essayons de discerner le comportement fondamental des primates et les traditions que l'homme a héritées de ses ancêtres préhumains, et si nous essayons de comprendre comment ces ancêtres immédiats de l'homme, à qui faisait défaut la capacité ou l'habitude de fabriquer des outils, assuraient leur vie essentiellement végétarienne, il y a beaucoup à glaner de ces études dont un grand nombre sont effectuées en Afrique orientale.

Nous avons déjà souligné que la durée de la préhistoire fut énorme, et que les populations de la fin de celle-ci avaient accompli de grands progrès et différaient considérablement de leurs ancêtres de l'aube de la préhistoire. De plus, les habitants de l'Afrique orientale au Late Stone Age, dont certains se sont maintenus jusqu'à une époque récente, étaient nettement africains. Certains étaient apparentés aux San, d'autres ont été assimilés aux populations négroïdes de l'âge du fer. En revanche, les populations du Old Stone Age, particulièrement de son stade le plus reculé, sont bien représentées en Afrique orientale et n'ont pendant longtemps été connues que dans cette partie du monde, mais elles sont aussi les ancêtres de l'humanité dans son ensemble. Ces fabricants d'outils les plus primitifs, dont les ossements ont été découverts dans les couches les plus profondes d'Olduvai dans le nord de la Tanzanie et dans la région du lac Turkana au nord du Kenya et au sud de l'Ethiopie, sont habituellement classés comme *Homo* ; mais ils étaient physiquement et cérébralement distincts de l'homme moderne (*Homo sapiens sapiens*). L'histoire ancienne de l'Afrique orientale devient ainsi l'histoire ancienne de l'humanité, et c'est cet élément qui lui confère une signification planétaire. En effet, parce qu'elle recèle une information inestimable sur l'homme primitif et sa culture, et sur l'écologie des primates, l'Afrique orientale est devenue à juste titre le centre mondial de la recherche sur la vie, l'environnement et l'origine de l'homme.

Chronologie et classification

Alors que dans la plus grande partie de l'Asie, de l'Europe et de l'Afrique du Nord l'âge de la pierre est divisé conventionnellement en Paléolithique, Mésolithique et Néolithique, ce système a été abandonné par la plupart des spécialistes pour l'Afrique au sud du Sahara. Le « Stone Age » y est généralement considéré et étudié en trois grandes périodes — « Early, Middle et Late » — qui se distinguent par des modifications importantes et reconnaissables de la technologie (elles possèdent naturellement de plus vastes implications culturelles et économiques). Ces sytèmes de classification ne constituent *pas* deux manières d'exprimer les mêmes choses : conceptuellement et chronologiquement, les critères de classification sont complètement différents (voir tableau et notes correspondantes).

Les trois périodes africaines sont approximativement datées comme suit :

— *Early Stone Age (ou Old Stone Age) :* depuis l'époque des outils de pierre les plus primitifs (disons, trois millions d'années) jusqu'à environ 100 000 ans ;
— *Middle Stone Age :* d'environ 100 000 à 15 000 ;
— *Late Stone Age :* de 15 000 environ au début de l'âge du fer (qui se situe il y a environ 2 000 ans dans la plupart des régions).

Nous devons souligner à la fois que ces dates sont approximatives et que, dans une certaine mesure, elles sont controversées. Jusqu'ici des dates en général plus tardives ont été suggérées pour la transition du Middle Stone Age

au Late Stone Age, et plus particulièrement pour la transition du Early Stone Age au Middle Stone Age. Cette approche conservatrice était due en partie à la rareté des sites et des industries lithiques définis, décrits et datés de manière satisfaisante, combinée avec le fait que la première transition du Early Stone Age au Middle Stone Age eut lieu à un moment qui est pratiquement à la limite, sinon au-delà des possibilités de datation par le radiocarbone. Bien que des dates de 50 000-60 000 années aient été obtenues et soient souvent citées, il est vraisemblable qu'elles sont des dates minima plutôt que des dates strictement exactes. En réalité, une incertitude considérable subsiste non seulement pour les débuts du Middle Stone Age, mais aussi pour la totalité de la dernière partie du Early Stone Age. De nouvelles techniques sont en cours d'essai, qui sont expliquées ailleurs dans ce volume ; et la méthode du potassium-argon, en particulier, a déjà contribué à établir un cadre chronologique approximatif pour des périodes éloignées de plus d'un demi-million d'années. Il est nécessasire, en fait, d'avoir toujours largement recours à la datation relative déduite de la stratigraphie archéologique ou géologique, et de la typologie.

Les datations suggérées ici pour les périodes de la préhistoire sont par conséquent plutôt plus hautes que celles habituellement avancées. Elles ne sont cependant pas aussi radicales que le voudraient actuellement certains spécialistes. Même l'école « révisionniste » est moins radicale qu'il ne paraît, car les questions qu'elle soulève portent en réalité plus sur les définitions que sur la datation.

Outre le fait que la datation de ces périodes est imprécise, sinon controversée, il est important de ne pas les imaginer comme des périodes statiques à l'intérieur desquelles ne se produisirent ni changements ni variations; il ne faut pas concevoir non plus que les changements d'une période à l'autre furent nécessairement soudains. Des développements eurent lieu aussi bien au cours de chaque période que lors du passage de l'une à l'autre. De plus, les transitions entre les technologies du Early Stone Age et du Middle Stone Age, aussi bien qu'entre le Middle Stone Age et le Late Stone Age, sont complexes. Pour en rendre compte, certains auteurs parlent de périodes « intermédiaires ». La tendance récente, cependant, a été d'abandonner ces périodes « intermédiaires » en tant que périodes « officielles » du schéma chronologique de l'âge de la pierre. Le « Second Intermediate » entre le Middle Stone Age et le Late Stone Age avait, de toute manière, toujours été défini de façon assez peu satisfaisante. Le « First Intermediate » comprenant les industries connues sous le nom de « Fauresmithien » et « Sangoen » est parfois considéré maintenant comme une phase terminale du Old Stone Age ; mais nous l'incluons ici dans un Middle Stone Age plus étendu. Cela explique la datation plus ancienne du début de ce dernier dans la présente étude.

Cet abandon des « Intermediates » est une simple question de commodité, et ne dénote pas une simplification des vues relatives au développement technologique, culturel et économique de l'homme durant la préhistoire. Il est de plus en plus admis qu'il en est tout autrement. En premier lieu, à toutes les époques de l'âge de la pierre, des technologies différentes ont pu être pratiquées simultanément, même à l'intérieur d'aires restreintes. Dans

certains cas, ces contrastes peuvent s'expliquer par l'environnement. Une tradition technologique pouvait correspondre à la vie dans une région boisée ou au bord de l'eau et une technologie contemporaine différente pouvait correspondre à des régions plus sèches ou plus découvertes ; les ressources alimentaires et leurs méthodes d'exploitation pouvaient alors imposer une adaptation culturelle et une technologie différentes.[1]

Une explication correcte peut, cependant, ne pas être toujours aussi simple : il arrive que les activités d'une communauté *unique* (chasse de gibier gros et petit, piégeage, arrachage de racines et de tubercules, travail du bois et du cuir, etc.) dont certaines sont saisonnières, apparaissent suffisamment variées pour rendre compte des différents outillages de même âge dans une localité donnée. D'un autre côté, des différences peuvent apparaître qui dénotent des divergences culturelles et des spécialisations économiques beaucoup plus profondes, dont on peut concevoir qu'elles sont le fait de races ou de communautés différentes — ou, durant le Early Stone Age, de différentes espèces d'*Homo*. C'est là un sujet controversé, mais les plus récentes découvertes en Afrique orientale montrent que ce qui était jusqu'alors considéré comme deux périodes distinctes du Old Stone Age — les industries à galets aménagés (ou Oldowayen) suivies par, ou se transformant en industries à bifaces (ou Acheuléen) — présentent en fait un long recouvrement qui dura, au strict minimum, un demi-million d'années. Il est difficile de solliciter la « théorie du mode d'activité » pour rendre compte de manière satisfaisante de cette constatation ; et certains spécialistes l'interpréteraient plutôt comme l'indication de deux traditions culturelles distinctes appartenant à deux populations tout à fait séparées coexistant côte à côte en exploitant des ressources alimentaires différentes.

De plus, on peut observer des recoupements à travers les divisions arbitraires entre le Early Stone Age, Middle Stone Age et Late Stone Age. On peut trouver des types d'outils du Early Stone Age ou l'utilisation de techniques de fabrication primitives, dans un contexte qui est essentiellement du Middle Stone Age. Un mélange de caractéristiques innovatrices et conservatrices peut être le signe d'un changement graduel. La transition n'est cependant pas toujours perceptible : dans certains sites présentant une séquence stratigraphique claire, il peut arriver qu'une technologie nouvelle apparaisse subitement sous une forme achevée sans aucune trace d'évolution locale. Ceci suggère une diffusion d'une région à une autre, qui peut être, mais pas nécessairement, le résultat d'un mouvement de population. Les modifications climatiques, avec leurs effets sur l'environnement, furent aussi des stimulus de l'adaptation culturelle et du progrès technologique ; cependant l'archéologue doit, dans ce domaine, se méfier des interprétations déterministes simplistes.

Cette subdivision assez arbitraire de l'âge de la pierre est donc un schéma de référence utile dans l'état actuel de nos connaissances, mais nous devons

1. Voir en particulier, plus loin, l'exposé sur le Middle Stone Age.

lui conserver une flexibilité permettant de le modifier constamment. Il est possible qu'un jour son utilité disparaisse. Si ce jour n'est probablement pas encore arrivé, l'utilité de ce système risque d'être compromise par une application trop formelle ou trop rigoureuse à des fins pour lesquelles il n'a pas été prévu.

Nous présentons dans le *tableau* un schéma plus détaillé qui illustre la manière dont les différentes « cultures » de l'âge de la pierre et les différentes industries lithiques reconnues par les archéologues en Afrique orientale peuvent être situées dans cette division en trois périodes. Ce tableau est proposé pour servir de guide à nos connaissances actuelles et aux principales études, et n'a pas la prétention de constituer l'interprétation « correcte », ou celle qui survivra aux résultats des recherches futures ou à un réexamen des recherches déjà effectuées. Il doit être considéré simplement comme un *guide*, et un guide *flexible*. Certaines des « cultures » qui y sont nommées (et d'autres qui ont été délibérément omises) peuvent avoir été individualisées d'après une recherche ou des descriptions insuffisantes, fondées sur l'exploration et la description complète d'un seul site, de telle sorte que leur existence en tant qu'unité culturelle peut être mise en doute. D'autres ont une extension géographique ou chronologique énorme. On estime que l'Acheuléen du Old Stone Age couvre plus d'un million d'années en Afrique orientale, et s'étend non seulement au travers du continent, mais également dans une grande partie de l'Eurasie méridionale et occidentale. Dans la première phase du Middle Stone Age, le Sangoen s'est étendu de certaines parties de l'Afrique orientale et méridionale à l'extrême ouest du continent. Parmi les industries plus récentes représentées en Afrique orientale, le Stillbayen et le Wiltonien ont été pour la première fois décrits et nommés dans la province du Cap (Afrique du Sud). Les spécialistes préfèrent maintenant donner des noms nouveaux et distincts à leurs variantes d'Afrique orientale. Cependant, nous avons préféré pour le présent compte rendu une approche simplifiée, en soulignant certaines difficultés évidentes et certaines révisions vraisemblables. Les lecteurs qui le désirent peuvent suivre les nouveaux développements et les débats en commençant par la lecture des ouvrages dont la liste est donnée dans notre bibliographie.

Ils restent libres d'essayer d'appliquer une terminologie plus sophistiquée.

Ce texte et ce *tableau*, avec ses notes, ne sont pas consacrés à la terminologie en soi ; la terminologie ne possède en elle-même aucune signification ; et celui qui essaiera d'apprendre par cœur ce schéma se rendra un mauvais service. Mais l'âge de la pierre en tant que période « préhistorique » peut seulement être connu, discuté et étudié de manière utile au moyen de termes et de symboles inventés par les archéologues. Tout essai sérieux de compréhension de cette période et de la vaste littérature qui s'y rapporte, qu'on le considère dans son ensemble ou l'analyse en détail, exige une maîtrise de la terminologie employée par les différents auteurs, aussi incohérente et erronée qu'elle puisse être parfois. Ce chapitre est donc un essai d'introduction à la littérature et à la compréhension historique de l'Afrique orientale de l'âge de la pierre.

La préhistoire en Afrique orientale

Années (environ) av. notre ère	Divisions		Caractéristiques technologiques diagnostiquées	Principales industries lithiques		Equivalents approximatifs dans les régions méditeranéennes et eurasiennes	Périodes géologiques (corrélations approximatives)
3 millions	EARLY STONE AGE	PREMIERE PHASE	galets aménagés et éclats	Oldowayen (industries à galets aménagés)		Paléolithique inférieur	Pléistocène inférieur
1 million		DEUXIEME PHASE	outils bifaciaux (bifaces, hachereaux, etc.)	Acheuléen (industries à biface)			Pléistocène moyen
100 000 40 000	MIDDLE STONE AGE	PREMIERE PHASE	outils sur éclats fabriqués à partir de nucleus préparés	Rivages - Forêts: Sangoen	Hautes terres - Savanes: Fauresmithien	Paléolithique moyen	Pléistocène supérieur
		DEUXIEME PHASE	emmanchement ; outils plus petits, retouchés.	Lupembien	Stillbayen Magosien		
15 000	LATE STONE AGE		lames et microlithes retouchés outils composites	Tshitolien Capsien du Kenya, cultures à « bols de pierre », Final Late Stone Age	Wiltonien (Hautes terres du Kenya)	Paléolithique supérieur Epi-paléolithique ou Mésolithique Néolithique (dans certaines régions)	Holocène
de notre ère	AGE DU FER						

Notes concernant le tableau

Les deux colonnes de droite, indiquant des corrélations sommaires avec les périodes géologiques et la chronologie du Paléolithique employée pour la région méditerranéenne, l'Afrique du Nord et l'Eurasie, ne sont données que dans un but de référence, spécialement en relation avec d'autres chapitres de ce volume et d'autres textes (comprenant d'anciens ouvrages sur l'archéologie de l'Afrique orientale). *Ces deux colonnes ne sont pas nécessaires pour la lecture du présent chapitre.*

Les termes « inférieur », « moyen », « supérieur » — où « inférieur » désigne l'époque la plus ancienne — sont conformes à la pratique géologique normale fondée sur les séquences stratigraphiques. Dans la plupart des ouvrages géologiques — et dans beaucoup d'ouvrages archéologiques — ces tableaux sont donc présentés dans l'ordre logique, de bas en haut. Le présent tableau présente un classement de haut en bas conformément aux tableaux historiques.

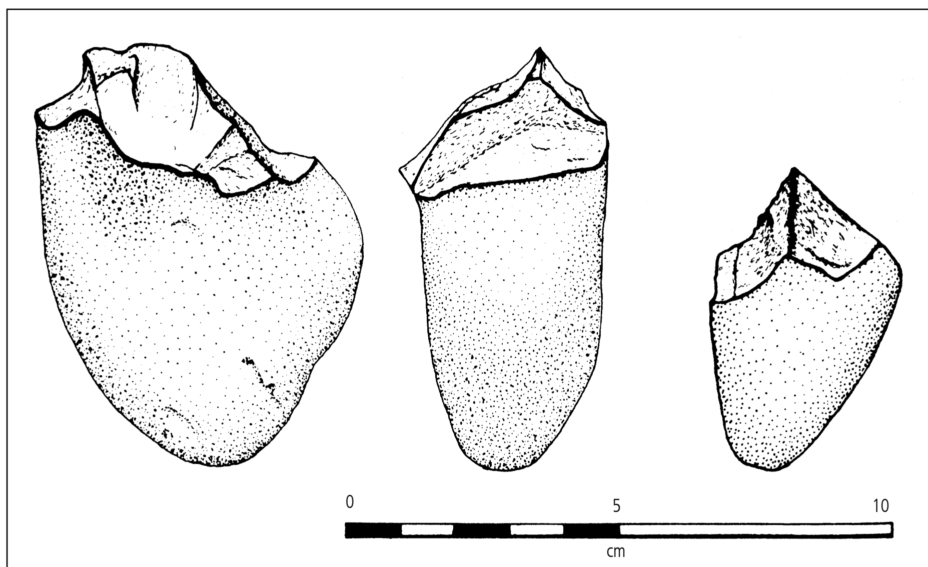
Comme l'indique le tableau, le terme Paléolithique (âge ancien de la pierre) n'est *pas* l'équivalent du Early Stone Age africain. « Paléolithique », tel qu'il fut d'abord et est encore employé en Europe signifie « âge de la pierre sans production de nourriture », par opposition à « Néolithique » (nouvel âge de la pierre) qui signifie « âge de la pierre avec production de nourriture », c'est-à-dire agriculture et/ou pastoralisme précédant l'emploi des métaux. Une interprétation quelque peu différente du « Néolithique », qui se rencontre parfois, préfère les critères d'une culture matérielle avancée, particulièrement la poterie ou la pierre polie, au témoignage spécifique de production de nourriture. Dans certaines parties du monde, on distingue une période de transition (ou « palier culturel », selon certains auteurs) qui est appelée « Mésolithique ». Nous ne la prendrons pas en considération ici, sinon pour noter qu'elle n'a aucun rapport avec le Middle Stone Age africain contrairement à une erreur qui n'est que trop fréquente dans les études générales de l'histoire africaine.

Dans la presque totalité de l'Afrique au sud de l'équateur, nous ne trouvons aucun équivalent du Néolithique des autres parties du monde, car la production de nourriture ne s'est pas répandue avant le commencement de l'âge du fer.[2] Cependant, dans les hautes terres du Kenya et du nord de la Tanzanie, il existe des témoignages de la production de nourriture (pastoralisme, sinon un peu d'agriculture également) au « Final Late Stone Age », il y a deux ou trois mille ans. Cette culture, avec sa poterie et ses bols de pierre, est appelée « néolithique » par certains auteurs.

2. Ce point de vue est récusé par de nombreux auteurs.



1



2

1. Gorge d'Olduvai, Tanzanie septentrionale : La gorge, entaille de plus de 100 m dans la plaine, montre une succession de couches (surtout d'anciens fonds lacustres). Les couches inférieures, vieilles de deux millions d'années environ, contiennent des vestiges de quelques-uns des premiers hommes (et des « hominiens ») ainsi que de leurs outils (de type oldowayen) et des débris de leur nourriture. A un niveau supérieur, on a trouvé des bifaces et d'autres objets du mode de vie acheuléen (seconde phase du premier âge de la pierre) (photo J.E.G. Sutton).

2. Early Stone Age, première phase : outils oldowayens typiques (« galets aménagés »).

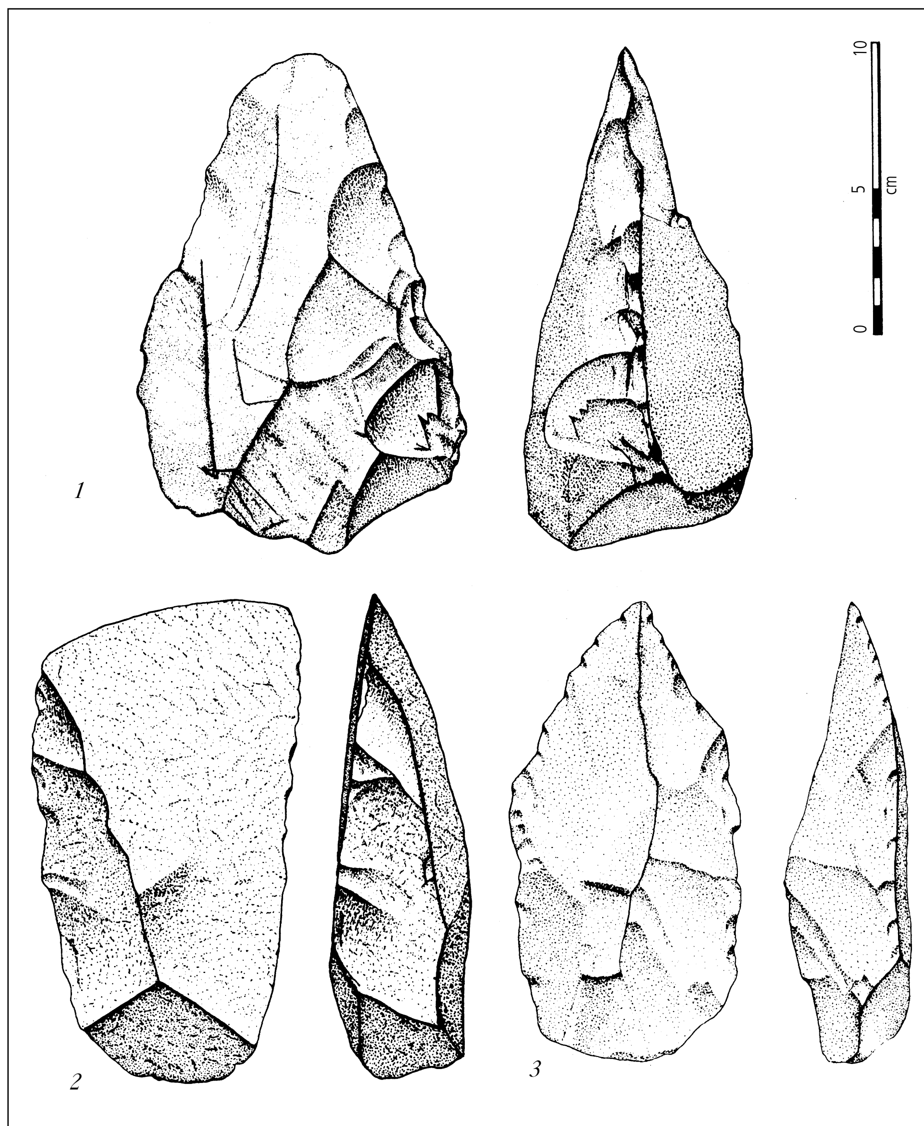
Old Stone Age

Première phase

Les outils de fabrication humaine les plus anciens que nous connaissions datent d'une période comprise entre deux, sinon trois millions d'années et au moins un million d'années; ils ont été découverts sur les bords d'anciens lacs ou marais près de la Rift Valley en Tanzanie septentrionale, au Kenya et en Ethiopie. Peut-être les plus anciens outils taillés sont-ils ces tout petits éclats de quartz, débités et utilisés, que l'on a retrouvés dans plusieurs sites du lac Turkana et de la vallée de l'Omo en Ethiopie. Leur usage reste problématique. Beaucoup plus abondants et mieux connus sont les galets aménagés, contemporains ou légèrement postérieurs. Ce sont des galets de la taille du poing et des petits blocs de pierre d'où avaient été enlevés quelques éclats (au moyen d'une autre pierre) pour produire des outils coupants, grossiers mais utilisables. Alors que les travaux les plus durs, qu'il s'agisse de couper la peau d'un animal, ou de briser ou broyer un matériau végétal coriace, devaient normalement demander l'emploi de l'outil principal tenu à pleine main, un grand nombre d'éclats (habituellement, mais à tort, décrits comme des déchets) qui étaient plus minces et par conséquent plus tranchants, devaient convenir pour des travaux plus légers et plus précis, par exemple la préparation d'un animal tué, la fabrication d'armes de bois, ou les travaux domestiques au campement. En réalité, une étude plus poussée de ces industries dites à « chopper » ou à galets aménagés, en particulier par le Dr Mary Leakey pour la *gorge d'Olduvai* où ils sont situés dans les niveaux inférieurs et par J. Chavaillon à Melka Konturé en Ethiopie, révèle une plus grande variété de types et une plus grande recherche technologique qu'il n'avait jusque-là été supposé. Le terme de « galet aménagé » est un peu sommaire et celui de « civilisation des galets aménagés » qui est fréquemment employé à propos de cette phase du Early Stone Age est inexact, en particulier parce que les pierres choisies pour la fabrication des « choppers », des éclats et des autres outils, n'étaient pas toujours des galets. De plus, l'os, et sans doute le bois, étaient également utilisés. La plupart des archéologues préfèrent donc appeler cette phase « Oldowayen », d'après Olduvai en Tanzanie septentrionale. Cela ne signifie pas, naturellement, qu'ils furent fabriqués pour la première fois à Olduvai.[3]

On pensait naguère que les fabricants de ces galets aménagés n'étaient capables de chasser et tuer que du petit gibier, comme des oiseaux, des lézards, des tortues et des hyrax pour compléter leur collecte de fruits, végétaux et insectes. Il est maintenant évident qu'ils tuaient également de grands animaux. Parmi les os fossilisés découverts avec les outils ou à proximité des campements, figurent ceux d'éléphants et de grandes antilopes. Certaines de ces bêtes peuvent être mortes de mort naturelle, avoir été blessées par accident ou tuées par des lions ou autres carnassiers. Mais il est vraisemblable que

3. L'orthographe « Oldowayen » dérive de la forme allemande du nom *Oldoway* trouvée sur les premières cartes. Le nom du lieu est un nom d'origine Masai, qui serait plus correctement rendu par Oldupai.



Early Stone Age, deuxième phase : outils acheuléens typiques (face et profil). 1. : pic ; 2. : hachereau ; 3. : biface.

d'autres, dès cette époque ancienne, étaient capturées au piège ou poussées dans des marécages par des bandes de chasseurs qui les achevaient avec des épieux et des massues de bois, et peut-être des projectiles de pierre.

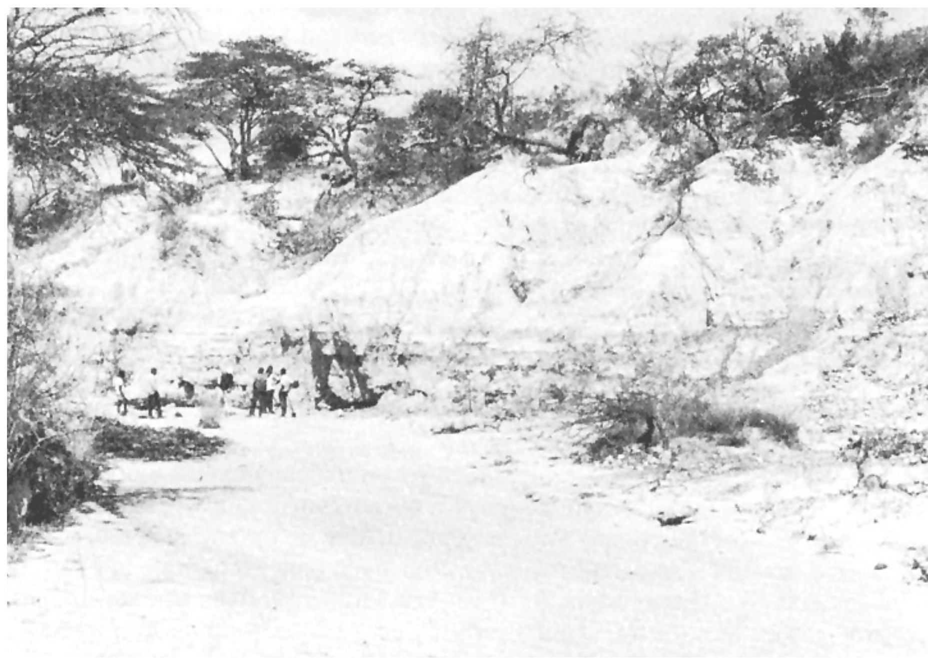
Une partie de la viande était sans doute consommée par les chasseurs sur le lieu où l'animal avait été tué, mais une partie était fréquemment ramenée dans le campement pour être partagée avec le reste du groupe, y compris les femmes et les enfants. En effet, les débris qui ont subsisté comprennent souvent les os de différents animaux mêlés à divers outils servant à couper, gratter et broyer; ils constituent un témoignage très remarquable de ce que pouvait être un lieu d'habitat à ce stade le plus primitif de l'humanité. De plus, l'étude de la répartition des vestiges suggère que des pare-vent étaient élevés; à Olduvai un cercle approximatif de pierres est interprété comme la base de la charpente d'une hutte ou d'un abri en bois, qui était peut-être recouvert de peaux. A Melka Konturé, une plate-forme artificielle a pu avoir le même usage.

Outre plusieurs sites des rivages lacustres qui s'étendent d'Olduvai au lac Turkana, et parmi lesquels figurent les plus anciens sites connus, des gisements à galets aménagés ont été mis au jour depuis l'Afrique du Sud jusqu'aux rives de la Méditerranée. Ils datent peut-être d'un stade plus évolué que la phase la plus ancienne d'Afrique orientale. Il est vraisemblable, mais pas absolument certain, que cette industrie eut son origine en Afrique centrale ou orientale, puis se répandit sur l'ensemble du continent. En raison de la datation de ces outils et, plus encore, de leur association occasionnelle en Afrique orientale avec des ossements humains, ils peuvent être attribués aux hominidés les plus primitifs, les australanthropiens ou, comme certains le soutiennent aujourd'hui avec vigueur, spécifiquement à *Homo habilis*.[4]

Deuxième phase

L'Acheuléen ou « civilisation des bifaces » est aussi répandu en Afrique que l'Oldowayen et les sites sont beaucoup plus nombreux. Cela peut être dû à une population plus nombreuse, mais également à la fabrication en nombre de plus en plus important d'outils de grandes dimensions facilement identifiables. A la différence de l'Oldowayen, l'Acheuléen s'étend hors de l'Afrique, en Asie occidentale et méridionale et aussi en Europe méridionale et occidentale. Ses débuts en Afrique remontent à plus d'un million d'années. Cette tradition technologique a perduré pendant plus d'un million d'années, jusqu'à des temps relativement récents: pas plus de cent mille ans. Ce million d'années enregistra des changements climatiques marqués, à l'échelle mondiale[5] et il est peu vraisemblable que toutes les régions dans lesquelles ont été trouvés des outils acheuléens aient été occupées de façon continue. Par ailleurs, à l'est de l'Inde, les véritables industries acheuléennes sont rares ou inexistantes; et il apparaît que l'Inde orientale a conservé une technologie distincte de la pierre, plus apparentée au type « galet aménagé » évolué. Cela peut constituer une délimitation culturelle importante entre

4. Voir le chapitre 17 de ce volume.
5. Voir le chapitre 16 de ce volume.



1



2

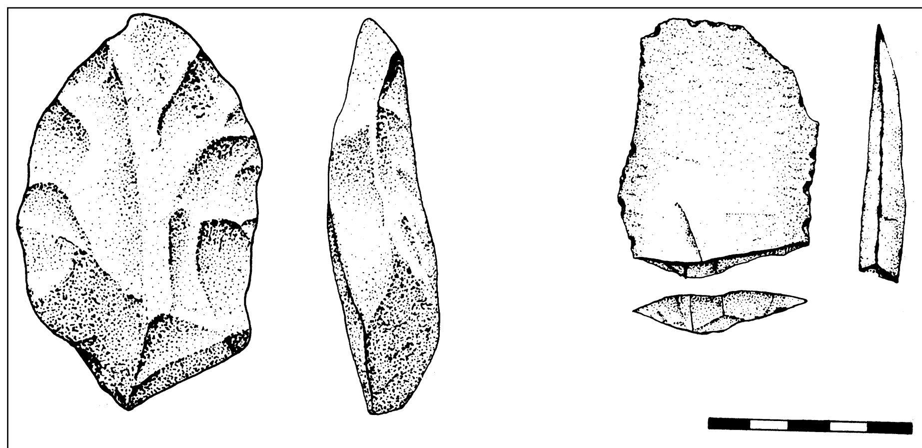
Isimila, hautes terres de la Tanzanie méridionale. 1. Vue sur le ravin érodé laissant voir les couches où les outils acheuléens subissent l'érosion ; 2. Concentration de bifaces, hachereaux et autres outils acheuléens (au centre, la petite truelle donne l'échelle). Photos J. G. Sutton.

l'Est et l'Ouest. Ces industries acheuléennes, où le biface est l'outil le plus connu, doivent en grande partie être associées avec *Homo erectus*, une forme d'hominidé intermédiaire entre les australanthropiens et l'homme moderne. Cependant, vers la fin de la phase acheuléenne, l'évolution de l'*Homo erectus* vers les premiers types de l'*Homo sapiens* était déjà en cours.

L'Afrique fut l'un des cadres dans lequel se déroula l'évolution d'*Homo erectus*, de même que l'évolution culturelle attestée par les techniques acheuléennes de fabrication d'outils et le genre de vie plus efficace qu'il est possible d'en déduire; mais des traditions culturelles plus anciennes (et probablement des types physiques plus primitifs) se sont maintenus pendant un certain temps à côté des traditions nouvelles. La meilleure illustration de cette assertion est donnée par les niveaux successifs d'anciens rivages lacustres à Olduvai, où des outillages distincts, oldowayens et acheuléens, ont été fabriqués et utilisés conjointement pendant une période de plusieurs centaines de milliers d'années, il y a environ un million d'années. L'Acheuléen comporte par ailleurs des stades et des variations multiples; mais dans une étude générale, seule est significative la division principale entre l'Acheuléen ancien plus fruste et plus simple et l'Acheuléen évolué auquel appartiennent les plus beaux bifaces et hachereaux. Des sélections de ces outils ornent les expositions des musées d'Afrique orientale et celles en provenance d'Isimila dans les hautes terres de Tanzanie sont parmi les plus belles au monde. Il est clair que l'« Acheuléen évolué » doit avoir commencé par *évoluer* quelque part à partir de l'« Acheuléen ancien »; toutefois, par la suite, les nouvelles techniques et l'ancienne tradition ont subsisté côte à côte pendant un certain temps.

L'Afrique orientale, à l'Acheuléen, n'était donc qu'une des nombreuses régions de l'Ancien Monde habitées par l'homme; mais elle contient des sites dont l'étude a fourni quelques-unes des informations les plus précieuses sur la technologie et l'économie de l'*Homo erectus* et de l'*Homo sapiens* primitif. Ces sites comprennent, en dehors d'Olduvai — avec ses séries incomparables de strates successives — et d'autres sites de la même région, Olorgesailie et Kariandusi dans le Rift du Kenya et plusieurs gisements à l'est du lac Turkana, Nsongezi et les sites voisins à la frontière de la Tanzanie et de l'Ouganda, Isimila et Lukuliro en Tanzanie méridionale, et Melka Konturé en Ethiopie, où plusieurs phases de l'Acheuléen ont été découvertes.

Les dénominations de « biface » et « hachereau » données aux deux types les plus caractéristiques d'outils acheuléens sont, bien entendu, des termes archéologiques conventionnels. Le biface ou « hand-axe » en anglais (hache à main) n'était pas une hache, mais sans doute un outil d'usage général, dont l'extrémité pointue et les longs tranchants pouvaient être utilisés pour fouir et dépouiller, entre autres choses. Le hachereau (« cleaver ») avec son extrémité coupante quadrangulaire convient particulièrement pour dépouiller des animaux. La différence entre les technologies de l'Oldowayen et de l'Acheuléen est en grande partie une différence quantitative : les ensembles d'outils comme les outils individuels sont maintenant mieux individualisés. De plus, les techniques acheuléennes, avec un débitage plus précis, plus régulier et



1



2

1. Middle Stone Age et outils intermédiaires : l'exemple de droite est une pointe fine pouvant être emmanchée, peut-être comme pointe de lance.

2. Olorgesailie, Rift Valley du Kenya. Des fouilles sont en cours sur un site d'occupation acheuléenne (photo J.E.G. Sutton).

plus systématique sur les deux faces, exécuté moins souvent avec un percuteur de pierre (comme dans l'Oldowayen) qu'avec un percuteur de bois cylindrique ou un os long d'animal, permettaient la production d'outils plus grands, avec des tranchants plus longs et des éclats plus tranchants utilisés comme couteaux.

Tout au long du Early Stone Age, les populations consistaient en groupes de chasseurs-cueilleurs qui se déplaçaient à chaque saison dans les savanes et les régions faiblement boisées en suivant les fluctuations des ressources animales et végétales. Il est très vraisemblable qu'ils se séparaient à certains moments de l'année et se réunissaient vers la fin de la saison sèche en groupes plus importants, auprès d'un lac ou de tout autre territoire riche. On a suggéré que les énormes concentrations d'outils acheuléens de belle facture dans des sites comme Isimila et Olorgesailie, pourraient correspondre à de semblables « jamborees » annuels.

C'est dans des contextes archéologiques ayant livré des industries de l'Acheuléen évolué qu'ont été découverts les premiers témoignages du feu en Afrique orientale; les publications existantes ont jusqu'ici situé cette découverte il y a environ cinquante mille ans. Cette datation est presque certainement trop prudente. Il existe des vestiges indiscutables de feu et de cuisson par l'*Homo erectus* en Asie orientale et en Europe il y a un demi-million d'années; il paraît donc très vraisemblable, bien que non prouvé, que le feu a été connu et que la nourriture cuite a été souvent consommée durant une grande partie de l'Acheuléen en Afrique.

Middle Stone Age

Les populations du Middle Stone Age appartenaient à l'espèce *Homo Sapiens*, mais peut-être d'abord à des sous-espèces de l'*Homo sapiens* quelque peu différentes de l'homme moderne. Vers la fin du Middle Stone Age, cependant, non seulement l'homme moderne (*Homo sapiens sapiens*) devait être apparu, mais les caractéristiques physiques distinctives des races existantes devaient être bien développées en Afrique comme ailleurs.

Du point de vue technologique, le Middle Stone Age enregistra des progrès importants. La technique de base de fabrication d'outils de pierre, par enlèvement d'éclats sur un bloc, jusqu'à ce qu'il approche d'une forme type présentant des arêtes tranchantes utilisables, est délaissée. Elle fut de plus en plus remplacée par une technique plus complexe, consistant en une préparation du nucleus par enlèvement précis d'éclats pour lui donner la forme et la taille requises, permettant le détachement de l'outil *fini*. Parallèlement est utilisée la technique de détachement d'éclats quelconques, qui sont ensuite mis en forme par *retouche*. Une des conséquences a été la production d'outils plus petits, d'une forme et d'un travail plus parfaits, habituellement plus minces que ceux du Early Stone Age et, par conséquent, plus efficaces. Cela permit, dans la seconde phase du Middle Stone Age, une innovation aux conséquences énormes: l'emmanchement d'outils de pierre taillée dans du bois ou d'autres matériaux. Les pointes foliacées, caractéristiques des industries « Still

bayennes », retouchées par pression de manière très précise, étaient sans doute souvent fixées et collées dans une fente d'un manche de bois pour constituer une lance. Beaucoup d'outils d'usage domestique devaient de la même manière être sertis dans des manches appropriés, ce qui impliquait la préparation de gommes de résineux, et le façonnage, le dégauchissage et le rainurage du bois, toutes choses qui étaient sans doute facilitées par un traitement au feu.

Ces développements technologiques du Middle Stone Age étaient liés à des évolutions économiques, ou au moins à des modifications dans l'adaptation au milieu. Ici se posent deux questions qui sont reliées. La première est celle des changements climatiques[6]. Leurs détails et leur datation ainsi que les corrélations avec les témoignages archéologiques sont encore assez mal connus, et il serait téméraire d'expliquer les uns par de faciles références aux autres. De plus, ces changements climatiques — fluctuations de la sécheresse à l'humidité et vice-versa, affectant l'expansion et le recul de la forêt, la fréquence et la dimension des lacs ou des rivières et par conséquent la répartition et l'abondance des différentes ressources alimentaires — n'avaient rien de nouveau ; et il est nécessaire de se demander pourquoi les changements climatiques plus anciens n'avaient pas entraîné une percée technologique et économique. Dans l'état actuel de la recherche, il n'est pas possible d'apporter de réponse satisfaisante à cette question, bien qu'il soit possible de supposer que la pression démographique ait rendu nécessaires des moyens plus efficaces et plus variés d'exploitation de l'environnement. Quelle qu'en ait été la cause, c'est effectivement ce qui se produisit au Middle Stone Age.

Notre seconde question est celle de la spécialisation régionale, qui permit à l'homme de commencer à occuper de nouveaux territoires. A travers le monde, l'*Homo sapiens* exerçait sa souplesse d'adaptation innée et reculait les frontières de ses établissements. En Afrique apparut une division culturelle claire entre les populations des régions herbeuses ou des savanes légèrement boisées, et les populations qui pénétraient les régions plus humides à forêt plus dense. Chez les premières se développa la tradition de la chasse du gros gibier à la lance (sans que pour cela soit exclue la cueillette), alors que les dernières mirent l'accent sur la cueillette des végétaux et des fruits, la pêche et la capture depuis le rivage, au moyen de lances et, sans doute, de divers pièges.

Durant la première phase du Middle Stone Age, cette spécialisation régionale n'était pas aussi extrême qu'on l'a parfois supposé. Dans les hautes terres du Kenya, sinon dans les marges forestières, des outils connus sous le nom de « Fauresmithien » ont été recueillis. Les industries de Gondar et de Garba III (à Melka Konturé) y sont également assimilées. Le « Fauresmithien » est à bien des égards un Acheuléen évolué. Les outils principaux sont les mêmes, mais ils sont généralement de plus petite taille et combinent de nouvelles techniques de fabrication. Ces industries contrastent avec les industries « sangoennes », qui sont plus répandues, et dont les meilleurs exemples ont été recueillis autour du lac Victoria et dans la Rift Valley occidentale, en Ouganda méridional, au Rwanda et en Tanzanie occidentale. Ces

6. Voir le chapitre 16 de ce volume.

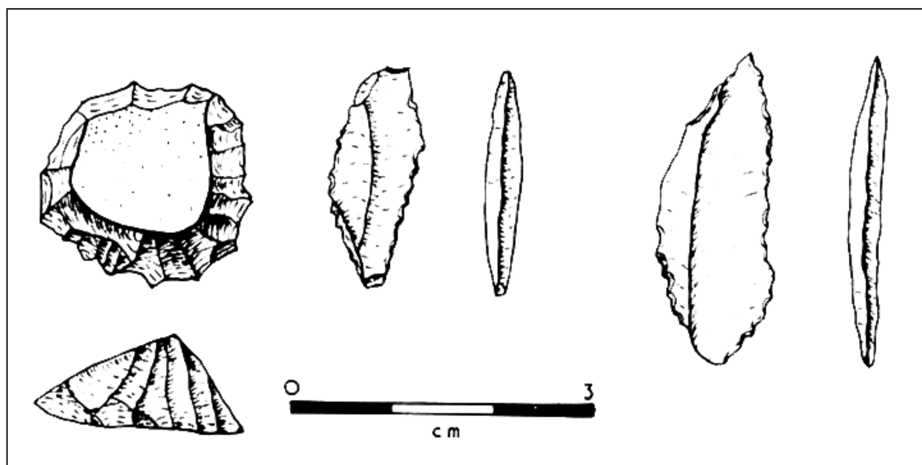
industries présentent aussi un mélange d'outils de type acheuléen et de nouvelles techniques ; mais les traits dominants sont différents de ceux du faciès de Fauresmith. La première impression que donnent les séries du Sangoen est celle de grossièreté, mais elle est probablement le signe d'une activité technologique plus variée plutôt que d'une régression culturelle. En effet, beaucoup de ces outils d'apparence grossière étaient très probablement des outils servant à fabriquer d'autres outils, spécialement de bois, tandis que les gros pics devaient être utiles pour déterrer des racines qui constituaient une partie de la diète en région boisée.

La forme développée sous laquelle se rencontre d'abord le Sangoen en Afrique orientale suggère que son origine et son développement à partir d'un Acheuléen doivent se situer quelque part ailleurs, vers le centre ou l'ouest du continent. II est possible que son expansion dans les parties occidentales de l'Afrique orientale eut lieu pendant une période humide au cours de laquelle s'étaient étendues les limites de la forêt équatoriale. Il est vraisemblable que les sites de campement se trouvaient dans des zones arborées, et le long de rivages boisés, plutôt que dans les grandes forêts denses. Notons que, dans le bassin du Zaïre, la distribution des sites sangoens répertoriés indique à peine davantage de pénétration de la forêt équatoriale qu'à l'Acheuléen. Cependant, dans la seconde phase du Middle Stone Age, les créateurs des industries « lupembiennes » (essentiellement une évolution et un raffinement du Sangoen), fameuses pour leurs pointes de lance en pierre, d'un travail très fin, appartenaient plus nettement au milieu forestier.

Lu Lupembien est présent également autour du lac Victoria et dans d'autres régions occidentales d'Afrique orientale aussi bien que dans le bassin du Zaïre, contrastant avec le Stillbayen et ses pointes foliacées qui se rencontre sur les hautes terres herbeuses qui bordent la Rift Valley, au Kenya, et en Ethiopie, près du lac Tana (abri de Gargora) ou de Dire Daoua (grotte du Porc-épic). Dans d'autres régions, particulièrement le sud-est de la Tanzanie, prédominent différents types d'industries au Middle Stone Age, moins spécifiques, du moins jusqu'à plus ample informé. Certaines d'entre elles peuvent avoir une affinité générale avec le « Sangoen-Lupembien ». Il existait probablement de nombreuses traditions régionales qui résultent peut-être d'adaptations à des environnements locaux. Une fois solidement établies, elles ont maintenu nombre de leurs caractères distinctifs par la tradition culturelle aussi bien qu'en raison de pressions écologiques ou économiques. Ces facteurs culturels régionaux peuvent être responsables de la variabilité qui est évidente en Afrique orientale, après l'adoption des innovations technologiques du Late Stone Age.

Late Stone Age

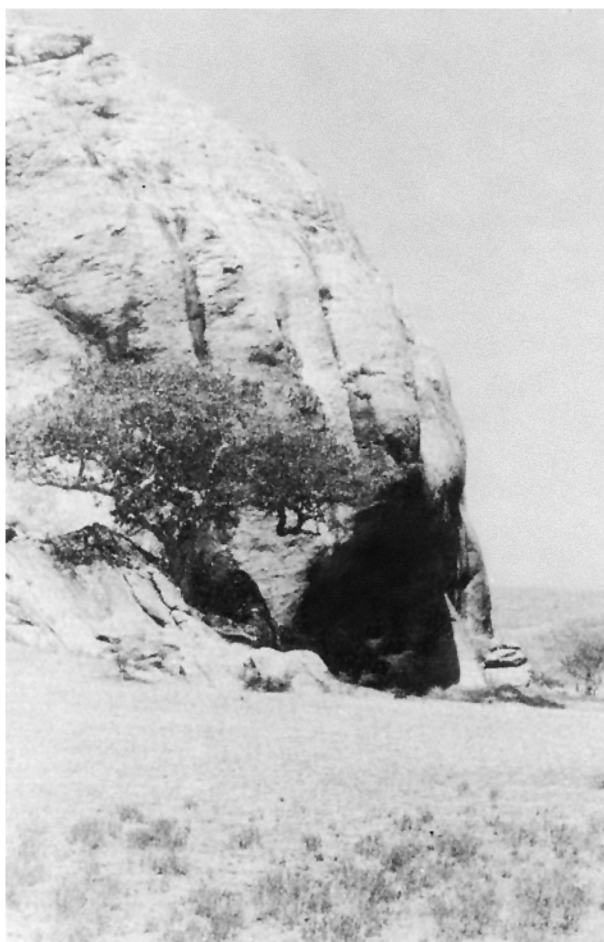
L'avènement de ces techniques encore plus compliquées pour la fabrication d'outils de pierre remonte à dix ou vingt mille ans. A la différence du Middle Stone Age où l'accent était mis sur la production d'éclats à partir de nuclei préparés, le Late Stone Age se concentra surtout sur les lames en



1

1. Late Stone Age : lame à bord abattu (à doite) ; segment de cercle (centre) ; racloir et microlithe (à gauche), faits en obsidienne dans la vallée du Rift (Kenya).

2. Apis rock (Nasera), Tanzanie septentrionale. Sous l'abri bien visible, à droite, les fouilles ont mis au jour une succesion d'occupations humaines de l'âge récent de la pierre (photo J.E.G. Sutton).


2

détachant par percussion directe ou indirecte des fragments à bords parallèles, longs et fins. Ces lames pouvaient ensuite être retouchées en vue de formes et d'emplois très variés. Généralement, les pièces retouchées étaient très petites — ce sont des « microlithes », d'une longueur parfois inférieure à un centimètre. Une forme commune est ce que les archéologues appellent « segment de cercle » avec un tranchant droit et un bord abattu courbe. Il n'était pas destiné à être tenu et utilisé à la main comme un outil individuel, mais à être inséré et fixé dans des poignées de bois et d'os. L'emmanchement était devenu une pratique bien au point et courante : fréquemment plusieurs microlithes étaient fixés ensemble, à la suite, dans la fente d'un manche en bois pour constituer un « outil composite » comme un couteau ou une scie. Dans les régions possédant des roches convenant bien à la production de lames, particulièrement le silex ou, encore mieux, le verre volcanique opaque (obsidienne) qui se rencontre dans des lieux proches de la Rift Valley en Tanzanie septentrionale et au Kenya, de beaux segments, des lames à bord abattu, des perçoirs, des burins, des grattoirs et d'autres types caractéristiques pouvaient être manufacturés. D'autres régions ne possédaient que du quartz ou des pierres de qualité inférieure, se prêtant mal au débitage. Si des outillages efficaces pouvaient être fabriqués à partir de ces matériaux, leur première apparence est celle d'outils irréguliers et grossiers. Parfois, les archéologues retrouvent des milliers d'éclats dans un site d'habitation du Late Stone Age mais ne peuvent en classer que deux ou trois pour cent en des formes reconnaissables d'outils.

Ces innovations technologiques permettent de reconnaître ou de déduire un certain nombre d'innovations culturelles et économiques. C'est probablement durant cette période que l'arc et la flèche furent utilisés pour la chasse. Un ou deux microlithes pouvaient être fixés à l'extrémité d'une hampe en bois pour constituer la pointe, et d'autres pouvaient être placés plus bas pour constituer les barbelures. La préparation de poisons pour ces flèches à armature de pierre remonte probablement à cette époque. De même, l'emploi de filets dans les régions boisées est suggéré par les pratiques de populations de chasseurs-cueilleurs actuelles ou récentes parmi lesquelles se maintenaient certaines traditions du Late Stone Age. L'os était certainement utilisé en abondance, et la découverte de perçoirs en pierre et de poinçons en os indiquent la couture de peaux, pour la fabrication de vêtements et d'abris. Des perles faites de graines, d'os, de coquilles d'œuf d'autruche et finalement, de pierres peuvent avoir été cousues sur ces vêtements ou enfilées en colliers. Les meules, qui apparaissent dans certaines séries du Late Stone Age étaient utilisées, entre autres, pour broyer l'ocre rouge. Mais il est également vraisemblable qu'elles avaient une utilisation économique plus fondamentale, pour broyer des aliments végétaux.

Certains campements du Late Stone Age étaient en plein air, près de cours d'eau et de lacs, et il faut imaginer l'existence de pare-vent ou de huttes faites de poteaux, d'herbes et peut-être couvertes de peaux. Egalement commune à cette époque était l'occupation d'abris sous roche (parfois appelés à tort « grottes »). Ces abris naturels se rencontrent sous des falaises, le long

de certaines vallées ou sous d'énormes blocs de granit, partout où il était possible de trouver une protection suffisante contre la pluie et le vent dominant, sans que l'éclairage soit trop réduit. Certains de ces abris sous roche étaient favorablement situés, sur des éminences permettant de surveiller de vastes étendues de la plaine avec son gibier. Un groupe de chasseurs pouvait s'y arrêter pour la nuit, une famille ou un groupe de familles pouvaient s'y installer pour une saison. Certains abris recherchés ont été utilisés année après année ou par intermittence pendant des centaines ou même des milliers d'années durant le Late Stone Age. Cela explique les couches successives de débris — constitués principalement de cendres de cuisine, d'os d'animaux consommés, d'outils de pierre et de déchets de taille.

Dans une région du centre-nord de la Tanzanie, la paroi rocheuse de beaucoup de ces abris sous roche était, comme nous l'avons noté plus haut, décorée de peintures d'animaux, de scènes de chasse et autres dessins. S'il est rarement possible de relier telles peintures particulières à telle couche de la séquence du Late Stone Age représentée dans les abris, la relation générale entre les deux est parfaitement claire. Il est, de plus, vraisemblable que la plus grande partie de l'art qui *subsiste* appartient aux millénaires récents, vers la fin du Late Stone Age ; une partie de celui-ci doit déborder sur la période de diffusion des communautés de l'âge du fer. L'origine de cet art de chasseurs — et des croyances ou cosmologies correspondantes — doit cependant être beaucoup plus ancienne.

La vraisemblance d'un ancien fonds de tradition, datant de plusieurs millénaires et remontant au début du Late Stone Age sinon au Middle Stone Age, peut rendre compte des similitudes qui existent entre l'art des chasseurs de Tanzanie et celui d'Afrique du Sud. De même, les industries lithiques des deux régions, bien que n'étant aucunement identiques, ont en commun certains caractères généraux (souvent approximativement appelés « Wiltoniens »). En Afrique du Sud, il a été démontré que certains ensembles récents d'art rupestre et des industries lithiques wiltoniennes étaient l'œuvre des San, dont quelques groupes mènent encore une existence de chasseurs-cueilleurs dans certaines régions. Leurs caractères physiques « San » et leurs langues khoisan (ou à « click ») sont les uns et les autres distinctifs. Il existe justement en Afrique orientale une petite région seulement où sont parlées des langues à « click » : c'est précisément la région de l'art rupestre du centre-nord de la Tanzanie, et ces populations de langues khoisan, tout en présentant certaines preuves somatiques d'une possible origine San conservent une très forte tradition de chasseurs-cueilleurs.[7]

L'on ne peut expliquer valablement ces parentés par une migration relativement récente de San — depuis l'Afrique du Sud ; et il doit y avoir eu à un moment donné un continuum de tels chasseurs-cueilleurs du nord de la Tanzanie au cap de Bonne-Espérance, qui a été brisé par l'expansion au cours des trois derniers millénaires de populations de langue, de culture et d'économie distinctes, ayant un genre de vie pastoral et agricole. Les

7. Voir le chapitre 11 de ce volume.

origines de ce continuum culturel dans les savanes d'Afrique orientale et méridionale appartiennent clairement au Late Stone Age — sinon à la phase Stillbayenne du Middle Stone Age. Cependant, jusqu'à ce que cette phase du Middle Stone Age et la transition avec le Late Stone Age, représentées par les industries définies de manière erronée comme « magosiennes », aient été mieux reconnues et comprises dans les régions intermédiaires, la question de cette ancienneté doit rester en suspens. On peut noter qu'en Ethiopie le « magosien » succède dans plusieurs sites directement au Stillbayen, tout en témoignant par rapport à ce dernier d'une grande diversification.

Cette suggestion d'une longue tradition pour les cultures de savane du Late Stone Age peut rendre compte de certaines variations régionales que comporte la catégorie générale du « Wiltonien ». Les archéologues, dans le passé, ont eu tendance à y inclure presque toutes les industries présentant un élément microlithique marqué, en Afrique orientale comme en Afrique méridionale; et il est possible que certaines de ces industries, dans les parties les plus septentrionales d'Afrique orientale, n'aient que des rapports très ténus ou n'aient peut-être rien à voir avec les populations San du sud. Dans les parties occidentales de l'Afrique orientale, on pourrait, de plus, s'attendre à trouver une tradition distincte établissant un lien avec le bassin du Zaïre où ont fleuri les industries du « Tshitolien », dérivées des industries de forêts et de régions boisées du Middle Stone Age (« Sangoen-Lupembien »). Cependant, ce lien n'est pas spécialement évident, sauf au Rwanda.

Une région néanmoins contraste nettement avec les autres: celle des hautes terres et de la Rift Valley du Kenya. Certes on y retrouve au Late Stone Age des industries à affinités « wiltoniennes »; mais aussi d'autres industries dans lesquelles prédominent des outils fabriqués sur de longues lames, plutôt que des microlithes. Ces industries, appelées « Capsien du Kenya », utilisent l'obsidienne locale; elles sont datées de –10 000 et –5 000. La meilleure série est celle qui a été recueillie par le Dr Leakey à Gamble's Cave près de Nakuru dans les années 1920. Des industries apparentées ou dérivées ont persisté jusqu'à l'extrême fin de l'âge de la pierre. Ce « Capsien du Kenya » présente des affinités avec une tradition plus ancienne qui est répandue sur une grande partie de l'Afrique du Nord-Est et de la région méditerranéenne. Cependant, la comparaison de l'industrie lithique n'est pas la seule considération importante. Il est plus important de noter que le « Capsien du Kenya » et ses artisans représentent l'extension Sud-Est de la civilisation noire fondée sur l'exploitation des ressources aquatiques, qui s'étendit à travers l'Afrique comme une écharpe au Sud-Sahara et en amont de la vallée du Nil en direction de l'Afrique orientale. Cette expansion eut lieu pendant une période humide temporaire au cours de laquelle le niveau des lacs était élevé et les rivières puissantes. Cette civilisation connut son zénith vers le VIIe millénaire avant notre ère. Ces populations riveraines pêchaient poissons et animaux aquatiques au moyen de lances et de harpons en os caractéristiques, fabriqués avec des outils de pierre. On les trouve au lac Edouard dans la Rift Valley occidentale, au lac Rodolphe et sur les berges anciennes du lac Nakuru. La fabrication de paniers et de poteries était connue, cette dernière représentant l'une des plus anciennes

inventions de la cuisson de la céramique dans le monde. Tout cela indique un mode de vie sédentaire, l'habitat principal étant situé au bord de l'eau.

Néolithique

II y a quelques années encore, par manque de preuves archéologiques, on estimait que l'élevage et surtout l'agriculture étaient peu développés en Afrique Orientale avant le Ier millénaire, à l'exception des sites bordant la vallée du Nil, apparentés au Néolithique de Khartoum. Il est encore hasardeux d'avancer que ce sont les groupes de pêcheurs en partie sédentarisés dès les VIIe-VIe millénaires autour des grands lacs et des rivières qui, sous la pression du milieu (accélération brutale du processus de désertification du Sahara à partir du début du IIIe millénaire), et grâce à leur technologie avancée (ils possédaient déjà la poterie) ont été à l'origine du pastoralisme et peut-être de l'agriculture; on peut cependant estimer qu'ils furent réceptifs aux techniques de production alimentaire collective (domestication animale et végétale) qui vont se répandre à travers toute la région dès le IIIe millénaire et permettre de pallier l'incidence du changement climatique sur les ressources naturelles.

Le site le plus connu de cette période est Es Shaheinab (Soudan), situé sur une ancienne terrasse un peu au nord de la confluence du Nil Bleu et du Nil Blanc. En plus d'une industrie lithique à microlithes géométriques, J. Arkell y a récolté des harpons (perforés à la base) et des hameçons en coquille qui attestent de la permanence de la pêche, des herminettes en rhyolithe, des gouges, de petites haches polies en os, une poterie à décor en lignes ondées et ponctuation. Parmi les vestiges osseux, des espèces sauvages, dont beaucoup de poissons, mais aussi des chèvres et très peu de moutons. Le site d'Es Shaheinab est daté de la seconde moitié du IVe millénaire. Au site de Kadero, proche géographiquement et par le matériel, les 9/10 des restes osseux récoltés sont d'espèces domestiquées, dont des bovidés.

En Ethiopie, à Agordat (Erythrée), on a retrouvé la trace de quatre villages d'habitat semi-permanent. Bien que limité à des récoltes de surface, le matériel a fourni des haches, des masses en pierre polie, des plats et des bracelets en pierre, de la poterie à décor en relief ou chevrons incisés, des perles, des labrets, des pendentifs; la présence de meules, de broyeurs et d'une figurine de pierre représentant un bovidé semblable à ceux élevés par le « Groupe C » (populations centrées sur la Nubie et à l'ouest de celle-ci) ne suffit pas à prouver l'existence d'une économie agricole et pastorale, mais la suggère. Dans l'abri de Godebra (IIIe millénaire), près d'Axoum, avec une industrie à microlithes géométriques et de la poterie, ont été retrouvées des graines de milchandelle (Eleusine coracana). Nulle part n'ont encore été découvertes en Ethiopie des traces anciennes de la culture du tef (Era grostis tef) — qui demeure la céréale de base de haute valeur nutritive pour de nombreuses ethnies du nord de l'Ethiopie — et de la « banane d'Abyssinie » (Ensete edule), plus répandue dans le Sud; pas plus que de blé ou d'orge.

Au Kenya, si les preuves de l'existence de l'agriculture manquent encore, le pastoralisme est en revanche fortement attesté tout le long de la Rift Valley,

jusqu'en Tanzanie, et sur les hauts plateaux également. Ce sont soit des sépultures (Njoro River Cave, près de Nakuru, Keringet Cave, près de Molo, qui sont des sépultures à incinération; Ngoron-goro Crater, en Tanzanie septentrionale, sépulture sous un cairn, le squelette étant en position repliée) avec tout un matériel archéologique dont systématiquement des meules et des pilons; soit des espaces d'habitat (Crescent Island, près du lac Naivasha, Narosura, dans le sud du Kenya). A Narosura, 95% de la faune récoltée est domestiquée et se répartit de la manière suivante: 57% de chèvres et de moutons et 39% de bovidés. L'étude ostéologique a d'autre part mis en évidence que le gros bétail était tué âgé tandis que chèvres et moutons étaient tués beaucoup plus jeunes. On peut en déduire que le bétail était davantage élevé pour le lait (et peut-être le sang, comme les Masai actuels) que pour la boucherie. Là encore, la présence de meules et de pilons ne sont que la preuve indirecte d'une certaine agriculture.

L'introduction du pastoralisme et de l'agriculture, très fréquemment liés en économie mixte, a souvent été présentée, pour l'Afrique orientale, comme la résultante de deux influences, une venue de ce qui est maintenant le Sud-Sahara vers la zone soudanaise, la seconde de l'Egypte vers la Nubie («Khartoum»). La néolithisation aurait gagné les hauts plateaux éthiopiens puis se serait répandue vers le sud par de petits mouvements de population de langue couchitique. Cependant, le passage à une économie de production s'est fait, comme souvent, de manière progressive, et l'archéologie a apporté la preuve que le substrat existant a joué un rôle important aussi bien sur le plan économique que technologique. La chasse et la pêche ont perduré; et il n'y a pas de rupture avec la culture matérielle des petits groupes de pêcheurs en partie sédentarisés bien avant le IIIe millénaire, ni même des chasseurs-cueilleurs, qui eux ne connaissaient pas la poterie (Capsien du Kenya-Elmenteitien). S'il y a encore peu d'évidences que l'agriculture était très développée, on sait qu'elle existait déjà et que l'élevage du mouton, de la chèvre puis des bovidés s'est très rapidement développé dès le IIIe millénaire et surtout pendant le IIe. Lors de l'essor de l'âge du fer, ces populations d'Afrique orientale avaient sans doute dépassé le stade pré-agricole.

La tradition des pêcheurs de l'Afrique centrale et orientale

Il y a huit ou dix mille ans, le climat de l'Afrique était très humide. Aussi les lacs étaient-ils plus vastes et plus nombreux; les marais, plus étendus; les rivières, plus puissantes et plus longues; les cours d'eau saisonniers, plus réguliers. Dans ces conditions, un mode de vie tout à fait particulier, étroitement lié à l'eau, aux rivages, à leurs ressources vivrières, avec des techniques avancées de pêche et de construction de bateaux, s'était établi d'un bout à l'autre du continent, de la côte de l'Atlantique au bassin du Nil, soit sur un vaste espace, compris entre un Sahara extrêmement réduit et une forêt équatoriale considérablement étendue. Cette «civilisation aquatique», ainsi que nous pourrions l'appeler, est révélée par de nombreux sites archéologiques dans les hautes terres du Sahara et la frange méridionale du

désert, depuis le haut Niger jusqu'au moyen Nil en passant par le bassin du Tchad et de là, plus au sud, jusqu'aux vallées d'effondrement (rift valleys) de l'Afrique orientale et l'équateur. Dans le Rift occidental on l'a retrouvée à Ishango sur la rive congolaise du lac Edouard, tandis que dans le Rift oriental on trouve des sites analogues en bordure des lignes de rivage fossiles les plus élevées des lacs Turkana et Nakura — le premier, au fond de la dépression, le second, plus au sud, dans la partie montagneuse de la *Rift Valley*. Le site le plus important, non loin de l'endroit où s'élargit ce lac Nakuru a été nommé *Gamble's Cave*: c'est, en réalité, un abri sous roche mis au jour dans les années 1920 par le Dr L.S.B. Leakey. Dans la couche d'occupation la plus profonde, il trouva des vestiges du Late Stone Age, attribués au Capsien du Kenya. La présence d'une céramique caractéristique ainsi que d'une industrie osseuse typique, la datation récente de cette couche (environ –6000) nous permettent de considérer le Capsien du Kenya comme une forme locale de la grande tradition africaine de pêcheurs.

La présence dans les anciens campements et établissements littoraux d'arêtes de poissons et de coquilles de mollusques, ainsi que d'ossements de mammifères et de reptiles aquatiques (rats et tortues des roseaux, et parfois hippopotames et crocodiles) suggère d'intéressants aperçus économiques. Mais les animaux terrestres n'en étaient pas moins également chassés; il est très vraisemblable que les plantes nutritives des eaux courantes et des marais étaient méthodiquement récoltées et consommées. Les techniques d'obtention et de préparation des aliments présentaient quelques caractéristiques très avancées — têtes de harpons sculptées dans l'os (au moyen d'instruments lithiques) et récipients de céramique. Les harpons étaient fixés à l'extrémité de lances de bois avec des attaches de fibre; ils servaient à attraper poissons et autres animaux aquatiques, à partir de canots ou du bord du rivage. La poterie était de belle taille et souvent décorée avec des arêtes de poissons ou des coquilles, de motifs baptisés « wavy line », et « dotted wavy line ». Bien qu'elle ait subi des variations, la tradition « wavy line »/« dotted wavy line » est suffisamment caractéristique pour prévenir, dans ces vastes régions, toute confusion avec des types de poterie plus récents. Certains des motifs décoratifs, de même que les formes plus largement ouvertes de ces récipients de céramique, peuvent avoir été inspirés par ceux des paniers qui devaient servir à porter les poissons après la pêche.

Sur les sites des rivages lacustres est-africains, comme le long du moyen Nil et dans le Sahara, le développement de cette civilisation a été datée entre –8000 et –5000. Son apogée et son plein épanouissement se sont produits au cours du VIIe millénaire. Sans doute les premiers harpons ont-ils été taillés un peu plus tôt; tandis que la découverte de la poterie ne doit pas remonter au-delà de –6000. Ces récipients de céramique sont non seulement les plus anciens de l'Afrique, mais ils comptent parmi les premières poteries manufacturées au monde. On peut difficilement douter que cette invention se soit produite spontanément quelque part dans cette zone de l'Afrique centrale.

Rien ne vient suggérer que ces populations riveraines se soient appliquées, il y a de cela sept à dix mille ans, à quelque forme d'agriculture, que ce soit en Afrique orientale ou en d'autres points de leur vaste territoire. Néanmoins, l'importance même de leur expansion et la rapidité avec laquelle elle s'est produite, jointes à la complexité technologique de ce nouveau mode de vie, affirment son prestige et son rayonnement culturels tout au long de cette période de très forte humidité. La considérer comme une simple variante des cultures fondées sur la chasse et la cueillette du Late Stone Age serait ignorer complètement ses caractéristiques et ses performances. Il se peut que ces populations n'aient pas vécu dans des villages réellement permanents ; mais, avec des ressources alimentaires assurées par les grands lacs et les rivières et une technologie capable d'exploiter efficacement ce milieu, elles ont été en mesure d'entretenir des installations communautaires plus importantes et plus stables qu'aucune des populations antérieures. Non seulement la population a-t-elle pu s'accroître grâce à ces éléments, mais ces derniers ont également permis une ambiance intellectuelle et sociale nouvelle, dont l'artisanat complexe, indispensable à la confection de pirogues et de harpons, de paniers et de pots, et le style de vie plus évolué qui en imposait l'usage, portent également témoignage.

Le rôle de la céramique est plus particulièrement important — plus encore peut-être que ne l'ont généralement reconnu les historiens et même certains archéologues. De matériau fragile, les récipients de céramique sont de peu d'intérêt pour les sociétés mobiles, à qui font défaut les bases fixes, et par conséquent à la plupart des chasseurs d'Afrique. Mais, pour les communautés organisées, la céramique possède une signification chargée de civilisation en permettant l'introduction ou l'amélioration des façons de préparer et cuire les aliments.

La morphologie de ces populations riveraines d'Afrique occidentale et orientale a pu évoluer. Cependant les quelques vestiges de squelettes découverts indiquent que la souche en était fondamentalement négroïde.[8] Il semble même que ce soient l'expansion et le succès des sociétés exploitant les ressources aquatiques, il y a neuf ou dix mille ans, qui ont établi la prédominance d'un type définitivement négroïde d'un bout à l'autre de la bande soudanaise jusqu'au Nil Moyen et au Haut-Nil et jusqu'à la partie septentrionale de l'Afrique de l'Est. Il est très probable que cette prédominance va de pair avec l'expansion géographique, la dispersion et la différenciation qui s'ensuivirent, de la grande famille (ou *phylum*) linguistique que Greenberg appelle nilo-saharienne. Elle est, de nos jours, extrêmement fragmentée le long de la zone qui va du haut Niger à la Tanzanie centrale. Une telle fragmentation suggère, pour un phylum si largement répandu, une ancienneté de plusieurs milliers d'années — antiquité plus grande que celle d'autres familles linguistiques (Niger-Congo, et diverses branches de l'Afro-asiatique) qui se sont introduites dans cette zone de l'Afrique centrale. Parmi les régions dans

8. La remarque fréquemment rencontrée, relative à l'origine caucasoïde des populations « *Kenya-Capsian* », est fondée sur une interprétation erronée des travaux de Leakey à Gamble's Cave et ailleurs.

lesquelles s'est maintenu le nilo-saharien, y compris sa subdivision orientale, le « Chari-Nil », on retrouve celles qui sont riches en lacs, en étangs, en rivières, c'est-à-dire celles où la vie de pêcheurs, étroitement associée avec la langue nilo-saharienne que l'on peut imaginer, a été en mesure de persister le plus longtemps, même après avoir subi des modifications.

Cet exposé sur la grande civilisation des milieux aquatiques et les langues nilo-sahariennes nous a entraînés sensiblement plus loin que ne le demandaient ce chapitre et ce volume. Mais c'est là un aspect fort important, négligé jusqu'ici, de l'histoire des populations africaines, l'un de ceux qui ont laissé des marques indiscutables sur les populations postérieures, leurs cultures, et leurs économies, sur une très grande partie de ce continent englobant, entre autres, l'Afrique de l'Est.

A partir de 5 000 ans environ avant notre ère, un assèchement général du climat commence à se faire sentir. Le niveau des lacs s'abaisse en conséquence et l'économie d'exploitation des ressources aquatiques subit un déclin. Elle subsista cependant encore un certain temps dans la Rift Valley du Kenya. Au cours du second ou du premier millénaire avant notre ère, arrivèrent dans cette région de nouvelles populations, en provenance d'Ethiopie, ainsi que du bétail et peut-être quelques pratiques agricoles.

CHAPITRE 20

Préhistoire de l'Afrique australe

J. Desmond Clark

Les premiers hominidés

Darwin et Huxley considéraient les tropiques et, peut-être, le continent africain comme étant l'habitat originel de l'homme puisque l'on y trouve le chimpanzé et le gorille, ses plus proches parents parmi les primates. Ces pongidés, de même que l'ancêtre commun des singes anthropoïdes et de l'homme, sont arboricoles ; leurs caractéristiques morphologiques prouvent que leur évolution a dû s'accomplir au cours d'une très longue période d'adaptation à la vie des forêts tropicales dans les basses terres et moyennes montagnes. Pour sa part, l'homme a évolué non dans la forêt mais dans les savanes. En Afrique orientale et méridionale, les hominidés fossiles les plus anciens sont exhumés dans les prairies semi-arides et les forêts claires de caducifoliés ; leurs ancêtres avaient dû y faire face à des problèmes de survie entièrement différents, avec des ressources potentielles infiniment plus variées que celles dont disposent les anthropoïdes.

L'unanimité ne s'est pas encore faite sur l'époque à laquelle ont divergé les familles des pongidés et des hominidés. D'après l'interprétation des témoignages paléontologiques, on a estimé que cette séparation s'était produite pendant le Cénozoïque ancien, au cours du Miocène inférieur, il y a environ 25 millions d'années. Mais à l'inverse, les récents travaux sur la biochimie comparée des primates (chromosomes, protéines du sérum, hémoglobine et différences immunologiques entre l'homme, les singes anthropoïdes et les singes de l'Ancien Monde) indiqueraient que la séparation n'est

pas antérieure à dix millions d'années, peut-être même à quatre millions. On aurait pu penser que les indices fournis par les fossiles eux-mêmes seraient plus sûrs ; il n'en est malheureusement rien. Si la chronologie longue s'avérait exacte, la période cruciale pendant laquelle les hominidés se seraient déjà sensiblement différenciés de la lignée des singes anthropoïdes — Miocène récent/Pliocène ancien (de – 12 millions à – 5 millions d'années) — ne nous a fourni jusqu'ici que fort peu de fossiles de primates en Afrique. Ce n'est que pour la fin du Pliocène que l'on dispose à nouveau de matériel fragmentaire, et la présence d'hominidés fossiles à cette époque n'est pas douteuse.

Ramapithecus wickeri, fossile du Miocène récent, découvert à Fort Ternan, dans le bassin du lac Victoria, date d'il y a quelque 12 à 14 millions d'années. On n'en connaît, malheureusement, que des fragments de la face et des dents, mais les caractéristiques de ces fragments incitent à le classer parmi les hominidés. Toutefois, pour acquérir la certitude que le reste de l'anatomie et le système de locomotion ne différaient pas radicalement de ceux des hominidés, il faut des vestiges moins fragmentaires et surtout les os de la base du crâne. Il faut donc malheureusement réserver pour le moment notre jugement avant de décider si ce spécimen est déjà suffisamment différencié en tant qu'hominidé. Le *Ramapithecus* occupait un habitat où dominait la forêt-galerie, les cours d'eau et la savane, à une époque où les forêts pérennes qui ne subsistent plus de nos jours qu'au sud du Grand Escarpement en Afrique du Sud, étaient beaucoup plus étendues qu'aujourd'hui. Dès lors que la présence de *Ramapithecus* est constatée en Afrique orientale et dans l'Inde du nord-ouest, elle est également probable dans les savanes de l'Afrique australe.

Les premiers indices certains de la présence d'hominidés remontent environ à 5 millions d'années, époque à laquelle les australopithèques ou « hommes singes » étaient déjà présents dans la partie orientale de la Grande Vallée du Rift. Ces australopithèques occupaient les savanes de l'Afrique tant australe qu'orientale et l'on pense que les plus anciens fossiles de l'Afrique du Sud datent de la fin du Pliocène ou du Pléistocène ancien, soit de –2,5 à 3 millions d'années.

La plus grande partie de la période géologique du Pliocène a connu un climat relativement stable qui a facilité le développement et l'expansion dans la savane des espèces biologiquement adaptées. L'abaissement général de la température, ainsi que des bouleversements tectoniques et des phénomènes volcaniques ont mis fin à cette période de stabilité relative, en particulier tout le long de la Grande Vallée du Rift. Le système de drainage d'un certain nombre de bassins fluviaux et lacustres subit aussi, à cette époque, des modifications — souvent considérables — par suite du plissement tectonique de la croûte terrestre. Les températures en baisse qui marquent le début du Pléistocène ont coïncidé avec une diminution des précipitations et un assèchement, de telle sorte que la brousse du Karroo a pu s'étendre largement en Afrique australe au détriment des prairies et des forêts.

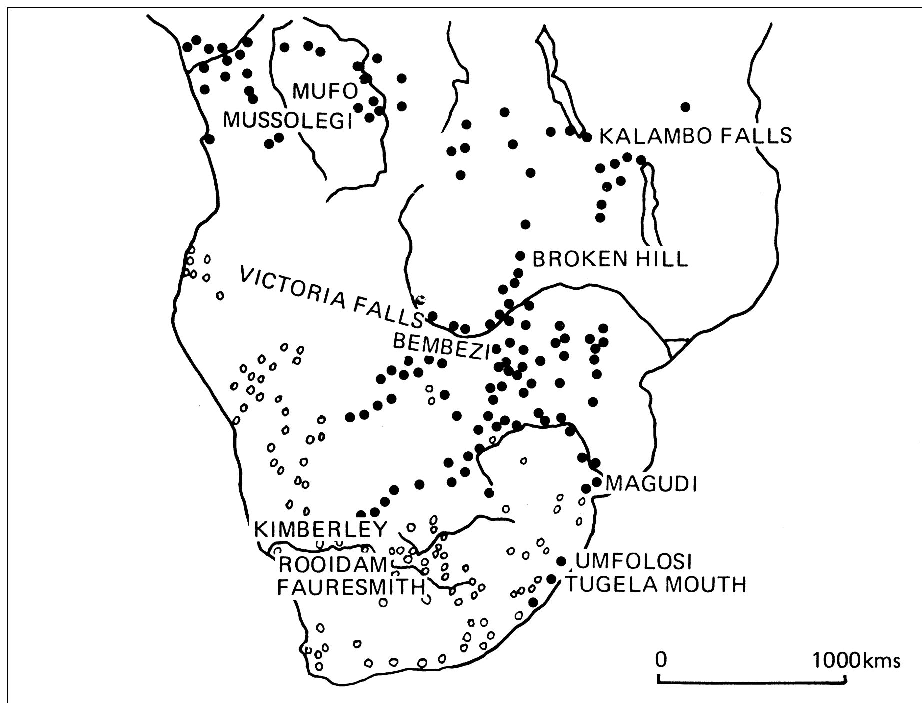
Ces modifications majeures du climat et de l'environnement ont imposé aux hominidés d'importants réajustements et une diversification morphologique concomitante probablement dictée par des réactions d'adaptation aux

nouvelles pressions de cet environnement[1]. Il est certain qu'à cette époque, ayant abandonné la forêt pour la savane à un moment donné du Pliocène, ou peut-être avant, l'ancêtre des hominidés (qu'il ait été quadrumane ou déjà partiellement bipède) avait dû subir une évolution génétique relativement rapide permettant son adaptation à plusieurs niches écologiques nouvelles; c'est pourquoi, au Pléistocène inférieur, il semble que l'on puisse identifier trois formes distinctes d'hominidés en Afrique australe, très probablement d'une même espèce, et interfécondes.

Le premier australopithèque fossile, un enfant, a été extrait en 1924 d'une brèche colmatée par du calcaire dans une grotte, à Taung, au nord de la province du Cap (Afrique du Sud). En 1936, on trouvait le premier adulte, toujours dans les dépôts anciens d'une grotte, mais cette fois au Transvaal, dans la région de Krugersdorp. Depuis, de nombreux australopithèques et autres hominidés ont été retrouvés grâce aux travaux intensifs que des équipes ont entrepris au niveau des sédiments déposés par les eaux dans la cuvette du Rift de l'Afrique orientale et dans les grottes profondes du plateau calcaire de l'Afrique du Sud, où les conditions sont favorables à la conservation des fossiles de cette époque.

Hormis ces régions, le seul autre fossile qui ait été regardé comme australopithèque est originaire de Korotoro, dans le bassin du lac Tchad. Mais ce spécimen est maintenant considéré comme plus récent; ainsi donc, bien qu'un très grand nombre de fossiles australopithèques soient aujourd'hui connus, leurs lieux d'origine sont limités. La plupart proviennent des grottes de l'Afrique du Sud et des gisements de la Rift Valley, car les conditions favorables à la préservation des ossements fossiles sont assez rarement réalisées. Dans de nombreuses régions d'Afrique, par exemple dans les forêts denses d'Afrique occidentale, l'acidité des sols, l'érosion et d'autres facteurs en ont empêché la conservation; néanmoins il est permis de croire qu'il y a deux ou trois millions d'années, plusieurs types d'hominidés différenciés étaient répandus dans les savanes tropicales. En Afrique orientale, la datation des fossiles est de plus en plus précise grâce aux méthodes radiométriques et à la chronologie des inversions paléo-magnétiques. Jusqu'ici, les fossiles de l'Afrique du Sud n'ont pu être datés qu'en chronologie relative par des comparaisons paléontologiques et géomorphologiques. Portant sur les suidés, les éléphants et les hyènes, les dernières études suggèrent que les plus anciens fossiles du Transvaal dateraient d'au moins 2,5 millions d'années. Les brèches des grottes qui ont livré ces fossiles, les carrières de chaux de Makapan et le gisement-type de Sterkfontein contiennent quelques espèces de mammifères présentes dans les ensembles faunistiques d'Afrique orien-

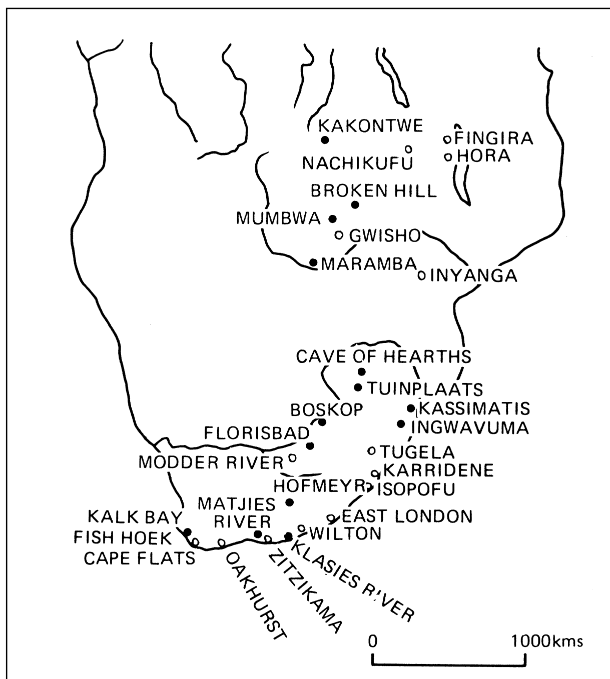
1. En Afrique australe, Langebaanweg, à l'ouest de la province du Cap, est la seule localité importante qui ait livré des fossiles de cette période. Le site n'est pas éloigné de la côte; l'environnement est à la fois terrestre et celui d'un estuaire; on y trouve en abondance une faune de mammifères africains de formes archaïques, datant d'environ 3 à 5 millions d'années. Bien qu'aucune trace d'hominidé n'ait encore été découverte, on y trouve des fossiles de primates, et il est fort possible que des travaux ultérieurs fassent apparaître à Langebaanweg des vestiges d'hominidés qu'on pourrait comparer à ceux d'Afrique orientale de la même époque.



1

1. Répartition des gisements « Fauresmith » (○) et sangoens (●) en Afrique australe (Fig. 21, in « The Prehistory of Africa », J.D. Clark, 1970, Thames and Hudson, Londres).

2. Gisements d'homme fossile du Pléistocène supérieur (●) et quelques gisements d'homme fossile du Post-Pléistocène (○) en Afrique australe (Fig. 25, in « The Prehistory of Africa », J.D. Clark, 1970, Thames and Hudson, Londres).



2

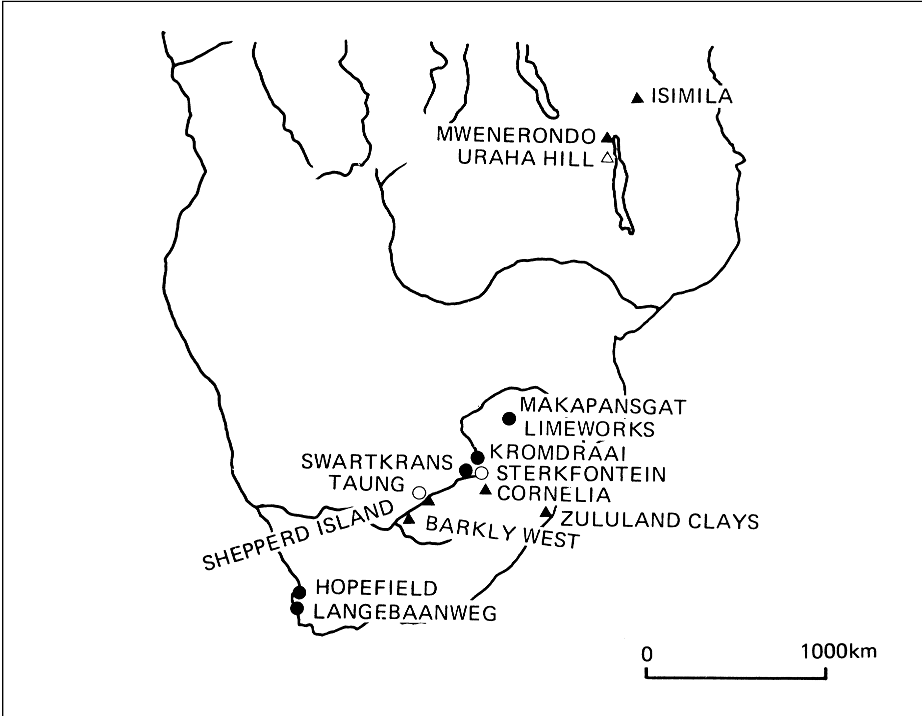
tale; elles offrent des caractéristiques morphologiques comparables à celles des fossiles de la limite Plio-Pléistocène.

Les plus anciens australopithèques de l'Afrique du Sud étaient pour la plupart de morphologie gracile (*A. africanus*). La taille est en moyenne de 1,40 m, la station verticale; les membres inférieurs sont adaptés à une locomotion entièrement bipède et les membres supérieurs à l'utilisation d'outils. La tête est centrée au sommet de la colonne vertébrale, qui est supportée par une ceinture pelvienne de forme essentiellement humaine. La capacité crânienne est plus proche de celle du gorille (450 à 550 cm^3) que de celle de l'homme moderne, bien que le squelette post-crânien et la dentition révèlent une forme essentiellement humaine. Cependant, la face est plus simiesque, sa partie inférieure est prognathe, les pommettes sont saillantes et les orbites surmontées d'un fort bourrelet. Les points d'insertion des muscles de la nuque et des muscles masticateurs indiquent que ceux-ci étaient très puissants.

Dans les gisements plus récents des cavernes de Swartkrans, Kromdraai (et très probablement aussi, comme on le croit aujourd'hui, Taung), le type dominant est beaucoup plus robuste (*A. robustus*). Il s'agit d'individus beaucoup plus lourds, pesant dans les 68 kg. Les grands mâles sont pourvus de crêtes osseuses — l'une au sommet, l'autre à la base du crâne — permettant l'insertion des très puissants muscles de la nuque et des muscles masticateurs. On a pensé généralement que toutes les formes les plus anciennes étaient graciles (*A. africanus*) et les plus récentes, robustes (*A. robustus*); mais de récentes études anthropométriques montrent que la différence n'est pas aussi nette qu'on le pensait et l'on sait maintenant que les spécimens robustes et graciles peuvent être contemporains. Tel est le cas dans l'un au moins des gisements d'Afrique du Sud (Makapan). Il en est de même dans le Pléistocène inférieur de l'Afrique orientale, et les fossiles recueillis dans cette région semblent indiquer que la différenciation de ces deux lignées à partir d'un ancêtre commun, plus gracile, a pu se produire il y a 5 millions d'années.

Récemment, en 1972, au nord-est du lac Turkana, on a découvert un crâne fossile (capacité crânienne: environ 810 cm^3), des os longs et d'autres fragments crâniens et post-crâniens, datant de –3 à 2,6 millions d'années. Ces vestiges présentent de nombreuses affinités avec *Homo* tout en témoignant de caractéristiques (en particulier sur la face et la dentition) qui les rattachent aux australopithèques. D'autres fossiles qui leur sont apparentés, avec une capacité crânienne importante et qui sont classés soit comme des australopithèques évolués, soit comme *Homo* ancien (*H. habilis*), ont été découverts dans d'autres gisements d'Afrique orientale, notamment dans la gorge d'Olduvai (Tanzanie). On peut les dater entre –2 et 1,75 million d'années[2]. Il est fort probable qu'une forme ancienne d'*Homo* existait à la même époque en Afrique australe. Il reste à en découvrir les fossiles caractéristi-

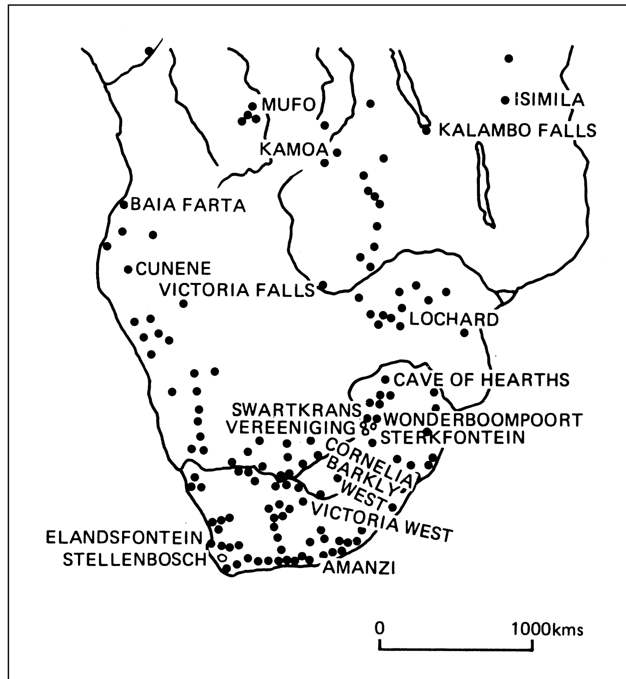
2. On considère maintenant que le fragment facial et le palais trouvés à Chesowanja, dans le bassin du lac Baringo, datent de plus de 3 millions d'années. Puisque ces fragments présentent certaines caractéristiques qui les apparentent à *Homo* (espèce indéterminée) ils peuvent se situer non loin de l'époque où la lignée *Homo* commence à se différencier des australopithèques.



1

1. Principaux gisements de faune et d'homme fossile de la fin du Pliocène (faune = ▷; homme = ○) au début du Pléistocène (◀; ●) en Afrique australe.

2. Répartition des principaux gisements acheuléens en Afrique australe. Acheuléen inférieur = ○; supérieur = ● (Fig. 9 et 18 in « The Prehistory of Africa », J.D. Clark, 1970, Thames and Hudson, Londres).



2

ques. Cette probabilité est renforcée par la découverte en 1975 dans l'Hadar, dans la partie éthiopienne de la Rift Valley connue sous le nom de Triangle de 1 Afar, de fossiles d'hominidés datant d'environ 3 millions d'années. Le Dr D. Johanson suggère que les douze individus découverts pourraient appartenir à trois *taxa* distincts : un hominidé gracile représenté par un squelette très bien conservé — une forme robuste comparable à *A. robustus* — et une troisième forme identifiée par le maxillaire inférieur et supérieur, plus proche de *Homo sapiens*. Si cela était confirmé, il s'ensuivrait que la lignée *Homo* s'était déjà différenciée des australopithèques il y a 3 millions d'années.

Mode de vie des premiers hominidés

Bien qu'un grand nombre de fossiles d'hominidés australopithèques aient été découverts dans les grottes d'Afrique du Sud, il semble peu probable, et même improbable, que les sites où ils ont été trouvés puissent être considérés comme leur lieu d'habitat. Il fut un temps néanmoins où l'on pensait que les profondes grottes calcaires du Transvaal étaient les demeures des hominidés et que les ossements fossiles qu'elles renfermaient étaient les restes d'animaux que les hominidés avaient rapportés pour en faire des armes ou d'autres instruments. Il est vraisemblable cependant que les produits de cette « industrie ostéodontokératique » ne sont que les restes de nourriture laissés par quelque carnivore. Une étude minutieuse des restes de faune du gisement de Swartkrans montre en effet que l'accumulation dans les grottes de fossiles d'australopithèques et d'autres mammifères peut avoir différentes causes, la plus pertinente étant en l'occurrence la prédation par de grands carnivores, vraisemblablement des léopards et/ou des tigres. Mais l'accord n'est pas fait sur ce point (cf. chapitre 17 deuxième partie).

Tout autre matériau étant détruit assez rapidement à moins de circonstances exceptionnelles, seuls se sont conservés ceux des premiers outils de l'homme qui étaient faits de pierre. Pourtant, aucun outil de pierre, reconnu comme tel, n'apparaît dans les brèches des grottes où ont été découverts les fossiles des plus anciens hominidés d'Afrique du Sud (Makapan, Sterkfontein), bien que des outils de pierre soient connus dans trois gisements d'hominidés de l'Afrique orientale datant de –2, 5 millions d'années ou plus. En Afrique orientale, les sites occupés étaient proches d'un lac ou d'un cours d'eau alimentant un lac ; on les reconnaît à une concentration ponctuelle d'ossements et d'outils de pierre. D'après la variété des espèces et le nombre d'animaux dont témoignent les ossements systématiquement brisés que l'on trouve dans ces gisements, il est certain que nous sommes en présence des vestiges d'activités collectives (chasse/nécrophagie) des hominidés qui utilisaient les outils de pierre pour, entre autres choses, débiter la viande et les os, ainsi que les végétaux qui ont dû représenter la majeure partie de leur alimentation. La variété de ces vestiges et la diversité de leur état de conservation donnent à penser que ces campements ont été occupés à plusieurs reprises et non pas seulement lors d'une halte passagère. Toutefois,

on connaît également des « sites d'abattage », où le cadavre d'un seul animal de grande taille a été dépecé par un groupe. La superficie recouverte par les déchets d'occupation laissés dans les campements, généralement limitée, suggère que le groupe était vraisemblablement réduit et ne comprenait pas plus de deux ou trois familles. Quant au rôle de tueurs-prédateurs si souvent attribué aux premiers hominidés, il est contestable. Il semble beaucoup plus probable que, tout en cherchant dans la viande une part de plus en plus importante de leur alimentation, ils n'étaient pas plus agressifs que tant d'autres grands carnivores ; sans doute même l'étaient-ils sensiblement moins, car ils ne dépendaient pas de la viande seule mais utilisaient aussi, abondamment, les ressources végétales. Pourtant, il est clair que c'est l'organisation de la chasse qui a poussé les premiers hommes à créer un système socio-économique plus structuré ce qu'ils ont pu faire grâce à leur adresse dans la confection des outils à des fins spécifiques. En Afrique orientale, les vestiges de leurs campements, vers lesquels ils rapportaient régulièrement les produits de la chasse et de la cueillette, montrent que les hominidés du Pliocène final ou du Pléistocène inférieur étaient probablement organisés en groupes sociaux dont la composition devait être sujette à de fréquents changements. Le partage de la nourriture ainsi que le laps de temps pendant lequel les jeunes dépendaient de leurs parents pour leur alimentation et leur formation (comme l'enfant actuel) devaient assurer la cohésion de ces groupes. La chasse et l'alimentation carnée ont probablement conduit au travail de la pierre pour la production d'éclats tranchants. La chasse exigeait une organisation et une communication efficaces entre les participants, ce qui, à la longue, devait conduire au développement du langage. C'est à peu près à cette époque qu'a dû s'opérer la division des tâches entre hommes et femmes, les premiers allant à la chasse et les secondes se chargeant de la cueillette et du soin des enfants.

Cependant, si les grottes du Transvaal n'ont pas constitué l'habitat des hominidés mais plutôt le garde-manger de quelque autre grand carnivore dont les hominidés eux-mêmes peuvent avoir été parfois les victimes, il est vraisemblable que les australopithèques ont en fait vécu non loin de là ; car dans les brèches plus récentes du groupe de grottes de Sterkfontein (Swartkrans, Sterkfontein Extension Site et Kromdraai) qui peuvent dater de 1,5 million d'années, on a trouvé des outils de pierre rudimentaires, mêlés aux fossiles. Ces outils sont fabriqués avec des roches qu'on ne rencontre pas dans les environs immédiats de la caverne — galets de quartzite, quartz et diabase ; ils proviennent sans doute d'un campement voisin. La plupart des restes d'hominidés trouvés dans les brèches récentes de Swartkrans et de Kromdraai appartenant à l'australopithèque robuste, on a présumé que celui-ci était le fabricant de ces outils. La même présomption vaut pour Sterkfontein (Extension Site). Toutefois, l'on a trouvé dans ce même dépôt de Swartkrans des fragments d'os du crâne et de la face, et quelques os post-crâniens appartenant à un *Homo sapiens* ancien ; et sans doute est-ce à lui qu'il conviendrait d'attribuer les outils. Ce qui n'exclut pas la possibilité que les australopithèques aient été en mesure d'en fabriquer : une expérience récemment conduite à Bristol a démontré de façon pittoresque qu'un jeune orang-

outan pouvait produire des éclats pour se procurer de la nourriture après qu'on lui eut enseigné la méthode et qu'il se fut rendu compte de l'usage qu'on pouvait en faire. Puisque l'on trouve, en Afrique orientale et méridionale, des fossiles d'australopithèques et d'*Homo* dans les mêmes endroits et qu'ils vivaient dans des niches écologiques très similaires, voire identiques, il est encore plus vraisemblable que l'*Australopithecus robustus* ait eu la dextérité suffisante pour fabriquer des outils simples, semblables à ceux qui appartiennent à la plus ancienne industrie connue, l'Oldowayen — bien que l'on puisse douter qu'il en ait eu la faculté intellectuelle et que la fabrication des outils soit le fait de formes anciennes d'*Homo* (*Homo habilis* et autres) il y a quelque 2, 5 millions d'années.

Les premiers outils de pierre : les industries Oldowayennes

Bien que les tout premiers outils de l'homme parvenus jusqu'à nous soient faits de pierre, il ne faut pas oublier que d'autres matériaux — bois, écorce, os, corne, peau, etc. — ont pu aussi être utilisés. Il est vraisemblable qu'une très longue période d'*utilisation* d'outils, au cours de laquelle des objets dont la forme convenait naturellement ont été à peine modifiés, a dû précéder la *fabrication* intentionnelle, impliquant la volonté déterminée de produire un petit nombre de types d'outils déterminés à partir de matériaux qui, sans transformation, eussent été inutilisables. Après débitage, ou autre transformation, leur forme pouvait parfois être améliorée par des retouches. Dès le commencement, les outils de pierre portent témoignage de la capacité des hominidés à tailler ce matériau et à assimiler les principes de sa technologie.

Les industries lithiques les plus anciennes que l'on connaisse dans le monde entier ont reçu le nom d'Oldowayen — d'après la gorge d'Olduvai en Tanzanie — et les plus vieux spécimens d'Afrique orientale datent d'il y a 2,5 millions d'années[3]. Il est possible que certaines des découvertes effectuées dans les anciens graviers fluviatiles (ceux du Vaal ou du Zambèze) ou sur les hautes falaises marines bordant les côtes de l'Afrique australe appartiennent aussi à cette même époque. Toutefois, ces outils n'ayant pas encore été trouvés en stratigraphie, associés à des éléments qui permettraient de les dater, on ne peut guère se prononcer sur leur ancienneté, et celle-ci pourrait ne pas remonter aussi loin. On aurait pu s'attendre à ce que, de même que la Grande Vallée du Rift d'Afrique orientale, le Rift du Malawi ait conservé des outils de cette époque tout autant que des fossiles d'hominidés. L'extrémité septentrionale du Malawi a bien livré un ensemble de vestiges d'animaux datant du Plio-Pléistocène qui forme le seul lien important entre les vestiges de l'est et du sud de l'Afrique, mais, pour une raison inconnue, cette zone n'a été occupée que

3. Les outils du tuf KBS de Koobi Fora avaient été datés de 2, 6 millions d'années d'après des datations au K/Ar (Potassium/Argon). Toutefois, des résultats plus récents et les corrélations faunistiques avec la formation de Shungura de l'Omo et celle de Koobi Fora du lac Turkana suggèrent que leur ancienneté aurait été surestimée et qu'une date de 1,8 million d'années serait plus vraisemblable.

beaucoup plus tardivement par l'homme et l'on ne trouve que rarement des traces de primates dans les sédiments de ces profonds bassins du fossé austral.

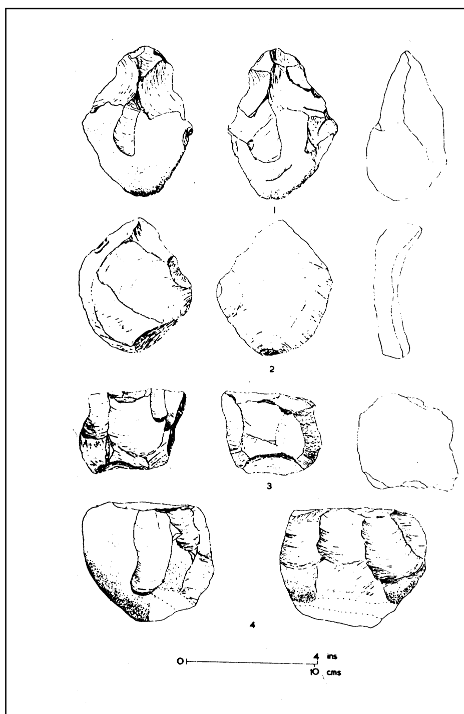
L'outillage des gisements d'australopithèques récents (Swartkrans, Sterkfontein Extension et Kromdraai) près de Krugersdorp offre plusieurs types distincts : « choppers » obtenus par enlèvement d'éclats sur une ou deux faces d'un galet ou d'un petit bloc de manière à former un bord tranchant irrégulier ; polyèdres portant souvent des traces de coups attestant un façonnement par violent martelage ; outils à base plate et bord abattu courbe, avec un bord abrupt repris en racloir taillé sur une partie de la circonférence ; éclat pour couper et dépecer, et nucleus d'où ces éclats ont été intentionnellement débités. Eclats et déchets de taille sont généralement rares à Sterkfontein Extension et Swartkrans, ce qui est une raison de plus pour supposer qu'ils ne furent pas des lieux d'habitation. Cependant, à mesure que la fouille systématique des brèches progresse sur ces deux sites et met au jour des ensembles plus complets, nous pouvons nous attendre à en savoir beaucoup plus sur l'outillage de ces premiers hominidés.

En comparaison avec les industries des gisements d'Afrique orientale, les outils d'Afrique du Sud présentent des caractéristiques plus proches de celles de l'Oldowayen récent que de l'ancien et, par conséquent, peuvent être considérées comme appartenant à l'Oldowayen évolué. En Afrique orientale, l'Oldowayen évolué le plus ancien date d'il y a environ 1,5 million d'années et, en tenant également compte de la faune fossile, on admet généralement aujourd'hui que les gisements d'australopithèques récents en Afrique du Sud appartiennent à la même époque[4]. Sont présentes alors deux lignées assez nettement différenciées d'hominidés : celle d'*Australopithecus robustus*, et une autre, correspondant aux premiers représentants de la véritable lignée *Homo*.

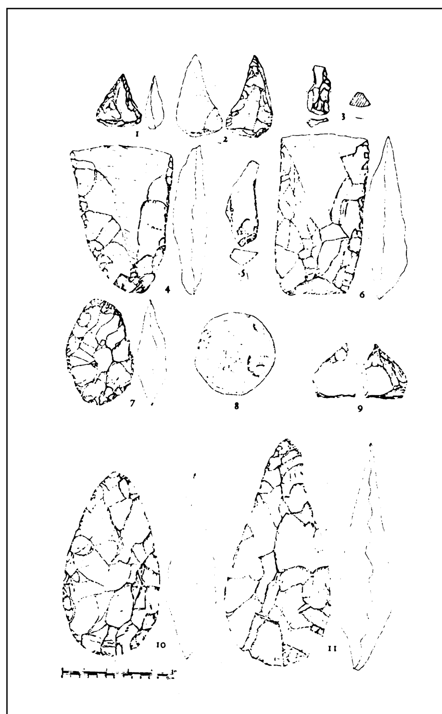
Le complexe acheuléen

C'est à peu près à cette époque qu'apparaît une seconde industrie, dite acheuléenne, caractérisée par de grands outils tranchants connus sous le nom de bifaces et de hachereaux. Cette industrie se distingue de celle d'Olduvai par la plus grande dimension des objets, fabriqués à l'aide de grands éclats dont le débitage à partir de blocs ou de rognons exigeait de la force et de l'adresse. Les outils oldowayens, au contraire, peuvent tous être tenus dans la paume de la main ou, pour des travaux délicats, entre le pouce et les doigts. L'Oldowayen évolué et l'Acheuléen ont été présentés comme deux industries contemporaines que l'on découvre parfois sous une forme purement oldowayenne ou purement acheuléenne, parfois mélangées dans des proportions variables sur le même site. Diverses

4. Le D[r] C.K. Brain a annoncé récemment que la brèche la plus ancienne contenant les restes d'*Australopithecus* et d'*Homo* pouvait être divisée en deux niveaux. Le niveau I, le plus ancien, a livré *A. robustus* et *Homo sapiens* et un seul outil de pierre irrécusable ; le niveau II, plus récent, contiendrait *Homo sapiens* (*Telanthropus*) et une industrie lithique dans laquelle figurent deux hachereaux acheuléens. Ce niveau II daterait de 500 000 ans. (C.K. BRAIN, Communication personnelle.)



1

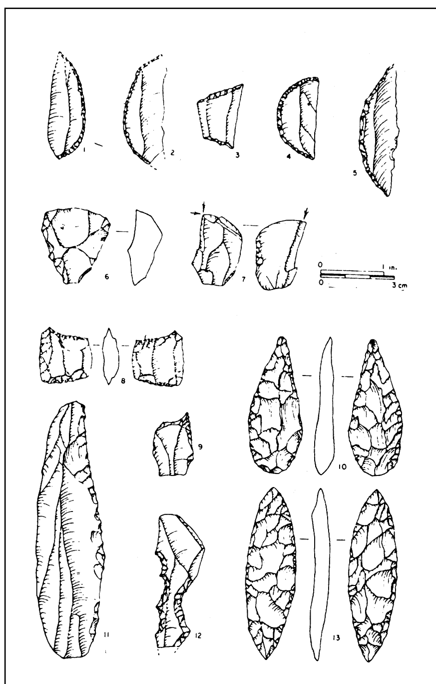


2

1. Acheuléen inférieur, Sterkfontein : biface, éclat cuboïde et nucléus (Fig. 83, in Prehistory of the Transvaal, *R. Mason, 1962, Witwatersrand University Press, Johannesburg).*

2. Outils de l'Acheuléen supérieur, Kalambo Falls. Grands outils en quartzite, petits outils en silex noir. 1: racloir convergent ; 2: racloir concave ; 3: racloir denticulé ; 4: hachereau à arêtes divergentes ; 5: couteau sur éclat à bords retouchés ; 6 : hachereau à arêtes parallèles; 7: biface ovale; 8: sphéroïde ; 9: poinçon ; 10: biface ovale allongé ; 11: biface lancéolé. Plus de 190 000 ans BP.

3. Outils en provenance des gisements d'Howiesonspoort: 1. 2. 3. 4. 5: segments de cercle à bord abattu; 6 : nucléus Levallois ; 7: burin; 8: outil écaillé; 9 : perçoir ; 10. 13: pointes bifaces; 11 : racloir ; 12: racloir bilatéral. Les spécimens 2, 3 et 5 proviennent d'Howiesonspoort, tous les autres de la grotte du Tunnel (Fig. 84, in « The Stone Age Archaeology of Southern Africa », C.G. Sampson, 1974, Academic Press, New York) .



3

interprétations ont été données à ces deux traditions technologiques. On a dit qu'elles étaient le fait d'hominidés appartenant à des espèces différentes ou encore qu'elles étaient le produit d'activités diverses exigeant un outillage différent correspondant à des comportements distincts (voir chapitre 19). Ces deux traditions persistent et se retrouvent dans d'innombrables combinaisons jusqu'à environ –200 000, c'est-à-dire longtemps après la disparition d'*A. robustus* provoquée par sa compétition avec *Homo*. Nous préférons donc expliquer l'existence de ces deux outillages distincts par des différences d'activité ou de mode d'exploitation des ressources, et par des choix fondés sur la tradition ou des préférences individuelles, l'outillage étant fabriqué par une population d'hominidés unique en fonction des circonstances. L'apparition relativement soudaine de l'Acheuléen montre par conséquent que de nouvelles ressources étaient exploitées ou que des méthodes meilleures avaient été inventées pour utiliser celles auxquelles l'homme appliquait l'outillage de type Oldowayen.

Les premiers ensembles sud-africains appartenant à l'Acheuléen, et qui peuvent être pratiquement contemporains de *Homo sapiens* et *A. robustus* de Swartkrans, proviennent des deux gisements voisins situés au confluent du Vaal et de son affluent le Klip, près de Vereeniging. On les trouve dans les graviers d'une terrasse à 10 mètres au-dessus de la rivière actuelle; les outils sont le plus souvent roulés, donc en position dérivée et non pas dans leur contexte original. Toute une gamme d'outils y est représentée — bifaces pointus obtenus par un petit nombre d'enlèvements de grands éclats, hachereaux, polyèdres, galets aménagés, racloirs nucléiformes et un certain nombre d'outils sur éclats à peine retouchés, aussi bien que des nucléus et des déchets de taille. Tous révèlent l'emploi de la technique du percuteur dur; à cet égard, ils correspondent à l'Abbevillien européen. La présence de deux formes ressemblant à des bifaces dans le gisement de Sterkfontein Extension Site semble confirmer que celui-ci n'est pas très éloigné dans le temps des gisements de la Klip (Three Rivers et Klipplaatdrif). Quelques découvertes d'autres ensembles d'apparence ancienne ont été effectuées en divers endroits d'Afrique australe — par exemple, sur les anciennes terrasses fluviales de Stellenbosch, dans la province du Cap, ou dans les environs de Livingstone, en Zambie — mais elles sont très incomplètes et encore moins bien datées.

Quelque part entre 1 million et 700 000, la souche *Homo* primitive (représentée par le crâne 1470 de Koobi Fora, à l'est du lac Turkana, et par les fossiles d'*Homo habilis* de la gorge d'Olduvai, du bassin de l'Omo et d'autres gisements) a été remplacée par un type plus robuste à capacité crânienne plus élevée, connu sous le nom d'*Homo erectus* Au même moment, ou peut-être même un peu plus tôt, les groupes d'hominidés s'étaient rapidement répandus vers l'Afrique du Nord et, hors de l'Afrique, en Europe et en Asie. Aussi trouve-t-on des fossiles et des vestiges culturels de l'*Homo erectus* dans plusieurs régions de l'Ancien Monde fort éloignées les unes des autres. En Afrique, les fossiles d'*Homo erectus* nous sont maintenant connus grâce à la partie supérieure du Bed II de la gorge d'Olduvai (une forme à cerveau développé), aux découvertes de Melka Konturé en Ethiopie et aux gisements du

littoral et de l'intérieur de l'Afrique du nord-ouest et du Maghreb, où ils sont associés à des industries de l'Acheuléen ancien. En Afrique méridionale, *Homo erectus* était très probablement l'auteur des vestiges acheuléens, mais aucun fossile n'en a été découvert.

C'est avec l'apparition de l'Acheuléen récent ou évolué que nous commençons à observer en Afrique australe, comme sur le reste du continent, une prolifération de gisements qui indiquent une augmentation générale du nombre et de la taille des groupes d'hominidés. Il est possible que la rareté des gisements appartenant à des temps plus éloignés soit due en partie à la relative rareté des sédiments préservés datant de cette époque. Mais cela n'est sans doute pas la raison principale qui puisse rendre compte de la nette augmentation du nombre des gisements acheuléens récents ni de leur vaste extension géographique. Toutefois, bien que l'on connaisse de nombreux gisements (389 pour l'Afrique du Sud dans l'Atlas de la préhistoire africaine ; la plupart des systèmes fluviaux explorés ayant livré des associations de bifaces et de hachereaux caractéristiques), très peu ont été fouillés et peu ont été trouvés dans leur contexte d'origine[5]. Ce qui eut préservé la position des outils ainsi que d'autres vestiges d'habitation après l'abandon du site par ses occupants.

Les gisements fouillés révèlent la variété des habitats et certains des aspects du comportement de l'homme acheuléen. Aucun des sites n'a encore été daté avec précision car tous se situent bien au-delà de la portée du radiocarbone et les roches ou les sédiments avec lesquels ils sont associés ne se prêtent pas à la méthode du potassium-argon ni à celle de la chronologie fondée sur les inversions paléo-magnétiques. Le gisement le plus septentrional est celui de Kalambo Falls, à la frontière de la Zambie et de la Tanzanie (Afrique centrale) où un concours exceptionnel de circonstances a permis la conservation du bois dans plusieurs niveaux d'occupation. Ce bois peut être daté et pour un échantillon de l'un des gisements, on a obtenu par la méthode de la racémisation des acides aminés une date antérieure à –190 000 (J. Bada, communication personnelle). Cette date correspond à celle d'Isimila, au centre de la Tanzanie, où une série acheuléenne stratifiée a été datée de –260 000 environ par la méthode thorium-uranium. Il est vraisemblable qu'aucune de ces industries ne remonte au-delà de –700 000, époque à laquelle prit fin la dernière grande période de magnétisme inverse, celle de Matuyama. Elles ne doivent sans doute pas non plus être postérieures à –125 000, début de la dernière période interglaciaire (Eémienne) au cours de laquelle des industries plus évoluées ont fait leur apparition. Elles appartiennent donc essentiellement à l'époque appelée Pleistocène moyen.

Les restes d'habitat des chutes de Kalambo étaient situées sur des bancs de sable bordant la rivière, et vraisemblablement à l'intérieur de la forêt ripicole qui couvrait les berges à cette époque. L'étude des pollens montre qu'au début de l'Acheuléen, la température était plus élevée et les précipitations

5. Par exemple, on trouve dans la partie occidentale de la vallée du Vaal et de nombre de ses affluents, de grandes quantités d'outils acheuléens, mais si certains de ces ensembles témoignent de changements technologiques intéressants, tous ont été déplacés par l'érosion et sont en position dérivée.

un peu moins abondantes qu'aujourd'hui; mais la transition vers une plus grande aridité ne suffisait pas à modifier sensiblement le peuplement végétal qui alors, comme aujourd'hui, consistait en une forêt ripicole pérenne, avec des vallées peu profondes et herbeuses périodiquement inondées (dambos); sur les pentes plus élevées, c'est une forêt claire à *Brachystegia*. Toutefois, vers la fin de la phase acheuléenne, l'étude des pollens et des vestiges végétaux macroscopiques dénote une baisse de température et une certaine augmentation des précipitations qui ont permis à quelques espèces végétales croissant aujourd'hui à quelque 300 mètres plus haut de descendre jusqu'au niveau du bassin local du Kalambo. On pense que les niveaux d'habitat n'avaient chacun été occupés que pendant une ou deux saisons. Après quoi, le sol était recouvert par des dépôts de sable fluviatile, de vase et de boue sur lesquels s'établissaient des installations similaires ultérieures. Ces horizons montrent des concentrations clairement délimitées où l'on a découvert un grand nombre de bifaces et de hachereaux, de nombreux outils sur éclats retouchés, des racloirs nucléiformes ainsi que des pics, des polyèdres et des sphéroïdes en moindre quantité.

Différents instruments en bois sont associés à cette industrie lithique: un épieu, des bâtons à fouir, des bâtons courts et pointus (servant peut-être également à fouir), un outil mince en forme de lame, des fragments d'écorce qui peuvent avoir servi de plateaux. Certains de ces horizons offrent de nombreuses traces d'utilisation du feu: troncs d'arbres calcinés, charbon de bois, cendres et amas ovales en forme de cuvettes d'herbes carbonisées et cassées ainsi que de plantes ligneuses qui ont peut-être servi de litières. En outre on y a découvert un grand nombre de graines et de fruits carbonisés appartenant à des genres et des espèces de plantes comestibles qui poussent encore aujourd'hui dans le bassin du Kalambo. Comme ils atteignent leur maturité à la fin de la saison sèche (septembre et octobre), on présume que ces installations acheuléennes étaient des campements occupés pendant cette saison.

Aucun reste de faune n'a été conservé à Kalambo Falls, mais à Mwanganda, près de Karonga, à l'extrémité nord-ouest du lac Malawi, se trouve un autre gisement du Pleistocène moyen: un éléphant y a été dépecé, non loin d'un cours d'eau coulant vers l'est jusqu'au lac. Trois groupes d'individus au moins auraient, semble-t-il, participé à ces travaux de dépeçage, car on a retrouvé trois ensembles d'ossements séparés, associés chacun à un outillage de pierre utilisé sur place avant d'être abandonné. Pour la plupart, ces outils sont des éclats à peine retouchés, de petits racloirs et quelques « galets aménagés ». En fait il s'agit d'Oldowayen évolué où se reflète l'outillage de l'Oldowayen primitif. A Oppermansdrif, près de Bloemhof, des fouilles ont fourni d'intéressantes indications sur l'efficacité de l'homme acheuléen en tant que chasseur, aussi bien que sur ses techniques de débitage de la viande et d'évacuation des déchets osseux. Ceux-ci sont empilés en plusieurs tas, le long du cours d'eau, mêlés à des bifaces en provenance du même horizon.

Les outillages acheuléens sont parfois associés à des affleurements de matières premières mêlés à des éboulis et à des déchets de fabrication. Ces sites (comme celui de Gwelo Kopje, au Zimbabwe) nous apprennent peu de

choses sur l'environnement, mais semblent avoir été occupés régulièrement; tel est le cas de Wonderboompoort près de Prétoria, au Transvaal, site où l'on trouve des déchets formant une couche épaisse de 3 mètres et qui semble être associé à l'un des points de passage du gibier dans la chaîne de Magaliesberg, entre le *middleveld* et le *highveld*.

Quoi qu'il en soit, au cours de l'Acheuléen, l'homme s'installait toujours à proximité d'un point d'eau, par exemple dans les *dambos* où le gibier a l'habitude de se regrouper et où l'eau ne fait jamais défaut. Un tel site existe à Kabwe (Broken Hill), voisin du célèbre Kopje où l'on a découvert le crâne et d'autres restes de l'*Homo rhodesiensis*. On y a mis au jour une petite collection de grands outils tranchants associés à des sphéroïdes et à un certain nombre de petits outils de quartz. Il existe au Zimbabwe, à Lochard, à cheval sur la ligne de partage des eaux du Zambèze et du Limpopo, un autre gisement dans un dambo qui n'a pas encore été fouillé et qui a livré de nombreux bifaces et hachereaux. Au nord de la région d'Orange (Afrique du Sud) le lieu-dit Cornelia en est un autre exemple. A la différence des deux premiers gisements, Cornelia a livré de nombreux vestiges de faune dont on pense que certains sont liés à une industrie comportant quelques bifaces et hachereaux ainsi qu'un certain nombre de polyèdres, de « galets aménagés » et de petits outils. Il est possible que les animaux, en particulier les bubales géants, aient été refoulés dans la boue des *dambos* et mis à mort. Il y a lieu de croire qu'à l'époque le *highveld* était bien irrigué et recouvert d'herbe basse, de bosquets disséminés et de forêts ripicoles, à peu près comme aujourd'hui. Dans la brousse steppique du Karroo, au nord de la province du Cap et du Botswana, la population acheuléenne s'était fixée autour des cuvettes et des bassins lacustres peu profonds qui abondaient à l'époque dans cette région. Près de Kimberley, Doornlaagte est typique de ce genre d'établissement; on y trouve, apparemment dans leur contexte d'origine, toute une série d'outils cimentés et scellés dans une croûte calcaire. Le site a été occupé à maintes reprises pendant une période assez longue mais la faune est absente.

A Elandsfontein, près de Hopefield, dans la partie occidentale de la province du Cap, autour des mares ou *vleis*, et des cuvettes situées entre les anciennes dunes de sable stabilisées, l'homme acheuléen a dû trouver un terrain de choix pour la chasse aux grands mammifères. La faune est celle du Pléistocène moyen; elle est en général caractéristique de la faune historique du Cap; éléphants, rhinocéros, girafes, hippopotames, antilopes de moyenne et grande taille, *Equus* et sangliers. Là encore, il est possible que les animaux aient été tués après avoir été traqués jusqu'à des terrains marécageux; il n'est pas non plus impossible que l'on ait pratiqué l'empoisonnement des points d'eau. Ce gisement a livré la calotte crânienne d'un hominidé très proche de celui de Kabwe (Broken Hill) et indiscutablement plus avancé que *H. erectus*. Ainsi, rien ne permet de penser qu'à l'ouest du Cap l'environnement ait sensiblement différé de celui qui existe aujourd'hui.

Les hommes de l'Acheuléen ont aussi vécu sur le littoral, comme en témoigne l'important gisement découvert plus au sud, sur l'étroite plaine côtière, au cap Hangklip (False Bay), dans les dunes de sable consolidées qui

recouvrent la plage de 18 mètres. Il n'y a pas de faune mais le gisement a livré bon nombre de beaux bifaces et une moindre quantité de hachereaux ainsi que de nombreux racloirs sur éclats, des racloirs nucléiformes et de petits outils. Il importe toutefois de noter qu'à cette époque, tant sur les rives atlantiques du Maroc que dans le bassin méditerranéen, l'homme ne se nourrissait pas de mammifères marins ni de poissons, mais presque exclusivement de mammifères terrestres.

L'homme de l'Acheuléen campait aussi au voisinage des sources comme à Amanzi, dans la zone des pluies d'hiver, au sud du Grand Escarpement près de Fort Elisabeth. Plusieurs sources y ont déposé, lorsqu'elles étaient actives, une série de sables stratifiés, alors que, pendant les temps morts, au cours desquels croissaient des roseaux et autres végétaux, se formaient des couches de tourbe. L'homme de l'Acheuléen fréquentait régulièrement ces sources, campant aux alentours où les outils qu'il abandonnait ont été piétinés par les éléphants et autres animaux attirés eux aussi par ces mêmes eaux. On a mis au jour quelques assemblages épars et, d'après les vestiges de bois, de plantes et de pollens, il semble que la végétation de l'époque ne différait pas sensiblement de celle qu'on trouve aujourd'hui au cap Macchia.

Enfin, en Afrique australe, l'homme de l'Acheuléen a parfois occupé des grottes dont deux doivent être signalées. La première, la grotte des foyers (*The Cave of Hearths*), est située à Makapan dans le *bushveld* du Transvaal septentrional et contient quelque 9 mètres de dépôts avec des niveaux d'occupation acheuléenne et des foyers. L'analyse des sédiments montre que les précipitations étaient alors plus fortes qu'aujourd'hui. La faune appartient généralement au Pléistocène moyen et s'apparente à celle du *bushveld* actuel. Ce gisement a livré également un fragment de mâchoire humaine — il s'agit d'un sujet jeune qui peut avoir des affinités avec les fossiles néandertaloïdes ou, peut-être, « rhodésioïdes »[6]. Le mobilier est comparable à celui de Kalambo Falls, de Hangklip et des autres gisements où l'on a découvert de grands outils tranchants, mêlés à un outillage de petite taille abondant. La seconde grotte, celle de Montagu, au sud de la province du Cap, est proche d'une source et d'un cours d'eau permanents, et entourée de végétation de maquis. Elle contient elle aussi un certain nombre de couches superposées d'époque acheuléenne récente, mais n'a malheureusement livré aucun reste de faune.

Ces divers gisements constituent de bons exemples des différents types d'habitat adoptés et de la variété des outillages acheuléens du Pleistocène Moyen. Tous les habitats ont en commun quelques caractéristiques. Ils sont en pays découverts, depuis les forêts claires de caducifoliés (Kalambo Falls, Kabwé [Broken Hill]) jusqu'aux prairies et parcs naturels (Lochard et Cornelia) ou aux maquis (Montagu et Amanzi). Tous sont à proximité immédiate de l'eau, là où les arbres procuraient de l'ombre et des fruits comestibles, et où le gibier avait tendance à se grouper à mesure que la saison sèche avançait. Tous sont situés dans des lieux où existent aujourd'hui

6. Voir p. 552.

plusieurs associations végétales (zones dites *écotones*) et, si le cadre général est resté le même que par le passé, comme l'indiquent les vestiges actuels, toutes ces associations végétales pouvaient être exploitées non loin des lieux d'habitat. Là où la faune s'est conservée, les gisements révèlent une prédilection pour le gros gibier : éléphants, hippopotames, girafes, grands bovidés, et *Equus* ; mais on trouve aussi parmi les déchets des restes de petits bovidés, de suidés, etc.

Toute une gamme de matières premières a servi à la fabrication de l'outillage de pierre à partir des ressources locales ; nous avons ainsi la preuve que l'homme de l'Acheuléen possédait une adresse et une faculté d'adaptation peu communes pour tailler de nombreuses roches à l'aide de percuteurs durs et tendres, et produire des outils très raffinés. Il savait choisir entre plusieurs techniques différentes celle qui s'appliquait le mieux aux matériaux utilisés. Partout où des gros galets de silex ou de quartzite constituaient la matière première, les bifaces étaient taillés directement à partir du galet ; mais lorsqu'il fallait utiliser des blocs plus importants, l'homme de l'Acheuléen recourait à diverses méthodes ingénieuses[7] en préparant et débitant un grand nucléus pour obtenir des éclats importants à partir desquels il façonnait les bifaces et les hachereaux.

En Afrique australe, l'Acheuléen récent s'étend probablement sur une période à peu près comparable à celle de l'Acheuléen récent de l'Afrique orientale, soit peut-être de –700 000 environ à –200 000. Mais il n'existe pas encore de méthode suffisamment précise permettant de mesurer les différences d'âge entre les diverses industries acheuléennes. Lorsqu'on disposera de ces précisions, et qu'on aura pu fouiller un plus grand nombre de sites en stratigraphie, sans doute sera-t-il possible de définir quantitativement les tendances générales de la technologie des outillages et la parenté qui doit exister entre les différentes variantes identifiées au sein du complexe acheuléen, ainsi que la paléo-écologie d'un site donné à l'époque à laquelle il était occupé.

Ainsi que ce résumé nécessairement bref l'a montré, les industries acheuléennes se conforment à quelques modèles types qui se retrouvent dans l'ensemble du monde acheuléen. Il est des outillages qui consistent principalement en bifaces et hachereaux. D'autres qui comportent des galets aménagés et un outillage plus réduit à la manière de l'Oldowayen évolué, d'autres encore qui font apparaître diverses combinaisons de ces deux traditions, certains enfin où prédominent les pics, les racloirs nucléiformes et d'autres instruments « lourds ». Par conséquent, tandis qu'il existe une infinie variété dans la composition des industries, dans la nature de l'habitat et de ses ressources, certaines caractéristiques générales paraissent communes à l'ensemble de l'Acheuléen et suggèrent que le mode de vie ne variait guère d'un bout à l'autre du monde du biface. Le tableau général du comportement des hominidés au cours du Pléistocène moyen est donc

7. Par exemple : Pseudo-Levallois, proto-Levallois, Levallois, Tachengit et Kombewa. Voir M.N. BREZILLON, 1968, « La dénomination des objets de pierre taillée », *Gallia Préhistoire*, Suppl. IV, Paris, pp. 79-96 et 101-102.

celui de groupes de chasseurs-collecteurs ayant généralement le même style de vie, tendant à se grouper et à communiquer entre eux avec plus ou moins d'efficacité. Ils formaient des groupements plus importants que par le passé et se rendaient plus régulièrement à certains endroits déterminés selon un rythme saisonnier. La structure sociale doit avoir été encore suffisamment fluide pour permettre la libre circulation des individus et des idées. Toutefois, des zones importantes du continent africain, entre autres les forêts, restaient apparemment inhabitées; et la dispersion de l'ensemble de la population impliquait probablement l'isolement à peu près total de chacun de ces groupes par rapport à ses voisins.

L'Acheuléen final ou « Fauresmithien »

On sait depuis longtemps que certaines industries ont existé sur le haut plateau de l'intérieur. Elles sont caractérisées par des bifaces de volume généralement plus réduit, fort bien fabriqués, une gamme étendue d'outils sur éclats, et des racloirs nucléiformes; les hachereaux sont relativement peu nombreux. Ces industries datent probablement d'une époque plus récente que l'Acheuléen évoqué plus haut. S'il en est ainsi, elles représentent probablement un stade « final » de la tradition des bifaces. Pourtant, la plupart des outils sont recueillis en surface et peuvent avoir été mêlés à des éléments plus récents. La matière première utilisée était généralement la lydianite (schiste durci) dans les régions où abonde cette roche; ailleurs, le quartzite était d'un usage plus courant.

Peu de séries proviennent de fouilles et un très petit nombre seulement peut être considéré comme représentatif. L'une de ces séries provient d'une ancienne cuvette, près de Rooidam, à l'ouest de Kimberley. L'industrie y était incluse dans quelque 5 mètres de sédiments coiffés d'une croûte massive de calcaire steppique. Ces sédiments représentent une accumulation progressive de dépôts colluviaux due au ruissellement. Parfois de petites dimensions, les bifaces sont d'une facture plutôt médiocre et la plupart des outils sont de petits racloirs, et autres petits instruments retouchés, tous en lydianite. Dans cet ensemble, la méthode de préparation du nucléus, connue sous le nom de « technique du nucléus discoïde », permettant d'obtenir plusieurs petits éclats, est bien représentée. Par contre, la technique « Levallois », qui donne un seul éclat plus grand à chaque préparation du nucléus, paraît absente. Deux autres gisements en place (sur le Vaal, près de Windsor-ten et dans la zone du barrage de Verwoerd sur l'Orange) contiennent une industrie similaire, mais avec la présence des deux techniques: le débitage Levallois et le nucléus discoïde. II semble que la tradition et peut-être d'autres facteurs, comme le temps, peuvent expliquer cette variété dans la forme des éclats et du nucléus.

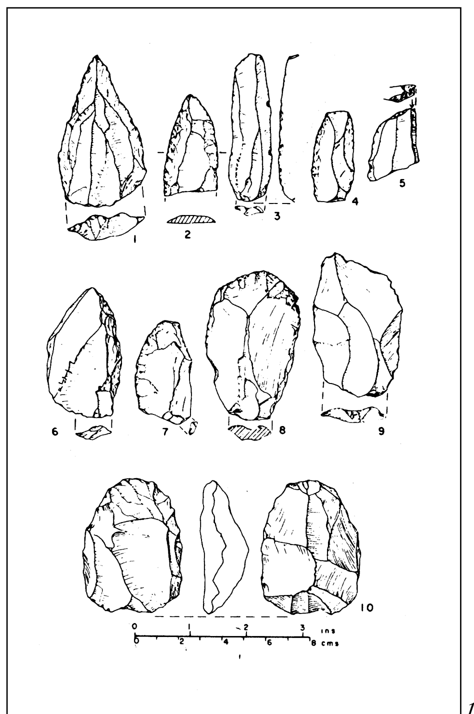
On a baptisé ces industries du nom de « Fauresmithien », d'après l'endroit de la région d'Orange où les bifaces amygdaloïdes caractéristiques ont été pour la première fois découverts en grande quantité à la surface. Cependant, on ne sait toujours pas si ces industries représentent une entité suffisamment distincte de l'Acheuléen pour mériter une appellation propre. On les trouve

le plus souvent dans les prairies, la brousse du Karroo et le maquis d'Afrique du Sud et de Namibie. La seule indication de leur âge possible est fournie par une datation au thorium/uranium sur un carbonate de Rooidam ; celui-ci indique 115 000 ± 10 000 années BP. On ignore à quelle époque les industries fauresmithiennes ont été remplacées par un nouveau complexe ou une nouvelle tradition technologique mettant l'accent sur l'outillage sur éclats et sur lames, qui marquent le commencement du Middle Stone Age. Il semble que ce changement ait pu intervenir entre – 100 000 et – 80 000.

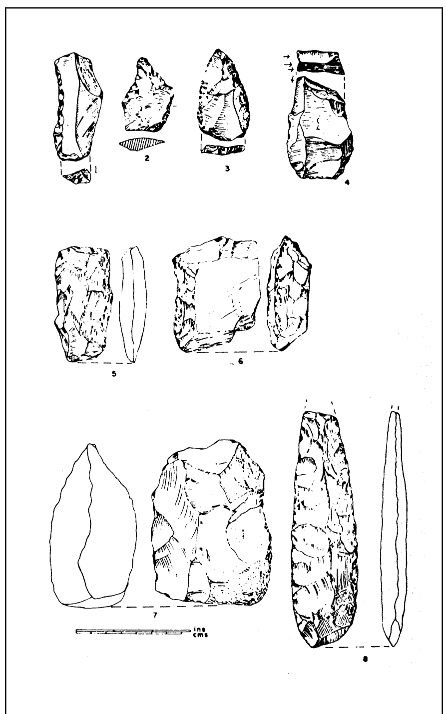
Dans les régions à plus fortes précipitations et à végétation plus dense de l'Afrique centrale, ce n'est pas le Fauresmithien qui a remplacé l'Acheuléen récent, mais des industries présentant une importante proportion d'outillage lourd : pics, bifaces, galets aménagés et racloirs nucléiformes. Certes, ces types d'outils apparaissaient déjà dans les industries acheuléennes ; mais, à l'exception d'un faciès peu connu, ils n'avaient jamais, à cette époque, prévalu sur les autres types d'outils. Pourtant un tel équipement lourd devient prépondérant plus tard dans les zones de précipitations plus fortes et de températures plus élevées où on le trouve mêlé à toute une gamme d'outils légers faits sur éclats et fragments. On le rencontre en Zambie, au Zimbabwe, dans certaines régions de l'Afrique du Sud-Est (en particulier dans la plaine du Mozambique) et dans les régions côtières du Natal, où il appartient à ce que l'on appelle le complexe sangoen. Pour la plupart, les assemblages sangoens ne sont pas datés, si ce n'est de façon relative par la méthode stratigraphique. On ne sait pas avec certitude s'ils sont contemporains de l'Acheuléen final (Fauresmithien) des savanes herbeuses ou plus récents que lui.

A Kalambo Falls, le faciès du Sangoen local (industrie de Chipeta) est daté, d'après 12 résultats obtenus par la méthode du radiocarbone, de 46 000 à 38 000 BP. Dans l'Angola du Nord-Est, à Mufo, une phase comparable date d'environ 38 000 BP. Au Zimbabwe, le Sangoen local (industrie de Gwelo) est comparable aux industries jadis dénommées « Proto-Stillbayen », mais pourrait être plus ancien[8]. Il est d'autant plus difficile d'établir une corrélation entre ces industries de type sangoen qu'il faut tenir compte de facteurs écologiques et autres, car là où l'habitat, la tradition ou des considérations particulières ont favorisé l'emploi de cet outillage lourd, il est probable qu'il a joué de bonne heure un rôle important et que ce rôle a persisté aussi longtemps que les raisons qui l'avaient fait adopter. Il est indéniable qu'il existe une corrélation entre cet outillage d'une part, et les fortes précipitations créant des zones de végétation plus denses, d'autre part. Il faut donc considérer ces éléments lourds comme déterminés par des données écologiques plutôt que comme représentant telle période ou tel stade culturel dans l'évolution de l'outillage de pierre. De même, puisqu'on peut montrer que ces éléments sangoens sont associés à des systèmes de végétation plus denses, on peut s'attendre qu'ils

8. Ce sont les gisements de grottes en stratigraphie comme celles de Pomongwe et de Bambata et le site de plein air du plateau de Chavuma, d'après lequel cette industrie a été rebaptisée récemment « industrie de Chavuma », qui donnent la meilleure idée, au Zimbabwe, de la composition de ces ensembles protostillbayens. Bien qu'on ne dispose d'aucune date précise, il semble que l'industrie de Chavuma remonte au-delà de 42 000 BP. L'industrie de Gwelo est par conséquent plus ancienne.



1



2

1. Objets façonnés du Middle Stone Age, en provenance de Witkrans Cave (Fig. 11, in *J.D. Clark, 1971, « Human behavourial differences in Southern Africa during the Later Pleistocene », American Anthropologist, vol. 73). Tous sont en silex noir, sauf 6 qui est en schiste. 1 et 2: pointes unifaces ; 3 : lame utilisée ; 4, 6, 7 : racloirs simples; 5: burin sur troncature ; 8: grattoir ; 9: éclat Levallois ; 10: nucleus Levallois.*

2. Outils du Lupembien moyen, Kalambo Falls ; Blocage I, gisement B1, 1956. Tous sont en silex, sauf 4 :burin dièdre (croûte siliceuse) ; 7 : tranchoir (quartzite) ; 1: racloir concave simple ; 2 : grattoir denticulé, convergent et à museau ; 3: pointe uniface ; 5: hache nuclèiforme ; 6 : grattoir nucléiforme ; 8: pointe lancéolée.

3. Répartitition des lames et fragments de lames utilisées, par rapport à des structures en blocs de dolérite, sur l'horizon primaire à Orangia (Fig. 58, in *« The Stone Age Archaeology of Southern Africa, p. 166, 1974, C.G. Sampson, Academic Press, New York) .*



3

apparaissent d'abord, dans ces régions, à la même époque que les phases finales de l'Acheuléen (le Fauresmithien) dans les savanes herbeuses, et qu'ils soient absents des habitats plus ouverts où l'accent était placé, nous l'avons vu, sur d'autres types d'outillage. Des industries de type sangoen ont été découvertes en Zambie, au Malawi, au Zimbabwe, au Mozambique, en Angola, ainsi qu'au nord et au sud-est de l'Afrique du Sud. Ainsi pouvons-nous détecter dans le Fauresmithien et le Sangoen l'amorce d'une spécialisation régionale de l'outillage, qui reflète des modalités d'adaptation différentes selon qu'il est utilisé dans les prairies ou dans les forêts claires et les forêts denses.

Middle Stone Age

La nécessité de considérer l'outillage de pierre de l'homme préhistorique — ce qui est généralement tout ce qui reste de lui — comme le produit de l'activité et des besoins immédiats de ceux qui le fabriquaient, et non comme l'ouvrage de populations nécessairement distinctes d'un point de vue génétique et ethnique, s'impose particulièrement à l'égard des diverses composantes des ensembles régionaux contemporains de ce que l'on a longtemps appelé le Middle Stone Age. Pour assigner un assemblage au Middle Stone Age, on se fondait essentiellement sur certaines caractéristiques techniques et typologiques et sur le fait qu'il se situait stratigraphiquement entre le Early Stone Age et le Late Stone Age. Ces termes évolutionnistes, chrono-stratigraphiques, ont aujourd'hui peu de signification : ils demeurent aussi mal définis qu'au moment de leur apparition. En outre, la chronologie au radiocarbone montre que les phases technologiques sur lesquelles reposent ces concepts sont plus conjecturales que réelles et que les techniques et les types d'outils qui constituaient leurs aboutissements transcendent des frontières horizontales aussi artificielles. Travaillant de très près, comme il le fait, sur des objets de pierre, le préhistorien tend parfois à négliger le fait que ceux-ci ne sont que la fraction subsistante d'une vaste gamme d'outils et de matériaux qui n'ont pas été conservés et qui, s'ils avaient pu être étudiés, auraient sûrement bouleversé nos conceptions de la technologie préhistorique. En outre, partout où le besoin s'en fait sentir, la technologie change en réponse à de nouvelles pressions et aux facultés de sélection et d'adaptation du groupe. Il convient de tenir compte de ces deux faits quand on étudie les industries lithiques qui témoignent du comportement culturel au cours du Plèistocène récent et de l'Holocène.

A un moment donné entre –100 000 et –80 000, le niveau de la mer commença à baisser par rapport au niveau surélevé de + 5 à 12 mètres qui est bien représenté par les restes de plages suspendues dans un certain nombre de localités du littoral méridional du continent[9] ; et c'est peu après que l'homme a commencé à occuper des emplacements qui lui convenaient

9. On pense que le dernier niveau des hautes eaux correspond à la transgression du dernier interglaciaire (Eémien) dans le bassin de la Méditerranée où le niveau de la mer est généralement comparable : entre 6 et 8 mètres.

sur les plages ultérieurement dégagées. Certains de ces emplacements étaient des grottes et, malgré les particularités locales, la technologie de l'époque est généralement similaire dans la Méditerranée et en Afrique australe.

Au début de la dernière glaciation dans l'hémisphère nord correspond, sous les tropiques, une baisse de la température (d'environ 6 à 8 degrés) et de l'hygrométrie, bien que l'abaissement des taux d'évaporation ait assuré un approvisionnement en eau superficielle régulier et peut-être même plus abondant qu'aujourd'hui. Au même moment, le climat semi-aride qui était alors celui du Bassin du Zaïre dans la zone équatoriale, a considérablement réduit la forêt pérenne ou l'a remplacé par des herbages ou des forêts claires offrant ainsi aux hommes et au gibier un habitat hautement favorable; les uns et les autres commencèrent alors à peupler ce pays jusque là presque complètement inhabité. De même, pendant le Pléistocène récent, le désert du Namib, aujourd'hui si inhospitalier, fut occupé par des bandes de chasseurs qui laissèrent leur outillage sur les lieux de leurs campements.

Pendant le Middle Stone Age, la séquence stratigraphique de chaque grande région fait apparaître la cohérence du progrès technologique depuis les produits les moins élaborés jusqu'aux plus évolués et la diminution progressive de la taille des outils. Cependant, l'évolution culturelle d'une région n'est pas nécessairement comparable à celle d'une autre, bien qu'on puisse relever certaines tendances et caractéristiques communes. De nombreux facteurs — écologiques, technologiques et sociaux — sont probablement responsables des variations régionales caractéristiques des industries du Pléistocène supérieur. Des modes de vie différents exigeaient un outillage différent ou imposaient à l'outillage des utilisations différentes, et, bien que des innovations technologiques à l'échelle du continent aient pu jouer un rôle en déterminant l'époque à laquelle tel ou tel détail apparemment nouveau faisait son apparition, ce sont vraisemblablement la nature des ressources et les méthodes traditionnelles de leur exploitation qui ont été les facteurs décisifs de l'acceptation de tel perfectionnement et de la date de son adoption.

A cette époque, les techniques de base étaient la méthode Levallois et celle des nucléus discoïdes utilisées pour fabriquer des éclats et débiter les lames, d'abord par percussion directe puis au moyen d'une pièce intermédiaire. Les éclats et les lames étaient utilisés pour fabriquer des outils légers qui étaient retouchés en pointes, racloirs, couteaux, burins (ciseaux), perçoirs, etc. En Afrique australe, les industries régionales peuvent être groupées d'après leur technologie en trois grandes unités qui sont aussi en grande partie, sinon entièrement, des unités chronologiques. Pour cette raison, il est plus facile de les considérer comme des groupes ou des phases plutôt que comme des stades qui impliqueraient des rapports chronologiques.

Le premier de ces groupes ou phases (Groupe I) est caractérisé par de grands éclats préparés par la méthode Levallois et par de longues lames débitées par percussion directe. On n'en connaît que quelques assemblages épars[10]. Dans les quelques gisements où existe une séquence stratigraphi-

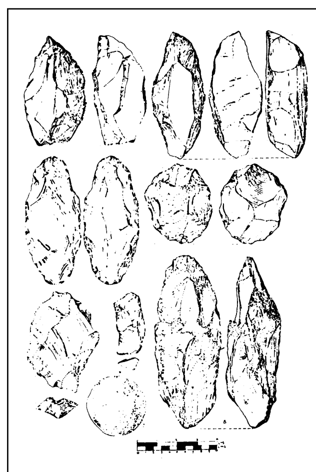
10. Ainsi, le pietersburgien inférieur de la couche 4 de la Grotte des Foyers, à Makapan; le Middle Stone Age I, immédiatement au-dessus de la plage de 6–8 m. à l'embouchure du fleuve

que, les phénomènes techniques les plus évolués apparaissent dans les strates supérieures et les ensembles lithiques du Groupe I sont les plus anciens (par exemple, à la Grotte des Foyers et aux chutes de Kalambo); mais il ne semble pas exister de cohérence chronologique entre les différentes régions. Ainsi, sur le Klassies on suppose que le Middle Stone Age I date d'environ –80 000 ans, tandis que l'industrie de Nakasasa de Kalambo Falls date d'environ 39 000 à 30 000 BP; les autres séries n'ont pas été mises au jour dans des contextes qu'il soit possible de dater.

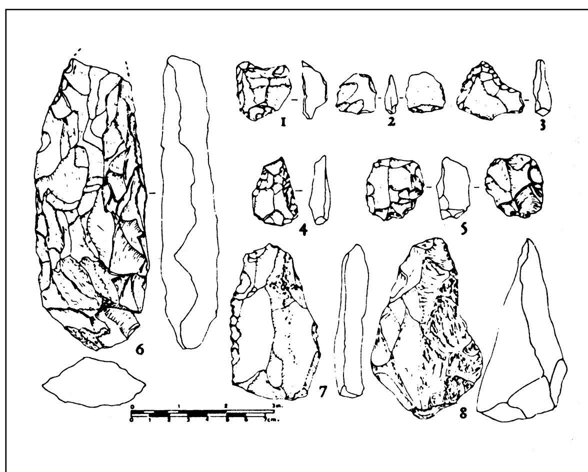
D'autres industries qui appartiennent au début du Pléistocène supérieur et remontent donc à plus de 40 000 ans BP, mais qui n'entrent pas dans le Groupe I, présentent un ensemble de caractéristiques différent. Tel est le cas d'une industrie à éclats, nucléus, racloirs nucléiformes, polyèdres, enclumes et outils de broyage en dolérite, provenant du niveau I de la couche de tourbe de Florisbad dans la région d'Orange. Ces outils sont en général atypiques et il se peut qu'ils ne représentent pas la gamme complète du matériel fabriqué à l'époque sur ce site; mais il est également possible qu'on puisse leur associer une lame unique, longiligne et retouchée. Ce même niveau I a également livré ce qui paraît être la poignée d'une arme de jet courbe, en bois, ainsi qu'un fragment de crâne d'hominidé. Cet horizon de Florisbad remonte au-delà de 48 000 BP. Une autre industrie, qui diffère de celle du Groupe I tout en lui étant probablement contemporaine, est celle de Chavuma, au Zimbabwe, dont il a été dit plus haut qu'elle remontait au-delà de 42 000 BP. Elle se caractérise par des pics, quelques rares bifaces et d'importants éléments légers comprenant, entre autres outils, des pointes, des racloirs et des lames portant des traces d'utilisation. Ces outils sont taillés dans une matière première assez variée — chalcédoine, opaline, quartzite, quartz, etc. En Zambie, l'industrie de Twin Rivers (datation: 22 800 ± 1 000 BP) ressemble à celle de Chavuma bien que la datation, si elle est exacte, fasse ressortir qu'une méthode fondée sur la technologie a aujourd'hui beaucoup perdu de sa valeur comme élément de corrélation entre les industries de différentes régions.

De nombreuses séries provenant de grottes et de gisements de surface appartiennent à un second groupe d'industries (Groupe II)[11]. La datation les situe généralement entre 40 000 et 20 000 BP mais elles se prolongent parfois au-delà, par exemple sur la côte méridionale. Ces industries sont caractérisées par l'utilisation diversifiée des techniques du nucléus discoïde et levallois, en particulier en ce qui concerne le débitage d'éclats triangulaires, ainsi que par la production abondante de lames. Lames et éclats triangulaires, taillés le plus souvent dans le quartzite et la lydianite, sont courants dans les zones de pluies d'hiver au sud du Grand Escarpement du Sud-Ouest africain et sur les *highveld*

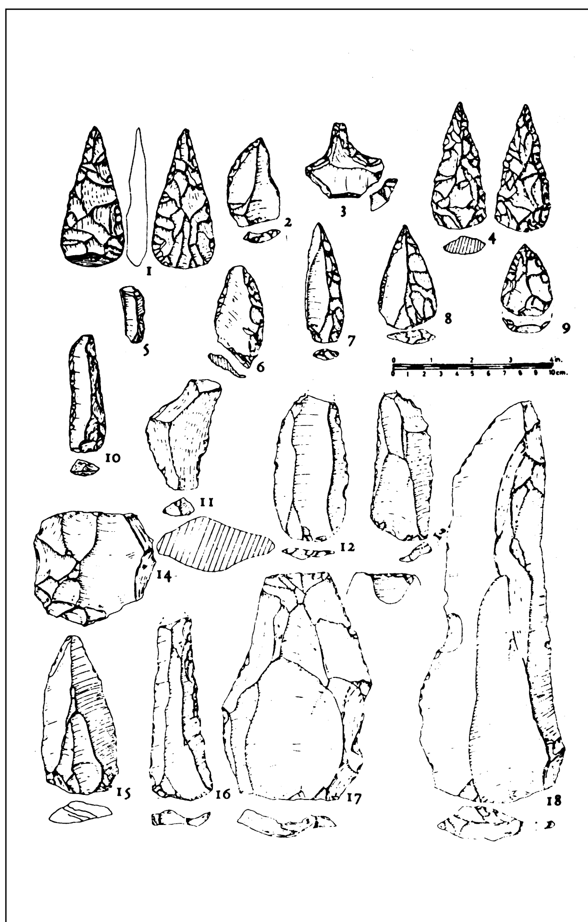
Klassies; un site de plein air dans la région de l'Orange River Scheme (Elandskloof); et un autre dans le Transvaal central (Koedoesrand). En outre, l'industrie de Nakasasa, à Kalambo Falls, est caractérisée par des formes similaires bien qu'elle possède aussi certains outils bifaciaux lourds du type que l'on peut s'attendre à rencontrer avec les industries des forêts claires à *Brachystegia*.
11. Exemples d'industries du Groupe II: couche 5 de la Grotte des Foyers; couche 1 de la grotte de Mvulu au Transvaal, Middle Stone Age II du fleuve Klassies; les outillages de Mossel Bay et de la Grotte de Skildergat au sud de la province du Cap; enfin l'industrie stillbayenne de la grotte de Mumbwa en Zambie.



1



2



3

1. Civilisation sangoenne de Rhodésie. Variante du Zambèze (division supérieure). 1 et 2: pics ; 3 et 8: haches nucléiformes ; 4 : nucleus discoïde ; 5 et 6 : éclats retouchés ; 7 : sphéroïde (Pl. XII, in *« The Stone Age Cultures of Northern Rhodesia », J.D. Clark. 1950, South African Archaeological Society, Le Cap).*

2. Industries du Middle Stone Age, Twin Rivers (Zambie). 1 : racloir à angles ; 2 : éclat utilisé d'un nucléus discoïde de petite dimension ; 3 : racloir convergent ; 4 : racloir à pointe manquante ; 5 : racloir de petite dimension ; 8 : biface. Tous les spécimens sont en quartz, sauf le 3, en silex noir et le 8, en dolérite. Entre 32 000 et 22 000 ans BP (Fig. 34, in *« The Prehistory of Africa », J.D. Clark, 1970, Thames and Hudson, Londres).*

3. Industries de Pietersberg et Bombata, Grotte des foyers (Cave of Hearths), Transvaal, et Grotte de Bambata, Rhodésie. Outils caractéristiques des pays de buissons épineux et du Bushveld (Fig. 35, in J.D. Clark, 1970).

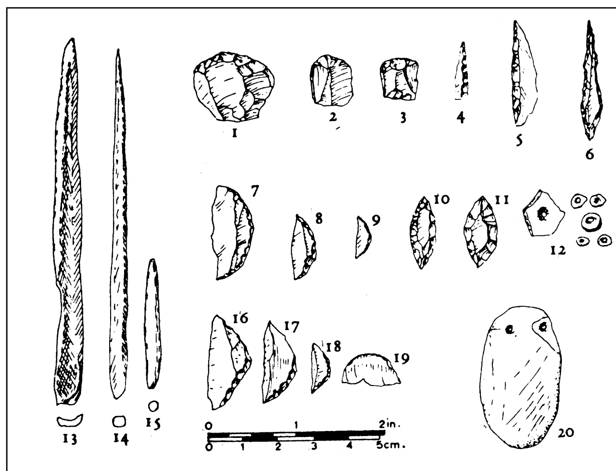
de la région d'Orange et du Transvaal. Sur ces outils du Groupe II, les retouches ne sont jamais très étendues; elles sont généralement limitées aux bords et sont alors souvent denticulées. Dans les forêts claires tropicales du nord du Limpopo, où l'utilisation du quartz était plus répandue, l'on trouve surtout des éclats plus courts taillés en racloirs et en diverses autres formes avec des retouches également limitées. Une partie de l'outillage, restreinte mais significative, se compose d'outils lourds, qui ont pu être produits, pense-t-on, en vue d'un usage plus généralisé du bois et de ses produits.

Un troisième groupe d'industrie (Groupe III)[12] se situe entre 35 000 à 15 000 BP; il se distingue par un nombre beaucoup plus grand d'outils à retouche ample. La retouche des racloirs et des grattoirs est semi-envahissante et les formes à étranglement ne sont pas rares; les pointes foliacées peuvent être retouchées sur la totalité d'une seule ou des deux faces; les perçoirs et les broyeurs sont caractéristiques. D'une façon générale les outils sont de plus petites dimensions et montrent, dans la retouche, un raffinement qui n'existait pas dans les groupes antérieurs.

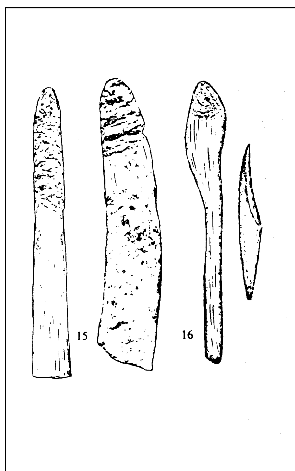
En dehors des trois groupes qui viennent d'être décrits, il en est un quatrième (Groupe IV) qui s'en écarte par quelques différences marquantes. C'est le complexe connu sous le nom de «Magosien» ou «Second Intermediate». Il combine une forme évoluée et souvent miniaturisée de la technique du nucléus discoïde et de la technique levallois avec la fabrication de lames délicates, aux bords parallèles, débitées avec un chasse-lame d'os, de corne ou de bois dur. Les matières premières choisies sont généralement des roches cryptocristallines; et les pointes foliacées ou triangulaires, les racloirs et grattoirs qui en sont tirés, souvent par la méthode des nucléus discoïde et levallois, sont délicatement retouchés, parfois, croit-on, par pression. A ces outils traditionnels du Middle Stone Age, s'en ajoutent d'autres faits sur lames et sur fragments de lames, souvent de petites dimensions, dont un bord a été abattu, ou encore qui ont été utilisés ou retouchés de diverses façons, ainsi que plusieurs types de burins, notamment une forme carénée ou polyédrique. Ce type d'outillage semble être propre à certaines parties du sous-continent — au Zimbabwe et à la Zambie, à l'est de la région d'Orange, au sud de la province du Cap et à certaines parties de la Namibie, par exemple. Mais il est apparemment absent de la plus grande partie de la portion centrale du plateau intérieur où la lydianite a fourni la principale matière première. Si une telle distribution a une base écologique, il nous appartient de tenter de déterminer les caractères communs aux régions où ont été découvertes ces industries du Groupe IV.

On a considéré que ces industries «évoluées» représentaient une fusion entre les techniques du «nucléus préparé» du Middle Stone Age et la technique du débitage de lames au punch du «Paléolithique supérieur». Elles ne remonteraient alors guère au-delà de 15 000 à 20 000 BP et, de fait, un certain nombre de datations se situent dans cet intervalle. Toutefois, plus

12. Exemple: l'industrie du Pietersburgien supérieur de la Grotte des Toyers et de la grotte de Mvulu ou de la Grotte de Border au Natal; la partie supérieure du Stillbayen de la grotte de Peer dans la province du Cap; l'industrie Bambata des grottes Khami, au Zimbabwe.



1

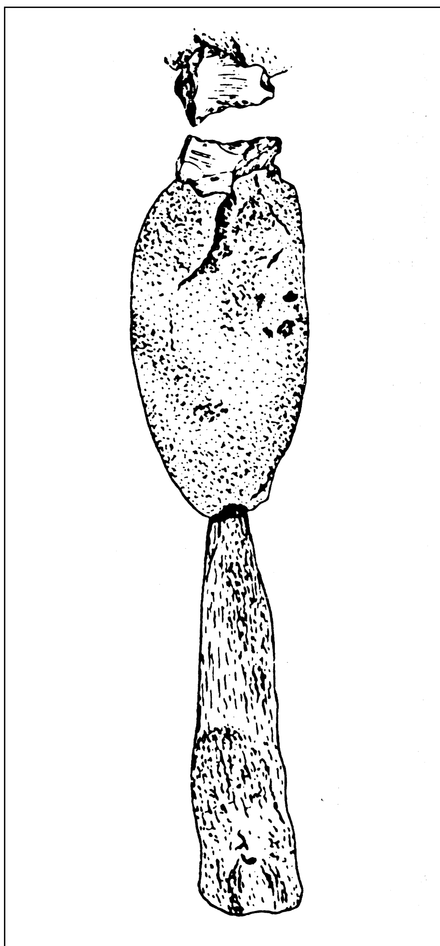


2

1. Outils des industries wiltoniennes (1 à 12) de la Province du Cap, Afrique du Sud (d'après M.C. Burkitt, 1928): 1-3: grattoirs courts; 4, 5: microlithes droits à bord abattu; 6: poinçon; 7 à 9: segments de cercle; 10, 11: « doubles croissants »; 12: perles en coquille d'oeuf d'autruche. Les spécimens 3, 4 et 12 viennent de l'abri sous roche de Wilton, les autres de la Plaine du Cap. Silex et calcédoine. Outils des industries de Matopan (= « Wiltonien de Rhodésie ») (13 à 20) en provenance d'Amadzimba Cave, Matopos Hills, Rhodésie (d'après C.K. Cooke et K.R. Robinson, 1954); 13: poinçon en os spatulé; 14: pointe en os à talon en biseau; 15: élément cylindrique; 16–19: segments de cercle et croissants épais, quartz; 20: pendentif d'ardoise (Fig. 56, in *« The Prehistory of Africa », J.D. Clark, 1970, Thames and Hudson, Londres).*

2. Instruments en bois, provenant de gisements du Pléistocène en Afrique australe. 15: poignée d'un propulseur (à gauche), provenant du niveau I de la couche de tourbe à Florisbad Mineral Spring; âge C.48 000 BP. Comparer avec la poignée d'un propulseur australien, où des entailles ont été creusées pour empêcher la main de glisser; 16: massue et outil à double pointe, étage d'occupation acheuléenne à Kalambo Falls (Zambie); âge 190 000 BP (planches XV et XVI, in J.D. Clark, 1970).

3. Eclat d'herminette en forme de croissant, en silex noir, monté à l'aide de mastic, sur un manche en corne de rhinocéros, provenant d'une grotte de Plettenberg Bay, à l'est de la Province du Cap (d'après J.D. Clark, 1959).



3

récemment, plusieurs dates très antérieures à celles-ci[13] ont été obtenues pour les industries du Groupe IV, qui ont été baptisées *magosiennes* ou, en Afrique du Sud, « Howieson's Poort » (d'après le nom du gisement où le premier outillage caractéristique a été découvert, non loin de Grahamstown). Malheureusement, exception faite de la grotte de Montagu, dans la province du Cap, et de l'industrie de Tshangulan au Zimbabwe, aucune information précise sur la composition de ces découvertes n'est encore disponible, de telle sorte qu'on ne sait si tous ces ensembles sont homogènes ou s'il existe plus d'une industrie.

En admettant, pour le moment, que les ensembles soient homogènes, ces dates éloignées montrent qu'une technologie évoluée de la lame a coexisté en Afrique australe avec les technologies traditionnelles des éclats préparés du Middle Stone Age. La situation ne diffère guère de celle de l'Afrique du Nord, où deux complexes industriels contemporains, la culture de Dabba et l'Atérien, se différencient au niveau régional. L'évolution et la succession des industries de pierre ont généralement été expliquées dans le passé par des mouvements de populations génétiquement distinctes. Toutefois cette hypothèse de migrations n'est guère étayée par d'autres preuves, et la façon dont les industries ont été adoptées par des populations de chasseurs-collecteurs et dont elles se sont répandues parmi elles doit dépendre beaucoup plus des avantages et de la supériorité qu'elles possédaient par rapport à l'équipement traditionnel, en particulier lorsque leur emploi facilitait l'exploitation de nouvelles ressources. A moins qu'elles n'impliquent l'occupation de régions « vides » telles que le Nouveau Monde ou le bassin du Zaïre et les zones forestières d'Afrique occidentale à la fin du Pléistocène moyen, les migrations sur de longues distances sont probablement minimes pour des chasseurs-cueilleurs et concernent plus particulièrement les populations agricoles. L'invention indépendante, par des populations presque isolées, ayant des ressources et des méthodes d'exploitation similaires, constitue une explication plus vraisemblable des changements apportés à l'outillage ; l'explication réside plus dans la diffusion d'un stimulus que dans de vastes migrations ethniques.

A titre d'explication, il est nécessaire d'examiner brièvement les témoignages fossiles de l'Afrique australe après la fin de l'Acheuléen, auxquels le crâne de Saldanha paraît être associé. Dès lors que le crâne de Kabwe (Broken Hill) s'apparente de si près à celui de Saldanha, il est vraisemblable qu'ils ne sont pas tellement éloignés dans le temps. Le petit nombre d'outils et de sphéroïdes légers en provenance de Kabwe qui paraissent avoir été associés aux restes d'hominidé ne sont pas typiques, et peuvent se situer n'importe où entre l'Acheuléen récent et le début du Middle Stone Age. Des niveaux d'habitats en stratigraphie attribués à cette période ont été découverts dans ce gisement, si bien que, tandis qu'il est possible de présumer que le crâne presque complet et les autres vestiges sont représentatifs de la

13. Les industries du Groupe IV ont été datées : à la Grotte de Montagu de –23 200 à –48 850. Sur le Klassies, au sud de la province du Cap, les datations tournent autour de 36 000 BP ; à la grotte de Rose Cottage, dans la région d'Orange, elle est de –50 000, et de –46 300 pour l'« Epi-Pietersburgien » à la grotte de Border. Le Tshangulan, industrie du Groupe IV, au Zimbabwe, se situe entre 21 700 ± 780 et 25 650 ± 1 800 BP.

famille d'hominidés auxquels on doit le Sangoen local ou l'Acheuléen final, il est impossible d'en apporter la preuve tant qu'une méthode de datation plus précise n'aura pas été appliquée au fossile même. Pourtant, les analogies entre les fossiles de Saldanha et de Kabwe (Broken Hill), le fragment crânien (H. 12) du Bed IV de la gorge d'Olduvai et celui de Njarassi, dans le *Rift* du lac Eyassi, en Afrique orientale, sembleraient indiquer que ces formes « rhodésioïdes » et autres formes apparentées à l'*Homo sapiens* ont remplacé *H. erectus* à la fin du Pléistocène moyen (comme l'homme de Néandertal en Eurasie) et qu'au début du Pléistocène supérieur, ils étaient largement répandus dans les zones tropicales de l'Afrique sub-saharienne[14].

On peut penser que les changements climatiques qui, d'après les études polliniques, limnologiques et autres, se sont produits en Afrique en même temps que ceux qui accompagnaient en Eurasie la dernière glaciation, la dispersion générale et le quasi-isolement des populations d'hominidés ont provoqué des changements et une évolution dans plusieurs directions différentes, alors que les hominidés s'adaptaient plus efficacement sur les plans génétique et culturel aux environnements variés qu'ils avaient réussi à occuper.

Quelles qu'aient été les causes — maîtrise du langage, évolution de la structure sociale, technologie avancée ou autres — qui ont apporté à l'homme moderne (*H. Sapiens sapiens*) un avantage indéniable sur les autres hominidés, il est certain qu'elles sont à la base des interactions génétiques entraînées par le remplacement relativement rapide des néandertaloïdes, rhodésioïdes et autres formes moins heureusement adaptées. L'homme moderne (représenté par les crânes de la « Formation de Kibish », dans le bassin inférieur de l'Omo, et le bassin du lac Victoria, à Kanjera) paraît présent en Afrique orientale il y a environ 200 000 ans BP. En Afrique australe, le crâne de Florisbad, qui date de plus de 48 000 ans, appartient à une forme ancienne, robuste, proche de l'homme moderne. Un certain nombre de fossiles plus récents, mais datés avec moins de précision, dont la plupart se situent entre –35 000 et –20 000 (Boskop, Grotte de Border, Tuinplaats, Skildergat (Grotte de Peer), Mimbwa et quelques autres), représentent plusieurs populations différenciées sur le plan régional et déjà modernes, responsables de l'une ou l'autre des variantes culturelles du Middle Stone Age.

Vers la fin du Pléistocène, il y a quelque 10 000 ans, des populations génétiquement apparentées mais régionalement distinctes, ancêtres lointains de certains des peuples d'aujourd'hui, se sont différenciées — les souches de San, grands et petits, en Afrique méridionale et en Afrique du centre-est ; les « Négroïdes d'Afrique » équatoriale et occidentale ; le profil « nilotique » de l'Afrique orientale. Les fossiles sont fragmentaires ; ils se limitent généralement à un seul spécimen. Il est rare que l'on trouve des indications précises sur la portée des variations auxquelles on peut s'attendre au sein d'une seule et même population. Toutefois, il n'en est pas moins clair que les « races » africaines autochtones ont une ancienneté considérable sur le continent où

14. De nouvelles datations par racémisation pour deux des fossiles d'hominidés indiquent une période allant de 100 000 à 200 000 BP (J. BADA : communication personnelle).

l'on peut considérer qu'elles ont évolué pendant le Pléistocène supérieur et les débuts de l'Holocène à la suite d'une longue période d'adaptation et de sélection dans les principales régions biogéographiques.

Comme il est indiqué plus haut, les lames obtenues par percussion indirecte et divers petits outils sur lames à bord abattu ou à troncature, découverts avec l'outillage du Groupe IV (Howieson's Poort), ont, dans le passé, été considérés comme le signe de mouvements de population ; cet outillage aurait été introduit par des groupes immigrants d'« hommes modernes ». Que cette « hypothèse ethnique » se vérifie par la suite ou que cet outillage reflète l'adoption de nouvelles techniques transmises par diffusion d'un stimulus et adoptées parce qu'elles permettaient une exploitation plus efficace des ressources locales, ou encore qu'il soit le produit de facteurs totalement différents, il convient d'attendre le résultat d'une étude définitive des sites fouillés pour être fixé sur ce point. Toutefois, quelle qu'en soit la cause, il est peu douteux que l'introduction de la technologie des lamelles se rattache au développement des outils composites où deux ou plusieurs pièces et (ou) matériaux se combinent pour donner un instrument plus perfectionné et plus efficace. L'emmanchement de la pierre ou d'autres matériaux pour en obtenir une plus grande efficacité a probablement commencé dès l'époque du Groupe II : les traces d'amincissement sur les faces dorsales des pointes de Mossel Bay ou l'enlèvement du talon par des retouches inverses semblent indiquer des modifications liées à la fixation d'un manche. Ainsi en Afrique le moyen le plus simple de monter, par exemple, un couteau de pierre ou une pointe de projectile était probablement d'utiliser différentes formes de mastic (résine, gomme, latex, etc.) avec des ligatures de fibres et de tendons.

L'apparition de l'homme moderne dans la préhistoire s'accompagne de toute une série d'innovations sur le plan des pratiques et des caractéristiques culturelles. Les sédiments accumulés dans les grottes et les abris sous roche, ainsi que dans certains sites de plein air favorables, montrent que désormais les installations saisonnières sont une règle générale. Il semble que nous ayons à faire à des groupes beaucoup plus structurés bien qu'ils soient restés ouverts et que leur composition ait été sujette à de fréquentes modifications. La multiplicité et la normalisation des différents types d'outils, la fréquence plus grande des sépultures intentionnelles et le dépôt d'objets et d'aliments placés auprès du mort pour lui permettre d'affronter l'au-delà, l'emploi plus régulier de pigments dans la décoration, probablement le rituel, et même le goût de la musique, décelable en Afrique du Nord : tout témoigne des avantages génétiques certains de l'*Homo sapiens sapiens*. Un des aspects de la plus grande spécialisation de l'outillage à l'échelon régional s'explique par les préférences locales pour certaines espèces de gibier et la consommation plus intensive de certains aliments végétaux, dont la préparation requiert meulage et broyage. Le matériel de broyage apparaît pour la première fois avec les groupes III et IV, plus particulièrement peu après –25 000. Tout un ensemble d'outils lourds accompagne les outils plus légers du nord et du nord-est de la Zambie. Il reflète un cadre d'exploitation offrant des ressources très analogues à celles du Zaïre et de l'Angola.

L'idée traditionnelle que l'on se faisait du Middle Stone Age, comprenant des variantes régionales distinctes (Stillbay, Pietersburg, Mossel Bay, Howieson's Poort, etc.), toutes plus ou moins contemporaines et caractérisées par quelques fossiles directeurs, peut nous paraître aujourd'hui simplifiée à l'excès. Les industries du Middle Stone Age méritent d'être considérées comme les produits d'une adaptation régulière à des régions ou zones biogéographiques distinctes, où les besoins et les activités des groupes humains ont dicté le choix des matières premières à utiliser pour la fabrication des artefacts. Pour établir l'importance relative, aux yeux du groupe, des divers matériaux — bois, pierre, os, corne, etc. — le mieux est de comparer les données de la paléo-écologie à celles des approches du type « site catchment analysis »[15]. Un ensemble d'outils de pierre quelconque ne signifie pas obligatoirement « médiocrité » pas plus qu'un ensemble d'outils de pierre « raffinés » n'est signe de supériorité. Les outils lithiques à eux seuls nous fournissent un minimum d'informations quant au comportement de ceux qui les ont fabriqués. Seule est significative l'association de ces objets et de tous les autres produits de l'activité humaine conservés pour une phase d'occupation. La structure des sites du Middle Stone Age est moins bien connue que celle de l'Acheuléen et des époques antérieures. La Grotte des Foyers nous apporte la preuve de l'existence de foyers et la Grotte de Montagu nous renseigne sur la répartition des outils autour des foyers à chaque horizon. Le site d'Orangea I a livré des « fondations » en pierre de plusieurs petits coupe-vent, et l'on a pu repérer une vaste zone d'activité protégée à Zeekoegat 27, dans la région de l'Orange River Scheme. Des ossements entassés après une ou plusieurs chasses fructueuses ont été retrouvés à Kalkbank, dans le centre du Transvaal; enfin, d'après les découvertes dans la Grotte des Lions, au Swaziland, il apparaît que l'on a commencé à extraire de l'hématite pour les pigments il y a quelque 28000 ans. Des enclumes calées pour le débitage des pierres ont été retrouvées dans les horizons de Rubble I, à Kalambo Falls. Elles datent d'environ 27000 BP. On a également découvert sur le même site de petits cercles de pierre qui ont peut-être délimité des foyers, tandis que les vestiges d'un campement temporaire de l'industrie Bambata ont été découverts éparpillés sur la rivière Nata, au Botswana. Les restes de faune correspondant à des déchets de nourriture montrent que les gros animaux constituaient la source principale de ravitaillement; certains d'entre eux, buffles, gnous, bubales, zèbres et suidés, figurent parmi les espèces les plus fréquemment rapportées sur les lieux d'habitation. Dans l'ensemble, il apparaît qu'on retrouve sur les sites du Middle Stone Age une plus grande variété d'espèces que sur ceux de l'Acheuléen. Cependant, si l'acquisition de meilleures armes de chasse semble avoir permis des expéditions plus

15. Le « site catchment analysis » est une méthode prônée par Vita FINZI et HIGGS (1970) pour établir le potentiel des ressources d'une région exploitée à partir d'un site préhistorique donné. Cela nécessite l'identification des limites du territoire, et de la mesure dans laquelle l'habitat et le biome différaient des actuels. Vita FINZI et E.S. HIGGS 1970, « Prehistoric economy in the Mount Carmel Area of Palestine: site catchment analysis », *Proc. of the Preh. Soc.*, 36, 1-37.

fructueuses, le tableau de chasse demeure très varié. Ce n'est qu'avec le Late Stone Age qu'il prend un caractère plus sélectif.

En résumé, il n'est plus possible de considérer les industries du Middle Stone Age comme traduisant une progression simple et linéaire vers une technologie plus raffinée et plus évoluée. Elles révèlent au contraire, si les datations sont exactes, un certain nombre de techniques différentes ayant une base essentiellement économique. Ces techniques s'influencent mutuellement à des degrés divers et peuvent évoluer en fonction des besoins matériels. Les différentes variantes identifiées reflètent probablement des préférences régionales en matière de ressources et d'extraction, même si la plupart de ces variantes appellent une définition plus précise. Dans quelques régions, certains sites en stratigraphie (comme la Grotte des Foyers) laissent apparaître une séquence nettement progressive, tandis que dans d'autres (Klassies River sur la côte méridionale de l'Afrique du Sud et la Grotte de Zombepata, au Zimbabwe), la succession stratigraphique n'est pas sans rappeler les traditions moustériennes de l'ouest de la France, et certains groupes peuvent se succéder sans continuité apparente. Le remplacement d'un groupe par un autre peut être dû à des causes économiques et refléter des changements écologiques, donc indiquer de nouvelles préférences alimentaires. Les rares témoignages dont nous disposons confirmeraient cette hypothèse ; mais les analyses détaillées de la faune et les données polliniques manquent encore pour établir si de telles variantes ont pu survenir simultanément dans de vastes régions biogéographiques ou si elles ne font que refléter une évolution temporelle des ressources alimentaires de tel ou tel habitat.

Tandis que le Middle Stone Age, en Afrique du Sud, est à peu près contemporain du Paléolithique supérieur européen, ses phases primitives, bien qu'elles soient fort mal connues, paraissent être plus généralement contemporaines du Moustérien ou du Jabrudien (Pré-aurignacien) du Moyen-Orient.

Late Stone Age

En Afrique australe, l'image classique du Late Stone Age est celle d'industries principalement microlithiques, généralement baptisées « wiltoniennes » d'après le nom de la grotte située à l'ouest de la province du Cap où ces industries caractéristiques ont été découvertes et décrites pour la première fois, ainsi que l'industrie à racloirs, dite de Smithfield, dans la zone à lydianite du highveld. Dans quelques sites du sous-continent, cependant, on a découvert des industries auxquelles on a donné le nom de pré-wiltoniennes. Elles ont fait leur apparition il y a un peu plus de 20 000 ans et marquent un changement radical dans la technologie de l'outillage lithique. Les « nucléus préparés » du Middle Stone Age font place à des nucléus sans forme précise dont sont débités des éclats irréguliers. Les seuls outils préservant un caractère spécifique paraissent être des types variés de grands racloirs, des grattoirs sur éclat ou abrupts, ainsi que plusieurs formes de grattoirs plus petits et convexes.

On en trouve des spécimens sur des gisements de la côte méridionale[16] de la région d'Orange[17] du Transvaal[18] et de la Namibie[19] où ces vestiges sont associés à l'abattage de trois éléphants.

Au Zimbabwe, l'industrie équivalente est le Pomobgwien qui se situe entre ± 9400 et 12200 BP. Elle est en particulier associée à de grands foyers de cendres blanches, et quelques-unes des premières pointes en os découvertes à cette époque. Il faut peut-être lui rattacher un niveau de la grotte Leopard's Hill, en Zambie, daté de 21000 à 23000 BP. D'autres trouvailles, non encore datées, ont été faites à Pondoland (Grotte d'Umgazana), dans la vallée du Moyen-Zambèze, en Zambie (Lukanda) et dans d'autres régions. Il semblerait, d'après cette répartition, que ce changement technologique radical pourrait avoir été assez général entre ± 20000 et 9000. Les causes en demeurent incertaines. Toutefois, l'auteur du présent chapitre présume qu'elle pourrait bien être la résultante des changements de l'environnement survenus à cette époque, et que l'on pense avoir mis en évidence dans un certain nombre de sites de l'Afrique australe (baie de Nelson, Zombepata, etc.) et du développement ou de la diffusion d'un outillage et de techniques plus efficaces en particulier de méthodes nouvelles de chasse.

Ces industries « pré-wiltoniennes » sont associées à l'exploitation de grands ongulés : bubales, gnous, antilopes bleues et quagga. En outre, dans la grotte de la baie de Nelson, il semble qu'elles aient coïncidé avec un changement écologique survenu peu après 12000 BP, lorsque la faune des prairies a été remplacée par les espèces de la forêt pérenne ; en outre, l'apparition d'une grande quantité d'animaux marins parmi les restes de faune indique que la montée du niveau de la mer, au cours des dernières phases du Pléistocène, avait rendu possible l'exploitation directe de la faune marine à partir de cette grotte.

Il semble aujourd'hui que les industries à lamelles, comprenant un pourcentage élevé de formes microlithiques à bord abattu aient pu apparaître dans le sud de l'Afrique centrale sensiblement plus tôt qu'on ne l'avait pensé. L'une des plus anciennes de ces industries est représentée par le stade ancien de l'industrie Nachikufienne (Nachikufu I) de Zambie où la plus ancienne datation donne 16715 ± 95 BP. Une industrie wiltonienne locale est apparue au Zimbabwe vers 12000 BP (grotte de Tschangula) et un peu plus tard en Afrique du Sud (approximativement 8000 à 5000 BP). Ces exemples du sud de l'Afrique centrale ont comme parallèles les industries purement microlithiques de lames à dos provenant de gisements d'Afrique orientale — celles de l'Ouganda (grotte de Munyama, île Buwuma, 14480 ± 130 BP) ;

16. Grotte de la baie de Nelson, datée de 18000 à 12000 BP ; Matjes River, remontant à 11250/10500 BP, et Oakhurst. Dans la grotte de la baie de Nelson, une industrie qui recouvre l'industrie à grattoirs abrupts date de 12000 à 9000 BP. La plupart des outils sont faits sur de grands éclats ; il n'existe pas de formes microlithiques. Une industrie « pré-wiltonienne » analogue se rencontre dans d'autres gisements de la région des montagnes méridionales, par exemple à Memkoutboum, où elle date de 10500 ± 190 BP.

17. « Smithfield A », par exemple l'industrie de la phase I, de Zeekoegat 13.

18. Uitkomst, daté de 7680 BP.

19. Windhoek, remontant à ± 10000 BP.

du Kenya, du Rift de Nakuru/Naivasha (Prolonged Drift, 13 300 ± 220 BP) et de la Tanzanie centrale (abri sous roche de Kiesese, 18 190 ± 300 BP). Dans le bassin du Zaïre, le Tshitolien représente une industrie apparentée, mais régionalement distincte (12 970 ± 250 BP).

La tradition microlithique coïncide avec le développement de formes de plus en plus efficaces d'outils composites; l'un des plus significatifs étant l'arc et la flèche. On ignore à quelle date ces armes apparurent en Afrique pour la première fois, sans doute pendant la dernière phase du Pléistocène. Mais tout aussi importants que les segments et autres formes d'outils à bord abattu en pierre, utilisés comme armatures de flèches, furent les différentes formes de pointes en os et armes de jet qui furent probablement aussi des pointes de flèches. Certaines d'entre elles remontent sans doute à 12 000 ans.

On estime possible de reconnaître des séquences évolutives dans ces industries microlithiques en de nombreux points de l'Afrique australe mais, dans d'autres régions, comme au nord-ouest de la Zambie, le nucléus discoïde a apparemment persisté jusqu'au deuxième millénaire avant notre ère, tandis qu'ailleurs (dans la région d'Orange, par exemple), les éléments microlithiques wiltoniens semblent avoir disparu pour être remplacés par des industries où prédominera le grattoir (Smithfield B).

On connaît beaucoup plus de sites du Late Stone Age que du Middle Stone Age, et l'on a des raisons de penser que le début de l'Holocène a été une période d'augmentation démographique. C'est également à partir de cette époque (10 000 BP) que les grottes et les abris sous roche ont été de plus en plus occupés. Les ressources locales ont été exploitées plus intensément qu'auparavant, et les restes de faune découverts sur les sites d'habitation montrent l'importance accrue de la chasse et de la capture d'animaux déterminés. Il est vraisemblable que ce type d'exploitation n'était pas très différent de celui des San actuels du Kalahari et autres chasseurs-cueilleurs de la zone tropicale aride.

Les déplacements et le territoire d'un groupe dépendaient sans doute des ressources saisonnières en eau, en végétaux et animaux, et l'on peut imaginer des contacts réguliers entre groupes voisins. Ceux qui vivaient à proximité de sources d'eau douce ou de la mer exploitaient désormais aussi les ressources locales en poissons, coquillages et mammifères aquatiques. D'autres chassaient surtout les immenses troupeaux d'antilopes; d'autres encore le petit gibier. Dans la région montagneuse méridionale de la province du Cap, les formes d'outils les plus communes sont des petits grattoirs de différents types. Les déchets alimentaires proviennent le plus souvent de petits mammifères, vraisemblablement piégés. D'autre part, au Zimbabwe, en Zambie et ailleurs, dans les prairies et les forêts claires, les industries révèlent de nombreux segments microlithiques et des lamelles à bord abattu associés à des déchets de grands mammifères. Ces outils indiquent que les armes principales durent être l'arc et la flèche, les microlithes étant emmanchés, seuls ou par paires, pour former de larges pointes tranchantes semblables à celles de l'Egypte dynastique et aux quelques flèches des San de l'époque historique qui sont parvenues jusqu'à nous. L'étendue des territoires des groupes de chasseurs a dû dépendre de divers facteurs écologiques. Dans l'ouest de la province du Cap (De Hangen),

on a montré que les groupes préhistoriques de San passaient l'hiver sur la côte, vivant surtout des produits de la mer, et l'été dans les montagnes, à quelque 140 kilomètres à l'intérieur, où ils se nourrissaient de plantes diverses, d'hyrax, de tortues et autre menu gibier.

Dans les régions très favorables de l'Afrique australe, les chasseurs-cueilleurs du Late Stone Age ont occupé certaines des zones les plus riches du monde en ressources alimentaires animales et végétales. Lorsque, comme ici, les ressources de la chasse étaient pratiquement inépuisables, le temps ne manquait point aux chasseurs pour s'adonner à des activités intellectuelles comme en témoignent, par exemple, les merveilleux vestiges de l'art rupestre des monts Drakensberg, du Zimbabwe et de Namibie. Il est vrai que nombre de ces œuvres artistiques ne remontent guère au-delà de 2000 à 3000 ans ; elles n'en offrent pas moins un témoignage incomparable du mode de vie de ces chasseurs-cueilleurs préhistoriques qui, à bien des égards, s'est perpétué jusqu'à nos jours chez les San du Kalahari central. Il est clair que cet art remonte également à une très haute époque et les peintures les plus anciennes découvertes à ce jour en Afrique australe proviennent de l'abri sous roche d'Apollo 11 au sud-ouest africain (Namibie) où elles se présentent sur des pans de rocher à un niveau daté 28 000 BP.

Au cours des tout premiers siècles de notre ère, les populations du Late Stone Age vivant de chasse et de cueillette ont été remplacées dans une grande partie de l'Afrique australe par des agriculteurs connaissant la métallurgie. Il y a de fortes chances pour que ces populations aient été les précurseurs des émigrants de langue bantu qui seraient partis d'un territoire situé au nord-ouest (Tchad et Cameroun), pour s'installer dans le sous-continent. Par conséquent, il n'y a pas en Afrique australe de traces probantes de culture néolithique, ce qui voudrait dire qu'il n'y a pas eu d'agriculteurs fabriquant de la poterie, mais seulement des populations connaissant un outillage lithique, notamment des haches meulées et polies. Il faut toutefois nuancer cette assertion en disant que s'il n'y a pas de trace d'agriculture avant l'apparition des populations du début de l'Age du Fer, il est indéniable que, dans l'Afrique du Sud-Ouest, certains groupes du Late Stone Age récent avaient des moutons puis des bovins, au plus tard vers le premier siècle avant notre ère et, presque certainement, plus tôt encore. On peut assimiler certains d'entre eux aux Khoï Khoï historiques, c'est-à-dire à des pasteurs nomades qui ne pratiquaient pas l'agriculture mais fabriquaient un type déterminé de poterie. Cependant, aucun vestige d'habitat pastoral identifié avec certitude n'a encore été mis au jour, de sorte que faute de pouvoir compter sur l'archéologie, il nous faut, pour connaître ces groupes, recourir aux sources historiques. La question se pose également de savoir d'où provenait leur bétail. D'après certains auteurs, les données linguistiques indiquent qu'il serait venu de peuples parlant les langues du Soudan oriental et central alors que d'autres penchent plutôt pour des migrants du début de l'Age du Fer. Quelle que soit l'origine, il est peu probable que le début de cette phase pastorale soit antérieure à 300 avant notre ère, et elle s'est achevée au XVIIIe siècle.

Ainsi, les résultats des recherches préhistoriques menées en Afrique australe montrent le rôle prépondérant qu'ont joué les terres du haut plateau

intérieur dans l'évolution de l'homme fabricant d'outils. L'ingéniosité et l'efficacité croissantes avec lesquelles les populations d'hominidés successives ont su élaborer des comportements et un capital culturel, qui leur ont permis d'exploiter toujours plus intensément les ressources des écosystèmes où elles ont vécu, permettent d'expliquer les différences ethniques et culturelles qui distinguent les peuples autochtones de l'Afrique australe actuelle (San et Khoï Khoï, BergDama, OvaTjimba, Twa et Bantu), tout en démontrant la haute antiquité et la grande continuité de nombreux traits de comportement qui ont survécu jusqu'à notre époque.

CHAPITRE 21

Préhistoire de l'Afrique centrale

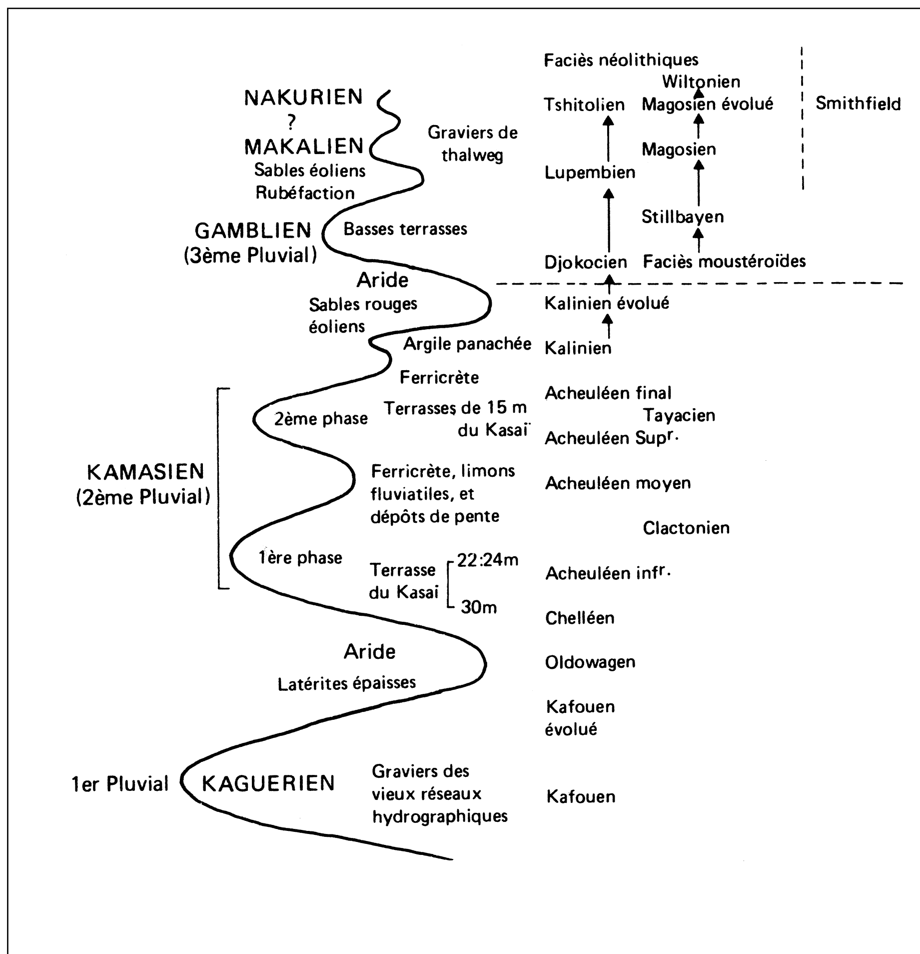
Partie I

R. de Bayle des Hermens

Le bassin du Zaïre s'étend géographiquement du golfe de Guinée à l'ouest, à la zone des grands lacs à l'est, approximativement sur le dixième parallèle sud en Angola et au Shaba (ex-Katanga) et sur la ligne de partage des eaux des bassins hydrographiques du Tchad et du Zaïre au nord[1].

Il représente actuellement la zone essentiellement équatoriale et son couvert végétal constitué par la grande forêt est le plus dense que l'on puisse rencontrer en Afrique. Il est par ailleurs connu que cette zone forestière s'est étendue, au moment de certaines périodes très humides, beaucoup plus au nord qu'elle ne l'est actuellement. Au cours des millénaires, la forêt a régressé en ne subsistant que par des galeries forestières plus ou moins larges le long des fleuves et des rivières. Si nous insistons sur ce couvert végétal, c'est parce qu'il a été un facteur primordial dans le développement et l'évolution des civilisations préhistoriques de cette région. D'après les travaux et les connaissances actuelles, les civilisations préhistoriques et plus particulièrement, semble-t-il, celles qui ont succédé à l'Acheuléen ont évolué sur place, conditionnées par la forêt primaire et sans contact avec les populations vivant dans les zones à végétation moins dense. Au nord, les grandes migrations du Néolithique cheminant d'est en ouest ont longé la forêt et n'y ont pas pénétré comme si elle représentait une véritable barrière et un monde où ne s'aventuraient pas les populations habituées à vivre dans les zones de savanes et les grands espaces dégagés. Rien dans les industries du Paléolithique

1. Nous entendons par Afrique centrale les pays suivants: Zaïre, Centrafrique, République populaire du Congo, Gabon, Cameroun et, pour partie, Angola, Rwanda et Burundi.



Variations climatiques et industries préhistoriques du bassin du Congo. d'après G. Mortelmans (1952).

moyen et supérieur, rien dans le Néolithique, rien dans l'art rupestre, peu connu par ailleurs dans le bassin du Zaïre, ne permet d'affirmer qu'il y ait eu des contacts avec les populations vivant dans un Sahara qui n'était pas encore le grand désert aride que nous connaissons aujourd'hui. Si des contacts sont à trouver, c'est vers l'est et le sud de l'Afrique qu'il faudra se tourner, de même qu'il faudra y chercher le départ des migrations des groupes humains qui ont peuplé la grande forêt équatoriale de l'Ouest.

Au point de vue climatique, le Quaternaire de cette zone serait très proche de celui de l'Afrique orientale avec cependant des variations locales dues à l'altitude élevée des zones montagneuses. D'après G. Mortelmans (1952) il existerait quatre périodes pluviales et deux épisodes humides[2] :

Nakurien	– 2e humide
Makalien	– 1er humide
Gamblien	– 4e pluvial
Kanjérien	– 3e pluvial
Kamasien	– 2e pluvial
Kaguérien	– 1er pluvial

De ces alternances de périodes relativement sèches et de périodes très humides, dépend dans une certaine mesure le peuplement d'une région et ceci par la modification de ce que nous appelons aujourd'hui « l'environnement ».

La pénétration difficile de la grande forêt a fait dire à plusieurs préhistoriens que le peuplement de cette zone a été peu important du Paléolithique inférieur au Néolithique. Pour notre part, nous ne sommes pas d'accord avec ce point de vue, et il convient de détruire le mythe relatif à la difficulté de peuplement de cette région. Si dans toute cette zone les récoltes d'outillage lithique ont été peu abondantes dans une certaine mesure, c'est que les chercheurs ont hésité à faire des recherches de longue durée dans des conditions difficiles. Au vu des résultats obtenus récemment par plusieurs missions en Angola, en Centrafrique et au Zaïre, et compte tenu des quantités énormes de pierres taillées recueillies, il faut bien reconnaître que le peuplement préhistorique de ce qu'il est convenu d'appeler « la grande forêt » est aussi important que dans les autres secteurs de l'Afrique.

Nous devons noter enfin que, dans la zone équatoriale humide, les vestiges organiques ne se sont pas conservés par suite de l'acidité des terrains et que, de ce fait, les fossiles humains, les restes de faune et l'outillage osseux sont totalement absents, à de très rares exceptions près, ces exceptions concernant d'ailleurs des périodes très récentes, voire historiques.

2. — *Nakurien*. Phase humide définie par les dépôts de la plage inférieure à celle des 102 mètres du lac Nakuru au Kenya.
— *Makalien*. Phase humide reconnue dans les plages lacustres des 114 mètres et 102 mètres du lac Nakuru.
— *Gamblien*. Le pluvial défini autour des lacs Nakuru, Naïvacha et surtout Elmenteita (Gamble's cave) au Kenya.
— *Kanjérien*. 3e pluvial défini par L.S.B. Leakey d'après un dépôt fossilifère découvert à Kanjera sur le Kavirondo gulf.
— *Kamasien*. 2e pluvial qui doit son nom à des dépôts de diatomites étudiées par Grégory à Kamasia dans la Kenya Rift Valley.

Historique des recherches

La préhistoire de la zone forestière équatoriale du bassin du Congo est restée longtemps ignorée à cause de son énorme couvert végétal et de ses puissantes formations latéritiques dans lesquelles se trouvent incluses les industries de plusieurs civilisations préhistoriques.

Pour commencer à connaître la préhistoire de ce secteur, il a fallu attendre le développement des grands travaux publics (constructions de chemins de fer, routes, ponts et canaux d'assainissement) et les recherches minières, pour que géologues et préhistoriens aient à leur disposition des coupes géologiques mettant au jour des outillages lithiques.

Au Zaïre, les premières découvertes isolées d'outils préhistoriques semblent être celles du Commandant Cl. Zboïnsky, découvertes effectuées au cours de la construction des lignes de chemins de fer. Elles furent étudiées en 1899 par X. Strainer qui tenta une synthèse provisoire malgré l'absence de toute stratigraphie. De 1927 à 1938, les recherches se développent, d'importants travaux sont publiés, en particulier ceux de J. Colette, F. Cabu, E. Polinard, M. Becquaert, G. Mortelmans, le R.P. Anciaux de Favaux et l'abbé H. Breuil. Les travaux plus récents sont ceux de H. Van Moorsel, F. Van Noten et D. Cahen dont les recherches se poursuivent actuellement.

Pour la République populaire du Congo, zone essentiellement forestière, les travaux publiés sont moins nombreux; il convient cependant de noter les recherches et études de J. Babet, R.L. Doize, G. Droux, H. Kelley, J. Lombard et P. Le Roy, travaux qui concernent particulièrement les découvertes effectuées le long de la ligne de chemin de fer de Pointe-Noire à Brazzaville.

La préhistoire du Gabon est connue par les travaux de Guy de Beauchène, B. Farine, B. Blankoff et Y. Pommeret, mais là encore les connaissances sont assez limitées et aucune stratigraphie n'est établie d'une manière certaine.

Les premiers travaux effectués en Centrafrique sont ceux du Professeur Lacroix qui, vers 1930, découvrit des outils préhistoriques dans les alluvions des rivières du plateau de Mouka. Ces découvertes furent publiées en 1933 par l'Abbé H. Breuil et la même année Félix Eboué signalait dans une étude d'ethnographie quelques outils en pierre découverts au cours de travaux divers. C'est enfin de 1966 à 1968 que des recherches systématiques sont effectuées dans le pays par R. de Bayle des Hermens. Les publications qui s'ensuivent permettent alors d'avoir une idée assez exacte des industries préhistoriques rencontrées dans une zone où l'on ne connaissait pratiquement rien.

La préhistoire du Cameroun est assez mal connue jusqu'à ces dernières années et il a fallu attendre les travaux de N. David, J. Hervieu et A. Marliac pour avoir un aperçu général d'un autre secteur de l'Afrique où la prospection reste à faire.

Quant à l'Angola, il s'y rattache les noms de J. Janmart, H. Breuil et J.D. Clark qui ont effectué leurs travaux sur les riches gisements d'alluvions des chantiers diamantifères.

Bases chronologiques

Nous utiliserons pour ce paragraphe les travaux de chronologie du Quaternaire du bassin du Zaïre qui ont été élaborés par G. Mortelmans (1955–1957) et qui, au vu des connaissances actuelles, sont les plus acceptables.

Le pluvial kaguérien

Il paraît être le pluvial le plus important des quatre qui se sont succédé. C'est une période de creusement intense des vallées et de formation de très vieilles terrasses de graviers qui contiennent les plus anciennes industries du bassin du Zaïre. Ces industries constituées en presque totalité par des galets aménagés, se classent dans un Pré-Acheuléen inférieur (Kafuen de G. Mortelmans). Un aride important succède au pluvial Kaguérien et les vieilles terrasses se recouvrent d'un puissant manteau de latérites où l'on rencontre un Pré-Acheuléen plus évolué mais mal situé chronologiquement du fait de son manque de stratigraphie.

Le pluvial kamasien

Il se situe à l'étage final du Pléistocène inférieur et couvre tout le Pléistocène moyen. En réalité il se divise en deux phases séparées par une période plus sèche. Dans le bassin du Kasaï se rapportent à cette période les terrasses de 30 mètres et de 22-24 mètres ; au Shaba (Katanga) et, semble-t-il, dans l'ouest du Centrafrique, les graviers de terrasses, de fonds de thalweg et des lits fossiles des cours d'eau. Il se produit alors, dans les régions au relief peu accentué, le remblaiement total de certains lits de rivières et le creusement d'un nouveau cours. Dans les couches profondes de ces lits fossiles se rencontre un outillage Pré-Acheuléen plus évolué que celui que l'on rencontre dans les vieilles terrasses du Kaguérien. Quelques bifaces commencent à y apparaître, mais sa place chronologique n'est pas non plus située avec exactitude.

La fin de la période maximale du Kamasien voit l'Acheuléen inférieur succéder aux industries à galets aménagés. Cet Acheuléen inférieur possède encore de nombreux galets taillés mais on y voit apparaître de nouveaux outils : les bifaces et les hachereaux en particulier. Ces derniers, assez rares au début, vont prendre rapidement une place importante dans l'outillage de cette civilisation.

Une phase modérément sèche suit le premier maximum kamasien. Elle voit la formation de nouvelles latérites, d'éboulis de pente et de dépôts de limons fluviatiles. Un Acheuléen moyen se situe à cette période. Il est généralement façonné sur éclats, et souvent ces éclats sont obtenus par une technique de débitage latéral dite « technique Victoria West I »[3].

3. Nom donné à deux techniques de débitage Levallois observées particulièrement dans les industries recueillies aux environs des chutes du Zambèze à Victoria (Victoria Falls).

Le second maximum kamasien[4], moins accentué que le premier, voit le dépôt de nouveaux graviers et la mise en place des terrasses des 15 mètres au Kasaï. Le cycle se termine par le début d'une nouvelle période sèche qui voit la formation de nouvelles latérites. L'évolution de l'Acheuléen s'y poursuit avec une nouvelle technique de débitage : Victoria West II, et le développement d'un nouvel outil, le pic, qui va occuper, en zone forestière, une place considérable dans les ensembles industriels succédant à l'Acheuléen.

La période aride post-kamasienne est la plus importante connue dans cette région. Le Sahara s'étend vers le sud et le désert du Kalahari vers le nord. Certains auteurs pensent que la forêt équatoriale a pratiquement disparu et ne subsiste plus que par des galeries forestières. Des sables rouges désertiques s'accumulent en épaisseurs parfois considérables. L'Acheuléen disparaît ou plutôt semble se transformer sur place en une nouvelle industrie appelée Sangoen, particulièrement en Afrique équatoriale et dans les zones forestières.

L'outillage se transforme. Les hachereaux se raréfient et finissent par disparaître ; les bifaces deviennent plus épais et plus massifs, les pics sont très abondants et de nouveaux outils, totalement inconnus à l'Acheuléen figurent dans l'outillage : des pièces bifaciales allongées de grandes dimensions. Cet outillage serait adapté à une vie en milieu forestier. Il y a cependant là une contradiction avec l'environnement dans lequel s'est développé le Sangoen, si l'on admet que la forêt équatoriale avait pratiquement disparu à l'aride post-kamasien où il se situe. Il faut bien le reconnaître, le Sangoen est actuellement l'une des industries africaines les plus mal connues.

Le pluvial gamblien

Le pluvial gamblien voit se reconstituer la forêt équatoriale tandis que les fleuves creusent les vallées et déposent les alluvions des basses terrasses, alluvions constituées de sables éoliens accumulés lors du dernier aride. Au Zaïre occidental et au Kasaï, le Sangoen évolue vers une nouvelle industrie moins massive, le Lupembien, elle aussi considérée comme une civilisation forestière. Les régions sud-orientales voient se développer des industries apparentées à celles de l'Afrique du Sud et du Kenya : industries à éclats et lames avec faciès moustéroïdes connus sous le vocable de Middle Stone Age (Age moyen de la pierre), mal situées, aussi bien dans leur stratigraphie, souvent inexistante, que dans leur typologie.

Le Makalien et le Nakurien, phases humides post-gambliennes

Ces deux périodes sont beaucoup moins accentuées que les pluviaux précédents ; entre les deux s'intercale une courte phase sèche, et le Nakurien

4. Certains auteurs font de ce second maximum kamasien, le « Kanjérien », ce qui donne 4 périodes humides au lieu de 3, dont une avec deux phases bien distinctes.

n'est pas connu très nettement dans le bassin du Zaïre. Au Makalien les rivières creusent légèrement leur lit, puis se produit un nouveau remblaiement. Sur place le Lupembien évolue, les outils deviennent de plus en plus petits, tandis que tranchets et pointes de flèche deviennent très nombreux dans le Tshitolien, civilisation de chasseurs. Au Zaïre oriental, au Shaba et en Angola se développent plusieurs faciès inclus dans le Late Stone Age (Age récent de la pierre), ensemble qu'il est d'ailleurs nécessaire de revoir sérieusement car on y a placé plusieurs industries aussi différentes que disparates que l'on ne savait où situer avec exactitude dans la chronologie.

Pendant et après la période humide nakurienne, les industries néolithiques — dont fait partie le Tshitolien — envahissent toute l'Afrique équatoriale où elles semblent avoir une durée beaucoup plus longue que dans d'autres secteurs. Les civilisations du Cuivre et du Fer ne pénétreront qu'à une époque très tardive dans cette région à accès difficile, fait qui montre encore une fois l'évolution sur place des civilisations préhistoriques.

Les industries préhistoriques du bassin du Zaïre

Les industries pré-acheuléennes

Des industries préhistoriques très anciennes constituées par des galets fracturés sont connues dans tout le bassin du Zaïre. En général elles sont enfouies sous les vieilles latérites comme dans le bassin de la haute Kafila au Zaïre ; en Centrafrique, dans les formations latéritiques du plateau de Salo en Haute-Sangha. Elles se rencontrent également dans les alluvions profondes des lits fossiles de rivières et de fleuves de cette même région. En Angola, elles sont incluses dans les alluvions profondes à éléments lourds de très nombreuses rivières.

Ces civilisations préhistoriques anciennes, dites « civilisations du galet aménagé », Pebble culture, Early Stone Age, portent des noms divers suivant les lieux et les préhistoriens qui les ont signalées pour la première fois. En fait, toutes s'incluent dans une lente évolution des techniques de taille qui a duré près de deux millions d'années.

Le Kafuen

Site éponyme : la vallée de la Kafu en Ouganda, découvert par E.J. Wayland en 1919. L'industrie est constituée de galets de rivière sur lesquels trois éclats ont été enlevés dans trois directions principales, rarement sur une, déterminant ainsi un tranchant grossier. Le Kafuen se subdivise actuellement en quatre niveaux : Kafuen archaïque, Kafuen ancien, Kafuen récent et Kafuen évolué ; ces quatre stades sont connus à Nsongesi (sud Ouganda) dans les terrasses de 82 et 61 mètres. Le Kafuen évolué est très proche ou même identique à l'Oldowayen. Certains préhistoriens estiment que les niveaux anciens du Kafuen ne sont pas des preuves d'un outillage humain et que les galets fendus qui s'y trouvent sont dus à des fractures naturelles.

L'Oldowayen

Site éponyme: Olduvai en Tanzanie dans la plaine de Serengeti, découvert par Katwinkel en 1911 puis rendu célèbre à partir de 1926 par les travaux et les découvertes de L.S.B. Leakey.

La gorge d'Olduvai entaille profondément les dépôts d'un ancien lac pléistocène moyen et supérieur. L'on y a identifié onze niveaux « Chelléo-Acheuléen » au-dessus d'un pré-Acheuléen qui constitue l'Oldowayen.

L'Oldowayen est une industrie façonnée à partir de galets de rivière, moins plats généralement que ceux du Kafuen. La taille est plus développée et le tranchant sinueux est obtenu par enlèvements alternes qui, dans le dernier stade de cette industrie, finissent par dégager une pointe annonçant déjà les civilisations à bifaces. L'Oldowayen est connu au Shaba, dans l'ouest du Centrafrique (gisements d'alluvions de la Haute-Sangha), il semble présent dans le nord-est de l'Angola, mais en revanche, malgré la découverte de galets aménagés isolés au Cameroun, au Gabon et en République populaire du Congo, il n'a pas été localisé avec certitude dans ces derniers pays en bordure du golfe de Guinée.

L'Acheuléen

L'Acheuléen est une civilisation particulièrement bien représentée dans le bassin du Zaïre et certains gisements d'alluvions ou de terrasses sont d'une richesse exceptionnelle. Les divisions faites dans l'Acheuléen en quatre ou cinq stades, suivant les auteurs, correspondent plus particulièrement à des techniques de taille et de finissage des outils; elles sont plus typologiques que stratigraphiques. Les gisements acheuléens sont en grande partie constitués par les alluvions des cours d'eau anciens, déposées sous formes de terrasses, en graviers et en sables de thalweg et dans les lits fossiles de petites rivières dont les cours se sont déplacés. Les industries ne sont pas en place, elles ont été transportées, concentrées par le ruissellement et usées au cours de ce charriage. De ce fait, l'étude de l'Acheuléen dans ces gisements est surtout fondée sur la typologie et non sur la stratigraphie, comme à Olduvai où les dépôts lacustres renfermant les industries ont une puissance de l'ordre d'une centaine de mètres.

L'industrie acheuléenne se caractérise par un outillage assez varié et beaucoup plus élaboré que dans les civilisations pré-acheuléennes. Le galet aménagé y subsiste encore, mais il devient plus rare au fur et à mesure que l'industrie évolue, sans jamais disparaître cependant. Des outils nouveaux y prennent une grande importance: le biface tout d'abord, objet qui, comme son nom l'indique, est taillé sur deux faces à partir d'un galet ou d'un éclat; sa forme est ovale ou amygdaloïde, sa pointe est plus ou moins dégagée, sa base est souvent arrondie, sa section est le plus souvent lenticulaire et ses dimensions sont très variables. Un autre outil important est le hachereau, caractérisé par un tranchant opposé à la base et taillé à partir d'un éclat. Il s'y ajoute des pics, peu nombreux à l'Acheuléen inférieur et moyen mais très abondants à l'Acheuléen final. Avec ces quatre outils figurent dans l'outillage de nombreux

éclats divers, de dimensions très variées qui ont été utilisés bruts de taille ou qui ont été retouchés de manière à former des racloirs, des grattoirs et d'autres outils moins élaborés tels que les pièces à coches par exemple.

La subdivision de l'Acheuléen, reposant sur la typologie et sur les techniques de débitage donne donc cinq stades.

Acheuléen I
(Abbevillien ou Chelléen ancien pour certains auteurs).

L'outillage comporte de très grands éclats, obtenus par percussion de blocs rocheux sur une enclume dormante. Ces éclats clactoniens sont utilisés bruts mais le plus souvent transformés en bifaces et en hachereaux, outils lourds et massifs, aux arêtes latérales très sinueuses. La taille des galets aménagés n'a pas disparu mais au contraire s'est développée puisque certains bifaces dits « à base réservée » constituent le perfectionnement et l'aboutissement de la taille des galets du Pré-Acheuléen.

Ce stade est représenté au Shaba par les gisements de la Kamoa et de Luena, découverts par F. Cabu. Il existe aussi en Angola septentrional où il a été reconnu dans le bassin de la Luembe. Certains gisements de l'ouest du Centrafrique appartiennent également à ce stade. Très souvent les outils de l'Acheuléen I, recueillis dans les alluvions de terrasses ou de lits fossiles de rivières, sont très roulés par suite du transport fluviatile qu'ils ont subi. C'est particulièrement le cas pour les gisements de la Lopo et de la Libangué en Centrafrique.

Acheuléen II
(Abbevillien récent ou Acheuléen inférieur).

C'est une industrie très proche de la précédente qui se rencontre également dans les graviers des rivières de l'Angola et du Shaba, mais dont les outils sont moins roulés et surtout plus finis du point de vue de la taille secondaire que ceux de l'Acheuléen I. Les arêtes des bifaces et des hachereaux deviennent plus rectilignes, semble-t-il, par suite d'une retaille au percuteur tendre en bois ou en os.

Acheuléen III
(Acheuléen moyen).

Ce stade se rencontre en surface sur les graviers de la Luena et de la Kamoa où il se trouve inclus dans les limons fluviatiles. Il voit s'opérer une véritable révolution dans les techniques de débitage : celle de la préparation des nucléus en vue de l'obtention de grands éclats. Cette technique, bien connue en Afrique australe est dite « Victoria West I ». C'est la technique proto-Levallois. La préparation du nucléus aboutit à un plan de frappe à facettes. L'éclat est détaché latéralement et ensuite retouché soigneusement pour obtenir un biface, un hachereau ou un racloir. La taille est faite au percuteur manuel tendre. Les outils sont très réguliers et symétriques, les arêtes latérales deviennent pratiquement rectilignes. Les hachereaux sont façonnés par une retouche alterne des bords latéraux, ce qui leur donne une section losangique.

Acheuléen IV
(Acheuléen supérieur).

A ce stade les techniques de débitage restent foncièrement de même type mais se perfectionnent (technique Victoria West II). Il s'agit d'un nucléus beaucoup plus circulaire, à plan de frappe facetté, d'où sont détachés de grands éclats à bulbe situé sur une base étroite et non plus très large comme pour la technique Victoria West I. Ces éclats servent à la fabrication des outils, bifaces, racloirs et hachereaux qui tous sont très finement retouchés. La section des hachereaux est trapézoïdale ou lenticulaire. Cet Acheuléen supérieur se rencontre à la Kamoa dans des limons d'âge kamasien II et au Kasaï dans les terrasses des 15 mètres.

Acheuléen V
(Acheuléen évolué et final).

L'Acheuléen final voit s'amorcer une diversification culturelle en expressions régionales mieux adaptées semble-t-il à l'environnement climatique et végétal. Il correspond à l'installation des hommes sur des moyennes et basses terrasses asséchées. Aux techniques déjà connues commence à s'ajouter la technique de débitage Levallois. Le reste de l'outillage ne varie guère de celui des stades précédents, sauf pour la perfection, le finissage et l'apparition de bifaces et de hachereaux de très grandes dimensions, certains dépassant 30 centimètres de long. Un outil s'y développe d'une manière considérable: le pic, robuste et massif, à section triangulaire ou trapézoïdale; adapté peut-être à un travail du bois avec de grandes pièces bifaciales allongées, il annonce déjà le complexe Sangoen. On y rencontre également des boules de pierre soigneusement façonnées et comparables aux «bolas». Le gisement de la rivière Mangala, dans l'ouest du Centrafrique, en a fourni une série particulièrement importante. Cet Acheuléen final se rencontre au Shaba, à la Kamoa et aux environs de Kalina au Zaïre. Il est également représenté en Angola, peut-être aux environs de Brazzaville, et en Centrafrique par les riches gisements de la rivière Ngoéré en Haute-Sangha.

Les hommes porteurs de cette civilisation sont malheureusement inconnus dans tout le bassin du Zaïre par suite de l'acidité des terrains ne permettant pas la conservation des restes organiques.

Le Sangoen

Le site éponyme qui a donné le nom de cette civilisation est Sango Bay, sur la rive ouest du lac Victoria en Tanzanie, site qui fut dévouvert par E.J. Wayland en 1920.

Le Sangoen est une industrie dérivée directement du substrat acheuléen local et sans introduction d'éléments venant de l'extérieur. Il occupe la fin du pluvial Kanjérien et se poursuit pendant une phase de transition entre ce pluvial et le grand aride qui lui succède. C'est une industrie relativement mal connue qui présente plusieurs faciès locaux. Ceux-ci semblent avoir poursuivi une évolution interne et s'être adaptés à un milieu forestier ou du

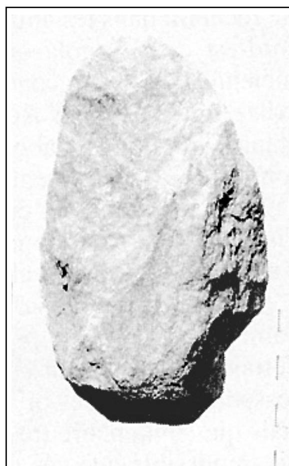
1

1. Monument mégalithique de la région de Bouar en Centrafrique. Cliché R. de Bayle des Hermens

Acheuléen supérieur. Centrafrique. rivière Ngoéré. Haute-Sangha. 2. Hachereau : 3. biface (photos Muséum d'Histoire naturelle)



2



3

moins à un environnement relativement boisé du fait que l'on se trouve dans le début d'une période aride. Cinq stades ont été individualisés dans cette civilisation : proto-Sangoen, Sangoen inférieur, Sangoen moyen, Sangoen supérieur et Sangoen final.

L'outillage lithique Sangoen, le seul qui soit parvenu jusqu'à nous, subit de profondes modifications par rapport à l'Acheuléen final qui le précède. Au début de son évolution, les bifaces continuent la tradition acheuléenne ; progressivement ils deviennent plus massifs, plus larges et plus courts en même temps qu'apparaissent des bifaces proches des pics, avec deux extrémités pointues. Les hachereaux en revanche disparaissent très rapidement et les rares qui subsistent sont de petites dimensions, leurs bords latéraux, taillés par larges éclats, sont très sinueux. Les galets aménagés sont encore présents, sans être très abondants. Les pics que l'on a vu apparaître à la fin de l'Acheuléen prennent une place importante dans l'outillage. De grandes dimensions, à section triangulaire, losangique ou trapézoïdale, et associés à de nombreux racloirs, ils paraissent adaptés au travail du bois. Le phénomène le plus spectaculaire est l'apparition de pièces bifaciales, longues et étroites, taillées par percussion et souvent d'une grande finesse. Ces pièces représentent parfois près du quart des outils du Sangoen. Elles ont été classées en divers types d'outils : pics, rabots, ciseaux, gouges et poignards qui s'associent souvent pour donner des outils multiples : pics-ciseaux, pics-rabots, pics-gouges, pics-poignards. Certaines de ces pièces atteignent parfois des dimensions exceptionnelles et dépassent 25 centimètres de long. Au cours de l'évolution du Sangoen, cet outillage qui ne varie pratiquement pas quant aux types d'outils, diminue en dimensions tandis que la taille atteint une grande perfection.

Le Sangoen est très abondant dans le bassin du Zaïre. Il est connu au Zaïre dans la plaine de Kinshasa ; dans le Haut-Shaba où il diffère de celui des zones occidentales par l'absence de poignards et de pointes foliacées ; en revanche, figurent dans l'industrie de nombreux bolas, polyèdres à facettes ou boules soigneusement achevées par piquetage, et de très nombreux éclats utilisés. Il a été recueilli dans les alluvions de la rivière Luembe, à Candala et Lunda dans le nord-est de l'Angola où il se trouve souvent mélangé à des industries plus anciennes ou plus récentes du fait de sa position dans des graviers remaniés. Il existe également en République populaire du Congo, sur la rive droite du Stanley Pool et au Gabon où il a été identifié récemment. En Centrafrique il est connu par des gisements d'une richesse exceptionnelle dans le centre-est du pays où les alluvions des chantiers diamantifères du Nzako à Ambilo, Téré, Tiaga et Kono ont fourni des milliers d'outils dans un état de conservation remarquable et qui se classent dans un Sangoen moyen ou supérieur.

Jusqu'à maintenant, le Sangoen n'est pas vraiment différencié au Cameroun ; et ici se pose le cas de son extension vers l'ouest de l'Afrique. Certains auteurs l'ont signalé au Sénégal ; il s'agit en réalité d'industries qui possèdent des pièces bifaciales identiques ou très proches de celles du Sangoen mais qui sont encore très mal situées dans la chronologie préhistorique. Il n'est pas impossible que des groupes humains se soient déplacés vers l'ouest et dans

la zone de grande forêt. Actuellement rien ne nous permet d'individualiser leurs influences.

Comme l'avait fait l'Acheuléen, le Sangoen évolue sur place, sans grands contacts avec un monde étranger à son environnement forestier. C'est ainsi que lui succède, dans des conditions encore mal précisées, une industrie appelée Lupembien que nous allons présenter maintenant.

Le Lupembien

Le Lupembien[5] est, selon la classification recommandée au Congrès Panafricain de 1955, une industrie du Middle Stone Age. Il convient cependant d'être prudent avec ce terme de Middle Stone Age car on y a placé tout un ensemble d'outillages très disparates dont la position exacte n'est pas encore bien définie.

Le Lupembien se développe au moment où les conditions de pluviosité reviennent à la normale au début du quatrième pluvial dit « Gamblien »; il atteint son apogée au cours de la deuxième partie de cette période très humide et, si l'on tient compte des datations en âge absolu, sa durée est voisine de 25 000 ans. Comme l'avait fait l'Acheuléen terminal en évoluant sur place, le Sangoen, lui aussi, se modifie, s'affine, acquiert de nouvelles techniques de taille qui vont trouver leur apogée dans le Lupembien sans qu'il y ait eu de contacts avec des éléments étrangers à la grande forêt qui continue de jouer un rôle protecteur. Au début du Lupembien subsistent encore dans l'industrie quelques bifaces qui disparaissent assez rapidement; les hachereaux sont totalement absents. Au point de vue débitage, la technique Levallois est prédominante pour l'obtention des lames et éclats; la retouche est faite par percussion. A un stade suivant, la technique Levallois continue à être employée pour l'obtention des éclats, mais une technique beaucoup plus avancée, le débitage au poussoir, est utilisée pour l'obtention de lames de très belle venue qui vont permettre la fabrication de pièces longues, étroites et remarquablement retouchées.

Les derniers travaux concernant le Lupembien ont permis d'y distinguer cinq stades.

Lupembien I

Il est localisé dans tout le bassin occidental du Zaïre où il est une évolution locale du Sangoen. Les éléments acheuléens ont totalement disparu; taille et retouche sont faites par percussion. Les outils du Sangoen subsistent mais évoluent et diminuent en dimensions absolues. Les pics, pics-rabots, pics-planes ne dépassent pas 15 centimètres. Apparaissent des gouges, des ciseaux, des pièces coupantes et des scies taillées à partir de lames. Avec ces pièces de belle facture, la base de l'outillage continue d'être constituée d'éclats grossiers. A la fin du Lupembien I commencent à apparaître des pointes, des poignards et de véritables pointes de flèches.

5. *Lupembien*. Site éponyme: station préhistorique de Lupemba au Kasai, terme créé par l'Abbé H. BREUIL.

Lupembien II

Ce stade a été défini à la Pointe Kalina par J. Colette, mais il est également connu au Stanley Pool. Les ciseaux foliacés du Lupembien I évoluent et passent à la hachette. Des ciseaux à bord droit et un nouveau type de tranchet à tranchant oblique remplacent les formes connues au Sangoen. Les armes comprennent des poignards de 15 à 35 centimètres de long et des pointes foliacées finement taillées et très minces.

Lupembien III

Il est connu sur des gisements de surface au Stanley Pool et dans certains gisements de l'Angola. A ce stade la technique de taille de la pierre atteint son apogée grâce à la retouche-pression. Les éclats obtenus par un débitage Levallois évolué sont à volonté triangulaires, rectangulaires ou ovales. Un outillage pédonculé apparaît, se développe et devient très fréquent. Les outils du Lupembien ancien se retrouvent ici, mais avec des dimensions plus réduites : pics, ciseaux, petits bifaces, quelques racloirs, limaces, tranchets à tranchant droit ou oblique et lames à bord abattu. Les poignards atteignent parfois des dimensions considérables, jusqu'à 46 centimètres. Les pointes sont denticulées et forment ainsi des armes très meurtrières ; les hachettes deviennent plus communes sans être pourtant abondantes. Le fait important est l'apparition de pointes de flèches de divers types, foliacées, losangiques, pédonculées ou non, aux bords parfois denticulés et d'une grande perfection.

En Angola, un stade tardif du Lupembien est daté par la méthode du C 14 : 14 503 ± 560 ans soit 12 550 avant notre ère. Par rapport à l'Europe, il se situe dans le Paléolithique supérieur.

Lupembien IV

Le Lupembien IV est très mal connu. Il serait surtout caractérisé par son débitage épilevallois.

Lupembo-Tshitolien

Ce dernier stade semble se situer, du point de vue stratigraphique, à la phase aride par laquelle se termine, en Afrique centrale et orientale, le Pléistocène, juste avant le premier humide makalien. Les gisements connus sont localisés sur des alluvions graveleuses ou à la base de la couche humide qui les recouvre, très souvent sur les îles des fleuves.

Par rapport aux autres stades du Lupembien, le débitage ne se modifie pas, il est toujours épilevalloisien. La retouche, en revanche, associe à la percussion et à la pression une nouvelle technique : la retouche abrupte qui caractérise le Mésolithique. L'outillage comprend toujours des ciseaux, gouges et bifaces, mais racloirs et lames à dos ont disparu. Aux tranchets s'ajoute un « micro-tranchet » à retouche abrupte des bords, qui peut être considéré dans certains cas comme une armature à tranchant transversal. Les pointes de flèches sont plus variées : foliacées, losangiques, à ailerons, mais plus rarement denticulées et pédonculées.

En Angola une industrie classée dans le Lupembo-Tshitolien est datée 11 189 ± 490 ans.

Le Lupembien n'est pas encore connu en Centrafrique et au Cameroun. Il a par contre été signalé en République populaire du Congo et au Gabon, mais du fait de la situation des gisements dans des régions difficiles d'accès, il y est encore assez mal précisé.

Civilisations préhistoriques à caractère non forestier

Tandis que le Lupembien occupe la zone forestière de l'ouest du bassin du Zaïre, le Shaba et l'est de l'Angola voient se développer des civilisations à caractères non forestiers : le Proto-Stillbayen, le Stillbayen et le Magosien. Ces civilisations atteindront une grande expansion en Afrique de l'Est et du Sud.

Le Proto-Stillbayen

Le site éponyme en est Still Bay, gisement du littoral de la province du Cap. Le Proto-Stillbayen est une industrie caractérisée par des pointes unifaciales, des grattoirs, des coches, des pierres de jet, de rares bifaces de petites dimensions, des pointes semi-foliacées à section épaisse, grossièrement retouchées en de rares burins. Ces outils sont obtenus par une retouche relativement abrupte.

Le Stillbayen

Au Stillbayen, le fond de l'outillage ne varie pas sensiblement par rapport au stade précédent, mais l'on y remarque une grande maîtrise dans les techniques de débitage épilevalloisien. Une acquisition importante est la retouche-pression, utilisée surtout dans le façonnage des armes et des pointes moustéroïdes unifaciales ou bifaciales qui souvent conservent un talon facetté. Dans un dernier stade, connu au Kenya seulement, des lamelles à dos, des burins et des segments de cercle figurent dans l'outillage.

Le Proto-Stillbayen est très abondant au Shaba ; le Stillbayen y est moins courant. Les restes humains les plus anciens découverts au Zaïre appartiennent au Stillbayen. Il s'agit de deux molaires découvertes avec des quartz taillés et une pointe bifaciale, par le R.P. Anciaux de Favaux dans les brèches ossifères de Kakontwe.

Le Magosien

Le site éponyme de cette industrie est Magosi en Ouganda, site découvert par Wayland en 1926. C'est une culture dans laquelle se retrouvent les principales pièces du Stillbayen. Des outils microlithiques : lamelles à bords abattus, segments de cercle, triangles, grattoirs unguiformes, petits burins et grains d'enfilage en test d'œuf d'autruche complètent l'industrie. Le Magosien semble exister au Katanga, mais aucun site bien défini n'a encore été reconnu avec certitude.

Une industrie mésolithique : le Tshitolien

A la fin du Pléistocène, deux périodes relativement sèches provoquent un recul du couvert forestier, notamment en altitude. C'est sur ces sols, dégagés de la végétation, au voisinage des sources, souvent au sommet de collines tabulaires ou sur les cols, que s'installent les hommes du Tshitolien[6]. Les gisements de ce type sont connus sur le plateau Bateke, au Stanley Pool, dans la plaine de Kinshasa et dans le nord-est de l'Angola. L'outillage varie suivant les gisements ; il comporte encore une proportion assez forte d'outils forestiers mais de dimensions très réduites. On y rencontre des outils nouveaux ou peu connus dans les industries précédentes : rabots, lames à pointe retouchée, couteaux à dos ; et surtout des éléments microlithiques et géométriques : trapèzes, triangles, quartiers d'orange et micro-tranchets. Les pointes de flèches présentent une grande variété de types et de formes : foliacées, losangiques, ovales, triangulaires, à ailerons, pédonculées, denticulées et à tranchant transversal. Elles sont taillées en presque totalité par retouche-pression, ce qui leur donne une grande finesse.

Le Tshitolien, par son armement qui est réduit à la pointe de flèche, peut être considéré comme un pré-Néolithique ne comportant ni céramique ni haches polies. Il apparaît comme une expression tardive des cultures forestières africaines, avant le développement du Néolithique du Zaïre occidental qui, lui, semble avoir un caractère intrusif.

Le Néolithique

Dans tout le bassin du Zaïre, au sens large du terme, les civilisations préhistoriques dont nous venons de parler dans les paragraphes précédents forment, du pré-Acheuléen au Tshitolien, les étapes successives d'un immense complexe culturel, développé dans un milieu forestier, où il a, comme nous l'avons déjà dit, évolué sur place sans apports sensibles venant du monde extérieur à cette grande forêt.

Les faciès néolithiques — car il faut immédiatement préciser qu'il y a plusieurs faciès, parfois fort différents les uns des autres — se développent au cours du dernier et bref humide : le Nakurien. A ce moment-là, le climat est sensiblement le même que celui que nous connaissons aujourd'hui. Le couvert forestier est plus dense, car il n'a pas encore subi l'action de dégradation de l'homme, et les espèces végétales sont celles qui existent actuellement.

C'est donc dans une forêt tropicale très dense que, venant du nord, après avoir franchi le fleuve aux environs des rapides d'Isanghila, les hommes d'une civilisation néolithique dite « du Congo occidental » envahissent progressivement la région. Ces hommes sont porteurs de nouvelles techniques qui vont fusionner plus ou moins avec celles qui survivent sur place. Ce Néolithique se distingue par l'emploi presque exclusif de roches très difficiles à tailler : schistes, quartz, jadéite. Cela donne des éclats de mauvaise facture, conditionnant ainsi un outillage très médiocre. Cet outillage est variable selon les sites. Il

6. *Tshitolien*. Terme créé sur la base d'un outillage lithique récolté à Tshitole au Kasaï.

comporte des pics grossièrement façonnés, des ciseaux, des galets aménagés de très petites dimensions, des pierres perforées de formes, de poids et de matériaux très divers, et surtout un grand nombre de haches. Ces dernières sont d'abord taillées et partiellement polies puis piquetées et polies finement. Au Zaïre de nombreux polissoirs sont connus ; ils ont certainement servi au polissage des haches. Les pointes de flèches ne sont pas absentes, mais en général elles sont d'une facture assez médiocre et souvent taillées dans des éclats de quartz. Dans certains sites, plus spécialement à Ishango, l'industrie comporte un outillage en os et en particulier des harpons à un rang puis à deux rangs de barbelures. Avec cet outillage lithique et osseux, figure dans certains gisements une abondante céramique très bien décorée et ornée.

Les gisements néolithiques sont connus dans le Kwango occidental, en association avec du Tshitolien ; sur les deux rives du fleuve Zaïre entre le Pool et Congo dia Vanga, comme en plusieurs points de la République populaire du Congo. Un faciès avec un grand nombre de haches en hématite, affectées d'un polissage particulièrement soigné, se rencontre dans l'Uélé au nord du Zaïre. Le Néolithique, sous divers faciès comme nous l'avons déjà indiqué, est connu au Cameroun, au Gabon en en Centrafrique.

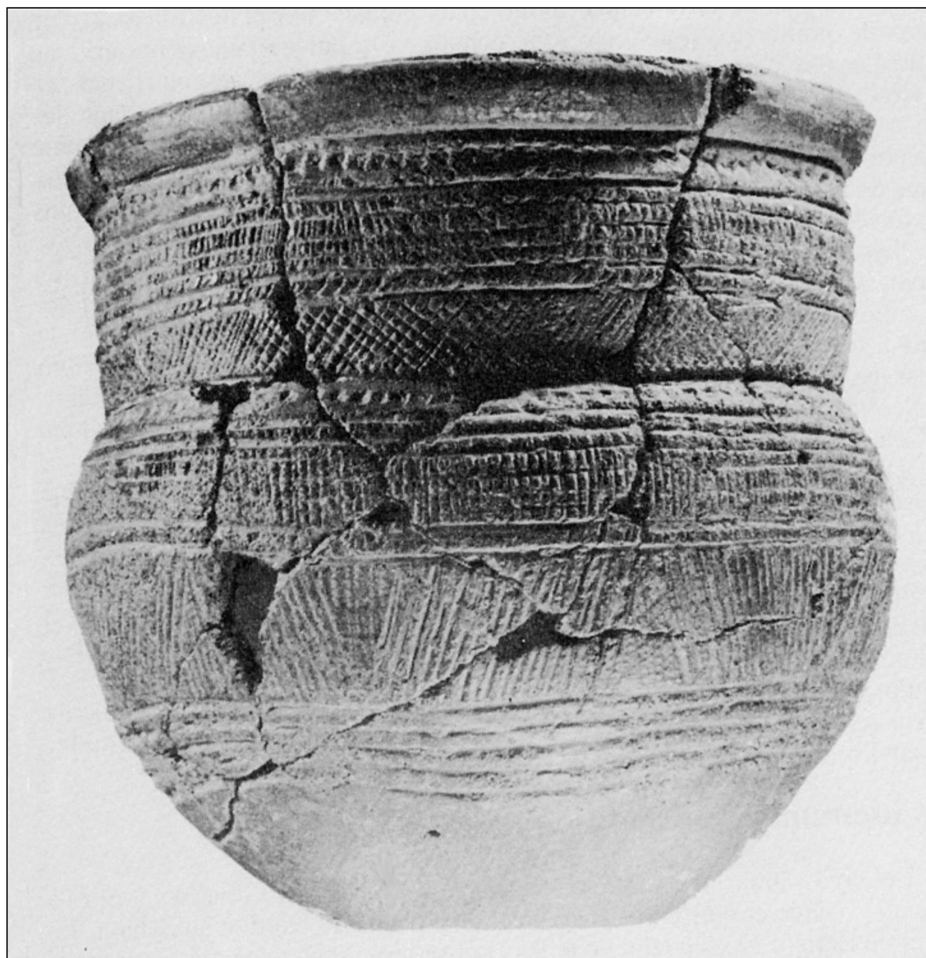
Dans ce dernier pays, le gisement de Batalimo en Lobaye a livré une industrie en jadéite où de nombreuses haches taillées sont associées à une très belle céramique. Une datation effectuée par la méthode de la thermoluminescence a donné 380 ± 220 ans de notre ère. Cette date peut à première vue paraître anormale, mais à l'examen et compte tenu de ce que l'on connaît actuellement, il semble bien que le Néolithique, dans la zone de grande forêt, ait duré beaucoup plus longtemps que dans les autres régions et se soit prolongé jusqu'à une période historique. L'introduction des métaux dans ce même secteur semble avoir été très tardive, et certains auteurs situent l'entrée du fer aux environs du IXe siècle de notre ère.

Les monuments mégalithiques

Les civilisations mégalithiques se sont développées sous diverses formes à travers l'Afrique et plus particulièrement en Afrique du Nord et au Sahara. Le bassin du Zaïre n'a pas connu de telles civilisations, sauf en ce qui concerne le nord-ouest du Centrafrique. En Angola, au Zaïre, au Gabon, en République populaire du Congo, on ne connaît aucun monument mégalithique, et au Cameroun seulement quelques pierres dressées.

En revanche, le Centrafrique, dans la région de Bouar, possède des mégalithes particulièrement spectaculaires. Ces monuments occupent une bande de 130 kilomètres de long et d'une trentaine de kilomètres de large sur la ligne de partage des eaux des bassins du Zaïre et du Tchad. Ils ne semblent pas être connus au Cameroun, ni en d'autres lieux du Centrafrique ; cette civilisation se trouve donc bien localisée géographiquement dans le nord-ouest du pays.

Ces monuments se présentent sous forme de tumulus de dimensions variables, surmontés d'un certain nombre de pierres dressées, de quelques unités à plusieurs dizaines, et dont la hauteur hors-sol dépasse parfois trois



Vase néolithique à fond plat
(Centrafrique, Batalimo, Lobaye).
Photo laboratoire de Préhistoire,
Muséum d'Histoire naturelle.

mètres. Les fouilles pratiquées dans plusieurs de ces monuments ont fait connaître leur structure interne, mais n'ont apporté que peu d'éléments archéologiques: quartz taillé, céramique et objets en métal dans les couches supérieures. Par contre les charbons de bois recueillis ont permis d'effectuer des datations par la méthode du C 14[7]. Les résultats obtenus donnent des dates extrêmement importantes: les premières, concernant les couches profondes des monuments: 7440 ± 170 ans BP, soit 5490 avant notre ère et 6700 ± 140 ans BP, soit 4750 avant notre ère; les secondes: 1920 ± 100 BP, soit 30 ans de notre ère et 2400 ± 110 ans BP, soit 450 de notre ère. Ces deux séries de datations nous donnent pour les plus anciennes l'âge d'édification des mégalithes et pour les plus récentes l'âge d'une réutilisation d'ailleurs confirmée par les quelques objets métalliques recueills dans les couches supérieures. Dans l'état actuel des recherches, les mégalithes de Bouar ne peuvent être attribués avec certitude au Néolithique, mais l'on peut dire que la civilisation qui les a édifiés lui est au moins contemporaine.

L'art rupestre

Placé entre les deux grandes régions d'art rupestre du Sahara et de l'Afrique du Sud, le bassin du Zaïre possède également un art rupestre mais qui n'est pas aussi riche que l'on pouvait s'y attendre du fait de sa situation.

Au Tchad, dans l'Ennedi et le Borkou, s'est développé un art rupestre qui fait partie des grands ensembles sahariens. Au Cameroun, on connaît un site de gravures sur dalles horizontales, polies et usées par l'érosion, dans le nord du pays à Bidzar. Les figurations sont essentiellement géométriques: cercles et boucles, elles se présentent soit isolées, soit en groupe.

En Angola, des gravures existent dans la région de Calola. Elles se présentent sur dalles horizontales, et les motifs sont géométriques comme au Cameroun. Des peintures paraissant plus récentes sont signalées dans ce même secteur. Au Zaïre, plusieurs sites d'époques diverses sont connus. Le Shaba semble être la province la plus riche en art rupestre et faire partie du même groupe que la Zambie et l'Angola de l'Est. Ce groupe est caractérisé par un art schématique et non naturaliste comme celui de l'Afrique du Sud. En 1952, l'Abbé Henri Breuil publiait les figures incisées et ponctuées de la grotte de Kiantapo[8] et G. Mortelmans un essai de synthèse des dessins rupestres du Shaba[9] en mettant l'accent sur les difficultés de datation des différents styles par manque de documents archéologiques. Des dalles gravées ont été découvertes dans le Bas-Zaïre, et un art rupestre a subsisté dans ce secteur jusqu'à une époque très récente. Des groupes de gravures du mont Gundu dans l'Uélé paraissent avoir des relations avec les rites de l'eau et du feu.

En Centrafrique, l'art rupestre actuellement connu se situe dans le nord et l'est du pays. Dans le nord, les abris de Toulou, de la Koumbala et du Djebel Mela présentent des peintures traitées à l'ocre rouge, noir et blanc: personnages et signes divers, mais absence de figurations animales. Dans

7. R. DE. BAYLE DES HERMENS et P. VIDAI. 1971. pp. 81-82.
8. H. BREUIL. 1952. pp. 1-32. 14 planches.
9. G. MORTELMANS. 1952. pp. 35-55. 9 planches.

l'est, les gisements de Lengo et du Mpatou près de Bakouma présentent sur des dalles horizontales de latérite un art gravé qui paraît relativement récent et qui a été exécuté par des hommes connaissant déjà le fer, compte tenu des nombreux couteaux de jet et pointes de lance qui y figurent.

L'art rupestre du bassin du Zaïre n'a aucune similitude avec celui du Sahara. C'est vers l'Afrique du Sud et de l'Est qu'il faut en chercher l'axe de pénétration. Cet art est très proche de ce qui est connu en pays bantu ; il est donc récent, voire historique. Il est cependant important pour étudier les migrations et mouvements de populations à une période très mal connue de la protohistoire ou même de l'histoire de l'Afrique tropicale.

Conclusion

De ce que nous venons d'exposer sur la préhistoire du bassin du Zaïre, il ressort que jusqu'à l'Acheuléen supérieur les industries préhistoriques ne se distinguent que très peu de ce qui est connu dans les autres régions de l'Afrique sub-équatoriale. C'est à partir du complexe Sangoen que commence la vaste diversification régionale des cultures à faciès forestier, avec un fait remarquable : l'isolement presque total dans lequel ont vécu les hommes de cette région jusqu'à l'arrivée des néolithiques venus du nord et fuyant peut-être déjà les zones sahariennes en voie d'assèchement.

La grande forêt équatoriale a joué le rôle d'une barrière naturelle limitant les contacts avec le nord et le sud de l'équateur. Les civilisations néolithiques ont duré beaucoup plus longtemps qu'ailleurs dans une zone où elles se sont trouvées isolées et protégées jusqu'à une époque qui, pour d'autres régions, était depuis longtemps entrée dans l'histoire, avec l'introduction des métaux et du fer.

Préhistoire de l'Afrique centrale

Partie II

F. van Noten
avec la collaboration de :
P. de Maret, J. Moeyersons, K. Myuya, E. Roche

L'Afrique centrale dont il sera question dans ce chapitre couvre le Zaïre et quelques pays limitrophes : la République du Congo, le Gabon, le Rio Muni, le Centrafrique, le Rwanda, le Burundi et l'Angola.

Dès la fin du XIXe siècle, cette partie du continent a attiré l'attention des archéologues, mais les recherches y sont restées très dispersées.

Les premiers chercheurs qui se sont intéressés à l'Afrique centrale ont d'abord voulu y reconnaître des périodes semblables à celles décrites en Europe. C'est X. Stainier qui tenta une première étude d'ensemble en 1899, mais c'est à J. Colette que revient le mérite d'avoir entrepris des fouilles dès 1925 (Bequaert, 1938). Toutefois on peut dire que la recherche scientifique n'a réellement pris de l'extension qu'après la Deuxième Guerre mondiale. Depuis lors, des études systématiques ont été effectuées par J.D. Clark en Zambie et en Angola, R. de Bayle des Hermens en Centrafrique, J. Nenquin au Rwanda et au Burundi, G. Mortelmans, J. de Heinzelin et H. van Moorsel au Zaïre, et par la Société préhistorique et protohistorique gabonaise au Gabon.

Au Zaïre, les travaux se sont surtout développés depuis la création de l'Institut des musées nationaux en 1970.

Toutefois nos connaissances demeurent très inégales. Si Colette avait fait œuvre de pionnier en réalisant la première étude chrono-stratigraphique, son exemple fut trop rarement suivi et dans beaucoup de parties de l'aire envisagée nos connaissances reposent uniquement sur des récoltes de surface. Mais il faut se rendre compte que l'archéologie se heurte en Afrique centrale à bien des difficultés. Certaines régions se prêtent mal aux fouilles

FORET DENSE HUMIDE SEMPERVIRENTE

MOSAIQUE FORETS - SAVANES : FORETS DENSES SEMI - DECIDUES, FORETS SECONDAIRES ET SAVANES GUINEENNES

MOSAIQUE DE FORETS CLAIRES ET DE SAVANES SOUDANO - ZAMBEZIENNES BOISEES OU HERBEUSES

FORETS DE MONTAGNE ET FORMATIONS HERBEUSES DE SUBSTITUTION

FORETS DENSES SECHES

MUHULU : LAMBEAUX DE FORETS DENSES SECHES DANS LA FORET CLAIRE DU ZAIRE

SAVANES STEPPIQUES ET STEPPES

SAVANES DES REGIONS MONTAGNEUSES, ORIENTALES

STEPPES SUBDESERTIQUES

DESERT

MANGROVES

MARECAGES

Fig. 1. Carte de l'Afrique centrale avec indication des zones végétales.

en raison d'épaisses cuirasses latéritiques comme on les rencontre au Nord, tandis que, en forêt même, les prospections sont difficiles.

D'autres facteurs compliquent encore la tâche; en général, les conditions climatiques et l'acidité des terrains n'ont pas permis la conservation des restes osseux, ce qui explique leur absence dans la plupart des sites étudiés. Il existe cependant des exceptions notamment à Ishango et à Matupi où le milieu calcaire a favorisé une bonne conservation du matériel.

La nomenclature a sans cesse été révisée et les subdivisions ont été très souvent remises en question. La succession des âges de la pierre ancien, moyen et récent, entrecoupés de périodes intermédiaires ne semble plus admissible, ni chronologiquement, ni même typologiquement. Après une période de tentatives de classements rigoureux, on en revient donc à considérer comme très relatives et provisoires ces grandes catégories.

L'étude de sites nouveaux fouillés et datés systématiquement confirme cette façon de voir. Citons comme exemple l'âge de la pierre récent: en 1959, J.D. Clark situait le début de cette époque vers 7500 BP. En 1971, nous obtenions pour la grotte de Munyama en Ouganda, une date de C. 15 000 BP (Van Noten, 1971) et six ans plus tard, l'industrie microlithique de Matupi est estimée à environ 40 000 BP (Van Noten, 1977). Il y a donc manifestement des contradictions entre la classification ancienne et les découvertes récentes.

Alors que partout dans le monde les archéologues commencent à s'intéresser surtout à la façon de vivre de l'homme préhistorique en étudiant son environnement et en essayant de comprendre les rapports qu'il entretenait avec son milieu, la préhistoire en Afrique centrale est restée très longtemps l'étude de la typologie et de la chronologie. Dans cette nomenclature, la place faite à l'homme est minime.

Plutôt que de dresser le catalogue exhaustif de sites qui ne recouvrent le plus souvent que quelques trouvailles de surface, nous nous attacherons ici aux trop rares fouilles systématiques qui ont fourni des éléments de datation: Ishango, Gombe, Bitorri, Kamoa, Matupi et Kalambo, quitte à étoffer ces données dispersées par des informations complémentaires apportées par l'étude d'autres localités.

Nous sommes plus que jamais convaincus qu'il est impossible d'établir de grandes aires culturelles bien définies. Nous devons nous borner à constater la présence de l'homme à un moment déterminé, sans pouvoir encore répondre à la question: s'est-il développé sur place ou venait-il d'ailleurs? Il est certain qu'il s'est adapté dès la première heure à des milieux bien définis ayant leur climat, leur flore et leur faune propres. Ces milieux, le chasseur-récolteur primitif devait les explorer afin de survivre et déjà le choix du matériau présent dictait ses gestes lors de la fabrication d'outils. Il est clair que l'homme a dû répondre de façons différentes aux conditions créées par la diversité des environnements de l'Afrique centrale. Il en résulte l'existence d'aires distinctes qui parfois montrent des traits communs mais en même temps des adaptations régionales, voire locales, qui ne s'expliquent pas par un simple déterminisme de conditions écologiques changeantes; il serait cependant prématuré de parler d'aires culturelles.

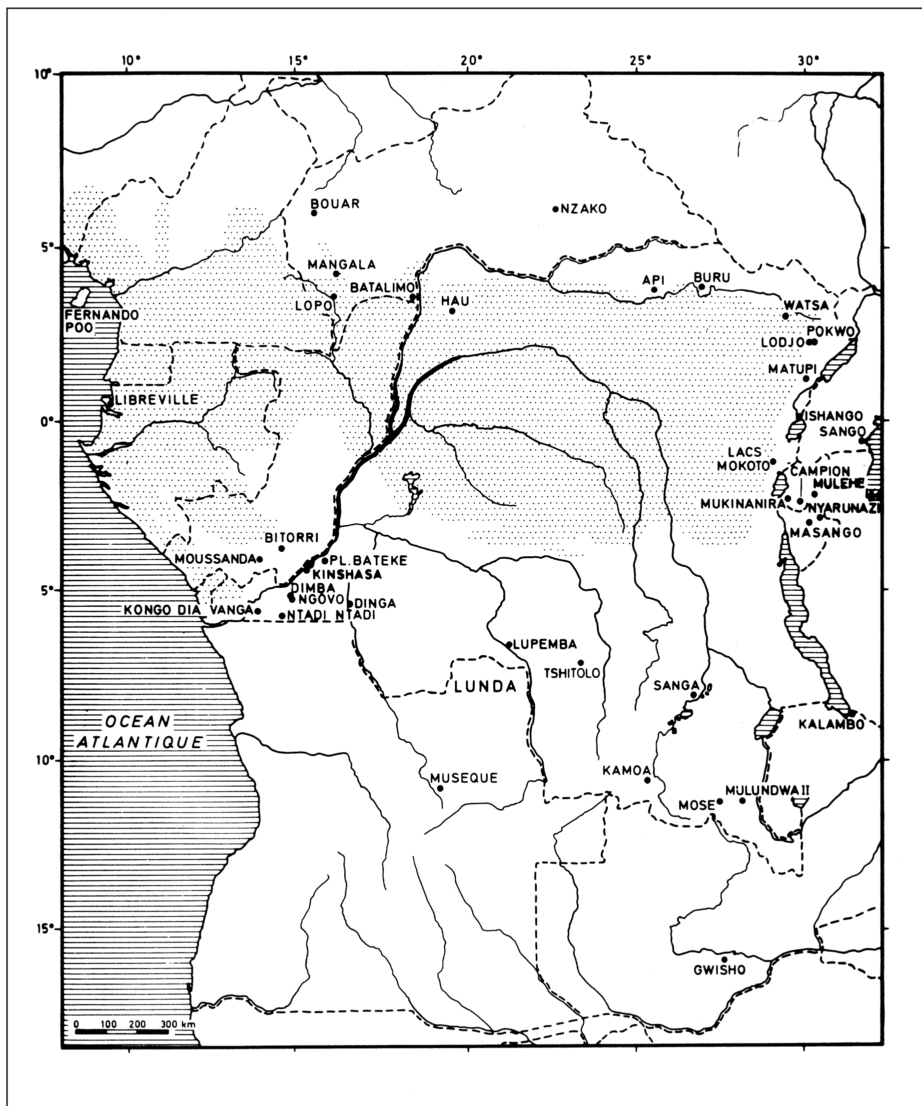


Fig. 2. Carte de l'Afrique centrale avec les noms des lieux cités dans le texte.

Cadre géographique

Les grands traits de la morphologie de l'immense région appelée « Afrique centrale » sont le résultat d'une série de mouvements tectoniques qui avaient déjà commencé au début du Tertiaire et qui, probablement, ne sont pas encore achevés.

La cuvette centrale, dont l'altitude n'excède pas 500 m, est entourée d'une ceinture de plateaux, de reliefs de côtes ou de montagnes, formés sur les couches géologiques recouvrant le socle précambrien cristallin. Celui-ci affleure à la périphérie ; il est très accidenté, notamment au Kivu où il a été soulevé, parfois au dessus de 3000 m, et fortement recoupé par l'érosion. Des reliefs très élevés surmontent le socle localement : les plateaux basaltiques (c. 3000 m) de la rive sud-est du lac Kivu et de l'Adamaoua (c. 2500 m), les appareils volcaniques dans la région des Virunga (c. 4500 m), le horst du Ruwenzori (5119 m) et le plateau de l'Huambo (c. 2600 m). Les mouvements tectoniques qui ont affecté les hautes régions ont provoqué la formation de grabens : le fossé situé à l'est de l'Afrique centrale et le « trou » de la Bénoué.

Excepté pour la région côtière au sud de l'Angola et dans le bassin du Cubango-Zambèze, l'Afrique centrale jouit de précipitations abondantes. Dans la cuvette, les chutes de pluie sont régulières toute l'année : elles représentent plus de 1700 mm d'eau par an. Sur les côtes du Gabon, du Rio Muni et du Cameroun, elles peuvent atteindre 4000 mm. Ailleurs, dans les régions où existe une saison sèche (3 à 7 mois), les précipitations atteignent encore de 800 à 1200 mm.

En Afrique centrale, la forêt dense humide, qui se développe sous régime pluvial élevé entre 5° N et 4° S, couvre la cuvette du Zaïre, la majeure partie de la République populaire du Congo, le Gabon, le Rio Muni et le sud du Cameroun. A l'est, cette forêt passe, par des formations de transition, aux forêts denses de montagne qui occupent, entre 2° N et 8° S, les crêtes et les versants fort arrosés de l'est zaïrois, du Rwanda et du Burundi. Aux endroits où elle est exploitée, la forêt dense donne naissance à des recrus forestiers et à des forêts secondaires.

Des forêts denses semi-décimées, souvent fort dégradées, qui peuvent subir une saison sèche de deux à trois mois, bordent la forêt équatoriale. Au nord, elles constituent une frange peu étendue en latitude allant du Cameroun au lac Victoria en passant par le sud du Centrafrique et l'Entre-Bomu-Uélé. Au sud, elles forment avec des savanes d'origine anthropique une mosaïque végétale couvrant une partie de la République populaire du Congo, le Bas-Zaïre, les régions basses du Kwango, le Kasaï-Sankuru et le Lomami.

Disposées en arc de cercle autour de la zone des forêts denses guinéennes, les forêts claires et les savanes soudano-zambéziennes couvrent des régions où la saison sèche peut atteindre 7 mois : le centre du Cameroun, le Centrafrique, le Soudan méridional, l'est du Rwanda et du Burundi, le Shaba au Zaïre, la Zambie et l'Angola.

De vastes dépressions marécageuses se rencontrent le long des fleuves notamment sur le cours du Nil Blanc au sud du Soudan, dans la cuvette et dans la dépression de l'Upemba au Zaïre, dans le bassin du Zambèze en Angola et en Zambie.

Évolution de l'environnement

La reconstitution de l'environnement de l'homme préhistorique est devenue un élément important des recherches archéologiques. C'est en Afrique de l'Est que les premières études furent entreprises dans ce domaine. Divers chercheurs, comme E.J. Wayland (1929, 1934), P.E. Kent (1942) et E. Nilson (1940, 1949), avaient observé dans le Quaternaire des alternances de périodes humides (pluviaux) et de périodes sèches (interpluviaux).

Les pluviaux étaient considérés comme contemporains des glaciations de l'hémisphère Nord et furent appelés, du plus ancien au plus récent: Kaguérien, Kamasien et Gamblien. Deux phases humides du début de l'Holocène furent reconnues ensuite: le Makalien et le Nukurien. L.S.B. Leakey (1949), J.D. Clark (1962, 1963) et d'autres tentaient ensuite d'étendre à d'autres parties de l'Afrique ces noms, qui avaient acquis une signification stratigraphique concrète en Afrique de l'Est. En réaction, des auteurs comme T.P. O'Brien (1939), H.B.S. Cooke (1958), R.F. Flint (1959), F.E. Zeuner (1959) et W.W. Bishop (1965) ont émis des réserves sur la généralisation de la théorie: les recherches effectuées en Afrique centrale ont montré que des décalages importants existent entre les phases pluviales des deux régions.

J. de Ploey (1963) reconnut le premier en Afrique centrale l'existence, au Pléistocène supérieur, d'une période semi-aride, contemporaine, au moins en grande partie, de la glaciation würmienne en Europe. Cette phase sèche a été retrouvée au Shaba par différents auteurs (J. Alexandre, S. Alexandre, 1965; J. Moeyersons, 1975). Une oscillation plus humide vers 6000 BP a été trouvée par J. de Ploey (1963) au Bas-Zaïre, à Mose au Shaba (Alexandre, communication personnelle) et à Moussanda au Congo (Delibrias *et al.*, 1974, 47). Les études à la Kamoa ont montré que cette pulsation était précédée par une autre oscillation humide entre 12000 BP et 8000 BP, séparée de l'oscillation vers 6000 BP par une courte phase d'érosion, liée à une reprise de la sécheresse. L'oscillation humide entre 12000 BP et 8000 BP est contemporaine de l'extension des lacs en Afrique de l'Est, trouvée par K.W. Butzer *et al.* (1972). Les études de J. de Ploey (1963, 1965, 1968, 1969) au Bas-Zaïre et de J. Moeyersons (1975) à la Kamoa indiquent que les périodes plus sèches étaient caractérisées par une intensification des processus morphogénétiques. Ainsi, dans la région de Kinshasa, durant le Léopoldvillien, les collines furent fortement dénudées avec comme résultat une sédimentation importante dans la plaine. De même, à la Kamoa, cette période a vu une évolution très forte des versants sous forme d'un rétrécissement des bords des vallées. Tout cela confirme l'opinion de H. Rhodenburg (1970) sur l'alternance de phases morphodynamiques identifiées avec les périodes sèches, et de phases stables, humides.

L'évolution de l'environnement en Afrique centrale a donc été fortement marquée par les conditions climatiques des cinquante derniers millénaires. Les études relatives aux formations végétales actuelles et à leur équilibre avec le climat ainsi que les analyses palynologiques de divers sites ont permis la reconstitution du couvert végétal ancien et des conditions climatiques qui l'ont façonné.

C'est surtout dans les régions montagneuses de l'Est que l'on perçoit le mieux les changements de climat par suite du déplacement des étages de végétation. Les diagrammes polliniques des tourbières d'altitude reflètent une succession de flores froides, de flores chaudes et humides, de flores sèches. C'est le cas notamment au site de Kalambo Falls situé à 1200 m d'altitude en Zambie. J.D. Clark et E.M. van Zinderen-Bakker (1964) y ont décelé une longue phase xérique entre 55 000 BP et 10 000 BP avec deux oscillations humides vers 43 000 BP et 28 000 BP, ainsi que le début d'une phase humide plus importante vers 10 000 BP. Pendant les périodes arides, la température a sensiblement baissé dans les hautes régions entourant le graben, ce que J.A. Coetzee et F.M. van Zinderen-Bakker (1970) avaient déjà signalé au Mont Kenya où ils ont mis en évidence la « Mount Kenya glaciation » entre 26 000 BP et 14 000 BP.

J.D. Clark et E.M. van Zinderen-Bakker (1962) ont également étudié l'évolution du couvert végétal dans la région de Lunda. Une forêt claire sèche à *Brachystegia* a occupé la région entre 40 000 BP et 10 000 BP, puis a fait place à une forêt plus fermée pendant la phase humide de 10 000 BP à 5000 BP. D'après l'étude palynologique du site de la Kamoa faite par E. Roche (1975), en complément de l'étude géomorphologique de J. Moeyersons (1975), il semble qu'une période sèche ait existé depuis l'Acheuléen final jusqu'à 15 000 BP. On observe l'évolution progressive d'une savane steppique vers la forêt claire puis l'installation d'une forêt plus dense avec extension des galeries forestières consécutive à l'humidification du climat à partir de 12 000 BP.

Selon M. Streel (1963), les forêts claires xériques et les savanes à *Acacias* auraient connu une grande extension entre 50 000 BP et 20 000 BP. Cette extension qui se serait produite à partir des régions zambézorientales a eu pour effet de repousser la forêt dense vers la cuvette. Pour P. Duvigneaud (1958), le Shaba peut être considéré comme un carrefour où la végétation est le reflet de diverses influences : guinéo-congolaise, zambézienne et afro-orientale.

Se fondant sur la théorie de la mobilité de l'équateur thermique émise par Milankovitch, A. Schmitz (1971) estime qu'un déplacement de celui-ci de 8° vers le sud durant une phase chaude et humide qui se situerait entre 12 000 et 5000 BP, a eu pour effet un développement important de la forêt dense. Celle-ci se serait étendue à tout le Zaïre et même à une partie de l'Angola comme l'atteste la présence de lambeaux de forêt dense plus sèche dans les forêts claires actuelles. Les forêts étaient aussi plus étendues vers le nord et couvraient la majeure partie du Cameroun et du Centrafrique.

Pendant cette période humide, des forêts claires et des savanes ont subsisté dans les stations qui leur étaient favorables : sur les plateaux et les

sols pauvres. Il est vraisemblable que les plateaux du Zaïre méridional et de l'Angola n'ont jamais connu de végétation réellement fermée et que c'est à partir de là que la forêt claire a pu reprendre de l'extension lorsque le climat s'est asséché après 5000 BP. Mais A. Schmitz (1971) croit que c'est surtout une action anthropique qui, dans le dernier millénaire, a provoqué le recul de la forêt dense.

En conclusion, l'Afrique centrale a connu, de 50 000 BP à 10 000 BP, une longue phase xérique contemporaine de la glaciation würmienne, tandis que la phase humide débutant vers 12 000 BP correspondrait aux oscillations climatiques marquant le début de l'Holocène. Pendant cette longue période sèche, probablement interrompue par une pulsation humide vers 28 000 BP, les processus morphodynamiques étaient importants et la forêt claire a connu une large extension. Avec la période humide du début de l'Holocène, la forêt dense s'est étendue sur la majeure partie de l'Afrique centrale et son recul actuel est dû à une action humaine.

Peuplement de l'Afrique centrale

En l'absence d'ossements humains on admet généralement que la première manifestation de la présence de l'homme est constituée par des galets fracturés nommés « galets aménagés ». Ceux-ci sont comparables aux artefacts de l'Oldowayen du site éponyme d'Olduvai en Tanzanie. On découvre des objets semblables un peu partout en Afrique centrale : au Zaïre dans le bassin du Kasaï, et au Shaba, au Cameroun, au Gabon, au Congo, en Centrafrique et au nord-est de l'Angola où on les rencontre dans les alluvions. Mais il n'est pas toujours facile de savoir qui, de l'homme ou de la nature, a fracturé ces galets. Il nous semble inexact, comme on l'a souvent fait, de considérer tous les galets qui indubitablement portent les marques d'une taille intentionnelle comme des outils, alors qu'en majorité ils s'avèrent plutôt être des nucléus dont on a enlevé des éclats. C'est ceux-ci qui ont été utilisés soit tels quels comme outils à tout faire, soit aménagés et employés en guise de racloirs et de grattoirs.

Aucun habitat remontant à cette époque n'a jusqu'à présent été repéré. Il nous manque également les artefacts en bois et os qui ont dû représenter une part assez importante de l'outillage. On peut imaginer que les galets aménagés sont l'œuvre d'*Australopithèques* ou d'*Homo habilis* qui, selon des observations faites ailleurs en Afrique, menaient sans doute une vie de nécrophages. La vie sociale devait cependant s'organiser dès ce moment. Les débuts de cette période de l'histoire humaine remontent au-delà de 2 000 000 d'années, et elle s'est poursuivie jusqu'aux alentours de 500 000 ans.

Mais ce n'est qu'avec l'outillage acheuléen que nous avons la première preuve indiscutable d'une présence humaine en Afrique centrale. Son stade le plus vieux, l'Acheuléen inférieur, n'est connu que dans la région de Lunda (Clark, 1968). L'Acheuléen supérieur, rencontré généralement en milieux arides, a été retrouvé en différents points de la périphérie de la cuvette

centrale ; J.D. Clark l'a décrit en Angola, J. Nenquin au Rwanda et au Burundi et R. de Bayle des Hermens en Centrafrique. Kalambo en Zambie et Kamoa au Zaïre en constituent les meilleurs sites de référence.

L'Acheuléen est caractérisé par des bifaces et des hachereaux, qui ont fait l'objet de plusieurs tentatives de classification morphologique (Cahen, Martin, 1972). Certains auteurs ont voulu voir une transformation d'un stade archaïque vers un stade plus évolué et ont établi une succession d'Acheuléen de I à V, mais ces différences typologiques n'ont pas toujours une grande signification chronologique. Comme son nom l'indique, le biface est un artefact taillé sur ses deux faces à partir d'un galet ou d'un grand éclat. Caractérisé par une pointe plus ou moins dégagée, sa base est presque toujours arrondie. Avec le biface on rencontre un autre outil très caractéristique, le hachereau, qui se termine, lui, par un tranchant. A côté de ces outils, on rencontre des artefacts moins caractéristiques tels que trièdres, pics, couteaux, sphéroïdes et divers petits outils. Si les trouvailles acheuléennes abondent, les sites où cette industrie peut être considérée comme étant archéologiquement en place, ou même représentée d'une façon homogène, restent rares. Un des seuls endroits où l'Acheuléen a été trouvé en stratigraphie se situe en bordure de la rivière Kamoa au Shaba (Cahen, 1975). Ce site très vaste s'étend sur plusieurs hectares. Les chasseurs-récolteurs qui l'habitaient y ont laissé leurs outils ainsi que les déchets de fabrication de ceux-ci. On peut donc considérer que nous avons à faire à une sorte d'atelier-habitat. Vu l'homogénéité de l'industrie dans lequel on ne distingue pas d'évolution, on peut penser qu'il s'agit d'une accumulation d'occupations saisonnières. La matière première était ramenée d'un endroit à 1,5 km du site, où l'on retrouve d'énormes nucléus dormants. Les éclats étaient transportés au site où le débitage et la finition des outils devaient avoir lieu. L'Acheuléen évolué ou final de la Kamoa est analogue aux industries qu'on retrouve au Sahara et en Afrique du Sud. La date de 60 000 BP proposée doit être considérée comme un terminus *ante quem* ; la date réelle devant, selon nous, être beaucoup plus ancienne.

D'après des trouvailles faites dans d'autres régions d'Afrique, nous savons qu'il faut attribuer cette industrie à l'*Homo erectus*. Pour sa subsistance quotidienne, cet hominien devait dépendre de la chasse et de la cueillette. On suppose que la vie sociale continuait à se développer et que l'homme avait acquis la maîtrise du feu.

Évolution technologique et adaptation

Après l'Acheuléen, nous distinguons plusieurs régions dont les industries, bien qu'assez différentes, donnent néanmoins l'impression d'une certaine unité. Considérons d'une manière générale une partie occidentale et une partie orientale qui elle-même peut se séparer en deux, bien que le manque de données pour le nord et le sud de l'aire envisagée ici rende largement

Ce tableau reprend les noms des industries selon les différents auteurs, les datations au carbone 14 existantes, l'évolution du milieu et de la flore.

	REGION OCCIDENTALE				REGION SHABA-LAC TANGANYIKA		REGION INTER-LACUSTRE	EVOLUTION DU MILIEU	FLORE
B.P.	PLAINE DE KINSHASA	GOMBE	DIMBA BITORRI MOUSSANDA	REGION DE LUNDA	KĀLAMBO	KAMOA MOSE	MATUPI		
1000								EVOLUTION VERS CLIMAT ACTUEL	★
2000			● NEOLITHIQUE			● ● AGE DE LA PIERRE RECENT ● ● ● ●			
3000	● TSHITOLIEN TARDIF	● NDOLIEN ?	● ● TSHITOLIEN SUPERIEUR				● AGE DE LA PIERRE RECENT		
4000				● TSHITOLIEN SUPERIEUR	● KAPOSWA (A.P.R.)				
5000	● ● TSHITOLIEN TARDIF	● NDOLIEN							
6000			TSHITOLIEN MOYEN					PULSATION HUMIDE ?	
7000				● ● TSHITOLIEN				REPRISE D'EROSION : DESSECHEMENT ?	EXTENSION DE LA FORET DENSE
8000		● DJOKOCIEN							
9000	● ● TSHITOLIEN			LUPEMBO-TSHITOLIEN ou ● ● TSHITOLIEN	● POLUNGU (TRANSIT.)			OSCILLATION HUMIDE.	
10000								PENTES STABLES, FORMATION DE MINCES PALEOSOLS, EXTENSION DES LACS.	
11000	LUPEMBIEN MOYEN ● EVOLUANT								
12000						INDUSTRIE DE TRANSITION	●		
13000				● TSHITOL. INF.					
14000	LUPEMBIEN ● MOYEN			● LUPEMBIEN FINAL OU LUPEMBO-TSHITOLIEN			●		
15000		● DJOKOCIEN							
16000									
17000							●	PERIODE SECHE A SEMI-ARIDE, BAISSE DE LA TEMPERATURE DANS LES REGIONS MONTAGNEUSES, FORTE EROSION DES PENTES. ABLATION SUR LES COLLINES, RETRECISSEMENT DES BORDS DES VALLEES, RIVIERES INTERMITTENTES.	
18000			LUPEMBIEN SUPERIEUR ● LUPEMBO-TSHITOLIEN ?						
19000						AGE DE LA PIERRE MOYEN			
20000									
21000							● ● ●		
22000									
23000									
24000									
25000									
26000	STANLEY POOL II ET LUPEMBIEN ANCIEN								MOSAIQUE DE FORETS CLAIRES ET SECHES, DE SAVANES A ACACIA, DE SAVANES STEPPIQUES
27000		● KALINIEN							
28000					●				
29000								OSCILLATION HUMIDE (?) AVEC INCISION DES RIVIERES ?	
30000					NAKISASA ● (LUPEMB.)				
31000	STANLEY POOL I ET LUPEMBIEN								
32000					●				
33000							●		
34000	↓ ?			? ↑					
35000									
36000								PERIODE SECHE A SEMI-ARIDE. EVOLUTION DES VALLEES PAR PEDIMENTATION, RIVIERES INTERMITTENTES, ALIMENTEES PAR RUISSELLEMENT.	
37000									
38000				● LUPEMBIEN INFERIEUR	●				
39000									
40000									
41000				↓ ?	●				
42000					● CHIPETA ● (SANGOEN)				
43000									
44000		KALINIEN ↓ ?							
45000							AGE DE LA PIERRE MOYEN		
46000					●				
47000									
48000									
49000									
50000									
51000									
52000									
53000							?		
54000									
55000									
56000									
57000									
58000									
59000									
60000	— DATE ANTE QUEM POUR L'ACHEULEEN								

● Datation par le carbone 14

★ Action anthropique : régression de la forêt dense, extension des forêts claires et des savanes.

conjecturales ces subdivisions. Dans la partie occidentale qui s'étend de l'Angola jusqu'au Gabon, la région la mieux étudiée englobe le Bas-Zaïre, Kinshasa, la région du Lunda, le Kwango et le Kasaï, c'est-à-dire le sud-ouest du bassin du Zaïre. La partie orientale couvre la région interlacustre et la région Shaba-lac Tanganyika.

Dans la partie occidentale, on croit reconnaître une série d'industries qui ont été généralement décrites comme une succession typologico-chronologique : le Sangoen, suivi du Lupembien, suivi lui-même du Tshitolien. Le Sangoen représenterait le passage entre l'Acheuléen et le Lupembien et se situerait dans la première période intermédiaire, le Lupembien constituant le Middle Stone Age tandis que le Lupembo-Tshitolien constituerait la deuxième période intermédiaire. Il aboutirait finalement au Tshitolien qui serait lui contemporain du Late Stone Age de l'Afrique orientale et australe. Comme si elles prolongeaient la technique acheuléenne, toutes ces industries sont caractérisées par la technique de taille bifaciale, tandis que la technique Levallois y reste rare.

La partie orientale de l'Afrique centrale montre un mélange plus complexe d'industries. Elles sont comparables à celles de la partie occidentale mais la taille bifaciale n'y est pas tellement abondante. En revanche, les techniques de débitage dites moustériennes et Levallois sont très développées, les lames et éclats laminaires nombreux. Dès la deuxième période de transition, on voit ici intervenir des changements très profonds et la tradition s'interrompre définitivement pour faire place à des industries microlithiques qui semblent n'avoir aucun lien avec les industries antérieures. Assez caractéristiques, les industries de type Sangoen et Lupembien de ces régions permettent d'y déceler deux aires différentes : l'une qui couvrirait la partie septentrionale, c'est-à-dire la région interlacustre, est caractérisée par des bifaces foliacés, lancéolés et des poignards ; l'autre, couvrant la partie sud, c'est-à-dire la région du Shaba et les bords du lac Tanganyika, est caractérisée par l'absence de « pointes » et par la présence d'outils bifaces de type ciseau ou gouge qui curieusement font pratiquement défaut dans la région interlacustre. Cela illustre bien l'absurdité de la distinction entre industries de forêt et de savane. D'ailleurs, à cette époque, aucune région ne semble avoir été plus boisée qu'une autre. Au contraire, le climat devait être nettement plus sec qu'aujourd'hui ; ce n'est que vers la fin de cette période que la forêt prendra de l'extension. Le site de Masango reflète bien le caractère des industries de cette région. On y voit toute une gamme de pointes bifaces à côté d'éléments grossiers comme des pics. L'élément Levallois y est très bien représenté (Cahen, Haesaerts, van Noten, 1972). Une séquence d'industries lithiques allant du Sangoen jusqu'au Late Stone Age aurait été découverte à Sanga, mais n'a pas encore été étudiée en détail (Nenquin, 1958).

Examinons maintenant la région occidentale de plus près. Ses industries groupent toute la gamme des éléments qu'on a rencontrés dans les régions orientales, ce qui leur confère une plus grande variété typologique correspondant mieux à l'idée que l'on se fait généralement du Sangoen et du Lupembien. On y rencontre des pics grossiers qui, déjà présents à

l'Acheuléen, persistent même jusqu'au Tshitolien. Cet artefact, considéré comme le fossile directeur du Sangoen, n'a donc pas en fait de signification chronologique. Mais on trouve aussi associé un outillage très élaboré dont de belles pointes de lances foliacées et de longs poignards. Ensuite, on voit également apparaître des pointes de flèches prouvant que l'homme avait découvert l'usage de l'arc.

L'*Homo sapiens* semble être responsable de ces adaptations bien qu'on n'en ait pas retrouvé jusqu'à présent de restes. Les sites où l'on trouve plusieurs niveaux en stratigraphie sont rares. C'est à la pointe de la Gombe que J. Colette découvrit la première succession de ces industries d'Afrique centrale. Il a mis en évidence quatre industries : le Kalinien, le Djokocien, le Ndolien et le Léopoldien, suivies de traces de l'âge du fer. Le Premier Congrès Panafricain de préhistoire réuni à Nairobi en 1947 n'a pas tenu compte des noms des industries définies par J. Colette et a adopté les termes de Sangoen et de Lupembien qui ne reposaient sur aucune base archéologique sérieuse. Ces nouveaux venus sont entrés dans la littérature et ont été employés sans discernement non seulement en Afrique centrale mais même bien au-delà de ses limites. La pointe de Gombe, seul site connu où l'on pouvait espérer établir une chronologie, a été refouillée par D. Cahen en 1973 et 1974 (Cahen, 1976) afin de préciser et de dater la séquence qu'avait découverte J. Colette. Mises à part quelques pièces qui évoquent l'Acheuléen, la séquence commence avec le Kalinien qui est caractérisé par des pics grossiers sur galet ou éclat, des racloirs massifs, des gros denticulés et des rabots de grandes dimensions. On trouve aussi des bifaces lancéolés, des racloirs convergents ainsi que des outils bifaces ou unifaces étroits à bords plus ou moins parallèles. A cet ensemble s'ajoutent de nombreuses armatures à tranchant transversal sur éclat (petits tranchets) et des nucléus circulaires de type « moustérien ». Le débitage comporte des éclats d'allure Levallois et quelques mauvaises lames. Les gros éléments évoquent le Sangoen tandis que les outils fins rappellent le Lupembien et même le Tshitolien. Le niveau suivant, le Djokocien, est surtout caractérisé par des pointes de flèche pédonculées ou foliacées souvent retouchées par pression ; le débitage est le même qu'au Kalinien. Le Djokocien évoque le Lupembien récent de la plaine de Kinshasa (Moorsel, 1968), le Lupembo-Tshitolien, voire le Tshitolien ancien ainsi que le définissaient G. Mortelmans (1962) et J.D. Clark (1963). Le troisième niveau, le Ndolien, n'est présent que sous forme de petites concentrations. Les petites pointes de flèche foliacées en sont typiques ; le débitage bipolaire était pratiqué sur place, ce qui explique la présence des « pièces esquillées ». Cette industrie est à rapprocher du Tshitolien tardif (Moorsel, 1968 ; Cahen, Mortelmans, 1973).

Une des dates obtenues pour le Kalinien coïncide avec l'âge du Sangoen (Clark, 1969, 236). Une autre avec les phases anciennes du Lupembien (Clark, 1963, 18-19 ; Moorsel, 1968, 221). Les dates obtenues pour des échantillons du niveau Djokocien ne diffèrent guère des dates calculées ailleurs pour des industries analogues. Parmi les dates associées au Ndolien, l'une correspond aux dates du Tshitolien tardif, obtenues précédemment dans la plaine de Kinshasa et dans la région de Lunda.

D'une façon générale, on peut dire que les industries trouvées en stratigraphie à la Lunda, à Gombe et dans la plaine de Kinshasa sont comparables typologiquement et coïncident bien chronologiquement. Le Sangoen-Lupembien inférieur se situerait entre 45 000 et 26 000 BP ; Le Lupembien inférieur irait, lui, de 10 000 à 7000 BP, et le Tshitolien supérieur de 6000 à 4000 ou 3500 BP (cf. tableau).

Une tranchée de prospection fouillée par P. de Maret à la grotte de Dimba a produit une succession de 15 couches archéologiques et une date de 20 000 ± 650 BP pour une industrie du type Lupembien supérieur ou Lupembo-Tshitolien. Il semble qu'une date d'environ 25 000 BP réduirait le hiatus signalé par D. Cahen (1977), qui existe dans les datations entre 27 000 BP et 15 000 BP.

La grotte de Hau, seul site qui se trouvait peut-être en forêt équatoriale pendant son occupation et où F. van Noten avait repéré une industrie « Lupembienne » suivie d'un « Late Stone Age », n'a pas produit de datations au radiocarbone acceptables.

J.P. Emphoux (1970) a fouillé en 1966 la grotte de Bitorri et y a relevé vingt niveaux d'occupation de l'âge de la pierre. Un niveau a livré une date au radiocarbone, de 3930 ± 200 BP ; un niveau inférieur a donné une date de 4030 ± 200 BP. Le matériel lithique qui n'évolue pas d'un niveau à l'autre peut être considéré comme formant une unité typologique dont l'industrie fait penser au Tshitolien supérieur. Le même chercheur a daté de 6600 ± 130 BP un niveau Tshitolien moyen à Moussanda (Delibrias *et al*, 1974, 47).

Au Gabon, des industries dites lupembiennes ont été repérées à plusieurs reprises (Blankoff, 1965 ; Hadjigeorgiou, Pommeret, 1965 ; Farinne, 1965).

Chasseurs-récolteurs spécialisés

A un moment donné, probablement entre 50 000 BP et 40 000 BP, on voit apparaître des microlithes géométriques : segments de cercle, triangles, rectangles et trapèzes. Les plus caractéristiques semblent être les segments, bien qu'en Afrique du Sud ceux-ci soient déjà présents à la fin du Middle Stone Age où ils étaient probablement employés comme barbillons à la base de pointes de lances[1]. Au Late Stone Age, en revanche, ces microlithes servaient seuls, comme armatures de flèches, de lances, de harpons, de couteaux ou de ciseaux.

Comme à la période précédente, la région étudiée peut être partagée en deux zones distinctes. Dans la partie occidentale qui couvre le nord de l'Angola, le Kasaï, le Kwango, le Bas-Zaïre et la République populaire du Congo, on observe la persistance de la tradition dite lupembienne, comme si le Lupembien, évoluant sur place, avait donné naissance au Tshitolien. Les microlithes géométriques deviennent nombreux, mais ils ne dominent pas de la même façon que dans la partie orientale où ils représentent l'élément

1. F. CARTER, communication personnelle.

essentiel de l'outillage. S. Miller (1972) qui a passé en revue le Tshitolien et a résumé les travaux antérieurs, définit cette industrie par la présence d'outils bifaciaux du type pic-ciseaux, de pointes foliacées, de pointes pédonculées, de petits tranchets et de microlithes géométriques. La région de Lunda aurait livré une industrie regroupant tous ces éléments bien qu'ils soient généralement représentés de manière incomplète dans les différents sites. On distingue ainsi un faciès de vallée avec abondance de petits tranchets, comme à Dinga, et un faciès de plateau où l'armature était principalement constituée par des pointes pédonculées (Bequaert, 1952). Un site du plateau Bateke, où G. Mortelmans avait pratiqué une fouille de sauvetage en 1959 (Cahen, Mortelmans, 1975), a produit une industrie dite « complète » comme celle décrite dans la région de Lunda. Le grès polymorphe qui est pratiquement le seul matériau à avoir été utilisé dans l'outillage découvert, provient de gisements dont les plus proches sont à une dizaine de kilomètres du site. Cette industrie se caractérise par une grande proportion d'éclats et de déchets de taille (96,1 %), quelques nucléus (1,4 %) et quelques instruments (2,4 %). A côté de pointes de flèche foliacées et pédonculées, on a retrouvé un grand nombre de microlithes géométriques et un grand éclat avec un tranchant poli. La majorité des nucléus sont du type circulaire ou lamellaire ; on remarque aussi de nombreux petits nucléus, totalement épuisés. Le débitage dont la masse est composée des déchets de retouche, montre quelques éclats Levallois, des lames et des lamelles. Ce sont là les caractéristiques d'un Tshitolien tardif. Ce site semble bien avoir été un campement de chasse, car si le plateau Bateke est nettement steppique il est recoupé par des galeries forestières qui devaient attirer l'homme préhistorique à la recherche de gibier. Si la matière première utilisée était apportée, bon nombre d'outils ont dû être taillés sur place et l'on peut concevoir que le latex et le copal retrouvés en fouille ont servi de mastic pour fixer les microlithes aux hampes de lances et aux flèches. Les racloirs, ciseaux et hachettes étaient certainement employés à fabriquer des outils composites dans lesquels tranchants transversaux et pointes de flèches pédonculées bifaces trouvaient leur place.

La région de Lunda étudiée par J.D. Clark a produit un Tshitolien qui se situerait entre 13 000 et 4500 BP (Clark, 1963, 18-19), mais cette industrie aurait continué jusqu'au début de notre ère (Clark, 1968, 125-149). Le Tshitolien de la plaine de Kinshasa serait, lui, compris entre 9700 et 5700 BP (Moorsel, 1968, 221).

On peut se demander ici à quoi correspondent les faciès reconnus dans le Tshitolien. S'agit-il d'adaptations à des milieux variés et, par exemple, d'une spécialisation des techniques de chasse, ou s'agit-il de différences uniquement « culturelles » ?

Dans la partie orientale, au pourtour de la forêt équatoriale, du Centrafrique jusqu'au Shaba, on trouve des industries dites du Late Stone Age. Les plus vieilles de ces industries sont typologiquement non diversifiées, car ce n'est que plus tard qu'on voit apparaître un outillage plus spécialisé. C'est ce qui a été observé dans la grotte de Matupi où deux campagnes de fouilles successives, en 1973 et 1974, ont révélé les vestiges d'une très longue

occupation humaine, commencée bien avant 40 000 BP et perdurant sans hiatus perceptible jusqu'à 3000 BP (van Noten, 1977). Le matériel étudié jusqu'à présent vient d'un seul mètre carré qui a livré 8045 artefacts ; il est taillé presque exclusivement sur quartz par un procédé caractéristique des industries purement microlithiques : la technique bipolaire. Les déchets de débitage représentent 90 %, l'outillage proprement dit n'intervient que pour 5,4 % à quoi il faut ajouter les pièces portant des traces d'utilisation sans pour autant être des outils « mis en forme » et qui représentent 5 %. L'industrie est typiquement microlithique, la longueur maximale des éclats se situant vers 17,7 mm. Tout l'outillage proprement dit consiste dans l'ordre de leur fréquence en coches, grattoirs, perçoirs, burins, éclats et lamelles à bord abattu, éclats retouchés, pièces tronquées et quelques microlithes géométriques (segments, demi-cercles, triangles). L'outillage macrolithique fait sur quartzite, grès ou schistes, consiste en meules, broyeurs, enclumes, percuteurs, racloirs concaves et quelques ciseaux. Un fragment de pierre trouée décorée d'incisions a été daté d'environ 20 000 BP[2]. Les restes osseux de la faune sont bien conservés ; ils indiqueraient un environnement plus sec qu'aujourd'hui. Les occupants de la grotte chassaient, en ordre décroissant, des bovidés (antilopes et buffles), des damans, des rongeurs (surtout thrynonomyidés), des suidés et en plus faible proportion des cercopithécidés et des porcs-épics. Située aujourd'hui en forêt équatoriale, cette caverne devait, pendant presque toute son occupation, se trouver en savane, mais non loin de forêts-galeries comme l'indiquent les analyses palynologiques. Elle a été occupée d'une façon ininterrompue pendant que l'industrie très peu caractéristique du début se transformait en une industrie plus classique qui livre des microlithes géométriques, de rares outils en os, de l'hématite rouge qui était employée comme colorant et des rondelles d'enfilage en test d'œuf d'autruche. Vu la pauvreté en outils susceptibles de servir d'instruments ou d'armes, surtout dans les couches anciennes, nous pensons que l'outillage devait dans une très large mesure être en bois, comme nous l'avons observé à Gwisho (Fagan, van Noten, 1972).

Les fouilles à Ishango entreprises par J. de Heinzelin en 1950 ont révélé trois industries microlithiques (Heinzelin, 1957). Si la plus ancienne n'a pas de microlithes géométriques, la suivante en a davantage, et dans la plus jeune ils sont abondants. Le caractère typologique est généralement très fruste, le débitage associe toutes les techniques et se laisse guider par la nature du très mauvais quartz qui sert de matière première. Ces éléments rappellent incontestablement l'évolution observée à Matupi. Ishango a livré une série de harpons qui ont dû être employés pour la pêche et la chasse, et qui montrent une nette évolution, allant d'exemplaires à deux rangées de barbelures dans les couches inférieures, à des exemples à une seule rangée dans les niveaux plus jeunes. Un bâtonnet en os décoré de stries et qui sert de manche à un éclat en quartz est une des trouvailles les plus spectaculaires. L'industrie d'Ishango a été datée de 21 000 ± 500 BP, ce qui avait paru trop

2. Connues aussi sous le nom de « Kwé », les pierres trouées qui font partie des industries du Late Stone Age, étaient probablement employées comme lest de bâtons à fouir.

vieux à l'époque de la publication de la monographie du site, mais vu les dates obtenues à Matupi, ce résultat semble aujourd'hui beaucoup moins improbable. Les habitants d'Ishango vivaient de la pêche et de la chasse, surtout celle de l'hippopotame et du topi mais aussi d'autres mammifères dont certains ont aujourd'hui disparu. Les oiseaux servaient également de gibier. Parmi les poissons, on retrouve surtout des silures, des cichlides et des protoptères. Les restes humains, découverts parmi les déchets de cuisine, furent étudiés par F. Twiesselmann (1958); ils montrent que le site était habité par une population dont les caractéristiques biométriques atypiques et frustes n'offrent pas de lien direct avec l'une ou l'autre population moderne.

A côté de ces industries purement microlithiques, on voit apparaître dans la région interlacustre ainsi qu'au Shaba et aux abords du lac Tanganyika des industries typologiquement intermédiaires entre un microlithisme pur et les industries typiques de la partie occidentale de l'Afrique centrale. On peut d'ailleurs concevoir que par leur caractère hétéroclite, ces industries continuent la tradition du Middle Stone Age décrite plus haut. J. Nenquin a dû inventer le nom de « Wilton/Tshitolien » pour décrire le Late Stone Age au Rwanda et au Burundi (Nenquin, 1967) où malheureusement très peu de sites ont été datés. On estime à 15 000-12 000 BP l'âge de l'industrie de transition de la Kamoa qui peut être rapprochée du Lupembo-Tshitolien de la partie occidentale. Au même site, le Late Stone Age qui est pauvre et peu caractéristique, est daté d'environ 6000 à 2000 BP (Cahen, 1975). Il semble donc bien que différentes traditions pouvaient subsister longtemps côte à côte; et effectivement, à côté d'industries à caractère mélangé, on en trouve d'autres purement microlithiques comme à Mukinanira (van Noten, Hiernaux, 1967) et aux lacs Mokoto (van Noten, 1968-a).

L'Afrique centrale n'a pas encore livré de site d'une richesse exceptionnelle qui permettrait une reconstitution détaillée du mode de vie de ces chasseurs dont l'existence devait être comparable à celle que mènent encore maintenant les San au Kalahari. Le site de Gwischo en Zambie donne un aperçu très complet de la vie au Late Stone Age au Ve millénaire BP. A côté d'outils polis, on eut la chance exceptionnelle d'y retrouver une grande quantité d'objets en bois et en os qui prouvent l'importance prise par le travail du bois même en savane claire (Fagan, van Noten, 1972).

Fin des âges de la pierre

L'abondance des outils polis dans certaines régions les a fait considérer comme l'indice d'un néolithique; mais nous avons vu qu'on rencontre de tels outils dès le Late Stone Age et qu'on les fabriquait et utilisait encore au XIXe siècle dans la région de l'Uélé (van Noten, 1968). Aussi la découverte d'outils polis, en dehors de tout contexte archéologique, n'a-t-elle pas grande signification. La répartition de ces vestiges n'est cependant pas sans intérêt, car ces objets n'ont été signalés qu'à la périphérie de la cuvette centrale. A l'Est, de telles découvertes sont extrêmement rares;

tout au plus connaît-on au Burundi deux haches polies et une grotte avec des polissoirs (van Noten, 1969; Cahen, van Noten, 1970). Le nombre de trouvailles augmente un peu vers le Sud-Est où quelques haches polies ainsi que des polissoirs sont signalés au Shaba tandis qu'au Kasaï, si l'on rencontre encore des polissoirs, les outils polis sont pratiquement absents (Celis, 1972).

En revanche, ces éléments représentent l'essentiel des découvertes archéologiques réalisées au nord de la grande forêt. Dans le bassin de l'Uélé et jusqu'en Ituri, on a recueilli plus de 400 outils dont de splendides haches en hématite soigneusement polies et de nombreux polissoirs. Une seule carte de répartition de ces outils avait pu être dressée jusqu'à présent (van Noten, 1968). Au moins partiellement, le « Néolithique Uélien » ne remonterait peut-être pas au delà du XVII[e] siècle et appartient donc à l'âge du fer comme semblent l'indiquer des fouilles à Buru (F. et E. van Noten, 1974).

Plus à l'ouest, dans la région où l'Oubangui pénètre dans la forêt, une autre concentration de haches polies est observée. Beaucoup moins soignées que celles de l'Uélien, elles ne sont en général que très partiellement polies. Une prospection dans ces régions n'a pas permis de découvrir de pareils outils en contexte archéologique. Mais, de l'autre côté du fleuve, à Batalimo, en Centrafrique, R. de Bayle (1975) a découvert pour la première fois en fouille une hache à tranchant poli associée à une industrie non microlithique et à de la céramique. Celle-ci présente un fond plat et est généralement ornée d'un décor couvrant où se combinent cannelures, incisions et impressions, notamment au peigne. Datée par thermoluminescence, cette céramique ne serait pas antérieure au IV[e] siècle de notre ère, ce qui paraît bien récent pour une telle industrie. Si d'autres haches polies isolées ont été recueillies en divers points du Centrafrique, il n'existe à notre connaissance pas un seul polissoir dans ces régions.

Avant d'aborder la dernière zone de concentration, il faut signaler qu'au large du Cameroun, sur l'île de Fernando Po, des haches polies associées à de la céramique ont été datées du VII[e] siècle (Martin del Molino, 1965) et sont restées en usage jusqu'à une époque récente.

La dernière zone s'étend parallèlement à la côte atlantique depuis le Gabon jusqu'au nord-ouest de l'Angola. Les outils « néolithiques » qu'on trouve dans cette vaste aire sont généralement taillés, seul le tranchant étant poli.

Au Gabon les haches présentent des bords sinueux formant un tenon caractéristique (Pommeret, 1966). Un pot découvert à l'occasion de grands travaux contenait un fragment d'outil poli et du charbon de bois qui n'a malheureusement pas fait l'objet d'une datation (Pommeret, 1965). En République populaire du Congo comme en Angola (Martins, 1976), il ne s'agit que de trouvailles de surface. En revanche, à la pointe de la Gombe, J. Colette avait découvert une hache polie paraissant associée à de la céramique à fond plat (Bequaert, 1938); il en avait fait le « néolithique léopoldien », terme par lequel on désigna ensuite les nombreuses haches polies que l'on trouvait au Bas-Zaïre. Mortelmans (1959) recueillit en surface, à Congo dia Vanga, des haches polies, des quartz taillés atypiques et une céramique grossière à fond

plat. Cette même céramique se retrouve dans les grottes de Ntadi-ntadi, Dimba et Ngovo, associée dans ces deux derniers sites à des haches polies. A quatre reprises, du charbon de bois voisin a pu être daté des deux derniers siècles avant notre ère (Maret, 1977-a). Malheureusement il ne s'agit que de sondages trop limités pour permettre d'exclure définitivement l'appartenance de ces vestiges à l'âge du fer, d'autant que de nouvelles fouilles montrent que le Léopoldien de la pointe de la Gombe rentre peut-être dans l'âge du fer (Cahen, (1976). Mais ce site a connu d'importantes perturbations et il peut s'agir d'une simple contamination par les horizons supérieurs.

A Dimba et Ngovo, seul site où des ossements étaient conservés, l'analyse de la faune associée n'a pas permis jusqu'à présent de déceler la présence d'animaux domestiques. En l'absence d'autres données socio-économiques, il est prématuré d'y voir un véritable néolithique dont les responsables auraient utilisé des outils polis et de la céramique tout en pratiquant l'élevage ou l'agriculture. Il en est de même pour toutes les autres industries d'aspect néolithique récoltées à ce jour en Afrique centrale ; nous ne connaissons ni leurs utilisateurs, ni leur époque, ni leur système économique. Récemment toutefois, on a émis l'hypothèse que certains des vestiges en question appartiendraient à un stade final de l'âge de la pierre auquel correspondraient peut-être les premières étapes de l'expansion des populations de langue bantu vers le dernier millénaire avant notre ère, c'est-à-dire avant qu'elles n'aient acquis la maîtrise du fer (Phillipson, 1976 ; Maret, 1977-b ; van Noten, sous presse).

Il nous faut aussi mentionner ici les mégalithes découverts dans la région de Bouar ; ils remonteraient au Ve millénaire ou au Ier millénaire avant notre ère, mais il s'agit peut-être, déjà, d'une réutilisation (Bayle des Hermens, 1975). Par leurs dimensions, ces monuments paraissent devoir être le fait de populations sédentaires dont on peut supposer qu'elles avaient dépassé le stade de la chasse et de la cueillette. Mentionnons ici que le dallage mégalithique d'Api est un phénomène naturel et nullement un travail humain (van Noten, 1973), comme c'est le cas pour toutes les autres constructions dites mégalithiques connues jusqu'à présent au Zaïre.

Séquence idéalisée ?

Lors du Congrès Panafricain de Dakar en 1967, J.D. Clark avait essayé de mettre de l'ordre dans la nomenclature du bassin du Zaïre (Clark, 1971). En retraçant l'historique des différentes nomenclatures que l'on a utilisées pour désigner les industries post-acheuléennes de la région traitée ici, D. Cahen a clairement montré qu'il s'agit d'un extraordinaire imbroglio (Cahen, 1977).

Les fouilles récentes à Gombe ont permis de retrouver et de dater la séquence archéologique définie par J. Colette. Mais le remontage entre les pièces provenant de différentes profondeurs montre que le site a été très perturbé et que les industries ne sont pas homogènes (Cahen, 1976). Les objets ont bougé dans le sol comme des expériences en laboratoire l'ont

confirmé (Moeyersons, 1977). Il est donc possible que dans d'autres sites où les vestiges archéologiques sont déposés dans des sables Kalahari remaniés, comme au nord-est de l'Angola, au Bas-Zaïre, au Kasaï, au Shaba et au Congo, des phénomènes similaires aient pu se produire (Cahen, Moeyersons, 1977). Nous ne savons toutefois pas dans quelle proportion les différentes industries ont été affectées par ces perturbations. D'autre part, on observe une convergence typologique et chronologique frappante entre les différents sites préhistoriques du bassin méridional du Zaïre et, dans une moindre mesure, de l'Afrique centrale. D. Cahen (1977) a proposé de regrouper ces ensembles préhistoriques convergents en un seul complexe industriel post-acheuléen de l'Afrique centrale, pour se rétrécir au cours du temps et se limiter finalement au sud-ouest du bassin du Zaïre.

Cet auteur estime en outre que tous les termes tels que Sangoen, Lupembien et Tshitolien ne correspondent à aucune réalité scientifiquement établie. Cependant, comme nous avons essayé de le montrer dans ce chapitre, il nous semble possible, après l'Acheuléen, de distinguer dans les industries lithiques des variantes régionales, et de suivre leur évolution. Pour schématiques et discutables que soient ces distinctions, elles reflètent une certaine réalité, réalité qui, certes, nous apparaît maintenant beaucoup plus complexe qu'on ne l'avait d'abord supposé. C'est en raffinant notre taxonomie sur la base de nouvelles fouilles que nous rendrons le mieux compte de l'extraordinaire diversité présentée par l'Afrique centrale aux cours des âges de la pierre. La nomenclature existante peut, selon nous, être conservée comme un outil de travail provisoire.

Conclusion

Le passé de l'Afrique centrale est encore mal connu car ce n'est que très récemment que son étude a été entreprise d'une façon systématique ; mais déjà l'archéologie enregistre ses premiers résultats. Ainsi, en l'espace de quelques années, le nombre de datations au carbone 14 a presque quintuplé (Maret, van Noten, Cahen, 1977) et l'on peut esquisser les premières synthèses (van Noten, en préparation).

Le but premier des nouvelles recherches était d'effectuer une série de fouilles couvrant des régions et des périodes différentes afin d'arriver dans un délai raisonnable à l'établissement du cadre chrono-stratigraphique général pour l'Afrique centrale. Ce projet ambitieux doit être provisoirement relégué au second plan : un site clé comme celui de Gombe a remis en question non seulement les nomenclatures existantes mais la validité même des observations stratigraphiques ; et d'autres sites, comme Matupi, ont fourni de nouvelles industries dont les datations remettent en question leur insertion dans un vaste cadre où des « industries » et des « cultures » trouveraient une fois pour toute leur « place ».

Plus on découvre de sites nouveaux, plus il devient clair que chaque fois on trouve quelque chose d'original et d'inattendu. Cela correspond

assez bien à une de nos hypothèses de travail qui prévoyait une très grande diversité dans chacune des « industries » ou « cultures ». L'homme, face à un micro-environnement spécifique, a dû adapter son outillage à ce milieu. On se plaît à le voir, dans les limites de son territoire, mener une vie plus sédentaire que cette vie de nomadisme absolu que l'on prête trop souvent aux chasseurs-récolteurs. Loin de poursuivre inlassablement le gibier, ces populations doivent avoir développé une culture propre, synthèse harmonieuse entre l'environnement et leurs traditions ancestrales. Nous ne croyons pas à un déterminisme absolu du milieu. Dès que s'établit la balance mésologique, l'outillage peut rester inchangé pendant de très longues périodes. Sans doute répond-il alors pleinement aux exigences du milieu et de ses habitants ; aussi longtemps qu'a persisté ce délicat équilibre rien n'a incité l'homme à évoluer rapidement.

CHAPITRE 22

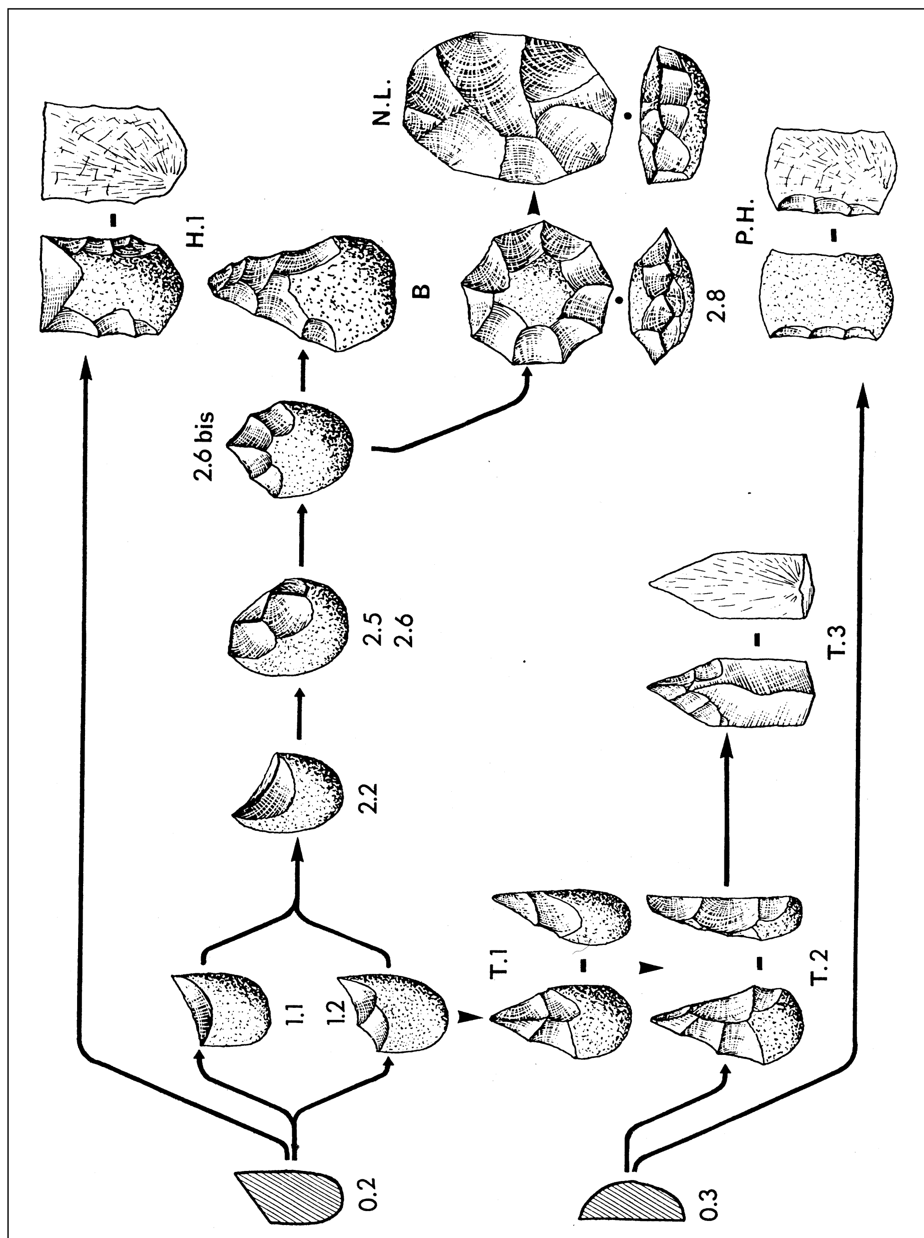
Préhistoire de l'Afrique du Nord

L. Balout

Proches de l'Europe, méditerranéens par leur façade maritime septentrionale, les pays du Maghreb ont été parcourus, il y a plus d'un siècle parfois, par les premiers chercheurs curieux de leur préhistoire. Ainsi s'accumula une abondante bibliographie, de valeur très inégale. Des mises au point (1952-1955-1974) l'émondèrent. Mais la recherche préhistorique dans cette partie du nord de l'Afrique n'a pas conservé l'avance dont elle disposa pendant longtemps ; elle est, tout au contraire, en retard dans deux domaines essentiels : les méthodes de fouilles, sauf de trop rares exceptions, et la chronologie absolue, ici essentiellement limitée aux possibilités du radiocarbone. L'Afrique orientale a réalisé infiniment mieux dans ces deux domaines.

Aussi, faute de fossiles humains du Pléistocène inférieur, de dates obtenues par la méthode du potassium-argon, de sols d'occupation paléolithiques, ce n'est que grâce à des corrélations hypothétiques sur la faune et la typologie des industries lithiques que l'on peut actuellement apprécier l'ancienneté de l'implantation d'Hominidés dans le Maghreb et au Sahara.

Faute de stratigraphies suffisamment étendues et nombreuses, la continuité, d'ailleurs très probable, de l'occupation humaine a quelque peine à être démontrée. Des gisements essentiels sont isolés dans le temps comme dans l'espace : Ternifine (Atlanthrope) en Algérie, par exemple. Les problèmes du Moustérien, de ses relations avec l'Atérien, de l'Homme porteur de cette dernière civilisation, le passage de l'Atérien à l'Ibéromaurusien, la stratigraphie du Capsien, les faits de néolithisation, attendent en grande partie solution. La recherche préhistorique a apporté beaucoup à la connaissance du



Evolution de la « Pebble Culture » vers les formes de l'Acheuléen : les chiffres renvoient à la classification typologique en usage pour le Pré-acheuléen africain — H = hachereau — Photo M. Bovis.

Quaternaire : stratigraphie, paléontologie ; elle a permis l'établissement d'une typologie dont la portée dépasse les limites du Maghreb ; elle doit adopter dorénavant une optique palé-ethnonologique : passer de « l'Homme *et* son milieu » à « l'Homme *dans* son milieu ».

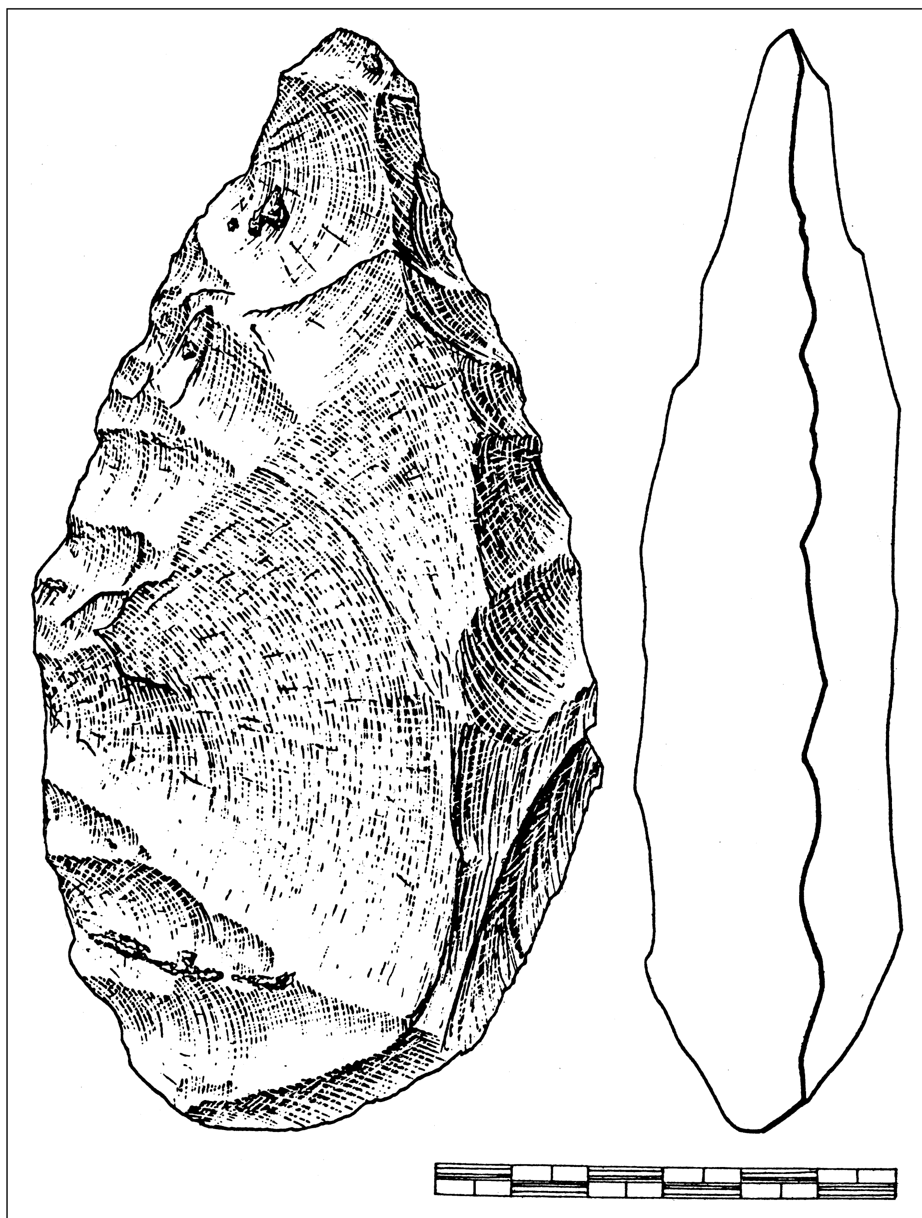
Les plus anciennes industries humaines : le «Pré-Acheuléen»

Les témoignages ne manquent pas, mais leur interprétation, autre que typologique, est délicate. Elle se fonde sur la stratigraphie du quaternaire littoral au Maroc (Biberson), sur la paléontologie animale en Algérie (Aïn Hanech, près de Sétif, fouilles C. Arambourg) et en Tunisie (Aïn Brimba, près de Kebili), uniquement sur la typologie au Sahara (Reggan, In Afaleleh, etc.). Des ponts plus ou moins fragiles peuvent ainsi être jetés en direction des gisements de Tanzanie, du Kenya et d'Ethiopie. Fragiles, parce que seul le littoral atlantique du Maroc a permis d'établir une évolution des « galets aménagés » sur les bases que P. Biberson a utilisées et qui sont partiellement remises en cause ; parce que les faunes ne sont pas forcément contemporaines, parce qu'il y a *présence* archéologique d'un côté, *structure* archéologique de l'autre, parce que les méthodes d'analyse typologique sont différentes en Afrique « francophone » et « anglophone », etc.

Il n'est pas actuellement vraisemblable que la présence d'Hominidés dans le Maghreb et au Sahara soit aussi ancienne qu'en Afrique orientale et méridionale. Les industries sur éclats ayant précédé les galets aménagés n'ont pas été identifiées ; pas trace d'une « osteodontokeratic culture », pas de restes d'Australopithécinés. Il y a tout lieu de penser néanmoins que les galets aménagés du Maroc, d'Algérie et du Sahara s'inscrivent dans une chronologie parallèle à celle d'Olduvai, c'est-à-dire entre 2 et 1 million d'années (2, 5 millions si l'on tient compte du galet à taille bifaciale de l'Omo).

L'effort a donc nécessairement porté sur une corrélation *chronostratigraphie/évolution typologique*. Il a abouti à l'établissement de *listes typologiques* ayant des implications chronologiques. Ce fut l'œuvre de P. Biberson au Maroc, de H. Hugot et L. Ramendo au Sahara central, de H. Alimen et J. Chavaillon au Sahara occidental. L'analyse est fondée sur les caractéristiques techniques dont la répétition crée des formes systématiques. La classification procède du simple au complexe : taille uniface, biface, polyédrique. Qu'elle s'inscrive dans une chronologie linéaire n'est que probable. P. Biberson, dans le cadre des plages quaternaires du Maroc atlantique et J. Chavaillon, dans celui des terrains de la Saoura, ont édifié des systèmes de portée au moins régionale. C'est en se fondant sur la paléontologie que les « sphéroïdes à facettes » de l'Aïn Hanech sont placés dans l'évolution de la faune du Villafranchien, telle qu'elle est connue du Maroc (Fouarat), d'Algérie (Aïn Boucherit, Aïn Hanech), de Tunisie (lac Ischkeul, Aïn Brimba).

Tout compte fait, nous nous appuyons sur une stratigraphie du Villafranchien fondée en grande partie sur la Paléontologie animale. Dans cette série



Biface acheuléen, le plus évolué du gisement de Ternifine (Algérie occidentale). Fouilles C. Arambourg (1954) – Dessin M. Dauvois.

apparaissent les industries humaines, et leur évolution vers les bifaces et hachereaux du Paléolithique inférieur classique est démontrable; mais nous n'avons nulle part de structure archéologique, donc de cadre palé-ethnologique, comme en Tanzanie (Olduvai), au Kenya et en Ethiopie.

Les industries acheuléennes

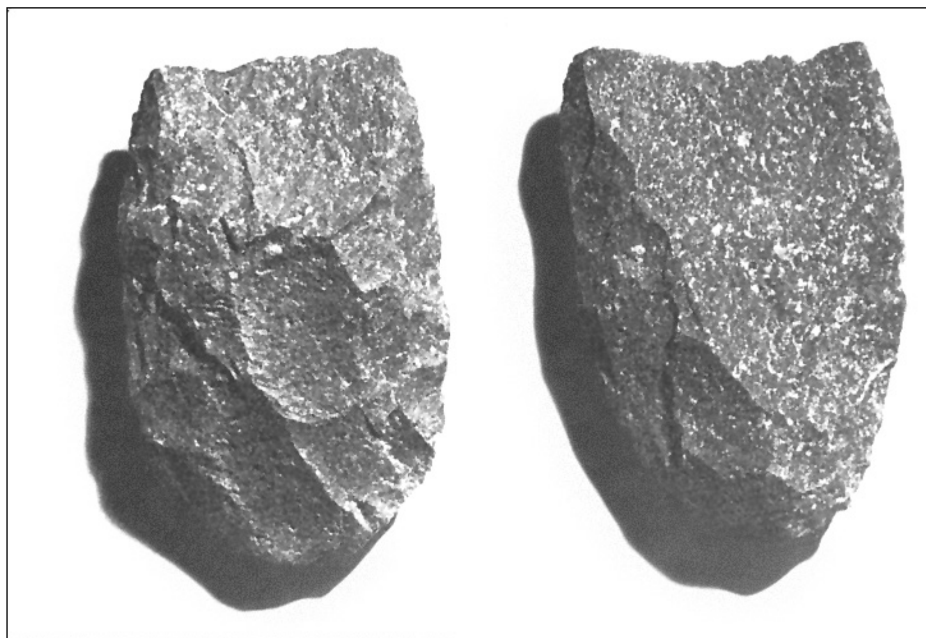
Depuis le Symposium de Burg Wartenstein (1965) et le Congrès Panafricain de Préhistoire de Dakar (1967), on groupe sous le terme d'« Acheuléen africain » tout le Paléolithique inférieur, ce qui correspond en Europe occidentale à l'Abbevillien et à l'Acheuléen, mais aussi au « Clactonien » et au « Levalloisien », si discutés l'un et l'autre.

L'Acheuléen est très abondant au Maghreb et, mises à part les stations actuellement de surface, il se présente dans trois types de gisements assez particuliers :

a) Les gisements en relation avec le Quaternaire littoral, continental et même marin. C'est, en particulier, le cas du Maroc atlantique, où P. Biberson a pu proposer une séquence acheuléenne partant des galets aménagés de la Pebble Culture du Pré-Acheuléen et aboutissant au Paléolithique moyen (Atérien). Pour des raisons qui relèvent de la géomorphologie littorale, l'Algérie n'est pas aussi favorisée. Néanmoins, des « gisements » ont été signalés sur la côte kabyle (Djidjelli) et près d'Annaba (Bône). Je ne connais pas de gisement acheuléen de ce type sur le littoral tunisien.

b) Les gisements d'alluvions fluviatiles ou lacustres. Les premiers sont infiniment plus rares et pauvres qu'en Europe, et leurs relations stratigraphiques et paléontologiques sont le plus souvent très imprécises. C'est le cas de nombre de sites marocains (Oued Mellah), et algériens : Ouzidane (près de Tlemcen), Champlain (près de Medea), Tamda (Oued Sebaou), Mansourah (Constantine), Clairfontaine (N. de Tebessa), S'Baïkid et surtout El-Ma El-Abiod (S. de Tebessa); en Tunisie, l'Acheuléen de Redeyef (Gafsa). On ose à peine évoquer des gisements de rives de lacs, si extraordinaires en Afrique orientale (par exemple Olorgesailie, Kenya). Il y a bien le lac Karar (Tlemcen), aux fouilles trop anciennes et mal conduites de M. Boule, et Aboukir (Mostaganem), encore plus mal connu. Un seul site émerge de cette imprécision, celui de Sidi Zin (Le Kef, Tunisie), où un niveau à hachereaux est pris entre deux autres à bifaces, sans hachereaux. En revanche l'Acheuléen lié aux dépôts lacustres est de règle, de la Mauritanie à la Libye.

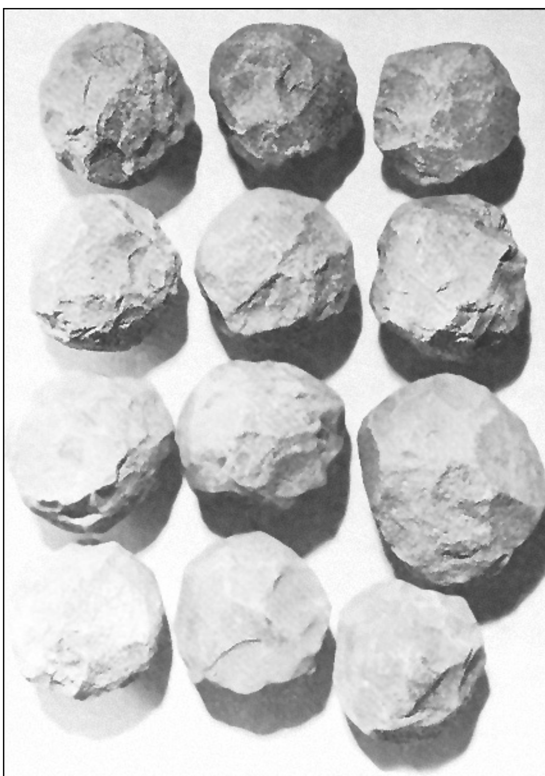
c) Les gisements en rapport avec d'anciennes sources artésiennes. Celles-ci semblent avoir attiré les hommes de l'Acheuléen à l'Atérien. C'est d'abord le cas de Tit Mellil (Casablanca) et de l'Aïn Fritissa (sud d'Oujda) au Maroc; du « lac Karar » déjà cité, en Algérie, ainsi que Chetma (Biskra), dont on ne sait presque rien, et surtout Ternifine (Mascara). Seul ce dernier a fait l'objet de fouilles récentes (1954-1956) et systématiques, confiées par l'Algérie au professeur C. Arambourg. Encore ne faut-il pas se faire illusion à l'excès : l'industrie est d'un extrême intérêt, la faune d'une prodigieuse



1



2



3

1. Acheuléen de l'Erg Tihodaïne : hachereaux en rhyolite.
2. Pointe moustérienne, El Guettar (Tunisie), fouilles Dr Gruet.
3. Aïn Hanech, « sphéroïdes à facettes » (Photos M. Bovis).

richesse et c'est là qu'on découvrit l'Atlanthrope ; mais la stratigraphie de ce beau gisement pose problème, ce qui laisse trop ouvert l'éventail chronologique dans lequel s'insère l'ensemble des documents ; mais peut-être la nature même du site, des sables remaniés sans cesse par les griffons artésiens, ne permettait-elle pas l'établissement d'une chrono-stratigraphie. Ce n'est pas démontré. L'étude de l'outillage semble prouver qu'il ne s'agit pas d'ateliers de taille, mais plutôt d'affûts de chasse.

L'Acheuléen maghrébin et saharien n'est pas foncièrement différent de celui défini autrefois en France. Les méthodes d'analyse (Bordes, 1961 et Balout, 1967) ne trahissent pas d'originalité foncière des bifaces. Il en est de même des trièdres. L'existence d'éclats et d'une petite industrie, à Ternifine par exemple, n'a plus rien de choquant. L'utilisation du percuteur tendre apparaît vers la fin de l'Acheuléen ancien (taille ou retaille) : une seule pièce est attestée à Ternifine (biface). On voit aussi apparaître le « coup de tranchet » dans le dégagement de l'extrémité distale des trièdres. La principale originalité, depuis longtemps soulignée, est la place tenue par les hachereaux sur éclat. C'est abusivement qu'on a voulu y voir un outil (sorte de cognée) strictement africain. En fait, il n'est pas toujours présent dans l'Acheuléen de l'Afrique (il est inconnu dans l'admirable ensemble d'El-Ma el-Abiod, pour ne citer qu'un cas algérien) ; en revanche, il existe du Proche-Orient à la péninsule indienne. Sa présence en Espagne (Rio Manzanares, près de Madrid), et son franchissement des Pyrénées ont conduit H. Alimen à reconsidérer très récemment (1975) le problème du franchissement du détroit de Gibraltar bien avant la navigation néolithique. Elle conclut à l'existence d'un isthme favorisé par de hauts fonds, rendu praticable au cours des régressions rissiennes.

On doit à J. Tixier la plus pertinente analyse typologique des hachereaux maghrébins. Deux constatations sont d'importance capitale. La première est l'apparition de la méthode « Levallois » de débitage, dès l'Acheuléen ancien, qui aboutira à l'incroyable standardisation des hachereaux dits de Tabelbalat-Tachenghit (Sahara algérien occidental). La seconde est la technique de l'« éclat-nucléus », permettant d'obtenir des éclats à deux faces d'éclatement opposées, déterminant un pourtour tranchant parfait (technique de Kombema en Afrique méridionale). Est-ce l'Afrique qui transmettra des méthodes aussi élaborées à l'Europe, où la première tout au moins joue un rôle considérable avant le Paléolithique moyen ?

La définition de l'Acheuléen a toujours été d'ordre archéologique. Les industries à bifaces couvrent deux glaciations (Mindel - Riss), l'interglaciaire qui les sépare et les interstades qui les morcellent. Un parallélisme a été tenté par P. Biberson avec les transgressions et régressions marines : Amirien = Mindel, Anfatien = Riss, Tensiftien = Riss. Ces corrélations sont toujours hypothétiques. Un prolongement dans l'interglaciaire Riss-Würm est très soutenable.

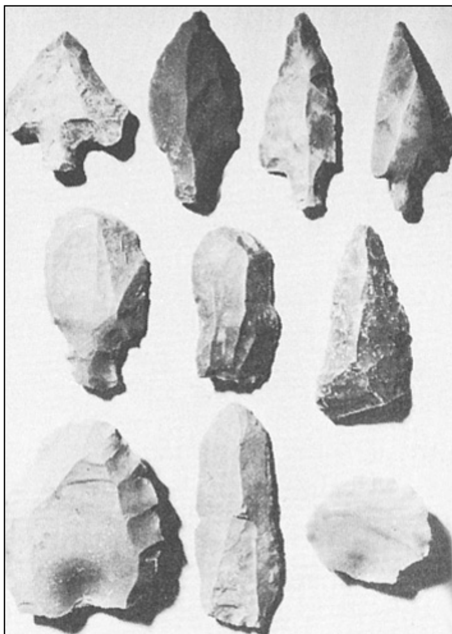
Faute de datations absolues, nous devons nous appuyer sur la Paléontologie. La faune voit disparaître ses composants attardés du Villafranchien supérieur et devient la « grande faune tchado-zambézienne », comme la

qualifiait C. Arambourg. Encore ne connaissons-nous pas encore la microfaune de Ternifine, ni la flore.

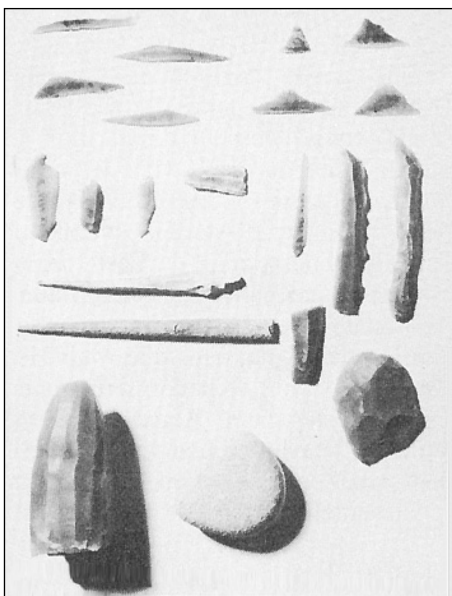
L'Atlanthrope, celui de Ternifine, comme ceux du Maroc : H. de Rabat ?, de Sidi Abderrahmane (Casablanca) appartient à *Homo Erectus*. Ces Pithécanthropiens, d'ailleurs plus proches des Sinanthropes de Pékin, ne peuvent être situés dans une chronologie qu'avec une large imprécision : au moins 4 à 500 000 ans semble l'hypothèse la plus soutenable. Ces hommes ont, ailleurs, maîtrisé le feu et peut-être eu un langage rudimentaire. Le Maghreb ne nous apporte rien dans ces domaines.

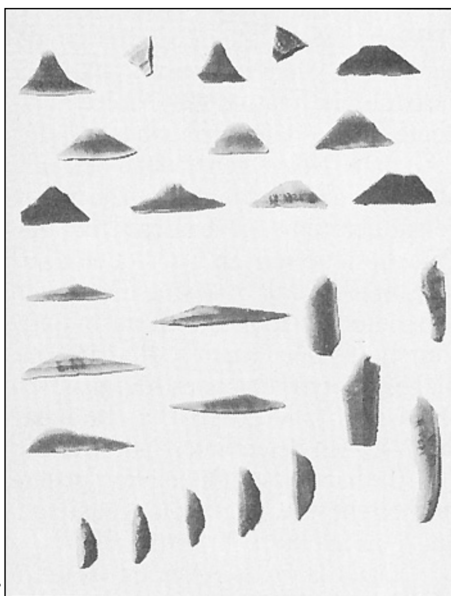
Moustérien — Atérien

En 1955, j'ai écrit que je doutais de l'existence d'un Moustérien autonome en Afrique du Nord. Le Dr Gobert m'a sévèrement réprimandé, et il avait raison. Ultérieurement (1965), j'ai fortement nuancé ma position première ; mais cela ne résolvait pas le problème : il était simplement déplacé. Il y avait à coup sûr des gisements vraiment moustériens dans le Maghreb ; mais situés dans des conditions géographiques invraisemblables, aussi contraires qu'il est possible à toute conception d'ethnie préhistorique : 6 gisements hors de discussion en Tunisie : Sidi-Zin (Le Kef), Aïn Mhrotta (Kairouan), Aïn Metherchem (Dj. Chambi), Sidi Mansour de Gafsa, El-Guettar (Gafsa), Oued Akarit (Gabès) ; un seul en Algérie : Retaïmia (vallée du Chéliff) ; 3 au Maroc : Taforalt (Oujda), Kifan bel Ghomari (Taza), Djebel Irhoud (Safi) ; aucun au Sahara. Or les sites pré- ou post-moustériens se comptent par centaines. Cela ne reflète pas l'état des recherches, car la découverte du Moustérien était une préoccupation essentielle des préhistoriens formés en France, où il abonde ; comme d'ailleurs dans les péninsules ibérique et italienne, dès Gibraltar, par exemple. Il y a 800 km de Sidi Zin (Le Kef) à Retaïmia, 360 de ce site à la grotte de Taforalt, et encore 700 pour atteindre le Dj. Irhoud. Et pourtant, il s'agit de Moustérien parfaitement caractérisé, assimilable aux faciès européens, en particulier à débitage Levallois. Et aux deux extrémités géographiques, nous avons le témoignage des Hommes : les Néandertaliens du Djebel Irhoud, et le plus ancien monument rituel connu, le « cairn » ou « Hermaion » d'El-Guettar, dont seul le sommet émergeait de la source, à laquelle il était sans doute consacré. Sauf à l'Oued Akarit, aucun gisement moustérien indiscutable n'est proche du littoral. Mais où était alors le rivage du golfe de Gabès ? Le Moustérien maghrébin n'a pu venir que de l'Est. Mais le plus remarquable est que ce Moustérien connut très vite une évolution originale : il s'est transformé sur place en « Atérien ». Appliquant avec rigueur les règles de classification géologique, par « les fossiles les plus récents », j'avais considéré comme Atérien ces gisements à industrie du Moustérien où se trouvait une pointe pédonculée atérienne (El-Guettar, Aïn Metherchem, etc.). Je ne crois pas que ce soit une preuve de contemporanéité des Moustériens et des Atériens ; je pense que le Moustérien du Maghreb a subi une mutation différente de l'évolution de tous les autres moustériens.


1


2


3


4

1. Atérien de l'Oued Djouf el-Djemel (Algérie orientale) : pointes et grattoirs pédonculés, racloirs, nucléi Levallois (photo M. Bovis). 2. Industrie du Capsien typique (photo M. Bovis).

3. Industrie d'armatures du Capsien supérieur : triangles scalènes, trapèzes et microburins, scies, lames à coches multiples, petit burin d'angle, poinçons, grattoir, nucléus « cannelé », etc. (photo M. Bovis). 4. Capsien supérieur : microlithes géométriques (trapèzes, triangles scalènes, croissants et microburins) (photo M. Bovis).

J. Tixier a définitivement montré qu'il ne s'agit pas d'une adjonction de pointes ou de grattoirs pédonculés, mais d'une transformation d'une trentaine de formes moustériennes en formes atériennes par la taille d'un pédoncule basilaire. En Europe, et particulièrement en France, le complexe moustérien a suivi d'autres voies. Celle-ci est si originale qu'une distinction spécifique a été acceptée, ce qui n'est plus soutenable : l'Atérien n'est qu'un faciès évolutif, propre à une partie de l'Afrique, du Moustérien ; il en occupe la place, même sur le plan chronologique. La définition de R. Vaufrey d'un Atérien « paléolithique supérieur « n'est plus valable pour l'essentiel. Certains des vieux auteurs avaient déjà parlé d'un « Moustérien à outils pédonculés », tout comme nous disons aujourd'hui un « Moustérien à denticulés ». Et comme l'industrie du gisement éponyme de l'Atérien (Oued Djebbana, près de Bir el-Ater, sud de Tebessa) n'a jamais été analysée à fond par son inventeur, « Atérien » demeure, comme le disait M. Antoine, un « nomen nudum ». Et puisqu'il est une évolution précoce du Moustérien et durera fort longtemps, envahissant le Maghreb et le Sahara du nord au sud, il est à la fois l'équivalent chronologique d'une partie du Paléolithique moyen et du début au moins du Paléolithique supérieur.

Nos repères chronologiques restent cependant très imprécis. Fragiles sont les rapprochements proposés par G. Camps avec les dates obtenues par McBurney en Cyrénaïque, car l'identité des industries n'est en rien démontrée. L'Atérien est « très discutable » (Camps) et l'Ibéromaurusien n'existe pas (Tixier). Des relations stratigraphiques ont pu être précisées avec le Quaternaire continental ou marin, tant au Sahara que dans le Maghreb, et aussi bien chronologie relative qu'absolue. Le 40e millénaire avant notre ère n'est sans doute pas la date la plus haute qui puisse être envisagée pour l'apparition de l'Atérien. Notre gêne vient des limites de fiabilité du C14. Mais les dates obtenues dans le Maghreb et au Sahara s'inscrivent entre –37 000 et –30 000, et constituent un écheveau cohérent qui inspire confiance. L'Atérien est donc un Paléolithique moyen à ses débuts. Il est ensuite contemporain du Castelperronien et de l'Aurignacien, c'est-à-dire de la première partie du Paléolithique supérieur, en France tout au moins. Concordantes sont les relations avec les formations quaternaires. Il arrive que l'Atérien imprègne, sans être roulé, les plages néotyrrhéniennes tout juste exondées par le début de la dernière grande régression (par exemple à Karouba, près de Mostaganem, Algérie occidentale). La fin de cet interstade würmien (Würm 1/2) avait eu lieu vers –48 000. Les formations continentales, généralement rubéfiées, riches en Atérien, qui recouvrent ces plages plongeant sous la mer actuelle, datent de la régression qui a pu atteindre 150 m.

Dater la fin de l'Atérien est infiniment plus délicat. La conquête du Sahara est un fait. L'évolution technique de l'industrie vers des formes plus ou moins annonciatrices du Néolithique en est un autre.

Pour H. Hugot, l'Atérien n'a pas franchi la barrière des grands lacs à diatomées qui ont été en eau jusqu'au VIIe millénaire avant notre ère. La preuve de cet Atérien « prénéolithique » n'est pas apportée, si séduisante qu'en soit l'hypothèse. Néanmoins, on ne connaît pas d'industrie intermédiaire,

et le principal obstacle, d'ordre anthropologique, est en train de s'effriter: de toutes récentes découvertes, faites au Maroc, renforcent l'hypothèse que l'Homme atérien n'est plus un Néandertalien comme les Moustériens du Djebel Irhoud, mais déjà un *Homo Sapiens*.

Paléolithique supérieure et épipaléolithique

Quels qu'aient pu être les prolongements atériens au Sahara, autre chose se passe dans le Maghreb. Il est inutile d'écrire ici l'histoire de la démolition des hypothèses de R. Vaufrey, qui firent autorité pendant des décennies. Mieux vaut sans doute faire le point des connaissances actuelles. Elles s'organisent autour de quatre idées forces:
— l'*Ibéromaurusien*, que j'avais déjà contribué à séparer du Capsien pour des raisons anthropologiques et palé-ethnologiques, est beaucoup plus ancien qu'on ne le croyait. Il est contemporain du Magdalénien français, c'est donc une civilisation du Paléolithique supérieur;
— la controverse sur l'*« Horizon Collignon »*, qui opposa R. Vaufrey au Dr Gobert et à moi-même, est close: cette industrie à lamelles, plus proche de l'Ibéromaurusien que du Capsien, est largement antérieure à ce dernier;
— la distinction établie par R. Vaufrey d'un *Capsien « typique »* surmonté d'un *Capsien « supérieur »*, ou « évolué », cède la place à un buissonnement des industries capsiennes, appuyé sur un très grand nombre de dates radiométriques, qui n'emportent pas toutes l'adhésion.
— le *« Néolithique de tradition capsienne »*, créé par R. Vaufrey sur des bases très étroites, et néanmoins étendu par lui-même à une grande partie de l'Afrique, doit être ramené à ses dimensions originelles et céder les immensités indûment conquises à bien d'autres faciès de la Néolithisation africaine.

L'Ibéromaurusien

La vieille définition de Pallary (1909), encore citée, n'est plus acceptable. Il avait fortement mis l'accent sur la profusion d'une technique, celle du bord abattu des lamelles, qui marquait presque tout l'outillage lithique. Il faudra attendre les minutieuses analyses typologiques de J. Tixier pour substituer un ensemble de formes précises à une technique globale, ce qui avait été plus ou moins ressenti par certains préhistoriens, en particulier le Dr Gobert, en Tunisie. La reprise des fouilles par E. Saxon dans le gisement de Tamar Hat (corniche de Bejaïa, Algérie) a permis d'obtenir des dates isotopiques très hautes et de mieux comprendre ces chasseurs de mouflons, habitants de grottes littorales séparées de la mer par des marais et une plate-forme continentale émergée, riche en coquillages. L'Ibéromaurusien est en effet une civilisation littorale et tellienne qui, néanmoins, connaît des pénétrations continentales dont la moins discutable est le gisement de Columnata (Tiaret, Algérie). Il

n'empêche que la région tangéroise et la côte du sahel tunisien paraissent très vides. Si l'Ibéromaurusien est aussi absent de Tunisie, au sud de-l'Oued Medjerda, c'est qu'il s'y passe autre chose que nous exposerons ci-dessous.

Même analysé en détail, l'outillage ibéromaurusien reste pauvre. Quelques centaines de microburins recueillis bien après les fouilles dans le gisement typique de la Mouilah (près de Maghnia, Algérie) ont confirmé que ceux-ci étaient liés à la fabrication des pointes à piquant trièdre (dites « Pointes de la Mouilah ») et non de microlithes géométriques, comme dans le Capsien. L'industrie osseuse est fort pauvre, et ne connaît qu'une forme originale : le « tranchet ». Ni art mobilier, ni art pariétal. Or, nous sommes au temps d'Altamira et de Lascaux, et les hommes sont, au nord comme au sud de la Méditerranée, des Cromagnoïdes, ici le type de « Mechta el-Arbi ».

L'hypothèse devenue traditionnelle d'une origine orientale de laquelle auraient divergé, vers le nord de la Méditerranée, le courant des Cro-Magnon européens et, au sud, le long des rivages africains, les Hommes de Mechta el-Arbi, n'est pas prouvée. Sur le plan anthropologique, on peut envisager qu'ils descendent des Néandertaliens par l'intermédiaire de l'Homme atérien. Si séduisante que soit cette hypothèse, elle n'explique pas une industrie qui n'a plus aucun point de comparaison avec le Moustérien et même l'Atérien qui l'ont précédée. Ne pas faire des Ibéromaurusiens les porteurs de cette civilisation est peu concevable, puisque celle-ci n'a pas de racines locales. Et là ne réside pas l'unique problème. Ces « Cro-Magnon » maghrébins ont une vocation et une destinée absolument opposées à celles des Européens. Leur industrie lithique, contemporaine du Magdalénien, au moins à ses débuts, est « mésolithique », au point qu'on en fit autrefois un « Azilien barbaresque » ; leur industrie osseuse est sans commune mesure avec celle des Magdaléniens, et ils n'ont ni art mobilier ni art pariétal, quoiqu'on en ait prétendu au Maroc. En revanche, ils se maintiendront jusqu'au Néolithique et coloniseront même, au plus tôt vers la fin du IIIe millénaire avant notre ère, l'archipel canarien. Bien d'autres faits sont propres au Maghreb : les mutilations dentaires, les nécropoles en grottes ou sous abri (Afalou-bou-Rhummel, Algérie ; Taforalt, Maroc), les monuments funéraires (Columnata).

L'« Horizon Collignon » et les autres industries lamellaires pré-capsiennes

Il est aujourd'hui démontré, sur des bases stratigraphiques et géomorphologiques, que les industries sur lamelles de la Tunisie présaharienne (Gafsa, Lalla, région des Chotts, etc.) sont antérieures à toute la série capsienne. A Gafsa (Sidi Mansour), l'« horizon Collignon » s'intercale dans le remblaiement alluvial ; le stade d'arrêt de la sédimentation en milieu lagunaire est marqué par d'importantes formations gypsifères. La sédimentation ayant repris est arrêtée par la subsidence de la cuvette de Gafsa, qui entraîne une reprise de l'érosion. Le Capsien, typique et évolué, occupe les paliers de cette érosion, voire les buttes témoins. Aucune

position chronologique ne peut encore être précisée si ce n'est qu'il y a un peu de Moustérien à la base de la sédimentation. Ces industries lamellaires ne peuvent être rapprochées de l'Ibéromaurusien que dans la mesure où elles diffèrent spécifiquement du Capsien. Leur typologie est différente, sauf la prolifération de la technique du bord abattu. L'origine est à rechercher sans doute vers l'est (Cyrénaïque, Egypte, Proche-Orient). D'autres industries épipaléolithiques originales s'insèrent localement entre Ibéromaurusien et faciès capsiens. Le « Columnatien », auquel se rattache la nécropole est, au VIIe millénaire, caractérisé par une industrie extrêmement microlithique. D'autres sites sont connus dont le plus important est l'abri de Koudiat Kifène Lahda (Aïn M'lila, Algérie orientale), où l'industrie antérieure au Capsien remonte également au VIIe millénaire. Le terme « élassolithique » a été proposé pour désigner cet ensemble ultra-microlithique lié sans doute à un genre de vie que nous ne pouvons définir. D'autres faciès ont été signalés en Algérie occidentale, en particulier le « Kérémien », et le « Kristélien ». La liste est loin d'être close. En fait, il y a entre l'Ibéromaurusien, en grande partie paléolithique, et le Capsien, un buissonnement d'industries comme nous en connaissons dans le Mésolithique européen.

Les faciès capsiens

La « série capsienne » a été la pièce maîtresse des hypothèses de R. Vaufrey: Capsien « typique » — « supérieur » — « de tradition capsienne ». Si cette structure simpliste est justement attaquée, en se fondant particulièrement sur de très nombreuses dates radiométriques, il faut bien reconnaître que la connaissance de l'ensemble n'a pas fait les progrès attendus depuis 20 ans. La conduite des fouilles dans les « escargotières » n'a pas encore trouvé le moyen de reconnaître les stratigraphies, ni les structures archéologiques, à de très rares exceptions près. Aussi longtemps que de nombreuses coupes ne permettront pas d'observer les superpositions des divers faciès capsiens, on fondera les contemporanéités et les séquences sur les dates C14, ce qui ne vaut jamais une bonne stratigraphie.

La superposition capsien supérieur - capsien typique ayant été établie en plusieurs points, elle reste le point de départ de toute classification. Dans l'un et l'autre cas, les gisements sont des tas de rebut, entremêlant cendres et pierres brûlées, coquilles d'escargots par centaines de milliers, des ossements d'animaux consommés par l'homme, son industrie lithique et osseuse, des objets de parure et d'art mobilier, des restes humains, etc. On est en droit d'imaginer des habitats sous huttes alimentant ces tas de déchets; peut-être des cabanes de roseaux réunis par de l'argile, si l'on en croit une observation, malheureusement trop ancienne, faite dans la région de Khenchela (Algérie orientale).

L'industrie lithique du Capsien typique est d'une qualité généralement très belle. Les burins d'angle sur troncature tiennent une place exceptionnelle. Moins nombreuses, mais aussi caractéristiques, sont les grandes lames

à bord abattu, dites parfois « couteaux », au dos fréquemment ocré. Les lamelles à bord abattu représentent 1/4 à 1/3 de l'outillage lithique, parfois obtenues en retouchant des chutes de burins (« aiguillons droits » de Gobert). Il y a déjà des microburins, qui ne proviennent pas, comme dans l'Ibéromaurusien, de la fabrication des « pointes de la Mouilah », mais de celle de vrais microlithes géométriques (trapèzes, triangles scalènes). L'industrie osseuse est pauvre. Le Capsien typique n'est connu que dans une zone assez bien délimitée, de part et d'autre de la frontière algéro-tunisienne, au sud plus qu'au nord du 35e parallèle. Il ne couvrirait que le VIIe millénaire, si l'on en croit les datations radiométriques. Il serait donc, dans cette zone même, contemporain du Capsien « supérieur », ce qui est contraire aux stratigraphies connues. Je n'y croirai que lorsqu'on aura observé la présence de Capsien « supérieur » *sous* le Capsien typique ! D'où sortirait, dans ce cas, ce Capsien que tout le monde s'accorde à qualifier d'« évolué » ? De plus, le porteur de la civilisation du Capsien « typique » nous est à peu près inconnu…

Le Capsien évolué nous présente un buissonnement de faciès qui envahirent l'Ouest algérien et une partie au moins du Sahara. Encore faudrait-il être prudent et ne pas commettre l'erreur qui fut celle de R. Vaufrey, en étendant son « Néolithique de tradition capsienne », par additions successives, à une grande partie du continent africain.

Si l'on excepte ce que j'ai appelé « faciès tébessien », encore alourdi du gros outillage du Capsien typique, le Capsien évolué est une industrie d'objets de petite taille, riche en microlithes géométriques de qualité technique généralement exceptionnelle, surtout les triangles et certains trapèzes. Les distinctions faites sur des bases « statistiques » ne sont pas valables, car il s'agit de collections de musées, d'un choix et d'un tri de fouilles généralement mal conduites, discontinues, de « couches » artificielles, d'épaisseur variable suivant les fouilleurs. Une « escargotière » que j'ai étudiée, l'Aïn Dokkara, a connu une occupation humaine de mille ans, du milieu du VIIe millénaire avant notre ère au milieu du VIe. Est-on en droit d'en caractériser l'industrie par une statistique globale ?

Descendant jusqu'au Ve millénaire, au moins dans son extension septentrionale, le Capsien « supérieur » perdure jusqu'à la néolithisation, qui s'échelonne elle-même sur une très longue période. Ainsi peut être soutenue la contemporanéité en des régions différentes d'industries des Capsiens typique et supérieur, et du Néolithique « de tradition capsienne ».

La civilisation capsienne a donc duré près de 2000 ans, quelques siècles de moins que l'Egypte pharaonique. Si nous ne pouvons écrire son histoire, du moins saisissons-nous les éléments essentiels d'une ethnie. Les hommes capsiens n'appartiennent pas au type cro-magnoïde de Mechta-Afalou : ce sont des Méditerranéens dont le sujet le plus complet, le mieux conservé, dans des conditions stratigraphiques indiscutables, est l'Homme de l'Aïn Dokkara (Tébessa), qui remonte au milieu du VIIe millénaire. Les habitats capsiens se comptent par centaines, et chacun a duré des siècles et jusqu'au-delà du millénaire. Une telle sédentarisation, pré-pastorale et pré-agricole, est digne de remarque. Ce n'étaient pourtant que des huttes de roseaux et de branchages colmatés d'argile ou tendus



1

1. Meule et molette. Traces de charbon et d'ocre. Fragments de coquilles d'Helix. Néolithique de tradition capsienne du Damous el-Ahmar, Algérie orientale (photo M. Bovis).

2. Plaquette calcaire gravée. Capsien supérieur du Khanguet el-Mouhaad, Algérie orientale (photo M. Bovis).



2

de peaux. La chasse ne joue pas un rôle de premier plan, si l'on envisage non la variété des restes d'animaux, mais leur faible quantité. Les mollusques terrestres tiennent une place qui ne peut être minimisée ; mais la cueillette de végétaux jouait un rôle que nous ne pouvons mesurer sans excès d'imagination ; ni les « faucilles » de Columnata, ni les boules de pierre perforées, ni les molettes, ni le « lustre des moissons », ne prouvent l'agriculture.

L'ethnie capsienne inhume ses morts selon des rites variables, souvent en *décubitus latéral* fléchi. L'emploi fréquent de l'ocre reste mystérieux. Plus surprenante est l'utilisation d'ossements humains, dont la plus inattendue est le « crâne trophée », peut-être utilisé comme masque, de Faid Souar (Aïn Bieda, Algérie). Déjà sur les vivants, les Capsiens pratiquaient des mutilations dentaires ; sur les femmes, jusqu'aux 8 incisives.

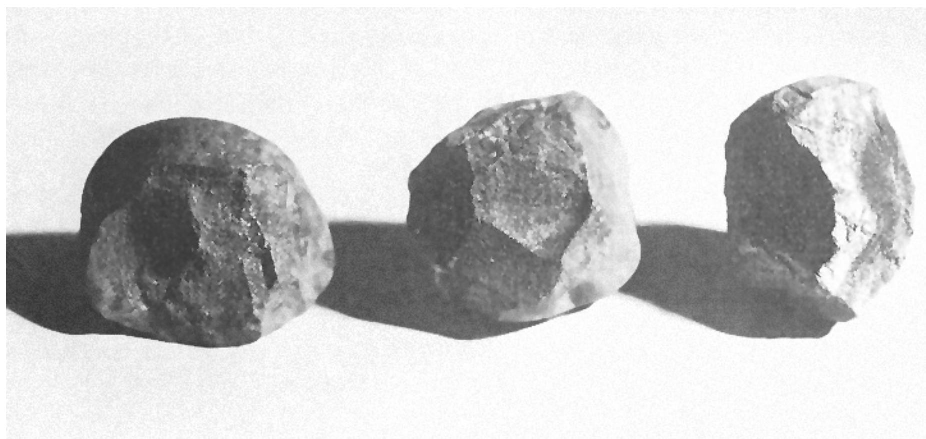
Et pourtant, ils sont les premiers artistes du Maghreb : objets de parure, tests d'œuf d'autruche gravés dès le Capsien typique, plaquettes gravées, pierres sculptées qui pourront conduire à l'Art pariétal.

Néolithisation et néolithiques

La vision que l'on pouvait avoir du Néolithique en Afrique du Nord a été, depuis 1933, ordonnée, systématisée, uniformisée par R. Vaufrey. Son « Néolithique de tradition capsienne », qu'il étendit rapidement au Maghreb tout entier, au Sahara et à une partie de l'Afrique sud-saharienne, fut si généralement admise que le sigle « N.T.C. » devint d'usage courant. Cependant, le Dr Gobert et moi-même avions exprimé de fortes réticences sur le caractère artificiel de cette construction échafaudée par un processus d'additions successives dont l'ensemble nous paraissait disparate.

En fait, nous n'avions pas saisi la démarche intellectuelle de R. Vaufrey. Pourquoi avait-il pris comme site de référence le très pauvre gisement de la Table de Jaatcha (Tunisie). Dans sa thèse (1976), G. Roubet expose le cheminement de la pensée de R. Vaufrey. Ce n'est pas le Néolithique en soi qui l'intéresse, il veut seulement montrer le maintien d'une « tradition capsienne » s'atténuant progressivement à l'extrême en s'éloignant de ses sources. Le Néolithique n'est plus ainsi qu'un épiphénomène du Capsien. L'extension prêtée au N.T.C. va être justifiée par la greffe d'éléments culturels considérés comme néolithiques, ce qui aboutit à une conception « typologique » de celui-ci et ne rend pas compte de ce qui dépasse et explique les révolutions techniques : le bouleversement du genre de vie. En fait, on est d'autant moins parvenu à un stade néolithique de genre de vie que la tradition capsienne est plus vivace. Et les armatures de traits, « pointes de flèches », si abondantes au Sahara, ne font que témoigner du prolongement d'un genre de vie de chasseurs-prédateurs qu'on ne saurait qualifier de néolithique.

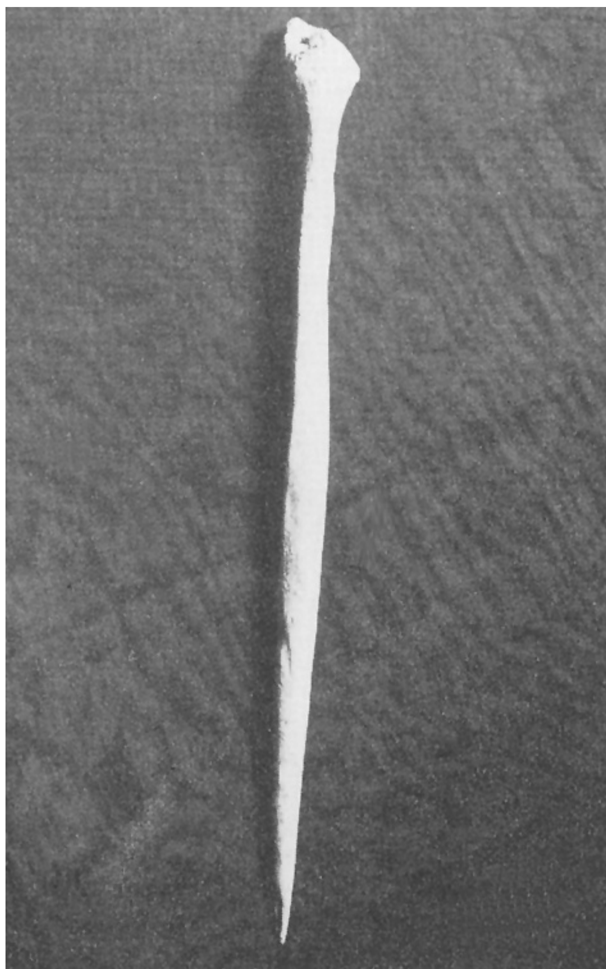
Dans ces conditions, il faut ramener le Néolithique de tradition capsienne aux limites de sa zone originelle. C'est ce qu'a fait C. Roubet, en se fondant sur ses fouilles de la Grotte Capeletti (Aurès, Algérie). A côté de l'indispensable typologie, la place de l'écologie devient essentielle, c'est-à-dire



1

1. Aïn Hanech, Galets aménagés à taille uniface (chopper) ou biface (chopping tool) (photo M. Bovis).

2. Péroné humain aménagé en poignard. Capsien supérieur. Mechta el-Arbi (Algérie orientale), fouilles de 1952 (photo M. Bovis).



2

la connaissance du milieu dans lequel les hommes vivaient. Ainsi peut être définie une économie pastorale pré-agricole, transhumante, qui n'est plus la fin de la Préhistoire, mais le point de départ de la civilisation montagnarde actuelle des Ghaouia de l'Aurès, petits pasteurs de moutons et de chèvres.

Il y a donc bien d'autres formes de Néolithisation du Maghreb que le N.T.C. *stricto sensu* entre le Ve et le IIe millénaire avant notre ère. En premier lieu, les régions restées à l'écart du Capsien ont connu une évolution originale qui a deux caractéristiques essentielles : succéder à l'Ibéromaurusien et être très tôt en relations avec l'Europe méditerranéenne ; cela dès le Ve millénaire. Le problème de la navigation est en effet dès lors posé. Complètement indépendants de toute tradition capsienne, il y a plusieurs faciès littoraux du Néolithique qui attestent de ces contacts avec l'Europe par leur céramique, les importations d'obsidienne. Cela est également vrai pour le littoral atlantique du Maroc.

En revanche, le Néolithique de tradition capsienne ne peut être étendu, comme le voudrait G. Camps, au Sahara septentrional ; et moins encore au Sahara plus méridional, celui de l'Art rupestre de l'Ahaggar et du Tassili-n-Ajjer.

Pourtant l'association de l'Art rupestre et du Néolithique, proposée par R. Vaufrey, reste très valable, si discutable que soit l'attribution au Néolithique de tradition capsienne. Encore ne s'agit-il que d'une partie des œuvres gravées, l'autre étant d'âge protohistorique. Ces premières œuvres de style naturaliste ne sauraient être rattachées ni à l'Europe ni au Sahara ; leur origine est à rechercher dans la néolithisation capsienne, mais l'articulation « Industrie-Art » reste encore à prouver.

Ainsi, la préhistoire maghrébine avoue-t-elle ses faiblesses, si riches qu'en soient les témoignages. Seules de grandes fouilles conduites comme il sied aujourd'hui la feront progresser.

CHAPITRE 23

Préhistoire du Sahara

H.J. Hugot

Le Sahara est un immense désert couvrant la majeure partie du nord de l'Afrique. Il n'est facile ni à délimiter ni à définir. L'aridité est, cependant, le dénominateur commun des diverses régions qui le forment. D'est en ouest, sur 5700 km, entre la mer Rouge et l'Atlantique, et du nord au sud, sur 1500 km, entre l'Atlas présaharien et le Sahel soudanien les conditions désertiques se sont installées sur un territoire de près de 8,6 millions de km^2. Pourtant ce Sahara, tel que nous le voyons aujourd'hui, est très différent de l'aspect qu'il présenta au cours des diverses périodes de la Préhistoire.

Ce qui en fait l'unité actuelle c'est une remarquable indigence de l'hygrométrie qui est l'une des plus basses du monde. Les principales caractéristiques de ce désert seront, outre l'extrême rareté de l'eau, de très importants écarts entre les températures diurnes et nocturnes et l'abondance du sable qui, éternellement mobilisé par le vent, inflige une usure intensive à un modelé sénescent.

Désert aujourd'hui, le Sahara fut largement peuplé, autrefois, à plusieurs reprises. Le départ des dernières ethnies qui l'occupaient est imputable à l'installation d'un climat de plus en plus sec et chaud ayant entraîné la raréfaction des précipitations et le tarissement des sources et des rivières. La disparition consécutive du couvert végétal et de la faune dont il tirait sa subsistance a rejeté l'homme vers les régions périphériques, plus clémentes.

Beaucoup de spécialistes se sont penchés sur le problème de la « désertification » du Sahara, sur ses causes et sur ses conséquences. En particulier

E.F. Gautier[1], Th. Monod[2], R. Capot-Rey[3], J. Dubief[4], L. Balout[5], K. Butzer, J.A. Huzayyin[6], etc, pour n'en citer que quelques-uns. On connaît maintenant les raisons théoriques pour lesquelles la « mousson du golfe de Guinée » et le « front froid polaire » ont cessé d'apporter au Sahara les deux chances d'humidité commandant sa fertilité ; celle qui, au cours de la Préhistoire, lui a permis d'être un pays peuplé et riant. Mais il s'en faut que l'unanimité soit réalisée autour du problème de l'évolution du climat saharien. Nous ne savons pas encore si nous sommes au maximum d'une péjoration climatique ou si, au contraire, celle-ci est soit dépassée, soit encore à atteindre. En outre nous ne savons toujours pas sur quel mode se réalise la désertification : se propage-t-elle régulièrement autour d'un centre ? Ou bien alors les marges du Sahara se déplacent-elles selon un mouvement de balance gagnant tantôt vers le sud, tantôt vers le nord ?

Quant à la succession même des épisodes climatiques qui ont permis à plusieurs reprises au Sahara d'être accueillant aux hommes, il s'en faut, et de beaucoup, que nous soyons en mesure d'en restituer la chronologie précise. Quelques travaux de grande envergure ont été poursuivis ici et là. Mais il faut reconnaître qu'ils sont rares et que rien de sérieux n'a été fait pour les développer. Cependant ils ont une importance capitale non seulement sur le plan de la science, mais aussi sur celui de la compréhension d'un phénomène qui intéresse la vie des hommes. La connaissance des modifications climatiques du Sahara au cours du Quaternaire a, désormais, un intérêt capital pour l'étude des transformations écologiques. Dans un temps où chaque mètre carré sera compté aux humains, ce « merveilleux désert » aura un rôle d'autant plus important à jouer que son passé sera connu avec exactitude.

Historique

La disparition de toute publication bibliographique régulière concernant la recherche préhistorique sur l'ensemble du Sahara ne rend pas commode la mise à jour de la carte des travaux qui y sont réalisés. En ce qui concerne la période coloniale nous possédons bien de telles bibliographies, mais elles sont incomplètes et souvent dispersées. Le fait que des découvertes importantes soient par exemple consignées dans des rapports militaires en rend l'accès assez délicat. Bien entendu le découpage politique du Sahara explique, d'autre part, la dispersion des travaux consacrés à ses richesses préhistoriques. Anglais, Espagnols, Français et Italiens auxquels se sont joints plus récemment Allemands, Japonais, Russes, etc. ont apporté une large contribution scientifique à la découverte du passé du Sahara.

Pourtant la pénétration du « désert » est relativement récente.

1. GAUTIER E.F., 1928
2. MONOD T., 1945, pp. 27-55 ; Burg-Wartenstein Symposium, 1961.
3. CAPOT-REY R., 1953
4. DUBIEF J., 1959
5. BALOUT L., 1952, pp. 9-21.
6. BUTZER K.V., 1958 ; HUZAYYIN J.A., 1936, pp. 19-22.

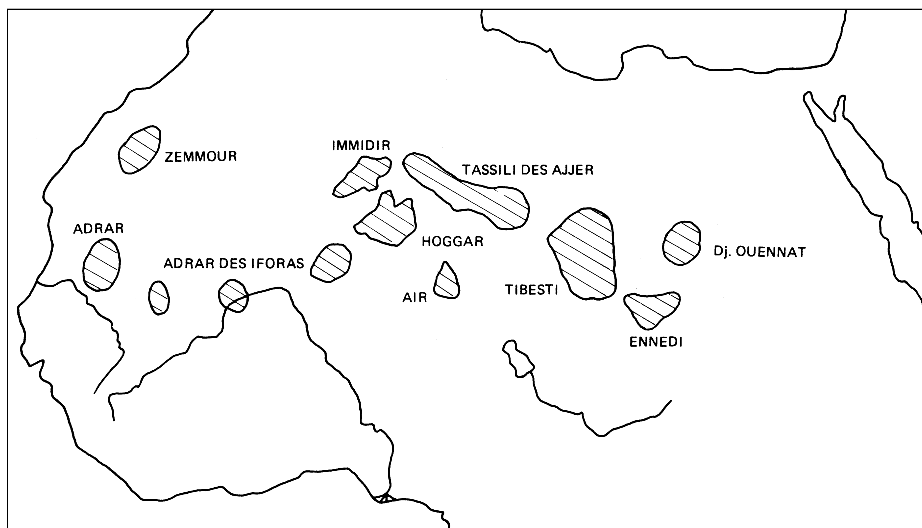
La première note sérieuse se rapportant à la préhistoire saharienne est peut-être celle publiée par l'abbé Richard en 1868[7]. Elle concerne le Sahara algérien. En Egypte les recherches commencent presque à la même époque. Elles auront pour point de départ une lettre de A. Arcelin datée de février 1867[8]. A l'ouest ce n'est guère qu'au début du siècle que les recherches seront entreprises. Celles qui concernent le Sahara central doivent beaucoup aux explorations lancées par Foureau à partir de 1876[9] et qui auront leur apothéose dans la grande mission de 1898-1900[10]. Entre-temps O. Lenz[11] note l'existence d'objets préhistoriques à Taoudenit en 1886. Par la suite les études de préhistoire saharienne devaient connaître une certaine notoriété et elles furent à peine ralenties par les deux guerres mondiales.

Bien entendu l'attention de nombreux savants a été attirée par la richesse préhistorique du Sahara. Il est impossible d'en donner ici la liste complète; mais la lecture des travaux anciens sera toujours étonnante tant ils apportent de richesse. Ceux de G.B.M. Flamand[12], de Frobenius[13], de Miss C. Caton-Thompson[14] par exemple sont les indispensables préalables à toute étude sérieuse de la préhistoire saharienne.

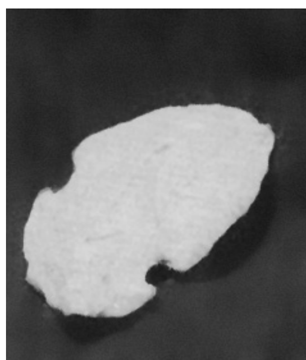
La recherche préhistorique s'est ressentie, dans le désert plus qu'ailleurs, des préoccupations du moment. Il s'y est ajouté un phénomène très particulier qui a longtemps faussé la compréhension des problèmes qui lui étaient propres. En effet la préhistoire a le plus souvent été considérée comme « science annexe » dans les préoccupations des missions qui se lançaient à travers le Sahara. De ce fait elle fut confiée soit à des amateurs, soit à des spécialistes d'autres questions qui n'accordèrent pas à son contenu toute l'attention nécessaire. En outre, dans un milieu très difficile à pénétrer, où la vie dépend de chaque kilo de fret transporté, le volume, le poids et l'encombrement des documents préhistoriques les ont fait assez négliger. Il faut également ajouter que le Sahara n'est pas le lieu idéal pour permettre au voyageur de vagabonder et plus encore pour lui fournir le temps et les moyens de procéder à des sondages sérieux. Cela explique sans doute pourquoi pendant très longtemps on a parlé d'« industries en l'air », d'« absence complète de stratigraphie », de « nomen nudum », etc. En réalité la Préhistoire saharienne est aussi riche que toute autre.

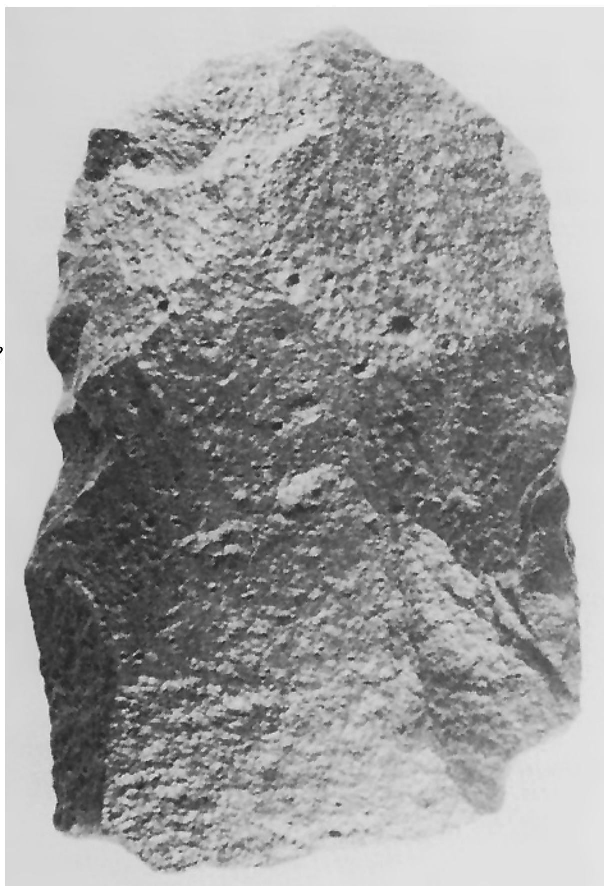
Dès que le temps et les moyens furent fournis à des missions spécialisées les choses changèrent rapidement. C'est ce qui arriva après la Deuxième Guerre mondiale et permit d'aboutir à un nombre hélas trop peu élevé d'excellentes monographies qui intéressent en particulier le Hoggar, la Saoura, le Tchad, la Mauritanie, le désert libyque, le Fezzan, etc.

7. RICHARD, Abbé, 1868, pp. 74-75.
8. ARCELIN A.. Dans une lettre adressée à la rédaction de la revue *Matériaux pour l'histoire primitive de l'Homme* et publiée dans le t. V de 1869.
9. FOUREAU F., 1883.
10. FOUREAU F., 1905.
11. LENZ O., 1884.
12. FLAMAND G.B.M., 1902, pp. 535-538; 1921, pp. 114-115; PERRET R., 1937, liste des sites étudiés.
13. FROBENIUS L., 1937.
14. CATON-THOMPSON G., et GARDNER E.W., 1934.



1


2


3

1. Principaux emplacements des peintures et gravures rupestres sahariennes.

2. Hache plate à crans, Gossolorum (Niger).

3. Hachereau de Ti-n-Assako (Mali).

La collaboration de l'industrie et de la science permit même de réaliser l'étonnante performance consignée dans les « Documents scientifiques des missions Berliet-Ténéré-Tchad »[15].

Cependant, il s'en faut, et de beaucoup, que la Préhistoire saharienne en dépit de son haut intérêt et de sa richesse en soit au point de se voir représentée par un « manuel ». Elle ne l'est même pas par un ouvrage de vulgarisation, dans un temps où l'on va pourtant dans la lune. On peut simplement rappeler qu'elle fait l'objet d'un grand nombre d'études de détails et de quelques chapitres d'ouvrages généraux, en particulier dans H. Alimen[16], H.J. Hugot[17] et R. Vaufrey[18].

Recherche d'une chronologie

Dès ses débuts la préhistoire saharienne chercha ses séries de comparaison en Europe et plus particulièrement en France. On parla de « Clacto-abbevillien », de « Chelléo-acheuléen », de « Moustérien » de « lames aurignaciennes », de « pointes foliacées solutréennes », etc. Les erreurs engendrées par cette vue simpliste font encore sentir leurs effets. D'autant que, comme pour toutes les préhistoires du monde, celle du Sahara ne peut naître que de l'analyse des monographies exhaustives consacrées à ses diverses industries ; or on en est encore à les attendre. Une autre conséquence fâcheuse de l'indiscipline de la recherche préhistorique au Sahara réside dans l'attribution, selon les besoins, de statuts sociaux précis à des ethnies disparues alors même qu'on ne possède aucune preuve sérieuse de la réalité des faits qui les fondent.

S'agissant de la chronologie[19] deux remarques s'imposent. La première est que, en aucun point du Sahara, nous ne connaissons encore une stratigraphie[20] assez importante pour nous permettre d'établir avec précision

15. HUGOT H.J., 1962.
16. ALIMEN H., 1960.
17. HUGOT H.J., 1970.
18. VAUFREY. R., 1969.
19. *Chronologie quaternaire*: succession dans le temps des diverses phases climatiques. Pour le Sahara pauvre en stratigraphie, on ne possède dans beaucoup de cas que des éléments de chronologie relative. l'une des meilleures a été présentée par J. Chavaillon (1964). De la base au sommet de la Saoura, dans le Sahara nord-occidental, cet auteur a distingué :

Quaternaire ancien	Aïdien
(villafranchien)	Mazérien
Quaternaire moyen	Taourirtien
	Ougartien
Quaternaire récent	Saourien
	Guirien

20. *Stratigraphie*: la stratigraphie étant la lecture et l'interprétation des couches qui se sont successivement déposées en un lieu pour former le sol sur lequel nous marchons, il est compréhensible que le Sahara frappé par de grands cataclysmes climatologiques, ne nous ait pas conservé beaucoup de documents. Il en existe cependant assez pour savoir qu'il existe en beaucoup d'endroits une série de trois terrasses dites ancienne, moyenne et récente, qui sont les témoignages de trois grands épisodes climatiques. Mais il ne faut pas schématiser à l'excès. En réalité, compte tenu des micro-climats, le problème des épisodes climatiques lisibles dans la stratigraphie est extrêmement complexe. La stratigraphie révèle que vers 1000 avant notre ère, la désertification est déjà un fait acquis.

la succession des étages préhistoriques. La seconde est que, en dehors du Néolithique, nous ne possédons pas de dates qui nous permettraient d'établir une chronologie absolue. En dépit de ces difficultés nous disposons cependant des excellents travaux de J. Chavaillon pour la Saoura[21] de H. Faure pour le Tchad[22] de Ph. Chamard[23], pour la Mauritanie. Ces analyses sont étayées par de solides études périphériques sur l'Algérie[24], le Maroc[25], la Libye[26], etc.

Tableau

Chronologie de la préhistoire saharienne

De – 1000 à + 1000	Dernière récurrence humide	Monuments dits «pré-islamiques»
De – 1000 à – 2000	Alluvionnement des fonds de marigot Diminution des sources Premiers puits Subsidence de micro-climats montagnards	Néolithique récent. Tichitt Fadelien Borkou
De – 2000 à – 5000	Dernier creusement des vallées Lacs à phragmites	Néolithique ancien. Meniet In Guezzam Tilemsi
De – 5000 à – 7000	Dunes anciennes de type II. Aouker?	?
De – 7000 à – 15000	Niveau final des grands lacs à diatomées. Silure, éléphant, hippopotame, rhinocéros Régime torrentiel des eaux	Atérien Saoura Tidikelt Mauritanie Aïr
	Dunes anciennes de type I. Volcanisme Ferruginisation des conglomérats Fin de l'érosion. Formation des terrasses du Teffassasset	Acheuléen III à VIII de Biberson (1961)
	Ecoulement des grands fleuves Mise en place des grands lacs Erosion violente	Civilisation des galets aménagés

A leur lumière on peut se faire une idée relativement précise des grandes lignes du cadre chronologique de la préhistoire saharienne. Cependant la pauvreté de celle-ci en documents paléontologiques et, en général, en matières organiques utilisables pour les datations par mesure de la radio-activité subsidente, ne permet guère de pousser la chronologie absolue au-delà du Néolithique (cf. Tableau ci-dessus).

21. CHAVAILLON J., 1964.
22. FAURE H., 1962.
23. CHAMARD Ph., 1966-1970.
24. BALOUT L., 1955 1955.
25. BIBERSON P., 1961.
26. MCBURNEY C.B.M. et HEY R.W., 1955.

Bien entendu ce tableau est simplifié à l'extrême. En particulier il ne fait pas de place à un important complexe de grands éclats, souvent de technique levalloisienne, qui se greffent sur un fonds de bifaces minces, de taille et de poids réduits et se situant vraisemblablement à la fin de l'Acheuléen. Il en est ainsi à Tiguelguemine[27], à Broukkou[28], etc. On notera enfin qu'à l'heure actuelle rien n'autorise à parler de Paléolithique[29] supérieur au Sahara: le mot n'a pas de support dans les faits. A plus forte raison est-il dangereux de parler de Mésolithique, terme dont l'emploi tend à tomber en désuétude.

Le tableau précédent peut donner naissance à une chronologie plus détaillée. Il met en relation les grandes lignes de ce que nous savons de la climatologie, avec le peuplement préhistorique.

Le Sahara a livré très peu de squelettes accompagnés des industries qui en permettent le classement. Néanmoins celles que l'on y rencontre parlent en faveur de la très haute antiquité de l'homme.

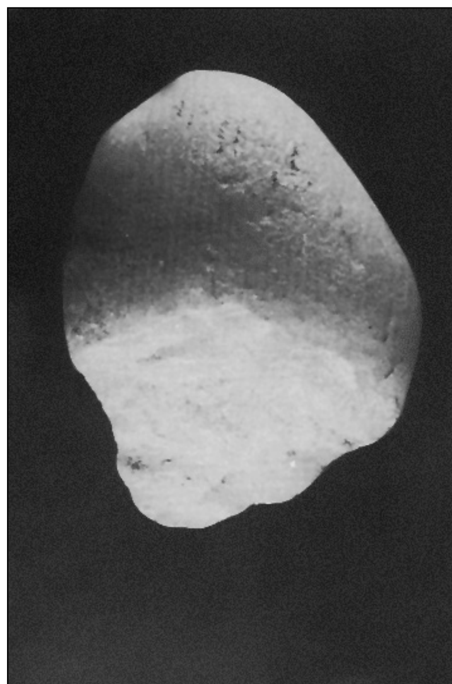
Le paléolithique

L'apparition de l'Homme au Sahara et l'industrie des galets aménagés

Sur les rives des anciens fleuves morts on observe assez souvent des terrasses constituées à l'époque où les eaux étaient vives. Ces terrasses sont formées par trois niveaux très distincts que pour plus de commodité on nomme terrasse ancienne, terrasse moyenne, terrasse récente. Au Djebel Idjerane[30] à 120 km à l'est d'In Salah (Sahara algérien), la terrasse ancienne a livré des « galets aménagés ». On sait que ces galets sont les premiers outils portant des stigmates observables dus au travail de l'homme. Dans la majorité des cas ce sont de simples galets de rivières sur une portion desquels on a enlevé quelques éclats pour ménager un tranchant grossier et sinueux. On a émis l'idée que ces objets seraient spécifiques de l'industrie de *l'Homo habilis*.

Au Sahara nigérien, sur les berges du Teffassasset[31], ancien affluent du lac Tchad, existent aussi d'importantes quantités de galets aménagés mais dans une position moins significative qu'à Idjerane. D'autres ensembles, comme celui d'Aoulef[32], ont été bouleversés ou détruits. Quant à la série provenant de la Saoura[33], elle est numériquement trop faible pour donner

27. HUGOT H.J., 1962.
28. HUGOT H.J., 1962.
29. *Paléolithique*: le nouveau découpage chronologique dû à la reconnaissance de l'*Homo habilis* en tant qu'ancêtre probable de la lignée actuelle de l'homme n'a pas modifié les problèmes qui se posent au Sahara. En particulier il ne semble pas, actuellement, y avoir existé ni de Paléolithique moyen ni d'Epipaléolithique. On aurait un Paléolithique terminal représenté par l'Atérien, donc postérieur au Moustérien et séparé du Néolothique par un bref hiatus.
30. BONNET A., 1961, pp. 51-61.
31. HUGOT H.J., 1962, pp. 151-152.
32. HUGOT H.J., 1955, pp. 131-149.
33. CHAVAILLON J., 1956



3



2



3



4

1 et 2. Galets aménagés (Pebble culture), Aoulef (Sahara algérien).

3. Biface du Paléolithique inférieur, Tachenghit (Sahara algérien) ; 4. Hachereau du Paléolithique, inférieur, Tachenghit (Sahara algérien).

corps à une étude. Ce que l'on peut affirmer c'est que la civilisation des galets aménagés a connu une vaste dispersion à travers ce Sahara alors humide et très différent de celui que nous connaissons. Malheureusement aucun fossile animal ou humain de cette époque n'est parvenu jusqu'à nous et nous pouvons simplement émettre l'hypothèse que ces outils très frustes qui, en dehors des sites où ils sont groupés, existent un peu partout au Sahara, sont bien ceux qui furent taillés et utilisés par nos plus lointains ancêtres.

L'homo erectus, fabricant de bifaces

La fin de la civilisation des galets aménagés laisse apparaître une évolution technique conduisant à des formes qui ne seraient pas reniées par le début du Paléolithique inférieur. Le mystère entourant la grande mutation humaine et technique qui marque l'apparition du biface reste entier. Au Sahara on n'a découvert aucun squelette des auteurs de ce remarquable outil et de son dérivé, le hachereau, évocateur d'un horizon forestier qui devait prédominer à cette époque. Nous ignorons l'écologie qui fut celle des inventeurs du galet aménagé. On est un peu mieux renseigné sur celle que connurent ses successeurs. Alors pays de grands lacs, le Sahara connaissait une hydrographie importante, des précipitations suffisantes pour assurer une végétation qui révèle un climat à tendance presque fraîche. Bien entendu la grande faune « éthiopienne » était partout présente. Fait remarquable, les violentes pluies d'orage qui marqueront la période suivante ont, presque partout, effacé ou très abîmé les dépôts qui se sont constitués dans les grands lacs de cette époque. En outre une séquence très sèche entre l'époque précédente et celle-ci peut avoir accéléré les processus de destruction.

Du fait même de ces destructions, les témoins stratigraphiques sont très rares bien que le nombre des bifaces couvrant le Sahara soit immense.

Nous nous garderons de dire que l'hominidé fossile du Tchad[34] est un fabricant de bifaces. Vaufrey[35] le place en tête de son chapitre sur « le Paléolithique inférieur et moyen » du Sahara. Mais ce vénérable ancêtre dont on ignore entièrement s'il était un tailleur d'outils ne représente qu'une très intéressante découverte paléontologique.

A Tihodaïne, mentionnée pour la première fois par Duveyrier en 1864[36] et visitée par E.F. Gautier et M. Reygasse en 1932[37], une industrie « acheuléenne » a été trouvée avec du rhinocéros, de l'éléphant, de l'hippopotame, des bovidés, du buffle, du phacochère, du zèbre, du crocodile, de la gazelle, etc. De toute évidence l'industrie acheuléenne de Tihodaïne est évoluée, souvent taillée à l'os ou au bois. Elle est donc déjà à un stade avancé de l'Acheuléen et ne fait pas suite à la civilisation précédente.

Non loin de Tihodaïne existent deux très beaux gisements acheuléens présentant un mélange de bifaces, parfois de formes très réduites, presque

34. COPPENS Y., 1962, pp. 455-459.
35. VAUFREY R., *op. cit.* (posthume), 1969, 21.
36. DUVEYRIER H., 1864.
37. GAUTIER E.F. et REYGASSE M., 1934.

« s'baïkiennes » et de hachereaux. Il s'agit du gisement de l'Erg d'Admer[38] découvert par un militaire en 1934 et publié pour la première fois par H. Lhote et H. Kelley, en 1936[39]. Ce gisement de surface est mal daté, comme celui de l'oued Teffassasset[40] découvert par la mission Berliet-Ténéré, mais leur importance n'a pas suscité les travaux qui auraient permis d'en assurer la mise en valeur.

Tabelbala et Tachenghit[41] sont connus pour leurs bifaces en grès quartzite rougeâtre mais surtout par leur impressionnante série de hachereaux révèlant une technique très evoluée.

Dans cette même partie de l'Afrique les travaux de J. Chavaillon et de H. Alimen ont montré la présence, en place, d'un acheuléen évolué qui précéderait immédiatement les industries sur éclats, ou s'incluerait dans un acheuléen moyen. Il en est ainsi à Mazer, Beni Abbes et Kerzaz[42].

A Chebket Mennouna (Saoura, Sahara algérien)[43] il y aurait une série significative ; elle est malheureusement très réduite en nombre.

A In Ekker comme à Meniet et à Arak[44], l'Acheuléen moyen est sous les alluvions contenant de l'Atérien en diffusion.

On a encore trouvé de l'Acheuléen en quantité très importante à Aoulef[45], à Sherda[46], à el-Beyed[47], à es-Shaheinab[48], au Sahara occidental[49], à Kharga, dans le désert libyque[50]. En définitive il couvre toute la superficie du Sahara mais nous sommes encore dans l'impossibilité de le classer chronologiquement, car en dehors de quatre ou cinq cas il n'est pas en position stratigraphique. l'essentiel reste à faire à son sujet des fouilles et des sondages sérieusement conduits.

Un point obscur : les industries sur éclats

Le Paléolithique inférieur européen est caractérisé, comme au Sahara, par l'objet essentiel qu'est le biface. Parti des formes les plus frustes groupées d'abord sous le nom de « Chelléen », il évolue vers les pièces élégantes, équilibrées, parfaitement taillées et finies, comme celles de la Micoque. Au Sahara les premiers bifaces sont annoncés par les derniers galets aménagés. Rapidement l'on assiste à une radicale transformation de la technique de taille ; et cette maîtrise nouvelle dans l'art difficile de préparer la pierre n'est pas

38. Ce gisement de surface illustre bien la difficulté de départager entre l'industire dominante et les contaminations postérieures par d'autres objects plus récents.
39. LHOTE H., et KELLEY H., 1936, pp. 217-226.
40. HUGOT H.J., 1962.
41. CHAMPAULT B..
42. ALIMEN H., 1960, pp. 421-423
43. CHAVAILLON J., 1958, pp. 431-443; 1956, p. 231, ID
44. HUGOT H.J., 1963.
45. POND W.P. *et al.*, 1938, pp. 17-21.
46. DALLONI M., 1948.
47. BIBERSON P., 1965, pp. 173-189.
48. ARKELL A.J., 1954, pp. 30-34.
49. ALMAGRO BASCH M., 1946.
50. CATON-THOMPSON G., 1952.

étrangère à l'allégement et à la perfection des formes. Ces progrès, en Europe comme au Sahara, n'ont été rendus possibles que par la découverte des vertus du percuteur souple, d'os ou de bois, substitué au marteau de pierre sans grande précision, par suite de la brutalité de son impact. Cependant, si le biface est l'essentiel, le fossile directeur en quelque sorte du Paléolithique inférieur, il s'en faut qu'il soit le seul objet manufacturé par l'*Homo erectus*. Il y a beaucoup de raisons pour croire que depuis la toute première origine de la technique les éclats ont également été utilisés, et non seulement eux mais aussi une bonne part des déchets multiples provenant du débitage des nucleus. C'est pourquoi la prépondérance prise par l'éclat à l'aube du Paléolithique moyen est normale[51]. L'éclat n'est donc pas une découverte, c'est une transformation. Cette transformation se marquera aussi par une miniaturisation des bifaces qui vont tendre vers l'armature. En revanche, ce qui est révolutionnaire, c'est la généralisation de la technique levalloisienne. Au Sahara, on la voit apparaître très tôt, c'est d'elle que relève le procédé de fabrication de certains bifaces de Tachenghit[52], à elle encore que l'on doit l'industrie de Broukkou ou de Timbrourine. Mais en dépit de cette apparition précoce, il ne semble pas que le genre de vie des inventeurs soit en cause. Ces précurseurs ne sont certainement pas des Néandertaliens car alors ils auraient sans doute adopté un genre de vie différent qui aurait exigé d'eux qu'ils utilisent un armement et un outillage allégés, opposés quant à leur conception à la lourdeur du biface et du hachereau. En effet ce qui frappe, et l'on n'y a guère prêté attention, ce n'est pas tant l'absence d'un Moustérien vrai au Sahara ou de toute autre forme moustéroïde en tenant lieu, c'est que l'Atérien qui le remplace et qui est en fait « moustérianisant » est par excellence une industrie de chasseurs. Le pédoncule évoque non seulement le manche, mais la sagaie, les bolas ; les grands éclats-pointes levalloisiens font penser à des instruments de chasseurs. C'est en un mot une industrie de migrateurs et c'est pour cela qu'elle est si légère comparée à celles qui la précèdent.

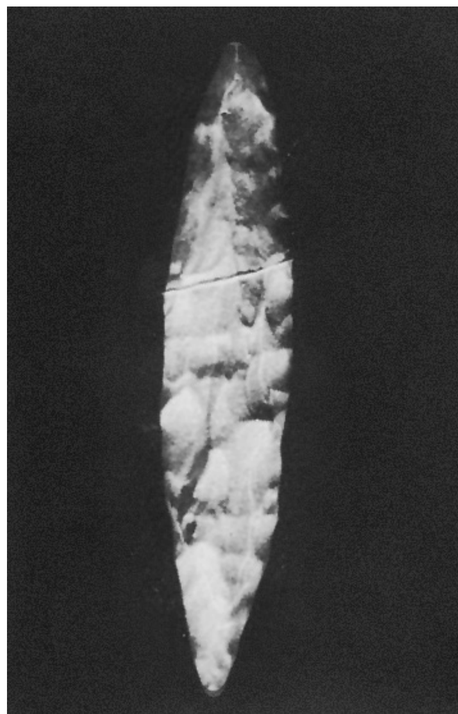
L'Atérien

En l'état actuel de la recherche, l'Atérien[53] tient donc au Sahara la place qui est ailleurs celle du Moustérien. Il en a possédé bien des traits par la place qu'il offre à la technique levalloisienne, par la nature des retouches autant que par la typologie des objets finis. Il s'en éloigne cependant par deux caractères essentiels :

51. Il ne faut cependant pas oublier que la véritable mutation est humaine et signée par l'apparition de l'homme de Néandertal, l'auteur des industries moustériennes.
52. TIXIER J., 1957.
53. *Atérien* : L'Atérien est une industrie d'origine nord-africaine, composée pour l'essentiel d'un fonds moustéroïde auquel s'ajoute toute une série d'objects pédonculés. Chronologiquement, l'Atérien est postérieur au Moustérien. Très marqué par la technique levalloisienne, ce remarquable outillage lithique a évolué en progressant à travers le Sahara. Sa limite méridionale semble avoir été contituée par les grands lacs du sud, aujourd'hui disparus sauf le Tchad. C'est sur la bordure nord-est du Tchad ancien qu'ont été trouvés des sites que l'on peut dater de – 9000 à – 8000. Davantage qu'à un Paléolithique moyen, c'est à un Paléolithique terminal qu'il faut attribuer cette industrie.


1


2


3

1. Grande pointe double bifaciale atérienne, Timimoum (Sahara algérien).

2. Pointes atériennes, Aoulef (Sahara algérien).

3. Pointe double bifaciale atérienne, Adrar Bous V (Niger).

— la présence d'un objet pédonculé qui peut être une pointe, retouchée ou brute, un grattoir, un burin, voire un perçoir;
— de sensibles différences sur le plan statistique avec l'industrie moustérienne classique; mais, cela mis à part, l'idée de « substrat moustéroïde » reste forte et en dépit du fait que nous ne possédions aucun squelette atérien, on a pris l'habitude d'attribuer à un parent de l'Homme de Néandertal cette intéressante industrie.

L'Atérien, on le sait, est une industrie nord-africaine qui a fortement divergé vers le sud[54] pour s'arrêter, en gros, le long des rives des grands lacs du Sahara méridional. Au fur et à mesure de son extension vers le sud, on le voit se transformer jusqu'à donner l'éblouissant faciès de l'Adrar Bous[55] où s'ajoutent au fonds classique des nucleus, des lames, éclats, grattoirs, racloirs, coches, pointes doubles foliacées de technique bifaciale et boules de pierre, ainsi que de très belles pointes pédonculées également de technique bifaciale. L'une d'elles atteint 19 cm de long.

La dispersion de l'Atérien est immense, puisqu'on le trouve en Tunisie[56], au Maroc[57], en Algérie[58] dans la Saoura, dans le Tidikeit où il utilise avec bonheur le matériau de choix fourni par un Araucaria fossile[59], en Mauritanie où l'Adrar marque, en gros, sa frontière[60]. Il est partout, dans le Hoggar[61], à l'Erg d'Admer[62], à Tihodaïne[63], à l'Adrar Bous[64]; on le note encore au Fezzan, au Zumri, et ses derniers bastions orientaux sont Kharga, en Egypte[65].

Sur le plan chronologique l'Atérien est très difficile à situer. Il peut apparaître vers – 35 000. Au bord du lac Tchad, sa progression semble avoir été stoppée par le dernier haut niveau des eaux. Dans ces conditions, il s'étendrait entre – 9000 et – 7000. Ce ne sont là que des hypothèses.

Logiquement, à cette industrie si marquée par des influences moustériennes, devrait succéder un Paléolithique supérieur, mais deux questions se posent. A-t-on le droit de placer l'Atérien, somme toute très tardif, dans un Paléolithique moyen ? Dans sa thèse magistrale, L. Balout n'a pas cru devoir céder à cette tentation. Par ailleurs que savons-nous d'un épipaléolithique vrai au Sahara ? Peu de chose à vrai dire; l'industrie de l'Oued Eched, découverte par R. Mauny[66] n'a pas livré son secret. Les ensembles lithiques d'allure capsienne de la bordure méridionale du Tademaït[67] restent très discutables. Seule la série déjà ancienne de Merdjouma (Oued Mya, plateau

54. HUGOT H.J., 1967, pp. 529-556.
55. HUGOT H.J., 1962, pp. 158-162.
56. GRUET M., 1934.
57. ANTOINE M., 1938.
58. REYGASSE M., 1922, pp. 467-472.
59. GAUTIER E.F., 1914; MINETTE de SAINT-MARTIN, 1908; REYGASSE E.F., 1923.
60. GUITAT R., 1972, pp. 29-33.
61. HUGOT H.J., 1962, pp. 47-70.
62. BOBO J., 1956, pp. 263-268.
63. BALOUT L., *in* ARAMBOURG C. et BALOUT L., 1955, pp. 287-292.
64. HUGOT H.J., 1962, pp. 158-162.
65. CATON-THOMPSON G., 1952 et 1946.
66. Industrie inédite déposée au département de préhistoire de l'IFAN de l'Université de Dakar.
67. HUGOT H.J., 1952, 1955, pp. 601-603.

du Tademaït, Sahara central algérien) peut attester de l'implantation d'un groupe de capsiens véritables dans une région englobée de nos jours par le Sahara. C'est trop peu pour emporter la conviction.

C'est pourquoi, afin de permettre de trouver une solution chronologique, il a été proposé de grouper l'Atérien sous le titre peu compromettant de Paléolithique terminal.

Le hiatus

Récemment, pour qualifier une industrie évoluée post-atérienne de l'Adrar Bous (Niger), J.D. Clark a utilisé le mot « mésolithique ». Sur un plan général, ce terme — qui tend heureusement à tomber en désuétude — n'a pas de sens. Il ne correspond à rien de connu au Sahara et ne pourrait que consacrer l'erreur d'Arkell[68] fort explicable du temps où il travaillait sur le Nil. Les préhistoriens français ne sont pas, dans l'état actuel de la recherche, d'accord avec l'emploi de ce terme.

Cela ne veut pas dire que le problème de l'épipaléolithique ne se posera pas : le Sébilien III d'Egypte, envahi par les microlithes géométriques[69] précède le Néolithique A sans se confondre avec lui, et quelques indices, très rares il est vrai, permettent de supposer qu'il a pu déborder les zones où il a été reconnu.

Le néolithique

Nous ignorons l'essentiel de la genèse des ethnies néolithiques[70]. Elles semblent avoir progressé à travers le Sahara en prenant leur départ de bases différentes. D'après M.-C. Chamla[71] il y a une constante dans le peuplement néolithique saharien : c'est le métissage avec, à ses deux pôles, des Noirs, d'une part, et d'autre part des Blancs d'origine méso-orientale groupés ordinairement sous le titre de « méditerranéens ».

Premier peuplement : néolithiques de tradition soudanienne

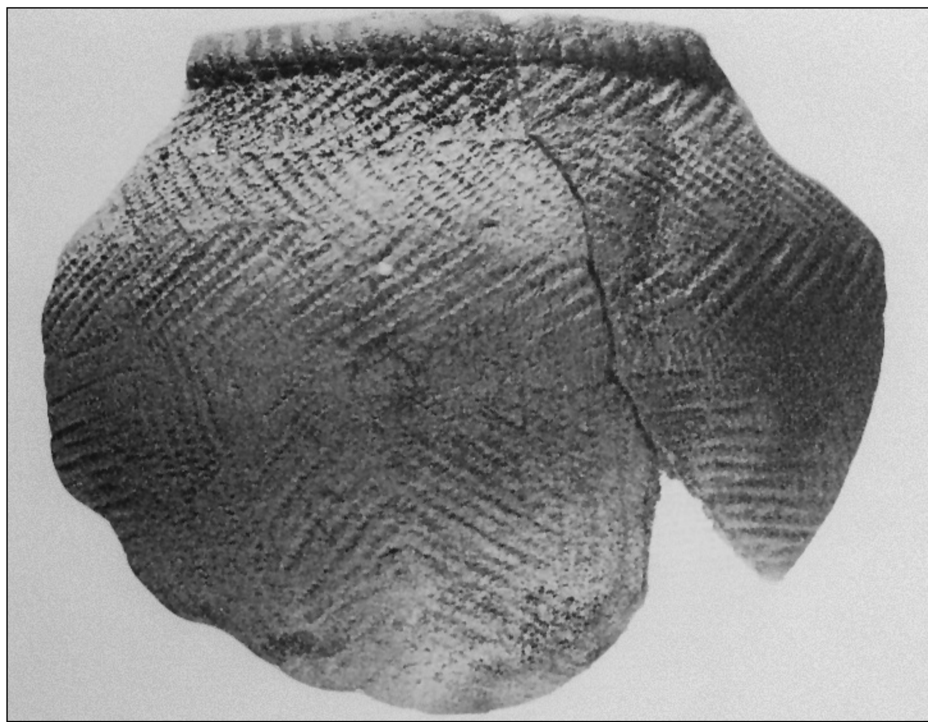
Il s'en faut que le peuplement néolithique du Sahara soit homogène. Si l'on procède par ordre, il semble que la vague la plus ancienne soit celle qui,

68. ARKELL A.J., 1949 ; 1943.
69. VIGNARD E., 1923, pp. 1-76.
70. *Néolithique* : Mot utilisé pour désigner l'apparition de nouvelles techniques en particulier l'art de la céramique, le polissage de la pierre, le début de la domestication, de l'agriculture, de l'urbanisme, etc., s'ajoutant au fonds très évolué de l'industrie lithique de l'Epipaléolithique. Au Sahara, il semblerait que les plus anciens établissements de cette époque soient attribuables au Ve-VIe millénaire avant notre ère. On sait que le Néolithique peut ne pas résulter de la connaissance de la totalité des techniques précitées. Mais l'un des phénomènes les plus remarquables sur lequel il convient de se pencher est la cuisson des aliments qui, par ses transformations chimiques, va influer d'une façon décisive sur l'évolution physiologique de l'homme. Le Néolithique saharien et ses multiples courants offrent l'étonnant exemple d'une « explosion » technique et non pas d'une révolution comme on l'a trop souvent affirmé.
71. CHAMLA M.C., 1968.

formée sur les bords du Nil, à hauteur de Khartoum et de es-Shaheinab, a effectué un mouvement d'est en ouest le long des grands lacs. Elle ne paraît pas avoir dépassé de beaucoup la frange orientale de l'Aouker, ni avoir pénétré la forêt. En revanche elle a poussé au moins deux reconnaissances vers le nord, l'une au Hoggar jusqu'à la marge septentrionale de l'enceinte prétassilienne, l'autre vers la Saoura, en partant du Tilemsi. Cette brillante civilisation se reconnaît facilement grâce au particularisme et à la richesse des décors appliqués à la céramique. Sur le plan industriel elle est, en revanche, extrêmement difficile à définir, car les « néolithiques de tradition soudanienne » ont su tirer parti de tout. Premiers occupants du Sahara, ce sont des pêcheurs-chasseurs-cueilleurs. Ils sont friands d'hippopotame et de baies de micocoulier (*celtis sp*), mais ils ne dédaignent ni le poisson des lacs, ni la tortue d'eau douce, ni le melon d'eau. Le fait qu'ils ont fabriqué à profusion herminettes, houes, broyeurs, meules, etc. ne signifie absolument pas qu'ils aient possédé une forme quelconque de pratiques agricoles[72]. Tout au plus, le remplissage constant des jarres avec des baies de micocoulier et la fréquente découverte d'empreintes de graines de cucurbitacées dans la fouille des sites peuvent-ils suggérer une hypothèse de protoculture. Il y a répartition du travail en fonction des spécialités. Le polissage de la pierre est très répandu, la panoplie des armatures très riche. On chasse à l'arc ou au javelot; le harpon et l'hameçon en os sont utilisés. Haches, houes, herminettes en pierre polie tiennent une grande place dans l'équipement. Habiles à confectionner des perles en pierre dure (amazonite, calcédoine, hématite, cornaline, etc.), les spécialistes ont mis au point un matériel de percement très astucieux[73] qui comporte des chutes de burin, des aiguilles, des perçoirs utilisés en même temps que des résines, et du sable fin. Le matériel de broyage est très important et souvent très beau. Il atteste sinon d'une meunerie vraie, du moins de la connaissance du broyage. Le produit broyé est à coup sûr quelquefois de l'ocre mais aussi peut-être des graines sauvages, des baies, des herbes sèches, des colorants végétaux, des produits pharmaceutiques, etc. La céramique mérite une mention spéciale tant à cause de la richesse de son décor que par la beauté des formes réalisées. Signalons que les fonds coniques à fossette, les formes allongées en amphore n'existent pas. En revanche on signale quelques becs verseurs, des anses, des boutons.

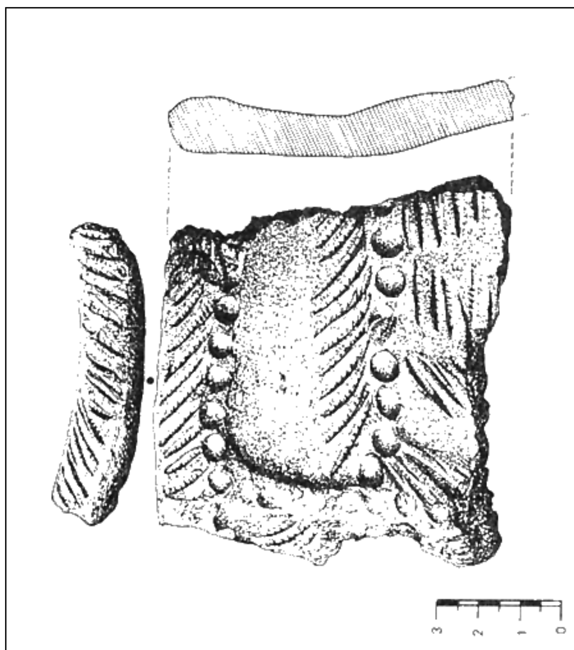
Cette première vague néolithique est donc assez bien connue.

72. *Agriculture*: « Culture raisonnée de plantes sélectionnées sur des portions de sol mis spécialement en forme. » La preuve de la connaissance d'une agriculture peut résulter:
— de preuves palynologiques statistiquement valables;
— de l'existence de traces de terrains cultivés;
— de la récolte de végétaux fossiles identifiés. A elle seule la présence d'un outillage réputé « agricole » n'a pas de sens précis. La houe a pu servir à extraire de l'argile pour la céramique; la meule a pu servir à broyer des colorants, des graines sauvages, des produits médicamenteux, etc. L'attribution du qualificatif « agricole » résulte donc de règles précises et non d'hypothèses non vérifiées.
73. GAUSSEN M. et J., 1965, p. 237.


1

1. *Céramique néolithique, Dhar Tichitt (Mauritanie).*

2. *Céramique d'Akreijit, Mauritanie.*



2

Le Néolithique guinéen

Elle est suivie, plus au sud, par la progression d'une autre ethnie africaine, qui va occuper la forêt, mais en dépit de son importance sera longtemps masquée par le couvert forestier. Ce néolithique, bien identifié en Guinée, sera appelé pour cette raison, bien que son origine soit probablement en Afrique centrale, le *Néolithique guinéen*[74].

Le Néolithique de tradition capsienne

Un peu plus tard le *Néolithique de tradition capsienne*, qui résulte de la néolithisation sur place du vieux capsien nord-africain, va commencer son mouvement vers le Sud. Il parviendra en Mauritanie du Nord-Est, atteindra le Hoggar, puisqu'à Meniet il existait en voile à la surface des sites du Néolithique de tradition soudanienne. Sa limite à l'est est plus imprécise faute de monographies libyennes utilisables. Le Néolithique de tradition capsienne est plus sévère que le Néolithique de tradition soudanienne. Sa céramique est peu ou pas ornée, mais alors que l'industrie lithique de la tradition soudanienne est souvent opportuniste, celle de la tradition capsienne est d'une technique rigoureuse et son faciès saharien s'enrichit d'une prolifération éblouissante d'armatures de pointes de flèches. La pierre polie y est souvent fort belle et pour effacer l'impression produite par la céramique, les écuelles en pierre dure, les statuettes[75] zoomorphes sont autant de chefs-d'œuvre. On trouve avec ce faciès du néolithique des grains d'enfilage qui sont parfois des fragments d'encrine, mais surtout des rondelles confectionnées à partir de petits morceaux de test d'œuf d'autruche. Des œufs entiers ont été vidés et transformés en récipients et certains ont été gravés de dessins au trait.

L'on sait que les Ibéromaurusiens sont autres que les Capsiens. Alors que ces derniers ont occupé principalement les hauts plateaux algériens où ils nous ont laissé ces curieux amas coquilliers connus sous le nom d'« escargotières », les Ibéromaurusiens se sont installés en bordure de la Méditerranée, de la Tunisie au Maroc ; on ne sait pas très bien comment ces cromagnoïdes se sont installés en Afrique du Nord, ni comment se sont départagées les deux ethnies. Ce qui est certain c'est qu'elles se sont toutes les deux « néolithisées » sur place. Les néolithiques de tradition ibéromaurusienne vivant à proximité de la mer n'ont pu manquer d'être influencés par elle. Or, si l'on continue à longer la côte atlantique marocaine en direction du sud, on constate l'existence de « kjokennmöddings » constitués par des coquilles de moules et d'huîtres, puis par des arches (*Arca senilis*) qui sont d'ailleurs encore consommés au Sénégal. Le littoral du Sahara marocain et de la Mauritanie a été occupé par ce faciès très particulier, peu ou pas étudié, qui se caractérise par une céramique peu ornée, grossière, des pierres de foyer et une très rare industrie lithique. Il serait très intéressant de savoir comment il s'est formé et d'où il venait, car s'il a pu subir l'influence de son homologue Ibéromaurusien au Maroc, nous ignorons tout de ses éléments constitutifs.

74. DELCROIX R. ; et VAUFREY R., 1939, pp. 265-312.

75. Collections préhistoriques, musée d'Ethnographie et de Préhistoire du Bardo (Alger), album N° 1, A.M.G. édit., Paris, 1956, pl. 107 à 110.

Le « Ténéréen »

Un cinquième courant a retenu, depuis, l'attention des spécialistes. C'est celui qui fut identifié à l'Adrar Bous et baptisé de ce fait « Ténéréen ». Récemment J.D. Clark qui l'a vu sur place suggère qu'il peut être représentatif du « néolithique saharien ». C'est impensable, à moins de voir dans l'adjectif « saharien » le qualificatif d'une région géographique étendue !

Par ses armatures en fleur de lotus, ses disques, ses grattoirs concaves épais, ses éléments de scie, ses haches à gorge, comme par sa typologie et sa composition statistique, le Ténéréen, découvert par Joubert en 1941[76] ne peut être un Néolithique saharien classique, ce terme étant plus spécialement réservé aux faciès soudaniens et capsiens qui couvrent l'essentiel du Sahara. Vaufrey, souvent tenté par le désir de tout ramener au Néolithique de tradition capsienne[77] dit d'ailleurs : « Les influences égyptiennes reconnues dans le Sahara algérien ont pénétré sous leur forme la plus parfaite jusqu'au Hoggar », et plus loin : « Ces stations du Ténéré représentent un apogée de l'industrie néolithique saharienne qui évoque irrésistiblement le prédynastique égyptien.[78] » Remarquons d'ailleurs qu'en dehors du Ténéré l'influence égyptienne n'apparaît pas nettement en dépit de ce que Vaufrey affirme.

Il reste donc à savoir par quelle voie la magnifique industrie ténéréenne, tirée pour l'essentiel d'un beau jaspe vert, a reçu les influences qu'elle illustre si bien.

Il faut cependant se garder d'étendre à l'infini la notion de « faciès ». Nous savons maintenant qu'une même ethnie peut avoir répondu avec exubérance aux déterminismes imposés par l'écologie, le sous-sol, les minéraux, etc. Là où jaspe et silex permettent des chefs-d'œuvre à partir de la pierre, l'industrie sera différente de celle qu'il sera possible de confectionner avec des grès fragiles. L'Adrar Bous et le Gossolorum[79] sont une seule et même chose, mais il faut avoir étudié la céramique, les disques, les haches, etc. pour le croire. Les deux industries n'ont en commun que la qualité de leur taille.

Il reste cependant à dire deux mots d'un très beau faciès néolithique récolté dans la Mauritanie du Sud-Est, exactement le long du Dhar Tichitt[80]. D'importants travaux poursuivis dans cette région montrent que l'industrie, assez tardive, est liée à un exceptionnel ensemble de villages en pierres sèches où l'urbanisme[81] et l'art des fortifications sont du plus haut intérêt. On vient enfin d'avoir la preuve que dès – 1500, les communautés locales consom-

76. JOUBERT R. et VAUFREY R., 1941-1946, pp. 325-330.
77. VAUFREY R., 1938, pp. 10-29.
78. VAUFREY R., 1969, p. 66.
79. HUGOT H.J., 1962, pp. 154-163 et 168-170.
80. HUGOT H.J. *et al*, 1973.
81. *Urbanisme :* C'est l'étude du plan d'un ensemble d'habitats généralement occupés par des sédentaires et organisés selon un plan précis en fonction de la division du travail et des idées religieuses des occupants. Le seul ensemble répondant à cette définition est celui du Dhar Tichitt, en Mauritanie, daté, à son début de –2000.

maient du mil, ce qui pour une fois donne un sens précis à l'énorme matériel de meunerie existant dans les ruines des villages. Par sa céramique comme par d'autres traits particuliers, la civilisation du Dhar Tichitt était africaine ; sans doute est-elle venue de l'est et plus particulièrement du proche Tilemsi, mais ce n'est là qu'une hypothèse provisoire.

Ainsi donc le Néolithique peut-il être réduit à quelques lignes de force génératrices de courants secondaires qui se caractérisent par leur fonds culturel commun identifiable grâce à la céramique, plus rarement par des particularismes techniques appliqués à l'industrie lithique ou osseuse.

En somme le Néolithique s'étendra du Ve millénaire avant notre ère au début du Ier millénaire. Pendant cette période, le niveau des lacs n'aura pas cessé de décroître. Du coup la grande faune éthiopienne reflue sur les marges, en particulier au sud ; la flore se dégrade, l'homme à son tour émigre avec ses troupeaux.

La Faune et la Flore

La faune, elle, est héritée de l'Atérien, qui s'achève au moment où les lacs atteignent leur dernier haut niveau ; on identifie alors sur leurs bords ou dans leurs eaux la faune dite éthiopienne avec rhinocéros, crocodile (*Crocodilus niloticus*), hippopotame, éléphant, zèbre, girafe, buffle et phacochère. Un grand silure (*Clarias*) et une perche du Nil (*lates niloticus*) pullulent dans les eaux ainsi qu'une tortue d'eau douce (*trionyx*). Les pâturages sont parcourus par des caprins, des antilopes, etc. Cette énumération ne surprend que par le lieu auquel elle s'applique : le Sahara. En revanche la flore déroute complètement. Au début du Néolithique on trouve encore le noyer, le tilleul, le saule, le frêne ! Une coquille de limicolaire trouvée à Méniet (Mouy'ir, Sahara algérien) indique qu'il y tombait au moins 500 mm d'eau ; la bruyère couvre certains étages montagnards. Très rapidement cependant cette végétation se dégrade et fait place à un tableau plus évocateur d'aridité : cèdre, pin d'Alep, genévrier, olivier, lentisque et, entre autres, le micocoulier qui tiendra une grande place dans l'alimentation des autochtones.

Les lacs sont aussi largement pourvus de mollusques ; on retrouve en certains endroits les traces d'énormes dépôts de valves d'Unio.

Bien entendu l'un des caractères du Sahara néolithique à l'aube de cette civilisation est la présence d'une suite de lacs fonctionnant isolément. C'est au long de leurs rives que les néolithiques de tradition soudanienne progresseront. Ce sont ces lacs qui rendront possibles des établissements humains à qui ils fourniront de nombreuses ressources.

Le Sahara, berceau agricole

L'idée a été lancée à différentes reprises et pour beaucoup sans vérification, des possibilités de l'emploi d'un terme à implications si graves.

Il n'y a pas preuve de l'agriculture quand celle-ci est fondée sur la présence d'objets ou d'outils réputés agricoles. L'agriculture est en revanche

démontrée quand les fossiles, graines ou pollens, justifient l'hypothèse appliquée aux objets ou outils. Les poches de mil trouvées à Tichitt (Mauritanie) confirment les idées de Munson[82] et celles de Monod[83] dans ce domaine.

Pour le reste nous savons que les néolithiques du Sahara ont amassé de grosses quantités de baies de *celtis sp* ou micocoulier dont ils ont certainement fait un usage alimentaire. A Meniet et à Tichitt on a également observé la présence de graines de cucurbitacées qui sont sans doute des melons d'eau (et non pas *citrulus colocinthis*). Ces deux derniers végétaux relèvent de la cueillette et, au plus, de la protoculture, mais non de l'agriculture qui est la mise en forme de la terre en vue de la culture raisonnée de plantes sélectionnées.

Le tableau est donc assez pauvre. A Meniet[84] aucune indication précise n'a été relevée par l'analyse palynologique des sédiments néolithiques quant à la connaissance d'une forme quelconque d'agriculture. A l'Adrar Bous une analyse sommaire n'a rien donné non plus, ni à Ti-n-Assako, ni en aucun des multiples sites étudiés de ce point de vue. Les seules traces certaines d'une consommation de produits végétaux sur les sites néolithiques sahariens sont celles de graines : *ziziphus*, *lotus*, *celtis sp.*, diverses graminées sauvages ; il faut y ajouter les empreintes de *Pennisetum* décelées par Munson et les graines de mil découvertes à Tichitt dans des tourbes fossilisées.

Cependant il reste à faire l'analyse systématique des sédiments néolithiques avant d'en déduire une quelconque conclusion. En dépit de son énorme intérêt, la palynologie a été très peu appliquée au Sahara. De toutes façons, si certaines plantes ont pu être cultivées au Sahara, il n'apparaît pas que cette région ait été le lieu privilégié où les plantes de consommation courante du nord de l'Afrique se sont développées.

En somme, et depuis très longtemps, ce sont les éleveurs qui ont presque partout succédé aux « chasseurs-pêcheurs-cueilleurs ». Le fait qu'un outillage en pierre fait de houes, de meules, de broyeurs, de poids à lester les bâtons à fouir et de pics soit présent un peu partout n'implique pas, *ipso facto*, l'existence d'une agriculture au sens reçu du terme. En Egypte où ce phénomène s'est amplement développé, on en retrouve partout les traces précises. A Tichitt, en Mauritanie, on les a retrouvées également parce que les villages sédentaires devaient les justifier ; mais ailleurs il y a peu de chance, dans l'état actuel de nos connaissances, qu'il en ait été ainsi. Et, de toutes façons, il ne faut pas oublier qu'en –1000, la désertification du Sahara est pratiquement acquise. L'arrêt des pluies n'a pas favorisé l'agriculture. Cela n'implique pas la méconnaissance de toute protoculture, ni la cueillette sélective qui l'a précédée. En outre on peut être assuré que l'expérimentation de la nourriture d'origine végétale a dû conduire ses auteurs à la recherche d'espèces déterminées, en somme à une première forme de sélection. Mais il

82. MUNSON P.J., 1968, pp. 6-13.
83. MONOD T.H., 1961.
84. FLAMAND G.B.M., 1921.

n'y a possibilité de culture que dans le cadre d'une sédentarisation, ou d'une fixation saisonnière. Or, en bien des lieux du Sahara, le néolithique « en voile » fait davantage penser à des campements nomades qu'à des villages organisés, lesquels existent cependant.

L'origine de la domestication et le Sahara

Le Sahara néolithique a eu sa vie propre. Bien que les pasteurs bovidiens du Tassili N'Ajjer soient contemporains des chars « au galop volant » dont l'âge est imprécis mais qui peuvent être contemporains des invasions des « peuples de la mer » qui furent dispersés après s'être proposé la conquête de l'Egypte, ils n'en ont pas moins développé sur place un art de l'élevage qui surprend toujours le non-initié. Il semble bien qu'à l'époque de son apogée la civilisation bovidienne ait acquis un art si consommé des méthodes d'élevage qu'elles présupposent un long apprentissage. Les Egyptiens se sont livrés à de multiples expériences de dressage, mais nous le savons par les bas-reliefs qui nous apprennent qu'ils tentèrent d'apprivoiser félins et gazelles, canidés et même hyènes ! Qu'en fut-il au Sahara ? Le sloughi soudanais, précieux auxiliaire des chasseurs némadi, semble être de souche très ancienne. C'est lui probablement qui est représenté par les peintures bovidiennes. Il y a aussi d'autres indices, mais finalement aucune preuve absolue. l'on sait qu'en –2000 le bœuf et le chien sont présents dans l'Aouker, mais les rupestres ne nous montrent pas, pour les périodes antérieures, quels animaux l'homme aurait pu s'efforcer de domestiquer.

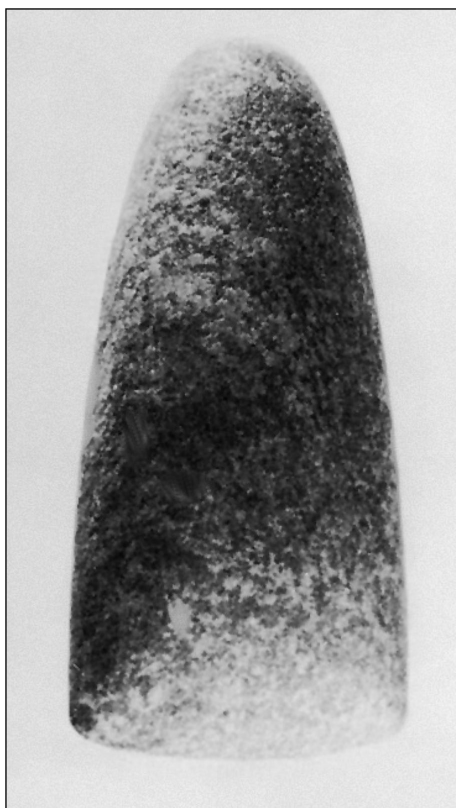
La vie néolithique

Nous savons que les hommes du néolithique de tradition soudanienne eurent une curiosité sans borne vis-à-vis des nouvelles techniques. Ils continuèrent à tailler la pierre pour en tirer une merveilleuse panoplie d'armatures de pointes de flèches et un outillage, généralement très léger, fait de lamelles diversement retouchées, de perçoirs, de grattoirs de formes multiples, de microlithes géométriques, de scies, etc. Ce qui est nouveau c'est la technique subtile du polissage de la pierre. Elle est appliquée à des haches, des houes, des gouges, des ciseaux. Parfois des récipients en pierre dure, des labrets, des perles d'amazonite, de cornaline, de quartz ; des billes (peut-être projectiles de fronde) viennent compléter cette panoplie. Il s'y ajoute une profusion de meules dormantes et de broyeurs qui ne sont pas forcément une preuve de la connaissance de l'agriculture, des « kwés », ces pierres à lester les bâtons à fouir naguère encore employés en Afrique du Sud ou chez les Pygmées. Le tout se complète d'une éblouissante série de vases en céramique dont les formes et les décors sont déjà très « négro-africains ». L'os a été travaillé et a servi à confectionner des harpons, des poinçons, des aiguilles, des peignes de potier, des lissoirs, peut-être des poignards. Les néolithiques de tradition soudanienne ont su merveilleusement s'adapter au déterminisme minéralogique des pays qu'ils occupaient, ce qui a fait croire à une multiplicité de supports



1


2


3

1. Pointes de flèches néolithiques, In Guezzam (Niger).

2. Hache à gorge néolithique, Adrar Bous (Niger) : 3. Hache polie néolithique, région de Faya (Tchad).

ethniques, alors qu'ils semblent au contraire très stables et culturellement très unis, ne serait-ce qu'à cause de l'homogénéité de l'inspiration des décors de leur céramique. Ajoutons que ces hommes formés dans le creuset de la vie socialisée ont dû connaître la navigation et qu'il n'est pas impensable qu'ils aient circulé sur les lacs avec ces barques de roseaux comme on en connaît sur le Tchad où elles sont baptisées « kaddei ».

Les néolithiques de tradition capsienne s'opposent par bien des points à leurs homologues et prédécesseurs de la tradition soudanienne. Ces derniers, partis du Soudan, sont allés en plusieurs vagues, d'est en ouest, sans atteindre, semble-t-il, la côte atlantique. C'étaient des mélanodermes et assez souvent des africains authentiques. Les hommes qui partirent des hauts plateaux algériens sont davantage des méditérranéens et, de leurs prédécesseurs capsiens, ils ont hérité un don remarquable pour la taille du beau silex. l'inventaire de leur outillage étonne; les fines lamelles à retouches à peine visibles évoquent souvent la bijouterie. Perçoirs, pointes aiguës, petits grattoirs se complètent par des microlithes géométriques formés au détriment de lames et qui sont des trapèzes, des rectangles, des triangles, des segments de cercle. Pour autant, ils n'ignorent pas l'art de la chasse car ils confectionnent d'innombrables armatures de pointes de flèches qui deviennent, hélas, aujourd'hui l'objet d'un important commerce touristique. Les haches polies sont nombreuses et ignorent la forme trappue, ramassée, fréquente dans le Néolithique de tradition soudanienne. En somme, et contrairement à ce dernier, la tradition capsienne fait une place plus importante à l'outillage lithique dont la technique est également plus variée. Mais ici aussi on sait polir des écuelles en pierre dure, travailler en ronde bosse de merveilleuses statuettes comme le bovidé de Silet, le bélier de Tamentit, la gazelle de l'Imakassen. La poterie est pourtant beaucoup moins riche en formes et en décors. Non que les artisans manquent d'imagination, ils en font au contraire la démonstration par leur aptitude à décorer les œufs d'autruche dont ils font, entiers, des récipients, brisés, des perles innombrables. Beaucoup de fragments de test gardent encore de fins dessins au trait. Bien entendu dans ce contexte existent aussi meules dormantes et broyeurs. L'on sait avec certitude qu'une partie de ce matériel a servi à écraser des colorants, probablement pour des peintures corporelles.

Le Néolithique littoral est peu connu. Les travaux qui le concernent ne sont pas encore publiés, mais l'on sait que, depuis le Maroc et tout au long du rivage atlantique, existent d'innombrables dépôts de coquilles, parfois de véritables « tells », mélangés à des cendres et des fragments de céramique. Il en est ainsi jusqu'au Sénégal, mais il semblerait qu'à cette latitude un mouvement ethnique protohistorique prenne le relais. Il restera à dire pourquoi à la frontière de la Mauritanie et du Sahara Occidental, à la céramique à fond rond ou plat connue au Sahara, fait place une merveilleuse céramique à fond nettement conique. Mais tout est à publier de ce nouveau faciès.

Plus à l'est, dans l'Aïr, à l'Adrar Bous, un gisement tranche nettement sur les autres faciès connus du Néolithique saharien quelle qu'en soit leur origine. C'est celui qui fut baptisé Ténéréen. Tiré d'un jaspe vert vif et s'épanouissant en un outillage magnifique, ce Néolithique est riche en formes évoquant l'énéolithique égyptien. Disques plats, armatures en fleur de

lotus, grattoirs à coche dits « croissants », houes à tranchant poli par l'usage peuvent être évidemment des convergences, mais à ce point il serait véritablement étrange qu'elles soient fortuites. Ajoutons à cela que certains types de meules dormantes associées à ce brillant complexe sont les mêmes que l'on retrouve devant les bas-reliefs égyptiens et l'on sera prêt à croire que l'Adrar Bous a été colonisé par des hommes qui avaient eu d'étroits contacts avec le Nil bien que, et ceci est étrange, ils aient utilisé une céramique en tout comparable à celle du Néolithique de tradition soudanienne. Mais cette dernière n'a-t-elle pas ses archétypes à Es-Shaheinab ?

Au sud de la ligne des lacs, à une époque plus humide, la forêt devait être plus dense et plus verte que de nos jours. Cela expliquerait sans doute qu'elle soit une barrière que les habitants du Sahara n'ont pas franchie. C'est d'ailleurs une étude à peine entamée que celle du Néolithique forestier, que pour des raisons de commodité et d'antériorité on a baptisé « guinéen » alors qu'en réalité il semble venir de beaucoup plus loin, du Congo peut-être.

Conclusion

La passionnante étude du passé du Sahara en est à ses balbutiements. Elle offre aux spécialistes et aux hommes de bonne volonté une chance exceptionnelle qu'il est urgent de saisir avant que la mise en chantier des dernières réserves naturelles nous enlève à jamais la chance de percer le mystère des problèmes qui en définitive concernent tout le passé de l'homme. Or c'est en prenant conscience du passé que l'humanité pourra forger son avenir : notre expérience ne se limite pas au présent mais elle nous vient en droite ligne de la préhistoire. Le nier c'est lui enlever tout support rationnel, toute valeur scientifique. Mais la préhistoire du Sahara a cessé d'être une recherche individuelle pour devenir une entreprise collective, donc d'équipe, donc de moyens. Or il est remarquable de constater combien elle est abandonnée. Il appartient à ceux dont relève ce grand et rude désert de former les hommes qui sauront lui faire dire ses secrets.

CHAPITRE 24

Préhistoire de l'Afrique occidentale

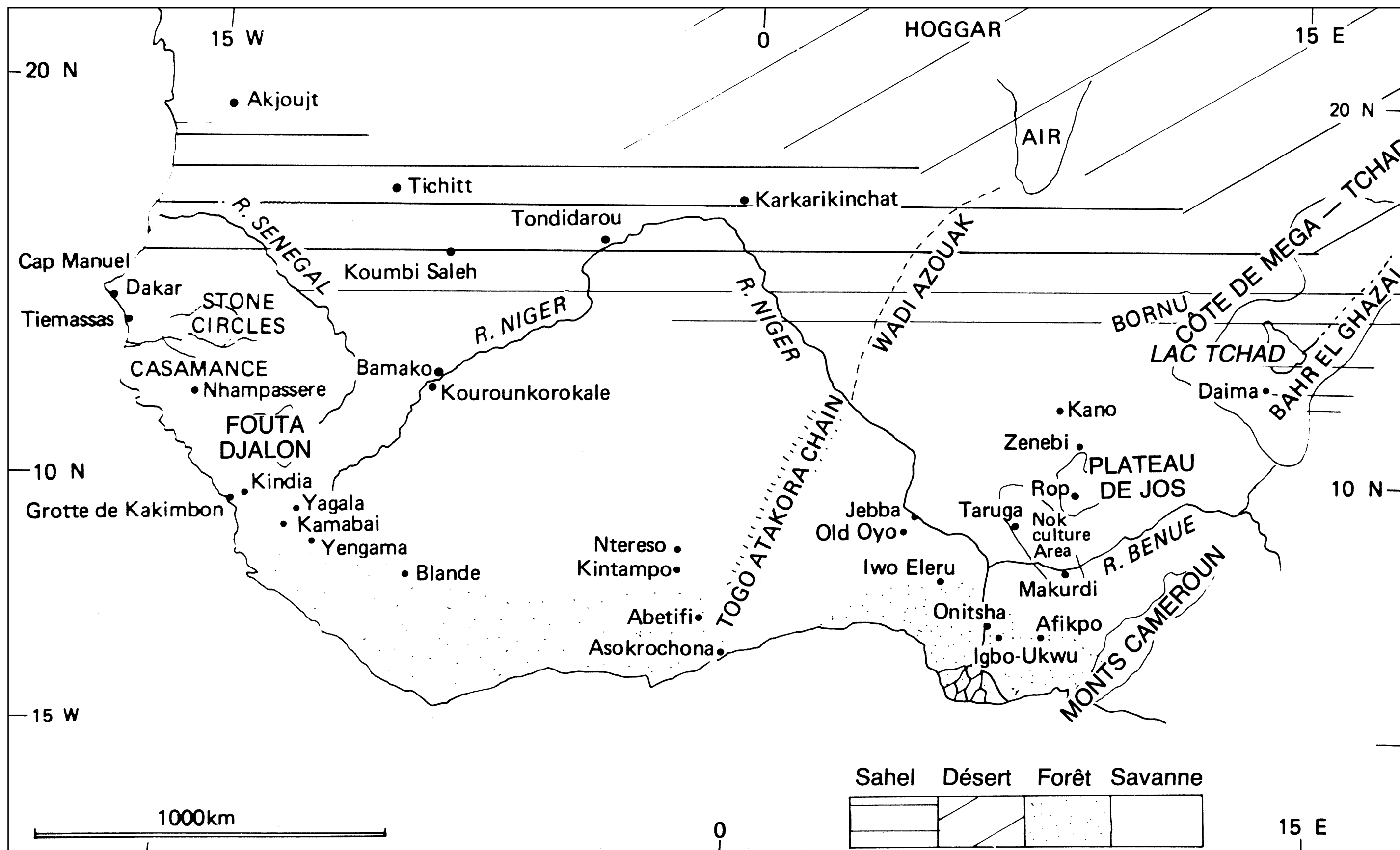
T. Shaw

Les principales zones climatiques et phytologiques traversent d'est en ouest toute l'Afrique occidentale. Les plus fortes précipitations sont enregistrées près du littoral; elle diminuent à mesure qu'on se dirige vers le nord, à l'intérieur des terres. Au nord, la frange méridionale du désert est bordée par la bande sèche du Sahel; plus au sud, on trouve la grande savane. Entre la savane et la forêt tropicale, dense et humide, qui longe la côte, existe une zone de forêt dégradée, défrichée, que l'action de l'homme a transformée en savane.

Climat et environnement

Les précipitations sont très nettement saisonnières. Dans le sud, elles prédominent d'avril à octobre (avec maxima en juillet et octobre); dans le nord, de juin à septembre. Ces pluies sont apportées par les vents du sud-ouest, qui se chargent d'humidité au-dessus de l'Atlantique. En outre, le front intertropical coupe l'Afrique occidentale d'est en ouest; il sépare la masse d'air tropical maritime, formée au-dessus de l'Atlantique Sud, de la masse d'air continental et sec du Sahara. La position du front varie avec les saisons; en janvier, il est à l'extrême sud, de sorte que les alizés du nord-est provenant de la masse septentrionale d'air sec descendent tout droit sur la côte guinéenne et y provoquent une baisse spectaculaire de l'humidité.

Il est indispensable d'avoir pris conscience des données de ce climat et de cette végétation pour comprendre la préhistoire et l'archéologie de l'Afrique occidentale: la situation et l'étendue des différentes zones de végétation, ainsi que la position du front intertropical, ont, dans le passé, subi des varia-


15 W
0
HOGGAR
15 E
20 N
Akjoujt
AIR
20 N
Tichitt
Karkarikinchat
R. SENEGAL
Tondidarou
Koumbi Saleh
Cap Manuel
Dakar
STONE
CIRCLES
Tiemassas
R. NIGER
R. NIGER
WADI AZOUAK
CÔTE DE MEGA — TCHAD
BORNU
LAC TCHAD
BAHR EL GHAZAL
CASAMANCE
Bamako
Nhampassere
Kourounkorokale
FOUTA
DJALON
Daima
Kano
Zenebi
PLATEAU
DE JOS
10 N
Kindia
Grotte de Kakimbon
Yagala
Kamabai
Yengama
Blande
Ntereso
Kintampo
TOGO ATAKORA CHAIN
Jebba
Old Oyo
Rop
Taruga
Nok
culture
Area
10 N
R. BENUE
Iwo Eleru
Makurdi
Abetifi
Asokrochona
Onitsha
Afikpo
Igbo-Ukwu
MONTS CAMEROUN
15 W
Sahel
Désert
Forêt
Savanne
1000km
0
15 E

tions, affectant les conditions dans lesquelles l'homme a vécu, à différentes époques, en Afrique occidentale.

Il existe dans ces zones de végétation un certain nombre de particularités géographiques qui entraînent des modifications locales du cadre général: le massif du Fouta Djalon et les hautes terres de Guinée; au Togo, la chaîne de l'Atacora; au Cameroun, le plateau de Baoutchi et les hautes terres du Mandara; le delta intérieur du Niger et sa grande boucle vers le nord, le lac Tchad, et le delta de l'embouchure du Niger. Entre le Ghana et le Nigeria, la ceinture de la forêt tropicale humide présente une solution de continuité, la « trouée du Dahomey ».

L'homme préhistorique

Vestiges paléontologiques

Jusqu'ici l'Afrique occidentale n'a produit ni vestiges des formes anciennes de l'humanité, ou d'hominidés, comparables à ceux qui ont été découverts en Afrique orientale et méridionale[1], ni outillage de l'époque correspondante[2]. Peut-on prétendre que de tels êtres aient existé en Afrique occidentale ? Le manque actuel de données est-il dû au fait que ces hominidés n'ont pas vécu à l'époque dans cette région, ou bien sommes-nous seulement, à titre provisoire, démunis de témoignages ? C'est une question à laquelle il est, pour le moment, impossible de répondre; toutefois, on n'assiste en Afrique occidentale, dans le domaine de la recherche, à aucun effort comparable à ceux dont l'Afrique orientale a été le théâtre. Il faut aussi admettre que les gisements de même ancienneté semblent y être plus rares. On sait, enfin, qu'étant donné le haut degré d'humidité et d'acidité du sol, les conditions de conservation sont de beaucoup inférieures[3]. Cela est illustré par les données d'une période sensiblement plus récente: une carte la répartition, en Afrique, des découvertes de vestiges humains osseux du Late Stone Age fait apparaître un blanc total pour la région Congo-Afrique occidentale[4]. Pourtant, depuis l'établissement de cette carte, des découvertes ont été faites au Nigeria et au Ghana, qui montrent que le « blanc » indiquait plus une situation donnée des recherches qu'une réelle absence de vestiges préhistoriques[5]. Il peut en être de même pour la période plus ancienne que nous allons aborder[6], éventuellement aussi pour la carte de répartition des gisements de fossiles de vertébrés du Pléistocène inférieur et moyen, qui présente le même vide[7]. Aussi loin que l'on puisse remonter, il semble que certaines régions de l'Afrique occidentale

1. Leakey R.E.F., 1973.
2. Leakey M., 1970.
3. Clark J.D., 1968, p. 37.
4. Gabel C., 1966, p. 17.
5. Shaw Th., 1965; 1969 b; Brothwell D. et Shaw Th.; 1971; Flight C., 1968, 1970.
6. Coppens Y., 1966, *B.I.F.A.N., p.* 373.
7. Coppens Y., 1966, *B.I.F.A.N., p.* 374.

aient présenté des conditions écologiques très proches de celles qui permirent le développement des Australopithèques de l'Afrique orientale — ce qui, bien entendu, ne signifie pas qu'elles aient réellement été occupées. De nombreux secteurs de la forêt tropicale pourraient, aujourd'hui, subvenir aux besoins des gorilles, mais en fait on ne les trouve qu'en deux endroits bien délimités[8]; de même, en dépit d'une certaine similarité de conditions, la savane d'Afrique occidentale ne nourrit pas un gibier aussi riche en nombre et en variété que l'Afrique orientale[9].

La portion crânio-faciale d'une boîte crânienne, trouvée à 200 kilomètres à l'ouest-sud-ouest de Largeau, apporte un élément positif permettant de penser qu'il est possible de retrouver certains des premiers hominidés du début du Pléistocène en Afrique occidentale. Ce spécimen a été nommé *Tchadanthropus uxoris*[10]; considéré d'abord comme australopithèque[11], on l'a plus tard jugé plus proche de l'*Homo habilis*[12]. En fait il est difficile d'en juger en l'absence d'une datation exacte et dans l'état de fragmentation de ce vestige. Une étude plus complète de ce crâne, qui présente des caractéristiques archaïques et évoluées, suggère une évolution vers *Homo erectus*[13] stade plus évolué des hominidés, disposant d'une capacité crânienne de 850 à 1200 cm^3. Il convient de répéter que l'Afrique occidentale n'offre pas d'exemple de cette forme, bien que des spécimens du même type, baptisés *Atlanthropus mauritanicus*, aient été trouvés en Algérie[14].

Les industries

Bien que les outils de l'homme préhistorique aient été taillés tant dans l'os et le bois que dans la pierre, il est rare que le bois se conserve, et la composition des sols de l'Afrique occidentale est impropre à la préservation de l'os. En dehors des éclats grossièrement façonnés, les outils de pierre les plus anciens et les plus simples consistent en galets ou blocs taillés par percussion pour donner des instruments présentant un tranchant de 3 à 12 cm de long. On les désigne sous le nom de galets aménagés ou d'outils oldowayens, d'après la gorge d'Olduvai en Tanzanie. Ils sont très fréquents en Afrique. Les hommes qui en sont les auteurs ont fort bien pu se répandre dans la plupart des savanes et des brousses du continent. On a trouvé, en plusieurs endroits d'Afrique occidentale, de tels outils[15] néanmoins rien ne permet encore d'affirmer qu'ils datent de la même période que l'industrie d'Olduvai, qui, en Afrique orientale, se situe entre –2,0 et –0,7 million d'années. Une étude minutieuse des galets aménagés découverts le long de la rivière Gambie, au Sénégal, a

8. DORST J.P. et DANDELOT P., 1970, p. 100.
9. DORST J.P. et DANDELOT P., 1970, pp. 213-223.
10. CAMPBELL B.G., 1965, pp. 4-9.
11. COPPENS Y., 1961.
12. COPPENS Y., 1965 a; 1965 b; H.B.S. COOKE 1965.
13. COPPENS Y., 1966, *Anthropologia*.
14. ARAMBOURG C. et HOFSTETTER R., 1954, 1955; C. ARAMBOURG, 1954, 1966.
15. DAVIES O., 1961, pp. 1-4; DAVIES O., 1964, pp. 83-91; MAUNY R., 1963; SOPER R.C., 1965, p. 177; HUGOT H.J., 1966, *B.I.F.A.N*

démontré que certains d'entre eux devaient avoir une origine néolithique tandis que d'autres remonteraient au Late Stone Age; aucun élément stratigraphique ne permet de les considérer comme industrie préacheuléenne[16]. Nous ne pouvons être assurés de l'ancienneté des galets aménagés que si leur datation provient de leur découverte *in situ*, dans des gisements qui peuvent eux-mêmes être datés de façon relative ou absolue. La paléontologie permet une datation relative des gisements de Yayo qui ont fourni le *Tchadanthropus*; il ne s'y trouvait malheureusement aucun outillage. D'après les indications fournies par les ossements de l'*Hippopotamus imaguncula* (aujourd'hui disparu) extraits d'un puits profond de 58 mètres au Bornou[17], il est vraisemblable que les sédiments du bassin du Tchad contiennent des vestiges paléontologiques et, sans doute, archéologiques du Pléistocène; mais ceux-ci reposent sous une couche très épaisse d'alluvions plus récentes.

Changement climatiques

En Europe, plusieurs phases glaciaires se sont produites durant le Quaternaire dont les quatre principales ont reçu le nom de rivières d'Allemagne. On sait maintenant qu'en dépit d'un rythme et de caractéristiques valables en général pour les phénomènes glaciaires, de nombreuses variantes locales doivent être prises en considération; aussi s'est-on servi de noms locaux, pour chaque région particulière. Sensiblement plus complexe, le résultat est probablement beaucoup plus proche de la réalité[18].

Il en a été de même en Afrique, lorsque, dans les vestiges de plages lacustres surélevées grâce aux phases d'érosion et de dépôts de graviers, les premiers chercheurs ont découvert les traces caractéristiques de périodes du Quaternaire au cours desquelles le climat africain avait été beaucoup plus humide qu'aujourd'hui. Ces périodes de précipitations plus abondantes furent baptisées « pluviaux ». Dès lors que le concept de périodes glaciaires était déjà admis pour les zones septentrionales tempérées, quoi de plus naturel que l'idée d'une période pluviale correspondant sous la chaleur des Tropiques aux périodes glaciaires de l'Europe et de l'Amérique du Nord[19]? Avec le temps, l'idée de trois, puis de quatre périodes pluviales africaines devint orthodoxie[20]: on supposa qu'elles correspondaient aux glaciations de l'ère glaciaire européenne[21], encore qu'on ait proposé une nouvelle théorie selon laquelle une période pluviale africaine correspondrait à deux glaciations septentrionales[22]. Qu'il ait été possible d'avancer des suggestions aussi différentes montre la quasi-impossibilité de toute corrélation *chronologique* exacte. Il est

16. Mauny R., 1968, p. 1283; Barbey C. et Descamps C., 1969.
17. Tattam C.M., 1944, p. 39.
18. Flint R.F., 1971; Spark B.W. et West R.G., 1972.
19. Wayland E.J., 1934; 1952.
20. L.S.B. Leakey, 1950; L.S.B. eakey, 1952, Résolution 14 (3), p. 7; Clark J.D., 1957, p. XXXI, Résolution 2.
21. Nilsson E., 1952.
22. G.C. Simpson, 1957.

certain que, sur de grandes distances, les corrélations géologiques ne devraient pas être établies en fonction des climats mais des formations rocheuses ; en outre, sensiblement moins nets que les traces des glaciations, les vestiges des périodes pluviales ont donné lieu à beaucoup de confusion[23]. Avec le temps, l'hypothèse des quatre pluviaux fut elle-même remise en question[24].

L'Afrique occidentale n'a pas échappé à l'extrapolation, et l'on s'est efforcé d'utiliser les résultats obtenus en d'autres régions du continent pour conférer un sens à des données qui demeureraient autrement isolées ou difficiles à interpréter[25]. Plus récemment, toutefois, deux éléments ont permis d'améliorer l'approche scientifique en Afrique occidentale : une recherche plus approfondie sur ce sujet[26], et l'apparition d'une nouvelle théorie sur les variations climatiques de l'Afrique[27].

En ce qui concerne ces fluctuations climatiques, l'Afrique occidentale n'offre aucune information géologique ou géomorphologique digne de foi, qui remonte au-delà de la dernière glaciation en Europe. L'étude du lac Tchad fait ressortir l'existence de hauts niveaux à partir de –40000[28]. Ce haut niveau est marqué par la crête de Bama, sur laquelle s'élève Maiduguri, et qui à cet endroit est axée nord-ouest sud-est. Puis les deux extrémités s'évasent vers le nord-est, encerclant Largeau, toute la dépression de Bodélé et le Bahr el-Ghasal. La formation de cette crête, considérée plus comme une barre de lagon que comme le tracé réel d'une rive, peut avoir duré 6000 ans[29]. L'ancien lac était situé à 332 m au-dessus du niveau de la mer alors que l'altitude actuelle du Tchad est de 280 m ; il lui arrivait de déborder dans le déversoir de Bongor et de drainer la Bénoué. Pendant cette période plus humide, il semble donc que la forêt de l'Afrique occidentale se soit étendue sensiblement plus au nord qu'aujourd'hui ; il est cependant impossible d'affirmer qu'elle ait atteint le 11e degré de latitude nord[30] ou la ligne isohyète des 750 mm actuelle[31], tant que la palynologie ne nous en aura pas donné confirmation.

A peu près à l'époque du dernier maximum de la dernière glaciation en Europe du Nord, dont le début se situe aux alentours de –20000, il semble que l'Afrique occidentale ait été beaucoup plus sèche qu'aujourd'hui. En ce temps là les fleuves de la région déversaient leurs eaux dans un océan dont le niveau se situait à quelque 100 mètres au-dessous du niveau actuel, par suite de l'énorme quantité d'eau bloquée dans les calottes glaciaires des pôles. Ainsi, à Makurdi, la Bénoué a-t-elle creusé son lit à une vingtaine de mètres au-dessous du niveau actuel de la mer et plus profondément encore à Yola ; tandis qu'à Djebba le lit fossile du Niger se trouve 25 m au-dessous du

23. CLARK J.D., 1957, p. XXXI, Resolution 4 ; BUTZER K.W., 1971, pp. 312-315
24. FLINT R.F., 1959.
25. BOND G., 1956, pp. 197-200 ; B.E.B. FAGG, 1959, p. 291 ; DAVIES O., 1964, pp. 9-12 PIAS J., 1967.
26. Association sénégalaise pour l'étude du Quaternaire, 1966, 1967, 1969 ; BURKE *et al.*, 1971 ; BUTZER K.W., 1972, pp. 312-351.
27. ZINDEREN-BAKKER (E.M. van), 1967.
28. SERVANT M. *et al.*, 1969 ; GROVE A.J. et WARREN A., 1968 ; BURKE K. *et al.*, 1971.
29. GROVE A.T. et PULLAN R.A., 1964.
30. DAVIES O., 1964.
31. DAVIES O., 1960.

niveau de la mer et s'enfonce plus encore à Onitsha[32]. Le Sénégal, lui aussi, coulait dans un lit bien au-dessous du niveau actuel ; mais de vastes dunes de sable bloquaient son embouchure, ce qui est également le cas du cours moyen du Niger. Le Tchad était alors à sec ; des dunes de sable s'étaient formées sur le fond du lac et dans certaines régions du Nigeria septentrional — ce qui indique des précipitations annuelles inférieures à 150 mm, alors que, de nos jours, elle dépassent 850 mm. Bien que nous n'ayions de datations absolues que pour certains dépôts de l'embouchure du Sénégal et des alentours du lac Tchad, tous les autres indices convergent pour témoigner d'une période généralement sèche aux alentours de – 18000. Si les dunes de sable se sont formées à la latitude de Kano, la savane et la zone forestière ont dû être repoussées loin vers le sud ; en fait, il est probable que presque toute la forêt avait disparu, à l'exception de forêts reliques, dans des régions de plus grandes précipitations, telles les côtes du Libéria, une partie du littoral de la Côte d'Ivoire, le delta du Niger et les montagnes du Cameroun.

Vers – 10000, les conditions semblent avoir évolué vers une humidité plus forte. Le Niger du Mali déborde au-dessus du seuil de Taoussa, et le Grand-Tchad, ainsi qu'on l'a nommé[33], recouvre à nouveau une vaste étendue ; par suite de saisons plus humides, les dunes de sable formées au cours de la précédente période sèche ont pris une teinte rouge. Des vestiges de charbon de bois dispersés, datés des XIe et VIIe millénaires avant notre ère, à Igbo-Ukwu, peuvent indiquer peut-être des feux de brousse et la survivance, à cette époque et à cette latitude, d'une végétation du genre savane[34]. Il est vraisemblable que, pendant cette période, la forêt soit de nouveau remontée vers le nord à partir des zones-refuges du littoral où elle avait survécu pendant la période sèche précédente. La théorie qui permet le mieux de rattacher les événements climatiques de la fin du Quaternaire en Afrique occidentale à ceux de l'Europe du Nord est fondée sur des preuves de plus en plus nombreuses établissant le caractère mondial des variations de la température ; elles ont provoqué un glissement des zones climatiques de chaque côté de l'équateur, glissement modifié par la configuration des grandes masses terrestres et océaniques[35]. Lorsque les températures mondiales baissaient, il en résultait, dans les latitudes nord, une glaciation repoussant vers le sud l'anticyclone polaire ; les zones climatiques situées au-delà étaient comprimées vers l'équateur, de telle sorte que le front intertropical nord était déplacé au sud de sa position actuelle. En conséquence, les vents secs de nord-est soufflaient plus longtemps et plus fort d'un bout à l'autre de l'Afrique occidentale, tandis que les vents pluvieux du sud-ouest, dits vents de mousson, soufflaient plus faiblement et sur une distance moindre pendant la saison humide. Ce qui explique la coïncidence approximative entre une période sèche en Afrique occidentale et une période glaciaire septentrionale. Simultanément, le nord du Sahara était plus humide qu'aujourd'hui puisque

32. VOUTE C, 1962 ; FAURE H. et ELOUARD P., 1967.
33. MOREAU R.E., 1963 ; SERVANT M. *et al.*, 1969.
34. SHAW Th., 1970, pp. 58, 91.
35. ZINDEREN-BAKKER (E.M. van), 1967.

la trajectoire des orages de l'Atlantique débouchait au sud de l'Atlas au lieu de passer au nord de cette chaîne.

Puis, lorsque les températures mondiales s'élevèrent, les calottes glaciaires se retirèrent vers le nord, le front intertropical en fit autant, et le niveau des mers s'établit à sa hauteur actuelle. Par suite du déplacement vers le nord de la trajectoire des orages de l'Atlantique, le Sahara du Nord devint plus sec, mais les réserves aquatiques et végétales du Sahara suffirent à en retarder l'assèchement final jusqu'à –3000 et au-delà. Lorsque celui-ci devint tel que les habitants ne purent continuer à vivre au Sahara, il s'ensuivit naturellement des répercussions dans les zones situées plus au sud.

L'Age de pierre

Les termes «Paléolithique», «Epipaléolithique» et «Néolithique» sont toujours en usage en Afrique du Nord; depuis longtemps en revanche les archéologues de l'Afrique sub-saharienne ont jugé préférable d'utiliser une terminologie qui leur soit propre, fondée sur la réalité d'un continent et non sur un système européen imposé de l'extérieur. Cette terminologie a été officiellement adoptée lors du IIIe Congrès Panafricain de préhistoire, il y a environ 20 ans. Nous utiliserons donc les termes de «Early Stone Age», «Middle Stone Age» et «Late Stone Age»[36]. Les limites chronologiques de ces divisions de l'Age de pierre varient quelque peu de région à région. Très approximativement, on retient la période de –2 500000 à –50000 avant notre ère pour le Early Stone Age; de –50 000 à –15000 avant notre ère pour le Middle Stone Age; et de –15000 à –500 avant notre ère pour le Late Stone Age. Avec l'accumulation des connaissances nouvelles, des divisions et des datations aussi simples en viennent à être modifiées, et demandent une présentation plus complète[37]. L'usage du terme «Néolithique» est lui aussi de plus en plus critiqué lorsqu'il est appliqué à l'Afrique sub-saharienne; c'est en effet un terme ambigu, dont on ne sait pas toujours très bien s'il renvoie à une période, une technologie, un type d'économie ou à l'ensemble des trois.

Le Early Stone Age en Afrique occidentale

Acheuléen

Dans l'Afrique de l'Est, du Sud et du Nord-Ouest, l'ensemble des industries oldowayennes fit place au complexe que nous connaissons sous le nom d'Acheuléen, et qui est caractérisé par des bifaces. Ce sont des outils de forme ovale ou ovale appointée dont le tranchant sur tout le pourtour a été soigneusement taillé sur les deux faces; un autre type caractéristique, le hachereau, possède un tranchant transversal rectiligne. Bien que la moitié,

36. CLARK J.D., 1957, Résolution 6.
37. BISHOP W.W. et CLARK J.D., 1967, pp. 687-899; SHAW Th., 1967, pp. 9-43; VOGEL J.C., et BEAUMONT P.B., 1972.

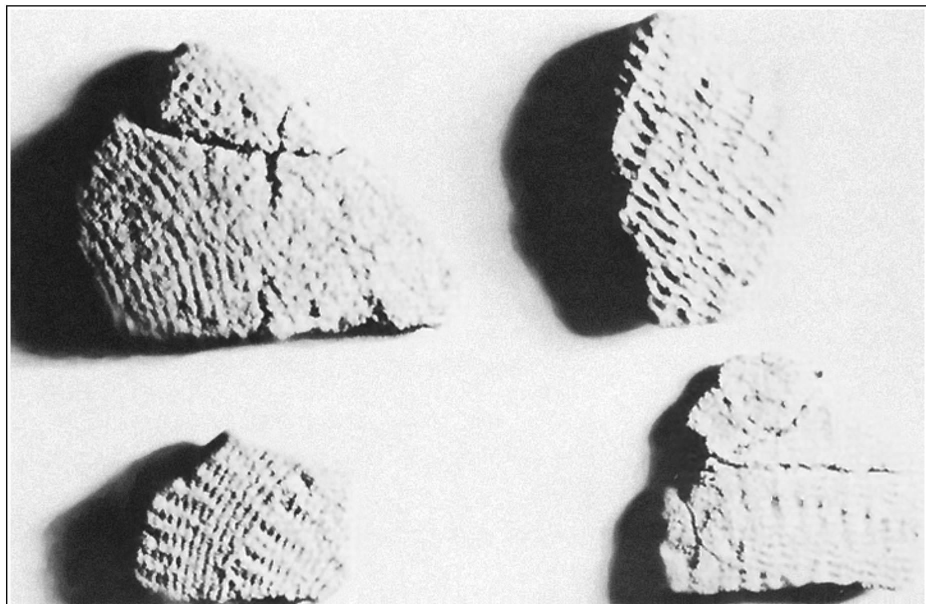
au moins, des ressources alimentaires ait encore dépendu des femmes et des enfants qui récoltaient baies, graines et racines, les hommes se groupaient et coordonnaient leurs efforts pour chasser le gros gibier. Le feu était connu en Afrique dès la fin de la période acheuléenne. Le type d'homme responsable de la fabrication des outils acheuléens, partout où il a été retrouvé, est *Homo erectus*. Sa capacité cérébrale est sensiblement inférieure à celle de l'homme moderne, mais il est, sous d'autre rapports, bien proche de ce dernier pour la structure corporelle.

Les types de bifaces généralement considérés comme anciens (jadis nommés « chelléens ») sont absents du Sahara. On a signalé leur présence au Sénégal[38], dans la république de Guinée[39], en Mauritanie[40] et au Ghana, où on les aurait trouvés en stratigraphie très roulés, dans les alluvions de la « terrasse moyenne »[41] — quelle que soit la signification de cette situation en termes de chronologie relative. Leur aire de répartition a fait l'objet de cartes[42] qui sembleraient indiquer une colonisation à partir du Niger le long de la chaîne de l'Atacora et des collines du Togo.

Les derniers stades de l'Acheuléen, caractérisés par de beaux bifaces taillés au percuteur tendre (en bois ou en os) abondent dans le Sahara au nord du 16e parallèle. Peut-être convient-il de lier cette répartition à l'avant-dernière période glaciaire européenne (Riss) — ou, peut-être, au tout premier maximum de la dernière glaciation (Würm) ; à cette époque, les pluies ont dû être plus abondantes dans le nord du Sahara et, reculant vers le sud, la zone désertique ne devait offrir que peu d'attraits aux chasseurs-cueilleurs. Les terres élevées du plateau de Jos semblent avoir échappé à la règle : il est possible que le climat s'y soit montré moins aride et qu'il y ait favorisé l'existence de vastes prairies parsemées de bois, que recherchait l'homme acheuléen ; ce plateau apparaît donc comme un promontoire de terres habitables projeté au sud de l'Aïr et de l'aire acheuléenne du Sahara (nord du 16e parallèle). Du matériel associé à de l'outillage acheuléen, dans des graviers de base remplissant les ravines creusées au cours de la période humide précédente, a été daté au C 14 d'une époque « antérieure à 39 000 BP »[43].

Quand l'homme acheuléen hantait le plateau de Jos, il est vraisemblable que la massif du Fouta Djalon était lui aussi propice à l'implantation humaine ; un certain nombre d'outils acheuléens ont été découverts dans cette région[44]. On trouve également des vestiges de l'Acheuléen moyen et supérieur disséminés aux alentours et au nord du Haut-Sénégal — qui pourrait être considéré comme le trait d'union entre la zone du Fouta Djalon et les sites prolifiques de Mauritanie.

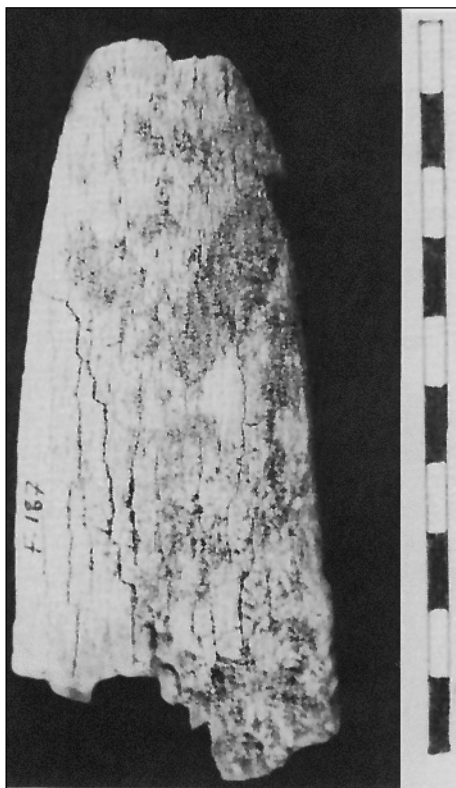
38. CORBEIL R., 1951.
39. CREACH P., 1951.
40. MAUNY R., 1955, pp. 461-479.
41. DAVIES O., 1964, pp. 86-91.
42. DAVIES O., 1959.
43. BARENDSON G.W. *et al.*, 1965.
44. CLARK J.D., 1967, *Atlas*



1

1. *Céramique (tessons décorés) du Cap Manuel, Sénégal, musée de l'IFAN (photo I. Diagne).*

2. *Lissoir en os trouvé sur le gisement néolithique du Cap Manuel, musée de l'IFAN (photo I. Diagne).*



2

Des traces d'Acheuléen ont été relevées[45] dans le Ghana du sud-est et au long de la chaîne de collines du Togo et de l'Atacora; elles suggèrent la possibilité d'une pénétration par le nord de ces régions qui devaient offrir un environnement favorable. Toutefois, la pénétration ne semble pas avoir été très poussée; aucun vestige acheuléen n'a été vraiment découvert en stratigrapie dans la région, et il est souvent très difficile, par la seule typologie, de classer définitivement comme acheuléens des séries pauvres ou de rares spécimens, dès lors que tant de formes tendent à se chevaucher ou à se confondre avec celles, plus récentes, de l'industrie sangoenne[46].

Le Sangoen

L'ensemble des industries sangoennes est difficile à définir[47], et l'on a mis en doute jusqu'à son existence en Afrique occidentale[48]. Succédant à l'Acheuléen, conservant certaines pièces de son outillage, telles le pic et le biface, un nouveau complexe d'industries vient au jour; le hachereau disparaît, les sphéroïdes se raréfient tandis que la priorité revient aux pics, de forme souvent lourde et massive; on rencontre aussi des «choppers» fréquemment taillés sur des galets.

En Afrique occidentale, la répartition des éléments sangoens est plus méridionale que celle de l'Acheuléen[49]; cela suggère de nouveaux modes d'établissement. Au cap Manuel à Dakar, une industrie d'abord considérée comme néolithique[50] est maintenant reconnue comme sangoenne[51] ou, éventuellement, comme l'une de ses survivances tardives. On peut en dire autant de certains éléments recueillis à Bamako[52]. Dans le Nigeria, les vestiges sangoens se situent surtout dans la partie du pays qui s'étend du sud du plateau de Jos au nord de la forêt tropicale dense; on les trouve le long des vallées fluviales, dans des graviers de 10 à 20 mètres au-dessus du niveau actuel de la rivière[53]. Dans la vallée du Niger, près de Boussa, une industrie consistant surtout en galets aménagés et dont les pics sont absents est cependant considérée comme contemporaine du Sangoen pour des raisons géologiques[54]. On a repéré de l'outillage sangoen disséminé au pied de la chaîne de l'Atacora-Togo, et dans le sud du Ghana[55]; rares dans le Ghana du Nord, ces industries sont relativement répandues dans le Sud.

Ailleurs en Afrique[56], le Sangoen se voit attribuer des dates remontant à 50000 avant notre ère, et l'on a suggéré que le complexe industriel sangoen pourrait refléter la nécessité de s'adapter, lors d'une période devenant

45. DAVIES O., 1964; CLARK J.D. 1967, *Atlas*
46. DAVIES O., 1964, pp. 83-97. 114, 137-139.
47. CLARK J.D., 1971.
48. WAI-OGUSU B., 1973.
49. CLARK J.D., 1967, *Atlas*.
50. CORBEIL R. *et al.*, 1948, p. 413.
51. DAVIES O., 1964, p. 115; HUGOT H.J., 1964, p. 5.
52. DAVIES O., 1964, pp. 113-114.
53. DAVIES O., 1964, pp. 113-114; SOPER R.C., 1965, pp. 184-186.
54. SOPER R.C., 1965, pp. 186-188.
55. DAVIES O., 1964, pp. 98, 100.
56. CLARK J.D., 1970, p. 250.

plus aride[57], à une contrée plus boisée. En Afrique occidentale, l'industrie sangoenne n'a fait l'objet d'aucune datation au C 14; dans le Ghana du Sud, le matériel sangoen de la tranchée du chemin de fer d'Asokrochona est, en totalité, antérieur à la « Beach IV » de Davies, que celui-ci considère comme au moins l'équivalent de l'interstadial de Gottweig[58] — position stratigraphique qui ne nous apporte rien de plus que le *terminus post quem* auquel nous pouvions nous attendre. Si, près de Djebba, les graviers situés de 10 à 20 m au-dessus du Niger ont été déposés lorsque le lit du fleuve correspondait au niveau de la haute mer du Upper Inchirian[59], la présence parmi eux d'outils sangoens non roulés suggère une date proche de –30 000, tandis que les spécimens qui ont été roulés pourraient être contemporains ou plus anciens. Il est possible que la répartition méridionale du Sangoen, en milieu forestier et le long des fleuves, témoigne d'un mode de vie en réponse à la sécheresse, antérieur à –40 000; après quoi, le lac Tchad commence à se remplir et à s'étendre. Peut-être le gibier qu'on avait jadis chassé s'était-il fait plus rare, se réfugiant vers le sud, et la recrudescence des pics peut avoir répondu au besoin tant de déterrer racines et tubercules que de creuser des fosses pour y piéger des animaux dont la chasse devenait difficile.

Le Middle Stone Age en Afrique occidentale

Le terme Middle Stone Age sert à décrire un ensemble de complexes industriels s'étendant approximativement de –35 000 à –15 000.

En Afrique occidentale, les industries appartenant au Middle Stone Age ont été identifiées avec moins de certitude que dans le reste de l'Afrique subsaharienne. Quelques rares spécimens de type lupembien ont été découverts au Ghana[60] et dans le Nigeria[61], mais aucun n'offre des indications stratigraphiques satisfaisantes pour leur datation. Sur le plateau de Jos et au nord de celui-ci, dans les collines du Lirus, on a découvert d'importantes séries d'un matériel caractérisé par des « talons facettés » que l'on a classées comme du Middle Stone Age[62]; à Nok, elles sont en stratigraphie entre les graviers de base contenant des outils acheuléens et les dépôts plus récents renfermant des éléments de la culture de Nok[63]. Sans rapport avec le complexe industriel lupembien, elles se rapprocheraient plutôt des industries du Paléolithique moyen de l'Afrique du Nord, de type général « moustéroïde », et reflètent probablement un mode de vie plus adapté à la savane. Des industries comparables ont été signalées au Ghana, en Côte d'Ivoire[64], à Dakar[65], et dans

57. CLARK J.D., 1960, p. 149.
58. DAVIES O., 1964, pp. 23, 137-142.
59. FAURE H. et ELOUARD P., 1967.
60. DAVIES O., 1964, pp. 108-113.
61. Découverts à la surface de la zone d'Afikpo par le Pr. D.D. PARTLE et ayant appartenu aux collections de l'Université du Nigeria, à Nsukka.
62. SOPER R.C., 1965, pp. 188-190.
63. B.E.B. FAGG, 1956 a, pp. 211-214.
64. DAVIES O., 1964, pp. 124-142; CLARK J.D., 1967, *Atlas*.
65. CORBEIL R. *et al.*, 1948; CORBEIL R., 1951; RICHARD, 1955.

le Sahara central[66]. Un morceau de bois provenant du gisement de Zenebi dans le nord du Nigeria, l'un des sites alluviaux contenant des vestiges moustéroïdes, a fourni une date de – 3485 ± 110; toutefois, la position précise de ce fragment de bois par rapport aux outils de pierre n'a pas été précisée, et la date est sensiblement plus récente qu'on ne l'attendrait d'une industrie de ce type[67].

À Tiemassas, près de la côte du Sénégal, des fouilles archéologiques ont mis au jour, entre autres, des pointes bifaciales, mêlées à des outils du type « paléolithique moyen » et « supérieur ». On a considéré d'abord qu'il s'agissait d'un mélange d'éléments néolithiques et plus anciens[68]. Un examen plus poussé fit cependant ressortir que ces pointes bifaciales formaient partie intégrante d'une industrie en stratigraphie ne comportant pas d'autres éléments néolithiques; aussi la jugea-t-on comme un exemple d'industrie moustéroïde, caractérisée localement par ces éléments et qui remplacerait ici l'Atérien qu'on trouve plus au nord[69]. Ce dernier complexe industriel appartient à la fin du « paléolithique moyen » en Algérie, et il s'étend vers le sud dans le désert. Davies en voit, en Afrique occidentale, un prolongement qu'il nomme « Atérien guinéen »[70]; mais ses arguments ne sont pas convaincants et sont mis en doute par la plupart des chercheurs[71].

Le Late Stone Age

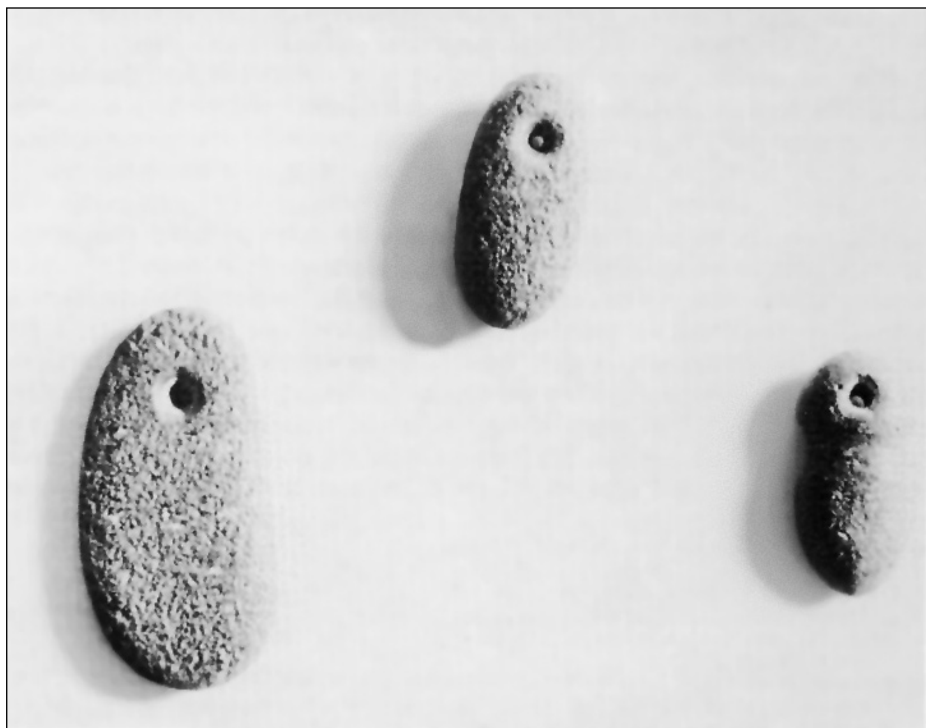
Dans presque toute l'Afrique, le Late Stone Age est caractérisé par l'essor de très petits outils de pierre, appelés pour cette raison « microlithes ». Il s'agit d'objets minuscules, minutieusement taillés pour être fichés dans des hampes de flèches dont ils constituaient la pointe et les barbelures, ou bien assemblés en tout autre outil composite. IIs démontrent que leurs auteurs possédaient l'arc, et que la chasse à l'arc tenait un rôle important dans leur économie.

Ici, nous sommes gênés par le mot « Néolithique » et l'ambiguïté de sa signification; il est préférable, en Afrique, d'en éviter l'emploi chaque fois qu'on le peut — en tout cas en Afrique subsaharienne[72] — , mais il faut tenir compte de la persistance de cet usage en Afrique du Nord et au Sahara. Dans le Sahara, on rencontre un grand nombre d'industries que leur outillage a fait baptiser « néolithiques » et qui, dans la partie centrale, datent du sixième millénaire avant notre ère. Les conditions climatiques étaient plus humides qu'aujourd'hui; il en résultait une flore de type méditerranéen et une population pastorale — que ces bergers aient ou non été aussi des cultivateurs[73]. La présence d'agriculteurs est clairement établie en Cyrénaï-

66. CLARK J.D., 1967, *Atlas*.
67. BARENDSON G.W. *et al.*, 1965.
68. DAGAN Th., 1956
69. GUILLOT R. et DESCAMPS C., 1969.
70. DAVIES O., 1964, pp. 116-123.
71. HUGOT H.J., 1966 a.
72. BISHOP W.W. et CLARK J.D., 1967, p. 898, Résolution Q; CLARK J.D., 1967; SHAW Th., 1967, p. 35, Résolution 13; MUNSON P., 1968. A noter que certains auteurs ne sont pas de cet avis.
73. HUGOT H.J., 1963, pp. 148-151; MORI F., 1965; CAMPS G., 1969.



1

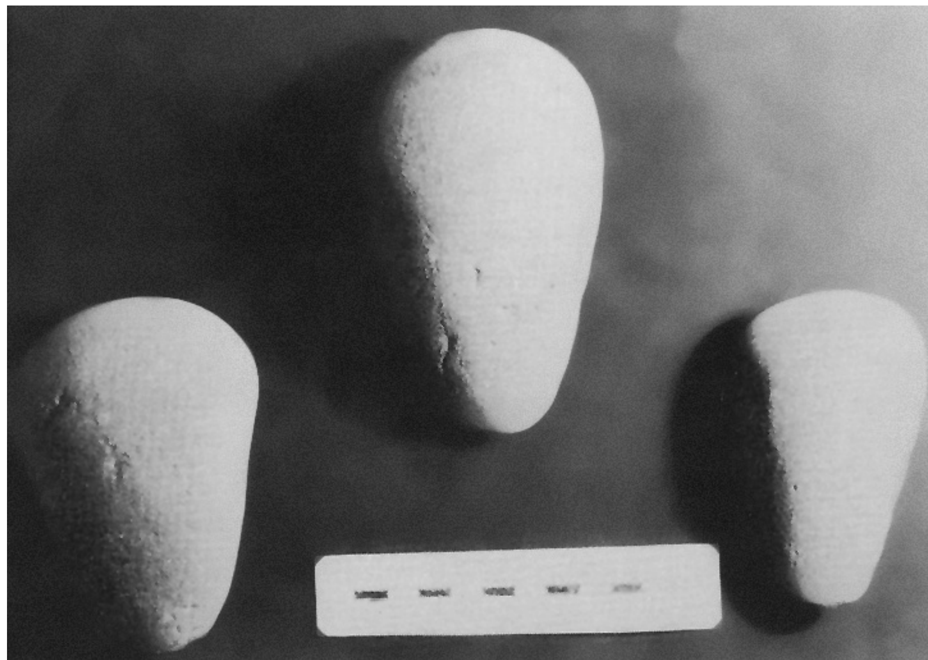


2

1. Meule brisée en roche volcanique trouvée sur la gisement néolithique bilairien de Ngor, musée de l'IFAN (photo I. Diagne).
2. Pendeloques de pierre (basalte) de la Patte d'oie, musée de l'IFAN (photo I. Diagne).

que en −4800[74]; mais il est maintenant démontré que le « Néolithique de tradition capsienne », largement répandu dans le nord-ouest de l'Afrique et faisant suite aux cultures épipaléothiques, n'avait pas de pratiques agricoles, bien qu'il s'étende au-delà du second millénaire avant notre ère[75]. Il fut un temps où des découvertes à Rufisque, au Sénégal, ont été classées dans le « Néolithique de tradition capsienne »[76] mais il est préférable de les considérer comme faisant partie du continuum microlithique répandu en Afrique occidentale[77]. En dehors de ces fouilles près de Dakar, ce continuum microlithique, ou « Microlithique guinéen », est largement répandu dans la moitié est de l'Afrique occidentale; mais dans la moitié ouest il paraît être absent des sites les plus méridionaux, dans l'aire du Libéria, de la Sierra Leone et du sud de la République de Guinée. C'est en Guinée, dans un certain nombre de grottes et d'abris sous roche, que furent effectuées les premières fouilles archéologiques d'Afrique occidentale; certaines remontent à plus de soixante-dix ans[78]. Dans quelques-uns des sites, des pièces bifaciales rappellent des formes plus anciennes que le Late Stone Age; certains y ont vu des houes et, partant, un témoignage indirect d'agriculture. Cette possibilité ne doit certainement pas être exclue, car le riz remplace alors l'igname en tant que récolte principale dans la moitié ouest de l'Afrique occidentale; ce riz africain, *Oryza glaberrima*, a probablement été domestiqué dans la zone du delta du Niger moyen[79]. On considère aussi comme houes et comme preuve d'agriculture au Ghana de larges fragments de quartz aux contours grossièrement ébauchés[80]; mais dates et recoupements valables font défaut. La plupart des sites de la République de Guinée ont livré des microlithes, des haches de pierre polie, des meules et de la poterie; il en est de même d'un site de la Guinée-Bissau[81]; certains sites guinéens contiennent de la poterie, bien que, dans la grotte de Kakimbon, la poterie n'apparaîtrait que dans la couche supérieure[82]. Les fouilles effectuées dans l'abri sous roche de Blandé, à l'extrémité sud-est de la République de Guinée, ont également mis au jour une industrie comportant haches de pierre et poteries mêlées à des outils bifaciaux de grande taille rappelant ceux des grottes de Kindia et du Fouta Djalon, mais sans élément microlithique[83]. Les microlithes sont pareillement absents de la grotte de Yengema, dans la Sierra Leone, où le niveau le plus ancien a révélé une petite industrie d'éclats de quartz, comparée par le chercheur à l'industrie d'Ishango sur le lac Edouard; dans le niveau moyen, des « pics » et des « houes » bifaciaux — ressemblant à une partie du matériel des grottes guinéennes — sont considérés par le chercheur comme

74. McBurney C.B.M., 1967, p. 298.
75. Roubet C., 1971.
76. Vaufrey R., 1946; Alimen H., 1957, pp. 229-233; Davies O., 1964, p. 236.
77. Hugot H.J., 1957, 1964, pp. 4-6; Shaw Th., 1971 a, p. 62.
78. Hamy E.T., 1900; Guebhard P., 1907, 1909; Desplagnes L., 1907, *B.S.G.C.*; Hue, 1912; Hubert R., 1922; Breuil H., 1931, Delcroix R. et Vaufrey R., 1939; Shaw Th., 1944.
79. Porters R., 1962, pp. 197-199.
80. Davies O., 1964, pp.203-230.
81. Mateus A., 1952.
82. Hamy E.T., 1900.
83. Holas B., 1950, 1952; Holas B. et Mauny R., 1953.


1


2

1. Haches polies « de Bel Air en dolérite, musée de l'IFAN (photo I. Diagne).

2. Céramique de Diakité, Néolithique dit « de Bel Air», musée de l'IFAN (photo I.Diagne).

un complexe industriel lupembien ; enfin, le niveau supérieur a livré des haches de pierre et de la pierre, situées par deux datations par thermoluminescence aux alentours de –2000 à –1750[84]. Quoi qu'il en soit, un élément microlithique apparaît dans deux autres abris sous roche explorés plus au nord de la Sierra Leone, à Yagala et à Kamabai ; les datations au radiocarbone indiquent ici une phase du Late Stone Age, s'étendant de –2500 jusqu'au VIIe siècle de notre ère[85].

Il semblerait donc que, dans cette partie Ouest de l'Afrique occidentale, une sorte de tradition du Middle Stone Age (qui peut aussi exister à Dakar et à Bamako) ait survécu, relativement inchangée, dans les sites les plus méridionaux, et qu'elle n'ait ni adopté ni inventé la technique microlithique ; il est fort possible que les raisons en soient d'ordre écologique, étant donné que la technique microlithique est associée à l'économie de la zone des savanes, dans laquelle la chasse jouait un rôle important. Si l'on relève la répartition des sites sans microlithes (Conakry, Yengama, Blandé) et que l'on trace une ligne de démarcation entre ceux-ci et les sites qui en sont pourvus (Kamabai, Yagala, Kindia, Nhampasseré), on s'aperçoit que cette frontière est bien proche de celle qui sépare la forêt et la savane. Les nouvelles techniques des haches polies et de la poterie sont arrivées dans cette région plus tard, en provenance du nord. La date de l'apparition de ces influences se situe vers le milieu du IIIe millénaire avant notre ère, ce qui correspond au moment où l'assèchement du Sahara est accompli ; il est donc raisonnable de rapprocher les deux événements et d'y voir l'influence de la migration des populations hors du Sahara. Bien que nous ne possédions encore aucune donnée ostéologique à cet égard, ces populations ont probablement amené du bétail avec elles — peut-être, entre autres, la souche ancestrale de la race Ndama du Fouta Djalon, qui est immunisée contre la trypanosomiase.

Dans presque tout le reste de l'Afrique occidentale, un continuum microlithique précède les techniques de fabrication de la poterie et des haches de pierre polie ; celles-ci paraissent s'être greffées sur la tradition microlithique et non l'avoir remplacée.

A Kourounkorokale, près de Bamako, une couche inférieure avec microlithes et objets en os grossiers est sous-jacente à une couche possédant des microlithes plus raffinés, des haches de pierre polie et de la poterie[86]. Au Nigeria, les abris sous roche de Rop[87] sur le plateau de Baouchi, et d'Iwo Elerou, dans le Western State, ont livré des niveaux microlithiques sans poterie et sans haches polies sous des couches à industries microlithiques qui possèdent ces dernières. A Iwo Elerou, une datation au radiocarbone de –9200 a été obtenue près de la base de la couche inférieure ; la transition avec la couche supérieure semble à peine postérieure à –3000[88]. A Old Oyo, dans

84. COON C.S., 1968.
85. ATHERTON J.H., 1972.
86. SZUMOWSKI G., 1956.
87. FAGG B.E.B., 1944, 1972 ; EYO E., 1972, *W.A.J.A.* ; ROSENFELD A., 1972 ; FAGG A., 1972 b.
88. SHAW Th., 1969 b.

la grotte de Mejiro, on a retrouvé une industrie microlithique dépourvue de poterie, ainsi que des haches de pierre polie; mais l'échantillon est maigre et il n'est pas daté[89]. Au Ghana encore, la grotte de Bosumpra, à Abefiti, offre une association de poterie, de microlithes et de haches polies; mais la datation fait défaut[90]. Au Ghana, existe un faciès tardif du Late Stone Age baptisé «Culture de Kintampo»; succédant à une phase antérieure dotée de microlithes et de poterie, la culture de Kintampo présente des haches polies, des bracelets de pierre (connus d'après les sites «néolithiques» sahariens) et un type particulier de broyeur bouchardé. La phase ancienne (*Punpun*) remonte à – 1400; la phase récente a livré des bovidés domestiques et des chèvres naines dont la race est très voisine des *Dwarf Shorthorn* ou «Naines-brévicornes» de l'Afrique occidentale[91]. Même en Mauritanie méridionale, dans la phase la plus ancienne (Akreijit) de la séquence de Tichitt, les microlithes sont présents en même temps que la poterie et les haches de pierre; mais ils disparaissent dans toutes les phases ultérieures.[92]

Au long des marges septentrionales de notre zone, dans le Sahel, immédiatement au sud du désert saharien, la situation apparaît peu différente dans la phase la plus récente du Late Stone Age avec des adaptations à l'écologie locale manifestes dans la culture matérielle. A Karkarichinkat, au nord de Gao, entre –2000 et –1500, les populations pastorales vivaient sur des tertres au-dessus du niveau des cours d'eau saisonniers; elles connaissaient la céramique et disposaient d'un équipement lithique incluant haches de pierre polie, pointes de flèches bifaciales du type saharien (mais pas à base concave)[93] et, çà et là, des microlithes. La pêche constituait un apport important à l'économie, ainsi qu'en témoigne abondamment le Sud saharien au «Néolithique récent»[94]. Dans le nord-est du Nigeria, à Daima, on trouve, mille ans plus tard, une situation à peu près analogue: il est vraisemblable que les pasteurs de bovidés ont aussi cultivé le sorgho dans l'argile fertile laissée par le retrait du lac Tchad; bien qu'ils aient utilisé la poterie, les haches polies et une panoplie abondante d'objets en os, la manufacture des microlithes leur est inconnue[95].

A l'opposé, le long de la bordure méridionale de l'Afrique occidentale sur le littoral atlantique, on trouve une adaptation à un milieu écologique totalement différent. Là, les populations du Late Stone Age exploitaient les coquillages abondants des lagons et des estuaires, tant comme appât pour la pêche que pour leur propre nourriture; derrière eux, ils laissent d'énormes amas de coquilles. En Côte d'Ivoire, il est établi que de telles escargotières ont existé depuis –1600 jusqu'au XIVe siècle de notre ère[96]. Au Sénégal, on

89. WILLETT F., 1962 b.
90. SHAW Th., 1944.
91. DAVIES O., 1962; 1964, pp. 239-246; 1967 b, pp. 216-222; FLIGHT C., 1968, 1970; CARTER P.L. et FLIGHT C, 1972.
92. MUNSON P., 1968, 1970.
93. MAUNY R., 1955 b; SMITH A., 1974.
94. MONOD Th. et MAUNY R., 1957.
95. CONNAH G., 1967, 1969, 1971.
96. MAUNY R., 1973; OLSSON I.V., 1973.

a découvert dans l'une d'elles une hache taillée dans de l'os[97]. Des sités analogues qui ont fait l'objet d'études dans la région de la Casamance sont postérieurs à l'âge de pierre[98].

A Afikpo, dans le sud du Nigeria, on a trouvé un site avec de la céramique, des haches de pierre polie et une industrie lithique sans microlithes; la datation au radiocarbone situe cette industrie entre –3000 et –1000[99]. A Fernando Po, on a distingué quatre phases principales dans un ensemble du Late Stone Age[100], comportant poterie et haches de pierre polies, mais où les microlithes sont absents; une datation au radiocarbone indique le VIe siècle de notre ère pour la phase la plus ancienne, ce qui, sauf erreur, rend cette séquence fort tardive; la forme cintrée des haches présente des affinités avec celle de haches en provenance du Nigeria du Sud-Est[101], du Cameroun et de la République du Tchad[102].

En résumé, le Late Stone Age en Afrique occidentale peut être divisé en deux phases: la Phase I, ne commençant pas plus tard que –10 000, comporte deux faciès: le faciès A est celui des industries à microlithes, associé avec la chasse dans la savane; le faciès B appartient à la zone forestière à l'extrémité sud-ouest de l'Afrique occidentale; il est dépourvu de microlithes. La Phase II débute peu après –3000; on peut y distinguer quatre faciès: le faciès A ajoute la céramique et les haches de pierre polie aux microlithes, dans la plus grande partie de la savane; le faciès B, dans le Sahel, inclut la pêche dans son économie, ne possède pratiquement pas de microlithes, mais présente une industrie de l'os qui comporte « harpons », hameçons, etc.; le faciès C est côtier; son économie est adaptée à l'exploitation des ressources des lagunes et des estuaires; le faciès D est lié à l'environnement de la forêt; il connaît la poterie, la hache polie, mais ne possède pas de microlithes.

Au cours du IIIe millénaire, lorsque les pasteurs du Sahara émigrèrent pour la première fois vers le sud, ils ne firent pas qu'y rencontrer des « chasseurs microlithiques », ils abandonnèrent une région dans laquelle ils disposaient de silex en abondance pour une autre, où les armatures et les barbelures de flèches ne pouvaient être réalisées que dans le quartz ou toute autre pierre extrêmement difficile à tailler en pointe bifaciale. Aussi — l'œil moderne dût-il en être déçu au plan de l'esthétique — semblent-ils avoir adopté, pour la plupart, la technique microlithique locale pour armer et « barbeler » leurs flèches, voyant que c'était aussi efficace; ceux d'entre eux qui atteignirent Ntereso, dans le Ghana central, au cours de la seconde moitié du IIe millénaire et y conservèrent leurs pointes de flèches bifaciales caractéristiques, constituent l'exception[103].

97. JOIRE J., 1947; MAUNY R., 1957, 1961, pp. 156-162.
98. LINARES DE SAPIR O., 1971.
99. HARTLE D.D., 1966, 1968.
100. MARTIN DE MOLINO, 1965.
101. KENNEDY R.A., 1960.
102. CLARK J.D., 1967, p. 618.
103. DAVIES O., 1966 a; 1967 a; 1967 b, p. 163; SHAW Th., 1969 c, pp. 227-228.

Si cette migration vers le sud des populations sahariennes a représenté l'introduction d'un élément nouveau dans la population autochtone, il se peut que cela n'ait guère exercé d'influence visible sur le type physique : les unes commes les autres étant également de race noire[104]. Si, ainsi qu'il semble plausible, les immigrants parlaient le protonilo-saharien, il n'est pas exclu que les petits groupes aient perdu leurs dialectes particuliers et adopté l'idiome Niger-Congo dominant localement ; seuls, des groupes plus étoffés, tels les ancêtres des Songhaï, ont dû être à même de conserver leur propre langue.[105]

L'économie de production

Le passage de la situation où l'homme dépendait de la chasse, de la pêche et de la cueillette des baies sauvages, à la culture des végétaux et à l'élevage du bétail, est le pas le plus important franchi par nos ancêtres au cours des dix derniers millénaires. Cette révolution ne s'est pas faite en un seul point du monde pour se propager partout ailleurs, mais, plutôt, dans un nombre limité de « foyers ». Pour l'Europe, l'Asie occidentale et l'Afrique du Nord-Est, le foyer important se trouve dans la région montagneuse de l'Anatolie, de l'Iran et du nord de l'Irak. C'est là que furent développés la culture du blé et de l'orge et la domestication du mouton, de la chèvre et des bovidés. Plus tard, la production alimentaire fut introduite dans les grandes vallées fluviales du Tigre et de l'Euphrate, du Nil et de l'Indus, améliorée par le drainage et l'irrigation[106]. Au Ve millénaire, ovins et bovins étaient domestiqués en Egypte ; les céréales y étaient cultivées[107]. A l'heure actuelle, nous avons la preuve que le bétail domestiqué existait antérieurement dans les hautes terres sahariennes, et des indications, quoique minces, de la culture des céréales[108]. Ainsi que l'enseigne l'exemple de la vallée du Nil, la difficulté rencontrée pour la culture des céréales dans l'Afrique subsaharienne vient de ce que les plus anciennes plantes cultivées, le blé et l'orge, dépendent des « pluies d'hiver » et ne peuvent prospérer que difficilement, au sud du front intertropical, dans la région des « pluies d'été ». Ce qui s'avérait nécessaire, c'était la domestication sur place de graminées sauvages appropriées, d'où la culture des millets africains. La plus importante de ces graminées est le *Sorghum bicolor* ou millet de Guinée, qui fut cultivé pendant la première moitié du second millénaire dans l'aire située entre le désert et la savane, entre le Nil et le lac Tchad[109]. D'autres graminées sauvages furent domestiquées qui donnèrent le millet perlé et le millet coracan ou *finger millet* ; le riz africain a déjà été mentionné[110]. Dans la Mauritanie du Sud, autour de Tichitt, on retrouve les traces de la consommation

104. CHAMLA M.C., 1968 ; BROTHWELL D. et SHAW Th., 1971.
105. GREENBERG J.H., 1963 b.
106. CLARK G., 1969, p. 70 ss. ; UCKO P.J. et DIMBLEBY G.W., 1969.
107. CATON-THOMPSON G. et GARDNER E.W., 1934 ; SEDDON D., 1968, p. 490 ; WENDORF F. *et al.*, 1970, p. 1168.
108. MORI F., 1965 ; CAMPS G., 1969.
109. DE WET J.M.J. et HARLAN J.R., 1971.
110. PORTERES R., 1951, 1958, 1972.

de graines de graminées locales, mais vers –1100, la proportion du millet perlé fait un bond de 5 à 60%[111]. Dans les régions plus humides de l'Afrique occidentale, le tubercule important est l'igname, dont plus d'une variété africaine a été cultivée[112]; toutefois, bien que cette culture puisse remonter jusqu'à près de 5000 ans, nous ne possédons pas encore les données archéologiques ou botaniques susceptibles d'en apporter la preuve; une longue histoire de la culture de l'igname combinée avec les apports nutritifs complémentaires des baies du palmier à l'huile, protégés ou entretenus, aiderait à expliquer la densité de la population du Nigeria méridional[113].

Bien qu'elle constitue un préalable à l'urbanisation, l'expansion de la production alimentaire ne conduit pas automatiquement d'elle-même à la croissance de villes et de cités. Il semble que d'autres éléments entrent en jeu, telles l'augmentation, jusqu'à un certain seuil, de la pression démographique et une pénurie en terres cultivables[114]. En Afrique subsaharienne, l'incidence de la malaria s'accrut à la suite du défrichement agricole et de la présence de communautés stables plus importantes; aussi la croissance de la population résultant de l'adoption de l'agriculture fut-elle plus lente qu'elle aurait dû l'être[115] et, dans la plupart des zones subsahariennes, les terres cultivables ne manquaient pas à l'époque[116]. Néanmoins, au début du premier millénaire de notre ère, une économie agricole avait été établie, suffisant à subvenir aux besoins d'anciens royaumes tels que ceux du Ghana, du Mali, du Songhaï, du Bénin et de l'Ashanti.

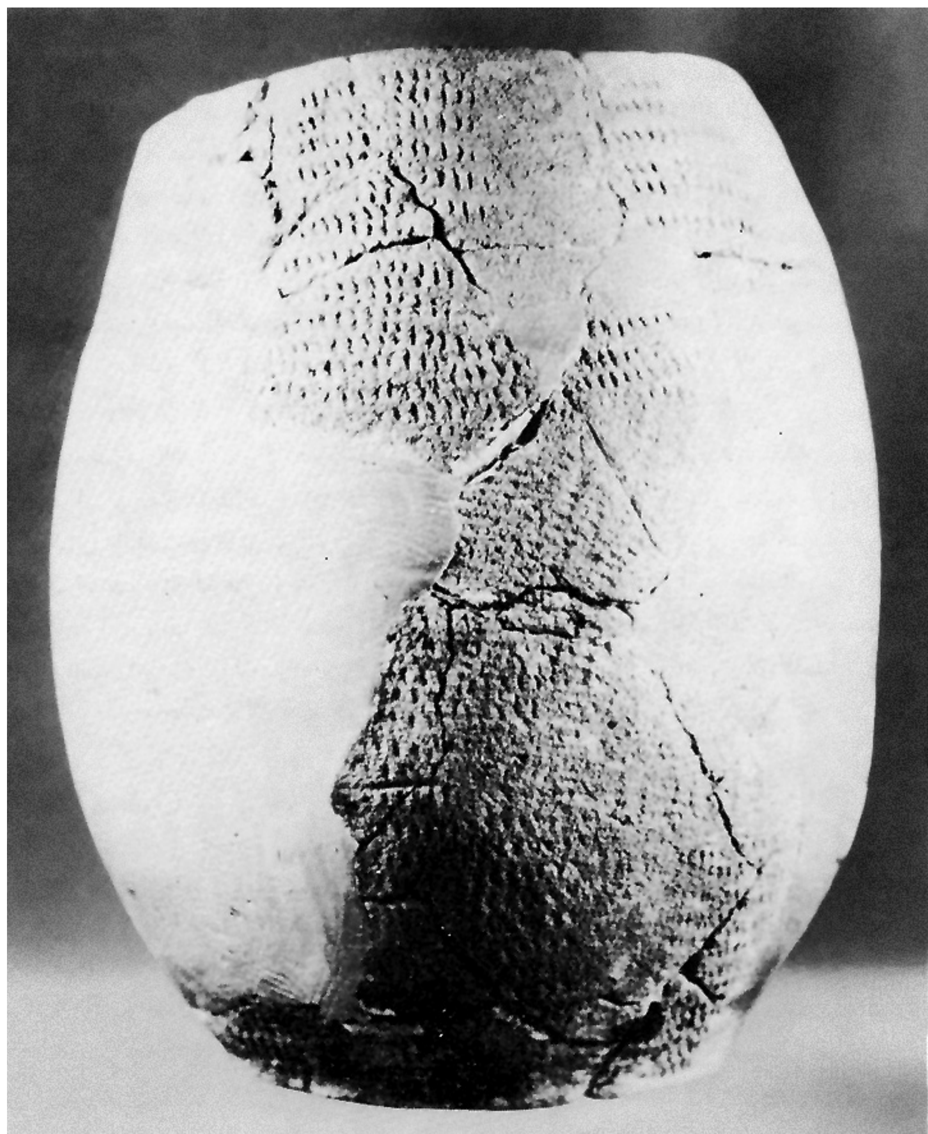
L'avènement du métal

Bien qu'il soit question depuis déjà longtemps — et pour des raisons méthodologiques valables — d'abandonner, en Europe, le système des « trois âges », Age de pierre, Age du bronze et Age du fer[117], sa commodité même n'a cessé d'en perpétuer l'emploi.

Dans son ensemble, l'Afrique occidentale fut à peine effleurée par l'Age du bronze. Cependant, venant de l'Espagne et du Maroc, l'un de ses faciès se manifeste en Mauritanie, où l'on a découvert près de 130 objets de cuivre et où étaient exploitées les riches mines d'Akjoujt, qu'une datation au C 14 situe au Ve siècle avant notre ère; en outre, des pointes de flèches plates en cuivre ont été trouvées, çà et là, au Mali et au sud-est de l'Algérie[118].

Pourquoi l'Afrique occidentale ne connut-elle pas l'Age du bronze ? Pourquoi ne fut-elle pas davantage influencée par l'ancienne civilisation

111. MUNSON P., 1968, 1970.
112. COURSEY D.G., 1967, 1972.
113. SHAW Th., 1972, pp. 27-28; REES A.R., 1965.
114. WEBB M.C., 1968.
115. LIVINGSTONE F.B., 1958; WIESENFELD S.L., 1967; COURSEY D.G. et ALEXANDER J., 1968.
116. SHAW Th., 1971 b, pp. 150-153.
117. DANIEL G., 1943.
118. MAUNY R. 1951; MAUNY R. et HALLEMANS J., 1957; LAMBERT N., 1970, 1971.



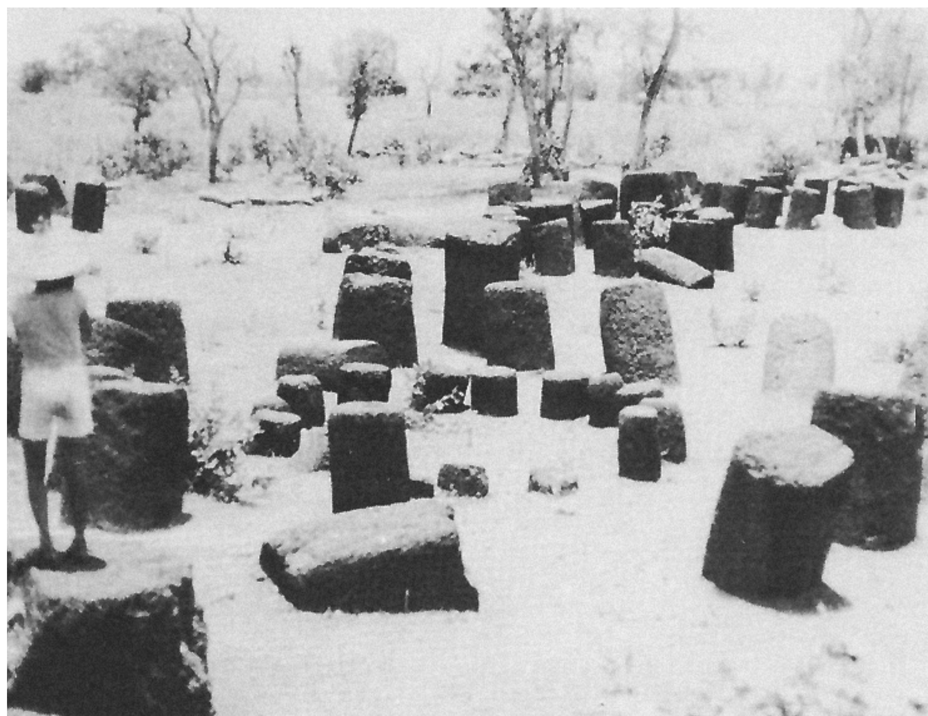
Poterie à fond plat de l'âge du fer, musée IFAN (photo I. Diagne).

égyptienne ? Les raisons résident en partie dans le fait que le IIIe millénaire — pendant lequel la métallurgie, l'écriture, l'architecture des monuments de pierre, l'utilisation de la roue et la centralisation du gouvernement s'établirent solidement en Egypte — fut aussi l'époque de l'assèchement final du Sahara. Ainsi, les populations émigraient-elles du Sahara et celui-ci ne pouvait-il plus servir de lien indirect entre l'Egypte et l'Afrique occidentale. Ce lien ne fut rétabli que quelque 3000 ans plus tard, à l'aide du chameau. D'autres raisons se rapportent à la mise en œuvre, plus tardive et plus lente, d'une économie agricole en Afrique occidentale — il en a été question plus haut. Soucieux d'apporter une certaine dignité et un certain lustre à son histoire, quelques écrivains se sont attachés à mettre en valeur les relations de l'Afrique occidentale avec l'ancienne Egypte et, par là, à lui permettre d'en refléter la gloire[119]; cela ne semble point nécessaire[120].

Le début de l'âge du fer (environ –400 à 700)

Tout au long du début de l'Age du fer, il semble que de nombreux secteurs de l'Afrique occidentale soient demeurés coupés de l'extérieur et, dans la plupart des cas, les contacts qui ont pu exister avec le monde antique connu durent être indirects, sporadiques, négligeables[121]. On a fait beaucoup de bruit autour du prétendu périple d'Hannon; le récit en est probablement fallacieux[122]. Le compte rendu d'Hérodote sur le « commerce muet » des Carthaginois repose presque certainement sur des faits[123]. Assurément il dut exister quelques motifs de contact avec le monde extérieur, car c'est au début de cette période que la connaissance du fer apparaît en Afrique. Il ne s'agit pas seulement d'une importation d'objets en fer, mais d'une connaissance de la transformation du métal qu'il est difficile de considérer comme une invention originale, dès lors qu'aucun rudiment de métallurgie n'existait auparavant[124] Dans le Nigeria central, à Taruga, on a étudié un certain nombre de sites de fonderies de fer; le C 14 indique des dates allant du Ve au IIIe siècle avant notre ère[125]. Des fouilles pratiquées dans les tertres d'habitation de la vallée du Niger témoignent aussi de la présence du fer au IIe siècle avant notre ère[126]. D'après nos connaissances actuelles, il semble fort probable que l'initiation de l'Afrique occidentale à la métallurgie du fer soit due non pas au royaume de Méroé comme on l'a souvent suggéré[127], mais à la région de l'Afrique du Nord alors soumise à l'influence de Carthage; peut-être les Garamantes, utilisateurs, de chars, ont-ils servi d'intermédiaires:

119. LUCAS J.O., 1948; DIOP Ch. a., 1960, 1962.
120. SHAW Th., 1964 a, p. 24.
121. LAW R.C., 1967; FERGUSON J., 1969; MAUNY R., 1970 b, pp. 78-137.
122. PICARD G. Ch., 1971; MAUNY R., 1970 a; 1971, pp. 75-77.
123. HERODOTE, 1964, Livre IV, p. 363.
124. DAVIES O.; 1966 b; SHAW Th.; 1969 b, pp. 227-228.
125. FAGO B.E.B., 1968, 1969.
126. PRIDDY A.J., 1970; HARTLE D.D., 1970; YAMASAKI F., *et al.*, 1973, pp. 231-232.
127. CLARK G., 1969, p. 201.



1

1. zone de mégalithes sénégambiens, Tiekène Boussoura, Sénégal, au premier plan : « Tombeau du roi », musée de l'IFAN (photo I. Diagne).

2. Statuette anthropomorphe de Thiaroye, Sénégal, musée de l'IFAN (photo I. Diagne).



2

des gravures rupestres de chars jalonnent la piste du Fezzan à la boucle du Moyen-Niger[128]. Plus à l'ouest, les peintures rupestres révèlent un autre itinéraire de chars, reliant le Maroc au sud de la Mauritanie; peut-être est-ce sous la pression de nomades sachant manier le fer (la lance à pointe de métal devient l'arme commune et remplace l'arc dans les gravures sur roche) que les hommes du Late Stone Age, habitants de Tichitt (phase Akinjeir), se décidèrent à fortifier leurs villages à partir du Ve ou IVe siècle avant notre ère[129]. A Taruga, les découvertes faites lors des fouilles furent associées aux figurines en terre cuite, de ce style si caractéristique auquel on a donné le nom du village nigérien de Nok où elles ont été trouvées pour la première fois, et en plus grand nombre, lors de l'exploitation de mines d'étain[130]; étant donné qu'elles proviennent d'alluvions contenant de l'étain, ce sont souvent les têtes, plus solides et plus résistantes qui, de tout le corps, demeurent seules intactes. Il a été difficile, au début, de savoir si les autres objets découverts dans le gravier étaient tous contemporains des figurines ou bien s'ils représentaient un mélange d'objets de la même époque et d'autres plus anciens; car, en plus des objets de fer et des tuyaux servant au tirage de la fonderie, on avait trouvé des haches de pierre polie et des outils plus petits, de type du Late Stone Age[131]. Il semble, aujourd'hui, que le matériel du Late Stone Age est plus ancien et dû à un apport alluvial[132]; à Taruga, il est de fait qu'il n'existe aucun vestige de l'Age de pierre, bien qu'on ait trouvé une hache de pierre polie dans l'un des rares sites d'occupation de la région[133]. La datation des graviers situe les figurines entre – 500 et l'an 200 de notre ère — laps de temps ultérieurement confirmé et précisé à l'aide des datations au radiocarbone opérées à Taruga et dans le site d'occupation déjà mentionné (IIIe siècle avant notre ère). Une datation par thermoluminescence donne – 620 ± 230[134] . Bien qu'il ne soit pas constant, le style des terres cuites représente une remarquable réussite artistique et quelques spécialistes de l'histoire de l'art ont reconnu en elles les ancêtres de certaines formes de l'art Yoruba, qui verra le jour mille ans plus tard et à 600 km de là en direction du sud-ouest[135] . Les découvertes de la civilisation de Nok ont été effectuées dans une région qui s'étire sur quelque 500 km de longueur, du sud à l'ouest du plateau de Jos.

Près de la rivière Gambie, au Sénégal et en Gambie, existe un district dans lequel se trouvent en grand nombre des piliers de pierre dressés verticalement, isolés ou disposés en cercles; les mégalithes les plus travaillés sont doubles et tendent à représenter une lyre. Les fouilles opérées ont

128. MAUNY R., 1952; LHOTE H., 1966; SHAW Th., 1969 c, p. 229; DANIELS Ch., 1970. pp. 43-44; HUARD P., 1966.
129. MAUNY R., 1947; 1971, p. 70; MUNSON P., 1968, p. 10.
130. FAGG B.E.B., 1945; 1956 b; 1959.
131. FAGG B.E.B., 1956 b.
132. SHAW Th., 1963, p. 455.
133. FAGG A., 1972 b.
134. FAGG B.E.B. et FLEMING S.J., 1970.
135. FAGG W. et WILLETT F., 1960, p. 32; WILLETT F., 1960, p. 245; 1967, pp. 119-120, 184; 1968, p. 33; RUBIN A., 1970.

été éclairées par trois datations au radiocarbone indiquant les VIIe et VIIIe siècles sans compter deux dates du Ier siècle, provenant de l'ancien sol sous les mégalithes et qui fournissent un *terminus post quern* pour leur érection; il semble qu'il s'agisse de monuments funéraires[136]. A Tondidarou, dans la courbe du Moyen-Niger, un remarquable ensemble de monuments phalliques en pierre a été mis à mal par l'ignorance et l'enthousiasme naïf des chercheurs et des administrateurs du XXe siècle; aussi, n'en avons-nous plus qu'une connaissance réelle très limitée; peut-être appartiennent-ils à la même époque que les monuments sénégambiens[137].

Vers la fin de la période des premiers contacts, à la lisière nord de l'Afrique occidentale, des populations noires sont entrées en relation avec les Berbères nomades du désert qui, équipés désormais de chameaux, transportaient vers le nord l'or de l'Afrique occidentale, à travers le Sahara. A la fin du VIIIe siècle, la réputation du « Ghana, terre de l'or » avait atteint Bagdad[138]. Ces régions septentrionales de l'Afrique occidentale étaient alors dotées des rudiments de l'agriculture et d'une technologie du fer. Elles étaient mûres pour prendre la voie du progrès politique et de la formation d'Etats, pour faire front à la pression des nomades venus du nord, pour s'emparer, enfin, du profitable contrôle du commerce de l'or. Plus au sud, dans le nord de la Sierra Leone, le passage à l'utilisation du fer ne semble guère poindre avant le VIIIe siècle, et encore se fera-t-il lentement[139].

136. OZANNE P., 1966; BEALE P.O., 1966; CISSE K. et THILMANS G., 1968; FAGAN B.M., 1969, p. 150; DESCAMPS C., 1971.
137. DESPLAGNES L., 1907, *le Plateau Central-nigérien*, pp. 40-41; MAES E., 1924; MAUNY R., 1961, pp. 129-134; 1970 b, pp. 133-136.
138. LEVTZION N., 1971, p. 120.
139. ATHERTON J.H., 1972, 1973.

CHAPITRE 25

Préhistoire de la vallée du Nil

F. Debono

Soudan, Nubie, Egypte, trois régions bien différentes, unies entre elles par un seul fleuve, constituent une unique vallée. Mais on a de la peine à s'imaginer aujourd'hui que l'immensité désertique qui l'enserre des deux côtés offrait autrefois, selon les fluctuations climatiques et écologiques des points de stationnement, des lieux de passage ou des barrières infranchissables avec le reste du continent africain.

Ces mêmes facteurs physiques conditionneront aussi le mode de vie des premiers habitants de cette vallée, dans leur perpétuelle lutte d'adaptation à des milieux hostiles ou favorables à leur épanouissement. Dans ce contexte, on tracera succinctement l'histoire de leur longue évolution, depuis l'aube de l'hominisation jusqu'à l'apogée pharaonique. Certaines cultures, à certains moments, sont déjà bien connues ; dans beaucoup d'autres cas, le caractère encore incomplet des recherches, d'une part, et l'esprit de système qui est trop souvent appliqué aux résultats, d'autre part, conduisent à un morcellement qui pourrait se révéler à l'avenir artificiel et parfois même abusif : la multiplication des « types », à quelques kilomètres de distance, dans certains cas, a quelque chose de peu vraisemblable. Les historiens inquiets de cette dispersion cherchent à regrouper les « types » reconnus en grandes catégories chronologiques ; pour le moment ces dernières elles-mêmes peuvent être, quelquefois, imparfaites et insuffisantes.

Oldowayen[1]

Cette culture est, partout, caractérisée par des galets aménagés (choppers). Des découvertes récentes concernant l'origine de l'homme permettent d'affirmer l'existence des premières traces laissées par celui-ci non seulement dans les autres régions de l'Afrique, mais aussi dans la vallée du Nil.

Au Soudan, dès 1949, les témoignages très anciens de ces êtres déjà humains, témoignages constitués de galets à peine ébauchés en outils informes, ont été découverts à Nuri et Wawa. Mais ces trouvailles isolées et superficielles ne pouvaient constituer une preuve définitive.

C'est seulement à partir de 1971, après des recherches systématiques effectuées à Thèbes, en Haute-Egypte, que cette certitude fut acquise. En effet, l'exploration de 25 dépôts alluvionnaires du Quaternaire ancien a fourni une riche récolte de ces outils grossiers. La découverte, en 1974, de trois gisements stratifiés contenant des galets aménagés (choppers) procure des renseignements importants, qui balayent les derniers doutes. Les niveaux à galets aménagés étaient sous-jacents à l'Acheuléen ancien (Old Stone Age), caractérisé notamment par des trièdres, dans ses niveaux les plus anciens. Très récemment, une dent appartenant à un hominidé a été découverte dans les alluvions anciennes de la montagne thébaine, associée aux choppers.

Rappelons qu'une succession semblable avait également été notée, vers 1925, dans les alluvions de l'Abbassieh, près du Caire. Mais les galets aménagés de cette couche avaient été classés à ce moment-là dans la catégorie des éolithes. Une contribution supplémentaire pour l'étude de cette période reculée a été fournie très récemment à Adeima, en Haute-Egypte, avec nos explorations de 1974 (mission de l'I.F.A.O.)[2]. Il s'agit d'un nouveau dépôt, toujours sous étude, qui paraît semblable aux dépôts précédents.

Old Stone Age[3]

Cette belle industrie lithique, caractérisée par des bifaces à extrémité rétrécie, existe pratiquement partout en Afrique. De ce continent elle tirerait même son origine à partir des galets aménagés de l'époque précédente avant de cheminer vers d'autres parties du monde. Dans la vallée du Nil, les témoignages de cette civilisation se manifestent sans interruption apparente du Soudan à l'Egypte.

Au nord du Soudan, cette culture nous est mieux connue que dans les régions méridionales grâce à des travaux récents. L'Acheuléen inférieur, illustré par des bifaces à tranchants plutôt sinueux, parfois grossiers, s'accompagne de galets aménagés, à Atbara, à Wawa et à Nuri. Dans ce dernier site,

1. Cette période est dénommée d'après les découvertes faites à Olduvai (voir chapitre 28); on l'a parfois appelée, antérieurement, pré-acheuléen ou paléolithique archaïque.
2. I.F.A.O.: Institut français d'archéologie orientale.
3. Correspond en gros au Paléolithique inférieur, souvent dénommé aussi Acheuléen. soit de –600 000 environ à –200 000 environ.

il évolue avec un complexe de transition. L'Acheuléen moyen et supérieur, étudié surtout au Nord, se distingue par le perfectionnement du finissage et l'apparition d'industries paralevallois. Ces dernières qui donneront plus tard naissance au débitage Levallois sont visibles aussi à Khor Abou Anga. Si l'Acheuléen se rencontre également dans d'autres continents, un type *Sangoen*, aboutissement de l'Acheuléen, qui a longtemps persisté, est nettement africain. Relevé jusqu'ici surtout en Afrique méridionale et centrale, il commence à présent à être reconnu aussi au Soudan : à Khor Abou Anga et à Saï. Il semble perdre plusieurs de ses éléments à partir de Ouadi Halfa. De rares hachereaux bifaces à biseau distal semblent exister au Soudan.

En Nubie égyptienne, l'Acheuléen fut retrouvé sur les anciennes terrasses du fleuve. On y suit une évolution fondée sur le perfectionnement de la taille. Mais ses caractères typologiques nous sont insuffisamment connus.

En Egypte, en revanche, les gisements stratifiés de l'Abbassieh (près du Caire), ceux que nous avons récemment étudiés à Thèbes (1974) et les anciennes terrasses du Nil révèlent, dans des étages successifs, des industries acheuléennes. Au niveau oldowayen, caractérisé par les galets aménagés, succède un Acheuléen contenant des trièdres, des bifaces grossiers et aussi des galets aménagés. Le niveau suivant révèle des bifaces plus évolués et des pièces protolevallois. Le gisement de Kharga livre des couches superposées d'un Acheuléen plus récent, aboutissant au Middle Stone Age. Si les bifaces offrent les formes classiques retrouvées ailleurs, on note aussi parfois leur réaménagement en *hachereaux*, sur l'extrémité distale ; c'est actuellement le seul type de hachereau connu en Egypte. Egalement particuliers à l'Egypte : les bifaces traités selon une technique proche de celle que l'on nomme « Victoria-West », qui elle-même précède le débitage levalloisien classique[4]. D'autres bifaces de type sangoen, peut-être plus récents, sont à noter jusque près du Caire.

Middle Stone Age[5]

Des conditions de vie nouvelles motivent à ce moment la généralisation de l'usage de l'éclat ; celui-ci se substitue au biface qui se raréfie rapidement, puis disparaît. Elaborés souvent à partir de la technique paralevallois déjà citée, ces éclats à talon facetté proviennent d'un nucleus spécial produisant des éclats à forme prédéterminée. En Afrique, ce procédé perdure dans certaines régions jusqu'au Néolithique, tant il procède d'une réflexion technologique déjà très avancée.

Peu étudiée au sud du Soudan, l'industrie moustérienne à débitage Levallois existerait à Tangasi et sous une forme plus évoluée à Abou Tabari et à Nuri. Par contre, des recherches récentes effectuées au Nord établissent trois ensembles distincts : le *Moustérien nubien*, se rapproche du Moustérien

4. On enlève, par percussion, le plus souvent sur l'une des faces latérales, plus rarement à l'une des extrémités, un gros éclat qui sert à son tour d'outil.
5. Cette dénomination recouvre, en gros, le Paléolithique moyen, depuis environ –200 000.

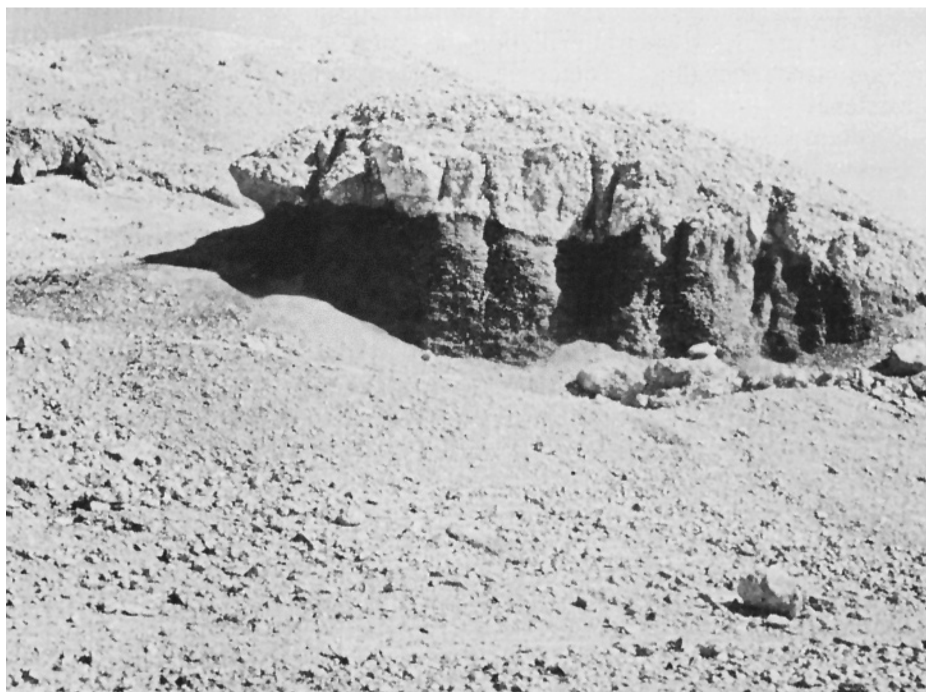
d'Europe sans lui être identique. On y note un faible pourcentage d'éclats Levallois et des outils de type moustérien, pauvrement retouchés, s'associant à des types du Paléolithique supérieur, et dans quelques cas au biface acheuléen (vers –45 000 à –33 000). Le *Moustérien denticulé*, se signale également par une infériorité numérique des éclats Levallois et la rareté des lames. D'autre part les pièces denticulées se multiplient. Le *Sangoen lupembien*, marque un accroissement du débitage Levallois auquel s'ajoutent des bifaces, des grattoirs latéraux, des pièces à encoches ou denticulées, des éclats tronqués et des bifaces pointus à retouches foliacées. Le *Khormusien*, s'étend depuis Gemaï jusque vers Dongola et comprend une importante proportion d'éclats Levallois retouchés, des denticulés, des burins, plus rares; il est daté par des travaux récents: vers –25 000 à –16 000; estimation reculée dernièrement jusqu'à –41 490 et –33 800.

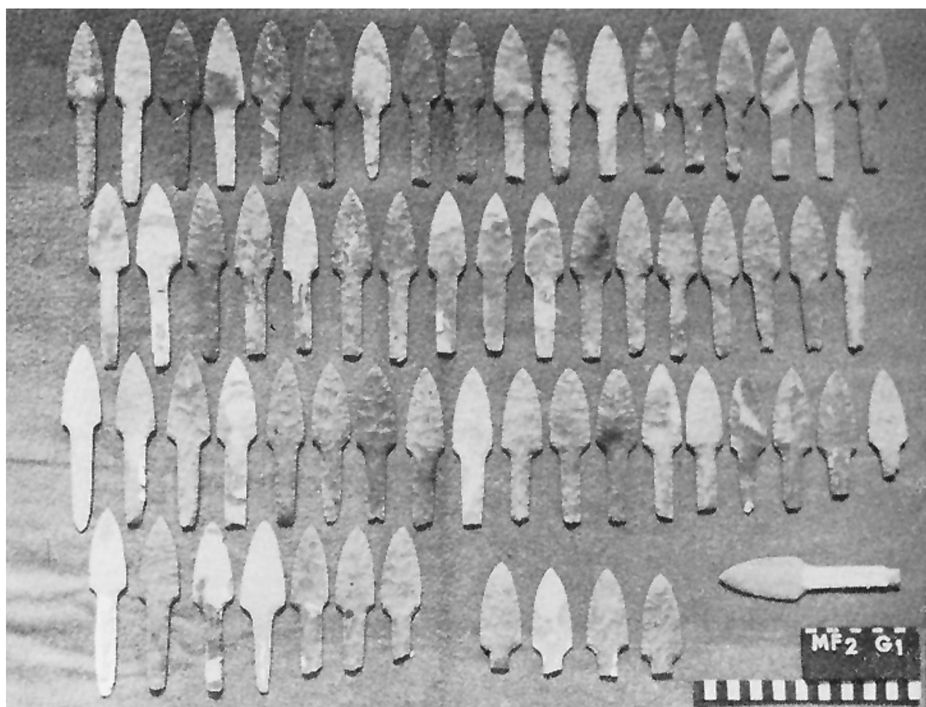
En comparaison avec le nord du Soudan, les renseignements récoltés en Nubie égyptienne sont insuffisants. Les anciens travaux de Sandford et Arkell établissent une prédominance de la technique à débitage Levallois, parfois de tradition acheuléenne. Des recherches récentes le mentionnent en 1962 à Afyeh et Khor Daoud. Nous-mêmes l'avons détecté à Amada en 1962-1963, à l'état de débitage Levallois pur. A Seboua, nous avons étudié une industrie appartenant sans doute à la phase finale de cette période, associée à des éclats non Levallois, comprenant de nombreux burins.

L'Atérien, industrie typique du Maghreb et du Sahara méridional, se signale par des éclats se terminant à la base par un pédoncule prononcé et par l'usage de la taille foliacée. Débutant sans doute avec le Moustérien, il perdurera dans certaines contrées, occasionnellement, jusqu'au Néolithique. En Nubie égyptienne, on l'a récemment identifié au désert libyque, au nord-ouest d'Abou Simbel[6], associé avec une faune très riche: rhinocéros blanc, grands bovidés, âne sauvage, deux espèces de gazelles, antilopes, renard, chacal, phacochère, autruche, une espèce éteinte de dromadaire, et tortue. L'Atérien en Nubie semble se métisser à l'Amadien, industrie de tradition moustéro-levalloisienne. En Egypte, il existe à l'état pur dans les oasis de l'Est, à Siwa, Dakhlé et Kharga. Au désert oriental, on le trouve au Ouadi Hammamat. Dans la vallée même, il s'éparpille en petits lots à Thèbes et à Dara (?). Il a pu influencer le Hawarien à l'époque suivante à Esna et à Thèbes. Il se présente en dimensions microlithiques, dans cette même industrie, à l'Abbassieh et au Djebel Ahmar, près du Caire (au moins depuis –44 000 à –7 000 au moins).

Malgré les très nombreux vestiges du Middle Stone Age en Egypte, une étude typologique exhaustive de son outillage est loin d'être achevée. Les premiers travaux, menés sur les anciennes terrasses de la vallée et du Fayoum, permettaient déjà une vision générale de la civilisation qui prévalait alors. Nos fouilles systématiques récentes, sur la montagne thébaine depuis 1971, sous les auspices de l'Unesco, apportent cependant du nouveau. En effet, le repérage dans des dépôts géologiques et dans une centaine de sites de cette époque,

6. Ces découvertes datent de 1976. Elles ont été effectuées au Bir Tarfawi et au Bir Sahara.


1



2

1. La Vallée des reines (photo J. Devisse).

2. Pointes de javelots en silex. Mirgissa. Soudan. Fouilles de J. Vercoutter (photo Mission archéologique française au Soudan).

placés en étagements successifs et chronologiques, permet de dessiner déjà dans ses grandes lignes l'évolution de cette industrie qui s'annonce à prédominance Levallois. Toutes ces recherches convergent pour démontrer l'existence d'une période ancienne «acheuléo-levalloisienne» à laquelle succède une autre à nucleus massifs qui s'affinent progressivement en réduisant les dimensions. Dans une phase plus récente, apparaissent sur les éclats laminaires[7] des retouches secondaires plus nombreuses et d'allure *moustéroïde*, ainsi que des outils divers. Si ces industries présentent des éléments de ressemblance avec d'autres en Afrique, il convient de faire état d'une autre industrie typiquement égyptienne, jamais signalée ailleurs. Il s'agit de celle, assez nombreuse, dite du «Djebel Souhan» singularisée par l'usage du nucleus à débitage Levallois, à plans de frappe bipolaires, retaillés après usage, en grattoir concave sur l'une des extrémités.

A propos de l'homme de cette époque, il faut noter la découverte que nous avons faite en 1962 à Silsileh de deux fragments d'une calotte crânienne, datant vraisemblablement de cette période[8]. Son étude encore inachevée a déjà révélé des caractères archaïques, associés à d'autres, plus récents; la suite des travaux, sur ce point, pourra fournir un regard nouveau sur l'origine discutée de l'homme africain au Paléolithique moyen, très peu connu jusqu'à présent par les trouvailles isolées, faites en Cyrénaïque, au Maroc et en Zambie.

Late Stone Age

En Europe et dans d'autres régions d'Afrique, on note en général que le passage de l'âge précédent à celui-ci s'effectue par rupture assez brutale et rapide, au plan technologique et même parfois au niveau humain. Il n'en est pas ainsi dans la vallée du Nil. La difficulté de découvrir des démarcations claires de période à période rend les séquences chronologiques délicates à individualiser. A la même place, à partir de la période précédente, l'évolution crée des faciès régionaux nouveaux, parfois parallèles, redevables à des milieux locaux. En même temps, les changements écologiques paraissent modifier les relations entre les habitants de la vallée et leurs voisins, rompre d'anciennes solidarités et faire apparaître de nouveaux rapprochements. L'inventaire des types culturels actuellement et récemment connus laisse l'impression d'une très grande dispersion. Il s'agit d'une situation provisoire, en attendant que des analyses plus poussées permettent de dégager les traits synthétiques. Ces remarques concernent aussi la période suivante: celle de l'Epipaléolithique.

Au Soudan, cette période vient d'être étudiée dans le secteur Nord; elle révèle deux industries différentes:

7. Il existe désormais deux techniques de débitage des éclats: la technique levalloisienne classique et le détachement de lames allongées. Entre ces deux techniques existent de nombreuses formes de transition.
8. Renseignements fournis par M.P. VANDERMEERSH (Laboratoire de paléontologie humaine, faculté des Sciences, université Paris VI) à qui l'étude de ces documents fut confiée.

— *le Gémaïen*, au voisinage de Halfa, compte des éclats à faible pourcentage Levallois, des pointes légèrement retouchées, et se caractérise par des grattoirs latéraux et distaux; des burins et des denticulés (vers –15000 et –13000);
— *le Sébilien*, signalé autrefois à Kom Ombo (Egypte), apparaît à présent au Soudan, à Halfa au stade I. Ses éclats à troncatures retouchées proviennent de nucleus discoïdes ou Levallois (vers –13000 à –9000).

En Nubie égyptienne, deux industries sont connues:
— *l'Amadien*, découvert par nous à Amada (missions de l'Institut allemand, 1963) contient un outillage varié à prédominance Levallois, associé avec des grattoirs récurants, des perçoirs, des pièces de technique kharguienne étudiés plus loin et l'usage occasionnel de retouches foliacées, faisant songer à l'Atérien;
— *le Sébilien*, reconnu par nous à Séboua (mission de l'IFAO, 1964), en plusieurs endroits, appartient aussi à la phase I, mêlé à des éclats simples ou Levallois, à de rares grattoirs et de nombreux burins. Il existerait également au Khor Daoud.
— *Le Ghizéen*, a été identifié près du Caire dès 1938; il comprend des pierres de débitage Levallois; ses éclats se rapprocheraient par certaines formes géométrisantes du Khormusien.
— *Le Hawarien*, (ex-Epilevalloisien)[9], industrie microlithique, s'étend au moins d'Esna (Haute-Egypte), jusqu'à la pointe du Delta et aux régions voisines (Ouadi Tumilat). De débitage Levallois, comme le Sébilien (mais ne possédant pas des formes géométriques), il comprend des stades et des faciès divers, encore sous étude. Il se caractérise aussi par le nombre des nucleus bipolaires dérivant probablement du nucleus dit «Djebel Souhan» déjà évoqué au Middle Stone Age. Certains des nucleus peut-être plus récents, produisant simultanément éclats et lamelles à talons facettés, forment transition avec les lamelles à talons lisses, qui prédominent au Late Stone Age et à l'Epipaléolithique. Une influence atérienne se percevrait dans le Hawarien d'Esna et de Thèbes, par la présence occasionnelle de retailles foliacées et de pièces hybrides. Des éclats pédoncules microlithiques, typologiquement atériens, par contre, s'observent dans le Hawarien de l'Abbassieh et du Djebel Ahmar, près du Caire. Ces influences seraient-elles dues à des intrusions des peuples du désert dans la Vallée?
— *Le Kharguien*, plus ou moins contemporain du Hawarien et dont l'existence est contestée par certains préhistoriens, se retrouve dans l'oasis de Kharga avec un Levallois-Kharguien, précédant le Kharguien pur. Cette industrie à éclats Levallois à retouches abruptes, en apparence informes, existe aussi dans l'oasis de Karkour, en Egypte, à Qara et Thèbes. Il est associé à d'autres industries à Esna (Haute-Egypte) et à Amada (en Nubie égyptienne).

9. Le Sébilien avait d'abord paru caractériser, partout, l'ensemble de cette époque. Les recherches ont montré qu'il n'est réellement caractéristique que de la région de Kom-Ombo. On a dès lors distingué un type différent, et contemporain, que l'on avait nommé Epilevalloisien. La poursuite des discussions entre spécialistes a conduit l'auteur de cet article à repousser l'idée de désigner une culture uniquement par ses techniques et à penser qu'il valait mieux la désigner par le nom du lieu où elle avait d'abord été découverte: l'Epilevalloisien est ainsi devenu le Hawarien.

Épipaléolithique

Dans la vallée du Nil, cette période se différencie en général de l'époque précédente, grâce au remplacement des techniques de débitage à éclats par celles à lames et lamelles microlithiques à talons facettés, sauf en cas de persistances, résurgences ou chevauchements.

Les recherches effectuées au nord du Soudan et au sud de la Nubie égyptienne ont exhumé un complexe d'industries, qui représentent sans doute, parfois, les faciès d'une même culture.

— *Le Halfien*, de Halfa (Khor Koussa), serait identifiable aussi au nord de Kom Ombo (Egypte). Il marquerait une transition précoce entre le débitage Levallois de l'époque précédente et celle microlithique utilisant l'éclat ou la lamelle. L'utilisation de la retouche dite d'Ouchtata serait une pratique d'avant-garde qui apparaît tardivement avec l'Ibéromaurusien du Maghreb. On note pour le Halfien l'emploi successif des éclats et lamelles à dos, des grattoirs, des burins, des denticulés et des pièces écaillées (vers – 18 000 à – 15 000).

— *Le Ballanien*, plus récent à Halfa et à Ballana, comprend des microlithes tronqués, d'autres à dos légèrement retouchés, des éclats tronqués, des grattoirs, des burins, des pointes et des nucleus simples ou à plans de frappe opposés (vers – 14 000 à – 12 000).

— *Le Qadien*, provenant d'Abka et de Toshké en Nubie, comprend un outillage d'abord à éclats microlithiques, ensuite lamellaire. Il possède des grattoirs, des dos arrondis, des burins, des outils tronqués, des pointes qui dégénèrent par la suite. Les sépultures ovales situées à l'intérieur ou à l'extérieur des domiciles sont couvertes de dalles. Elles révèlent une race très voisine de celle du type Cro-Magnon du Maghreb (vers – 12 000 à – 5000).

— *L'Arkinien*, en Egypte, reconnu sur un seul site près de Halfa, est surtout une industrie à éclats. Il comprend des grattoirs distaux, des lamelles à dos, à retouches d'Ouchtata, des demi-cercles, des pièces écaillées et des mollettes (vers – 7400).

— *L'El-Kabien*, près d'El-Kab, a été identifié dans trois couches d'occupations successives. L'une d'elles fournit ce qui semble être une palette rectangulaire, en os poli (vers – 5000).

— *Le Shamakien*, dans la région de Halfa, possède des nucleus multidirectionnels et révèle, à sa dernière phase, un outillage à forme géométrique associé à des pièces plus grossières. Il serait un développement latéral du Capsien du Maghreb (vers – 5000 à – 3270).

— *Le Silsilien*. En Egypte, nous avons étudié — et d'autres après nous — le Silsilien, dans la région de Silsileh près de Kom Ombo. Il comporte trois étages. Le Silsilien I offre des lamelles légèrement retouchées, parfois à soie, des triangles irréguliers occasionnellement à soie, des microburins, de rares burins et grattoirs et une industrie de l'os. Les restes humains se montrent

cromagnoïdes (vers –13000). *Le Silsilien II*[10] comporte des lames et longues lamelles à retouches discontinues parfois à soie, des burins et grattoirs et une industrie à base d'os (vers –12000). *Le Silsilien III*, encore sous étude, révèle une profusion de lamelles souvent peu retouchées, des pierres à chauffer et une hutte ronde, la plus ancienne reconnue à ce jour en Egypte.

— *Le Fakourien* étudié dans la région d'Esna semble quelque peu apparenté à l'Ibéromaurusien. Il existerait aussi en d'autres points de l'Egypte (vers –13000). Cette industrie est caractérisée par de fines lamelles retouchées, des perçoirs et des fléchettes.

— *Le Sébilien.* Cette industrie qui conserve le débitage Levallois se caractérise par des éclats à base rectifiée et à formes géométrisées. Industrie méridionale en Egypte, elle se rencontre surtout dans le secteur de Kom Ombo, de Silsileh et à Daraou, plus particulièrement au stade II. Attestée en Nubie, elle est beaucoup plus rare dans le Nord et parfois atypique. Nos travaux à Silsileh ont fourni aussi un outillage d'os, des meules et molettes et des restes humains provenant de nos fouilles encore à l'étude (vers –11000). L'exemple du Sébilien est intéressant à discuter. Les datations physico-chimiques donnent une chronologie qui contredit, à première vue, les informations technologiques livrées par cette culture. Le fait est d'autant plus notable que le Sébilien n'est pas éloigné, dans le temps et dans l'espace, du Fakourien.

— *Le Menchien* (région de Silsileh) comprend un équipement lithique quelque peu apparenté à l'« Aurignacien » du Levant et une industrie d'os, des mollettes, des lamelles à bord luisant, des objets de parure, des restes humains. Une relative contemporanéité avec le Sébilien II ressort de l'analogie de certains outils nouveaux de type intermédiaire.

— *Le Lakéitien*, culture reconnue par nous au désert oriental, se singularise par des scies fortement denticulées, accompagnées de fléchettes pédonculées.

— *Le Hélouanien* que nous avons reconnu aux environs d'Hélouan (sud du Caire), comprend quatre phases différentes. La première offre une profusion de lames et de lamelles parfois légèrement retouchées (Ouchtata). La seconde se distingue par des microlithes, composés de triangles scalènes et isocèles, de segments de cercles normaux et des microburins. La troisième présente des segments de cercles.

La dernière phase comporte des segments de cercles à base rectiligne d'un type nouveau.

— *Le Natoufien*, industrie de Palestine, aurait opéré des intrusions successives en territoire égyptien. A Hélouan a été reconnue une phase de cette industrie caractérisée par des pièces à dos façonné par retouches croisées. Au contraire, les pointes de flèches à base pourvue d'encoches symétriques, d'abord attribuées au Natoufien, avaient été repérées dès 1876 à Hélouan, où nous en avions nous-mêmes retrouvé en 1936; plus récemment encore, en 1953, nous en avons découvert dans la partie Nord du désert oriental (vers

10. Dénomination de P. SMITH (1966), en souvenir du dieu Sebek, personnifié par le crocodile, divinité de cette localité. Ayant nous-mêmes aussi fouillé ce site, nous proposons le nom de *Silsilien II* d'après le Djebel Silsileh situé dans cette région; cela est plus conforme aux règles habituelles des dénominations s'appuyant sur la toponymie.

–8000 –7000). Depuis elles sont connues à El-Khiam et à Jéricho (Palestine) et sont appelées par les spécialistes « pointes d'El-Khiam ». L'hypothèse des infiltrations natoufiennes reste donc à vérifier minutieusement.

Néolithique et prédynastique

Cette longue période qui couvre, en gros, deux millénaires (de –5000 à –3000 environ), est analysée ici en détail. Les aspects *matériels* de chacune des « cultures » ou « horizons culturels » qui la constituent sont décrits avec minutie, formant ainsi un répertoire indispensable à qui veut apprécier dans son contexte physique la lente évolution qui, de groupes humains nomades ou semi-nomades, conduit peu à peu à la constitution de sociétés, soit fortement centralisées comme en Egypte, soit en petites principautés autonomes, comme au Soudan nilotique. L'évolution *historique* de ces sociétés néolithiques et prédynastiques est étudiée au chapitre 28 du présent volume. Les deux exposés sont donc complémentaires. Ils envisagent les problèmes sous des angles différents. Les notes de bas de page indiqueront les renvois indispensables permettant au lecteur d'insérer une « culture » déterminée, décrite dans le présent chapitre, dans le schéma plus général de l'évolution historique de l'ensemble des « horizons culturels » du chapitre 28.

Ce stade nouveau marque une étape décisive de l'histoire de l'humanité. De nomade ou semi-nomade, devenu sédentaire, l'homme de la vallée du Nil crée les principaux éléments de notre cycle actuel de civilisation. L'habitat fixe détermine l'usage de la poterie, la domestication et l'élevage, l'agriculture et la multiplicité d'un outillage qui sert à satisfaire des besoins grandissants.

— *Le Khartoumien*[11]. C'est peut-être la plus ancienne culture de cette période au Soudan[12]. II est repéré dans plus d'une douzaine de localités, sur une vaste aire d'extension. A l'est, depuis Kassala et, à l'ouest, sur 400 km en plein désert, au nord jusqu'à Dongola et au sud vers Abou Hugar sur le Nil Blanc. Les renseignements obtenus par les fouilles de Khartoum, auxquelles nous avons participé, offrent les preuves d'un habitat fixe : usage de huttes en clayonnages, utilisation sur une grande échelle d'une poterie évoluée et emploi de la meule. Cette poterie constituée de bols se caractérise par un décor de lignes ondulées incisées (« wavy lines ») et par des points imprimés (« dotted lines »). L'outillage lithique abondant, en quartz, nettement microlithique et géométrique, comprend des types variés : des demi-cercles et des segments de cercles, des triangles scalènes, des rectangles, des trapèzes, des éclats écaillés, des perçoirs. Les demi-cercles et les segments de cercles, retouchés aussi sur le tranchant, montrent des

11. C'est le « Khartoum ancien » du chapitre 28, p. 759. Nous préférons conserver le nom de « Khartoumien », en prévision de découvertes futures pouvant révéler des phases plus anciennes que celle-ci.
12. Voir chapitre 28, pp. 759-760.

similitudes avec celui du Wiltonien et du Néolithique de Hyrax Hill en Rhodésie. Les outils taillés dans la ryolite, roche dure, plus grands que ceux de quartz, possèdent des éclats et des lames simples, certains à talon retaillé (grattoirs), des demi-cercles volumineux et de rares grattoirs. Les harpons en os à barbelures, surtout unilatérales, caractérisent aussi le Khartoumien. S'y ajoutent des mollettes de pierre à cupule centrale, des broyeurs, des percuteurs, des disques à perforation centrale, des meules plus rares, des contrepoids pour filets probablement du même type qu'au Fayoum, à El Omari (Egypte) et au Sahara nigérien. Les objets de parure comprennent des perles discoïdes en œuf d'autruche, de rares pendeloques; l'ocre rouge ou jaune est utilisée pour la peinture corporelle. Les morts enterrés à domicile, couchés sur le côté, appartenaient à une race noire, la plus ancienne d'Afrique. Ils subissaient de leur vivant une mutilation dentaire rituelle, pratiquée autrefois chez les Capsiens et les Ibéromaurusiens du Maghreb, chez les Néolithiques du Kenya. Cette pratique a longtemps persisté au Soudan et ailleurs en Afrique. La faune identifiée comprend notamment le buffle, l'antilope, l'hippopotame, le chat sauvage, le porc-épic, la souris, le crocodile et une énorme quantité de poissons (vers –4000?).

— *Le Shaheinabien*, apparaît dans des sites assez nombreux, dispersés au sud de la 6e Cataracte. Les fouilles à Shaheinab procurent les éléments d'une culture dérivée sans doute du Khartoumien, et dont les caractères distinctifs reposent sur l'usage d'une poterie spéciale, de la gouge et de la hache polie en os. La poterie comprend des bols décorés parfois de « dotted lines » comme au Khartoumien; elle s'individualise cependant, par le lissage des surfaces, l'engobe rouge, la présence de bords noirs, le décor de triangles incisés. L'équipement lithique s'enrichit en plus des types microlithiques, de haches polies, de gouges polies (« planes ») et de têtes de massues planes ou convexes.

Les harpons en os persistent cependant qu'apparaissent l'hameçon en nacre, les perles en amazonite ou en cornaline, et des labrets en usage encore de nos jours. Buffles, antilopes, girafes, phacochères étaient chassés et la chèvre naine domestiquée. Aucune trace d'habitations légères mais des foyers profonds. Le Shaheinabien[13] accuse des points communs avec une des phases du Fayoumien d'Egypte, par l'emploi des planes, des gouges, des harpons, les têtes de massue, l'amazonite et les foyers excavés. Il se lie avec le Prédynastique ancien d'Egypte par la poterie lissée et celle à bords noirs de Haute-Egypte. Des points communs avec l'Ouest (Tibesti) sont suggérés par l'amazonite, la gouge, la poterie incisée, et avec le Nord-Ouest par la chèvre naine. Le site Kadéro, actuellement en cours de fouille, d'un âge plus récent, a fourni des sépultures (vers –3500 à vers –3000).

Des fouilles en cours (1976-1977) à Kadada (région de Shendi) fournissent une troisième variante, probablement plus récente, du Shaheinabien, comprenant des sépultures associées à l'habitat. Des haches de pierre polie, de fort calibre, des palettes à fard de forme presque rhomboïdale, des disques percés d'usage encore indéterminé, des vases caliciformes et des sépultures d'enfants dans des jarres, semblent en être les signes distinctifs.

13. Parfois dénommé « Néolithique de Khartoum ».

— *L'Abkien*[14] du Soudan Nord et Sud, au moins jusqu'à Saï, serait contemporain successivement du Khartoumien et du Shaheinabien. Il se prolongerait même au-delà de cet âge, en passant par quatre étapes : l'étape pauvre en poteries dérivant peut-être du Kadien ; celle qui comprend un assemblage de céramiques, à orifices incisés et à surface décorée de traits gravés en zigzags, en pointillages rectangulaires ou arrondis ; celle à outillage lithique à perçoirs sur éclats parfois multiples, et à lamelles simples ou à bords retouchés ; celle où l'on trouve une poterie à bords noirs, à surfaces rouges polies ou striées offrant des similitudes avec le Shaheinabien, le groupe A de Nubie et l'Egypte prédynastique (vers –3380 à –2985).

— *Le Post-Shamakien*, retrouvé seulement dans deux sites, comporte comme pièces caractéristiques des micro-pointes, des lamelles à coches, des éclats latéraux et des planes, suggérant des contacts avec le Fayoum et l'oasis de Kharga (vers –3650 à –3270).

L'absence en Nubie égyptienne des cultures précitées, ou de cultures chronologiquement correspondantes, s'expliquerait par une conjoncture écologique particulière, par la rareté des sites, ou plus simplement peut-être par une exploration incomplète. On détecte au contraire en Nubie égyptienne, sauf particularités locales, une assez nette identité avec les civilisations du Prédynastique égyptien, et même, semble-t-il, avec le Badarien.

— *Le Négadien I*[15] paraît, entre autres, à Enéiba, à Séboua, Khor Abou Daoud (Nubie), seul site actuel d'habitat pourvu de magasins à provisions.

— *Le Négadien II*[16] existe près d'Abou Simbel, Khor Daoud, Séboua, Bahan, Ohemhit. A partir de la Ire dynastie, les contacts entre la Nubie et l'Egypte se ralentissent. Les industries nubiennes évoluent sur place, en gardant leurs caractères préhistoriques jusqu'au Nouvel Empire, en portant les noms successifs de Groupe A[17] Groupe B et Groupe C nubiens.

En Egypte, des conditions géographiques et physiques différentes font évoluer deux groupes culturels distincts qui se sont développés parallèlement en territoire égyptien, au Sud et au Nord. Ils conservent cette indépendance de cultures jusqu'à l'unification des deux Pays, sous la Ire dynastie. L'usage du cuivre joue un rôle secondaire car il s'amorce dans le Sud bien avant le Nord, par suite du voisinage des petits gisements de ce minerai qui suffisaient pour des usages restreints.

Le groupe culturel du Sud (Haute-Egypte)

Le groupe du Sud se manifeste dès les débuts comme une civilisation avancée. Elle a été définie par l'étude de vastes et nombreuses nécropoles et par des restes peu importants d'agglomérations.

14. Comparer avec l'Abkien du chapitre 28, p. 760.
15. Prédynastique ancien du chapitre 28, p. 753.
16. Prédynastique moyen du chapitre 28, p. 754.
17. Voir chapitre 28, pp. 762-763.

— *Le Tasien*, encore sommairement analysé et même contesté par certains préhistoriens, existe en Moyenne-Egypte, à Taza, Badari, Mostagedda et Matmar. Etudié dans des sépultures et de maigres vestiges de villages, il se signale par des signes originaux inconnus ailleurs. La poterie, le plus souvent des bols foncés, plus rarement rouges et à bords noirs, parfois à surface ridée, se manifeste par l'angle prononcé entre la partie supérieure droite ou oblique, et la base rétrécie. Les vases caliciformes à décors incisés et pointillés illustrent un autre type original, de caractère africain. L'équipement lithique possède notamment des haches polies de grandes proportions, en calcaire silicifié, des grattoirs, couteaux, perçoirs, etc. Les palettes à fard, surtout en albâtre, de forme rectangulaire, les anneaux, les bracelets en ivoire et des coquilles marines perforées complètent la série des objets de parure. Citons aussi des cuillères et des hameçons d'os. Les usages funéraires révèlent des tombes ovales ou rectangulaires pourvues à l'occasion d'une niche latérale abritant un corps posé sur le côté, membres repliés, tête au sud et visage tourné vers l'ouest. On les pourvoyait d'objets de parure, de vases, d'outils.

— *Le Badarien*[18], brillante civilisation, surtout en Moyenne-Egypte, se retrouve à Badari, Mostagedda, Matmar et Hémamiéh. Une très belle poterie en souligne la physionomie originale par des vases variés, rouges, bruns, gris, ou rouges à bords noirs, souvent recouverts de rides finement incisées surtout obliquement. Ce sont en particulier des jattes étroites, ou carénées, ou évasées.

On note des bols, des gobelets de basalte et des pots d'ivoire. Des motifs végétaux incisés, occasionnellement, ornent l'intérieur. L'outillage de pierre possède des armatures bifaciales à tranchant denticulé convexe, des têtes de flèches à base évidée ou en feuille de laurier et d'autres outils de technique lamellaire. De haute valeur artistique sont les cuillerons, les peignes, les anneaux de bras, les hameçons et figurines en os et en ivoire. Les figurines féminines et celles d'hippopotames ont une fonction rituelle. La parure compte des perles de quartz dans du cuivre fondu, des coquillages et des palettes à fards en schiste, rectangulaires à extrémité souvent concave. Le blé, l'orge, le lin sont cultivés; le bœuf et le mouton sont domestiqués, la gazelle, l'autruche et la tortue, chassées et consommées. Les demeures, simples huttes légères, ont disparu.

Les morts, en position contractée, en général reposaient sur le côté, tête au sud et face vers l'ouest, dans des fosses ovales ou circulaires, plus rarement rectangulaires et possédaient pour l'au-delà les divers éléments déjà cités. Des ramifications disparates de cette culture se détectent probablement au désert oriental (O. Hammamat), à Armant (Haute-Egypte), dans la région d'Adaïmeh (Haute-Egypte), et peut-être même en Nubie.

— *Le Négadien I*[19], repéré à Hémamiéh et à Mostagedda en position stratigraphique, est sous-jacent au Badarien, depuis la Moyenne-Egypte, en Nubie et même au désert oriental (O. Hamamat). La poterie à surface lisse ou polie, de couleur rouge, brune ou noire, se distingue de celle du Badarien. Typique du Négadien I est la décoration dont les motifs, non plus

18. Prédynastique primitif, chapitre 28, pp. 752-753.
19. Prédynastique ancien, du chapitre 28, pp. 753-754, parfois appelé *Amratien*.

incisés mais peints en blanc sur vases rouges, dessinent des sujets linéaires, avec des végétaux et des compositions de style naturaliste. Les vases de pierre tubulaires, souvent de basalte à anses percées, se terminent fréquemment par un pied conique. L'outillage en pierre à taille bifaciale possède des flèches à base concave, des couteaux en forme de losange et de virgule, d'autres à bout fourchu en forme de U, des haches polies et de l'outillage lamellaire, des massues discoïdes ou coniques. Les palettes à fard, surtout en schiste, d'abord en formes de losange, deviennent ensuite thériomorphes. Les objets d'os et d'ivoire, d'une inspiration nouvelle, s'ornent, de même que les peignes et les épingles, de figurations animales ou humaines. D'usages magiques, ils constituent parfois aussi des harpons. Les maisons sont des abris légers en palissades, reconnus à Mahasna.

On note la progression de l'usage du cuivre. Les provisions étaient gardées dans des dépôts creusés dans la terre, mais aussi dans des vases, à Mostagedda et à Deir el-Medineh. Les usages funéraires révèlent des tombes rectangulaires contenant des morts accroupis sur le côté, orientés tête au sud et face vers l'ouest, et on note des cas d'inhumations multiples ou des corps démembrés (vers –4000 à –3500).

— *Le Négadien II*[20], stratigraphiquement, surmonte le Négadien I, à Hémamiéh, Mostagedda et à Armant. Il est repérable depuis l'entrée du Fayoum à Gerzeh, jusqu'en Nubie égyptienne méridionale. La poterie traditionnelle du Négadien I se développe en rétrécissant les orifices et avec des rebords prononcés. La poterie à décor blanc est remplacée par une autre, rose à décor brun, à sujets codifiés et emblématiques : spirales, barques, végétaux, personnages à bras levés… Typiques sont aussi les vases pansus à anses ondulées qui deviendront tubulaires ensuite, et perdront leurs anses à la Protohistoire. Les vases en pierres diverses, souvent très évolués, reproduisent en général les formes de la poterie rose. Les outils de pierre, souvent très évolués, comportent des couteaux bifides à extrémité en forme de V, et d'autres à tranchants opposés concave-convexe, à retouches très régulières sur l'une des faces préalablement polie. Les manches se recouvrent à l'occasion d'une feuille d'or ou d'ivoire. Les têtes de massues sont piriformes. L'industrie du cuivre plus développée produit des pointes, des épingles, des haches. Les palettes, progressivement schématisées, deviennent finalement rondes ou rectangulaires. Des figurines d'os et d'ivoire se schématisent, elles aussi, à outrance. Les pratiques funéraires se perfectionnent. Les parois des fosses ovales ou rectangulaires se revêtent de bois, de limon ou de briques. A Adeimah, les fouilles récentes effectuées par nous (mission de l'IFAO, 1974), ont livré des fosses d'un nouveau type, en forme de baignoire, datant de la fin de cette civilisation. La disposition des offrandes suit à présent des règles constantes ; on les dépose parfois dans des annexes latérales. On signale de même parfois des corps démembrés, mais les tombes multiples disparaissent. En outre l'orientation des morts n'est plus constante. L'habitat consiste en des huttes rondes ou

20. Prédynastique moyen ou Gerzéen du chapitre 28, p. 754.

semi-rondes en argile, en abris légers et en structures en terre, de formes rectangulaires (El Amrah) (vers –3500 à –3100).

Le groupe culturel du Nord (Basse-Egypte)

Le groupe culturel du Nord se différencie sensiblement de celui du Sud surtout par l'extension des agglomérations, la poterie monochrome et l'usage momentané d'inhumations dans l'habitat même.
— *Le Fayoumien B*[21], encore mal connu, étudié au nord du lac de cette région du Fayoum, appartiendrait à un Paléolithique final, ou bien à un Néolithique précéramique. Il comprend des lamelles simples et microlithiques à dos retaillé, des harpons d'os, des molettes. Les recherches les plus récentes dégagent, entre le Fayoumien B, le plus ancien, et le Fayoumien A, plus proche de nous, un stade intermédiaire que nous proposons de nommer Fayoumien C et qui comporterait des gouges, des pointes de flèches bifaces pédonculées, comparables à celles du désert occidental (Siwa en Libye); par là serait établie une relation avec le Sahara, datable de –6500 à –5190 environ.
— *Le Fayoumien A*[22], beaucoup mieux étudié dans ses lieux d'habitat, possède une céramique d'allure grossière, monochrome, lissée ou polie, rouge, brune ou noire comportant des bols, des gobelets, des coupes, des baquets rectangulaires, des vases à pied ou garnis de mamelons sur les bords, comme au Badarien. L'industrie de la pierre d'une technique avancée et bifaciale enregistre des flèches à base concave ou triangulaire, des pointes, des armatures de faucilles montées sur manche de bois droit, des haches polies et une tête de massue discoïdale. En os, on trouve des épingles, poinçons, pointes à base pédonculée. Les palettes à fards grossières sont en calcaire et plus rarement en diorite. Les coquillages marins, les fragments d'œufs ou de microcline (amazonite) servaient de grains d'enfilage. Dans les lieux d'habitat aucune trace n'a survécu des abris, sans doute très légers, mais de nombreux foyers creusés dans le sol sont semblables à ceux de Shaheinab au Soudan.

Des silos constitués de corbeilles enfoncées dans la terre, groupés au voisinage de l'habitat, conservaient le blé, l'orge, le lin et d'autres produits. Le porc, la chèvre, le bœuf, l'hippopotame, la tortue servaient d'aliments à ces peuples. Aucune trace, jusqu'à présent, de cimetières, sans doute éloignés. Cette culture (vers –4441 à –3860) pourrait être contemporaine du Badarien.
— *Le Mérimdien*[23] occupe une grande agglomération de plus de deux hectares, à l'ouest du Delta. Les fouilles, encore inachevées et publiées seulement dans de brefs rapports préliminaires, attestent trois couches successives de débris archéologiques montrant l'évolution d'une même culture au cours des âges, originale, mais typique de celle du Nord. La poterie monochrome, lissée, polie ou rugueuse, compte des types variés, notamment des bols, gobelets, plats, cruches, mais pas d'exemples d'orifi-

21. Voir *Néolithique – Fayoum B*, du chapitre 28, p. 749.
22. *Prédynastique primitif* du chapitre 28, p. 752-753.
23. Voir chapitre 28, p. 753.

ces rétrécis à rebord. Les formes particulières sont des louches comme au Badarien, des bols à mamelons comme au Badarien et au Fayoumien et des vases à pied comme au Fayoumien. Ces vases se décorent parfois de pointillés en creux sur le rebord, de lignes incisées verticales, de motifs en relief, ou encore d'un dessin en feuille de palmier. Rares sont les vases de basalte ou en pierre verte dure terminés par un pied, du type Négadien I. L'outillage de la pierre bifaciale évoque les mêmes types qu'au Fayoum. On note une tête de massue piriforme ou globulaire. Poinçons, aiguilles, alènes, harpons, spatules, hameçons sont taillés dans l'os ou l'ivoire. Les objets de parure consistent en épingles à cheveux, bracelets, bagues, coquillages percés et perles en matières diverses. Signalons deux palettes à fard, l'une scutiforme en schiste, l'autre en granit, matériaux importés du Sud. Les habitations, au début, sont des huttes espacées, légères et ovales, soutenues par des piquets. Succèdent ensuite d'autres plus résistantes et moins espacées. Finalement, des maisons ovales avec murs en mottes d'argile agglomérée accusant même des alignements de rues. Des silos du type Fayoum s'ajoutent aux huttes, remplacés plus tard par des jarres enfoncées dans le sol. Les morts, sans doute pas tous, étaient inhumés dans des fosses ovales, sans mobilier, parmi les habitations et tournés, semble-t-il, vers leurs maisons. Le chien, la chèvre, le mouton, le porc, étaient domestiqués. On chassait notamment l'hippopotame, le crocodile, la tortue, tout en pratiquant la pêche. Développée entre –4180 et –3580, cette culture pourrait être contemporaine du Fayoumien et se prolonger au début du Négadien I.

— *L'Omarien A*[24], autre culture du groupe du Nord, a été mise au jour près d'Hélouan, parmi les restes d'une grande agglomération ayant plus d'un kilomètre de long, à l'entrée du Ouadi Hof. Une dépendance de ce village préhistorique se dresse sur un plateau, au-dessus d'une falaise abrupte, exemple unique en Egypte. Les fouilles, effectuées par nous et encore inachevées, ont fourni les éléments d'une nouvelle civilisation différente de celle du Sud, comme à Mérimdé et au Fayoum. La céramique d'une belle qualité, d'un style plus évolué que celles de ces deux sites, bien que monochrome, possède des types très différents. Parmi les 17 formes de vases, lissés ou polis, rouges, bruns ou noirs, on dénombre des vases à orifices étranglés, d'autres ovoïdes, des gobelets, d'autres cylindriques, des terrines évasées ou concaves, d'autres coniques, des jarres. Seuls les vases à mamelons se rapprochent de ceux de Mérimdé et du Fayoum. De rares vases en calcite ou en basalte étaient utilisés. L'industrie du silex bifacial en général ne diffère pas de celles des sites précédents. Mais l'industrie lamellaire offre des caractères particuliers, nouveaux en Egypte. Ce sont des couteaux à dos arqué, rabattu vers la pointe, pourvus à la base d'un petit manche formé d'une double encoche, peut-être survivance de « Natoufiens » ayant séjourné à l'époque précédente dans la même région ; on peut citer aussi des poids de filets d'un type rencontré au Khartoumien, au Fayoumien et au Saharien nigérien, où existe aussi une industrie à éclats abondants. L'industrie de l'os de bonne qualité représente

24. Voir chapitre 28, p. 754.

les types classiques. L'hameçon cependant est en corne. Les objets de parure plus nombreux comportent des coquillages gastéropodes de la mer Rouge, des perles taillées dans les œufs d'autruche, l'os, la pierre, les vertèbres de poissons. Les nummulites fossiles, percés, servaient de pendeloques. La galène et la résine étaient importées. Quant aux palettes à broyer l'ocre, elles sont grossières et façonnées dans le calcaire et le quartzite. La faune comporte des bovidés, des chèvres, des antilopes, le porc, l'hippopotame, un canidé, l'autruche, l'escargot, la tortue et de nombreux poissons. On y cultivait le blé, l'orge, le lin. La végétation comprenait notamment le sycomore, le dattier, le tamaris, l'alfa. Les habitations représentaient deux types : les unes, dont les toits étaient soutenus par des piquets, étaient de forme ovoïde ; les autres, partiellement creusées dans le sol, de plan rond, se distinguaient des silos à grains disposés un peu partout par une dimension plus grande. Les morts inhumés dans le village même, de manière plus concentrée qu'à Mérimdé, sont disposés en général selon une orientation constante, tous dans un vase en terre, tête au sud, visage vers l'ouest. L'un de ces morts, probablement un chef, tenait un sceptre en bois (le sceptre « Amés ») d'une forme connue dans le nord du pays à l'époque pharaonique (vers –3300 ?).

— *L'Omarien B*[25] s'annonce et se développe au début du Négadien I. Il fut identifié par nous à l'est du site précédent et s'en sépare par des différences dans les pratiques funéraires et l'industrie. Ainsi, le cimetière nettement distinct de l'agglomération comprenait des sépultures recouvertes d'un tertre de pierres. Aucune règle constante ne préside à l'orientation des corps. Quant à l'agglomération, beaucoup moins étendue que celle de l'Omarien A, nous n'y avons point encore achevé les recherches. Si la céramique possède des points communs, l'outillage lithique est nettement dissemblable. De technique laminaire, il se compose de petits couteaux, de grattoirs de dimensions réduites, plats et arrondis, et de petites tranches. En attendant la reprise de nos travaux, il est difficile de pouvoir dater le site, par rapport à celui de l'Omarien A.

— *Le Méadien*[26] a été révélé, par des fouilles encore incomplètes, dans une grande agglomération proche de deux nécropoles à Méadi, près du Caire, et par celles effectuées par nous dans une troisième nécropole découverte à Héliopolis (banlieue du Caire). Très originale dans sa culture, elle ne succède pas directement chronologiquement à celle de l'Omarien et représente un deuxième ensemble culturel du groupe du Nord. Sa céramique monochrome, moins fine que celle d'El-Omari, surtout lissée et de couleur noire ou brune, est rarement rouge ou couverte d'un engobe blanc. Les modèles les plus fréquents sont des vases ovoïdes et allongés à rebord prononcé. On note aussi des petits vases globulaires au col souvent orné de pointillés gravés. Plus typiques sont les vases à base formée d'un bourrelet circulaire (« base-ring ») qui rappellent les vases de basalte de ce type d'ailleurs présents eux

25. Peut-être à ranger dans le *Prédynastique récent* (appelé aussi *Gerzéen récent*), du chapitre 28, pp. 755-756. mais la datation paraît encore incertaine.

26. Appartient peut-être, au moins en partie, au *Prédynastique* ou *Gerzéen récent* (cf. chap. 28. p. 754), mais il pourrait aussi être contemporain du *Prédynastique moyen* ou *Gerzéen* (cf. chap. 28, pp. 755-756).

aussi. Très rares et probablement importés du Sud paraissent être les vases à décors bruns du Négadien II. On y relève également des vases pansus à anses ondulées existant au Négadien II et en Palestine. Ces vases marquent la poursuite des contacts culturels et chroniques entre le Nil et la Palestine. De même les vases de basalte tubulaire sont comparables à ceux de Haute-Egypte de l'époque Négadienne I. Une nombreuse et belle industrie lithique laminaire se manifeste à profusion, retaillée en outils typiques de cette culture méadienne. Plus rares et également peut-être importés du Négadien I sont les couteaux fourchus en forme de U. On note la pauvreté des objets de parure. Cependant les quelques palettes de schiste en losange viennent aussi du Négadien I. Les autres sont en quartzite ou des simples rognons de silex plats.

Fait majeur, la culture méadienne nous fournit, pour la première fois dans les cultures prédynastiques du nord du pays, l'utilisation du cuivre et cela sur une assez grande échelle. Le Fayoumien, le Mérimdien et l'Omarien n'en avaient aucune connaissance, alors qu'en Haute-Egypte des époques bien plus réculées en faisaient usage. Dès le Badarien et surtout à partir du Négadien, les habitants de la vallée exploitaient les petits gisements voisins dans le sud du désert oriental. En effet, on a retrouvé des ciseaux, des épingles, des perçoirs, des hameçons et des haches de cuivre. En même temps, il semble y avoir eu une sorte d'afflux de minerai. Ce métal, à Méadi, commençait à acquérir une importance notoire. Nous attribuons cet état de choses au contact à ce moment-là des Méadiens avec les gisements miniers du Sinaï. Ces contacts se confirment d'ailleurs par plusieurs points communs avec l'Est. A part la poterie présente également en Palestine, déjà citée, on peut faire état de certains outils en silex ou de manganèse. La faune consiste en bovidés, chèvres, brebis, porcs, hippopotames, tortues, poissons. Les ressources végétales sont le blé, l'orge, le ricin et l'alfa.

Dans l'agglomération, on a trouvé un grand nombre de piquets enfoncés dans le sol, qui ont permis de prouver l'existence de huttes ovales, et des traces d'abris sommaires. On a également découvert des huttes plus évoluées, rectangulaires, bâties avec des briques comme à Mahasna, et d'autres souterraines auxquelles on accédait par des marches. Des jarres, enfoncées dans la terre, servaient de silos à grains, et les excavations circulaires étaient des magasins à provisions qui recélaient souvent des vases comme au Négadien. Des cimetières séparés du village contenaient des tombes rondes ou ovales, jamais rectangulaires, préservant des corps repliés sur le côté, orientés le plus souvent la tête vers le sud et la face vers l'est, fréquemment pourvues de vases. On enterrait également dans ce cimetière des gazelles, sans douté animaux sacrés, souvent accompagnées de nombreux vases. Dans la nécropole d'Héliopolis, à la limite du cimetière, nous avons mis au jour une rangée de chiens orientés dans tous les sens et dépourvus d'objets funéraires, probablement destinés au rôle de gardiens, comme de leur vivant.

Cette culture n'a pas succédé immédiatement à l'Omarien; elle est apparue à la fin du Négadien I et a poursuivi son développement jusque vers la fin du Négadien II de Haute-Egypte.

La pierre encore utilisée à l'époque pharaonique

Après avoir décrit les courants qui se partagèrent l'Egypte à l'époque prédynastique, il convient à présent de résumer leurs caractéristiques, en essayant d'expliquer les causes de leurs divergences, puis finalement leur rencontre à l'époque pharaonique.

Lorsque, au cours de la longue histoire des pharaons, des allusions sont faites aux deux Egyptes du Nord et du Sud, unifiées par le légendaire Ménès, fondateur de la première dynastie, ces allusions reposent sur des faits constatés, remontant à un très lointain passé préhistorique.

Les fouilles récemment menées, on vient de le voir, affirment la véracité de cette tradition et le fait que ce dualisme régional, entre le nord et le sud du pays, prévalait déjà au stade dit « néolithique ». Ces distinctions n'étaient pas seulement géographiques, elles touchaient divers domaines de l'existence de l'homme, au point de motiver deux grands groupes culturels spécifiques, puisant leurs sources à des conditions topographiques et écologiques dissemblables. Le groupe du Sud surgit le long de l'étroit couloir nilotique, encaissé entre deux falaises arides. Celui du Nord s'ébaucha sur le vaste éventail du fertile delta aux horizons sans fin.

Le groupe du Nord révéla plusieurs cultures, semblables dans les grandes lignes, mais diversifiées dans les détails et qui sont plus ou moins successives chronologiquement. Celui du Sud accuse, dans un fonds commun, des divergences beaucoup plus prononcées que dans les cultures du Nord. Ces distinctions s'opposent dans les caractères de ces deux ensembles qui, plus tard, constitueront la Grande Egypte.

Ainsi, dès les débuts, un développement urbain notoire se remarque dans le pays du Nord. Au Fayoum, ce sont de petits hameaux assez voisins les uns des autres. A Mérimdé, une véritable bourgade de près de deux hectares, comprenant des alignements de maisons. El-Omari s'étend sur plus d'un kilomètre, et Méadi sur un kilomètre et demi. Au Sud, en revanche, étant donné l'exiguïté apparente des sites, très peu de vestiges urbains ont survécu jusqu'ici.

Quant à d'autres manifestations touchant la vie de l'homme et de ses réalisations en Egypte, à cette époque, la poterie du Nord, qu'elle soit brune, noire ou rouge et malgré l'évolution des formes, préserve une monochromie immuable et caractérisée par l'absence pratiquement totale de décor. En revanche, au Sud, la multiplicité des formes et la décoration, très poussée, demeurent des signes distinctifs, avec la présence des fameux vases à bords noirs.

Si la céramique, au Nord, semble accuser une certaine infériorité, il n'en va pas de même pour l'industrie du silex qui révèle un perfectionnement extraordinaire dans son façonnage. Néanmoins, le fini de la taille pour certaines pièces du Sud atteint un niveau élevé.

Dans le domaine de l'art pur, le Nord montre une indigence absolue, contrastant avec le grand essor obtenu au Sud. Il s'est au Sud manifesté dès le Badarien par d'admirables figurines en os, ivoire ou terre cuite, par des objets usuels, tels que peignes, cuillrons, pendeloques ainsi que les si belles palettes à broyer le fard et les amulettes taillées dans le schiste vert.

On réalise ainsi les grandes divergences, dans des domaines variés, entre les deux parties de l'Egypte. On constate que si le Nord présente un développement supérieur, au point de vue urbain ou économique, le Sud a acquis un stade artistique très avancé, annonçant celui des pharaons. Et l'unification de ces deux cultures complémentaires, sans doute, sera responsable de la grandeur de l'Egypte des pharaons.

Mais l'avènement de l'époque historique, avec l'introduction de l'écriture, l'unification de l'Egypte sous un seul roi et le développement de l'usage du métal, n'a pas pour autant modifié certains aspects du mode de vie des habitants de la vallée. Cela concerne notamment la persistance de l'usage du silex, extrêmement efficace et abondant dans le pays, qui se poursuit tout au long de l'époque pharaonique.

Fait à souligner, la plus grande maîtrise dans la taille du silex atteint même son apogée sous les premières dynasties. Ainsi en témoignent les superbes couteaux, dits de « sacrifice », des tombeaux royaux d'Abydos en Haute-Egypte, de Saqqarah ou d'Hélouan près du Caire, qui étonnent par la perfection du façonnage et leur dimension extraordinaire. Les restes d'habitats de cette époque livrèrent également tout un outillage domestique en silex avec de très rares objets de cuivre à Hiérakonpolis et el-Kab, en Haute-Egypte, et au Ouadi Hammamat dans le désert oriental.

Dans des vestiges du Moyen Empire, de l'antique Thèbes à Karnak, récemment mis au jour, nous avons découvert un très abondant outillage en silex. Il ne se différencie en rien par la technique de fabrication, la diversité des outils, de celui en usage durant le Paléolithique supérieur et l'Epipaléolithique. On y note même de nombreux burins et des microlithes.

D'autre part les explorations systématiques entreprises par nous depuis 1971, sur la montagne thébaine à Louxor, révélèrent que parmi les 200 ateliers de taille du silex, plus de la moitié ne dataient pas de la Préhistoire mais du Nouvel Empire. Ils ravitaillaient abondamment la capitale en un outillage façonné selon une technique plus fruste que celle du Moyen Empire, et qui était constitué presque exclusivement de lames de couteaux et d'armatures de faucilles. Celles-ci persistaient encore durant la Basse Epoque.

Le silex à l'époque des pharaons ne fut pas réservé seulement aux outils d'usage domestique. Des croissants en silex servirent à forer des bracelets de schiste au Ouadi Hammamat, objets de parure, utilisés depuis la Protohistoire jusqu'à la fin de l'époque archaïque. A la fin de la troisième dynastie, on les a employés pour découper à un moment donné les blocs de pierre de la pyramide à degrés du pharaon Djéser à Saqqarah. Les vases de pierre tendre ont été creusés à l'aide de ces mêmes instruments jusqu'à l'Ancien Empire, dans des ateliers du Fayoum, au voisinage des gisements de calcite.

Depuis les premières dynasties jusqu'à la fin du Nouvel Empire, les flèches des guerriers égyptiens étaient armées de pointes tranchantes de silex. Notons que celles du pharaon Tout-Ankh-Amon (XVIIIe dynastie) étaient en pâte de verre, matière de luxe aussi efficace que le silex.

L'Egypte pharaonique a aussi utilisé des roches moins fragiles que le silex pour la fabrication d'outils d'usage précis. Les pics et les maillets pour les travaux des mines ou des carrières, pourvus d'une gorge pour l'emmanchement, étaient en pierres dures, durant l'Ancien Empire. Elles seront plus frustes et en calcaire silicifié au Moyen et au Nouvel Empire. Les hypogées funéraires de l'Ancien Empire à Gizeh (près du Caire), ceux du Moyen Empire en Moyenne-Egypte, et ceux du Nouvel Empire dans la montagne thébaine, ont été creusés et aménagés avec ces rudes instruments de pierre.

En ce qui concerne la Nubie égyptienne et une partie de la Nubie soudanaise, à présent immergées, les recherches archéologiques ont été insuffisamment menées lors des opérations de sauvetage. Cela nous prive désormais de nombreux et précieux renseignements sur le passé de ces régions, entre autres sur les persistances de l'utilisation de la pierre aux époques historiques.

Cependant le matériel archéologique rapporté d'un village du Groupe C nubien (Moyen Empire) (à es-Seboua) nous a permis d'identifier un ensemble de lames, de lamelles et d'armatures de faucilles en silex. Ces dernières, importées sans doute d'Egypte, sont similaires en tous points à celles datant de la même époque et récemment découvertes à Karnak, comme mentionné plus haut.

D'autre part, à Amada, autre village du Groupe C, encore en Nubie égyptienne, fouillé autrefois par nos soins, on trouve des preuves supplémentaires concernant les survivances de l'Age de la pierre durant l'Age du métal. Comme à es-Seboua, des lames et lamelles, des armatures de faucilles en silex provenaient d'Egypte. Mais de plus, sur le site d'Amada, nous avons découvert, jointes à cette industrie lithique importée, de minuscules pointes de flèches transversales en agate et en cornaline, ainsi que des haches polies en pierres dures de provenance locale.

Quant à la Nubie soudanaise, les fouilles entreprises dans la forteresse égyptienne de Mirgissa ont livré comme il se devait des armes. Parmi ces dernières datant de la XVIIIe dynastie, les flèches étaient du type classique, c'est-à-dire à pointe tranchante en pierre du type décrit plus haut. Mais, fait nouveau, les têtes de lances n'étaient pas en métal comme en Egypte pharaonique à cette époque, mais en silex, façonnées selon une taille bifaciale parfaite, similaire à celle en usage à la période néolithique. La résurgence de ce procédé avait pour but de reproduire le plus parfaitement possible les têtes de lance de métal. La difficulté d'obtenir le métal motiva sans doute ce retour à une technique de fabrication oubliée depuis des millénaires.

Conclusion

Après avoir brossé ce panorama sommaire de l'histoire des premiers hommes qui habitèrent la vallée du Nil, il convient à présent d'en dresser le

bilan. Réunir les faits réellement acquis et souligner les importantes et nombreuses lacunes.

Pour les périodes les plus reculées, des découvertes très récentes permettent d'affirmer la présence de l'homme le plus primitif connu, l'Oldowayen, non seulement dans l'Afrique du Sud et de l'Est, mais également dans la partie nord de la vallée du Nil. Nous le connaissons par un abondant outillage de pierre. Mais il conviendrait de poursuivre les recherches pour compléter la documentation ostéologique, représentée jusqu'ici par une unique dent humaine. Des explorations similaires concernant cette époque devraient être entreprises dans la partie soudanaise, qui est un point de jonction avec l'Ethiopie, où ont été faites des trouvailles remarquables pour cette période.

L'outillage lithique de l'Old Stone Age a été bien analysé dans sa typologie, presque uniquement dans la région de Ouadi Halfa. Celle de Thèbes a fourni des données sur une des phases les plus anciennes. Mais nombreuses sont les questions à élucider encore, entre autres en ce qui concerne les « races » humaines durant cette période.

Quant au Middle Stone Age, les témoins lithiques figurent en nombre tout au long de la vallée du Nil. Des progrès ont été réalisés toujours dans la région de Ouadi Halfa, qui permettent de mieux comprendre la morphologie de l'outillage dans ce secteur seulement. Les fructueuses récoltes faites sur la montagne thébaine sont encore sous étude et permettront des comparaisons profitables avec celles du Sud. Les fragments d'un occipital demeurent les seuls restes humains mis au jour jusqu'à présent. Au désert libyque au nord-ouest de Ouadi Halfa, un outillage lithique a été retrouvé, pour la première fois associé à une faune. Pour cette période, il reste encore de vastes régions soudanaises à étudier.

L'Atérien, presque contemporain, a été dernièrement signalé aussi, dans le désert au nord-ouest d'Abou Simbel. Associée à une faune, cette industrie originaire du Nord-Ouest africain s'est prolongée très tardivement dans ces régions. Il serait intéressant de juger dans quelle mesure elle serait semblable en âge à d'autres découvertes en Egypte ; et si elle a pu influencer des industries typiquement égyptiennes.

Quant au Late Stone Age et à l'Epipaléolithique, les trouvailles effectuées seulement dans des secteurs bien délimités, ont fourni de nombreux faits jusqu'ici inconnus. Mais à défaut de stratigraphie, peut-être a-t-on trop abusé de dénominations nouvelles, appuyées par des examens statistiques et des analyses physico-chimiques sommaires.

Des progrès indéniables ont été réalisés au sujet du Néolithique (dénomination qui n'a pas de signification précise en Egypte) et du Prédynastique, au long de la vallée du Nil.

Ainsi, en Egypte, les sites du groupe culturel du Sud ont fourni une copieuse documentation puisée surtout dans des nécropoles. Des recherches devraient être menées sur une plus grande échelle dans les agglomérations, lesquelles fourniront un dossier plus complet, sur l'habitat, la poterie d'usage usuel et l'outillage lithique.

A cause des grandes surfaces qu'ils occupent, les sites du Nord de l'Egypte n'ont pas été exhaustivement fouillés et ils ne nous sont donc connus que par des rapports partiels. Malgré cela, ils ont fourni des données bien plus complètes que les sites contemporains du Sud, dotés de cultures différentes ; et cela grâce à des recherches réalisées aussi bien dans les habitats que dans les nécropoles. Il conviendrait donc que les investigations, interrompues depuis quelques années dans cette région Nord de l'Egypte pour des raisons diverses, puissent reprendre en vue de compléter notre documentation.

En ce qui concerne la Nubie soudanaise, plusieurs civilisations spécifiques appartenant à ces époques ont été étudiées avec soin. Parmi elles le Khartoumien et le Shaheinabien jusqu'ici paraissent être les plus représentatives. Mais un vaste champ d'action est encore à envisager, puisque des dizaines d'installations repérées semblent remonter à ces cultures ou à des phases différentes et attendent les travaux des fouilleurs.

Le but de cette enquête est de contribuer à ajuster les chaînons de l'histoire africaine, avant la période pharaonique.

CHAPITRE 26

L'art préhistorique africain

Y. Ki-Zerbo

Dès que l'homme apparaît, il y a des outils, mais aussi une production artistique. Homo faber, homo artifex. Cela est vrai de la préhistoire africaine.

Depuis des millénaires, les reliques préhistoriques de ce continent sont soumises à des dégradations du fait des hommes et des éléments. Les hommes, dès la Préhistoire, ont parfois perpétré des destructions dans un but d'iconoclastie magique. Les coloniaux civils ou militaires, les touristes, les pétroliers, les autochtones se livrent toujours à ces déprédations et « pillages éhontés » dont parle L. Balout dans la préface de la brochure de présentation de l'exposition : « Le Sahara avant le désert »[1].

En général, l'art préhistorique africain orne l'Afrique des hauts plateaux et des massifs, alors que l'Afrique des hautes chaînes, des cuvettes et des bassins fluviaux et forestiers de la zone équatoriale est incomparablement moins riche dans ce domaine.

Dans les secteurs privilégiés, les sites sont localisés essentiellement au niveau des falaises formant les rebords des hautes terres, surtout quand ils surplombent les talwegs de fleuves actuels ou fossiles. L'Afrique saharienne et australe constituent les deux foyers majeurs. Entre l'Atlas et la

1. H. LHOTE parle de militaires français qui en 1954 en Algérie avaient recouvert d'une couche de peinture à l'huile le magnifique panneau d'éléphants de Hadjra Mahisserat pour mieux le photographier. D'autres avaient criblé de balles de mitrailleuse la paroi proche de la grande gravure du scorpion, à Garet et-Taleb. A Beni Ounif, les crêtes parées de gravures avaient été démantelées pour construire des maisons, etc. Cf. H. LHOTE, 1976. Mais certains spécialistes eux-mêmes ne sont pas au-dessus de tout reproche. De nombreuses pièces ont été débitées et évacuées à Vienne par Emil Holub, à la fin du XIX[e] siècle.

forêt tropicale d'une part, la mer Rouge et l'Atlantique d'autre part, des centaines de sites ont été repérés, renfermant des dizaines, peut-être des centaines de milliers de gravures et peintures. Certains de ces gîtes sont aujourd'hui mondialement connus grâce aux travaux des préhistoriens français, italiens, anglo-saxons et, de plus en plus, africains : en Algérie, avec le Sud oranais, le Tassili-n'Ajjer (Jabbaren, Sefar, Tissoukai, Djanet, etc.) au Sud marocain, au Fezzan (Libye), dans l'Air et le Ténéré (Niger), au Tibesti (Tchad), en Nubie, dans le massif abyssin, dans le Dhar Tichitt (Mauritanie), à Mosamedes (Angola). Le second épicentre important est situé dans le cône méridional de l'Afrique, entre l'océan Indien et l'Atlantique ; aussi bien au Lesotho, qu'au Botswana, au Malawi, au Ngwane, en Namibie et en République d'Afrique du Sud, singulièrement dans les régions d'Orange, du Vaal et du Transvaal, etc. Là, les peintures sont sous abris rocheux, et les gravures à ciel ouvert. Les grottes comme celle de Cango (Cap) sont exceptionnelles. Rares sont les pays africains où des vestiges esthétiques, parfois non préhistoriques il est vrai, n'ont pas été découverts. La prospection est loin d'être achevée.

Pourquoi cette floraison dans les déserts et les steppes ? D'abord parce qu'à l'époque ce n'en était point. Ensuite, le fait qu'ils le soient devenus les a transformés en conservatoires naturels grâce à la sécheresse même de l'air ; puisqu'on a découvert, au Sahara par exemple, des objets restés *in situ* depuis des millénaires. Pourquoi au bord des vallées traversant les massifs ? Pour des raisons d'habitat, de défense, et d'approvisionnement en eau et en gibier. Par exemple dans le Tassili gréseux moulé autour du noyau cristallin des monts du Hoggar et surplombant le sud par une falaise de 500 mètres, les alternances de chaleur et de froid sensibles surtout au ras du sol, combinées avec les ruissellements, ont évidé la base des rochers en auvents et abris grandioses qui dominaient les talwegs des fleuves. L'un des exemples les plus saisissants en est l'abri sous roche de Tin Tazarift. Par ailleurs, les grès tabulaires ont été cisaillés et taraudés par l'érosion éolienne en galeries naturelles vite exploitées par l'homme. Tel est le cadre de vie retracé avec tant de fidélité et de brio par les chefs-d'œuvre de l'art pariétal africain.

Chronologie et évolution

Méthodes… et difficultés de datation

La méthode stratigraphique liée à la roche en place s'avère ici souvent peu utile, car le climat humide durant de longues périodes de la préhistoire a entraîné un lessivage profond des couches qui recouvrent les planchers des abris. Néanmoins, en Afrique du Sud, on trouve parfois des gravures au-dessous des peintures. Les débris des matières organiques (peinture) tombés des parois dans une couche non rapportée peuvent donner des indices. Mais les déblaiements et remblaiements de ces couches, parfois

intentionnels, embrouillent la datation, même relative, qu'on pourrait espérer en tirer.

On recourt alors parfois aux patines des tableaux et de la roche support, en étudiant leurs modifications chromatiques comparées. Cette méthode, judicieuse parce que liée au sujet lui-même, pose que les patines les plus claires et les plus différentes de la roche-mère sont les plus récentes. En effet, la formation de la patine s'opère lentement sur toutes les roches, y compris les grès blancs. C'est un processus analogue à la latéritisation par laquelle les oxydes et carbonates infiltrés sous forme liquide par la pluie ou l'humidité remontent en surface par capillarité et, grâce à l'évaporation, constituent une croûte solide plus ou moins sombre selon l'ancienneté. On aurait donc ainsi, par référence avec la roche en place, une base théorique de chronologie relative. Mais les obstacles foisonnent : tout dépend de la nature de la roche, de son exposition au soleil ou sous abri, au vent ou sous le vent, etc. Une telle chronologie est donc doublement ou triplement relative[2].

On se réfère parfois aussi aux animaux représentés pour juger de l'ancienneté des tableaux, puisque toutes les espèces n'ont pas vécu aux mêmes grandes périodes. Le bubale par exemple est une espèce fort ancienne disparue, connue seulement par ses ossements fossiles. Mais ces bêtes ne peuvent-elles pas avoir été reproduites comme souvenirs d'une période antérieure ? Les styles ne constituent pas non plus, comme nous le verrons, un repère précis, tant s'en faut. Au départ bien sûr, l'observation semble l'avoir emporté ; d'où une veine semi-naturaliste caractéristique. Par ailleurs les gravures bubaliennes du Sahara sont en général antérieures aux peintures. Les objets sous-jacents portant le même type de décorations que les peintures sont, en principe, contemporains de celles-là. Mais il n'y a ici absolument aucune règle générale. Un autre procédé intervient parfois aussi : c'est la datation relative à partir des surcharges, les traits qui effacent d'autres traits étant plus récents que ces derniers. Mais, d'une part, les surcharges sont loin d'exister partout, et de plus, la détérioration des rochers et l'altération des pigments en rendent l'interprétation souvent hasardeuse et contradictoire[3].

Reste évidemment la méthode du C 14 qui est idéale ; mais qui est d'application très rare pour les raisons invoquées plus haut. De nombreuses précautions s'imposent aussi : le débris de peinture n'a-t-il pas été en contact avec des matières organiques récentes ? Le fragment de charbon ne provient-il pas d'un incendie provoqué par la foudre ? Néanmoins les dates de ce genre se multiplient peu à peu. A Meniet par exemple (Mouydir) au Sahara central, un charbon recueilli dans une couche profonde a donné la date 5410 + 300 BP.

2. La déformation du profil du trait qui, dans les gravures, sous l'effet de processus physico-chimiques évolue du V au dessin évasé et écrasé, ne donne que des indications très vagues sur l'âge du tableau.

3. J.D. LAJOUX a appliqué les procédés techniques les plus récents de la photographie aux peintures de Inahouanrhat (Tassili). Les personnages rouges qui semblaient surajoutés à une femme masquée vert brun ne le sont pas entièrement ; les ornements blancs de la femme ayant été rajoutés après coup sur les personnages rouges. La pratique de repeindre les rupestres australiens (wondjina), en vue de les revigorer, est courante : les autochtones l'accompagnent de récits mythiques pour implorer la pluie. L. Frobenius l'avait observé aussi de la part de jeunes gens sénégalais.

La politique peut aussi se mêler de la chronologie. C'est ainsi que les observateurs Boers acceptent mal le très grand âge de la civilisation artistique des autochtones africains. Ils ont donc tendance à en raccourcir le développement par télescopage, ou par application mécanique des méthodes d'évaluation utilisées pour les rupestres européens. Dans ces conditions, les représentations du Drakensberg sont situées par eux après le XVIIe siècle, c'est-à-dire longtemps après l'arrivée des Bantu. Or, sans compter que certaines galeries de l'art sud-africain décrivent des bêtes qui datent de beaucoup plus longtemps dans ces régions, est-il vraisemblable que les San aient attendu les conflits avec les Bantu pour créer un art qui postule au contraire pour son invention un minimum de stabilité ? C'est pourquoi il y a lieu d'examiner le problème des périodes.

Périodes

Si l'on veut classer les trouvailles de l'art préhistorique en séquences temporelles intelligibles, la première approche doit être géologique et écologique, puisqu'aussi bien c'est le milieu, plus contraignant qu'aujourd'hui pour des peuples alors plus démunis techniquement, qui posait et imposait le cadre général d'existence. Le biotope, en particulier, conditionnait la vie des espèces représentées, y compris de l'homme lui-même, de ses techniques et de ses styles. S'il est vrai que, selon l'expression de J. Ruffie, « l'homme à l'origine a été un animal tropical » africain, les conditions boréales tempérées après les grandes glaciations ont permis une colonisation humaine de l'Europe, qui a culminé dans le splendide épanouissement de l'art des galeries souterraines il y a 40 siècles. L'art pariétal africain est bien postérieur. Certains auteurs comme E. Holm pensent que ses origines datent de l'Epipaléolithique ; mais il a marqué essentiellement le Néolithique[4].

On a pris l'habitude de baptiser les grandes périodes de l'art pariétal par le nom d'un animal qui sert alors de repère typologique : quatre grandes séquences ont été ainsi caractérisées par le bubale, le bœuf, le cheval et le chameau.

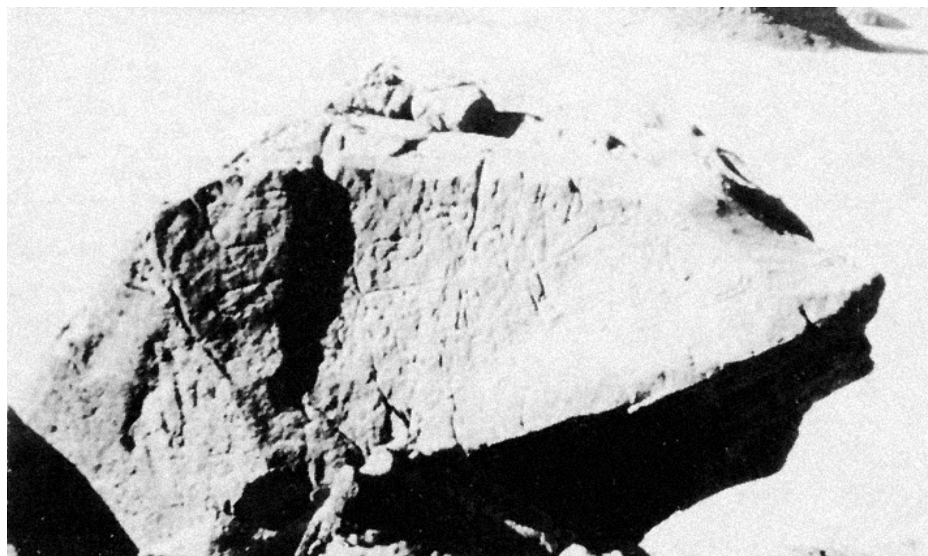
4. Le Néolithique saharien, d'après les trouvailles récentes, s'avère d'ailleurs de plus en plus ancien. Un gisement néolithique à poteries du Hoggar a été daté au C 14 de 8450 ans BP. Il est donc pratiquement contemporain du Néolithique du Proche-Orient. Il faut se reporter aussi aux dates avancées par D. OLDEROGGE au chapitre XI pour Ballana et Tochke en Basse-Nubie : 12 050 et 12 550 BP. A I-n-Itinen, un gisement dans un abri sous roche à peintures bovidiennes a fourni des déchets alimentaires. Le foyer le plus ancien a été daté au C 14 de 4860 ± 250 BP. F. MORI, dans le massif de l'Acacous (Libye), a trouvé entre deux couches dotées de restes de foyers un fragment de paroi tombé avec un élément de peinture datant de la période des bœufs ; les deux couches ayant été datées, il en ressort que le morceau de paroi remonte à 4730 BP (Voir H. LHOTE : 1976, pp. 102 et 109). On cite aussi la date de 7450 BP pour la phase bovidienne moyenne de l'Acacous, cf. H.J. HUGOT, 1974, p. 274. De même, J.D. CLARK signale à Solwezi (Zambie) une date de 6310 ± 250 BP.
Par contre, la date fournie dans la thèse de J.T. LOUW pour l'abri de Mattes (province du Cap, 11 250 ± 400 BP) est considérée comme peu sûre. Extraordinaire est le cas de Ti-n-Hanakaten où l'on peut mettre en corrélation des fresques avec toute une série de niveaux néolithiques et protohistoriques comportant des squelettes. Même un niveau atérien y est inclus dans une stratigraphie humaine aisément datable. Cf. « Découverte exceptionnelle au Tassili », Archeologia, n° 94, mai 1976, pp. 28 et 59.

Le bubale (bubalus antiquus) était une sorte de buffle gigantesque qui date, d'après les paléontologues, du début du Quaternaire. Il est représenté depuis le début de l'art rupestre (environ 9000 BP) jusqu'aux environs de l'an 6000. Les animaux qui marquent aussi cette période, sont l'éléphant et le rhinocéros. Quant au bœuf, il s'agit, soit du bos ibericus ou brachyceros, à cornes courtes et épaisses, soit du bos africanus doté de magnifiques cornes en forme de lyre. Il apparaît vers l'an 6000 BP.

Le cheval (equus caballus), tirant parfois un char, arrive vers l'an 3500 BP[5]. Le style du galop volant, sans être réaliste, y est naturaliste sur la piste occidentale du Maroc au Soudan, alors qu'il est très schématisé sur la « route » orientale du Fezzan[6]. Nous sommes ici déjà depuis longtemps dans la période historique où l'hippopotame disparaît des représentations rupestres, ce qui signifie sans doute la fin des eaux pérennes. Le chameau ferme la marche de cette caravane historique. Apporté en Egypte vers –500 par la conquête perse, il est fréquent aux environs du début de l'ère chrétienne[7]. En fait, s'agissant de la préhistoire, ce sont les deux premières périodes surtout et le début de la période caballine qui nous intéressent ici. Ce sont elles qui marquent la vie active de cet espace immense qui n'était pas encore le Sahara pétrifié. Par ailleurs, à l'intérieur de chaque grande période, des spécialistes, dans leur ardeur au découpage chronologique, se disputent sur les sous-périodes. Mais les découvertes se poursuivent; et il faut prendre garde de ne pas coller hâtivement de façon trop rigide des estampilles zoologiques sur des tranches entières d'un passé si peu connu. Il s'agit plutôt, si j'ose dire, de dynasties animales très vagues, dans l'iconographie, avec de multiples chevauchements. Le bélier par exemple, classé comme postérieur au bubale et à l'éléphant, leur semble parfois contemporain. Il se présente sur les mêmes parois avec les mêmes techniques et offrant la même patine. Peut-être était-il pré-domestiqué ou gardé en captivité en vue d'un culte. De même, les grands bœufs gravés de Dider (Tassili), dont l'un qui a plus de 5 mètres arbore de grandes cornes en lyre encadrant un symbole, semblent contemporains du bubale. Le bœuf à pendeloque de l'Oued Djerat est classé par certains spécialistes dans la période bubalienne. Par ailleurs, des animaux nouveaux apparaissent de plus en plus dans le tableau, tels ces chouettes de Tan-Terirt, qui, au nombre d'une quarantaine, recoupent les images de bovins.

Pour les régions autres que le Sahara, les grandes périodes sont souvent postérieures, et elles se définissent par d'autres critères qui varient d'ailleurs selon les auteurs, d'autant plus que ceux-ci s'appuient parfois pour la périodisation, sur les techniques, les genres et les styles[8].

5. On lie trop souvent l'arrivée du cheval en Afrique à celle des Hyksos en Egypte. Voir à ce sujet J. KI-ZERBO, 1973, p. 99.
6. Sur les « routes des chars » voir R. MAUNY, 1961.
7. Le chameau semble néanmoins connu depuis la période pharaonique. Cf. E. DEMOUGEOT: 1960, pp. 209-247.
8. En Afrique, méridionale, certains auteurs, en se fondant sur la forme du trait, la technique d'attaque de la roche (incision, martelage plus ou moins accentué, polissage, etc.), la nature des êtres représentés, distinguent deux grandes périodes dont la première comprendrait deux phases et la seconde, quatre.


1


2


3

1. *Rhinocéros rupestre du Blaka, Niger (photo H.J. Hugot).*

2. *Gazelles du Blaka, Niger (photo H.J. Hugot).*

3. *Bovidé de Tin Rharo, Mali (photo H.J. Hugot).*

4. *Eléphant d'In Eker, Sahara algérien (photo H.P.C. Haam).*


4

Techniques, genres et styles

Techniques

Les gravures

En général, elles sont antérieures aux peintures là où ces dernières existent aussi, et leur technique la plus admirable apparaît dans les plus hautes périodes. Elles sont réalisées sur des roches gréseuses moins dures, mais aussi sur des granites et des quartzites, avec une pierre appointée frappée au percuteur néolithique, dont certains exemplaires ont été trouvés dans les parages des tableaux. Avec ce seul équipement minimal, la précision de la technique a été assurée avec éclat. L'éléphant du Bardai est campé par un trait léger et simple; c'est presque une esquisse mais qui indique l'essentiel. L'éléphant d'In Galjeien (Mathendous) en revanche, et celui d'In Habeter II sont profondément burinés d'un trait à la fois lourd et vivant; de même le rhinocéros de Gonoa (Tibesti). Le profil du trait est, soit en V, soit en U surbaissé d'une profondeur d'un centimètre environ. Les encoches ont été obtenues soit à la hachette de pierre, soit avec un bois très dur, en utilisant peut-être du sable humide comme abrasif. Parfois il apparaît que plusieurs techniques ont été combinées; par exemple le martelage fin et l'incision en V; le piquetage préalable a laissé ici ou là des traces d'aspérités au fond de la rainure. Le polissage terminal était assorti d'un bouchardage. La réalisation de ces gravures a demandé parfois des qualités sportives indéniables. Dans l'Oued Djerat, par exemple, on voit un éléphant de 4,5 m de haut, et l'amorce d'un rhinocéros de 8 m de long.

En Afrique centrale et australe, les gravures à contours largement incisés seraient liées à des considérations religieuses, alors que les dessins à rainure fine traduiraient un projet initiatique ou pédagogique. Le raffinement vient du fait que certaines surfaces, évidées et polies avec brio, servent à représenter les couleurs de la robe des bêtes ou des objets portés par elles. Il y a là une préfiguration des bas-reliefs de l'Egypte pharaonique. La figure se lit en effet parfois comme un relief en creux dans la roche évidée à cet effet (camée). La roche-mère est utilisée avec beaucoup d'à-propos. Par exemple, une girafe est présentée sur un bloc oblong de diabase dont elle épouse parfaitement la forme (Transvaal occidental). De même, dans la région de Leeufontein, un rhinocéros figure sur une roche à surface rugueuse et arêtes anguleuses qui reproduisent exactement la carapace de la bête. Ailleurs, sur la colline de Maretjiesfontein (Transvaal occidental), un zèbre quagga est obtenu par gravure et piquetage dans une pièce de diabase, et son maxillaire inférieur est limité par un léger renflement de la pierre qui marque la forme de l'anatomie. Au Musée du Transvaal, une antilope mâle splendide a sa crinière rendue par des bandes gravées au piquetage, cependant que sa mèche frontale ressort de traits finement incisés. Les couleurs interne (bleu) et superficielle (ocre rouge) de la roche sont utilisées à la perfection pour souligner les contrastes. Un autre chef-d'œuvre de l'école des graveurs préhistoriques africains est le groupe de

girafes du Blaka, avec leurs pelages variés, leurs pattes aux poses si naturelles, et même le frémissement de leurs queues. Mais la technique ira dans l'ensemble en se dégradant. Déjà à la période dite des bœufs, les gravures sont souvent médiocres. Par exemple, dans le cas des girafes d'El Greiribat traitées par piquetage large et grossier.

Les peintures

Elles ne doivent pas être dissociées entièrement des gravures. A Tissoukai par exemple, on voit sur les parois des esquisses gravées qui laissent supposer que les artistes gravaient avant de peindre. Ici aussi, l'art nécessitait parfois des exploits sportifs. Dans l'oued Djerat, un plafond d'époque caballine à pente raide est peint sur 9 m. Et dans certaines stations du Tassili comme Tissoukai, des peintures apparaissent à plus de 4 m comme si l'on voulait éviter les zones inférieures à portée de l'homme; ce qui a nécessité l'utilisation d'échelles frustes et même d'échafaudages. Les peintures sont monochromes ou polychromes selon les cas[9]. Au bas Mertoutek, c'est le kaolin violet. Dans l'abri de la face sud de l'Enneri Blaka, c'est le kaolin ocre rouge du type sanguine. Ailleurs, c'est une palette chatoyante qui brille par la combinaison tellement judicieuse des tons qu'elle recrée les conditions mêmes et l'équilibre pourtant inimitable du réel. Cela nécessitait une technologie afférente, assez complexe, dont les vestiges ont été retrouvés sous forme d'ateliers. A I-n-Itinen par exemple, de petites meules plates assorties de broyeurs minuscules pour réduire en poudre les roches, ainsi que de petits godets de peinture, ont été exhumées. Les pigments se sont avérés très résistants, si l'on en croit la fraîcheur étonnante de leur éclat jusqu'à nos jours. La gamme relativement riche est fondée sur quelques couleurs de base: le rouge et le brun, provenant d'ocres tirés des oxydes de fer; le blanc obtenu à partir du kaolin ou de fientes d'animaux, de latex ou d'oxydes de zinc; le noir extrait du charbon de bois, d'os calcinés et broyés ou de fumée et de graisses brûlées. S'y ajoutent le jaune, le vert, le violet, etc. Ces ingrédients finement pulvérisés au pilon dans un mortier étaient malaxés, intégrés dans un liquide, peut-être le lait (dont la caséine est un excellent liant) ou la graisse fondue, ou encore le blanc d'œuf, le miel, la moelle d'os cuite: d'où cet éclat vivace des tons qui a traversé les millénaires. La couleur était apposée avec les doigts, avec des plumes d'oiseaux, ou avec des spatules de paille ou de bois mâchonné, avec des poils de bêtes fixés sur un bâtonnet à l'aide de tendons, et aussi «au pistolet», en pulvérisations du liquide par la bouche. C'est ce dernier procédé qui donne les mains négatives qu'on voit encore sur les parois des roches et qui constituent une sorte de signature originale de leurs chefs-d'œuvre. Parfois des corrections sont faites sans effacer les traits précédents. D'où les bovins à quatre cornes ou des hommes à trois bras, etc. Ici aussi, l'utilisation des particularités de la roche est fort judicieuse. Par exemple à Tihilahi où une fente naturelle de la paroi est devenue l'abreuvoir vers lequel le troupeau se penche [10].

9. En Afrique méridionale, le Transvaal et la Namibie contiennent surtout des peintures monochromes, alors que les peintures du Botswana, du Griqualand et du Natal sont plutôt polychromes.
10. J.D. LAJOUX, 1977, p. 151.

Les bijoux

L'art des parures n'exige pas une technique moins avancée, au contraire. Certaines perles sont en cornaline, roche extrêmement dure. Les débris laissés par les joailliers d'alors, à plusieurs étapes de leur travail, permettent de reconstituer celui-ci. D'abord, des rondelles plates étaient dégagées par percussion puis par friction. Alors, une grosse aiguille quadrangulaire était détachée d'un morceau de silex et servait de burin. Sa pointe acérée, enfoncée au milieu de la rondelle tour à tour des deux côtés, créait deux coupelles confrontées dont la rencontre constituait le moment le plus délicat de l'ouvrage. Le stylet de silex se transformait alors en foret giratoire, et grâce à du sable fin enrobé dans du goudron végétal, il limait le trou médian jusqu'à l'ouvrir entièrement. D'autres pierres aussi difficiles (amazonite, hématite, calcédoine) étaient également travaillées, de même que l'os et l'ivoire, pour donner des pendentifs, des bracelets, des chevillères. La pierre ponce entrait en jeu pour leur polissage. A Tin Hanakaten, on a retrouvé quelques mèches de foret en microdiorite au milieu des grains d'enfilage en test d'œuf d'autruche.

La poterie

Les pâtes pour la céramique étaient apprêtées avec un liant constitué de déjections de ruminants. Elles étaient ensuite montées « au colombin », c'est-à-dire avec un boudin de pâte enroulé sur lui-même et travaillé aux doigts et au lissoir. Les cols de ces vases sont multiformes : galbés en boudin, évasés, déversés, déjetés. La cuisson devait être impeccable, à en juger par les teintes nuancées qui vont du rose au brun foncé. L'engobe était connue ; ainsi que le vernis végétal utilisé aujourd'hui encore en Afrique pour la poterie et pour laquer ou orner le plancher, la toiture ou les murs des maisons. Les décorations remarquables étaient dessinées à l'aide de peignes en os, d'arêtes de poisson, d'empreintes d'épis, de corde, de graines, avec un débordement d'imagination à travers une grande profusion de motifs. A Oued Eched au nord du Mali, des fours de potiers regroupés dans un secteur réservé témoignent de l'importance du métier de ces artistes qui n'avaient rien à envier à la virtuosité de leurs congénères d'Es-Shaheinab au Soudan Khartoumien[11].

La sculpture

La sculpture n'est pas absente non plus. Elle porte cependant sur des miniatures : un ruminant couché, dans l'Oued Amazzar (Tassili) ; un bœuf couché à Tarzerouck (Hoggar) ; à Adjefou, un petit lièvre aux longues oreilles rabattues sur le corps ; une tête saisissante de bélier à Tamentit du Touat ; une pierre sculptée anthropomorphe d'Ouan Sidi dans l'erg oriental ; une tête de chouette splendidement stylisée à Tabelbalet ; à Tin Hanakaten, des figurines d'argile représentant des formes stylisées d'oiseaux, de femmes, de bovidés dont l'un porte encore deux brindilles en guise de cornes.

11. Cf. J.H. HUGOT, 1974, p. 155.



1

1. *Peinture rupestre de Namibie (photo A. A. A., Myers, n° 3672).*

2. *Gravure rupestre au Tibesti (photo Hoa-Qui, n° ART 11003).*



2

Types et styles

On peut distinguer en gros au Sahara trois grands types et styles qui recoupent presque les périodes évoquées plus haut.

Le premier type est la facture archaïque à tendance monumentale et semi-naturaliste ou symboliste. L'homme semble encore sous le coup des émotions premières devant la force des bêtes qu'il faut subjuguer éventuellement par la magie. Deux étages sont à y distinguer. Le premier est celui du style « bubalien » centré surtout au Sud oranais, au Tassili, au Fezzan, avec des gravures marquées au coin d'un sens aigu de l'observation. Les sujets qui sont essentiellement des bêtes, généralement de grande taille, sont souvent isolés. La facture semi-naturaliste, dépouillée et austère, s'en tient aux traits essentiels campés avec maîtrise. Tels sont le rhinocéros et les pélicans de l'Oued Djérat (Tassili); l'éléphant du Bardai (Tchad), l'éléphant d'In Galjein dans l'Oued Mathendous. Le second étage est caractérisé par des antilopes et des mouflons surtout peints. L'homme y pullule avec des « têtes rondes ». Semi-naturalisme encore et parfois symbolisme. Mais les lignes, au lieu d'être sobres, sont plutôt animées, voire agitées ou même pathétiques; le rite n'est pas loin; et on le flaire à la vue des animaux totems et des hommes masqués, des danses rituelles, etc. Ici, l'isolement n'est pas de mise. De petits tableaux existent; mais aussi des frises et fresques composées, les plus grandes du monde. Ce style, qui est concentré au Tassili, se lit dans des scènes où apparaissent des mouflons aux cornes puissantes, des danseurs masqués comme à Sefar (site éponyme selon J. Lajoux), la prêtresse (dite Dame Blanche) d'Ouanrhet.

Le second grand type est celui de la peinture et de la gravure naturaliste à sujets de petite dimension, seuls ou en groupes. Le style est nettement descriptif. On sent déjà que l'homme s'affaire et qu'il domine et mène les bovins, canins, ovins et caprins. Les couleurs se multiplient. C'est le Sahara des villages et des campements. Le site éponyme en serait Jabbaren.

Le troisième type stylistique est schématique, symboliste ou abstrait. La technique antérieure est conservée; souvent elle se dégrade. Néanmoins il ne faut pas croire à une décadence généralisée. La gravure surtout s'abâtardit dans le flou, le pointillé et le piquetage approximatif. Mais en peinture, le style du trait fin, inférieur à certains égards au trait austère et vigoureux d'antan, permet de progresser pour saisir le mouvement, parfois de trois quarts; il se prête mieux à la stylisation et aux formules neuves. Par exemple, chez l'homme de Gonoa (Sahara tchadien), l'élégance des traits rappelle le dessin à la plume, où les yeux et les pupilles, les cheveux, la bouche et le nez apparaissent avec une précision presque photographique. De même la technique du lavis permet de rendre des nuances très délicates. Par exemple, dans le cas de la petite antilope d'Iheren (Tassili) aux pattes flageolantes, qui vient téter sous le muffle presque tendrement baissé de sa mère. Cet art est bien fait pour styliser les chevaux et les chars, puis le dromadaire, mais aussi l'homme qui devient bi-triangulaire comme à Assendjen Ouan Mellen, ou qui arbore un long cou en lieu de place de la tête. Il y a donc à la fois tendance au maniérisme du crayon précis, et au schématisme géométrique plus ou moins bâclé, qui se marie en fin de période avec les caractères alphabétiques libyco-berbères ou en tifinagh. Un grand nombre de détails, comme par exemple les selles à troussequin ara-

bes, manifestement postérieures au VIIe siècle, permettent de classer de telles compositions bien en dehors de la Préhistoire.

Quelques observations s'imposent d'ailleurs à propos de ces styles qui évoluent sans découpage chronologique précis. Le second étage du style archaïque en particulier est fort composite. Le bovin à l'amble de Sefar n'a rien des têtes masquées et à motifs symbolistes. Par ailleurs, certains stéréotypes traversent aussi plusieurs types et styles. Par exemple la technique picturale qui consiste à représenter les bovidés avec des cornes de face et la tête de profil comme à Ouan Render. Stéréotypes aussi dans certains gestes ou attitudes, comme celle des bergers qui ont un bras étendu cependant que l'autre est fléchi sur la taille. Enfin certains thèmes régionaux se dégagent nettement: le bélier au Sud oranais, la spirale au Tassili, alors qu'elle n'apparaît pas au Fezzan et dans le Sud oranais. Par contre les motifs sexuels caractérisent surtout le Fezzan et le Tassili.

En ce qui concerne le style des parures, on relève dans le capsien supérieur des gravures sur œufs d'autruche à thèmes géométriques. Mais c'est surtout au Néolithique de tradition soudanienne qu'on doit les outils et armes artistiques, les broches splendides en silex jaspé, vernies de vert et rouge sombre, les poteries décorées avec des lignes ondulées (wavyline), les têtes de flèches de Tichitt, avec leurs denticulations minutieusement polies et leur profil triangulaire parfait.

Dans les autres régions d'Afrique, la typologie est toujours en voie de définition. En Namibie, par exemple, un auteur fait état de 20 strates et styles de couleurs différentes avec 4 grandes phases: 1. celle des grands animaux de facture archaïque sans figurations humaines; 2. les panneaux de petites dimensions avec des représentations humaines; 3. la phase monochrome avec des scènes de chasse et des danses rituelles débordant de vie; 4. la phase polychrome qui atteint aux sommets esthétiques comme dans l'abri de Philipp Cave (Damaraland) et dans les peintures de Brandberg datées de l'an 1500.

L. Frobenius de son côté, distingue deux styles principaux d'art rupestre en Afrique australe. Dans la pointe sud du continent, du Transvaal au Cap, et du Drakensberg oriental aux falaises de la côte de Namibie, c'est un art « naturaliste » où les bêtes dominent, traitées souvent individuellement avec une habileté consommée qui rend exactement les plis de la peau d'un pachyderme et les rayures de la robe du zèbre. Mais cet art serait plutôt figé et froid, même si les peintures y sont polychromes et composées, les couleurs étant appliquées par frottage, avec un doigté remarquable. Il s'agit de scènes agencées de chasses, de danses, de processions et conseils. Par contre, du Transvaal central au Zambèze (Zambie, Zimbabwe, Malawi), l'art est fondamentalement monochrome, fondé sur le rouge ou l'ocre des oxydes de fer et virant parfois au violet. La roche support est le granite au lieu du grès dans le cas précédent. La technique est celle du dessin qui sait être aussi fidèle au réel que les « lavis » du sud. Mais il ne s'agit pas d'une fidélité mécanique. La réalité est parfois interprétée dans des compositions scéniques où la fertilité imaginative est prodigieuse[12].

12. Dans l'ensemble, la représentation du gibier et des animaux est naturaliste, parfois pour des raisons magiques; car l'image doit reproduire le plus exactement possible l'objet du rite. Par contre, les effigies humaines sont souvent volontairement schématiques, car il s'agit de les soustraire à la prise magique.

L'homme apparaît, large d'épaules et la taille pincée, bref, « cunéiforme ». Vu de face, ses membres se présentent de profil comme dans les bas-reliefs égyptiens. Les personnages du sud sont plus naturels, avec des membres mieux galbés, dans des scènes de chasse et de combat parfois enchevêtrées ; alors que dans le nord, il s'agit de scènes de funérailles solennelles, peut-être des obsèques royales, avec des personnages manifestant des témoignages poignants de compassion. Par ailleurs, la faune, par exemple, dans la grande grotte d'Inoro, défile, non comme une arche de Noé soigneusement étiquetée, mais comme un bestiaire fantasmagorique : oiseaux gigantesques avec des becs ressemblant à des gueules de crocodiles, éléphants géants à dos crénelé, animaux bicéphales. Parfois ce sont des mythes élaborés, comme celui de la pluie. Le cadre de ces fresques fantastiques est constitué par de véritables paysages où les rochers stylisés et les arbres identifiables au point de vue botanique, les lacs poissonneux, sont intelligemment disposés. C'est l'art zimbabwéen, moins animé physiquement qu'au sud, mais lesté d'émotions tumultueuses ou poignantes. D'après Frobenius, le style « cunéiforme » serait lié à une haute civilisation, et l'on sait que la région du Zimbabwe n'en a pas manqué. Il pense aussi que ce style anguleux et austère a fait place à un style plus arrondi et plus souple, plus maniéré et plus efféminé, au moment de la dégénérescence des sociétés qui l'avaient inspiré[13].

En Haute-Volta, les gravures rupestres dans le nord du pays (Aribinda) sont de style semi-naturaliste ou schématique, alors que dans le sud elles sont plutôt de forme géométrique. Il existe aussi des peintures dans les grottes de la falaise de Banfora.

En Centrafrique, les fouilles ont révélé des sites attestant l'occupation humaine depuis le pré-acheuléen jusqu'à l'Age des métaux ; quelques foyers d'art rupestre ont été localisés : l'abri de Toulou dans la région de Ndele, occupé depuis la préhistoire jusqu'à nos jours, et qui comporte des personnages stylisés en rouge très anciens, et des sujets peints en blanc, les bras en « anse de pot » ; l'abri de la Koumbala ; les sites de gravures des sources du Mpatou et ceux de Lengo (Mbomou). Cet art s'apparente assez peu à celui du Sahara, mais plutôt aux tableaux de l'Afrique orientale et méridionale[14].

Motivations et interprétations

On a qualifié les représentations rupestres de pétroglyphes. En effet, plus que partout ailleurs, cet art est signe, c'est-à-dire pont entre le réel et l'idée. C'est un symbole graphique qui requiert une grille de lecture. L'ignorance des conditions sociales de production de cet art est en fait le plus grand handicap pour son explication correcte. C'est pourquoi il importe de ne pas se ruer trop vite vers l'interprétation, en brûlant l'étape de la description du signe lui-même, c'est-à-dire de l'analyse formelle. Or très souvent, la description elle-même est faite déjà en termes d'interprétation. A la limite,

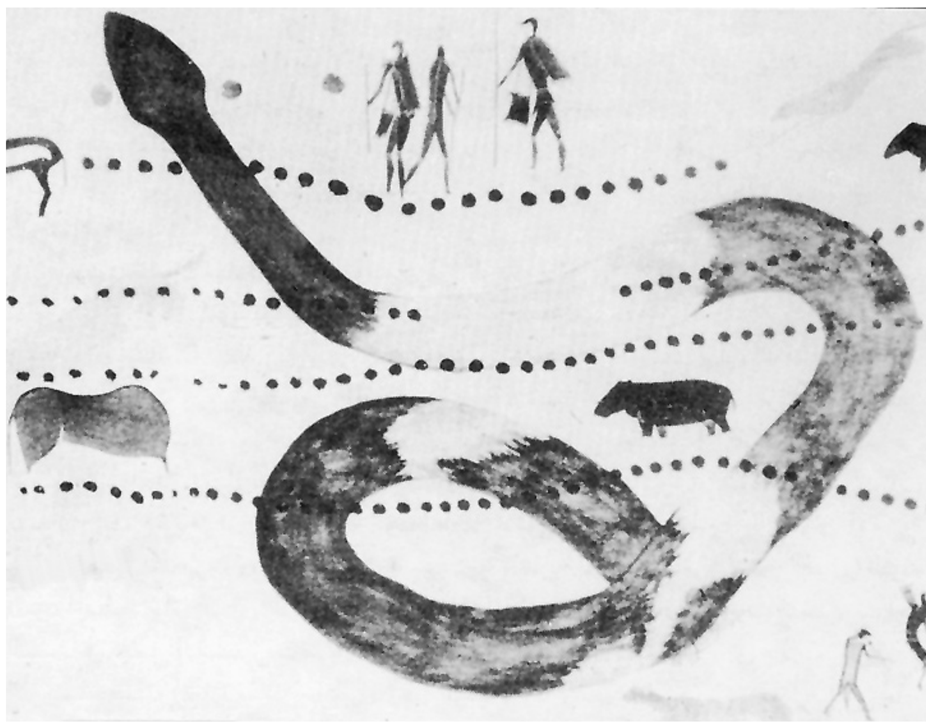
13. E. HABERLAND, 1973, p. 27.
14. R. de BAYLE des HERMENS, 1976.

l'approche statistique pourrait permettre de répertorier les données quantitatives et qualitatives pour le plus grand nombre possible de tableaux, de façon à autoriser une analyse comparative[15]. L'on pourrait voir, par exemple, si les systèmes de signes repérés dans un nombre donné de tableaux obéissent à une dynamique quelconque dans le temps et l'espace. Mais la séquence d'évolution reconstruite sera d'autant plus plausible que la documentation aura été plus complète. Enfin ces hypothèses, issues de l'analyse formelle, ne pourront être confirmées que si elles cadrent avec le bloc de données qui constituent le système global de cette société. Un tableau préhistorique, en effet, n'est qu'une parcelle infime d'un macro-système d'information, c'est-à-dire d'une culture qui en comprend beaucoup d'autres. A ce niveau de l'analyse, on voit à quelle complexité de signes il faut atteindre pour appréhender le vrai sens d'une représentation esthétique. Sans compter que celle-ci, en plus du sens obvie, peut présenter un sens caché; car le signe est non seulement signe de quelque chose, mais aussi signe pour quelqu'un (symbolisme). Il faut donc s'élever de la morphologie à la syntaxe sociale, et pouvoir passer du simple commentaire d'un tableau purement naturaliste dont le sens est évident, au décryptage du message codé d'un tableau abstrait. C'est ici que la référence à la culture englobante est indispensable, car le signifié est représenté différemment selon les cultures. Plus un signe est éloigné de l'objet désigné, plus il est spécifique d'une culture; plus il sert d'indicateur. Exactement comme la même onomatopée se retrouvant dans plusieurs langues n'en caractérise aucune spécialement, elle n'est que le reflet de la même commune nature; il n'en est pas de même pour un mot typique d'une langue donnée. On peut donc considérer les grandes galeries d'art comme des postes-émetteurs de messages culturels. Mais quels sont les récepteurs? Ces postes n'émettaient-ils pas souvent pour les producteurs eux-mêmes avant tout, et aussi pour l'ensemble de leur société qui nous a laissé trop peu d'autres vestiges pouvant faciliter la lecture et le décodage de ces messages? En somme, la problématique et la stratégie d'exploration esthétique doivent se terminer par une définition des types de culture qui sous-tendent ces manifestations partielles. Par la délimitation des espaces culturels dans lesquels ils baignent, on peut reconstruire les relations historiques dans le tissu desquelles elles étaient insérées.

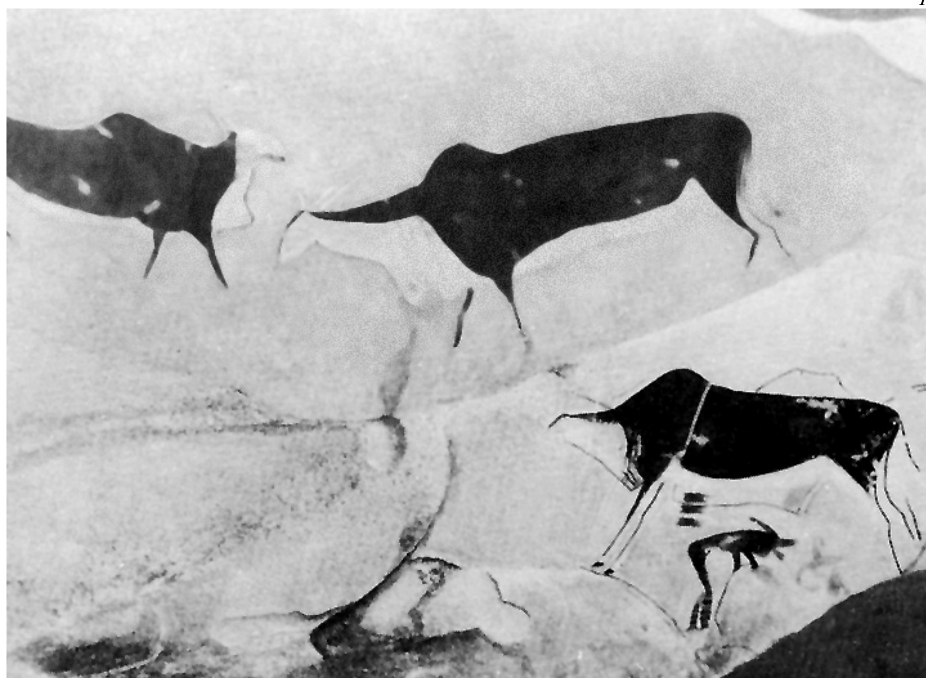
C'est pourquoi la description de peintures rupestres africaines par des formules ou des légendes comme *les Juges de paix*, *la Dame blanche*, *l'Arracheur de dents*, *Joséphine vendue par ses sœurs*, *les Martiens*, est assez appauvrissante, parce que d'emblée elle transfère et aliène un bloc culturel en le lisant à travers le code d'un seul observateur ou d'une autre civilisation[16]. On peut poser comme principe général que l'art préhistorique africain doit être interprété

15. Cette approche quantitative peut faire éventuellement l'objet d'un traitement par ordinateur, avec toutes les précautions qui s'imposent alors. Voir à ce sujet les travaux de A. STRIEDTER à l'Institut Frobenius de Francfort dirigé par le Professeur HABERLAND.

16. Voir à ce sujet les observations pertinentes de J.D. LAJOUX, 1977, p. 115 et sq. Sans nier le droit à l'humour ni l'immense culture de l'Abbé BREUIL et les services éminents qu'il a rendus à l'étude de la préhistoire en général et à celle de l'Afrique en particulier, il faut dire qu'il a trop souvent succombé à cette tendance.



1



1. Piste du Serpent, photo A. A. A., Mauduit, n° 35. C.

2. Rupestre de « White Lady », photo A. A. A., Duverger, n° DUV-4852.

avant tout à partir de références autochtones. Et ce n'est que lorsqu'on n'a pas trouvé de réponse à un problème dans l'environnement spatio-temporel et culturel local, régional ou continental, qu'on peut chercher les causes ailleurs.

Cela dit, deux approches principales sont mises en œuvre pour l'interprétation de l'art préhistorique : l'idéaliste et la matérialiste. D'après l'explication idéaliste, cet art est avant tout l'expression des visions du monde qui gouvernaient les populations d'alors. Seules ces conceptions expliquent non seulement le contenu, mais même la facture des représentations. Il importerait donc de se libérer du carcan rationaliste : « L'art sud-africain, écrit Erik Holm, apparaît sous son vrai jour si on le considère comme la manifestation de la ferveur religieuse et du besoin de transcender les choses ; cette métaphysique fut celle de l'humanité primitive et les images zoomorphes ne sont qu'un masque qui dissimule la véritable nature des aspirations humaines. Plutôt que de nous laisser entraîner à des polémiques, contentons-nous des indications fournies par le mythe ; elles sont suffisamment explicites. »[17]

Dans ces conditions, le symbolisme mythologique et cosmogonique est la principale clé pour explorer l'univers de l'art pariétal. L. Frobenius a brillamment développé les mêmes thèses, encore que chez lui les considérations sociologiques apparaissent aussi.

A Leeufontein, nous dit-on, le lion est gravé sur la face latérale du rocher pour être éclairé par les premiers rayons du soleil, parce qu'il représente l'astre du jour, alors que le rhinocéros est orienté vers le couchant parce qu'il est l'esprit de la nuit et de l'obscurité. Le rhinocéros dont les cornes symbolisent le croissant de la lune naissante, est considéré par la tradition comme ayant assassiné la lune, etc. E. Holm parle aussi de la « vocation sacrale » des grottes situées dans les massifs reculés. La légende cosmogonique, recueillie au XIXe siècle par le philologue allemand Willem Bleek de la bouche des San, l'amène à dire que ces derniers « ne font pas de distinction entre la matière et l'esprit ». L'antilope du Cap dessinée avec les membres atrophiés symbolise la lune ascendante. Confrontée à des figures humaines comme dans la galerie d'Herenveen (Drakensberg), ces hommes sont censés l'adorer. Le chamois vif et zébré de rouge symbolise l'orage, la mante religieuse l'éclair, et l'éléphant, le nuage qui laisse tomber la pluie (comme on le voit au Mont Saint-Paul, Drakensberg). Ce mythe se retrouverait non seulement ailleurs en Afrique (Grotte Philipp en Namibie, Djebel Bes Seba et Ain Guedja en Algérie), mais aussi sur un ivoire gravé de la Madeleine en France.

La magnifique antilope du Cap, au musée du Transvaal, présente un pelage couleur de miel ; cela rappellerait simplement que l'antilope a été créée par la mante religieuse, incarnation du soleil, et que la mante, en vue de lustrer le pelage de la bête, l'aurait ointe de miel vierge. Si le zèbre quagga est peint parfois sans rayure comme dans la grotte de Nswatugi dans les monts Matopo au Zimbabwe, c'est qu'à l'origine le zèbre n'était pas rayé. Ce n'est qu'après avoir pris le soleil sur son échine qu'il en reçut les brûlures qui marquent son pelage, etc. Dans cette optique, il suffirait de posséder

17. E. HOLM, *L'Art dans le Monde. L'Age de pierre*, p. 183 et sq., p. 170 et sq., etc.

dans le menu détail le « métabolisme panthéiste » des origines africaines pour disposer d'une sorte de clé passe-partout permettant de déchiffrer toutes les énigmes de l'art pariétal africain qualifié d'« intemporel comme le mythe ». Avouons que ce serait trop beau.

Les tenants de l'approche matérialiste, quant à eux, pensent que l'art préhistorique comme tout autre art n'est qu'un reflet de l'existence concrète des hommes d'une société donnée : un moment « idéologique » et un outil superstructurel exprimant un certain équilibre écologique et sociologique, et permettant à l'homme de le préserver ou de l'améliorer en sa faveur.

Il y a lieu, pensons-nous, d'opérer une synthèse entre ces deux approches qui seraient trop partielles si elles étaient exclusives. L'art préhistorique africain a véhiculé incontestablement un message pédagogique et social. Les San, qui constituent aujourd'hui le peuple le plus proche de la réalité des représentations rupestres, affirment que leurs pères leur ont expliqué le monde selon les San, en partant de ce gigantesque livre d'images que constituent les galeries. L'éducation des peuples sans écriture est fondée avant tout sur l'image et le son, sur l'audiovisuel, comme le montre l'initiation des jeunes dans l'Afrique au sud du Sahara jusqu'à nos jours. Les pétroglyphes de l'art sont de cet ordre. Mais il est bien évident que le mythe n'explique pas tout, car avant de produire le mythe, il faut produire et reproduire la société elle-même. Le mythe peut devenir ainsi un moyen privilégié d'améliorer (ou de détériorer) les forces productives et les rapports de production. E. Holm le suggère d'ailleurs lui-même, quand il cite le cas du jeune San persuadé que la pointe de flèche taillée dans le quartz brillant est une parcelle de l'étoile qu'il invoque en affûtant son trait : « Toi qui ne manques jamais le but, toi qui es infaillible, fais en sorte que j'atteigne ma proie ! » Cette seule phrase, contrairement à la conclusion idéaliste qu'en tire l'auteur, est à portée avant tout utilitariste. L'homme, pour survivre, ameute et mobilise l'Univers. C'est là la fonction du mythe. Mais je ne pense pas que ce soit sa seule fonction[18]. Il ne faut donc pas que la forêt du symbole nous empêche de voir les arbres de la réalité concrète.

En effet, la fonction spirituelle peut exister parfois de façon autonome servant alors subjectivement non plus comme un moyen, mais comme une fin en soi. Le mythe après tout n'est-il pas une façon pour l'homme de comprendre l'Univers en l'ordonnant, c'est-à-dire en le rationalisant d'une certaine manière, puisqu'il y a une sorte de logique immanente au discours mythologique. Le but spirituel existe donc, même s'il est souvent lesté de contenus infrastructurels. Représenter un être redouté, c'est en effet déjà s'en libérer ; le tenir sous son regard, c'est le maîtriser. Le silence minéral presque tangible qui habite les couloirs rocheux secrets et barrés à I-n-Itinen et Tissoukai, signifie-t-il le recueillement de sanctuaires et lieux d'initiation, ou le recel de bêtes parquées ou volées ? Peut-êtres les deux. Les person-

18. Du point de vue proprement historiographique, signalons que les mythes sont parfois pleins d'enseignements. C'est ainsi que d'après les San le soleil, mécontent du transport sur le dos du zèbre, l'aurait déserté pour se réfugier entre les cornes d'un taureau, ce qui nous renvoie à l'autre bout du continent aux figurations nord-africaines (Sud oranais, Sahara, Egypte) de bovidés affublés du disque solaire. La déesse-Vache Hathor serait-elle née du mythe panafricain ?


1

1. Détail d'un rupestre de Haute-Volta (photo J. Devisse).

2. Peinture rupestre de Namibie (photo A. A. A., Myers, n° 3808).


2

nages masqués à têtes zoomorphes, et les animaux à attributs céphaliques (disques, aureus, barres, etc.)[19] qui sont souvent associés dans le Sud oranais et à l'Oued Djerat, suggèrent l'idée de personnages en position d'orants devant les animaux. De même les trois chasseurs masqués de Djaret, qui semblent traquer un buffle porteur de disque, signalent peut-être une scène d'envoûtement. Les masques étant toujours utilisés par certaines populations africaines, pourquoi ne pas fonder l'interprétation de telles scènes sur cette problématique culturelle, au lieu de se livrer à la simple affabulation ? On constaterait que parfois l'explication n'est pas toujours religieuse. Jusqu'à nos jours, les chasseurs de la zone sahélienne coiffent une tête de calao qu'ils secouent de haut en bas à l'imitation de cet oiseau, en vue de s'approcher à quatre pattes d'une antilope avant de lui décocher leur flèche à bout portant. Mais parfois, la disproportion est telle entre les moyens et le résultat que cela sent très fort la magie ; comme lorsqu'un homme masqué traîne sans effort un rhinocéros abattu, les quatre fers en l'air, dans une gravure d'In Habeter (Libye). Certains cultes de fécondité apparaissent nettement dans le comportement des acteurs mis en scène, qui semblent se livrer à des accouplements rituels, par exemple le coït entre une femme et un homme masqué à Tin Lalan (Libye), ou qui exécutent des danses animées avec des attributs phalliques protubérants. La fécondité, en effet, surtout en fin de période préhistorique au Sahara ou dans le désert namibien, était la grande affaire, face au recul de toute trace de vie, devant la marche implacable de la sécheresse. Un bijou en cornaline de forme hexagonale dans le gisement néolithique de Tin Felki a été reconnu par Hampaté Ba comme un talisman de fécondité utilisé jusqu'à nos jours par les femmes Peul[20]. Dans ce cas précis, la *motivation esthétique* n'est pas non plus à écarter. En effet, les hommes et les femmes du Néolithique africain étant de la catégorie *sapiens* comme nous, on ne peut leur dénier le sentiment spécifique à notre espèce qu'est la joie de créer des formes pour la simple et seule joie de les contempler. L'émerveillement que nous éprouvons aujourd'hui devant ces créations, était encore plus vif quand les tableaux étaient tout frais et que leurs modèles grouillaient dans l'environnement proche. Les petits broyeurs à fards, les perles en amazonite, en calcédoine ou en test d'œuf d'autruche du Ténéré, aussi bien que le modelé souverainement bien galbé des haches à gorges, témoignent hautement du goût esthétique des Africains d'alors.

Les brouillons délaissés comme insatisfaisants sont relativement nombreux. Par ailleurs bien des tableaux sont tellement exposés à l'air libre, face au ciel ou au premier passant, que leur caractère profane ne fait pas l'ombre d'un doute. C'était souvent de l'art populaire. Populaire aussi du fait que l'intention « historique » n'en est probablement pas absente. En effet, la joie du souvenir et le désir de perpétuer la mémoire des faits individuels ou collectifs comptent aussi parmi les « marqueurs » de notre espèce humaine. L'homme est né chroniqueur. Et les artistes de la Préhistoire sont les premiers

19. Voir les exemples célèbres du bœuf de Maia Dib (Libye) et du bélier de Boualem (Atlas Saharien).
20. La croix d'Agadès ou d'Iferouane serail issue du signe de Tanit, symbole sexuel féminin.

1





3

2



4



Peintures rupestres du plateau du Tassili N'Ajjer (Algérie). Photos A. A. A., 1. et 4. : Naud, n° 12 599, 12 379 ; 2 et 3. : Sudriez, n° 31, 43.

historiens africains, puisqu'ils nous ont représenté en termes lisibles les états progressifs de l'homme africain dans ses relations avec son milieu naturel et social.

La charge historique, ou l'art comme document

En quoi l'art préhistorique africain est-il l'édition illustrée du premier livre d'Histoire de l'Afrique ?

L'environnement écologique

Il y a là d'abord un film documentaire sur l'*infrastructure* des premières sociétés vivant sur notre continent. Par exemple sur leur environnement écologique. Ce biotope peut-être constaté directement comme dans le cas d'objets retrouvés *in situ*. Mais il peut aussi bien être induit du contenu des tableaux. Certes, on a pu lancer un appel à la prudence en rappelant qu'une représentation esthétique ne constitue pas forcément un reportage sur la réalité ambiante et contemporaine; l'artiste a pu décrire des souvenirs anciens, matérialiser des mirages ou des rêves. Mais en l'occurrence, le caractère massif des témoignages concordant avec les résultats de l'analyse géomorphologique qui a défini l'extension des paléo-lacs et des réseaux hydrographiques anciens, ne laisse aucun doute. Par ailleurs, dans un gisement de l'Adrar Bous daté de 5140 BP au C 14, des ossements d'hippopotames ont été retrouvés par H. Lhote. Cela confirme par exemple l'authenticité historique du groupe d'hippopotames figurés à Assadjen Ouan Mellen. Or cette bête est un véritable indicateur écologique, puisqu'elle exige des eaux pérennes. De même l'éléphant qui consomme chaque jour des quantités énormes de produits végétaux. Le Sahara des peintures préhistoriques était donc un grand parc à végétation méditerranéenne dont quelques vestiges ont survécu jusqu'à nos jours. Cette écologie fera place de plus en plus à un biotope « soudanais et sahélien »[21]. A la période du cheval et des chars, on rencontre quelques représentations d'arbres, par exemple, des palmiers, signalant sans doute des oasis.

En Afrique australe, le style nordique (dit rhodésien) pullule de dessins d'arbres dont certains sont identifiables. Une faune grouillante et variée hante ainsi les abris des lieux aujourd'hui déserts, ressuscitant pour ainsi dire une sorte d'arche de Noé, un jardin zoologique pétrifié : poissons gravés, animaux sauvages hirsutes et puissants, comme le bubale antique avec sa vaste encornure (jusqu'à 3 mètres de diamètre), félins, comme le guépard et la cynhyène, singes cercopithèques ou cynocéphales (à Tin Tazarift), autruches, hiboux, etc. Partout des scènes de chasse apparaissent qui évoquent le grand

21. Y. et M. VIA, 1974.

match originel de l'homme et de la bête. Ces scènes pleines de vie et parfois de violence, où on lit la victoire de l'intelligence sur la force brute, ne sont pas sans rappeler les chasseurs signalés par Yoyotte dans la vallée du Nil prédynastique, avec leurs poches phalliques entre les jambes, leurs armes courbes, leur « queue postiche » qui est en fait, comme aujourd'hui encore en Afrique tropicale, une peau de bête portée en sautoir. A Iheren, on voit une chasse au lion où le fauve traqué est environné d'un cercle de lances menaçantes. A Tissoukai, un onagre abattu est sur le point d'être dépecé. Dans la vallée du Nil, en Libye et dans tout le Sahara, il y a une multitude de figurations de pièges qui démontrent l'ingéniosité multiforme des hommes d'alors qui adaptaient leurs techniques à l'écologie et aux mœurs des bêtes[22].

Cette profusion de tableaux cynégétiques, du Nil à l'Atlantique, met en lumière vive l'existence d'une véritable civilisation de chasseurs. Des bêtes géantes comme l'éléphant n'y échappaient pas, comme en témoigne la grande scène de chasse du Haut Mertoutek. Les pièges sont presque partout associés aux signes des chasseurs dans un bloc culturel très original, qui a couvert presque toute l'Afrique pendant des dizaines de millénaires jusque très avant dans la période historique comme en témoigne la légende de Soundjata.

Ces figurations nous révèlent aussi le passage graduel de la surveillance ou « mise en captivité » des bêtes à leur apprivoisement, puis à leur domestication. On voit un homme armé d'un arc et tenant un animal en laisse, cependant qu'une chasse au mouflon à Tissoukai se fait à l'aide de chiens. Le chien sloughi croqué sur le vif au Sefar, avec sa queue embobinée, a traversé les âges comme compagnon de l'homme du désert. Une scène de Jabbaren montre un chasseur à l'affût devant une bête sauvage ; équipé d'une arme courbe, il est suivi d'un autre animal aux aguets, mais qui semble domestiqué. Les variétés de bovidés sont signalées : bos ibericus à cornes courtes et épaisses dans le Sud, bos africanus à Taghit, à Jabbaren, etc., avec ses grandes cornes en lyre. Ces bêtes portent parfois une pendeloque au cou (Oued Djerat).

Puis nous voyons des bovidés aux cornes splendidement ouvragées, décorées, artificiellement déformées en spirale comme à I-n-Itinen. La variété d'âne chassée à Tissoukai est celle-là même qui est domestiquée depuis le Néolithique où on le voit monté par un homme. Il y a aussi des ovins et caprins, etc. L'équipement nautique même semble apparaître, comme à Tin Tazarift, avec un profil qui rappelle celui des barques en papyrus des lacs et fleuves du Soudan tchadien et de Nubie.

Le contexte humain

Des peintures d'I-n-Itinen montrent des hommes penchés vers le sol, maniant des outils coudés qui font penser aux scènes de récolte avec faucilles des bas-reliefs pharaoniques. De même, des peintures de femmes courbées

22. On a recensé des palissades et des filets, des pièges à détente, des fosses-pièges ou trappes, des pièges assommoirs, des pièges à blocage, à tension ou à torsion, comme à Dao Timni aux confins nigéro-tchadiens où une girafe est immobilisée par un système complexe à tension qui lui rabat l'encolure à l'horizontale. Pour le détail des recherches sur ce sujet important, voir P. HUARD et J. LECLAN, 1973, pp. 136 et sq.

dans l'attitude caractéristique des vanneuses ou des glaneuses, peuvent faire penser à une céréaliculture néolithique au Sahara, dont la surabondance des meules et broyeurs à grains semble fournir la confirmation[23]. Mais les études de palynologie sur des échantillons sahariens incitent à une certaine prudence. Il s'agit peut-être de ramassage. Encore que la limite soit difficile à tracer entre la végéculture ou protoculture et l'agriculture proprement dite. A Battle Cave, des jeunes filles San partent pour la cueillette avec leur bâton à fouir sur l'épaule. Quoi qu'il en soit, la profusion même des objets d'art pariétal ou mobilier découverts dans de vastes régions d'Afrique, en particulier celles qui sont aujourd'hui désertiques, donne une idée intéressante sur la densité démographique de ces régions. Par leurs masses énormes, ils suggèrent parfois des productions semi-industrielles, comme au nord-est de Béchard et dans l'Erg Erroui, et même dans la Madjouba (Ouest saharien) comme en font foi les observations de Th. Monod.

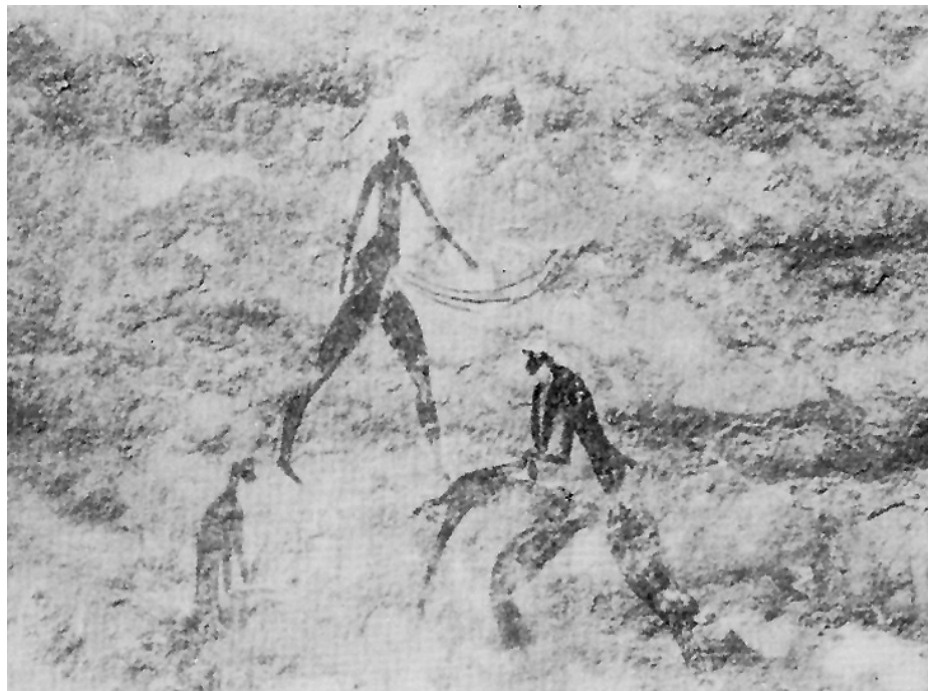
L'art préhistorique africain est très éloquent aussi sur la garde-robe des hommes d'alors. Il nous apprend que comme il arrive souvent à l'origine, les hommes étaient plus parés que les femmes jusqu'à la période bovidienne où la tendance semble se renverser.

Vêtus de peaux de bêtes, affublés de bandelettes frontales ornées ou de manteaux de plumes, ils arborent des insignes divers parfois énigmatiques : colliers, brassards, bracelets, etc. Les femmes portent souvent un vêtement réduit au minimum, portant parfois le lempè (bande de coton passée entre les jambes sur une ceinture et retombant devant et derrière) familier aux jeunes filles de la région soudanaise. Mais il y a aussi le pagne avec les pans inférieurs diversement arrangés, des robes collantes, des sortes de cache-seins ou soutiens-gorge, des coiffures multiples dont celle en cimier comme à Jabbaren.

Quant à l'habitat, il est souvent figuré sous forme schématique par des demi-sphères représentant des huttes dans lesquelles on voit du mobilier et aussi des scènes familiales. Les découvertes de la falaise de Tichitt (Mauritanie) où 127 villages ont été déjà reconnus démontrent d'ailleurs que les Africains néolithiques étaient aussi des bâtisseurs. Implantées sur des éperons méridionaux prolongeant le Dahr, ces agglomérations en pierre sèche, regroupant chacune environ 3000 personnes, reposaient souvent sur une substructure de roches cyclopéennes qui n'est pas sans rappeler les zimbabwe de l'Afrique centrale et australe. Des piliers de soutènement en pierre taillée caractérisent cet art architectural remarquable pour l'époque[24].

Ainsi donc, à travers les fresques de l'art pariétal africain, nous entrevoyons toute une société qui s'anime jusqu'à prendre presque la troisième dimension, celle de la vie. A Takedetoumatine par exemple, des femmes aux formes rebondies et qu'on sent bien nourries de lait, sont assises devant des huttes avec leurs enfants ; des veaux sont soigneusement attachés en ligne à une corde, cependant que des hommes s'occupent à traire les vaches. Scène du soir, empreinte d'une sérénité pastorale. Le nombre de femmes peut-il

23. Ceux qui ont été ramenés par la mission Berliet-Ténéré, comptent parmi les plus beaux.
24. Voir les travaux de H.J. HUGOT sur Tichitt.



1



2

1. Scène érotique du Tassili (photo P. Colombel, n◦ 75 321).

2. Scène érotique du Tassili (photo P. Colombel, n◦ 731 075).

suggérer un régime polygamique ? A Orange Springs et à Nkosisama Stream (Natal), des scènes de danses très vives montrent les gens réunis, en particulier des femmes, battant des mains autour de danseurs masqués.

A Jabbaren, une femme entraîne son enfant rétif. A Sefar, un homme tire la corde à veaux, objet sacré (dangul) chez certains pasteurs peul d'aujourd'hui. Sur la fresque grandiose de l'abri d'Iheren qui est l'un des sommets de la peinture préhistorique, on voit défiler des bœufs finement harnachés, avec aux flancs des outres d'eau, montés par des femmes aux riches atours. Des bêtes se penchent vers l'abreuvoir, cependant qu'un immense troupeau s'avance dignement. Des femmes parées sont nonchalamment installées devant leurs demeures, alors que des hommes avec des plumes aux cheveux semblent s'être arrêtés là pour saluer.

Dans les cases, on découvre un mobilier varié.

A I-n-Itinen des notables en tenue d'apparat et des guerriers en uniforme démontrent que la société commence à se hiérarchiser. Des archers en manteau semblent organisés comme escouades en patrouille avec un chef de contingent. Il y a là comme un relent de « forces de l'ordre ».

En Afrique australe, les scènes de guerre pullulent et retracent les conflits multiples entre San et Bantu.

Mais cela n'abolissait pas l'amour. Des scènes nombreuses démontrent que les artistes préhistoriques africains ne nourrissaient aucune fausse honte quant à cet aspect de la vie de leur société. Des bêtes en rut sont représentées, comme sur l'éperon ouest de Blaka où l'on voit deux rhinocéros dont l'un flaire le sexe de l'autre. Ailleurs c'est un bouc en train de couvrir une chèvre. Les scènes d'accouplement humain avec des positions variées démontrent avec naïveté et réalisme que l'homme n'a rien inventé d'essentiel dans ce domaine depuis des temps anciens. Le rocher Ahanna dans l'Oued Djerat (Tassili) est un festival d'hommes masqués aux phallus géants érigés au seuil des sexes de femmes en position gynécologique. Tous les détails y sont. De même, la grande fresque de Tin Lallan (Acacous, Libye) est consacrée principalement au même thème orgiaque. (Hugot-Bruggman, n° 164.)

A Inahouanrhat, c'est une scène plus prosaïque de coït a tergo, cependant qu'à Timenzouzine (Tassili) un couple en action est environné de trois autres couples encore debout, chez lesquels les attitudes de résistance plus ou moins feinte des femmes sont parfaitement rendues.

Quand on aborde le domaine de la magie et de la religion, on est obligé de reconnaître que bon nombre de tableaux demeurent toujours hermétiques, enkystés qu'ils sont dans le mystère des mythes. Que représentent les bœufs bicéphales ou avec un corps double hermaphrodite pour une tête unique, qu'on voit à l'Oued Djerat ? Que signifient les spirales magnifiquement gravées associées à de nombreux animaux, comme sur le bubale de l'Oued Djerat ? Ce motif que l'on retrouve sur la poterie guerzéenne semble lié aux rites de chasse (envoûtement), de même que la spirale du serpent Mehen attestée à l'époque thinite (Ire et IIe dynasties pharaoniques)[25]. Pour certains, la spirale signifie la

25. Voir aussi le rôle du serpent dans les cosmogonies africaines.

continuité de la vie. Quant au lien ombilical qu'on remarque entre deux personnages, partant par exemple de l'intersection des cuisses d'une femme pour aboutir à l'ombilic d'un archer en chasse, il semble signifier un flux mystique partant de la mère en prière les mains levées, en direction de son fils placé en situation dangereuse. De même, en Afrique méridionale (Botswana), on voit un animal pluviateur conduit à travers le pays au bout d'une corde tenue par une procession de personnages alertes. Les motifs solaires appartiennent au même fonds religieux. Mais seule la référence au contexte culturel et cultuel proprement africain donnera la clé de certains tableaux qui restent encore muets. C'est ce qui s'est produit quand A. Hampaté Ba a reconnu dans une scène de Tin Tazarift baptisée jusqu'alors *les Bœufs schématiques* (parce que leurs pattes semblent réduites à des moignons, on les supposait accroupis) des animaux menés à l'eau au cours de la cérémonie du lotori, en vue de célébrer l'origine aquatique des bovins. Dans le motif digité indéchiffrable qui jouxte cette scène, Hampaté Ba a détecté le mythe de la main du premier berger nommé Kikala, main qui évoque les clans Peul, les couleurs de la robe des bœufs et les quatre éléments naturels[26].

En général, l'évolution indique le passage de la magie, liée parfois aux danses paroxystiques, vers la religion dont témoigne une séquence de la grande frise de I-n-Itinen qui évoque le sacrifice d'un mouton.

Relations et migrations

La tendance à expliquer tous les traits culturels africains par le diffusionnisme à partir de l'extérieur, doit être répudiée; ce qui ne signifie pas qu'il faut nier les relations, mais qu'il faut les définir avec circonspection. L'art pariétal franco-cantabrique qui date de 40 000 ans environ, est paléolithique et donc antérieur à l'art préhistorique africain. En revanche le Néolithique saharien est antérieur à celui de l'Europe[27]. La tentation a donc été forte de faire dériver du Nord l'inspiration des artistes du continent africain. On est même allé jusqu'à parler d'un art eurafricain dont le foyer aurait été européen; suggérant ainsi une sorte de théorie hamitique en matière d'art préhistorique africain.

Une civilisation autochtone

Or il n'en est rien. Sans compter que 15000 ans au moins séparent les deux mouvements esthétiques, il est reconnu que le Levant espagnol qui devrait être le maillon intermédiaire d'une influence éventuelle, n'a rien de commun avec l'Art originel du Sud oranais, du Tassili et du Fezzan. L. Balout a insisté avec force sur l'absence de relation entre la Préhistoire de l'Afrique du Nord et l'Espagne au Paléolithique supérieur. Par ailleurs, l'origine capsienne des gravures du Sud oranais et du Sahara est rejetée par pratiquement tous les

26. Il est vrai qu'il faut prendre garde de ne pas extrapoler automatiquement en amont les récits mythiques actuels pour expliquer tout le détail des symboles issus de la Préhistoire, cf. J.D. LAJOUX, 1977.
27. « Le Néolithique saharien remonte au moins au VIIe millénaire avant l'ère chrétienne, alors qu'il n'y a pas si longtemps, l'opinion prévalait qu'il était retardataire par rapport à l'Afrique du Nord, à l'Egypte et au Proche-Orient », H. LHOTE, 1976, p. 227.

auteurs. C'est à partir de l'Atlas que l'art préhistorique a vraiment fleuri, et ses pôles ou épicentres sont proprement africains.

On s'est demandé aussi si ce n'était pas de l'Est, c'est-à-dire de la vallée du Nil, que cet art a irradié vers l'intérieur du continent. Or, il est évident que l'essor artistique de la vallée égyptienne du fleuve est bien postérieur à celui de l'Afrique saharienne et soudanienne. Les figurations sahariennes de bovidés, avec disques entre les cornes, sont bien antérieures à celles de la vache céleste Hathor… Le faucon finement ciselé sur la plaque de grès de la Hammada du Guir est bien antérieur aux figurations du même genre mais plus petites, qui apparaissent sur les palettes des tombes pré-dynastiques égyptiennes et qui préfigurent Horus. Le magnifique bélier à sphéroïde de Bou Alem précède de loin dans le temps le bélier d'Amon qui n'apparaît en Egypte que sous la XVIIIe dynastie. Les têtes zoomorphes de l'Oued Djerat observées par Malraux ont été jugées par lui comme étant des « préfigurations de la zoolâtrie égyptienne ». Il en est sans doute de même pour les déesses à tête d'oiseau de Jabbaren. Le semi-naturalisme n'apparaît en Egypte qu'à l'époque guerzéenne, et il s'apparente aux gravures sahariennes de l'époque bovidienne. C'est le cas des tableaux de l'Ouadi Hammamat qui sont d'ailleurs de facture médiocre. Les superbes barques « de type égyptien » qu'on voit au Sahara (Tin Tazarift) sont sans doute simplement de type saharien. Les silhouettes de Rhardes (Tissoukai) qui évoqueraient des « Hyksos, » le « Pharaon », « Antinéa » avec sa coiffure qui ressemblerait au « pschent pharaonique », doivent être revus, me semble-t-il, à l'envers, en termes de perspective historique. Certes l'Egypte a exercé un rayonnement éclatant mais sans doute limité, vers l'intérieur de l'Afrique ; mais ce qui est encore plus clair, c'est l'antériorité de la civilisation du Sahara préhistorique. C'est aussi le fait qu'aucun obstacle autre que la distance ne séparait alors les peuples du Hoggar, du Tassili et du Fezzan, de la vallée du Nil qui fut longtemps (jusqu'à la dessiccation du Sahara) une zone plutôt répulsive encombrée de marais. Ce n'est qu'à partir de la période « historique » que l'Egypte a acquis cette splendeur qui fait qu'on tend aujourd'hui à tout lui attribuer, selon le principe qu'on ne prête qu'aux riches. Mais en matière d'art et de technique, les pôles étaient primitivement situés au Sahara, au Soudan khartoumien, en Afrique orientale et au Proche-Orient. Le Sahara préhistorique doit d'ailleurs lui-même beaucoup plus aux foyers du sud-est qu'au Proche-Orient. Quant aux relations entre l'Afrique australe et la région saharienne, elles n'apparaissent pas fondées sur des preuves palpables, bien que Frobenius ait souligné un certain nombre d'analogies[28]. On a même parlé d'une « civilisation magosienne » qui selon E. Holm aurait été presque panafricaine. Mais rien d'évident n'apparaît ici. Les productions de l'art préhistorique sud-africain sont de toute façon généralement postérieures à celles de l'Afrique au nord de l'équateur, bien que le peuplement de la partie méridionale du continent soit extrêmement ancien[29]. Certains auteurs, bien

28. E. HABERLAND, 1973, p. 74.
29. Cf. le chapitre 20 de ce volume par J. D. Clark. Certains auteurs suggèrent une diffusion de l'art rupestre du Zimbabwe vers la Namibie et le Cap, puis vers le Transvaal et la région d'Orange ; et enfin pour les polychromes évolués, de nouveau, du Zimbabwe vers la Namibie, cf. A.R. WILLCOX, 1963.

à tort, comme nous l'avons souligné au début, rejettent la grande période des représentations du massif du Drakensberg au XVIIe siècle, c'est-à-dire après l'arrivée des Bantu. Du point de vue stylistique en tout cas, il semble que la peinture du sud n'ait pas d'affinité avec la période dite des « Têtes rondes » au Sahara et n'offre de parenté qu'avec la période des bœufs. Elle se distingue aussi par des motifs caractéristiques comme la végétation abondante, les paysages avec figurations stylisées de rochers, les thèmes funéraires, etc. Quoi qu'il en soit, l'étude comparative doit être poussée plus avant et, surtout, le cadre général de l'histoire de l'*Homo sapiens* africain préhistorique doit être affiné, avant qu'on puisse tracer des flèches éventuelles représentant des courants esthétiques.

Schématisme des théories raciales

Cette observation est encore plus valable pour les « races » responsables de cette production artistique. Mais n'y a-t-il pas un abus de langage à utiliser ici le concept de race[30] ? Les quelques squelettes ou débris osseux disponibles peuvent-ils autoriser la hardiesse des scénarios du peuplement par des « races » préhistoriques ? Néanmoins, le processus démographique d'une rare complexité a été schématisé de la façon suivante par certains auteurs. Après le peuplement originel par des « Africains » de souche, des Néandertaliens du Proche-Orient auraient émigré en Afrique en deux branches, l'une s'avançant jusqu'au Maroc, et l'autre en direction des hauts plateaux est-africains par la Corne de l'Afrique ; ce sont les Atériens du Paléolithique moyen. Par la suite, avec un épisode épipaléolithique, probable parent du Sébilien d'Egypte, une autre vague de Cro-Magnoïdes serait arrivée en Afrique du Nord. Ils auraient comporté un noyau ibéro-maurusien et un noyau capsien. Ces groupes se seraient sans doute néolithisés sur place pour donner en particulier le Néolithique de tradition capsienne qui occupe, entre autres régions, le nord du Sahara. Cependant, d'autres foyers signalent une diversification remarquable des techniques et des arts. Il faut noter, en particulier, le rayonnement vigoureux des néolithiques de tradition soudanienne et de tradition « guinéenne », avec des centres secondaires au Ténéré et sur le littoral atlantique au nord de la Mauritanie[31]. Pour quelques auteurs, la période bubalienne de l'art rupestre serait due à des « méditerranéens » mal définis, blancs, disent certains, métis selon d'autres. La période dite des « Têtes rondes » serait due à des « négroïdes » que d'aucuns disent avoir été métissés par apport des peuples du Proche-Orient et qui constitueraient le Néolithique de tradition soudanienne. La période bovidienne serait l'œuvre des ancêtres des Peul. Enfin la tradition dite guinéenne plus au Sud, se serait fait sentir jusque dans les édifices de la falaise de Tichitt (Mauritanie). Toutes ces reconstructions, il faut bien le dire, restent très fragiles, et elles privilégient énormément les apports

30. Le processus de spéciation dont parle J. RUFFIE devait être déjà largement renversé, surtout avec les brassages facilités par l'écologie assez homogène de l'oïkoumène saharien. Voir au chapitre 11 « Races et Histoire en Afrique ».
31. Cf. H.J. HUGOT, 1974, pp. 62 et sq.

extra-africains. On en arrive même a parler de « nette influence africaine » dans un tableau rupestre du Sahara… Mais surtout, ces reconstructions tendent à établir des équivalences entre des concepts aussi différents que ceux de race, d'ethnie, de genre de vie et de civilisation. On parle de Noirs, de Blancs, de Peul, d'Africains, de Capsiens, de Soudanais, sans préciser, et pour cause, la définition de tous ces vocables. Lhote par exemple, rejette l'influence des Capsiens sur les gravures de la période bubalienne[32]. Et pourtant il déclare que dans les gravures de l'Oued Djerat, « il n'y a pas un seul profil véritablement négroïde; tous ceux qui sont lisibles sont incontestablement europoïdes. Il faut donc présumer qu'il s'agissait de Blancs, tout comme on peut le penser après l'examen des figures du Sud oranais et du Fezzan ». « Dommage, me dit un jour un collègue sud-africain, qu'ils ne puissent parler »[33].

C'est sur les mêmes indicateurs aussi fragiles de morphologie anthropologique qu'on se fonde pour attribuer la période des « Têtes rondes » aux Noirs, et la période bovidienne aux Peul. Mais l'identification raciale est souvent fondée aussi sur les genres de vie et les cultures, ce qui est une grande aberration. Les Néolithiques de tradition soudanienne sont définis comme « l'ethnie des chasseurs pasteurs venus de l'Est ». Les « traits fins, les techniques pastorales, les coiffures en cimier des femmes, et la tresse des cheveux chez les hommes » suffisent à attribuer tout l'art rupestre qui représente ces réalités aux Peul, lors même que ces derniers ne manifestent aujourd'hui aucun goût esthétique de ce genre et n'en ont même pas gardé le souvenir, comme cela existe, par exemple, chez les San. Lors même que tous les « étages » et tous les styles, ainsi que tous les profils anthropologiques, se chevauchent largement dans les tableaux rupestres. Dans presque toutes les régions d'Afrique tropicale aujourd'hui encore, il est possible de reconstituer la gamme de tous les profils observables dans les peintures du Sahara[34]. Sans compter qu'un peintre « peul » peut avoir reproduit des danseurs masqués, comme un artiste « nègre » peut très bien avoir représenté des scènes de vie pastorale, ou avoir transformé les traits de ses héros et héroïnes, comme le font certains peintres sénégalais de nos jours. Les petits hommes San ne se représentent-ils pas souvent grands, minces, élancés, avec des anatomies forcées ? Tout art est convention, et nul n'a jamais vu un peuple noir ayant seulement des « Têtes rondes ». Par ailleurs, la spécialisation « agriculteurs-pasteurs » était-elle aussi prononcée qu'aujourd'hui[35] ?

H.J. Hugot écrit bien à propos du néolithique mauritanien: « Quand ils sont arrivés, les hommes Noirs de Tichitt étaient accompagnés de leurs bœufs. » II écrit ailleurs que « la phase pastorale moyenne voit arriver des éléments négroïdes. C'est la grande époque bovidienne, avec les troupeaux

32. Cf. H. LHOTE, 1976, p. 110.
33. H. LHOTE, 1976, p. 41.
34. P.V. TOBIAS note aussi que toutes les tailles et toutes les formes de crânes se retrouvent chez les Hottentots du Cap.
35. « II est remarquable que nous ne connaissions aucun critère sûr de distinction entre les hommes de la période bubaline et ceux de la première période pastorale (bovin I). L'existence de bovides à peu près certainement domestiqués dès la période des belles gravures naturalistes, ferait donc remonter relativement haut l'apparition du bétail. » Th. MONOD, janv. 1951.

de bœufs figurés à profusion. »[36] Le pastoralisme n'est donc pas un critère suffisant. Pas plus que les mensurations craniologiques, ou les impressions subjectives sur la qualité des traits. Ce ne sont pas les « races » qui font l'Histoire, et la science moderne ne place pas la race dans des caractères somatiques superficiels[37]. Toutes les « dames blanches » des peintures rupestres africaines, comme celle d'Afrique du Sud, dont seul le visage est blanc, et qui rappelait à l'Abbé Breuil les fresques de Knossos, évoquant pour lui « le passage de colonnes de prospecteurs venus du golfe Persique », représentent sans doute des officiants, des chasseurs ou des jeunes filles africaines sortant des cérémonies d'initiation, tels qu'on peut les voir encore aujourd'hui, peints au kaolin blanc ; car cette couleur est celle de la mort à une personnalité antérieure, pour accéder à un nouveau statut[38].

En ce qui concerne les auteurs de tableaux d'art rupestre en Afrique australe, les controverses ne manquent pas non plus. Mais le soubassement historique global est un peu mieux connu ici. Il s'agit des rapports entre Khoï-Khoï et San d'abord, puis entre Khoï-San et Bantu. Nombre de tableaux reproduisent cette dynamique historique. La comparaison statistique des mains positives dessinées sur les roches correspond à la taille des San. De même, la stéatopygie, la semi-érection du sexe, etc.

Quant aux gravures de la période des chevaux et des chars, elles relèvent de la période historique.

On a pu se demander si les peintres et les graveurs étaient des peuples différents ; les premiers opérant dans les abris et les seconds sur les collines. Il apparaît que non. En effet, les peintres ne pouvaient pas généralement opérer en plein air. S'ils l'ont fait, leurs œuvres ont sans doute été délavées et ont disparu. En revanche, les gravures se réalisaient mieux sur les dolérites et les diabases des kopje sur lesquelles elles donnaient un joli contraste entre la patine ocre et l'intérieur gris ou bleu de la roche. Ce qui n'était pas valable pour le calcaire des abris. D'ailleurs on trouve parfois des peintures et des gravures au même endroit, ainsi que des gravures qui ont d'abord été peintes comme dans le district de Tarkestad. Parfois aussi une même convention esthétique se retrouve dans les deux catégories de tableaux.

Esthétique

Dans le domaine esthétique proprement dit, l'art préhistorique africain se trouve aux sources mêmes de l'art africain d'aujourd'hui dont on a encore

36. H.J. HUGOT, *op. cit.*, pp. 225-274.
37. Cf. « Races et Histoire en Afrique », note du chapitre 11.
38. Pour de nombreux auteurs, « la Dame Blanche » de Brabdberg, dont les reproductions s'écartent du tableau réel, serait en fait un jeune homme à en juger par son arc, ses fesses étroites et son sexe apparent comme il arrive souvent chez les San au pénis semi-érigé. Quant à sa couleur, il faut noter aussi que sa face n'est pas peinte, mais est rendue par la roche en place, alors que sa couleur est rose des pieds à la taille et noire plus haut. La couleur d'ailleurs ne signifie rien. Car on trouve des éléphants, des singes, des femmes peints en rouge, des hommes en blanc. Cf. A.R. WILLCOX, 1963, pp. 43-45.

très peu exploré les racines, et dont il constitue la préface éblouissante. Il y a là une richesse de styles dont on peut suivre parfois presque à la trace le cheminement jusque dans les créations esthétiques de l'Afrique d'aujourd'hui. Celle-ci a beaucoup emprunté à l'art arabe et européen. Mais il y a aussi un vieux fonds dont la matrice se trouve dans les abris sous roche et les galeries préhistoriques. La peinture est fondée sur quelques couleurs simples comme l'ocre rouge, le blanc, le noir, le jaune et accessoirement le bleu et le vert. Aujourd'hui encore, on retrouve ces couleurs dans la palette chromatique des masques et les parements des danseurs.

Il s'agit d'un art d'observation, d'attention presque amoureuse et parfois révérentielle devant le réel. La gravure et la peinture rendent aussi bien cet aspect, mais pas de la même manière. Le bovin d'Augsbourg (Botswana), dont la partie antérieure seule est conservée, ressort d'une ligne infaillible qui révèle les détails anatomiques les plus précis du museau, des yeux, des oreilles, des poils, etc. La girafe de l'Eneri Blaka est une véritable sculpture réaliste grâce au marquetage de la robe par martelage en creux délicatement appuyé pour montrer le contour de la tête, les arêtes zygomatiques, les cornes, les yeux globuleux, les naseaux, les sabots avec leur fourche, l'éclat de leur corne. Le naturel jaillit de la maîtrise de l'incision qui campe souverainement le profil, du martelage qui affine les détails intérieurs, mais aussi de la présence d'un girafon qui s'appuie sur sa mère dans un mouvement de touchante spontanéité.

Cette veine d'observation se retrouve dans la fresque d'Iheren où se pressent sans jamais se confondre, tant la sûreté du trait est impeccable, un monde de seize girafes emmêlées avec grâce, des groupes de femmes chamarrées en voyage sur leurs bœufs porteurs, des gazelles et antilopes (dorca, dama, oryx, bubales) respectivement reconnaissables aux cornes fines, à la robe blanche, aux longues cornes rejetées vers l'arrière, à la tête allongée. Sur le même panneau, un girafon nouveau-né, lié encore par le cordon ombilical, cherche son équilibre à croupetons. Un lion qui serre un mouton dans ses griffes, surveille des hommes armés lancés à sa poursuite, cependant que d'autres moutons détalent, terrorisés. Un bœuf s'approche d'une mare pour boire, ce qui fait bondir des grenouilles : c'est le frémissement chatoyant et pathétique de la nature, avec l'intrusion de l'homme-roi.

Mais le naturalisme du détail n'exclut jamais le recours à l'essentiel, et un art de la composition scénique qui relève d'une sorte d'approche sculpturale de la peinture. Ainsi, le personnage essentiel est présenté en gros plan, dominant les autres qui sont relativement minimisés, tels ces grands chasseurs masqués qui écrasent de leur taille les fauves, tel le pharaon terrassant ses ennemis, tel l'oba du Bénin magnifié par rapport à ses sujets.

Le sens de l'essentiel engendre les formes symbolistes qui sont aux antipodes du baroque. Joint à la facture sculpturale, il donne ce rythme particulier qui anime aussi bien le bubale rendu par un trait sec et dépouillé, que le troupeau de bœufs de Jabbaren dont on croirait entendre le piétinement sourd, le souffle chaud et les mugissements.

Actualité de l'art préhistorique africain

Populaire et quotidien, cet art est animé d'une pointe d'humour qui est l'ironie souriante ou amère de la vie. Esotérique, il vibre comme une ferveur mystique portée par le stylet ou le pinceau de l'artiste, et donne alors quelques-uns des plus beaux fleurons de l'art universel. Tel le bélier à disque solaire de Boualem dont l'attitude hiératique annonce le mystère et appelle le recueillement[39]. Cette double approche traduit bien la double condition de l'homme africain d'aujourd'hui: si spontané et presque trivial dans la vie courante, si grave et si mystique quand il est pris par le rythme d'une danse religieuse.

Au total, l'art préhistorique africain n'est pas mort. Il est actuel; ne serait-ce que dans les toponymes qui perdurent. Une vallée affluente de l'Oued Djerat dénommée Tin Tehed, soit le lieu-dit de l'ânesse, est effectivement marquée par une belle gravure d'âne. Issoukai-n-Afella est réputé hanté par les esprits (djenoun) peut-être parce qu'en face d'un tas de cailloux constitué par les jets de pierres votives, se trouve un être zoomorphe horrifiant, réunissant les attributs du renard à ceux de la chouette, sans compter un sexe monumental.

Cet art mériterait d'être réintroduit, du moins par le truchement des programmes scolaires, dans la vie des Africains qui en sont coupés par des distances franchies seulement par les spécialistes et les experts des pays riches.

Il devrait être jalousement protégé des dégradations de toutes sortes qui le menacent quotidiennement, car il constitue un patrimoine qui n'a pas de prix[40]. Un corpus général devrait être dressé pour permettre l'analyse comparative.

En effet, l'art c'est l'homme. Et dans la mesure où l'art préhistorique est un témoin intégral de l'homme africain des origines, depuis son environnement écologique jusqu'à ses émotions les plus hautes; dans la mesure où l'image est un signe parfois aussi éloquent que l'écriture, on peut affirmer que l'art pariétal africain est le premier livre d'histoire de ce continent. Mais il s'agit bien sûr d'un témoin ambigu et insondable qui demande à être conforté par d'autres sources d'information comme la paléontologie, la climatologie, l'archéologie, la tradition orale, etc.

A lui seul, l'art préhistorique ne révèle que la partie visible de l'iceberg. C'est la projection, sur le tableau minéral et figé des abris rocheux, d'un scénario vivant à jamais aboli. L'art est reflet et moteur. Par l'art préhistorique, l'homme africain a proclamé pour tous les temps sa lutte acharnée pour dominer la nature, mais aussi son arrachement conscient à cette nature, pour accéder à la joie infinie de la création, à l'ivresse de l'homme démiurge.

39. Il est remarquable que les auteurs nous signalent dans la cour de l'empereur du Mali au XIVe siècle, deux béliers chargés de protéger le roi contre le mauvais œil. L'on signale aussi le bélier dans d'autres cours africaines (Méroé, pays akan (Ghana), Kouba (Zaïre), Kanem (Tchad).
40. En 1974, un décret du gouvernement algérien a érigé toute la zone des peintures et gravures du Tassili en parc national.

CHAPITRE 27

Débuts, développement et expansion des techniques agricoles

*R. Portères** *J. Barrau*

Pendant longtemps, les idées reçues sur les origines de l'agriculture ont été fortement teintées d'ethnocentrisme. On eut et on a encore parfois tendance à voir dans le berceau cultural et pastoral du Proche-Orient, siège de la « révolution néolithique » définie par Gordon Childe[1], non seulement le lieu de naissance de la culture de céréales majeures (blé, orge, etc.) et de l'élevage du bétail (chèvre, mouton, puis bœuf,…), bases matérielles initiales de la civilisation blanche, mais encore le noyau, le foyer primaire de la civilisation tout court, tout au moins en ce qui concerne le « vieux monde ». Sans doute les recherches archéologiques effectuées depuis la dernière guerre mondiale, surtout au cours des vingt dernières années, ont-elles contribué à modifier quelque peu ce point de vue étroit et d'une certaine suffisance. Elles ont certes montré l'importance du « croissant fertile » dans l'histoire de l'agriculture mondiale[2], mais elles ont aussi mis en lumière le

* Roland Portères, professeur au Museum national d'histoire naturelle de Paris, est mort le 20 mars 1974. Chargé par le Comité scientifique international pour la rédaction d'une Histoire générale de l'Afrique de rédiger ce chapitre sur les origines et le développement des techniques agricoles, il en fit une ébauche, mais ce fut l'une de ses dernières tâches. L'œuvre restait donc inachevée et, me fondant sur les nombreuses publications de Roland Portères, sur ses notes et sur les fréquentes conversations que nous eûmes à ce sujet, je me suis efforcé de mener à terme ce travail, en cherchant à rester fidèle à l'intérêt passionné que Portères portait à la fascinante nature de l'Afrique comme à ses pays, peuples et civilisations. Aussi imparfaite soit-elle, cette contribution à son œuvre veut être un hommage rendu au maître et à l'ami qui fit tant pour une meilleure connaissance de l'agriculture et des plantes cultivées du continent africain. — Jacques Barrau.

1. 1942 (revu en 1954).
2. Voir, par exemple, R.J. BRAIDWOOD, 1960.

rôle d'autres parties du globe dans ce changement majeur dans l'histoire des hommes: la *production* de denrées qui, jusqu'alors, n'avaient fait l'objet que d'une *appropriation* dans le milieu naturel. Ainsi apparut plus nettement la signification des inventions culturales et des domestications végétales en Amérique[3] ou encore la relative antériorité du berceau agricole du Sud-Est asiatique tropical[4] ou, enfin la contribution africaine à l'histoire de cette agriculture mondiale.

Pourtant, il y a déjà près d'un demi-siècle, le célèbre agronome et généticien russe N.I. Vavilov[5] avait reconnu l'existence de centres d'origine de plantes cultivées en Afrique et, plus tard, un de ses collaborateurs, A. Kuptsov[6], montrait qu'il y avait en Afrique des *berceaux agricoles primaires*. Quelques années plus tard, l'un de nous précisait la localisation, le nombre et le rôle de ces berceaux[7].

Des préjugés coloniaux aussi bien qu'une méconnaissance de l'origine de plusieurs cultigènes africains et, plus généralement, de la préhistoire du continent, avaient cependant fait que, trop longtemps, on minimisa ou même on ignora la part jouée par l'Afrique dans le développement de l'agriculture, de ses techniques et de ses ressources.

Cette situation a bien changé et, depuis quelques années, un vif intérêt s'est manifesté pour l'étude des origines de l'agriculture africaine comme en témoignent, par exemple, les essais publiés en 1968 par *Current Anthropology*[8] et les nombreux commentaires qu'ils ont suscités. Il faut aussi citer à ce sujet les études rassemblées par J.D. Fage et R.A. Oliver[9] ou encore, plus récemment, la contribution de W.G.L. Randles à l'histoire de la civilisation bantu[10]. Mais, avant de tenter une brève synthèse des connaissances sur la préhistoire et l'histoire agricoles de l'Afrique, il convient de décrire à grands traits le cadre écologique où elles ont pris place.

Milieux naturels et origines de l'agriculture africaine

Il va sans dire que les origines, la diversification et le développement des techniques agricoles ont été en étroites relations avec les conditions (climat, hydrographie, relief, sols, végétation, types de plantes originellement utilisées, nature des denrées fournies par celles-ci, etc.) des milieux naturels où

3. Voir à ce sujet, par exemple, R.S. MacNeish, 1964.
4. Voir J. Barrau, 1975.
5. N.I. Vavilov, 1951, 1-6.
6. A. Kuptsov, 1955 et C.D. Darlington, 1963.
7. Voir R. Porteres, 1962.
8. O. Davies, « The origins of agriculture in West Africa »; H.J. Hugot, « The origins of agriculture: Sahara »; D. Seddon, « The origins and development of agriculture in East and Southern Africa ».
9. J.D. Fage et R.A. Oliver, 1970.
10. W.G.L. Randles, 1974.

ils se situaient. Si ces facteurs constitués par les milieux naturels ont joué un rôle important, voire prépondérant, dans la genèse culturale et pastorale, ils n'ont cependant pas été les seuls en cause, car ces processus impliquaient aussi des faits de culture ou de civilisation.

En effet, même aux âges préagricoles et à ceux des origines agricoles, les hommes, au cours de migrations et déplacements, ont transporté avec eux leur outillage, leurs techniques, leurs modes de perception et d'interprétation de l'environnement, leurs façons d'aménager et d'utiliser l'espace, etc. Ils apportaient aussi avec eux toute une série d'attitudes et de comportements engendrés par des rapports avec la nature dans leurs habitats initiaux. Ainsi, tandis que l'Europe émergeait à peine du Paléolithique, culture des végétaux et élevage des animaux étaient déjà bien établis au Proche-Orient où apparaissaient les premières villes; or, c'est de ce Proche-Orient qu'arrivèrent dans cette Europe un peu attardée les inventions techniques et des idéologies concomitantes qui allaient y permettre aussi une « révolution néolithique » fondée sur l'agriculture et l'élevage.

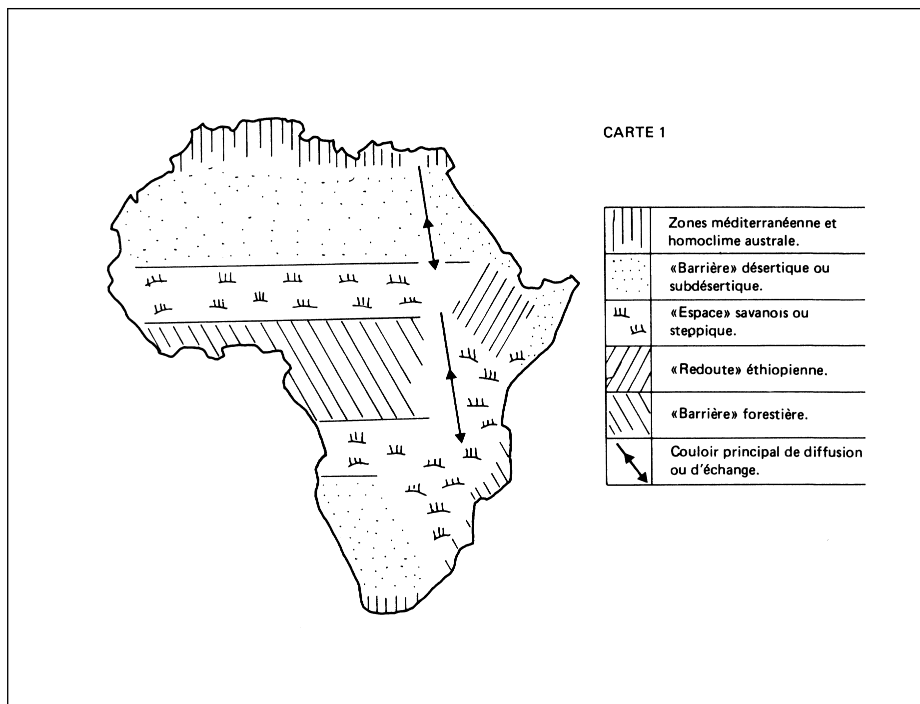
Des phénomènes comparables de diffusion ou d'échange se sont produits ailleurs dans le monde et, bien sûr, en Afrique, en raison des migrations humaines qui l'atteignirent ou en partirent ou qui se produisirent dans son sein.

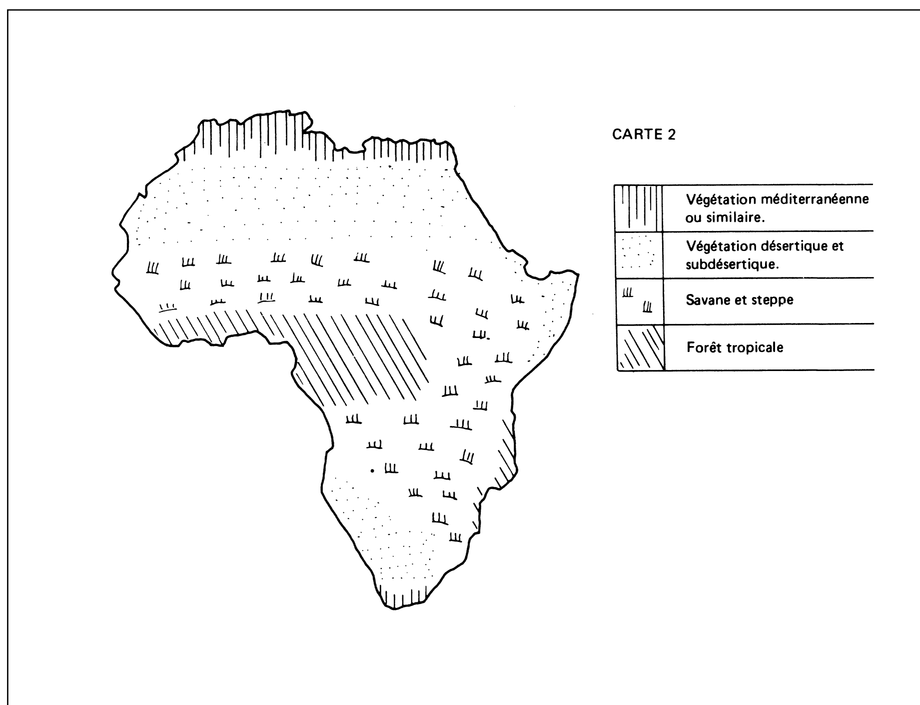
Au premier chef, il importe cependant de bien voir ce qu'ont impliqué les inventions culturales et pastorales ainsi que la domestication de plantes et d'animaux: d'abord ce passage de l'*appropriation* (cueillette, chasse…) à la *production* (culture, élevage…). L'homme se libéra ainsi progressivement et partiellement des contraintes imposées par les écosystèmes dont il faisait partie et où, jusqu'à cette apparition de l'agriculture et de l'élevage, il menait, à peu de chose près, la vie « biocénotique » d'autres organismes soumis au cours normal des choses de la nature.

Ce changement fondamental que fut la naissance de l'agriculture et de l'élevage s'est traduit par des adaptations humaines à divers milieux naturels permettant de faire produire à des complexes biologiques plus, ou autre chose, que ce que ces derniers fournissaient naturellement. Du fait de l'homme cultivateur ou éleveur, il y a donc eu transformation plus ou moins profonde des milieux naturels ainsi qu'orientation en quantité et en qualité de leurs productions.

Mais, quelle que soit la maîtrise de l'homme sur les éléments de ces milieux naturels, il n'a pu soudainement et totalement s'affranchir de toutes leurs contraintes. Aussi faut-il tout d'abord considérer celles de leurs caractéristiques qui ont pu jouer un rôle prépondérant dans la préhistoire et l'histoire agricoles. Dans le cas du continent africain, il nous faut pour cela en brosser à grands traits une esquisse environnementale: l'Afrique paraît divisée en larges bandes latitudinales, écologiquement différenciées et symétriquement disposées de part et d'autre de l'équateur.

Comme le note Randles (*op. cit.*), certaines de ces bandes ont pu jouer le rôle de *barrières* à l'égard de courants nord-sud de diffusion: c'est le cas du Sahara, de la grande forêt équatoriale, de la « steppe » tanzanienne et du désert du Kalahari. D'autres, en revanche, ouvraient leurs *espaces* à ces courants qui pouvaient y trouver des « niches » favorables: c'est le cas des savanes du nord





Carte 1 : Zonation écologique latitudinale.
Carte 2 : Différents écosystèmes.

et du sud. Randles remarque cependant qu'aucune des *barrières* envisagées ci-dessus n'était absolument infranchissable, Sahara et grande forêt ayant, par exemple, manifestement permis une certaine circulation humaine.

En Afrique, la latitude n'est point seule à permettre une délimitation sommaire de grandes zones écologiques. Relief et donc altitude viennent interférer avec elle ; ainsi la dorsale Zaïre-Nil sépare les hautes terres de l'Est africain de la pénéplaine de l'Ouest africain, ce dernier étant lui-même divisé par un petit axe surrectionné allant de l'île de Principe au Tchad.

Dans cette zonation écologique latitudinale du continent africain, il y a donc des exceptions dont la plus importante est peut-être celle de ces hautes terres s'étendant, parallèlement au « Rift », du nord du lac Victoria aux monts Munchinga et qui, pour citer encore Randles, constituent un étroit couloir salubre permettant de franchir la « *barrière équatoriale* » (carte 1). Et puis, il y a la « redoute » éthiopienne dont nous dirons plus loin le rôle dans l'origine africaine des plantes cultivées.

Si nous combinons maintenant ces diverses données, encore qu'elles soient très sommaires, l'Afrique nous apparaît comme comportant au nord, à l'est et au sud, autour d'un noyau forestier équatorial, une zone presque semi-circulaire de savanes et « steppes », puis au nord comme au sud, deux zones arides : Sahara et Kalahari ; enfin, à l'extrême nord et à l'extrême sud, deux étroites zones presque homoclimatiques, que, en schématisant beaucoup, on pourrait dire « méditerranéennes » au sens climatique du terme bien entendu, encore qu'il y ait quelques originalités écologiques en Afrique de l'extrême Sud ! (carte 2). A partir du « cœur » forestier équatorial et en ignorant les régions littorales, nous avons donc schématiquement un gradient du très humide au très sec ; d'« écosystèmes généralisés » du type « forêt tropicale humide » à des « écosystèmes » plus « spécialisés » des types « savane », « steppe », et végétation des déserts[11].

A propos des déserts, plus particulièrement du Sahara, il faut rappeler qu'ils n'ont pas toujours été arides. Agriculture et élevage y furent pratiqués, et divers auteurs[12] ont suggéré que des berceaux culturaux et pastoraux ont pu y être situés.

Revenons cependant au schéma écologique du continent africain que nous venons de donner. Il est à notre avis possible d'imaginer que, aux temps anciens préagricoles, dans l'*écosystème généralisé* de la grande sylve tropicale, furent d'abord pratiquées des formes de cueillette et de chasse comparables, à quelques détails technologiques près, à celles encore pratiquées de nos jours par les Pygmées. On notera que les ressources alimentaires, végétales et animales, dans de tels *écosystèmes*, sont aussi diverses et abondantes que le sont les composantes de leurs *biocénoses*.

Les observations que nous avons pu faire sur l'économie vivrière de bandes pygmées nous ont montré que ces ressources, compte tenu de la densité de ces populations forestières, étaient à même d'assurer leur subsistance sans qu'il leur en coûte un excessif labeur.

11. Sur les termes « *écosystème spécialisé* » et « *écosystème généralisé* », voir D. HARRIS, 1969.
12. Par exemple, A. CHEVALIER, 1938 ; H.J. HUGOT, *op. cit.* ; et J.J. HESTER, 1968.

La même constatation peut d'ailleurs être faite dans le cas de cueilleurs-chasseurs en *écosystèmes* plus *spécialisés* dans des régions arides ou subarides; tels les San Kung du Kalahari étudiés par R.B. Lee[13]. Mais, dans leur cas, les ressources sont cependant moins diverses et l'approvisionnement en eau est un facteur limitant: du fait de sa variation saisonnière prononcée, il y a sous-exploitation de ces ressources qui ne sont utilisées qu'en fonction de la proximité des points d'eau.

Pour revenir au passé africain préagricole, rappelons que, après la fin du Pléistocène, s'est produite une phase humide, le Makalien (–5500 à –2500), qui facilita les contacts entre le littoral méditerranéen et les régions au sud du Sahara tandis que l'état des cours d'eau et lacs rendait possible, même au cœur du continent, un développement de la pêche, donc la relative sédentarisation des populations s'y adonnant, condition propice à un passage progressif à la production agricole[14]. Dans le même temps, d'ailleurs, des diffusions ont pu se produire à partir des berceaux agricoles proche-oriental et méditerranéen; elles accélèrent sans doute ce processus[15].

De plus, dès le Pléistocène terminal, soit entre –9000 et le début du Makalien, il y eut, semble-t-il, sur le continent africain des foyers privilégiés de cueillette relativement intensive ayant sans doute permis de relatives concentrations de populations humaines. Ce fut le cas de l'interface forêt-savane à la périphérie du noyau forestier équatorial, des plateaux herbeux de l'Est africain, des environs des lacs et cours d'eau majeurs, dont le Nil, ainsi que des régions littorales au nord et au sud du Continent[16].

Ces zones de transition, notamment cette interface forêt-savane, ont d'ailleurs aussi été, beaucoup plus tard, des «niches» privilégiées pour les développements culturaux et, de ce fait, pour certaines des civilisations africaines; Randles (*op. cit.*) note à ce sujet que c'est «*aux limites des deux savanes* (*sahel et lisière de la forêt*) *que se situent les civilisations bantu les plus prestigieuses*».

Il nous faut maintenant considérer avec plus de détails les possibilités de domestication végétale qu'offrait le continent africain, la logique écologique voulant que soient d'abord considérés ces *producteurs primaires* que sont les plantes.

L'origine africaine de certaines plantes cultivées

Les sciences de la nature ne se sont préoccupées que relativement récemment de l'origine des plantes cultivées. En effet, si l'on excepte le remarquable ouvrage de A. de Candolle à ce sujet, publié en 1883, ce n'est

13. R.B. LEE, 1966.
14. Au sujet de cette sédentarisation des pêcheurs dans ses rapports avec les origines de l'agriculture, voir C.O. SAUER, 1952.
15. Voir à ce sujet J. Desmond CLARK, 1970.
16. Voir J. Desmond CLARK, 1970.

qu'avec les travaux du généticien soviétique N.I. Vavilov et de son équipe, au lendemain de la révolution d'Octobre 1917, que se développa une approche synthétique, à l'échelle mondiale, de cette question d'une importance fondamentale dans l'histoire de l'humanité: l'aménagement des milieux naturels et la gestion de leurs ressources[17]. Combinant dépouillement systématique des données floristiques et phytogéographiques avec inventaires agrobotaniques et études génétiques, Vavilov et ses collaborateurs, sur la base de la variabilité des plantes cultivées, reconnurent l'existence de huit *centres d'origine de plantes cultivées* (dont, selon Vavilov, trois centres secondaires, c'est-à-dire rattachés à des centres régionaux importants). Un seul de ces centres, l'*Abyssin*, est situé en Afrique tandis qu'un autre, le *Méditerranéen*, intéresse partiellement le continent africain (Afrique du Nord, Egypte) tout en présentant des affinités avec le vaste et important *centre proche-oriental* où, entre autres plantes cultivées, apparurent, comme on l'a dit, des céréales majeures (blés, orges, seigles…).

En ce qui concerne l'Afrique, c'était là cependant un progrès sensible par rapport aux conclusions de Candolle (*op. cit.*) qui ne donnait à l'agriculture et aux végétaux domestiques que trois principaux foyers initiaux: Chine, Sud-Ouest asiatique (avec prolongement égyptien) et Amérique.

La contribution de Vavilov à la connaissance de l'origine des plantes cultivées fut aussi très importante au plan théorique car elle mit en lumière le fait que, dans l'origine d'une plante cultivée, il fallait distinguer un *foyer* ou *centre de variation primaire* caractérisé par une grande diversification des formes de la plante, avec manifestation majoritaire de *caractères dominants*, et des aires de *variation secondaire* avec abondance de caractères récessifs, masqués dans le foyer de primo-variation.

La localisation et la distribution géographiques de ces divers foyers de variation permet de déterminer celle d'un *berceau agricole* car, si les aires de ces foyers se superposent en tout ou partie, on est fondé à penser que, dans cette zone de coïncidence, des civilisations ont longtemps exercé leurs activités domesticatrices et transformatrices à l'égard des végétaux en question.

Précisons un autre point d'importance: le *centre d'origine botanique* d'une espèce végétale cultivée ne coïncide pas nécessairement avec ces aires de variabilité liées aux interventions humaines sur le matériel végétal; en d'autres termes, la zone occupée par les possibles parents sauvages d'un cultigène se distingue souvent et nettement de celle ou celles où ont eu lieu, du fait de l'homme, l'apparition de ce *cultigène*, végétal issu de la domestication et de la sélection, et sa diversification. Ceci a au moins une raison: celle, aux temps anciens, d'un transfert fréquent hors de l'habitat des parents sauvages utilisés par simple cueillette[18].

En ce qui concerne le continent africain, l'un de nous a pu compléter le tableau dressé par Vavilov[19]. On a ainsi montré que, outre le *foyer abyssin* et la partie africaine du *foyer méditerranéen*, il y avait aussi un *foyer ouest-africain* et

17. Sur l'œuvre, très vaste, de N.I. VAVILOV, voir 1951, *op. cit.*
18. Voir J. BARRAU, 1962.
19. Voir R. PORTERES, 1950, 9-10; 1951, 239-240.

un *foyer est-africain*, ce dernier pouvant être un prolongement du *foyer abyssin* dans les hautes terres équatoriales[20].

Si nous rassemblons et résumons les données relatives à ces divers foyers ou centres en ce qui concerne l'origine et la diversification des plantes cultivées, nous avons le tableau suivant :

Centre méditerranéen (pro-parte)

A ce centre correspond tout un groupe de plantes cultivées caractéristiques des régions méditerranéennes dont des céréales (blés et orges, notamment) et des légumineuses à graines comestibles (*Cicer*, *Lens*, *Pisum*, *Vicia*…) montrant les affinités de ce centre avec celui du Proche-Orient. On y trouve aussi la cohorte des « cultigènes » méditerranéens dont l'olivier (*Olea europea L.*) et le caroubier (*Ceratonia siliqua L.*). Certaines de ces plantes sont cependant propres à l'Afrique, tel l'arganier, *Argania sideroxylon* Roem., arbre marocain fournissant l'huile et la gomme d'argan. A ce centre appartient l'Egypte dont les liens avec le *centre proche-oriental* sont évidents et dont l'influence sur l'histoire de l'agriculture et de l'élevage en Afrique septentrionale fut importante. Elle partage avec le Proche-Orient syrien l'origine d'une plante d'intérêt économique certain, le bersim ou trèfle d'Alexandrie, *Trifolium alexandrinum L.* Si cette partie africaine du *centre méditerranéen* n'a pas joué un rôle direct dans l'histoire agricole de l'Afrique tropicale, elle a néanmoins profondément influé sur le Sahara quand celui-ci connut une phase climatique plus favorable aux développements culturaux et pastoraux[21].

Centre abyssin

On y trouve des affinités « cultigéniques » avec le *centre proche-oriental* (blés, orges, légumineuses des genres *Cicer*, *Lens*, *Pisum*, *Vicia*…) et avec les centres proprement africains (*Sorghum*…) dont il sera ci-dessous question. Il est en outre manifeste que des plantes originaires de l'Asie tropicale transitèrent par ce centre dans leur pénétration en Afrique. Ce *Centre abyssin* a cependant des « cultigènes » caractéristiques dont le caféier d'Arabie (*Coffea arabica L.*), le bananier abyssin (*Musa ensete* I.F. Gmelin), le tef (*Eragrostis abyssinica* Schrad.) et le *Guizotia abyssinica* (L.f.) Cass, ou *niger* à graines oléagineuses.

Centre est-africain

Il est caractérisé par des sorghos différenciés à partir du *Sorghum verticilliflorum* Stapf., des mils-pénicillaires, des millets dont l'*Eleusine coracana* Gaertn, des sésames…

Centre ouest-africain

On y trouve l'origine de divers sorghos dérivés du *Sorghum arundinaceum* Stapf., de mils-pénicillaires tels les *Pennisetum pychnostachyum* Stapf. et Hubb. ou encore le *P. Gambiense* Stapf. et Hubb., des mils-digitaires dont l'*iburu*, *Digitaria iburua* Stapf. et le *fonio D. exilis* Stapf., ou encore divers riz

20. Voir aussi, à ce sujet, R. SCHNELL, 1957.
21. Voir à ce sujet, J. Desmond CLARK et H.J. HUGOT, *op. cit.*

sur lesquels nous reviendrons plus loin[22]. Dans ce centre, on peut en fait distinguer deux grands secteurs: tropical et subéquatorial respectivement; et dans le secteur tropical, plusieurs sous-secteurs (sénégambien, nigérien central, tchadien-nilotique), chacun caractérisé par des plantes cultivées particulières, céréales notamment, mais aussi par des plantes à tubercules (le *Coleus dazo* Chev. notamment) ou encore des plantes oléagineuses, tel le *Butyrospermum parkii* (Don.) Kotschy (connu aussi des botanistes sous le nom *Vitellaria paradoxa* Gaertner).

Au secteur subéquatorial de ce *centre ouest-africain* correspondent surtout des ignames (*Dioscorea cayenensis* Lamk., *D. dumetorum* Pax, *D. rotundata* Poir.) mais aussi des plantes à graines oléagineuses (*Elais guineensis* Jacq., *Telfairia occidentalis* Hook. f.,…), des plantes stimulantes (*Cola nitida* A. Chev.). En fait, ce centre se prolonge en Afrique centrale comme le font d'ailleurs les aires de distribution de certains genres de végétaux plus haut cités (*Cola*, *Coleus*, *Elaeis*…). C'est là d'ailleurs que se trouve l'origine du « pois de terre », le *Voandzeia subterranea* Thon., l'autre légumineuse géocarpe africaine, le *Kerstingiella geocarpa* Harms. appartenant d'ailleurs au *centre ouest-africain*.

Il nous paraît que, à l'est comme au sud immédiats du noyau forestier équatorial, exista initialement un complexe cultigénique comparable à celui que nous venons de décrire pour le *centre ouest-africain* et qui, en quelque sorte, se prolongeait dans une bande enveloppant ce noyau forestier, côtoyant au passage le *centre est-africain* et occupant donc à peu près la zone périforestière de cueillette plus intensive dont il a été plus haut question[23].

Les « berceaux » agricoles

Ce qui précède avait conduit[24] à envisager l'existence d'un certain nombre de *berceaux agricoles* sur le continent africain, *berceaux* dont aujourd'hui nous pouvons, comme suit, reconsidérer la liste en les passant en revue du nord au sud (carte 3):

— *Le berceau afro-méditerranéen*, de l'Egypte au Maroc, qui influença le Sahara cultural et pastoral et échangea sans conteste, via l'Egypte, des influences avec le *berceau proche-oriental*;

— A l'ouest, le *berceau afro-occidental*, avec ses secteurs tropical et subéquatorial;

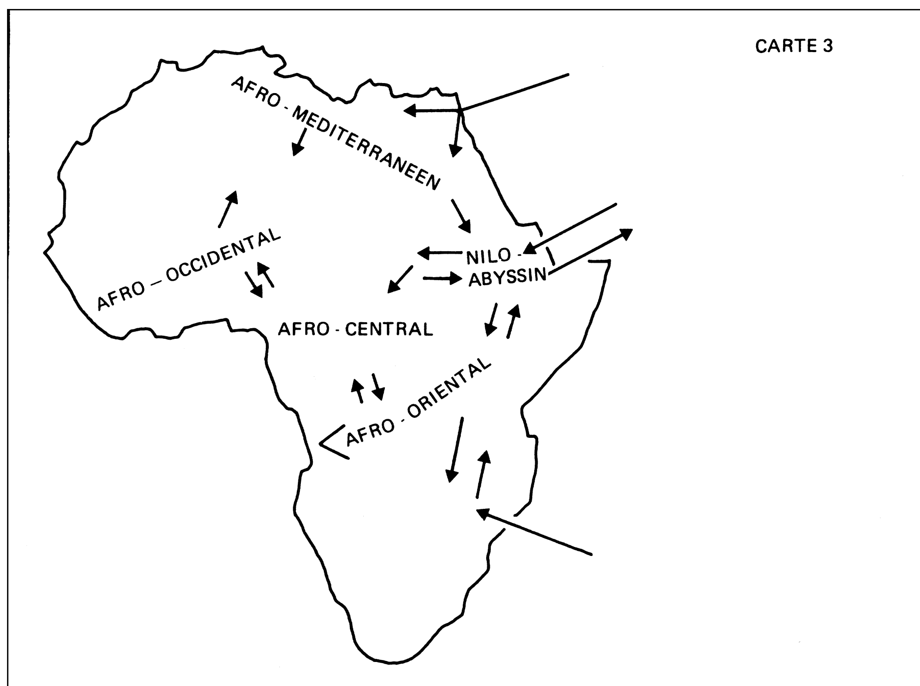
— A l'est, le berceau *nilo-abyssin*, avec deux secteurs: nilotique et abyssin;

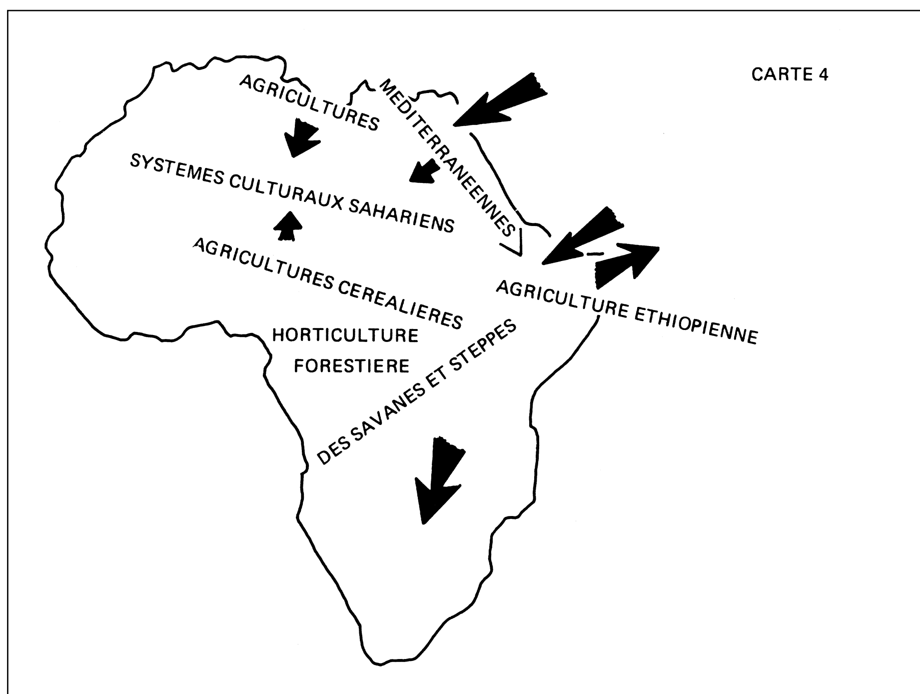
— Le *berceau afro-central*;

— A l'est de ce dernier, le *berceau afro-oriental* se prolongeant, vers l'ouest, jusque vers l'Angola.

Plus au sud, il semble que les cueilleurs, sans doute confortés par des ressources suffisantes mais aussi protégés par l'aridité du Kalahari, aient longtemps résisté à l'avancée culturale et pastorale à partir des *berceaux* qu'on vient de décrire, particulièrement à partir de l'afro-oriental[25].

22. Voir R. PORTERES, 1962, *op. cit.*
23. Voir D. SEDDON, 1968, *op. cit.*
24. Voir R. PORTERES, 1962, *op. cit.*
25. Voir D. SEDDON, 1968, *op. cit.*





Carte 3 : Les berceaux agricoles africains.
Carte 4 : Esquisse géo-culturale de l'Afrique.

Foyer horticole et foyer agricole

En fait, ce concept de *berceau* peut avoir l'inconvénient de donner, en matière de préhistoire et d'histoire agricoles, l'impression d'un « patchwork ». Or, à la lumière de ce qui précède, il nous semble possible de dégager un ensemble plus cohérent:

a) Au noyau forestier central, écosystème « généralisé », correspond un foyer « végécultural » (pour employer le mauvais terme inventé par R.J. Braidwood et C.A. Reed) [26] que nous préférons nommer *foyer horticole* où, cependant, la productivité de la cueillette en milieu forestier permit à celle-ci de persister. On notera ici que le potentiel végétal domesticable de ce foyer était moins important que ceux des forêts tropicales humides de l'Asie ou de l'Amérique.

b) A l'ourlet de savanes de ce noyau forestier, *écosystème* plus *spécialisé*, correspond un *foyer agricole* céréalier s'étendant de l'Afrique de l'Ouest à celle de l'Est et se prolongeant vers l'Angola.

Au nord, dans la partie méditerranéenne du continent africain, se fit nettement sentir, via l'Egypte, l'influence agricole céréalière de la Mésopotamie proche-orientale; quand il était cultivable le Sahara subit aussi cette influence, ce qui pourrait expliquer certaines diffusions jusqu'au sud de l'actuel désert, de même que d'autres, sud-nord celles-là, à partir de l'Afrique subsaharienne.

L'influence mésopotamienne est aussi sensible dans la « redoute » éthiopienne qui, néanmoins, présente aussi des affinités avec le *foyer agricole* des savanes et steppes et a ses caractéristiques cultigéniques propres.

Ce qui différencie le *foyer agricole* du *foyer horticole* c'est la prédominance dans ce dernier, d'une part, de plantes à tubercules multipliées par voie végétative et, d'autre part, de pratiques culturales relevant du jardinage: au champ, l'*ager* des savanes et des steppes, s'oppose, en quelque sorte, le jardin-verger, l'*hortus* de la forêt et de ses marges.

Dans l'ensemble africain, houe et pieu à fouir, ainsi que leurs variations, caractérisent l'outillage cultural mais, via l'Egypte et l'Ethiopie, l'araire s'est frayé un chemin dans une partie du *foyer agricole* céréalier.

Des sorghos et des riz

En contraste avec ce *foyer horticole* de la forêt tropicale, en *écosystème généralisé*, le *foyer agricole* africain, dans l'*écosystème* relativement spécialisé des savanes et des steppes, est caractérisé par:

— l'utilisation prédominante de la reproduction des plantes cultivées par voie sexuée (graines semées);

— l'importance des céréales dans le complexe alimentaire végétal.

26. R.J. Braidwood et C.A. Reed, 1957.



1



2

1. Fourneaux d'écobuage après combustion — Fouta Djalon : Pita, Timbi-Madina, photo R. Portères.

2. Labour fait au Kadyendo par les Dyula d'Oussouye (Casamance) préparant la remise en culture des casiers à riz, photo R. Portères.

Les agricultures qui se sont développées dans ce foyer pratiquent un « traitement massal » des végétaux s'opposant au « traitement individuel » des horticultures au foyer forestier. Les civilisations du *foyer agricole* ont sans doute étendu leurs champs aux dépens de la forêt quand elles l'ont rencontrée au cours de leur expansion territoriale. Cet expansionnisme agricole a d'ailleurs dû jouer un rôle dans les processus de savanisation. En termes écologiques, ces derniers correspondent à une « spécialisation » *d'écosystèmes* originellement *généralisés*. Tout se passe donc comme si ces civilisations agricoles avaient ainsi adapté l'environnement naturel à leurs techniques, ou mieux à leur mode de perception de cet environnement. Dans cette pénétration des agricultures en milieu forestier, il a pu aussi se produire des désadaptations plus ou moins prononcées : par exemple, il a pu y avoir abandon de céréales au profit de cultures vivrières caractéristiques des milieux forestiers, voire même — l'hypothèse ne peut être écartée — éventuelle adoption de plantes de cueillette comme bases de subsistance par des cultivateurs savanois contraints jadis, au cours de leurs migrations, à la vie en environnement forestier.

Il n'en reste pas moins que les céréales demeurent les caractéristiques des agricultures savanoises et « steppiques ». Parmi ces céréales et nonobstant les originalités céréalières des divers *berceaux* du *foyer agricole*, l'une, le sorgho (*Sorghum* sp.) ou « gros mil », apparaît comme le trait cultigénique commun à l'ensemble de ce foyer.

L'origine de ce sorgho, ou plutôt de ces sorghos, fit longtemps l'objet d'opinions quelque peu contradictoires[27], mais il apparaît que les sorghos céréaliers sont bien originaires d'Afrique et que, au sein du *foyer agricole* africain, ils ont eu en fait des origines indépendantes que nous rappellerons ici :

— A l'espèce sauvage *Sorghum arundinaceum* Stapf., dont l'aire couvre la zone tropicale humide s'étendant du Cap Vert à l'océan Indien, correspond la série des sorghos cultivés de l'Ouest africain : *S. Aterrimum* stapf., *S. nitens* Snowd., *S. drummondii* Millsp. et Chase, *S. margaritiferum* stapf., *S. guineense* Stapf., *S. gambicum* Snowd., *S. exsertum* Snowd…

— A l'espèce sauvage *S. verticilliflorum* Stapf. de l'Est africain, de l'Erythrée à l'Afrique sud-orientale, correspondent deux groupes de sorghos cultivés : l'un du Sud-Est africain, celui des sorghos « Kafir » : *S. caffrorum* Beauv., *S. coriaceum* Snowd., *S. dulcicaule* (sorgho sucré) ; l'autre, nilo-tchadien, du Soudan nigérien à l'Erythrée, avec les *S. nigricans* Snowd. et *S. Caudatum* Stapf.

— A l'espèce sauvage *S. aethiopicum* Rupr., de l'Erythrée et de l'Abyssinie, correspondent le *S. rigidum* Snowd. du Nil Bleu, le *S. Durra* Stapf. cultivé du Tchad à l'Inde et dans toutes les contrées subdésertiques, le *S. cernum* Host., le *S. subglabrescens* Schw. et Asch. des régions nilotiques et le *S. nigricum* du delta central nigérien.

27. Voir R. PORTERES, 1962, *op. cit.*



Le Soung *ou* bêche *chez les Seereer Gnominka ; pêcheurs-riziculteurs des îles de la Petite Côte du Sénégal. Est utilisé pour les labours et les billonages de terres fortes des rizières sur mangrove. Correspond au* Kadyendo *des Dyula Bayott de Casamance ; au* Kofi *ou* Kop *des Baga de Guinée littorale — photo R. Portères.*

Notons au passage la présence dans le sous-secteur nigérien central, secteur tropical du *berceau afro-occidental* (voir plus haut), d'un sorgho cultivé particulier, le *S. mellitum* Snowd. var. *mellitum* Snowd. qui, du fait de sa richesse en sucre, sert à la préparation d'une boisson alcoolisée[28]; divers sorghos sont utilisés d'ailleurs pour préparer la « bière de mil ».

Entre ces divers groupes de sorghos cultivés, il existe des relations comme en témoigne l'existence des *S. conspicuum* Snowd. (du Tanganyika au Zimbabwe et à l'Angola) et *S. roxburghii* Stapf. (Ouganda, Kenya, Zimbabwe, Afrique du Sud) qui paraissent issus de croisement entre des sorghos apparentés les uns à *S. arundinaceum*, les autres à *S. vesticilliflorum*.

Parmi les sorghos cités, l'un, le *S. durra*, mérite une mention particulière en raison de sa vaste distribution : du Soudan oriental à l'Asie mineure et à l'Inde, de la Mésopotamie à l'Iran et au Gujerat.

Ce qui précède montre assez l'importance de ces céréales dans la flore économique du *foyer agricole* des savanes et steppes africaines, importance dont la signification dépasse d'ailleurs le cadre du continent africain puisque certains des *Sorghum* domestiqués dans ce dernier atteignirent, il y a bien longtemps, d'autres régions du monde.

Dès lors, l'Afrique nous apparaît mieux à la fois comme un ensemble de berceaux culturaux originaux et comme une mosaïque de centres d'origine de plantes cultivées dont certaines ont une importance économique à l'échelle mondiale.

L'originalité culturale de l'Afrique a d'autres aspects : l'un, et non des moindres, est celui de sa riziculture. Elle fut en effet originellement fondée sur des riz proprement africains qui méritent attention. Ils sont propres au *berceau afro-occidental* dont il a été plus haut question, plus précisément du sous-secteur nigérien central (foyer primaire) et du sous-secteur sénégambien (foyer secondaire).

Dès l'Antiquité, Strabon parla d'une riziculture africaine et, au XIVe siècle, Ibn Battuta signala que le Niger produisait du riz[29]. Ces témoignages furent souvent ignorés et on crut longtemps que la culture du riz en Afrique avait pour origine le riz asiatique (*Oryza sativa L.*). Ce n'est que vers 1914 qu'on prit vraiment conscience de l'existence d'un riz spécifiquement africain, l'*O. glaberrima* Steudel, à panicules rigides, dressés, et à caryopses bruns ou rouges, riz exploité par cueillette mais aussi produit par culture et qui semble apparenté à l'*O. breviligulata* A. Chev. et O. Roer qu'on trouve dans une bonne partie de l'Afrique tropicale.

Si l'on veut bien se reporter à ce qui a été dit plus haut des travaux de N.I. Vavilov, on trouvera à propos de ce riz africain une illustration du schéma proposé par cet agronome et généticien quant à l'origine des plantes cultivées : très vaste aire du parent sauvage ; maximum de variation du riz africain avec majorité de caractères dominants dans le delta central nigérien (foyer primaire) ; diversification variétale avec caractères récessifs en Haute-Gambie et Casamance (foyer secondaire).

28. Voir R. SCHNELL, 1957, *op. cit.*
29. Voir R. SCHNELL, 1957, *op. cit.*



1



2

1. Casiers à riz sur sols hydromorphes à engorgement hydrique temporaire de saison des pluies (riziculture d'impluvium), Casamance : village bayoyy de Nyassa — Photo R. Portères.

2. Iles artificielles pour la culture du riz dans les rizières aquatiques trop profondes n'évacuant pas suffisamment les eaux douces ; la friche de saison sèche est occupée par Scirpus littoralis Schrader ; Nymphae Lotus en fleurs — guinée portugaise : Kassabol, près de Cap Varella — Photo R. Portères.

A partir donc du delta central nigérien, les riz africains cultivés se sont répandus dans l'ensemble de l'Ouest africain jusqu'à la Guinée littorale. L'usage de l'*O. glaberrima* par cueillette est certainement fort ancien et cette céréale sauvage a dû figurer en bonne place dans ces foyers privilégiés de cueillette relativement intensive (voir plus haut) où ont dû s'amorcer les démarches domesticatrices. On peut donc penser que la domestication de ce riz est au moins aussi ancienne que celle des autres céréales africaines.

Par la suite, les riz cultivés de l'Asie (*O. sativa*) furent introduits en Afrique (à partir du VIIIe siècle sur la côte orientale par les Arabes ? à partir du XVIe siècle sur la côte occidentale par les Européens ?).

Retenons donc que les indices cultigéniques énumérés jusqu'ici (et nous ne pouvons ici en présenter qu'un sommaire) font apparaître nettement le caractère endogène des civilisations culturales en Afrique, à partir des ressources végétales des environnements naturels locaux et sans nécessairement impliquer des influences extra-africaines.

Entre l'Afrique et l'Asie

Certes, et nous l'avons indiqué plus haut, des diffusions à partir du berceau cultural et pastoral du Proche-Orient mésopotamien ont dû jouer un rôle important dans l'histoire agricole ancienne de l'Afrique. C'est ainsi que, de l'Abyssinie à l'Afrique du Nord en passant par l'Egypte de la vallée du Nil, il existe une zone qu'on peut considérer comme faisant partie du *domaine paléo-méditerranéen* défini par Haudricourt et Hedin (1943, *op. cit.*), mais, même dans cette zone, on trouve des composantes cultigéniques proprement africaines, en Ethiopie notamment mais aussi en Egypte et en Afrique du Nord.

Plus intéressante et peut-être moins connue est l'histoire des relations anciennes entre Afrique et Asie. L'Afrique a donné à l'Asie des végétaux domestiques et le cas des sorghos exposé plus haut le montre bien. Mais l'Afrique a reçu de l'Asie non seulement des cultigènes proche-orientaux (blés, orges, etc.) mais aussi des plantes venues du Sud-Est asiatique tropical. Il semble bien en effet que, soit par la voie sabéenne du sud de l'Arabie et l'Est africain, soit par des navigateurs anciens ayant atterri sur la côte sud-orientale, arrivèrent jadis sur le continent africain des bananiers, la grande igname (*Dioscorea alata L.*), le taro (*Colocasia esculenta* (L.) Schott, peut-être la canne à sucre (*Saccarum officinarum* L.), certaines de ces plantes cultivées originaires d'Asie ayant permis, les bananiers notamment, une conquête culturale plus accentuée du domaine forestier tropical de l'Afrique.

Mais revenons au cas des sorghos qui nous fournissent un bon exemple du chassé-croisé Afrique-Asie[30]. Il existe en effet en Asie des sorghos cultivés d'origine africaine autres que ceux déjà mentionnés : c'est le cas notamment

30. Voir R. PORTERES, 1962, *op. cit.*

du *S. bicolor* Moench qui semble avoir pour origine un croisement entre des cultigènes issus du *S. aethiopicum*, d'une part et, d'autre part, l'espèce sauvage *S. sudanense*. A ce *S. bicolor* peuvent être rattachés notamment le *S. dochna* Snowd. de l'Inde, de l'Arabie et de la Birmanie, réintroduit plus récemment en Afrique, ainsi que le *S. miliforme* Snowd. de l'Inde, récemment introduit au Kenya. Un autre sorgho cultivé, le *S. nervosum* Bess. semble apparenté au *S. aethiopicum* et au *S. bicolor*; paraissent, entre autres, pouvoir lui être rattachés, des sorghos birmans mais aussi chinois.

Sans entrer dans le détail nécessairement complexe de ce « cocktail » génétique, nous remarquerons qu'il y a là des indices de vieux contacts entre sorghos africains et sorghos asiatiques. Tout porte à croire qu'il y eut entre Afrique orientale et Asie de très anciennes relations et échanges de matériel végétal, ce que la présence précoloniale de quelques cultigènes (voir plus haut) originaires du Sud-Est asiatique tropical semble confirmer.

On ne peut exclure d'ailleurs la possibilité signalée plus haut d'une plus facile conquête culturale de la forêt africaine grâce à l'arrivée de cultigènes (bananiers, taro,...) originaires de l'*écosystème généralisé* qu'est la forêt tropicale humide de l'Asie du Sud-Est et du monde insulindien ; c'est de ce dernier que vinrent d'ailleurs par mer les migrants qui jadis atteignirent, avec certaines de leurs plantes domestiques, Madagascar et la côte orientale de l'Afrique.

Si, aux temps anciens, cette dernière a donné des végétaux cultivés au monde asiatique et en a reçu de ce dernier, il semble bien qu'elle ait été en bonne partie tributaire de celui-ci quant à ses animaux domestiques ; certains porcs de l'Afrique orientale semblent ainsi être apparentés aux suidés domestiqués en Asie. Comme le note C. Wrighey[31] : « Il est tout à fait certain que l'élevage ne s'est pas développé indépendamment en Afrique au sud du Sahara où la faune ne comprend et ne comprenait aucun ancêtre possible des bovins, caprins et ovins domestiques. » Ces derniers vinrent donc dans cette partie de l'Afrique surtout d'Egypte via la vallée du Nil. On notera cependant la bonne possibilité de domestication de certains de ces animaux dans la partie africaine du *domaine paléo-méditerranéen* (voir plus haut), notamment de bovins en Egypte où, aux temps prénéolithiques, les hommes chassaient, semble-t-il, les *Bos primigenius* et *B. brachyceros*.

L'esquisse que nous venons de faire a pu montrer que l'Afrique est loin d'être ce continent qu'on présenta longtemps comme ayant reçu d'ailleurs l'essentiel de son développement cultural et pastoral. Certes, pas plus que l'Europe ou l'Asie, l'Afrique des temps anciens n'a été fermée aux apports extérieurs ; certes aussi, dans sa partie septentrionale, elle partage avec l'Europe et l'Asie l'appartenance à un *domaine méditerranéen* qui eut naguère plus de continuité écologique qu'il n'en a aujourd'hui. Il demeure cependant que le continent africain a connu des développements agricoles et horticoles originaux fondés notamment sur la domestication de végétaux qui lui étaient propres et dont le reste du monde a d'ailleurs jadis bénéficié en ce qui

31. C. WRIGHEY, 1970.

concerne certains cultigènes, notamment les sorghos. Et si, dans quelques parties de l'Afrique, cueillette et chasse sont longtemps restées des bases de la subsistance, ce n'est pas le fait d'un attardement mais c'est plutôt le résultat d'une abondance et d'une diversité des ressources spontanées qui permirent aux hommes de vivre aisément dans leurs *écosystèmes* sans avoir nécessairement à les transformer en les domestiquant.

En guise de conclusion

A côté de la cueillette, on trouve en Afrique cette forme de la culture naissante qui consiste à aider, à favoriser un végétal sans pour autant intervenir directement dans sa reproduction. C'est le cas encore aujourd'hui de plantes alimentaires arborescentes tels les colatier, karité ou palmier à huile. Mais on y trouve aussi tous les stades de l'évolution horticole et agricole, bref, une grande diversité de techniques culturales traditionnelles, y compris toute une gamme d'utilisation ingénieuse des sols pour la culture des riz africains, diverses formes d'écobuage et d'essartage avec de nombreuses variations, des systèmes agro-sylvo-pastoraux, etc.

Pour l'essentiel cependant les débuts et les développements culturaux de l'Afrique se rattachent à trois centres ou foyers principaux (carte 4):

— L'un, intéressant le nord du continent de l'Egypte au Maroc, fait partie du *domaine méditerranéen* et subit une influence certaine du berceau cultural et pastoral proche-oriental, encore qu'il ait certainement connu des développements qui lui étaient propres.

— L'autre, intéressant l'ensemble de la périphérie savanoise et «steppique» du cœur forestier de l'Afrique, et qui vit le développement d'une agriculture à céréales (sorghos, mils…).

— Un autre enfin intéressant la forêt et ses marges, caractérisé par une horticulture avec cueillette associée, cueillette à laquelle elle a emprunté certains de ses végétaux cultivés.

Entre ces foyers, il n'y eut point de barrières infranchissables: dans les cultures des oasis voisinent blés, sorghos et mils; dans les champs de la savane on trouve, à l'occasion, des plantes vivrières venues de l'horticulture des marges forestières, elle-même ayant emprunté des végétaux à la cueillette spécialisée pratiquée dans la sylve tropicale. Autre exemple, l'Ethiopie a, dans sa flore économique traditionnelle, des plantes qui lui sont propres, d'autres qui relèvent du *domaine méditerranéen*, d'autres qui viennent du *foyer agricole* des savanes et steppes africaines, d'autres enfin venues de l'Est non africain…

De tous ces foyers, celui qui paraît avoir la plus grande signification dans l'histoire agricole de l'Afrique, c'est celui des savanes et «steppes», plus particulièrement dans ses parties qui avoisinaient soit la forêt, soit des cours ou plans d'eau importants.

Quant à dater avec précision la préhistoire et l'histoire culturales de l'Afrique, c'est encore malaisé. On peut cependant penser que la période

déterminante dans l'ébauche des démarches domesticatrices proprement africaines se situa au pléistocène terminal, soit entre –9000 et –5000; alors la périphérie du noyau forestier central connut, semble-t-il, une intensification, voire une spécialisation de la cueillette. La pêche dans les eaux intérieures se perfectionna, s'accompagnant d'une relative sédentarisation… bref, apparurent des conditions propices aux domestications. Nous penserions volontiers, en attendant bien sûr que l'archéologie confirme ou infirme ce point de vue, que cela se passa alors que, dans le « croissant fertile » du Proche-Orient, se constituaient les bases culturales et pastorales qui devaient être celles, entre autres, des civilisations de l'espace européen.

CHAPITRE 28

Invention et diffusion des métaux et développement des systèmes sociaux jusqu'au Ve siècle avant notre ère

J. Vercoutter

Dans l'histoire générale de l'Afrique, la vallée du Nil joue un rôle privilégié. Malgré les difficultés causées par les cataractes, difficultés que l'on a parfois beaucoup exagérées[1], le Nil, avec ses quelque 6500 km de longueur, est un moyen de communications et d'échanges transcontinentaux du sud au nord qui ne peut être sous-estimé. En venant du nord, au-delà du 16e parallèle et des déserts de la Bayouda, à l'ouest, et de la Boutana, à l'est, la vallée du Nil entre dans une région de pluies annuelles et permet d'atteindre la grande voie transversale africaine, ouest-est, qui, par les vallées et dépressions du Niger et du Tchad, les plateaux du Darfour et du Kordofan, puis les plaines de piémont de l'Atbara et du Baraka, mène de l'Atlantique à la mer Rouge. Ainsi, aux avantages d'un axe de communication sud-nord, des Grands Lacs équatoriaux à la Méditerranée, se joignent ceux de l'axe ouest-est, le bassin du Nil ouvrant l'accès à ceux du Congo, du Niger et du Sénégal.

Cette vaste région qui occupe l'angle nord-oriental du continent est donc d'un intérêt capital dès l'histoire lointaine de l'Afrique. Malheureusement, elle est encore très imparfaitement explorée archéologiquement et historiquement. La basse vallée du Nil, de la IIe Cataracte à la Méditerranée, est assez bien connue grâce aux efforts des archéologues qui ont exploité cette partie de la vallée dès le début du XIXe siècle et jusqu'à nos jours. Mais il n'en va de même ni pour la vallée moyenne du fleuve (entre IIe et VIe Cataractes), ni pour la haute vallée (de Khartoum aux Grands Lacs), ni surtout pour les

1. Sur les cataractes et leurs difficultés réelles ou imaginaires, l'ouvrag le plus détaillé reste celui de A.CHELU, 1891, pp. 30-73, qui décrit chaque cataracte et donne les plans des chenaux navigables.

approches, désertiques du Nil et de ses affluents. Tant à l'est qu'à l'ouest, celles-ci sont pratiquement inexplorées du point de vue archéologique, et leur Histoire ne relève encore que du domaine d'hypothèses trop souvent appuyées sur des observations insuffisantes ou déficientes, aussi bien en nombre qu'en qualité.

Dans notre exposé, nous suivrons à la fois l'ordre chronologique et l'ordre géographique. Nous distinguerons deux périodes : d'abord, du Néolithique aux débuts du IIIe millénaire, qui voient l'apparition des documents écrits dans la basse vallée du Nil, période pour laquelle nous exposerons — en allant du relativement mieux connu à l'inconnu, c'est-à-dire du nord au sud — ce que l'on sait des civilisations qui ont occupé les bords du fleuve. La seconde période comprendra les débuts du IIIe millénaire jusqu'au Ve siècle avant notre ère et, de la même façon, ira géographiquement de la basse vallée à la haute vallée du Nil.

Du néolithique au IIIe millénaire avant notre ère

Cette période, qui couvre en gros deux millénaires, de –5000 environ à –3000, voit l'apparition de la diffusion du métal dans la vallée du Nil, ainsi que la manifestation des premiers systèmes sociaux. C'est donc une période des plus importantes, sinon la plus importante, du point de vue historique.

Si nous reprenons, d'ailleurs très rapidement et sans nous arrêter à leur aspect matériel, les cultures néolithiques de la vallée du Nil déjà étudiées dans cet ouvrage (cf. chapitre 2), c'est qu'il est difficile de parler des siècles obscurs de la protohistoire nilotique au IVe millénaire avant notre ère (de –3800 à –3000), sans évoquer en même temps les cultures qui les ont précédés. En effet, toutes les recherches récentes en Nubie comme en Egypte l'ont confirmé abondamment : l'apparition du métal ne marque pas une cassure dans l'évolution générale des civilisations de l'Afrique nord-orientale. Les cultures de l'âge du cuivre sont les descendantes légitimes, directes de celles du Néolithique, et il est bien souvent impossible de distinguer sur le terrain un site de la fin du Néolithique d'un site Chalcolithique. Le premier roi de la dynastie thinite en Egypte est le descendant légitime des chefs des dernières ethnies néolithiques, tout comme les grands pharaons de l'époque thébaine le seront des maîtres de l'empire memphite.

La basse vallée du Nil, de –4500 à –3000[2]

L'organisation sociale que l'on voit, ou plutôt que l'on devine se mettre en place dans la basse vallée du Nil, en Egypte, dès –3000, est incontestablement la résultante des techniques imposées par l'irrigation pour la mise

2. Sur la formation même de l'Egypte antérieurement aux époques néolithique et chalcolithique qui voient le développement des premiers systèmes sociaux, on lira l'excellente mise au point de W.C. HAYES, 1965. Cet ouvrage posthume édité par K.C. SEELE comporte tout un chapitre sur la formation de l'Egypte : 1, pp. 1-29, avec une abondante bibliographie analytique aux pages 29-41.

en valeur agricole de la Vallée. Cette prise de possession de la Vallée par l'homme a commencé dès le Néolithique, et son développement s'est poursuivi jusqu'à l'apparition d'un système monarchique unifié.

Hérodote l'a dit, et combien d'auteurs l'ont depuis répété: « L'Egypte est un don du Nil. » Dès le début de l'époque historique, alors que s'achevait le processus de dessiccation de l'Afrique saharienne, de l'Atlantique à la mer Rouge, l'Egypte n'aurait pu vivre sans l'inondation annuelle du fleuve; sans la crue, elle serait un désert comme le Sahara lui-même ou le Neguev. Mais ce cadeau qu'elle reçoit du fleuve, ce cadeau qui lui donne vie, peut aussi devenir un cadeau empoisonné. En l'an 3 d'Osorkon III (–754), l'inondation fut si forte qu'aucune digue ne put résister et que « tous les temples de Thèbes furent comme un marécage », et le Grand-Prêtre d'Amon dut supplier le dieu d'arrêter la montée des eaux. La même catastrophe se produisit en l'an 6 de Taharqa (–683), lorsque toute la vallée « se transforma en océan » — bien que pour les besoins de sa popularité le roi ait présenté le phénomène comme une bénédiction du Ciel!

La crue est très inconstante; trop forte ou trop faible, elle est rarement ce qu'il serait souhaitable qu'elle fût[3]. Ainsi, de 1871 à 1990, on a noté: trois mauvaises crues, trois médiocres, dix bonnes, onze trop abondantes, trois dangereuses. Sur trente crues, dix seulement ont donc pu être considérées comme satisfaisantes[4].

L'histoire de la civilisation en Afrique nilotique est donc aussi celle de la « domestication », si l'on peut dire, du fleuve par l'homme. Cette domestication exige l'établissement de digues, ou levées de terre, les unes parallèles, les autres perpendiculaires au cours du fleuve. Ce dispositif permet d'aménager sur chaque rive des bassins de retenue, ou *hods*, destinés à ralentir l'inondation, à la contenir, et à l'étendre à des terrains qu'elle n'atteindrait pas si elle était abandonnée à elle-même.

Fruit d'une longue expérience, ce système n'a pu être établi que progressivement[5]. Pour être vraiment efficaces, en effet, les bassins de retenue doivent être préparés méthodiquement sur l'ensemble du territoire, ou du moins sur de larges régions. Ils exigent donc l'entente préalable d'un grand nombre d'hommes pour un travail communautaire. C'est là l'origine des premiers systèmes sociaux dans la basse vallée du Nil: ethnies groupées autour d'un centre agricole provincial d'abord, puis rassemblement de plusieurs centres provinciaux qui formèrent enfin deux groupements politiques plus larges, l'un au sud, l'autre au nord[6].

3. Sur les dangers de l'inondation, cf. J. BESANÇON, 1957, pp. 78-84.
4. J. BESANÇON, *op. cit.*, pp. 82-83; bibliographie, pp. 387-388.
5. Les ouvrages généraux sur l'irrigation égyptienne n'examinent pas, à ma connaissance, les problèmes que posent l'apparition et le développement progressif de l'irrigation en Egypte. Le système, établi, est décrit dans J. BESANÇON (*op. cit.*, pp. 85-97), et dans F. HARTMANN, 1923, pp. 113-118. L. KRZYZANIAK, 1977, distingue une période d'irrigation naturelle (pp. 52-123) et une période d'irrigation contrôlée (pp. 127-167). Celle-ci aurait commencé au Gerzéen (Nagada II), cf. *ibid*, p. 137. C'est-à-dire aux alentours de –3 070 ± 290. Pour cette date, voir H.A. NORDSTROM, 1972, p. 5.
6. J. VERCOUTTER, 1967, pp. 253-257.

La documentation à notre disposition pour cette période de –5000 à –3000 ne permet pas de préciser la nature du système social qui est la base de cette occupation et de la mise en valeur de la basse vallée du Nil. Le terme même d'« ethnie » que nous venons d'employer est sans doute abusif. Rien ne permet, en effet, d'affirmer qu'il y ait eu à cette époque des groupes ethniques très différenciés le long de la vallée du Nil, alors qu'il paraît établi qu'il y avait déjà des groupes politiques ou politico-religieux. La seule indication que nous ayons est fondée sur les représentations de monuments votifs de petites dimensions : palettes à fard, massues cérémonielles d'origine magico-religieuse. Cette documentation ne reflète, bien sommairement d'ailleurs, que la situation à l'extrême fin de la période, aux dernières générations de la fin du IVe millénaire[7]. On peut admettre, toutefois, que le système social que l'on entrevoit grâce à cette documentation n'a guère évolué au cours des deux millénaires de cette période.

Le début de l'histoire écrite coïncide, en gros, avec la fusion en un seul système, et sous l'autorité d'un roi unique, des groupements politiques du Sud et du Nord. Nous avons là, schématiquement, l'histoire de la basse vallée du Nil, de –5000 à –3000, histoire qui, on le voit, est dominée non seulement par l'apparition du métal, phénomène en réalité mineur, mais surtout par la mainmise de l'homme sur l'ensemble de la Vallée ; mainmise qui, indépendamment de l'aménagement de digues et barrages de retenue, a exigé l'aplanissement du sol pour que l'eau, d'une part, ne stagne pas dans les bas-fonds et, d'autre part, se répande au plus loin pour élargir les terres cultivables de la Vallée. C'est donc incontestablement une victoire du paysan sur une nature hostile quoi qu'on en ait dit.

Le Néolithique

On trouvera au chapitre 25 du présent volume une description détaillée de l'aspect *matériel* des différentes « cultures » ou « horizons culturels » qui constituent, pour ainsi dire, la trame de l'évolution *sociale* de ces cultures groupées sous les termes généraux de « Néolithique » et de « Prédynastique », dans la vallée du Nil, au Soudan comme en Egypte. Dans les pages qui suivent nous nous sommes uniquement préoccupés de dégager les aspects sociaux et le développement historique de ces cultures. En effet, Néolithique et Prédynastique constituent dans la vallée du Nil un « continuum » culturel. Pour ne prendre qu'un exemple, le « Badarien », analysé en détail au chapitre 25 n'est qu'une étape dans l'évolution d'une culture qui, partie du « Tasien », aboutit au « Négadien II » et aux sociétés « Préthinites ». En d'autres termes, nous présentons ici sous une forme synthétique ce qui est décrit sous une forme analytique au chapitre 25. Les deux aspects des problèmes évoqués sont complémentaires l'un de l'autre et l'on trouvera entre crochets [...] les renvois indispensables qui permettront au lecteur de retrouver facilement la description détaillée des « cultures » qui ne sont évoquées dans le présent chapitre que d'une façon très générale.

7. Sur ces problèmes, cf.. en dernier. J.-L. de CENIVAL, 1973, pp. 49-57.

La période Néolithique en Egypte n'est connue que par un petit nombre de sites qui souvent ne sont même pas contemporains entre eux. Le plus ancien occupe les bords de la dépression du Fayoum [= Fayoumien B] à l'ouest de la Vallée, en Moyenne Egypte[8]. Dans le nord, on connaît les sites de Mérimdé-Beni-Salamé[9] [= Mérimdien] dans le Delta occidental, en bordure du désert à 50 km environ au nord-ouest du Caire, et celui d'El-Omari[10] [= Omarien A et B] proche du Caire, près d'Hélouan; en Moyenne et en Haute-Egypte, ce sont les sites de Deir Tasa, au sud-est d'Assiout, et ceux, moins importants de Toukh et d'Armant-Cebelein, dans la région thébaine[11]. Les comparaisons que l'on peut faire entre ces sites pour déterminer la nature et l'extension des différents aspects du Néolithique qu'ils représentent, sont rendues plus difficiles encore par le fait qu'ils ne sont pas contemporains d'après les analyses au carbone 14: le plus ancien, celui du Fayoum-A, remonte à – 4400 (± 180), puis viennent les sites de Mérimdé-Beni-Salamé, – 4100 (± 180), et d'El-Omari, – 3300 (± 230), et en dernier, celui de Tasa qui date de la fin du Néolithique[12].

En d'autres termes, les sites fouillés nous donnent des lumières sur les débuts du Néolithique dans le Fayoum et le Delta d'une part, et d'autre part, sur la fin de cette période à la pointe sud du Delta et en Moyenne-Egypte. Mais, de – 4000 à – 3300, c'est-à-dire pendant sept siècles, nous ne savons rien, ou fort peu, de l'évolution générale du Néolithique égyptien dans son ensemble. Il en va de même pour la région qui s'étend au sud de la Moyenne Egypte. Certes, les trouvailles de surface en bordure de la vallée et dans le désert sont nombreuses; elles prouvent la réalité de ce que l'on a appelé l'« Intervalle humide », ou « Neolithic sub-pluvial »[13], à la fin du VIe millénaire, qui marque un temps d'arrêt dans le processus de dessiccation climatique de l'Afrique du Nord-Est. Mais ces trouvailles nous renseignent peu, faute de fouilles systématiques, sur les cultures néolithiques dont elles constituent les vestiges, les seules études fructueuses restant celles qui se fondent sur les sites bien fouillés que nous avons mentionnés. Or, on le voit, très étendues encore dans le temps comme dans l'espace sont les zones obscures que laisse subsister l'exploration de ces sites. Cela est d'autant plus regrettable qu'il est généralement admis que la « révolution » néolithique est venue en Egypte du Proche-Orient syro-palestinien, le « croissant fertile », où elle est très anciennement attestée; c'est ainsi, notamment, que le proto-néolithique de Jéricho a pu être daté de –6800, bien antérieurement donc au Néolithique du

8. Sur le néolithique du Fayoum, cf. W.C. HAYES, 1965, pp. 93-99, et 139-140, auquel on ajoutera les remarques de F. WENDORF, R. SAID et SCHILD, 1970, pp. 1161-1171.
9. Sur le site de Mérimdé-Béni-Salamé, cf. W.C. HAYES, *op. cit.*, pp. 103-116 et 141-143, auquel on ajoutera, pour la céramique, L. HJALMAR, 1962, pp. 3 et sq.
10. Cf. W.C. HAYES, *op. cit.* pp. 117-122 et 143-144.
11. Pour la Haute-Egypte, on ne dispose malheureusement pas des mises au point et de la bibliographie critique de W.C. HAYES, l'ouvrage ayant été interrompu par la mort de l'auteur (cf. *op. cit.*, p. 148, n.l). On se reportera à la mise au point de J. VANDIER, 1952, pp. 166-180.
12. Sur le néolithique « Tasien », cf. G. BRUNTON, 1937, pp. 5-33. Pour la date, cf. W.F. LIBBY, 1955, pp. 77-78.
13. BUTZER, 1964, pp. 449-453 et G. CAMPS, 1974, p. 222.

Fayoum. Mais pour prouver que le Néolithique dans la basse vallée du Nil, et notamment dans le Delta et le Fayoum, est bien venu de l'Asie, il faudrait connaître des sites de la lisière maritime et de la partie orientale du Delta jusqu'à la hauteur de Memphis. Or, c'est là justement une des zones obscures dans nos connaissances. Il en résulte que l'origine asiatique du Néolithique égyptien demeure une hypothèse[14].

Hypothèse qui demande maintenant d'autant plus à être étayée qu'au cours de cette dernière décennie les recherches archéologiques au Sahara ont montré que le Néolithique y est également très ancien, notamment au Hoggar, où le site d'Amekni est presque contemporain de Jéricho proto-néolithique[15]. Au demeurant, on notera que les dates de ce Néolithique saharo-soudanais sont toutes antérieures, aussi bien à celles du Néolithique égyptien, du moins pour les gisements actuellement datés du Fayoum et de Mérimdé-Béni-Salamé[16], qu'à celles du Néolithique nubien[17]. Par ailleurs, la poterie apparaît peut-être plus tôt en Nubie qu'en Egypte[18], toujours, bien entendu, si l'on s'en tient aux sources actuellement à notre disposition.

Compte tenu de l'ancienneté du Néolithique saharo-soudanais, on voit qu'il n'est pas exclu *a priori* que le Néolithique de la vallée du Nil, en Egypte comme en Nubie, soit le descendant de ce Néolithique africain. Il convient, bien entendu, d'être prudent, étant donné, d'une part, la très grande rareté des sites néolithiques dans la basse vallée du Nil, en Egypte, et, d'autre part, le fait qu'en Nubie seules les rives du fleuve ont été soigneusement explorées, et encore seulement entre la Ire et le sud de la IIe Cataracte. La frange qui s'étend entre la vallée du fleuve et le Sahara oriental est encore inconnue du point de vue archéologique. Il n'en demeure pas moins que les influences qui se sont exercées au Capsien et à l'Ibéro-maurusien de l'Afrique du Nord vers la Nubie, et au Sébilien comme au paléolithique moyen d'Afrique centrale toujours vers cette même Nubie[19], ces influences ont pu persister au proto-néolithique. Etant bien entendu que le Delta égyptien, constituant un carrefour de routes évident, a pu être le point de rencontre d'influences venues de l'ouest et du sud comme de l'est et du nord-est.

Dès l'apparition du Néolithique dans la basse vallée du Nil, on constate une différenciation culturelle entre le groupe du Nord et celui du Sud. Certes, dans les deux groupes les populations sont des agriculteurs et des éleveurs, qui tous continuent à pratiquer la pêche et la chasse : toutefois, le

14. En étudiant le problème de l'origine du peuplement égyptien prédynastique, Mrs E. BAUMGARTEL a, en 1955, rejeté la possibilité des provenances occidentale, septentrionale et orientale (cf. E. BAUMGARTEL, 1955, p. 19). Les récents travaux des archéologues au Sahara (cf. ci-dessous) ont montré que cette position devait être nuancée en ce qui concerne l'Ouest, toutefois elle reste valable pour l'Est.
15. G. CAMPS, 1974, p. 224 ; 1969. Amekni date de 6700 avant notre ère, le proto-néolithique de Jéricho de 6800 avant notre ère.
16. H. NORDSTRÖM, *op. cit.*, p. 5.
17. H. NORDSTRÖM, *op. cit.*, pp. 8, 16-17 et 251.
18. F. WENDORF, 1968, p. 1053. La poterie apparaît en Nubie au « shamarkien » en –5750, mais seulement en 6391 BP, soit vers –4400 au Fayoum.
19. F. WENDORF, *op. cit.*, p. 1055, fig. 8.

matériel même qu'elles nous ont laissé diffère sensiblement d'un groupe à l'autre en nature, en qualité et en quantité [25]. Il en va de même pour certaines coutumes.

Dans le Nord, les maisons mieux groupées peuvent laisser croire à une structure sociale déjà cohérente, et les morts sont enterrés dans les villages comme s'ils continuaient à appartenir à une communauté organisée[20]. Le Sud, pour sa part, creuse ses sépultures à l'orée du désert, alors qu'avec son habitat plus dispersé, il semble conserver une organisation plus familiale. Les différences entre les deux groupes se marquent encore dans les techniques utilisées de part et d'autre: le Nord pratique une taille de la pierre plus raffinée et ses artisans commencent à fabriquer des vases de pierre, donnant naissance à une technique qui restera une des plus caractéristiques de l'Egypte pharaonique archaïque. Pour la poterie, en revanche, si le Nord connaît une plus grande variété de formes, le Sud possède une meilleure technique de fabrication. C'est là, en effet, qu'apparaît à côté de la céramique noire à décor blanc, la remarquable poterie rouge à bord noir qui léguera elle aussi à l'Egypte prédynastique et archaïque, une des industries les plus spécifiques de la vallée du Nil, au Soudan comme en Egypte.

Ainsi se précise dès le Néolithique la séparation entre deux groupes de culture, et peut-être de systèmes sociaux. Dans l'espace, l'un se situe autour de la région Memphis-Fayoum-pointe nord-ouest du Delta; l'autre en Moyenne et en Haute-Egypte, entre Assiout et Thèbes[21]. Cette différence culturelle qui, au demeurant, n'exclut pas des points de contact entre les groupes, va se préciser pendant les derniers siècles du IVe millénaire, avant de se fondre en une civilisation aux caractères communs un peu avant l'apparition de la monarchie unifiée dans la vallée égyptienne du Nil, vers –3000[22].

Le Prédynastique

Il est fréquent de qualifier le Prédynastique égyptien d'énéolithique ou chalcolithique, comme si l'apparition du métal marquait un événement capital, une véritable cassure, dans le développement de la Vallée. En réalité, et il faut le souligner, il n'y a aucune rupture entre le Néolithique et l'Enéolithique dans la basse vallée du Nil. Tout au contraire, la continuité du développement est évidente, et c'est pourquoi nous préférons garder le terme de *Prédynastique* pour qualifier ces siècles obscurs, mais d'une importance primordiale pour l'Histoire de l'Afrique.

L'apparition du métal en Egypte est lente et ne semble pas être le fait d'envahisseurs. Contrairement à ce qui se passe dans d'autres civilisations, le cuivre apparaît avant l'or[23], bien que ce dernier soit plus facile à trouver à l'état naturel, dans des gisements à proximité de la Vallée. Les premiers objets de cuivre, de très petites dimensions, se manifestent dans le groupe

20. H. JUNKER, 1930, pp. 36-47. Pour la bibliographie complète du site, cf. chapitre 25.
21. On remarquera que le groupe du Nord ne touche pas à la mer; il est aussi « continental » que le groupe du Sud, cf. J.-L. de CENIVAL, *op. cit.*, Carte A, p. 50.
22. J. VERCOUTTER, 1967, pp. 250-253.
23. Cf. A. LUCAS, 1962, pp. 199-200.

du Sud, sur le site de Badari qui a donné son nom au Badarien[24], et dans celui du Nord, à Demeh, Kasr-Maroun et Khasmet-ed-Dib, dans le Fayoum; ce groupe de sites est appelé Fayoum-A pour le distinguer du Fayoum néolithique ou Fayoum-B.

L'origine de la métallurgie du cuivre en Egypte est discutée[25]. Il est possible qu'elle ait été apportée de l'extérieur, du Proche-Orient, mais si tel fut le cas, ce fut de façon très limitée: quelques individus révélant aux habitants de la Vallée la technique du cuivre. On ne saurait toutefois écarter l'hypothèse d'un phénomene de convergence: les habitants de la vallée du Nil découvrant eux-mêmes le métal à peu près au moment où celui-ci était découvert aussi dans le «croissant fertile». C'est en effet à la même époque que, peut-être par accident, les populations badariennes découvrent l'émail bleu en chauffant des meules ou des palettes sur lesquelles avait été broyé du fard pour les yeux, fard à base de malachite qui est un minerai de cuivre[26]. Ainsi, les habitants de la Vallée auraient découvert du même coup, pourrait-on dire, le cuivre, qu'ils travaillaient à froid, et ce qu'on appelle la «faïence égyptienne», c'est-à-dire l'émail bleu, qu'ils utilisèrent aussitôt pour fabriquer des perles.

Quoi qu'il en soit de l'origine du métal, asiatique ou autochtone, son emploi est très limité et les outils de pierre restent encore les plus nombreux, aussi bien dans le groupe Sud que dans le groupe Nord. Une chose enfin est certaine: la découverte ou la diffusion du métal ne change en rien l'organisation sociale telle qu'on peut l'entrevoir grâce à l'ordonnance des sépultures.

Le Prédynastique, de –4000 environ à –3000, peut se diviser en quatre phases qui aident à marquer l'évolution de la Vallée durant cette période malheureusement fort obscure encore. Nous distinguerons donc les Prédynastiques primitif, ancien, moyen et tardif.

Au *Prédynastique primitif* [= Badarien], les deux groupes du Sud et du Nord continuent à évoluer chacun de son côté. Cette phase est connue dans le Sud grâce surtout au site de Badari qui se trouve à proximité de Deir Tasa. Malgré l'apparition du métal, le *Badarien*[27] est encore si proche du Néolithique que l'on a pu se demander parfois si cette culture n'était pas une simple variante locale du Tasien néolithique. Physiquement, l'étude des squelettes montre que les Badariens du Prédynastique primitif étaient très proches des Egyptiens vivant actuellement dans la même région. Les populations continuaient à occuper des huttes ovales, où elles disposaient toutefois d'un peu plus de confort qu'à l'époque précédente: elles utilisaient des nattes tissées, des coussins de cuir et même des lits de bois. Le culte des morts se développe: le cadavre est désormais isolé par une paroi de bois dans la fosse

24. Cf.chapitre 25. La civilisation badarienne a souvent été étudiée (cf. bibliographie ci-dessous). L'ouvrage de base reste celui de G. BRUNTON et G. CATON-THOMPSON, 1928, à compléter avec G. BRUNTON, 1948, chap. VI, pp. 9-12.

25. Cf. A. LUCAS, *op. cit.*, pp. 201-206. Sur l'origine de la métallurgie du cuivre dans le Moyen-Orient ancien, cf. B.J. FORBES, 1964, pp. 16-23. Le nom hiéroglyphique du cuivre n'a pu être établi que récemment; cf. J.R. HARRIS, 1961, pp. 50-62.

26. A. LUCAS, *op. cit.*, p. 201.

27. Sur cette civilisation, les ouvrages de base restent ceux de G. BRUNTON, 1928, pp. 1-42, 1937, pp. 33-66 et 1948, pp. 4-11.

ovale où il repose, et il est entouré d'un mobilier funéraire, nourriture, vases, objets d'usage quotidien. Comme les néolithiques du Tasien, les Badariens cultivent et tissent le lin, tout en utilisant le cuir obtenu par la chasse comme par l'élevage. Ils pratiquent donc une économie mixte : déjà agriculteurs et éleveurs, ils poursuivent néanmoins les expéditions de chasse et de pêche. Ils continuent la fabrication des vases rouges à bord noir et de la belle céramique rouge finement polie. La découverte de l'émail permet aux artisans de fabriquer des perles d'un bleu intense. Le fard pour les yeux est broyé sur les palettes de schiste dont certaines sont décorées, comme le sont aussi les peignes en ivoire. C'est ainsi que l'art apparaît peu à peu.

Le *Prédynastique primitif* [= Fayoumien A]. La couche la plus récente de Mérimdé-Béni-Salamé pourrait aussi appartenir à ce prédynastique primitif qui est connu dans le groupe du Nord grâce aux sites du Fayoum-A[28]. Comme dans le Badarien, le silex y est d'un emploi beaucoup plus fréquent que le métal pour l'outillage. Les potiers du Fayoum-B produisent une plus grande variété de formes de vases que ceux du Badarien, mais leur technique en est moins perfectionnée. Il est vrai que l'artisan du Nord reprend l'avantage en taillant de très beaux bols et vases de pierre de schiste noir principalement. Pour le reste, les deux groupes sont très proches l'un de l'autre, chacun ne représentant d'ailleurs que l'évolution normale de la culture néolithique qui l'a précédé sur place. Rien n'indique qu'il y ait eu, dans l'un ou l'autre groupe, de différences sensibles entre les membres de la communauté. Il ne semble pas notamment qu'il y ait eu à l'intérieur de la collectivité des individus sensiblement plus riches que d'autres. Tout se passe comme s'il y avait égalité de statut social entre les différents membres de la communauté quel que soit d'ailleur leur âge ou leur sexe. Cela, bien entendu, si l'on admet que les nécropoles connues et fouillées ont appartenu à l'ensemble du groupe humain considéré ; en d'autres termes, que certains membres de cette communauté n'ont pas été inhumés hors des nécropoles par suite d'une discrimination quelconque, raciale, religieuse ou sociale.

Le *Prédynastique ancien* [= Négadien I] n'est malheureusement connu que par des sites du Sud. On le désigne aussi par le nom d'Amratien, du lieu-dit El-Amrah[29], près d'Abydos, nettement plus au sud donc que Badari. L'Amratien correspond à ce que l'on appelle encore parfois la culture de Nagada I, d'après la nomenclature de Flinders Pétrie, utilisée notamment dans les datations au carbone 14.

La culture amratienne est la descendante, dans le temps, de celle du Badarien, sans qu'il y ait rupture, là non plus ; sur certains sites, le niveau amratien se trouve en contact direct avec le niveau badarien. Elle produit toujours la belle poterie rouge à bord noir de sa devancière, mais introduit la poterie décorée de dessins géométriques et naturalistes, peints en blanc terne sur fond rouge ou brun-rouge ; parfois, plus rarement, le décor est fait d'incisions remplies de blanc sur fond noir. Le potier amratien, plus inventif que

28. G. CATON-THOMPSON et E.W. GARDNER, 1934.
29. Cf. J. VANDIER, *op. cit.*, pp. 231-232. Le site fut découvert en 1900. Il est publié par D. RANDALL-MACIVER and A.C. MACE, 1902, pp. 3-52.

son prédécesseur badarien, crée de nouvelles formes, d'animaux notamment. La chasse joue encore un grand rôle dans les thèmes décoratifs naturalistes, particulièrement la chasse à l'hippopotame. Il semble donc qu'au Prédynastique ancien, le passage d'un système social composé de chasseurs-pêcheurs plus ou moins nomades, à celui de villages ou groupes d'agriculteurs-éleveurs sédentaires n'était pas encore achevé.

Il faut noter que l'arme typique de l'Amratien est une massue, souvent taillée dans une pierre dure, affectant la forme d'un tronc de cône[30]. Le fait est d'importance car cette arme disparaît complètement après l'Amratien. Or, un signe du système hiéroglyphique, à l'époque historique, l'utilise encore avec une valeur phonétique[31]; ce qui signifie que c'est à l'époque amratienne, donc au Prédynastique ancien, vers –3800 (date fournie par le C 14), que le système d'écriture hiéroglyphique a dû commencer à se former.

L'art continue à se développer. C'est alors qu'apparaissent des statuettes d'hommes barbus, portant un étui phallique, de femmes dansant, et d'animaux divers, en même temps qu'un plus grand nombre de palettes à fard décorées et de peignes ornés de représentations animales[32].

Les sites de l'Amratien, groupés entre Assiout au nord et Thèbes au sud, comptent notamment ceux de Nagada, Ballas, Hou, Abydos. Il est d'autant plus regrettable qu'on ne connaisse pas dans le groupe du Nord de site contemporain de l'Amratien que, dans ce dernier, on décèle des traces nettes de contacts entre le Sud et le Nord, notamment par l'apparition dans le mobilier funéraire amratien des vases de pierre aux formes caractéristiques du Prédynastique septentrional. Rien dans les pratiques funéraires n'indique qu'il y ait eu un changement d'organisation sociale entre le Prédynastique primitif et le Prédynastique ancien de l'Amratien. Nous sommes, semble-t-il, toujours en présence de communautés humaines composées d'individus égaux même s'ils sont sous l'autorité d'un chef unique, ou d'un groupe d'individus.

Après un siècle d'existence, peut-être moins, la culture amratienne se fond peu à peu dans une culture nouvelle, complexe, qui mêle des éléments de l'Amratien à d'autres d'origine incontestablement septentrionale. Cette culture mixte, le *Prédynastique moyen*, [= Négadien II et peut-être Omarien A] ou *Gerzéen* (Nagada II dans la nomenclature de Pétrie), tire son nom du site de Gerzeh[33], en Basse-Egypte, près du Fayoum, où elle apparaît le plus clairement. Elle a deux aspects, l'un purement gerzéen dans le Nord, l'autre mêlant amratien et gerzéen dans le Sud[34].

Cette culture nouvelle est centrée, au Nord, dans la région Memphis-Fayoum-pointe sud du Delta. C'est surtout dans la poterie que le Gerzéen septentrional marque son originalité, avec des vases de couleur claire, chamois, d'une matière très différente de celle de la poterie du Sud. Le décor est natu-

30. Pour cette massue, cf. W.M.F. PETRIE, pl. XXVI et pp. 22-24.
31. A.H. GARDINER, 1957, p. 510, T.l.
32. J.L. de CENIVAL, *op. cit.*, pp. 16-21.
33. Le village d'El-Gerzeh est situé à hauteur du Fayoum, donc bien au sud du Caire actuel, le site prédynastique a été fouillé en 1911. Cf. W.M.F. PETRIE, E. MACKAY et G WAINWRIGHT, 1912
34. J. VERCOUTTER, 1967, pp. 245-267, et J. VANDIER, op. cit., 248-252 et 436-496

raliste, à l'ocre rouge sur fond clair, avec des thèmes nouveaux: montagnes, ibex, flamants, aloès, et surtout des bateaux. Comme les artisans du Fayoum-A, à qui ils succèdent, ceux du Gerzéen fabriquent des vases de pierre, mais au schiste, ils ajoutent les pierres les plus dures: brèche, basalte, diorite, serpentine. L'arme typique de cette culture est la massue piriforme[35] qui deviendra l'arme royale par excellence aux débuts de l'histoire, et restera, comme la massue amratienne, l'un des signes de l'écriture hiéroglyphique[36].

On devine aussi une évolution sociale et religieuse. Les morts sont maintenant ensevelis dans des tombes rectangulaires et, tête au nord, font face à l'est et non plus à l'ouest. Quant aux bateaux si souvent représentés sur les poteries gerzéennes, ils portent à la proue des « insignes » dans lesquels il est difficile de ne pas voir les ancêtres des enseignes des *nomes*, ou provinces de l'Egypte pharaonique.

Il semble donc que, dépassant le stade de la famille et du village, les groupes humains s'associent désormais en ensembles beaucoup plus vastes. La puissance qui résulte de cette nouvelle organisation sociale permet sans doute une meilleure mise en valeur de la Vallée par l'irrigation, et apporte par conséquent une plus grande richesse qui se traduit dans la production des objets travaillés, tels les vases de pierre plus nombreux et plus beaux et le plus grand nombre d'outils et d'armes de cuivre: ciseaux, dagues, pointes de harpon et haches. Sans doute n'est-ce pas un hasard si, à ce moment, les parures funéraires font appel à l'or et à nombre de pierres semi-précieuses: lapislazuli, calcédoine, turquoise, cornaline, agate. La statuaire se développe, et les sujets représentés, faucon et tête de vache notamment, montrent bien que la religion pharaonique est, elle aussi, en gestation; Horus, le Faucon, et Hathor, la Vache, sont déjà adorés.

Dans le Sud, les cultures qui suivent l'Amratien du Prédynastique ancien sont fortement imprégnées d'influences gerzéennes. Ainsi, la poterie gerzéenne classique, chamois, à décor naturaliste rouge, se trouve côte à côte avec la traditionnelle céramique du Sud, rouge à bord noir ou à décor blanc terne.

En fait, l'influence est réciproque d'un groupe sur l'autre et les ressemblances entre les deux groupes sont nombreuses à cette époque: l'outillage lithique notamment, la technique de la taille des couteaux de silex atteint son point de perfection, et les palettes à fard en schiste sont similaires. On va donc peu à peu vers une fusion complète des deux groupes de culture.

Cette fusion entre le Sud et le Nord sera le fait du *Prédynastique récent*, ou Gerzéen récent; on l'appelle aussi parfois Semainien [= Omarien B et Méadien][37]. On est maintenant au seuil de l'Histoire, car la durée de cette dernière phase a pu être très brève. Si on maintient la date de −3000 pour les débuts de l'Histoire, ce que nous avons fait afin de rester fidèle aux dates encore traditionnellement admises, cette phase n'aurait probablement pas duré plus de deux ou trois générations au maximum. Une date du C 14 pour

35. W.M.F. PETRIE, *op. cit.*, pl. XXVI et pp. 22-24.
36. A.H. GARDINER, *op. cit.*, p. 510, T.3.
37. L'expression est de Flinders PETRIE, 1939, p. 55 et suiv. Semaineh est un village de Haute-Egypte, près de Qena. Cf. aussi J. VERCOUTTER, 1967, pp. 247-250.

le Prédynastique moyen nous apprend, en effet, que celui-ci durait encore en –3066, ce qui laisse trois quarts de siècle à peine pour passer de la fin du Prédynastique moyen aux débuts de l'Histoire. En fait, il faut vraisemblablement abaisser de deux siècles environ ces débuts, mais même si l'on fixe ceux-ci vers –2800[38], il ne reste guère qu'un peu plus de deux siècles pour une phase qui voit l'achèvement de la mise en valeur de la basse vallée du Nil et l'établissement d'un système social dirigé par une monarchie de droit divin.

Cette phase est tellement proche de celle qui voit l'apparition de textes écrits, que l'on a essayé d'extrapoler les renseignements fournis par ceux-ci, dans ce que l'archéologie nous apprend[39]. Les textes laissent deviner, semble-t-il, qu'au début du Prédynastique récent sinon dès la fin du Prédynastique moyen, la ville la plus puissante du Sud était Ombos (Noubet en égyptien), près de Nagada, donc en plein cœur de la culture amratienne. Le dieu de la ville est Seth, dieu animal dont la nature est encore discutée : on y a vu un fourmilier, une espèce de porc, une girafe… et un animal mythique, ou anciennement disparu de la faune égyptienne. Les textes nous apprennent que ce dieu méridional entre en lutte avec un dieu-faucon, Horus, adoré dans la ville de Behedet, qui devait se trouver dans le Delta, c'est-à-dire dans le domaine de la culture gerzéenne. Donc, à la fin du Prédynastique moyen, l'Egypte aurait été divisée en deux structures sociales, l'une au Nord, dominée par Horus de Behedet, l'autre au Sud, dirigée par Seth d'Ombos. Malheureusement ici encore les sources à notre disposition ne permettent pas de préciser la nature de ces structures sociales. Tout au plus peut-on deviner l'importance du chef de groupe, importance reposant sur ses pouvoirs magiques et religieux, qui se traduira à l'époque historique par le caractère divin de la personne royale[40]. On pourrait peut-être admettre que le chef de la collectivité dispose de pouvoirs pratiquement illimités vis-à-vis des individus de la collectivité, mais que celle-ci, en retour, pouvait à l'occasion tuer le chef dont les pouvoirs magiques s'étaient amoindris (cf. A. Moret, *la Mise à mort du dieu en Egypte*).

En interprétant les textes, on admet que la lutte entre ces deux groupes se serait terminée, dans un premier temps, par une victoire du Nord sur le Sud et même que, à la suite de cette victoire, un royaume unifié se serait créé, dont le centre aurait été à Héliopolis[41], près du Caire, c'est-à-dire à une soixantaine de kilomètres au nord du site de Gerzeh. Traduite en termes archéologiques, cette victoire du Nord sur le Sud correspondrait à la pénétration de la culture gerzéenne dans le domaine amratien.

Au cours du Prédynastique récent, toujours par extrapolation des renseignements fournis par les textes, il y aurait eu une évolution politique ou sociale dans les deux groupes, au Nord comme au Sud. L'unité politique résultant de

38. A. SCHARFF, 1950, p. 191.
39. L'ouvrage de base reste le brillant essai de K. SETHE, 1930.
40. Cf. G. POSENER, 1960.
41. K. SETHE, *op. cit.*, hypothèse rejetée par H. KEES, 1961, p. 43.

la victoire du Nord sur le Sud à la fin du Prédynastique moyen, ou au début du Prédynastique récent, aurait eu peu de durée, et chaque groupe aurait aussitôt repris son existence indépendante. A la suite de cette évolution, on constate que le centre politique du Nord se déplace de Béhedet, dont la position exacte est encore inconnue, à Bouto, dans le Delta occidental, à une quarantaine de kilomètres de la mer, région où il n'a pas été possible d'atteindre les niveaux archéologiques contemporains du Prédynastique. Dans le même temps, la capitale politique du Sud passait d'Ombos à El Kab (Nekkeb, en ancien égyptien) à cent kilomètres plus au sud[42]. Le groupe du Sud devient ainsi plus méridional, et celui du Nord plus septentrional.

A Bouto, on adorait une déesse-cobra, Ouadjyt, à El Kab un vautour-femelle. Ces deux divinités resteront à l'époque historique la protection des pharaons et figureront régulièrement dans le «protocole» donné au roi[43], lors des rites du couronnement. Certains documents, postérieurs de près d'un millénaire, avaient conservé les noms des souverains de ces groupements politiques de la fin du Prédynastique récent, mais peu sont parvenus jusqu'à nous. A partir de cette époque, l'unité culturelle entre le Sud et le Nord paraît établie. Ainsi, notamment, le dieu Horus, originaire du Nord, est également adoré dans le Sud, et les chefs politiques, dans le Sud comme dans le Nord, se considèrent comme ses serviteurs ou partisans, avec le titre de Shemsou Horus[44].

Du point de vue matériel, il y a peu de différence entre la civilisation du Prédysnatique moyen et celle du Prédynastique récent, mais on note un progrès incontestable dans l'art et la technique. La figure humaine devient un thème souvent traité par les artistes, et la peinture murale fait son apparition à Hiérakonpolis (Nekken, en ancien égyptien), centre important sur la rive ouest du fleuve, presque en face d'El Kab[45]. Hiérakonpolis devient le berceau de la royauté du Sud qui, aux alentours de –3000, entreprend la lutte contre le Nord.

Combien de temps dura cette lutte, il est impossible de le savoir. Elle occupe les toutes dernières années du Prédynastique récent et elle s'achève par la victoire du Sud sur le Nord et la création d'un état unifié réunissant toute la vallée, d'El Kab à la Méditerranée. Cet état sera gouverné par des rois du Sud, originaires de la région de This[46], tout près d'Abydos, qui constituent les deux premières dynasties, dites thinites. C'est pour cette raison que la brève période du Prédynastique récent est souvent qualifiée de *Préthinite*.

Les monuments préthinites qui nous sont parvenus ont tous été trouvés à Hiérakonpolis[47]. Ce sont essentiellement de grandes palettes à fard votives[48],

42. J. VERCOUTTER, 1967, pp. 248-249.
43. Cf. A.H. GARDINER, 1957, pp. 71-76.
44. Sur les *Shemsou-Hor*, cf. J. VANDIER, *op. cit.*, pp. 129-130 et 635-636.
45. Hiérakonpolis a fourni de nombreux monuments prédynastiques, cf. PORTER et MOSS, 1937, pp. 191-199.
46. Le site de la capitale n'a pas été découvert. La présence d'une nécropole royale de cette époque (cf. W.M.F. PETRIE, 1901), sur la rive ouest du Nil, en Abydos, indique que la ville devait se trouver à proximité.
47. Le site a été exploré en 1898: cf. J.E. QUIBELL, *Hiérakonpolis*, London, 1900-1902.
48. Les plus belles ont été réunies par W.M.F. PETRIE, 1953.

historiées, en schiste, et de grandes têtes de massue en calcaire, sculptées. Les scènes qui figurent sur ces deux types de documents nous éclairent un peu sur le système politique et social qui règne désormais dans la basse vallée du Nil. Le pays est divisé en provinces, ou groupes humains, dont on voit les enseignes accompagner le souverain dans les grandes occasions.

La comparaison des enseignes, représentées sur les bateaux gerzéens et sur les palettes ou massues préthinites avec les emblèmes des « nomes », ou provinces, sur les monuments de l'époque historique, montre que dès le gerzéen le développement du système social dans la basse vallée du Nil, au Nord comme au Sud, progresse dans un cadre géographique et économique et non ethnique. Le groupe humain s'organise autour d'un habitat et de sa divinité. C'est là le résultat des impératifs agricoles imposés à la Vallée par le régime du Nil, aussi bien dans le Nord que dans le Sud. Le groupe ne peut survivre et se développer que dans la mesure où il est assez nombreux et suffisamment organisé pour mener à bien les travaux qui mettront son territoire à l'abri des crues, accroîtront les terres cultivables et assureront des réserves indispensables pour faire face aux incertitudes de la crue du fleuve. La double organisation, agricole et religieuse — car seule la divinité peut assurer la réussite des travaux entrepris, et par conséquent la prospérité du groupe —, est le fait primordial et permanent qui domine le système social de la basse vallée du Nil.

Il est possible, au demeurant, que ce système établi sur une répartition géographique se soit substitué à un système plus ancien à base ethnique ou sociale. C'est ce que l'on croit discerner dans trois mots égyptiens qui, présents dès l'aurore de l'Histoire, persisteront jusqu'à la fin de la civilisation égyptienne. Ces mots, Pât, Rekhyt, et Henememet[49], semblent s'appliquer à trois groupements humains très vastes : les *Pât* seraient les habitants de la Haute Vallée, avec Horus pour seigneur, les *Rekhyt* ceux de la Basse Vallée, vaincus à la fin du Prédynastique récent, les *Henememet* enfin, ou « peuple du Soleil », ceux de la région orientale située entre mer Rouge et Nil. Cette dernière région, encore habitée au Néolithique et au Prédynastique, est importante pour l'économie de la Vallée puisque c'est elle qui fournit les métaux, cuivre et or. C'est ce vaste système « socio-ethnique » qui se serait scindé en petites unités géographiques et agricoles. Le rôle de la monarchie sera purement politique : dans un premier temps, elle réunira ces groupements provinciaux en deux grandes confédérations, l'une au Nord, l'autre au Sud, puis dans un deuxième temps, elle unifiera par la force les deux confédérations en un seul royaume, assurant ainsi une meilleure mise en valeur de l'ensemble du territoire égyptien. Cette seconde tâche sera l'œuvre des premiers pharaons thinites. C'est alors que nous entrons dans l'Histoire.

La haute vallée du Nil (– 5000 à – 3000)

Les diverses cultures de la basse vallée du Nil que nous venons de voir, ne dépassent guère, vers le sud, la région d'El Kab. La région d'Assouan et la

49. A.H. GARDINER, 1947, I, p. 98 + - 112 +.

Ire Cataracte appartiennent déjà à un domaine culturel différent. Du point de vue ethnique, il semble bien que les populations de la haute vallée du Nil étaient proches de celles du groupe Sud de la Basse Vallée : Badariens et Amratiens. Sans doute pourrait-on étendre les rapprochements aux ethnies avoisinantes du Sahara oriental, pour autant que l'on puisse se fonder sur des études anthropologiques encore trop peu nombreuses[50].

Néolithique et Prédynastique sont mal connus en Egypte, nous l'avons vu, en raison du faible nombre de sites scientifiquement explorés. La situation est beaucoup plus défavorable encore pour la Haute Vallée où seule la partie nord, entre Ire et IIe Cataracte, est relativement bien explorée — encore convient-il de noter que les résultats des fouilles exécutées de 1960 à 1966 ne sont encore qu'en partie publiés[51].

De la IIe Cataracte jusqu'aux Grands Lacs équatoriaux, les rares éléments connus proviennent de rapports de prospection en surface, car un nombre infime de sites a été fouillé. De ce fait, nos connaissances, dans le temps comme dans l'espace, sont beaucoup plus limitées pour la Haute Vallée que pour la Vallée égyptienne.

Le Néolithique (± – 5000 à – 3800)

C'est dans la région de Khartoum qu'un site indiscutablement néolithique a été fouillé pour la première fois. La culture qu'il révèle, connue parfois sous le nom de Néolithique de Khartoum, est plus généralement appelée *Shaheinab* [= Shaheinabien] du nom du site qui l'a fait connaître[52].

Shaheinab est un site d'habitat dont on n'a pas retrouvé les sépultures, mais l'abondant matériel de la vie quotidienne qu'il a fourni montre que les Soudanais de Shaheinab, surtout chasseurs et pêcheurs, étaient aussi des éleveurs. L'étude de leur poterie, décorée par l'impression d'une molette que l'on faisait basculer, indique qu'ils étaient probablement les descendants d'une autre culture néolithique plus ancienne dont les traces ont été relevées sur un site dans Khartoum même ; ce site, *Khartoum ancien (Early Khartoum)*[53] [= Khartoumien] a fourni, lui, des tombes où avaient été enterrés des Noirs. Si, comme tout semble l'indiquer, Shaheinab descend bien du Khartoum ancien, il faudrait admettre que nous sommes en présence, là aussi, d'une population noire, composée de groupes de chasseurs et de pêcheurs qui s'attaquaient aussi bien aux lions, buffles et hippopotames, qu'aux antilopes, gazelles, oryx et lièvres, dont on a retrouvé les ossements dans leurs foyers. Leur armement était constitué de haches polies et de massues hémisphériques que l'on a parfois considérées comme ancêtres de la massue tronconique amratienne. Ils travaillaient le bois, ils connaissaient le tissage mais préféraient le cuir, semble-t-il, pour leurs vêtements. Leur civilisation est parfois appelée « culture de la gouge », en raison du grand nombre d'outils de ce type découverts sur le site. Grâce à sa poterie très caractéristique, il a été possible de montrer

50. Cf., en dernier, O.V. NIELSEN, 1970, *passim* et p. 22, bibliographie pp. 136-139.
51. Pour les époques qui nous intéressent ici on notera surtout les ouvrages : F. WENDORF, 1968 et H. NORDSTRÖM, 1972.
52. Cf. A.J. ARKELL, 1953.
53. Cf. A.J. ARKELL, 1949.

que la culture de Shaheinab s'étendait aussi bien vers l'ouest (Ténéré, Tibesti), ou vers l'est, que sur les Nils Blanc et Bleu, au sud de Khartoum. Rien ne permet de déterminer quelle était leur organisation sociale.

Il serait intéressant de savoir quels étaient les liens entre le Néolithique de Shaheinab et celui de la Basse Vallée, du Fayoum notamment; malheureusement on ne connaît aucun site au nord de Khartoum, entre VIe et IIe Cataracte, qui permette de faire des comparaisons utiles. Les récents travaux en Basse-Nubie, au nord de la IIe Cataracte, semblent avoir montré que le Néolithique de cette région est assez proche de celui de Shaheinab, mais assez différent néanmoins pour que les archéologues anglo-saxons qui l'ont étudié l'aient qualifié de « Khartoum Variant »[54].

Le passage du Néolithique au Prédynastique, donc à l'Enéolithique, dans la Haute Vallée est encore très obscur. Quelques sépultures trouvées au confluent du Nil Blanc et du Nil Bleu sembleraient indiquer l'existence, en cet endroit, d'une culture influencée par le Prédynastique nubien, dit du Groupe A (cf. ci-dessus), mais cette culture ne peut être datée avec précision.

Sur la IIe Cataracte, en revanche, une industrie a été découverte récemment, à laquelle on a donné le nom d'*Abkien* (Abkan),[55] [= Abkien] du nom du site d'Abka où elle est le mieux représentée. Elle n'est encore connue que par son industrie lithique et par sa poterie. Les sites où elle a été rencontrée ne sont pas encore tous publiés. De ce que l'on sait, il semble que cette culture appartienne à une population de chasseurs-pêcheurs, comme celle de Shaheinab, mais la chasse y est moins productive, peut-être parce que l'on entre dans la phase de dessiccation qui suit la « période humide ». Pour la pêche, les hommes d'Abka paraissent utiliser de vastes pièges permanents, intelligemment construits dans les chenaux de la cataracte durant la période des basses eaux, et dans lesquels les poissons restaient prisonniers lors du retrait de l'inondation. La collecte de fruits et plantes sauvages complétait cette ressource. La construction des pièges, faits de murs de pierre souvent de grandes dimensions, implique un groupement social déjà organisé. Cette culture ne semble pas apparentée à celle de Shaheinab qui, sur place, sous sa forme de « Khartoum Variant », paraît être très distincte et lui être contemporaine. Ce serait donc une forme particulière du Néolithique qui ne devrait rien ni au Sud ni au Nord. En revanche, il semble bien que ce soit du Néolithique abkien que soit sorti le Prédynastique nubien.

Prédynastique (–3800 à –2800)

Lorsque, en 1907, le gouvernement égyptien décida de surélever de sept mètres le premier barrage d'Assouan, inondant ainsi toute la Basse-Nubie de Shellal à Korosko, une prospection archéologique systématique fut entreprise dans la région qui allait être noyée. Constatant les différences de cultures entre l'Egypte qu'ils connaissaient bien et la Nubie, les archéologues adoptèrent un système provisoire de classement par lettres pour les

54. F. WENDORF, 1968, pp. 768-790 et H. NORDSTRÖM, pp. 9-10.
55. Description de cette industrie dans F. WENDORF, 1968, pp. 611-629, cf. aussi H. NORDSTRÖM, 1972, pp. 12-16.

nouvelles cultures qu'ils découvraient, distinguant suivant une datation relative le Groupe A, du Groupe B, du Groupe C, etc.[56] Depuis, on a tenté d'établir un système calqué sur celui de la Basse Vallée, où le Nubien ancien et le Nubien moyen par exemple correspondraient à l'Ancien Empire et au Moyen Empire[57]. Mais devant les difficultés rencontrées pour étendre ce système de la Nubie au nord de la IIe Cataracte à celle du sud, on y a provisoirement renoncé. Nous continuerons donc à utiliser la dénomination Groupe A, qui couvre le Prédynastique.

Dans le temps, le *Groupe A*[58] va de la fin du Néolithique, vers – 3800, jusqu'à la fin de l'Ancien Empire égyptien, vers – 2200. On peut y distinguer plusieurs phases: le Groupe A ancien, de -3800 à – 3200 environ, le Groupe A classique, de – 3200 à – 2800 environ, et le Groupe A tardif (ancien Groupe B), de – 2800 à – 2200 environ. Nous ne considérerons ici que les deux premières phases.

Le *Groupe A ancien* est le plus mal connu[59]. C'est au cours des récentes fouilles en Nubie soudanaise, entre 1960 et 1966, que l'on s'est aperçu que la civilisation «énéolithique» du Groupe A succédait directement à celle; de l'Abkien néolithique; il faudra donc attendre la publication des rapports de fouilles *in extenso* pour avoir une idée plus précise de ce qu'il représente. En Basse-Nubie, il semble que le site de Khor Bahan, au sud de Shellal, appartienne à cette phase ancienne et qu'il soit contemporain du Gerzéen, donc du Prédynastique moyen égyptien. A cette époque, l'agriculture et l'élevage, absents de l'Abkien, sont pratiqués en Basse-Nubie: utilisant une technique propre à la Haute Vallée, les communautés d'agriculteurs établissaient au moment des basses eaux des barrages de pierre perpendiculaires au fleuve, barrages qui avaient pour effet de ralentir le courant, et ainsi de faciliter le dépôt du limon sur les champs en bordure du Nil, et d'élargir l'étendue de ces champs. Par ailleurs, la trouvaille d'os de bovidés et de capridés dans les tombes, provenant sans doute de sacrifices funéraires, suggère que ces communautés étaient semi-nomades. Les champs, en effet, étant insuffisants pour nourrir un grand nombre de bêtes, on doit imaginer que les troupeaux nomadisaient une partie de l'année sur les plateaux avoisinants qui devaient encore connaître un régime de steppe, comme le montre la présence d'antilopes et de lions.

La trouvaille d'objets en cuivre dans les sites du Groupe A ancien pose le problème de la diffusion de ce métal dans la Haute Vallée. Comme les populations du Badarien, les Africains du Groupe A utilisaient la malachite comme fard pour les yeux et la broyaient sur des palettes de quartz; ils connaissaient aussi la technique de fabrication de la pâte émaillée («faïence égyptienne»). Etant donné qu'il existe des gisements de minerai de cuivre

56. G.A. REISNER, 1910, pp. 313-332.
57. B.G. TRIGGER, 1965, pp. 67 et suiv., fig. I, p. 46.
58. Tous les rapports des fouilles faites en Nubie à l'appel de l'Unesco, aussi bien en Egypte qu'au Soudan, ne sont pas encore publiés. Pour le Groupe A, voir, en dernier, H. NORDSTRÖM, 1972, pp. 17-32.
59. H. NORDSTRÖM, 1972, pp. 17-28 et *passim*.

en Nubie, qui ont été exploités très anciennement, il est fort possible que les objets de cuivre trouvés dans les sites du Groupe A ancien (surtout des aiguilles) soient uniquement de fabrication locale[60].

Les importations venues du nord semblent se limiter à des vases de pierre, albâtre, schiste, brèche, et à des matières premières, comme le silex, qui n'existe pratiquement pas dans les grès nubiens alors qu'il est abondant en Egypte. La poterie reste du type rouge à bord noir; fabriquée localement, elle est d'une excellente technique. Pour leurs outils et leurs armes, les populations du Groupe A utilisaient davantage la pierre et l'os que le métal: couteaux et massues, de même forme que celles de l'Amratien, sont en silex ou en diorite et basalte; les aiguilles ou fibules et poinçons sont le plus souvent en os ou en ivoire. L'or apparaît dans les parures. Les palettes à fard de schiste sont sans doute inspirées des palettes égyptiennes, mais on trouve des palettes de quartz blanc qui sont typiques de la culture du Groupe A[61].

Au Groupe A ancien encore peu connu, succède le *Groupe A classique* qui, si l'on en juge par le nombre de tombes et de nécropoles qu'il a laissées, connaît ce que l'on pourrait appeler une explosion démographique[62]. Très proche matériellement de son prédécesseur, le Groupe A classique s'en distingue surtout par l'importation d'un beaucoup plus grand nombre d'objets de la Basse Vallée. On a vu dans ce phénomène la preuve d'un commerce actif entre basse et haute vallée du Nil. La poterie reste d'une qualité et d'une finesse supérieures, mais elle est accompagnée d'un grand nombre de vases d'importation de type gerzéen, de couleur claire. Ce sont des vases utilitaires ayant sans doute contenu des matières périssables (on pense particulièrement à l'huile), importées en échange de l'ivoire et de l'ébène venus du sud.

La culture du Groupe A classique continue à prospérer jusqu'aux alentours de –2800 environ, lorsque brusquement elle disparaît presque totalement et fait place à la culture très appauvrie du *Groupe A tardif* (ancien Groupe B)[63]. On a vu dans cette quasi-disparition le résultat des raids égyptiens conduits par les pharaons de la Ire dynastie thinite. Des inscriptions égyptiennes de cette époque, découvertes un peu au nord de la IIe Cataracte rendent cette explication très plausible. De toute façon, nous sortons maintenant de l'époque préhistorique.

Si nous voulions résumer, pour la vallée du Nil, cette période obscure mais si importante qui va du Néolithique à la fin du Prédynastique, nous dirions qu'elle est marquée dans la Basse Vallée par le passage d'un système social fondé sur des familles ou des groupes restreints de chasseurs-pêcheurs, pratiquant un peu l'élevage et une agriculture limitée en bordure du fleuve et du Fayoum, à un système complexe de sédentaires organisés en villages et groupes de villages, et pratiquant l'irrigation et une agriculture spécialisée. Ces villages se trouvent réunis, vers –3000, sous l'autorité d'un chef unique, le pharaon, qui gouverne la Basse Vallée, de la Ire Cataracte à la Méditerranée.

60. On notera qu'à l'Ancien Empire déjà le minerai de cuivre paraît avoir été traité sur place, à Bouhen notamment, cf. W.B. EMERY, 1965, pp. 111-114.
61. F. HINTZE, 1967, p. 44.
62. B.G. TRIGGER, 1965, pp. 74-75.
63. H.S. SMITH, 1966, pp. 118-124.

Dans la Haute Vallée, nous assistons au passage de groupements de pêcheurs-chasseurs, pratiquant un élevage très limité, à un système qui groupe des éleveurs-agriculteurs semi-nomades sans doute, mais ayant des attaches géographiques au long du fleuve, où ils établissent des épis pour étendre leurs cultures. La construction de ces épis suppose une organisation collective importante, cependant moins considérable que dans la Basse Vallée.

Au cours de cette même époque, à partir de –3300, nous voyons le cuivre se répandre dans toute la vallée du Nil. Bien que l'origine de la métallurgie du cuivre reste encore mal connue, et discutée, il n'est pas impossible qu'elle ait pris naissance, ou ait été réinventée, dans la vallée du Nil.

L'époque historique de –3000 au Ve siècle avant notre ère

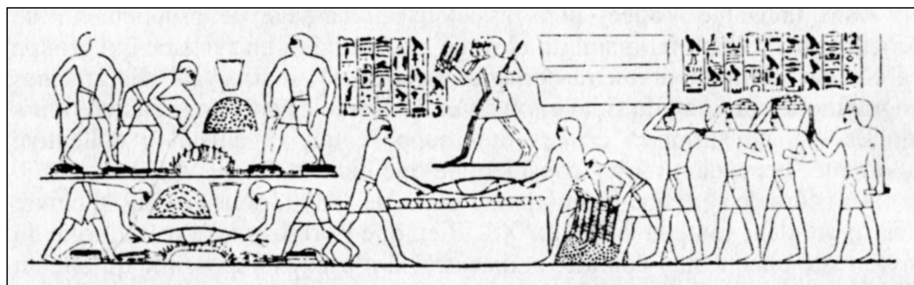
Lorsque les premiers textes égyptiens apparaissent, vers –3000, les systèmes sociaux sont établis, semble-t-il, dans l'ensemble de la vallée du Nil et n'évolueront plus guère. Au Nord, nous avons un système de monarchie de droit divin gouvernant une masse d'individus égaux devant le roi, en théorie au moins. Dans le Sud, le système paraît moins rigide, et en raison du nomadisme, ou semi-nomadisme, un système fondé en grande partie sur la famille s'est sans doute maintenu pendant presque toute la période qui va de –3000 au Ve siècle avant notre ère. Ce ne sera qu'à l'extrême fin de celle-ci que la vallée du Nil, entre la Ire Cataracte et le confluent des Nils Blanc et Bleu, sinon plus au sud encore, connaîtra un régime social peut-être similaire à celui de la vallée égyptienne.

Etant donné le caractère statique des sytèmes sociaux au cours de cette période, nous exposerons rapidement leur évolution. Nous insisterons davantage sur les deux faits culturels qui marquent cette période : l'invention et la diffusion du bronze d'une part, puis très tardivement celles du fer.

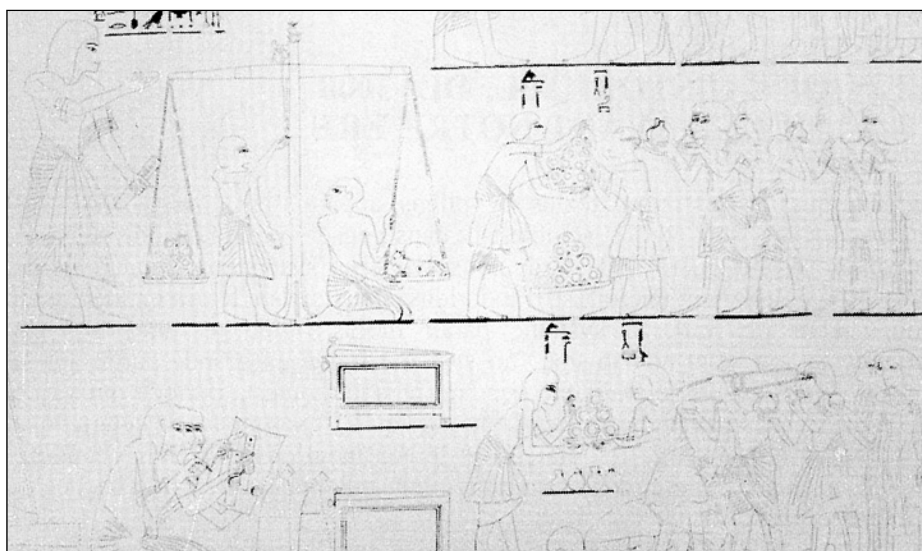
Evolution des systèmes sociaux

Faute de documents juridiques en nombre suffisant, l'organisation sociale dans la Basse Vallée n'est qu'imparfaitement connue. Si l'on en croyait les auteurs classiques, Hérodote et Strabon entre autres, la société égyptienne aurait été répartie en castes rigides. Cela est certainement faux, sauf peut-être pour les soldats, à l'extrême fin de l'histoire pharaonique. Ainsi, il n'y eut jamais de « classe de prêtres » comme le prétend Strabon. Il n'est même pas sûr qu'il y ait eu une classe d'esclaves, dans le sens que nous donnons à ce mot[64]. En fait, le système social égyptien, à l'époque historique, est d'une grande souplesse. Il est fondé davantage sur l'exploitation du sol, la mise en

64. Cf. Les remarques pertinentes de G. POSENER dans G. POSENER, S. SAUNERON, et J. YOYOTTE, 1959, *s. v. Esclavage*, p. 107.



1



2



3

1. La tombe de Rekh mi-re à Thèbes, The Metropolitan Museum of Art, Egyptian Expedition, vol. X.

2. La tombe de Huy : mur est (façade sud).

3. Rasoir (Mirgissa, Soudan), photo Mission archéologique française au Soudan.

valeur du pays, que sur un droit rigide. L'Egypte n'ayant jamais connu de monnaie, l'individu quel que soit son rang dans la société doit, pour vivre, être rattaché à un organisme qui lui fournit nourriture, vêtement et logement.

Le plus simple de ces organismes est le domaine familial. Si la terre appartient en principe à Pharaon, le droit de la cultiver est parfois attribué à un particulier qui peut le transmettre à ses héritiers[65]. De tout temps, il y eut des domaines familiaux de ce type, souvent exigus, dans lesquels le chef de famille distribue lui-même les revenus, à son gré, et la famille, au sens large, dépend entièrement de lui. La seule obligation du chef de famille est de satisfaire les droits de l'Etat: impôts, corvées, servitudes.

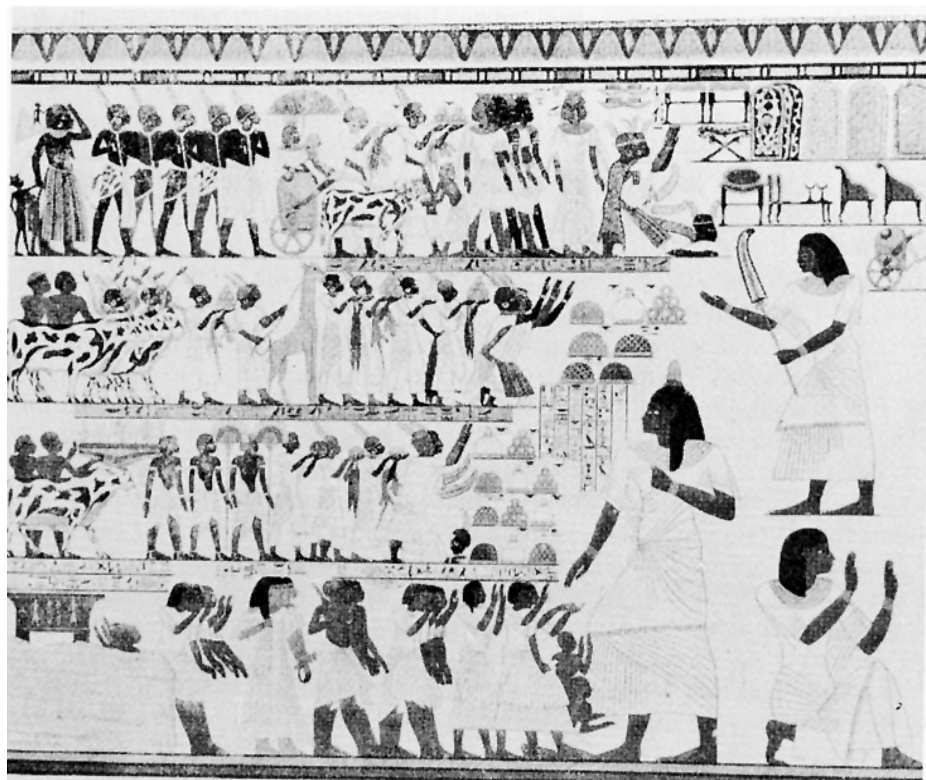
A côté des domaines familiaux, et beaucoup plus importants, il y a les domaines religieux et royaux. Les domaines religieux, surtout à partir de la XVIII[e] dynastie (après –1580) peuvent être très riches. Ainsl le domaine du dieu Amon compte 81 322 hommes, 421 362 têtes de bétail, 43 jardins, 2393 km² de champs, 83 bateaux, 65 villages[66]. Ces biens s'étendent. en Haute et Basse-Egypte, en Syrie-Palestine, en Nubie. Le domaine royal est composé de même façon et dispersé dans le pays autour d'un palais ou du temple funéraire du souverain. Chaque individu relève obligatoirement d'un domaine qui pourvoit à ses besoins de façon très hiérarchisée. La rémunération, en nature, varie beaucoup selon la fonction occupée: un scribe reçoit plus de «rations» qu'un cultivateur ou un artisan; ce qui permet aux plus favorisés du système d'acquérir à leur tour serviteurs et domaines familiaux en vendant non pas leur fonction, mais une partie des revenus affectés à cette fonction.

S'il veut échapper à la contrainte qu'impose le système social égyptien, l'individu n'a d'autre ressource que la fuite. Les «déserteurs» s'enfuient vers l'ouest, en bordure du désert, où ils vivent de raids sur les cultures de la Vallée, ou bien ils passent à l'étranger, surtout en Syrie-Palestine[67].

La stabilité du système social dépend en grande partie de l'autorité et de l'énergie du pouvoir central, roi et administration. Lorsque ceux-ci sont faibles, on peut assister à un désordre profond dans le fonctionnement du système, voire à des révolutions, ce fut le cas, notamment entre –2200 et –2100 environ, lorsque l'autorité du Pharaon fut mise en question et les favoris dépossédés de leurs biens[68]. On connaît aussi des désordres localisés, telle la grève des artisans du domaine royal de Deir-el-Medineh, en 1165: ils n'avaient pas reçu leurs rations mensuelles ni leurs vêtements…

La situation sociale d'un individu n'est pas définitivement fixée; elle peut toujours être mise en question, soit par la volonté royale, soit à la suite de fautes commises dans l'exercice d'une fonction. La dégradation d'un

65. J. PIRENNE, 1932, pp. 206-211 et G. POSENER, 1959, pp. 76 et 107.
66. J.H. BREASTED, 1906, p. 97.
67. Le meilleur exemple de ce fait est celui de Sinouhé, qui de crainte d'être impliqué dans un complot de palais s'enfuit en Palestine. Il lui faudra solliciter le pardon de Pharaon pour pouvoir rentrer en Egypte. Cf. G. LEFEBVRE, 1949, «l'Histoire de Sinouhé», pp. 1-25. On y ajoutera W.K. SIMPSON, éd., 1972, pp. 57-74.
68. J. VANDIER, 1962 pp. 213-220 et 235-237.



La tombe de Huy (photo "the Egypte Exploration Society").

fonctionnaire et son renvoi « à la terre » sont mentionnés à diverses reprises dans les textes égyptiens[69].

A partir de –1580 environ, les militaires occupent une place à part dans le système social égyptien. Pour expulser les Hyksôs de l'Egypte et conduire leur politique de raids agressifs vers la Nubie comme vers l'Asie Mineure, les pharaons ont créé une véritable armée de métier[70]. Les militaires sont récompensés par des dons de terres, de propriétés agricoles, qu'ils peuvent transmettre à leurs héritiers à condition que ceux-ci continuent le métier des armes. Ce système se développa au cours des siècles et aboutit, à la fin de l'histoire de l'Egypte, à la création d'une « caste » militaire.

Dans la haute vallée du Nil, l'organisation sociale est encore mal connue. Nous avons vu qu'à la fin de l'époque prédynastique un système social s'était établi, au moins en Basse-Nubie, qui comportait sédentaires et nomades ou semi-nomades, sans que l'on puisse savoir si les uns et les autres vivaient en communauté ou simplement côte à côte. Les rares documents égyptiens faisant allusion à l'organisation politique des populations au sud de la Ire Cataracte laissent entrevoir une répartition de groupements humains de faible densité, le long de la Vallée, sous l'autorité de chefs locaux dont le pouvoir était héréditaire[71].

L'archéologie n'apporte guère plus de renseignements. L'élevage reste un facteur économique important de la Haute Vallée ; sans doute favorise-t-il le maintien des structures familiales. Au demeurant, à partir de –1580, l'intervention égyptienne modifie certainement le système existant, ou plutôt le fait disparaître. L'occupation par l'Egypte des territoires au sud d'Assouan aboutit rapidement à leur dépeuplement[72]. Pour les besoins de sa politique asiatique, en effet, l'Egypte exploite à outrance la Haute Vallée dont les habitants disparaissent, fuyant sans doute vers le sud et l'ouest, dans des régions actuellement inconnues de l'archéologie.

Ce n'est que vers –750, sous l'impulsion de souverains soudanais originaires de la région de Dongola, que nous voyons se créer un véritable royaume organisé, inspiré du modèle égyptien. Il s'étend, semble-t-il, du confluent des deux Nils, au sud, jusqu'à la IIe Cataracte d'abord, puis jusqu'à la Méditerranée, absorbant la Basse-Nubie de –750 à –650[73]. Dans ce royaume, le matriarcat, au moins pour la famille dirigeante, joue un rôle important, mais les documents sont trop rares et peu explicites pour nous éclairer sur le système social auquel sont soumis les groupements humains qui le composent.

Diffusion des métaux

Aux débuts de la période historique, les métaux précieux, or et argent, de même que le cuivre, sont connus et largement diffusés dans l'ensemble de

69. Notamment dans le décret de Nauri où c'est une des sanctions courantes, cf. F.L.GRIFFITH, 1927, pp. 200-208.
70. R.O. FAULKNER, 1953, pp. 41-47.
71. G. POSENER, 1940, pp. 35-38 et 48-62.
72. W.Y. ADAMS, 1964, pp. 104-109.
73. H.V. ZEISSL, 1955, pp. 12-16.



Statue de cuivre de Pépi I (Ancien Empire). Musée du Caire.

la vallée du Nil. La métallurgie de ces métaux continue à se développer après le IIIe millénaire. Au IIe millénaire apparaissent le bronze, alliage de cuivre et d'étain, et, sporadiquement, à partir de –1580, le fer.

C'est entre les Ire et IIIe Cataractes que se trouvent la majeure partie des mines d'or exploitées par les Egyptiens et les Nubiens[74]. En prospectant les gisements de métaux précieux, les Egyptiens du Moyen Empire ont atteint, puis dépassé la IIe Cataracte. Au Nouvel Empire, l'or joue un rôle primordial dans la politique asiatique de l'Egypte pour « acheter » les alliances locales. L'or extrait des mines d'Egypte et de Nubie contient toujours une forte proportion d'argent[75]; et l'on distinguait l'or blanc, ou electrum (*hadji*, en égyptien) qui contient au moins 20 % d'argent, de l'or jaune (*noub*, en égyptien) ; à ce propos, notons qu'il n'est pas certain que ce mot égyptien soit à l'origine du mot Nubie. L'or a été utilisé en Egypte pour de multiples usages : dans le mobilier funéraire, les parures et même l'architecture, où l'on recouvrait de plaques d'or la pointe des obélisques, les porches et certaines salles des temples.

La haute vallée du Nil emploie l'or avec la même profusion, bien que le pillage systématique des sépultures nous ait laissé relativement peu d'objets en or : amulettes, perles, ornements de coiffure, bracelets, bagues et boucles d'oreille. Le mobilier de bois, au XVIIIe siècle avant notre ère, pouvait même être recouvert de plaques d'or. Le mobilier funéraire au VIIIe siècle est aussi d'une grande richesse en or et en argent, comme on le voit à Nuri, en aval de la IVe Cataracte, où l'on a recueilli de nombreux objets en dépit des pillages anciens[76].

Seule l'analyse en laboratoire permet de distinguer le cuivre du bronze[77]. Celui-ci n'apparaît dans la vallée du Nil qu'à partir de –2000 environ, encore faut-il attendre –1500 pour qu'il se répande plus largement, sans jamais parvenir à évincer le cuivre. Le bronze, alliage de cuivre et d'étain, a sur le cuivre l'avantage d'être plus résistant, si la proportion d'étain n'est pas trop forte, d'avoir un point de fusion plus bas et d'être plus facile à couler.

Bien que l'Egypte possède quelques gisements d'étain, le bronze n'a pas été découvert dans la vallée du Nil ; il vient vraisemblablement de Syrie[78] où il est connu dès le début du IIe millénaire. Dans les alliages égyptiens, la proportion d'étain varie de 2 à 16 %. Jusqu'à 4 % d'étain, le bronze est plus dur que le cuivre, au-delà il devient cassant et perd beaucoup de ses avantages. C'est pourquoi, sans doute, il n'a jamais remplacé le cuivre qui peut être considérablement durci par simple martelage.

On ne possède pas d'analyses des objets de cuivre — ou bronze — trouvés dans la Haute Vallée, à Kerma notamment, qui, datant du IIe millénaire, auraient pu nous apprendre si le bronze avait été adopté dans la Haute Vallée. De toute façon, les objets de cuivre — ou bronze — y sont très nom-

74. J. VERCOUTTER, 1959, pp. 128-133 et carte p. 129.
75. A. LUCAS, 1962, pp. 224-234.
76. Dows DUNHAM, 1955, *passim*.
77. A. LUCAS, *op. cit.* 199-217 et 217-223.
78. A. LUCAS, *op. cit.* 217-218 et 255-257.

breux, plus nombreux en fait, qu'en Egypte même: on a retrouvé à Kerma 130 dagues de cuivre pour la période de –1800 à –1700 environ, c'est-à-dire plus que n'en a fourni l'ensemble de l'Egypte. A cette époque, le cuivre est utilisé pour fabriquer des objets de toilette, miroirs notamment, des armes et des outils, des vases, des bijoux, des incrustations de meubles. Généralement martelé, il est moulé en de très rares cas.

Le nombre et la qualité des objets trouvés à Kerma[79] montrent que la Haute Vallée a joué un rôle important dans la difussion de la métallurgie du cuivre en Afrique, dès le IIe millénaire avant notre ère. La présence de mines de cuivre dans le «complexe de base»géologique nilotique a beaucoup contribué à l'importance de cette diffusion.

Pendant très longtemps la vallée du Nil n'a connu que le fer météorique[80]. Ce n'est qu'à la fin du VIIIe siècle avant notre ère que le fer commence à se répandre dans la Basse Vallée; un siècle plus tard il est aussi employé que le bronze et le cuivre. A cette date, il est fondu et travaillé en Egypte dans les centres d'influence grecque.

La vallée du Nil tient alors une grande place dans la diffusion du fer en Afrique[81]. Il est possible qu'il ait été travaillé plus anciennement dans la haute que dans la basse vallée du Nil, ce qui expliquerait son emploi plus fréquent sous la XXVe dynastie, originaire de Dongola (vers –800). Toutefois, bien que la Haute Vallée disposât à la fois de minerai de fer et de forêts pour la fabrication du charbon de bois nécessaire à la métallurgie du fer, ce n'est qu'à partir du Ier siècle avant notre ère, avec l'épanouissement de la civilisation méroïtique, entre IIIe et VIe Cataracte, que le fer se répandra largement[82]. C'est donc surtout comme initiatrice de la civilisation de Méroé que la culture nilotique de Napata, du VIIe au IVe siècle avant notre ère, a tenu un rôle important dans la diffusion du fer en Afrique.

79. G.A. REISNER, 1923, chap. 26, pp. 176-205.
80. P.L. SHINNIE, 1971, pp. 92-94.
81. A. LUCAS, 1962, op. cit., pp. 235-243.
82. Le rôle de Méroé dans la diffusion du fer en Afrique n'est pas aussi évident qu'on le croyait naguère, cf. P.L. SHINNIE, 1971, p. 94–95, qui cite aussi B.C. TRIGGER, 1969, pp. 23-50. Au demeurant Méroé n'est pas la seule possibilité pour la diffusion. Le fer a pu être diffusé à partir de l'Afrique du Nord, par les pistes du Sahara, cf. P.L. SHINNIE, 1967, p. 168, avec renvoi à C. HUARD, 1960, pp. 134-178 et 1964, pp. 49-50.

CONCLUSION

De la nature brute à une humanité libérée

J. Ki-Zerbo

Les chapitres qui précèdent démontrent amplement le rôle majeur qu'a joué l'Afrique à l'aube des temps humains. Aujourd'hui placées à la périphérie du monde techniquement développé, l'Afrique et l'Asie ont occupé les devants de la scène du progrès durant les premiers 15 000 siècles de l'Histoire du monde, depuis l'Australopithèque et le Pithécanthrope. Dans l'état actuel de nos connaissances, l'Afrique a été le théâtre principal de l'émergence de l'homme en tant qu'espèce royale sur la planète, ainsi que de l'émergence d'une société politique. Mais ce rôle d'excellence dans la Préhistoire sera relayé, durant la période historique des deux derniers millénaires, par une « loi » de développement marquée au coin de l'exploitation par la réduction au rôle d'ustensile.

L'Afrique patrie de l'homme ?

Bien qu'il n'y ait encore aucune certitude absolue à ce sujet, ne serait-ce que parce que l'Histoire humaine enfouie depuis les origines, l'Histoire souterraine, n'est pas entièrement exhumée, mais alors que les fouilles ne sont qu'à leur début en Afrique, et que l'acidité des sols y dévore bien des restes fossiles, les trouvailles faites jusqu'ici classent déjà ce continent comme l'un des grands, sinon le principal foyer du phénomène d'hominisation. Cela est vrai déjà au niveau du kényapithèque (*Kenyapithecus Wickeri* — 14 millions d'années) que d'aucuns considèrent comme l'initiateur de la dynastie humaine. Le ramapithèque d'Asie n'en est qu'une variété qui a dû

gagner l'Inde à partir de l'Afrique. Mais cela se vérifie surtout avec l'Australopithèque (*Australopithecus Africanus* ou *afarensis* qui est incontestablement le premier hominidé, bipède explorateur des savanes d'Afrique orientale et centrale et chez qui les moulages endocrâniens ont révélé un développement des lobes frontaux et pariétaux du cerveau témoignant du niveau déjà élevé des facultés intellectuelles. Puis ce sont les zinjanthropes et la variété qui porte le nom si avantageux d'*homo habilis*. Ce sont les premiers humains qui représentent un nouveau bond en avant dans l'ascension vers le statut d'homme moderne.

Suivent les Archanthropiens (Pithécanthropes et Atlanthropes), les Paléanthropiens ou Néandertaliens, et enfin, le type *homo sapiens sapiens* (homme d'Elmenteita au Kenya, de Kidish en Ethiopie), dont de nombreux auteurs ont noté, dans la haute époque de l'Aurignacien, les caractéristiques souvent négroïdes. Qu'ils soient polycentristes ou monocentristes, tous les savants reconnaissent que c'est en Afrique que se trouvent tous les maillons de la chaîne qui nous relie aux plus anciens hominidés et préhominiens, y compris les variétés qui semblent en être restées au stade d'ébauche de l'homme et n'ont pas pu opérer le décollage historique permettant d'accéder à la stature et au statut d'Adam. D'ailleurs, c'est en Afrique qu'on retrouve encore les « ancêtres » ou plutôt les cousins présumés de l'homme. Selon W.W. Howells, « les grands singes d'Afrique, le gorille et le chimpanzé sont même plus proches de l'homme qu'aucun des trois ne l'est de l'orang-outan d'Indonésie »[1]. Et pour cause ! L'Asie dans ses latitudes inférieures et surtout l'Afrique, à cause de sa plongée remarquable dans l'hémisphère austral, échappaient aux conditions climatiques prohibitives des zones boréales. C'est ainsi que durant les quelque deux cent mille ans du Kaguérien, l'Europe occupée par les calottes glaciaires n'offre aucune trace d'outils paléolithiques, tandis que l'Afrique d'alors présente trois variétés successives de pierres taillées selon des techniques en progression. En fait les latitudes tropicales bénéficiaient alors d'un climat « tempéré » favorable à la vie animale et à son épanouissement. En effet, si l'on veut détecter les moteurs de cette émergence de l'Homme, on ne peut que mettre en avant d'abord le milieu géographique et écologique. Ensuite, il faut tenir compte de la technologie et enfin du milieu social.

L'adaptation au milieu

L'adaptation au milieu fut un des plus puissants facteurs de façonnement de l'Homme depuis les origines. Les caractéristiques morpho-somatiques des populations africaines jusqu'à présent ont été élaborées dans cette période cruciale de la Préhistoire. C'est ainsi que le caractère glabre de la peau, sa couleur brune, cuivrée ou noire, sa richesse en glandes sudoripares, les narines et les lèvres épanouies d'un bon nombre d'Africains, les cheveux frisés, bouclés ou crépus, tout cela tient aux conditions tropicales. La mélanine et les cheveux crépus par exemple protègent de la chaleur. Par ailleurs,

1. W.W. HOWELLS, 1972, p. 5.

la station debout qui fut une étape si décisive du processus d'hominisation et qui supposa ou entraîna un réaménagement de l'économie des os de la ceinture pelvienne, est liée d'après certains préhistoriens à l'adaptation au milieu géographique des savanes à hautes herbes des plateaux est-africains : il fallait toujours se redresser pour regarder par-dessus, afin de guetter sa proie ou fuir les bêtes hostiles.

D'autres savants (Alister Hardy, par exemple) privilégient le milieu aquatique, non seulement pour l'apparition de la vie, mais pour l'hominisation. Ainsi pense Mrs Elaine Morgan pour qui ce processus se serait développé en Afrique, au bord des grands lacs ou de l'océan. Elle explique ainsi la station debout par la nécessité de se tenir la tête hors de l'eau dans laquelle on s'était plongé pour échapper à des monstres plus forts mais allergiques à l'eau. Elle explique aussi, par le milieu aquatique, certaines caractéristiques humaines comme la présence d'une couche de graisse sous-cutanée, la position rétractée des organes sexuels chez la femme et l'allongement correspondant de l'organe sexuel masculin, le fait que nous soyons les seuls primates qui pleurent etc.[2] Toutes ces adaptations biologiques étaient au fur et à mesure prises en charge par l'hérédité et transmises comme caractéristiques permanentes. L'adaptation au milieu a imposé aussi le style des premiers outils humains. C'est ainsi que C. Gabel se prononce pour une origine autochtone des outils de type « capsien », le style des lames, burins et grattoirs s'adaptant au matériau si remarquable qu'est l'obsidienne.

Le milieu technologique

Le milieu technologique créé par eux fut en effet le second facteur qui permit aux hominiens africains de dominer la nature et, d'abord, de s'en distinguer.

C'est parce qu'il a été *faber* (artisan) que l'homme est devenu *sapiens* (intelligent). Les mains de l'homme libérées déchargent les muscles, ainsi que les os du maxillaire et du crâne, de nombreux travaux. D'où libération et accroissement de la boîte crânienne où les centres sensitivo-moteurs du cortex se développent. Par ailleurs, la main affronte l'homme avec le monde naturel. C'est une antenne qui capte un nombre infini de messages, lesquels organisent le cerveau et le font déboucher sur le jugement, en particulier par l'idée de moyen donné pour un but donné (principe d'identité et de causalité).

Après avoir ébréché grossièrement la pierre par des casses de tailles inégales disposées au hasard (*pebble culture* de l'homme d'Olduvai), les hommes préhistoriques africains sont passés à un stade plus conscient du travail créateur. Et la présence d'outils lithiques à différents niveaux d'élaboration dans les vastes ateliers, comme ceux des environs de Kinshasa, permet de conclure que la représentation de l'objet fini était appréhendée dès le stade initial, et se matérialisait d'éclat en éclat. Comme ailleurs, le progrès dans ce domaine est passé de la taille par frappe d'un galet sur un autre, à la taille à

2. Alister HARDY, spécialiste en biologie marine cite par Elaine MORGAN, 1973, pp. 33-55.

l'aide d'un percuteur moins dur et cylindrique (marteau de bois, d'os, etc.), ensuite à la percussion indirecte (par le truchement d'un ciseau) et enfin par la pression pour les retouches de finition en particulier sur les microlithes.

Un progrès constant marque l'emprise de l'homme préhistorique sur les outils, et, dès les premiers pas, on reconnaît au changement du matériau, à l'ajustage des ustensiles et des armes, cette hantise de l'efficacité toujours plus précise et de l'adaptation à des fins de plus en plus complexes, qui est la marque même de l'intelligence, et qui dégage l'homme des stéréotypes de l'instinct. C'est ainsi qu'on est passé du biface *factotum* aux industries à éclats (Egypte, Libye, Sahara), puis aux faciès encore plus spécialisés de l'Atérien[3], du Fauresmithien[4], du Sangoen[5], du Stillbayen[6], et enfin aux formes encore plus raffinées du Néolithique (capsien, wiltonien, magosien, elmenteitien). En Afrique moins qu'ailleurs on ne peut tracer de seuil chronologique net permettant de scander par des chiffres précis le passage d'un stade à l'autre. Les différentes phases de la préhistoire semblent s'y être chevauchées, télescopées et avoir coexisté durant de longues périodes. Au même niveau stratigraphique, on peut trouver des reliques de l'Age primitif de la pierre, des outils beaucoup plus évolués (pierres polies) et même des objets métalliques. C'est ainsi que le Sangoen qui débute dès le premier Age de la pierre se prolonge jusqu'à la fin du Néolithique. L'ensemble de ces progrès, marqué par des échanges et des emprunts multiples se présente plutôt sous la forme de vagues d'inventions à long rayon historique, qui s'entremêlent parfois et s'inscrivent dans une courbe ascendante générale, laquelle débouche sur la période historique de l'Antiquité, après la maîtrise des techniques agro-pastorales et l'invention de la poterie. La culture du blé, de l'orge et des plantes textiles comme le lin du Fayoum se répandait, ainsi que l'élevage des animaux domestiques. Deux foyers principaux de sélection et d'exploitation agricoles ont sans doute exercé un rayonnement marqué dès le VIe ou le Ve millénaire : la vallée du Nil et celle de la boucle du Niger. Le sorgho, le petit mil, certaines variétés de riz, le sésame, le fonio et, plus au sud, l'igname, le dâ (*ibiscus esculentus*) pour ses feuilles et ses fibres, le palmier à huile, le kolatier et peut-être une certaine variété de coton, sont inventés. La vallée du Nil bénéficia par surcroît des trouvailles de la Mésopotamie, comme l'emmer (blé), l'orge, les oignons, les lentilles et le pois, le melon et les figues, tandis que d'Asie arrivaient la canne à sucre, d'autres variétés de riz et la banane, celle-ci sans doute par l'Ethiopie. Ce dernier pays, instruit des façons culturales par les paysans de la vallée du Nil, développa aussi la culture du café. Les sites de Nakourou et de la rivière Njoro au Kenya suggèrent eux aussi la promotion de la céréaliculture.

Nombre de plantes domestiquées durant la préhistoire persistent encore sous des formes parfois améliorées et nourrissent jusqu'à présent les Africains. Elles ont entraîné la fixation et la stabilisation des hommes, sans quoi

3. De Bir el-Alter en Algérie.
4. De Fauresmith en Afrique du Sud.
5. De Sango Bay sur la rive oust du lac Victoria.
6. De Stillbay dans la province du Cap.

il n'y a pas de civilisation progressive. Le véritable néolithique qui ne se développe en Europe occidentale qu'entre –3000 et –2000, a commencé trois mille ans plus tôt en Egypte. Or la poterie d'Elmenteita (Kenya) qui date sans doute de cinq millénaires est un des éléments qui permet d'inférer que la connaissance de la céramique est parvenue au Sahara et en Egypte à partir des hautes terres de l'Afrique orientale. La poterie, innovation révolutionnaire, accompagne l'accumulation primitive du capital sous les espèces des biens arrachés à la nature par l'industrie humaine. Avec la cuisine débute l'un des aspects les plus raffinés de la culture qui nous permet de mesurer le bond qualitatif accompli depuis l'*homo habilis* et sa diète de feuilles, de racines et de chair pantelante, bref, son « économie de proie ».

La dynamique sociale

Mais ces changements qualitatifs qui confirmaient et consolidaient les aptitudes essentielles de l'homme n'ont été possibles que par les échanges avec ses congénères et grâce à une dynamique sociale qui a sculpté le profil de l'être humain au moins autant que les pulsions issues du tréfonds de sa vitalité, des méandres de ses lobes cérébraux ou des interstices de sa subconscience. Le facteur social a joué d'ailleurs un rôle majeur au niveau de l'agressivité, par l'élimination violente des plus faibles. C'est ainsi que l'*homo sapiens* a dû balayer les néandertaliens après une sorte de guerre mondiale qui a duré plusieurs dizaines de millénaires. Mais la dimension sociale a joué aussi un rôle plus positif: « Les études comparées de moulages endocrâniens des Paléanthropiens et d'*homo sapiens* montrent justement que chez ces derniers les parties corticales qui sont liées aux fonctions du travail et de la parole, à la régulation du comportement du sujet au sein du collectif, atteignent un développement considérable. »[7]

En effet, la sociabilité a joué un rôle cardinal dans l'acquisition du langage, depuis les signaux sonores hérités des ancêtres zoologiques jusqu'aux sons plus articulés combinés de façons différentes sous formes de syllabes. La phase de lallation marquée par des monosyllabes visait à déclencher, comme par réflexe conditionné, tel geste, tel acte, tel comportement, ou à signaler tel événement accompli ou imminent. Bref, au départ, la parole fut essentiellement relation. Cependant que l'allongement de la mâchoire repoussait en arrière les organes de la gorge et abaissait ainsi le point d'attache de la langue. « Le flux d'air expiré ne s'acheminait plus directement vers les lèvres comme chez les singes, mais franchissait une série d'écrans contrôlés par les centres corticaux. »[8]

En somme la parole est un processus dialectique entre la biologie, les techniques et l'esprit, mais par la médiation du groupe. Sans partenaire faisant écho, sans interlocuteur, l'homme serait resté muet. Mais réciproquement, la parole est un acquis tellement précieux que dans les représentations magiques ou cosmogoniques africaines, on lui reconnaît une prise sur les choses.

7. Vsevolod P. IAKIMOV, 1972, p. 2.
8. Cf. Victor BOUNAK, 1972, p, 69.

Le verbe est créateur. La parole, c'est aussi le vecteur du progrès. C'est la transmission des connaissances, la tradition ou « l'héritage des oreilles ». C'est la capitalisation du savoir, laquelle hisse l'homme définitivement au-dessus de l'éternelle mécanique close de l'instinct[9]. La parole, ce fut enfin l'aube de l'autorité sociale, c'est-à-dire du leadership et du pouvoir.

Emergence des sociétés politiques

Si l'*homo sapiens* un animal politique, il l'est devenu durant cette période préhistorique. Les moteurs et étapes de ce processus sont difficiles à périodiser. Mais là encore, les techniques de production et les rapports sociaux ont joué un rôle majeur.

Les techniques d'abord

En effet, les préhominiens et les hommes préhistoriques africains se sont retrouvés en troupeaux, puis en bandes, en troupes et en équipes organisées à la faveur des tâches techniques concrètes qu'on ne pouvait accomplir qu'en groupe pour survivre et pour mieux vivre.

L'habitat est déjà un cadre communautaire qui apparaît dès les premières lueurs de l'intelligence humaine. Il y a toujours un lieu de ralliement, même s'il est transitoire, un point adapté au repos, à la défense, à l'approvisionnement. Le feu réunissait déjà périodiquement les membres de la troupe pour les prémunir contre les bêtes, la peur, et les ténèbres extérieures. Dans la vallée de l'Omo (Ethiopie) d'humbles vestiges lithiques, intentionnellement agencés, dessinent encore sur le sol le plan exhumé des « cases » des premiers hominidés. Ces dispositifs iront en se perfectionnant jusqu'à ces villages néolithiques perchés sur des positions avantageuses à l'abri des inondations et des attaques, mais à proximité d'un point d'eau, par exemple sur la falaise de Tichitt-Walata (Mauritanie). Mais c'est pour la pêche et la chasse surtout que la communauté de desseins s'exprimait de façon décisive. Nos ancêtres préhistoriques ne pouvaient abattre les animaux dotés d'une force supérieure qu'en déployant une organisation supérieure. Ils se rassemblaient pour traquer des bêtes qu'ils poussaient vers des falaises et des ravins où certains de leurs compères étaient postés pour les achever. Ils creusaient auprès des points d'eau, où pullulait le gros gibier en saison sèche, des pièges géants dans lesquels les animaux venaient s'écrouler. Mail il fallait ensuite achever la bête, la dépecer, transporter les quartiers, toutes tâches qui nécessitent déjà une certaine division du travail. Celle-ci prend toute sa valeur au Néolithique grâce à la diversification croissante des activités. En effet, le jeune homme du Paléolithique inférieur n'avait pas le choix. Son orientation

9. « Le langage qui a permis à l'homme de conceptualiser, de mémoriser et de retransmettre les connaissances acquises immédiatement dans l'expérience de la vie quotidienne, n'est-il pas le plus extraordinaire produit de la capacité scientifique des sociétés non savantes ? » B. VERHAEGEN, 1974, p. 154.

professionnelle était automatique: cueillette, chasse ou pêche. Mais, au Néolithique, le choix est beaucoup plus étendu, et cela implique une judicieuse répartition des travaux, lesquels deviennent de plus en plus spécialisés: pour les femmes et les hommes, les paysans et les pasteurs, les cordonniers, les artisans de la pierre, du bois, et de l'os, et bientôt les forgerons.

Les rapports sociaux

Cette organisation nouvelle et l'efficacité croissante des outils permirent de dégager des surplus, autorisèrent certains à se soustraire au rôle de producteurs de biens, pour s'adonner aux services. Les rapports sociaux se diversifient en même temps que les groupes qui se juxtaposent ou se superposent dans une amorce de hiérarchie. C'est le moment aussi où les « races » se forment et se mettent en place. Les plus archaïques étant les Khoï-San et les Pygmées. Le nègre de grande taille (Soudanais ou Bantu) apparaîtra plus tard; tel l'homme d'Asselar (vallée de l'Oued Tilemsi au Mali). Le nègre qui avait naguère développé une expansion pluri-continentale[10] se différencia et se développa, semble-t-il en triomphant, en Afrique, sa terre natale, à partir du Sahara, alors qu'ailleurs il était refoulé comme en Asie dans le réduit dravidien du Deccan, ou supplanté, comme en Europe, par des races mieux adaptées aux conditions climatiques défavorables. C'est ce qui se passa aussi dans les régions de l'Afrique du Nord en faveur des « races » méditerranéennes. D'après Furon, les statuettes de l'Aurignacien présentent un type ethnique qui est négroïde. En effet, pour cet auteur, « les Aurignaciens négroïdes se prolongent en une civilisation dite capsienne »[11]. Quant à Dumoulin de Laplante, il écrit: « C'est alors qu'une migration de négroïdes du type hottentot aurait, partant d'Afrique australe et centrale, submergé l'Afrique du Nord [...] et apporté par la force à l'Europe méditerranéenne, une nouvelle civilisation: l'Aurignacien. »[12] Il faut donc en conclure que sur les franges du monde noir des métissages anciens rendent compte de populations aux caractéristiques négroïdes moins marquées, hâtivement baptisées « race brune »: Peul, Ethiopiens, Somali, Nilotes, etc. On a même abusivement parlé de race « Hamite ».

Un autre domaine où éclate avec un brio insurpassé la représentation de la vie sociale en éveil, c'est l'art préhistorique africain, pariétal et plastique. L'Afrique ayant été le continent le plus important dans l'évolution préhistorique, celui où les populations d'hominidés puis d'hominiens étaient les plus anciennes, les plus nombreuses et les plus inventives, il n'est pas étonnant que l'art préhistorique africain soit de loin le plus riche du monde et qu'il ait imposé en son temps un *dominium* aussi important que la musique négro-africaine dans le monde d'aujourd'hui. Ces vestiges sont concentrés surtout dans l'Afrique du Sud et de l'Est, le Sahara, l'Egypte et les hauts plateaux

10. Cf. « Il y a 30 000 ans la race noire couvrait le monde », *Sciences et Avenir*, octobre 1954, n° 92, Voir aussi A. MORET, 1931.
11. R. FURON, 1943, pp. 14-15.
12. DUMOULIN DE LAPLANTE, 1947, p. 13.

de l'Atlas. Cet art fut bien sûr assez souvent le reflet de l'émerveillement individualiste devant la vie animale grouillante autour de l'abri. Mais la plupart du temps, il s'agit d'un art social centré sur les tâches quotidiennes, « les travaux et les jours » du groupe, ses affrontements avec les bêtes ou les clans hostiles, ses transes et ses effrois, ses loisirs et ses jeux, bref les temps forts de la vie collective. Galeries ou fresques animées et palpitantes qui reflètent sur le miroir des parois rocheuses la vie ardente ou bucolique des premiers clans humains. Cet art qui procède d'une technique quintessenciée, reflète souvent aussi les préoccupations et les angoisses spirituelles du groupe. Il représente des danses d'envoûtement, des cohortes de chasseurs masqués, des sorciers en pleine action, des dames au visage enduit de blanc (comme on le fait aujourd'hui encore en Afrique noire dans les cérémonies initiatiques) et qui s'empressent, comme appelées par un mystérieux rendez-vous. On sent d'ailleurs au fil du temps un passage graduel de la magie à la religion, et cette observation confirme l'évolution de l'homme vers la société politique au cours de la préhistoire africaine, puisque nombre de leaders seront au départ à la fois chefs et prêtres.

En effet, la croissance des forces productives au Néolithique a dû provoquer un essor démographique qui à son tour a déclenché des phénomènes migratoires, comme en font foi la dispersion caractéristique de certains « ateliers » préhistoriques dont le matériel lithique présente une parenté de style. Le rayon d'action des raids et des départs définitifs s'étendait au fur et à mesure que l'efficacité des outils et des armes, liée parfois à la réduction de leurs poids, se développait. L'Afrique est un continent où les hommes ont bourlingué dans tous les sens, comme aspirés par les horizons immenses de cette terre massive. L'inextricable imbroglio des imbrications que présente aujourd'hui la carte ethnique africaine, dans un puzzle qui découragerait un ordinateur, est le résultat de ce mouvement brownien des peuples, d'envergure plurimillénaire. Autant qu'on puisse en juger, les premières pulsations migratoires semblent être parties des « Bantu » de l'Est et du Nord-Est pour irradier vers l'Ouest et le Nord. Puis à partir du Néolithique, le « trend » général semble être à la descente vers le Sud comme sous l'effet répulsif du désert géant, terrible écharpe écologique installée désormais souverainement en travers du continent. Ce reflux vers le Sud et l'Est (Soudanais, Bantu, Nilotes etc.) se poursuivra durant la période historique jusqu'au XIX[e] siècle où les dernières vagues en venaient expirer sur les côtes de la mer australe.

Le leader de caravane qui, bardé d'amulettes et d'armes, conduisit le clan vers le progrès ou l'aventure, c'est l'ancêtre éponyme qui propulsait son peuple dans l'histoire et dont le nom traversera les siècles, nimbé d'un halo de vénération quasi rituelle. En effet, les migrations étaient essentiellement des phénomènes de groupes, des actes à composantes hautement sociales.

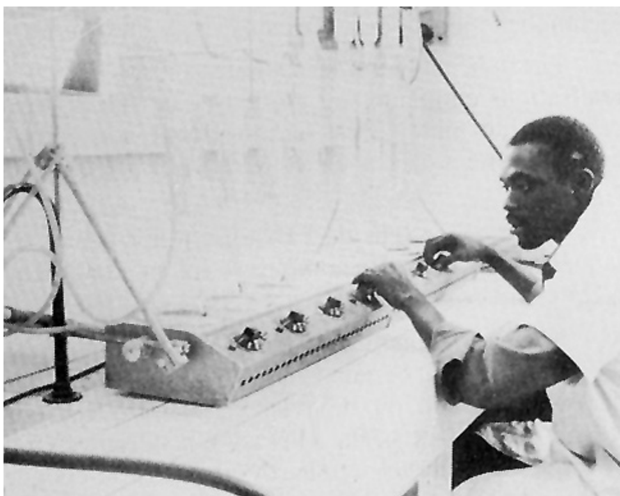
Ces migrations, conséquences de succès (ou d'échecs) dans le milieu d'origine, se solderont finalement par des résultats ambigus. D'une part, en effet, elles créent le progrès parce que leurs nappes successives et convergentes assurent peu à peu la prise de possession sinon la maîtrise du continent et, grâce aux échanges qu'elles suscitent, elles exaltent les innovations par

1

De la nature brute à une humanité libérée.

1. Australopithecus boisei, gisements de l'Omo, Coll. musée de l'Homme (photo Oster, n° 77.1495.493);

2. Laboratoire affecté aux recherches sur l'aménagement du delta du Sénégal, Rosso-Bethie. Sénégal (photo B. Nantet).)



2

une sorte d'effet cumulatif. Mais, en revanche, les migrations, en diluant la densité du peuplement dans un espace démesuré, interdisent aux groupes humains d'atteindre le seuil de concentration à partir duquel la fourmilière humaine est contrainte de se dépasser en inventions pour survivre. La dilution dans le milieu géographique augmente l'emprise de ce dernier, et tend à ramener les premiers clans africains vers les origines obscures où l'homme se frayait un enfantement douloureux à travers la croûte opaque de l'univers inintelligent.

Le mouvement historique

Ainsi donc, la trame de l'évolution humaine dont nous venons de baliser trop brièvement le sens et les étapes, nous montre l'homme préhistorique africain s'arrachant péniblement à la nature pour se plonger peu à peu dans le collectif humain sous la forme de groupes, de communautés originelles, s'agrégeant et se désagrégeant pour se recomposer sous d'autres formes, avec des techniques appuyées de plus en plus sur des outils ou des armes en fer, dans des mariages ou des affrontements qui font résonner les premiers chants d'amour et les premiers cliquetis de l'Histoire. Or, ce qui frappe dans cette ascension, c'est la permanence des communautés originelles issues de la préhistoire à travers le mouvement historique jusqu'au cœur du XXe siècle. D'ailleurs, si l'on fait débuter l'histoire à partir de l'utilisation des objets en fer, on peut dire que la Préhistoire s'est poursuivie dans de nombreuses régions africaines jusqu'aux parages de l'an 1000. Au XIXe siècle encore, nombre de groupes africains qui n'étaient pas seulement des « paléonigritiques » étaient dotés de forces productives et de rapports socio-économiques qui n'étaient pas substantiellement différents de ceux de la Préhistoire, sauf en ce qui concerne l'utilisation des instruments métalliques. Les techniques de chasse des Pygmées reproduisent en plein XXe siècle et par-delà des millénaires les techniques mêmes des Africains de la Préhistoire.

Par-delà le sommet éblouissant de la civilisation égyptienne et les réalisations éminentes ou glorieuses de tant de royaumes et empires africains, cette réalité massive est là, qui donne son corps et sa texture à la ligne de développement des sociétés africaines, et qui mérite qu'on s'y arrête pour conclure.

Certes, le « sens de l'Histoire » n'a jamais été une direction univoque à laquelle les esprits des hommes se soient unanimement ralliés. Les conceptions à cet égard sont multiples.

Marx et Teilhard de Chardin ont les leurs. L'Afrique elle-même a produit des penseurs dont certains ont élaboré des visions profondes de la dynamique et de la destination du mouvement historique. Saint Augustin (354-430) fait franchir un pas de géant à la vision historienne en rompant avec la conception cyclique de l'éternel retour courante à cette époque, et en professant que, du péché originel au jugement dernier, un axe irréversible existe, dressé dans l'ensemble par la volonté divine, mais où, par ses

actes, chaque homme se sauve ou se perd. Et la cité terrestre n'est étudiée dans son passé que pour y détecter les signes annonciateurs de la Cité de Dieu.

Pour sa part Ibn Khaldūn (1332-1406), tout en reconnaissant à Allah un empire éminent sur les destins humains, est le fondateur de l'Histoire comme science, fondée qu'elle est sur des preuves vérifiées par la raison. « II faut s'en rapporter à la balance de son propre jugement, puisque toute vérité peut être concue par l'intelligence. » Par ailleurs, pour lui, l'objet de cette science n'est pas seulement l'écume superficielle des événements : « Quel avantage y a-t-il à rapporter le nom des femmes d'un ancien souverain, l'inscription gravée sur son anneau ? » II étudie surtout les modes de production et de vie, les rapports sociaux, bref la civilisation (al-Umrān al-Basharī). Enfin, il élabore, pour expliquer le processus de progression de l'Histoire, une théorie dialectique opposant le rôle de l'esprit solidaire égalitariste (asabiya) et la dictature du roi, respectivement dans les zones rurales ou pastorales (al-Umrān al-Badawī) et dans les villes (al-Umrān al-Hadarī).

II y a ainsi un passage incessant et alterné du *dominium* de l'un à celui de l'autre forme de civilisation, sans que ce rythme soit cyclique ; car il se reproduit chaque fois à un niveau supérieur pour donner naissance à une sorte de progression en spirale. En affirmant que « les différences dans les usages et les institutions des divers peuples dépendent de la manière dont chacun d'eux pourvoit à sa subsistance », Ibn Khaldūn formulait avec netteté et avec quelques siècles d'avance l'une des propositions axiales du matérialisme historique de Karl Marx. Ce dernier, après avoir analysé avec la vigueur et la puissance de synthèse que l'on sait la loi d'évolution du monde occidental, s'est penché subsidiairement sur les modes de production exotiques. Il dégage en 1859 dans *Formen* le concept de mode de production asiatique, une des trois formes de communauté agraires, « naturelles », fondées sur la propriété commune du sol. Le mode de production asiatique se qualifie par l'existence de communautés villageoises de base dominées par un corps étatique bénéficiaire des surplus de production des paysans, lesquels sont soumis, non à un esclavage individuel, mais à un « esclavage général », les assujettissant en tant que groupe. Il y a done de la part des dirigeants, concurremment à un pouvoir de fonction publique, un pouvoir d'exploitation des communautés inférieures par cette communauté supérieure qui s'adjuge la propriété éminente des terres[13], commercialise les surplus et lance des grands travaux surtout d'irrigation pour promouvoir la production, bref, exerce sur les masses une autorite qualifiée de « despotisme oriental ». Or les connaissances archéologiques et anthropologiques accumulées depuis Marx ont montré que le développement de certaines sociétés n'est réductible, ni à tous les cinq stades définis par Marx dans le *Capital* et érigés en dogme

13. L'unité supérieure est présentée comme le « propriétaire supérieur » ou comme « l'unique propriétaire ». En effect, « tantôt Marx insiste sur le fait que c'est l'Etat lui-même qui est vrai propriétaire du sol, tantôt il note en même temps l'importance des droits de propriété des communautés villageoises II n'y a sans doute pas contradiction entre ces deux tendances «, J. CHESNEAUX, 1969, p. 29.

intangible par Staline, ni à la variété précapitaliste du « mode de production asiatique » considéré comme une variante du passage à l'Etat pour les sociétés non européennes. En particulier, et sous réserve d'études monographiques ultérieures infirmant cette proposition, l'analyse concrète des structures africaines ne permet pas de dégager toutes les caractéristiques formulées par Marx pour retrouver la succession des différents modes de production.

C'est ainsi qu'au stade de la communauté primitive, contrairement aux formes européennes (antique et germanique) qui se distinguent par le fait que l'appropriation privée du sol s'y développe déjà au sein de la propriété commune, la réalité africaine ne révèle pas une telle appropriation[14]. A part cette caractéristique remarquable, les communautés originelles en Afrique présentent les mêmes traits que dans le reste du monde. De même les différences qui existent entre les structures africaines et le mode de production asiatique sont très flagrantes. En effet, dans les communautés villageoises africaines, l'autorité supérieure, l'Etat, n'est pas davantage propriétaire du sol que les particuliers. Par ailleurs, l'Etat généralement ne se livre pas à de grands travaux. Quant à la structure même du pouvoir, en tant que superstructure, on ne l'inclut pas dans la définition propre d'un mode de production, encore qu'elle constitue un indice de la constitution de classes. Or cette structure en Afrique ne montre pas les traits du « despotisme oriental » décrit par Marx[15]. Sans nier qu'il y ait eu des cas d'autocratie sanguinaire, l'autorité étatique en Afrique noire prend presque toujours la forme d'une monarchie tempérée, encadrée par des corps constitués et par des coutumes, véritables constitutions non écrites, toutes instances issues le plus souvent de l'organisation ou de la stratification sociale antérieures. Même quand des empires prestigieux et efficaces comme le Mali décrits avec admiration par Ibn Baṭṭuṭa au XIVe siècle s'étendaient sur d'immenses territoires, leur décentralisation, du fait d'un choix délibéré, laissait les communautés de base fonctionner dans une autonomie très réelle. En tout état de cause, l'écriture étant en général peu utilisée, les techniques et moyens de déplacement étant restés peu développés, l'empire des métropoles était toujours mitigé par la distance. Celle-ci rendait aussi très concrète la menace permanente de la part des sujets de se soustraire par la fuite à une éventuelle autocratie.

Par ailleurs, le surproduit des communautés de base en Afrique semble avoir été modeste, sauf quand il y avait un monopole d'Etat sur des denrées précieuses comme l'or au Ghana ou en Ashanti, l'ivoire, le sel, etc. Mais, même dans ce cas, il ne faut pas oublier la contrepartie des services rendus par la chefferie (sécurité, justice, marchés, etc.) ni minimiser le fait qu'une bonne partie des contributions et redevances était redistribuée lors des fêtes coutumières conformément au code de l'honneur en vigueur pour ceux qui

14. « Il n'y a pas de propriété privée de la terre, au sens du droit romain ou du Code civil », J. SURET-CANALE, 1964, p. 108.
15. « Si l'on entend par despotisme une autorité absolue et arbitraire, on ne peut que rejeter l'idée d'un despotisme africain », J. SURET-CANALE, *op. cit.*, p. 125 ; « Nous ne pensons pas qu'il y ait lieu de chercher dans l'organisation des Etats africains la reproduction d'un modèle emprunté à l'Asie ; tout au plus peut-on relever quelques similitudes superficielles », *op. cit.*, p. 122.

doivent vivre noblement[16]. C'est ce qui explique la somptueuse générosité de Kankou Moussa le Magnifique, empereur du Mali, lors de son fastueux pélerinage en 1324.

Quant au mode de production esclavagiste, existait-il en Afrique ? Là encore on est obligé de répondre par la négative. Dans presque toutes les sociétés au sud du Sahara, l'esclavage n'a joué qu'un rôle marginal. Les esclaves ou mieux les captifs sont presque toujours des prisonniers de guerre. Or la captivité ne réduit pas un homme à l'état de propriété pure et simple au sens défini par Caton… L'esclave africain jouissait souvent lui-même d'un certain droit de propriété. II n'est pas d'ordinaire exploité comme un instrument ou un animal. Le captif de guerre, s'il n'est pas sacrifié rituellement comme cela arrivait parfois, est très rapidement intégré dans la famille dont il est la propriété collective. C'est un appoint humain supplémentaire qui bénéficie à terme d'un affranchissement de droit ou de fait.

Quand ils sont employés comme fantassins, les captifs trouvent dans ce métier des avantages substantiels et sont parfois même, comme au Kayor, représentés au sein du gouvernement en la personne du généralissime. En Ashanti, pour assurer l'integration « nationale » il était strictement interdit de faire allusion à l'origine servile de quelqu'un. Si bien qu'un ancien captif pouvait devenir chef de village. « La condition de captif, bien que généralement repandue en Afrique […] n'impliquait pas le rôle déterminé dans la production qui caractérise une classe sociale. »[17]

Là où l'esclavage prend un caractère massif et qualitativement différent comme au Dahomey, en Ashanti et à Zanzibar aux XVIIIe et XIXe siècles, il s'agit de structures relevant déjà d'un mode de production dominant, le capitalisme, et suscitées en fait par l'impact économique extérieur. Quid du mode de production féodal ? Des assimilations hâtives ont entraîné certains auteurs à qualifier de « féodale » telle ou telle chefferie africaine[18]. Or, là aussi, très généralement, il n'y a ni appropriation ni attribution privée du sol, donc pas de fief. Le sol est un bien communautaire inaliénable, à tel point que le groupe des conquérants qui s'empare du pouvoir politique laisse souvent la responsabilité des terres communales à son gestionnaire autochtone, le « chef de terre » : le *teng-soba* mossi par exemple. En effet, l'autorité de

16. J. MAQUET, après avoir noté que pour G. BALANDIER « tout compte fait, le prix que devaient verser les detenteurs du pouvoir politique n'est jamais intégralement payé », pense pour sa part que les services publics des chefs « n'exigent un pouvoir coercitif que dans les sociétés vastes, hétérogènes et urbaines. Ailleurs, le réseau lignager et ses sanctions non imposées par la force suffisent… » Il conclut donc : « A l'exception de la redistribution, c'est sans contrepartie économique que le surplus d'une société traditionnelle était drainé par les gouvernants », J. MAQUET, 1970, p. 99-101.

17. J. SURET-CANALE, *op. cit.*, p. 119. Voir aussi A.A. DIENG, *C.E.R.M.* n° 114, 1974 : critique pénétrante et documentée des thèses marxistes « élastiques » de Mahjemout DIOP, 1971 -1972.

18. Même quand on pense comme J. MAQUET évoquant M. BLOCH et GANSHOF que « ce n'est pas le fief, mais la relation entre le seigneur et le vassal qui est cruciale », il est clair qu'on ne saurait entièrement dissocier l'un de l'autre. Les relations de « féodalité » que l'auteur décrit semblent d'ailleurs assez particulières aux sociétés interlacustres, et s'établissent souvent comme en Ankole ou au Buha entre les membres de la caste supérieure. S'agit-il dans ces conditions de la même réalité institutionnelle qu'en Europe par exemple ?

l'aristocratie « s'exerçait sur les biens et les hommes, sans atteindre la propriété foncière elle même, prérogative des autochtones » La « noblesse » en Afrique n'est d'ailleurs pas entrée dans le commerce. Elle restait toujours un attribut congénital dont personne ne pouvait déposséder le titulaire.

Enfin, il faut tenir compte de structures socio-économiques comme le système familial matrilinéaire qui caractérisa si puissamment les sociétés africaines du moins à l'origine, avant que des influences ultérieures comme l'islam, la civilisation occidentale, etc., n'aient imposé peu à peu le système patrilinéaire. Cette structure sociale, si importante pour qualifier le rôle éminent de la femme dans la communauté, comportait aussi des incidences économiques, politiques et spirituelles, puisqu'elle jouait un rôle remarquable aussi bien dans la dévolution des biens matériels que dans celle des droits à la succession royale, comme au Ghana. Or la parenté utérine semble être issue des profondeurs de la préhistoire africaine au moment où la sédentarisation du Néolithique avait exalté les fonctions domestiques de la femme, au point d'en faire l'élément central du corps social. D'où de multiples pratiques, telles que la « parenté à plaisanterie », le mariage avec la sœur, la dot versée aux parents de la future épouse, etc.

Dans ces conditions, comment peut-on décrire la ligne d'évolution caractéristique des sociétés africaines façonnées par la Préhistoire ? II faut noter d'abord que durant cette période, l'Afrique a joué dans les rapports pluricontinentaux un rôle de pôle et de foyer central d'invention et de diffusion des techniques. Mais cette haute performance s'est transformée assez vite en statut subordonné et périphérique en raison des facteurs antagonistes internes évoqués plus haut, mais aussi par suite des ponctions de biens et services africains sans contrepartie suffisante en faveur de ce continent, par exemple sous la forme d'un transfert équivalent de capitaux et de techniques. Cette exploitation plurimillénaire de l'Afrique a connu trois temps forts. D'abord l'Antiquité où, après le déclin de l'Egypte, la vallée du Nil et les provinces romaines du reste de l'Afrique du Nord sont mises en coupe réglée et deviennent le grenier de Rome. En plus des denrées alimentaires, l'empire tira de l'Afrique une quantité énorme d'animaux sauvages, d'esclaves et de gladiateurs pour l'armée, les palais, les latifundia et les jeux sanguinaires du cirque. Au XVIe siècle commence l'ère sinistre de la traite des Noirs. Enfin, au XIXe siècle, c'est la consécration de la dépendance par l'occupation territoriale et la colonisation. Phénomènes symétriques et complémentaires, l'accumulation du capital en Europe et l'essor de la révolution industrielle seraient impensables sans cette contribution forcée de l'Asie, des Amériques et surtout de l'Afrique.

Parallèlement, même durant les siècles de développement intérieur sans rapacité extérieure trop prononcée (de l'Antiquité au XVIe siècle), de nombreuses contradictions internes au système africain lui-même constituaient des freins structurels endogènes sans engendrer pour autant par pression interne le passage à des structures plus progressives. Comme le note avec pénétration J. Suret-Canale à propos du mode de production asiatique (mais cette remarque vaut *a fortiori* pour le cas africain y compris durant la période coloniale) : « Dans ce système, en effet, l'aiguisement de l'exploitation de classe, loin de détruire les structures fondées sur la propriété collective de

la terre, les renforce : elles constituent le cadre dans lequel s'effectue le prélèvement du surproduit, la condition même de l'exploitation. » En effet, ce sont les communautés de base qui en tant que telles répondent du versement d'un surproduit. L'Afrique des clans et des villages toujours vivants, peu portée sur l'appropriation privée du sol (un bien aussi répandu et aussi précieux, mais aussi gratuit que l'air) a ignoré très longtemps ce moteur de la dynamique souvent presque antagoniste des groupes sociaux. Mais telle ne fut pas la seule cause de « l'archaïsme » des formes sociales observables en Afrique. Le faible niveau des techniques et des forces productives par une sorte de cercle vicieux était à la fois la cause et la conséquence de la dilution démographique dans un espace incontrôlé parce que quasi illimité.

En raison des obstacles naturels, le trafic commercial à longue portée ne devint presque jamais assez massif et porta sur des produits de luxe souvent cantonnés aux oasis économiques des palais. En effet, sans recourir à la notion plékhanovienne du « milieu géographique », car ce dernier n'est qu'une des facettes du milieu historique, il faut bien tenir compte des barrages écologiques évoqués dans l'Introduction de ce volume. La contre-épreuve de cette assertion, c'est que chaque fois que ces barrages ont été totalement ou partiellement supprimés, comme dans la vallée du Nil, et à une moindre échelle dans la vallée du Niger, la dynamique sociale s'est dégelée à la faveur de l'essor concomitant de la densité humaine et de la propriété privée.

Ainsi donc, dans l'ensemble, en Afrique (noire) ni stade esclavagiste ni stade féodal comme en Occident[19]. On ne peut même pas dire que les modes africains soient des modalités de ces systèmes socio-économiques, car il y manque souvent des éléments constitutifs essentiels. Est-ce à dire qu'il faut soustraire l'Afrique aux principes généraux d'évolution de l'espèce humaine ? Evidemment non. Mais même si ces principes sont communs à toute l'humanité, même si l'on admet que l'essentiel des catégories méthodologiques générales du matérialisme historique sont applicables partout, il y aurait lieu de revenir uniquement à l'essentiel : les correspondances (non mécaniques) qu'on peut observer entre les forces productives et les rapports de production, ainsi que le passage (non mécanique) des formes de société sans classe aux formes sociales de luttes de classe. Dans ce cas, il conviendrait d'analyser les réalités africaines dans le cadre non d'un retour, mais d'un recours à Karl Marx. Si la raison est une, la science consiste à adapter la prise de la raison à chacun de ses objets.

Bref, on constate en Afrique la permanence remarquable d'un mode de production *sui generis* apparenté aux autres types de communautés « primitives » mais avec des différences fondamentales, en particulier cette sorte d'allergie à la propriété privée ou étatique[20]

19. J. CHESNEAUX, *op. cit.*, p. 36 : « Ce qui semble bien établi, c'est la quasi-impossibilité de considérer que les sociétés africaines précoloniales, à de rares exceptions près, relèvent de l'esclavagisme ou du féodalisme proprement dits. »
20. Allergie qui n'est pas liée à un statut congénital spécifique ni à une « nature » différente, mais à un milieu historique original.

Puis c'est un passage graduel et sporadique vers des formes étatiques longtemps immergées elles-mêmes dans le réseau des rapports pré-étatiques à la base, mais s'extrayant progressivement par poussée interne et pression externe de la gangue du collectivisme primitif destructuré, pour se structurer sur la base de l'appropriation privée et du renforcement de l'Etat, dans un mode de production capitaliste, d'abord dominant, puis monopolisateur.

L'Etat colonial s'est institué en effet comme le gestionnaire des comptoirs périphériques du capital avant d'être relayé par un Etat capitaliste indépendant au milieu du XXe siècle. A moins que, par une autre voie, le passage ne se fasse de la dominante communautaire originelle à la dominante capitaliste coloniale, puis à la voie socialiste de développement.

De toutes façons, un fait s'impose crûment en Afrique: pour des raisons structurelles qui n'ont pas changé dans leur essence depuis un demi-millénaire au moins, et compte tenu de la croissance démographique, c'est la stagnation des forces productives qui n'exclut d'ailleurs pas des croissances sporadiques et localisées avec ou sans développement. Cette stagnation n'exclut pas non plus l'extraordinaire épanouissement artistique, ni le raffinement des relations interpersonnelles. Comme si les Africains y avaient investi l'essentiel de leur énergie créatrice[21]. En somme, la civilisation matérielle partie des latitudes tropicales afro-asiatiques durant la Préhistoire est montée vers les latitudes nordiques jusqu'à l'isthme européen, où par un processus cumulatif de conjugaison des techniques et d'accaparement des capitaux, elle s'est pour ainsi dire installée et cristallisée avec éclat. La transformation de ce système planétaire proviendra-t-elle de son cœur occidental, ou de la périphérie rééditant ainsi le rôle des «Barbares» à l'égard de l'Empire romain? L'Histoire le dira. D'ores et déjà, nous pouvons affirmer que la Préhistoire de l'Afrique c'est l'histoire de l'hominisation d'un primate différencié, puis de l'humanisation de la Nature par cet agent vecteur responsable de tout progrès. Longue marche où l'équilibre entre la Nature et l'Homme a été peu à peu rompu en faveur de la raison. Restait l'équilibre ou le déséquilibre dynamique entre les groupes humains à l'intérieur du continent et vis-à-vis de l'extérieur. Or, plus les forces productives augmentent, plus les antagonismes aiguisent le tranchant de l'intérêt et de la volonté de puissance. Les luttes de libération, qui aujourd'hui font rage encore dans certains territoires d'Afrique, sont comme le révélateur et la négation de cette entreprise de domestication du continent dans le cadre d'un système qu'on pourrait appeler le mode de sous-production africain. Mais dès les premiers balbutiements de l'*homo habilis*, c'est déjà la même lutte de libération, la même intention têtue et irrépressible d'accéder au plus-être, en se dégageant de l'aliénation par la nature puis par l'homme.

Bref, en Afrique, la création, l'auto-création de l'homme amorcée il y a des milliers de millénaires reste encore à l'ordre du jour.

En d'autres termes, d'une certaine manière, la préhistoire de l'Afrique n'est pas encore terminée.

21. C'est pourquoi, dans la définition d'un « mode de production africain » éventuel, une attention particulière devrait être portée aux « instances » sociologiques, politiques et « idéologiques » en référence avec les analyses de A. GRAMSCI et de N. POULANTZAS.

Notice biographique des auteurs du volume I

Introduction
J. KI-ZERBO (Haute-Volta). Spécialiste de la méthodologie de l'histoire africaine; auteur de plusieurs ouvrages sur l'Afrique noire et son histoire; professeur d'histoire au Centre d'enseignement supérieur de Ouagadougou; Secrétaire général du Conseil africain et malgache pour l'enseignement supérieur.

Chapitre 1
J.D. FAGE (Royaume-Uni). Spécialiste de l'histoire de l'Afrique occidentale; auteur et co-éditeur de publications sur l'histoire de l'Afrique. Pro-Vice Chancellor de l'université de Birmingham et ancien directeur du centre d'études africaines de l'université de Birmingham.

Chapitre 2
S.E. Boubou HAMA (Niger). Spécialiste des traditions orales; auteur de nombreux ouvrages sur 1'histoire du Niger et de la région soudanienne; ancien directeur du Centre régional de recherche et de documentation sur les traditions orales et pour le développement des langues africaines.

Chapitre 3
Ph. D. CURTIN (Etats-Unis d'Amerique). Spécialiste de l'histoire de la traite des esclaves; auteur de nombreux ouvrages sur l'histoire de la traite des esclaves; professeur d'histoire à l'université John-Hopkins.

Chapitre 4
Th. OBENGA (République populaire du Congo). Spécialiste de langues africaines; auteur de plusieurs articles d'histoire africaine et d'ouvrages sur l'Afrique dans l'Antiquité; professeur à la Faculté des Lettres de l'université Marien N'Gouabi.

Chapitre 5
H. DJAIT (Tunisie). Spécialiste de l'histoire médiévale du Maghreb; auteur de nombreux articles et ouvrages sur l'histoire de la Tunisie; professeur à l'université de Tunis.

Chapitre 6
I. HRBEK (Tchécoslovaquie). Spécialiste de l'histoire africaine et arabe; auteur de nombreux ouvrages sur l'histoire africaine; professeur; chef de la section des pays arabes et africains à l'Institut oriental de Prague.

Chapitre 7
J. VANSINA (Belgique). Spécialiste de l'histoire africaine; auteur de nombreux ouvrages sur l'histoire de l'Afrique équatoriale; professeur d'histoire à l'universite du Wisconsin (Etats-Unis d'Amerique).

Chapitre 8
S. Exc. A. HAMPATE BA (Mali). Spécialiste des traditions orales; auteur de nombreux ouvrages sur les anciens Empires africains et la civilisation africaine.

Chapitre 9
Z. ISKANDER (Egypte). Spécialiste de l'histoire de l'Egypte; auteur de nombreux ouvrages et articles sur l'ancienne Egypte; directeur général des affaires techniques au département des Antiquités.

Chapitre 10
P. DIAGNE (Sénégal). Linguiste; docteur ès sciences politiques et économiques; auteur de deux ouvrages sur le pouvoir politique africain et la grammaire wolof. Maître-assistant à l'université de Dakar.

Chapitre 11
D.A. OLDEROGGE (URSS). Spécialiste des sciences sociales africaines; auteur de plusieurs ouvrages sur l'Afrique; membre de l'Académie des Sciences de l'URSS.

Chapitre 12
J.H. GREENBERG (Etats-Unis d'Amérique). Linguiste; auteur de nombreux ouvrages et articles sur l'anthropologie et la linguistique; professeur d'anthropologie à l'université de Stanford.

Chapitre 13
S. DIARRA (Mali). Spécialiste de géographie tropicale; professeur de géographie à l'université d'Abidjan.

Chapitre 14
A. MABOGUNJE (Nigeria). Auteur de nombreux ouvrages sur les Yoruba; professeur de géographie à l'université d'Ibadan.

Chapitre 15
J. KI-ZERBO (Haute-Volta).

Chapitre 16
S. RUSHDI (Egypte). Physicien; Président du « Egyptian Geological Survey and Mining Authority ».
H. FAURE (France). Docteur ès sciences; géologue de la France d'outre-mer; ouvrages sur la géologie de l'Afrique de l'Ouest; Maître de conférences à l'université de Dakar puis à Paris VI. Président du Comité technique de géologie du quaternaire du Centre national de la recherche scientifique.

Chapitre 17
L. BALOUT (France). Spécialiste de la préhistoire africaine; auteur de nombreux ouvrages et articles sur l'Afrique du Nord; ancien directeur du Muséum national d'histoire naturelle de Paris.
Y. COPPENS (France). Spécialiste de la préhistoire; auteur de nombreux ouvrages sur l'origine de l'humanité; sous-directeur du Muséum national d'histoire naturelle de Paris.

Chapitre 18
R. LEAKEY (Royaume-Uni). Spécialiste de la préhistoire africaine; auteur d'ouvrages sur les fouilles relatives à l'origine de l'homme en Afrique orientale; chef de l'International Louis Leakey Memorial Institute for African Prehistory.

Chapitre 19
J.E.G. SUTTON (Royaume-Uni). Spécialiste de la Préhistoire; auteur de nombreux ouvrages et articles sur la Préhistoire africaine; ancien président du département d'archéologie de l'université d'Oxford.

Chapitre 20
J. D. CLARK (Etats-Unis d'Amérique). Spécialiste de préhistoire africaine; auteur de nombreuses publications sur la préhistoire et les anciennes civilisations africaines; professeur d'histoire et d'archéologie.

Chapitre 21
R. DE BAYLE DES HERMENS (France). Spécialiste de la Préhistoire; auteur de nombreux ouvrages et articles, notamment sur la Préhistoire africaine; chargé de recherches au Centre national de la recherche scientifique de Paris.

Chapitre 22
L. BALOUT (France).

Chapitre 23
H.J. HUGOT (France). Préhistorien; maître de conférences; auteur de nombreux travaux sur l'histoire naturelle: Préhistoire et Quaternaire; sous-directeur du Muséum national d'Histoire naturelle.

Chapitre 24
Th. SHAW (Royaume-Uni). Professeur d'histoire ancienne; auteur de nombreux travaux sur la préhistoire de l'Afrique de l'Ouest; vice-président du Congrès panafricain de préhistoire.

Chapitre 25
F. DEBONO (Royaume-Uni). Spécialiste de la préhistoire égyptienne; auteur de nombreux ouvrages et articles sur la recherche préhistorique en Egypte; chercheur.

Chapitre 26
J. KI-ZERBO (Haute-Volta).

Chapitre 27
R. PORTERES (France). A consacré une grande partie de son existence à la recherche botanique en Afrique; ancien professeur au Muséum national d'histoire naturelle; décédé.
J. BARRAU (France). Auteur de nombreux travaux sur les plantes tropicales; sous-directeur du Laboratoire d'ethno-botanique et d'ethno-zoologie.

Chapitre 28
J. VERCOUTTER (France). Spécialiste de l'histoire antique; auteur de nombreuses publications sur l'Egypte ancienne; professeur d'histoire, directeur de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire.

Conclusion
J. KI-ZERBO (Haute-Volta).

Membres du comité scientifique international pour la rédaction d'une Histoire générale de l'Afrique

Professeur J.F.A. AJAYI (Nigeria) — 1971-1979
Directeur du volume VI

Professeur F.A. ALBUQUERQUE MOURAO (Brésil) — 1975-1979

Professeur A. ADU BOAHEN (Ghana) — 1971-1979
Directeur du volume VII

S. Exc. M. BOUBOU HAMA (Niger) — 1971-1978

H.E. Mrs. Mutumba BULL (Zambie) — 1971-1979

Professeur D. CHANAIWA (Zimbabwe) — 1975-1979

Professeur Ph. CURTIN (Etats-Unis d'Amérique) — 1975-1979

Professeur J. DEVISSE (France) — 1971-1979

Professeur Manuel DIFUILA (Angola) — 1978-1979

Professeur H. DJAIT (Tunisie) — 1975-1979

Professeur Cheikh Anta DIOP (Sénégal) — 1971-1979

Professeur J.D. FAGE (Royaume-Uni) — 1971-1979

S. Exc. M. Mohammed EL FASI (Maroc) — 1971-1979
Directeur du volume III

Professeur J.L. FRANCO (Cuba) — 1971-1979

M. Musa. H.I. GALAAL (Somalie) — 1971-1979

Professeur Dr. V.L. GROTTANELLI (Italie) — 1971-1979

Professeur Eike HABERLAND (Rép. féd. d'Allemagne) — 1971-1979

Dr. AKLILU HABTE (Ethiopie) — 1971-1979

S. Exc. M. A. HAMPATE BA (Mali) — 1971-1978

Dr. Idris. S. EL-HAREIR (Libye) — 1978-1979

Dr. Ivan. HRBEK (Tchécoslovaquie) — 1971-1979

Dr. (Mrs.) Abeodu JONES (Libéria) — 1971-1979

Abbé Alexis KAGAME (Rwanda) — 1971-1979

Professeur I.M. KIMANBO (Tanzanie) — 1971-1979

Professeur J. KI-ZERBO (Haute-Volta) — 1971-1979
Directeur du volume I

M. Dioudé. LAYA (Niger) — 1979

Dr. A. LETNEV (URSS) — 1971-1979

Dr. Gamal. MOKHTAR (Egypte) — 1971-1979
Directeur du volume II

Professeur Ph. MUTIBWA (Ouganda) — 1975-1979

Professeur D.T. NIANE (Sénégal) — 1971-1979
Directeur du volume IV

Professeur L.D. NGCONGCO (Botswana) — 1971-1979

Professeur Th. OBENGA (R. P. du Congo) — 1975-1979

Professeur B.A. OGOT (Kenya) — 1971-1979
Directeur du volume V

Professeur Ch. RAVOAJANAHARY (Madagascar) — 1971-1979

M. Walter RODNEY (Guyana) — 1979

Professeur Mekki. SHIBEIKA (Soudan) — 1971-1979

Professeur Y.A. TALIB (Singapour) — 1975-1979

Professeur Avelino TEIXEIRA DA MOTA (Portugal) — 1978-1979

Mgr. Th. TSHIBANGU (Zaïre) — 1971-1979

Professeur Jan VANSINA (Belgique) — 1971-1979

The Rt. Hon. Dr. Eric. WILLIAMS (Trinité-et-Tobago) — 1976-1978

Professeur A. MAZRUI (Kenya)
Directeur du volume VIII (n'est pas membre du Comité)

Secrétariat du Comité scientifique international pour la rédaction d'une Histoire générale de l'Afrique : M. Maurice GLÉLÉ, Division des études de cultures, Unesco, 1, rue Miollis, 75015 Paris

Abréviations utilisées dans la bibliographie

A.A. American Anthropologist, Washington.
A.A.R.S.C. Annales de l'Académie royale des sciences coloniales, Bruxelles.
A.A.T.A. Art archaeological and technical abstracts, New York.
A.C.P.M. Annals of the Cape Province museum of natural history, Grahamstown.
Actas V Congr. P.P.E.C. Actas del V Congresso panafricano de prehistoria y de estudio del cuaternario, Tenerife, 1966.
Actes I Coll. Intern. Archéol. Afr. Actes du Ier Colloque international d'archéologie africaine, Fort-Lamy 11-16 déc. 1966. Publications de l'Institut national tchadien pour les sciences humaines. Fort Lamy.
Actes II Coll. Intern. L.N. A. Actes du Second Colloque international de linguistique négro- africaine, Dakar.
Actes II Congr. P.P.E.Q. Actes de la deuxième session du Congrès panafricain de préhistoire et de l'étude du quaternaire, Alger, sept.-oct. 1952.
Acts III P.C.P.Q.S. Acts of the third panafrican congress of prehistory and quaternary studies, Livingstone 1955, London, Chatto and Windus, 1957.
Actes III Congr. U.I.S.P.P. Actes du Troisième Congrès de l'Union internationale des sciences préhistoriques et protohistoriques, Zürich, 1950.
Actes IV Congr. P.P.E.Q. Actes du IVe Congrès panafricain de préhistoire et de l'étude du Quaternaire, Léopoldville, 1959, Tervuren, 1962, A.M.R.A.C. 40.
Actes VII Congr. P.P.E.Q. Actes du VIIe Congrès panafricain de préhistoire et de l'étude du Quaternaire, Addis Abeba, 1971.
Actes VI Congr. U.I.S.P.P. Actes du VIe Congrès de l'Union internationale des sciences préhistoriques et protohistoriques, Rome.
Actes IX Congr. U.I.S.P.P. Actes du IXe Congrès de l'Union internationale des sciences préhistoriques et protohistoriques, Nice, 1976.
Actes IX INQUA Congr. Acts of the IXth international association congress for quaternal research, Christchurch, Nouvelle-Zélande.
Actes XV Congr. I.A.A.P. Actes du Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistorique, Paris.

Actes 46 Congr. A.F.A.S. Actes du 46e Congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences, Montpellier, 1922.
Actes Coll. Intern. Fer Actes du Colloque international, Le fer à travers les âges, Nancy, 3-6 oct. 1956. Annales de l'Est, Mém. n° 16, Nancy.
A.D.G. Abhandlungen des deutschen Geographentags.
Africana Africana bulletin, Varsovie.
A.G. Archaeologia geographica, Hambourg.
A.G.S. American geographical society, New York.
A.H.S. African historical studies, Brooklin (Mass.).
A.J.H.G. American journal of human genetics, Chicago.
A.J.P.A. American journal of physical anthropology, Philadelphie.
A.L.R. African language review, Freetown.
A.L.S. African language studies, Londres.
A.M.R.A.C. Annales du musée royal d'Afrique centrale, Série in 8°, Sciences humaines, Tervuren.
A.M.R.C.B. Annales du Musée royal du Congo belge.
A.N. African notes, Ibadan.
Annales Annales-Economies, sociétés, civilisations, Paris.
Ant. Afr. Antiquités africaines, Paris.
A.S.A.E. Annales du Service des antiquités de l'Egypte, Le Caire.
A.S.A.M. Annals of the South african museum, Cape Town.
A.T. L'Agronomie tropicale, Nogent-sur-Marne.
A.Z. Afrika Zamani ; journal de l'Association des Historiens Africains.
B.A.S.E.Q.U.A. Bulletin de l'association sénégalaise d'études quaternaires africaines, Dakar.
B.A.U.G.S. Bulletin of the All Union geographical society.
B.C.E.H.S. Bulletin du comité d'études historiques et scientifiques de l'Afrique occidentale française, Dakar.
B.F.A. Bulletin of faculty of Arts, Le Caire.
B.G.H.D. Bulletin de géographie historique et descriptive, Paris.
B.G.S.A. Bulletin of the geological society of America, New York.
B.I.E. Bulletin de l'Institut d'Egypte, Le Caire.
B.I.F.A.N. Bulletin de l'Institut français (puis fondamental) d'Afrique noire, Dakar.
B.I.F.A.O. Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale, Le Caire.
B.I.E.G.T. Bulletin d'information et de liaison des instituts d'ethno-sociologie et de géographie tropicale, Abidjan.
B.I.R.S.C. Bulletin de l'Institut de recherches scientifiques du Congo.
B.J.B.E. Bulletin du jardin botanique de l'Etat, Bruxelles.
B.M.L. Bowman memorial lectures, New York, The American geographical society.
B.N.H.S.N. Bulletin of news of the historical society of Nigeria, Ibadan.
B.R.A.S. Bulletin of the royal asiatic society.
B.S.A. Bulletin de la Société d'anthropologie, Paris.
B.S.A.E. British school of archaeology in Egypt and egyptian research account, Londres.
B.S.A.O.S. Bulletin of the School of African and Oriental studies, Londres.
B.S.E.R.P. Bulletin de la Société d'études et de recherches préhistoriques, Les Eyzies.
B.S.G.C. Bulletin de la Société de géographie commerciale, Bordeaux.
B.S.G.F. Bulletin de la Société géologique de France, Paris.
B.S.H.N.A.N. Bulletin de la Société d'histoire naturelle d'Afrique du Nord.
B.S.L. Bulletin de la Société de linguistique.

B.S.P.F. Bulletin de la Société préhistorique française, Paris.
B.S.P.M. Bulletin de la Société préhistorique du Maroc, Rabat.
B.S.P.P.G. Bulletin de la Société préhistorique et protohistorique gabonaise, Libreville.
B.S.R.B.A.P. Bulletin de la Société royale belge d'anthropologie et de préhistoire, Bruxelles.
B.S.R.B.B. Bulletin de la Société royale de botanique de Belgique, Bruxelles.
B.U.P.A. Boston university papers on Africa, Boston.
C.A. Current anthropology, a world journal of the Science of Man, Chicago.
C.A.E.H. Cahiers d'anthropologie et d'écologie humaine, Toulouse.
C.D.A.P.C. Companhia de diamantes de Angola, Publications culturais, Lisbonne.
C.E.A. Cahiers d'études africaines, Paris.
C.H.E. Cahiers d'histoire égyptienne, Héliopolis.
C.H.M. Cahiers d'histoire mondiale, Paris.
C.J.A.S. The Canadian journal of african studies. Revue canadienne des études africaines Ottawa.
C.L.A.D. Centre de linguistique appliquée de Dakar.
C.M. Cahiers de la Maboké, Tervuren.
C.O.R.S.T.O.M. Cahiers de l'Office de la recherche scientifique et technique d'Outre-Mer. Série sciences humaines, Paris.
Coll. C.N.R.S. Colloques internationaux du Centre national de la recherche scientifique Paris.
C.R.A.P.E. Centre de recherches d'anthropologie, de préhistoire et d'ethnographie d'Alger.
C.R.A.S. Compte rendu hebdomadaire des séances de l'Académie des sciences, Paris.
C.R.S.B. Compte rendu de la Société de biogéographie.
E.A.J. East African Journal, Nairobi.
Econ. Bot. Economic Botany.
Ecol. Monogr. Ecological Monographs.
G.A. Geografiska annaler, Stockholm.
G.J. The geographical journal, Londres.
G.S.A.B. Geological society of America bulletin, Boulder, Colorado (U.S.A.).
G.S.A.M. Geological society of America memoir, Boulder, Colorado (U.S.A.).
H.T. Hesperis Tamuda, Rabat.
L'Homme L'Homme ; Cahier d'ethnologie, de géographie et de linguistique, Paris.
I.J.A.H.S. International journal of African historical studies, Boston.
I.J.A.L. International journal of American linguistics, Bloomington.
I.N.E.A.C. Institut national pour l'étude agronomique du Congo belge.
I.P.H. International association of paper historians.
I.R.S. Institut de recherches sahariennes (université d'Alger).
I.S.H.M. Institut des sciences humaines du Mali.
J.A.H. Journal of African history, Londres.
J.A.L. Journal of African languages, Hertford.
J.A.F. Journal of American folklore, Washington.
J.A.O.S. Journal of American oriental Society, Boston.
J.A.T.B.A. Journal d'agronomie tropicale et de botanique appliquée.
J. Afr. Soc. Journal of African Society.
J.E.A. Journal of Egyptian archaeology, Londres, Egypt exploration Society.
J.E.A.S.C. Journal of the East African Swahili committee, Kampala.
J.H.S. Journal historique du Sokoto.

J.H.S.N. Journal of the historical Society of Nigeria, Ibadan.
J.M.A.S. Journal of modem African studies, Londres.
J.N.S. Journal of Negro studies, Washington.
J.R.A.I. Journal of the royal anthropological institute of Great Britain and Ireland, Londres.
J.R.A.S. Journal of the royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland, Londres.
J.W.A.L. Journal of West African languages, Londres.
Kush Kush ; journal of the Sudan antiquities service, Khartum.
L.N.R. Lagos notes and records, Lagos.
M.A.I. Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles lettres, Paris.
M.A.M. Mémoires de l'Académie malgache, Tananarive.
M.I.R.C.B. Mémoires de l'Institut royal du Congo belge, Bruxelles.
M.N. Masca newsletter, the University museum, Philadelphie.
M.S.B. Mémoires de la Société de Biogéographie.
Mém. Soc. Ling. Mémoire de la Société de linguisique.
N.A. Notes africaines, Dakar.
O.J.S. The Ohio journal of Science, Colombus.
O.M. Oduma Magazine, Rivers State council for arts and culture, Nigeria.
P.A. Practical anthropology, New York.
P.N.A.S. Proceedings of National Academy of Sciences.
P.C.P. Panafrican Congress of Prehistory.
P.R. Polish review, Varsovie.
P.T.R.S. Philosophical transactions of the royal Society of Londres: A. Mathematics and physical sciences, London.
Proc. Burg. Wart. Symp. 56 Proceedings of the symposium held at Wartenstein, Austria, on the origin of African plant domesticates.
Proc. Conf. Cult. Ecol. Proceedings of the conference of cultural ecology, Museum of Canada bulletin.
Proc. VII Congr. I.N.Q.U.A. Proceedings of the VIIth international association congress for quaternal research, Salt Lake City, Univ. Utah press.
Proc. IX Congr. I.N.Q.U.A. Proceedings of the IXth international association congress for quaternal research, Christchurch, Nouvelle-Zélande.
Proc. III. Intern. W.A.C. Proceedings of the IIIrd International West African conference Ibadan, 1949.
Proc. Sem. A.S.E.W.A. Proceedings of the Seminar on application of Sciences in examination of works of art, Boston, 1958.
R.A. Revue africaine, Bulletin de la Société historique algérienne, Alger.
Rap. 12 C.I.S.H. Rapport du 12e Congrès international des sciences historiques.
R.E. Revue d'égyptologie, Paris.
S.A.A.A.S. South African association for the advancement of Science, Johannesburg.
S.A.A.B. South African archaeological bulletin, Cape Town.
S.A.J.S. South African journal of Science, Johannesburg.
S.P.P.G. Société préhistorique et protohistorique gabonaise, Libreville.
S.W.J.A. South western journal of anthropology, Albuquerque, Nouveau-Mexique.
T.G.S.S.A. Transactions of the geological Society of South Africa.
T.H.S.G. Transactions of the historical Society of Ghana, Legon, Accra.
Trav. C.A.M.A.P. Etudes et travaux du centre d'archéologie méditerranéenne de l'Académie polonaise des sciences, Varsovie.
Trav. I.R.S. Travaux de l'Institut de recherches sahariennes, Alger, Université d'Alger.
T.M.I.E. Travaux et mémoires de l'Institut d'ethnologie, Paris.

U.J. Uganda journal, Kampala.
W.A. World archaeology, Londres.
W.A.A.N. West African archaeological newsletter, Ibadan.
W.A.J.A. West African journal of archaeology, Ibadan.
W.A.R. West African review, Londres.
Z.E.S. Zeitschrift für Eingeboren in Sprachen, Berlin.
Z. Phon. Zeischrift für phonetik und allgemeine Sprachwissenschaft.

Bibliographie Générale

Toutes les références ont été vérifiées avec le plus grand soin possible, mais étant donné la complexité et le caractère international de l'ouvrage, des erreurs ont pu subsister. (N.D.L.R.).

ADAMS (W.Y.). 1964. « Post-Pharaonic Nubia in the light of archaeology », *J.E.A.* 50 (28)*.

AGUESSY (M.). 1972. « Traditions orales et structures de pensée: essai de méthodologie », *C.H.M.* XIV, 2 (Intr. Gle) (4) (7) (10).

AITKEN (M.J.). 1961. *Physics and archaeology*, London, Intersc. Pub. Ltd., X + 181 p. (9).

— 1963. « Magnetic location », *Science in archaeology*, Londres, Thames and Hudson (9).

— 1970. « Dating by archaeomagnetic and thermoluminescent methods », *P.T.R.S.*, A 269, n° 1193 (9).

AKINJOGBIN (I.A.). 1967. *Dahomey and its neighbours 1708-1818*, Cambridge, Cambridge Univ. Press (Intr. Gle).

ALAGOA (E.J.). 1968. « The use of oral literacy data for history », *J.A.F.* 81 (7).

— 1968. « Songs as historical data. Exemples from the Niger delta », *Research review*, V, 1 (7).

— 1970. « Long distance trade and states in the Niger delta », *J.A.H.* XI, 3: 319-29 (Intr. Gle).

— 1971. « The Niger delta states and their neighbours, 1600-1800 », in J.F.A. AJAYI and Michael CROWDER (éd.), *History of West Africa*, vol. I, London, Longmans (3).

— 1973. « Oral tradition and archaeology. The case of Onyoma », *O.M.* 1, 1 (Intr. Gle) (4).

* Les chiffres arabes placés entre parenthèses à la fin de chaque titre indiquent le chapitre où l'ouvrage est cité.

al-ALAWI ('Aidarus b, Al-Sharīf 'Alī al-'Aidarus al-Nadīrī al-'Alawī). 1374/1954-55. *Bughyat al-Amal fi tarikh al-Sumal*, Mogadishu (en arabe) (Intr. Gle) (5) (6)).

ALBERTI (L.) 1811. *Description physique et historique des Caffres sur la côte méridionale de l'Afrique*, Amsterdam (6).

ALEXANDER (Sir J.). 1967. *Expedition of discovery into the interior of Africa…*, 2e éd., Cape Town (6).

ALEXANDRE (J.) et ALEXANDRE (S.). 1968. « Contribution à l'élaboration d'une stratigraphie du Quaternaire, basée sur les variations de climat dans une région du monde intertropical », *VIIe Congrès INQUA*, 7 (21).

ALEXANDRE (P.). 1970. « Afrique centre-équatoriale et centre-occidentale », *Histoire générale de l'Afrique noire*, Paris, P.U.F. (10).

ALEKSEIEV (K.). 1973. « Sur la classification anthropologique de la population indigène de l'Afrique », *les Problèmes fondamentaux des études africaines*, Moscou (11).

ALIMEN (H.). 1955. *Préhistoire de l'Afrique*, Paris, Boubée (23).

— 1957. *The prehistory of Africa*, Londres, Hutchinson (24).

— 1960. « Découverte d'un atelier de l'Acheuléen supérieur, en place, à la limite du 2e pluvial et du 3e pluvial dans les monts d'Ougarta (Sahara occidental) », *B.S.P.F.* 57 : 421-3 (23).

— 1962. « Les origines de l'homme », *Bilan de la science*, Paris, Fayard (Concl.).

— 1963. « Considérations sur la chronologie du Quaternaire saharien », *B.S.G.F.* 5 : 627-34 (13).

— 1966. *Préhistoire de l'Afrique*, réédition, Paris, Boubée, 340 p. (Intr. Gle) (13) (21) (22) (23) (24) (28).

— 1975. « Les isthmes hispano-marocain et sicilo-tunisien aux temps acheuléens », *Anthropologie*, 79, 3 : 399-430 (22).

— 1975. « Limite Pliocène-Quaternaire et définition du Quaternaire », *Prace o Plejstocie, Livre jubilaire du Professeur R*OXYCKI,, Varsovie (16).

— 1976. Variations climatiques dans les zones désertiques de l'Afrique nord-équatoriale durant les quarante derniers millénaires, Actes VIIe P.P.E.Q., pp. 337-347, Addis Abeba (16).

ALIMEN (H.) et CHAVAILLON (J.). 1956. « Industrie acheuléenne in situ de l'oued Fares, dans les monts d'Ougarta (Sahara occidental) », *B.S.P.F.* 53-202-14 (23).

ALIMEN (H.), CHAVAILLON (J.) et MARGAT (J.). 1965. « Contribution à la chronologie préhistorique africaine. Essai de corrélation entre les dépôts quaternaires du bassin Guir-Saoura (Sahara) et du bassin du Tafilat (Maroc) », *Congr. Préhist. de France*, Monaco, 1959, pp. 161-267, 2 fig. et 1 tableau (16).

ALLEN (J.W.T.). 1959. « The collection of swahili literature and its relation to oral tradition and history », *T.N.R.* 53 (6).

ALMAGRO-BASCH (M.). 1946. « Prehistoria del Norte Africa y del Sahara español », Barcelona, *Instit. Estud. afr.*, 302 p. (23).

ALMAGRO-BASCH (M.) et GORBEA (M.A.). 1968. « Estudios de arte rupestre nubio », *Memorias de la Misión arqueologica en Egypto* 10, Madrid (23).

AMER (M.). 1933. « The excavations of the egyptian University at Maadi », *B.F.A.* 1 : 322-4 (25).

— 1935. « The excavations in the prehistoric site at Maadi », *B.F.A.* II : 176-8 (25).

— 1953. « Rizkana, I. Excavations in the Wadi Digla », *B.F.A.* XV : 97-100, 201-205 (25).

ANCIAUX DE FAVAUX (A.). 1955. « Les gisements préhistoriques de Kansenia », *Actes IIe Congr. P.P.E.Q.* : 333-4 (21).

— 1957. « Une industrie sur galets spéciale aux plateaux des Biano (Katanga-Congo belge) », *Acts IIIrd. P.C.P.Q.S.* : 210-3 (21).

— 1962. « Evolution parallèle de deux ou plusieurs techniques au Paléolithique ancien et moyen sur les hauts plateaux katangais. Fouilles 1960-1961 », *Actes VIe Congr. I.S.P.P.*, III : 230-5. (21).

ANDERSON (B.). 1870. *Narrative of a journey to Mussardu, the capital of the western mandigoes*, New York (6).

ANTOINE (M.). 1938. « Notes de préhistoire marocaine. XIV : un cône de résurgence du Paléolithique moyen à Tit-Mekil, près Casablanca », *B.S.P.M.*, 12 (23).

APTER (D.). 1955. *The Gold Coast in transition*, Princeton, Princeton Univ. Press, X + 355 p. (3).

ARAB-FAQIH. 1897-1910. *Histoire de la conquête de l'Abyssinie*, Paris, R. Basset, 2 vol. (6).

ARAMBOURG (C). 1949. « Sur la présence dans le Villafranchien d'Algérie de vestiges éventuels d'industrie humaine », *C.R.A.S.* 229 : 66-7 (22).

— 1954. « L'hominien fossile de Ternifine (Algérie) », *C.R.A.S.* 239 : 293-5 (24).

— 1962. « Etat actuel des recherches sur le Quaternaire en Afrique du Nord », *Actes IV P.P.E.Q.* 40 : 255-77 (16).

— 1966. « Aperçu sur les résultats des fouilles du gisement de Ternifine », *Actas V Congr. P.P.E.C.* I : 129-36 (16) (24).

ARAMBOURG (C.) et COPPENS (Y.). 1967. « Sur la découverte dans le Pléistocène inférieur de la vallée de l'Omo (Ethiopie) d'une mandibule d'Australopithécien », *C.R.A.S.* 265 : 589-90 (17).

— 1968. « Découverte d'un Australopithécien nouveau dans les gisements de l'Omo (Ethiopie) », *S.A.J.S., 64*, 2 : 58-9 (17).

ARAMBOURG (C.) et HOFSTETTER (R.). 1954. « Découverte en Afrique du Nord de restes humains du Paléolithique inférieur », *C.R.A.S.* 239 : 72-4 (24).

— 1955. « Le gisement de Ternifine. Résultats des fouilles de 1955 et découvertes de nouveaux restes d'Anianthropus », *C.R.A.S.* 241 : 431-3 (24).

— 1963. « Le gisement de Ternifine », *I.P.H. Archives* : XXXII, Paris, Masson, 191 p. (22).

ARKELL (A.J.). 1949. *The Old Stone Age in the Anglo-Egyptian Sudan*, Cambridge (25).

— 1949. *Early Khartoum. An account of the excavation of an early occupation site carried out by the Sudan Government antiquities service, 1944-1945*, London, Oxford Univ. Press (23) (25) (28).

— 1950. « Gold Coast copies of fifth to seventh century bronze lamps », *Antiquity*, 24 : 38-40 (24).

— 1953. *Shaheinab. An account of the excavation of a Neolithic occupation site carried out for the Sudan antiquities service in 1949*, London, Oxford Univ. Press (23) (25) (28).

— 1954. « The late Acheulean of Esh Shaheinab », *Kush*, I : 30-4 (23).

— 1961. *History of the Sudan*, 2e éd., London, Athlone (28).

— 1964. *Wanyanga and an archaeological reconnaissance of the South-West libyan desert. The british Ennedi expedition, 1957*, London, Oxford Univ. Press (23).

— 1975. « Prehistory of the Nile Valley », *Handbuch das Orientalistik*, VII, Abteilung, Band 2, Abschnitt A. Lief 1, Leiden-Köln (28).

ARKELL (W.J.) et SANDFORD (K.S.). 1933. *Palaeolithic man and the Nile Valley in Nubia and Upper Egypt*, Chicago (23).

ARMSTRONG (R.). 1964. « The use of linguistics in ethnogeography », in J. VANSINA and al., *The historian in tropical Africa*, Oxford, Oxford Univ. Press (10).

— 1971. « The collection of oral traditions in Africa », *A.U.A.* 579-83 (7).

A.S.E.Q.U.A. 1964 et années suivantes. *Bulletin* n° 1 et suivants (16).

— 1966. « Etat des recherches sur le Quaternaire de l'Ouest africain », 1re série, *B.I.F.A.N.*, 28: 371-429 (24).
— 1967. « Etat des recherches sur le Quaternaire de l'Ouest africain », 2e série, *B.I.F.A.N.*, A, 29: 821-65 (24).
— 1969. « Etat des recherches sur le Quaternaire de l'Ouest africain », 3e série, *B.I.F.A.N.*, A, 31: 210-83 (24).
ATHERTON (J.H.). 1972. « Excavations at Kamabai and Yagala Rock Shelters, Sierra Leone », *W.A.J.A.* 2: 39-74 (24).
— 1973. « The Stone Age/Iron Age transition in Northeast Sierra Leone », *Underground West Africa*, 7 (24).
AUBREVILLE (H.). 1949. « Climats, forêts, désertification de l'Afrique tropicale », Paris, Larose, 351 p. (13).
— 1962. « Savanisation tropicale et glaciations quaternaires », *Andansonia*, 2, 1: 1684 (13).
AYACHE (G.). 1961. « Les archives marocaines », *H.T.* 2 (6).
BA (A.H.). 1972. *Aspects de la civilisation africaine*, Paris, Présence africaine (8).
BA (A.H.) et CARDAIRE (M.). 1957. *Tierno Bokar, le sage de Bandiagara*, Paris, Présence africaine (8).
B.A (A.H.) et DAGET (J.). 1962. *L'Empire peul du Macina*. Paris, Mouton (8).
BA (A.H.) et DIETERLEN (G.) 1961. *Koumen, texte initiatique des pasteurs peul.* (Intr. Gle).
BA (O.) 1972. *Glossaire des mots étrangers passés en Pulaar du Fouta Toro*, Dakar, C.L.A.D. (10).
BABET (V.). 1936. « Note préliminaire sur un atelier de pierres taillées à Brazzaville (Afrique équatoriale française) », *B.S.P.F.* 33: 153-5 (21).
BAILLOUD (A.). 1966. « L'évolution des styles céramiques en Ennedi », *Actes Ier coll. intern. Archéol. Afr.* (Intr. Gle).
al-BAKRI. 1968. « Routier de l'Afrique blanche et noire du Nord-Ouest (Cordoue, 1068) », v. MONTEIL, trad., *B.I.F.A.N.* B ; 30, 39-116 (24).
BALANDIER (G.). 1971. *Sociologie actuelle de l'Afrique Noire*, 3e éd. – Paris, P.U.F. (Intr. Gle) (15).
BALANDIER (G.) et MAQUET (J.). 1968. *Dictionnaire des civilisations africaines*, Paris, Hazan (Intr. Gle) (4).
BALBI (A.). 1826. *Atlas ethnographique du globe ou Classification des peuples anciens et modernes d'après leurs langues* ; Paris (12).
BALL (J.). 1939. *Contributions to the geography of Egypt*, Survey and Mines Dept., 308 p. (16).
BALOUT (L.). 1952. « Du nouveau à l'Aïn Hanech », *B.S.H.N.A.N.* 43: 152-9 (22).
— 1952. « Pluviaux, interglaciaires et préhistoire saharienne », *Trav. I.R.S.* 8: 9-21 (16) (23).
— 1955. *in* ARAMBOURG et BALOUT, « L'ancien lac de Tihodaïne et ses gisements préhistoriques », *Actes IIe Congr. P.P.E.Q.*: 287-92 (23).
— 1954. « Les hommes préhistoriques du Maghreb ef du Sahara. Inventaire descriptif et critique », *Libyca*, II (22).
— 1955. *Préhistoire de l'Afrique du Nord*, Paris, A.M.G. (12) (22) (23).
— 1958. *Algérie préhistorique*, Paris, A.M.G. (23).
— 1965. « Le Moustérien du Maghreb », *Quaternaria*, 7: 43-58 (22).
— 1967. « Procédés d'analyse et questions de terminologie dans l'étude des ensembles industriels du Paléolithique inférieur en Afrique du Nord », *Background to evolution in Africa*, Chicago, London, the Univ. of Chicago Press: 701-35 (22).

— 1967. « L'homme préhistorique et la Méditerranée occidentale, *R.O.M.M.* III: 9-29 (22).
— 1968. « L'art rupestre nord-africain et saharien. Etat de quelques problèmes », *Simposio internacional de arte rupestre*, Barcelona: 257-64 (22).
— 1976. *Orientations nouvelles de la préhistoire maghrébine. In memoriam Pedro Bosch Gimpera*, 1891-1974, Mexico, pp. 99-113 (22).
BALOUT (L.) *et al.* « Fiches typologiques africaines », 9 cahiers publiés depuis 1967 sous l'égide des *Congr. P.P.E.Q.* (22).
BALOUT (L.), BIBERSON (P.) et TIXIER (J.). 1967. « L'Acheuléen de Ternifine, gisement de l'Atlanthrope », *Anthropologie*, 71: 217-37 (22).
BALOUT (L.) et ROUBET (C). 1970. « Datation radiométrique de l'Homme de I'Aïn Dokkara et de son gisement, l'Escargotière du Chacal, région de Tébessa, Algérie », *Libyca*, 18: 21-35 (22).
BARBER (E.J.W.). 1974. *Archaeological decipherment.* A handbook, Princeton, Princeton Univ. Press (4).
BARBEY (C.) et DESCAMPS (C). 1969. « A propos des Pebble-tools de la Moyenne-Gambie », *B.I.F.A.N.*, A, 31: 276-82 (24).
BARBOT (J.). 1732. *A description of the coasts of North and South Guinea*, Churchill's voyages, Londres, A. et J. Churchill (1).
BARENDSON (G.W.), DEEVEY (E.S.) et GRALENSKI (L.J.). 1965. « Yale natural radiocarbon measurements III », *Science* 126: 916-7 (24).
BARRAU (J.). 1962. « Les plantes alimentaires de l'Océanie, origines, distribution et usages », *Annales du Musée colonial de Marseille* 7, III–IX, 275 p. (27).
— 1975. « L'Asie du Sud-Est, berceau cultural ? », *Etudes rurales*: 53-6 (27).
BARROW (J.). 1801-1803. *Travels into the interior of the Southern Africa*, London, 2 vol. (6).
BARRY (B.). 1974. « La chronologie dans la tradition orale du Waalo. Essai d'interprétation », *Afrika Zamani*, 3: 31-49 (4).
BASSET (R.). 1894. *Etudes sur les dialectes berbères*, Paris (10).
— 1909-1913. *Mission au Sénégal*, Paris, Leroux, 3 vol. (6) (10).
BATTISTINI (R.). 1967. *L'Afrique australe et Madagascar*, Paris, P.U.F. 230 p. (13).
BAULIN (J.). 1962. *The Arab role in Africa*, London, Penguin books (5).
BAUMANN (H.). 1936. *Geschichte und Urzeit des Menschen in Mythus der Afrikanischen Völker*, Berlin (7).
BAUMAN (H.) et WESTERMANN (D.). 1962. *Les Peuples et les Civilisations de l'Afrique*, Paris, Payot (Intr. Gle) (6) (10).
BAUMGARTEL (E.J.). 1955. *The culture of prehistoric Egypt*, Oxford (28).
BAYLE DES HERMENS (R. DE). 1967. « Premier aperçu du Paléolithique inférieur en République centrafricaine », *Anthropologie*, 71:135-66 (21).
— 1969. « Les collections préhistoriques de la République centrafricaine au Musée royal de l'Afrique centrale, *C.M.* VII: 27-40 (21).
— 1971. « Quelques aspects de la préhistoire en République centrafricaine », *J.A.H.* XII: 579-97 (21).
— 1975. « Recherches préhistoriques en République centrafricaine », Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative, série *Recherches oubanguiennes* n° 3, Paris, Université de Paris X, 345 p. (21).
— 1976. « A la découverte de la préhistoire en République centrafricaine », *Archeologia* n° 92 (26).
BAYLE DES HERMENS (R. DE) et VIDAL (P.). 1971. « Deux datations sur la méthode du Carbone 14 des monuments mégalithiques de Bouar, R.C.A. », *C.M.* IX: 81-2 (21).

BAYNON (J.). 1970. « The Contribution of linguistics to history in the field of Berber studies », *Language and history of Africa* (6) (10) (15).
BEALE (F.C.). 1966. *The anglo-gambian stone circles expedition 1964/65*, Bathurst, Government Printer (24).
BEATTIE (J.). 1968. « Aspects of Nioro symbolism », *Africa* 38, 4 : 413-42 (7).
BEAUCHENE (G. DE). 1963. « La Préhistoire du Gabon », *Objets et Mondes*, T. III (21).
BEBEY (F.). 1969. *Musique de l'Afrique*, Expressions, Horizons de France, Paris.
BECKER (C.H.). 1968. « Materialen zur Kenntnis des Islam in Deutsch Ost–Afrika », *I.N.R.* LXVII (Intr. Gle) (5) (6).
BECKINGHAM (CF.) et HUNTINGFORD (G.W.B.). 1954. *Some records of Ethiopia 1593-1646*, London (6).
BEHRENSMEYER (A.K.). 1975. « The taphonomy and paleoecology of Plio–Pleistocene vertebrate assemblages east of Lake Rudolf, Kenya », *Bull Mus. Comp. Zool* (17).
BEIDELMAN (Th.). 1970. « Myth, legend and oral history : A Kaguru traditional text », *Anthropos* 65 : 74-97 (7).
BEQUAERT (M.). 1938. « Les fouilles de Jean Colette à Kalina », *A.M.R.C.B.* 1, 2 : 29-88 (21).
— 1952. « Fouilles à Dinga (Congo Belge) », *Actes II Congr. P.P.E.Q.* : 317-53 (21).
— 1953. « La préhistoire du Congo Belge et ses relations avec la préhistoire africaine sud-saharienne à l'Holocène », *B.S.R.B.A.P.* LXIV : 37-49 (21).
BEQUAERT (M.) et MORTELMANS (G.). 1955. « Le Tshitolien dans le bassin du Congo », *A.A.R.S.C.* II, 5, 40 p. (21).
BERG (F.). 1968. « The Swahili Community of Mombasa 1500-1900 », *J.A.H.* IX : 35-56 (Intr. Gle) (5) (6).
BERGER (R.). 1970. « Ancient Egyptian Chronology », *P.T.R.S.* 269, 1193 ; 23-36(9).
BERGGREN (W.A.). 1973. « Correlation and calibration of late Pliocene and Pleistocene marine and continental biostratigraphies », *Acts IX congr. I.N.Q.U.A.* (16).
BERQUE (J.). 1957. *Histoire sociale d'un village égyptien au XXe siècle*, Paris (15).
BERTIER (H.). 1933. « Le cahier de l'écriture de Radama I », *M.A.M.* 36 (6).
BESANCON (J.). 1957. *L'Homme et le Nil*, Paris, Gallimard (28).
BIBERSON (P.). 1961. « Le cadre paléogéographique de la préhistoire du Maroc atlantique », Rabat, *Pub. Serv. Antiq. Maroc*, T. 17, 544 p. (22).
— 1961. « Le paléolithique inférieur du Maroc atlantique », Rabat, *Pub. Serv. Antiq. Maroc*, T. 17 (23).
— 1965. « Recherches sur le Paléolithique inférieur de l' Adrar de Mauritanie », *Actes Ve Congr. P.P.E.Q.* : 173-89 (23).
BIEBUYCK (D.) et MATEEME (K.C.). 1969. *The Mwindo Epic from the Banyanga* (*Congo Republic*), Berkeley, Los Angeles (7).
BIRDSELL (J.B.). 1972. *Human evolution. An introduction to the new physical anthropology*, Rand McNally and C°, 299 p. (4).
BIROT (P.) 1970. *L'Afrique, les régions naturelles du globe*, Paris, Masson (13).
BISHOP (W.W.). 1965. « Quaternary geology and geomorphology in the Albertine rift valley, Uganda », *G.S.A.M.* 84 : 293-321 (21).
BISHOP (W.W.) et CLARK (J.D.) (éd.). 1967. *Background to evolution in Africa*, Chicago Univ. Press., 935 p. (16) (19) (22) (23) (24) (Concl.).
BISHOP (W.W.) et MILLER (J.A.) (éd.). 1972. « Calibration of hominoïd evolution », *Univ. of Toronto Press* (16) (20).

BITTNER (M.). 1897. *Die topographischen Capital des indischen See-spiegels Mohit*, Vienne (6).

BIVARD (A.D.H.) et HISKETT (M.). 1962. « The arabic literature of Nigeria to 1804: a provisional account », *B.S.A.O.S.* XXV, 1 (Intr. Gle) (5) (6).

BLANKOFF (B.). 1965. « Quelques découvertes récentes au Gabon », *B.S.P.P.G.* L, 3: 52-60 (21).

— 1966. « L'état des recherches préhistoriques au Gabon », *Actes Ier coll. intern, archéol. afr.*: 62-80 (21).

BLEEK (D.F.). 1929. *Comparative vocabularies of the Bushman languages*, University Press, Cambridge (10).

BLEEK (W.H.I.). 1851. *De nominum generibus, linguarum Africae australis, copticae, semitarum, aliarumque sexualium*, Bonn, A. Marcus, IV + 60 p. (12).

— 1862-1869. *Comparative grammar of South African languages*, Capetown, Juta, 2 vol. (10) (12).

BLOCH (M.). 1939. *La Société féodale. La Formation des liens de dépendance*, vol. 1, 34 et 34 bis de l'*Evolution de l'humanité*, dirigée par H. BERR, Paris (1).

— 1949. *Apologie pour l'Histoire ou le métier d'historien*, Paris, A. Colin (7).

BLUNDEL (H.W.). 1923. *The royal chronicles of Abyssinia, 1769-1840*, Londres (6).

BLUNDEL (H.W.), BOAZ (N.) et HOWELL (F.C.). 1977. « A gracile hominid cranium from upper member G of the Shungura Formation, Ethiopia », *A.J.P.A.* 46, 1: 93-108 (17).

BOAHEN (A.A.) et WEBSTER (J.B.). 1970. *The growth of African civilization. West Africa since 1800*, London, Longmans (Intr. Gle) (8).

BOBO (J.). 1956. «Un ensemble de stations moustéro-atériennes aux environs de Djanet (Tassili des Ajjer) », *Libyca*, 4: 263-8 (23).

BONATTI (E.). 1966. « North mediterranean climate during the last Würm glaciation », *Nature*, 209, 5027: 985-7 (16).

BOND (G.). 1956. « A preliminary account of the Pleistocene geology of the plateau Tia Fields region of Northern Nigeria », *Proc. III Intern. W.A.C.*: 187-202.

BONIFAY (E.). 1975. « Stratigraphie du Quaternaire et âge des gisements préhistoriques de la zone littorale des Alpes-Maritimes », *B.S.P.F.* 72, 7: 197-206 (16).

BONNEFILLE (R.). 1972. *Associations polliniques actuelles et quaternaires en Ethiopie (vallées de l'Awash et de l'Omo)*, thèse, Paris, 2 tomes (16).

— 1974. « Etude palynologique de dépôts plio-pléistocènes d'Ethiopie », *A.S.E.Q.U.A.* B., 42-3: 21-2 (16).

— 1976. « Végétation et climats des temps oldowayens et acheuléens à Melka Kunturé (Ethiopie) », *l'Ethiopie avant l'Histoire*, Cahier 1: 55-71 (17).

BONNEL DE MEZIERES (A.). 1920. « Recherches sur l'emplacement de Ghana et de Tekrour », *M.A.I.*, 13, 1: 227-77 (24).

BONNET (A.). 1961. « La "pebble culture" in situ de l'Idjerane et les terrasses de piémont du Sahara central », *B.S.P.F.* 58: 51-61 (23).

BOSMAN (W.). 1967. *A new and accurate description of the coast of Guinea*, London, Frank Cass & C° (1).

BOSTON (J.S.). 1964. « The Hunter in Igala legends of origin », *Africa* 34: 118-20 (7).

BOULLE (M.), VALLOIS (H.V.) et VERNEAU (R.). 1934. *Les Grottes paléolithiques des Bani Ségoual (Algérie)*, Paris, Masson (22).

BOUNAK (V.). 1972. « Du cri au langage », *Le Courrier*, août-sept. (Concl.).

BOUYSSONIE (J.), BREUIL (H.) *et al.*, 1956. *Musée du Bardo, coll. préhist., planches*, Album n° 1, Paris, A.M.G. (23).

BOVIER-LAPIERRE (P.). 1925. « Le Paléolithique stratifié des environs du Caire », *Anthropologie*, XXXV : 37-46 (25).

BOXER (C.R.). 1959. (Dir.) *The tragic history of the sea, 1589-1622*, University Press, Cambridge (6).

BOYLE (A.H.) et JEFFREYS (W.). 1947. « Speculative origins of the fulany language », *The language of Africa*, vol. 17 (10).

BRADBURY (R.E.). 1959. « Chronological problems in the study of Benin history », *J.H.S.N.* 1 : 263-87 (24).

BRAHIMI (C.). 1970. *L'Ibéromaurusien littoral de la région d'Alger*, Paris, A.M.G. (22).

— 1972. *Initiation à la préhistoire de l'Algérie*, Alger (22).

BRAIDWOOD (R.J.). 1960. « The agricultural revolution », *Scientific America*, September (27).

BRAIDWOOD (R.J.) et REED (C.A.). 1957. « The achievement and early consequence of food production ; a consideration of the archaeological and natural historical evidence », *Cold spring harbourg symposium on quantitative biology* (27).

BRAIN (C.K.). 1958. « The Transvaal Ape-Man. Bearing cave deposits, Transvaal museum », *Mémoire* n° 11, Prétoria (20).

BRASIO (A.). 1952. *Monumento missionaria africana*, Lisbonne, 9 vol. (6).

BRAUDEL (F.). 1969. *Ecrits sur l'histoire*, Paris, Flammarion (Intr. Gle).

BREASTED (J.H.). 1906. *Ancient Records of Egypt*, vol. IV, Chicago, University Chicago Press (28).

BREUIL (Abbé H.). 1931. *L'Afrique*, Cahiers d'art, Paris (24).

— 1944. « Le Paléolithique au Congo Belge d'après les recherches du docteur Cabu ; VI Plateau de Bena Tshitolo » *T.R.S.A.* XXX : 143-60 (21).

— 1952. « Les figures incisées et ponctuées de la grotte de Kiantapo (Katanga) », *A.M.R.C.B.* : 1-32 (21).

BREZILLON (M.). 1970. *Dictionnaire de la Préhistoire*, Paris, Larousse (Concl.).

BROTHWELL (D.) et SHAW (Th.). 1971. « A late Upper Pleistocen proto-West African negro from Nigeria », *Man*, 6, 2 : 221-7 (24).

BROUTANOH (A.). 1867. « La tradition orale chez les Agni Ahali de Moronou », *B.I.E.G.T.* (7).

BROWN (G.). 1941. *The Economic History of Liberia*, Washington, Associated Publishers, IX + 366 p. (3).

BROWNE (W.G.). 1806. *Travels in Africa, Egypt and Syria*, London (6).

BRUCE (J.). 1790. *Travels to discover the source of the Nile.* Edimbourg, 5 vol. (6).

BRUNTON (G.). 1928. *G. Brunton and G. Caton-Thompson, The Badarian civilization*, London, Quaritch (25) (28).

— 1937. *Nostagedda, British Museum expedition to Middle Egypt 1928-1929*, London, Quaritch (25) (28).

— 1948. *Matma, British Museum expedition to Middle Egypt 1929-1931*, London, Quaritch (25) (28).

BRYANT (A.T.). 1929. *Olden times in Zululand and Natal*, London (6).

BUCHA (V.). 1970. « Evidence for changes in the Earth's magnetic field intensity », *P.T.R.S.* 269, 1193 : 47-56 (9).

— 1971. « Archaeomagnetic dating », H.N. MICHAEL and E.K. RALPH (éd.) *Dating techniques for the archaeologist*, Cambridge, Mass. (9).

BUDA (J.L.), SCHROEDER (R.A.), PROTSCH (R.) et BERGER (R.). 1974. « Concordance of collagen based radiocarbon and aspartic acid raumization ages », *AATA*, 11, 2 (9).

BUEDEL (J.). 1958. « Die Flaeschenbildung in den feuchten Troppen und die Rolls fossier solcher Flaeschen in anderen Klimazonen *A.D.G.*, 89-121 (16).

BULCK (G.V.). 1948. « Les recherches linguistiques au Congo belge », *M.I.R.C.B.* (10).

BURKE (K.), DUROTYE (A.B.) et WHITEMAN (A.J.). 1971. « A dey Phase south of Sahara, 20000 years ago », *W.A.J.A.* I (24).

BUTLER (J.). 1966. *Boston University Papers on Africa. Prehistoric Populations in Africa*, Boston (Concl.).

BUTZER (K.W.). 1957. « The last « pluvial » phase of the eurafrican subtropics », *les Changements de climats, recherches sur la zone aride*, Paris, Unesco, 20 : 211-6 (13).

— 1958. « Studies zum vor-und-frühgeschichtlichen Landschaftwandel der Sahara », *Akademie des Wissenschaften und der Litteratur*, n° 1, 49 p. (23).

— 1972. *Environment and Archaeology*, 2e éd., Chicago ; (1re éd., 1964, Londres), XXVIII + 703 p. (16) (24) (28).

BUTZER (K.W.) et HANSEN (CL.). 1968. *Desert river in Nubia*, Madison, Univ. of Wisconsin Press (16).

BUTZER (K.W.) et ISAAC (G.L.). 1975. *After the australopithecines, Stratigraphy, ecology and culture change in the middle pleistocene*, La Haye (19).

BUTZER (K.W.), RICHARDSON (J.L.) et WASHBOURKNKAMAU (C.). 1972. « Radiocarbon dating of East African Lake levels », *Science*, 175 : 1069-76 (16) (21).

BUTZER (K.W.) et THURBER (D.L.). 1969. « Some late cenozoic sedimentary formations of the Lower Omo Basin », *Nature*, 222, 5199 : 1132-7.

BYNON (J.). 1970. « The contribution of linguistics to history in the field of berber studies » D. DALBY (éd.) *Language and history in Africa* (6) (10) (15).

CABU (F.). 1935. « Considérations sur la stratigraphie de gisements pléistocènes à outillage paléolithique de la région de Léopoldville », *B.S.R.B.A.P.* 50 : 269-84 (21).

— 1935. « Les industries préhistoriques de la cuvette centrale congolaise et leurs rapports avec la préhistoire générale », *B.S.R.B.A.P.* 50 : 399-411 (21).

CADENAT (P.). 1957. « Fouilles à Columnata. Campagne 1956-57. La nécropole », *Libyca*, V : 49-81 (22).

— 1962. « Sur l'extension de la civilisation capsienne vers l'ouest », *B.S.P.F.*, 59 : 27-32 (22).

— 1970. « Le Columnatien, industrie épipaléolithique de l'Algérie », *B.S.E.R.P.* 20 : 40-50 (22).

CAHEN (D.). 1975. « Le site archéologique de la Kamoa (région du Shaba, République du Zaïre). De l'Age de la pierre ancien à l'Age du fer », *A.M.R.A.C.* 84 (21).

— 1976. « Nouvelles fouilles à la pointe de la Gombe (ex-pointe de Kalina), Kinshasa, Zaïre », *Anthropologie*, 80, 4 : 573-602 (21).

— 1977. « Vers une révision de la nomenclature des industries préhistoriques de l'Afrique centrale », *Anthropologie*, 81 (21).

CAHEN (D.), HAESAERTS (P.) et NOTEN (F. VAN). 1972. « Un habitat lupembien à Massango (Burundi). Rapport préliminaire », *Africa-Tervuren*, XVIII : 78-80 (21).

CAHAN et NOTEN (F. VAN). 1970. « Des polissoirs dans la grotte de Mpinga (Burundi) », *Africa-Tervuren*, XVI, I : 13-7 (21).

CALEY (E.R.). 1949. « Validity of the specific gravity method for the determination of the fineness of gold objects », *O.J. S.*, XLIX : 76-92 (9).

— 1948. « On the application of Chemistry of Archaeology », *O.J.S.* XLVIII : 1-8 (9).

CAMPBELL (B.G.) 1965. « The Nomenclature of the Hominidae », *Royal anthropological Institute, Occasional paper n° 22* (24).
CAMPBELL (R.). 1861. *A pilgrimage to my motherland… among Egba and Yoruba in 1859-60*, Philadelphia (6).
CAMP-FABRER (H.). 1966. *Matière et art mobilier dans la préhistoire nord -africaine et saharienne*, Paris, A.M.G. (22) (23).
CAMP-FABRER (H.), BOUCHUD (J.), CHABEUF (M.), CHAMLA (M.C.), COUVERT (M.), DUGHI (R.) et SIRUGUE (F.). 1975. *Un gisement capsien de faciès sétifien Madjez II, el-Eulma (Algérie)*, Paris, C.N.R.S., 448 p. (22).
CAMPS (G.). 1969. *Amekni, Néolithique ancien du Hoggar*, Paris, A.M.G. (22) (23) (24) (28).
— 1974. *Les Civilisations préhistoriques de l'Afrique du Nord et du Sahara*, Paris, Doin, 366 p. (22) (28).
CANDOLLE (A.). 1883. *L'Origine des plantes cultivées*, Paris, F. Alcan (27).
CAPORIAMCO (L. D.I.) et GRAZIUSI (P.). 1934. *Le pitture rupestri di Aïn Doua (Auenat)*, Florence, Centro di studi coloniali (23).
CAPOT-REY (R.). 1953. *Le Sahara français*, Paris, P.U.F. 487 p. (23).
CAPRILLE (Y.P.). 1972. *Carte des langues du Tchad*, Paris, I.G.N. (10).
CARRE (J.M.). 1932. *Les Voyageurs français en Egypte, 1517-1840*, Paris (6).
CARSON (P.). 1962. *Materials for West African history in the archives of Belgium and Holland*, London (6) (24).
— 1968. *Materials for West African history in french archives*, London, the Athlone Press (6) (24).
CARTER (G.F.). 1964. « Archaeological Maize in West Africa: a discussion of Stanton and Willet », *Man*, 64 p. 95 (24).
CARTER (P.L.) et FLIGHT (C.). 1972. « Report on the fauna from the sites of Ntereso and Kintampo Rock Shelter six in Ghana: with evidence for the practice of animal husbandry during the second millennium B.C. », *Man*, 7, 2: 227-32 (24).
CASTANHOSO (M.). 1548. *Historia das cousas que o muy esfrocado Dom Christouao da Gama fez nos Reynos de Preste Joao*, Lisboa (6).
CATON-THOMPSON (G.). 1928. *The Badarian civilization*, London (28).
— 1946. « The aterian industry: its place and significance in the Palaeolithic world », *J.R.A.I.*, 44 p. (23).
— 1952. *Kharga oasis in Prehistory*, London, the Athlone Press (23) (25).
CATON-THOMPSON (G.) et GARDNER (E.W.). 1934. *The desert Fayum*, London, Royal anthropological Institute, 114 p. (23) (24) (25) (28).
CAVAZZI de MONTECUDOLO (G.A.). 1687. *Istorica descrizione dei tre regni Congo*, Bologne (1).
CELIS (M.) 1972. *Gepolijst archeologisch stenen materiaal uit de Demokratische Republiek van Zaïre*, thèse, Gand, Université de Gand (21).
CENIVAL (J.–L. DE). 1973. *L'Egypte avant les Pyramides, IVe millénaire, Grand Palais, 29 mai-3 septembre 1973*, Paris, éd. des Musées nationaux (28).
CERULLI (E.). 1926. « Iscrizioni e documente arabi per la Storia della Somalia », *Rivista degli studi orientali*: 1-24 (Intr. Gle) (5) (6).
— 1957. *Somalia, seritti vari editi e inediti, I*, Roma (Intr. Gle) (5) (6).
CHAMARD (Ph.). 1969-70. *Le Bassin versant de la Sebkha de Chemchane (Adrar de Mauritanie)*, Dakar, Fac. Lettres-Sc. hum., 205 p. (23).
CHAMLA (M.C.). 1968. « Les populations anciennes du Sahara et des régions limitrophes: étude des restes humains néolothiques et protohistoriques », *M.C.R.A.P.E.* 9 (23) (24).

— 1970. *Les hommes épipaléolithiques de Columnata (Algérie occidentale)*, Paris, A.M.G. (22).

— 1973. « Etude anthropologique de l'Homme capsien de l'Aïn Dokkara (Algérie orientale) », *Libyca*, XXI : 9-53.

CHAMOT (E.M.) et MASON (C.W.). 1938. *Handbook of chemical microscopy*, vol. 1, 2e éd., New York, Wiley (9).

CHAMPAULT (B.). 1953. « L'industrie de Tachenghit », *70e Congr. A.F.S.S.*, 126 p. (23).

CHASSELOUP-LAUBAT (F. DE). 1938. *L'Art rupestre au Hoggar (Haut Mertoutek)*, Paris, Plon, 63 p. (23).

CHAVAILLON (J.). 1936. « Quaternaire de la vallée du Guir (Sahara nord-occidental) », *C.R. Som. Séances Soc. Géolog. Fr.* (23).

— 1958. « Industrie archaïque du Paléolithique ancien en place, dans les alluvions de l'oued Guir (Sahara nord-occidental) », *B.S.P.F.* 55 : 431-43 (23).

— 1964. *Les Formations quaternaires du Sahara nord-occidental*, Paris, C.N.R.S., 393 p., 32 pl. (23).

— 1973. « Chronologie des niveaux paléolithiques de Melka Konturé (Ethiopie) », *C.R.A.S.* 276 : 1533-6 (17).

CHAVAILLON (J.), BRAHIMI (C.) et COPPENS (Y.). 1974. « Première découverte d'Hominidé dans l'un des sites acheuléens de Melka Konturé (Ethiopie) », *C.R.A.S.* 278 : 3299-3202 (17).

CHAVAILLON (J.), CHAVAILLON (N.), COPPENS (Y.) et SENUT (B.). Sous presse. « Présence d'Hominidé dans le site oldowayen de Gomboré I à Melka Konturé, Ethiopie », *C.R.A.S.*, tome 285, pp. 961-963 (17).

CHELU (A.). 1891. *Le Nil, le Soudan, l'Egypte*, Paris, Chaix (28).

CHESNEAUX (J.). 1969. *Le Mode de production asiatique*, Paris, Editions sociales (Concl.).

CHEVALIER (A.). 1938. « Le Sahara, centre d'origine des plantes cultivées », *Société de Biogéographie*, VI : « La vie dans la région désertique nord-tropicale de l'Ancien Monde », Paris : 309-22 (27).

CHILDE (G.). 1954. *What happened in history* ?, Harmondsworth, Penguin Books Ltd. (27).

CHURCH (R.J.H.). 1969. *Africa and the Islands*, London, Longmans, 494 p. (13).

CISSE (K.) et THILMANS (G.). 1968. « A propos de la datation des mégalithes sénégambiens », *N.A.* 117 : 13-7 (24).

CISSOKO (S.M.). 1967. *Histoire de l'Afrique occidentale*, Paris, Présence africaine (Intr. Gle).

CLARK (G.). 1969. *World Prehistory*, 2e éd., Cambridge, Cambridge Univ. Press, XVI + 331 p. (19) (24).

CLARK (J.D.). 1950. *The Stone Age cultures of Northern Rhodesia*, South African Archaeological Society, Le Cap (20).

— 1957. Third Panafrican Congress on Prehistory, Londres Chatto and Windus (24).

— 1960. *The Prehistory of southern Africa*. Harmondsworth, Penguin Books Ltd. (19) (21) (24).

— 1962. « Vegetation patterns, climate and sands in North East Angola », *Actes IVe congr. P.P.E.Q.*, 151-66 (21).

— 1963. « Ecology and culture in the African Pleistocene », *S.A.J.S.* 59, 7 : 353-66 (21).

— 1963. « Prehistoric cultures of northeast Angola and their significance in tropical Africa », *C.D.A.P.C.* 62 (21).

— 1964. « The Sangoan culture of Equatoria : the implications of its stone equipment », Instituto de prehistoria y arqueologia, Monographies, Barcelone, 9 : 309-25 (20).
— 1966. « The distribution of prehistoric culture in Angola », *C.D.A.P.C.* 73 (21).
— 1967. « The problem of Neolithic culture in sub-Saharan Africa », W.W. BISHOP and J.D. CLARK (éd.) *Background to evolution in Africa*, Chicago, Chicago Univ. Press, 601-28 (24).
— 1967. *Atlas of African prehistory*, Chicago, Chicago Univ. Press (19) (24).
— 1968. « Review of Oliver Davies's The Quaternary in the Coastlands of Guinea », *W.A.A.N.* 13, 9 : 37-40 (24).
— 1968. « Further palaeo-anthropological studies in Northern Lunda », *C.D.A.P.C* 78 (21).
— 1969-74. *Kalambo Falls prehistoric site*, Cambridge, Cambridge Univ. Press, 3 vol. (19) (20) (21).
— 1970. « The prehistoric origins of african cultures », *in* J.D. FAGE and R.A. OLIVER, *Papers in african prehistory*, Cambridge (21).
— 1970. « The spread of food production in sub-saharan Africa », *in* J.D. FAGE and R.A. OLIVER, *Papers in african prehistory*, Cambridge (27).
— 1970. *The Prehistory of Africa, Londres*, Thames & Hudson (14) (19) (20) (24).
— 1971. « Human behavioural differences in Southern Africa during the later Pleistocene », *American Anthropologist*, vol. 73, pp. 1211-1236 (20).
— 1971. « Problems of archaeological nomenclature and definition in the Congo Basin », *S.A.A.B.* XXVI : 67-78 (24).
CLARK (J.D.) et HAYNES (C.V.). 1969. « An elephant butchery site at Mwanganda's village, Karonga, Malawi and its relevance for Palaeolithic archaeology », *W.A.* 1, 3 : 390-411 (20).
CLARK (J.D.), MAWBY (J.E.) et GAUTIER (A.). 1970. « Interim report on palaeoanthropological investigations in the Lake Malawi Rift », *Quaternaria*, XIII : 305-54 (20).
CLARK (J.D.) et Le GROS (W.E.). 1967. « Man-Apes or Ape-Men ? The story of discoveries in Africa », New-York (20).
CLARK (J.D.) et ZINDEREN BARKER (E. M. VAN). 1962. « Pleistocene climates and cultures in North-Eastern Angola », *Nature*, 196, 4855 : 639-42 (21).
— 1964. « Prehistoric cultures and Pleistocene vegetation at the Kalambo Falls, Northern Rhodesia », *Nature*, 201, 4923 : 971-5 (21).
CLARKE (J.). 1848. *Specimens of dialects : Short vocabulary of languages and notes of countries and customs in Africa*, Berwick-on-Tweed, D. Cameron, 104 p. (12).
CLARK-HOWELL (P.), KLEINDIENST (M.R.) et KELLER (C.M.). « Isimila, Preliminary report », *Proc. 4th P.C.P.Q.S.* (19).
CLIMAP. 1974. *Mapping the atmospheric and oceanic circulations and other climatic parameters at the time of the last glacial maximum about 17000 years ago*. Climatic research Unit, School of environmental sciences, University of East Anglia, Norwich, 123 p. (16).
C.N.R.S. (éd.). 1974. « Les méthodes quantitatives d'étude des variations du climat au cours du Pléistocène », *Colloque international du C.N.R.S.* n° 219, 317 p. (16).
COCKERELL (T.A.D.). 1907. « A fossil tse-tse fly in Colorado », *Nature*, 76-414 (14).
— 1909. « An other fossil tse-tse fly », *Nature*, 80, 128 (14).
— 1919. « New species of North American fossil beetles, Cockroaches and tse-tse flies », *Proc. NS. St. Nat. Mus.* 54 : 301-11 (14).

COETZE (J.A.) et ZINDEREN-BAKKER (E. M. VAN). 1970. « Palaeoecological problems of the Quaternary of Africa », *S.A.J.S.* 66 : 78-84 (21).
COHEN (D.W.). 1972. *The historical tradition of Busoga. Mukama and Kintu, Oxford*, the Clarendon Press. X + 218 p. (3).
COHEN (M.). 1958. *La Grande Invention de l'écriture et son évolution*, Paris (10).
— 1947. *Essai comparatif sur le vocabulaire et la phonétique du Chamitosémitique*, Paris, H. Champion XI + 248 p. (10) (12).
COLE (D.T.). 1971. « The history of African linguistics to 1945 », *in Linguistics in Subsaharan Africa, vol.* VII de *Current trend in linguistics*, dir. T.A. SEBEOK, Paris La Haye, Mouton (12).
COLE (G.H.). 1967. « Nsongezi. Summary account », W.W. BISHOP and J.D. CLARK, *Background to evolution in Africa*, 481-528 (19).
COLE (S.). 1964. *The prehistory of East Africa*, New York-London (19).
COLEMAN (J.S.). 1958. *Nigeria. Background to Nationalism*, Berkeley, California Univ. Press., XIV + 510 p. (3).
COLES (J.M.) et HIGGS (E.S.). 1969. *The archaeology of early man*, London (19).
COLETTE (J.R.F.). 1931. « Industries paléolithiques du Congo belge », *Actes XV Congr. I.A.A.P.*, 285-92 (21).
— 1935. « Complexe et convergences en préhistoire », *B.S.R.B.A.P.* 50 : 49-192 (21).
COMMONWEALTH ARTS FESTIVAL. 1965. *Treasures from the Commonwealth*, Commemorative Catalogue, Londres (24).
CONNAH (G.). 1967. « Progress report on archaeological work in Bornu. Northern history research scheme, second interim report », Zaria (24).
— 1969. « Settlement mounds of the Firki The reconstruction of a lost society », *Ibadan*, 26 : 48-62 (24).
— 1971. « Recent contributions to Bornu chronology », *W.A.J.A.* I : 55-60 (24).
— 1972. « Archaeology in Benin », *J.A.H.* 13, 1 : 25-38 (24).
COOK (R.M.). 1963. « Archaeomagnetism », D. BROTHWELL and E. HIGGS (éd.), *Science in archaeology*, London, Thames and Hudson (9).
COOKE (C.K.). 1969. « A re-examination of the "Middle Stone Age" industries of Rhodesia », *Arnoldia*, 17 (4).
— 1971. « Excavation in Zombepata Cave, Sipolilo District, Mashonaland, Rhodesia », *S.A.A.B.* XXVI : 104-27 (20).
COOKE (H.B.S.). 1958. « Observations relating to Quaternary environments in east and southern Africa », *T.G.S.S.A.*, Annexe au vol. 61 (16) (21).
— 1963. « Pleistocene mammal faunas of Africa with particular reference to southern Africa », *in* F.C. HOWELL and F. BOURLIERE (éd.), *African Ecology and Human evolution*, 65-116 (20).
— 1965. « Tentative correlation of Major Pleistocene deposits in Africa, *The origin of Man, Wenner-Green symposium*, Chicago (24).
— 1972. « Pleistocene chronology : long or short », *Maritimes sediments*, 8, 1 : 1-12 (16).
COONS (C.S.). 1968. *Yengema cave report*, Philadelphia, Univ. of Pensylvania, p. V + 77 + 35 pl. (24).
COPANS (J.) et GODELIER (M.). 1971. *L'Anthropologie, science des sociétés primitives ?*, Paris, Denoël (Intr. Gle).
COPPENS (Y.). 1960. « Les cultures protohistoriques et historiques du Djourab », *Actes 1er coll. intern, archéol. afr.* (Intr. Gle).
— 1961. « Découverte d'un Australopithéciné dans le Villafranchien du Tchad », *C.R.A.S.* 252 : 3851-2. (23) (24).
— 1962. « Découverte d'un Australopithéciné dans le Villafranchien du Tchad », *Colloques internationaux du C.N.R.S.* 104 : 455-9 (23).

— 1965. « L'Hominien du Tchad », *C.R.A.S.* 260 : 2869-71 (24).
— 1965. « L'Hominien du Tchad », *Actes V Congr. P.P.E.C.*, I : 329-30 (24).
— 1966. « Le Tchadanthropus », *Antropologia*, 70 : 5-16.
— 1966. « Le gisement des vertébrés quaternaires de l'Ouest africain », *B.I.F.A.N.* A, 27 : 373-81 (24).
— 1970. « Localisation dans le temps et dans l'espace des restes d'Hominidés des formations plio-pléistocènes de l'Omo (Ethiopie) », *C.R.A.S.* 271 : 1968-71 (17).
— 1970. « Les restes d'Hominidés des séries inférieures et moyennes des formations plio-villafranchiennes de l'Omo en Ethiopie », *C.R.A.S.*, 271 : 2286-9 (17).
— 1971. « Les restes d'Hominidés des séries supérieures des formations plio-villafranchiennes de l'Omo en Ethiopie », *C.R.A.S.* 272 : 36-9 (17).
— 1972. « Tentative de zonation du Pliocène et du Pléistocène d'Afrique par les grands Mammifères », *C.R.A.S.* 274 : 181-4 (17).
— 1973. « Les restes d'Hominidés des séries inférieures et moyennes des formations plio-villafranchiennes de l'Omo en Ethiopie (récoltes 1970, 1971 et 1972) », *C.R.A.S.* 276 : 1823-6 (17).
— 1973. « Les restes d'Hominidés des séries supérieures des formations plio-villafranchiennes de l'Omo en Ethiopie (récoltes 1970, 1971 et 1972) », *C.R.A.S.* 276 : 1981-4 (17).
— 1975. « Evolution des Mammifères, de leurs fréquences et de leurs associations au cours du Plio-Pléistocène dans la basse vallée de l'Omo en Ethiopie », *C.R.A.S.* 281 : 1571-4 (17).
— 1975. « Evolution des Hominidés et de leur environnement au cours du Plio-Pléistocène dans la basse vallée de l'Omo en Ethiopie », *C.R.A.S.* 281 : 1693-6 (17).
COPPENS (Y.), HOWELL (F.C.), ISAAC (G. Ll.) et LEAKEY (R.E.F.). 1976. *Earliest man and environments in the Lake Rudolf basin*, Univ. of Chicago Press, 615 + XXII p. (17) (18) (19).
CORBEIL (R.). 1951. « Les récentes découvertes au Cap-Vert concernant le Paléolithique », *B.I.F.A.N.* B, 13 : 384-437 (24).
— 1951. « Mise en évidence d'industries lithiques anciennes dans l'extrême ouest sénégalais », *C.R. Conf. Intern. Africanistes Ouest* I, 2 : 387-90 (24).
CORBEIL (R.), MAUNY (R.) et CHARBONNIER (J.). 1948. « Préhistoire et protohistoire de la presqu'île du Cap Vert et de l'extrême ouest sénégalais », *B.I.F.A.N.* B, 10 : 378-460 (24).
CORNEVIN (R.). 1962. *Histoire de l'Afrique*, Paris (5).
COUPEZ (A.) et KAMAZI (T.). 1970. *Littérature de cour au Rwanda*, Oxford (7).
COURSEY (D.G.). 1967. *Yams*, London, Longmans-Green, XIV + 230 p. (24).
— 1972. « The origins and domestication of yams in Africa », *Proc. Burg. Wart. Symp.* 56 (24).
COURSEY (D.G.) et ALEXANDER (J.). 1968. « African agricultural patterns and the Sickle Cell », *Science*, 160 : 1474-5 (24).
COURTOIS (Ch.). 1955. *Les Vandales et l'Afrique*, Paris (5).
CREACH (P.). 1951. « Sur quelques nouveaux sites et quelques nouvelles industries préhistoriques d'Afrique occidentale française », *C.R. Conf. Intern. Africanistes Ouest I*, 2 : 397-430 (24).
CREACH (D.A.). 1970. « A tale type index for Africa » *Research in Africa, Literatures*, Austin, I, 1 : 50-3 (7).
CREACH (S.A.). 1852. *A vocabulary of the Yoruba Language*, London, Seeleys, V + 38, 219 p. (12).

— 1855. « Journal of an expedition up the Niger and Tshadda rivers », London (6).

CUGOANO (O.). 1787. *Thoughts and sentiments on the wicked traffic of the slavery*, Londres (6).

CUNY (A.). 1946. *Invitation à l'étude comparative des langues indo-européennes et des langues chamito-sémitiques*, Bordeaux (10).

CUOQ (J.). 1975. *Recueil des sources arabes concernant l'Afrique occidentale du VIIIe au XVIe siècle (Bilād al-Sūdān)*, Paris, C.N.R.S. 493 p. (5).

CURRY (R.R.). 1969. Chronologie glaciaire absolue de la Sierra Nevada, Californie, pour les derniers 2 700 000 ans, Paris (16).

CURTIN (Ph. D.). 1960. « The archives in tropical Africa : a reconnaissance », *J.A.H.* I, 1, pp. 129-147.

— 1968. « Field Techniques for collecting and processing oral data », *J.A.H.* IX, 3 : 367-85 (7).

CURTIN (Ph. D.) et VANSINA (J.). 1964. « Sources of the 19th century Atlantic slave trade », *J.A.H.* 5 (6).

CUVELIER (J.) et JADIN (L.). 1954. *L'Ancien Royaume du Congo d'après les archives romaines 1518-1640*, Bruxelles (6).

DAHL (O. C.). 1951. *Malgache et Maanjan : une comparaison linguistique*, Oslo, Egede Institut, 406 p. (12).

DAIN (A.). 1961. « Témoignage écrit et philologie », *l'Histoire et ses méthodes*, encyclopédie de la Pléiade, Paris (5).

DALBY (D.). 1965. « The Mel Languages : a reclassification of southern "West Atlantic" », *A.L.S.* 6 (10) (12).

— 1966. « Levels of relationship in the classification of African languages », *A.L.S.* (10).

— 1967. « Survey of the indigenous scripts of Liberia and Sierra Leone », *A.L.S.* 8 (6).

— 1970. *Language and History in Africa*, Franck Cassad and C°, Londres, 160 p. (10).

— 1970. « Reflections on the classification of African languages, with special reference to the work of Sigismund Wilhem Koelle and Malcolm Guthrie », *African language studies*, XI (12).

DALLONI (M.). 1935. *Mission au Tibesti (1930-1931)*, Paris, Gauthier-Villar, 2 vol. (23).

— 1948. *Matériaux pour l'étude du Sahara oriental, région entre la Libye, le Tibesti et le Kaouar (Niger)*, Alger, I.R.S., 120 p. (23).

— 1952. « La station moustérienne de Retaïmia près d'Inkermann (Algérie) », *Actes IIe Congr. P.P.E.Q.* : 419-27 (22).

DALLONI (M.) et MONOD (Th.). 1948. « Géologie et préhistoire (Fezzan méridional, Kaouar et Tibesti) », Mission scientifique du Fezzan (1944-45), *Trav. I.R.S. 6* (23).

DALLONI (M.), DALRYMPLE (G.), BRENT, LANPHERE et MARVIN (A.) 1969. *Potassium-Argon Dating. Principles, techniques and applications to geochronology*, San Francisco, W. H. Freeman and C° (4).

DALTON (G.). 1968. *Primitive, archaic and modern economies, essays of Karl Polanyi*, New York (13).

DAMAS (I.) (éd.). 1966. « Ecological essays : proceedings of the conference of cultural ecology », *Museum of Canada Bull.* 230 (27).

DANIEL (G.). – *The Tree Ages*, Cambridge, Cambridge University Press (24).

DANIELS (Ch.). 1970. *The Garamantes of Southern Libya*, Stoughton, Oleander Press (24).

DAPPER (O.). –1668. *Naukeurige Beschrijiunghe des Afrikaenshe Gewesten*, Amsterdam
DARLINGTON (C.D.). 1963. *Chromosomes botany and the origins of cultivated plants*, London, G. Allen Unwin Ltd. (27).
DAVIDSON (B.). 1959. *The last cities of Africa*, Boston, Atlantic monthly Press (Intr. Gle).
— 1964. *The African past*, London, Longmans (Intr. Gle).
— 1965. *Old Africa rediscovered*, Paris, P.U.F. (Intr. Gle).
— 1965. *Mère Afrique*, Paris, P.U.F. (Intr. Gle).
— 1966. *The growth of African civilisation : West Africa 1000-1800*, London, Longmans (Intr. Gle).
DAVIES (O.). 1959. « The distribution of Old Stone Age material in Guinea », *B.I.F.A.N.* B, 21 : 1-2 (24).
— 1960. « The neolithic revolution in tropical Africa », *T.H.S.G.* 4 (24).
— 1961. *Archaeology in Ghana*, Edinburg, Nelson, IV + 45 p. (24).
— 1962. « The Neolithic culture of Ghana », *Actes IV Congr. P.P.E.Q.* 3 : 291-301 (24).
— 1964. *The Quaternary in the Coastlands of Guinea*, Glasgow, Jackson, XVI + 276 p. (24).
— 1966. « The invasion of Ghana from the Sahara in the Early Iron Age », *Actas V Congr. P.P.E.C.* 2 : 27-42 (24).
— 1966. « Comment on : “J. Arkell, B. Fagan and R. Summers, The Iron Age in Sub Saharan Africa” » *C.A.* 7 : 470-1 (24).
— 1967. « New radiocarbon dates from Ghana », *B.A.S.E.Q.U.A.* 14-15 : 28 (24).
— 1967. *West Africa before the Europeans*, Londres, Methuen, XX + 364 p. (24).
DAVIES (O.), HUGOT (H.) et SEDDON (D.). 1968. « The origins of African agriculture », *C.A.* 9, 5 : 479-504.
DAVISON (C.C.). 1973. « Glass beads in African archaeology », *A.A.T.A.*, 10, 2 (9).
DAVISON (C.C.), GIAUQUE (R.D.) et CLARK (J.D.). 1971. « Two chemical groups of dichroic glass beads from West Africa », *Man* 6, 4 : 645-9 (9).
DAY (M.H.) et LEAKEY (R.E.F.). 1973. « New evidence for the genus Homo from East Rudolf, Kenya, I », *A.J.P.A.* 39 : 341-54 (17).
— 1974. « New evidence for the genus Homo from East Rudolf, Kenya, III », *A.J.P.A.* 41 : 367-80 (17).
DAY (M.H.), LEAKEY (R.E.F.), WALKER (A.C.) et WOOD (B.A.). 1975. « New hominids from East Rudolf, Kenya, I », *A.J.P.A.* 42 : 461-76 (17).
— 1976. « New hominids from East Turkana, Kenya », *A.J.P.A.* 45, 3 : 369-436 (17).
DAYRELL (E.). 1911. « Further notes on nsibidi signs with their meanings from the Ikom district, Southern Nigeria », *J.R.A.I.*, vol. 41, pl. LXV-LXVII (10).
DEACON (H.J.). 1970. « The Acheulian occupation of Amanzi Springs, Uitenhage district, Cape province », *A.C.P.M.* 8, 11 (20).
— 1972. « Wilton : an assessment after fifty years », *S.A.A.B.* XXVII, 1-2 : 10-48 (20).
— 1972. « A review of the post Pleistocene in South Africa », *S.A.A.B.*, Goodwin series I : 26-45 (20).
DEBONO (F.). 1948. « Le Paléolithique final et le Mésolithique à Hélouan », *A.S.A.E.* XLVIII : 629-37 (25).
— 1948. « El-Omari », *A.S.A.E.* XLVIII : 562-8 (25).
— 1951. « Expédition archéologique royale au Désert oriental », *A.S.A.E.* LI : 59-91 (25).
— 1954. « La nécropole prédynastique d’Héliopolis », *A.S.A.E.* LII : 625-52 (25).
— 1956. « La civilisation prédynastique d’el-Omari (nord d’Hélouan) », *B L E.* XXXVII : 331-9 (25).

— 1969. « Le sentiment religieux à l'époque préhistorique en Egypte », *C.H.E.* XI : 1-13 (25).
— 1970. « Recherches préhistoriques dans la région d'Esna », *B.I.F.A.O.* LXIX : 245-51 (25).
— 1971. « Etude des dépôts de silex », *Graffiti de la Montagne thébaine*, Le Caire (25).
— 1971. « Prospection préhistorique (campagne 1972-1973) », *Graffiti de la Montagne thébaine*, t. I, 4, Le Caire (25).
— 1975. « Thèbes préhistorique, ses survivances à l'époque pharaonique », *Actes du XXIXe Congr. Inter. Orient.* (25).
— 1976. « L'homme oldowaien en Egypte », *B.I.E.* (25).
— 1976. « Survivances préhistoriques de l'usage du silex à l'époque pharaonique », *B.I.E.* (25).
DEGAN (Th.). 1956. « Le site préhistorique de Tiémassas (Sénégal) », *B.I.F.A.N.* B, 8 : 432-61 (24).
DELAFOSSE (M.). 1901. *Essai de manuel pratique de la langue mandé ou Mandingue*, Paris, Leroux, 304 p. (12).
— 1912. Haut-Sénégal Niger, Paris, Larose (10).
— 1914. « Mots soudanais du Moyen Age », *Mém. Soc. Ling.* Paris, 18 (10) (12).
— 1924. « Groupe sénégalo-guinéen », A. Meillet et M. Cohen (dir.), *Langues du monde*, Paris, H. Champion, XVI + 811 p. (10) (12).
DELANY (M.R.). 1861. « Official report on the Niger Valley exploring party », Leeds (6).
DELCROIX (R.) et VAUFREY (R.). 1939. « Le Toumbien de Guinée française », *Anthropologie*, 49 : 265-312 (23) (24).
DELIBRIAS (G.), GUILLIER (M.T.) et LABEYRIE (J.). 1974. « Gif natural radiocarbon measurements VII », *Radiocarbon*, 16, 1 : 15-94 (21).
DELIVRE (A.). 1974. *L'Histoire des rois d'Imerina : Interprétation d'une tradition orale*, Paris (8).
DEMOUGEOT. 1960. « Le chameau et l'Afrique du Nord romaine », *Annales*, 209-47 (26).
DENIS (J.), VENNETIER (P.) et WILMET (J.). 1971. *L'Afrique centrale et orientale*, Paris, P.U.F., 294 p. (13).
DENNINGER (E.). 1971. « Use of paper chromatography to determine the age of albuminous binders and its application to rock paintings », *S.A.A.A.S.* 2 : 80-4 (9).
DENY (J.). 1930. *Sommaire des archives turques du Caire*, Le Caire (6).
DESCAMPS (C.). 1971. *Sénégal, préservation et mise en valeur du patrimoine archéologique*, « D. Les mégalithiques du Sine-Saloum », Paris, Unesco (24).
DESCHAMPS (H.). 1962. « Pour une histoire de l'Afrique », *in* « Regards sur l'Afrique », *Diogène* 37, pp. 113-120 (Intr. Gle.).
— 1964. *L'Afrique tropicale aux XVIIe–XVIIIe siècles*, Paris, C.D.U. (Intr. Gle).
— 1969. *L'Afrique noire précoloniale*, Paris, P.U.F. (Intr. Gle).
DESCHAMPS (H.) *et al.* 1970. *Histoire générale de l'Afrique noire*, Paris, P.U.F., 2 t. (Intr. Gle) (7).
DESPLAGNES (L.). 1907. « L'Archéologie préhistorique en Guinée française », *B.S.G.C.* (24).
— 1907. *Le Plateau central nigérien*, Paris (21).
DESPOIS (J.) et RAYNAL (R.). 1967. *Géographie de l'Afrique du Nord-Ouest*, Paris, Payot, 571 p. (13).
DESTANIQ (Ed.). 1911. « Notes sur des manuscrits arabes de l'Afrique occidentale », *Revue africaine* (Intr. Gle) (5) (6).

DEVA (I.). 1974. « La tradition orale et l'étude des sociétés agricoles », *Diogène*, 85: 123-42 (4).
DIAGNE (P.). 1972. *Anthropologie de la littérature wolof*, Dakar, I.F.A.N. (10).
— 1976. *Enquête linguistique*, Unesco, Tchad (10).
DIALLO (Th.). 1968. *Les Institutions politiques du Fouta-Djallon au XIX[e] siècle*, Dakar (ronéo.) (6).
DIEHL (Ch.). 1969. *L'Afrique byzantine*, 2[e] éd., New York, 2 vol. (5).
DIENG (A. A.). 1974. *Classes sociales et mode de production esclavagiste en Afrique de l'Ouest*, Paris, C.E.R.M. n° 114 (Concl.).
DIENG (A.A.). 1978. Hegel, Marx, Engels et les problèmes de l'Afrique noir, Paris, Fonkoré.
DIMBLEBY (G.W.). 1963. « Pollen analysis », *Science in archaeology*, BROTHWELL (D.) et HIGGS (E.), dir., Londres, Thames and Hudson, pp. 139-149 (9).
DIOP (C.A.). 1955. *Nations nègres et culture*, Paris, Prés. afr. (10) (24).
— 1959. *L'Unité culturelle de l'Afrique noire*, Paris, Prés. afr.
— 1960. *L'Afrique noire précoloniale*, Paris, Prés. afr. (24).
— 1962. « Réponse à quelques critiques », *B.I.F.A.N.* B. 24: 542-74 (24).
— 1962. « Histoire primitive de l'Humanité : évolution du monde noir », *B.I.F.A.N.* B. 24: 449-541 (24).
— 1973. *Introduction à l'étude des migrations en Afrique occidentale et centrale*, Dakar, I.F.A.N. (6) (10).
— 1974. *Physique nucléaire et chronologie absolue*, Dakar-Abidjan, N.E.A. (4).
— 1977. Parenté génétique de l'égyptien pharaonique et des langues africaines: processus de sémitisation ; la pigmentation des anciens Egyptiens, test par la mélanine, *BIFAN*.
DIOP (M.). 1971-72. *Histoire des classes sociales dans l'Afrique de l'Ouest*, Paris, F. Maspero (Concl.).
DOBLHOFER (E.). 1959. *Le Déchiffrement des écritures* (trad. de l'allemand), Paris, Arthaud (4).
DOIZE (R.L.). 1938. « Les boules de pierre et les pierres perforées des collections de préhistoire du musée du Congo », *A.M.R.A.C.* I: 89-140 (21).
DOKE (C.M.) et COLE (D.T.). 1961. *Contribution to the history of African linguistics*, Johannesburg, Witwatersrand University Press, 129 p. (12).
DORESSE (J.). 1971. *Histoire sommaire de la Corne orientale de l'Afrique*, Paris (5).
DORIZE (L.). 1974. « L'oscillation pluviométrique récente sur le bassin du lac Tchad et la circulation atmosphérique générale », *Revue de géographie physique et de géologie dynamique*, 16, 4: 393-420 (16).
DORSON (R.M.). 1972. « African Folklore. Garden City (récits, genres oraux, folklore, littérature et histoire) » (8).
— 1976. « Oral literature, oral history and the folklorist », *Folklore and Fakelore*, Cambridge: 127-44 (8).
DORST (J.P.) et DANDELOT (F.). 1970. *A field guide to the larger mammale of Africa*, Londres, Collins (24).
DRAR (M.). 1963. « Flore du continent africain: région au nord du Sahara », *Enquête sur les ressources naturelles du continent africain*, Paris, Unesco: 257-70 (13).
DRIOTON (E.) et VANDIER (J.). 1962. *L'Egypte*, 4[e] éd. augmentée, Paris, P.U.F., 2 vol. (5) (28).
DROUX (G.) et KELLEY (H.). 1939. « Recherches préhistoriques dans la région de Boko-Sogho et à Pointe-Noire (Moyen-Congo) », *J.S.A.* 9: 71-84 (21).
DUBIEF (J.). 1959. « Le climat du Sahara », *Mém. I.R.S.*, 2 vol. (23).

DUBOIS (W.E.B.). 1903. *The souls of black folk*, Mac Clurg (Intr. Gle)
— 1944. *Black folk then and now*, New York, H. Holt (Intr. Gle).
DUMOULIN DE LAPLANTE (P.). 1947. *Histoire générale synchronique*, Paris (Concl.).
DUNBAR (J.H.). 1941. *Some nubian rock pictures of lower Nubia*, Le Caire (23).
DUNHAM (D.). 1955. *Nuri, the royal cemeteries of Kush*, Boston, University of Fine Arts (28).
DUNHILL (A.). 1969. *The Pipe Book* (éd. révisée), Londres, Barker (24).
DUVEYRIER (H.). 1864. *Les Touaregs du Nord*, Paris, Challamel, 502 p. (23).
DUVIGNEAUD (P.). 1958. « La végétation du Katanga et de ses sols métallifères », *Bulletin de la société royale de botanique de Belgique*, 90, 2 : 126-278 (21).
DUYVENDAK (J. J.L.). 1949. *China's discovery of Africa*, London (5).
— 1973. « Eastern african coast », *J.R.A.S.* : 98-122 (Intr. Gle) (5) (6).
EBOUE (F.). 1933. « Les peuples de l'Oubangui-Chari. Essai d'ethnographie, de linguistique et d'économie sociale », *Ethnographie* 27 : 3-79 (21).
EDWARDS (I.E.S.). 1970. « Absolute dating from Egyptian records and comparison with carbon-14 dating », *P.T.R.S.* 269, 1193 : 11-9 (9).
EGHAREVBA (J.). 1960. *A short history of Benin*, Ibadan, Ibadan Univ. Press (24).
EHRET (Ch.). 1963. « Sheep and central sudanic peoples », *J.A.H.* IX, 2 (Intr. Gle).
EL-KETTANI (M.). 1961. « L'histoire et ses méthodes », Paris, *Encyclopédie de la Pléiade*, N.R.F. (Intr. Gle).
— 1968. « Les manuscrits de l'occident africain dans les bibliothèques du Maroc », *H.T.* 9, 1 : 57-63 (Intr. Gle).
— 1968. « Les sections d'archives et de manuscrits des bibliothèques marocaines », *H.T.* 9, 3 : 459-68 (Intr. Gle).
EL-TOUNSY (O.). 1845. *Voyage au Darfour*, trad. Dr Perron, Paris (6).
EMERY (W.B.). 1961. *Archaic Egypt*, Harmondsworth, Penguin Book (28).
— 1965. *Egypt in Nubia*, London, Hutchinson (28).
EMILIANI (C.). 1975. « Paleoclimatological Analysis of Late Quaternary Cores from the Northeastern Gulf of Mexico », *Science*, 189, 4208 : 1083-7 (16).
EMPHOUX (J.P.). 1970. « La grotte de Bitorri au Congo-Brazzaville », *Cah. O.R.S.T.O.M.* II : 3-20 (21).
ENCYCLOPEDIE DE l'ISLAM, 2[e] éd., Leyde (Intr. Gle) (5).
ENGELMAYER (R.). 1965. *Die Felsgravierungen in Distrikt Sayala Nubien*, Vienna, H. Böhlaus Nachf, 90 p. (23).
ENNOUCHI (E.). 1962. « Un néandertalien : l'homme du Djebel Irhoud », *Anthropologie*, 66 (22).
ERMAN (A.) et RANKE (H.). 1952. *Aegypten und aegyptischen Leben im Altertum*, Tübingen. Traduction française : *La Civilisation égyptienne*, Paris, Payot (28).
EYO (E.). 1969. « Excavation at Ile-Ife », *Afr. Arts* : 44-7 (24).
— 1972. « Rop Rock Shelter excavations 1964 », *W.A.J.A.* 2 : 13-6 (24).
— 1972. « New treasures from Nigeria », *Expedition*, 14, 2 : 1-11 (24).
— 1974. « Excavations at Odo-Ogbe Street and Lafogido, Ife, Nigeria », *W.A.J.A.* 4 (24).
EVANS-PRITCHARD (E.E.). 1939. « Nuer Time Reckoning », *Africa* 12 : 189-216 (7).
EWING (G.W.). 1954. *Instrumental methods of chemical analysis*, Londres, McGraw Hill Book Company Inc. (9).
EYRE (S.R.). 1963. *Vegetations and Soils*, Londres (14).
FAEGRI (K.) et IVERSEN (J.). 1950. *Introduction to pollen analysis*, Copenhague (9).
FAGAN (B.M.). 1969. « Radiocarbon dates for sub-saharan Africa, VI », *J.A.H.* 10 : 149-69 (24).

FAGAN (B.M.) et NOTEN (F. VAN). 1971. « The Hunter-Gatherers of Gwisho », *A.M.R.A.C.* 74, XXII + 228 p. (21).
FAGE (J.D.). 1962. *An introduction to the history of West Africa*, 3e éd., Cambridge (Intr. Gle).
— 1965. *An atlas of African history*, London, Ewd. Arnold.
— 1970. *Africa discovers her past*, Oxford, Oxford Univ. Press (15).
FAGE (J.D.) et OLIVER (R.A.). 1970. Papers in African prehistory, Cambridge Univ. Press (Concl.).
FAGG (A.). 1972. « Pottery from the Rock Shelter excavations of 1944 and 1964 », *W.A.J.A.* 2 : 29-38 (24).
— 1972. « Excavation of an occupation site in the Nok Valley, Nigeria », *W.A.J.A.* 2 : 75-9 (24).
FAGG (B.E.B.). 1944. « Preliminary report on a microlithic industry at Rop Rock Shelter, Northern Nigeria », Cambridge, *Proceedings of the prehistoric society*, 10 : 68-9 (24).
— 1945. « A preliminary note on a new series of pottery figures from Northern Nigeria », *Africa*, 15 : 21-2 (24).
— 1956. « An outline of the Stone Age of the Plateau Minesfield », *Proc. III Internat. W.A.C.* 203-22 (24).
— 1956. « The Nok culture », *W.A.R.* 27 : 1083-7 (24).
— 1959. « The Nok culture in prehistory », *J.H.S.N.* 1, 4 : 288-93 (24).
— 1962. « The Nok terracottas in west african art history », *Actes IV Congr. P.P.E.Q.* III : 445-50 (24).
— 1968. « The Nok culture : excavations at Taruga », *W.A.A.N.* 10 : 27-30 (24).
— 1969. « Recent work in West Africa ; new light on the Nok culture », *W.A.* I : 41-50 (24).
— 1972. « Rop Rock Shelter excavations 1944 », *W.A.J.A.* 2 : 1-12 (24).
FAGG (B.E.B.) et FLEMING (S.J.). 1970. « Thermoluminescent dating of a terracotta of the Nok culture, Nigeria », *Archaeometry*, 12 : 53-5 (24).
FAGG (W.). 1963. *Nigerian images*, London, Lund Humphries, 124 p. (24).
FAGG (W.) et WILLETT (F.). 1960. « Ancient Ife : an ethnographical summary », *ODU*, 8 : 21-35 (24).
FARAG (N.) et ISKANDER (A.). 1971. *The Discovery of Neferwptah*, Le Caire (9).
FARINE (B.). 1963. *Sites préhistoriques gabonais*, ministère de l'Information, Libreville (21).
— 1965. « Recherches préhistoriques au Gabon », *B.S.P.P.G.*, vol. I, 3, pp. 68-84 (21).
— 1967. « Quelques outils principaux des divers faciès préhistoriques des districts de Ndjole et de Booué », *B.S.P.P.G.* : 22-36 (21).
FAULKNER (R.O.). 1953. « Egyptian military organisation », *J.E.A.* 39 : 32-47 (28).
FAURE (H.). 1962. *Reconnaissance géologique des formations sédimentaires postpaléozoïques du Niger oriental*, thèse, Paris (23).
— 1967. « Evolution des grands lacs sahariens à l'Holocène », *Quaternaria* 15 : 167-75 (16).
— 1969. « Lacs quaternaires du Sahara », *Internationale Vereinigung für theoretische und Angewandte Limnologie*, 17 : 131-48 (16).
FAURE (H.) et ELOUARD (P.). 1967. « Schéma des variations du niveau de l'océan Atlantique sur la côte de l'ouest de l'Afrique depuis 40 000 ans », *C.R.A.S.* 265 : 784-7 (24).
FEREMBACH (D.). 1970. *Les Cro-Magnoïdes de l'Afrique du Nord. L'Homme de Cro-Magnon*, Paris, A.M.G. (22).

FEREMBACH (D.), DASTUGUE (J.) et POITRAT-TARGOWLA (M.-J.). 1962. *La Nécropole épi-paléolithique de Taforalt (Maroc oriental)*, Casablanca (22).
FERGUSON (J.). 1969. « Classical contacts with West Africa », L.A. THOMPSON and J. FERGUSON (éd.), *Africa in classical antiquity*, Ibadan, Ibadan Univ. Press, IX + 221 p. (24).
FIELDS (P.R.), MILSTED (J.), HENRICKSEN (E.) et RAMETTE (R.W.). 1971. « Trace impurities copper ores and artefacts », *Science and archaeology* (4).
FILESI (T.). 1962. *La Relazione della Cina con l'Africa nel medievo*, Milano (5).
FILIPOWIARK (M.). 1969. « L'expédition archéologique polono-guinéenne à Niani en 1968 », *Africana* II : 107-17 (24).
— 1969. « Discovering Niani », *Polish Rev.*, 4, 92 : 14-6 (24).
FINNEGAM (R.). 1970. *Oral literature in Africa*, Oxford (8).
FISHER (H.J.). 1972. « He swalloweth the ground with fierceness and rage : the horse in the central Sudan », *J.A.H.*, 13-3 : 367-88 (24).
FLAMAND (G.B.M.). 1902. « Les pierres écrites (Hadjrat Mektoubat), du nord de l'Afrique et spécialement de la région d'In Salah », *Anthropologie*, 12 : 535-8 (23).
— 1921. *Les pierres écrites (Hadjrat Mektoubat). Gravures et inscriptions rupestres du Nord africain*, Paris, Masson (23).
FLEMING (H.C.). 1969. « The classification of west cushitic within Hamito-Semitic », D.F. MCCALL, N.R. BENNETT and J. BUTTER (dir.), *Eastern african history*, New York, Washington, London and Praeger (12).
FLIGHT (C.). 1970. « Kintampo 1968 », *W.A.A.N.* 12 : 71-3 (24).
FLINT (R.F.). 1947. *Glacial geology and the Pleistocene epoch*, London, New York, 589 p. (16).
— 1959. « Pleistocene climates in Eastern and Southern Africa », *B.G.S.A.* 70 : 343-74 (16) (21).
— 1959. « On the basis of Pleistocene correlation in East Africa », *Geology magazine* V, 96 : 265-84 (21) (24).
— 1971. « Glacial and Quaternary Geology », New York, Wiley, p. XIV + 892 (16) (24).
FLUTRE (L.F.). 1957. *Pour une étude de la toponymie de l'A.O.F.*, Dakar, publication de l'Université (Intr. Gle).
FODOR (I.). 1966. *The Problems in the classification of the african languages*, Budapest, Center for afro-asian research of the Hungarian Acad. Sc. (4).
FOERSTER (R.) éd. 1893. *Scriptores physiognomici* (11).
FORBES (R.J.). 1964. *Studies in ancient technology*, Leyde, Brill. 1. (28).
FORD (J.). 1971. *The historical role of tsé-tsé*, The Clarendon Press, Oxford (Intr. Gle).
FORDE (D.). 1954. *African worlds*, Londres, O.U.P. (Intr. Gle).
— 1956. *Efik trades of old Calabar*, Londres (6).
FORTES (M.) et EVANS-PRITCHARD (E.E.). 1962. *African political systems*, London, O.U.P. (Intr. Gle).
FOSBROOKE (H.A.). 1950. « Rock-paintings of north-central Tanzania », *T.N.R.* 29 (19).
FOUREAU (F.). 1883. « Excursion dans le Sahara algérien », *l'Explorateur* 16 (23).
— 1905. *Documents scientifiques de la mission saharienne*, mission Foureau-Lamy d'Alger au Congo par le Tchad, Paris, Masson, 3 vol. (23).
FOURNIER (F.). 1963. « Les sols du continent africain », *Enquête sur les ressources naturelles du continent africain*, Paris, Unesco, 227-255 (13).
FREEMAN (Th.). 1844. *Journal of various visits to the kingdom of Ashanti Dahomey and Abeokuta*, Londres (6).
FREEMAN-GRENVILLE (G.S.P.). 1958. « Swahili literature and the history and

archaeology of the East African Coast », *J.E.A.S.C.* : 28, 2. (Intr. Gle) (5) (6).
— 1959. « Medieval evidences for Swahili », *J.E.A.S.C.* 29, 1 (Intr. Gle) (5) (6).
— 1960. « East African coin finds and their historical significance », *J.A.H.*, 1 : 31-43 (Intr. Gle) (5) (6).
— 1962. *The East African coast, select documents from the first to the early nineteenth century*, Oxford (6).
FROBENIUS (L.). 1913. *The voice of Africa*, Londres, B. Bleen (Intr. Gle).
— 1937. *Ekade Ektab. Die Felsbilder Fezzan*. Veröffentlichung des Forschungsinstitut für Kulturmorphologie, Leipzig, Harrasowits (23).
— 1949. *Mythologie de l'Atlantide*, Paris, Payot (Intr. Gle).
— 1952. *Histoire de la civilisation africaine*, Paris, Gallimard (Intr. Gle).
FROBENIUS (L.) et OBERMAIER (H.). 1923. *Hadschra Mektuba*, Munich, K. Wolff (23).
FROGER (J.). 1965. « La machine électronique au service des sciences humaines », *Diogène* 52 : 110-44 (4).
FROUDE (J.A.). 1888. *The English in the West Indies*, Oxford (1).
FURON (R.). 1943. *Manuel d'archéologie préhistorique*, Paris, Payot (Concl.).
— 1958. *Manuel de préhistoire générale*, Paris, Payot (Concl.).
— 1960. *Géologie de l'Afrique*, Paris, Payot, 351 p. (13).
FYNN (N.F.). 1950. *The diary of… 1803-61*, Pietermaritsburg (6).
GABEL (C). 1966. « Prehistoric populations of Africa », *B.U.P.A.* : 1-37 (15).
GABEL (C.) et BENNET (N.R.). 1967. *Reconstructing african culture history*, Boston, Boston Univ. Press (15).
GALTON (F.). 1853. *Narrative of an explorer in tropical Africa*, Londres (6).
GARDINER (A.H.). 1947. *Ancient egyptian onomastica*, Londres, Oxford Univ. Press (28).
— 1957. *Egyptian Grammar*, 3rd edit., Londres, Oxford Univ. Press (28).
GARDNER (J.V.) et HAYS (J.D.). 1975. « Eastern equatorial Atlantic : subsurface temperature and circulation responses to global climatic charge during the past 200,000 years », *G.S.A.M.* 145 (16).
GARLAKE (P.). 1974. « Excavations at Obalara's Land, Ife, Nigeria », *W.A.J.A.* 4 (24).
GASSE (F.). 1975. *L'Evolution des lacs de l'Afar Central (Ethiopie et T.F.A.I.) du Plio-Pléistocène à l'Actuel*, thèse, Paris, Université de Paris VI, 3 vol.(16).
GAUSSEN (M. et J.). 1965. « Un atelier de burins à Lagreich-Néo. 1, Oued Tilemsi (Mali) », *Anthropologie*, 69 (23).
GAUTHIER (E.F.). 1914. « Minette de St-Martin, note sur une collection préhistorique saharienne », *Revue africaine* (23).
— 1933. « Deux centres d'influence méditerranéenne qui rendent intelligible l'Afrique occidentale », *B.S.G.F.* : 71-2 (Intr. Gle).
— 1946. *Le Sahara algérien*, Paris (23).
1950. *Le Sahara*, 3e éd., Paris, Payot, 231 p. (23).
GAUTHIER (E.F.) et REYGASSE (M.). 1923. « Découverte d'un outillage moustérien à outils pédonculés atériens dans le Tidikelt, oueld Asriouel, région d'Aoulef Chorfa », *Actes 46e congr. A.F.A.S.* (23).
— 1934. « Les monuments de Tin Hinan », *A.A.S.C.* 7, 12 p. (23).
GENTNER (W.) et LIPPOLT (H.J.). 1963. « The potassium-argon dating of Upper Tertiary and Pleistocene deposits », *Science in Archaeology*, BROTHWELL D. et HIGGS E. (dir.), Londres, Thames and Hudson : 72-84 (9).
GERMAIN (G.). 1957. *Qu'est-ce que le périple d'Hannon ?*, Rabat (5).
GEUS (F.). 1976. *Rapport annuel d'activité 1975-76*, Khartoum, Service des Antiquités

du Soudan (28).
GIEGENGACK (R.F.). 1968. *Late Pleistocene history of the Nile Valley in Egyptian Nubia*, Ph. D. Dissertation, Yale University (16).
GILBERT (E.W.). 1932. « What is historical geography ? » *The Scottish geographical magazine*, 48, 3 (14).
GLELE (M. Ahanhanzo). 1974. *Le Danxome, du pouvoir Aja à la nation Fon*, Paris, Nubia (10).
GOBERT (E.G.). 1951-52. « El-Mekta, station princeps du capsien », *Karthago*, 2, 72 p. (22).
— 1963. « Bibliographie critique de la préhistoire tunisienne », *Cah. de Tunisie*, 41-42 : 37-77 (22).
GODEE-MOLSBERGEN (E.C.). 1916-1932. *Reüsen in Zuid Africa in the Hollandse Tijd*, La Haye, 4 vol. (6).
GOODWIN (A.J.H.) et RIET LOWE (C. VAN). 1929. « The Stone Age Cultures of South Africa », *A.S.A.M.* 27 (20).
GOODY (J.). éd. 1968. *Literacy in traditional societies*, Cambridge (7).
GOROG-KARADY (V.). 1966-1972. « Littérature orale africaine : bibliographie analytique (périodiques) », *C.E.A.* 21, VIII : 243-501 ; 36, IX : 631-66 ; 40, X : 583-631 ; 45, XII : 174-92 (7).
GOUROU (P.). 1970. *L'Afrique*, Paris, Hachette, 488 p. (13).
GRANDIDIER (A. et G.). 1903-1920. *Collections des ouvrages concernant Madagascar*, Paris, Comité de Madagascar, 9 vol. (12).
GRAY (R.). 1965. « Eclipse maps », *J.A.H.*, VI-3 pp. 251-262 (7).
— 1968. « Annular eclipse maps », *J.A.H.* IX, I pp. 147-157 (7).
GRAY (R.) et CHAMBERS (D.S.). 1965. *Materials for West African history in Italian archives*, Londres (6) (24).
GRAZIOSI (P.). 1924. *L'arte rupestre della Libia*, Naples, Ediz. Della mostra d'oltremare (23).
GREENBERG (J.H.). 1948. « The classification of African languages », *A.A.* (10).
— 1954. « Etude sur la classification des langues africaines », *B.I.F.A.N.B*, XVI (Intr. Gle) (1) (10).
— 1957. *Essays in linguistics*, Chicago (10).
— 1957. « Nilotic hamitic and hamito-semitic », *Africa*, 27 (10) (12).
— 1963. *Langues et Histoire en Afrique*, Présence africaine n° 45, pp. 35-45 (10) (15).
— 1963. « The language of Africa », *I.J.A.L.* 29, 1 (1) (10) (12) (24).
— 1963. « History and present status of the Kwa problem », *Actes II coll. Intern. L.N.A.*
— 1966. *The languages of Africa*, Indiana Univ. (Intr. Gle).
— 1966. *The languages of Africa*, The Hague, Mouton, 2e éd., 180 p. (12).
— 1971. *Language culture and economy*, Stanford Univ. Press (10).
— 1972. « Linguistic evidence regarding Bantu origins », *J.A.H.* 13, 2 : 189-216 (12).
GREGERSEN (E.A.). 1967. « Linguistic seriation as a dating device for loanwords with special reference to West Africa », *A.L.R.* (10).
— 1977. *Languages in Africa : An introductory survey*, New York-Paris-Londres, Gordon and Breach (12).
GRIAULE (M.). 1947. « Mythe de l'organisation du monde chez les Dogon du Soudan », *Psyché*, 6 : 443-53 (8).
— 1949. « L'image du monde au Soudan », *J.S.A.* 19 : 81-7 (8).
— 1952. « Etendue de l'instruction traditionnelle au Soudan », *Zaïre* 6 : 563-8 (8).

GRIAULE (M.) et DIETERLEN (G.). 1951. « Signes graphiques soudanais », *L'homme*, 86 p. (10).
— 1965. *Le Renard pâle*, « I : le mythe cosmogonique », Paris, 544 p. (8).
GRIFFITH (F.L.). 1927. « The Abydos Decree of Seti I at Mauri », *J.E.A.* 13 : 193-208 (28).
GROVE (A.T.) et PULLAN (R.A.). 1964. « Some aspects of the palaeogeography of the Chad Basin », F. Clark-Howell and Bourlière (éd.), *African ecology and human evolution*, London, 230-45 (16) (24).
GROVE (A.T.), STREET (F.A.) et GOUDIE (A.S.). 1975. « Former lake levels and climatic charge in the rift valley of southern Ethiopia », *G.J.* 141, 2 : 177-202 (16).
GROVE et WARREN (A.). 1968. « Quaternary landforms and climate on the South Side of the Sahara », *G.J.* 134 : 194-208 (24).
GRUET (M.). 1954. « Le gisement moustérien d'El-Guettar », *Karthago*, 5, 79 p. (22) (23).
GSELL (S.). 1913-28. *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, Paris, 8 vol. (5).
GUEBHARD (P.). 1907. « Trois abris sous roche fouillés dans le Fouta-Djallon », *B.G.H.D.* 3 : 408-20 (24).
GUERNIER (F.). 1952. *L'Apport de l'Afrique à la pensée humaine*, Paris, Payot (Intr. Gle).
GUILLOT (R.) et DESCAMPS (C.) 1969. « Nouvelles découvertes préhistoriques à Tiémassas (Sénégal) », *B.I.F.A.N.* B, 31 : 602-37 (24).
GUMA (S.M.). 1967. *The form, content and technique of traditional literature in Southern Sotho*, Pretoria (7).
GUITAT (R.). 1972. « Présentation de pièces pédonculées d'El Azrag (Mauritanie) », *N.A.* 135 : 29-33 (23).
GUTHRIE (M.). 1948. *The classification of the Bantu languages*, Londres-New York, Oxford Univ. Press, 91 p. (12).
— 1962. « Some developments in the prehistory of the Bantu languages » *J.A.H.*, 3, 2 : 273-82 (12).
— 1967. *Comparative Bantu*, Londres, Faber and Faber (10).
— 1969. *Linguistics and history*, Londres, d'Alby (10).
HABERLAND (E.). 1973. *L. Frobenius*, Wiesbaden, Franz Steiner Verlag (26).
HABLE SELASSIE (S.). 1967. *Source material for ancient and medieval history of Ethiopia*, communication au Congrès international des Africanistes, Dakar (5).
HADJIGEORGIOU (C.) et POMMERET (Y.). « Présence du lupembien dans la région de l'estuaire », *B.S.P.P.G.* 1,3 : 111-31 (21).
HAIR (P.E.H.). 1965. « The enslavement of Koelle's informants », *J.A.H.* 6 (6).
HALKIN (L.E.). 1963. *Initiation à la critique historique*, Paris, A. Colin (Intr. Gle) (15).
HALL (E.T.). 1965. « Recent research at the Research Laboratory for archaeology and the history of art », *Proc. Sem. A.S.E.W.A.*, Boston (9).
— 1970. « Analytical techniques used in archaeometry », *P.T.R.S.* 269, 1195 (9).
HALPERN (J.W.)., HARRIS (J.E.) et BARNES (C.). 1971. « Studying skulls in Egypt », *Research News, Amn Arleor*, The University of Michigan, vol. XXII, n° 1 (9).
HAMILTON (E.I.). 1965. *Applied Geochronology*, Londres, Academic Press, p. 47-79 (9) (16).
HAMY (E. T.). 1900. « La grotte de Kakimbon à Rotoma près de Konakry », *C.R. 12 Congr. Intern. A.A.P.* (24).
HANOTAUX (G.) et MARTINEAU (A.) dir. 1931. *Histoire des colonies françaises*, Paris, 8 vol. (1).

HARLAN (J.R.). 1975. *Crops and man*, American society of agronomy, Madison, Wisconsin (27).
HARLAN (J.R.), WET (J.M. DE) et STEMLER (A.B.L.) dir. 1976. *Origins of African plant domestication*, Paris-La Haye, Mouton (27).
HARLEY (G.V.). 1950. Compte rendu de « Masks as agents of social control in Northeast Liberia », Peabody Museum, Harvard Univ., vol. XXXII (15).
HARRIES (L.). 1962. *Swahili poetry*, Oxford (6).
— 1964. « The Arabs and Swahili culture », *Africa* XXXIV : 224-9 (Intr. Gle) (5) (6).
HARRIS (D.). 1969. « Agricultural systems, ecosystems and the origin of agriculture », P.J. UCKO and G.W. DIMBLEBY (éd.), *The domestication and exploitation of plants and animals*, Londres, Duckworth (27).
HARRIS (J.R.). 1961. *Lexicographical studies in ancient Egyptian minerals*, Berlin (28).
HARTLE (D.D.). 1966. « Archaeology in Eastern Nigeria », *W.A.A.N.* 5 : 13-7 (24).
— 1968. « Radiocarbon Dates », *W.A.A.N.* 9 : 73 (24).
— 1970. « Preliminary Report of the University of Ibadan's Hainji Rescue Archaeology Project », 1968, *W.A.A.N.* 12 : 7-19 (24).
HARTMANN (F.). 1923. *L'Agriculture dans l'ancienne Egypte*, Paris (28).
HASSAN (F.A.) et WENDORF (F.). 1974. « A sibilian assemblage from El-Elh », *Chronique d'Egypte*, 49 : 211-22 (25).
HAU (E.). 1959. « Evidence of the use of pre-portuguese written characters by the Bini », *B.I.F.A.N.* XXI (10).
HAY (R.L.). 1976. *Geology of the Olduvai Gorge*, Los Angeles-Berkeley-Londres, 203 p. (17).
HAYES (W.C.). 1964. *Most Ancient Egypt*, Chicago-Londres, K.C. Seele (28).
HAYS, (J.D.), SAITO (T.), OPDYKE (N.D.) et BURCKLE (L.H.). 1969. « Pliocene-Pleistocene sediments of the Equatorial Pacific : their paleomagnetic, biostratigraphic and climatic record », *G.S.A.B.* 80 : 1481-1513 (16).
HEINTZE (B.). 1976. « Oral traditions. Primary sources only for the collector », *History in Africa : A journal of method*, 3.
HEINZELIN de BRAUCOURT (J. DE). 1957. *Les fouilles d'Ishango*, Bruxelles (21).
— 1963. « Paleoecological conditions of the Lake Albert-Lake Edward Rift », *Viking Fund Publ. Anthrop.* 36 (16).
HEINZELIN de BRAUCOURT (J. DE, BROWN (F.E.) et HOWELL (F.C.). 1971. « Plio-Pleistocene formations in the lower Omo basin (Southern Ethiopia) », *Quaternaria* (16).
HENIGE (D.P.). 1971. « Oral Tradition and Chronology », *J.A.H.*, XII, 3 (7).
— 1974. *The chronology of oral tradition. Quest for 2 Chimera*, Oxford, Studies in African affairs (7).
HERBERT (E.W.). 1973. « Aspects of the use of copper in pre-colonial West Africa », *J.A.H.* 14, 2 : 179-94 (24).
HERODOTE. éd. 1964. *Histories, trad. George Hawlinson*, Londres, Dent, vol. 1, p. XXI + 366 (24).
HERVIEU (J.). 1969. « Les industries à galets aménagés du haut bassin de la Benoué (Cameroun) », *B.A.S.E.Q.U.A.* 22 : 24-34 (21).
HERZOG (R.). 1938. *Punt*, Glückstadt (11).
HESTER (J.J.). 1968. *In* « Comments », *C.A.* 9 (5) (27).
HEUSCH (L. DE). 1972. *Le Roi ivre ou l'Origine de l'Etat*, Paris (7).
HIBEN (F.C.). 1967. « Lukuliro », *Archaeology* XX : 247-53 (19).
HIERNAUX (J.). 1970. « La diversité biologique des groupes ethniques », *Histoire générale de l'Afrique noire*, Paris, P.U.F. (Intr. Gle) (11).
— 1974. *Rapport sur le concept de race*, Paris, Unesco (11).

HILL (P.). 1963. *Migrant Cocoa-farmers in southern Ghana*, Cambridge, Cambridge Univ. Press, XVI + 265 p. (3).
HINTZE (F.). 1951. « Revue de l'essai comparatif sur le vocabulaire et la phonétique du chamito-sémitique de M. COHEN », *Z. Phon* 5, 65, 87 (10).
— 1955. « Die sprachliche Stellung des Meroitischen », *Deutsche Akademie der Wissenchaften Veröff*, 26 : 355-72 (12).
HINTZE (F. et U.). 1967. *Alte Kulturen im Sudan*, Munich, G.D.W. Callwey, 148 p. (28).
HIRTH (F.). 1909-10. « Chinese notices of East African territories », *J.A.O.S.* 30 (5).
HISKETT (M.). 1957. « Material relating to the state of learning among the Fulani before their jihad », *B.S.A.O.S.* 19 (6).
HJALMAR (L.). 1962. « Die Merimdekeramik im Mittelmeermuseum », *Orientalia Suecana*, XI (28).
HOCKETT (Ch. F.) et ASCHER (R.). 1964. « The Human Revolution », *C.A.* 5, 3 (4).
HODGE (C.T.). 1968. « Afro-asiatic 67 » *in Language sciences, Indiana* (10).
HODGKIN (Th.). 1956. *Nationalism in colonial Africa*, Londres (3).
— 1966. « The Islamic literary tradition in Ghana », I.M. LEWIS (dir.), *Islam in Tropical Africa*, Oxford (6).
HOFFMANN (I.). 1967. *Die Kulturen des Nilstal von Aswan bis Sennar*, Hamburg (28).
HOHENBERGER (J.). 1956. « Comparative Masai word list », *Africa*, 26 : 281-7 (12) (26).
HOLAS (B.). 1950. « Notes préliminaires sur les fouilles de la grotte de Blandé », *B.I.F.A.N.* 12 : 999-1006 (24).
1952. « Note complémentaire sur l'abri sous roche de Blandé (Guinée) », *B.I.F.A.N.* 14 : 1341-52 (24).
HOLAS (B.) et MAUNY (R.). 1953. « Nouvelles fouilles à l'abri sous roche de Blandé (Guinée) », *B.I.F.A.N.* 15 : 1605-17 (24).
HOMBURGER (L.). 1930. « Les dialectes copte et mandé », *B.S.L.* 3, 1 (Intr. Gle).
— 1930. « Le bantou et le mandé », *B.S.L.* 135, 43 (Intr. Gle).
— 1936. « Le verbe en peul et en massai », *Anthropologie* 46 (Intr. Gle).
— 1941. *Les Langues négro-africaines et les peuples qui les parlent*, Paris, Payot, 350 p. (Intr. Gle) (12).
— 1948-50. « Eléments dravidiens en peul », *J.S.A.* 18, 2 (Intr. Gle).
— 1958. « La linguistique et l'histoire de l'Afrique », *B.I.F.A.N.* XX, 3, 4 : 554-61 (10).
L'HONORE-NABER (S.L.). 1931. *Reisebeschreibungen von deutschen Beamten und Kriegsleuten im Dienst der Niederländischen West und Ost indischen Kompanien 1602-1797*, La Haye, 13 vol. (6).
HOORE (J. D'). 1964. *Carte des sols d'Afrique au 1 : 5 000 000 et mémoire explicatif*, Lagos, CCTA (13).
HORTON (J.A.B.). 1868. *West african countries and peoples… and a vindication of african race*, Londres (6).
HOUDAS (O.). *Documents arabes relatifs à l'histoire du Soudan*, Paris, Leroux (Intr. Gle).
HOUIS (M.). 1955. « Problèmes linguistiques de l'Ouest africain », *Guide bleu de l'Afrique occidentale française*, Paris, Hachette (11).
— 1958. « Quelques données de toponymie ouest-africaine », *B.I.F.A.N.*
— 1961. « Mouvements historiques et communautés linguistiques dans l'Ouest africain », *L'homme*, I, 3 : 72-92 (11).
— 1971. *Anthropologie linguistique de l'Afrique noire*, Paris, P.U.F. (Intr. Gle) (10)

(11).
HOWELL (F.C.). 1965. (The editors of Life) *Early man*, New York, Time Inc. 200 p. (19).
— 1969. « Remains of Hominidal from Pliocene-Pleistocene Formations in the lower Orno Basin, Ethiopia », *Nature*, 223,20 : 1234-9 (17).
— 1969. « Hominid teeth from White Sands and Brown Sands localities, lower Omo Basin, Ethiopia », *Quaternaria*, XI : 47-64 (17).
HOWELL (F.C.), COPPENS (Y.) et HEINZELIN (J. DE). 1974. « Inventory of Remains of Hominidae from Pliocene-Pleistocene. Formations of the lower Omo Basin, Ethiopia (1967-1972) », *A.J.P.A.* 40, 1 :1-16 (17).
HOWELLS (W.W.). 1972. « 20 millions d'années pour faire un homme, les origines de l'homme », *le Courrier* 8-9 : 4-13 (Concl.).
HRBEK (I.). 1965. Actes du XIIe Congrès international des Sciences historiques, t. V, Vienne, Horn Austria : Berger (5).
— 1966. *Dejiny Afriky*, Prague, 2 vol. (Intr. Gle).
HUARD (P.). 1960. « Contribution à l'étude anthropologique des Teda du Tibesti », *B.I.F.A.N.* B, XXII, 1-2 : 179-201 (28).
— 1963. « Gravures rupestres de l'Ennedi et des Erdis », *B.I.R.S.C.*, 2 : 3-39 (26).
— 1964. « Un établissement islamique tchadien ouogayi », *B.I.F.A.N.*, B, XXII, 1-2 (28).
— 1966. « Introduction et diffusion du fer au Tchad », *J.A.H.* 7, 3 : 377-407 (24).
— 1969. « Aires ou origines de quelques traits culturels des populations préislamiques du Bas Chari, Logone », *Actes ler coll. Intern. Archéol. Afr.* : 179-224 (Intr. Gle).
HUARD (P.) et BECK (P.). 1969. *Tibesti, carrefour de la préhistoire saharienne*, Paris (26).
HUARD (P.) et LECLANT (J.). 1973. « Figurations de chasseurs anciens du Nil et du Sahara », *R.E.* 25 (26).
HUBERT (R.). 1922. « Objets anciens de l'Afrique occidentale », *B.C.E.H.S.* 5 : 382-99 (24).
HUE (E.). 1912. « L'Age de la pierre au Fouta Djalon », *B.S.P.F.* 2 (24).
HUGOT (H.J.). 1955. « Du Capsien au Tidikelt », *Actes IIe Congr. P.P.E.Q.* : 601-3 (23).
— 1955. « Un gisement de pebble-tools à Aoulef », *Trav. I.R.S.* 13 : 131-49 (23).
— 1957. « Essai sur les armatures de pointes de flèches du Sahara », *Libyca*, 5 : 89-236 (24).
— 1962. *Documents scientifiques des missions Berliet-Ténéré-Tchad*, Paris, A.M.G. (23).
— 1963. « Recherches préhistoriques dans l'Ahaggar nord-occidental 1950-1957 », *Mém. C.R.A.P.E.* (23) (24).
— 1964. « Etat des recherches préhistoriques dans l'Afrique de l'Ouest, 1964-1965 », *W.A.A.N.* 1 : 4-7 (24).
— 1966. « Limites méridionales dans l'Atérien », *Actas V Congr. P.P.E.C.* (22) (24).
— 1966. « Présence d'un faciès archaïque du Paléolithique inférieur à Dakar », *B.I.F.A.N.*, A, 28 : 415-6 (24).
— 1970. *L'Afrique préhistorique*, Paris, Hatier, 128 p. (21) (23).
— 1974. *Le Sahara avant le désert*, Paris, Les Hespérides (25) (26).
HUGOT (H.J.) *et al.*. 1973. *Tichitt I*, rapport scientifique (ronéo) (23).
HUGOT (H.J.) et BRUGGMANN (M.). 1976. *Les gens du matin, Sahara, dix mille ans d'art et d'histoire*, Paris-Lausanne (23).
HUNTINGFORD (G.W.B.). 1956. « The "Nilo-Hamitic" languages », *S.W.J.A.* 12 : 200-22 (12).

HUNWICK (J.O.). 1962. « Arabie manuscript material bearing on the history of the Western Sudan », Supplement, *B.N.H.S.N.* VII, 2 : 1-9 (Intr. Gle) (5) (6).
— 1973. « The mid-fourteenth century capital of Mali », *J.A.H.* 14, 2 (Intr. Gle) (24).
HUZAYYIN (S.A.). 1936. « Glacial and pluvial episodes of the diluvium of the old world », *Man*, 36 : 19-22 (23).
— 1941. *The place of Egypt in prehistory*, Le Caire (25).
IAKIMOV (V.P.). 1972. « Deux grandes théories sur l'apparition des races », *Le Courrier* (août-sept.), (Concl.).
ILIFFE (J.). 1969. *Tanganyika under german rule 1905-1912*, Cambridge, Camb. Univ. Press, XIII, 235 p. (3).
INSKEEP (R.R.). 1969. « Some problems in relation to the Early Stone Age in South Africa », *S.A.R.B.* XXIV, 3-4 : 174-81 (20).
ISAAC (G.L.). 1966. « The geological history of the Olorgesailie area... », *Proc. 5th P.C.P.Q.S.* 2 : 125-44 (19).
— 1971. « The diet of early man : Aspects of archaeological evidence from Lower and Middle Pleistocene sites in Africa », *W.A.* 2 : 278-98 (20).
— (sous presse) « East Rudolf... », *Proc. 7th P.C.P.Q.S.*, 1977 (19).
ISAAC (G.L.), LEAKEY (R.E.F.) et BEHRENSMEYER (A.K.). 1971. « Archaeological traces of early hominid activities, east of Lake Rudolf, Kenya », *Science* 173 : 1129-34 (17).
ISAAC (G.L.) et MCCOWN (E.R.). 1976. *Human origins : Louis Leakey and the East African evidence*, Los Angeles-Berkeley (19).
ISAAC (N.). 1836. *Travels and adventures in Eastern Africa*, London, 2 vol. (6).
ISKANDER (Z.). 1960. « The scientific study and conservation of the objects and materials found in the discovery of the wooden Boat at Giza », *The Cheops Boats*, Ire partie, Le Caire, Antiquities Department of Egypt (9).
— 1961. « Chemical identification of the samples found at the Monestary of Phoebanmon », C. Bachatly (éd.), *Le monastère de Phoebanmon dans la Thébaïde*, Le Caire, Société d'archéologie copte (9).
ISKANDER (Z.) et SHAHEEN (A.E.). 1964. « Temporary stuffing materials used in the process of mummification in Ancient Egypt », *A.S.A.E.* LVIII (9).
ISNARD (H.). 1964. *Géographie de l'Afrique tropicale*, Paris, P.U.F. (13).
— 1966. *Le Maghreb*, Paris, P.U.F., 272 p. (13).
JABVU (D.T.). 1920. *The black problem : papers and address on various native, problems*, Lovedale (6).
JACQUARD (A.). 1974. « Distances généalogiques et distances génétiques », *C.A.E.H.* : 11 (10).
JANMART (J.). 1953. « The Kalahari sands of the Lunda (N-E. Angola), their earlier redistribution and the Sangoen culture », *C.D.A.P.C.* 20 (21).
JASON (H.). 1959. « A multidimensional approach to oral literature », *C.A.* X, 5 : 413-26 (7).
JEFFREYS (M.D.W.). 1963. « How ancient is West African maize ? » *Africa*, 33 : 115-31 (24).
JOHANSON (D.C.) et COPPENS (Y.). 1976. « A preliminary anatomical diagnosis of the first Plio-Pleistocene hominid discoveries in the Central Afar, Ethiopia », *A.J.P.A.* 45, 2 : 217-34 (17).
JOHANSON (D.C.) et TAIEB (M.). 1976. « Pliocene hominid remains from Hadar, Central Afar, Ethiopia », *Actes IX Congr. U.I.S.P.P.* 120-37 (17).
— 1976. « Plio-Pleistocene hominid discoveries in Hadar, Ethiopia », *Nature*, 260, 5549 : 293-7 (17).

JOHNSON (S.). 1921. *The history of the Yoruba. From the earliest times to the beginning of the British protectorate*, Lagos C.M.S. (Nigeria) Bookshops, IX, 684 p. (3) (10).
JOHNSTON (H.H.). 1919-22. *A comparative study of the Bantu and semibantu languages*, Oxford, Clarendon Press, 2 vol. (12).
JOIRE (J.). 1947. « Amas de coquillages du littoral sénégalais dans la banlieue de Saint-Louis », *B.I.F.A.N.* 9 : 170-340 (24).
JONES (D.H.). 1949. *The prehistory of Southern Rhodesia*, Cambridge, Cambridge Univ. Press (Concl.)
— 1958. « Report on the second conference of London on History and Archaeology in Africa », *Africa*, 28, 1 (Concl.).
— 1970. « Problems of african Chronology », *J.A.H.* XI, 2 : 161-76 (7).
JOUBERT (G.) et VAUFREY (R.). 1941-46. « Le Néolithique du Ténéré », *L'Anthropologie*, 50, 3-4 : 325-30 (23).
JULIEN (Ch.-A.). 1931. *Histoire de l'Afrique du Nord*, Paris, Payot, 2 vol. (Intr. Gle) (5).
— 1944. *Histoire de l'Afrique*, Paris, P.U.F. (Intr. Gle).
— 1952. *L'Afrique du Nord en marche*, Paris, R. Julliard, 439 p. (3).
— 1978. *Histoire de l'Afrique du Nord*, Paris, Payot, 372 p., 2 vol.
JUNKER (H.). 1929-40. « Vorlaüfiger Bericht über die Grabung der Akademie des Wissenschaften in Wien auf des neolitischen Siedlung von Merimde, Benisalame (Westdelta) », *Anzeiger des philo-hist. Klasse des Akademie des Wissenschaften in Wien*, XCI-XVIII : 156-248 ; V-XII : 21-82 ; I-IV : 82-6 ; XVI-XVIII : 53-97 ; X : 118-32 ; I–IV : 3-25 (25) (28).
KABORE (V.). 1962. Le caractère féodal du système politique mossi, *C.E.A.* : 609-23 (Concl.).
KAGAME (A.). 1970. *Introduction aux grands genres lyriques de l'ancien Rwanda*, Butare (7).
— 1972. *Un abrégé de l'ethno-histoire du Rwanda*, Butare (7).
KAISER (W.). 1977. « Zur inneren Chronologie des Nagadakultur », *A.G.* 6 (28).
KALK (P.). 1972. « Pour une localisation du Royaume de Gaoga », *J.A.H.* XIII, 4 (Intr. Gle).
KAMARA (Ch.-M.). 1970. « La vie d'El-Hadji Omar », *B.I.F.A.N.* B, 32 : 370-411 (3).
KARDINER (A.) et PREBLE (E.). 1964. *Introduction à l'ethnologie*, Paris, Gallimard.
KEES (H.). 1961. *Ancient Egypt, a cultural topography*, Londres, Faber and Faber (28).
KELLER (C.M.). 1970. « Montagu Cave : a preliminary report », *Quaternaria* XIII : 187-204 (20).
KENNEDY (R.A.). 1960. « Necked and lugged axes in Nigeria », *Antiquity*, 34 : 54-8 (24).
KENSDALE (W.E.N.). *A catalogue of the arabic manuscripts preserved in the university library*, Ibadan (Nigeria) (Intr. Gle) (5) (6).
KENT (P.E.). 1942. « Pleistocene climates in Kenya and Abissinia », *Nature*, 149 : 736-7 (21).
KENT (R.K.). 1970. *Early Kingdoms in Madagascar, 1500-1700*, New York, Holt Rinehart and Winston, XVI + 336 p. (3).
KESTELOOT (L.). 1978. *Da Monzon de Ségou. Epopée Bombara*, Paris, F. Nathan, 2 vol. (Concl.).
KHALIL (F.). 1963. « La faune du continent africain : taxonomie, écologie et zoogéographie », *Enquête sur les ressources naturelles du continent africain*, Paris, Unesco, pp. 285-325 (13).
KILHAM (H.). 1828. *Specimens of African languages spoken in the colony of Sierra Leone*,

Londres, XI + 69 p. (12).
KIWANUKA (M.S.H.). 1967. « Some reflections on the role of oral Tradition in the Writing of the pre-colonial history of Africa », *Acta Africana*, VI, 1 : 63-74 (4).
KI-ZERBO (J.). 1964. *Le Monde africain noir*, Paris, Hatier (Intr. Gle).
— 1957. Histoire et conscience nègre, *Présence africaine*, n° 16, pp. 53-69 (II) (Intr. Gle).
— 1969. « La tradition orale en tant que source pour l'histoire africaine », *Diogène*, 67 : 127-42 (Intr. Gle).
— 1978. *Histoire de l'Afrique Noire*, 2e éd., Paris, Hatier (Intr. Gle) (10) (26).
KLEIN (R.G.). 1970. « Problems in the study of the Middle Stone Age of South Africa », *S.A.A.B.* XXV : 127-35 (20).
— 1972. « Preliminary report of the july through September, 1970, Excavations at Nelson Bay Cave, Plettenberg Bay (Cape province, South Africa) », *Palaeoecology of Africa* 6 : 117-208 (20).
— 1972. « The late Quaternary mammalian fauna of Nelson Bay Cave (Cape province South Africa): its implication for Negafaunal extinctions and environmental and cultural changes », *Quaternary research*, 2, 2 : 135-42 (20).
KOECHLIN (J.). 1963. « La flore du continent africain ; région du sud du Sahara », *Enquête sur les ressources naturelles du continent africain*, Paris, Unesco, 271-284 (13).
KOELLE (S.W.). 1963. *Polyglotta Africana, or a comparative vocabulary of nearly 300 words and phrases in more than 100 distinct African languages*, 2e éd., Graz (6) (10) (12).
KOELLE (S. W.) et GUTHRIE (M.). 1970. *African language studies* XI (12).
KOHLER (O.). 1955. *Geschichte der Erforschung des nilotischen Sprachen*, Berlin (10).
KOLB (P.). 1719. *Vollständige Beschreibung des afrikanischen Vorgebirges der Guten Hoffnung*, Nüremberg (6).
KOLTHOFF (I.M.), SANDELL (E.B.), MEEHAN (E.J.) et BRUCKENSTEIN (S.). 1969. *Quantitative chemical analysis*, 4e éd., New York, Mac Millan, XII + 1200 p. (9).
KOUYATE (N.). 1969-1970. *Recherches sur la tradition orale au Mali (Pays Manding)*, mémoire de recherche, non édité, Alger, Université d'Alger (8).
KRZYZANIAK (L.). 1972. « Preliminary report on the first season of excavations at Kadero, Sudan », *Trav. C.A.M.A.P.* (avril) (25).
— 1977. « Early Farming Cultures on the Lower Nile », *Trav. C.A.M.A.P.* 21 (28).
KUBBEL (L.E.) et MATVEÏEV (V.V.). 1960 et 1965. *Sources arabes pour l'ethnographie et l'histoire des peuples d'Afrique au sud du Sahara* (VIIe au XIIe siècle), Moscou, 2 vol. (Intr. Gle) (3) (5).
KUKLA (G.J.) et MATTHEWS (R.K.). 1972. « When will the present interglacial end ? », *Science*, 178 : 190-191 (16).
KUPTSOV (A.). 1955. « Geographical distribution of cultivated flora and its historical development », *B.A.U.G.S.* 87 (27).
LAJOUX (J.D.). 1977. *Tassili N'Ajjer*, Paris, Chêne (26).
LALL (B.B.). 1967. *Indian archaeological expedition to Nubia*, 1962, Cairo, Antiq. Egypt. Serv. (25).
LAMB (H.H.). 1974. « Remarks on the current climatic trend and its perspective », *W.M.O.*, 421 : 473-7 (16).
LAMBERT (N.). 1970. « Medinet Sbat et la Protohistoire de Mauritanie occidentale », *A.A.* 4 : 15-62 (24).
— 1971. « Les industries sur cuivre dans l'Ouest africain », *W.A.J.A.* 1 : 9-21 (24).
LANFRANCHI (R.). 1976. *Rapport des missions d'études et de recherches préhistoriques pour*

l'année scolaire 1975-76, Brazzaville, Laboratoire d'anthropologie de l'Université de Brazzaville, 28 p. (21).

LAROUI (Abd.). 1970. *L'Histoire du Maghreb*, Paris, Maspero (5).

LASSORT (A.). « L'écriture guerzée », *C.R. Ire Conf. afr. Ouest*, Dakar, I.F.A.N. (Intr. Gle).

LAUDE (J.). 1966. *Les Arts de l'Afrique noire*, Paris, Le Livre de poche Intr. Gle).

LAUER (J.P.) et DEBONO (F.). 1950. « Technique du façonnage des croissants de silex utilisés dans l'enceinte de Zozer à Saqqarah », *A.S.A.E.*, vol. L pp. 2 et sq. (25).

LAW (R.C.C.). 1967. « Contacts between the Mediterranean civilizations and West Africa in pre-islamic times », *L.N.R.* 1, 1 : 52-62 (24).

— 1971. « The constitutional troubles of Oyo », *J.A.H.* XII, 1 (Intr. Gle).

LAWSON (A.C.). 1927. *The Valley of the Nile*, Univ. Calif. Chron., 29, 235-259 (16).

LAYA (D.). 1972. *La tradition orale : problématique et méthodologie des sources de l'histoire africaine*, Centre régional de documentation pour la tradition orale, Niamey (7) (15).

LEAKEY (L.S.B.). 1936. *Stone Age Africa*, Oxford (19).

— 1949. « Tentative study of the Pleistocene climatic changes and Stone-Age culture sequence in North-Eastern Angola », *C.D.A.P.C.* 4, 82 p. (21).

— 1950. « The lower limits of the Pleistocene in Africa », *Report on the XVIIIth international geology Congress* (Londres, 1948), 9 : 62-5 (24).

— 1952. *Proceedings of the Panafrican Congress on Prehistory*, Oxford, Blackwell, VIII + 239 p. (24).

— 1965. *Olduwai Gorge 1951-1961 Fauna and Background*, Cambridge, Cambridge Univ. Press, 118 p. (17).

— 1971. *Stone Age Cultures of Kenya Colony* ; Cass, Londres (19).

LEAKEY (L.S.B.), LEAKEY (M.D.) et al. 1965-71. *Olduwai Gorge*, Cambridge, Cambridge Univ. Press, Vol. I–III (18) (19) (20).

LEAKEY (M.D.). 1970. « Early artefacts from the Koobi Fora area », Nature, 226 : 228-30 (17) (24).

— 1971. *Olduwai Gorge, excavations in beds I and II 1960-1963*, Cambridge, Cambridge Univ. Press, 306 p. (17).

LEAKEY (M.D.), HAY (R.L.), CURTIS (G.H.), DRAKE (R.E.), JACKES (M.K.) et WHITE (T.D.). 1976. « Fossil Hominids from the Laetolil beds », *Nature*, 262 : 460-6 (17).

LEAKEY (R.E.F.). 1970. « New hominid remains and early artefacts from northern Kenya », *Nature* 226 : 223-4 (17).

— 1971. « Further evidence of lower Pleistocene hominids from East Rudolf, North Kenya », *Nature* 231 : 241-5 (17).

— 1972. « Further evidence of lower Pleistocene hominids from East Rudolf, North Kenya 1971 », *Nature* 237 : 264-9 (17).

— 1973. « Evidence for an advanced Plio-Pleistocene hominid from East Rudolf, Kenya », *Nature* 242 : 447-50 (17) (24).

— 1973. « Further evidence of lower Pleistocene hominids from East Rudolf, North Kenya, 1972 », *Nature* 242 : 170-3 (17) (18).

— 1973. « Skull 1470 », *Natural Geographic*, 143 : 818-29 (17) (18).

— 1974. « Further evidence of Lower Pleistocene hominids from East Rudolf, North Kenya, 1973 », *Nature* 248 : 653-6 (17) (18).

LEAKEY (R.E.F.), BUTZER (K.W.) et DAY (M.H.). 1969. « Early Homo Sapiens remains from the Omo River Region of South-West Ethiopia », *Nature*, 222, 5199 : 1137-43 (17).

LEAKEY (R.E.F.) et ISAAC (G.L.). 1972. « Hominid fossils from the area east of Lake Rudolf, Kenya: photographs and a commentary on context », S.L. WASCHBURB and P. DOLHINOW (éd.) *Perspectives on human evolution*, San Francisco, Holt Rinehart and Winston, 129-40 (17) (18).

LEAKEY (R.E.F.), MUNGAI (J.M.) et WALKER (A.C.). 1971. «New australopithecines from East Rudolf, Kenya », *A.J.P.A.* 35: 175-86 (17).

— 1972. « New australopithecines from East Rudolf, Kenya, II », *A.J.P.A.* 36: 235-51 (17).

LEAKEY (R.E.F.) et WALKER (A.C.). 1973. « New australopithecines from East Rudolf, Kenya, III » *A.J.P.A.* 39: 205-22 (17).

LEAKEY (R.E.F.) et WOOD (B.A.). 1973. « New evidence for the genus Homo from East Rudolf, Kenya, II », *A.J.P.A.* 39: 355-68 (17).

— 1974. « A hominid mandible from East Rudolf, Kenya », *A.J.P.A.* 41: 245-50 (17).

— 1974. « New evidence for the genus Homo from East Rudolf, Kenya, IV », *A.J.P.A.* 41: 237-44 (17).

LEBEUF (J.P.). 1956. « La civilisation du Tchad », *Proc III Internat. W.A.C.*: 293-6 (24).

— 1962. *Archéologie tchadienne*, Paris, Hermann (24).

— 1962. « Caractères particuliers de la recherche historique en Afrique », *Revue de psychologie des peuples* (15).

— 1969. « Essai de chronologie sao », *Actes Ier coll. intern. Archéol. afr.*: 234-41 (24).

— 1969. *Carte archéologique des abords du lac Tchad*, Paris, C.N.R.S., p. 171 + cartes (24).

LECLANT (J.). 1956. « Le Fer dans l'Egypte ancienne, le Soudan et l'Afrique », *Actes Coll. Intern. Fer*: 83-91 (28).

LEE (D.N.) et WOODHOUSE (H.C.). 1970. *Art on the rocks drawing by Marion Didcott Purnell*, Cape Town Londres (26).

LEE (R.B.). 1966. « The kung bushman subsistence: an input/output analysis », D. DAMAS, éd., « Ecological essays », *Proc. Conf. Cult. Ecol.* 230 (27).

LEE (R.B.) et DEVORE (I.) éd. 1968. *Man the Hunter*, Chicago (19).

LEFEBVRE (G.). 1949. *Romans et contes égyptiens de l'époque pharaonique*, Paris (28).

LEFEVRE (H.). 1974. *La Production de l'espace*, Paris, Anthropos (15).

LE GROS-CALRK (W.E.). 1972. *The fossil evidence for human evolution*, 2e éd., Chicago, University of Chicago Press, 201 p. (18).

LEIRIS (M.) et DELANGE (J.). 1967. *Afrique noire, la création plastique*, Paris, Gallimard (Intr. Gle).

LENZ (O.). 1884. *Timbuktu*, Leipzig, 2 vol. (23).

LEPSIUS (C.R.). 1863. *Standard alphabet*, Londres, Williams and Norgate, XVIII + 315 p. (12).

— 1888. *Nubische Grammatik*, Berlin, 506 p. (10) (12).

LEROI-GOURHAN (A.). 1943. *Evolution et techniques*, vol. I: « L'homme et la matière », Paris, Albin-Michel (Concl.).

— 1945. *Evolution et techniques*, vol. II: « Milieu et techniques », Paris, Albin-Michel (Concl.).

— 1969. *Sur le « mode de production asiatique »*, Paris, Editions sociales (Concl.).

— 1974. « Analyses polliniques, préhistoire et variations climatiques quaternaires », *in* « Les méthodes quantitatives d'étude des variations du climat au cours du Pléistocène », *Colloques internationaux du C.N.R.S.*, 219: 61-6.

LEROY (P.). 1953. « La préhistoire à Brazzaville et dans le Moyen Congo », *Liaison*,

31: 39-43 (21).
LESLAU (W.). 1949. « Revue d'essai comparatif sur le vocabulaire et la phonétique du chamito-sémitique », *L.G.* 25 (10).
— 1963. *Etymological dictionary of Harari*, Los Angeles, Berkeley, Univ. California Press (11).
LE TOURNEAU (R.). 1954. « Les archives musulmanes en Afrique du Nord », *Archivum*, 4.
LEVAILLANT (G.). 1970. *Travels from the Cape of Good Hope into the interior parts of Africa*, Londres (6).
LEVI-PROVENCAL (E.). 1922. *Les Historiens des Chorfa, essai sur la littérature historique et biographique du Maroc du XVIe au XXe siècle*, Paris (6).
LEVTZION (N.). 1968. « Ibn-Hawqual, the Cheque and Awdaghost », *J.A.H.*, 9, 2: 223-33 (24).
— 1971. « The early states of the Western Sudan to 1500 », J.F.A. AJAYI et M. CROWDER (éd.), *History of West Africa*, London, Longman, I: 120-37 (24).
LEWICKI (T.). 1961. « Les historiens biographes et traditionalistes des Ibadites », *Folia orientalia*, 3, Cracovie (6).
— 1971. « The Ibadites in Arabia and Africa », *C.H.M.* XII, 1: 51-130 (5).
LEWIN (S.Z.). 1968. « The conservation of limestone objects and structures », *Study of Weathering of Stones*, ICOMOS, vol. I, pp. 41-50, Paris (9).
LHOTE (H.). 1958. *A la découverte des fresques du Tassili*, Paris, Arthaud (23).
— 1966. « La route des chars de guerre libyens, Tripoli-Gao », *Archeologia*, 9: 28-35 (24).
— 1970. « Les gravures rupestres du Sud oranais », *M.C.R.A.P.E.* XVI, 208 p. (22).
— 1976. *Vers d'autres Tassili*, Paris, Arthaud (26).
LHOTE (H.) et KELLEY (H.). 1936. « Gisement acheuléen de l'Erg d'Admer (Tassili des Ajjers) », *J.S.A.*, 6: 217-26 (23).
LIBBY (W.F.). 1955. *Radiocarbon dating*, 2e éd., Chicago, Chicago Univ. Press (28).
— 1970. « Radiocarbon dating », *P.T.R.S.*, Londres, vol. A. 269, n° 1193 (9).
LIBRA. 1963. « I Cinesi e l'Africa orientale », *Africa*, 18 (5).
LICHTENSTEIN (H.). 1811-12. *Reisen in südlichen Afrika in den Jahren 1803, 1804, 1805, und 1806*, Berlin, C. Sulfeld, 2 vol. (6) (12).
LINARES de SAPIR (O.). 1971. « Shell Middens of lower Casamance and problems of Diola Protohistory », *W.A.J.A.* 1: 23-54 (24).
LININGTON (R.E.). 1970. « Techniques used in archaeological field surveys », *P.T.R.S.*, Londres, vol. A. 269, n° 1193 (9).
LIVINGSTONE (D.). 1937. *Missionary travels and researches in South Africa*, Londres (6).
— 1967. « Postglacial vegetation of the Ruwenzori mountain in Equatorial Africa », *Ecol. Monogr.* (16).
LIVINGSTONE (F.B.). 1958. « Anthropological implications of sickle cell gene distribution in West Africa », *A.A.* 60, 3: 533-62 (24).
LO (A.). 1934. « Bindoum Cholofol ti arab toubab », Saint-Louis (10).
LOMBARD (J.). 1935. « Quelques remarques sur le Quaternaire de l'Afrique tropicale équatoriale », *J.S.A.* V: 175-80 (21).
LOVEJOY (P.E.). 1979. *Indigenous African Slavery*, Slave studies conference, Univ. of Waterloo, Ontario.
LUCAS (A.). 1962. *Ancient Egyptian materials and industries*, 4e éd., revised & enlarged by J.R. HARRIS, Londres, E. Arnold (9) (28).

LUCAS (C.P. Sir). 1887-1923. *Historical geography of the British colonies*, 15 vol. (1).
LUCAS (J.O.). 1938. « Der hamitische Gehalt der Tschadchamistischen Sprachen », *Z.E.S.* 28 : 286-99 (12).
— 1948. *The Religion of the Yoruba in relation to the religion of Ancient Egypt*, Lagos, C.M.S. Bookshop, XII + 420 (24).
LUCAS (S.A.). 1967. *L'Etat traditionnel luba*, deuxième partie, « Mythe et structure politique luba Problèmes sociaux congolais », 79, pp. 93-116, Kinshasa (7).
LUDOLF (H.). 1681. *Historia Aethiopica*, Francfort (6).
LUKAS (J.). 1936. « The linguistic situation in the lake Chad area of Central Africa », *Africa*, 9 : 332-49 (10).
LYNCH (H.R.). 1967. *Edward Wilmot Blyden, pan-negro patriot, 1832-1912*, London (6).
MACAULAY (Th. B.). 1971. « Minute on Indian Education of February 2, 1835 », Ph. D. CURTIN (éd.) *Imperialism*, New York, Walker, 13 p. (3).
MAC BURNEY (C.D.M.). 1967. *The Haua Fteah (Cyrenaica) and the stone age of south east Mediterranean*, Cambridge, Cambridge Univ. Press (24).
MAC BURNEY (C.D.M.) et HEY (R.W.). 1955. *Prehistory and Pleistocene geology in Cyrenaican Libya*, Cambridge, Cambridge Univ. Press (23).
MAC CALL (F.D.). 1969. *Africa in time's perspective*, New York, Oxford Univ. Press (Intr. Gle) (15).
MAC GAFFEY (W.). 1974. « Oral Tradition in Central Africa », *I.J.A.H.S.* VII : 417-26 (8).
MACGREGOR (J.K.). 1909. « Some notes on Nsibidi », *J.R.A.I.*, vol. 39, pp. 215, 217, 219 (10).
MACIVER (D.R.) et MACE (A.C.). 1902. *El-Amrah and Abydos, 1899-1901*, Londres (28) :
MAC NEISH (R.S.). 1964. « Ancient mesoamerican civilisation », *Science*, 143 (27).
MAES (E.). 1924. « Notes sur les pierres taillées de Tundidarou », *B.C.E.H.S.* 31-8.
MAHABAVA (J.). 1922. *The color bar in South Africa*, Lovedale (6).
MAITRE (J.-P.). 1971. « Contribution à la préhistoire de l'Ahaggar, I, Tefedest central », *M.C.R.A.P.E.* XVII, 225 p. (23).
MALCOM X. 1967. *On Afro American history*, New York, Merit. Publishers (Intr. Gle).
MALEY (J.). 1973. « Mécanisme des changements climatiques aux basses latitudes », *P.P.P.* 14 : 193-227 (16).
MALOWIST (M.). 1969. *L'Europe et l'Afrique au commencement de l'Exposition coloniale*, Varsovie (Intr. Gle).
MANESSY (G.). 1971. « Les langues Gurma », *B.I.F.A.N.* (10).
MANSO (P.). 1877. *Historia da Congo*, Documentos, Lisbonne (6).
MANTRAN (R.). 1965. *Inventaire des documents turcs en Tunisie*, Paris (6).
MAQUET (J.-J.). 1961. « Une hypothèse pour l'étude des féodalités africaines », *C.E.A.* 6, 11 : 292-314 (15).
— 1970. *Pouvoir et société en Afrique*, Paris, Hachette (Concl.).
MARET (P. DE). A paraître. « Premières datations pour des haches polies associées à la céramique au Bas-Zaïre », *Actes IXe Congr. U.I.S.P.P* A paraître. « Bribes, débris et bricolage », *Coll. C.N.R.S, l'Expansion bantu, Actes*, 1977 (21).
MARET (P. DE), NOTEN (F. VAN) et CAHEN (D.). 1977; « Radiocarbon dates from Central Africa : a synthesis », *J.A.H.*, XXVIII, 4 (21).
MARIN (Ph.). 1972. « Classification formelle automatique et industries lithiques. Interprétation des hachereaux de la Kamoa », *A.M.R.A.C.* 76 (21).
MARIN (Ph.) et MOEYERSONS (J.). 1977. « Subsurface movements of stone artefacts

and their implications for the prehistory of Central Africa», *Nature*, 266, 5605: 812-5 (21).

MARIN (Ph.) et MORTELMANS (G.). 1973. «Un site tshitolien sur le plateau des Bateke (République du Zaïre)», *A.M.R.A.C.* 81, 46 p. (21).

MARLIAC (A.). 1973. «Prospection archéologique au Cameroun», *C.O.R.S.T.O.M.* X: 47-114 (21).

MARROU. 1954. *De la connaissance historique*, Paris, Seuil (Intr. Gle) (5) (6).

MARTIN (B.G.). 1969. «Mai Idris of Bornu and the Ottoman Turks, 1576-78», S.M. STERN (éd.), *Documents from islamic chanceries II*, Oxford (Intr. Gle) (5) (6).

MARTIN (D.) et YANNOPOULOS (T.). 1973. *Guide de recherches. L'Afrique noire*, Paris, A. Colin, 195 p. (15).

MARTIN DEL MOLINO (A). 1963. «Secuencia cultural en el Neolitico de Fernando Poo», *Trabajos de prehistoria, Seminario de historia primitiva del hombre de la universidad de Madrid*, vol. XVII (21) (24).

MARTINS (R.). 1976. «A estaçào arqueológica da antiga Banza Quibaxe», *Contribuçoes para o estudo da anthropologia portuguese*, Coimbra, IX, 4: 242-306 (21).

MARTY (P.). 1927. *Les Chroniques de Oualata et de Nema*, Paris, Geuthner (6).

MARX (K.). éd. 1972. *Contribution à la critique de l'économie politique*, Paris, Editions sociales (Concl.).

MARX (K.) et ENGELS (F.). éd. 1952. *Formen*, Berlin, Dietz Verlag (Concl.).

— éd. 1968. *L'Idéologie allemande*, Paris, Editions sociales (Concl.).

MASON (R.J.). 1962. *The Prehistory of the Transvaal*, Witwatersrand University Press, Johannesburg (20).

MASSAQUOI (M.). 1911. «The Vaï people and their syllabic writing», *J.A.S.*: 10-40 (Intr. Gle).

MASSOULARD (E.). 1949. «Préhistoire et Protohistoire d'Egypte»,*T.M.I.E.* III (28).

MATHEUS (A. DE). 1952. «Nota preliminar Acerca da Estaçào Prehistórica de Nhampasseré», *C.R.C.I.A.O.* IV: 375-86.

MAUNY (R.). 1947. «Une route préhistorique à travers le Sahara», *B.I.F.A.N.* 9: 341-57 (24).

— 1951. «Un âge de cuivre au Sahara Occidental?», *B.I.F.A.N.* 13, 1: 168-80 (24).

— 1952. «Essai sur l'histoire des métaux en Afrique occidentale», *B.I.F.A.N* 14: 545-95 (24).

— 1952. *Glossaire des expressions et termes locaux employés dans l'Ouest africain*. Dakar. I.F.A.N. (10).

— 1955. «Contribution à l'étude du Paléolithique de Mauritanie», *Actes II Congr. P.P.E.Q.*: 461-79 (24).

— 1955. «Les gisements néolithiques de Karkarichinkat», *Actes II Congr. P.P.E.Q.*: 616-9 (24).

— 1957. «Buttes artificielles de coquillages de Joal-Fadioute», *N.A.* 7, 75: 73-8 (24).

— 1960. «Reviews of Cheikh Anta Diop's "Nations nègres et culture" and "l'Afrique Noire précoloniale"», *B.I.F.A.N.* B, 22: 544-5 (24).

— 1961. *Tableau géographique de l'Ouest africain au Moyen Age, d'après les sources écrites, la tradition orale et l'archéologie*, Dakar, I.F.A.N. 587 p. (5) (24) (25) (26).

— 1963. «Contribution à la préhistoire et la protohistoire de la région de Kédougou (Sénégal oriental)», *B.S.A.* 5, 11: 113-22 (24).

— 1968. «Commentaires sur "West Africa before the Europeans" par Olivier Davies», *B.I.F.A.N.* B, 30: 1283-4 (24).

— 1970. «Le périple d'Hannon, un faux célèbre concernant les navigations anti-

ques », *Archéologia*, 37 : 78-80 (24).
— 1970. *Les Siècles obscurs de l'Afrique noire*, Paris, Fayard (5) (24).
— 1973. « Datation au carbone 14 d'amas de coquillages des lagunes de Basse Côte-d'Ivoire », *W.A.J.A.* 3 : 207-14 (24).
MAUNY (R.) et HALLEMANS (J.). 1957. « Préhistoire et Protohistoire de la région d'Akjoujt (Mauritanie) », *Proc. III P.C.P.Q.S.* 248-61 (24).
MAZRUI (A.A.). 1969. European exploration and Africa's self discovery, *J.M.A.S.* 7, 4 (6).
MAZRUI (S.A.). 1944. *Tarikh al-Mazari*, Arabic MS in photostat in the possession of G.S.P. Freeman-Grenville (Intr. Gle) (5) (6).
MBITI (J.). 1967. « Afrikaanse begrippen van tijd, geschiedenis en de dood », *Africa*, 21, 3 : 78-85 (7).
MEEK (Ch.). 1931. *Tribal studies in Northern Nigeria*, Londres, 2 vol. (10).
MEILLASSOUX (C.). 1972. « L'itinéraire d'Ibn Battuta de Walata à Mali », *J.A.H.* 13, 3 : 389-95 (24).
— éd. 1975. *L'Esclavage en Afrique précoloniale*, Paris, Maspero, 17 études (Concl.).
— 1975. *Femmes, greniers et capitaux*, Paris, Maspero.
— 1977. *Terrains et théories*, Paris, Anthropos.
MEINHOF (C.). 1904. *Linguistische Studien in Ost Africa*, M.S.O.S. (10).
— 1906. *Grundzüge einer vergleichenden Grammatik der Bantu-sprachen*, Berlin (10).
— 1912. *Die Sprachen der Hamiten*, Hamburg, XV + 256 p. (10) (12) (19).
— 1919-20. « Afrikanische Wörter in Orientalischer Litteratur », *Z.E.S.* 10 : 147-52 (12).
— 1932. *An Introduction to the phonology of the Bantu languages*, Berlin (Intr. Gle) (10).
MEKNASI (A.). 1953. *Sources et bibliographies d'histoire marocaine du XVIe siècle à la première moitié du XXe siècle*, Rabat (6).
MENGHIN (O.) et AMER (M.). 1932 et 1936. *The excavations of the egyptian university in the neolithic site at Maadi, first and second preliminary reports*, Le Caire (25).
MERCIER (P.). 1966. *Histoire de l'anthropologie*, Paris (Int. Gle).
MERIVALE (H.). 1861. *Lectures on colonization and colonies*, Oxford (1).
METCALFE (G.E.). 1964. « Great Britain and Ghana », *Documents on Ghana history, 1867-1957*, University of Ghana, Londres, Th. Nelson and Sons (6).
MICHAEL (H.N.) et RALPH (E.K.). 1970. « Correction factors applied to egyptian radiocarbon dates from the era before Christ », *Nobell Symposium* 12 : 109-20 (9).
MIGEOD (F.W.). 1911. *The languages of West Africa*, Londres (10).
MILLER (J.). 1976. *Kings and Kinsmen : Early Mbundu States in Angola*, Oxford (8).
MILLER (S.). 1972. « A new look at the Tshitolian », *Africa-Tervuren*, XVIII, 3-4 : 86-9 (21).
MINETTE DE SAINT-MARTIN. 1914. « Note sur une collection préhistorique saharienne », *Revue africaine* (23).
MIQUEL (A.). 1977. *La Géographie humaine du monde musulman jusqu'au milieu du XIe siècle*, Paris-La Haye, 2 vol. (5).
MISCHLISH (A.) et LIPPERT (J.). 1903. *Beiträge zur Geschichte der Haussastaaten* Berlin (Intr. Gle) (5) (6).
MOEYERSONS (J.). 1975. « Evolution paléogéographique du site de la Kamon », *A.M.R.A.C* 84 : 18-46 (21).
— 1977. « The behaviour of stones and stone implements buried in consolidating and creeping Kalahari Sands », *Earth Surface Processes* Leeds.
MOFFAT (R.). 1842. *Missionary labours and scenes in Southern Africa* Londres (6).
— 1945. *Matabele journals, 1829-1860* Londres (6).

MOHAMMADOU (A. et E.). 1971. « Un nouveau manuscrit arabe sur l'histoire du Mandara », *Revue camerounaise d'histoire* 1 (Intr. Gle).

MOKHTAR (H.) et HEYMOURBI (A.). 1965-66. *Catalogue provisoire des manuscrits mauritaniens en langue arabe préservés en Mauritanie* Nouakchott-Stockholm (Intr. Gle) (5) (6).

MOLENA (S.M.). 1920. *The Bantu, past and present* Edimbourg (6).

MONIOT (H.). 1962. *Pour une histoire de l'Afrique noire, Annales* 1 (15).

— 1965. « Les sources orales dans le problème des sources de l'histoire de l'Afrique noire jusqu'à la colonisation européenne », *Rap. 12e C.I.S.H* II : 198-208 (15).

MONOD (Th.). 1932. « L'Adrar Ahnet. Contribution à l'étude d'un district saharien », *T.M.I.E* 19, 200 p. (23).

— 1939. *Contribution à l'étude du Sahara occidental* Paris, Larose (Concl.).

— 1945. « La structure du sahara atlantique », *Trav. I.R.S* 3 : 27-55 (23).

— 1957. « Découverte de nouveaux instruments en os dans l'Ouest africain », *Proc. III P.C.P.Q.S* : 242-7 (24).

— 1958. *Majabat al-Koubra. Contribution à l'étude de « l'empty quarter » ouest saharien* Mém. *I.F.A.N* 52 ; 406 p. (23) (Concl.).

— 1963. « The Late Tertiary and Pleistocene in the Saharan and adjacent southerly regions », F.C. HOWELL et F. BOURLIERE (éd.), *African ecology and human evolution* New York, Viking Fund Publications in Anthropology, 36 (16) (23).

— 1969. « Le "Macden Ijäfen" » : une épave caravanière ancienne dans la Majabat al-Koubra », *Actes Ier Coll. Intern. Archéol. Afr* : 286-320 (24).

MONOD (Th.) et MAUNY (R.). 1957. « Découverte de nouveaux instruments en os dans l'Ouest africain », *Proc. III P.C.P.Q.S* (24).

MONTEIL (V.). 1965. « Les manuscrits historiques arabo-africains », *B.I.F.A.N* B. XXXVII (Intr. Gle) (6).

MONTFRANS (H.M. VAN). 1971. *Palaeomagnetic dating in the North Sea Basin* Rotterdam, Prince N.V. (16).

MOODIE (D.). 1960. *The record or a series of official papers relative to the conditions and treatment of the native tribes of South Africa* Amsterdam (6).

MOORSEL (H. VAN). 1959. *Esquisse préhistorique de Léopoldville* Léopoldville, musée de la Vie indigène (Concl.).

— 1968. *Atlas de préhistoire de la plaine de Kinshasa* Kinshasa, Pub. Univ. Lovanium, 288 p. (21).

MORE (B.). 1969. « Contribution du Liberia à la science de la communication par écrit », *Symposium du Festival Panafricain d'Alger* (Intr. Gle).

MOREAU (R.E.). 1963. « Vicissitudes of the African Biomas in the late Pleistocene », *Proceedings of the zoological Society of London* 141 : 395-421.

MOREL (J.). 1953. « Le capsien du Kahnguet el Mouhaâd », *Libyca* I : 103-19 (22).

MORENO (M.). 1940. *Manuale di Sidamo* Roma (10).

MORET (A.). 1931. *Histoire de l'Orient* Paris, Coll. Glotz (Concl.).

MORGAN (E.). 1973. *La Fin du surmâle* Paris, Calman Lévy (Concl.).

MORGAN (W.B.) et PUGH (J.C.). 1969. *West Africa* Londres, 188 p. (14).

MORI (F.). 1965. *Tadrart Acacus. Arte rupestre e culture del Sahara preistorico* Turin, Einaudi, 260 p. (23) (24).

MORITZ (B.). 1892. *Sammlung arabischer Schriftstücke aus Zanzibar und Oman mit einem Glossar* Stuttgart-Berlin (Intr. Gle) (5) (6).

MORNER (N.A.). 1973. « Climatic changes during the last 35,000 years as indicated by land, sea, and air data », *Boreas* 2 : 33-53 (16).

— 1975. « Eustatic amplitude variations and world glacial changes », *Geology* 3 : 109-

10 (16).
MORRISON (R.B.) et WRIGHT (H.E.J.). éd. 1968. « Means of correlation of Quaternary successions », *Proc. VII Congr. I.N.Q.U.A* 8 (16).
MORTELMANS (G.). 1952. « Les dessins rupestres gravés, ponctués et peints du Katanga. Essai de synthèse », *A.M.R.C.B* : 33-55 (21).
— 1952. *Contribution à l'étude des cultures pré-abbevilliennes à galets taillés du Katanga : le site Mulundwa* 1, Bruxelles, Publications de la Soc. Roy.Belge d'anthrop. et de préhist. (21).
— 1952. « Les industries à galets taillés (Pebble Culture) du Katanga », *Actes II Congr. P.P.E.Q* : 295-8 (21).
— 1953. « La Pebble Culture africaine, source des civilisations de la pierre », *B.S.R.B.A.P* LXV (21).
— 1953. « Vue d'ensemble sur le quaternaire du bassin du Congo », *Actes III Congr. U.I.S.P.P* : 114-26 (21).
— 1957. « Le Cenozoïque du Congo belge », *Proc. III P.C.P.Q.S* : 23-50 (21).
— 1957. « La préhistoire du Congo belge », Bruxelles, *Revue de l'Université de Bruxelles* 54 p. (21).
— 1957. « The Early Pebble Culture of Katanga », *Proc. III P.C.P.Q.S* : 214-6 (21).
— 1959. « Préhistoire et protohistoire du Bas-Congo belge, une esquisse », *Volume de Homenagem ao Prof. Doutor Mendes Corrêa* Porto, Soc. Port. Anthrop. Ethno : 329-44 (21).
— 1962. « Vue d'ensemble sur la Préhistoire du Congo occidental », *Actes IVe Congr. P.P.E.Q* : 129-64 (21).
MORTELMANS (G.) et MONTEYNE (R.). 1962. « Le Quaternaire du Congo occidental et sa chronologie », *Actes III Congr. P.P.E.Q* : 97-132 (21).
MOSCATI (S.). 1964. *An introduction to the comparative grammar of the Semitic languages* Wiesbaden (10).
MUKAROVSKY (H.G.). 1966. « ÜBER die Stellung der Mandesprachen », *Anthropos* 61 : 679-88 (12).
MULLER (D.K.). 1923. *Geschichte der ersten Hottentotenmission 1737-1744* Herrnhut (6).
MULLER (F.). 1863. *Die Musiksprache in Zentral Africa* Wien (10).
— 1867. *Reise der österreichischen Fregate « Novara » um die Erde in den Jahren 1857, 1858, 1859. Linguisticher Teil* Wien, Staatsdruckerei (12).
— 1876-1884. *Grundrisse der Sprachwissenschaft* Wien, A. Holder, 4 vol. (12).
MUNSON (P.). 1968. « Recent archaeological research in the Dhar Tichitt region of South-Central Mauretania », *W.A.A.N* 10 : 6-13 (23) (24).
— 1970. « Corrections and additional comments concerning the "Tichitt Tradition" », *W.A.A.N* 12 : 47-8 (24).
MURDOCK (G.P.). 1959. *Africa. Its peoples and their culture history* New York, McGraw-Hill Book Company, XIII + 456 p. (Intr. Gle) (3) (10) (12).
MURRAY (G.W.). 1920. « The Nilotic languages, a comparative essay », *J.R.A.I* (10).
al-MURSHIDI (Hamid bin Al-Hasan b. Hamid Bá Fajin). 1937. *A History of the Walis of Lamu* Arabic text with draft translation (Intr. Gle) (5) (6).
MUZUE (A.) et NOSEK (E.). 1974. « Metal examination of iron objects from Niani », *A.A.T.A* 11, 1 (9).
MYINT (H.). 1964. *The economics of the developing countries* Londres, Hutchinson, 192 p. (3).
NATIONAL ACADEMY OF SCIENCES. 1975. *Understanding climatic change. A program for action* United Committee for the global atmospheric research program, 239

p. (16).
NEI MASATOSHI et ROY COUDHURY (A.R.). 1974. « Genetic variation within and between the three major races of man », *A.J.H.G* 26 (10) (11).
NENQUIN (J.). 1957-58. « Opgravingen te Sanga » (Fouilles à Sanga), *Gentse Bijdragen tot de Kunstgeschiedenis en de Oudheidkunde* XVIII : 289-311 (21).
— 1967. « Contribution to the Study of the Prehistoric Cultures of Rwanda and Burundi », *A.M.R.A.C* 59 (19) (21).
— *Inventaria archeologica africana* Tervuren (Concl.).
NEWBURY (C.W.). 1965. *British policy towards west Africa. Select documents, 1786-1894* Oxford (6).
NEWMAN (P.) et MA (R.). 1964. « Comparative chadic : phonology and lexicon », *J.A.L* 5, 3 : 218-51 (10) (12).
NIANE (D.T.). 1960. « Recherches sur l'Empire du Mali », *Etudes africaines* Conakry (7).
— 1960. *Soundjata ou l'Epopée mandingue* Paris, Prés. afr. (3) (7).
— 1970. « Notes sur les fouilles de Niani, ancienne capitale du Mali », *W.A.A.N* 12 : 43-6 (24).
NIELSEN (O.J.). 1970. « Human Remains », *Scandinavian joint expedition to Sudanese Nubia* Copenhagen-Oslo-Stockholm (28).
NILSSON (E.). 1931. « Quaternary glaciations and pluvial lakes, in british East Africa », *G.A* 13 : 249-349 (16).
— 1940. « Ancient changes of climate in british East Africa and Abissinia : study of ancient lakes and glaciers », *G.A* XXII, 1-2 : 1-79 (16) (21).
— 1949. « The pluvials of East Africa : an attempt to correlate Pleistocene changes of climate », *G.A* XXXI, 1-4 : 204-11 (21).
— 1952. « Pleistocene climatic changes in East Africa », *Proc. II P.C.P.Q.S* : 45-55 (24).
NKETIA (H.J.). *History and organisation of music in West Africa* Legon, Institute of African Studies of Ghana (Intr. Gle).
NORDSTRÖM (H.A.). 1972. « Neolithic and A-Group Sites », *Scandinavian joint Expedition to Sudanese Nubia* Copenhagen-Oslo-Stockholm, Scandinavian Univ. Books (25) (28).
NORRIS (E.). 1841. *Outlines of a vocabulary of few of the principal languages of Western and Central Africa* Londres, J.W. Parker, VII + 213 p. (12).
NORRIS (Th.). 1968. *Shinqiti folk literature and songs* Oxford (6).
NOTEN (F. van). 1968. « Note sur l'âge de la pierre récent dans la région des lacs Mokoto (Kivu, Congo) », *B.S.R.B.A.P* 79 : 91-101 (21).
— 1968. « The Uelian. A Culture with a Neolithic Aspect, Uele-Basin (N.E. Congo Republic) », *A.M.R.A.C.* 64, XIV + 154 p. (21).
— 1969. « A ground axe from Burundi », *Azania* : 166 (21).
— 1971. « Excavation at Munyama Cave », *Antiquity* XLV, 177 : 56-8 (21).
— 1973. « Mystificatic en Archeologie in Noord-Zaïre » (Mystification et Archéologie au Nord-Zaïre), *Africa-Tervuren* XIX, 4 : 97-102 (21).
— 1977. « Excavations at Matupi Cave », *Antiquity* LI, 201 : 35-40 (21).
— 1978. « The Early Iron Age in the Interlacustrine Region », *J.A.H* XIX, 1 (21).
NOTEN (F. et E. VAN). 1974. « Het Ijzersmelten bij de Madi » (La fonte du fer chez les Madi), *Africa-Tervuren* XX, 3-4 : 57-66 (21).
NOTEN (F. VAN), CAHEN (D.), MARET (J. DE), MOEYERSONS (J.) et ROCHE (E.). En préparation. *The Archaeology of Central Africa* Graz, Akademische Druck-u. Verlagsanstalt (21).
NOTEN (F. VAN) et HIERNAUX (J.). 1967. « The Late Stone Age Industry of Muki-

nanira, Rwanda», *S.A.A.B 22*, IV: 151-4 (21).
OAKLEY (K.P.). 1961. «Man the Tool-maker», British Museum, *Natural History* 5e éd. (19).
OBENGA (Th.). 1970. «Méthodologie en histoire africaine: sources locales», *Africa* XXV (Intr. Gle).
— 1973. *L'Afrique dans l'Antiquité*, Paris, Prés. africaine (10).
O'BRIEN (T.P.). 1939. *The prehistory of Uganda Protectorate* Londres, Cambridge Univ. Press, 319 p. (21).
OLABIYAL (J.). 1968. *Remarques sur l'état actuel des recherches linguistiques au Dahomey* Paris, Prés. afr. (10).
OLDEROGGE (D.). 1966. «Ecritures méconnues de l'Afrique noire», *Le Courrier de l'Unesco* 10).
OLDEROGGE (D.) et POTEKINE (I.). 1954. *Les Peuples de l'Afrique*, Moscou (Intr. Gle).
OLIVER (R.). 1966. «The problem of the Bantu expansion», *J.A.H* 7, 3 (12).
— 1973. «African studies in London, 1963-1973», *Proc. III Intern. W.A.C* (non publié) (3).
OLSSON (I.U.). 1973. «The radiocarbon dating of Ivory Coast shell mounds», *W.A.J.A* 3: 215-20 (24).
ONDE (H.). 1963. «La géographie régionale et le monde africain», *Genève-Afrique* II, 2: 149-62 (4).
ORGAN (R.M.). 1968. *Design for scientific conservation of antiquities* Londres, Butterworths, XI +497 p. (9).
ORHONLU (C.). 1972. «Turkish archival sources about Ethiopia», *Proc. 4th I.C.E.S* (Intr. Gle) (5) (6).
ORLOVA (A. S.). 1967. *Histoire de l'Afrique au XIXe siècle et au début du XXe siècle*, Moscou, Institut d'Afr. de l'URSS (Intr. Gle).
OUSSEDIK (O.). 1972. «Les bifaces acheuliens de l'Erg Tihodaïne: analyse typométrique», *Libyca* 20 (22).
OZANNE (P.). 1964. «Notes on the later prehistory of Accra», *J.H.S.N* 3, 1: 3-23 (24).
— 1966. «The anglo-gambian stone circles expedition», *W.A.A.N* 4: 8-18 (24).
— 1969. «The diffusion of smoking in West Africa», *Odu*, N.S. 2: 29-42 (24).
— 1969. «A new archaeological survey of Ife», *Odu*, 1: 28-45 (24).
— 1971. «Ghana», P.L. SHINNIE, *African Iron age*, Oxford, Clarendon Press, 35-65 (24).
PADMORE (G.). 1962. *Panafricanisme ou Communisme* Paris, Prés. afr. 14 (Intr. Gle).
PAGER (H.). 1971. *Ndedema* Graz, Akademische Druck.
— 1975. *Stone age myth, and magic* Akademische Druck.
PALMER (H.). 1928. *Sudanese memoirs being mainly translations of a number of arabic manuscripts relating to the central and western Sudan* Lagos (5) (6).
PANKHURST (R.). 1966. *The royal Ethiopian chronicles* Oxford (6).
PARENKO (P. et R. P.) et HEBERT (J.). 1962. «Une famille ethnique ; les Gan, les Padoro, les Dorobe, les Komono», *B.I.F.A.N* B, I, XXIV, 3, 4 et 6.
PARKINGTON (J.) et POGGENPOEL (C.). 1970. «Excavations at De Hangen, 1968», *S.A.A.B* XXVI: 3-36 (20).
PATTERSON (J.R.). 1926. *Kanuri songs* Lagos (6).
PAULME (D.). 1956. «Les sculptures de l'Afrique noire», Paris, *PUF* Intr. Gle).
— 1956. *Parures africaines* Paris, Hachette (Intr. Gle).
— 1960. *Les Civilisations africaines* Paris, PUF (Intr. Gle).
PAYDDOKE (E.). 1963. *The scientist and archaeology* Londres, Phoenix House, XIII +208 p. (9).

PEDELABORDE (P.). 1970. *Les Moussons* Paris, Colin-U2 (16).
PELLETIER (A.). et GOBLOT (J.-J.). 1973. *Matérialisme historique et Histoire des civilisations* Paris, Editions sociales (Concl.).
PENDER CUTLIP (P.). 1972. « Oral traditions and anthropological analysis: Some contemporary myths », *Azania*: 3-24 (8).
— 1973. « Encyclopedic informants and early interlacustrine history », *I.J.A.H.S.*, VI: 468-79 (8).
PERLMAN (I.) et ISARO (F.). 1969. « Pottery analysis by neutron activation », *Archaeometry* 11: 21: 52 (8).
PERRET (R.). 1937. « Une carte des gravures rupestres et des peintures à l'ocre de l'Afrique du Nord », *J.S.A* VII, 71: 107-123 (8).
PERROT (C.). 1974. « Ano Aseman: mythe et histoire », *J.A.H* XV: 199-212 (8).
PERSON (Y.). 1962.« Tradition orale et chronologie », *C.E.A* 7, II, 3(7).
— 1963. « Classe d'âges et chronologie », *Latitudes*, n° spécial (15).
— 1968. *Samori. Une révolution dyula* Dakar, I.F.A.N. 3 vol (3).
PETRIE (W.M.F.). 1901. *The royal tombs of the first dynasty* Londres (28).
— 1920. « Prehistoric Egypt », *B.S.A.E* (23) (28).
— 1921. « Corpus of prehistoric pottery and palettes », Londres (23).
— 1939. *The Making of Egypt* Londres (25) (28).
— 1953. « Ceremonial slate palettes », *B.S.A.E.* LXVI (25) (28).
PETRIE (W.M.F.), MACKAY (E.) et WAINWRIGT. 1912. *The labyrinth, Gerzeh and Mazghunah*, Londres (28).
PEYROUTON. 1966. *Histoire générale du Maghreb*, Paris, A. Michel (Intr. Gle).
PHILIPS (J.). 1828. *Researches in South Africa* Londres, 2 vol. (6).
PHILIPSON (D.W.). 1976. « The Early Iron Age in Eastern and Southern Africa: A critical re-appraisal », *Azania* XI: 1-23 (21).
PIAS (J.). 1967. « Chronologie du dépôt des sédiments tertiaires et quaternaires dans la cuvette tchadienne », *C.R.A.S.* 264: 2432-5 (24).
PICARD (G. Ch.). 1971. « Le Périple d'Hannon n'est pas un faux », *Archéologia*, 40: 54-9 (24).
PIGAFETTA (F.) et LOPEZ (D.). éd. 1965. *Description du royaume de Congo et des contrées environnantes* trad, et annoté par Willy Bal (2e éd. révisée), Louvain (1) (4).
PIVETEAU (J.). 1973. *Origine et destinée de l'homme* Paris, Masson, 167 p. (18).
PIOTROVSKY (B.). 1967. « The early dynasty settlement of Khor-Daoud », *Campagne internationale de l'Unesco pour la sauvegarde des monuments de la Nubie*, Le Caire, Service des antiquités de l'Egypte (25).
PIRENNE (J.). 1932. *Histoire des institutions et du droit privé de l'Ancienne Egypte* Bruxelles, Fondation égyptologique Reine Elisabeth (28).
PLAATJE (S.T.). 1916. *Native life in South Africa before and since the European war and the boer rebellion* Londres (6).
— 1930. *Mhundi: an epic of South Africa native life a hundred years ago*, Lovedale (6).
PLENDERLEITH (H.J.). 1962. *The Conservation of antiquities and works of art*, Londres, Oxford Univ. Press, XV + 376 p. (9).
PLOEY (J. DE). 1963. « Quelques indices sur l'évolution morphologique et paléoclimatique des environs du Stanley-Pool (Congo) », *Studia universitatis Lovanium* 17, 16 p. (21).
— 1965. « Position géomorphologique, genèse et chronologie de certains dépôts superficiels au Congo Occidental », *Quaternaria*: 131-54 (21).
— 1968. « Quaternary phenomena in the Western Congo », *Proc. VII Congr. INQUA*, 8: 500-18 (21).
— 1969. « Report on the Quaternary of the Western Congo », *Palaeoecology of Africa*,

the surrounding islands and Antarctica: 65-8 (21).
POIRIER (J.). 1969. *Histoire de l'ethnologie* Paris, PUF (Intr. Gle).
POLOTSKY (H.). 1964. « Egyptian at the dawn of civilisation », *The world history of the Jewish people*, ser. I. (10).
POMMERET (Y.). 1965. « Notes préliminaires à propos du gisement lupembien et néolithique de Nodjobé », *Mém. S.P.P.G.* II, 45 p. (21).
— 1966. « Principaux types d'outils de tradition forestière (Sangoen-lupembien-tchitolien) découverts à Libreville », *B.S.P.P.G.* II, 4 : 29-47 (21).
— 1966. « Les outils polis au Gabon », *B.S.P.P.G.* II, 6 : 163-79 (21).
POND (W.P.) *et al.* 1938. Prehistoric habitation sites in the Sahara and North Africa, The Logan Museum, Beloit College, Wisconsin (23).
PORTER (B.) et MOSS (R.L.B.). *Topographical bibliography of ancient egyptian hieroglyphic texts, reliefs and paintings* Oxford, The Clarendon Press (28).
PORTERES (R.). 1950. « Vieilles agricultures de l'Afrique intertropicale », *A.T.* 9-10 (27).
— 1951. « Géographie alimentaire, berceaux agricoles et migrations des plantes cultivées en Afrique intertropicale », *C.R.S.B* : 239-40 (27).
— 1951. « Eleusine coracana Gaertner, céréale des humanités pauvres des pays tropicaux », *B.I.F.A.N* 23 : 1-78 (24).
— 1958. « Les appellations des céréales en Afrique », *J.A.T.B.A.*, 5 (24).
— 1960. « La monnaie de fer dans l'Ouest africain au XIX[e] siècle », *Recherche africaine* 4 (15).
— 1962. « Berceaux agricoles primaires sur le continent africain », *J.A.H* 3, 2 : 195-210 (14) (24) (27).
— 1972. « Le millet coracan ou Finger Millet », *Burg. Wart. Symp* 56 (24).
POSENER (G.). 1940. *Princes et Pays d'Asie et de Nubie* Bruxelles, Fond. égyptol. Reine Elisabeth (28).
— 1960. « De la divinité de Pharaon », *C.S.A* 15 (28).
POSENER (G.), SAUNERON (S.) et YOYOTTE (J.). 1959. Dictionnaire de la civilisation égyptienne, Paris, Hazan (28).
POSNANSKY (M.). 1969. « The prehistory of East Africa », *in*. B.A. OGOT et J.A. KIERAN, *Zamani A survey of East african history* Nairobi-Londres, Longmans & C° Ltd : 49-68 (19).
— 1971. « Ghana and the origins of West african trade », *Africa quarterly* 11 : 110-25 (24).
PRESENCE AFRICAINE. 1971. *Perspectives nouvelles sur l'Histoire africaine* Paris (5).
PRICHARD (J.C.). 1855. *The natural history of Man* 4[e] éd., Londres, H. Ballière, 2 vol. (12).
PRIDDY (A.J.). 1970. « An Iron Age Site near Yelwa, Sokoto Province : preliminary report », *W.A.A.N.*, 12 : 20-32 (24).
PRINS (A.H.J.). 1953. *East African age class systems*, Groningen, (15).
— 1958. « On Swahili Historiography », *J.E.A.S.C.* LXXVIII, 2 (Intr. Gle) (5) (6).
QUEZEL (P.) et PONS (A.). 1957. *Première étude palynologique de quelques paléo-sols sahariens* Alger, I.R.S. (4).
RABIE (H.). 1972. *The financial system of Egypt* Londres (5).
RADCLIFFE-BROWN (A.R.) et FORDE (D.). *Systèmes familiaux et matrimoniaux en Afrique* Paris, PUF (Intr. Gle).
RALPH (E.K.), MICHAEL (H.M.) et HAN (M.G.). 1973. « Radiocarbon dates and reality », *M.N* 9, 1 : 1-20 (9).
RAMENDO (L.). 1963. « Les galets aménagés de Reggan (Sahara) », *Libyca* II : 43-74

(22).

RANDLES (O.). 1974. « La civilisation bantu, son essor et son déclin », *Annales*, 29, 2 (27).

RANDLES (W.G.L.). 1958. *South-East Africa and the empire of Monomotapa as shown on selected printed maps of the 16th century*, Lisbonne (6).

RANGER (Y.O.). 1962. « Emerging themes of african history », *International Congress of african historians*, Dar-es-Salam (15) (Intr. Gle).

— 1967. *Revolt in Southern Rhodesia. A Study in african resistance* Londres, Heinemann, x11 + 403 p. (3).

RATTRAY (R.S.). 1923. *Ashanti* Oxford, Clarendon Press (24).

REED (C.A.). 1964. « Natural history study of Karkur Oasis, Libyan desert », *Postilla-Peabody Museum* 84 (25).

— 1965. « A human frontal bone from the late pleistocene of the Kom-Ombo Plain », *Man* 95 : 101-4 (25).

— 1967. *Preliminary report on the archaeological research of the Yale University, Prehistoric expedition to Nubia, 1962-1963*, Caire, Antq. Depart. Egypt. (25).

REES (A.R.). 1965. « Evidence for the African origin of the oil palm », *Principes*, 9 : 30-6 (24).

REINDORF (C. Ch.). 1889. *The History of the Gold Coast and Asante*, Bâle n. d. 1 C. 183 (3).

REINISEH (L.). 1881. *Die Kunama-Sprache in Nord-Ost Afrika* Vienne (10).

REISNER (G.A.). 1910. *Archaeological survey of Nubia, report for 1907-1908* vol. I, Le Caire, National Printing Dept. (28).

— 1923. *Excavations at Kerma* Cambridge, Harvard African Studies (28).

RENAN (E.). 1855. *Histoire générale et Système comparé des langues sémitiques*, Paris, Impr. Roy., VIII + 499 p. (1).

REVUE de géographie physique et de géologie dynamique. 1976. n° spécial, « Oscillations climatiques au Sahara depuis 40 000 ans », Paris, Masson (16).

REYGASSE (M.). 1922. « Note au sujet de deux civilisations préhistoriques pour lesquelles deux termes nouveaux me paraissent devoir être employés », *Actes 46e Congr. A.F.A.S* : 467-72 (23).

— 1923. « Découverte d'outillage moustérien à outils pédonculés atériens dans le Tidikelt, Oued Asriouel, région d'Aoulef Chorfa », *Actes 46e Congr. A.F.A.S* : 471-2 (23).

RHODENBURG (H.). 1970. « Morphodynamische Activitäts -und Stabilitäts-zeiten statt Pluvial -und Interpluvialzeiten », *Eiszeitalter und Gegenwart*, 21 : 81-96 (21).

RHODENBURG (H.) et SABELBERG (U.). 1969. « Zur landschafts-ökologisch-bodengeographischen und klimagenetisch-geomorphologischen Stellung des westlichen Mediterrangebiets », *Göttinger Bodenkundliche Berichte* 7 : 27-47 (16).

RHOTERT (H.). 1952. *Libysche Felsbilder*, Darmstadt, L.C. Wittich (23).

RICHARD (Abbé). 1869. « Sur la découverte de silex taillés dans le sud de l'Algérie », *Matériaux pour l'histoire primitive de l'Homme* 4 : 74-5 (23).

RICHARD (C. DE). 1955. « Contribution à l'étude de la stratigraphie du quaternaire de la presqu'île du Cap Vert (Sénégal) », *B.S.P.F.* 52 : 80-8 (24).

RICHARDSON (J.L.) et RICHARDSON (A.E.). 1972. « History of an African rift Lake and its climatic implication », *Ecol. Monogr.* 42 : 499-534 (16).

RIGHTMIRE (G.P.). 1974. *Comments on race and population history in Africa*, New York (11).

ROBERT (D.). 1970. « Les fouilles de Tegdaoust », *J.A.H.* 11,4 : 471-93 (24).

— 1970. « Report on the excavations at Tegdaoust », *W.A.A.N.*, 12 : 64-8 (24).

ROBERT (D. et S.) et DEVISSE (J.). 1970. *Tegdaoust I, Recherches sur Aoudaghost*, Paris, A.M.G. (24).
ROBERTS (A.D.). 1967. « Oral traditions of the peoples of Tanzania », *E.A.J* 12 : 23-5 (7).
— 1968. *Recording East Africa's past: a brief guide for the amateur historian* Dar-es-Salam (7).
— 1968. « Oral tradition through the Sieve : Notes and Comments on the Second Conference on Tanzania's oral history », *E.A.J* : 35-8 (7).
— 1968. *Tanzania before 1900,* Nairobi, East African Publishing House, XX + 162 p. (3).
ROCHE (E.). 1975. « Analyse palynologique du site archéologique de la Kamoa », D. Cahen, *le Site archéologique de la Kamoa (région du Shaba, République du Zaïre). De l'Age de la pierre ancienne à l'Age du fer* A.M.R.A.C. 84 : 331-7 (21).
— 1963. *L'Epipaléolithique marocain*, Lisbonne (22).
RODIER (J.). 1963. « Hydrologie du continent africain », *Enquête sur les ressources naturelles du continent africain*, Paris, Unesco, pp. 185-226 (13).
ROGNON (P.). 1974. « Modifications naturelles du cycle hydrométéorologique depuis 10 000 ans. Leur utilisation pour la prévision climatique à long terme », *in Influence* 16).
ROSENFELD (A.). 1965. *The inorganic raw minerals of Antiquity*, Londres (14).
— 1972. « The microlithic industries of Rop Rock Shelter », *W.A.J.A* vol. II : 17-28 (24).
ROTHBERG (R.J.), dir. 1971. *Africa and its explorers : motives, methods, and impact* Cambridge, Mass. (6).
ROTHBERG (R.J.) et ROUBET (F.E.). 1966. « Présentation comparative d'un gisement côtier, des environs de Berard, à l'ouest d'Alger », *Congr. Préhist. Français*, Ajaccio : 109-28 (22).
ROTHBERG (H.) et ROUBET (C.). 1968. « Nouvelles observations sur l'Epipaléolithique de l'Algérie orientale. Le gisement de Koudiat Kifène Lahda », *Libyca* 16 : 55-101 (22).
— 1972. « The microlithic industries of Rof Rock Shelter », *W.A.J.A* 2, 17-28 (24).
— (à paraître) : *Une économie pastorale pré-agricole en Algérie orientale. Le néolithique de tradition capsienne. L'exemple de l'Aurès* (22).
ROTHBERG (R.J.) et MAZRUI (A.A.), éd. 1970. *Protest and Power in Black Africa* New York, Oxford University Press, XXX + 1274 p. (3).
ROUBET (C.). 1968. *Le Gisement du Damous el Ahmar* Paris, A.M.G. (21) (22).
— 1971. « Sur la définition et la chronologie néolithique de tradition capsienne », *Anthropologie*, 75 : 553-74 (22) (24).
RUBIN (A.). 1970. Review of Philip Allison's « African Stone Sculpture » and Franck Willett's « Ife in the History of West African Sculpture ». *Art bulletin*, 72, 3 : 348-54 (24).
RUFFIE (J.). 1977. *De la biologie à la culture*, Flammarion 598 p. (Intr. Gle, 10).
— 1977. « Génétique et Anthropologie », *Science et vie* n° 120 Hors série (11).
RYDER (A.F.C.). 1965. *Materials for West African History in Portuguese Archives*, Londres (6) (24).
— 1965. « A reconsideration of the Ife-Benin relationship », *J.A.H* 6, 1 : 25-37 (24).
SABERWAL (S.). 1967. « The oral tradition, periodization and political system », *C.J.A.S* I : 157-62 (7).
SAID (R.). *The geological evolution of the River Nile* 16).
SALEH (S.A.), GEORGE (A.W.) et HELMI (F.M.). 1972. « Study on glass and glass-

making processes at Wadi-El-Natrum, 1re partie. Fritting crucibles, their technical features and temperature employed », *Studies in Conservation* Londres, 17 : 143-70 (9).

SAMB (A.). 1971. « Langues négro-africaines et leurs emprunts à l'arabe », *N.A.* (10).

SAMPSON (C.G.). 1972. « The Stone Age industries of the Orange River Scheme and South Africa », *Memoirs of the National Museum Bloemfontain*, 6 (20).

— 1974. *The Stone Age archaeology of Southern Africa*, Academic Press, New York (20).

SANCHO (I.). 1781. *Letters of the late I. Sancho, an african… to which are prefixed memoirs of his life*, Londres, 2 vol. (6).

SANDER (E.R.). « The hamitic hypothesis, its origin and function in time perspective », *J.A.H* X, 4 : 521-32 (Intr. Gle) (12).

SANDFORT (K.S.) et ARKELL (A.J.). 1929. *Palaeolithic man and the Nile*, Fayum divide. Oriental Institute Publication, 10, (23).

SAPIR (D.). 1973-1974. « Linguistics in Sub-saharan Africa », *in Current trend in linguistics* T.A. SEBEOK (dir.), Paris-La Haye, Mouton (10) (12).

SAUER (C.O.). 1952. « Agricultural origins and dispersion », *B.M.L* 2 (27).

SAUNDERS (A.M.C.). 1964. *World population : past growth and present trends* Londres (14).

SAUVAGET (J.). 1946. *Historiens arabes* Paris, A. Maisonneuve (Intr. Gle).

— 1961. *Introduction à l'histoire de l'Orient musulman*, Paris (5).

SAVAGE (G.). 1967. *The art and antique restorers' handbook* Londres, Barris et Rockliff, 142 p. (9).

SAVARY (P.). 1966. « Monuments en pierres sèches du Fasnoun », *M.C.R.A.P.E* 6, 78 p. (23).

SAYCE (R.U.). 1933. *Primitive arts and crafts* Cambridge, Cambridge University Press, XIII + 291 p. (24).

SAYRE (E.V.) et MEYERS (P.). 1971. « Nuclear activation applied to materials of art and archaeology », *A.A.T.A* 8, 4 : 115-50 (9).

SCHARFF (A.) et MOORGAT (A.). 1950. *Ägypten und Vorderasien im Altertum*, München, F. Bruckmann (28).

SCHEUB (H.). 1975. *The Ntsomi : a Xhosa performing art* Oxford (7).

SCHLÖZER (A.L. VON). 1781. *In* EICHHORN J.G., *Repertorium für biblische und morgenländische Literatur* Leipzig, Wiedmanns Erben und Reich, 1777-1786, 18 parties, partie VIII (12).

SCHMITZ (A.). 1962. « Les Muhulu du Haut-Katanga méridional », *B.J.B.E* XXXII, 3 (21).

— 1971. « La végétation de la plaine de Lubumbashi (Rép. Dém. Congo) » *Publ. INEAC* 113 : 11-388 (21).

SCHNELL (R.). 1967. *Plantes alimentaires et agricoles de l'Afrique noire* Paris, Larose (Intr. Gle) (27).

SCHOLLAR (I.). 1970. « Magnetic methods of archaeological prospecting advances in instrumentation and evaluation techniques », *P.T.R.S.* 269, 1193 : 103-19 (9).

SEBEOK (T.A.). 1963-1974. *Current trend in linguistics*, Paris-La Haye, Mouton (10) (12).

SECK (A.) et MONDJANNAGNI (A.). 1967. *L'Afrique occidentale*, Paris, PUF, 290 p. (13).

SEDDON (D.). 1968. « The origins and development of agriculture in East and Southern Africa », *C.A* 9, 5 : 489-94 (24) (27).

SELIGMAN (G.). 1930. *Races of Africa* Londres (10).

SERVANT (M. et S.) et DELIBRIAS (G.). 1969. « Chronologie du Quaternaire récent des basses régions du Tchad », *C.R.A.S* 269 : 1603-6 (24).

— 1973. « Séquences continentales et variations climatiques : évolution du bassin du Tchad au Cénozoïque supérieur », *M.O.R.S.T.O.M.*, 348 p. (16).

— 1974. « Les variations climatiques des régions intertropicales du continent africain depuis la fin du Pléistocène », *13ᵉ journée de l'hydraulique, Soc. Hydrotech. Fr.* (16).

SETHE (K.). 1930. *Urgeschichte und älteste Religion der Ägypter* Leipzig, F.A. Brickhaus (28).

SEYDOU (Ch.) éd. 1977. *La Geste de Ham-Bodédio ou Hama le Rouge*, Paris, A. Colin, Classiques africains, 18 (2).

SCHAPERA (I.). 1933. *The early Hottentots*, Cape Town (6).

SHAPERS (I.). 1668. *The Early Cape Hottentots, described in the writings of Dapper* (6).

SHAW (Th.). 1944. « Report on excavations carried out in the cave known as Bosumpra at Abetifi, Kwahu, Gold coast Colony », *Proceedings of the prehistoric society* Cambridge, 10 : 1-67 (24).

— 1960. « Early Smoking Pipes : in Africa, Europe and America », *J.R.A.I.* (24).

— 1961. *Excavation at Dawu*, Edinburgh, Nelson, VIII + 124 p. (24).

— 1962. « Chronology of excavation at Dawu », *Man*, 72 : 217 (24).

— 1963. « Field research in nigerian archaeology », *J.H.S.N.*, 2, 4 : 449-64 (24).

— 1964. *Archaeology in Nigeria*, Ibadan, Ibadan University Press (24).

— 1964. « Smoking in Africa », *S.A.A.B* 19, 75 : 75-6 (24).

— 1965. « Spectrographic analyses of the Igbo and other Nigerian bronzes », *Archaeometry*, 8 : 86-95 (24).

— 1965. « Akure excavations : Stone Age Skeleton 9000 BC », *A.N.* 3 : 5-6 (24).

— 1967. « Terminology », *W.A.A.N.* 7 : 86-95 (24).

— 1969. « Further spectographic analyses of nigerian bronzes », *Archaeometry* 11 : 85-98 (24).

— 1969. « The later Stone Age in the nigerian forest », *Actes 1ᵉʳ Coll. internat. Archaeol. Afr* : 364-74 (24).

— 1969. « On radiocarbon chronology of the Iron Age in Sub-Saharan Africa », *C.A.* 10 : 226-31 (24).

— 1970. « The analysis of West African bronzes : a summary of the evidence », *Ibadan* 20 : 80-9 (24).

— 1971. « The Prehistory of West Africa », *in*. F.A. AJAYI and M. CROWDER, *History of West Africa*, London, Longmans (24).

— 1971. « Africa in Prehistory : leader or laggard ? », *J.A.H.*, 12, 1 : 143-53 (24).

— 1971. *Igbo-Ukwu : an account of archaeological discoveries in eastern Nigeria* Londres, Faber and Faber, 2 vol. (24).

— 1972. « Early crops in Africa : a review of the evidence », *Burg. Wart. Symp* 56 (24).

— 1973. « Trade and the Tsoede bronzes », *W.A.J.A* 3 : 233-8 (24).

SHELTON (A.K.). 1968. « Causality in african thought ; Igbo and other », *P.A* 15, 4 : 157-69 (7).

SHEPPERSON (G.) et PRICE (Th.). 1958. *Independent Africa. John Chilembwe and the Origins. Setting and Significance of the Nyassaland native rising of 1915*, Edinburgh, Edinburgh University Press, X 564 p. (3).

SHINNIE (P.L.). 1967. *Meroe, a civilization of the Sudan* New York, Washington (28).

— 1971. *The African Iron Age* Oxford, Claredon Press (24) (28).

SIBRAVA (V.) dir. 1975. *Quaternary glaciations in the Northern hemisphere* rapport n° 2, Projet 73/1/24, Prague, Unesco, 151 p. (16).

SILVA REGO (A. da). 1949-1958. *Documentos para historia do missoes de Padreoda portuguesa de oriente, 12*, Lisbonne (6).
SIMPSON (G.C.). 1957. « Further studies in world climate », *J.R.M.S.* 83 : 459-85 (24).
SIMPSON (W.K.) éd. 1972. *The literature of ancient Egypt,* New Haven-London (28).
SINGER (R.). 1958. « The Rhodesian, Florisbad and Saldanha Skulls, G.H.R. von KOENIGSWALD », *Neandertal Centenary,* Utrecht : 52-62 (20).
SINGER (R.) et WYMER (J.). 1968. « Archaeological Investigations at the Saldanha skull site in South Africa », *S.A.A.B* XXV : 63-74 (20).
SINGH (G.). 1973. « Late Quaternary changes in vegetation and climates in the arid tropics of India », *Acts IX I.N.Q.U.A. Congr.* (16).
SMITH (A.). 1974. « Preliminary report of excavations at Karkarichinkat, Mali, 1972 », *W.A.J.A.* 4 (24).
SMITH (H.F.C.). 1958. « Source material for the history of the Western Sudan », *J.H.S.N.* 1, 3 : 238-48 (Intr. Gle) (5) (6).
— 1961. « Arabic manuscript material bearing on the History of Western Sudan : a seventeenth century writer of Katsina », *B.N.H.S.N.* VI, 1 (Intr. Gle) (5) (6).
SMITH (H.S.). 1966. « The Nubian B Group », *Kush,* XIV : 69-124 (28).
SMITH (P.E.). 1966. « The late Paleolithic of Northern Africa in the light of recent researches », A.A. 68 : 326-55 (25).
— 1966. « New prehistoric investigation at Kom-Ombo », *Zephyrus* XVII (25).
— 1967. « New investigations in the late Pleistocene archaeology of the Kom-Ombo Plain », *Quaternaria* IX (25).
SOGA (T.B.). 1929. *Inflalo ka Zossa*, Lovedale (6).
SOMMER (F.). 1953. *Man and beast in Africa*, Londres, 206 p. (14).
SOPER (R.C.). 1965. « The Stone Age in Northern Nigeria », *J.H.S.N.* 3, 2 : 175-94 (24).
SOUVILLE (G.). 1958-59. « La pêche et la vie maritime au Néolithique en Afrique du Nord », *B.A.M* 3 : 315-44 (22).
— 1973. *Atlas de préhistoire du Maroc* « Maroc atlantique », Paris, C.N.R.S., Etudes d'antiquités africaines (22).
SOW (A.I.). 1968. *Chroniques et récits du Fouta-Djalon* Paris, Klincksieck, 262 p. (6)
SOWUNMI (M.A.). 1973. « A preliminary palynological study in the Rivers Stat », *Oduma* I, 1 : 13-4 (4).
SPARKS (B.W.) et WEST (R.G.). 1972. *The Ice Age in Britain*, Londres, Methuen, XVIII + 302 p. (24).
SPARRMAN (A.). 1789. *A voyage to the Cape of Good Hope, towards the Antartic polar circle, and round the world, but chiefly into the country of the Hottentots and Caffres, from the year 1772 to 1776* Perth (6).
STAINER (X.). 1898. « L'âge de la pierre au Congo », *A.M.R.A.C.* III, 24 p. (21).
STANTON (W.R.) et WILLETT (F.). 1963. « Archaeological evidence for changes in Maize type in West Africa : an experiment in technique », *Man*, 63 (24)
STREEL (M.). 1963. *La Végétation tropophylle des plaines alluviales de la Lufira moyenne* Liège, *F.U.L.R.E.A.C* (21).
STROSS (F.H.) et O'DONNALL. 1972. *Laboratory analysis of organic materials* USA, Addison-Wesley modular publications, module 22 (9).
STROUHAL (E.). 1976. *Problems of study of human races* Prague (11).
STRUEVER (S.) éd. 1971. *Prehistoric agriculture* New York, American museum sourcebook in anthropology (4).
STUVIER (M.) et SUESS (H.E.). 1966. « On the relationship between radiocarbon

dates and true sample ages », *Radiocarbon* 8 : 534-40 (9).
SURET-CANALE (J.). 1964. « Les sociétés traditionnelles en Afrique tropicale et le concept de mode de production asiatique », *Pensée*, 117 : 21-42 (Concl.).
— 1968. *Afrique noire occidentale et centrale* Paris, Editions sociales, « I. Géographie, civilisations, histoire », 339 p. (Intr. Gle) (13).
SWADESH (E.). 1966. « A Preliminary glottochronology of Gur », J.W.A.L. (10).
— 1966. « Glottochronology », *J.W.A.L.*, III (10).
SZUMOWSKI (G.). 1956. « Fouilles de l'abri sous roche de Kourounorokale », *B.I.F.A.N.*, B, 18 : 462-508 (24).
TAIEB (M.). 1974. *Evolution quaternaire du bassin de l'Awash (Rift éthiopien et Afar)*, Thèse, Paris, 2 tomes (17).
TAIEB (M.), COPPENS (Y.), JOHANSON (D.C.) et KALB (J.). 1972. « Dépôts sédimentaires et faunes du Plio-Pléistocène de la basse vallée de l'Awash (Afar central, Ethiopie) », *C.R.A.S.* 275 : 819-22 (17).
TAIEB (M.), JOHANSON (D.C.) et COPPENS (Y.). 1975. « Expédition internationale de l'Afar, Ethiopie (3e campagne, 1974) découverte d'Hominidés plio-pléistocène à Hadar », *C.R.A.S* 281 : 1297-1300 (17) (18).
TAIEB (M.), JOHANSON (D.C), COPPENS (Y.) et ARONSON (J.L.). 1976. « Geological and paleontological background of Hadar hominid site, Afar, Ethiopie », *Nature* 260, 5549 : 289-93 (16) (17).
TAIEB (M.), JOHANSON (D.C), COPPENS (Y.), BONNEFILLE (R.) et KALB (J.). 1974. « Découverte d'Hominidés dans les séries pliopléistocènes d'Hadar (bassin de l'Awash, Afar, Ethiopie) », *C.R.A.S.* 279 : 735-8 (17).
TALBOT (P.A.). 1923. *Life in Southern Nigeria : the magic, beliefs and customs of the Ibido Tribe* Londres, Macmillan, pp. 448-464 (10).
TARDITS (C.). 1962. « Religion, épopée, histoire ; notes sur les fonctions latentes des cultes dans les civilisations du Benin », *Diogène* n° 37 (15).
TATTAM (C.M.). 1944. *A Rewiew of nigerian stratigraphy* Annual report of the geological survey of Nigeria, 1943, Lagos, Government printer (24).
TAUXIER (L.). 1882. « Les deux rédactions du périple d'Hannon », *R.A.* 15-37 (5).
TEILHARD DE CHARDIN (P.). 1954. « Les recherches pour la découverte des origines humaines en Afrique au sud du Sahara », *Anthropologie* (Concl.).
— 1955. « L'Afrique et les origines humaines », *Revue des questions scientifiques* (Concl.).
— 1956. *Le Groupe zoologique humain*, (15).
THEAL (G.M.). 1896-1903. *Records of South-Eastern Africa*, Londres, 8 vol. (6).
— 1897-1905. *Records of the Cape colony* Londres, 36 vol. (6).
THOMASSEY (P.) et MAUNY (R.). 1951. « Campagne de fouilles à Koumbi Saleh », *B.I.F.A.N* 13, 1 : 438-62 (24).
— 1956. « Campagne de fouilles à Koumbi Saleh », *B.I.F.A.N.B*, 18 : 117-40 (24).
THOMPSON (L.). 1969. *African societies in Southern Africa*, Londres, Heinemann (Intr. Gle) (24).
TIME-LIFE BOOKS. 1972. « The Missing Link. Emergence of Man », sér. 3 (19).
TIXIER (J.). 1957. « Le hachereau dans l'Acheuléen nord africain. Notes typologiques », *C.R. XV Congr. Préhist. Fr* : 914-23 (22) (23).
— 1958-59. « Les pièces pédonculées de l'Atérien », *Libyca* 6, 7 : 127-57 (22).
— 1963. *Typologie de l'Epipaléolithique du Maghreb* Paris, A.M.G. (22).
— « Les industries lithiques de l'Aïn Fritissa », *B.A.M* 3 : 107-247 (22).
TOBIAS (P.V.). 1967. *Olduwai George. The cranium of Australopithecus (Zinjanthropus) boisei* Cambridge, Cambridge Univ. Press, 264 p. (17).

— 1967. « Cultural hominization among the earliest African Pleistocene hominid », *Proc. Prehist. Soc.* 33 : 367-76 (20).
— 1968. « Middle and early Upper Pleistocene members of the genus Homo in Africa », *Sonderdruck aus Evolution und Hominization* Stuttgart, G. Kurth, 176-94 (20).
— 1968. *Man's past and future*, Raymond Dart lecture, Johannesburg, Witwatersrand Univ. Press (20).
TOBIAS (P.V.) et COPPENS (Y.). 1976. « Les plus anciens hominidés » *Actes IX Congr. U.I.S.P.P.* (17).
TRICART (J.). 1956. « Tentative de corrélation des périodes pluviales africaines et des périodes glaciaires », *C.R.S.G.F.* : 164-7 (16).
TRIGGER (B.G.). 1965. *History and Settlement in Lower Nubia* New Haven, Yale University pub. in anthropology, 69 (28).
— « Meroitic and Eastern Sudanic : a linguistic relationship ? », *Kush* vol. 12 (12).
TRIGGER (B.G.). 1969. « Meroe and the African iron age », *A.H.S.* II (28).
TSHUDI (J.). 1955. *Nordafrikanische Feldsmalereien* Florence, Sansoni, 106 p. (23).
TUCKER (A.N.). 1940. *The Eastern Sudanic languages* Londres (10).
— 1948. *Distribution of the Nilotic-Hamitic Languages of Africa* Londres (10).
TUCKER (A.N.) et BRYAN (M.A.). 1966. *Linguistic Analyses : The non-Bantu languages of North-Eastern Africa* Londres-New York-Le Cap, Oxford Univ. Press, XV + 228 p. (10) (12).
TUREKIAN (K.K.). éd. *Late Cenozoic Glacial Age* New Haven, Yale Univ. Press (16).
TURNER (L.D.). 1955. « The odyssea of a Zulu warrior », *J.N.H.* 40, 4 (6).
TWIESSELMANN (F.). 1958. *Les Ossements humains du gîte mésolithique d'Ishango* Mission J. de Heinzelin de Braucourt en 1950, Bruxelles, Institut des Parcs nationaux du Congo belge, 125 p. (21).
UCKO (P.J.) et DIMBLEBY (G.W.) dir. 1969. *The domestication and exploitation of plants and animals* Londres, Duckworth, XXVI + 581 p. (24).
— 1970. « The history of Africa », *C.H.M.* XII, 4 : 527-605 (15).
— 1972. « Les origines de l'homme », *Le Courrier*, août-sept., n° spécial (Concl.).
UNESCO. 1965. *L'art de l'écriture.*
— 1973. *Recueil sélectif de textes en arabe provenant d'archives marocaines* par le prof. Mohammed Ibrahim El Kettani, Paris (Intr. Gle).
— 1974. *Colloque scientifique international sur le peuplement de l'Egypte ancienne et le déchiffrement de la langue méroïtique,* Le Caire, 28 jan.-3 fév. (Intr. Gle).
U.S. NATIONAL REPORT. 1971-1974-1975. « American géophysical union, 15th general ass. International union of geology and geophysics, Grenoble », *Rev. geophys. Space phys.*, vol. 13, n° 3, 1110 p. (16).
VAJDA (G.). 1950. « Contribution à la connaissance de la littérature arabe en Afrique occidentale », *J.S.A.* XX : 229-37 (Intr. Gle) (5) (6).
VANDIER (J.). 1952. *Manuel d'archéologie égyptienne* Tome I., 1, « La Préhistoire », Paris, Picard (28).
VANDIER (J.) et DRIOTON (E.). 1962. « Les peuples de l'Orient méditerranéen », II – *L'Egypte* Clio, Paris, PUF (28).
VANSINA (J.). 1961. *De la tradition orale* essai de méthode, Tervuren, Mémoire n° 36 du Musée royal d'Afrique Centrale (Intr. Gle) (7).
— 1971. « Once upon a time : Oral traditions as history in Africa », *Daedalus* 100, 2 : 442-68 (7)
— 1973. *The Tyo Kingdom of the Middle Congo. 1880-1892* Oxford, Clarendon Press, XIX + 590 p. (3).

— 1974. « Comment : traditions of Genesis », *J.A.H.X.V.* : 317-322 (8).
VANSINA (J.), MAUNY (R.) et THOMAS (L.V.). 1964. *The historian in tropical Africa*, Oxford, Oxford Univ. Press, (Intr. Gle) (15).
VAUFREY (R.). 1939. *L'Art rupestre nord-africain*, Paris, Institut de paléontologie humaine, Mém. 20, 127 p. (23).
— 1946. « Le Néolithique de tradition capsienne au Sénégal », *Rivista di Sciencia prehistorica*, Rome (24).
— 1949. « Le Néolithique paratoumbien, une civilisation agricole primitive du Soudan », *J.E.A.* 35 (Concl.).
— 1953. « L'Age de la pierre en Afrique, exposé synoptique », *J.S.A.* XXIII : 103-38 (Concl.).
— 1955 et 1970. *Préhistoire de l'Afrique* I. « le Maghreb », II. « Au nord et à l'est de la Grande Forêt », Paris, Masson (22) (23).
VAVILOV (N.I.). 1935. *Bases théoriques de la sélection des plantes* tome I, « Sélection générale », Moscou-Léningrad, 1045 p. (14) (27).
— 1951. « The origin, variation, immunity and breeding of cultivated plants », Selected writings translated by K. STAAR, *Chronica Botanica*, 13 : 1-6 (27).
VERCOUTTER (J.). 1959. « The Gold of Kush », *Kush* VII : 120-53 (28).
VERCOUTTER (J.), BOTTERO (J.) et CASSIN (E.). 1967. *The New East, the early civilizations*, New York, Delacorte (28).
VERHAEGEN (B.). 1974. *Introduction à l'histoire immédiate*, Paris, Duculot (Intr. Gle) (15) (Concl.).
VERMEERSCH (S.). 1976. « L'Epipaléolithique dans la vallée du Nil », *Actes IX Congr. U.I.S.P.P.* (25).
VIA (Y. et M.). 1974. *Sahara, milieu vivant*, Paris, Hatier (26).
VIDAL (O.E.). 1852. *in* CROWTHER (S.A.), A vocabulary of the Yoruba languages, Londres, Seeleys (12).
VIDAL (P.). 1969. *La Civilisation mégalithique de Bouar. Prospections et fouilles, 1962-1966* Paris, F. Didot, 132 p. (21).
VIGNARD (E.). 1923. « Une nouvelle industrie lithique : le Sébilien », *B.I.F.A.O.* 22 : 1-76 (23).
VOEGELIN (CF. et F.M.). 1973. *Index of the World's languages*, (12).
VOGEL (J.C.) et BEAUMONT (P.B.). 1972. « Revised radiocarbon chronology for the Stone Age in South Africa », *Nature*, 237 : 50-1 (20) (24).
VOUTE (C). 1962. « Geological and morphological evolution of the Niger and Benue Valleys », *Proc. IV. P.C.P.Q.S.* 1 : 189-207 (24).
WAINWRIGHT (G.A.). 1949. « Pharaonic survivals between Lake Chad and the West Coast », *J.E.A.* 35 : 170-5 (24).
WAI-OGUSU (B.). 1973. « Was there a Sangoan industry in West Africa ? », *W.A.J.A.* 3 : 191-6 (24).
— 1974. « Pleistocene man in Africa with special reference to West Africa », *J.H.S.N.* 7, 2 : 357-68 (24).
WATTS (A.D.). 1926. *The early hunters and explorers in South West Africa*, thesis, Cape Town, Univ. of Cape Town (6).
WAYLAND (E.J.). 1929. « Rift valleys and Lake Victoria », *C.R. XVe C.I.G* II : 323-53 (21) (24).
— 1934. « Rifts, rivers and rains and early man in Uganda », *J.R.A.I.* 64 : 332-52 (21) (24).
— 1952. « The study of past climates in Tropical Africa », *P.C.P.*, 1947, Oxford, Blackwell : 66 (24).

WEBB (M.C.). 1968. « Carneiro's hypothesis of limited land resources and the origins of the state : a Latin Americanist's approach to an old problem », *South Eastern Latin Americanist*, 12, 3 : 168 (24).

WELMERS (W.). 1973. *African language structures*, Los Angeles, Univ. of California Press (12).

WENDORF (F.). 1965. *Contributions to the Prehistory of Nubia*, Dallas, Fort Burgwin Research Center and Southern Methodist Univ. Press, 164 p. (23).

— 1968. *The Prehistory of Nubia* Dallas, Fort Burgwin Research Center and Southern Methodist Univers. Press (16) (28).

WENDORF (F.), SAID (R.) et SCHILD (R.). 1970. « Egyptian prehistory : some new concepts », *Science*, 169 : 1161-71 (24) (28).

WENDORF (F.), LAURY (R.L.), ALBRITON (C.C.), SCHILD (R.), HAYNES (C.V.), DAMON (P.E.), SHAFIQUILLAH (H.) et SCARBOROUGH (R.). 1974. « Dates for the Middle Stone Age of East Africa », *Science*, 187 : 740-2 (16).

WENDT (W.E.) et REED (C.H.). 1966. « Two prehistorical archaeological sites in Egyptian Nubia », *Postilla*, 102 : 1-46 (25).

WERBER (A.). 1925. *The language families of Africa*, Londres, Society for promoting Christian knowledge, VII + 149 p. (12) (10).

— 1930. *Structure and Relationship of African languages* Londres -New York, Longmans Green and Co, VII + 61 p. (10) (12).

WERNER (A.E.A.). 1970. « Analysis of ancient metals », *P.T.R.S.* 269, 1193 (9).

WESTCOTT (R.W.). 1957. « Did the Yoruba come from Egypt ? », *Odu*, 4 (24).

WESTERMANN (D.). 1911. *Die Sudansprachen, eine sprachvergleichende Studie* Hambourg, L. Friederichsen, VIII + 222 p. (12).

— 1927. *Die westlichen Sudansprachen und ihre Beziehungen zum Bantu*, Mitteilungen des Seminars für orientalische Sprachen, Den Haage, de Gruyter (12).

WESTPHAL (E.O.J.). 1962. « On classifying Bushman and Hottentot languages », *A.L.S.* III : 30-48 (11).

— 1966. « The non-Bantu languages of Southern Africa », A.N. Tucker and M.A. Bryan, *Linguistic analyses*, London-New York-Cape Town (12).

WET (J.M.J. DE) et HARLAN (J.R.). 1971. « The origin and domestication of Sorghum-bicolor », *Econ. Bot.* 25 : 128-35 (24).

WHEATLEY (P.). 1964. *The land of Zanj : exegetical notes on chinese knowledge of East Africa prior to A.D. 1500* Londres, Liverpool essays (5)

WICKENS (G.E.). 1975. Changes in the climate and vegetation of the Sudan since 20 000 B.P., *C.-R. VIII Reunion A.B.I.F.A.T* : 43-65 (16).

WIERCINSKY. 1965. « The analysis of racial structure of early dynastic populations in Egypt », *Materialow practical anthropologicanich*, 72 (11).

WIESENFIELD (S.L.). 1967. « Sickle cell trait in human biological and cultural evolution », *Science*, 157 : 1134-40 (24).

WILKS (I.). 1956. « Tribal history and myth », *Universitas*, 2-3 (Intr. Gle).

— 1961. « Begho and the Mande », *J.A.H.* 2. : 25-34 (24).

— 1963. « The growth of Islamic learning in Ghana », *J.H.S.*, 2, 4 (6).

— 1975. « Do Africans have a sense of time ? *I.J.A.H.S.* VIII, 2 (2).

WILLCOX (A.). 1963. *The rock art of South Africa*, Johannesburg, Nelson (26) (Concl.).

WILLETT (F.). 1960. « Ife and its archaeology », *J.A.H.* 2 : 231-48 (15).

— 1962. « The Introduction of maize into West Africa : an assessment of recent evidence », *Africa*, 32 : 1-13 (24).

— 1962. « The Microlithic Industry from Old Oyo, Western Nigeria », *Actes IV Congr. P.P.E.Q.* 2 : 261-72 (24).

— 1964. « Spectrographic analysis of Nigeria bronzes », *Archaeometry*, 7 : 81-93 (9) (24).
— 1966. « On the funeral effigies of Owo and Benin, and the interpretation of the life-size bronze heads from Ife », *Man*, 1 : 34-45 (24).
— 1967. *Ife in the History of West African sculpture* London, Thames & Hudson (15).
— 1968. « New light on the Ife-Benin relationship », *African Forum*, 3, 4, 4, 1 (24).
— 1969. « New radiocarbon dates from Ife », *W.A.A.N.* 11 : 23-5 (24).
WILLIANS (M.A.J.). 1966. « Age of alluvial clays in the western Gezira, Republic of the Sudan », *Nature,* 211 : 270-1 (16).
— 1975. « Late Pleistocene tropical aridity synchronous in both hemispheres ? », *Nature*, 253, 5493 : 617-8 (16).
WILLIAMS, CLARK (J.D.), ADAMSON (D.A.) et GILLESPIE (R.). 1975. « Recent Quaternary research in Central Sudan », *B.A.S.E.Q.U.A.*, 46 (16).
WILLIS (R.G.). 1964. « Tradition history and social structure in Ufipa », *Africa,* 34, 4 : 340-51 (7).
WILSON (A.C.) et SARICH (V.M.). 1969. « A molecular timescale for human evolution », *P.N.A.S.* 63, 4 : 1088-93 (20).
WILSON (M.) et THOMPSON (L.). 1969-71. *The Oxford history of South Africa* Oxford, Clarendon Press, 2 vol. (3).
WILSON (W.). 1966. *Temme and the West Atlantic group* S.L.I.R., Indiana, 226. 9. (10).
WINKLER (H.A.). 1937. *Völkerbewegungen im vorgeschichtlichen Oberägypten im Lichte neuer Pelsbilderfunde* Stuttgart (23).
— 1939. *Rock drawings of Southern Upper Egypt*, Londres, Egypt exploration society, 2 vol. (23).
WOLLIN (G.), ERICSON (D.B.) et WOLLIN (J.). 1974. « Geomagnetic variations and climatic changes 2 000 000 BC-1970 AD », *Coll. C.N.R.S.* 219 : 273-88 (16).
WORLD METEOROLOGICAL ORGANISATION. 1975. WMO/IAMAP. « Symposium on long-Term climatic fluctuations », *Proc. Norwich*, WMO n° 421, 503 p. (16).
WRIGLEY (C). 1970. « Speculations on the Economic Prehistory of Africa, *in* J.D. FAGE et R.A. OLIVER, p. 69 (27).
WYMER (J.J.) et SINGER (R.). 1972. « Middle Stone Age occupational settlements on the Tzitzikama coast, eastern Cape province, South Africa », P.J. UCKO, R. TRINGHAM and G.W. DIMBLEBY (éd.), *Man, settlement and urbanism*, Londres, 207-10 (20).
YAMASAKI (F.), HAMADA (C.) et HAMADA (T.). 1973. « Riken natural radiocarbon. Measurements VII », *Radiocarbon*, 14, 1 : 223-38 (24).
YILBUUDO (J.T.). 1970-71. *Tradition orale*, Mémoire : séminaire de Koumi, Haute-Volta.
YORK (R.N.). 1973. « Excavations at New Buipe », *W.A.J.A.* 3 : 1-189 (24).
YOUNG (W.J.). 1958. « Examination of works of art embracing the various fields of science », *Proceedings of the Seminar on application of Sciences in examination of works of art*, Boston (9).
YOYOTTE (J.). 1959. *Dictionnaire de la civilisation égyptienne*, Paris (28).
ZAHAN (D.). 1963. La dialectique du verbe chez les Bambara. Paris (8).
ZAKI (A.) et ISKANDER (Z.). 1942. « Ancient Egypt Cheese », *A.S.A.E.* XLI : 295-313 (9).
ZEISSL (H.V.). 1955. « Äthiopen und Assyrer in Ägypten, *Ägyptologische Forschungen*, Heft 14, Glügkstadt-Hamburg-New York, J.J. Augustin (28).
ZEUNER (F.F.). 1950. Dating the Past, Londres, Methuen (16).
— 1959. *The pleistocene period, its climate, chronology and faunal successions*, Londres,

Hutchinson Scientific and technical, 447 p. (16) (21).

ZIEGERT (H.). 1967. *Dor el Gussa und Gehelben Ghaama* Wiesbaden, F. Steiner, 94 p. (23).

ZINDEREN BAKKER (E.M. VAN). 1967. « Upper Pleistocene and Holocene Stratigraphy and Ecology on the basis of vegetation changes in subsaharan Africa », *in Background to evolution in Africa*, ed. W.W. BISHOP and J.D. CLARK, Chicago University Press (24).

— 975. *Paleoecology of Africa*, vol. 1-9 (16)

Index

A

Abd es-Salam Shabayani 150
Abidjan 89, 92
Abka 676
Abkan 760
Abomey 110, 277
Abou Hugar 678
Abou Simbel 672, 680, 690
Abou Tabari 671
Abu Makhrama 149
Abuja 156
Abydos 688, 753, 754
Abyssinie 135
Acacus 305
Addis Abeba 439, 447, 455
Adeimah 682
Adjefou 701
Adrar Bous 631, 632, 636, 638, 642, 713
Afar 416, 421, 422, 433, 447, 449, 531
Afikpo 661
Afrique australe 302, 304, 319, 349, 356, 357, 526, 528, 533, 540, 541, 550, 552, 555, 556, 557, 558, 559, 569, 704, 713, 719, 722
Afrique centrale 108, 117, 314, 509, 522, 523, 537, 556, 574, 581, 585, 586, 588, 592, 599, 699, 733
Afrique du Nord 45, 81, 88, 124, 150, 304, 314, 315, 329, 330, 331, 337, 351, 352, 353, 364, 375, 403, 433, 480, 500, 505, 536, 551, 553, 577, 654, 655, 720, 731, 741, 750
Afrique du Nord-Est 519, 749
Afrique du Sud 62, 91, 116, 146, 148, 177, 245, 272, 296, 299, 324, 329, 336, 337, 352, 363, 366, 367, 443, 447, 449, 451, 474, 480, 483, 499, 503, 509, 518, 526, 527, 531, 534, 537, 539, 543, 545, 551, 555, 556, 566, 580, 593, 639, 694, 739
Afrique du Sud-Est 165, 543
Afrique occidentale 46, 122, 133, 158, 164, 181, 324, 327, 349, 351, 352, 355, 361, 363, 475, 523, 551, 646, 648, 649, 654, 657, 660, 661, 665
Afrique orientale 149, 161, 185, 189, 314, 315, 319, 337, 349, 351, 352, 367, 443, 458, 474, 480, 483, 490, 496, 497, 499, 500, 503, 509, 515, 518, 519, 521, 523, 525, 526, 529, 531, 532, 533, 534, 541, 552, 556, 645, 646, 719, 742
Afrique tropicale 46, 364, 436, 580, 714, 721
Afyeh 672
Agathias 126
Agordat 520
Ahanna 717
Ahmadu Seku 160
Ahmed Baba 155
Ahmed Gran 144
Akan 60, 266
Akkad 305
Akreijit 660
Alada 110
Ali Essa 198
Allemagne 302, 303, 304
Altamira 612
Amada 672, 675, 689

Amadou Fodia 223
Amanzi 540
Amari 132
Ambrona 464
Amhara 288
Amina 71
Angleterre 301, 302, 303
Angola 49, 50, 151, 185, 189, 313, 314, 315, 323, 349, 366, 543, 545, 553, 561, 563, 564, 567, 568, 569, 570, 572, 574, 575, 576, 577, 579, 581, 585, 587, 588, 589, 591, 593, 597, 599, 694, 733, 739
Ankermann 303
Antananarivo 361
Antarctique 430
Antera Duke 158
Antilles 90
Aouker 633, 639
Aoulef 625, 628
Apollo 11 558
Appien 124
Arabie 46, 288, 331, 355, 741, 742
Arak 628
Ardo Dembo 198
Aribinda 705
Armant 681, 682, 749
Art 616
Aru 142
Ashanti 52, 71, 176, 385
Asie 91, 95, 302, 303, 347, 352, 398, 421, 480, 482, 491, 500, 509, 513, 536, 741, 742, 750
Asokrochona 654
Assiout 749, 751, 754
Assouan 91, 337, 405, 406, 758, 760, 767
Astvacatur Timbuk 150
Atacora 645, 653
Atbara 360, 670
Atlas 304, 349, 351, 401, 403, 405, 537, 619, 693, 719
Australie 294, 349, 421, 425
Autriche 303
Avatik Bagdasarian 150
Axoum 520
Ayyubides 116, 118

B

Badari 681, 752
Bafour 199, 211, 215, 216, 219, 220, 223
Bafulero 67
Baga Koba 263
Baguirmi 156
Bahan 680
Bahr el-Ghasal 401, 648
Bahrey 145
Bakongo 260
Bakouma 580
Balbus 127
Ballana 305, 676
Baluba 272
Bama 648
Bamako 198, 225, 659
Bambara 193, 214, 225, 277, 278
Bamoun 104, 139
Bandiagara 200, 224, 230, 277
Bandy 430
Banfora 705
Bantu 108, 260, 262, 274, 559, 696, 717, 720, 722
Bantuphones 266
Baol 287
Baoutchi 645
Barbades 413
Barcelone 132
Bari 303
Bariba 111
Barros de 157, 388
Basa 161
Basari 263
Batalimo 577, 597
Battle Cave 715
Bechuanaland 443
Behedet 756
Bejja 130
Belime 228
Bemba 320
Benezet 50
Beni Abbes 628
Bentley Glass 296
Bermudes 413
Bidzar 579
Birmanie 437, 742
Biskra 404
Bizerte 351
Blaka 700, 717, 723
Bloemhof 538
Bodo 451
Bokar Ilo 219
Bongor 648
Borkou 579
Bornou 156, 160, 161, 647
Boskop 552
Bosumpra 660
Botswana 539, 554, 694, 718, 723
Boualem 724
Boubou Hama 168
Bougouni 202, 225
Bouhen 256
Boum 100
Boumi 100
Bouto 757
Bowen 433
Bowler 416, 425
Boyd 293, 298
Bozo 212
Brandberg 245, 704
Brazzaville 564, 570
Brock 433
Broken Hill 248, 476, 539, 540, 551, 552
Broukkou 625
Bullom 319
Bunyoro 67
Burundi 177, 360, 581, 585, 589, 597
Bushveld 366

C

Cadamosto 49
Calabar 158
Calame 384
Calola 579
Cambyse 102
Cameroun 89, 100, 104, 111, 140, 161, 171, 222, 265, 272, 342, 356, 385, 564, 568, 572, 577, 579, 585, 587, 588, 597, 645, 649, 661
Canada 94
Candala 572

Capsien 519, 522, 601, 611, 613
Capsiens 635
Carthage 124, 288, 302
Casamance 661, 739
Cassiodore 126
Cave of Hearths 540, 548
Cayor 266
Centrafrique 222, 335, 563, 564, 565, 567, 568, 569, 570, 571, 577, 578, 581, 585, 587, 588, 589, 594, 597, 705
Cerko 73
Cetwayo 148
Ceuta 115
Ceylan 464
Chaka 70, 72
Chari 99, 100, 400
Chasse URS 593
Chebket Mennouna 628
Chemeron 447
Chine 439, 440, 480
Chipeta 543
Chou Kou Tien 462, 464
Chronologie 182, 500, 694
Climatologie 413
Conakry 355, 659
Congo 50, 62, 89, 108, 151, 179, 180, 181, 323, 564, 568, 575, 577, 581, 585, 586, 588, 593, 597, 642, 645
Congo dia Vanga 598
Copenhague 160
Corippus 126
Cornelia 539, 540
Cosmas Indicopleustes 46
Crescent Island 521
Croissant fertile 305
Cross River Valley 161
Cuba 90
Curtis 248
Cyprien 125

D

Da Monzon 71
Dabba 551
Dahomey 50, 71, 111, 277, 288, 356, 361, 645
Daima 660
Dakar 62, 89, 92, 155, 355, 657, 659
Damara 366
Damaraland 704
Danxome 110
Danxomenu 110
Dara 672
Darfour 99, 150, 161
Datation 244, 447
Deir el-Bahari 105
Deir el-Medineh 682
Delaporte 108
Demeh 752
Dhar Tichitt 636, 694
Dider 697
Dina 150
Dinga 594
Dingaan 148
Diodore 123, 124, 127
Diula 185, 393
Dixon 292
Djanet 694
Djebba 648, 654
Djenne 154, 155
Dogon 168, 176, 177, 186, 200, 214, 277, 278
Dolgopoljskij 270
Dongola 672, 678, 767, 770
Dorobo 499
Dqurou 100
Drakensberg 558, 696, 704, 708, 720
Dreimanis 416
Droyat 108
Duala 265

E

East Rudolf 433
Ecritures 192
Efik 104
Egypte 45, 91, 102, 104, 105, 114, 115, 116, 117, 123, 127, 129, 131, 132, 135, 139, 141, 142, 143, 161, 233, 239, 240, 241, 243, 245, 251, 271, 288, 302, 303, 305, 330, 337, 352, 367, 390, 401, 406, 407, 521, 557, 613, 614, 631, 632, 670, 671, 672, 675, 676, 677, 678, 679, 680, 683, 684, 686, 687, 688, 689, 690, 691, 719, 720, 731, 732, 733, 735, 741, 742, 743, 747, 748, 749, 750, 751, 752, 755, 756, 759, 760, 766, 769, 770
Elandsfontein 539
el-Beyed 628
Elmenteita 398, 399
El-Saadi 154
el-Sijazi 142
el-Tamghruti 142
el-Zarkachi 142
Embu 174, 182
Emiliani 429
Ennedi 305, 579
Erg Erroui 715
Esna 672, 675, 677
es-Shaheinab 628, 633
Etat 82, 133, 174, 183, 392
Etats-Unis 94, 421
Ethiopie 46, 49, 50, 81, 101, 117, 130, 132, 133, 139, 144, 146, 150, 164, 174, 239, 303, 304, 314, 315, 324, 329, 330, 331, 399, 402, 407, 433, 443, 449, 451, 462, 485, 500, 507, 511, 515, 519, 520, 536, 603, 690, 741
Ethiopiens 298
Eurasie 503, 505, 552
Europe 88, 302, 304, 305, 351, 398, 425, 480, 482, 485, 500, 505, 509, 513, 536, 581, 618, 696, 718, 742
Evernden 248

F

Fang 171
Farrand 429
Fauresmithien 501, 514, 542
Fayoum 128, 240, 437, 679, 682, 687, 688, 749, 750, 751, 752, 760, 762
Fayoumien 684, 753

Fernando Po 320, 661
Fezzan 117, 127, 130, 621, 631, 694, 697, 703, 704, 718, 719, 721
Flaccus 127
Florisbad 552
Fon 110, 262
Fort Elisabeth 540
Fort Ternan 439, 479, 526
Fouarat 603
Fouta-Djalon 155, 225
France 301, 302, 708
Fu Kiau 168

G

Ga 159
Gabon 171, 349, 564, 568, 572, 575, 577, 581, 585, 588, 591, 593, 597
Gafsa 612
Galla 145, 174, 303, 314
Gambie 139, 151, 646, 739
Gao 131, 385, 660
Gaolo 222, 223
Garamantes 127
Gargora 515
Garstin 401
Georges de Chypre 126
Gervais 440
Gerze 161
Gerzeh 682, 754, 756
Ghana 48, 57, 89, 108, 130, 164, 180, 366, 385, 386, 390, 645, 654, 657, 660, 661
Gheel de 166
Gibraltar 355, 607
Gikuyu 67
Gizeh 241, 257, 689
Glaciations 410
Godebra 520
Goldie 57
Gondwana 349
Gonoa 699, 703
Gossolorum 636
Gouro 174
Grahamstown 551
Grande-Bretagne 91, 95, 158, 164
Grazzini 429
Great Dike 366
Gregory Rift Valley 367
Griots 214
Griqua 148
Groenland 422
Grossetto 440
Grotte des Lions 554
Guanches 330
Guerze 289
Gujerat 739
Gundu 579
Gur 108
Gwandu 160
Gwelo Kopje 538
Gyarmathy 323

H

Habashat 303
Habitations 485
Hadar 433, 447, 455, 479, 482, 531
Hadza 498
Hadzapi 314, 315
Hammadi Djenngoudo 228
Hannibal 124
Hannon 124, 127
Harrar 314
Harratin 298
Hatsa 336
Hatshepsout 105
Haudricourt 741
Haute-Volta 65, 67, 172, 219, 299, 393, 705
Haute-Volta 89
Haut-Kwango 189
Hawsa 172, 185, 262, 275, 299
Hedin 741
Hegel 51, 52, 302
Herenveen 708
Herero 147
Herkhouf 105
Herman 429
Hitler 296
Hoggar 305, 403, 404, 621, 631, 633, 694, 701, 719, 750
Hominisation 459
Homo 436, 455, 477, 529
Homo erectus 451, 455, 480, 511, 536, 589, 646
Homo habilis 451, 482, 509
Homo sapiens 98, 456, 475, 513, 532, 536, 592
Honea 303
Hongrie 439
Hopefield 539
Hor-Aha 239
Hou 754
Huambo 585
Hyksos 303
Hyrax Hill 679

I

Ibadan 62
Ibn Battuta 739
Ibn Fartuwa 156
Ibn Iyas 142
Ibn Jubayr 135
Ibn Mbeng 275
Ibn Othman 142
Ibo 260, 288, 393
Idriss Ngada 219
Igala 179
Igbo-Ukwu 649
Iheren 703, 714, 717, 723
Ijo 171
Imbangala 185
Inahouanrhat 717
Inde 149, 439, 440, 509, 739, 742
Irak 128
Iran 739
Iraqw 315
Isanghila 576
Ishango 522, 583, 595, 596, 657
Isimila 510, 513
Islam 45, 115, 223
Issard 429
Italie 133
Ituri 597
Iwa 198, 218

J

Jaatcha 616
Jabbaren 694, 703, 714, 717, 719, 723

Java 458, 480
Johannesburg 443
Juba II 124, 127
Juda 110
Jugurtha 385
Justinien 123, 126

K

Kabwe 539, 551, 552
Kadada 679
Kadero 520
Kafila 567
Kafuen 567
Kagera 360
Kaggwa 186
Kaguru 181
Kalahari 313, 354, 356, 358, 363, 364, 498, 557, 596, 599, 727, 729, 733
Kalambo Falls 537, 538, 540, 543, 554, 587
Kalina 570, 574
Kalkbank 554
Kamabai 659
Kamoa 569, 570, 583, 586, 587, 589, 596
Kampala 62
Kanam 479
Kanapoi 447, 451, 479
Kanem 130
Kanjera 552
Kankou Moussa 66
Kariandusi 511
Karkarichinkat 660
Karkour 675
Karnak 251, 688, 689
Karonga 538
Karoo 349, 366
Kasr-Maroun 752
Kassala 678
Kati 154, 225
Katsina 156
Kebbi 160
Kendall 420
Kenya 98, 100, 104, 174, 182, 186, 304, 313, 366, 367, 427, 437, 439, 440, 443, 447, 449, 451, 462, 479, 499, 500, 505, 507, 511, 514, 515, 517, 519, 520, 521, 522, 524, 566, 603, 679, 739
Keringet Cave 521
Kerma 769, 770
Kerzaz 628
Kharga 628, 631, 671, 672, 675
Khartoum 62, 145, 337, 359, 401, 520, 521, 633, 759, 760
Khartoumien 679
Khasmet-ed-Dib 752
Khayruddin Barbarossa 142
Khenchela 613
Khor Abou Anga 671
Khor Bahan 761
Khor Daoud 672, 675, 680
Khor Koussa 676
Kiantapo 579
Kibish 552
Kicongo 166
Kiesese 557
Kikuyu 104
Kilimandjaro 349
Kilwa 151, 157, 160
Kimberley 539, 542
Kindia 657, 659
Kinshasa 265, 360, 572, 576, 586, 591, 592, 593, 594
Kintampo 660
Kirdi 385
Kiroi 100
Kissi 393
Kiswahili 262
Klassies 555
Klip 536
Koco Barma 275
Kom Ombo 405, 675, 676, 677
Kongo 101, 109, 110, 171, 179
Konkomba 393
Kono 572
Koobi Fora 482, 483, 536
Kopje 539
Kordofan 317, 319, 335
Korosko 760
Kotoko 156
Kouba 176, 179, 181
Koukouya 181
Koulango 388
Koullel 225
Koumbala 579, 705
Koumbi Saleh 186, 385
Kounta 223
Kouranko 393
Kourounkorokale 659
Koush 364
Kpele 289
Kramers 131
Kromdraai 443, 449, 532, 534
Krugersdorp 527, 534
Kuki 130
Kumasi 52, 160
Kwa 108
Kwadi 314
Kwango 577, 585, 591, 593

L

La Haye 146
Laetolil 443, 447, 449, 479, 482
Lalla 612
Landman 293
Langues 321
Largeau 646
Lascaux 459, 612
Late Stone Age 500, 515, 555, 593, 645, 647, 655, 674
Latif 198, 225
Leakey 399, 433, 442
Lebna Dengel 144
Lebu 262
Leeufontein 699, 708
Lengo 580, 705
Leptis Magna 256
Lesotho 147, 694
Liberia 104
Libreville 355
Libye 127, 256, 305, 624, 683, 694, 714, 717
Limpopo 245, 359, 539
Linguistique 259
Liptako 160, 172
Livingstone 536
Loango 108
Lobaye 577
Lobenguela 148
Lobi 393

Lochard 539, 540
Logone 99, 100, 400
Londres 146, 255
Lopo 569
Lothagam 98, 447, 449, 479
Louxor 241, 251, 688
Luba 171, 319
Lubumbashi 92
Luedji 71
Luembe 569, 572
Luena 569
Lukanda 556
Lukeino 447
Lunda 71, 572, 587, 588, 591, 592, 593, 594
Lupembien 515, 566, 573, 591
Lwandjili 108

M

Ma-Ba 160
Macina 150, 160, 222, 225, 359
Madagascar 158, 353, 356, 357, 361, 363, 742
Madjouba 715
Maghnia 612
Maghreb 90, 103, 114, 115, 118, 124, 127, 130, 131, 132, 133, 135, 139, 143, 150, 349, 352, 356, 358, 363, 537, 601, 603, 612, 616, 618, 672, 676, 679
Magie 196
Magon 124
Magosien 575
Mahasna 682, 686
Mahi 110
Maiduguri 648
Makapan 527, 529, 540
Makapansgat 443, 447, 449, 455, 462
Makoro 203
Malacca 322
Mali 48, 66, 177, 180, 186, 195, 197, 198, 205, 211, 212, 214, 222, 223, 274, 387, 393, 649, 701
Malindi 149
Maloango 108
Mameluks 119
Mandara 100, 156, 645
Mandingue 262, 266, 274, 277
Mangbetou 390
Manifin 203
Maretjiesfontein 699
Marka 222, 225, 299
Maroc 124, 141, 142, 144, 160, 161, 366, 403, 464, 603, 612, 624, 631, 674, 697, 720, 733, 743
Masai 174, 303, 521
Masango 591
Maternus 127
Mathendous 699, 703
Matmar 681
Matupi 583, 594, 595, 596
Mauritanie 127, 143, 144, 186, 274, 315, 330, 349, 355, 429, 621, 624, 631, 634, 636, 638, 641, 660, 694, 715, 720
Mazer 628
Mbandaka 265
Mbanza Kongo 101
Mbochi 108
Mbomou 705
Mdaga 111
Mechta el-Arbi 612
Mechta-Afalou 614
Mehri 303
Memphis 750, 751
Mende 161
Meniet 628, 635, 638, 695
Merina 158
Mertoutek 700, 714
Meru 174
Micoque 628
Middle Stone Age 500, 512, 544, 654, 671
Mimbwa 552
Mina 262
Mirgissa 689
Modjokerto 454
Molo 521
Momolu Duwela Bukele 161
Monomotapa 139
Monrovia 62, 104
Mont Saint-Paul 708
Montagu 540, 554
Mopti 212
Morice 160
Mosamedes 694
Mose 586
Moshesh 147, 148
Mossel Bay 553, 554
Mossi 65, 66, 67, 172, 266
Mostagedda 681, 682
Mouilah 614
Mouka 564
Moussanda 586, 593
Mouydir 695
Moyen-Orient 185, 331, 555
Mozambique 81, 287, 322, 349, 351, 352, 355, 357, 543, 545
Mpatou 580, 705
Mufo 543
Munyama 556, 583
Mwindo 171
Mzilikazi 148

N

Nagada 754, 756
Nairobi 398
Naivasha 398, 399, 420, 521, 557
Nama 147
Namib 355, 357, 546
Namibie 140, 147, 313, 366, 543, 556, 558, 694, 704, 708
Napata 770
Nara 223
Narmer 277, 278, 289
Naron 315
Narosura 521
Natal 147, 543, 717
Ndaamal Gosaas 275
Ndele 705
Neferwptah 240
Niger 71, 73, 127, 158, 216, 361, 416, 422, 522, 632, 694
Nigeria 62, 104, 111, 156, 158, 160, 161, 172, 177, 179, 181, 186, 223, 225, 288, 334,

645, 649, 654, 659, 660, 661, 665
Nil 91, 103, 105, 268, 315, 324, 359, 360, 403, 404, 405, 406, 407, 522, 523, 633, 686
Nil Blanc 401, 520, 586, 678, 760
Nil Bleu 399, 401, 520, 760
Njarassi 552
Njoro River Cave 521
Njoya 161
Nkosisama Stream 717
Nok 654
Nsibidi 278, 288
Nsongezi 511
Nswatugi 708
Ntadi-ntadi 598
Ntereso 661
Nubie 91, 130, 132, 150, 305, 349, 364, 520, 521, 669, 671, 672, 675, 676, 677, 680, 681, 689, 694, 714, 746, 750, 760, 767
Nubien 761
Numides 127
Nunfayri 203
Nuri 670, 671
Nyangatom 100
Nzako 572

O

Ohemhit 680
Old Stone Age 500, 507, 670
Oldowayen 464, 502, 507, 533, 568, 588, 670
Olduvai 98, 248, 442, 444, 449, 451, 454, 455, 464, 479, 483, 485, 500, 507, 509, 511, 529, 533, 534, 536, 552, 568, 588, 603, 646
Olorgesailie 511, 512
Ombos 756, 757
Omo 100, 443, 444, 449, 451, 454, 462, 464, 507, 536, 552
Onitsha 649
Oppermansdrif 538
Orange Springs 717
Osei Tutu 71
Osorkon III 747
Otavi 314
Ouadi el-Natrum 241
Ouadi Halfa 671, 690
Ouadi Hammamat 672, 688, 719
Ouadi Hof 684
Ouadi Tumilat 675
Ouan Render 704
Ouan Sidi 701
Ouanrhet 703
Oubangui 597
Ouchtata 676, 677
Ouganda 60, 67, 186, 437, 439, 464, 511, 514, 556, 567, 575, 583, 739
Oumarel Samba Dondo 227
Oyo 71, 186, 659

P

Paiva Manso 162
Pakistan 439
Palestine 305, 677, 678, 686
Parole 193, 195
Pebble culture 455, 567
Peninj 483
Peul 172, 207, 210, 216, 222, 265, 266, 272, 273, 274, 299, 303, 711, 718, 720, 721
Peul Bororo 298
Philipp Cave 704
Philocorus 123
Pietersburg 554
Pignari 200
Pise 132
Platon 392
Plutarque 124
Pointe-Noire 564
Pologne 92
Polybe 119, 123, 125, 127
Pondoland 556
Posidonius 127
Pount 105, 122
Primates 435, 437
Proche-Orient 46, 102, 304, 315, 364, 613, 719, 720, 727, 732, 741, 744, 749
Procope 119, 126
Prosper Tire 126

Q

Qaa 247
Qara 675
Qattara 404

R

Rabih 160
Radama I 158
Ramapithecus 526
Raombana 158
Reggan 603
Regueibat 298
Rehoboth 148
Rif 351
Rift Valley 399, 514, 515, 517, 519, 520, 531
Rio Muni 581, 585
Rome 114, 124
Rooidam 542
Rop 659
Rosenberg 429
Rossignol 429
Rufisque 657
Ruwenzori 403, 585
Rwanda 89, 182, 360, 459, 514, 519, 581, 585, 589

S

Saa Basi 275
Sabaluka 401
Sabratha 256
Saedi 141
Safeen 263
Sahara 46, 48, 81, 87, 102, 116, 127, 140, 142, 151, 167, 288, 298, 299, 305, 320, 330, 349, 350, 354, 356, 357, 358, 360, 364, 367, 376, 377, 403, 404, 415, 416, 419, 421, 425, 464, 519, 520, 521, 563, 577,

579, 580, 589, 601, 603, 616, 618, 619, 620, 621, 623, 626, 628, 629, 631, 632, 633, 635, 636, 637, 638, 639, 641, 642, 649, 655, 659, 672, 679, 694, 695, 697, 703, 705, 709, 713, 714, 718, 719, 720, 721, 727, 733, 747
Sahel 139, 155, 357, 619, 643, 660, 661
Saint-Louis 159
Saldanha 551, 552
Salluste 124, 125
Salo 567
Samo 393
Samory 160
San 147, 294, 302, 303, 312, 314, 315, 324, 325, 336, 498, 499, 518, 519, 557, 558, 596, 708, 709, 717, 721, 730
Sango Bay 570
Sangoen 501, 515, 543, 552, 570, 591, 672
Sansanding 228
Sao 111
Saoura 405, 433, 621, 624, 625, 628, 631, 633
Saqqarah 688
Savi 110
Schwidejzky 293
Scipion 125
Scipion Emilien 125
Seereer 263, 265, 266, 272, 274, 289
Semliki 402
Senoufo 74
Shaba 334, 561, 565, 567, 568, 570, 572, 575, 579, 585, 586, 587, 588, 589, 591, 594, 596
Shambe 401
Sheikh Salah 224
Sheikou Amadou 225
Shellal 760, 761
Shendi 679
Sherda 628
Shungura 427
Shungwaya 165
Sidi Ali 150
Sidi Mansour 612
Sierra Leone 62, 89, 158, 160, 270, 337, 352, 366, 393, 657, 659
Sigi 177
Sijilmasa 141
Sikasso 198
Silsileh 674, 676
Silva Correin 50
Simons 438
Sirhan Ibn Sirhan 149
Siwa 672, 683
Skildergat 552
Smithfield 555
Snowy Mountains 421
Sokoto 74, 160
Somali 299, 303
Somalie 324, 329, 356
Somono 212
Sonni Ali 69, 74
Sonni le Grand 69
Sorko 69
Sotho 171
Soudan 46, 57, 101, 108, 116, 117, 128, 130, 132, 133, 135, 142, 143, 144, 150, 151, 157, 160, 222, 256, 299, 315, 319, 320, 324, 326, 331, 337, 359, 367, 386, 401, 421, 520, 585, 586, 641, 670, 671, 672, 673, 675, 676, 678, 680, 683, 697, 701, 714, 719, 739, 748, 751
Soundjata 70, 71, 171, 189, 714
Spannus 303
Stanley 152
Stanley Pool 359, 572, 574, 576
Stellenbosch 536
Sterkfontein 442, 447, 527, 532
Sterkfontein Extension Site 532, 536
Still Bay 575
Stillbayen 503, 575
Stow 302
Strabon 46, 123, 124, 127, 739, 763
Suez 352
Sumer 305
Susu 260, 272
Swartkrans 443, 449, 451, 455, 532, 534, 536
Swaziland 554

T

Tachenghit 628, 629
Tacite 124
Taghit 714
Taharqa 747
Takedetoumatine 715
Tamentit 701
Tamghrut 142
Tanganyika 172, 351, 739
Tangasi 671
Tan-Terirt 697
Tanzanie 98, 174, 181, 272, 314, 315, 330, 331, 336, 366, 433, 442, 444, 449, 451, 459, 462, 464, 479, 485, 496, 498, 499, 500, 505, 507, 510, 514, 515, 517, 518, 521, 523, 529, 533, 537, 557, 568, 570, 588, 603, 646
Taoussa 649
Tarkestad 722
Tarzerouck 701
Tasmanie 421
Taung 442, 527
Taurig 449
Tchad 111, 222, 269, 354, 416, 422, 430, 433, 558, 561, 621, 624, 627, 661, 694, 703, 729
Tchaka 390
Tchernov 429
Tegdaoust 108
Tekrour 180
Tell 351
Temne 263
Temps 72
Tera 71
This 757
Three Rivers 536
Tiaga 572
Tibesti 403, 404, 679, 694, 760
Tichitt 638, 704, 715, 720
Tidjani 224, 225

Tiemassas 655
Tierno Bokar Salif 224
Tigrigna 288
Tiguelguemine 625
Tihilahi 700
Timenzouzine 717
Tin Felki 711
Tin Lalan 711
Tin Tazarift 694, 713, 714, 718, 719
Tin Tehed 724
Ti-n-Assako 638
Tite-Live 124
Tiyo Soga 148
Togo 385, 645, 653
Toma 161, 289, 393
Tombouctou 48, 59, 150, 151, 154, 155, 161, 361
Torralba 464
Toscane 440
Touareg 288, 298
Touat 701
Toubou 299
Toucouleur 222, 225, 227, 299
Tougan 204
Toukh 749
Toulou 579, 705
Toutankhamon 240
Tradition graphique 277
Traditionalistes 197
Transcaucasie 150
Transvaal 366, 442, 527, 539, 540, 549, 554, 694, 699, 704, 708
Tripoli 57, 142, 161
Tripolitaine 117, 141
Tshitolien 567, 574, 576, 591, 594
Tswana 171
Tuinplaats 552
Tummo 404
Tunis 47
Tunisie 141, 366, 404, 603, 611, 631
Turkana 100
Turquie 150, 439
Twa 559
Twin Rivers 548

U

Um Ruwaba 401
Umgazana 556
Usno 427
Uwaynat 404

V

Vaal 533, 536, 542, 694
Vallois 458
Vasco de Gamade 149
Vatican 164
Venise 132
Vereeniging 536
Vergnaud 429
Verwoerd 542
Victor de Vita 126
Virunga 585

W

Wad Dayfallah 144
Wanzarba 71
Warga 151
Watt 176, 178
Wichale 146
Wijmstra 429
Willcocks 401
Williamson 344
Wiltonien 503
Wiltoniens 518
Windsor-ten 542
Wollin 422
Wolof 259, 262, 274, 275, 289

X

Xhosa 148, 177

Y

Yacouba Baoutchi 73
Yagala 659
Yatenga 66, 172
Yayo 647
Yengema 657
Yola 648
Yoruba 60, 158, 176, 278

Z

Zambie 248, 476, 536, 537, 543, 545, 548, 553, 556, 557, 581, 585, 586, 587, 589, 674, 704
Zanj 149
Zanzibar 116, 157, 161
Zaria 71
Zarma 69
Zendj 130, 131
Zenebi 655
Zimbabwe 55, 91, 337, 364, 366, 367, 386, 538, 539, 543, 545, 555, 556, 557, 558, 704, 705, 739
Zirides 116
Zones climatiques 356
Zululand 147
Zyhlarz 337